BnF Gallica

Encyclopédie des gens du monde, répertoire universel des sciences, des lettres et des arts : avec des notices sur les [...]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF Gallica

. Encyclopédie des gens du monde, répertoire universel des sciences, des lettres et des arts : avec des notices sur les principales familles historiques et sur les personnages célèbres, morts et vivans, par une société de savans, de littérateurs et d'artistes, français et étrangers. T. 20.2 REF-SAL. 1833-1844.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

ENCYCLOPÉDIE

DES

GENS DU MONDE.

TOME VINGTIÈME.

Deuxième Partie.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

IMPRIMÉ

PAR LES PRESSES MÉCANIQUES DE E. DUVERGER,

RUE DE VERNEUIL, N° 4.

SIGNATURES

DES AUTEURS DU QUARANTIÈME VOLUME.

MM.	
Artaud (l'inspecteur général)	A-d.
Baron (le capitaine), au Havre	Cap. B.
Berville	S. A. B.
Borghers	A. B.
Cabanis	C-b-s.
Carette (le colonel)	C-te.
Déaddé	D. A. D.
Dehèque	F. D.
Depping	D-g.
Dufau	P. A. D.
Du Mersan	D. M.
Galais	L. G-s.
Garden (le comte de)	Cte de G.
Goepp	O. G-p.
Golbéry (de)	P. G-y.
Haag (Émile)	Em. H-g.
Haag (Eugène)	E. H-g.
Haillot (le commandant), à Lyon	C. A. H.
Hittorff	J. H.

MM.	
La Fage (Adrien de)	J. A. de L.
La Nourais (de)	L. N.
Leclerc-Thouin	O. L. T.
Legrand	A. L-d.
Louvet	L. L.
Meynieu (Mme Mary), à Dunkerque	M. M-eu.
Naudet	N-t.
Pauthier	G. P.
Poumegrol (de)	B. de P-l.
Quesné	J. S. Q.
Rathery	R-y.
Ratier (le docteur)	F. R.
Regnard (Émile)	E. R.
Rey (J.)	R**.
Saucerotte (à Lunéville)	C. S-te.
Schnitzler	J. H. S. et S.
Simon (Max.), à Montmirail	M. S-n.
Soyer	L. C. S.
Spach (Édouard)	Éd. Sp.

LISTE DES COLLABORATEURS.

MM.		MM	
Spach (Louis), à Strasb.	L. S.	Travers (à Caen)	J. T-v-s.
Suckau (de).	W. S.	Vieillard.	P. A. V.
Taillandier.	A. T-r.	Vogel.	Ch. V.

Les lettres *C. L.* indiquent qu'un article est traduit du *Conversations-Lexicon*, ou de son supplément intitulé *Conversations-Lexicon der Gegenwart*, le plus souvent avec des modifications (*m.*). *Enc. amer.* signifie *Encyclopædia americana*. Enfin la signature *Enc. autr.* se rapporte à l'*Encyclopédie nationale autrichienne*.

ENCYCLOPÉDIE

DES

GENS DU MONDE.

R (*suite de la lettre*).

RÉFORME. Réformer, c'est améliorer l'état actuel des choses, sans en altérer l'essence, soit en revenant à l'ancienne forme dégénérée, soit plutôt en faisant prévaloir une forme meilleure. En tous lieux et dans tous les temps, le but des réformes a été d'établir quelque chose de mieux que ce qui existait. La réforme des couvents a souvent dû être reprise par de pieux religieux; on sait combien de fois celle de l'Église, dans son chef et dans ses membres, avait été demandée avant la grande réformation (*voy.*) de Luther. Lorsque les abus (*voy.*) sont devenus trop évidents et trop généraux, les masses se prononcent pour des réformes, que, si on les leur refuse, elles essaient d'emporter par la force. Aucune institution humaine n'est tellement parfaite qu'elle ne doive être réformée avec le temps, sinon elle dégénère de plus en plus. Mais il ne faut pas confondre une réforme progressive avec le désir immodéré d'innovations (*voy.*) et de changements; car on peut affirmer, d'un autre côté, que rarement l'état des choses est tellement désespéré qu'on ne puisse l'améliorer par une réforme. Il suit de là que les révolutions (*voy.* ce mot et Coup d'état) violentes, qu'elles soient faites par les peuples ou par les rois, ne sont nullement nécessaires, et qu'elles pourraient toujours être évitées par des réformes sages et opportunes*. La réforme opère lentement, sans secousse, sans léser les intérêts privés, les changements réellement nécessaires. Son principe est donc, comme Ancillon l'a très bien établi dans ses écrits sur la constitution politique, un principe véritablement antirévolutionnaire, tandis que le principe d'une stabilité qui veut maintenir à tout prix ce qui existe avec toutes ses injustices, conduit inévitablement à la révolution. L'égoïsme et les préjugés repoussent constamment les réformes et opposent un prétendu droit de possession aux exigences les plus pressantes de la justice et de la raison. Mais les gouvernements éclairés ne se laisseront pas détourner de leur route; car ils savent que les réformes doublent leurs forces à l'intérieur et à l'extérieur. Il est nécessaire seulement que les nations restent dans la voie que leur tracent leur génie, leur civilisation et leur histoire, sans vouloir détruire ce qu'il y a de vraiment national dans leurs habitudes et sans trop se hâter. Il y a pour les peuples de longues périodes où la réforme fait des progrès à peine sensibles, et où un principe déjà proclamé ne se développe qu'avec une extrême lenteur; il y en a d'autres, au contraire, où le progrès s'opère sur un point avec rapidité, et où il faut lui laisser libre carrière, de peur qu'il ne renverse les obstacles qu'on essaierait de lui opposer, en rendant aussi impossible pour longtemps un développement ascendant paisible. L'Angleterre se trouve aujourd'hui dans une crise de ce dernier genre. Sa réforme parlementaire (*voy.* Grande-Bretagne, T.

(*) Qu'il nous soit permis à cette occasion de rappeler un mot profondément vrai sur l'empereur réformateur Joseph II, duquel on a dit qu'il avait épargné une révolution à l'Autriche en la lui inoculant.

XII, p. 735, GREY, BROUGHAM, RADICALISME, etc.) n'est que le premier pas fait dans la carrière d'une régénération intérieure qui tend à briser le joug de la grande propriété et à affranchir les travailleurs, de même que l'acte d'émancipation (*voy.*) a affranchi les catholiques. En France, où les essais de réformes politiques, préparées par les écrivains du XVIII^e^ siècle, ont rempli presque un demi-siècle de notre histoire, l'attention se porte maintenant sur les réformes sociales, surtout en ce qui concerne les classes laborieuses (*voy.* PROPRIÉTÉ, SALAIRE, TRAVAIL, ASSOCIATION, PHILANTHROPIE, ASILES, etc.*). En Prusse, un règne nouveau a semblé promettre toutes les réformes que l'état politique de ce pays requérait; mais le résultat n'a pas répondu jusqu'ici à l'attente. Des réformes radicales qui, au milieu de terribles orages, ont renouvelé l'aspect de l'Espagne dans ces derniers temps, n'ont pas encore fait justice de tous les abus et du désordre où sont plongées dans ce pays toutes les branches de l'administration publique. Partout, peuples et gouvernements sont en progrès; des réformes paisibles et régulières cherchent à se substituer aux commotions violentes. Comment se fait-il que le pays le plus stationnaire à cet égard soit précisément celui dont le chef devait représenter le pouvoir spirituel et les intérêts moraux? Les papes ont-ils donc oublié que la révolution du XVI^e^ siècle eût peut-être été évitée s'ils avaient fait ou promis à temps toutes les réformes qui furent ensuite tardivement accordées à l'Église pour en prévenir la dissolution complète ou la chute? Les papes s'y livrèrent avec suite et talent; mais n'est-ce pas au fond à la réformation que l'Église fut redevable de ce bienfait? S.

RÉFORMÉE (ÉGLISE). Il semblerait que, sous la dénomination de *réformés*, on dût entendre toutes les communions chrétiennes rapportant leur origine à la réforme religieuse du XVI^e^ siècle (*voy.* RÉFORMATION); mais il n'en est point ainsi : l'usage a fait prévaloir dans ce sens la dénomination de *protestants* (*voy.*), et celle de réformés appartient spécialement aux Églises fondées sur les doctrines de Zwingle et de Calvin, soit en Suisse, en Allemagne et en France, soit dans les Pays-Bas, en Angleterre, en Écosse et aux États-Unis. Ils ont, ou avaient au moins, pour symboles la confession helvétique, celle d'Emden, les 39 articles des anglicans, les décisions des synodes de Dordrecht et de La Rochelle, etc., tandis que la confession d'Augsbourg était le symbole des luthériens. *Voy.* tous ces noms et CONFESSIONS DE FOI.

En France, il y a deux *communions protestantes* légalement reconnues depuis la loi du 18 germinal an X sur l'organisation des cultes : d'une part les *églises réformées*, de l'autre celles *de la confession d'Augsbourg*. Il en a été suffisamment parlé à l'art. PROTESTANTS DE FRANCE. S.

RÉFRACTAIRE (CORPS), *voy.* FUSION.

RÉFRACTAIRE (CLERGÉ), *voy.* PRÊTRE.

RÉFRACTAIRES (SOLDATS). Depuis le consulat, on désignait sous le nom de *réfractaires* les jeunes gens qui, appelés par le sort à faire partie de l'armée, se soustrayaient à la loi sur la conscription, soit en refusant de se présenter, soit en désertant avant d'arriver au corps. Un décret du 12 oct. 1802 créa, pour recevoir les *réfractaires*, traités jusqu'alors comme déserteurs, et dont le nombre s'était accru d'année en année, 11 dépôts, qui, par un décret subséquent du 28 oct. 1808, furent réduits à 8. Chaque dépôt formait une compagnie : les soldats qui composaient ces compagnies étaient employés à des corvées dans les arsenaux, à des travaux de fortifications, de routes, de canaux, et ne recevaient aucune solde; ils étaient, du reste, constamment consignés dans leurs casernes et n'avaient d'autre coiffure que le bonnet de police. Ceux d'entre eux qui se faisaient remarquer par leur bonne conduite pouvaient être incorporés dans les régiments. Les lois des

(*) On peut consulter sur les essais récents de réformes sociales, outre nos art. SAINT-SIMON, FOURIER, etc., l'ouvrage de M. Louis Reybaud, *Études sur les réformateurs et socialistes modernes*, Paris, 1840-43, 2 vol. in-8°. Nous devons aussi une mention aux ouvrages cités à l'art. PHILANTHROPIE (note), ainsi qu'à la dernière des *Lettres politiques* attribuées à M. Duveyrier, Paris, 1842-43, 2 vol. in-8°.

10 mars 1818 et 21 mars 1832 ont attribué aux tribunaux civils et militaires l'application des lois relatives à la désertion des hommes de recrue et aux *retardataires*, terme nouveau qu'on a substitué à celui de réfractaires. A. B.

RÉFRACTION, *voy.* LUMIÈRE, DIOPTRIQUE, LENTILLES, OPTIQUE, etc.

RÉFRIGÉRANT, *voy.* ALAMBIC.

REFUGE (DROIT DE), *voy.* ASILE, FRANCHISE et IMMUNITÉS.

RÉFUTATION (*futare*, arguer; *refutare*, repousser un argument, établir le contraire). La réfutation, considérée dans le discours oratoire, consiste à détruire les moyens contraires aux nôtres. Elle tient par sa nature à la confirmation (*voy.* T. VIII, p. 295), qui n'est complète que par elle; car vous ne pouvez, ainsi que le remarque Cicéron, ni détruire ce que l'on vous objecte sans appuyer ce qui prouve en votre faveur, ni établir vos moyens sans réfuter ceux de l'adversaire. La place de la réfutation sera toujours indiquée par les circonstances. S'il existe des préventions, il faut commencer par les dissiper; autrement, c'est pour l'ordinaire après avoir établi ses preuves que l'on s'occupe de détruire les arguments opposés; quelquefois encore on réfute à mesure que l'on confirme, et cette alliance donne au discours une force irrésistible. La réfutation, dans le genre judiciaire, demande un dialecticien consommé : il faut saisir à leur point de jonction les erreurs enlacées à la vérité par les artifices de l'éloquence, il faut percer à jour les ténèbres accumulées par la mauvaise foi, il faut suivre dans leurs voies les plus tortueuses l'ingénieuse perfidie des sophismes (*voy.*), et l'on ne peut y réussir que par l'habitude de tout réduire au simple, de tout décomposer, de tout définir. Ce n'est pas au barreau seulement, ou à la tribune, qu'on peut avoir à réfuter. Combien de fois dans les sermons, disent les rhéteurs, l'occasion ne se présente-t-elle pas de détruire des objections aux vérités qu'on veut établir! Ce n'est point alors un adversaire qu'il faut combattre, mais quelque chose de plus redoutable pour l'orateur : les préjugés, les erreurs, les passions de ceux qui l'écoutent, sont autant d'ennemis qui s'élèvent contre lui du fond des cœurs. Aborder leurs sophismes afin d'en dévoiler la faiblesse ou le ridicule, c'est une nécessité autant qu'un devoir pour quiconque veut convaincre et persuader. Outre les réfutations oratoires, nous avons, sous toutes les formes, dans tous les formats, des réfutations de principes et de faits en religion, en philosophie, en politique, en littérature. Ce genre d'ouvrages appartient éminemment à la polémique (*voy.*) par écrit, et ne paraît pas devoir s'éteindre plus que la divergence d'opinions parmi les hommes. J. T-v-s.

REGAIN, *voy.* FOIN (T. XI, p. 183).

RÉGALE, *voy.* INNOCENT XI (T. XIV, p. 697).

RÉGALE (EAU), *voy.* ACIDE HYDROCHLORIQUE.

RÉGALIENS (DROITS), *voy.* ROI, ROYAUTÉ.

REGATTA, nom donné à Venise à des joutes qui ont lieu de temps en temps sur les canaux. Les gondoles partent de la place de Saint-Marc; chacune d'elles n'est montée que par un rameur, et celle qui arrive la première au but obtient un prix consistant en une légère somme d'argent. Ce qu'il y a de plus intéressant dans ces fêtes populaires, c'est l'immense foule de spectateurs se pressant dans des gondoles qui cherchent à se surpasser les unes les autres en richesse. Par suite, ce nom s'est étendu aux courses en bateau dans les fêtes des ports de mer. *C. L.*

RÉGENCE, dignité de la personne qui est appelée à gouverner un état pendant la minorité, la captivité ou la maladie mentale d'un souverain. Dans la plupart des pays, le cas de régence est prévu par la constitution, et il n'est pas au pouvoir du prince mourant d'y rien changer. On sait qu'en France le parlement (*voy.*) cassa le testament de Louis XIV, qui enlevait la régence au duc d'Orléans, pour la confier au duc du Maine. En Espagne, on a vu de nos jours (1840) une révolution difficile à justifier enlever à la reine Marie-Christine, pour en investir le duc de la Victoire (*voy.*), la régence que la volonté de Ferdinand VII (*voy.* ces noms), son époux, lui avait déférée; et une autre révolution (1843) la briser entre les mains

de ce dernier et y mettre fin en déclarant majeure avant l'âge la jeune reine Isabelle II. Le cas de régence de l'héritier présomptif pour cause de maladie mentale de son père, s'est présenté trois fois dans ce siècle, en Angleterre, en Portugal et en Danemark. En Angleterre, il appartient au gouvernement de déterminer les droits du régent. En France, la loi du 30 août 1842, votée par les Chambres après la mort à jamais regrettable du duc d'Orléans, est venue suppléer au silence de la Charte à cet égard : le droit de la nation à choisir le régent pour toute la durée de la minorité, se trouve ainsi aliéné en faveur du « prince le plus proche du trône, dans l'ordre de succession établi par la Déclaration et la Charte de 1830, âgé de 21 ans accomplis. » La loi ajoute : « Le plein et entier exercice de l'autorité royale, au nom du roi mineur, appartient au régent. Il est saisi à l'instant même de l'avénement, » etc. Elle le déclare inviolable comme le roi lui-même, etc. En général, le régent jouit de tous les droits de la souveraineté; mais il ne peut modifier la constitution. Ce fut en s'appuyant sur ce principe, que le duc Charles de Brunswic (*voy.*) attaqua l'administration de son tuteur le roi d'Angleterre, George IV. La constitution bavaroise déclare provisoires toutes les fonctions exercées pendant une régence. Celle de la Saxe annule d'avance tous les changements apportés à la constitution pendant une régence, à moins qu'ils n'aient été approuvés par un conseil formé de membres de la famille royale déjà majeurs. La régence cesse avec la cause qui l'avait fait établir.

A différentes époques, il a fallu recourir à des régences dans notre pays; mais l'expression de *temps de la régence* s'applique à une régence bien déterminée, celle de Philippe duc d'Orléans (*voy.* T. XVIII, p. 782), qui présida au gouvernement pendant la minorité de Louis XV, de 1715 à 1723. On sait qu'une fâcheuse célébrité reste attachée à cette époque dont Lemontey (*voy.*) s'est fait l'historien, à cause de la dissolution des mœurs qui régnait à la cour, réunion de tant d'*aimables roués*, et qui de là s'est répandue dans les classes supérieures de la société. *Voy.* Louis XV, Orléans (*Philippe d'*), Dubois, Law, etc.

RÉGENCES BARBARESQUES, *voy.* Barbarie.

RÉGÉNÉRATION. En physiologie, c'est un acte de la vie en vertu duquel les parties organiques qui ont été perdues sont reproduites. On ne voit que chez les animaux inférieurs les organes détruits se reproduire avec la diversité de configuration et de fonctions qu'ils avaient dans leur état primitif. Ainsi, pour citer un exemple vulgaire, si l'on coupe en travers un ver de terre, chaque tronçon reproduit la portion caudale ou céphalique qui lui manque; c'est encore ainsi qu'on a vu des limaçons régénérer leur tête, dont une expérience les avait privés; c'est ainsi enfin, qu'à l'époque de la mue, beaucoup d'animaux changent de robe, que le cerf reproduit normalement les bois dont sa tête est ornée, etc. La force de formation, la force vitale qui préside au développement du germe, qui commande les diverses transformations par lesquelles passe l'animal avant d'arriver à la réalisation du type de l'espèce à laquelle il appartient, est également la cause de l'acte dont nous nous occupons. Mais à mesure que l'organisme est plus compliqué, que les organes sont dans une dépendance plus étroite de centres dominateurs, la vie devient un tout plus homogène, devient plus une, et cette régénération n'est plus possible. La force de formation, l'énergie de vie se borne à réunir les parties qui ont été divisées, et dans les cas où il y a un vide à combler, elle reproduit bien avec une partie de leurs caractères primitifs certains tissus, la peau, le tissu cellulaire, etc., mais elle se montre impuissante à réparer des tissus d'une organisation plus compliquée, le tissu nerveux par exemple.

Figurément, le mot de *régénération* signifie réformation, amélioration, renouvellement; en parlant du baptême, il désigne cette renaissance, cette vie nouvelle dont Jésus-Christ a fait une condition pour celui qui aspire à entrer au royaume de Dieu. M. S-N.

REGGIO (*Regia Lepidi*), duché faisant partie de celui de Modène (*voy.*) et

dont le chef-lieu du même nom, patrie de l'Arioste, est le siége d'un évêché, et compte près de 18,000 hab. Dans les environs est le fameux château de Canosse (*voy.*). — Il ne faut pas confondre cette ville de Reggio, chef-lieu d'un duché, avec la principale ville de la Calabre ultérieure I^re^ (*voy.* NAPLES, T. XVIII, p. 352), également siége d'un évêché, et dont la population est à peu près égale (17,300 hab.). Du temps des Romains, on l'appelait *Regium Julium* ou *Rhegium*. S.

REGGIO (DUC DE), *voy.* OUDINOT.

RÉGIE, sorte d'économat, administration d'un bien, d'un revenu, par un *régisseur* qui doit en rendre compte au propriétaire. Les fermiers-généraux (*voy.*) mettaient autrefois en régie les droits qui se prélevaient à Paris, tandis qu'ils affermaient ceux des provinces. Certaines administrations chargées de percevoir l'une ou l'autre branche des impôts prennent encore le nom de régie; il y a en France la régie des tabacs : celle des contributions indirectes. *Voy.* IMPÔTS, OCTROI, TABAC, etc. X.

RÉGILLE (LAC), au-dessus de Tusculum, dans l'ancien Latium (*voy.*), célèbre par la victoire que les Romains, après avoir mis fin à la royauté, y remportèrent, l'an 496, sous le dictateur A. Posthumius, contre les Latins, jaloux de leur indépendance, et qui avaient profité, pour la cimenter, de la crise amenée par l'expulsion de Tarquin. Ce lac a conservé le même nom jusqu'à nos jours.

RÉGIME (*regimen*, de *regere*, gouverner, conduire). Ce mot a plusieurs acceptions. Il signifie d'abord la manière de gouverner, d'administrer les états. Le régime *féodal* était la constitution de la féodalité (*voy.*); on nomme régime *représentatif* (*voy.*) celui où la nation concourt à l'exercice de la puissance législative par ses représentants. En France et aussi dans d'autres pays, on oppose l'*ancien* régime au *nouveau*, non-seulement pour les formes de gouvernement, mais encore pour les mœurs, les unes comme les autres ayant subi un renouvellement complet par suite de la révolution de 1789. Dans le même sens, le mot de régime s'emploie à propos de certains établissements publics ou religieux : ainsi, on dit le régime des prisons, d'un couvent, etc., pour faire entendre la manière dont ils sont dirigés. La loi admet différents *régimes* dans l'état de mariage (*voy.*) pour la gestion des biens matrimoniaux. Enfin, ce mot a, dans l'hygiène et la grammaire, deux acceptions spéciales dont nous devons particulièrement nous occuper. X.

RÉGIME (méd.). On entend le plus souvent par ce mot les préceptes qui doivent présider à l'emploi des aliments et des boissons tant en santé, qu'en maladie, tandis qu'il devrait comprendre tout ce qui est susceptible de modifier en un sens quelconque l'économie animale, c'est-à-dire l'hygiène tout entière dans son application (*voy.* HYGIÈNE). Laissant donc de côté l'air, les vêtements, le sommeil et la veille, les excrétions et les passions, occupons-nous seulement du régime alimentaire, en faisant toutefois remarquer que les mêmes règles peuvent s'appliquer à ces choses différentes.

D'abord le régime de l'homme sain doit être tout autre que celui du malade; et encore, dans ces deux états, l'âge, le sexe, le tempérament, la saison, le climat, la profession, l'habitude et une foule d'autres circonstances sont susceptibles de le faire varier et de faire apprécier d'une manière toute opposée le même agent.

Dans l'état sain, le sentiment personnel aidé de quelque connaissance des sciences naturelles suffit pour établir le régime, qui ne doit pas être trop rigoureusement fixé (tel est au moins l'avis des auteurs les plus recommandables), mais auquel doivent présider la tempérance et la modération. La nature des aliments, leur quantité, leur répartition, la proportion des solides et des boissons, trouvent souvent dans l'usage général la plus sage de toutes les règles; mais chacun doit s'étudier, afin de se faire un régime et afin de le changer suivant les phases de sa santé, et par une observation attentive ou d'après de sages conseils, plutôt que d'en adopter un sous l'empire du caprice ou du préjugé. Tel fut le régime chez les anciens, dont il constituait presque toute la médecine, et dont les principes, ensei-

gnés dans les gymnases (*voy.*) et dans les écoles, exercèrent une si heureuse influence sur la santé publique. Les exemples les plus notables de longévité (*voy.*) n'ont-ils pas été fournis par des personnes qui avaient compris de bonne heure la nécessité du régime et qui s'y étaient astreintes avec une scrupuleuse persévérance?

Le soin du régime était plus grand encore pendant les maladies, et, même de nos jours, on en reconnaît de plus en plus la puissance. Seul, il triompherait du plus grand nombre des affections aiguës, et, dans les maladies chroniques, il est encore le principal agent de guérison ou tout au moins de soulagement dans les cas désespérés. D'ailleurs, quand le régime est négligé, il est impossible que les autres moyens réussissent. Quelles ne sont pas les suites fâcheuses d'un écart de régime chez les convalescents? La plupart des rechutes, si souvent funestes, ne reconnaissent pas d'autres causes.

C'est dans l'enfance surtout que l'influence du régime alimentaire est remarquable; mais elle est loin d'être nulle dans l'âge adulte, bien que ses effets utiles ou nuisibles soient plus lents à se manifester.

Le régime, dans les maladies aiguës, consiste bien souvent dans la soustraction de la plus grande quantité des aliments : c'est ce qu'on appelle improprement *diète*, et plus convenablement *abstinence* (*voy.* ces deux noms). On a souvent à lutter contre la volonté des malades pour les maintenir dans cette condition indispensable à la résolution des phleginasies et en particulier de celles qui affectent les organes de la digestion. Dans les maladies chroniques, l'expérience a démontré d'une manière incontestable l'efficacité du régime uniforme continué d'une manière assidue. Mais peu de personnes ont la force d'âme ou la docilité nécessaires pour adopter le régime qui les préserverait de la maladie, ou même pour y avoir recours lorsqu'il aurait encore le moyen de les guérir. F. R.

RÉGIME (gramm.). On appelle ainsi le mot qui achève d'exprimer, en la restreignant, l'idée commencée par un autre mot, et sur lequel une sorte de domination est exercée, qui est *régi*, gouverné; le mot sans lequel le sens d'un autre ne serait pas complet, d'où la dénomination de *complément* qu'emploient beaucoup de grammairiens, et la distinction que plusieurs ont faite à propos entre le complément et le régime. Si tout régime est complément, en effet, tout complément n'est pas régime. Ce dernier mot ne doit s'appliquer qu'aux compléments nécessaires que le verbe appelle pour achever, directement et sans intermédiaire, ou indirectement et avec l'intermédiaire d'une préposition, le sens vague qu'il aurait sans eux. Les mots qui complètent directement s'appellent compléments ou régimes *directs;* et les autres, compléments ou régimes *indirects;* les premiers répondent à la question *qui?* pour les personnes, et *quoi?* pour les choses; les seconds, aux questions *à qui? de qui? pour qui? avec qui?* etc., *à quoi? de quoi? pourquoi? avec quoi?* etc. J. T-v-s.

RÉGIMENT. Le mot de basse latinité *regimentum* était dérivé de *regimen*, gouvernement, administration. En effet, dans nos armées modernes, on désigne sous le nom de régiment un corps de troupes soumis au même régime et placé sous le commandement immédiat du même chef, qui prend le titre de *colonel* (*voy.* ce mot). Ce fut au commencement du XVI^e^ siècle que l'empereur Maximilien I^er^ donna, pour la première fois, ce nom à plusieurs compagnies de lansquenets qu'il réunit sous les ordres d'un colonel commandant (*Feld-Oberst*). L'infanterie (*voy.*) dut une grande force à cette institution, qui permettait de la manier par masses de 2 à 3,000 hommes, tandis que, antérieurement à cette formation, elle agissait par bandes ou compagnies isolées, placées sous différents chefs qui ne s'accordaient pas toujours pour l'exécution des mouvements d'ensemble.

En France, les premiers régiments furent institués en 1558, sur la fin du règne d'Henri II, et remplacèrent les légions (*voy.*) de François I^er^. Toutes les armes ne tardèrent pas à être organisées en régiments; et il paraît qu'on doit au cardinal de Richelieu la subdivision du régiment d'infanterie en bataillons, et celle du régiment de cavalerie en escadrons (*voy.* ces noms) et divisions.

Les régiments, à l'époque où les états

de l'Europe étaient encore divisés en fiefs, n'appartenaient pas tous à la couronne. Les princes et les grands feudataires se rendaient aux armées à la tête de régiments formés de leurs vassaux ou d'hommes engagés à prix d'argent; ils étaient réellement les chefs et les propriétaires de ces régiments formés par leurs soins et à leurs frais. Le titre de colonel-propriétaire s'est conservé en Angleterre, en Russie, en Autriche et dans plusieurs états de l'Allemagne où les régiments portent le nom de leur colonel. Cette faveur, accordée aux princes et aux généraux les plus marquants, est pour ces derniers une source de revenus légaux et avoués. En France, quelques régiments portèrent le nom des provinces ou des pays dans lesquels ils avaient été levés : de là, les régiments d'Auvergne, de Picardie, de Royal Écossais, Royal Cantabre, etc. Tous, indépendamment de leur nom, portaient un numéro d'ordre; mais par un décret de 1793, les anciens régiments et les bataillons de volontaires furent amalgamés et divisés en demi-brigades. Sous l'empire, on revint aux régiments : la première armée française organisée sous la Restauration se composait de légions d'infanterie, qui, toutefois, prirent définitivement, en 1820, le nom de régiments.

On n'est point encore d'accord sur le nombre de bataillons ou d'escadrons à donner aux régiments d'infanterie et de cavalerie. En Angleterre, la plupart des premiers n'ont qu'un bataillon; en Russie, il y a 6 bataillons par régiment, 4 de guerre et 2 de réserve; en France, les régiments sont de 3 bataillons; plusieurs états de l'Allemagne n'ont que 2 bataillons par régiment. Le nombre des escadrons par régiment de cavalerie varie de 4 à 10. Mais si l'on réfléchit que le but qu'on s'est proposé d'atteindre en créant le régiment a été de placer sous le commandement d'un seul chef un corps de troupes qu'il est chargé d'administrer et qu'il doit faire manœuvrer à sa voix et par son impulsion directe, on en déduira, ce nous semble, qu'un régiment d'infanterie de 3 bataillons, avec un effectif de 2,400 à 3,000 hommes, et qu'un régiment de cavalerie, de 6 escadrons de 100 chevaux chacun, sont dans les meilleures conditions pour bien faire la guerre. Les armes spéciales ne sont enrégimentées qu'en temps de paix et pour leur instruction; en campagne, elles servent par compagnies détachées.

Sous l'empire, une gloire immortelle s'est attachée aux numéros de quelques-uns de nos régiments; parmi ceux de notre armée actuelle, plusieurs se sont également illustrés. Feu le duc d'Orléans a eu l'idée de faire écrire l'histoire de chacun en particulier : les premières de ces publications ont paru avant la mort du prince; et elles sont encore continuées dans ce moment par *le Moniteur de l'armée*.

C. A. H.

REGIOMONTANUS (Jean Mulier, surnommé) du nom latin de la ville à laquelle il appartenait. Ce ne fut point Kœnigsberg en Prusse : de Murr a découvert qu'il était né au village d'Unfind, près de Kœnigsberg, dans le duché de Saxe-Hildburghausen. C'est le 6 juin 1436 que ce célèbre mathématicien vit le jour. Il excella dans les sciences exactes comme dans la philologie. Élève de Georges de Purbach, en 1451, il fit avec succès un cours public de mathématiques à Vienne, pendant plusieurs années; puis, pressé du désir d'apprendre la langue grecque, il se rendit, en 1461, en Italie avec le cardinal Bessarion (*voy.*). Là, sa vaste érudition excita une admiration générale. Il traduisit du grec plusieurs traités de mathématiques et d'astronomie, et acheva l'abrégé de l'*Almageste* de Ptolémée (Ven., 1496, in-fol.), commencé par son maître Purbach. Il écrivit aussi, sous le titre de *Tractatus de doctrinâ triangulorum*, le premier livre qui eût encore été publié sur cette matière. Depuis, il vécut à la cour de Mathias Corvin, roi de Hongrie, qu'il quitta, dans l'année 1471, pour aller s'établir à Nuremberg, où il se lia avec Walter, et fonda une imprimerie. Peu de temps après, le pape Sixte IV le promut à l'évêché de Ratisbonne, et le détermina à venir près de lui à Rome, en 1474. Ce fut dans cette ville qu'il mourut, le 6 juillet 1476, de la peste, suivant les uns, et selon d'autres assassiné par les fils de Georges de Trébisonde (*voy.* T. XII, p. 346) qui voulaient venger leur père, dans les écrits duquel Regiomontanus avait signalé

de graves erreurs. Un des restaurateurs de la géométrie (*voy.*) en Occident, Regiomontanus ne rendit pas de moindres services à la mécanique. Ses observations astronomiques, intitulées *Éphémérides* (Nuremb., 1474; Ven., 1476 et 1484), sont très exactes et lui ont acquis une grande renommée. Au nombre de ses écrits les plus importants, il faut encore citer : *De reformatione calendarii* (Venise, 1484); *Tabula magna primi mobilis* (Nuremb., 1475, in-4°); *De cometæ magnitudine longitudineque* (*ib.*, 1531), etc. *C. L. m.*

REGISTRE. Ce mot, emprunté à la basse latinité, a maintenant divers sens. Il s'entend en général d'un livre où l'on tient des notes, des comptes, où l'on copie des actes, etc. (*voy.* Livres de commerce, État civil, Archives, etc.). Dans l'imprimerie, on nomme *registre* la correspondance des lignes entre les deux pages d'un même feuillet (*voy.* Incunables). Dans les orgues, ce mot a une autre acception dont nous avons parlé dans l'article relatif à ces instruments. X.

RÈGLES, Exceptions. Règle vient de *regula*, instrument qui sert à tirer des lignes droites; exception, d'*exceptio*, restriction. Ces mots s'étendent aux belles-lettres comme à toutes les sciences et à tous les arts. Le premier signifie principes, maximes, lois, enseignement, et généralement tout ce qui sert à conduire au but qu'on se propose; le second désigne l'écart, le privilége, et cet écart peut être légitime, ce privilége inattaquable, parce qu'il n'y a pas de règle tellement impérieuse qu'il n'y ait des circonstances où il soit bon de s'en affranchir. Aussi rien de plus vulgaire que cette maxime : *Point de règle sans exception.* Une autre maxime, appliquée surtout par les jurisconsultes, c'est que l'*exception confirme la règle*. Du moment, en effet, que l'exception est connue comme telle, il s'ensuit la nécessité de l'observation de la règle pour tous ceux qui ne sont point dans le même cas. Mais l'exception finit souvent par devenir la règle : on pourrait en citer des exemples aussi bien dans les mœurs que dans le langage. La plupart des irrégularités grammaticales s'expliquent par l'histoire de la langue.

En tout et partout, les règles sont des prescriptions pour arriver le plus sûrement possible au but quelconque que l'on veut atteindre. L'ensemble et l'ordre de leur exposition constitue une méthode (*voy.*). Elles n'ont d'autre fondement que l'expérience, et d'autre origine que l'inégalité de nos forces et notre imperfection. De cette imperfection, de cette inégalité de forces naît l'importance des règles. « Quelque génie qu'on puisse avoir, dit Vauvenargues, on a besoin de l'exercer et de le corriger par la réflexion et par les règles, et les préceptes ne sont point inutiles. » De l'accroissement de lumières et d'observations que doit donner l'expérience, naît la nécessité de ne point sceller à toujours le cercle des règles. Que le génie *trop resserré par l'art*, c'est-à-dire par les préceptes et les modèles approuvés, *sorte des règles prescrites*, c'est-à-dire trouve le beau par des moyens non indiqués; qu'il soit d'abord une exception qui étonne, mais que justifie le succès le plus légitime; ce sera l'*art même* qui l'aura guidé dans ces voies nouvelles, et Boileau s'est montré bon juge en le remarquant. Soyons donc pleins de respect pour les règles, pour ces leçons du passé, recueillies avec tant de soin par l'observation, destinées à indiquer les moyens par lesquels on a puissamment agi sur les esprits et sur les cœurs, leçons précieuses où l'on apprendra, sinon à créer des beautés réelles, du moins à éviter des fautes qui nuiraient à l'effet des plus sublimes compositions. Mais que ce respect pour les règles n'ait rien de superstitieux; n'oublions pas qu'elles ne sont que des abstractions tirées de la généralité des faits. Si des faits nouveaux se produisent, c'est-à-dire si des chefs-d'œuvre littéraires, fruits de l'audace et des merveilleuses ressources du génie, viennent à paraître, il ne faut pas consulter la règle pour admirer, mais refondre la règle d'après les motifs raisonnés de l'admiration. « Car enfin, dit Molière, si les pièces qui sont selon les règles ne plaisent pas, et que celles qui plaisent ne soient pas selon les règles, il faudroit de nécessité que les règles eussent été mal faites. Pour moi, quand je vois une comédie, je regarde seulement si les choses me touchent; et

lorsque je m'y suis bien diverti, je ne vais point demander si j'ai eu tort, et si les règles d'Aristote me défendoient de rire. C'est justement comme un homme qui auroit trouvé une sauce excellente, et qui voudroit examiner si elle est bonne sur les préceptes du *Cuisinier françois*. » Pour les règles de morale, *voy.* ce mot, et PRINCIPE, MAXIME, etc.; pour les règles en littérature, *voy.* GRAMMAIRE, POÉTIQUE, GOUT, UNITÉS, CLASSIQUE et ROMANTIQUE, etc. J. T-v-s.

Dans l'arithmétique (*voy.*), on donne le nom de *règles* aux opérations que l'on fait subir à des nombres connus pour trouver les nombres inconnus qu'ils doivent produire suivant l'état de la question. Enfin dans les ordres monastiques (*voy.*), les statuts que tous les religieux sont tenus d'observer prennent le nom de *règles:* de là la distinction entre le clergé *régulier* et le clergé *séculier* (de *sæculum*, siècle). X.

RÉGLISSE (*glycyrrhiza*, L.), genre de plantes de la famille des légumineuses, qui ne comprend qu'un très petit nombre d'espèces. Ce sont des herbes ou des arbrisseaux vivaces. La *réglisse officinale* (*g. glabra*, L.) a de longues racines traçantes, jaunes en dedans, roussâtres en dehors, dont la saveur sucrée, les propriétés adoucissantes, les font servir à la préparation de tisanes et de pâtes pectorales. Elle est originaire de l'Europe méridionale, d'où l'on expédie le suc ou extrait noir connu dans le commerce sous le nom de *jus de réglisse*. La *réglisse hérissée* ou *de Dioscoride* (*g. echinata*, L.) diffère peu de la précédente. Elle croît naturellement dans la Pouille et dans la Tatarie; c'était elle que les anciens employaient. Z.

REGNARD (JEAN-FRANÇOIS), né à Paris, en 1647, suivant la plupart des biographes, ou le 8 février 1655, comme cherche à l'établir M. Beffara, est le premier de nos poëtes comiques après Molière. Jeune quand il perdit son père, héritier de 40,000 écus, il partit pour l'Italie, où, courant le monde et joueur intrépide, il fut assez heureux pour gagner 10,000 écus, outre les frais de son voyage. Parti pour la seconde fois, Regnard s'éprit à Bologne d'une dame provençale, s'embarqua avec elle et son mari pour Toulon, fut pris par des corsaires algériens, le 4 oct. 1678, retenu assez longtemps en esclavage, et racheté, ainsi que sa maîtresse, moyennant une somme de 12,000 livres. On croyait le mari mort; Regnard allait épouser la veuve quand on apprit le retour de l'absent. Pour se guérir de sa passion, l'amant partit, le 26 avril 1681, pour la Flandre, la Hollande, le Danemark et la Suède. De là il se rendit en Laponie avec ses compatriotes Fercourt et Corberon, revenus d'un voyage en Asie. Tous trois s'avancèrent dans le Nord, gravirent une montagne sous le 68° 30′ de lat., et, ne pouvant aller au-delà, laissèrent sur le roc un quatrain dont voici le dernier vers :

Sistimus hìc tandem nobis ubi defuit orbis.

C'est mieux comme poésie que comme géographie; mais Regnard était poëte, et son génie aventureux eut un pressentiment de ses destinées littéraires. Il revint dans sa patrie, acheta une charge de trésorier, ouvrit sa maison aux amis du plaisir, gens de lettres ou grands seigneurs; acheta aussi les charges de lieutenant des eaux et forêts, et des chasses de la forêt de Dourdan (Seine-et-Oise); plus tard, il se fit recevoir grand-bailli de la province de Hurepoix; embellit sa terre de Grillon, et ne cessa d'avoir, riche et garçon, autant de joies que Molière, pensionné et marié, eut de soucis et d'amertume. Ce bonheur de position s'est reflété dans toutes les comédies de Regnard. Il a peu de ces traits profonds qui font réfléchir et jettent une soudaine lumière sur quelque abîme du cœur humain; mais il a une gaîté franche et communicative. La Harpe l'a bien jugé : « Il ne fait pas souvent penser, mais il fait toujours rire. » Peut-être en faut-il attribuer la cause à ce qu'il travailla six ans pour le Théâtre-Italien avant de rien présenter à la scène française.

En 1694, Regnard donna au Théâtre-Français *Attendez-moi sous l'orme* et *la Sérénade*, petites pièces chacune en 1 acte et en prose. Dufresny eut part à la première. Il eut plus de part encore à *la Foire de Saint-Germain*, 1 acte, 1695, et aux *Momies d'Égypte*, 1 acte, 1696,

suite de la pièce précédente qui avait fait courir tout Paris au Théâtre-Italien. La comédie du *Bal*, en 1 acte et en vers, donnée au Théâtre-Français le 14 juin 1696, eut quelque succès et n'a jamais été reprise. Le 19 déc. parut *le Joueur*, en 5 actes et en vers, et la place de l'auteur fut à jamais fixée en tête de tous les successeurs de Molière. La gaîté, le naturel, la facilité, sont portés fort loin dans cette comédie, où l'on juge également remarquables l'intrigue et le dénouement. D'après les réclamations de Dufresny, on peut croire qu'il avait donné à Regnard la matière de sa pièce; mais son ami l'avait traitée en maître, et l'exécution prouve l'impossibilité du larcin. *Le Distrait*, en 5 actes et en vers, 1697, tomba dans sa nouveauté; mais il fut repris avec succès en 1731. *Le Carnaval de Venise*, opéra-ballet en 3 actes, fut représenté sur le théâtre de l'Opéra en 1599. *Démocrite*, comédie en 5 actes et en vers, jouée le 12 janvier 1700, eut un succès qu'une excellente scène ne peut suffire à confirmer. *Le Retour imprévu*, en 1 acte et en prose, donné le mois suivant, est une imitation du *Mostellaria* de Plaute, tout-à-fait supérieure : bouffonnerie, si l'on veut, mais du meilleur aloi. La comédie des *Folies amoureuses*, en 3 actes et en vers, fut applaudie pour la première fois le 15 janv. 1704; très amusante d'ailleurs, elle a trop de parenté avec les pièces italiennes. *Les Ménechmes*, en 5 actes et en vers, parurent le 4 déc. 1705, et obtinrent un succès qui ne peut jamais se démentir : le sujet est de Plaute, mais Plaute est vaincu; on pardonne à quelques invraisemblances en faveur du comique et de l'intérêt des situations. *Le Légataire universel*, en 5 actes et en vers, est du 9 janv. 1708; *la Critique du Légataire*, en 1 acte et en prose, du 19 fév. suivant. La première de ces pièces est, aux yeux de certains juges, le chef-d'œuvre de Regnard. Il est difficile d'être plus plaisant que l'auteur dans cette comédie. Aussi eut-elle un succès complet, et qui justifie le mot de Boileau, devant qui l'on traitait Regnard de poëte médiocre : « Au moins, dit-il, il n'est pas médiocrement plaisant. » Regnard fut longtemps brouillé avec Boileau, à qui pourtant il dédia ses *Ménechmes* par une épître en vers.

Dans ses loisirs de Grillon, Regnard, à qui l'Académie-Française tint ses portes fermées comme à Molière, écrivit pour ses amis la relation de ses voyages, et l'on trouve dans ses œuvres : *Voyages de Flandre et de Hollande, de Danemark, de Suède, de Laponie, de Pologne et d'Allemagne.* Il a laissé aussi le petit roman de *La Provençale*, où sont en partie racontées ses aventures avec les corsaires; un *Voyage de Normandie*, en prose et en vers, et le *Voyage de Chaumont*, en couplets.

Regnard, gâté par la fortune, crut trop à la force de son tempérament. Replet et grand mangeur, il voulut achever de se guérir d'une indigestion par une médecine, à la suite de laquelle il commit de graves imprudences. Il en mourut le 5 sept. 1709, et fut enterré le même jour dans l'église Saint Germain de Dourdan. On distingue, parmi les éditions de ses œuvres, celles de 1789-90, donnée par Germain Garnier, 6 vol. in-8°, réimpr. en 1816 et 1820; de Maradan, 1790, 4 vol. in-8°; de Didot l'aîné, 1820, 4 vol. in-8°; de Crapelet, avec variantes et notes, 1822, 6 vol. in-8°, etc. J. T-v-s.

RÈGNE. C'est l'exercice du pouvoir suprême dans un état, ou au moins c'est le temps pendant lequel un souverain est censé l'exercer; car porter la couronne, être assis sur le trône, c'est bien régner, mais non pas toujours exercer le pouvoir, comme on en peut juger par cet adage des monarchies constitutionnelles : *le roi règne, mais ne gouverne pas*. Même dans les monarchies absolues, le souverain régnant est quelquefois dans l'impossibilité de gouverner, car il peut être mineur ou interdit, et remplacé alors, non plus seulement par des ministres, véritables dépositaires du pouvoir, mais par un régent (*voy.*), ou par un conseil de régence.

L'histoire d'un pays peut se diviser par règnes : de là vient que ce nom est devenu synonyme de division. Il est alors un relatif de classe, mais avec une acception beaucoup plus étendue. On distinguait autrefois trois règnes dans la nature (*voy.* ANIMAL, VÉGÉTAL, MINÉRAL);

on préfère aujourd'hui diviser ses productions en *règne organique* et *inorganique*, suivant qu'elles semblent pourvues ou dépourvues de la vie (*voy.* HISTOIRE NATURELLE). ♣ S.

REGNIER (MATHURIN), né à Chartres, le 21 déc. 1573, annonça de bonne heure son goût pour la poésie. Tout enfant, il fut en vain repris par son père et *menacé de verges pour ses chansons* (IV^e^ sat.). L'exemple de son oncle, le poëte Desportes, encouragea ses premiers pas, et l'éducation qu'il reçut pour l'état ecclésiastique développa les germes féconds de son génie. Deux voyages qu'il fit à Rome, à la suite du cardinal de Joyeuse et de l'ambassadeur Philippe de Béthune, furent moins pour lui des occasions de fortune que de plaisir. Indépendant par caractère, insoucieux de l'avenir, négligé dans sa mise, mélancolique et spirituel, amoureux de toutes les femmes et frondeur de tous les travers, il transporta le premier sur notre Parnasse la satire des Romains. Ses devanciers l'avaient copiée, il se l'appropria, et montra la plus vive originalité en imitant et les Latins et les Italiens. Apprécié de Malherbe, il serait volontiers resté son ami, si le sévère réformateur de notre vieille poésie n'avait pas manqué de procédés envers Desportes. Un jour que celui-ci donnait à dîner, il présenta ses Psaumes au commencement du repas. « Je les connais, dit Malherbe; servez-nous; ils ne valent pas votre potage. » Regnier, qui d'ailleurs n'était pas de la nouvelle école, lança contre elle sa IX^e^ satire, l'accusa de ne savoir que *regratter un mot douteux au jugement;* et, si elle faisait quelque chose, de *proser de la rime et de rimer de la prose*. Les entraves de la réforme poétique n'allaient point à ses licences : plein de franchise et de verve, il n'était arrêté ni par les hiatus, ni par la quantité incertaine des syllabes, ni par les expressions surannées. Fort de sa pensée, il n'hésitait pas à se faire une langue hardie et pittoresque, dont il prenait les éléments dans tout le XVI^e^ siècle. Ses images se heurtent, mais elles étincellent; le peuple lui prête ses proverbes, mais il les frappe en vers énergiques; il est parfois obscur, mais dans toutes ses pièces circule une sève qui fait partout déborder la vie, et prodigue le trait et le sentiment le gracieux et le fort, le naturel et l'imprévu : heureux, comme l'a dit Boileau,

....Si du sou hardi de ses rimes cyniques
Il n'alarmait souvent les oreilles pudiques.

Regnier malheureusement, quoique pensionné de Henri IV et pourvu d'un canonicat de la cathédrale de Chartres, était un débauché qui jetait sans vergogne dans ses satires et dans ses autres poésies les images ordurières de ses ignobles relations. « Ma muse est trop chaste », dit-il dans sa III^e^ satire; mais il entend qu'elle ne saurait se prostituer aux volontés des grands. Il la soustrait à la servitude des cours, et s'en fait suivre dans des lieux infâmes; puis il s'inspire des spectacles honteux qu'il n'a pas craint de lui donner. Des infirmités cruelles amenèrent une vieillesse précoce à Regnier, qui mourut le 22 oct. 1613, avant l'âge de 40 ans. Il n'avait paru, de son vivant, que d'informes éditions de ses œuvres : son insouciance n'y avait pris aucune part. Brossette en publia une avec commentaires in-8°, à Londres, 1729. Elle fut réimprimée avec des augmentations en 1733, in-4°. Ces éditions et les autres du XVII^e^ siècle sont effacées par celles de 1822, Paris, in-8°. L'une renferme les anciens commentaires revus, corrigés et augmentés, précédés de l'Histoire de la satire en France, par M. Viollet Le Duc. La totalité des œuvres de Regnier, qui s'y trouve, se compose de 16 satires, 3 épitres, 5 élégies, des odes, des stances, des épigrammes et quelques autres pièces fugitives. J. T-v-s.

REGNIER DESMARAIS, fils de Jean de Regnier Desmarets, dont il changea l'orthographe, « sans y prendre garde, » dit-il dans ses Mémoires, né à Paris le 13 août 1632, se distingua dans ses études chez les chanoines réguliers de Nanterre, de 1640 à 1647. Pendant ses deux années de philosophie au collége de Montaigu, il s'occupa beaucoup de poésie et traduisit la *Batrachomyomachie* en vers burlesques. Attaché successivement à différents seigneurs, il fit les campagnes de 1654 et 1655, fut secré-

taire d'ambassade à Rome, en 1662, sous le duc de Créqui, prit part à des négociations importantes, et, de retour en France, se voua au culte des lettres. L'italien et l'espagnol lui étaient devenus si familiers, qu'il composa dans ces deux langues des pièces de vers justement estimées. L'abbé Strozzi présenta aux académiciens de la Crusca, comme morceau inédit de Pétrarque, une ode de Regnier Desmarais. L'illustre compagnie fut dupe de cette supposition, et s'en vengea dignement par l'adjonction du poëte.

L'année suivante, 1668, le roi lui donna le prieuré de Grand-Mont, ce qui le détermina à prendre l'état ecclésiastique. Nommé à l'Académie-Française, en 1670, il en devint un des membres les plus actifs; et, après avoir été chargé de plusieurs missions par Louis XIV et par ses ministres, il succéda à Mezeray (1684) comme secrétaire perpétuel. Dans les démêlés de l'Académie avec Furetière, ce fut lui qui tint la plume, et nul n'eut plus de part à la 1re édition du Dictionnaire, publiée en 1694. En 1705, il donna la 1re partie d'une *Grammaire française*, in-4°, dont la syntaxe n'a jamais paru. On croit qu'il abandonna cet utile ouvrage par suite des critiques du P. Buffier. Cette conjecture est d'autant plus vraisemblable, qu'il n'était pas homme à convenir d'un tort, et que sa ténacité dans ses opinions le fit surnommer *l'abbé Pertinax*. La poésie, qu'il s'obstina toute sa vie à cultiver, et des traductions en prose où il réussit assez bien, occupèrent en grande partie la seconde moitié de sa longue carrière, terminée le 6 sept. 1713. Outre sa grammaire, ses principaux ouvrages sont les traductions de la *Pratique de la perfection chrétienne*, de l'espagnol Rodriguez, 1676, 3 vol. in-4° souvent réimprimés; *Les deux livres de la Divination*, 1720, in-12, et les *Entretiens sur les vrais biens et les vrais maux*, de Cicéron, 1721, in-12; l'*Histoire des démêlés de la cour de France avec celle de Rome au sujet de l'affaire des Corses*, 1707, in-4°; *Poésies françaises, italiennes, latines et espagnoles*, 1707-8, 2 vol. in-12. Les poésies françaises ont été réimprimées avec une dissertation sur Homère et des Mémoires de l'auteur sur sa vie. Il y a des vers agréables, mais l'ensemble est très médiocre. On estime davantage sa traduction d'Anacréon en vers italiens, imprimée in-8° en 1693, et réimprim. in-12 en 1694, avec celles de Corsini et de Salvini. J. T-v-s.

RÉGNIER (Claude-Antoine), duc de Massa, grand-juge ou ministre de la justice sous l'empire Français, était né à Blamont, en Lorraine (Meurthe), le 6e avril 1746. Destiné de bonne heure au barreau, il était, au commencement de la révolution, l'un des avocats les plus distingués de Nancy. Le bailliage de cette ville le choisit, en 1789, comme député du tiers-état, et il vint siéger parmi les défenseurs les plus sensés des principes populaires. Il parut peu à la tribune; mais il fut souvent employé dans les comités chargés de l'organisation administrative et judiciaire. Lors du départ du roi, le 20 juin 1791, il fut envoyé dans les départements du Rhin et des Vosges, pour y maintenir la tranquillité par sa présence. Après la dissolution de l'Assemblée constituante, il renonça momentanément aux affaires publiques et se retira à la campagne, où il fut oublié par la Terreur. Envoyé, en 1795, au conseil des Anciens par le dép. de la Meurthe, il s'y montra toujours aussi éloigné des excès républicains que des tendances royalistes. Réélu par son département, en 1799, il prêta son appui à Bonaparte : aussi le premier consul choisit-il Régnier pour faire partie de la commission intermédiaire qui précéda la reconstitution légale de l'état. Enfin en 1802, le 25 sept., Bonaparte récompensa son zèle en lui donnant les deux ministères de la justice et de la police générale, avec le titre de grand-juge. Après le procès de Cadoudal et de Moreau, Fouché (*voy.*) fut rétabli dans son ancien ministère de la police; mais Régnier conserva toujours celui de la justice et sa qualité de grand-juge. Lorsque Napoléon, devenu empereur, créait autour de lui une nouvelle noblesse, il joignit à ses titres celui de duc de Massa. Jusqu'en 1812, le grand-juge ne se distingua que par son dévouement absolu à l'autorité impériale. A cette époque, Napoléon crut devoir lui confier la

présidence du Corps législatif; mais il fit de vains efforts pour lutter contre l'opposition naissante et lui imposer silence. On sait que Raynouard (*voy.*) se distingua surtout à cette époque par sa résistance énergique. La première Restauration éloigna le duc de Massa des emplois publics, et cette disgrâce précéda de bien peu de temps sa mort, arrivée le 24 juillet 1814.

Son fils, Sylvestre Régnier, aujourd'hui duc de Massa et pair de France, était préfet de l'Oise au moment de la mort de son père; il refusa de servir Napoléon pendant les Cent-Jours, et, pour prix de sa fidélité aux Bourbons, il fut admis, le 18 juillet 1816, à la Chambre haute, où il siége encore à présent. D. A. D.

RÉGULATEUR. On donne ce nom, dans la mécanique, à toute pièce, tout appareil appliqué à une machine pour en modérer les mouvements et les rendre réguliers en évitant les variations qui ont lieu dans la transmission des forces. Ils sont naturellement de différentes espèces, suivant les fonctions de la machine à laquelle ils appartiennent. Ainsi le régulateur d'une montre est le ressort spiral, celui d'une horloge est le pendule. Les machines à vapeur (*voy.* tous ces noms) ont aussi des régulateurs. Z.

RÉGULE, *voy.* Antimoine et Métallurgie (T. XVII, p. 590).

REGULUS (Marcus Attilius), Romain célèbre par son généreux dévouement à la patrie, fut revêtu du consulat, l'an 256 av. J.-C., et chargé, avec son collègue Manlius Vulso, de combattre Carthage (voy. *guerres* Puniques). Malgré l'inexpérience des Romains dans l'art nautique, ils osèrent attaquer la flotte ennemie supérieure en nombre, puis, et après l'avoir dispersée, ils débarquèrent en Afrique, où Régulus poursuivit avec tant de succès le cours de ses victoires qu'il parut bientôt sous les murs de Carthage, à la tête de ses légions. La ville, effrayée, offrit une paix honorable; mais Régulus, meilleur guerrier que politique, et fidèle à sa haine contre les Carthaginois, exigea avec hauteur qu'elle se soumît à Rome. Alors ses citoyens résolurent de périr plutôt que de subir cette honte. Dans cette détresse, Lacédémone envoya à leur secours Xantippe avec un corps de troupes. Le général grec, petit de taille et contrefait, mais doué de toutes les qualités qui font les héros, livra bataille sous les murs de Carthage; 30,000 Romains y périrent et Régulus fut fait prisonnier. Les Carthaginois, pouvant dès lors espérer de meilleures conditions envoyèrent à Rome une ambassade à laquelle ils adjoignirent Régulus, après lui avoir fait jurer de revenir, si Rome refusait la paix. Arrivé en Italie, Régulus fut le premier à exhorter le sénat et le peuple à continuer vigoureusement la guerre; et, résistant aux prières et aux larmes de sa femme et de ses enfants, ainsi qu'aux supplications du sénat et du peuple, qui étaient prêts à tous les sacrifices pour obtenir sa liberté, il retourna à Carthage avec les ambassadeurs aussi étonnés qu'irrités de sa conduite. On raconte que les Carthaginois l'enfermèrent dans un tonneau garni de pointes de fer et le firent rouler du haut d'une montagne; mais plusieurs historiens modernes ont révoqué ce fait en doute, se fondant surtout sur le silence que garde à cet égard Polybe. Quoi qu'il en soit, en observant religieusement son serment et en préférant à sa vie le bien de la patrie, Régulus a donné un noble exemple qui mérite l'admiration de tous les siècles. *C. L.*

RÉHABILITATION, rétablissement d'une personne dans son premier état, dans ses anciens droits.

Suivant la loi française, les condamnés aux travaux forcés et à la réclusion peuvent demander leur réhabilitation cinq ans après l'expiration de leur peine, et les condamnés à la dégradation civique, cinq ans après l'exécution de l'arrêt. Ils doivent avoir demeuré cinq ans dans le même arrondissement et être domiciliés depuis deux ans dans la même commune. La demande déposée au greffe de la Cour royale est rendue publique, la Cour donne son avis, et le roi prononce, sur le rapport du ministre de la justice. Un condamné pour récidive ne peut jamais être réhabilité.

L'effet de la réhabilitation est de relever le condamné de toutes les incapacités politiques ou civiles qu'il a encourues.

Le failli qui a intégralement acquitté toutes ses dettes peut aussi obtenir sa *réhabilitation*. Elle a lieu par l'effet d'une décision judiciaire. La demande en réhabilitation est adressée à la Cour royale du domicile du failli; elle est affichée et rendue publique pendant deux mois, à l'expiration desquels, s'il n'est pas survenu d'opposition, la Cour royale prononce un arrêt portant admission ou rejet de la demande. Le failli peut même être réhabilité après sa mort. *Voy.* FAILLITE. E. R.

REICHA (ANTOINE-JOSEPH), compositeur célèbre, naquit à Prague, le 27 févr. 1770. Ayant perdu son père de très bonne heure, il alla, à l'âge de 11 ans, demeurer auprès de son grand-père, à Glottow; puis, sous la direction de son oncle Joseph, il apprit à jouer de plusieurs instruments. Son oncle ayant été nommé maître de chapelle de l'électeur de Cologne, Reicha obtint une place dans son orchestre. Après la suppression de la chapelle, il alla s'établir à Hambourg, alors le rendez-vous d'un grand nombre d'émigrés; et pendant son séjour dans cette ville, il composa, sur des paroles françaises, un opéra intitulé *Obaldo, ou les Français en Égypte*. A peine connut-on le retour de Bonaparte de sa lointaine expédition, qu'il se rendit à Paris, afin de présenter aux théâtres lyriques sa pièce, qui pouvait avoir quelque intérêt de circonstance, mais que la faiblesse du poëme fit refuser. Une symphonie à grand orchestre, qu'il fit exécuter en 1800, fixa cependant sur lui l'attention; mais, par suite de divers ennuis, Reicha partit, en 1802, pour Vienne, où il vécut six années dans l'intimité de Haydn et de Beethoven, et où il publia diverses œuvres, entre autres un *oratorio*, un recueil de fugues, et la cantate de *Lenore*, sur la fameuse ballade de Bürger, qui fixèrent sa réputation en Allemagne. Cependant il revint à Paris, en 1808; il y ouvrit, l'année suivante, des cours de composition, qui furent très suivis : les admirables *quintetti* qu'il composa pour instruments à vent eurent aussi le succès qu'ils méritaient. Reicha avait écrit la musique de l'opéra-comique de *Cagliostro*, qui fut joué au théâtre Feydeau. En 1816, il donna à l'Académie royale de Musique *Natalie, ou la Famille suisse*, et en 1822 *Sapho*. Mais c'est surtout par ses ouvrages théoriques et didactiques, par son *Traité de mélodie* (Paris, 1814, in-4°; 2e éd., 1832, in-fol.); par son *Traité complet et raisonné d'harmonie* (Paris, 1819, in-fol.); par celui *de haute composition musicale* (1825, 2 vol. in-fol.); enfin par ses cours d'harmonie et de composition, que Reicha fit une révolution dans la science, et mérita le surnom de *Cuvier de l'art musical*. Ses ouvrages, devenus classiques, ont été adoptés partout où l'on enseigne la musique. Reicha avait été nommé, en 1818, professeur de contrepoint au Conservatoire. Il fut naturalisé Français en 1829, décoré, en 1831, de la croix de la Légion-d'Honneur, et, en 1835, appelé à remplir le siége que Boïeldieu laissait vacant à l'Institut. Reicha, atteint d'une pleurésie, mourut le 28 mai 1836, après quelques jours de maladie. Cette Encyclopédie lui est redevable de l'art. CONTREPOINT, qui eût été suivi de plusieurs autres si l'auteur n'avait pas été enlevé à l'art qu'il enseignait avec une si grande supériorité, à un âge où il pouvait encore lui rendre d'éminents services. A. B.

REICHENBACH, petite ville de 4,000 âmes dans la régence prussienne de Breslau (Silésie), où se tint, en 1790, un congrès à la suite duquel fut signée, le 27 juillet de la même année, la célèbre convention entre l'Autriche et la Prusse (*voy.* FRÉDÉRIC-GUILLAUME II et LÉOPOLD II). — Ce fut aussi dans cette même ville, située, ainsi que son château, sur une hauteur agréable, qu'eurent lieu, au quartier-général de l'empereur de Russie et du roi de Prusse, pendant l'armistice de 1813, les négociations entre les ministres d'état de ces puissances et les plénipotentiaires anglais, lord Cathcart et sir Charles Stuart. A la suite de ces négociations fut signé, le 14 et le 15 juin 1813, un double traité de subsides, d'une part entre l'Angleterre et la Prusse, de l'autre entre le premier de ces états et la Russie. Ces traités eurent pour conséquence immédiate la rupture des négociations entamées à Prague avec la France. Z.

REICHENBACH (CASCADE DE), dans

le canton de Berne, *voy.* HASLI (*vallée de*).

REICHSTADT (FRANÇOIS-CHARLES-JOSEPH-NAPOLÉON, duc DE), fils unique de l'empereur Napoléon et de Marie-Louise d'Autriche (*voy.* ces noms), naquit au château des Tuileries, le 20 mars 1811, et reçut, en venant au monde, le titre de roi de Rome, le grand-aigle de la Légion-d'Honneur et les grand's-croix des ordres de la Couronne de Fer, de la Réunion et des trois Toisons d'Or. L'enthousiasme fut grand dans toute la France à l'occasion de cet événement; les poëtes le fêtèrent à l'envi. Le 9 juin, l'enfant impérial fut baptisé dans la cathédrale de Paris. Le soin de sa première enfance fut confié à la comtesse de Montesquiou (*voy.*), qui sut se rendre digne d'un pareil choix. L'avenir de la dynastie nouvelle semblait reposer sur cette jeune tête, destinée, au contraire, à devenir comme un jouet du sort. Le 1er avril 1814, l'heure de l'adversité ayant sonné, le prince, en entrant dans sa 4e année, fut obligé de quitter le château des Tuileries pour n'y plus revenir, et suivit sa mère à Blois. En vain, Napoléon, décidé à abdiquer, voulut-il faire proclamer son fils sous le nom de Napoléon II : les princes alliés l'emmenèrent loin de la France, et, à la place d'une couronne, ils lui donnèrent le vain titre de duc de Reichstadt *. Sa mère reçut pour sa part le duché de Parme, avec réversibilité sur la tête du fils; mais cette dernière clause fut supprimée par les souverains alliés, le 11 juin 1817. En 1815 pourtant, quelques efforts furent faits pour l'arracher de sa captivité et le rendre à l'amour de son père, auquel on le refusait pendant son second règne des Cent-Jours; après Waterloo, quelques voix s'élevèrent encore à la Chambre des représentants pour défendre ses droits. Ses prétentions furent écartées, et à compter de ce moment, le duc de Reichstadt accomplit sans retour sa triste destinée. Élevé dans le palais de l'empereur d'Autriche, au milieu de toutes sortes de précautions, ses honneurs se bornaient au grade de colonel dans un régiment, et au titre de gouverneur de la ville de Grætz, en Styrie. Son éducation était confiée aux soins du comte de Dietrichstein (*voy.*). Vers le mois d'avril de l'année 1832, le jeune prince ressentit, à Schœnbrunn, les premières atteintes de la grave maladie qui devait le conduire au tombeau : c'était une phthisie pulmonaire qui fit de si rapides progrès, que sa mère n'eut que le temps d'accourir de Parme pour recevoir son dernier soupir; et c'est ainsi, écrivait la *Gazette d'Augsbourg*, que le 22 juillet, « dans le même palais, dans la même chambre où Napoléon rendit autrefois de mémorables décrets qui amenèrent son mariage avec l'archiduchesse Marie-Louise, expirait lentement le fils du grand homme dans les bras de sa mère. » Le duc de Reichstadt mourut sans testament, et ses restes furent déposés dans le tombeau de la famille impériale. MM. Barthélemy et Méry lui consacrèrent un poëme intitulé *le Fils de l'homme*. Il parut à peu d'intervalle une notice allemande ayant pour auteur M. le chevalier de Prokesch, militaire distingué, connu aussi comme écrivain, et qui s'était concilié les bonnes grâces du prince; et une autre plus étendue en français, *Le duc de Reichstadt*, par M. de Montbel, Paris, 1833. D. A. D.

(*) Reichstadt est une seigneurie de la Bohême (cercle de Bunzlau), ayant pour chef-lieu une petite ville du même nom avec un château et 1,900 âmes. C'était autrefois un domaine de Toscane, par suite du mariage (1697) du dernier grand-duc de la maison de Médicis avec une princesse de Saxe-Lauenbourg qui en était héritière. Après la mort du grand-duc Ferdinand III, elle devait échoir à l'empereur François Ier; mais celui-ci fit un arrangement avec lui, de son vivant, et destina, dès 1815, Reichstadt converti en duché à son petit-fils, le jeune roi de Rome, qui, le 22 juillet 1818, en prit le titre et les armoiries. Le rang du nouveau duc de Reichstadt était immédiatement après les archiducs. Depuis la mort du prince, ce domaine a fait retour à l'empereur. S.

REID (THOMAS), célèbre philosophe de l'école écossaise (*voy.*), naquit, le 26 avril 1710, à Strachan, dans le comté de Kincardine. Après avoir achevé ses études au collége d'Aberdeen et rempli pendant plusieurs années les fonctions de bibliothécaire de ce collége, Reid visita Londres, Oxford et Cambridge; puis, fut nommé pasteur de la paroisse de New-Machar (1737). Pendant les loisirs que lui laissaient ses fonctions, il s'occupait de philosophie; et se repliant sur lui-

même, analysant les opérations de son esprit, il se prépara à combattre les tendances sceptiques de son époque. Ce fut après 11 années de réflexion qu'il publia son *Essai sur l'application des mathématiques à la morale* (dans les *Transact. phil.* de Londres pour 1748), où il fit voir que la méthode dont se servent les sciences mathématiques, transportée dans un ordre de faits entièrement différent, peut conduire à de faux résultats. En 1752, il donna une *Analyse de la Logique d'Aristote* qu'avait publiée Hume (*voy.*). Reid fut alors élu professeur de philosophie au collége royal d'Aberdeen. Bientôt il fit paraître ses Recherches sur l'esprit humain (*Inquiry into the human mind on the principle of common sense*, Londres, 1763, et souvent depuis), attaque directe contre les conséquences du scepticisme de Hume. Du système de Berkeley, en opposition avec celui de Locke (*voy.* ces noms), Hume avait conclu que nous n'avons que la science de nos idées, qui sont nos imaginations, et non celle des objets réels; et de là était né un scepticisme dangereux sur lequel s'étayaient les indifférents et les incrédules. Reid essaya de le détrôner. « En examinant, dit-il, les principes sur lesquels le système sceptique est fondé, je n'ai pas été peu surpris de trouver qu'il avait pour base unique une hypothèse, fort ancienne à la vérité, et universellement reçue par les philosophes, mais qui n'en paraît pas plus vraie pour cela. Cette hypothèse, c'est que rien n'est perçu que ce qui est dans l'entendement qui le perçoit; que nous ne percevons pas réellement les choses extérieures, mais seulement certaines images qui les représentent dans notre esprit, et qu'on a appelées *impressions* ou *idées*. S'il est vrai que je ne perçois que des impressions, des images, des représentations des choses en moi, je ne suis sûr que de l'existence de ces représentations, et je ne saurais en inférer celle d'aucune autre chose, puisque je ne perçois réellement pas d'autres êtres que ces représentations. Ces êtres, du reste, sont si fragiles, si passagers, qu'ils n'ont plus d'existence dès que je ne les perçois plus. En conséquence de cette hypothèse, l'univers entier, dont je suis environné, les esprits, le soleil et la lune, les étoiles et la terre, mes amis et mes parents, et toutes les choses, sans exception, que je regardais comme ayant une existence permanente, soit que j'en eusse la perception actuelle ou non, tout cela s'évanouit comme les songes d'un malade ou comme une vapeur légère, sans laisser après soi aucune trace de son existence. Je crus déraisonnable d'admettre, sur la seule autorité de ces philosophes, une hypothèse qui renversait toute philosophie, toute religion, toute vertu, et le sens commun. » Ainsi, c'est en combattant l'erreur des écoles d'alors sur la *nature de nos idées* que Reid porta de rudes coups au scepticisme. Il éclaircit surtout le chapitre difficile de la perception, prouvant que la perception externe est directe; qu'au lieu de saisir les objets au moyen d'images, l'intelligence les saisit immédiatement par les organes des sens; que les idées qui nous viennent par les sens nous donnent réellement la connaissance, non d'images dont l'existence serait concentrée dans notre esprit, mais d'objets existant hors de nous. Dans un ouvrage postérieur, et plus fondamental, intitulé : *Essais sur les facultés intellectuelles de l'esprit humain* (*Essays on the intellectual powers of the human mind*, Édimb., 1785, in-4°), Reid en appelle au *sens commun* comme instrument pour produire en nous la certitude. « Expliquer, dit-il, pourquoi nous sommes persuadés par nos sens, par la conscience, par toutes nos facultés, est une chose impossible. Nous disons : *cela est ainsi, cela ne peut pas être autrement*, et nous sommes à bout. Mais n'est-ce pas là l'expression d'une croyance irrésistible, d'une croyance qui est la voix de la nature, et contre laquelle nous lutterions en vain? Voulons-nous pénétrer plus avant, demander à chacune de nos facultés quels sont ses titres à notre confiance, et la lui refuser jusqu'à ce qu'elle les ait produits? Alors, je crains que cette extrême sagesse ne nous conduise à la folie, et que, pour n'avoir pas voulu subir le sort commun de l'humanité, nous ne soyons tout-à-fait privés de la lumière du *sens commun.* » Beattie, Oswald et d'autres puissants esprits, se rallièrent autour de Reid pour combat-

tre le scepticisme de l'école de Hume. Depuis 1762, il occupait la chaire de philosophie morale à l'université de Glasgow, dans laquelle il succédait au célèbre Adam Smith. Reid mourut dans cette ville, le 7 oct. 1796. L'un de nos plus éminents collaborateurs, Jouffroy (*voy.*), si prématurément enlevé à la philosophie et à sa patrie, a publié en français les *OEuvres complètes* du vertueux philosophe écossais en les enrichissant d'une remarquable introduction due à lui-même et de fragments des leçons de M. Royer-Collard (*voy.*); elles forment 6 vol. in-8° (Paris, 1828 et ann. suiv.). On y trouve aussi une traduction de la *Vie* de Reid donnée par Dugald Stewart (*The life and writings of Thomas Reid*, Édimb., 1803, 4 vol. in-8°; nouv. éd., 1810 et 1812). L. G-s.

REIMARUS (HERMANN-SAMUEL), théologien éclairé, penseur ingénieux, naquit à Hambourg, le 22 déc. 1694, et eut pour professeurs Wolf et Fabricius. Ses études achevées, il fit en Belgique et en Angleterre un voyage au retour duquel il fut nommé (1723) recteur à Wismar. Quatre ans plus tard, il obtint au gymnase de Hambourg la chaire d'hébreu à laquelle il réunit dans la suite celle de mathématiques. Il mourut dans cette dernière ville, le 1er mars 1768. Philologue instruit, Reimarus occupait en outre un rang distingué parmi les philosophes de l'école de Wolf (*voy.*), et possédait de vastes connaissances en histoire naturelle. Indépendamment de son édition de Dion Cassius, déjà commencée par Fabricius, il se fit surtout un nom par ses ouvrages de philosophie, presque tous fréquemment réimprimés, et consacrés au développement de ses idées sur la physico-théologie ou philosophie de la nature. Voici les plus importants de ces ouvrages : *Les principales vérités de la religion naturelle* (Hamb., 1754); *Considérations sur l'instinct des animaux* (1762); *Théorie de la raison* (1756). Il fit une application des règles posées dans ce dernier ouvrage, dans les célèbres *Fragments de Wolfenbüttel*, publiés par Lessing et combattus par Dœderlein dans ses *Antifragments* (1788). On avait longtemps douté que Reimarus fût l'auteur des Fragments; mais Gurlitt l'a prouvé d'une manière irrécusable. *C. L.*

REIMS, chef-lieu du dép. de la Marne (*voy.*), siége d'un archevêché érigé dans le IIIe siècle, est une grande et belle ville située sur la rivière de Vèle, dans une plaine entourée de petites montagnes, où l'on récolte un excellent vin. L'industrie des habitants consiste en fabrication d'étoffes de laine de différentes espèces, en crêpes, couvertures de laine, toiles, cotonnades, bas au métier, chapeaux, pains d'épices renommés, poires de Rousselet tapées, etc. La population était, en 1836, de 38,359 hab. On y trouve un musée, une bibliothèque, etc.

Reims est une très ancienne ville, qui a toujours été d'une grande importance. Appelée *Duroncourt* chez les Gaulois, puis capitale des *Remi*, peuple dont elle a tiré son nom, elle devint, sous la domination romaine, la métropole de la deuxième Belgique, et fit ensuite partie du royaume de Neustrie. Clovis et 3,000 de ses compagnons d'armes y furent baptisés, en 496, après la bataille de Tolbiac. Cette ville conserve encore de beaux restes de sa splendeur sous les Romains; mais ce qui attire principalement l'attention des voyageurs, c'est sa magnifique cathédrale, construite dans le XIIe siècle, et dont on cite le portail comme le plus beau qui soit en France. C'est dans cette superbe basilique que furent sacrés tous les rois de France, depuis Philippe-Auguste, qui lui en accorda comme le monopole, jusqu'à Charles X, sauf Henri IV, qui ne put s'y faire sacrer, Reims étant au pouvoir de la Ligue, et Louis XVIII. Le clergé de cette ville a voulu faire remonter ce privilége jusqu'à Clovis (*voy.* S. REMI); mais Yves, évêque de Chartres, dans sa 189e lettre, prouve que plusieurs rois ont fait exception à cette règle. Rien d'ailleurs de plus illusoire que ce prétendu droit, puisqu'il est reconnu aujourd'hui que Pepin-le-Bref est de tous les rois de France le premier à l'égard de qui on ait employé les cérémonies du sacre (*voy.* ce mot et *sainte* AMPOULE). — *Voir* sur la ville de Reims, *Metropolis Remensis historia*, de dom G. Marlot (t. Ier, Lille, 1666; t. II, Reims, 1679, in-fol.) : cet ouvrage

s'arrête à 1606. L'original français, qui n'avait jamais été imprimé et dont on a entrepris dernièrement la publication, viendra jusqu'en 1663; il porte le titre d'*Histoire de la ville, cité et université de Reims, métropolitaine de la Gaule Belgique, divisée en XII livres, contenant l'état ecclésiastique et civil du païs* (1^er^ livre, Reims, 1843; l'ouvrage aura 3 vol. in-4°). *Voir* de plus Camus Daras, *Histoire de Reims, considérée dans ses rapports avec l'Histoire de France* (2^e^ éd., Paris, 1829). B. DE P-L.

REINHARD (FRANÇOIS-VOLKMAR), célèbre théologien et orateur de la chaire protestante, qui a exercé une grande influence sur la situation des églises et des écoles en Saxe, naquit le 12 mars 1753, à Vohenstrauss dans la principauté de Sulzbach (Bavière), où son père était pasteur. Il fit ses études à l'université de Wittenberg, et y fut nommé, en 1778, professeur-adjoint de philosophie. Deux ans après, il devint professeur extraordinaire, et les talents qu'il déploya ne tardèrent pas à lui faire obtenir la chaire de professeur ordinaire de théologie. Ses profondes connaissances, jointes à ses succès dans la prédication, lui valurent, en 1792, la place de premier prédicateur de la cour à Dresde, de conseiller ecclésiastique et d'assesseur au consistoire général. Il mourut dans cette dernière ville, le 6 sept. 1812, environné de l'estime publique. Les principaux ouvrages de Reinhard, souvent réimprimés, ont vu le jour à une époque où il se livrait à des recherches philosophico-théologiques: tels sont l'*Essai sur le plan conçu par le fondateur de la religion chrétienne pour le bien de l'humanité* (Witt., 1781), et son essai psychologique *sur le merveilleux* (1782), qu'un scrupule de conscience ne lui permit pas, dit-on, d'achever. Ce fut vers le même temps qu'il écrivit son *Système de morale chrétienne* (1788-1815, 5 vol.) ouvrage qui a longtemps servi de base à l'enseignement de cette science (*voy.* MORALE). Nulle part cependant le développement des idées religieuses de Reinhard ne se manifeste mieux que dans ses sermons, dont les premiers se distinguent comme études psychologiques, tandis que les derniers sont presque purement dogmatiques. Sans regarder précisément la philosophie comme la servante de la théologie, il était en garde contre tous les systèmes, qu'il trouvait imparfaits et faibles en beaucoup de points; mais il était surtout ennemi déclaré de la philosophie de la nature (*voy.* REIMARUS), et la philosophie critique ne lui inspirait pas beaucoup plus de confiance, quoiqu'il approuvât la sévérité logique et dialectique de ses formes; il alla même jusqu'à la combattre en tant qu'elle contrariait la foi à la révélation. Le recueil complet des sermons de Reinhard forme 35 vol. (Sulzb., 1793-1813), auxquels on a ajouté depuis 2 vol. supplémentaires (Meissen, 1825, et Leipz., 1833). Ses *Sermons d'édification domestique* (Sulzb., 1813, 4 vol.) ont particulièrement joui d'une grande popularité. Ses *Confessions* (*ib.*, 1810) ont eu le même succès parmi les théologiens. Outre ces ouvrages, on doit mentionner encore son *Esprit du christianisme relativement à la consolation dans la souffrance* (Leipz., 1792), et son *Cours de dogmatique* (Sulzb., 1801). —*Voir* sa biographie détaillée par Pœlitz (Leipz., 1813-15, 2 vol.). *C. L.*

REINS. Organes de la sécrétion urinaire, les reins, au nombre de deux, sont placés de chaque côté de la colonne vertébrale, au-devant des dernières côtes et du bord postérieur du diaphragme. Leur forme est irrégulièrement ovoïde; leur parenchyme, ferme et dense, est formé de deux substances distinctes: l'une, la plus superficielle, est appelée corticale; l'autre, située au-dessous, est la substance tubuleuse. Les reins sont immédiatement recouverts par une membrane celluleuse, qu'on en détache avec la plus grande facilité dans l'état normal; ils sont plongés dans une graisse abondante, qui leur forme comme une capsule, en les recouvrant irrégulièrement. Examiné au microscope, le parenchyme de ces organes offre une foule de petits canaux, dont la réunion constitue des faisceaux qui aboutissent à une sorte d'entonnoir, appelé *calice*. Ces calices, en nombre variable, suivant l'étendue des organes, viennent s'ouvrir dans une cavité centrale, qui a reçu le nom de *bassinet*; c'est dans ce réservoir que l'urine est déposée à me-

sure de sa formation, et c'est de là qu'elle passe dans la vessie (*voy.*), par l'intermédiaire de petits canaux spéciaux que l'on appelle *uretères*. Le parenchyme, le tissu glanduleux propre des reins, est traversé dans diverses directions par des artères, des veines, des nerfs, etc., que l'on retrouve partout où il y a vie.

Les fonctions dont les reins sont chargés sont une des plus importantes de l'économie vivante. Par l'action spéciale que ces organes exercent sur le sang qui les traverse, ils forment l'urine qui débarrassent l'économie de divers principes introduits par l'alimentation, ou accidentellement développés par la maladie, et dont l'expulsion importe au plus haut degré à l'harmonie des fonctions.

L'activité fonctionnelle dont les reins jouissent, comme leur structure compliquée, rendent ces organes susceptibles de maladies variées. Ce n'est que dans ces derniers temps cependant, que l'anatomie pathologique a mis en lumière les lésions nombreuses dont ils peuvent être frappés. Plusieurs de ces lésions se dérobent encore à l'observation dans l'état de vie, parce qu'elles manquent de symptômes distincts qui puissent les faire reconnaître ; mais il est un certain nombre d'entre elles qui peuvent aujourd'hui être saisies facilement et combattues avec plus ou moins de succès. *Voy.* Néphrite, Gravelle, etc. M. S-n.

REIS, monnaie de compte portugaise qui sert d'unité monétaire, mais dont la valeur est si minime qu'on lui substitue le plus souvent celle de 1,000 réis ou *milréis*. Les millions de réis prennent le nom de *contos*. Les anciennes monnaies d'or, qui portaient le nom de *milréis* avant 1722, valent 8.49 fr. ou 1,200 réis. Le milréis d'argent émis pour 1,000 réis valait 6.125 fr. Dans les nouvelles monnaies décimales de Portugal, la pièce de 1,000 réis (*couronne*) vaut 6.03 fr., d'où le réis peut être estimé un peu plus de la moitié d'un centime, ou plus exactement 165 équivalent à peu près à 1 fr. Il doit y avoir en outre maintenant des pièces d'argent de 500, de 200 et de 100 réis, et des pièces d'or de 5,000 et de 2,500 réis. Les monnaies de cuivre représentent 10, 5, 3 et 1 $\frac{1}{2}$ réis. Les *testones* valent 100 réis, les *cruzados novos* 480, etc. Au Brésil, cette monnaie a été tellement altérée et les espèces sont devenues si rares, que, pour le change du papier-monnaie, il a fallu jusqu'à 460 réis pour représenter 1 fr. Z.

REIS-EFFENDI, le ministre des affaires étrangères en Turquie, *voy.* Othoman (*empire*), T. XIX, p. 43, et Effendi.

REISKE (Jean-Jacques), un des plus célèbres philologues du dernier siècle, non moins versé dans la littérature arabe que dans la littérature grecque, naquit, le 25 déc. 1716, à Zœrbig, en Saxe, de parents pauvres. Étant passé de l'école de Zœrbig à la maison des orphelins de Halle, il acquit un excellent fonds d'études classiques, qui lui permit, en 1733, de se faire recevoir à l'université de Leipzig. Là un violent désir d'apprendre l'arabe s'empara de lui : il mit à profit tout ce que Leipzig lui offrait de ressources pour cette étude, et afin de s'en créer de nouvelles, il entreprit, sans argent, le voyage de Leyde, qui était alors la principale école de cette langue. Soutenu par Reimarus et par le pasteur Wolf, il atteignit son but La bibliothèque de Leyde lui fut ouverte par Schultens, d'Orville et Burmann, qui l'employèrent à des traductions et à des corrections, et furent ses protecteurs. En même temps qu'il continuait ses études philologiques, Reiske se livra à l'étude de la médecine avec une telle ardeur, qu'il fut promu sans frais au grade de docteur par la faculté. Il aurait pu être heureux en Hollande, s'il ne s'était fait des ennemis par son amour-propre et par une indépendance de caractère qui tenait de la rudesse. N'ayant plus alors de perspective, ce pays lui devint odieux. Il retourna à Leipzig (1746) ; mais il ne put rien y obtenir jusqu'en 1748, époque à laquelle il dut à la protection de l'électeur le titre de professeur de langue arabe. Des leçons particulières, des corrections d'épreuves, des traductions, des articles de journaux et quelques ouvrages le mirent en état de pourvoir incomplétement à son existence. Il était fréquemment pressé par le besoin, car ce qu'il gagnait était employé à acheter des livres, et ceux de littérature grecque et arabe se vendaient à

des prix élevés. Enfin, en 1758, il obtint la place de recteur de l'école Nicolaï à Leipzig. Pendant 16 ans, Reiske remplit consciencieusement ces fonctions au milieu de ses nombreux travaux littéraires. En 1764, il épousa Ernestine-Christine Müller, femme douée de qualités rares et d'une instruction peu ordinaire. Elle embellit sa vie, l'aida dans ses travaux, et fut pour lui une compagne fidèle jusqu'à sa mort, arrivée le 14 août 1774.

La littérature grecque doit à Reiske d'excellentes éditions de Théocrite (Vienne et Leipzig, 1765, 2 vol. in-4°), des Orateurs grecs (Leipz., 1770-75, 12 vol. in-8°), de Plutarque (*ib.*, 1774-79, 12 vol.), de Denys d'Halicarnasse (*ib.*, 1774-77, 6 vol.), de Maxime de Tyr (*ib.*, 1774, 2 vol.). Ses *Animadversiones in græcos auctores* (Leipz., 1759-66, 6 vol.), ouvrage où sont corrigés un grand nombre de passages d'auteurs grecs, témoignent d'une érudition peu commune, d'un esprit de critique merveilleux. Sa traduction des discours de Démosthène et d'Eschine (Lemgo, 1764 et suiv.), manque complétement de goût et d'élégance, bien qu'elle soit fidèle et exacte. Reiske a écrit lui-même sa vie avec une franchise qui commande l'estime. Elle fut publiée par sa femme (Leipz., 1783), qui la continua jusqu'au jour de la mort de ce célèbre philologue. On doit en outre une excellente Vie de Reiske, écrite en latin, à Morus (Leipz., 1777). *C. L. m.*

REITRES (de l'allemand *Reiter*, cavalier, *reiten*, monter à cheval). Les reîtres étaient des cavaliers allemands mercenaires, qu'on voit figurer dans les guerres européennes du XIII^e^ au XVII^e^ siècle. Dans l'origine, les corps de reitres se composaient, comme la chevalerie, de *maîtres*, qui étaient en général des vassaux marchant sous la conduite de leur suzerain, et de valets, qu'on appelait *lansquenets* (*voy.*). Plus tard, quand la cavalerie eut perdu sa supériorité, les reîtres ne furent plus que de simples soldats, aventuriers de tous les pays, mais principalement des cercles voisins du Rhin, le plus souvent protestants et conduits par des puînés de grande famille, qui faisaient le métier de condottieri. Ils conservèrent longtemps le nom de maîtres, et plus tard ils prirent celui de *pistoliers*, parce qu'ils combattaient avec le *pistole*, arme à rouet et ensuite à silex. Les reîtres furent appelés en France à l'époque des guerres de religion, et combattirent plus d'une fois dans les deux partis opposés. A. B.

RÉJOUISSANCES PUBLIQUES, *voy.* FÊTES, JEUX, JOUTES, CIRQUE, GLADIATEURS, FEU D'ARTIFICE, SPECTACLE, DIVERTISSEMENT.

RELAPS (du latin *relapsus*, retombé). On donnait anciennement ce nom dans l'Église à celui qui retombait dans le même péché pour lequel il avait déjà fait pénitence publique, et aussi à l'idolâtre ou à l'hérétique qui, après conversion, retournait à l'idolâtrie (*voy.* APOSTASIE) ou à l'hérésie. On sait que l'inquisition (*voy.*) avait des peines d'une extrême sévérité pour les relaps, et l'Église ne leur a jamais accordé l'absolution qu'après des épreuves plus longues et plus difficiles. X.

RELATIF (de *relatum*, supin de *referre*, rapporter), qui a relation ou rapport à. Ce mot s'oppose au mot absolu (*solutus ab*, sans relation). *Voy.* l'art.

Quoiqu'il n'y ait, à proprement parler, que Dieu d'absolu, tous les êtres créés, considérés en dehors de toute relation, sont également dits absolus, mais ce n'est que relativement. Dès qu'on les considère dans les rapports qu'ils ont les uns à l'égard des autres, on remarque des relations entre eux, des ressemblances ou des différences, qui provoquent des jugements affirmatifs ou négatifs. La différence des points de vue sous lesquels ces êtres, personnes ou choses, sont envisagés, donne lieu aux propositions les plus contradictoires : de là cette variété d'opinions qui divise les hommes en religion, en philosophie, en littérature, en quoi que ce soit, et cet axiome que *tout est relatif*. Chaque science est un système de relations reconnues par l'analyse et enchaînées philosophiquement. Son exposition sera d'autant plus claire, que les rapports en seront plus justement saisis, et présentés plus naturellement dans l'ordre le plus simple et le plus méthodique. Elle ne fera des progrès qu'à la condition de nouveaux aperçus de relations réelles,

positives, dont la découverte sera l'œuvre de l'observation. Les philosophes scolastiques ont longtemps disputé pour savoir si la relation est distincte de la substance ; et les théologiens ont nommé relations certaines perfections divines, appelées personnelles, parce qu'elles rapportent l'une à l'autre les personnes divines, dans la Trinité (*voy.*), et qu'elles les distinguent l'une de l'autre.

Le mot *relatif* s'emploie fréquemment en grammaire. Le langage étant l'expression de nos pensées, il a bien fallu reproduire dans les éléments de nos phrases les éléments intellectuels qu'elles devaient traduire. On a donc établi, d'une manière ou d'une autre, les rapports des mots entre eux pour exprimer les propositions (*voy.*), et ceux des propositions entre elles pour exprimer l'enchaînement des pensées. Les prépositions, les désinences et la place même des mots ont servi à lier les mots entre eux; les conjonctions, à lier entre elles les propositions, et souvent à déterminer la nature de leurs rapports. Comme il n'existe point de rapports sans pluralité d'êtres ou d'objets, au premier terme de tout rapport on a donné le nom d'*antécédent*, au second celui de *conséquent*, et quand on s'est servi d'une préposition pour faire connaître la nature du rapport entre les deux termes, on l'a nommée l'*exposant*.

On s'accorde généralement aujourd'hui à donner le nom d'*adjectifs conjonctifs* aux mots *qui*, *que*, etc., longtemps appelés *pronoms* (*voyez*) *relatifs*. Parmi les verbes, ceux qui ont un sens complet sont dits *absolus ;* et *relatifs*, ceux qui exigent un complément : *dormir* est absolu, et *faire* est relatif. Il y a des *noms relatifs*, des *adjectifs relatifs*, des *adverbes relatifs :* on les reconnaît sans peine avec un peu de réflexion. Il en est de même des *propositions absolues* et des *propositions relatives* : le sens des premières n'exige ni ne suppose le sens d'aucune autre proposition ; celui des secondes est imparfait sans complément. J. T-v-s.

RELIEF, *voy.* Bas-Relief.

RELIEUR, Reliure. Cette branche d'industrie a pour but de faire subir aux livres une préparation qui en assure la conservation : elle consiste à en coudre les cahiers ensemble et à les envelopper d'une couverture solide. Soit qu'il s'agisse d'opérer sur des feuilles séparées, telles qu'elles sortent de l'imprimerie (*voy.* ce mot) ; soit qu'il s'agisse d'un livre déjà broché (*voy.*) ou relié, le relieur commence d'abord par réunir pliés tous les cahiers composant un volume, suivant l'ordre de leur signature, ayant soin de placer les titres, avant-propos, introduction, table, etc., dans leur ordre respectif. Ensuite on bat les volumes sur un bloc de marbre ou sur une plaque de fonte, avec un marteau à tête large et légèrement bombée, pesant près de 5 kilogr. Les vignettes, cartes, gravures, etc., ne doivent pas subir cette préparation : on ne les place qu'après celle de la *batture*. Cette opération achevée, on met en presse et on procède au *grécage*, qui consiste en plusieurs incisions faites sur le dos du volume avec une scie à main nommée *grecque*. Ainsi préparé, on met le volume sur le *cousoir* pour coudre les cahiers en passant le fil autour de ficelles qui entrent dans les incisions faites au dos et dont les bouts sont attachés aux cartons de couverture. On encolle ensuite le dos, opération qui se nomme *endossure ;* quand le volume est bien sec, on passe à l'*ébarbage*, c'est-à-dire qu'on enlève, avec des ciseaux, le plus gros de la tranche; puis on remet le volume en presse pour la *rognure*. Enfin on prépare la *gouttière* en ouvrant les deux cartons qu'on laisse pendre en dessous, et en faisant balancer le volume de droite à gauche et *vice versâ*, de manière à rendre le dos convexe et la tranche concave.

Pour colorer la tranche, soit en la marbrant, soit en la sablant ou jaspant, on se sert toujours de couleurs broyées à l'eau et collées avec de l'amidon très léger; le jaspé se fait au moyen d'un petit balai trempé de couleur, que l'on frappe contre une baguette de fer, en dirigeant vers la tranche du livre les petites gouttes que la secousse fait sortir du balai. Quant à la marbrure, les relieurs abandonnent cette partie à des ouvriers qui se chargent de cette spécialité. Enfin on place le *signet*, puis le *tranche-fil*, petit ornement, en fil ou en soie, que l'on voit au haut et au bas du dos intérieur du volume.

Pour la *couverture*, la peau de veau est préférable à toutes les autres, tant pour la solidité que pour le coup d'œil; on l'applique de la manière suivante : après l'avoir fait tremper pendant un quart d'heure dans de l'eau bien claire, on coupe un morceau de la grandeur nécessaire, on en amincit les bords, et on le colle sur le livre en l'étirant en tous sens. Puis on fait des *nervures* au dos quand il doit y en avoir. On remplace souvent la peau de veau par de la basane; du maroquin, du chagrin, des étoffes de prix, velours, satin. Pour ce qu'on nomme *demi-reliure*, le dos est seul en peau, le reste est en papier préparé et verni. Enfin, on fait des cartonnages en parchemin, toile, papier imprimé, etc. Lorsque la couverture est faite, on colle ensuite les gardes et il ne reste plus qu'à dorer le dos.

Quand il faut dorer la tranche, ce qui, à Paris, est l'affaire du doreur et non du relieur, on l'imprègne d'acide nitrique et on applique l'or au moyen de colle mêlée de blanc d'œuf. Pour dorer le dos, on le glaire avec du blanc d'œuf et on pose l'or en feuilles sur les parties qui doivent être dorées; quand le tout est bien sec, l'ouvrier fait chauffer des fers gravés en relief pour marquer les nerfs, placer les ornements, imprimer les titres, etc.; ensuite il enlève tout l'or qui n'a pas été chauffé, en frottant partout avec du coton non filé.

On polit la tranche à l'aide d'un brunissoir en agate; ensuite, avec un tampon de laine, on passe légèrement un peu de suif sur tout le plat de la couverture et on en brunit toute la surface avec le *fer à poser;* on la vernit enfin et on polit le vernis: cette dernière opération termine la reliure. C-B-S.

RELIGIEUX, -EUSE, personnes qui, par un vœu solennel, se sont consacrées à Dieu, à la vie ascétique, à une adoration perpétuelle, etc. *Voy.* MONASTIQUES, (*ordres*), VOEUX, CONGRÉGATIONS, etc.

RELIGION, mot emprunté aux Romains, qui toutefois y attachaient un autre sens que celui consacré par le christianisme. Car, pour Cicéron, la religion est bien « l'attention et le culte accordés à une nature supérieure; » mais comme il dérive le mot de *relegere*, parcourir, passer en revue, il ne lui donne plus que cette signification un peu matérielle : « étude des choses qui concernent le culte*. » En effet, la religion n'était, pour les Romains, qu'une science de formes, et non pas un besoin du cœur; une pratique extérieure, et non pas un sentiment profond qui domine l'homme tout entier, constituant pour ainsi dire son essence, sa vie intime et le caractère distinctif qui lui est propre. Aussi les Pères de l'Église latine n'ont-ils pas accepté cette étymologie : Lactance, S. Augustin ont dérivé *religio* de *religare*, lier ; car, disaient-ils, la religion est le *lien* qui nous *unit* à Dieu**.

Telle est en effet la vraie signification du mot : la religion est le sentiment des rapports intimes entre l'homme et son créateur, entre le fini et l'infini. Être *religieux*, c'est rechercher Dieu, c'est avoir un pressant besoin de s'unir à lui, c'est se sentir toujours en sa présence et aspirer encore à une communion plus étroite. Ainsi la religion est la gloire de l'homme, car elle l'élève au-dessus de la sphère bornée de sa vie terrestre et lui donne pour patrie les cieux, l'infini, un ordre de choses supérieur auquel il se sent appartenir, malgré les liens qui l'enchaînent ici-bas; simple accident et jeu du hasard sans elle, par elle il participe en quelque sorte de la nature de l'absolu. Elle est sa plus sûre sauvegarde, car elle oppose à la triste réalité l'idéal (*voy.*), qu'elle lui fait espérer d'atteindre; aux désirs charnels par lesquels la matière voudrait s'emparer de lui et qui tiennent à sa vie animale, les aspirations ineffables qui lui promettent de tout autres

(*) *Cura et ceremoniæ cujusdam superioris naturæ* (*De Invent.*, II, 53). *Qui omnia quæ ad cultum deorum pertinerent diligenter retractarent et tamquam* relegerent *sunt dicti* religiosi, *ex* relegendo, *ut elegantes ex eligendo, tamquam a diligendo diligentes, ex intelligendo intelligentes* (*De nat. Deor.*, II, 28). — Au reste, chez les Romains, *religio* avait une foule d'acceptions : attention scrupuleuse, obligation, inviolabilité, sainteté, délicatesse de conscience, ce mot exprimait tout cela; et l'on disait : *religio templorum, officii, vitæ*, comme nous disons nous-mêmes *religion des souvenirs, religion du serment*.

(**) *Religat nos religio omnipotenti Deo* (Aug., *De verâ relig.*, ch. 55). *Religati sumus* (Lact., *Div. Inst.*, 4).

jouissances, une félicité plus pure et plus durable. Créature débile, sans noblesse et sans avenir, l'homme devient par la religion un enfant de Dieu, un reflet de son image. *Voy.* ce qui a été dit à cet égard à l'art. Foi.

Pour nous, la religion se résume en deux mots : *la recherche de Dieu*, ou, si l'on veut, de l'infini, de l'idéal, de la perfection. Celui-là est irréligieux qui, absorbé par les intérêts de cette terre, si puérils aux yeux de l'homme pénétré de sa vocation, ne connaît rien au-delà, ne pressent rien, ne désire rien. Dominé par la chair, il rapporte tout à elle; et si de vagues pressentiments ou des idées qu'a implantées en lui l'éducation font naître dans son esprit des craintes salutaires, il les étouffe, de peur que sa tranquillité n'en soit troublée et qu'elles ne le détournent d'un genre de vie qui suffit à son bonheur, de même que l'animal ne recherche rien au-delà de la satisfaction de ses appétits matériels. Nous regardons, au contraire, comme religieux tout homme qui, pénétré de l'idée de Dieu, reconnaît sa volonté dans l'ordre de choses établi, s'humilie librement devant elle, s'abandonne aux aspirations de son âme vers Dieu et le recherche de tous ses efforts, afin de s'identifier avec lui par l'amour et la soumission.

Envisagée sous ce point de vue, la religion n'est autre chose qu'une disposition de l'âme, un sentiment profond inhérent à la nature humaine. Certains individus l'ont étouffée en eux, ou elle l'a été déjà par leur éducation ; mais elle se retrouve chez tous les autres. Quoique le nom ne soit pas très ancien, la chose a existé depuis le commencement. On l'a dit avec raison : l'homme est une créature essentiellement religieuse. En effet, la religion est le fond de notre être et pour ainsi dire le sceau de notre divine extraction ; elle est la dot que nous avons reçue de Dieu : en nous plaçant dans ce monde, il a mis en nous ce fanal pour nous guider, afin que rien ne nous sépare de lui et que nous sachions le retrouver quand les intérêts de la terre viennent à s'interposer entre nous et sa loi.

Suivant quelques penseurs, la religion serait le produit des instincts conservateurs de notre espèce, la crainte, le besoin d'aide, le besoin de croire et d'aimer, etc. Mais ces instincts d'où viennent-ils? Et si c'est le Créateur qui en a déposé les germes dans la nature de l'homme, n'est-il pas permis de croire qu'il y ait gravé aussi l'idée de son existence et le besoin de s'y rattacher? Non, la religion n'est pas seulement un lien imaginé par notre faiblesse : c'est un lien réel; elle lie la créature à la création, la volonté individuelle à la loi générale; elle est la condition de l'harmonie universelle. Mais ces instincts l'ont fortifiée, développée : le sentiment de notre faiblesse au milieu des phénomènes imposants de la nature, est aussi une révélation de Dieu : l'homme n'a pu manquer de reconnaître là une puissance sous la protection de laquelle il lui importait de se placer; une volonté devant laquelle il devait faire fléchir la sienne. Du reste, la religion, considérée dans sa source, est une affaire de sentiment et non de raison : elle a plus de prise sur l'imagination que sur l'esprit, elle répugne à l'analyse et ne veut répondre à tous les pourquoi. Cependant, aucune faculté n'est isolée dans l'homme : toutes, elles travaillent de concert à son perfectionnement. Aussi l'esprit, l'intelligence, est-il venu de bonne heure en aide au sentiment pour le rectifier, le développer, l'affermir dans les bonnes voies. L'intelligence a fait apercevoir à l'homme toutes les perfections de ce Dieu que le sentiment lui avait révélé. Or on ne pouvait se flatter de plaire à un Dieu parfait qu'en se perfectionnant soi-même : plus on l'aimait, plus on avait besoin de lui ressembler. Ainsi la morale (*voy.*) découlait de la religion, avec laquelle d'ailleurs elle avait déjà une source commune; car la notion du bien et du mal semble innée à l'homme, et cette législation intérieure aurait suffi à elle seule pour faire supposer un suprême législateur et conduire l'homme vers lui. Toutefois la morale est distincte de la religion : elle en est à la fois la fille et la sœur, mais elle pourrait exister sans elle et se dégagerait lentement des rapports sociaux qui unissent les hommes, s'ils ne la trouvaient pas, dès l'origine, au fond de leurs consciences.

De tout ce qui précède, il résulte que la religion est en nous; qu'elle ne nous vient pas du dehors; qu'elle existe par l'effet d'une révélation intérieure. « L'oracle, dit M. Kératry, n'a pris la parole que parce qu'il a été interrogé; et la Divinité n'est venue remplir le sanctuaire de sa présence que parce que dès auparavant les mortels l'avaient trouvée au fond de leurs cœurs. » Mais cette religion primitive, naturelle, n'est encore qu'un besoin de croire, une aspiration à l'infini. Or, l'homme aime à formuler sa croyance, à la résumer sous de certains symboles, où il trouve des réponses toutes prêtes à toutes les questions que peut lui suggérer son désir de se rendre compte des rapports qui l'unissent à un état de choses supérieur. De plus, le sentiment veut s'épancher; l'adoration de Dieu ne se renferme pas dans le sanctuaire du cœur: elle le déborde, elle se fait jour au dehors, elle revêt des formes qui tombent sous les sens. Rien ne rapproche les hommes comme les sympathies religieuses: unis pour l'adoration de Dieu, ils ne sont plus qu'une même famille, tous enfants du même Père; leur piété s'exalte, leur ferveur s'embrase; heureux de cette vie nouvelle, ils en contractent le besoin; et l'habitude d'adresser en commun leurs actions de grâces et leurs supplications à Dieu donne naissance au culte (*voy.*), qui bientôt se complique de formules, de prières, de cérémonies et de pratiques de toute espèce.

A mesure que l'homme s'éloigna de la simplicité native du sentiment religieux, il céda à l'empire des sens et fut dominé par la matière. Les merveilles de la nature et les forces imposantes qu'elle recèle agirent sur son imagination et troublèrent son esprit. Confondant les effets avec leur cause unique, il fractionna l'unité de Dieu et adressa ses hommages à la créature ou à tous ces puissants agents qui animent la création. De là, le fétichisme, le sabéisme et l'idolâtrie à tous ses degrés, dont nous nous sommes amplement occupés à ces mots et à ceux de Paganisme, Polythéisme, Mythologie, Dieux et Demi-Dieux, etc. Mais à différentes époques, des hommes supérieurs, doués de facultés extraordinaires, guidés soit par une tradition arrivée jusqu'à eux dans sa pureté primitive, soit par une foi plus vive exaltée jusqu'à l'intuition, ont rappelé leurs frères de cet état d'égarement à des idées plus saines, plus dignes de présider à leurs destinées et plus propres à régler leur conduite; les peuples, frappés de la sagesse ou de la puissance de ces hommes, ont reçu leur enseignement comme une révélation (*voy.*) de Dieu, comme une manifestation directe de sa volonté. Alors sont nées les religions *positives*, c'est-à-dire fondées sur l'autorité (*voy.*) et non plus abandonnées au sentiment de chacun, les religions particulières et nationales, presque toutes exclusives les unes des autres, parce que chacune se donna pour la vérité, et que la vérité doit nécessairement être une, la même pour tous.

De tous temps, il a existé un grand nombre de religions positives ou de *formes religieuses* différentes (*voy.* nos art. Égyptiens, Chaldéens, Mages, Zoroastre, Moïse et Mosaïsme, Brahmanisme, Bouddhisme, Fo, Mahomet et Koran, etc., etc.), tandis que la religion naturelle, essentiellement une, a peu varié. Celle-ci a été le point de départ des autres; tout ce qu'elles ont en commun vient d'elle; tout ce qui les sépare vient du développement ultérieur qui, chez différents peuples, a suivi une marche différente. Le sentiment religieux nous révèle l'absolu, mais ne l'explique pas; il nous fait croire, mais non pas comprendre, l'ordre de choses supérieur auquel il nous rattache. Hélas! au delà de cette terre rien n'est certain pour nous; et sur cette terre même n'y a-t-il pas mille choses qui restent des énigmes pour notre intelligence? Ces énigmes, l'homme s'en inquiète médiocrement, tandis qu'il s'obstine à percer le mystère de l'éternité. En effet, il s'agit pour lui du salut de son âme, en d'autres termes, il s'agit d'opérer sa réunion avec Dieu; et sur une question si importante, si redoutable, il demande ce qui ne semble pas lui avoir été promis, il demande la certitude. Or, comme elle ne peut venir de la sagesse humaine, il faut, si elle lui apparaît, qu'elle soit descendue du ciel, où elle a tout à la fois sa source et sa garantie.

Mais, généralement, les religions positives mêmes ont présenté d'abord un caractère de simplicité qui frappait l'intelligence en même temps qu'il excitait la plus vive sympathie. Elles ne se sont compliquées de mystères (*voy.*), de symboles, de cérémonies, que lorsque le temps a obscurci l'histoire de leur origine, et que la tradition incomplète a été développée par ceux qui en étaient les dépositaires ou par l'imagination d'une génération nouvelle qui environnait de toutes les gloires, de prestiges surhumains, l'idée du maître révéré et chéri, auteur de sa foi, de l'envoyé de Dieu, qui l'a soustraite au mal et l'a préservée dès lors d'une éternelle condamnation. Rarement, les *dogmes* (*voy.*) d'une religion peuvent être rapportés à leur fondateur même : ils sont l'œuvre de l'esprit inquiet et méticuleux des hommes, de circonstances de tous genres avec lesquelles la parole de vie se trouve en contact ; ils sont, en un mot, le fruit d'un développement historique ultérieur continué pendant des siècles. A mesure qu'on s'éloigne du point de départ, la dogmatique (*voy.*) devient plus savante, plus subtile et moins claire ; et l'on peut dire que l'histoire des dogmes est celle de l'esprit humain, de ses plus tristes égarements comme de ses conceptions les plus élevées et les plus dignes d'admiration.

« La religion n'est point le dogme, dit le vénérable Sismondi*, confirmant l'opinion que nous venons de développer : elle est dans le rapport de l'homme avec son Dieu, et non dans la notion qu'il se forme de Dieu ou dans les mots par lesquels il l'exprime. La religion est un sentiment et non une science ; elle se compose de l'expression de l'amour et de la reconnaissance de la créature envers son créateur, et de l'effort qu'elle fait pour se conformer à sa volonté, non de l'opinion qu'elle s'est formée de l'essence de Dieu ou des mots avec lesquels elle balbutie la description de ce que des mots humains ne peuvent rendre, de ce qu'une intelligence humaine ne peut concevoir. Il est évident que nous ne concevrons jamais, de cet être infini et de sa nature, qu'une partie proportionnée à notre intelligence finie, mais une partie qui variera avec chaque individu, selon la mesure de ses facultés. Si nous exprimons par des mots notre croyance sur ce qu'il y a d'incompréhensible dans la Divinité, nous pourrons bien répéter tous les mêmes mots ; mais le sens de ces mots sera, pour chacun, aussi différent qu'une intelligence humaine diffère d'une autre. » Sismondi ajoute : « Le dogme est l'explication que le prêtre donne, dans chaque religion, de ce qui nous est le moins connu, et souvent de ce qu'il y a d'incompréhensible dans ce monde spirituel dont nous n'avons que des pressentiments. Selon le degré de lumière répandu à l'époque où les différentes religions se sont formées, ces dogmes peuvent être ou une cosmogonie et une théogonie (*voy.* ces mots) plus ou moins grossière, ou des notions vraies, des notions révélées sur la Divinité, mais toujours transmises dans un langage humain, et par conséquent incomplètes et obscures, ou enfin des mystères représentés par des mots contradictoires, auxquels on peut bien se soumettre, mais que l'on ne saurait admettre dans sa pensée, parce qu'on ne croit réellement qu'autant que l'on comprend. »

Dans tout cela, il n'y a rien qui doive nous étonner : en y songeant bien, le grave et savant historien que nous étions fiers de compter parmi nos collaborateurs, aurait sans doute reconnu que tel est le cours naturel et presque nécessaire des choses, sans qu'il soit besoin d'imputer le mal à l'artifice des prêtres (*voy.*) et à leur esprit de domination. La pensée divine livrée aux hommes ne peut rester sans alliage ; la vérité éternelle exprimée dans un langage terrestre et imparfait s'enveloppe inévitablement de voiles, se matérialise et s'altère. Encore une fois, les dogmes reposent sur une base historique : c'est la tradition relative à un grand fait et l'explication ultérieure de ce fait qui y donnent lieu. Sans ce fait, il n'y aurait pas de religion positive, c'est-à-dire que l'homme serait privé d'un immense bienfait ; car le sentiment religieux ne suffit pas à lui seul aux besoins des peuples, à leur moralisation, il n'a pas

(*) *Revue des progrès des opinions religieuses*, dans la *Revue encyclopédique*, 1826, t. XXIX, p. 29.

assez de force pour les arracher à l'étreinte de la matière qui voudrait se les assimiler et anéantir en eux le cachet de leur extraction céleste. Non, de ce qu'on regarde la religion comme une affaire avant tout individuelle où chacun est en droit de réclamer l'indépendance la plus complète, il ne s'ensuit pas qu'on la repousse comme culte en commun, comme institution publique, et même comme la première, la plus salutaire, la plus efficace de toutes les institutions. Il faut donc qu'il y ait accord, il faut un symbole; et où le trouver, sinon dans le grand fait historique, obscur sans doute, offrant des difficultés peut-être, et sujet à controverse, mais admis au fond par tous, cher à tous, et conservant, après des siècles écoulés, tout son empire sur les imaginations?

Appliquant ceci au christianisme, la plus parfaite des religions et certainement leur dernier mot, quel que soit le sort destiné aux Églises fondées sur ses divines vérités; le lui appliquant, on a dit avec raison : « Les religions naissent quand une individualité richement douée du sentiment religieux attire autour d'elle un groupe de disciples qui, puisant dans la piété de leur maître leur vie religieuse, reconnaissent en lui une source de bénédictions célestes, et proclament qu'ils reviendront toujours à ce centre se rajeunir et se retremper. L'Église chrétienne est une réunion de ce genre, ayant pour centre Jésus-Christ. Celui qui est redevable à Jésus de sa vie religieuse; celui qui a allumé l'ardeur de son amour pour Dieu à la piété calme et divine qui distinguait notre Sauveur; celui à qui le nom de Dieu rappelle toujours le nom de Jésus comme de son conducteur vers les hauteurs de Sion; celui qui proclame qu'il aime Jésus parce que c'est grâces à Jésus que l'amour de Dieu a grandi dans son cœur, celui-là est chrétien. »

Eh! que m'importe le comment et le pourquoi des miracles ou des dogmes sur les mystères? A ces mystères, à ces miracles, se rattache le plus sublime enseignement; ils tiennent à une histoire qui est l'origine de ma foi, à une image révérée et chère qui n'a besoin pour moi d'autre auréole que son ineffable bonté, sa sainteté surhumaine; image qui présente incessamment à mon esprit l'idéal de l'homme, le modèle qu'il faut suivre et la preuve si encourageante pour ma faiblesse qu'il n'est pas impossible d'y atteindre.

Le dogme n'est pas la religion, d'accord! il n'en est pas même une partie essentielle; mais il en est inséparable, il a concouru à la fondation du culte, de l'Église à laquelle je suis heureux d'appartenir, il est vrai, sans m'engager à croire tout ce qu'elle croit, sans m'interdire le progrès au cas où elle voudrait l'arrêter. *La* religion, le sentiment religieux, est un état individuel qui peut suffire à notre propre bonheur, mais qui n'agit pas directement sur celui des autres; *une* religion, au contraire, est une institution civilisatrice, moralisante, qui cherche à vivifier en tous l'idée de Dieu*; l'obscurcissant quelquefois à force de subtilités, mais gardant néanmoins la lumière de vérité qui sait bien dans l'occasion se faire jour à elle-même et se manifester au monde de la manière qui lui convient.

« C'est à ses fruits que vous reconnaîtrez l'arbre, » a dit notre maître. C'est par ses œuvres qu'on peut juger de la bonté d'une religion, d'une institution par le moyen de laquelle le sentiment religieux se manifeste au dehors et agit. L'essentiel est qu'elle nous familiarise avec l'idée de l'absolu, en nous parlant incessamment de Dieu et de l'immortalité de l'âme; mais elle doit en outre seconder et fortifier en nous le sentiment du bien et du mal, du vrai, du juste, du beau; propager les lumières, les sanctifier et les faire tourner au profit de la sociabilité; consolider le lien de la famille, de la patrie, celui d'une fraternité universelle entre les hommes; ouvrir notre cœur à la pitié et nous rendre charitables pour tous; nous soumettre à l'empire du devoir; nous recommander l'abnégation qui est la condition du dévouement; enfin, nous donner l'amour du travail, sans mettre obstacle aux joies innocentes, source de bonnes inspirations, et faire

(*) *Die Gottesidee*, suivant l'expression de Hegel.

servir le repos lui-même (*voy.* Fêtes) à nous rappeler notre vocation et à ranimer en nous les besoins spirituels.

Nous n'examinerons pas ici si notre religion remplit ces conditions : le lecteur se reportera à l'art. Christianisme, et, pour les formes diverses que la doctrine de la bonne nouvelle a revêtues, aux mots Catholicisme, Protestantisme, Orientale (*église*). La religion, nous osons le dire, a été traitée dans cet ouvrage, comme le premier de tous les intérêts, avec étendue, gravité et amour. De pieux évêques ou prêtres, des docteurs en théologie, des pasteurs de tous les cultes évangéliques, des juifs éclairés, nous ont secondé dans cette tâche difficile*, se partageant entre eux les articles. Nous ne citerons qu'un petit nombre de ces derniers : les uns sont dogmatiques, comme Dieu, Immortalité, Foi, Miracles, Rédemption, Inspiration, Prière, Rationalisme et Supranaturalisme, etc.; les autres historiques, comme Moïse, Prophètes, Jésus-Christ, S. Paul, Apôtres, Apostoliques (*pères*), Messie, Église (*hist. de l'*), Dogme (*hist. du*), Schisme, Réformation, Luther, Calvin, Zwingle, et tous les noms de sectes.

La *superstition* est la confiance aveugle et souvent absurde en certaines pratiques religieuses étrangères à son essence. Non-seulement elle se livre à des espérances chimériques ou à des craintes mal fondées, elle a aussi le tort de faire perdre de vue les vrais objets de la religion; elle est donc évidemment un mal qu'il faut combattre et chercher à guérir, mais avec douceur et modération, avec cet esprit de support et de charité qui est le plus beau fruit de la religion et son vrai *criterium*.

Nulle part la violence n'est plus déplacée, plus coupable, que dans le domaine de la religion ; et cependant les passions humaines, en exaltant cette dernière jusqu'au *fanatisme* (*voy.*), en ont partout offert le triste spectacle, nommément au sein du christianisme, qui est la religion de charité par excellence. Les mots sanglants de *saint-office*, de *guerres de religion*, en disent plus que toutes les paroles. Il n'est que trop vrai, à différentes époques le fanatisme religieux, dirigé par l'ambition et la soif du pouvoir, a mis le monde en feu et donné lieu à des luttes fratricides dont l'humanité aura éternellement à rougir. L'homme religieux, rempli de sa foi, sait résister aux persécutions, qui n'ont jamais fait, comme on l'a dit, que des hypocrites ou des martyrs (*voy.*). Personne n'ignore quelle force le christianisme, encore au berceau, a tirée des pieux exemples de ses saints confesseurs. La persuasion est le seul moyen légitime de convertir autrui à la foi que l'on professe : s'il en emploie d'autres, le prosélytisme (*voy.*) ou la propagande religieuse est jugé par cela même; il prononce sa propre condamnation. La liberté religieuse (*voy.* T. XVI, p. 506) est notre droit le plus sacré.

Cette assertion, grâces à Dieu, n'a plus besoin d'être justifiée : elle est admise d'un commun accord, et dans la grande majorité des états chrétiens règne aujourd'hui une tolérance (*voy.*) plus ou moins complète; l'inquisition (*voy.*) est universellement réprouvée comme une tyrannie odieuse. Mais la tolérance n'est point l'égalité devant la loi : plusieurs états maintiennent encore leur système d'exclusion contre toute religion autre que celle qui y domine, ou au moins n'accordent les droits du citoyen qu'à ceux qui professent cette dernière. Les juifs, vrais parias des sociétés chrétiennes, sont encore déchus de tous droits dans différentes contrées de l'Europe ; il y a peu d'années, les catholiques d'Irlande, auxquels l'émancipation (*voy.*) a depuis rendu justice, étaient également déshérités; et en Angleterre même, les catholiques et les dissidents ne pouvaient exercer leurs droits politiques; en France, il n'y a pas plus de quinze ans, il existait une *religion de l'état* constituant un privilége en faveur du catholicisme, au sujet duquel même la Charte de 1830 a encore soin de constater qu'il est la religion de la majorité des Français. Au reste, ce n'est là qu'une inconséquence qui ne porte préjudice à personne; mais le

(*) Quant aux doctrines particulières à cet ouvrage, indépendamment du respect qu'on y professe pour différentes formes religieuses, dont nous regardons la variété même comme providentielle, nous nous en sommes expliqué à l'art. Encyclopédie, T. IX, p. 495.

clergé ou le parti-prêtre a osé déclarer la loi athée par la raison qu'elle accordait à tous les cultes une égale protection, et athée aussi l'état qui salarie les rabbins juifs et les pasteurs protestants, aussi bien que les prêtres catholiques. On a plus d'une fois fait justice de ce reproche absurde *.

« Mon royaume n'est pas de ce monde, » a dit le Sauveur, indiquant par là qu'il s'occupait des intérêts spirituels et non des affaires temporelles, qu'il ne voulait pas faire de la religion un instrument de domination. Certes, il n'en renfermait pas pour cela l'action dans le for intérieur. Au contraire, la religion doit s'étendre à tout, se faire sentir partout, tout animer de son esprit et tout sanctifier. L'éducation en particulier ne saurait être soustraite à son influence, car elle en est le premier élément et l'indispensable pivot. Nous parlons ici de la religion en général, du sentiment religieux, plutôt que d'une religion positive; néanmoins, le même droit appartient évidemment à la forme religieuse spéciale qui domine dans un état, à sa religion particulière; mais à une condition pourtant, c'est qu'elle ne soit pas tombée dans l'immobilité pendant que tout marche en dehors d'elle, qu'elle ait les sympathies des populations, qu'elle soit en harmonie avec les idées du siècle et que le siècle n'ait pas fait divorce avec elle. Morte elle-même dans ce cas, elle serait incapable de rien vivifier.

Nous avons traité jusqu'ici du sentiment religieux et des opinions religieuses : il resterait à faire voir ce que c'est que la *science religieuse;* mais nous réservons cette partie de notre sujet pour le mot Théologie.

Quant aux rapports entre la religion et la philosophie (*voy.*), il est facile de s'en rendre compte : celle-ci examine et développe par la spéculation les notions que lui a fournies celle-là; un travail de l'intelligence s'applique ainsi à ce qui n'était d'abord qu'une situation du cœur, et ce qui, sous les auspices d'un homme supérieur, est devenu un commandement du ciel.

(*) Entre autres, Sismondi, dans l'art. de la Revue Encycl. déjà cité, p. 352.

Enfin, pour terminer cet article, nous avons à faire le recensement des sectateurs de toutes les religions encore actuellement florissantes. Sans doute il serait intéressant de les étudier à leur berceau, de voir se succéder les croyances et de suivre le développement de chacune; mais ce travail dépasserait nos forces autant que les limites qui nous sont tracées. L'histoire des religions en général est même encore à faire, tout au plus doit-on une rapide mention aux ouvrages déjà anciens de Delaunay, *Histoire générale et particulière des religions et des cultes de tous les peuples du monde*, Paris, 1791, et de Meiners, *Histoire critique de toutes les religions*, Hanov., 1806-7, 2 vol. in-8°. Le tableau moins vaste de celles de l'antiquité a été tracé avec plus de succès : on connaît la remarquable *Symbolique* de Creuzer (*voy.*), trad. en français par un de nos plus savants collaborateurs, M. Guigniaut, de l'Institut (*Les religions de l'antiquité considérées principalement dans leurs formes symboliques*, Paris, 1819 et suiv., 3 vol. in-8° de texte et 1 de pl.); les *Idées* de Heeren (*voy.*) ne sont pas moins célèbres, puis, en outre, nous citerons l'ouvrage allemand de M. Stuhr, intitulé *Histoire générale des formes religieuses chez les peuples païens*, Berlin, 1836-38, 2 vol. in-8°.

Voici maintenant d'après M. Balbi*, qui fixe à 739 millions le chiffre probable de la population du globe, la force numérique de chacune des principales religions encore actuellement professées:

I. Religions qui s'adressent *au vrai Dieu* :

Le Judaïsme.....	4,000,000
Le Christianisme.....	262,000,000
Savoir :	
L'Église catholique.	140,000,000
L'Église orient.	62,000,000
Les Églises protestantes.	60,000,000
L'Islamisme ou Mahométisme.	96,000,000

II. Religions qui reconnaissent un Être suprême quelconque :

Le Brahmanisme.....	60,000,000
Le Bouddhisme.....	170,000,000
Les religions de Confucius, Sinto, Zoroastre, etc.....	40,000,000

(*) *Éléments de géogr. générale*, 1843, p. 56.

III. Religions adressant un culte à des êtres ou objets divers :

Le Sabéïsme, le Fétichisme, le Chamanisme, etc..... 107,000,000

Sur toute la matière traitée ou plutôt esquissée dans cet article, on consultera avec le plus grand fruit l'ouvrage de Benjamin Constant (*voy.*), intitulé *De la religion considérée dans sa source, ses formes et ses développements*, Paris 1830, 5 vol. in-8°. Au reste, en France, comme en Allemagne et en Angleterre, on a multiplié les livres sur ce sujet fondamental; nous en indiquons encore quelques-uns aux art. DOGMATIQUE, KANT, FICHTE, HEGEL, SCHLEIERMACHER, DE MAISTRE, CHATEAUBRIAND, BONALD, LA MENNAIS, etc. J. H. S.

RELIGION (GUERRES DE), deux mots qui jurent de se trouver ensemble. Cependant à toutes les époques de l'histoire des luttes sanglantes de ce genre ont eu lieu, occasionnées tantôt par la haine entre deux religions rivales, tantôt par la tyrannie d'un culte ancien contre un culte nouveau qui cherchait à se faire place auprès de lui; quelquefois aussi la religion a simplement servi de prétexte à l'ambition des rois ou des peuples. On peut regarder comme une guerre de religion l'extermination des peuples cananéens, commandée aux Juifs par Moïse; et la fidélité des Maccabées à la foi de leurs pères en alluma une autre où l'héroïsme du martyre enfanta des prodiges. Nous citerons en outre les guerres sacrées (*voy.*) qui livrèrent la Grèce au roi de Macédoine. Les Arabes, convertis par Mahomet, ont voulu convertir à leur tour les peuples par le glaive; le fanatisme agissait de concert avec l'esprit de conquête. Parmi les chrétiens, les guerres de religion ont été nombreuses. On peut d'abord citer les croisades (*voy.*). Dans l'histoire de France, cette dénomination appartient particulièrement à trois époques de la lutte qui eut lieu, au XVI^e^ siècle, entre les catholiques et les protestants. La première guerre de religion, commencée en 1562, se termina par la paix de Saint-Germain, 1570; la 2^e^, par la paix de Beaulieu, 1576; et la 3^e^, par la soumission de Paris, 1594, suivie en 1598 de l'édit de Nantes (*voy.*). On emploie quelquefois le même terme pour désigner les guerres de 1621 et de 1625-1629, sous Louis XIII, ainsi que celles des Cévennes, après la révocation de l'édit de Nantes, 1685 (*voy.* CAMISARDS). En Allemagne, les guerres de Smalkalde et de Trente-Ans (*voy.*) furent des guerres de religion. Z.

RELIGION (PAIX DE), *voy.* PAIX.

RELIQUES (en latin *reliquiæ*, ce qui est resté, de *relinquere*, laisser). On donne ce nom à tout ce qui reste d'un saint, d'un personnage illustre dans la religion, comme ossements, cheveux, vêtements et autres objets. De tout temps, on a attaché un grand prix à ces moyens ostensibles du culte des souvenirs; mais les chrétiens se sont distingués parmi tous les peuples par leur vénération pour les restes de leurs martyrs, et à plus forte raison de l'auteur de leur foi. Les croisades en multiplièrent prodigieusement le nombre. On se flatta d'être en possession de reliques non-seulement de Jésus-Christ, telles que des morceaux de sa croix, son suaire, etc., mais de la plupart des saints de la primitive Église. On ne gardait d'abord ces reliques que comme un souvenir précieux; mais la superstition leur attribua bientôt une foule de miracles, et elles finirent par devenir l'objet d'un commerce fort lucratif en même temps que d'une vénération excessive. Les petits meubles ou boîtes où se trouvent enfermés quelques parcelles de reliques prennent le nom de *reliquaires*. X.

REMBOURSEMENT, paiement d'une somme due, dédommagement de dépenses faites ou de pertes causées. Pour le *remboursement des rentes*, *voy.* ce dernier mot.

REMBRANDT (PAUL), surnommé VAN RYN, célèbre peintre hollandais, naquit le 15 juin 1606 à quelques lieues de Leyde. Son père, qui était meunier et se nommait Gerritzen ou Gerretz, voulut lui faire apprendre le latin; mais l'enfant avait plus de goût pour le dessin. Il entra dans l'atelier d'un peintre et se rendit ensuite à Amsterdam où Pierre Lastmann et J. Pinas furent au nombre de ses maîtres. De retour au moulin de son père, Rembrandt ne voulut plus en avoir

d'autres que la nature. Une de ses productions ayant été achetée à La Haye, il résolut de s'établir dans la capitale de la Hollande, où il ouvrit une école et amassa une grande fortune; mais ses goûts restèrent populaires. Fuyant le luxe et le monde, il épousa une simple paysanne, et vécut médiocrement; son amour du gain le porta, dit-on, jusqu'à se faire passer pour mort, afin de vendre plus cher les tableaux qui se trouvaient dans son atelier. Rembrandt mourut réellement vers 1670, à Amsterdam; d'autres disent à Stockholm. Il a laissé un grand nombre de productions, tant en peinture qu'en dessin et en gravure. Il est peu de grande collection où l'on ne soit sûr d'en trouver : à l'Ermitage de Saint-Pétersbourg, toute une grande galerie lui est consacrée; le Louvre possède son *Tobie et sa famille*, qui passe pour son chef-d'œuvre, son *Samaritain*, son portrait peint par lui-même, etc. C'est surtout dans le portrait que Rambrandt excellait. On ne trouve dans ses tableaux ni vérité du costume historique, ni sévérité du dessin, ni élégance de formes, ni élévation de pensées; mais son entente du clair-obscur, sa magie de couleur, sa naïveté et sa force d'expression le mettent au rang des plus grands maîtres. Sa touche est le plus souvent heurtée, raboteuse : aussi n'est-ce que de loin qu'on peut admirer l'harmonie de ses compositions. Il disait spirituellement qu'*un tableau n'était pas fait pour être flairé*. On sait que son atelier n'était éclairé que par un trou : aussi la lumière se trouve-t-elle presque toujours concentrée en une seule masse dans ses productions. On a encore de lui beaucoup de gravures à l'eau-forte. — On peut *voir* le *Catalogue raisonné de toutes les estampes qui forment l'œuvre de Rembrandt*, composé par Gersain, Helle, etc. (nouv. éd. par M. le chev. Claussin, Paris, 1824-26, 2 vol in-8°, avec suppl.). S.

REMÈDE (*remedium*, de *mederi*, guérir), ce qui guérit ou soulage. Lorsqu'on sait comment viennent les maladies, on conçoit facilement qu'il faut pour guérir la moindre d'entre elles un ensemble et une succession de moyens, excepté dans les cas où l'enlèvement de la cause, un corps étranger, une dent affectée de carie, etc., fait cesser immédiatement le mal; et l'on comprend qu'il ne saurait exister de remède absolu, si ce n'est les *spécifiques*, lesquels encore exigent le concours d'une foule de circonstances. Il n'y a rien qui ne devienne remède entre les mains d'un médecin éclairé. Les charlatans (*voy.*) s'attachent surtout aux remèdes insolites, extraordinaires; car en cela, il faut innover.

Le besoin de guérir sans se donner la peine de suivre un traitement, un régime (*voy.*), qui contrarie les passions et surtout la paresse, a suscité les remèdes secrets. Être guéri *citò*, *tutò et jucundè* (vite, à coup sûr et sans douleur) est assez tentant pour qu'il se soit rencontré beaucoup de gens qui aient cherché et cru trouver un pareil trésor. Au moyen-âge, on allait droit au but : il s'agissait tout simplement de ne pas mourir, et de guérir tous les maux avec un seul remède, qu'on appelait *panacée* (*voy.*). Les vieux livres en contiennent quelques milliers, sans parler de ces autres milliers de remèdes souverains contre chaque maladie en particulier. De nos jours, il n'y a plus de prétention à l'immortalité; mais tel prétend guérir tous les maux avec son élixir, cicatriser toutes les blessures avec son baume; d'autres, plus modestes, exploitent une maladie spéciale, la syphilis, l'apoplexie, le mal d'estomac, etc. En vain la loi poursuit-elle les débitants de remèdes *secrets*; en vain les personnes éclairées s'efforcent-elles de faire comprendre au public que dans l'état actuel des sciences un remède secret est un non-sens, que tout ce qu'on vend sous ce nom est parfaitement connu, et n'a d'autre mérite que de coûter dix fois plus cher qu'il ne vaut. Les remèdes secrets prospèrent et sont achetés même par les personnes qui ne passent pas pour ignorantes. Ne nous lassons pas cependant de répéter que les remèdes secrets ne sont composés que de substances connues et même vulgaires, et que leur emploi empirique est ou inutile, ou trop souvent dangereux, lorsque ce sont des médicaments actifs.

Quant aux remèdes *de bonne femme* ou *de commère*, ainsi que les appellent les

esprits forts, qui s'en servent souvent tout les premiers, ils ne sont au moins ni secrets ni rares. Leurs éléments sont pour la plupart du temps des substances communes et qui se trouvent sous la main, des matières alimentaires, industrielles, etc. Le principal reproche qu'on peut leur adresser, c'est leur complication et la bizarrerie superstitieuse de leur mode de préparation. Certes, ce ne serait pas un mal que chacun sût qu'il a chez lui, sous la main, une foule de médicaments aussi utiles que ceux qu'il va chèrement payer chez l'apothicaire. En effet, le lait, le beurre, l'huile, sont des émollients et des laxatifs ; la mie de pain est un cataplasme tout trouvé ; le sel de cuisine est aussi purgatif que les sels d'Epsom ou de Sedlitz ; le poivre a une action excitante qu'on ne saurait nier. C'est en les envisageant de ce point de vue que des médecins honorables font souvent usage des remèdes de bonne femme et en obtiennent de bons résultats. F. R.

RÉMÉRÉ, de la particule itérative *re*, et de *emere*, acheter. Ce mot, qui appartient à la langue romane, et qui n'est plus usité que comme terme de droit, est synonyme de *rachat*.

On nomme *vente à réméré* la vente dans laquelle le vendeur se réserve de reprendre la chose vendue, moyennant la restitution du prix principal, des frais et des intérêts. « Ce pacte, dit M. Troplong, était d'un très fréquent usage dans le moyen-âge ; c'est par lui que se faisaient tous les emprunts avec gage immobilier ; et il tenait lieu de régime hypothécaire (*voy.*) à cette époque grossière, où la méfiance dans les relations sociales, compagne habituelle du peu de développement de la civilisation, faisait rechercher de préférence les sûretés manuelles et les garanties que le prêteur tient sous sa puissance. Le pacte de réméré est encore fort en vogue dans le midi de la France ; on l'y trouve plus expéditif et plus commode pour les petits capitalistes que le système hypothécaire, qui n'y est pas généralement compris. »

Le vendeur n'est plus propriétaire de la chose vendue à réméré : c'est sur la tête de l'acheteur que le *domaine* est allé se fixer. Néanmoins, le vendeur a un droit conditionnel à la propriété : il est investi du droit de reprendre la chose en quelques mains qu'elle se trouve ; et son action peut être exercée contre un second acquéreur, quand même la faculté de réméré n'aurait pas été déclarée dans le second contrat ; mais il ne doit payer au tiers-détenteur que ce qu'il aurait payé à son acheteur direct. L'exercice de la faculté de réméré a pour effet de résoudre la vente et de réintégrer le propriétaire dans tous ses droits. Par suite, le vendeur reprend son héritage exempt de toutes les charges et hypothèques dont l'acquéreur l'aurait grevé. Toutefois, il est tenu d'exécuter les baux faits sans fraude par l'acquéreur.

La faculté de réméré ne peut être stipulée pour un délai de plus de cinq ans. A l'échéance du terme, le vendeur est déchu de plein droit de l'exercice du retrait ; et l'acheteur demeure propriétaire irrévocable. E. R.

REMI (SAINT), en latin *Remigius*, patron des Français, était né dans les Gaules, vers 438, d'une famille illustre, aux environs de Laon, en Picardie ; mais il fut encore plus distingué par ses lumières et ses vertus que par sa naissance. A peine âgé de 22 ans, il fut obligé de quitter la solitude et d'accepter la dignité d'archevêque de Reims ; ses grandes qualités lui firent accorder la dispense d'âge prescrite par l'Église. C'était à lui qu'il était réservé d'initier aux maximes du christianisme Clovis (*voy.*) et la plus grande partie de ses Francs. « Courbez la tête, fier Sicambre, lui dit-il ; brûlez ce que vous avez adoré et adorez ce que vous avez brûlé ! » Cet illustre prélat mourut le 13 janv. 533, à l'âge d'environ 95 ans, au moment où, par ses soins, le christianisme florissait dans les Gaules. L'Église célèbre sa fête le 1er octobre. On a de lui 4 *lettres*, insérées dans les Collections du P. Labbe, de dom Bouquet, etc. ; ses *Sermons*, que Sidoine Apollinaire avait lus, et qu'il appelle un trésor inestimable, ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Le *testament* qu'on a sous son nom, que le P. Guykens, le P. Bye et l'abbé Ghesquière ont regardé comme une pièce supposée, paraît être de la plus grande authenticité aux yeux de Mabil-

lon, Ducange, dom Ceillier. Le *Commentaire* sur les épitres de S. Paul, publié dès le XVI^e^ siècle, sous le nom de Haimon, n'est pas de S. Remi, archevêque de Reims, mais bien de S. Remi, moine de Saint-Germain-l'Auxerrois. *Voy.* REIMS. DE P-L.

RÉMINISCENCE, *voy.* MÉMOIRE.

RÉMOIS, *voy.* CHAMPAGNE, T. V, p. 356.

REMONTRANCES (DROIT DE), *voy.* PARLEMENT, LIT DE JUSTICE, etc.

REMONTRANTS, *voy.* ARMINIENS, GOMAR, etc.

REMORDS, *voy.* CONSCIENCE, REPENTIR et CHATIMENT.

REMORQUE, REMORQUEUR. Ce mode de transport est toujours opéré par des moteurs inanimés, c'est-à-dire des machines plus ou moins compliquées, dont on utilise l'excès de force en l'appliquant à des voitures ou à des bateaux.

Sur les canaux, les rivières ou les fleuves, le remorqueur est un bateau destiné à en faire marcher d'autres, soit pour avancer, malgré la faiblesse du courant, soit pour sortir d'un port, sans le secours de la marée ou du vent; mais ce système, très usité aux États-Unis, ne l'est guère en Europe, où l'on emploie de préférence le halage, la rame ou la voile (*voy.* ces mots). La remorque sur l'eau se fait aussi au moyen du *touage* qui consiste à faire avancer un bateau à l'aide de treuils et de moteurs qui agissent sur un point fixe placé au rivage. Il y a encore un système de remorque où l'on met à profit la vitesse du courant : les *aqua-moteurs* ou bateaux employés à cet effet, ont quatre roues et deux treuils sur lesquels s'enroulent deux chaînes qu'on amarre au rivage : ces roues entraînent les treuils et leurs chaînes, dont l'une s'enroule tandis que l'autre se déroule, la première tient au convoi et transmet l'impulsion par l'intermédiaire de la corde. Mais ce dernier procédé, ainsi que le touage, n'a encore reçu que de très rares applications.

Les *locomotives* des chemins de fer sont de véritables remorqueurs, dont le système consiste à transformer le va-et-vient d'un piston, mû par une machine à vapeur, en un mouvement circulaire continu communiqué aux roues. On a fait beaucoup de tentatives pour appliquer la remorque à la vapeur aux routes ordinaires, et l'on a déjà surmonté de nombreux obstacles; mais le plus grand de tous reste encore à vaincre, c'est la détérioration des machines par les chocs qui résultent des inégalités du terrain : la solution de cet important problème dépend donc surtout de la confection de routes assez unies et assez solides pour remplacer les *rails-ways* (*voy.*) sous ce double rapport. C-B-S.

REMOUS. Quand un courant forcé de se diviser, par un obstacle quelconque, solide ou liquide, réunit ses deux branches après avoir franchi l'obstacle, au point où elles se rejoignent, un double mouvement s'accomplit : l'un qui entraîne la masse des eaux réunies dans la direction interrompue du courant; l'autre provenant du choc des deux forces convergentes en donnant lieu à un bouillonnement dont il résulte un contre-courant qui remonte le long des côtés de l'angle formé au point de jonction. C'est à ce dernier effet qu'on donne le nom de *remous*. On peut l'observer en aval de tous les arches de pont.

Une île, un rocher, un cap, un bas-fond quoique invisible à l'œil, le produisent dans les courants constants, accidentels ou périodiques auxquels les eaux de la mer sont sujettes; il se manifeste, quand sa cause n'apparaît pas, par un bruissement inaccoutumé et une forte agitation de la surface de l'eau, que les marins appellent *clapotement*. La remarque de ces effets du remous est un des signes auxquels on reconnaît, en mer, la présence d'un ou de plusieurs courants.

Par analogie, on donne le nom de *remous* à cette partie du sillage d'un navire que laboure incessamment le gouvernail, et, par extension, au sillage lui-même, c'est-à-dire à la trace que son passage laisse sur les eaux et que l'on désigne aussi par l'expression de *houache*.

Le *ressac* est une espèce de remous; mais il ne s'entend que du mouvement de retraite des lames, se repliant après s'être brisées sur la plage. Cap. B.

REMPART (de l'italien *ramparo*). C'était dans le principe une simple levée

formée de la terre extraite d'une tranchée et rejetée d'abord à l'extérieur, et plus tard du côté de la place, etc., que l'on voulait défendre. Ces remblais en terrasse, qui, dans l'origine, n'étaient pas revêtus en maçonnerie, remplacèrent les massives murailles du moyen-âge. Le rempart, successivement perfectionné, consiste aujourd'hui en un *terre-plain* généralement revêtu, surtout si le fossé qui l'entoure est sec, et surmonté d'un parapet en terre disposé pour recevoir de l'artillerie ; derrière le parapet règne une élévation ou *banquette* sur laquelle monte le soldat pour tirer. Le rempart est protégé par le fossé et masqué presque entièrement par le glacis, que son feu rase ; il doit couvrir la place et n'être dominé par aucune position extérieure; il est percé de portes et poternes, quelquefois casematé et garni de guérites, qu'on appelait *échanguettes* ou *nids de pie*. Le rempart est terminé, du côté de la place, par un talus, dans lequel sont pratiquées des rampes : on a coutume d'y planter des allées d'arbres, qui forment, en temps de paix, une promenade agréable. A. B.

RÉMUNÉRATION (de *munus*, don; *remunerari*, rendre la pareille). Toute la morale repose sur la notion du bien et du mal (*voy.*), et sur les caractères essentiels inséparables de cette notion. En présence de nos propres actes ou de ceux de nos semblables, nous jugeons nécessairement que telle action est bonne, que telle action est mauvaise moralement. A ce jugement viennent se joindre deux autres jugements tout aussi nécessaires, par cela seul que l'agent qui a porté le premier est doué d'intelligence et de liberté : ainsi, nous reconnaissons en même temps que nous devons accomplir ce qui est bien et éviter ce qui est mal. C'est là le caractère obligatoire qui constitue la loi morale ou le devoir. Enfin, nous jugeons avec non moins de nécessité que celui qui a fait le bien peut s'attendre à une *récompense*, et que celui qui a fait le mal a encouru un *châtiment*. La rémunération, c'est-à-dire la dispensation des châtiments et des récompenses, est fondée sur le jugement du mérite et du démérite.

C'est l'idée de la justice (*voy.*), idée primitive et nécessaire, fournie par la raison, qui nous révèle que la vertu a droit à être récompensée, et que le vice appelle une punition : c'est là un principe, un axiome de morale, que nous admettons forcément, en vertu de la raison intuitive, et non par déduction. Si l'on demande pourquoi la vertu appelle une récompense et le vice un châtiment, il n'y a rien à répondre, sinon que cela est ainsi.

La rémunération est la sanction de la loi morale (*voy.*). Cependant, il arrive trop souvent en ce monde que la réalité semble contredire ce principe fondamental. La peine et la récompense ne sont pas toujours équitablement réparties pendant le cours de notre vie : il n'est pas rare de voir le vice prospérer et la vertu lutter en vain contre les persécutions. Il suffit de jeter les yeux sur le spectacle du monde ou d'envisager l'histoire du passé pour voir l'héroïsme et le désintéressement trop souvent en butte à la haine et à la calomnie, tandis que la bassesse et l'égoïsme usurpent la considération publique et les hommages de la foule. Ces contradictions apparentes ont leur raison dans la nature même de l'homme et dans le but de la vie; elles sont les conditions mêmes du vice et de la vertu; car si les choses étaient réglées de telle sorte que le vice fût constamment puni et la vertu récompensée, le calcul le plus vulgaire suffirait pour nous rendre gens de bien, et nous serions vertueux sans mérite. Mais, au contraire, le bien moral veut être choisi volontairement, quelles que soient les épreuves au milieu desquelles il faut l'accomplir, quels que soient les sacrifices par lesquels il faut l'acheter. La justice distributive ou la rémunération se montrant si imparfaite en ce monde, nous nous réfugions en espoir dans une autre vie, où les erreurs d'ici-bas seront réparées. C'est fondés sur ce sentiment de justice gravé par le Créateur lui-même au fond de nos âmes que nous appelons au-delà du tombeau une sanction nouvelle et complète qui règle définitivement les comptes du vice et de la vertu. A-D.

RÉMUS, *voy.* ROMULUS.

RÉMUSAT (JEAN-PIERRE-ABEL), le restaurateur des études chinoises en France et même en Europe, naquit à Paris,

le 5 sept. 1788, d'un chirurgien du roi. Il perdit son père étant encore en bas-âge. Les premières années de sa jeunesse se passèrent en grande partie à Besançon, pays de sa mère. Il montra de bonne heure les dispositions et les aptitudes les plus rares pour les sciences et surtout pour la philologie. Il fit lui-même son éducation sans le secours d'aucun maître; et il apprit le latin avec tant de succès qu'il le parlait et l'écrivait comme sa langue maternelle. La nécessité de se créer une position pour vivre lui fit choisir la profession de son père. Mais l'étude de la médecine ne le détourna pas complétement de ses études favorites : il continua de s'appliquer particulièrement au chinois, au mantchou et au tibétain; et, sans autre secours que des grammaires et des dictionnaires manuscrits qn'il se procurait avec peine, il fit de très grands progrès dans l'étude si difficile de ces langues de la Haute-Asie que l'on ne connaissait guère en Europe que de nom.

Le jeune Rémusat fut puissamment encouragé dans ses études orientales par l'illustre Sylvestre de Sacy. Le premier ouvrage qu'il publia fut un *Essai sur la langue et la littérature chinoise* (Paris, 1811), lequel, eu égard à l'époque où il parut, indiquait, dans son jeune auteur, sinon une connaissance approfondie de la langue de Confucius, au moins des notions correctes et une méthode sûre pour y arriver. Cet ouvrage et quelques autres opuscules qu'il publia dans des recueils périodiques furent loin de passer inaperçus. A la rentrée des Bourbons, en 1814, une chaire de langue et de littérature chinoise et mantchoue fut créée pour le jeune sinologue au Collége de France; et, peu d'années après (5 avril 1816), il entrait à l'Institut dans l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Les opinions politiques qui dominaient alors ne furent peut-être pas étrangères à ces deux nominations; toutefois, le ministre et l'Académie ne pouvaient faire un meilleur choix; car, malgré la publication qui avait été faite à grands frais à l'imprimerie impériale d'un dictionnaire chinois dédié à l'empereur Napoléon*, Abel Rémusat était la seule personne en France qui eût alors une connaissance véritable de la langue chinoise.

Dès lors, les travaux d'Abel Rémusat furent consacrés tout entiers à propager la connaissance des langues qu'il était chargé d'enseigner, celles des contrées et des peuples de la Haute-Asie. Doué d'un esprit vaste et pénétrant, d'un jugement sûr, il agrandit le domaine de la philologie asiatique, et l'enrichit de découvertes de tous genres. Son enseignement était si supérieur qu'une jeunesse d'élite, accourue de toutes les parties de l'Europe, se pressait autour de sa chaire pour l'entendre exposer, avec les éléments de la langue chinoise, ce que l'on pourrait appeler la philosophie de la science philologique, c'est-à-dire tout ce qui la constitue et la vivifie.

Par sentiment, peut-être encore plus que par principe, Abel Rémusat n'avait jamais pu séparer complétement l'homme politique du philologue*, et la révolution de 1830, accomplie contre toutes ses prévisions, vint bouleverser ses projets, briser toutes ses affections, ruiner toutes ses espérances. Il parut vouloir retremper son âme froissée et abattue dans les sources pures et tranquilles de la philologie; mais elle avait reçu des événements une atteinte mortelle. Abel Rémusat tomba bientôt dans un état de langueur tel qu'il alla jusqu'à ne plus vouloir recevoir les soins des personnes qui l'approchaient de plus près. Il expira le 4 juin 1832, âgé seulement de 44 ans.

Voici l'indication de ses principaux ouvrages : *Recherches sur les langues tartares* (1820, in-4°; le 1er vol. seul a paru); *Histoire de la ville de Khotan*, tirée des Annales de la Chine et traduite du Chinois, etc. (1820); *Éléments de la grammaire chinoise* (1822, in-8°);

(*) Ce Dictionnaire était édité par M. De Guignes fils, sur un manuscrit enlevé au Vatican et qui avait été composé par les missionnaires catholiques.

(*) Il était, avec Saint-Martin (*voy.*), un des fondateurs du journal *l'Universel*, d'abord purement littéraire, mais qui devint bientôt un organe du cabinet de M. de Polignac. On lui attribue entre autres le travail assez étendu intitulé *De la certitude historique*, contenu dans différents numéros de ce recueil remarquable. On lui doit aussi beaucoup d'articles insérés dans le *Journal des Savants* et dans la *Biogr. univ.* S.

Mémoire sur plusieurs questions relatives à la géographie de l'Asie centrale (1825, in-4°); *Mélanges asiatiques*, ou choix de morceaux critiques et de mémoires relatifs aux religions, aux sciences, aux coutumes, à l'histoire et à la géographie des nations orientales (1826-29, 4 vol. in-8°); *Yu-Kiao-li* ou *les deux Cousines*, roman trad. du chinois (1826, 4 vol. in-12). Ce dernier ouvrage (et l'on pourrait en dire autant de plusieurs d'entre ceux qui précèdent) suffirait pour prouver que si Abel Rémusat n'avait pas voulu se borner à être l'un des premiers philologues de la France, il eût pu se placer parmi ses écrivains les plus distingués. G. P.

RÉMUSAT (Claire-Élisabeth-Jeanne, comtesse de), née Gravier de Vergennes et petite-nièce du ministre des affaires étrangères sous Louis XVI, naquit le 5 janvier 1780, et mourut à Paris, le 16 déc. 1821. Elle avait épousé, en 1796, le comte de Rémusat, qui devint chambellan de Napoléon et fut, sous la Restauration, préfet dans plusieurs départements. La comtesse, attachée dès 1803 à Joséphine, femme du premier consul, fut ensuite dame du palais de l'impératrice et jouit, de son vivant, d'une grande réputation comme femme spirituelle et distinguée par ses talents. Après sa mort, un ouvrage qu'elle laissa et que la piété filiale mit au jour fit encore mieux connaître ses brillantes qualités : l'*Essai sur l'éducation des femmes*, Paris, 1824, in-8°, eut un grand succès et reçut un hommage posthume de l'Académie-Française.

M. Charles de Rémusat, son fils et l'éditeur de cet ouvrage estimable, né à Paris, en 1797, fut d'abord avocat et écrivit dans divers journaux, entre autres dans le *Courrier français* et le *Globe*. Après la révolution de juillet, à laquelle il prit une part active, il fut élu député à Murat, dép. de la Haute-Garonne. D'abord il fut compté au nombre des doctrinaires (*voy.*), mais dans la suite il se distingua surtout parmi les adversaires de M. Guizot et s'attacha à M. Thiers (*voy.* ces noms). Après avoir été sous-secrétaire d'état pendant le ministère du 6 sept. 1836, il fit partie de la coalition de 1838 (*voy.* Molé), et devint ministre de l'intérieur dans le cabinet du 1er mars 1840, présidé par M. Thiers. Quelque temps après, il fut élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques. Plusieurs de ses discours parlementaires ont fait sensation. Parmi ses ouvrages, nous nous bornerons à citer les *Essais de philosophie*, publiés en 1843, 2 vol. in-8°. X.

RENAISSANCE. Lorsqu'après la prise de Constantinople par Mahomet II, en 1453, les savants et les artistes byzantins, qui avaient conservé les traditions de l'ancienne Grèce, refluèrent vers l'Italie, il s'opéra dans cette dernière contrée une révolution intellectuelle, qu'on a caractérisée en lui donnant le nom de *renaissance*. Depuis longtemps, en effet, l'Europe occidentale avait perdu le secret de tous ces chefs-d'œuvre qui ont jeté un si vif éclat sur l'antiquité grecque et latine (*voy.* Moyen-Age, T. XVIII, p. 240). La peinture seule, en de rares occasions, et les lettres (*voy.* Philologie, T. XIX, p. 525) n'avaient pas tout-à-fait attendu cette époque pour écarter les ténèbres répandues autour d'elles par l'irruption des barbares. Dès le commencement du XIVe siècle un grand peintre, le Giotto, et un grand poëte, le Dante, avaient fait pressentir la renaissance, qui brilla de tout son éclat, en Italie et en France, sous les règnes des Médicis et de François Ier.

L'histoire ne présente peut-être pas de plus intéressant spectacle que cette révolution soudaine qui sépara violemment le XVe siècle du XIVe, et en fit comme deux mondes distincts, dont l'un est le terme du moyen-âge (*voy.*) et l'autre l'aurore des temps modernes. « Jamais changement plus profond, dit M. J.-P. Charpentier (*Histoire de la renaissance des lettres au* XVe *siècle*, Paris, 1843), et à l'extérieur moins sensible, ne s'est fait dans le langage, dans les idées, dans les croyances d'un peuple. Le XIVe siècle marche en apparence du même pas que le siècle qui l'a précédé. La féodalité y est toute-puissante encore; l'Église, élevée au plus haut point de cette suprématie qu'avait préparée Grégoire VII et qu'acheva Innocent III, l'Église paraît

maîtresse souveraine des intelligences; et pourtant, sous cet ordre extérieur, dans ce calme apparent, s'agitent, se remuent de vives et nouvelles questions. » L'étude de l'antiquité profane, que le christianisme avait dû interdire à cause des dangers de l'idolâtrie, n'avait pu périr entièrement, grâce à la nécessité de se servir du latin pour l'uniformité liturgique du culte, et comme d'un moyen de correspondance, d'un lien universel entre Rome et les diverses églises. Dès le VIII.e siècle, cette étude fut reprise; bientôt, on se sentit assez fort pour ne plus craindre le prestige des classiques anciens; et Pétrarque (*voy.*), qui plus qu'un autre sentit toutes les beautés de la langue de Virgile et de Cicéron, s'en empara pour en faire l'interprète de ses propres idées. Il eut la gloire d'être un des restaurateurs des belles-lettres en Europe. Avec l'antiquité, effacée depuis dix siècles, reparut un monde nouveau. « Sans doute, dit encore M. Charpentier, d'autres causes ont contribué à amener, à précipiter la chute du moyen-âge : les querelles du sacerdoce et de l'Empire, les subtilités de la scolastique, l'avénement d'idiomes vulgaires, les dégradations de la féodalité, les rivalités de la tiare, les anathèmes réciproques des papes, toutes ces causes réunies ont hâté la fin de cette époque de foi et d'unité. Mais ces événements, à les bien juger, ne sont que secondaires; la cause principale et souveraine, c'est la réhabilitation de l'antiquité et le culte, qu'à partir du XIV^e^ siècle, elle obtient... Pendant plus de dix siècles, depuis Théodose jusqu'à Innocent III, la longue et grande victoire de la pensée chrétienne sur la pensée païenne semblait terminée sans retour. L'antiquité profane ne se montrait plus ou ne se montrait que méconnue et dégradée. La voici pourtant qui sort de ses ruines, qui vient recommencer contre le monde franc et chrétien le duel que l'on devait croire à jamais impossible. Ainsi, renaissance et culte de l'antiquité, et, dans ce culte, réveil de la pensée, tel est le nouveau et brillant spectacle que présente le XV^e^ siècle, et principalement l'Italie. Pétrarque inaugure cette ère nouvelle de la science et des lettres; Boccace marche sur ses traces, suivi bientôt de Pogge, de Philelphe, esprits ingénieux et brillants, autour desquels se groupent une foule de disciples ou de rivaux illustres encore. » *Voy.* ces noms, ainsi que LÉON X, MÉDICIS, BESSARION, *Gémiste* PLÉTHON, PIC DE LA MIRANDOLE, GEORGE DE TRÉBISONDE, *Théodore* GAZA, CHALCONDYLE, LASCARIS, *Marsile* FICIN, POLITIEN, SAVONAROLE, ALDE MANUCE, BEMBO, etc. *Voir* aussi Hallam, *Histoire de la littérature de l'Europe pendant les* XV^e^, XVI^e^ *et* XVII^e^ *siècles*, trad. fr. par M. Borghers, Paris, 1839, 4 vol. in-8°.

Quant aux arts, ce fut le christianisme qui présida à leur renaissance, surtout en ce qui concerne la peinture, mais elle eut lieu à la même époque. On consultera à cet égard nos art. spéciaux SCULPTURE, PEINTURE, MUSIQUE, etc. En peu de temps, la peinture parvint à l'apogée de sa gloire, et ce sont encore les grands maîtres de cette époque, qui au reste n'avaient pas trouvé de modèle chez les anciens, que les écoles de nos jours offrent à l'admiration et aux études des peintres contemporains. En France, François I^er^, le restaurateur des lettres, fut aussi celui des beaux-arts; son château de Fontainebleau (*voy.*) en devint le berceau (*voy.* aussi *École* FRANÇAISE). La sculpture par une destinée toute contraire, ne fit pas alors de grands progrès, parce que sa décadence n'avait jamais été complète, mais aussi elle ne parvint pas à égaler la perfection de la statuaire antique. Nous nous plaisons cependant à citer en France les noms justement célèbres de Jean Goujon, Germain Pilon, Jean de Douay, plus connu sous le nom de Jean de Bologne, etc. L'architecture, dont les chefs-d'œuvre s'étaient perpétués sous une autre forme, subit en même temps une complète transformation. Au genre gothique (*voy.*), dans lequel on retrouve le goût mauresque et le goût arabe, succéda une architecture qu'on appelle encore *de la Renaissance*. Les apôtres de cet art nouveau furent en Italie les Brunelleschi, les J. Baptiste Alberti, les Bramante, etc.; et en France, les Pierre Lescot, les Philibert Delorme (*voy.* ces noms), les Androuet du Cerceau, etc. Cette rénovation générale des arts au XV^e^ siè-

cle s'étendit bientôt à l'industrie, et l'ébénisterie, la bijouterie, la ciselure, la tapisserie même eurent aussi leur *renaissance*. De nos jours, on s'est pris d'un grand engouement pour le style qui lui est propre, et la mode l'a consacré; mais on ne s'est pas toujours donné la peine de bien étudier les caractères de ce style, et il en est résulté des méprises ridicules et une confusion dont les artistes eux-mêmes n'ont pas su se garantir complétement. D. A. D.

RENARD, mammifère compris dans le genre *canis* (*voy.* CHIEN), au milieu duquel il se reconnaît à l'existence d'une queue longue et touffue, d'un museau pointu, et à l'allongement des pupilles, qui indiquent des habitudes nocturnes. Ce carnassier passe en effet le jour dans des terriers qu'il se creuse, et n'attaque que des animaux faibles. Il répand une odeur fétide. On en a décrit une douzaine d'espèces, dont la plus connue est le *renard ordinaire* (*canis vulpes*), commune dans les deux continents. Il est d'un quart moins grand que le loup. Son poil est plus ou moins roux. On connaît les mille ruses et la patiente adresse de ce *maître en fait de tromperies*, comme l'appelle notre bon La Fontaine. Aucun animal, en effet, n'est plus fécond en ressources, soit qu'il veuille se dérober à la poursuite du chasseur, soit qu'il poursuive lui-même une proie et qu'il devance le réveil du fermier ou l'arrivée du chasseur : celui-ci a-t-il fait lever un lièvre, le renard devine le chemin que l'animal doit parcourir, va l'attendre au passage et le happe avant que les chiens soient sur sa trace. Il sait aussi le moment où l'oiseleur tend ses filets, celui où les oiseaux viennent tomber dans le piége, et il prend ses mesures pour être le premier à s'emparer du butin. Est-il parvenu à s'introduire dans la basse-cour, il commence par étouffer les volailles pour les empêcher de crier, puis il les emporte une à une par l'entrée qu'il s'est faite vers son terrier, ordinairement creusé à l'entrée du bois le plus voisin, et fermé de la manière la plus propre à le dérober aux yeux. C'est là que la femelle loge et cache ses petits, tellement pleine de sollicitude pour eux, que lorsqu'après une sortie, elle s'aperçoit qu'ils ont été dérangés, elle les transporte, avec sa gueule, dans une retraite plus profonde. La *renarde* porte 9 semaines et met bas 7 à 8 petits. A côté de cette espèce, que l'on chasse pour sa fourrure, nous citerons : le *renard argenté* ou *renard noir* de l'Amérique septentrionale; le *renard bleu* ou *isatis*, d'un cendré foncé, originaire des deux continents : espèces très recherchées pour la beauté de leur pelage. On connaît encore : le *renard tricolore d'Amérique*; le *corsac* ou *petit renard jaune*; le *renard du Brésil*, qui est gris, etc. C. S-TE.

RENARDS (ILES DES), *voy.* ALÉOUTES.

RENAUDOT (THÉOPHRASTE), né à Loudun (Vienne), en 1584, *voy.* GAZETTE DE FRANCE. Son petit-fils, EUSÈBE, né à Paris en 1646, s'adonna à l'étude de la théologie, de l'histoire, des langues orientales, et entra dans les ordres. Membre de l'Académie-Française et de celle des Inscriptions, il laissa une belle bibliothèque de manuscrits orientaux et divers ouvrages, tels que *Liturgiarum orientalium collectio* (1716); *la Perpétuité de la foi de l'Église, touchant l'Eucharistie* (1711), *sur les Sacrements* (1713). Z.

RENÉ D'ANJOU, comte de Provence, fils puîné de Louis II, roi des Deux-Siciles, naquit à Angers, le 26 juin 1408. Après la mort de Charles II, duc de Lorraine, il eut à faire valoir les droits que lui donnait sur cette contrée son mariage avec sa cousine Isabelle, fille unique du dernier duc (*voy.* T. XVI, p. 716); mais il rencontra de vives résistances. En 1434, son frère Louis III étant mort, il fut appelé au trône de Naples, en vertu du testament de la reine Jeanne II (*voy.* T. XV, p. 319). Cependant, comme il était à cette époque prisonnier sur parole du duc de Bourgogne, il n'écouta que la voix de l'honneur, et alla se remettre aux mains de son ennemi. Retenu trois ans captif, il ne fut relâché qu'en 1438, moyennant une forte rançon. Trop faible alors pour lutter, malgré son courage et ses talents, contre son formidable rival, Alphonse d'Aragon, il perdit le royaume de Naples, et, renonçant pour toujours à ce riche héritage, il ne songea plus

qu'à faire jouir la Provence des bienfaits d'un gouvernement paternel, abandonnant à son fils Jean, auparavant duc de Calabre, le gouvernement du duché de Lorraine.

Jamais prince, il faut le dire, ne remplit plus noblement sa mission. René s'appliqua surtout à éclairer ses peuples, afin de les rendre heureux : il fonda des colléges, s'entoura d'hommes instruits, encouragea par tous les moyens les sciences, les arts, l'agriculture, le commerce, et donna lui-même l'exemple, en cultivant avec succès la peinture et la poésie. Outre l'*Abusé en cour*, roman en vers et en prose, il composa le roman de *Très doulce merci au cœur d'amour épris*, et le *Traité d'entre l'âme dévote et le cœur*. La vie de René fut la pratique de toutes les vertus, et le bonheur des hommes le but de tous ses efforts : aussi fut-il adoré de ses sujets, et le nom du *bon roi René*, transmis de génération en génération, est encore populaire en Provence. Un monument lui a été élevé, en 1819, à Aix, où il mourut, le 10 juillet 1480. René fut père de plusieurs enfants : le duc de Calabre qui périt dans une expédition en Catalogne, l'infortunée Marguerite d'Anjou (*voy.* Henri VI, Édouard IV, et Roses), reine d'Angleterre, etc. Il supporta avec une pieuse résignation les malheurs de ces enfants, qu'il aimait tendrement, et s'endormit en paix, à l'âge de 72 ans, emportant avec lui les bénédictions de son peuple. A. B.

RENÉGAT (*qui renegat*), celui qui renie la foi chrétienne, qui l'abjure pour embrasser une autre religion et particulièrement l'islamisme. L'apostasie (*voy.*) était moins grave : c'était simplement un retour à d'antiques usages ; l'apostat abjurait pour revenir à la religion de ses pères. Le renégat, au contraire, embrasse une religion nouvelle, le plus souvent par intérêt ou par faiblesse de caractère. De tout temps, il y a eu en Orient et dans les régences Barbaresques un grand nombre de renégats ; quelques-uns ont eu de la célébrité, par exemple le comte de Bonneval (*voy.*), transformé en Achmet-Pacha. Il en existe aussi de nos jours. X.

RÊNES, partie de la bride, *v.* Harnais.

RENI, *voy.* Guide (*le*).

RENNE (*cervus tarandus*), mammifère du genre cerf (*voy.*), facile à reconnaître aux bois largement palmés et dentelés que, contrairement à ce qu'on observe chez leurs congénères, portent également le mâle et la femelle. La taille du renne est à peu près celle de notre cerf commun; mais il est moins svelte; ses jambes sont plus grosses et plus courtes. Son poil, en partie laineux et brun en été, devient presque blanc en hiver. Cet animal, qui ne peut vivre que dans les contrées les plus froides des deux continents, et qu'en Laponie même on est obligé de conduire, pendant l'été, dans les montagnes, est depuis longtemps célèbre par les services de tous genres qu'il rend aux populations hyperboréennes. Devenu, en effet, pour elles un animal domestique, il leur sert de bête de trait et de somme; il leur fournit par son lait et sa chair une nourriture précieuse dans ces climats désolés, et sa peau se transforme en un vêtement solide et chaud. Attelé à un traîneau, il peut faire, en hiver, plus de 30 lieues par jour : aussi, son pied est-il conformé de la manière la plus favorable pour courir sur un sol mobile sans s'y enfoncer. En été, on le mène paître en nombreux troupeaux sur les montagnes, où il trouve un air plus frais et moins de mouches. En échange de tous les services qu'il rend, il ne faut à cet utile serviteur que quelques bourgeons d'arbres ou quelques lichens qu'il va déterrer sous la neige. On voit en Laponie des caravanes formées de longues suites de traîneaux tirés chacun par un renne, aux bois desquels on a fixé les guides. A l'état sauvage, ces ruminants habitent les forêts et les plaines marécageuses; en été, ils émigrent sur les montagnes voisines de la côte. C. S-te.

RENNELL (sir John), géographe distingué, né en 1742 à Chudleigh dans le Devonshire, entra, à l'âge de 13 ans, dans la marine britannique et passa ensuite au service de la Compagnie des Indes Orientales. Les prières d'un ami l'ayant décidé à abandonner une carrière où il s'était déjà acquis quelque réputation, il entra en qualité d'ingénieur dans l'armée de terre, et s'éleva rapidement au grade de major.

Ce fut à cette époque qu'il publia son premier ouvrage, une belle carte des écueils et des courants du cap Lagulhas (1768). Peu de temps après, il fut nommé ingénieur en chef (*surveyor general*) du Bengale. Le résultat de ses travaux fut un atlas de cette contrée des Indes et un traité hydrographique sur le Gange et le Bourampoutre, qui parurent l'un et l'autre en 1781. Cette même année, il retourna en Angleterre où il publia son *Memoir of a map of Hindostan* (Lond., 1782, in-4°; trad. fr. par MM. Bouchseiche et Castera, 1800, 3 vol. in-8°, av. atl.). Plus tard, le major Rennell travailla à une nouvelle carte de l'Indostan (1788) et fit paraître un mémoire sur *la géographie de l'Afrique* (Lond., 1790), auquel deux autres succédèrent en 1798 et en 1800. Son ouvrage le plus important est son *Système géographique d'Hérodote* (Lond., 1800, in-4°). Il y défend avec succès l'exactitude des données géographiques de cet historien, et l'on admire d'autant plus le talent que l'auteur y déploie, qu'il ne savait pas le grec et qu'il avait dû se servir de la traduction anglaise de Beloe. Les derniers fruits de ses recherches furent des *Observations sur la topographie de la plaine de Troie* (Lond., 1814) et des *Éclaircissements sur l'histoire de l'expédition de Cyrus depuis Sardes à Babylone et la retraite des Dix-Mille* (Lond., 1816). Il mourut à Londres, le 28 mars 1830. Il était membre associé étranger de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de l'Institut de France. *C. L.*

RENNES, cité des *Redones*, *voy.* Bretagne et Ille-et-Vilaine (*dép. d'*).

RENOMMÉE. Les Athéniens, et plus tard les Romains, sous les auspices de Furius Camillus, élevèrent un temple à la Renommée, qu'ils nommaient *Fama*. Mais les attributs de cette divinité allégorique paraissent avoir été abandonnés en grande partie à l'imagination des poëtes. Virgile (*Énéide*, IV, v. 172 et suiv.) a décrit cette fille de la Terre comme un monstre horrible, aux proportions gigantesques, ayant de vastes ailes toutes parsemées d'yeux, d'oreilles et de langues. Ovide (*Métam.*, XII, 39) en a fait une déesse, habitant au sommet d'une tour élevée, située aux confins de la terre, du ciel et de la mer, d'où son œil embrasse tout ce qui se passe dans ces trois régions. Les autres poëtes, anciens et modernes, qui ont essayé de tracer le portrait de la Renommée, n'ont fait qu'imiter ces deux maîtres. Tout le monde connaît celui que renferme la Henriade de Voltaire (ch. VIII^e, vers la fin) :

Du vrai comme du faux la prompte messagère,
Qui s'accroît dans sa course, et, d'une aile légère,
Plus prompte que le temps, vole au-delà des mers,
Passe d'un pôle à l'autre et remplit l'univers, etc.

On représente ordinairement la Renommée sous la figure d'une femme de haute stature, aux traits pleins de fierté, les ailes déployées et une trompette à la bouche. On peut voir, en entrant dans le jardin des Tuileries par la place de la Concorde, une magnifique Renommée jetée sur un cheval ailé et due au ciseau de Coysevox (*voy.*) : elle fait pendant à un Mercure, aussi à cheval. *Voy.* Réputation. A. B.

RENONCIATION, *voy.* Abdication, Succession, Désistement, etc.

RENONCULACÉES, grande famille de plantes dicotylédones, polypétalées, à étamines hypogynes; le genre renoncule (*voy.*) en est l'un des principaux types. Cette famille est remarquable par un grand nombre d'espèces vénéneuses. La plupart (telles que beaucoup de renoncules, d'anémones, de clématites, etc.) contiennent des sucs âcres ou caustiques, agissant d'une manière délétère sur l'économie animale interne, et qui même, étant appliqués à l'extérieur, produisent sur la peau des ulcérations ou du moins des inflammations locales; toutefois, ce principe pernicieux est en général si volatil, qu'il se perd tant par la dessiccation naturelle que par l'ébullition; mais certaines espèces, à la fois âcres et narcotiques (par exemple les aconits et les ellébores), conservent en tout état leur énergie mortelle. D'autres renonculacées, au contraire, sont ou simplement amères et toniques, ou légèrement aromatiques, ou même privées de toute qualité prononcée.

Beaucoup de renonculacées se cultivent comme plantes de parterre : telles

sont notamment les pivoines, les anémones, les clématites, les *delphinium* (vulgairement pieds d'alouette), les ancolies, plusieurs aconits, certains *thalictrum* (vulgairement pigamons), les nielles (*nigella*), quelques renoncules, etc. *Voy.* la plupart de ces noms. ÉD. SP.

RENONCULE, genre type de la famille des renonculacées (*voy.*). Il renferme environ 150 espèces, dont la plupart croissent dans les régions tempérées de l'hémisphère septentrional : ce sont des herbes annuelles, ou bisannuelles, ou vivaces, à feuilles alternes, pétiolées, en général lobées, ou palmées, ou digitées, ou décomposées, à fleurs jaunes ou blanches, pédonculées, ordinairement terminales.

Presque toutes les renoncules sont plus ou moins âcres et vénéneuses; toutefois, leur principe délétère se dissipe en tout ou en grande partie par la dessiccation, de sorte que le bétail les mange sans inconvénient avec le foin. Les feuilles et autres parties de ces plantes, appliquées fraîches sur la peau, ne tardent pas à faire naître des ampoules : aussi les administre-t-on parfois comme remède vésicant, surtout dans les cas où l'on craint l'action trop stimulante des cantharides. Parmi les espèces indigènes les plus vénéneuses, nous citerons la *grenouillette d'eau* (*ranunculus sceleratus*, L.), qui croît aux bords des mares et des fossés, la *renoncule âcre* (*ranunculus acris*, L.), et la *r. bulbeuse* (*ranunculus bulbosus*, L.); l'une et l'autre très communes dans les prairies.

Plusieurs renoncules se font remarquer par l'élégance de leurs fleurs. La *r. proprement dite* ou *r. des jardins* (*ranunculus asiaticus*, L.) est, comme on sait, l'objet d'une culture très recherchée. Cette plante, originaire d'Orient, fut introduite de Constantinople en Angleterre, vers la fin du XVI^e^ siècle. On en possède aujourd'hui une quantité presque innombrable de variétés de toute couleur, le bleu pur excepté. Cette renoncule se plaît dans les sols riches et meubles, et son traitement n'est pas exempt de soins particuliers; il faut retirer de terre ses tubercules (que les horticulteurs appellent *griffes*) dès que le feuillage de la plante se dessèche à la suite de la floraison; on étend ces tubercules dans un lieu aéré, jusqu'à ce que toute leur humidité se soit dissipée; dans cet état, ils se conservent, sans être replantés, durant une année ou même plus; on ne les replante qu'à la fin de l'hiver dans nos climats, ou, si l'on fait cette opération dès l'automne, il faut couvrir la terre suffisamment pour les garantir des fortes gelées.

La plante de parterre connue sous le nom vulgaire de *bouton d'or*, est une variété à fleurs doubles de la renoncule âcre. ÉD. SP.

RENTE, revenu annuel, somme d'argent stipulée par contrat payable tous les ans. Les économistes appellent *rente de la terre* ce qu'elle donne chaque année, le *revenu foncier*. La rente se qualifie quelquefois suivant le taux de l'intérêt (*voy.*) qu'elle rapporte : ainsi l'on disait autrefois une rente au denier vingt ou vingt-cinq, et aujourd'hui à 3, 4, 5 pour %, etc. La rente qui n'est payable que pendant un nombre d'années déterminé, et dont les intérêts sont combinés de façon à l'amortir naturellement, se nomme *annuité* (*voy.* l'art.). Il y a deux espèces de rentes ordinaires, la rente *viagère* et la rente *perpétuelle*. La première est celle qui est due pendant toute la vie de la personne sur la tête de laquelle elle a été constituée; elle est placée par le Code civil parmi les contrats aléatoires. La mort naturelle du propriétaire l'éteint, mais non la mort civile. La rente perpétuelle tire son nom de ce que le créancier en faveur de qui elle est constituée s'interdit, à perpétuité, la faculté de réclamer le remboursement du capital dont elle représente l'intérêt, tandis que le débiteur se réserve la faculté d'éteindre la dette en remboursant le capital (*voy.* DETTE). Les arrérages (*voy.*) des rentes viagères ou perpétuelles se prescrivent par un délai de cinq ans. La loi française a déclaré les rentes biens mobiliers.

Les rentes dont nous devons particulièrement nous occuper sont les rentes sur l'état. Elles résultent de l'emprunt public (*voy.*) que fait le gouvernement, lorsque, dans des circonstances difficiles, il doit faire face à des dépenses extraordinaires, sans lever un nouvel impôt.

Cette sorte de rente consiste donc dans les intérêts de la dette publique, payés par les contribuables aux créanciers de l'état; le titre que ce dernier délivre aux prêteurs s'appelle *inscription*, parce que la somme prêtée est *inscrite* sur le grand-livre (*voy.* FONDS PUBLICS) : ce titre porte les nom et prénoms du *rentier*, le montant de la rente, le numéro de la série, etc. En France, les rentes se paient par semestres et à des époques fixes contre des quittances imprimées que le Trésor fournit lui-même aux rentiers. Les actes de transmission d'une rente d'une personne à un nouveau propriétaire se nomment *transferts*. D'importants priviléges sont attachés aux rentes sur l'état; car ce genre de propriété a été déclaré insaisissable et non sujet à l'impôt.

On n'émet plus en France de rentes viagères; mais il existe encore à la charge de l'état une certaine somme de ces sortes de rentes qui vont diminuant chaque année. Pour se donner la facilité de se libérer, on crée ordinairement un fonds d'amortissement (*voy.*). Ce fonds est servi par une augmentation de 1 p. % de l'intérêt du capital emprunté, qui, à l'aide des intérêts composés, doit fournir le moyen d'éteindre la rente. Mais un moyen plus violent, quoique légitime, auquel on a recours pour diminuer la dette publique, c'est la *conversion* des rentes : on met alors les rentiers dans l'alternative d'un *remboursement* du capital nominal, pour faire tel placement qui leur plaira ou consentir à la nouvelle inscription de ce capital à un taux moindre. Cette opération que le fardeau des dettes (*voy.*) publiques a conseillée dans différents pays, a plusieurs fois été mise à l'ordre du jour de nos Chambres dans ces derniers temps, sans qu'elle ait pu être réalisée en vertu d'une loi. Il faut bien la distinguer de la *réduction*, qui est un moyen héroïque par lequel un état déclare ne plus pouvoir payer les intérêts de tout le capital qu'il a emprunté, et n'en reconnait plus qu'une partie, laquelle est dite *consolidée*, lorsqu'il assigne des fonds pour en payer les intérêts; c'est une véritable banqueroute. En 1798 (an VI), la dette publique de la France s'élevait à 2,800 millions, mais la loi du 9 vendémiaire l'a réduite des deux tiers, et c'est le tiers qui restait qu'on a nommé *tiers consolidé* et qui est devenu plus tard le 5 p. % *consolidé*. En 1825, les porteurs de rente 5 p. % ont été autorisés à la convertir en rente 4 ½ p. % avec garantie contre le remboursement pour 10 ans; une loi du 1er mars de la même année leur a encore accordé la faculté de les convertir en rente 3 p. % au taux de 75.

Dans le budget définitif de 1838, la rente consolidée figure aux dépenses pour la somme de 195,023,745 fr. Dans celui de 1842, elle est évaluée à 208,973,827 f. savoir : 147,109,670 fr. en rentes 5 p. %; 1,026,600 fr. en rentes 4 ½ p. %; 25,043,123 fr. à 4 p. %, et 35,794,434 f. en rentes 3 p. %. Cette augmentation résulte de la nouvelle création de rentes nécessitée par les dépenses extraordinaires qui ont suivi les événements de 1840. La rente viagère a absorbé 3,877,274 fr. en 1838. Elle s'élevait à 14,346,867 fr. au 1er avril 1814. C-B-S.

RENTOILAGE, *voy.* RESTAURATION DES TABLEAUX.

RÉPARATION, *voy.* COMPOSITION et FREDUM. Pour la *réparation civile* *voy.* PARTIE CIVILE et DOMMAGES-INTÉRÊTS.

RÉPARATION D'HONNEUR, *voy.* HONNEUR, DUEL, etc.

REPAS, *voy.* DINER, SOUPER, CULINAIRE (*art*), etc.

REPENTIR, disposition morale, sentiment de regret causé par la conscience ou le souvenir d'une faute. Le sentiment du repentir, quand celui qui l'éprouve a un crime à se reprocher, prend le nom de *remords*. On l'appelle *contrition* (*voy.*) lorsqu'il procède du péché, infraction spéciale à la loi de Dieu ou aux devoirs prescrits par la religion. Dans les deux premiers cas, l'acte réparateur qui dérive de ce sentiment se nomme *expiation*. L'acte de même nature, produit par la contrition, est caractérisé par le mot de *pénitence* (*voy.* ces mots).

Le dogme de la fatalité (*voy.*), base fondamentale de la religion des Grecs, ne laissant à la volonté humaine aucun refuge contre les arrêts du destin, il semblerait que là où la liberté n'existait pas, il ne dût y avoir ni mérite à faire le bien,

ni démérite à faire le mal, et que la moralité des actes étant violemment imposée à l'homme, il n'en pût jamais encourir la responsabilité. Rien de plus célèbre cependant, dans l'antiquité, que les remords d'OEdipe, que ceux d'Oreste, tous deux parricides involontaires, tous deux instruments aveugles des vengeances célestes.

Dieu fit du repentir la vertu des mortels,

a dit un poëte moderne : cette sentence prétentieuse est fausse, prise dans un sens absolu. Le repentir ne saurait avoir qu'un mérite négatif. Le regret d'une faute n'équivaut pas même à l'innocence, à plus forte raison, à la vertu. Quoi qu'en ait dit ce poëte, Dieu a fait à l'humanité un plus noble partage que celui du repentir, puisqu'il lui a donné le pouvoir de faire le bien. P. A. V.

RÉPERTOIRE (*repertorium*, *reperire*, trouver), table, recueil, inventaire où l'on trouve facilement ce que l'on cherche. On donne quelquefois ce titre à des ouvrages où l'on a réuni les matériaux nécessaires aux recherches; il y a des répertoires de jurisprudence, d'anecdotes, de poésies, etc. Les encyclopédies sont de vastes répertoires des connaissances humaines.

On nomme encore répertoire la nomenclature des pièces dont se compose le fonds particulier de chaque théâtre. Celui de la Comédie-Française est le plus riche et le plus varié; mais toutes les pièces ne restent pas au répertoire. On distingue l'ancien répertoire et le nouveau. Il y a des pièces qui sont restées au répertoire depuis l'origine du Théâtre-Français, c'est-à-dire depuis qu'il a pris une forme digne de sa splendeur : ce sont la plupart des pièces de Corneille, de Racine, de Molière, de Regnard, de Destouches, etc.

Chaque scène a son répertoire particulier, comme elle a son genre spécial. Les théâtres secondaires avaient autrefois un répertoire étendu et varié; mais depuis quelques années les pièces se succèdent en si grand nombre et avec tant de rapidité, qu'il n'y a plus de répertoire, et que le spectacle se compose journellement des dernières nouveautés qui sont elles-mêmes rejetées dans les catacombes du théâtre par celles qui viennent les remplacer. D. M.

RÉPÉTITION. En droit, c'est l'action par laquelle on réclame ce que l'on a indûment payé. D'après le Code civil français, tout paiement supppose une dette; et ce qui a été payé sans être dû, est sujet à *répétition*. C'est là une conséquence du principe d'équité naturelle qui défend de s'enrichir aux dépens d'autrui. Toutefois, lorsque, sans être soumise à un engagement légal, la personne qui a payé peut être censée ne l'avoir fait que pour acquitter une obligation naturelle, elle ne peut exercer aucune répétition. Ainsi, le débiteur qui paie une dette prescrite est non-recevable à en réclamer le montant. Mais il faut, pour que cette règle puisse être appliquée, que le paiement ait été *volontaire* et non le résultat d'une erreur quelconque. Le paiement fait avant l'échéance du terme n'est point le paiement d'une chose non due, et ne donne pas lieu dès lors à répétition. En effet, celui qui a terme *doit* déjà ; seulement la dette n'est pas exigible. E. R.

RÉPÉTITION (théâtre). On appelle ainsi l'essai que l'on fait d'une pièce, d'un morceau de musique, d'un concert, etc., l'exécution ou représentation (*voy.*) provisoire à laquelle on se livre (*la prova*) pour juger de l'effet qu'on produira. Le nom vient de ce que l'essai ou l'épreuve se répète souvent bien des fois. Au théâtre, les premières répétitions d'une pièce se font les rôles à la main pour les collationner et les lire avant de se les mettre dans la mémoire. Ensuite, l'auteur met la pièce en scène, c'est-à-dire qu'il indique aux acteurs les places qu'ils doivent occuper et la manière dont les scènes doivent être jouées : l'auteur en voit ainsi l'effet et les corrige souvent. L'acteur s'habitue aux situations et au dialogue, et ajuste son jeu à celui de ses interlocuteurs. A une répétition, les avis peuvent être mutuels; car si quelquefois un auteur donne à un acteur de bonnes indications, les acteurs, qui ont l'habitude de la scène et de ses effets, peuvent, de leur côté, donner à l'auteur de très bons conseils. La *répétition générale* est une espèce de représentation anticipée à la-

quelle on fait assister quelques amis pour avoir leurs conseils. Cependant, une pièce de théâtre n'est pas toujours bien jugée aux répétitions, et le public casse souvent les arrêts de ceux qui s'étaient prononcés pour ou contre le succès d'un ouvrage. D. M.

REPNINE (PRINCES), famille russe très ancienne, issue, dit-on, en ligne directe de S. Michel de Tchernigof, mais éteinte, quant aux mâles, depuis 1801, et dont le nom est aujourd'hui porté par un prince Volkhonski (*voy.*) qui en descend par les femmes.

Parmi les membres les plus célèbres de cette famille, nous mentionnerons le prince ANIKITA IVANOVITCH Repnine (1668-1726), un des plus brillants compagnons d'armes de Pierre-le-Grand, qui le nomma feldmaréchal-général et président du collége de la guerre, en 1724, le jour du couronnement de l'impératrice; son fils, VASSILI ANIKITITCH (m. à Kulmbach, le 31 juillet 1748, v. st.), qui fut grand-maître de l'artillerie et commanda le corps auxiliaire russe qu'on envoya, en 1748, pour soutenir les armes de Marie-Thérèse, et qui pénétra jusqu'au Rhin; enfin le fils de celui-ci, prince NICOLAS VASSILIÉVITCH, un des hommes les plus remarquables des règnes de Catherine II et de Paul Ier. « Grand guerrier, grand politique, grand administrateur, grand homme d'état, dit de lui le prince P. Dolgorouki, dans ce langage pompeux familier aux Slaves, il aborda toutes les carrières, et il excella dans toutes. »

Quoi qu'il en soit, ce prince Repnine, le dernier de la famille, naquit le 11(22) mars 1734. Nous ne nous occuperons pas de sa jeunesse qui fut brillante et dissipée; volontaire au service de la France, il fit la guerre de Sept-Ans, et vint plusieurs fois prendre ses quartiers d'hiver à Paris. Il avait 30 ans lorsqu'il parut sur la scène politique; depuis, son nom est resté attaché à l'histoire des malheurs de la Pologne. Repnine ayant été lié avec Stanislas Poniatowski (*voy.*), que Catherine II voulait élever au trône de ce pays, il fut proposé par son oncle, le ministre Panine (*voy.*), pour aller soutenir cette candidature qui réussit, comme on sait. Peu de jours après l'élection (1764) mourut le comte Kayserlingk, ministre plénipotentiaire de l'impératrice près de la République; et le jeune prince, déjà muni du grade de général-major, fut accrédité à sa place. S'appuyant sur une armée russe de 40,000 hommes, il ne tarda pas à traiter la Pologne en maître et n'épargna aucune espèce d'humiliation à une nation fière et vaillante, mais dévorée par l'anarchie; le fantôme de roi qu'elle s'était donné éprouva le même sort. On peut voir dans Rulhière à quel excès d'arrogance Repnine se livra, surtout dans l'affaire des dissidents (*voy.*), où l'intolérance des diètes donna prise à ses puissants voisins sur une proie qu'ils convoitaient. Ce fut lui qui, dans la nuit du 13 oct. 1767, fit arrêter et déporter les évêques de Cracovie et de Kiiow, avec les frères Rzewuski et d'autres patriotes récalcitrants, « pour avoir manqué, disait-il dans une note justificative, par leur conduite, à la dignité de S. M. I., en attaquant la pureté de ses intentions salutaires, désintéressées et amicales pour la République. » Le 24 février 1768, il signa un traité d'amitié avec cette dernière à Varsovie; mais la confédération de Bar (*voy.*) retint en Pologne les troupes russes qui en opéraient lentement l'évacuation. Alors le prince Repnine fut rappelé et envoyé à l'armée du Danube; car les Turcs, alarmés de l'intervention permanente des Russes en Pologne, venaient de leur déclarer la guerre. A la tête d'un corps d'armée, sous le commandement en chef de Roumantsof (*voy.*), il prit part à tous les principaux événements de cette guerre, et ce fut lui qui signa la paix de Koutchouk-Kaïnardji (*voy.*), en 1774. Pour prix de ces services, il fut promu du grade de lieutenant général à celui de général en chef, décoré des plaques de plusieurs ordres, et envoyé comme ambassadeur à Constantinople, où ses efforts pour prévenir la rupture de la paix par les Turcs furent couronnés de succès. Peu de temps après, Catherine II, voulant être agréable à Frédéric-le-Grand, se chargea d'une médiation armée dans l'affaire de la succession de Bavière, et envoya sur les frontières de la Galicie un corps de troupes commandé par Repnine, qui avait aussi les instructions nécessaires

pour négocier. Son arrivée à Breslau (20 déc. 1778) hâta la fin de la guerre : un congrès se réunit à Teschen (22 mai 1779), et l'on y conclut un traité que le prince signa au nom de l'impératrice, qui, de concert avec la France, en garantissait l'exécution. Lorsque les hostilités éclatèrent de nouveau avec les Turcs, et que le feldmaréchal Roumantsof résigna le commandement de l'armée d'Ukraine pour ne pas rester sous les ordres de l'arrogant Potemkine (*voy.*), on en chargea le prince Repnine. En l'absence du généralissime, celui-ci passa le Danube et remporta (10 juillet 1791) la bataille de Matchine. Cette victoire lui valut l'ordre de Saint-George de 1re classe et amena aussi les préliminaires du traité de Jassy, conclu en 1792 ; mais elle irrita contre lui le favori, qui sut faire partager son mécontentement à l'impératrice. Alors Repnine se retira à Moscou, où se forma sous ses auspices une loge cabalistique de la secte des martinistes, composée en grande partie de mécontents. Le gouvernement sévit contre les sectaires; Repnine lui-même fut mandé à Saint-Pétersbourg; cependant tout s'arrangea. Il fut nommé gouverneur général de l'Esthonie et de la Livonie; puis, après le second partage de la Pologne, la Lithuanie lui fut également confiée. Il eut même un instant le commandement de l'armée destinée à vaincre la résistance des patriotes; mais ses opérations trop lentes lui firent préférer Souvorof (*voy.*), son ancien subordonné, qui obtint alors le grade de feldmaréchal. Après avoir tant contribué à l'élection de Stanislas Poniatowski, ce fut Repnine qui dut lui annoncer sa déchéance. Catherine avait ainsi atteint son but; mais peu de mois après elle mourut, et son successeur Paul Ier conféra enfin au prince, le 23 nov. 1796, le grade de feldmaréchal qu'il n'avait pu obtenir jusque-là. En 1798, il l'envoya à Berlin avec la mission secrète de décider la Prusse à entrer avec lui dans la nouvelle coalition contre la France; mais n'ayant pas réussi dans cette négociation, Repnine fut relégué à Moscou, où il mourut le 12 (24) mai 1801. Rulhière nous a tracé son portrait. Le prince P. Dolgorouki cite de lui des traits de générosité qui font honneur à son caractère; et il se trouve en cela d'accord avec le major Masson, qu'on ne peut accuser de partialité en faveur de Repnine.

Après sa mort, l'empereur Alexandre (24 juillet 1801) fit passer ce nom illustre au prince Nicolas Grigoriévitch Volkhonski (*voy.*), petit-fils du feldmaréchal par sa mère, qui avait épousé le général en chef prince Grégoire Séménovitch Volkhonski, mort en 1824. C'est ce prince Repnine qui, colonel d'un régiment de la garde à la bataille d'Austerlitz, fut fait prisonnier par le général Rapp ; il ne rentra en Russie qu'après le traité de Tilsitt. Promu général-major, en 1809, il fut successivement nommé ministre plénipotentiaire en Westphalie et en Espagne; mais Napoléon mit obstacle à son voyage lorsqu'il se rendit à cette dernière destination. Le prince Repnine-Volkhonski prit part ensuite à la grande guerre nationale, après l'invasion des Français, et fut, de 1813 à 1814, chargé du gouvernement de la Saxe. Il obtint alors le grade de lieutenant général, devint adjudant général de l'empereur Alexandre et gouverneur général de la Petite-Russie. En 1828, Nicolas Ier le nomma général (en chef) de la cavalerie, et en 1834 il l'appela au conseil de l'empire, poste que le prince ne conserva que jusqu'en 1836. De son mariage avec une comtesse Razoumofski il a un fils, le prince Vassili Nicolaïévitch, et plusieurs filles. J. H. S.

REPRÉSAILLES. La justice, dans les relations publiques entre les états, n'est que l'exacte réciprocité : c'est sur ce principe que sont fondées les représailles, dont on retrouve la trace dans les plus anciennes lois romaines, et qui, suivant l'acception générique du mot, sont à l'égard des nations ce que les mesures coërcitives sont par rapport à l'individu, c'est-à-dire la violation d'un droit réel en revanche d'une semblable violation, et, en dernière analyse, un moyen d'assurer le règne de la justice par le déploiement de la puissance.

C'est, on le sait, un usage constamment suivi entre les nations que lorsqu'un droit est usurpé ou contesté, on doit d'abord, à moins que l'une des parties ne débute par des hostilités, tenter de le re-

couvrer ou de le maintenir par la négociation. Si le différend est d'une nature grave, on sollicite ou l'on accepte une médiation; et si les débats ne peuvent être apaisés par ces voies conciliatrices, c'est aux mesures les plus rigoureuses que l'on a enfin recours pour faire triompher le droit.

Ces mesures présentent trois degrés distincts, savoir : la *rétorsion*, par laquelle on oppose à un acte contraire à l'équité un acte de même nature; les *représailles* proprement dites, qui repoussent une offense, une lésion réelle, par une semblable lésion, mais sans en venir à une rupture; et la *guerre* enfin, qui n'est qu'un état de représailles générales et continues.

Une injustice faite à un sujet d'un état est censée commune à toute la société, qui a le droit d'en demander satisfaction. Par une conséquence nécessaire, tous les sujets d'un état sont solidairement responsables de l'injustice commise par leur chef ou leurs concitoyens. Mais c'est à l'autorité souveraine seule, disons mieux, c'est au pouvoir exécutif, de quelque manière qu'il soit exercé, qu'il appartient de décerner les représailles : toute voie de fait, de la part d'un sujet envers une puissance étrangère, fût-ce même pour obtenir une réparation qui lui serait due, ne peut jamais être qu'un attentat criminel commis de vive force.

On a coutume de venger une lésion par le même moyen qui a été employé pour commettre l'offense : *par pari refertur*, c'est-à-dire qu'on observe aussi strictement qu'il est possible ce que l'on appelle la loi du *talion* (*voy.*), malgré l'impropriété du terme quant au droit des gens. Ici encore, il faut distinguer le tort envers le souverain du tort envers les sujets. Il serait, par exemple, injuste de venger l'arrestation de l'ambassadeur d'un gouvernement en saisissant, au profit du fisc, des marchandises appartenant aux sujets du gouvernement coupable de cet acte : il ne faut pas faire dépendre les intérêts des particuliers de la querelle des rois. Si, au contraire, un gouvernement a lésé les sujets d'un autre dans leurs droits et dans leur propriété, cet autre gouvernement est autorisé à se faire justice sur les droits et les propriétés des sujets du premier. Cependant, les représailles doivent se borner aux droits dont un souverain peut indemniser ses sujets : ainsi, la confiscation de biens trouvés soit sur le territoire national, soit en pleine mer, l'embargo (*voy.*), la saisie et la retenue des personnes (*androlepsie*), sont autant de mesures permises; mais la responsabilité de l'étranger inoffensif ne saurait s'étendre jusqu'à la vie; ce n'est qu'en temps de guerre (*voy.*) et sous le coup de la plus impérieuse nécessité que de telles représailles pourraient se justifier. *Mars exlex !* C^te^ DE G.

REPRÉSENTATIF (SYSTÈME) se dit des gouvernements (*voy.*) dans lesquels la nation est représentée et prend une part plus ou moins directe à l'administration des affaires publiques. «Comme dans un état libre, dit Montesquieu, tout homme qui est censé avoir une âme libre doit être gouverné par lui-même, il faudrait que le peuple en corps eût la puissance législative; mais comme cela est impossible dans les grands états, et est sujet à beaucoup d'inconvénients dans les petits, il faut que le peuple fasse par ses *représentants* tout ce qu'il ne peut faire par lui-même. »

La première espèce de représentants est celle qui se compose des citoyens élus pour constituer l'assemblée nationale ou chambre législative. Ce sont ceux qui sont chargés de faire les lois, de voter les impôts, etc. Ils ne sont pas de simples *mandataires*, tenus de se conformer aux instructions, aux ordres qu'ils ont reçus, mais des députés agissant d'après leurs propres lumières et n'obéissant qu'à l'impulsion de leur conscience. *Voy.* DÉPUTÉ.

Les électeurs eux-mêmes, lorsqu'ils nomment les députés, agissent comme représentants légaux des citoyens qui n'ont ni l'âge ni les conditions de fortune exigés pour remplir les fonctions électorales. *Voy.* ÉLECTION.

Une autre espèce de représentants consiste dans ceux qui sont chargés de défendre les intérêts de leurs concitoyens, dans une sphère moins élevée que la chambre élective, mais qui n'en a pas moins une grande importance. Ainsi les

membres des assemblées provinciales et communales, appelées dans notre organisation sociale conseils généraux de département, conseils d'arrondissement et conseils municipaux, ont des attributions qui rendent leurs fonctions représentatives dignes de n'être confiées qu'à des hommes purs et éclairés. *Voy.* CONSEILS ADMINISTRATIFS, MUNICIPAL, etc.

Les jurés (*voy.*) représentent la société entière dans les jugements criminels. Ils constituent donc un autre ordre de représentants chargés de prononcer sur l'honneur, la liberté, la vie même de leurs concitoyens.

Les différents ordres de représentants dont nous venons de parler peuvent appartenir aussi bien à une république qu'à une monarchie. Les États-Unis d'Amérique sont une république représentative, comme l'Angleterre et la France sont des monarchies représentatives.

Dans les monarchies de cette nature, on peut même dire que le monarque est un véritable représentant et le plus élevé de tous. Il nomme les ministres, et, directement ou indirectement, tous les autres fonctionnaires responsables ; il a la haute direction du pouvoir exécutif, exerce le droit de grâce, etc.

Dans ces monarchies, il existe presque toujours à côté de la Chambre élective une autre Chambre composée d'éléments différents et réputés plus essentiellement conservateurs. Cette Chambre peut être héréditaire et aristocratique, comme en Angleterre; ou viagère, comme en France; ou élective, comme en Belgique. Dans tous les cas, cette Chambre des pairs ou sénat (*voy.* ces mots) exerce aussi la représentation, mais dans des conditions différentes de la Chambre des communes ou des députés. C'est l'ensemble de ces institutions qui constitue le système représentatif. Cette forme de gouvernement, lorsqu'elle remplit le but qui l'a fait établir, lorsqu'elle n'est jamais faussée par la violence, la ruse ou l'intrigue, est celle qui convient le mieux aux peuples éclairés, et qui paraît devoir être adoptée, avec des modifications diverses, par presque toutes les nations civilisées du globe. *Voy.* CONSTITUTION, CHARTE, etc. A. T-R.

REPRÉSENTATION. En politique, ce mot se dit de l'action par laquelle une personne est choisie et désignée par d'autres personnes pour exercer certains pouvoirs en leur nom. Ainsi la *représentation nationale* est une assemblée d'hommes élus par la nation pour faire les lois, ou concourir à leur confection : c'est ce qui constitue le gouvernement *représentatif* (*voy.* l'art. préc.). Du reste, le mot de *représentation* s'applique également à toute fonction dans laquelle une personne est investie des pouvoirs d'une autre personne ou agit en son nom. En diplomatie, les ambassadeurs (*voy.*) ont le caractère *représentatif*. L'état que tient une personne placée dans un haut emploi, et distinguée par son rang ou sa dignité, s'appelle aussi *représentation*. Ainsi, un ministre, un préfet, un général, sont forcés de *représenter*, et ont pour cela des frais de *représentation*. *Voy.* CÉRÉMONIAL, ÉTIQUETTE, etc.

Pour la représentation d'une pièce, et surtout pour les premières représentations, épreuves si pleines de périls et souvent d'émotions, lutte ardente entre les fractions dont se compose un même public et quelquefois entre le mérite et les envieux qui voudraient l'étouffer, nous renvoyons au mot THÉATRE. D. A. D.

REPRODUCTION, *voy.* ANIMAL, GÉNÉRATION, VÉGÉTAL, SEMENCE, GREFFE, BOUTURE, MARCOTTE, etc.

REPTILES. Si l'on prenait ce mot dans son acception rigoureuse, cette classe d'animaux comprendrait non-seulement les *serpents* et les *quadrupèdes ovipares*, comme les désignait Lacépède, mais encore les *vers*, et plusieurs mollusques dont la marche est une véritable *reptation* (de *repere*, ramper, se traîner). Toutefois les naturalistes ont restreint la signification de ce nom aux *invertébrés à sang froid, à respiration pulmonaire simple, et dont le corps est recouvert d'écailles épidermiques en place de poils et de plumes*. Cette classe ainsi définie, quoique moins naturelle que les autres classes, offre de nombreux rapports dans la conformation et dans les mœurs des animaux qu'elle comprend. Par leur forme générale, ils se rapprochent plus des mammifères que des oiseaux, mais ils présentent, sous ce rapport, beaucoup de

variations. Leur corps très allongé et que termine en avant une tête presque toujours petite, en arrière une queue plus ou moins longue, tantôt manque absolument de membres, ou n'en a que des vestiges, tantôt surmonte quatre pattes conformées pour la nage ou la marche, qui est généralement lente, ces appendices se mouvant de dehors en dedans, au lieu d'être dirigés parallèlement à l'axe du corps. Ce peu d'énergie dans les mouvements se lie d'ailleurs au peu d'étendue de la respiration, les muscles déployant moins de vigueur sous l'influence du sang froid et peu oxygéné qui les arrose. Chez quelques reptiles il existe, dans les premiers temps de la vie, des branchies; mais pour l'ordinaire elles se flétrissent et disparaissent pour faire place aux poumons. Chez plusieurs, la peau est aussi un organe respiratoire, qui peut agir sur l'air dissous dans l'eau. Le peu d'activité de cette fonction dans cette classe de vertébrés, fait qu'ils peuvent être longtemps privés d'air sans être asphyxiés, surtout en hiver : ce qui tient à ce que le froid produit un ralentissement général dans toutes leurs fonctions, et notamment dans la respiration ; sorte d'engourdissement léthargique analogue à celui des animaux hibernants. Comme chez tous les animaux à sang froid, leur corps s'échauffe ou se refroidit avec l'atmosphère ambiante. Les deux oreillettes du cœur s'ouvrant dans un seul ventricule, il en résulte que le sang veineux qui revient des diverses parties du corps et le sang artériel arrivant des poumons se mêlent dans cette cavité commune, et que les organes ne reçoivent qu'un sang imparfait.

Les organes digestifs, qui ne sont pas séparés de la poitrine par un diaphragme, offrent une structure fort simple. Il n'y a souvent point de ligne de démarcation tranchée entre l'œsophage et l'estomac; les intestins sont courts, et se terminent, comme chez les oiseaux, dans un cloaque. La bouche, largement fendue, est armée de dents ordinairement coniques, quelquefois remplacées par une lame cornée analogue au bec des oiseaux. Dans quelques espèces, on voit dans la bouche des glandes particulières destinées à verser un poison violent. La plupart des reptiles vivent de proies vivantes, qu'ils avalent sans les mâcher. Ils peuvent supporter des jeûnes très prolongés, ce qui tient en partie à la lenteur de leur digestion, quoique cette particularité ne suffise pas à expliquer ce phénomène, s'il est vrai, par exemple, que des tortues aient pu vivre 18 mois sans prendre d'aliments; leur cerveau est petit, sans circonvolutions; leur moelle épinière comparativement très développée.

Pour ce qui concerne les sens, le toucher d'abord ne peut être très développé, car si quelques reptiles ont une peau entièrement nue, chez la plupart elle est recouverte de plaques cornées plus ou moins épaisses. Les yeux sont quelquefois munis d'une triple paupière, laquelle chez d'autres manque tout-à-fait. Les organes de l'odorat et de l'ouïe sont peu développés; l'oreille externe manque presque toujours complétement; plusieurs espèces n'ont pas de voix. On sait que telle est, dans quelques espèces, l'irritabilité musculaire, que la faculté d'exécuter des mouvements se conserve encore dans des parties détachées du corps (la queue des lézards, etc.); l'ablation du cœur et du cerveau même ne détermine pas une mort immédiate chez la plupart d'entre elles.

De même que les oiseaux, les reptiles se reproduisent par des œufs; mais ceux-ci éclosent le plus souvent avant la ponte (génération ovovivipare).

Timides et défiants, ces animaux cherchent plutôt à se cacher dans des retraites qu'à faire la guerre à d'autres espèces; et malgré l'horreur et le dégoût qu'inspirent surtout leurs formes quelquefois hideuses, et leur aspect généralement repoussant, il n'en est qu'un très petit nombre qui aient des propriétés réellement dangereuses.

La classe des reptiles se divise en quatre ordres offrant quatre types principaux, sous le nom de *batraciens*, *ophidiens*, *sauriens* et *chéloniens*. Nous parlons de ces ordres dans des art. spéciaux, et nous en consacrons également aux principales espèces qui y sont comprises, *voy.* Grenouille, Crapaud, Salamandre, Serpent, Boa, Couleuvre, Crotale, Vipère, Alligator, Caméléon, Tortue, Lé-

ZARD, IGUANE, CROCODILE, etc. C. S-TE.

RÉPUBLIQUE. Ce mot est formé de *res publica*, chose publique, l'état. Dans le sens des anciens, il désigne exclusivement ces états où les formes de la constitution et de l'administration donnent à chaque citoyen la conviction qu'il a une patrie, c'est-à-dire qu'il peut librement, sous la protection des lois, exercer son activité comme homme et comme citoyen dans le pays où il vit. En ce sens, une monarchie peut encore être une république ou tout au moins avoir une administration républicaine, c'est-à-dire qui reconnaisse dans chaque sujet un citoyen légalement libre et le traite en conséquence. Il y avait deux rois à Sparte, et cependant le régime républicain y dominait. Rome était censée une république même sous les empereurs, dont le titre était d'ailleurs emprunté aux usages suivis sous le régime populaire. Suivant nos idées modernes, au contraire, une république n'existe qu'en l'absence de la monarchie; c'est un état dont le chef est électif et investi seulement d'une haute magistrature déléguée par le peuple, soit à vie, soit pour un certain nombre d'années. Les principales républiques existant de nos jours sont les États-Unis et la Suisse, tous les deux états fédératifs, mais uniquement composés de républiques (sauf Neufchâtel). Il ne faut pas croire qu'une république soit nécessairement un état avancé: il peut y avoir plus de lumières, plus de civilisation et une liberté plus réelle dans les monarchies représentatives où le trône héréditaire est souvent environné d'institutions républicaines. Les républiques comportent des formes de gouvernement très différentes: les Juifs avant Saül vivaient sous une république *théocratique;* à Sparte, la république était *aristocratique;* à Athènes, *démocratique*, et, pendant le règne des trente tyrans, *oligarchique*. Venise était célèbre par son oligarchie. Dans la Confédération helvétique, on trouve ces différentes formes réunies; mais les cantons démocratiques de Schwytz, Uri et Unterwalden ne sont certes pas ceux où règne le plus de lumières, de même que l'ancienne aristocratie de Berne n'était pas le gouvernement le plus arriéré.

Quoi qu'il en soit, une république et surtout une démocratie (*voy.* ce mot) ne se soutiennent que par les mœurs. Sur ce point, il faut lire les éloquents chapitres de *l'Esprit des lois*. Les mœurs ont besoin d'y être pures et simples, et c'est pour cela que ces gouvernements ont fourni le plus d'exemples de grands caractères et de sublimes vertus. Quand les mœurs se corrompent, les passions se disputent le pouvoir, et tôt ou tard l'état sera asservi par le plus habile, le plus puissant ou le plus fourbe des compétiteurs à l'autorité. Les peuples ont eu de tous temps un goût prononcé pour le gouvernement républicain, et ont cherché à s'en rapprocher le plus possible en réglant leur loi fondamentale, au moins par les formes de l'administration. De grands souverains aussi ont senti quelle force et quelle popularité ils pouvaient puiser dans une administration nationale. Rarement une telle administration a pu s'établir dans les pays où, entre le souverain et le peuple, se plaçait une aristocratie, c'est-à-dire une caste privilégiée, revêtue exclusivement des hautes dignités, aussi jalouse du peuple que du trône, et ne voyant le salut de l'état que dans le maintien de ses priviléges; et s'il est peut-être toujours vrai de dire que les Anglais sont le peuple le plus libre de la terre, ils le doivent sans doute à l'existence de leurs communes déjà anciennes, nécessaires d'abord à l'aristocratie pour contrebalancer le pouvoir royal, mais dont celui-ci s'est ensuite servi pour se défendre des étreintes trop rudes de sa rivale. S.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. L'abolition de la royauté, dans une des plus vieilles monarchies de l'Europe, eut lieu de fait dans la fatale journée du 10 août (*voy.*) 1792, et de droit le 21 septembre suivant, à l'ouverture de la Convention nationale qui garda pour elle seule le dépôt de la souveraineté et le remit aux mains du Directoire (*voy.* ces mots et RÉVOLUTION). Et non-seulement l'assemblée proclama la république, déclarée ensuite *une et indivisible*, elle data aussi du jour de cet événement, 22 sept., qui se trouva être celui de l'équinoxe d'automne, par conséquent le premier d'une saison, une ère nouvelle réglée par le calendrier ré-

publicain (*voy.*) qu'elle fit dresser. On compta ainsi XIV années de la république, jusqu'à ce que, le 9 sept. 1805, un sénatus-consulte rétablit en France l'usage du calendrier grégorien, pour le 1er janv. 1806.

En effet, dès le 18 mai 1804, Napoléon Bonaparte (*voy.*), premier consul (à vie, depuis le 2 août 1802), avait été proclamé empereur des Français (*voy.* EMPIRE FRANÇAIS), à titre héréditaire. La république n'était point abolie pour cela, de même qu'elle subsista nominalement à Rome après l'usurpation d'Auguste ; mais elle ne parut plus qu'en tête de quelques actes et sur les monnaies où elle figura encore quelque temps conjointement avec l'empereur. Celui-ci reçut immédiatement la qualification de *Sire* et de *Majesté*, et dès le 27 déc. de la même année, à l'ouverture du Corps législatif, parlant des limites de la république : « Je ne veux pas accroître le territoire de *l'empire*, dit-il....; aucun état ne sera incorporé dans *l'empire*. » On sait s'il a été plus fidèle à cette promesse qu'il ne l'a été aux formes républicaines.

On n'ignore pas qu'à l'instar de la république française se constituèrent la république batave (*voy.* PAYS-BAS), le 1er mai 1798 ; ligurienne (*voy.*), le 31 mai 1797 ; cisalpine (*voy.*), puis italienne, le 9 juillet 1797 ; romaine, le 15 février 1798 ; parthénopéenne (*voy.* NAPLES), le 23 janv. 1799, et jusqu'à l'antique confédération suisse, qui se régénéra pour devenir la république helvétique, le 7 sept. 1801. S.

RÉPUDIATION, renvoi de la femme par son mari, *voy.* DIVORCE.

RÉPUTATION (*réputer*, juger ; de *putare*, penser, juger, estimer, ou plutôt apprécier). Ce mot exprime la pensée, l'opinion du public sur le compte d'une personne, d'un individu, ou même d'une chose, et de plus ce fait que la personne, la chose sont assez connues du public pour qu'il se soit donné la peine de se former sur elle un jugement. Le sens en est plus étendu que celui qu'on attache aux termes de *considération* et d'*estime*, ceux-ci exprimant un sentiment toujours favorable à l'être qui en est l'objet et leur signification étant toute morale. La considération qui s'attache au caractère, aux mœurs ou aux talents des individus, ne saurait d'ailleurs être le partage des choses purement matérielles, ni des êtres de raison. Au contraire, bonne ou mauvaise, la réputation est le lot de tout objet qui tombe sous les sens. Le vin de tel crû, les fruits de tel canton, la peinture ou la musique de telle école, ont donc une réputation quelconque, et qui, bien souvent, n'est pas en raison de leur valeur.

La réputation d'un individu déterminant d'ordinaire le caractère de ses relations avec la société, exerce la plus grande influence sur le sort de chacun. S'en faire une et se la faire avec le plus d'avantage possible, tel est le but où doivent tendre, et où tendent en effet, la plupart des hommes. Y arriver par des voies honorables, tel devrait être l'objet de l'émulation de tous. Par malheur, il s'en faut de beaucoup qu'ici le fait soit à la hauteur du principe ; et la *célébrité*, la *renommée*, sorte de réputation étendue et bruyante, est aujourd'hui regardée surtout comme un élément de fortune : c'est à ce titre que tant de gens courent après, sans trop de scrupule sur le choix des moyens dont ils usent pour l'atteindre.

Cependant l'amour de la réputation, le désir de la célébrité est la passion des âmes élevées, le mobile des grandes actions, le véhicule des nobles créations du génie. Cette passion anime le guerrier et le législateur, le savant et le philosophe ; c'est elle qui inspire l'artiste et le poëte. C'était mu par ce sentiment, que, vainqueur à 30 ans de la Grèce, de l'Égypte et de la Perse, parvenu, à travers mille périls, jusqu'au fond de l'Asie, Alexandre s'écriait : « O Athéniens ! combien il m'en coûte pour mériter vos louanges ! » C'était encore cette soif de renommée qui troublait le sommeil de Thémistocle, au souvenir des lauriers de Miltiade, et qui, de Thucydide auditeur d'Hérodote, en faisait, par une inspiration soudaine, le plus digne rival. Combien l'histoire des temps modernes ne nous offrirait-elle pas d'exemples à placer à côté de ceux-ci ! combien, surtout, n'en trouverions-nous pas sur cette terre de France, où l'intrigue peut bien usurper quelquefois les suc-

cès dus au mérite, mais qui fut toujours si féconde en merveilleux exploits, en rares talents et en hautes vertus! P. A. V.

REQUÊTE (*requisitum*, de *requirere*, réclamer), demande par écrit présentée à un tribunal ou à un magistrat pour obtenir quelque chose. Le Code de procédure français donne ce nom à divers actes, par exemple, à celui par lequel est demandé l'interrogatoire sur faits et articles. C'est aussi par une *requête* que la partie condamnée par défaut doit former opposition au jugement rendu contre elle. Enfin, les mémoires adressés au roi en son Conseil d'état sont appelés *requêtes*. Les *maîtres des requêtes* sont des magistrats chargés de rapporter les affaires au Conseil d'état (*voy.* l'art., T. X, p. 118, et aussi PARLEMENT).

REQUÊTE CIVILE, voie extraordinaire pour obtenir la rétractation d'un jugement en dernier ressort, auquel on a été partie ou dûment appelé, en démontrant au tribunal même dont il émane qu'il a commis une erreur. La *requête civile* a lieu contre les jugements ou arrêts rendus en dernier ressort, soit contradictoirement, soit par défaut, pourvu que ces derniers ne soient plus susceptibles d'opposition. Elle est aussi admise contre les jugements arbitraux ; seulement elle doit être portée, non devant les arbitres, mais devant le tribunal qui eût été compétent pour connaître de l'appel. La Cour de cassation a jugé, par arrêt du 24 août 1819, que les jugements des tribunaux de commerce étaient soumis à la requête civile, et nous pensons qu'il y a même raison de décider à l'égard des jugements des juges de paix. La requête civile ne peut être employée contre les arrêts de cassation, et elle n'a pas lieu en matière criminelle. Il y a ouverture à requête civile dans onze cas énumérés aux art. 480 et 481 du Code de procédure. Ce recours est assujetti à des formes particulières. Nous dirons seulement qu'il est nécessaire d'obtenir, de trois avocats exerçant depuis dix ans au moins près l'un des tribunaux du ressort de la Cour royale dans lequel le jugement a été rendu, une consultation énonçant les moyens d'ouverture. Ces moyens peuvent seuls être discutés, soit à l'audience, soit par écrit. E. R.

REQUIEM (accus. de *requies*, repos). On donne ce nom à la messe que l'Église catholique célèbre pour les morts, parce que l'*introït* de cette messe commence par ces mots latins de l'Écriture, *Requiem æternam dona eis*, etc. (Donne-leur le repos éternel). Mozart, Jomelli, Cherubini et d'autres compositeurs ont accompagné ces prières d'une admirable musique. X.

REQUIN, *voy.* SQUALE.

RÉQUISITION, RÉQUISITOIRE, *voy.* MINISTÈRE PUBLIC et CONCLUSIONS.

RÉSÉDA, genre de la famille des capparidées, et dont nous avons déjà fait mention à l'art. GAUDE. L'espèce à laquelle se donne plus spécialement ce nom est le *reseda odorata*, L., plante d'agrément recherchée pour la délicieuse odeur de ses fleurs. Cette plante, introduite en Europe vers le milieu du XVII^e^ siècle, paraît être originaire d'Égypte. ED. SP.

RÉSERVE, ce qu'on garde, ce qu'on retient pour un autre temps, pour un autre usage. En jurisprudence, on nomme *réserve légale* la portion de biens que la loi déclare non disponibles en les réservant à certains héritiers (*voy.* SUCCESSION). Dans la législation militaire, on appelle *réserve* la partie de l'armée qui reste dans ses foyers et qu'on peut appeler sous les drapeaux quand les circonstances l'exigent (*voy.* ARMÉE, RECRUTEMENT). A la guerre, on nomme réserve un corps destiné à remplacer les forces anéanties, renforcer les points faibles ou menacés, rétablir l'équilibre rompu, décider l'affaire par une attaque opportune, ou, en cas de revers, sauver l'armée d'une destruction complète. Toute armée (*voy.*) doit donc avoir non-seulement une réserve suffisante pour ses opérations, mais dans une bataille on doit laisser en réserve des masses considérables de troupes pour les employer au besoin. Ce corps est ordinairement placé en arrière de la ligne de bataille ; mais surtout au centre et à portée du point contre lequel doit se diriger la principale attaque. Quant à la manière de se servir de la réserve et au moment où elle doit

donner, il est difficile d'établir des règles générales; tout ce que l'on peut dire, c'est qu'il faut choisir pour la réserve les troupes les mieux exercées et les plus braves, et les placer sous le commandement d'un chef qui réunisse la plus grande intrépidité, le sang-froid, l'expérience et la résolution. Il faut aussi que la réserve soit toujours sous la main du général d'armée, sans toutefois être exposée aux attaques de l'ennemi, et qu'elle puisse se porter rapidement et sans obstacle sur tous les points. Enfin, il ne faut pas la gaspiller, mais lui conserver sa force jusqu'à l'instant où son intervention sera décisive, soit pour arrêter l'ennemi, soit pour le mettre en déroute à tout prix. L'histoire des campagnes de Napoléon montre avec quelle habileté il savait se servir sous ce rapport de sa garde impériale, qu'il ne lançait sur l'ennemi que pour lui arracher la victoire ou pour la fixer de son côté. — Par analogie, on donne le nom de *réserve*, dans un combat naval, à un certain nombre de vaisseaux placés hors des lignes et destinés à secourir ceux qui en ont besoin ou à remplacer ceux qui ne peuvent plus conserver leur poste.

Au moral, la réserve est un sentiment de discrétion, de circonspection, de retenue, qui fait qu'on évite de s'avancer, qu'on craint de s'engager. Ce sentiment, si naturel chez les femmes, a été nommé leur armure. Cette timidité, en effet, comme l'a dit M^me^ Lambert, « assure leur vertu... Elle avertit la pudeur et garantit la décence, que l'honnêteté même ne sait pas toujours suffisamment conserver. »

Dans la casuistique (*voy.*), on donnait le nom de *reservatio mentalis* à un subterfuge immoral de l'homme qui avait à prêter un serment ou à faire une déclaration : c'est bien aussi une réserve, mais elle a pris en français le nom de *restriction mentale*. Z.

RÉSERVOIR, espèce de bassin fait pour amasser et conserver l'eau, soit qu'elle doive servir pour la boisson, soit qu'on la destine à d'autres usages, pour l'arrosement, dans l'industrie, etc. Si les réservoirs sont de petite dimension, on les forme au moyen d'une armature extérieure, c'est-à-dire une doublure en cuivre, en zinc ou en tôle galvanisée. Mais pour des bassins d'une certaine étendue, comme ceux des abattoirs de Paris, le meilleur système de construction est une maçonnerie en moellons ou en briques, recouverte d'un enduit de mortier hydraulique bien lissé, ainsi qu'il a été dit à l'art. Bassin. Ordinairement un réservoir est muni de plusieurs tuyaux servant à amener les eaux ou à les distribuer, et aussi pour l'écoulement du trop plein ou pour vider le bassin quand il a besoin d'être nettoyé. Z.

RÉSIDENT (MINISTRE), *voy.* Agent diplomatique.

RÉSILIATION, Résolution. Suivant le Dictionnaire de l'Académie, ces deux mots sont synonymes, et signifient l'anéantissement d'un acte, d'un contrat, soit par le consentement des parties, soit par l'autorité du juge. Notre Code civil les emploie aussi indistinctement pour exprimer la même idée. La résolution diffère essentiellement de la *rescision*. « La résolution, dit M. Troplong (*Comment. sur la vente*, n° 689), suppose que le contrat a existé valablement; la rescision suppose au contraire qu'il n'y a eu qu'une apparence de contrat, et qu'un vice radical empêchait la convention d'avoir une existence réelle. La cause de la résolution réside dans un événement postérieur à la naissance du contrat, comme une condition qui se réalise *ex post facto*, un réméré (*voy.*) qui s'exerce au bout d'un certain temps. La cause de la rescision réside dans une nullité viscérale qui remonte à la naissance du contrat. La résolution peut avoir lieu de plein droit, la rescision n'a jamais lieu de cette manière. La résolution peut être amiable, la rescision est toujours forcée. » La résolution peut toujours être demandée contre celle des parties qui ne remplit pas l'engagement résultant d'un contrat synallagmatique où elle est de droit sous-entendue (Cod. civ., art. 1184). E. R.

RÉSINES, nom générique servant à désigner certaines substances qui ont pour la plupart une origine végétale, et s'extraient ou découlent naturellement des arbres de la famille des conifères et des

térébinthacées (*voy.* ces noms). Ces substances, solidifiées à l'air, ont une cassure vitreuse : insolubles dans l'eau, elles se dissolvent dans l'alcool, l'éther et les alcalis ; elles sont inflammables, et produisent par leur combustion une suie dont on forme le *noir de fumée* (*voy.* T. XVIII, p. 529). Elles sont ordinairement jaunes, ou rouges, ou brunes. Leur pesanteur spécifique varie de 1.045, à 1.228, celle de l'eau étant 1. La plupart sont insipides et ont peu d'odeur, à moins qu'elles ne soient échauffées; chez toutes, la propriété électrique se développe par le frottement. Les principales résines sont : la *poix*, la *térébenthine*, et la *colophane;* l'*élémi*, ou résine d'Amérique, qui provient de l'*amyris elemifera ;* le *mastic*, produit du lentisque (cette résine, d'un jaune pâle, est d'une odeur suave et s'emploie pour adoucir l'haleine) ; le *caout-chouc*, la *gomme copal*, l'*aloès*, l'*assa fœtida*, exsudation d'une belle plante ombellifère qui croît en Perse ; l'*encens*, la *myrrhe*, la *gomme animé*, la *gomme ammoniaque*, la *scammonée*, suc laiteux qui s'extrait du *convolvulus scammonia ;* le *succin* ou ambre jaune, que l'on considère comme un produit végétal à l'état fossile ; la *laque*, produit d'un insecte qui dépose ses œufs sur les branches d'un arbre appelé *bihar*. On trouve aussi des résines dans quelques corps animaux : telles sont le *musc*, la *civette*, l'*ambre gris*, le *castoreum* (*voy.* tous ces noms et GOUDRON). Dans l'acception usuelle, le nom de *résine* ou *poix-résine* s'applique plus particulièrement au résidu de la distillation de la térébenthine. Placée dans un cylindre ou dans une cornue, et distillée, elle donne une matière fluide, ou *brai gras*, qu'on emploie au calfatage des navires. Le produit de la distillation, séparé de l'eau et des acides, porte le nom d'*huile de résine*, et donne un gaz propre à l'éclairage (gazogène, hydrogène liquide, etc.). On appelle encore *résine* un mélange de trois parties de brai sec et d'une partie de *galipot*, ou poix de Bourgogne : on en fait des vernis communs, de la cire à bouteilles, du mastic de fontaine. A. B.

RÉSISTANCE. On distingue, en physique, deux genres de résistance dans les corps, suivant qu'ils sont solides ou liquides. La *résistance des solides* est la force qui les met en état de ne pas céder au choc, à l'impression d'un corps en mouvement. En général, on entend par résistance un effort opposé à la production de l'effet que tendent à opérer des forces (*voy.*) appelées *puissances*. Dans l'analyse, les puissances étant ordinairement représentées par des forces positives, les résistances le sont par toutes les forces négatives du système. L'étude des effets de la réaction des résistances contre les puissances dans les différentes espèces de machines, constitue presque entièrement l'objet de la mécanique (*voy.* ce mot, MACHINES, FROTTEMENT, etc.). De la force de résistance des matériaux (*voy.*) résulte la solidité des constructions diverses de bâtiments, d'instruments, etc. Les lois qui régissent l'agrégation des parties constituantes des corps sont à peu près inconnues; mais tous les faits observés s'accordent à démontrer l'existence de vides entre ces parties et de deux systèmes de forces contraires dont les unes tendent à les réunir, et les autres à les disperser dans l'espace. C'est la prépondérance des unes ou des autres qui fait la solidité ou le manque de consistance d'un corps. Lorsqu'une puissance externe agit sur un corps, elle peut tendre à le comprimer, l'écraser ou le tordre, ou à le tirer dans le sens de sa longueur, ou bien elle peut agir dans un autre sens et tendre à le rompre ou le ployer latéralement. Le besoin de se rendre compte de la puissance de résistance des différents objets employés par l'art des constructions a fait établir des tables, fournies par l'expérience, des charges auxquelles peuvent résister les matières sous la compression ou l'écrasement, dans la traction longitudinale et dans l'effort transversal qui tend à opérer la rupture. Ainsi on peut calculer quelle force doit avoir un mur pour rester solidement debout, ou pour retenir des terres, ou pour résister à l'action du canon, de la bombe, etc., qu'il soit droit, incliné, ou qu'il fasse partie d'une voûte, etc., d'après les matériaux qui le composent ; comme on peut aussi calculer quelle force doivent avoir

les parois d'un vaisseau quelconque pour résister à l'action des efforts qu'il aura à soutenir, quelle épaisseur doit avoir un fil pour porter un poids donné, etc.

La *résistance des fluides* est la force par laquelle les corps qui se meuvent dans des milieux fluides sont retardés dans leurs mouvements. Ainsi l'air résiste aux corps qui tombent, et change les lois de la pesanteur dans la chute des graves (*voy.* ces mots). Quand un corps solide se meut dans un liquide, il en met une certaine quantité en mouvement; mais autant il communique de mouvement au liquide, autant il en perd lui-même. Cette perte est considérée comme l'effet d'une force qu'oppose le liquide au corps mis en mouvement. Jusqu'ici les efforts des plus grands mathématiciens n'ont pas suffi pour ramener à des lois simples et exactes cette théorie de la résistance des liquides. Depuis Newton, on admettait bien que cette résistance était proportionnelle au produit de trois facteurs qui sont le carré de la vitesse du corps en mouvement, l'étendue de la surface qui résiste à cette vitesse et enfin la densité du liquide; mais un grand nombre d'observations faites, surtout en France, depuis le milieu du XVIII^e^ siècle, ont prouvé que ces principes n'ont rien de certain et que s'ils s'accordent passablement avec l'expérience pour les vitesses moyennes, ils s'en éloignent considérablement pour les vitesses très grandes ou très petites. L. L.

RESPIRATION (de *spirare*, souffler), fonction au moyen de laquelle il se fait, entre l'air et le sang (*voy.*), un tel échange de principes que le sang veineux est transformé en sang artériel. Quand on étudie cette fonction, une des plus importantes de la vie, dans toute la série animale, on arrive bientôt à reconnaître que les instruments ou organes qui servent à l'accomplir sont très diversifiés dans leur structure : une étude attentive a permis cependant de la ramener à trois types fondamentaux qui sont, suivant l'ordre de leur développement, les poumons, les branchies et les trachées (*voy.* ces mots). Les poumons appartiennent aux mammifères, aux oiseaux et aux reptiles; les branchies se rencontrent dans les poissons et les mollusques; les trachées dans les insectes et les autres animaux des ordres inférieurs. Le lecteur se reportera aux articles qui leur sont consacrés; nous devons nous borner ici à décrire la fonction respiratoire telle qu'elle apparaît dans l'homme et les animaux supérieurs.

Il y a à considérer dans la respiration chez l'homme, comme chez les animaux qui accomplissent cette fonction au moyen de poumons proprement dits, deux ordres de phénomènes essentiellement distincts : les uns chimiques et les autres purement mécaniques. Nous allons les étudier successivement en commençant par ces derniers, qui sont les plus simples.

Le mécanisme de l'acte respiratoire consiste dans la succession de deux mouvements alternatifs, l'un d'*inspiration* et l'autre d'*expiration*. Le premier de ces deux mouvements correspond à l'entrée de l'air dans l'intérieur du poumon, et le second à son expulsion au dehors. Le jeu d'un instrument vulgaire, le soufflet, reproduit parfaitement ces phénomènes mécaniques de la respiration. Le mouvement d'inspiration est surtout actif; les muscles nombreux, qui s'insèrent à la surface des côtes, le diaphragme (*voy.*), cloison musculaire qui forme comme la base de la poitrine, les muscles abdominaux, concourent par leur contraction combinée à élargir la cavité thoracique et déterminent ainsi l'entrée de l'air extérieur dans cette cavité. Au mouvement d'inspiration succède rapidement le mouvement d'expiration : ce mouvement est surtout passif; il résulte à la fois du relâchement des muscles que nous venons d'énumérer, de l'affaissement des parois pectorales, abandonnées à leur propre poids ou à leur élasticité naturelle, et du mouvement d'ascension qu'exécutent les viscères abdominaux quand le diaphragme a cessé de les refouler en bas. Tel est le mécanisme de l'acte respiratoire chez l'homme et chez les mammifères qui sont pourvus de ce dernier muscle; mais beaucoup d'animaux, qui ont de véritables poumons, sont privés de diaphragme, en même temps que la cavité dans laquelle ceux-ci sont contenus est diversement

configurée. On conçoit que, dans ces cas, le mécanisme de l'acte respiratoire diffère suivant ces variétés d'organisation ; le but de ce mécanisme reste toujours le même cependant : c'est la dilatation et l'affaissement alternatifs de la cavité qui renferme les poumons, d'où résultent successivement l'entrée et l'expulsion de l'air atmosphérique.

Les phénomènes chimiques de la respiration consistent dans des modifications qui portent à la fois sur la composition du sang et sur celle de l'air qui a servi à l'accomplissement de cet acte vital. Le fluide atmosphérique, pénétrant dans les cellules excessivement nombreuses par lesquelles se terminent les ramifications bronchiques, se trouve en contact presque immédiat avec le sang veineux qui circule dans des vaisseaux extrêmement déliés; c'est dans ce contact du sang et de l'air qu'a lieu l'échange de principes que nous avons dit constituer essentiellement l'acte de la respiration. L'air cède une partie de son oxygène au fluide sanguin, en même temps que celui-ci se débarrasse d'une partie de l'hydrogène et du carbone qu'il contient. L'analyse chimique a positivement démontré que l'air qui a ainsi servi à la respiration a perdu une certaine quantité de son oxygène, et que, d'un autre côté, il s'est chargé d'une quantité variable, suivant les cas, de carbone et d'hydrogène. Mais c'est en vain que jusqu'ici on a cherché à constater par les mêmes moyens les modifications subies par le sang : on n'a point encore saisi la différence qui existe dans la composition du sang veineux et du sang artériel, c'est-à-dire du sang qui a subi le contact de l'air atmosphérique. Cette différence ne saurait toutefois être douteuse : outre que la vie ne s'entretient qu'à la condition de cette métamorphose, l'aspect du sang, qu'a revivifié l'action de l'air, diffère profondément du sang veineux ; pendant que celui-ci est d'une coloration noire, le sang oxygéné acquiert une rutilance remarquable. Au point de vue chimique, la respiration est donc une véritable combustion, et cette combustion est le foyer où se produit incessamment la chaleur animale, qui reste la même malgré les variétés de température des milieux dans lesquels l'organisme vivant peut être placé. Mais cette combustion s'accomplit-elle dans les poumons ? Jusqu'à ces derniers temps, les physiologistes l'avaient pensé, bien qu'on ne se dissimulât pas que cette théorie était impuissante à résoudre quelques objections graves qui pouvaient lui être opposées. Des recherches nouvelles, entreprises par MM. Dumas, Boussingault et Liebig, ont rectifié ce qu'il y avait d'erroné dans la théorie de Lavoisier. Il résulte de ces recherches et de ces expériences récentes que, dans le contact du sang veineux et de l'air dans le parenchyme pulmonaire, il y a simple mélange et non combinaison intime : l'oxygène, dans cette théorie, qui résout toutes les difficultés que nous avons tout à l'heure fait pressentir, se fixe sur les globules du sang, avec lequel il entre en contact dans l'acte respiratoire, et lui donne la coloration rouge qui est propre au sang artériel; et une faible portion de ce gaz se combine avec l'hydrogène et forme de l'eau. La combustion proprement dite et le développement de calorique qu'elle entraîne se produit ailleurs. L'oxygène, fixé par les globules sanguins, et transporté par eux dans tous les points du corps où le fait arriver la circulation (*voy.*), entre en contact avec les molécules de la matière organique; et c'est là qu'a lieu la combustion, c'est-à-dire la formation de l'acide carbonique par la combinaison de l'oxygène avec le carbone que nos tissus contiennent en si grande quantité. L'acide carbonique formé se dissout dans le fluide sanguin, d'où il se sépare à la surface des poumons, comme nous l'avons dit plus haut. M. S-N.

RESPONSABILITÉ, obligation de *répondre* de ses propres actions ou même de celles des autres, d'en être garant, d'en rendre compte. Il n'y a de responsabilité que là où il y a liberté d'action. L'homme, être moral et libre, est responsable devant Dieu de l'usage qu'il fait de sa liberté : c'est là ce qui constitue son imputabilité morale (*voy.* MORALE); il l'est en outre devant la société dont il est membre, toutes les fois que l'exercice de sa liberté porte atteinte à celle d'autrui, ce qui le rend justiciable de la loi et des

tribunaux constitués. *Voy.* Loi, Justice, Jugement, Peines, etc.

Être soustrait à la responsabilité légale, soit absolument, soit seulement dans de certaines limites, c'est être *inviolable*. Un article spécial a été consacré à cette situation. S.

On ne s'occupera ici que de la responsabilité des ministres et autres agents du pouvoir, en France. Les questions qui s'y rattachent sont des plus graves, car si le principe de la responsabilité ne peut être nié, sa mise en pratique offre de sérieuses difficultés.

De tout temps, des ministres prévaricateurs ou traîtres sont tombés du pouvoir et ont reçu le châtiment des méfaits dont ils étaient accusés. Après avoir joui de toutes les faveurs de la fortune, ils ont eu à subir des humiliations et des peines qui contrastaient avec leur splendeur passée. Presque toujours les crimes vrais ou supposés pour lesquels ces ministres étaient frappés, n'avaient été commis que vis-à-vis de l'autorité souveraine et n'avaient point compromis les droits ou les intérêts de la nation, qui alors était comptée pour rien; mais enfin, c'étaient de grands exemples qui venaient de temps en temps rappeler aux ministres les vanités de la puissance humaine. Quant au pauvre peuple, il en était réduit, lorsqu'il était opprimé, à pousser le cri impuissant : *Si le roi le savait !* C'était pour lui tout ce qu'il connaissait alors de la responsabilité des agents du pouvoir.

Dès que l'on voulut fonder un gouvernement représentatif en France, on songea à décréter en principe et à organiser la responsabilité des agents du pouvoir. L'art. 7 de la célèbre déclaration des Droits de l'homme, promulguée par l'Assemblée constituante, porte que « ceux qui sollicitent, expédient, exécutent ou font exécuter des ordres arbitraires, doivent être punis, » et l'art. 5 de la section IV du chap. II de la constitution qui suit cette déclaration, rend les ministres responsables « de tous les délits par eux commis contre la sûreté nationale et la constitution; de tout attentat à la propriété et à la liberté individuelle; de toute dissipation des deniers destinés aux dépenses de leur département. » Le code pénal décrété le 25 sept. 1791 contenait des peines contre les ministres, les agents du pouvoir exécutif et fonctionnaires publics quelconques ayant commis, dans l'exercice de leurs fonctions, des crimes ou délits, soit contre l'ordre constitutionnel, soit contre des particuliers. La révolution, suivant son cours orageux, mit les passions violentes à la place de la justice, et les garanties proclamées par l'Assemblée constituante ne tardèrent pas à être foulées aux pieds. L'Assemblée législative décréta, le 23 juillet 1792, sur un rapport de Guyton-Morveau, que la responsabilité des ministres serait *solidaire* entre eux tous. La constitution de l'an III étendit la responsabilité jusqu'aux membres du Directoire exécutif, et créa une haute-cour de justice pour les juger. L'art 152 de cette même constitution déclarait que les ministres étaient « respectivement responsables, tant de l'inexécution des lois que de l'inexécution des arrêtés du Directoire. » La constitution de l'an VIII avait un titre (le VII[e]) *De la responsabilité des fonctionnaires publics*, et, en exemptant de toute responsabilité les membres du Sénat, du Corps législatif, du Tribunat, les consuls et les conseillers d'état, la faisait peser sur les ministres, pour certains cas spécifiés dans l'art. 72. Puis arrivait le fameux art. 75, considéré comme étant encore en vigueur, et qui porte que « les agents du gouvernement, autres que les ministres, ne peuvent être poursuivis, pour des faits relatifs à leurs fonctions, qu'en vertu d'une décision du Conseil d'état : en ce cas, la poursuite a lieu devant les tribunaux ordinaires. »

Mais il était évident que ce ne devait être que lorsqu'on s'occuperait d'un gouvernement représentatif sérieux, que la responsabilité des ministres serait assise sur ses véritables bases. C'est ce qu'a fait la Charte de 1814. L'art. 13 de cette Charte porte : « La personne du roi est inviolable et sacrée. *Ses ministres seuls sont responsables.* » Puis l'art. 55 était ainsi conçu : « La Chambre des députés a le droit d'accuser les ministres et de les traduire devant la Chambre des pairs, qui seule a celui de les juger. » Enfin l'art. 56 ajoutait : « Ils (les ministres) ne peuvent être accu-

sés que pour fait de trahison ou de concussion. Des lois particulières spécifieront cette nature de délits et en détermineront la poursuite. » La Charte, révisée en 1830, a maintenu les deux premiers articles que nous avons transcrits et qui en sont devenus les art. 12 et 47; mais on en a retranché l'art. 56; et seulement l'art. 69 a rangé *la responsabilité des ministres et des autres agents du pouvoir* parmi les objets auxquels il serait pourvu successivement, par des lois séparées et dans le plus court délai possible.

La plus grande preuve que nous puissions donner de la difficulté que présente une loi sur cette matière, c'est que depuis 1814 jusqu'en 1837 inclusivement, bien des projets ont été discutés et qu'aucun n'a pu réussir.

Malgré l'absence de dispositions législatives, les Chambres ont été plusieurs fois appelées à connaître des propositions relatives à la mise en accusation des ministres. Ainsi, en 1828, Labbey de Pompières demanda à la Chambre des députés la mise en accusation du ministère Villèle. En 1830, après la révolution de juillet (*voy.*), Eusèbe Salverte proposa et obtint la mise en accusation des ministres signataires des ordonnances destructives de la Charte. La Chambre des pairs fut saisie de cette accusation, et condamna ces ministres, pour haute trahison, à la prison perpétuelle et à la dégradation civique. *Voy.* POLIGNAC, PEYRONNET, etc.

Outre la responsabilité *morale* qui pèse sur les ministres et autres agents de l'autorité publique, laquelle résulte du jugement que leurs concitoyens, constamment éclairés par la presse, doivent porter sur leurs actes, ils peuvent encourir encore deux sortes de responsabilité légale, l'une *civile* et l'autre *criminelle*. La première est celle qui peut s'exercer lorsque l'état ou un particulier croit avoir à se plaindre des actes d'un ministre et qu'il s'adresse aux tribunaux civils pour en obtenir une réparation qui se résout en dommages et intérêts, par suite de ce grand principe écrit dans l'art. 1382 du Code civil, que « tout fait quelconque de l'homme, qui cause à autrui un dommage, oblige celui par la faute duquel il est arrivé, à le réparer. » La responsabilité criminelle est celle qui a été prévue plus particulièrement par la Charte. Celle de 1814 la limitait, comme on l'a déjà vu, aux seuls faits de trahison et de concussion. La Charte de 1830 semble avoir laissé au législateur le droit d'étendre les cas de la responsabilité criminelle : aussi, dans les différents projets de lois qui ont été préparés depuis, y a-t-on ajouté la prévarication. Ces projets de lois avaient pris en outre le soin de définir en quoi devaient consister les crimes de trahison, de concussion et de prévarication (*voy.* ces mots).

Lorsque les faits de responsabilité sont fixés et définis, il faut régler la marche à suivre pour arriver à la déclaration de mise en accusation par la Chambre des députés, et au mode de jugement par la Chambre des pairs. Il nous paraît que les meilleurs principes à poser en cette matière sont de ne point s'écarter du droit commun qui a réglé les diverses garanties réservées à l'accusé et à la société, pour la liberté de la défense, la manifestation de la vérité et l'application légale de la peine. *Voy.* PAIRS (*cour des*).

On a souvent agité la question de savoir si la disposition de la constitution de l'an VIII qui défend la mise en jugement des agents du gouvernement, sans son autorisation préalable, pouvait être maintenue dans notre forme actuelle de gouvernement. Nous dirons que, sans nier que cette autorisation doive être conservée pour certains de ces agents, tels que les préfets, les sous-préfets et les maires, les termes de l'art. 75 de cette constitution sont beaucoup trop étendus et qu'il en résulte que l'action de la justice en est souvent paralysée mal à propos (*voy.* FONCTIONNAIRE).

Les ouvrages qui traitent de la responsabilité des ministres et des agents du pouvoir sont très nombreux : nous nous contenterons d'indiquer ici une brochure de Benjamin Constant, publiée en 1815 et intitulée *De la responsabilité des ministres* (elle a été réimprimée dans son *Cours de politique constitutionnelle*); une autre brochure sous le même titre, publiée en 1819 par Ch. Loyson; un opuscule de M. de Cormenin, intitulé

De la responsabilité des agents du gouvernement, dont la 2^e^ éd. a paru en 1828; enfin les différents rapports faits à la Chambre des députés sur ce sujet: en 1814, par M. Farez (du Nord); en 1832, par M. Bérenger (de la Drôme); en 1835, par M. Sauzet, et en 1837, par M. Jollivet. *Voy.* aussi à l'art. MINISTRES. A. T-R.

RESSENTIMENT, *voy.* HAINE.

RESSORT (méc.), appareil qui a la propriété de céder à la pression et au choc, et de reprendre ensuite sa position quand la compression cesse. Plusieurs matières sont propres à faire ressort; mais l'industrie se sert surtout pour cela de lames d'acier, agissant par leur tension à former une ligne droite ou à se dérouler. On appelle ressort *à boudin* des fils métalliques enroulés en cylindre (quelquefois conique), de sorte que lorsqu'on pèse sur une face de ce cylindre, les spirales se rapprochent les unes des autres vers la base; quand la compression cesse, l'hélice se détend et fait ressort : tels sont ceux qu'on emploie pour pousser la cire dans les faux cierges; tels sont encore ceux dont on se sert dans la tapisserie, pour donner du moelleux aux coussins. Les ressorts sont employés soit pour amortir les chocs, comme sous les voitures; soit pour emmagasiner une force qu'ils restituent en vertu de leur élasticité, comme dans les mouvements d'horlogerie; soit enfin pour produire un mouvement instantané, comme dans les fusils, les serrures (*voy.* ces mots). Les ressorts de voiture sont de différentes sortes : il y en a de *courbes*, en *pincettes*, de *combinés*, d'autres qui agissent par *torsion*. Ce sont en général des réunions de lames d'acier supportant directement ou par l'intermédiaire d'ouvrages de sellerie, la caisse de la voiture. Les ressorts qui produisent les mouvements dans les montres ou autres machines analogues, sont composés d'une lame en acier qui s'enroule circulairement autour d'un arbre, et qui, comprimée par un cylindre qui les contient, tend à se dérouler en produisant un mouvement de rotation. Il y a en outre des ressorts *spiraux* qui ont pour objet de régler les mouvements du pendule ou balancier : ce sont des petits fils d'acier de la grosseur d'un cheveu enroulés à la façon des ressorts à boudin. On emploie encore des lames de ressorts dans les montres à répétition, comme dans les tableaux-pendules, pour imiter une sorte de sonnerie en les faisant frapper par un marteau. Dans les fusils, il y a plusieurs ressorts qui tous sont composés d'une lame d'acier recourbée sur elle-même. Dans les serrures ordinaires, les ressorts comprimés par l'action de la clef ou par tout autre objet chassent le petit pène lorsque celui-ci est rendu libre; c'est en effet contre un ressort qu'on agit lorsqu'on appuie sur le bouton de pène pour ouvrir une serrure. Les ressorts sont encore employés pour forcer une porte à se refermer d'elle-même, pour agir sur les sonneries de porte, pour faire fermer les mouchettes, etc. La force des ressorts serait un moyen de mesure très commode, si une foule de causes ne la faisait varier : aussi les *dynamomètres* (*voy.*), balances *romaines*, etc., ne peuvent-ils servir que pour une simple approximation. L. L.

RESSORT, étendue, droit de juridiction (*voy.* ce mot). Le jugement en *dernier ressort* est celui qui ne peut être attaqué par la voie de l'appel (*voy.*). On dit *l'étendue d'un ressort*, pour exprimer le territoire dans lequel un tribunal exerce sa juridiction, ou un officier public ses fonctions. Au XIV^e^ siècle, on employait le mot *ressort* pour désigner l'autorité à laquelle ressortissaient les hommes ou les choses. On lit dans Froissart : « Le roi d'Angleterre, comme *ressort*, les devoit appaiser. » E. R.

RESTAURATION, mot qui signifie rétablissement, le latin *instauratio*. On restaure un édifice, un tableau; on dit même restaurer l'homme, ce qui signifie lui rendre des forces par le moyen des aliments. Viennent ensuite les acceptions historiques du mot. Pour la *restauration des lettres*, *voy.* RENAISSANCE.

Le retour des Stuarts en Angleterre, en 1660, après la mort de Cromwell (*voy.* GRANDE-BRETAGNE, CHARLES II; les art. DALRYMPLE, GUIZOT, etc.), et celui des Bourbons en France, après la chute de Napoléon (*voy.* LOUIS XVIII, CHARLES X, ainsi que TALLEYRAND, DALBERG,

JAUCOURT, LOUIS), furent des restaurations politiques. Un grand nombre de partisans des Bourbons s'imaginèrent qu'une telle réintégration n'est complète qu'autant qu'on rétablit toutes choses sur l'ancien pied : ils travaillèrent donc à reconstruire la vieille monarchie avec toutes ses institutions, surtout avec les priviléges nobiliaires (*voy.* CHAMBRE INTROUVABLE, POLIGNAC, LA BOURDONNAYE, CLAUSEL DE COUSSERGUES, etc.). Il se forma ainsi un parti qu'on désigna sous le nom d'*ultra-royalistes*, ou simplement d'*ultras* (*voy.* MONTESQUIOU, VILLÈLE, CORBIÈRE, etc.). D'accord dans leur désir de restaurer l'ancien régime, ils se divisaient sur les moyens à employer pour y arriver et sur le point où il était convenable de s'arrêter; quelques-uns ne parlaient de rien moins que d'en revenir à la féodalité et au catholicisme du moyen-âge. C'est en écoutant des conseillers si imprudents que la Restauration s'est perdue en France (*voy. révolution de* JUILLET 1830) : elle eût sans doute échappé à cette catastrophe, si elle avait prêté l'oreille à des amis plus sages (*voy.* RICHELIEU, DESSOLLES, PASQUIER, DECAZE, *Gouvion* SAINT-CYR, CHATEAUBRIAND, LA FERRONNAYS, MARTIGNAC, *Journal des* DÉBATS, ou même à de généreux ennemis (*voy.* LA FAYETTE, MANUEL, *Benjamin* CONSTANT, FOY, PÉRIER, etc.). M. Capefigue a publié (d'abord sous l'anonyme d'*un Homme d'état*) une *Histoire de la Restauration*, Paris, 1832 et suiv., 10 vol. in-8°; on en doit une autre à M. Louis de Carné : *Essai sur l'histoire de la Restauration* (2e éd., Paris, 1835, 2 vol.).

Le mot de restauration a été ensuite appliqué à la science politique, qu'on a essayé de restaurer dans le même esprit, en repoussant la théorie des droits imprescriptibles de l'humanité, de la liberté et de l'égalité, de la souveraineté du peuple et du contrat social, pour y substituer celle du droit divin et de la tradition des vieux temps. C'est surtout l'ouvrage de M. Louis de Haller (*voy.*) qui, sous ce titre, eut un grand retentissement. X.

RESTAURATION DES TABLEAUX. Sous ce terme général, on comprend plusieurs opérations qui toutes ont pour but de prolonger l'existence des tableaux précieux, quand par l'effet de la vétusté ou de quelque accident, ils se trouvent en voie de détérioration.

Le vernis est ordinairement ce qui s'altère le premier : il devient jaune et perd sa transparence. On l'enlève, au moyen d'un frottement très léger, exécuté avec la résine en poudre ou un mélange d'huile, d'alcool et d'essence de térébenthine, dont on imbibe de petits tampons de coton.

Quand la toile d'un tableau présente des solutions de continuité ou que les couleurs s'en détachent par écailles, il faut enlever la peinture et la transporter sur une toile neuve : c'est ce qu'on appelle faire un *rentoilage*.

Avant de commencer l'opération et pour mettre le tableau à l'abri de tout accident, on colle sur la peinture plusieurs doubles de papier qui forment un cartonnage; alors on enlève la vieille toile en l'humectant avec un éponge, et on applique la peinture sur une toile neuve, après avoir enduit l'un et l'autre d'une couche de colle. Quand cette dernière est à peu près sèche, on promène un fer à repasser sur toute la surface du tableau, d'abord pour la rendre bien unie, et ensuite pour faire fondre la gélatine qui se trouve dans la colle de pâte et dont l'effet est de recoller les écailles de couleur en pénétrant dans les fissures. Enfin on décolle le cartonnage à l'aide d'une éponge mouillée, et le tableau se trouve rentoilé.

Lorsqu'on a une peinture à enlever de dessus un panneau, on commence, ainsi que dans le procédé ci-dessus, par appliquer un cartonnage, ensuite on scie le panneau par petits carrés que l'on enlève avec un ciseau, et on achève de l'amincir au moyen d'une râpe ou d'un petit rabot jusqu'à ce qu'on puisse enlever tout le bois, en l'humectant avec une éponge; quand on est arrivé à l'impression en détrempe, qui se trouve toujours sous ce genre de peinture, on enlève cette préparation au moyen d'un grattoir, et le reste de l'opération n'est plus qu'un rentoilage ordinaire.

Quand on a enlevé et rentoilé un tableau, il reste encore à le nettoyer, et pour cela on commence par l'imprégner d'huile de noix ou de pavot, ensuite on le lave

avec des dissolutions alcalines étendues d'eau ou avec du savon noir mêlé d'huile.

Après le nettoyage, on bouche les trous avec un mastic composé de colle et de craie, que l'on égalise avec soin pour le mettre de niveau avec la toile, et on livre le tableau à l'artiste chargé des *repeints :* cette dernière opération exige encore beaucoup de soins et de précautions. Pour approcher autant que possible des anciennes teintes, il est bon de frotter d'huile la partie que l'on veut repeindre et de l'essuyer ensuite avec du coton, les couleurs auront pris ainsi une teinte claire sur laquelle il faut se guider : on sait que les couleurs à l'huile foncent toujours en séchant, de sorte qu'en tenant les repeints plus clairs, on arrive, par la dessiccation, au ton de l'ancienne peinture. C-B-S.

RESTIF ou RÉTIF DE LA BRETONNE (NICOLAS-EDME), l'un des plus féconds romanciers et des plus bizarres écrivains, naquit à Sacy, près d'Auxerre, le 22 nov. 1734. Fils d'un paysan, il avait un frère ecclésiastique, sous lequel il étudia le français et le latin. Son ardente imagination, son tempérament de feu se développèrent prématurément. Encore enfant, il captivait l'attention de ses camarades par des histoires improvisées. Apprenti imprimeur, il fut chassé pour ses mauvaises mœurs, vint à Paris, et forma les liaisons les plus crapuleuses. Rentré plus tard dans une imprimerie, il se fit auteur et débuta par 4 vol. in-12, en 1767. Le succès de ses premiers romans lui tourna la tête : il se crut le premier homme du siècle, et comme le vent soufflait aux réformes, il émit ses idées sur tout. Telle était la facilité de son travail, qu'il composait, dictait et imprimait en même temps. Dès 1791, il se vantait d'avoir livré à la presse 1,632 histoires.

Des 200 et quelques volumes que Restif a publiés, on lit à peine aujourd'hui le roman intitulé : *Le Paysan perverti* (1776, 4 vol. in-12). La Harpe dit que « c'est une suite de tableaux sans ordre et sans liaison, où l'on vous présente tour à tour un mauvais lieu, la prison, la Grève, une guinguette, une école de philosophie, un consistoire, une taverne, une église, le salon d'une femme de la cour et le galetas d'une prostituée. » Quoiqu'il juge sévèrement l'auteur, il lui trouve de la sensibilité et de l'imagination. Nous ajouterons que la hardiesse et l'énergie se rencontrent souvent dans les tableaux de Restif. Malheureusement le cynisme dépare la plupart de ses productions, et jamais cet esprit fécond n'a rencontré de ces moments heureux où ses qualités, à l'exclusion de ses défauts, se soient réunies pour laisser, comme l'abbé Prévost, un épisode immortel.

Restif ne put se faire élire député à la Convention; mais il en obtint, en 1795, un secours de 2,000 livres, comme auteur de plusieurs ouvrages *de morale !* A la création de l'Institut, il se mit sur les rangs pour la seconde classe, et fut repoussé avec une juste indignation. Il mourut à Paris, en février 1806. Des esprits solides peuvent tirer parti de quelques-unes de ses idées; mais la réhabilitation de sa mémoire qu'on a récemment tentée est impossible. J. T-V-S.

RESTITUTION (ÉDIT DE), 1629, *voy.* FERDINAND II, empereur d'Allemagne.

RESTRICTION MENTALE, *reservatio mentalis*, *voy.* CASUISTE et SERMENT.

RÉSURRECTION, retour de la mort à la vie, du latin *resurgere*, se relever, *voy.* JÉSUS-CHRIST, PAQUES, JUGEMENT DERNIER et MIRACLES.

RETABLE, décoration particulière qui encadre les autels placés dans les chapelles des églises catholiques. Pour les retables des églises gréco-russes, *voy.* ICONOSTASE.

RÉTIF DE LA BRETONNE, *voy.* RESTIF.

RÉTINE, *voy.* OEIL.

RÉTINOLÉS, *voy.* ONGUENT.

RÉTORSION (*retorsio*, de *retorqueo*, retourner), sorte de réfutation par laquelle on retourne l'argument d'un adversaire contre lui-même. Le rhéteur Corax s'était engagé à n'être payé des leçons qu'il donnait à Tisias que quand celui-ci aurait gagné sa première cause. Le cours fini, il demanda le prix convenu; l'élève prétendit ne rien devoir, et rétorqua à son maître ses propres conditions par cet argument digne de ces deux

sophistes : « Si l'on me condamne, suivant notre convention, je ne vous dois rien; si je gagne mon procès, je suis quitte envers vous. » Les dilemmes incomplets donnent souvent lieu à rétorsion. *Voy.* Dilemme. J. T-v s.

RÈTRACTATION, désaveu formel d'une déclaration qu'on a faite, d'une doctrine qu'on a enseignée. On sait comment Luther, à la diète de Worms (1521), répondit à la demande qui lui fut faite de la part de l'Empereur s'il rétractait ce qu'on appelait ses hérésies. L'évêque Cranmer (*voy.*) n'eut pas la même fermeté; mais avant de monter sur le bûcher, il rétracta au moins le désaveu qu'on lui avait arraché précédemment. Galilée (*voy.*), après avoir affirmé que la terre faisait sa révolution autour du soleil, et non *vice versâ*, dut se rétracter; mais il ne put renfermer dans son sein ce cri de la conscience : *E pur si muove!* Z.

RETRAITE. C'est, dans l'art militaire, un mouvement rétrograde d'une armée ou d'un corps de troupes, lorsque ce mouvement s'étend à une ou plusieurs marches de distance. Une retraite est, le plus souvent, déterminée par une nécessité impérieuse, comme la perte d'une bataille ou des circonstances qui ont lieu simultanément sur un autre point, et par suite desquelles un corps d'armée peut craindre de voir ses communications compromises ou se trouve en dehors du système général des opérations. Mais une retraite peut aussi n'être qu'une simple manœuvre stratégique, ayant pour objet, soit d'éviter une action, soit de prendre une position plus avantageuse et plus rapprochée de ses magasins, soit d'attirer, comme fit Napoléon à Austerlitz (*voy.*), l'ennemi sur un champ de bataille choisi d'avance, en lui inspirant en même temps une présomption souvent fatale. Dans l'un et l'autre cas, une retraite est considérée avec raison comme une opération extrêmement délicate, et d'autant plus difficile qu'elle se prolonge davantage. L'effet naturel d'un mouvement rétrograde, en présence de l'ennemi, est de jeter l'inquiétude et le découragement dans les troupes qui battent en retraite, et d'accroître dans la même proportion la confiance et l'audace de leurs adversaires : de là une cause de désordre qui tend incessamment à s'aggraver, surtout si la retraite n'a pas été prévue et préparée à l'avance, si elle a lieu devant un ennemi victorieux, et si cet ennemi n'a pas été tellement affaibli qu'il ne puisse profiter de ses avantages. La désorganisation peut alors se mettre dans l'armée; le temps manque pour y remédier, et souvent une retraite se change en *déroute* (*voy.* ce mot et Fuite). Lors même qu'une retraite n'est qu'un mouvement volontaire et calculé, la nécessité de ralentir sa marche afin de ne rien laisser en arrière, et la difficulté de bien choisir ses positions en présence d'un ennemi qui, n'éprouvant pas les mêmes embarras, peut donner à sa poursuite toute l'énergie qu'il veut, et forcer à recevoir la bataille sur un terrain défavorable, rendent l'opération très dangereuse. L'art de faire une retraite après une bataille perdue a manqué à de grands capitaines; et, aux yeux des hommes de guerre, une belle retraite vaut une victoire. Il est des cas où il peut être utile à un général en retraite de livrer une bataille, afin d'affaiblir l'ennemi et d'arrêter sa poursuite. C'est ainsi que, dans la campagne de 1796, en Allemagne, Jourdan, dans sa retraite de la Naab à la Lahn, livra à l'archiduc Charles la bataille de Wurtzbourg, et Moreau (*voy.* ces noms), dans des circonstances à peu près semblables, remporta la victoire de Biberach. Cette retraite de Moreau, de Pfaffenhofen à Huningue, qui dura 47 jours, a souvent été citée comme une des belles opérations militaires des temps modernes. Une des plus malheureuses est celle de la campagne de Russie, en 1813, dite de la Bérézina (*voy.*). Les Anglais ont eu à déplorer récemment des désastres analogues, mais sur une plus petite échelle : nous voulons parler de leur retraite de Kaboul jusqu'à l'Indus, en 1842. Dans l'antiquité, la plus fameuse retraite est celle des Dix-Mille (*voy.*), si bien décrite par Xénophon. A. B.

RETRAITE, *voy.* Pensions.

RETRANCHEMENT. En terme de fortifications, un retranchement est un obstacle naturel ou artificiel dont on se sert pour mettre un poste en état de défense. Les ravins, les cours d'eau, les lacs,

les marais, les escarpements, les bois, sont autant de retranchements formés par la nature, dont l'expérience et le simple bon sens savent tirer parti pour mettre une position militaire à l'abri de toute surprise. Mais comme ils ne sont pas toujours suffisants, on a recours à l'art pour les compléter et les rendre capables d'une plus forte résistance. On fait alors des retranchements qui consistent en un fossé sur le bord duquel les défenseurs placent les déblais de leur côté.

Les anciens, et surtout les Romains, ne s'établissaient jamais dans une position quelconque sans s'y retrancher, fût-ce même pour une seule nuit. Les peuples sauvages, mus par le seul instinct de leur conservation, se retranchent eux-mêmes et règlent la forme de leurs retranchements sur la nature des armes avec lesquelles ils doivent être attaqués. Les retranchements sont donc les éléments primitifs de la fortification, et l'on conçoit qu'ils ont dû se modifier successivement à mesure que des inventions nouvelles sont venues modifier l'art de la guerre : c'est en combinant leur tracé et leur relief avec la forme du terrain et suivant les principes de la fortification qu'on donne aux retranchements toute la force dont ils sont susceptibles. Quelquefois on les forme de plusieurs ouvrages détachés, disposés de manière à se flanquer réciproquement ; quelquefois ils ont un développement continu de plusieurs lieues, et prennent alors le nom de *lignes*; ils sont établis ainsi sur la frontière d'un pays pour en défendre l'entrée. Dans tous les cas, il est nécessaire de réserver des coupures de distance en distance pour donner passage aux défenseurs et leur permettre de faire des sorties contre les assaillants. C-TE.

RÉTROACTIVITÉ. Ce terme de jurisprudence, formé de *retrò* et d'*agere*, exprime la qualité d'agir en arrière, c'est-à-dire sur le passé. L'art. 2 du Code civil s'exprime ainsi : « La loi ne dispose que pour l'avenir; elle n'a point d'effet *rétroactif*. » Si ce principe n'était pas constamment observé, dit Favard de Langlade, il n'y aurait plus de sûreté pour les personnes ni pour les propriétés. Cette règle, dont l'application peut donner naissance à un grand nombre de questions délicates, doit néanmoins recevoir plusieurs exceptions, et notamment dans le cas où le législateur statue expressément sur des faits passés. Il existe en effet plusieurs exemples de lois rétroactives. Ainsi la loi du 14 nov. 1792 a aboli toutes les substitutions, même celles qui n'étaient pas encore ouvertes; et la loi du 17 nivôse an II a fait remonter au 14 juillet 1789 l'égalité absolue des partages entre tous les co-successibles. Une loi qui interprète une loi antérieure, dont le sens était douteux, s'applique même aux faits passés; mais sans porter atteinte aux droits acquis d'une manière définitive en vertu de jugements ou de conventions. Il en est de même de la loi qui valide des actes entachés d'irrégularités : telle est la loi du 4 sept. 1807, relative à la rectification des inscriptions hypothécaires dans lesquelles l'époque d'exigibilité de la créance avait été omise.

Pour que la loi pénale puisse être appliquée à l'auteur d'un délit, il faut qu'elle ait été déjà en vigueur au moment de l'action coupable : tel est le vœu de l'art. 4 du Code pénal. Toutefois, d'après un arrêt de la Cour de cassation, du 19 févr. 1813, cette règle doit être modifiée pour le cas où une loi nouvelle aurait *modéré* la peine portée par la loi en vigueur lors de crime. A plus forte raison l'accusé doit-il être absous, si, avant le jugement, la criminalité de son action est entièrement abolie.

On consultera avec fruit l'excellente dissertation publiée par M. Blondeau, sous le titre d'*Essai sur ce qu'on appelle effet rétroactif des lois* (*Thémis*, t. VII, p. 289). E. R.

RETZ (GILLES DE LAVAL, baron DE) ou *Ra)z**, maréchal de France, naquit vers l'an 1396. Après avoir, à l'âge de 20 ans, perdu son père, Guy II de Laval (*voy.*), et servi pendant quelques années le duc de

(*) Retz (*Radesiarum*), qu'on écrivait encore Rayz, Reys ou Reez, aujourd'hui chef-lieu d'arroud. du dép. de la Loire-Inférieure, formait autrefois un domaine qui fut longtemps dans la possession de la famille de Laval. C'est en faveur de la maison de Gondi qu'il fut élevé en duché-pairie, en 1581. Louis XIV en fit abattre le château en 1659, et il échut à la maison de Villeroy en 1677.

Bretagne, il passa au service du roi de France Charles VII. On le voit s'y distinguer en plusieurs occasions, et notamment en 1429, au siége d'Orléans, où il combattit à côté de la Pucelle. Il assista, le 17 juillet de la même année, au sacre du roi dans la cathédrale de Reims, et reçut le même jour le bâton de maréchal. Il continua de se signaler dans plusieurs actions militaires, et fut comblé de biens et d'honneurs. On ne lui reprochait jusqu'alors qu'un luxe extravagant, qui avait considérablement entamé son immense fortune. Cependant il se livrait à des crimes secrets dont l'évêque de Nantes, dans une visite diocésaine, reçut la révélation. D'accablantes accusations s'élevèrent de toutes parts contre le maréchal; l'inquisition se mêla de l'affaire. Traduit devant un tribunal composé de magistrats et de dignitaires de l'Église, le maréchal de Retz, après avoir d'abord décliné avec hauteur cette juridiction, se décida enfin, sous la menace de la question, à faire l'aveu de tous les forfaits dont il était accusé. Il fut constaté, d'une manière irrécusable, qu'il avait, depuis environ 14 ans, attiré dans ses châteaux ou fait enlever plusieurs centaines d'enfants des deux sexes, pour assouvir sur eux une épouvantable luxure, en appelant à son aide toutes les cruautés imaginables. A ces horreurs se mêlaient les actes les plus étranges, des sacrifices aux esprits des ténèbres, afin d'en obtenir les moyens de réparer le désordre de sa fortune, des aumônes aux pauvres, de fastueuses cérémonies religieuses dans sa chapelle, desservie par des jeunes gens prostitués à ses débauches. Déclaré, par sentence du 25 oct. 1440, coupable d'apostasie, d'hérésie, d'invocation des démons, de sodomie et de violation des immunités ecclésiastiques, le maréchal de Retz fut livré au bras séculier. Il devait être brûlé vif; mais, en considération de ses dignités, il fut étranglé et déposé seulement un instant sur le bûcher, d'où sa famille fit enlever son corps. Le manuscrit, en latin, de la procédure instituée contre lui, est conservé à Nantes, dans les archives de la préfecture. A. B.

RETZ (Jean-François Paul de Gondi, cardinal de), fils d'Emmanuel de Gondi, gouverneur des galères, issu d'une famille florentine*, naquit à Montmirail en 1614. Destiné à l'état ecclésiastique, son éducation fut confiée à Vincent de Paul. Mais ses inclinations n'avaient pas été consultées; et, pour se soustraire à la carrière qu'on voulait lui imposer, il s'afficha tour à tour comme homme à bonnes fortunes, duelliste et conspirateur. Cependant, lorsqu'il se vit condamné, après tout, à être homme d'église, il résolut de se distinguer dans son ordre, étudia la théologie avec succès, et opéra même une conversion qui fit grand bruit. Il venait de recevoir le bonnet de docteur (1643), lorsqu'il fut nommé coadjuteur de Paris. Dès lors, il prêcha dans la cathédrale aux applaudissements de toute la ville. Avide de popularité, il chercha à accroître la sienne à l'aide de nombreuses largesses qui le forcèrent à contracter des dettes. Néanmoins, lorsque survinrent les troubles de la minorité de Louis XIV, il ne se jeta pas de gaîté de cœur dans les factions; et, dans les premières émotions causées par la lutte du parlement et de la cour, il

(*) La baronnie de Retz était passée dans la maison de Gondi par le mariage (1565) de Catherine de Clermont avec Albert de Gondi, né à Florence en 1522, que Catherine de Médicis avait amené avec elle en France (1533). La protection de cette princesse lui valut un avancement rapide, et il reçut, en 1573, le bâton de maréchal du roi Charles IX, qui lui confia certaines missions, ainsi que Henri III. Le maréchal mourut en 1602, laissant une grande fortune et une réputation équivoque; on l'accuse d'avoir conseillé la Saint-Barthélemy. Son frère, Pierre de Gondi, né à Lyon, en 1533, embrassa l'état ecclésiastique, fut nommé évêque de Langres en 1565, et transféré au siége de Paris cinq ans plus tard. Successivement chancelier, grand-aumônier de la reine, femme de Charles IX, et administrateur de ses domaines, il remplit sous les rois Henri III et Henri IV diverses missions près de la cour de Rome, et mourut à Paris en 1616. Son neveu Henri lui succéda sur le siége épiscopal de Paris. Mis à la tête des affaires, avec le maréchal de Schomberg, il eut à se reprocher d'avoir conseillé à Louis XIII la guerre contre les Huguenots; il l'y suivit et mourut à Béziers, le 3 août 1622. Il eut pour successeur son frère puîné, Jean-François, en faveur duquel Paris fut élevé au titre d'archevêché. Philippe-Emmanuel, père du cardinal de Retz, d'abord coadjuteur de Jean-François, était le second fils d'Albert de Gondi. Né à Limoges, en 1581, il entra dans la congrégation de l'Oratoire après la mort de sa femme, et mourut à Joigny en 1662. On sait qu'il fit les frais du premier établissement des prêtres de la mission en France (*voy. Vincent de Paul*). S.

parut disposé à servir les intérêts de la régente Anne d'Autriche. Le jour de l'emprisonnement de Broussel (*voy.* FRONDE, T. XI, p. 724), il sortit en habit pontifical et avec son rochet, s'élança au milieu de la mêlée, harangua le peuple et parvint à le calmer. Ce service fut mal apprécié par la régente : le coadjuteur, blessé de cette ingratitude, se jeta dès lors (comme on l'a dit à l'art. cité) dans le parti de la Fronde dont il devint bientôt le chef. Véritable tribun populaire, il tint pendant quelque temps dans ses mains les destinées de la monarchie, et ce fut à cette époque qu'il obtint la pourpre romaine, malgré Mazarin, dont il avait espéré occuper la place. Mais les Parisiens se lassèrent, sa puissance fut de courte durée : le parlement fit des ouvertures à la cour, un traité fut signé le 24 oct. 1648 (*ibid.*, p. 725); et, à partir de ce moment, l'influence du cardinal était détruite : il ne fit plus que louvoyer entre les princes, la bourgeoisie et la cour, sans s'arrêter à aucun parti décisif. Enfin, victime de ses propres intrigues, il fut enlevé en 1652 et jeté à la Bastille, puis transféré au château de Nantes, d'où il s'évada. Mais son existence politique était terminée : le reste de sa vie active se passa en courses vagabondes en Espagne, en Italie, en Hollande. En 1655, il assita au conclave où le cardinal Chigi (*voy.* ALEXANDRE VII), fut élu pape. Après la mort de Mazarin, il rentra en France, et consentit (1661), à échanger l'archevêché de Paris contre le titre d'abbé de Saint-Denis, feignit même de vouloir renoncer au chapeau de cardinal, et passa ses dernières années dans une retraite qui contrastait avec l'agitation de sa vie passée. Il fit néanmoins encore une fois le voyage de Rome, et continua de cultiver la société de M^me^ de Sévigné, chez qui il voyait le vieux Corneille, Molière et Boileau, et entendait la lecture de leurs ouvrages. Le cardinal de Retz mourut à Paris à l'hôtel de Lesdiguières, le 24 août 1679. C'était un génie brillant, un esprit fin, un caractère intrépide, à qui il ne manqua, pour prendre place parmi les hommes d'état, qu'un système de conduite et un but déterminé. « On a peine à comprendre, dit le président Hénaut (*Abrégé chron. de l'hist. de Fr.*, à l'année 1679), comment un homme qui passa sa vie à cabaler n'eut jamais de véritable objet. Il aimait l'intrigue pour intriguer : esprit hardi, délié, vaste et un peu romanesque; sachant tirer parti de l'autorité que son état lui donnait sur le peuple, et faisant servir la religion à sa politique; cherchant quelquefois à se faire un mérite de ce qu'il ne devait qu'au hasard, et ajustant après coup les moyens aux événements. Il fit la guerre au roi; mais le personnage de rebelle était ce qui le flattait le plus dans la rébellion. Magnifique, bel-esprit, turbulent, ayant plus de saillies que de suite, plus de chimères que de vues; déplacé dans une monarchie, et n'ayant pas ce qu'il fallait pour être républicain, parce qu'il n'était ni sujet fidèle, ni bon citoyen. Aussi vain, plus hardi, et moins honnête homme que Cicéron; enfin plus d'esprit, moins grand et moins méchant que Catilina. » Comme écrivain, le cardinal de Retz possède surtout le grand mérite de savoir exposer les questions les plus complexes dans un style admirable de netteté. Il publia, à 18 ans, l'*Histoire de la conjuration de Fiesque*, où le luxe des détails trahit seul la jeunesse de l'écrivain. Mais ses *Mémoires* (1^re^ éd., Nancy, 1717, 3 vol. in-12; coll. de Petitot, 2^e^ série, t. XLIV-XLVI), dont le manuscrit, confié par lui en mourant à un de ses amis, existe à la Bibliothèque royale, sont son œuvre capitale. L'art avec lequel il fait revivre et met en scène les principaux personnages de son temps, et la sagacité qu'il déploie dans l'appréciation des événements, ne sauraient être surpassés et se mêlent, dans ces Mémoires, à l'intérêt toujours soutenu d'une narration vive et animée. A. B.

REUCHLIN (JEAN), connu aussi sous le nom de *Capnion* (traduction grecque du nom allemand, en le dérivant de *Rauch*, fumée), naquit à Pforzheim (Bade), en 1455, d'une famille distinguée, et fut mis à l'école à Schélestadt, où il se fit remarquer par son zèle et par ses bonnes mœurs. Sa belle voix le fit attacher à la chapelle du margrave Charles de Bade, qui le choisit pour accompagner dans ses voyages son fils Frédéric,

depuis évêque d'Utrecht. Il vint, en 1473, avec son élève à Paris, où il passa deux années à suivre les leçons des professeurs les plus célèbres. De retour dans sa patrie, il étonna ses compatriotes par sa profonde connaissance des langues anciennes, dont il donna des preuves en publiant un dictionnaire latin, sous le titre de *Breviloquus*, et une grammaire grecque, la première qui ait vu le jour en Allemagne. Il revint en France en 1478, étudia le droit à Orléans, tout en y enseignant le grec, et prit à Poitiers le bonnet de docteur; puis, il retourna en Allemagne, où il s'attacha au comte Éberhard de Würtemberg, qui s'en fit accompagner, comme du meilleur latiniste de l'Allemagne, lors de son voyage à Rome, en 1487. Reuchlin profita de son séjour en Italie pour explorer toutes les richesses littéraires que renfermaient Florence et Rome, et pour se lier avec les savants les plus illustres de ce pays. En 1492, l'empereur Frédéric III lui conféra le titre de comte palatin et de conseiller impérial, et lui fit cadeau d'un précieux manuscrit hébreu de l'Ancien-Testament. Après la mort d'Éberhard, qui n'avait jamais voulu se séparer de lui, Reuchlin se rendit à la cour de l'électeur palatin Philippe, où il passa plusieurs années; et lorsque ce prince, noirci par la calomnie, fut excommunié, il partit pour Rome, et défendit son bienfaiteur avec tant d'habileté et d'éloquence qu'il le fit absoudre par Alexandre VI. Philippe reconnaissant voulait le retenir auprès de sa personne; mais Reuchlin crut se devoir au successeur de son premier protecteur Éberhard, et retourna dans le Würtemberg, où il fut nommé président du tribunal de la ligue formée par les princes de Souabe contre les prétentions de la maison de Bavière. Malgré les nombreuses occupations que lui donna cette place, il trouva le temps de publier une traduction des psaumes pénitentiaux, ainsi qu'une grammaire et un dictionnaire hébraïques, et de corriger la version de la Bible. En cherchant à dissiper les ténèbres encore si épaisses à cette époque, il ne pouvait manquer de s'attirer beaucoup d'ennemis. Un juif baptisé, Jean Pfefferkorn, et le dominicain Jacques Hoogstraten (*voy.*), se mirent à la tête de ceux qui, dans leur zèle aveugle, attaquaient l'étude de l'hébreu comme dangereuse. Ils parvinrent à persuader à l'empereur Maximilien que tous les livres des juifs, à l'exception de l'Ancien-Testament, devaient être brûlés; cependant, tout en donnant l'ordre de les livrer aux flammes, l'Empereur voulut que l'on consultât un savant laïque : c'est ce qui sauva la littérature orientale. Reuchlin adressa à Maximilien un écrit, où il soutenait que loin de nuire au christianisme, ces livres ne pouvaient servir qu'à sa glorification, parce qu'en les étudiant, on s'instruisait, et qu'on se préparait à combattre vaillamment pour la cause de la religion chrétienne. Cette démarche irrita encore davantage ses ennemis; et il en résulta une guerre de plume qui dura dix ans. La question fut finalement portée devant le Saint-Siége. L'Empereur engagea le pape à imposer silence aux adversaires de Reuchlin, parmi lesquels on comptait les universités de Paris, de Louvain, d'Erfurt et de Mayence; mais cette recommandation eut peut-être moins d'influence sur la décision du procès que la publication des *Epistolæ obscurorum virorum* (*voy.* ÉPITRE et HUTTEN), où les adversaires de Reuchlin étaient couverts de ridicule. L'archevêque de Spire, arbitre nommé par le pape, prononça en faveur de Reuchlin. Bientôt, la querelle de Luther et de Tetzel détourna l'attention des princes et des savants. Cependant de nouveaux nuages vinrent obscurcir les derniers jours de Reuchlin. Le duc Ulric ayant attaqué la ville de Reutlingen, qui était entrée dans la ligue de Souabe, et ses confédérés s'armant pour sa défense, Reuchlin, qui ne voulait pas avoir à se prononcer sur la conduite de son souverain, donna sa démission et se retira à Ingolstadt, en 1520. Appelé à Wittenberg, il refusa la place qu'on lui offrait dans l'université de cette ville, et y fit recevoir Melanchthon. La peste ayant éclaté, en 1522, à Ingolstadt, il se réfugia à Tubingue; mais déjà atteint d'une jaunisse incurable, il se fit transporter peu de temps après à Stuttgart, où il mourut, le 30 juin 1522, laissant par testament sa belle bibliothèque

à sa ville natale. On peut voir sur cet humaniste célèbre, l'un des hommes qui ont eu le plus de part à la restauration des lettres en Allemagne, le t. 1^er^ de l'ouvrage de Meiners, intitulé : *Biographies des hommes célèbres du temps de la renaissance des lettres* (Zurich, 1795). *C. L.*

REUSS (PRINCIPAUTÉS DE). On en compte quatre : celles de GERA, de GREITZ, de SCHLEITZ et de LOBENSTEIN-EBERSDORF, aujourd'hui en la possession de deux lignes de la même maison : la ligne aînée, ou celle de R.-Greitz, et la ligne cadette qui se subdivise en R.-Schleitz et R.-Lobenstein-Ebersdorf (*voy.* l'art. suivant). Ces principautés, situées dans l'ancien Voigtland, entre les montagnes de la Thuringe et l'Erzgebirge, ne forment pas un tout continu, mais sont divisées en deux parties d'inégale grandeur, dont la principale, comprenant les seigneuries de Greitz, Burg, Schleitz, et Lobenstein avec le bailliage de Saalbourg, est bornée au nord et à l'est par le royaume de Saxe et par Saxe-Weimar, au sud par la Bavière, à l'ouest par Saxe-Cobourg et Schwarzbourg-Rudolstadt ; tandis que la seconde, la principauté de Gera, commune aux deux branches de la ligne cadette, est enclavée dans les territoires de Saxe-Altenbourg, de la Saxe royale et de la Saxe prussienne. Ces deux petits pays, qui font partie de la Confédération germanique (*voy.*), n'ont en tout qu'une superficie carrée de 28 $\frac{1}{2}$ milles* et une population de 103,000 hab. professant la religion protestante, à l'exception de 300 juifs. Le sol est montagneux; mais il offre des vallées fertiles, surtout celles qui sont arrosées par la Saal et l'Elster ; cependant il ne produit pas une quantité suffisante de grain pour la nourriture des habitants. L'industrie est dans un état florissant. Il y a des manufactures de laine et de coton, des fabriques de bas, de chapeaux, de porcelaine, de tabac, des tanneries, des filatures, des brasseries, qui alimentent un commerce assez important. L'alun, le vitriol, le fer, le plomb, le cuivre que fournissent les mines sont travaillés dans le pays même. L'instruction publique est dans un état satisfaisant. Les écoles de Gera et de Greitz et le lycée de Schleitz sont bien organisés. La seconde de ces villes a aussi une école normale et un séminaire.

La forme du gouvernement est une monarchie limitée par des États, qui se composent des possesseurs des biens nobles ayant voix virile, et des deux premiers conseillers municipaux de Gera, Schleitz et Lobenstein, Tanna et Saalbourg. Ces États ont seulement voix consultative en ce qui concerne la législation; mais ils votent les impôts. Les princes, qui ne reçoivent pas de liste civile, disposent à leur gré des revenus des biens domaniaux. Une commission nommée par les États révise chaque année les dépenses publiques : elle a le droit de faire des représentations.

Ces principautés réunies fournissent à l'armée fédérale un bataillon d'infanterie légère de 750 hommes. Elles partagent, avec les principautés de Hohenzollern, de Liechtenstein, de Lippe et de Waldeck, la 16^e^ voix dans les séances ordinaires de la diète ; mais elles ont chacune une voix dans le plenum. On en évalue le revenu public à 330,000 thalers. *C. L.*

REUSS (MAISON DE). Cette maison princière tire son origine de HENRI, comte *de Gleitsberg* ou *Glitzberg*, descendant des comtes de Luxembourg, qui vivait vers 1084. Son fils, HENRI II, réunit sous son autorité tout le Voigtland ; mais HENRI III, son successeur, partagea ses possessions entre ses quatre fils, qui devinrent la souche des quatre lignes *de Weida*, *de Plauen*, *de Greitz* et *de Gera*. La ligne de Greitz s'éteignit en 1236; celle de Weida en 1532; et celle de Gera en 1550. Quant à celle de Plauen, elle se subdivisa, dès 1307, en deux branches, dont l'aînée acquit, en 1426, le bourgraviat de Meissen et le titre de prince qui y était attaché, mais s'éteignit également en 1572. La ligne cadette, la seule qui subsiste encore aujourd'hui, doit son origine à HENRI-LE-JEUNE, surnommé *Ruse* (*Ruthenus*). Elle se subdivisa, en 1535, en trois branches, dont la seconde s'éteignit en 1616. La branche aînée, après un nouveau partage de ses

(*) En kilom. carrés, d'après M. Balbi : Reuss-Greitz, 374; R.-Schleitz, 535, et R.-Lobenstein-Ebersdorf, 624 ; total, 1,533, c'est-à-dire trois fois le dép. de la Seine. Population, 24,000, 30,000, et 27,500 hab.; total : 81,500. S.

possessions, les réunit en 1763 : c'est la ligne actuelle de *Reuss-Greitz*. La branche cadette se divisa aussi, en 1647, en quatre lignes: celles *de Gera*, *de Schleitz*, *de Saalbourg* et *de Lobenstein*. La ligne de Schleitz s'éteignit en 1666; mais, dans le partage de ses possessions, Schleitz étant échu à la ligne de Saalbourg, celle-ci prit le nom de *Reuss-Schleitz*, qu'elle porte encore aujourd'hui. La ligne de Lobenstein, subdivisée en trois branches depuis 1678, et réduite à deux, en 1711, par l'extinction de la branche *de Hirschberg*, hérita, en 1802, avec Schleitz, des domaines de la ligne de Gera. Depuis 1773, la ligne aînée avait obtenu la dignité de prince, qui fut accordée en 1806 aux trois branches de la ligne cadette, Schleitz, Lobenstein et Ebersdorf. Le 18 avril 1807, les quatre princes de Reuss entrèrent dans la Confédération du Rhin; et en 1815, ils furent admis dans la Confédération germanique. Le 7 mai 1824, la ligne de Lobenstein s'étant éteinte, HENRI LXXII*, chef de la ligne d'Ebersdorf, hérita de ses possessions, qui comprenaient un quart de la principauté de Gera, encore aujourd'hui indivise, et prit le nom de *Reuss-Lobenstein-Ebersdorf*. Depuis le pacte de famille de 1690, qui a établi le droit de primogéniture, il ne peut plus y avoir de nouveaux partages; et comme la ligne aînée est menacée de s'éteindre en la personne de HENRI XX, né en 1794, les possessions de la maison de Reuss ne tarderont pas à être réunies dans la branche cadette. Tout ce qui concerne les affaires communes des principautés de Reuss ou tient aux intérêts de la famille est réglé par un séniorat que dirige toujours le prince le plus âgé des deux lignes: dans ce moment, c'est le prince de Reuss-Schleitz, HENRI LXII, né le 31 mai 1785, qui est revêtu de cette qualité. Ce prince n'étant point marié, ses états reviendront, à sa mort, à son frère, Henri LXVII, qui est né le 28 mai 1832. Le prince actuel de Reuss-Lobenstein-Ebersdorf est HENRI LXXII, né le 27 mars 1797.

A la ligne de Reuss-Schleitz se rattache la branche collatérale de *Reuss-Kœstritz*, fondée en 1683, et représentée dans ses trois rameaux par HENRI LXIV, né en 1787, feldmaréchal-lieutenant autrichien; par HENRI IV, né en 1821, propriétaire du domaine de Klipphausen, près de Dresde; et par HENRI LII, né en 1763, général d'artillerie (*feldzeugmeister*) au service de la Bavière. *C. L. m.*

(*) En vertu du recez de 1668, tous les princes de cette maison portent le nom de Henri, avec un chiffre indiquant leur rang d'âge et qui n'est pas réservé aux seuls princes régnants. La ligne aînée comptera jusqu'à C, et reprendra alors le n° I; dans la ligne cadette, le premier-né dans chaque siècle prend aussi le chiffre I, et ceux qui viennent après suivent cette nouvelle série jusqu'à la fin du siècle. S.

RÊVE, *voy.* SONGE.

RÉVEIL, *voy.* SOMMEIL.

RÉVÉLATION (*revelatio*, action de dévoiler, de *velum*, voile). Les vérités religieuses, qui expriment les rapports de l'homme avec la divinité, nous apparaissent revêtues d'un caractère de sainteté et d'autorité qui semble les ranger dans une classe spéciale. Bien peu d'esprits sont capables de les admettre seulement sur la foi de la raison et de la conscience; on les rapporte à un enseignement divin, descendu du ciel. *Voy.* RELIGION.

L'intervention divine étant plus ou moins directe, plus ou moins voilée, la révélation prend des formes diverses. Tantôt Dieu se met en communication avec l'homme, dans un moment donné, et pour un objet spécial : ainsi dans la *Genèse*, Dieu parle à Adam, pour lui enseigner les noms des animaux, pour lui prescrire les lois qu'il doit observer dans le séjour de délices où il l'a placé; dans le *Deutéronome*, Dieu se manifeste à Moïse, et lui dicte les tables de la loi. Tantôt Dieu lui-même descend parmi les hommes, pour partager leur existence et se soumettre à la condition de l'humanité : telles sont les incarnations de la religion indienne; telle est, dans le christianisme, la croyance que Dieu s'est fait homme en la personne de Jésus-Christ. D'autres fois, c'est par un intermédiaire que Dieu envoie ses enseignements au genre humain: c'est l'ange Gabriel qui apporte à Mahomet les versets du Koran. Enfin, à mesure que le monde vieillit et que la raison publique s'éclaire, l'opi-

nion penche à transformer en mythes poétiques ou philosophiques ces apparitions de la divinité sur la terre; peu à peu la révélation perd sa réalité objective, et se ramène au phénomène psychologique de l'inspiration. Les livres sacrés, dépositaires des prescriptions célestes et des vérités religieuses qu'elles renferment, sont reconnus dès lors comme l'ouvrage des hommes, mais des hommes inspirés par l'esprit divin. Et ce ne sont plus les mots mêmes qui sont inspirés, ce sont les idées: car il peut se trouver dans les mots des négligences ou des contradictions, qui ne s'y trouveraient point si l'inspiration était absolument littérale.

On le voit donc, l'idée et la forme de la révélation se modifient avec les temps. Et en effet, elle ne peut dire sur-le-champ à l'homme tout ce qu'il a besoin de savoir. La marche des événements et le progrès des idées suscitent des questions nouvelles; et même parmi les données primitives, il se présente parfois des dogmes à éclaircir, des principes dont il faut développer les conséquences. Voilà ce qui a conduit de bons esprits à admettre que la révélation est susceptible de développement, et progressive comme la civilisation. Tel était le point de vue de Lessing, qui, dans son essai sur *l'Éducation du genre humain*, prétend que les révélations religieuses ont toujours été proportionnées aux lumières qui existaient à l'époque où ces révélations ont paru. L'Ancien-Testament, l'Évangile et la réformation étaient, selon leur temps, parfaitement en harmonie avec les progrès des esprits; et peut-être sommes-nous à la veille d'un développement du christianisme, qui, réunissant en lui toutes les formes antérieures, sera par-là même plus complet, et introduira le genre humain dans des voies nouvelles.

Toutefois, hâtons-nous de le dire, ce point de vue de Lessing est loin de s'accorder avec celui des orthodoxes. Ceux-ci, appuyés sur le principe inflexible de l'autorité (*voy.*) pour interdire tout accès à l'indépendance individuelle, reconnaissent, à côté de la révélation écrite, une sorte de révélation orale, un pouvoir permanent et infaillible dans ses décisions, une tradition vivante, qui explique les dogmes, règle la discipline et maintient ainsi dans le culte et les symboles, bien plus que dans la foi, une imposante unité. D'autres, avouant que la parole révélée a besoin d'interprétation, ne cherchent cette interprétation que dans les données de leur propre intelligence. En dehors des livres saints, ils n'admettent nulle autorité étrangère, ils ne s'en rapportent qu'à leur jugement personnel; en d'autres termes, ils revendiquent le droit du libre examen. C'est ainsi que peu à peu les croyances, que dans l'origine on avait fait descendre du ciel, finissent par reposer sur la base de la conscience et de la raison humaine. Enfin, il est une dernière classe que ni l'autorité ni la raison ne peuvent satisfaire. D'un côté, ne voir dans la parole révélée que son sens littéral semble, en bien des cas, à ces âmes élevées une interprétation par trop vulgaire qui en altère la sublimité; d'un autre côté, elles ne peuvent se résoudre à croire que l'homme puisse entièrement se passer de révélation et qu'il soit capable d'atteindre la vérité par d'autres voies que par un enseignement divin. C'est ainsi qu'elles cherchent sous la lettre des symboles et des images qui enveloppent un sens mystérieux et caché : ce sont les mystiques; et, dans ce mysticisme (*voy.*) même, il y a des degrés. A sa première apparition, il a encore besoin de s'appuyer sur quelque chose d'extérieur; et il se produit sous la forme d'une interprétation symbolique des livres sacrés qui conservent le dépôt des vérités révélées. Plus tard, le mysticisme trouve dans la conscience même, dans le sentiment, dans certaines illuminations extraordinaires, cette action divine, cette révélation immédiate qu'il proclame indispensable à l'homme.

L'autorité et la tradition sont représentées par l'Église romaine; l'application de la raison aux matières de la foi par les communions protestantes; quant au mysticisme, il a des représentants à toutes les grandes époques, depuis S. Augustin jusqu'à J. Bœhme et Swedenborg (*voy.* ces noms).

Nous n'avons pas la prétention de poser ici des règles propres à résoudre cet éternel antagonisme de la foi et de la rai-

son, de l'autorité et du libre examen. De grands esprits, nous le savons, ont admis deux sources de connaissances pour l'humanité, la raison et la révélation; et pendant des siècles, l'esprit humain s'est épuisé en efforts pour fixer invariablement le domaine de l'une et de l'autre. Mais il s'est trouvé aussi des intelligences profondément dogmatiques qui ont prétendu absorber l'une dans l'autre, et dépouiller complétement la raison au profit de la révélation. Ainsi, l'on a été jusqu'à soutenir que la raison humaine est impuissante à démontrer l'existence de Dieu et la réalité du bien et du mal moral. C'était soutenir qu'il n'existe pas de morale naturelle, et qu'il n'y a pour la créature humaine aucune règle de conduite en dehors des textes révélés. Mais la morale révélée pour ceux mêmes qui l'admettent suppose la morale naturelle*; les textes sacrés reconnaissent eux-mêmes une conscience innée qui révèle à l'homme le bien et le mal, indépendamment de l'enseignement religieux.

Les exagérations du supranaturalisme ont à leur tour provoqué les représailles du rationalisme (*voy.* ces mots). On s'est demandé si la raison n'était pas juge de la révélation elle-même et des preuves sur lesquelles elle s'appuie. Les vérités révélées, dès qu'elles se manifestent à notre intelligence, ne tombent-elles pas sous les lois de cette intelligence? Ne sont-elles pas dès lors soumises au contrôle de cette faculté, dont le rôle est précisément d'apprécier les motifs de toutes nos croyances?

Qui aura qualité pour se porter arbitre entre ces prétentions diverses? La formidable question des origines doit-elle être rangée parmi ces problèmes insolubles destinés à tenter sans relâche l'insatiable curiosité de l'esprit humain? Ces problèmes ont tout au moins l'avantage de nous enseigner la modestie, en nous rappelant que la philosophie est encore loin d'être une science accomplie, et que la science religieuse elle-même a encore plus d'une conquête à faire. A-D.

REVELLIÈRE-LÉPEAUX (La), *voy.* La Revellière.

(*) *Voy.* ce que nous avons dit sur cette question à l'art. Religion, p. 411. S.

REVENANTS. La crédulité admettait autrefois que les morts pouvaient quitter l'autre monde pour *revenir* faire sur la terre des apparitions, dont le but était le plus souvent d'annoncer quelque fâcheuse nouvelle, de réclamer l'exécution de quelque volonté dernière, ou simplement d'effrayer les téméraires qui osaient troubler le repos des tombeaux. C'est sans doute le dogme chrétien de la résurrection des corps au jour du jugement qui a donné lieu à cette croyance, entretenue d'ailleurs dans l'homme, soit par ses affections, soit par sa pusillanimité, surtout au milieu des terreurs de la nuit. La faiblesse des nerfs et les illusions des sens n'y ont sans doute pas été non plus étrangères. Les revenants différaient des *esprits :* ceux-ci étaient les âmes des défunts, qui manifestaient leur présence tantôt par des flammes voltigeantes, tantôt par des sons étranges, dont la cause était invisible. Les revenants étaient ces mêmes âmes, mais revêtues de leur enveloppe matérielle, d'une forme humaine; ils affectionnaient particulièrement les vieux châteaux, hantaient les ruines, et ne se montraient guère que dans les ténèbres de la nuit. Les *spectres* aussi ont souvent été confondus à tort avec les revenants. Le spectre (*spectrum*, image, de *spectari*, être vu) n'était qu'une apparence insubstantielle, impalpable, formée habituellement par l'air ou le feu : c'était d'abord par des enchantements, plus tard par des conjurations diaboliques et à l'aide des secrets de la sorcellerie, qu'on produisait ces visions (*voy.* Nécromancien). Le revenant, au contraire, dont la nature ne différait pas de celle de l'homme, ne pouvait être *évoqué :* s'il se montrait, c'était par une permission divine, quelquefois par une punition du ciel, mais jamais par une œuvre infernale. Le mot *fantôme*, qui a la même signification que spectre (φάντασμα, de φαντάζω, je rends visible), a été appliqué indifféremment aux revenants. A. B.

REVIEW, *voy.* Revue.

RÉVISION, *voy.* Conseils de révision, Garde nationale, etc.

RÉVOCATION, *v.* Nantes (*édit de*).

RÉVOLTE, *voy.* Rébellion.

RÉVOLUTION. Ce mot est dérivé

du latin *revolvere*, rouler, revenir sur soi. Dans la langue des sciences, on entend par *révolution* le mouvement circulaire d'un corps autour d'un centre, d'un plan autour d'un axe fixe. En géométrie, on nomme *solide de révolution* celui que l'on peut supposer engendré par la révolution d'un plan quelconque : ainsi un triangle rectangle tournant autour de l'un des côtés de l'angle droit engendre un cône; un demi-cercle tournant autour de son diamètre, une sphère. En astronomie, on entend par *révolution* la marche circulaire des corps célestes dans l'espace, la période de temps qu'ils emploient à revenir au point d'où ils sont partis, à parcourir leur orbite. Il y a plusieurs sortes de révolutions astronomiques (*voy.* Planètes. Lune, Terre, etc.). En géologie, et dans un sens figuré, on appelle *révolution du globe* les grands changements qui, à diverses époques, ont évidemment modifié la constitution physique de la terre, changements dont la science cherche aujourd'hui à préciser les effets et à expliquer les causes (*voy.* Géologie, Volcans, Cataclysme, Fossiles, etc.).

Dans l'ordre social, c'est aussi par le nom de *révolutions* qu'on désigne les grands changements qui s'opèrent dans les mœurs, dans la religion, dans les arts, dans la civilisation des peuples, et qui modifient d'une manière essentielle l'état de la société. Tout change continuellement autour de nous : le monde est dans un état permanent de révolution. Il est des époques où les sociétés, pleines de jeunesse et de vigueur, sont animées d'instincts généreux, de nobles sentiments, où tout ce qui est bon, grand et beau, inspire l'enthousiasme, où l'amour de la patrie et de la gloire enfante des prodiges; il en est d'autres où ces mêmes sociétés, corrompues par les mauvaises passions, par le luxe, en proie à tous les vices, n'offrent plus que le triste spectacle de la dégradation morale, symptôme précurseur ou conséquence ordinaire de l'asservissement politique. L'esprit humain a, comme les sociétés, ses phases et ses *révolutions*, ses époques lumineuses et ses périodes d'obscurité. L'histoire de la philosophie et des sciences présente plusieurs révolutions remarquables (*voy.* Renaissance et autres). Quelquefois une idée seule, une découverte ingénieuse, est le germe de toute une révolution. *Voy.* Copernic, Bacon, Descartes, Newton, Poudre, Imprimerie, Vapeur, etc.

Les *révolutions* politiques sont des péripéties dans le grand drame de l'histoire de la lutte perpétuelle entre les deux principes qui se disputent le monde : d'un côté la force, assise sur la prescription ou le fait; de l'autre la liberté, s'appuyant sur le droit et la raison. Quand la sagesse prévaut, une transaction a lieu entre ces deux principes; les institutions modifiées sont mises en harmonie avec les besoins de l'époque, avec les progrès de la civilisation, et la révolution est insensible parce qu'elle est permanente (*voy.* Réforme). Mais quand les passions ont le dessus, la révolution entraîne un changement complet dans la forme ou dans les principes du gouvernement, et la crise est d'autant plus violente que l'oppression a été plus longue et plus dure.

Une *contre-révolution* est un retour à l'état de choses détruit par une révolution.

Les principales révolutions de l'Europe moderne dont les conséquences subsistent sont : 1° la révolution des cantons suisses (*voy.* Suisse), qui secouèrent, au commencement du XIV^e^ siècle, le joug de la maison d'Autriche; 2° la révolution des Pays-Bas, qui, opprimés par le duc d'Albe, secouèrent le joug de l'Espagne (*voy.* Albe, Philippe II, Orange, etc.), vers la fin du XVI^e^ siècle; 3° la révolution du Portugal, qui, en 1640, porta au trône la maison de Bragance (*voy.* ces noms); 4° la révolution d'Angleterre de 1688, par suite de laquelle Jacques II (*voy.*) fut chassé et Guillaume d'Orange (*voy.* Guillaume III) appelé à sa place; 5° en 1772, la révolution de Suède, opérée par Gustave III (*voy.*), qui rendit à la couronne son autorité usurpée par l'aristocratie; 6° la révolution française, la plus considérable de toutes, que nous devons apprécier d'une manière spéciale; 7° la révolution de la Grèce (*voy.*), qui, vers 1820, brisa ses fers et reconquit son indépendance; 8° la révolution de juillet 1830, qui mit un terme aux tendances rétrogrades du gouvernement de Char-

les X, et éleva Louis-Philippe (*voy.* ces noms et JUILLET) au nouveau trône constitutionnel des Français; 9° la révolution de la Belgique (*voy.* ce nom et LÉOPOLD Ier), qui, deux mois plus tard, chassait le roi des Pays-Bas et se constituait en un état indépendant. A. B.

RÉVOLUTION FRANÇAISE. A l'époque où Louis XIV descendit dans la tombe, il était facile de reconnaître qu'un changement profond s'était, au travers des vicissitudes multipliées de ce grand règne, graduellement introduit dans les esprits. Les institutions de la vieille monarchie étaient encore debout; mais la société qu'elle régissait n'était plus la même. Cette large base aristocratique, sur laquelle elle reposait depuis huit siècles, s'était affaissée sous l'étreinte vigoureuse du monarque dépositaire des maximes de Richelieu et de Mazarin. De l'organisation féodale, il ne restait plus qu'une fastueuse nomenclature de titres sans valeur; la royauté avait tout résumé en elle: aussi quand les lois de la nature voulurent qu'elle ne fût plus représentée que par un frêle enfant, la nation entra dans des voies nouvelles; elle marcha à pas lents, mais assurés, vers un but inconnu. Déjà l'école philosophique et l'école économique, qui devaient exercer une influence si marquée sur la marche de la pensée publique, avaient pris naissance. Fontenelle venait d'ouvrir la lice du scepticisme railleur et sarcastique, qui eut bientôt après de si puissants organes; Vauban avait tracé la route à cette série d'écrivains occupés à sonder, à mettre à nu la plaie sociale. Un vaste travail où chacun fut ouvrier, s'organisa contre l'ordre existant; les abus, les préjugés attaqués un à un succombèrent entraînant avec eux, il faut le dire, des doctrines salutaires, des croyances préservatrices; l'œuvre se poursuivit ainsi avec persévérance pendant 75 années et à l'issue de ce long combat, tout était prêt dans les esprits pour une complète rénovation.

De nos jours, l'observation appliquée au développement des faits historiques a solidement établi ce principe, qu'il n'est point de crise qui, si elle est saisie à temps, ne puisse être prévenue ou tout au moins limitée à une pacifique réforme (*voy.*). Mais alors la science de l'histoire ne prêtait que de faibles lumières à la sagesse politique. Le gouvernement ne sut guère opposer au mouvement des idées qu'une seule arme, celle qui devait tôt ou tard être vaincue dans une pareille lutte, la force. Louis XIV faisait placer sur une forteresse méridionale une inscription portant qu'elle avait été construite pour *réprimer l'essor du peuple vers la liberté* : telle fut la pensée qui domina constamment dans les conseils de son inhabile successeur. Un despotisme faible ou violent se prit corps à corps à cet antique esprit des franchises nationales qui s'était réfugié dans les parlements (*voy.*), autour desquels se groupaient les vœux populaires; quelques occasions de convoquer les États-Généraux qui, le grand exemple de l'Angleterre sous les yeux, eussent fondé le gouvernement représentatif, furent perdues. Louis XVI (*voy.*), il est vrai, manifesta de généreuses intentions. Aidé de Turgot, il chercha à retenir la monarchie sur le plan incliné où elle était entraînée, en entrant dans la voie des améliorations successives; mais ce n'étaient là que de faibles digues à opposer au torrent dont les flots, grossis dans un long cours d'années, devaient briser et franchir toutes les barrières. Ainsi en fut-il quand l'heure eut sonné, quand les masses se trouvèrent comprises dans le vaste ébranlement dès longtemps imprimé aux classes supérieures et intermédiaires. Les premiers troubles, signes précurseurs de la catastrophe, trouvèrent au surplus la cour plongée dans le même aveuglement. On sait le mot de La Rochefoucauld-Liancourt au roi, effrayé de ce qu'il appelait une révolte : « Sire, ce n'est pas une révolte, c'est une révolution! » Le duc ne se trompait pas, c'était une révolution, et la plus grande qui eût encore marqué les annales du monde; c'était la révolution que les deux rois du siècle, Louis XV et Voltaire, avaient clairement entrevue dans un avenir prochain, celle qui devait changer la face de l'Europe, et dont l'illustre Fox a pu dire avec vérité qu'elle a été le *plus grand pas qui ait été fait jusqu'ici pour l'affranchissement de l'humanité.*

Nous n'avons pas à en retracer l'his-

toire, mais simplement à indiquer en quelques mots ses phases ou périodes principales, renvoyant le lecteur aux nombreux articles répandus dans cet ouvrage et dont l'ensemble en offre le tableau complet.

Ces phases ou périodes sont au nombre de six. La 1re commence à l'ouverture de ces États-Généraux (*voy.**) à qui était échue la mission de régénérer la France (5 mai 1789), et se termine à la journée du 10 août (*voy.*) 1792, où fut renversée la monarchie constitutionnelle, qui venait d'être édifiée (*voy. prise de la* BASTILLE, *assemblées* CONSTITUANTE et LÉGISLATIVE, CONSTITUTION, BAILLY, MOUNIER, SIÈYES, LA FAYETTE, MIRABEAU, GIRONDINS, etc.). La 2e, époque d'une démocratie fougueuse et sanglante, s'ouvre avec cette fameuse Convention nationale, dont la terrible dictature sauva la France de l'étranger et se termine à la clôture de cette Assemblée, le 26 oct. 1795 (*voy.* CONVENTION, COMITÉ DE SALUT PUBLIC, COMMUNE DE PARIS, JACOBINS, DANTON, MARAT, ROBESPIERRE, CARNOT, etc.). La 3e est remplie par l'existence de la république directoriale jusqu'à la journée du 18 brumaire qui y mit fin, du 26 oct. 1795 au 10 nov. 1799 (*voy.* THERMIDOR, DIRECTOIRE, CONSEIL DES ANCIENS et DES CINQ-CENTS, FRUCTIDOR, BRUMAIRE, BARRAS, TALLIEN, LA REVELLIÈRE-LÉPEAUX, etc.). Le règne consulaire et impérial de Napoléon forme la 4e période (*voy.* CONSULAT, EMPIRE, CENT-JOURS et NAPOLÉON); la Restauration (*voy.* ce mot, LOUIS XVIII et CHARLES X), la 5e; et l'ordre actuel issu des Journées de juillet 1830, la 6e (*voy.* JUILLET et LOUIS-PHILIPPE).

Dans ce demi-siècle, à côté des luttes acharnées des factions et des déchirements qui en résultent pour le pays, à côté des excès, des folies qui accompagnent le triomphe successif de chaque cause, des guerres immortelles, d'admirables travaux législatifs, des découvertes, des œuvres de tout genre qui ont exercé une immense action sur la prospérité générale, forment un tableau souvent sublime, toujours intéressant, dont l'imagination est saisie, et qui n'a point d'égal dans l'histoire d'aucun peuple. Il a été déjà plusieurs fois retracé avec talent : la bibliographie seule de la révolution française formerait un volume. Nous nous bornerons à indiquer plus particulièrement la collection des Mémoires publiés par MM. Barrière et Berville, et les histoires de MM. Thiers, Mignet, Tissot, Thibaudeau, etc. *Voy.* en outre les indications bibliographiques données T. XI, p. 549. P. A. D.

(*) Pour les faits précurseurs, on peut consulter, outre les art. PARLEMENTS, ÉTATS-GÉNÉRAUX, LOUIS XVI, ceux sur les NOTABLES, D'ÉPRÉMESNIL, CALONNE, NECKER, etc. S.

REVUE. La revue est, comme le journal (*voy.*), une publication périodique; mais tandis que ce dernier paraît tous les jours, ou au moins à des époques très rapprochées, et s'occupe plus spécialement des événements politiques, la revue se publie à de plus longs intervalles et consacre de préférence ses colonnes à la littérature, aux sciences, aux arts*; de là un troisième caractère qui la distingue du journal : la forme de volume qu'elle adopte assez généralement. Au reste, la ligne de démarcation n'est pas encore tellement bien tracée entre ces deux espèces de publications que l'une n'empiète souvent sur le champ de l'autre, le journal dans ses feuilletons et ses articles de variétés, la revue dans sa chronique politique.

On avait des journaux depuis un siècle, lorsqu'en 1665, Denis de Sallo, conseiller au parlement de Paris, eut l'idée d'en fonder un purement littéraire, sans se douter qu'il allait créer un puissant moyen de civilisation qui, en mettant en rapport les savants, en leur facilitant les communications, en donnant de l'ensemble à leurs travaux, en répandant de tous côtés la lumière, en excitant enfin l'émulation des peuples, préparerait à la science une ère toute nouvelle. Le *Journal des Savants*, tel fut le titre qu'il donna à sa revue, d'abord hebdomadaire, parut (le 5 janv.) sous le nom de Hédouville, emprunté, soit à un de ses domestiques, soit à une petite terre qu'il possédait; mais malgré cette précaution, Sallo n'échappa pas aux furieuses attaques de quelques prétendus savants dont il avait

(*) Les Allemands font la même distinction entre *Zeitung* et *Zeitschrift*. S.

eu le courage de dévoiler les plagiats et de censurer les inepties. Son journal fut proscrit. Obligé d'interrompre son travail, il en laissa le soin à l'abbé Gallois, qui se borna à de simples extraits, sans porter de jugement ni sur les auteurs ni sur leurs ouvrages. Plus tard, la rédaction du *Journal des Savants* fut confiée à quelques hommes de mérite, sous la surveillance du chancelier de France*, et il formait déjà un recueil de 121 vol. lorsque la révolution éclata. Suspendue pendant la Terreur, cette publication, que les autres nations de l'Europe s'étaient empressées d'imiter, fut reprise en 1797; mais elle fut de nouveau interrompue. En 1816, Louis XVIII ordonna de la continuer, et grâce à une subvention de 25,000 fr. autant qu'au talent de ses rédacteurs, parmi lesquels se firent remarquer Daunou, Silvestre de Sacy, Langlès, Raynouard, Abel Rémusat, MM. Biot, Raoul-Rochette, Letronne, Naudet, Quatremère, et d'autres membres de l'Institut, non-seulement elle s'est soutenue, mais elle obtint une grande autorité dans toutes les questions de philologie et de langues orientales dont elle s'occupe principalement. Le *Mercure de France* (*voy.*), qui succéda en 1717 au *Mercure galant*, acquit, sous l'habile direction de Marmontel, une valeur qu'il n'avait pas eue auparavant. Continué en 1818, après cinq années de silence, mais sous le nouveau titre de *Minerve*, et destiné surtout à combattre les doctrines absolutistes et théocratiques du *Conservateur* (*voy.* T. XV, p. 462), il prit, sous la plume de Benjamin Constant, de MM. Tissot, Étienne, Jay, Jouy, une teinte ultra-libérale qui le fit supprimer, en 1820, après l'assassinat du duc de Berry. Ressuscité quelques années après, sous le nom de *Mercure du* XIX^e^ *siècle*, il n'est jamais remonté au point où l'avaient élevé ses précédents rédacteurs. Les *Mémoires de Trévoux***, fondés en 1701, contenaient, comme le *Journal étranger* et le *Journal encyclopédique*, de courtes dissertations originales et des critiques des ouvrages nouveaux; mais les jésuites qui les rédigèrent jusqu'en 1780, mirent tant de partialité dans leurs jugements et tant de violence dans leurs attaques contre ceux qui ne partageaient pas leurs opinions, que cette revue n'a jamais joui d'une autorité bien établie. Quoiqu'on puisse adresser les mêmes reproches à *l'Année littéraire*, fondée en 1754, et rédigée successivement par les critiques Fréron et Geoffroy (*voy.* ces noms), cette publication périodique avait cependant une plus haute valeur. Elle cessa de paraître en 1790; mais elle fut remplacée, trois ans après, par la *Décade philosophique, littéraire et politique*, qui prit plus tard le nom de *Revue philosophique*, et qui eut le mérite, si rare même dans nos jours de liberté et de paix, de rester fidèle à ses principes au milieu des tempêtes de la révolution. Le *Magasin encyclopédique*, fondé en 1792, et dirigé de 1795 à 1817 par Millin (*voy.*), eut un mérite d'un autre genre : il ouvrit ses colonnes aux savants étrangers qui l'enrichirent d'un grand nombre d'excellents articles. En 1817, il fut remplacé par les *Annales encyclopédiques*, et deux ans après fut fondée, par M. M.-A. Jullien de Paris, la *Revue encyclopédique*, dirigée par lui pendant 12 ans avec le zèle le plus digne d'éloges. Tout en continuant à suivre la ligne tracée par Millin, elle élargit encore son cadre : aussi se plaça-t-elle au premier rang parmi les revues littéraires et scientifiques de la France, et elle s'y maintint jusqu'après 1830, où elle tomba sous l'influence exclusive des Saint-Simoniens pour cesser bientôt de paraître. Cependant M. Jullien et ses amis n'ont pas encore renoncé à l'espérance de la ressusciter. D'un plan plus vaste, mais beaucoup moins attachant comme lecture, le *Bulletin universel*, créé par le baron de Férussac en 1824, ne se soutint que jusqu'après la révolution de juillet. On en a déjà parlé, T. IV, p. 335. *Le Globe*, espèce de revue à la fois politique et littéraire, fondée en 1824, n'eut guère plus de durée, bien qu'il fût un des recueils français les plus importants par la hauteur des vues philosophiques, l'esprit de tolérance en politique et en religion, et l'impartialité de

(*) Voir *Biogr. univ.*, art. SALLO, et Camusat, *Histoire critique des journaux*. S.

(**) Trévoux, si connu par le *Dictionnaire universel* qui en porte le nom (*voy.* T. VIII, p 159), est un chef-lieu d'arrondissement du dép. de l'Ain. S.

la critique, qui le distinguèrent. Il fit époque dans l'histoire du développement intellectuel en France, et exerça une influence marquée sur les études et sur les opinions, qu'il tira de l'ornière du vieux philosophisme usé et du bonapartisme allié aux souvenirs révolutionnaires. Ses principaux rédacteurs furent M Dubois, depuis député de la Loire-Inférieure et membre du Conseil royal de l'instruction publique, et MM. de Rémusat (*voy.* ce nom et DOCTRINAIRES), Jouffroy, Damiron, Magnin, etc., etc. Comme *le Globe*, journal néo-libéral, s'il est permis de s'exprimer ainsi, n'avait pas de sympathies pour la Restauration, on lui opposa *l'Universel*, journal brillant et spirituel, commencé le 1er janvier 1829, sous la direction de MM. Saint-Martin et Abel Rémusat (*voy.* ces noms), et ayant pour gérant M. Landresse. D'abord purement littéraire et scientifique, ce dernier recueil adopta ensuite le format des grands journaux pour soutenir le ministère Polignac; mais il tomba avec lui, le 27 juillet 1830.

Jusque-là, les recueils littéraires et scientifiques de la France avaient porté différents noms : enfin prévalut celui de Revue, adopté déjà par la *Revue encyclopédique* et que recommandait d'ailleurs l'exemple des remarquables *Review* trimestrielles d'Édimbourg et de Londres qui jouissaient depuis des années d'une haute considération. La *Revue de Paris*, journal du monde élégant, fut fondée vers 1830 par M. Véron; elle fut bientôt suivie de la *Revue des deux Mondes* qui sembla d'abord devoir faire concurrence à la *Revue encyclopédique*, mais qui, renonçant bientôt à suivre le mouvement scientifique, se réserva de préférence les questions littéraires et sociales. Ses principaux rédacteurs sont MM. Lerminier, Rossi, Cousin, Sainte-Beuve, Ph. Chasles, Magnin, H. Blaze, Libri, Duvergier de Hauranne, Léon Faucher, etc. Ces deux revues, surtout la dernière qui paraît deux fois par mois, peuvent encore être considérées comme les meilleures de celles qui se publient actuellement à Paris; cependant à côté d'elles a pris une place fort honorable la *Revue indépendante* fondée en 1841 et dirigée par MM. P. Leroux, Reynaud et G. Sand, dans un esprit novateur au sens du socialisme et tout-à-fait démocratique. D'autres encore essaient d'exploiter ce genre aujourd'hui en vogue et qui paraît avoir beaucoup d'avenir. La *Revue rétrospective* n'en a guère que le nom : imitation d'une revue anglaise qui s'intitule de même, elle a pour unique but la publication de documents historiques encore inédits ou de travaux littéraires déjà oubliés. La *Revue de l'école des Chartes* a adopté un plan plus large; on y rencontre d'intéressants articles originaux sur l'archéologie et l'histoire. La *Revue britannique* se rattache par une filiation directe aux *Reviews* anglais; on pourrait dire qu'elle en est le reflet, car ses articles y sont tous puisés : heureusement ces sources sont abondantes et saines, et quoique trop peu répandu, cet estimable recueil, fondé par Saulnier (depuis préfet du Loiret), vers 1826, et actuellement placé sous la direction de M. Amédée Pichot, bien connu comme traducteur de Byron, se soutient malgré la concurrence qui est venu partager ses modestes profits et dont nos meilleures entreprises finissent par devenir victimes. Plusieurs autres revues ont été moins heureuses, notamment la *Revue germanique* qui paraissait à Strasbourg et qui se proposait de mettre la France en communication intellectuelle avec l'Allemagne. Cet excellent recueil, auquel on ne reprochait avec justice qu'un peu trop de pesanteur, semblait destiné par son utilité réelle à une plus longue vie. Il en est de même de la *Revue française* fondée, après la révolution de juillet, par MM. le duc de Broglie, Guizot, Rossi, etc.; elle n'a eu qu'une courte existence. C'est chose rare aujourd'hui qu'un recueil ayant la longévité de la *Bibliothèque universelle* de Genève, qui porte ce titre depuis 1816, mais qui remonte jusqu'à l'année 1796 (*voy.* PICTET). Avec le Journal des Savants, elle est à peu près la seule publication analytique et critique de quelque renom paraissant en langue française. Malheureusement pour les sciences et pour l'érudition, comme aussi pour ceux qui les cultivent avec zèle et dévouement et qui auraient besoin d'être distingués de

la foule, la critique (*voy.*) est morte en France, ou au moins n'est plus qu'une arme à l'usage des partis politiques et religieux, des coteries littéraires et des passions haineuses. Le travail consciencieux trouve aussi peu l'encouragement et l'appui qui lui seraient nécessaires que la médiocrité et le vol littéraire la sévérité et la juste réprobation qu'ils méritent.

Outre les revues énumérées jusqu'ici et qu'on pourrait appeler générales, il se publie, tant à Paris que dans les départements, une foule de revues consacrées à une des branches spéciales de la science : tels sont le *Bulletin universel des sciences et des arts*, les *Annales universelles de législation*, la *Revue d'économie politique* de M. Théod. Fix, et le *Journal des économistes*, les *Archives générales de médecine*, la *Nouvelle bibliothèque de médecine*, la *Revue médicale française et étrangère*, les *Annales des sciences naturelles*, la *Revue catholique*, les *Archives du Christianisme*, le *Nouveau journal asiatique*, etc., etc. Nous nommerons aussi *le Semeur*, journal philosophique et religieux, et le *Journal de l'instruction publique*, bien que par leur forme ils rentrent plutôt dans la classe des journaux proprement dits.

Les revues anglaises (et sous ce nom nous comprenons non-seulement les *Reviews* qui s'occupent spécialement de critique littéraire, mais les *Magazines*, qui traitent de toute sorte d'objets, et les *Journals* qui sont consacrés à certaines branches de la science) sont, en général, supérieures aux revues françaises. Les questions y sont mieux approfondies; mais on doit reconnaître, d'un autre côté, qu'elles sont présentées d'une manière moins attrayante. On comprend que ces jugements se rapportent aux plus estimées de ces publications, car elles sont extrêmement nombreuses. En 1840, il paraissait à Londres jusqu'à 236 revues mensuelles et 34 trimestrielles. La plus ancienne de celles qui paraissent encore aujourd'hui, le *Gentleman's Magazine*, ne remonte pas au-delà de l'année 1731; mais elle a paru régulièrement depuis, et l'on peut encore s'en procurer la suite complète. Ce *Magazine* mensuel s'occupe à la fois de littérature, de critique et d'archéologie. A côté de lui mérite d'être placé le *Monthly Magazine*, créé en 1796 par Priestley, Morgan et Godwin. La tendance libérale que ce dernier adopta, engagea les tories à fonder, en 1814, pour le combattre, le *New monthly Magazine* qui changea toutefois de caractère sous la direction successive de MM. Th. Campbell, fondateur du *Metropolitan Magazine*, E.-L. Bulwer et Th. Hook. Le *Scotch Magazine*, créé en 1789, fut remplacé en 1818 par l'*Edinburgh Magazine* du libraire Blackwood, rédigé aujourd'hui par le professeur J. Wilson, mais toujours dans le sens tory, et dont les critiques, souvent sévères, sont toujours écrites d'un style spirituel et énergique. Le récent *Edinburgh Magazine* de Tait, qui appartient au parti radical, est son adversaire naturel. Le *London Magazine* a dû en grande partie sa réputation à son rédacteur John Scott. Le *Magazine for town and country* de M. Fraser, fondé en 1830, jouit également d'une grande considération; cependant, on peut le dire avec vérité, de tous ces recueils ceux qui ont rendu le plus de services sont les *Penny Magazines*, et l'*Edinburgh journal* de Chamber qui a, dit-on, jusqu'à 50,000 abonnés; publications à bon marché destinées à répandre parmi le peuple les connaissances utiles. Leur succès prodigieux les a fait imiter en France, en Allemagne et en Amérique (*voy.* MAGASIN, PITTORESQUE, etc.). A cette classe des revues anglaises se rattachent les mélanges politiques et littéraires publiés sous le nom de *Registers*, comme l'*Annual Register*, fondé en 1758, et le *New annual Register*, créé en 1780. Parmi les *Reviews* proprement dits, se distinguent avantageusement le *Critical Review*, fondé en 1756 par Smollet (*voy.*) pour la défense des principes torys, et continué jusqu'à ces derniers temps, où il a cessé de paraître; le *Monthly Review*, plus ancien encore, puisqu'il remonte à l'année 1749, et qui se fait remarquer par l'indépendance et l'impartialité de sa critique; l'*Edinburgh Review*, certainement un des meilleurs recueils critiques que l'on connaisse; et son digne rival, le *Quarterly Review*,

d'une couleur diamétralement opposée. La première de ces deux revues trimestrielles, qui défend les principes whigs modérés, fut fondée en 1802 par le professeur Jeffrey, de concert avec Sydney Smith et Macvey Napier. Des hommes tels que Playfair, Dugald Stewart, Mac-Intosh, Brown, Leslie, Brougham, Macaulay, Mac-Culloch, etc., l'ont enrichie de leurs travaux. La seconde, le *Quarterly Review* de Londres, lui fut opposée en 1809 par les tories, et fut rédigée successivement par Gifford, Coleridge, Southey et le gendre de W. Scott, M. Lockhart; M. Croker est au nombre de ses principaux *reviewers*. Les écrivains et les hommes politiques les plus distingués de l'Angleterre tiennent à honneur de concourir à la rédaction de l'un ou de l'autre de ces deux excellents recueils, également remarquables par la profondeur des vues et l'étendue des connaissances, et auxquels on ne peut guère adresser que ce reproche de ne pas savoir assez se tenir à l'abri de l'influence des opinions politiques. Le *Westminster Review*, qui se fondit en 1835 avec le *London Review*, appartient à l'école de Bentham et a été rédigé pendant quelque temps par M. Bowring; il paraît depuis 1824, et défend les principes des radicaux; son influence s'étend de plus en plus. Le *Monthly Chronicle*, recueil qui paraît depuis 1838, appartient aux wighs, et défend plus particulièrement les intérêts de la bourgeoisie. Le *British Critik*, fondé en 1793 et soutenu par les épiscopaux, l'*Eclectik Review*, depuis 1805 l'organe des dissidents, le *Foreign quarterly Review and continental Miscellany*, fondé en 1827 par la librairie Treuttel et Würtz dans le but de tenir l'Angleterre au courant des découvertes scientifiques et des travaux littéraires du continent, et réuni, depuis 1831, à son concurrent le *Foreign Review and continental Miscellany*, doivent être cités aussi parmi les revues anglaises les plus importantes. Nous ne pouvons non plus passer sous silence la *Literary Gazette*, créée en 1817 par le libraire Colburn, et rédigée par M. Jerdan, à cause des précieux documents qu'elle publie sur les arts et les sciences. Le *Weekly Review*, l'*Athenæum* appartenant à M. Dilk, et le *London Musæum* rivalisent à cet égard avec lui. Le *Dublin Review* porte une attention toute particulière sur les ouvrages consacrés au catholicisme et à ses intérêts.

Le nombre des *Journals* ou revues spéciales est, au reste, très considérable. Nous nous bornerons à mentionner le *Classical Journal*, fondé en 1810, qui publie des dissertations sur les littératures classique, biblique, orientale; l'*Asiatic Journal*, consacré à la littérature indienne; le *Quarterly Journal* et l'*Edinburgh philosophical Journal*, qui s'occupent des sciences naturelles, de l'astronomie, de la mécanique; le *Monthly Repertory*, recueil théologique fort estimé des unitaires; l'*Evangelical Magazine*, qui défend les intérêts des dissidents, ainsi que le *Methodist Magazine*, etc.

L'Allemagne est plus riche encore que l'Angleterre en revues spéciales ou journaux scientifiques : sciences naturelles, médecine, jurisprudence, théologie, pédagogie, philologie, philosophie, mathématiques, histoire, géographie, économie domestique, chaque branche, en un mot, des connaissances humaines a les siens : on en compte 300 dans la seule monarchie prussienne, et les postes de la Tour et Taxis en ont expédié, en 1840, 467, chiffre dans lequel n'étaient pas comprises les publications hebdomadaires, ou semi-périodiques, ou purement locales. Mais si l'Allemagne peut, sous ce rapport, soutenir avantageusement la comparaison avec ses rivales en civilisation, il n'en est plus de même pour les revues proprement dites dont on ne peut citer aucune qui ait une réputation européenne. C'est par les journaux critiques, d'analyses, ou, comme on dit en allemand, de *recensions*, qu'elle brille. Le premier essai de ce genre fut la traduction du *Journal des Savants* que donna en latin Fr. Nitzsch, de 1665 à 1670. A cette traduction succéda, en 1682, un ouvrage original publié à Leipzig, par Mencke, sous le titre d'*Acta eruditorum* (*voy.*), et dont Leibnitz fut un des plus célèbres collaborateurs. Quoiqu'il rendit compte des ouvrages plutôt qu'il ne les critiquait, ce recueil exerça

une influence considérable sur le monde lettré. Les *Dialogues mensuels* de Thomasius en exercèrent une plus grande sur la masse de la nation. La même tendance se fit remarquer dans les *Débats mensuels* de Tenzel et dans la *Bibliothèque curieuse*, qui en fut la continuation. A dater du XVIII^e^ siècle, les revues latines ou allemandes se multiplièrent à l'infini; mais toutes se bornaient à donner des extraits des ouvrages nouveaux publiés soit en Allemagne, soit à l'étranger, et il était rare qu'elles se hasardassent à porter un jugement. Ce fut Lessing qui, le premier, posa les véritables bases de la critique allemande. De concert avec Mendelssohn, Abbt, Nicolaï (*voy.* tous ces noms) et d'autres, il fonda, en 1760, la *Bibliothèque générale allemande*, qui, en s'attachant surtout à critiquer, quelquefois avec aigreur et toujours sans ménagement, les productions de la littérature, ouvrit une nouvelle période au journalisme allemand (*voy.* RATIONALISME, ci-dessus, p. 358) Le succès de cette publication fut tel qu'il n'y eut plus pour ainsi dire une seule université qui ne voulût avoir son recueil critique, littéraire et scientifique. En tête de tous, il est juste de placer les *Publications savantes de Gœttingue* (*Gelehrte Anzeigen*), qui paraissent depuis l'année 1739, sous la direction successive de Steinwehr, Haller, Michaelis, Heyne, Heeren, etc. (*voy.* ces noms et EICHHORN), et auxquelles les plus savants professeurs de cette université ont pris part. Le *Mercure allemand*, créé en 1773, par Wieland (*voy.*), mit un terme à l'espèce de croisade ridicule entreprise contre la littérature française, et fit connaître à la critique allemande ce ton de politesse et de bonne compagnie qui lui avait été étranger jusqu'alors. L'amélioration est sensible déjà dans la *Gazette littéraire générale*, fondée en 1785, à Iéna, par Bertuch, et rédigée par Schütz et Hufeland, qui s'adjoignirent comme collaborateurs les savants les plus notables. Cette revue ayant été transportée à Halle (*voy.*), en 1804, M. Eichstædt créa pour la remplacer la *Gazette littéraire générale de Iéna*, qui compta au nombre de ses rédacteurs Gœthe (*voy.* tous ces noms) et ses amis de Weimar, et qui jouit encore aujourd'hui d'une certaine réputation. Celle *de Leipzig*, rédigée sur le même plan, prolongea son existence de 1800 à 1834. Les *Annales de Heidelberg*, fondées, en 1808, sur un plan moins vaste, et placées maintenant sous la direction savante de M. Bæhr, très connu des érudits, et sous les auspices de l'historien Schlosser (*voy.*), se font remarquer par la sévérité de leur critique. Les *Annales de la littérature*, qui ont succédé à la *Gazette littéraire de Vienne*, fondée en 1813, par Sartori, rappellent le *Quarterly Review* qu'elles ont pris pour modèle; mais le nombre de leurs abonnés est si restreint qu'elles ne pourraient se passer des secours du gouvernement; elles s'occupent de préférence de littérature orientale, où elles s'appuient sur M. de Hammer, et leur rédacteur actuel est M. Deinhardstein. De 1819 à 1831, elles eurent un rival dangereux dans l'*Hermès*, paraissant à Leipzig et qui se distinguait par la profondeur et l'indépendance de sa critique, peut-être trop minutieuse cependant et trop prolixe. Les *Annales de critique littéraire*, créées par actions, à Berlin, en 1827, et dirigées par M. de Henning, professeur de l'université, servent d'organe à l'école philosophique de Hegel, et comptent parmi leurs rédacteurs des hommes éminents. Elles ont ouvert en Allemagne une ère nouvelle; et après elles, les *Annales de Halle*, fondées en 1838 par MM. les docteurs Ruuge et Echtermeyer, se sont précipitées dans cette voie avec une hardiesse qui, s'attaquant à la fois à la politique et à la religion, n'a pu manquer de devenir fatale à cette création d'ailleurs remarquable. Deux revues trimestrielles récentes, l'une sous le titre de *Deutsche Vierteljahrsschrift*, fondée à Stuttgart par la librairie Cotta, l'autre sous celui de *Freihafen* (Port libre), paraissant à Altona et ayant pour rédacteur M. Mundt, ont pris pour modèles les deux célèbres *Reviews* anglais. Mais des recueils qui méritent plus particulièrement le nom de *revues* sont le *Morgenblatt* de la librairie Cotta (*voy.*), paraissant depuis 1807; les *Feuilles destinées aux délassements littéraires* (*Blætter für literarische Unterhaltung*), de la librairie Brockhaus,

qui en fit l'acquisition en 1820; la *Gazette du monde élégant*, fondée en 1801 par Spazier à Leipzig et rajeunie par M. Kühne; la *Theater-Zeitung* de Vienne; l'*Ausland* de Munich, etc., etc.— Enfin, nous l'avons déjà dit, toutes les sciences, tous les arts, toutes les tentatives nouvelles ont leur recueil en Allemagne; la théologie protestante surtout en possède une grande quantité, chacun représentant une nuance religieuse particulière.

Dans le reste de l'Europe, nous trouverions encore quelques revues estimables en elles-mêmes, sans mériter toutefois d'être signalées à l'attention générale. La Suède, le Danemark et la Russie en ont plusieurs; mais ce ne sont guère, en général, que des compilations. On en peut dire autant de la Belgique. La Hollande, qui a été longtemps le foyer de la science, et qui possédait, dans le XVII^e^ siècle, d'excellentes publications de ce genre, comme les *Nouvelles de la république des lettres*, que Bayle rédigea de 1684 à 1687; l'*Histoire des ouvrages des savants*, de Basnage; la *Bibliothèque universelle*, de Leclerc, ne nous offre guère aujourd'hui de remarquable que l'*Allgemeene Konst en Letterbode*, fondé en 1788, et la *Bibliotheca critica nova* de Leyde, qui s'occupe principalement des ouvrages d'histoire et de philologie. En Espagne, nous ne voyons rien non plus qui mérite une mention spéciale, si ce n'est peut-être le *Semanario erudito*, publié de 1778 à 1791, en 34 vol., où l'on rencontre quelques bons articles de critique et des extraits d'ouvrages inédits. Il paraissait d'ailleurs dans ce pays, en 1840, 19 recueils trimestriels, mensuels ou hebdomadaires. L'Italie est beaucoup plus riche sous ce rapport, quoiqu'on remarque dans la plupart de ses publications périodiques un esprit étroit, plein de préjugés nationaux et partant souvent injuste. Au *Giornale de letterati d'Italia*, publié, de 1710 à 1733, à Venise par Apostolo Zeno; aux *Novelle letterarie* (Flor., 1740 et ann. suiv.), succéda le *Giornale de letterati*, qui se publia à Pise depuis 1770, et qui dut une brillante réputation à Fabroni; puis la *Biblioteca italiana* de Milan, fondée par Acerbi (*voy.*), la meilleure de toutes; car l'excellente *Antologia di Firenze* de Vieusseux a dû cesser de paraître en 1833. Le *Giornale enciclopedico* de Naples ne vit que d'emprunts faits aux étrangers; le *Progresso* de la même ville semble plus riche de son propre fonds.

Il faut nous arrêter ici, de peur d'envahir l'espace réservé à d'autres matières: celle que nous venons de présenter rapidement s'étend de jour en jour, et on peut lui présager un avenir de plus en plus brillant. E. H-G et S.

RÉVULSION, Révulsifs, *voy.* Médecine. T. XVII, p. 500.

REWBELL (Jean-Baptiste), membre du Directoire exécutif de la république française, naquit, en 1746, à Colmar. Il se distingua au barreau de cette ville, et il en était bâtonnier lorsqu'il fut appelé aux États-Généraux par les suffrages des bailliages de Colmar et de Schelestadt. Il embrassa chaudement les intérêts de la révolution, se prononça avec énergie contre ses ennemis, réclama une loi contre l'émigration et vota toutes les mesures qui tendaient à faire de la France une république; on lui reprocha néanmoins certaines opinions étroites: il s'opposa notamment à l'admission des juifs à la jouissance des droits civils, sans doute à cause de la connaissance qu'il avait du mal qui résulta toujours de leur action sur les paysans d'Alsace; il voulut aussi qu'on laissât aux colonies l'initiative des mesures relatives à l'état politique des hommes de couleur. Rewbell présida une fois l'Assemblée constituante. Député à la Convention par les électeurs de Neu-Brisach, il se trouvait en mission aux armées lors du procès de Louis XVI et prit part à la glorieuse défense de Mayence. Il fut ensuite envoyé, avec les mêmes fonctions, dans la Vendée, où il se montra chaud montagnard. Cependant il s'associa plus tard à toutes les mesures réactionnaires des thermidoriens, qui le portèrent aux comités de sûreté générale et de salut public (*voy.* ces mots); l'influence qu'il sut acquérir dans cette position le fit nommer au Directoire (*voy.*), où il eut dans ses attributions les relations extérieures, la justice et les finances. Il devint président de ce corps, c'est-à-dire chef nominal de la républi-

que, et fut, au 18 fructidor (*voy.*), un de ceux qui s'opposèrent à l'effusion du sang. Éliminé par le sort en 1799, Rewbell céda sa place à Sièyes, et entra au Conseil des anciens. La morgue de son caractère et la roideur de ses formes lui avaient fait beaucoup d'ennemis. Il fut accusé d'avoir contribué aux malheurs de la patrie, et de s'être enrichi en participant aux fraudes des fournisseurs et aux concussions des généraux ; cependant il fut acquitté à la suite de longs et scandaleux débats, il est vrai sans que l'opinion publique fût complétement satisfaite, et c'est probablement un des motifs qui empêchèrent qu'il fût appelé au sénat. Au jugement de M. Thiers (*Hist. de la Rév. fr.*, t. IX, p. 5-7), il était le plus honnête et le plus capable des quatre directeurs (La Revellière à part). « Rewbell, dit-il, avait contracté au barreau et dans nos différentes assemblées une grande expérience dans le maniement des affaires. A la pénétration, au discernement les plus rares, il joignait une instruction étendue, une mémoire fort vaste, une rare opiniâtreté au travail. Ces qualités en faisaient un homme précieux à la tête de l'état. Il discutait parfaitement les affaires, quoiqu'un peu argutieux par un reste des habitudes du barreau. Il joignait à une assez belle figure l'habitude du monde ; mais il était rude et blessant par la vivacité et l'âpreté de son langage. Malgré les calomnies des contre-révolutionnaires et des fripons, il était d'une extrême probité. Malheureusement il n'était pas sans un peu d'avarice ; il aimait à employer sa fortune personnelle d'une manière avantageuse, ce qui lui faisait rechercher les gens d'affaires et ce qui fournissait de fâcheux prétextes à la calomnie. Il soignait beaucoup la partie des relations extérieures, et il portait aux intérêts de la France un tel attachement qu'il eût été volontiers injuste à l'égard des nations étrangères. » Rewbell mourut, en 1810, dans le département du Haut-Rhin, où il s'était retiré. A. B.

REYNOLDS (sir Josué), le plus célèbre peintre de l'école anglaise et un de ceux qui ont le plus excellé dans le portrait, naquit à Plympton (Devonshire), le 16 juillet 1723. Quoique destiné à la médecine, il obtint sans difficulté de son père la permission de se livrer à son goût pour la peinture, et on lui donna pour maître Hudson. De retour dans la maison paternelle, Reynolds prit pour modèles les portraits de Gandy, et copia plusieurs tableaux du Guerchin, s'appliquant surtout à imiter ses fortes teintes du clair-obscur. Après un séjour de quelques années à Plymouth, il partit pour Rome où il passa trois ans à étudier. Il retourna à Londres, en 1752. Les ouvrages de Reynolds ne se distinguent pas par la vigueur des contours, par l'exactitude du coloris, par la fidèle représentation de la nature ; mais son pinceau ennoblit tout ce qu'il peint. Ce fut sur sa proposition qu'on établit à Londres des expositions publiques d'objets d'art. En 1765, il fut élu tout d'une voix président de l'Académie de peinture qu'on venait de fonder. Déjà en 1763, il avait créé avec Perey, Goldsmith et d'autres auteurs illustres, une société littéraire qui fit de sa maison le rendez-vous de tout ce que Londres renfermait d'hommes distingués. La *Mort du cardinal Beaufort* est incontestablement son chef-d'œuvre. Parmi ses portraits idéalisés se distingue son *petit berger;* son *Cupidon dénouant la ceinture d'une vierge* est aussi un charmant tableau. Pour le genre historique, il manquait de facilité dans la composition et de vérité dans l'exposition. Il perdit la vue en 1791, et mourut le 23 février 1792. Les *Discours* (Lond., 1778) qu'il a prononcés comme président de l'Académie de peinture, se font remarquer par l'élégance du style et par la richesse des développements philosophiques et esthétiques. Ses écrits ont été publiés par Malone (Lond., 1797, 2 vol. in-4°), et par Beechey (Lond., 1835, 2 vol.). — *Voir* Farrington, *Vie de sir J. Reynolds* (Lond., 1809), et Cunningham, *Vies des peintres anglais les plus célèbres* (Lond., 1830, t. 1^er^). *C. L.*

RHABDOMANCIE, *voy.* Baguette et Divination, T. VIII, p. 335.

RHADAMANTE, *voy.* Juges de l'enfer.

RHAPSODES. En Grèce, on appelait ainsi ceux qui récitaient des poëmes dans les réunions publiques. Suivant les

uns, ils doivent leur nom à l'habitude qu'ils avaient de tenir pendant leur récit une branche de laurier (ῥάβδος, composé avec ᾠδή, chant) qui, selon la croyance des anciens Grecs, procurait à l'orateur le don de prophétie et le privilége de charmer l'auditoire. D'autres ont cherché l'étymologie de ce nom dans la composition du mot ᾠδή, chant, avec le verbe ῥάπτειν, rassembler ; mais cette étymologie ne serait pas d'une application juste relativement aux anciens rhapsodes, car elle ne peut être prise qu'en mauvaise part, et ne convient qu'à ceux qui donnent comme une composition nouvelle la réunion de fragments empruntés à différents auteurs. Quelquefois, les rhapsodes choisissaient et préparaient d'avance le sujet de leurs chants; mais ordinairement ils se contentaient de réciter des passages d'Hésiode, de Mimnerme, d'Archiloque, de Phocylide, d'Homère, etc. Les citations de ce dernier poëte étaient même si fréquentes que les rhapsodes étaient aussi appelés *Homérides*. De là, les nombreuses imitations et interpolations des chants d'Homère (*voy.*); en effet, les rhapsodes ayant amplifié tout ce que ce grand poëte n'avait qu'indiqué, les œuvres d'Homère, telles qu'elles nous sont parvenues, renferment des passages composés ou au moins continués et augmentés par eux. Des rhapsodes, les uns voyageaient et gagnaient leur vie à réciter leur répertoire, les autres demeuraient dans les villes et étaient les commensaux habituels de riches citoyens, paraissant, en outre, dans les solennités publiques, telles que les fêtes dionysiaques, les brauronies, les panathénées, etc. Lorsque les légendes anciennes furent universellement répandues, les rhapsodes devinrent moins indispensables et se virent réduits au rôle peu brillant de chanteurs ambulants. Cependant Démétrius de Phalère leur permit de remonter sur la scène et d'y déclamer de nouveau leurs poëmes. Plus tard, on appela rhapsodes les commentateurs d'Homère. — *Voy.* l'art. suiv. et H. Estienne, *De rhapsodis liber.* X.

RHAPSODIE. L'article précédent et surtout la savante notice sur Homère (*voy.*) donnent une idée des premiers panégyristes des actions héroïques, des *aèdes*, à la fois poëtes et musiciens. Les rhapsodes, qui leur succédèrent, furent moins des compositeurs que des déclamateurs de chants épiques, surtout de ceux d'Homère; plus tard, on donnait le nom de rhapsodes à des rhéteurs inintelligents qui commentaient ces poésies dans des discours pleins d'un enthousiasme factice, c'est à-dire aussi froids qu'ampoulés, aussi ridicules qu'ambitieux. L'Ion, que raille Socrate dans les dialogues de Platon, est un rhapsode de cette dernière espèce, bien différente de ces *Homérides*, véritables rhapsodes, *chanteurs de vers cousus*, comme dit Pindare (ῥαπτῶν ἐπέων ἀοιδοί), ou de rhapsodies. Ces rhapsodies étaient liées avec plus ou moins d'art, selon le génie des rhapsodes, souvent en lutte devant leur auditoire ; et à l'époque de la recension de l'Iliade et de l'Odyssée, chacune des 48 parties ou chants qui sont entrées dans la composition de ces deux poëmes, fut nommée *rhapsodie*. On lit avec intérêt, sur ce sujet, l'*Histoire des poésies homériques*, par Dugas-Montbel (Paris, 1831). Ainsi que tant d'autres, le mot de *rhapsodies* a bien déchu en passant dans notre langue : il y désigne un méchant ramas soit de vers, soit de prose, un amalgame sans queue ni tête ; et *rhapsodiste* signifie faiseur de rhapsodies dans le plus mauvais sens du mot. Des rhapsodes modernes, qui ressemblent singulièrement aux anciens, parcourent encore la Grèce, aveugles et mendiants, musiciens et poëtes. — *Voir* le discours préliminaire des *Chants populaires de la Grèce*, par M. C. Fauriel. J. T-v-s.

RHAPSODOMANCIE, *voy.* DIVINATION, T. VIII, p. 336.

RHÉA, fille de Titan, sœur et femme de Saturne, *voy.* ce nom, CYBÈLE, JUPITER et ÉGYPTE, T. IX, p. 272.

RHEA SILVIA, fille de Numitor, roi d'Albe-la-Longue, vivait vers l'an 800 av. J.-C. Quoique vestale, elle eut du dieu Mars deux jumeaux, Rémus et Romulus (*voy.*), qui fondèrent Rome (*voy.* ce nom).

RHEIMS, *voy.* REIMS.

RHÉTELAIS, ainsi nommé de la ville de Rhétel, dép. des Ardennes, *voy.* ce nom et CHAMPAGNE, T. V, p. 356.

RHÉTEUR (de ῥήτωρ, orateur), celui qui enseigne la rhétorique (*voy.*), de vive voix ou par écrit. Ce nom, comme celui de la rhétorique, emporte souvent une idée peu favorable. L'abus qu'on a fait du discours, les voies absurdes où se sont engagés trop souvent ceux qui ont donné des préceptes d'art oratoire, les déclamations pompeuses et vides en usage dans tant d'écoles, ont justement contribué à ce discrédit. *Rhéteur* et *sophiste* (*voy.*), mots honorables dans leur première acception, prirent de bonne heure un sens méprisable et se confondirent. L'union d'une dialectique subtile et d'un verbiage imposant était le fond de ces professeurs, avides d'argent et de gloire, et dont la double fortune dépassa presque toujours le mérite. Syracuse ouvrit la première école d'éloquence; Corax et Tisias en furent les premiers maîtres. Leurs disciples, Protagoras, d'Abdère, inventeur de l'*éristique* ou art de la dispute; Hippias, d'Élée, plastron de Socrate; Prodicus, Zénon, Gorgias, Isocrate, une foule d'autres, se rendirent célèbres en Grèce par leurs leçons, et ne furent pas inutiles aux progrès de la véritable éloquence, que Demosthène porta au plus haut point de perfection humaine. Après tant de préceptes et un modèle si accompli, on vit paraître un vrai philosophe qui fut peut-être le plus grand des rhéteurs, Aristote, de Stagyre. Sa *Rhétorique*, en III livres (*voy.* T. II, p. 269), eut pour base la dialectique, et pour moyens la connaissance de l'homme et de tout ce qui peut agir sur son esprit et sur son cœur. Malgré ses catastrophes politiques, la Grèce resta plusieurs siècles en possession d'enseigner l'art oratoire. Dans la foule innombrable de ses rhéteurs, quelques noms survivent avec honneur, ceux de Denys d'Halycarnasse, d'Apollodore de Pergame, de Théodore de Gadaris, de Polémon de Laodicé, d'Hermogène de Tarse, d'Ælius Aristide, d'Aphtonius, de Longin, etc. *Voy.* la plupart de ces noms et les suivants.

Quoique l'art oratoire, introduit à Rome par Carnéade, y eût d'habiles professeurs, Cicéron parcourut la Grèce et l'Asie-Mineure pour recueillir de la bouche de leurs plus renommés sophistes les préceptes de ce grand art, dont il laissa lui-même d'excellents traités. Quintilien se mit, dans le siècle suivant, aux premiers rangs des rhéteurs par ses *Institutions oratoires*. Ce qu'on a pu ajouter aux leçons de Cicéron et de Quintilien est peu de chose. Leurs ouvrages et la rhétorique d'Aristote, malheureusement plus estimée qu'étudiée, sont la source de ce qu'ont écrit les meilleurs rhéteurs modernes. On peut consulter sur les anciens les deux ouvrages suivants : *Jugements des savants sur les auteurs qui ont traité de la rhétorique*, par Gibert (1716, 3 vol. in-12); et *Histoire critique de l'éloquence chez les Grecs*, par Belin de Ballu (1813, 2 vol. in-8°). J. T-v-s.

RHÉTIE. Les anciens confondaient d'abord sous ce nom la Rhétie proprement dite et la Vindélicie; mais lorsque ces pays furent séparés, le premier s'appela *première Rhétie*, et l'autre, *seconde Rhétie*. La première Rhétie s'étendait depuis le Rhin supérieur jusqu'aux Alpes Noriques et depuis l'Italie jusqu'aux frontières de la Vindélicie : elle embrassait donc le Vorarlberg et le Tyrol avec une partie du pays des Grisons. Les Étrusques s'en emparèrent sous la conduite de Rhétey; mais ils en furent chassés par les Gaulois et allèrent s'établir en Italie. De là vient que la plupart des auteurs anciens appellent les Rhetiens une peuplade étrusque. De toutes les tribus gauloises qui occupèrent ce pays, les *Brenni* sont la plus connue. Les Romains y fondèrent dans la suite les colonies de *Tridentum*, *Belunum*, *Bauzanum*, *Bilitio*, *Clevenna* et *Curia*, ou tout au moins ils agrandirent et embellirent ces villes. Comme les Rhétiens, unis aux Gaulois, ravageaient fréquemment les frontières de l'empire, Auguste envoya contre eux son gendre Drusus qui les battit près de Trente, l'an 16 av. J.-C., mais qui se vit bientôt obligé de marcher de nouveau contre eux avec son frère Tibère. Pendant qu'il s'avançait en Rhétie avec une partie de l'armée, Tibère tourna le lac de Constance et attaqua la Vindélicie. La victoire fut décisive, et les deux pays furent réduits en provinces romaines. La Rhétie transdanubienne conserva seule son indépendance. Lors de la mi-

gration des peuples, les deux provinces furent occupées par les Alemans et les Suèves. *C. L.*

RHÉTORIQUE (*ῥητωρικὴ*, de *ῥέω*, je parle), théorie de l'éloquence avec laquelle il ne faut pas la confondre. L'éloquence (*voy.*), dans l'acception restreinte du discours oratoire, est en général le talent de persuader; la rhétorique est la collection des préceptes ou des observations faites sur la nature de l'homme, sur ce qu'il accueille ou repousse, sur ce qui le révolte ou le gagne, surtout sur les discours de ces hommes supérieurs qui, d'inspiration, dans des circonstances diverses, eurent recours à des moyens divers, à des formes variées, pour convaincre et pour persuader. Ces préceptes ont de bonne heure été l'objet d'un enseignement sérieux, qui d'abord n'appartint qu'à des esprits d'une grande portée et de la sagacité philosophique la plus remarquable. Mais quand l'art oratoire devint l'art d'éblouir par la pompe des mots et de présenter en phrases sonores des raisonnements subtils, quand des rhéteurs (*voy.*), se parant du nom de sophistes qu'ils ont avili, affectant l'universalité des connaissances, firent métier d'improviser sur tout, de soutenir indifféremment le pour et le contre, et de former dans leurs écoles des *ouvriers de paroles*, comme on les appela, la frivole rhétorique de ces audacieux discoureurs tomba dans le mépris des hommes sages, et souvent elle a fait accuser l'usage en haine de l'abus. On a dit que tout artifice oratoire est indigne de gens de bien; que la vérité trouve naturellement des accents vainqueurs, et qu'elle est éloquente sans étude. Marmontel, plein de la lecture des anciens et fort de ses propres réflexions, avoue que l'éloquence naturelle suffit dans les débats de la société, et que tout homme passionné, ou vivement ému, est éloquent sur l'objet qui le touche, lorsque l'objet est simple et n'a rien de litigieux. « Mais, dit-il, si la cause de la vérité, de l'innocence, de la justice, se présente, comme elle est souvent, hérissée de difficultés et obscurcie de nuages; si elle est aride, épineuse, sans attraits pour l'attention et la curiosité, si l'on parle devant un juge aliéné et prévenu, soit par des affections contraires, soit par de fausses apparences, soit par un adversaire adroit et armé de tous les moyens d'une éloquence artificieuse, sera-t-on prudent de se fier au don naturel et commun de parler de ce qu'on sait bien ou de ce qu'on sent vivement? » Non, et la parole a trop d'influence sur les destinées de l'homme pour qu'il néglige le moyen de faire triompher par elle la cause de la vérité et de la raison; une rhétorique existe dans la réflexion de celui qui médite sur ce qu'il va dire, et les principes que nous ont légués les grands maîtres sont des secours qu'il serait absurde de mépriser. Attachons-nous seulement à pénétrer l'esprit et l'usage de ces principes, et n'en faisons pas un vain ornement pour notre mémoire, mais un sujet d'exercice pour notre jugement.

En résumant ce que l'on a écrit de plus judicieux sur les théories oratoires, les rhéteurs modernes (Rollin, Gibert, Le Batteux, La Harpe, Marmontel, Andrieux, etc.), suivent généralement dans leurs traités le plan que nous allons indiquer. Après quelques préliminaires sur la rhétorique, sur l'éloquence, et sur l'ancienne division des sujets en trois genres de causes, le démonstratif, le délibératif et le judiciaire, vient la division de la rhétorique en *invention*, *disposition*, *élocution* et *action*. L'*invention*, ou la partie des préceptes qui aide à trouver les matériaux du discours, se subdivise en preuves, mœurs et passions. Les preuves traitent des arguments, des lieux intrinsèques et des lieux extrinsèques; les mœurs, des vertus nécessaires à l'orateur et des bienséances; les passions, du pathétique et de son emploi. La *disposition* s'occupe de l'ordre à mettre dans les moyens de persuader fournis par l'invention. La nature, ainsi que l'observe Cicéron, nous ayant appris qu'il faut préparer les esprits à recevoir ce qu'on va leur dire, exposer ensuite ce dont il s'agit, diviser parfois une matière trop étendue, narrer les faits dont la connaissance est nécessaire, prouver par des raisonnements, détruire ceux qui leur seraient opposés, enfin mettre une conclusion, la disposition donne des préceptes sur chacune des

parties que peut avoir un discours, sur l'exorde, la proposition et la division, la narration, la confirmation, la réfutation et la péroraison. L'*élocution*, se fondant sur ce que presque toujours les choses qu'on dit frappent moins que la manière dont on les dit, entre dans de grands détails sur l'expression des pensées par la parole; elle traite du style, de ses qualités générales, la clarté, la pureté, l'harmonie, le naturel, la variété, etc.; de ses qualités particulières, la précision, la simplicité, la naïveté, la délicatesse, la finesse, l'élégance, la richesse, l'énergie, la magnificence, le sublime, etc. C'est en parlant de la noblesse du style, que certains rhéteurs, frappés de l'éclat des figures, ont souvent donné des développements démesurés à ces ornements, dont la beauté est en raison de leur justesse, de leur convenance et de leur naturel. Ils ont tant distingué, tant subdivisé à l'occasion des figures, que beaucoup de nos professeurs de rhétorique actuels passent avec dédain sur cette partie de l'enseignement. Nous n'approuvons point cette indifférence : l'étude des principales figures est d'une incontestable utilité pour avoir une idée juste du langage et des rapports du style avec les pensées; plus de justesse, plus de précision, plus de goût, est le fruit de cette étude, que ne doivent point faire proscrire les travers surannés du charlatanisme et du pédantisme. La quatrième et dernière partie de la rhétorique, l'*action*, n'a rapport qu'à la prononciation du discours; l'action est, pour ainsi dire, l'éloquence du corps (*est actio quasi sermo corporis*, Cic.); elle traite de la voix, du geste et de la mémoire. Des maîtres estimables ajoutent à ces préceptes de sages conseils sur la lecture des modèles, la composition et l'imitation. *Voy.* tous ces mots et FIGURES DE RHÉTORIQUE.

La rhétorique a toujours fait partie d'une éducation libérale. Elle est en France le couronnement des études littéraires, et sa place dans nos colléges (*voy.*) est depuis longtemps fixée entre les classes d'humanités et la philosophie. Cette place, objet de justes censures, ne peut être approuvée qu'en envisageant l'art oratoire moins sérieusement que ne l'ont fait les anciens.

Quelques modifications ont eu lieu dans l'enseignement de la rhétorique en 1840. Le programme du baccalauréat ès-lettres exigeant des notions de littérature et d'histoire littéraire, la théorie de l'éloquence a dû se resserrer pour faire place aux matières nouvelles. Ce resserrement ne sera point préjudiciable aux élèves, si l'on n'élague que les branches parasites de l'arbre trop efflorescent des anciens rhéteurs. D'ailleurs l'étude des modèles sera toujours la meilleure et la plus féconde des rhétoriques. J. T-v-s.

RHIGAS (CONSTANTIN), Tyrtée de la Grèce moderne, né à Vélestina (Thessalie), en 1753, mort sur l'échafaud à Belgrade, en 1798, *voy.* GRÈCE, T. XIII, p. 34, GRECQUES MODERNES (*lang. et litt.*), T. XIII, p. 80, et HÉTÉRIE.

RHIN (en allemand *Rhein*), un des quatre plus grands fleuves de l'Europe, et celui que l'Allemagne met au premier rang des siens, moins à cause de sa longueur que comme le premier siége de sa civilisation, auquel se rattachent ses traditions les plus poétiques et où se sont élevées ses villes les plus anciennes et les plus célèbres; puis aussi en considération de son importance comme position militaire et de la beauté de ses rives si connues des touristes. Fleuve jadis tout germanique, le Rhin pourtant ne peut plus être considéré, quoi qu'en dise un chant moderne, comme appartenant exclusivement à l'Allemagne : son berceau est en Suisse, la fin de son cours dans les Pays-Bas, et dans sa partie moyenne il est limitrophe entre l'Allemagne et la France. Cette dernière le regarde même comme sa frontière naturelle contre l'Allemagne, et cette position si vivement contestée, elle l'a eue de nos jours, mais sans savoir s'y renfermer.

Quoi qu'il en soit de ces prétentions, le beau fleuve qui en est le sujet parcourt un espace de 150 milles d'Allemagne ou géogr. (1,110 kilom.), et reçoit les eaux de plus de 12,000 rivières ou ruisseaux, dans un bassin qui, d'après M. Balbi, a 223,937 kilom. carr. d'étendue. La partie moyenne de ce bassin est en même temps une des contrées les plus

pittoresques de l'Europe, une des plus peuplées et des plus fertiles; ses champs de blés et ses vignobles sont également renommés.

Prenant sa source en Suisse, dans le canton des Grisons (*voy.*), il se forme de la jonction de trois bras appelés *Rhin antérieur, Rhin moyen et Rhin postérieur.* Le premier descend du mont Crispalt, au nord-est du mont Saint-Gothard, et se réunit à Dissentis avec le deuxième qui vient du mont Lukmanier; à Reichenau ils se rencontrent avec le troisième bras qui, descendu du mont Adula (Vogelberg), a déjà parcouru plus de 20 lieues. De ce moment, c'est le Rhin, ayant une largeur de 230 pieds. Navigable depuis Coire, il va former un instant la limite entre la Suisse et les possessions autrichiennes; puis, entre Rorschach et Fussach, il se précipite avec impétuosité dans le lac de Constance qu'il traverse. Il en sort au nord-ouest, près de la ville du même nom, pour entrer dans son appendice appelé *lac Inférieur*, et poursuivre ensuite son cours à l'ouest jusqu'à Schaffhouse et Bâle, séparant la Suisse du Würtemberg et du grand-duché de Bade. Son lit est semé d'écueils et d'îlots depuis Schaffhouse. Nous parlerons plus bas de la belle cascade qu'il forme près de cette ville; mais entre elle et Bâle, le Rhin offre d'autres chutes remarquables, celles de Zurzach, de Laufenbourg et de Rheinfelden. Arrivé aux confins de la Suisse et de la France, le Rhin tourne au nord pour former la limite de cette dernière et se rendre dans la mer du Nord. A Bâle, il a déjà 750 pieds de large; ses îles ne sont d'abord que des bancs de sable et de gravier; mais, à partir de Brisach, elles se couvrent d'arbres et de cultures. Entre Strasbourg et Germersheim, elles sont encore plus riantes et plus fertiles. De Strasbourg à Spire, la largeur du fleuve est de 1,000 à 1,200 pieds; à Mayence, de 1,500 à 1,700; et à Schenkenschanz, entre Clèves et Nimègue, où il entre sur le territoire hollandais, de 2,150. Sa profondeur est généralement de 25 à 28 pieds, cependant à Dusseldorf elle va jusqu'à 50.

En quittant le dép. du Bas-Rhin et la France, au-delà de la Lauter, le fleuve sépare la Bavière rhénane du grand-duché de Bade; puis il parcourt le grand-duché de Hesse, pour former ensuite de nouveau une limite entre le duché de Nassau et la Prusse rhénane qu'il traverse jusqu'à Schenkenschanz, avant d'entrer sur le territoire des Pays-Bas. C'est entre Mayence et Coblentz que se trouvent ces *bords du Rhin* si pittoresques et si célèbres : là sont le château de Biberich, le Johannisberg, le trou de Bingen, le Rheinstein, le Kœnigstein, la maison palatiale (*Pfalz*), les rochers de Lurley, du Chat et de la Souris; et, plus loin, le Kœnigstuhl, le Storchenfels, la formidable forteresse d'Ehrenbreitstein en face de l'embouchure de la Moselle. Au-delà, le cours du fleuve est moins beau; cependant Bonn (*voy.*) est encore dans un beau site, dominé par le Drachenfels et le Siebengebirg; plus loin, les bords s'aplanissent et deviennent monotones.

Au-dessous de Schenkenschanz, le Rhin se divise en deux bras : l'un qui se dirige sur Nimègue, à gauche et au sud, absorbe les $\frac{2}{3}$ du volume de ses eaux, prend le nom de *Vahal* ou *Waal*, reçoit la Meuse (*voy.*), et se jette dans la mer d'Allemagne sous le nom de *Merwe*. L'autre, qui coule au nord ou à droite, formait jadis dans son cours vers Arnheim une espèce de spirale. Depuis 1720, on a creusé du Vahal au bourg de Pannerden, un canal qui a mis presque à sec l'ancien lit du fleuve. Les eaux du Rhin coulent aujourd'hui par ce canal, et se séparent de celles du Vahal au-dessous de Millingen. Avant que le bras droit du Rhin arrive à Arnheim, il se divise au-dessus de Westerwoort, et forme le Nouvel-Yssel. Cette partie du fleuve n'est autre chose que le canal creusé par ordre de Drusus. Ses eaux unies vers Doesbourg à celles de l'ancien Yssel, se jettent dans le Zuyderzée. Depuis le point où le canal de Drusus se sépare du Rhin, le fleuve se dirige vers Arnheim, et conserve son nom jusqu'à Wagueningen et Rhenen. Au-dessus de ces deux villes, il prend celui de Lech (*voy.*), et se dirige vers Wyk by Durstede. Jadis le Rhin dirigeait sur Utrecht toute la masse de ses eaux : aujourd'hui le bras du Lech qui y arrive sous le nom du Rhin-Courbe n'a plus d'importance.

Mais, vis-à-vis de Vianen, on a depuis plusieurs années creusé le canal de *Vaart* qui joint Utrecht au cours du Lech. Ce canal, pourvu d'écluses, porte des bâtiments d'un assez fort tonnage, qui remontent jusqu'à cette ville, et de là à Amsterdam. Au-dessus de Vianen commence l'*Yssel*, qui se jette dans le Merwe à 2 lieues au-dessus de Rotterdam. Le Lech coule depuis Vianen jusqu'à Schoonhofen, et se jette dans la Meuse au-dessus de Crimpen-op-de-Lek. De la partie du Rhin qui arrose Utrecht se détache encore un bras qu'on appelle le *Vecht*, et qui a son embouchure dans le Zuyderzée, après un cours de 8 lieues. Ce qui reste du fleuve d'Utrecht à Leyde ressemble plutôt à un ruisseau qu'à un fleuve; à une demi-lieue de Katwyk-op-Rhin, il se perdait, encore au commencement de ce siècle, dans les sables environnants; mais plus anciennement il se jetait dans la mer à Katwyk-op-Zée. Après plusieurs tentatives infructueuses pour rouvrir son embouchure comblée par les dunes, on y a suppléé, mais imparfaitement, en recueillant dans un canal les eaux qui se perdaient dans les sables. L'extrémité de ce canal est fermée par une grande écluse: c'est ainsi que l'art a de nouveau frayé au fleuve un passage jusqu'à la mer, où, après s'être subdivisé en une infinité de bras, il achève son cours.

Les principaux affluents du Rhin sont la Kintzig, la Murg (*voy.* Bade et Forêt-Noire), la Roër ou Ruhr, la Lippe, le Necker, le Mein, la Lahn, la Wipper, à droite; et à gauche, l'Aar, l'Ill, la Zorn, la Moder, la Sur, la Nahr, la Moselle, etc., etc. Les canaux les plus importants qui le mettent en communication avec les bassins voisins, sont le canal *du Rhône au Rhin*, qui unit d'abord ses eaux à celles de la Saône, et celui *de la Marne au Rhin*, qui ouvre une communication directe entre Strasbourg et le Havre, comme l'autre entre Strasbourg et Marseille; enfin le grand canal du Nord, qui le joint à la Meuse et à la Nethe, affluent de l'Escaut.

Le Rhin est très poissonneux : on y pêche beaucoup de saumons, qui conservent ce nom lorsqu'ils remontent de la mer au printemps, et prennent celui de *saumonneaux* lorsqu'ils redescendent; de plus, des esturgeons, des brochets, des carpes souvent d'un poids de 20 livres. On trouve des paillettes d'or dans les sables du Rhin : ce métal vient en partie des montagnes de la Suisse, en partie de celles de la Forêt-Noire.

La navigation du fleuve a une grande importance, surtout depuis Strasbourg: elle se fait au moyen de grands bateaux ayant un tonnage de 1,000 à 1,200 quintaux métriques; de Mayence à Cologne, le tonnage est de 1,200 à 2,000 quint., et de Cologne en Hollande, de 2,000 à 4,500. Les bâtiments qui ont un fort tirant d'eau ne peuvent remonter que jusqu'à Spire. Indépendamment des cataractes, plusieurs passages sont considérés par les mariniers comme fort dangereux; ils se trouvent presque tous dans l'étendue pittoresque plus particulièrement appelée *les bords du Rhin;* ce sont, en descendant les fleuves : 1° le *Bingerloch*, à Bingen, ville située à 6 lieues au-dessous de Mayence ; là, les deux chaînes de montagnes qui encaissent le bassin du fleuve se rapprochent tellement, que les rochers qui en forment la base présentent en quelque sorte l'aspect d'une cataracte. Le Bingerloch, qui est le passage praticable, n'a pas plus de 50 pieds de large. Lorsque les eaux sont à leur hauteur moyenne, il n'y a pas de danger réel, mais il faut prendre beaucoup de précautions lorsqu'elles sont basses. C'est à cet endroit qu'on aperçoit au milieu du fleuve la tour de Hatto (*Hattosthurm*), ou la tour des Souris (*Mœuselthurm*); 2° la dangereuse *passe de Bacharach* dont l'aspect a quelque chose d'effrayant; elle ne présente de danger que pour les bateaux qui descendent le fleuve, et seulement au point où les eaux arrivent avec rapidité s'engouffrer dans les rochers et les bancs de sable comme dans un entonnoir; 3° le *banc de Saint-Goar*, où les eaux du fleuve se jettent avec fracas sur un groupe de rochers, dont les uns sont visibles et les autres cachés. Plus loin, près de la petite ville d'Unkel, on rencontre 4° le *grand* et le *petit Unkelstein*, agglomération de roches basaltiques qui sont en partie à fleur d'eau et faciles à apercevoir. Le groupe le plus considérable, nommé le grand Unkelstein, a entièrement disparu

pendant la domination française. Le petit groupe n'est nullement dangereux pour les bâtiments peu chargés lorsque les eaux sont hautes. Mais les bateaux à pleine charge doivent éviter avec soin les écueils qui abondent en cet endroit.

On sait au reste que la navigation du Rhin, fleuve que les traités de 1815 ont déclaré libre, a donné lieu à de longues négociations entre les puissances riveraines, et qu'une commission mixte a longtemps siégé à cet effet dans la ville de Mayence.

Nous avons dit que le Rhin, dans son cours, forme plusieurs cataractes. La première et la plus remarquable de toutes se trouve à 1 lieue au-dessous de Schaffhouse (*voy.*), tout près des deux Laufen, dont l'un (le village et le château) est situé sur le territoire du canton de Zurich, et l'autre (hameau ancien et de peu d'importance) se trouve vis-à-vis sur une petite île. Le fleuve, tourmenté par les rochers énormes qui l'enferment et qui s'élèvent même au milieu de son lit, est obligé de se resserrer; il se couvre alors d'écume et se précipite avec une violence toujours croissante dans des gouffres béants, bondit de rochers en rochers, et tombe enfin en une masse d'un volume effrayant, d'une hauteur de 80 pieds, par trois chutes perpendiculaires, avec un fracas épouvantable. La nuit, on peut entendre ce bruit à plus de 4 lieues de distance. La chute du côté du sud, entre deux aiguilles élevées, est la plus rapide. La largeur totale de la masse d'eau qui se précipite est de 300 pieds. Non loin de la cataracte s'élève, au milieu du fleuve, une maison à laquelle on arrive par un pont-levis. De là, on aperçoit la chute dans toute son étendue.

On cite dans l'histoire de nombreux passages du Rhin par des armées, soit entre Strasbourg et Kehl (*voy.*), soit à Oppenheim, Schreck ou Neuwied, etc. Les plus célèbres sont ceux de Jourdan, en 1795, et de Moreau (*voy.* ces noms), en 1797 et 1800.

Pour les *vins du Rhin*, *voy.* plus loin.

Il existe un grand nombre d'ouvrages et d'estampes sur le Rhin; indépendamment du Guide de Richard, nous citerons les suivants : Primavesi, *Cours du Rhin depuis ses sources jusqu'à ses embouchures*, dessin, 1818; Schreiber, *Taschenbuch für Reisende am Rhein*, Heidelb., 1812 et souvent depuis; Fischer, *Neuester Wegweiser von Mainz bis Kœln*, Francf., 1827; C. Simrock, *Die Rheinlænder*, Leipz., 1840; et le *Panorama du Rhin, de Mayence à Cologne, d'après nature*, dessiné par Delkeskamp, gravé par Richter, Francf., 1825 et suiv., 80 feuilles. *Le Rhin*, de M. Victor Hugo (Paris, 1840, 2 vol. in-8°), mérite aussi d'être cité, moins toutefois comme une source d'instruction que comme un tableau poétique propre à faire revivre dans l'âme du lecteur des souvenirs pleins d'émotion. Enfin, nous mentionnerons en terminant le fameux chant du Rhin (*Rheinlied*), de M. Nicolas Becker (1840), ainsi que la réponse vigoureuse, peut-être même par trop énergique, qu'y fit M. Alfred de Musset (1841), et une autre malheureusement trop délayée et peu propre à faire vibrer la fibre populaire, de M. de Lamartine. *C. L.* et S.

RHIN (Confédération du). Pendant la guerre de 1805, si désastreuse pour l'Autriche (*voy.* Austerlitz), plusieurs princes de l'Allemagne méridionale, ne pouvant rester neutres, avaient été forcés par les circonstances de s'allier aux Français : de ce nombre étaient les électeurs de Bavière et de Würtemberg, qui, en récompense de leurs services, furent revêtus de la dignité royale par la paix de Presbourg (*voy.*), le 26 déc. 1805, et obtinrent en même temps, ainsi que l'électeur de Bade, enrichi du Brisgau et autres possessions autrichiennes, une autorité indépendante du chef de l'Empire. Quelques mois après, le 28 mai 1806, le premier électeur d'Allemagne, l'archichancelier de l'Empire, annonça à la diète qu'il avait choisi pour coadjuteur et successeur le cardinal Fesch (*voy.*), oncle de Napoléon, ce qui était entièrement contraire à la constitution. Finalement, 16 princes allemands se séparèrent formellement de l'Empereur et de l'Empire, et signèrent, le 12 juillet 1806, à Paris, un acte de confédération qui fut communiqué à la diète, le 1er août suivant. C'étaient les rois de Bavière et de Würtemberg, l'électeur archichancelier, l'électeur

de Bade, le nouveau duc de Clèves et Berg, Joachim Murat; le landgrave de Hesse-Darmstadt, les princes de Nassau-Usingen, Nassau-Weilburg, Hohenzollern-Hechingen, Hohenzollern-Sigmaringen, Salm-Salm et Salm-Kyrbourg, le duc d'Aremberg, les princes d'Isenbourg-Birstein et de Liechtenstein et le comte de Leyen (*von und zu der L.*). Ils justifièrent cet acte par les vices de la constitution de l'Empire, et invitèrent les autres princes à accéder à leur confédération*. Bacher, l'ambassadeur français, déclara en même temps que son maître ne reconnaîtrait plus d'Empire d'Allemagne. Le 6 août, l'empereur François II déposa sa dignité de chef de l'Empire, comme nous l'avons dit, T. IX, p. 456. Après la signature de l'acte de confédération, auquel on apposa aussi le nom du prince de Liechtenstein, malgré son absence, l'électeur archichancelier reçut le titre de *prince-primat* (*voy.* DALBERG); l'électeur de Bade, le landgrave de Hesse-Darmstadt et le duc de Berg, celui de grands-ducs avec tous les droits et priviléges de la royauté; Nassau-Usingen fut érigé en duché; et le comte de Leyen obtint la dignité de prince. Napoléon se nomma lui-même *protecteur* de la Confédération du Rhin. L'établissement de cette confédération eut encore d'autres conséquences. Nuremberg cessa d'être ville libre impériale, et fut incorporée dans la Bavière; Francfort-sur-le-Mein fut donnée au prince-primat à titre de grand-duché; la principauté de Heitersheim, qui appartenait à l'ordre de Malte, fut cédée au grand-duc de Bade; et le bourgraviat de Friedberg à celui de Hesse-Darmstadt. En outre, la médiatisation soumit aux princes confédérés les princes de Nassau et d'Orange-Fulde, de Hohenlohe, de Schwarzenberg, de Lœwenstein, de Leiningen ou Linanges, de la Tour et Taxis, de Salm-Reiferscheidt-Krautheim, de Wied-Neuwied et Wied-Runkel, d'OEttingen, de Fugger, de Metternich, de Truchsess, de Fürstenberg, de Solms, le landgrave de Hesse-Hombourg, les ducs de Looz-Corswaren et de Croy, un grand nombre de comtes de l'Empire et tout ce qui restait de la noblesse immédiate. On laissa à ces princes médiatisés leurs biens patrimoniaux et leurs propriétés privées, la juridiction en première et en seconde instance, les droits de suzeraineté, l'exploitation des mines, etc.; mais on leur enleva le pouvoir législatif, l'administration souveraine de la justice, le droit de paix et de guerre, celui de conclure des alliances, de lever les impôts, etc. Le but de la confédération était d'assurer la paix intérieure et extérieure; c'était une alliance offensive et défensive conclue entre la France et les princes confédérés; si l'une des parties contractantes était menacée, toutes devaient courir aux armes sur la simple invitation du protecteur. La confédération avait en effet, en vertu de son acte constitutif, un protecteur; mais il ne devait point y avoir de maître. Une diète, siégeant à Francfort, et divisée en deux colléges, celui des rois, dans le sein duquel étaient admis les grands-ducs, et celui des princes, devait décider les affaires qui concernaient tous les confédérés. La présidence de cette diète et spécialement du premier collége appartenait au prince-primat; celle du collége des princes, au duc de Nassau. A la mort du prince-primat, le protecteur devait lui choisir un successeur. Aucun membre de la confédération ne pouvait prendre du service chez une puissance étrangère, ni aliéner sa souveraineté, si ce n'est en faveur d'un confédéré. Les différends entre les princes de la confédération devaient être jugés par la diète; et deux tribunaux devaient être établis pour connaître des plaintes portées contre l'un d'eux. Mais ni ces tribunaux ni la diète ne furent jamais assemblés. Enfin, l'acte de confédération accordait une parfaite égalité devant la loi aux catholiques et aux protestants.

Ce fut ainsi que sur les ruines du saint Empire (*voy.*) qui comptait près de mille années d'existence, s'établit une confédération qui, toute éphémère qu'elle a été, a laissé des traces profondes dans la constitution des états allemands, et a bouleversé les rapports des princes et des sujets. Ceux qui veulent y voir exclusivement l'œuvre d'une ambition étrangère, et non pas le développement inévitable de la

(*) *Voir* Pfister, *Histoire d'Allemagne*, t. V, p. 657 et suiv. S.

dissolution intérieure de l'empire d'Allemagne, commettent une grave erreur.

Dès le 25 sept. 1806, l'électeur de Wurtzbourg entra dans la confédération. La Prusse, effrayée de l'accroissement de puissance de la France, forma le projet d'établir une confédération semblable dans le nord de l'Allemagne; mais la guerre de 1806 ne lui permit pas d'y donner suite, et cette année même, l'électeur de Saxe abandonna la Prusse pour signer avec la France sa paix particulière à Poznân, le 11 déc. 1806. Il obtint le titre de roi et entra également dans la confédération. Le 15 déc., les cinq ducs de Saxe suivirent cet exemple. Un traité conclu à Varsovie, le 13 avril 1807, admit dans la confédération les deux princes de Schwarzbourg, les trois lignes ducales d'Anhalt, les princes de Lippe-Detmold et de Lippe-Schaumbourg, et les princes de Reuss. Le royaume de Westphalie, formé par Napoléon, en faveur de son frère Jérôme, des provinces conquises sur la Prusse et sur d'autres états, devint, dès son origine (15 nov. 1807), également membre de la confédération. Enfin, le 18 févr. 1808, le duc de Mecklenbourg-Strelitz; le 22 mars, le duc de Mecklenbourg-Schwerin; et le 14 oct. 1808, le duc d'Oldenbourg, prince de Lubeck, y accédèrent pareillement. A la fin de 1808, la Confédération du Rhin embrassait donc une étendue de 5,916 milles carr. d'Allemagne, avec une population de 14,608,877 âmes et une armée de 119,180 hommes.

Mais le protecteur fut le premier à porter atteinte à sa sûreté et à son indépendance. Un décret du 10 déc. 1810 réunit à la France les embouchures de l'Escaut, de la Meuse, du Rhin, de l'Ems, du Weser et de l'Elbe, réduisit le duc d'Oldenbourg à la seule principauté de Lubeck, dépouilla le duc d'Aremberg et les princes de Salm-Salm et Salm-Kyrbourg, et enleva des provinces entières au grand-duché de Berg et au royaume de Westphalie. La confédération perdit ainsi un territoire de 532 milles carr., et 1,133,057 hab. Napoléon ne tint pas davantage compte de l'assurance qu'il avait donnée, lors de l'organisation de la confédération, de ne jamais prétendre à la suzeraineté et de ne jamais s'immiscer dans les affaires intérieures de ses membres. État fédératif sous la protection d'un monarque dont la puissance immense, l'ambition sans bornes et la volonté de fer devait tout faire plier, la confédération, dès son origine, fut une chimère. Partout on la voyait agir comme un instrument de Napoléon, et comme toute espèce de garanties intérieures lui manquait, elle ne put prendre de consistance en face des puissances étrangères. Aussi dès l'année 1813 la vit-on se dissoudre. Les ducs de Mecklenbourg-Schwerin et de Mecklenbourg-Strelitz, qui y étaient entrés des derniers, furent les premiers à s'en détacher, aussitôt que la Prusse se fut unie à la Russie contre Napoléon; sans parler de quelques princes moins importants, les rois de Bavière et de Würtemberg les imitèrent. D'autres hésitèrent plus longtemps, soit à cause de la position de leurs pays, soit pour d'autres motifs : de ce nombre furent le roi de Saxe et le grand-duc de Francfort. Ils en furent sévèrement punis : le premier se vit enlever la moitié de son royaume, le second fut entièrement dépouillé, comme le roi de Westphalie et le grand-duc de Berg. Le congrès de Vienne usa aussi de rigueur envers quelques petits princes de la confédération, et médiatisa la principauté d'Isenbourg et celle de Leyen. Quant aux autres membres de la Confédération du Rhin, à l'exception du duc d'Aremberg et du prince de Salm, ils entrèrent comme princes souverains dans la Confédération germanique (*voy.* l'art., T. XII, p. 40). — *Voir* les deux ouvrages allem. suivants : Von Gagern, *Ma part dans la politique* (Suttg., 1823), et Lucchesini : *Développement historique des causes et des effets de la Confédération du Rhin.* C. L.

RHIN (DÉPARTEMENT DU BAS-), un des dép. frontières de la France, est séparé, à l'est, par le Rhin (*voy.* l'art.) du grand-duché de Bade; au sud, il confine avec le dép. du Haut-Rhin; à l'ouest, il est borné par ceux des Vosges et de la Meurthe, et au nord par celui de la Moselle et par la Bavière rhénane (*voy.* tous ces noms). Les Vosges allant du sud au nord se prolongent dans ce dép. en

s'abaissant, et laissent entre elles et le Rhin une immense plaine couverte de villages, de moissons et de prairies. Le grès rouge, composé de fragments de roches primordiales que réunit un ciment argileux et siliceux, constitue la plupart des derniers échelons de cette chaine de montagnes, dont le plateau le plus élevé est le Hochfeld (Champ du feu), haut de 1,360^{m}; on y remarque encore le Schneeberg ou Mont de Neige, haut de 900^{m}; l'Ungersberg, 856^{m}; et la montagne de Sainte-Odile, 822^{m}, renommée par son ancienne abbaye, but de nombreux pèlerinages. Le Rhin reçoit plusieurs des rivières qui, prenant naissance dans les Vosges, arrosent et fertilisent le dép. De ce nombre, sont la Bruche, la Zorn, la Moder et la Lauter qui sépare le dép. de la Bavière rhénane. Un grand canal part de Strasbourg, longe le Rhin, et se dirige sur la Saône, mettant en communication le Rhin et le Rhône, et par ces deux fleuves la Méditerranée et l'océan Atlantique. D'autres canaux aboutissent à la Bruche, au Giesen, à Mutzig, multipliant ainsi les communications dans ce pays. Les mines contiennent des traces d'argent, du cuivre, du plomb et surtout du fer qu'on exploite en plus de vingt endroits. Il y a aussi des mines d'antimoine, de cobalt, d'asphalte alumineux et de houille. Les carrières fournissent, outre le grès rouge employé aux constructions, du granit, du gypse et de l'ardoise. A Niederbronn, il y a une source thermale qui attire de nombreux visiteurs; et Soultz, ainsi que d'autres endroits, ont des sources d'eaux salées, dont l'état ne tire qu'un parti médiocre pour ne pas nuire à l'exploitation des salines de la Lorraine.

Le dép. du Bas-Rhin a une superficie de 464,781 hect. ou environ 235 lieues carr. anc.; on en cultive 180,920 hect. en céréales. En 1837, il y avait 117,754 hect. de bois; mais depuis, le seul arrondissement de Strasbourg a reboisé plus de 4,000 hect. de terrain. Le prés occupent environ 56,000 hect., et les vignes 13,123. Outre les céréales et la vigne, on cultive beaucoup de garance, de houblon, de lin et de chanvre. Le Bas-Rhin est un des cinq dép. où la culture du tabac est autorisée : environ 20,000 arpents y sont employés. Les fruits du merisier servent à faire l'eau-de-vie connue sous le nom de *kirsch* (*voy.*). On recueille des truffes, ainsi que des morilles, espèce de champignons qu'on trouve avec des lichens et autres plantes dans les bois des Vosges. Les pâturages de ces montagnes nourrissent beaucoup de bestiaux et de bêtes à laine; ces dernières fournissent plus de 800 quintaux métr. de laine par an. Outre le vin, on fait beaucoup de bière, boisson favorite dans les villes du Rhin. Les fers et aciers du dép. sont convertis en armes blanches à Klingenthal et servent à la confection des armes à feu dans la manufacture de Mutzig.

On peut regarder ce dép. comme un des plus importants du royaume, tant par la variété et l'abondance de ses productions, par son industrie et par le commerce qu'il fait avec la Suisse, l'Allemagne et la Hollande sur le Rhin, que pour ses places fortes et pour sa population, qui était, en 1841, de 560,113 hab. En 1836, elle était de 561,859 hab., dont voici le mouvement : naissances, 19,336 (9,913 masc., 9,423 fém.), parmi lesquelles 1,708 illégitimes; décès, 14,558 (7,218 masc., 7,340 fém.); mariages, 4,358. Il se compose de la Basse-Alsace et de plusieurs anciennes seigneuries allemandes. Ses 4 arrondissements, savoir : Strasbourg, Saverne, Schélestadt et Wissembourg, comprennent 33 cantons et 543 communes. De ses six députés, deux sont nommés par la ville et par l'arrondissement de Strasbourg, un par Haguenau, les autres par chacun des arrondissements susdésignés. Il a 2,409 électeurs, et paie 1,888,684 fr. d'impôt foncier. Il contient le siége de la 5^{e} division militaire, ainsi qu'un évêché suffragant du siége de Besançon, une académie universitaire, et il est du ressort de la cour royale de Colmar. Le fond de la population est d'origine allemande, parle la langue de cette nation en un dialecte corrompu, et professe en partie le culte soit luthérien soit réformé. Pour les réformés, il y a deux églises consistoriales à Strasbourg et à Bischwiller. Les luthériens, beaucoup plus nombreux, ont un directoire (*voy.*) de consistoire

général, divisé, pour ce département, en 4 inspections comprenant 21 consistoires locaux (*voy.* PROTESTANTS EN FRANCE). Ils ont de plus une faculté de théologie, un grand séminaire, un gymnase ou collége mixte, et une fondation spéciale dite de Saint-Thomas. Les israélites ont une *synagogue consistoriale*. On trouve aussi dans ce département des anabaptistes dont les ancêtres sont venus de la Suisse; vivant retirés dans les campagnes, ils sont laborieux et s'adonnent de préférence à l'éducation du bétail.

Nous consacrerons un article séparé à *Strasbourg*, chef-lieu du dép., et ville de 57,885 hab., aujourd'hui mise en rapport permanent avec Colmar, Mulhouse et Bâle, au moyen d'un chemin de fer. Parmi les autres villes nous devons mentionner Schélestadt, sur l'Ill, qui a 9,700 hab.; elle est fortifiée et mal bâtie; aux environs, on trouve plusieurs sources d'eaux minérales, entre autres celle de Chatenois auprès des Vosges. Dans la même contrée montagneuse s'enfonce la jolie vallée de Villé, dans laquelle on nourrit beaucoup de bestiaux. Saverne, sur la Zorn, au pied de la route magnifique qui gravit les Vosges, a perdu ses anciennes fortifications, et son vieux château est également en ruines, moins pourtant que le castel féodal du Haut-Bar qui domine toute la contrée; elle renferme 5,352 hab. Wissembourg, sur la Lauter, ancienne ville libre impériale et place forte, a 5,575 hab. Haguenau, sur la Moder, près de la grande forêt qui en porte le nom, a 9,700 hab.; quoique mal fortifiée, elle a soutenu plusieurs siéges. Aux environs de Niederbronn, où déjà les Romains avaient des bains, et dont les eaux sont ferrugineuses et salines, on trouve les forges de Zinswiller, de Jægerthal, de Reichshofen, les usines de Bærenthal qui fournissent des fers et des aciers aux manufactures de Mutzig, la verrerie de Saint-Louis et enfin une papeterie. Sur plusieurs points du dép., on trouve des traces du séjour des Romains.—*Voir* les ouvrages cités à l'art. ALSACE. D-G.

RHIN (DÉPARTEMENT DU HAUT-), comprenant la Haute-Alsace (Sundgau) et l'ancienne république de Mulhouse, est, comme le précédent, un département limitrophe, et séparé, à l'est, par le Rhin de la Suisse et du grand-duché de Bade; au midi, il est borné par la Suisse et par le dép. du Doubs; à l'ouest, par ceux de la Haute-Saône et des Vosges; et au nord, par celui du Bas-Rhin (*voy.* tous ces noms). Outre les Vosges, qui s'étendent dans toute la partie occidentale du département, il reçoit encore, au sud-ouest, les ramifications du Jura (*voy.* ces mots); le long du Rhin se prolonge la plaine qui s'élargit à mesure qu'on approche du dép. précédent. Les cimes les plus élevées des Vosges, situées dans le Haut-Rhin, sont: le ballon de Soulz ou d'Alsace, haut de 1,429[m]*; celui de Guebwiller, haut de 1,415; le Bærenkopf (*Tête-de-l'Ours*), 1,403; le Graisson, 1,300; le Bressoir ou Brézouars, 1,232; le ballon de Giromagny, 1,071. L'Ill, qui prend naissance auprès de Ferrette, traverse le département du sud au nord et se rend dans celui du Bas-Rhin après avoir reçu la rivière la Savoureuse, celle de Thur et celle de la Liepvre. Le canal *du Rhône au Rhin*, venant de Montbéliard, se dirige sur Mulhouse avec un embranchement sur Huningue, et de Mulhouse sur Neuf-Brisac, et puis sur le Bas-Rhin, en longeant le cours du Rhin. Un autre canal, partant de Neuf-Brisac, met cette ville en communication avec Ensisheim. Dans les montagnes, on trouve quelques lacs, savoir: le Daren, dans la vallée de Munster, le lac Noir et le lac Blanc, dans la vallée d'Orbey, et celui du Ballon de Guebwiller (*Bœlchensee*), au pied de cette montagne.

Le dép. du Haut-Rhin a une superficie de 406,032 hect. ou environ 205 $\frac{1}{2}$ lieues carr. anc.; dans ce nombre, il compte 155,571 hect. de terres labourables, 113,215 de bois, 52,566 de prés et 11,141 de vignes; il y a 28,636 hect. de landes et de bruyères. Sous le rapport des mines et des usines, il n'est pas moins important que le Bas-Rhin, ayant des mines d'argent (maintenant abandonnées), de cuivre, de plomb, de fer, d'antimoine, de cobalt, de houille, d'asphalte et de

(*) La statistique officielle de la France, t. I[er], p. 10, donne au ballon d'Alsace une hauteur de 1,415[m]; dans la description de l'*Alsace*, par Aufschlager, t. II, p. 6, au contraire, on dit 1,071[m], hauteur du ballon de Giromagny. S.

pétrole, ainsi que des carrières de pierres de taille, de gypse, d'ocre, etc. Parmi ses eaux minérales, les plus connues sont les eaux gazeuses de Soultzmatt. Les récoltes en céréales, fruits, légumes, houblon, etc., ne sont guère moins considérables que dans le Bas-Rhin; parmi les vins du pays, ceux de Turckheim, de Kitterlé, de Riquewihr et le Tokai d'Alsace, etc., sont un objet d'exportation dans les contrées adjacentes. Dans les forêts des montagnes, on élève beaucoup de porcs; et les bêtes à laine donnent plus de 180,000 kilogr. de laine par an. Mais c'est surtout par l'industrie manufacturière que se distingue le Haut-Rhin. On sait que Mulhouse est considérée comme le Manchester de la France : on évalue à plus de 100 millions de fr. la production manufacturière de cette ville industrieuse (*voy.* T. XVIII, p. 251), où l'on vient d'établir un comptoir d'escompte de la Banque de France. En 1841, on comptait dans le Haut-Rhin 8,000 métiers mécaniques et 16,000 métiers à la main, produisant ensemble environ 1,300,000 pièces d'étoffes de coton tous les ans*. Outre les indiennes, on fabrique en grande quantité des tissus damassés, et l'on peut espérer que l'introduction du métier à la Jacquard et du battan-brocheur contribuera à développer encore plus cette branche d'industrie. La fabrication des draps est aussi en voie de prospérité; les impressions sur cachemire et sur mousseline de laine se distinguent par la richesse des dessins et le brillant des couleurs. L'industrie du Haut-Rhin s'exerce encore sur l'horlogerie, la tannerie et la papeterie. Cette dernière fournit environ 650,000 kilogr. de papier par an. On brasse beaucoup de bière et l'on fait du *kirsch*; enfin, les pépinières du Haut-Rhin méritent d'être citées parmi ses ressources.

Ce dép. avait, en 1841, une population de 464,775 hab. En 1836, elle était de 447,019 hab., et présentait le mouvement suivant: 17,236 naissances (8,826 masc., 8,410 fém.), dont 1,521 illégitimes; 12,958 décès (6,668 masc., 6,290 fém.); 3,604 mariages. Le dép. se compose des trois arrondissements de Colmar, Altkirch et Béfort, qui comprennent 29 cantons et 490 communes. Il nomme cinq députés élus par Colmar (ville et arrondissement), Mulhouse, Altkirch et Befort. Au 9 juillet 1842, il avait 1,784 électeurs. Il paie 1,573,612 fr. d'impôt foncier. Le Haut-Rhin fait partie de la 5e division militaire, dont le quartier-général est à Strasbourg; il a une cour royale; mais il appartient au diocèse, et pour les luthériens à la circonscription générale de Strasbourg; relativement à l'instruction publique, il est du ressort de l'académie de cette ville. Les réformés ont une église consistoriale à Mulhouse, et les israélites une synagogue consistoriale à *Colmar*.

Nous avons fait connaître ce chef-lieu, peuplé de 15,958 hab., ainsi que la ville de Mulhouse; on sait qu'ils communiquent ensemble et avec Strasbourg par un chemin de fer. Les autres principales localités sont : Altkirch, ville de 3,028 hab., sur une colline auprès de l'Ill : elle fait commerce de chanvre et n'a guère d'autre industrie. Béfort ou Belfort, sur la Savoureuse, est une place forte bâtie sur un rocher, à la réunion de six grandes routes : c'est un entrepôt de commerce pour l'Alsace, la Lorraine et la Suisse; la ville a de grandes casernes, un hôtel-de-ville et une population de 5,687 âmes. Les fortifications d'Huningue, auprès du Rhin et à une petite lieue de Bâle, ont été démolies en vertu du traité de paix conclu en 1815. Neuf-Brisac, sur le Rhin, est maintenant la seconde place forte du Haut-Rhin. La ville de Thann, sur la Thur, auprès de la jolie vallée de Saint-Amarin, a 3,940 hab.; un chemin de fer, qui s'embranche sur celui de Strasbourg, l'a mise en quelque sorte aux portes de Mulhouse. Enfin, la ville d'Ensisheim, sur un bras de l'Ill, a de remarquable sa grande prison centrale, affectée à huit dép. et disposée pour 850 détenus. Sainte-Marie-aux-Mines, dans une délicieuse vallée, au pied du Bonhomme, possède, outre ses mines, des manufactures considérables de tissus de couleur qui en portent le nom, et qui se recommandent autant par

(*) *Voir* sur l'ensemble de l'industrie du Haut-Rhin l'ouvrage de M. Schnitzler, *De la création de la richesse en France*, t. Ier, p. 220 et suiv.

leur qualité que par le bas prix auquel ils se vendent. — *Voir* les ouvrages cités à l'art. ALSACE. D-G.

RHIN (GRAND-DUCHÉ DU BAS-), *voy.* PRUSSE. C'est une partie de la province rhénane dont les pays de Clèves et Berg forment l'autre partie. Elle a été érigée en grand-duché par le congrès de Vienne, en 1815.

RHIN (VINS DU). Quoique tous les vins des pays arrosés par le Rhin, de l'Alsace, du grand-duché de Bade, du duché de Nassau, etc., aient droit au fond à cette dénomination, elle est plus particulièrement réservée pour les vins des deux bords du fleuve, entre Mayence et Bacharach. Les plus célèbres sont ceux du Rhingau (*voy.*), et de la contrée avoisinante, notamment ceux de Hochheim, dont la meilleure qualité provient des vignobles du Johannisberg, appartenant au prince de Metternich; ceux de Nierenstein (*unserer Frauen Milch*, c'est-à-dire, *lait N.-D.*), de Rüdesheim, du couvent d'Erbach, de Steinberg, Græfenberg, Rothenberg, Scharlachberg et Markebronn. Ces vins, généralement blancs, ont un bouquet délicieux et le goût un peu soufré. On recueille aussi sur les bords du Rhin un vin rouge qui devient excellent quand il a vieilli et perdu sa verdeur. Les bons vins rouges du Rhin s'appellent *Bleichert;* on les récolte en partie dans les environs du château d'Argenfels, dans le pays de Trèves, et en partie sur le territoire de l'archevêché de Cologne, à la jonction de l'Aar avec l'Eifel. Le vin rouge de Lorch (Nassau) est aussi très estimé, et plus encore celui d'Asmanshausen, récolté près d'un village du même nom. Klopstock et Schiller ont chanté le vin du Rhin, qu'on a nommé le représentant de l'esprit germanique. X.

RHINGAU, territoire de 4 lieues de long sur 2 de large, avec 18,000 hab., sur la rive droite du Rhin, autrefois dépendant de l'archevêché de Mayence et faisant aujourd'hui partie du duché de Nassau (*voy.*). C'est une des plus belles contrées de l'Allemagne. Elle est renommée non-seulement par la beauté de ses sites, mais aussi par l'excellence de ses vins qui, sous le nom de vins du Rhin (*voy.*), sont recherchés dans toute l'Europe. Le Rhingau est formé par une chaine de coteaux dont le sommet le plus élevé porte le nom de Rabenkopf et qui n'est séparée du Taunus que par une étroite vallée. Arrosé par le Rhin, qui, en cet endroit, coule de l'est à l'ouest, il commence à Nieder-Walluf, village au-dessous de Mayence, et finit à celui de Lorch. La jolie petite ville d'Elfeld ou d'Eltville, avec 2,100 âmes de population, en est le chef-lieu. On y trouve encore Erbach, Hattenheim, OEstrich, Mittelheim, Winkel, Johannisberg, Geissenheim; le beau bourg de Rüdesheim, Asmannshausen, Dreieckshausen, Nieder-Heimbach, Lorch et une foule de charmantes maisons de campagne. Protégé par les montagnes contre les vents du nord et de l'est, et exposé au midi aux rayons du soleil, le Rhingau doit surtout à cette position la bonté de ses vins. Les plus capiteux viennent sur les hauteurs, les plus sains sur la pente des collines; ceux qui croissent sur les rives du fleuve ne sont potables qu'au bout d'un certain temps. *Voy.* l'art. précéd. C. L.

RHINGRAVE, en allemand *Rheingraf*, comte du Rhin, titre usité en Allemagne à l'époque du système féodal, mais éteint aujourd'hui, si ce n'est dans la famille de Salm (*voy.*), qui seule aussi conserve encore le titre de *Wildgraf*, dérivé sans doute des contrées forestières ou sauvages (*wild*) que ces comtes avaient à défricher. Il ne faut pas confondre le titre de *Rheingraf*, auquel il est souvent fait allusion dans les *Burgraves* de M. Victor Hugo, avec celui de *Raugraf*, dont l'étymologie n'est pas bien certaine quoiqu'on le dérive de *Ruhegraf*, qui préside au repos, ou de *rauh*, à peu près synonyme de *wild*. Il y avait des Raugraves à Dassel et dans les environs de Trèves, de Kreuznach et d'Alsey. La maison palatine (*voy.* PALATINAT) a hérité de quelques-uns de ces comtés, d'autres ont été absorbés dans les diverses provinces rhénanes. Le titre de *Raugræfin* a été renouvelé par l'électeur palatin Charles Louis (1667) en faveur d'une épouse morganatique; mais il tomba ensuite dans l'oubli. *Voy.* COMTE. S.

RHINOCÉROS (ῥὶν, nez, κέρας, corne), nom que ce genre de pachyder-

mes (*voy.*) tire d'une ou deux éminences dures, en forme de corne, qui surmontent le nez, sans adhérer cependant avec les os du crâne. Ce sont des animaux à formes lourdes, massives et trapues; d'assez haute taille; à peau épaisse, rugueuse, presque nue, très dure, et formant dans quelques espèces des plis profonds en travers du corps. La queue est rudimentaire; les pieds sont, en avant comme en arrière, divisés en 3 doigts entourés de très grands sabots. On voit à chaque mâchoire et de chaque côté 7 mâchelières et une canine; le nombre des incisives varie; elles manquent complétement même dans l'espèce d'Afrique. Ces animaux, les plus grands des mammifères connus, après l'éléphant, car ils peuvent atteindre 4^m de long et plus de 2^m de haut, ne se nourrissent que d'herbes, de jeunes pousses d'arbres, etc. Ils habitent les lieux marécageux et se plaisent à se rouler dans la fange pour assouplir leur peau. Leur naturel est grossier, farouche; leur force extraordinaire. Aussi combattent-ils avec avantage contre les plus redoutables animaux, quand ils sont provoqués. Terribles, surtout lorsqu'ils entrent en fureur, ils marchent droit à leur ennemi qu'ils cherchent à éventrer avec leur corne, ou qu'ils lancent au loin derrière eux. Malgré le péril qu'il y a à les attaquer, les Indiens leur font la chasse pour leur chair, qui est, dit-on, d'un goût agréable; pour leur cuir, qui fournit d'excellentes armes défensives, de bonnes soupentes de voiture, etc., et pour leur corne nasale à laquelle ils attribuent des propriétés antivénéneuses. La patrie du rhinocéros est circonscrite aux parties chaudes de l'ancien continent; on le trouve surtout dans les vastes déserts de l'Afrique méridionale et des Indes-Orientales. Il y forme deux espèces principales : celle *d'Afrique* a deux cornes; celle *de l'Inde* n'en a qu'une. On a même trouvé près de l'embouchure du Gange un individu sans cornes mais on ignore encore si c'est une espèce distincte ou une variété individuelle. Enfin, on a reconnu dans diverses parties de l'ancien continent, en France même, des ossements fossiles (*voy.*) provenant d'espèces détruites. C. S-TE.

RHINOPLASTIE (du grec ῥὶν, nez, et πλάσσειν, former), art de refaire le nez à ceux qui l'ont perdu. Indépendamment des blessures et des maladies internes, telles que les dartres, les scrofules, la syphilis, qui peuvent occasionner la destruction de cet organe important, l'ablation du nez, pratique familière à des conquérants barbares, était encore, chez certains peuples, un châtiment infligé pour le vol et l'adultère. Elle était particulièrement en usage chez les Indiens, qui paraissent être les inventeurs du procédé destiné à réparer cette hideuse mutilation. Les brahmes, qui pratiquaient cette opération, commençaient par prendre la forme du nez, au moyen de la cire. Ce patron était ensuite appliqué sur le front; on incisait en suivant son contour, puis on détachait la peau, en ayant soin de laisser un pédicule entre les yeux. Le pourtour du nez était ensuite ravivé, et des incisions faites aux points correspondants aux attaches des ailes du nez et de la lèvre supérieure; le lambeau disséqué du front, tordu sur son pédicule, de manière à ce que l'épiderme se trouvât toujours en dehors, était rabattu et appliqué sur le tronçon du nez; les bords étaient mis en contact et le tout maintenu au moyen d'un bandage, que l'on remplace aujourd'hui par des points de suture : la réunion était complète le 25e jour. Lorsque la cloison du nez manquait, on la remplaçait par une petite bande de peau, que l'on réservait à la base du triangle découpé sur le front. Ce procédé est encore, sauf quelques légères modifications, celui qu'on emploie aujourd'hui. On a aussi appliqué avec succès cette greffe ou transplantation animale au rétablissement ou à la régénération de quelques autres parties de la figure, notamment des lèvres et de la paupière inférieure. Z.

RHIPHÉENS (MONTS) ou RHIPÉES, *voy.* HYPERBORÉENS et OURAL.

RHIPIPTÈRES (*strésiptères* de quelques naturalistes), ordre peu nombreux de très petits insectes que l'on distingue des diptères dont ils sont voisins, à leurs ailes, grandes, nombreuses, plissées longitudinalement en manière d'éventail, et recouvertes à leur base de petites élytres et d'appendices en forme de balanciers. A l'état de larve, ils res-

semblent à un ver ovalaire, sans pattes, et vivent entre les écailles des guêpes et de quelques autres hyménoptères. C'est même là que s'opère leur métamorphose en nymphes. On n'en connait que deux genres : les *xénos*, et les *stylops*. C. S-TE.

RHIZOME, de *ῥίζα*, *ῥίζωμα*, racine, *voy.* ce mot.

RHIZOTOMIE, *voy.* PHARMACIE.

RHODE-ISLAND, *voy.* ÉTATS-UNIS.

RHODES. C'est le nom grec, emprunté aux roses, d'une grande île de la Turquie d'Asie, située dans la Méditerranée, à l'extrémité sud-est de l'Archipel, et séparée seulement du continent par un canal de 4 lieues. Sa superficie est évaluée à 21 milles carr. géogr. Elle est coupée dans sa plus grande étendue par une chaine de montagnes, d'où se précipitent une multitude de petits cours d'eau; son sol fertile est à présent mal cultivé. L'intérieur comme les côtes offre des sites magnifiques. De profondes vallées, où les rosiers et les myrtes croissent sans culture, s'étendent jusque sur les bords de la mer. Le vin est la plus importante de ses productions; elle en fournit dont le bouquet était fort estimé des anciens et qu'on recommande encore aux malades. Les montagnes y sont couvertes de forêts de chênes superbes et d'arbres résineux. La population de l'île s'élève à environ 30,000 âmes, dont 11,000 Grecs. Elle obéit au capitan-pacha ou grand-amiral gouverneur des îles de l'Archipel. Les revenus que le sulthan tire de Rhodes sont évalués à 90,000 piastres. C'est aussi là que se trouvent les principaux chantiers de constructions navales des Turcs. L'île fait des exportations en vins, huile, bois, blé, coton, fruits, cire, miel et bestiaux.

Le chef-lieu du sandjak, dont dépendent en outre 8 petites îles, est *Rhodes*, ville de 10,000 hab. Les Turcs la regardent comme imprenable : elle est entourée d'un triple rempart et de deux fossés. On voit encore, sculptées sur la façade de quelques maisons, des armes de chevaliers de Rhodes; il y a même une rue qui a conservé leur nom. L'ancien palais du grand-maître, où réside actuellement le pacha, atteste aussi la richesse et le bon goût de cette milice religieuse; mais une partie tombe en ruines. La belle et vaste église de Saint-Jean a été convertie en mosquée. Le port est très beau, commode et sûr, mais trop peu profond pour recevoir de gros navires.

Dans l'antiquité, l'île de Rhodes formait une république puissante, dont la flotte dominait les mers. Elle envoya des colonies en Sicile, en Italie, en Espagne. Les chefs-d'œuvre d'art qu'elle possédait l'avaient rendue célèbre dans toute la Grèce. On citait surtout ce fameux colosse (*voy.*) que les anciens plaçaient au nombre des merveilles du monde (*voy.*). Les Romains venaient souvent à Rhodes. Les lois maritimes de l'île (*Lex Rhodia de jactâ*) étaient en vigueur sur toutes les côtes et dans tous les ports de la Méditerranée : elles devinrent le fondement du droit maritime de tous les peuples. Comme alliée de Rome, Rhodes joua parfois un grand rôle dans les guerres que la république soutenait en Grèce et dans l'Orient. Sous le règne de Vespasien, elle devint une province romaine. En 1309, après la perte de la Palestine, les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem (*voy.* MALTE, T. XVII, p. 243) la choisirent pour leur résidence et prirent le nom de *chevaliers de Rhodes*. En 1444 et en 1480, ils repoussèrent les attaques des Turcs; mais en 1522 leur grand-maître Villiers de l'Isle-Adam fut obligé de capituler et d'abandonner l'île au sulthan Soliman II. *C. L.*

RHODES INTÉRIEURES et EXTÉRIEURES, *voy.* APPENZELL.

RHODIUM, métal découvert, en 1804, par *Wollaston* dans la mine de platine. Il est d'une couleur blanche peu différente de celle du palladium. Très dur, fragile, et le plus infusible des métaux après l'iridium, sa pesanteur spécifique est environ 11 fois celle de l'eau. Le rhodium est insoluble dans les acides, même dans l'eau régale, à moins qu'il ne soit uni à d'autres métaux. Il peut se combiner avec le soufre, le phosphore, l'arsenic, et avec beaucoup de métaux qu'il rend très durs et cassants; il donne quelquefois lieu à des alliages malléables. On parvient à l'oxyder en le faisant rougir au contact de l'air. Ses oxydes s'unissent aux acides et produisent divers sels. On retire le rhodium

des résidus de minerai de platine, dont on a séparé le palladium. Le rhodium n'a encore reçu aucun emploi dans les arts ni dans l'industrie. Z.

RHODODENDRON ou ROSAGE, genre de la famille des éricinées (*voy.*) sous-ordre des rhodorées. Il se compose d'arbrisseaux à feuilles persistantes (excepté dans quelques espèces), très entières, ou légèrement crénelées, très rapprochées. Les fleurs, remarquables par l'élégance de leurs formes et par l'éclat de leurs couleurs, naissent en corymbe au sommet des ramules de l'année précédente. Plusieurs espèces occupent à juste titre le premier rang parmi les arbustes les plus recherchés pour l'ornement des parterres ou des serres; mais leur culture ne réussit qu'en terre de bruyère.

Le *rhododendron commun* (*rhododendron ponticum*, L.), indigène d'Orient, est l'un de ceux qu'on cultive le plus fréquemment dans les jardins. Il forme un buisson touffu, s'élevant de 3 à 5 pieds, à feuilles lancéolées, pointues, glabres, luisantes, d'un vert foncé en dessus, d'un vert pâle en dessous, non ponctuées, à corolle rotacée, large de 1 à 2 pouces, d'un lilas tirant sur le violet, ou rose, ou blanche, ou panachée. Tournefort rapporte que les habitants du littoral de la mer Noire considèrent l'odeur des fleurs de cet arbrisseau comme malfaisante, et que le miel qu'y récoltent les abeilles occasionne des vertiges et des nausées aux personnes qui en mangent; Pline et d'autres auteurs anciens avaient déjà fait mention des propriétés pernicieuses de ce miel. Le *rhododendron d'Amérique* (*rh. maximum*) ne le cède point en beauté à l'espèce précédente, et il se cultive à peu près aussi généralement; il en est de même du *rhododendron à feuilles ponctuées* (*rh. punctatum*, Venten.), également indigène de l'Amérique septentrionale, ainsi que du *rhododendron du Caucase* (*rh. caucasicum*, Pall.). Les pâturages élevés des Alpes et des Pyrénées produisent le *rhododendron ferrugineux* (*rh. ferrugineum*, L.) et le *rh. à feuilles poilues* (*rh. hirsutum*, L.), qu'on a coutume de désigner par le nom fort impropre de *rose des Alpes;* il est à regretter que ces arbustes charmants se montrent assez rebelles à la culture en plaine. Le *rhododendron arborescent* (*rh. arboreum*, Sm.) qui croît dans les régions inférieures de l'Himalaya, où il forme un arbre d'une trentaine de pieds de haut, se cultive dans les collections de serre. Le *rh. chrysanthum*, Pall., qui habite le Caucase et les Alpes de la Daourie, est remarquable par ses propriétés médicales; l'infusion de ses feuilles, d'ailleurs vénéneuses à forte dose, est un sudorifique des plus efficaces; on en fait fréquemment usage en Russie et en Sibérie, à titre de remède anti-syphilitique, ainsi que contre les maladies chroniques de la peau et les affections rhumatismales. ED. SP.

RHODOPE, *voy.* HÉMUS et BALKAN.

RHŒCUS, *voy.* GÉANT.

RHOMBE (en latin *rhombus*), *voy.* LOSANGE, PARALLÉLOGRAMME et FIGURE. — On nomme *rhomboïde* un solide hexaèdre dont les faces sont des rhombes parallèles deux à deux. Z.

RHÔNE (en latin *Rhodanus*). Ce fleuve, un des plus grands de la France, prend sa source sur le revers occidental du Saint-Gothard, dans le Haut-Valais, au milieu des sites les plus sauvages et les plus grandioses des Alpes, et dans la même région d'où sortent le Rhin, la Reuss, l'Aar et le Tessin. Son cours, d'une longueur totale de 780 kilom., est d'abord formé par la réunion des eaux de deux torrents qui s'échappent des flancs du beau glacier de la Fourche. Il coule vers le sud-ouest, passant à Brieg, à Leuk, renommé par ses eaux thermales, à Sion, capitale du Valais (*voy.*), et à Martigny, où il fait un coude, et, courant au nord-ouest, se dirige vers l'extrémité orientale du lac Leman (*voy.* GENÈVE), dans lequel il se jette, après avoir laissé sur sa gauche la petite ville de Saint-Maurice. Dans ce premier trajet, d'environ 150 kilom., il reçoit 80 ruisseaux ou torrents. Il dépose dans le lac les débris terreux qu'il a entraînés dans son cours rapide; et, après l'avoir traversé dans toute sa longueur, ses ondes limpides et azurées baignent Genève et ses riants jardins. A 1 kilom. de là, il reçoit l'Arve, qui lui amène toutes les eaux des versants septentrional et occidental du Mont-Blanc, avec lesquelles il semble ne se mêler qu'à

regret. Il franchit ensuite l'étroit passage du fort l'Écluse, où il se creuse un lit très profond, mais tellement rétréci, qu'il n'a plus, en quelques endroits, que 5 à 6^m de largeur : l'entrée de cette gorge, hérissée de rochers affreux, a quelque chose de très imposant. C'est près de là, et un peu avant Seyssel (Ain), que se voit ce qu'on appelle la *perte du Rhône*. Les roches calcaires, sur lesquelles coule le fleuve, semblent tout à coup se dérober sous lui; son lit prend la forme d'un entonnoir, dans lequel il s'engouffre avec fracas, et ses parois se resserrent tellement, qu'il y a une place où la distance d'un bord à l'autre est moindre de 1^m, en sorte qu'un homme pourrait se poser à cheval sur le fleuve, un pied sur la rive française et l'autre sur la rive sarde. Pendant un espace de 60 pas environ, le Rhône est entièrement caché; cependant, lorsque les eaux sont très hautes, elles ne pénètrent qu'en partie dans l'abîme souterrain qui lui sert de canal. Plus loin, le fleuve continue d'être tellement encaissé, que ses parois latérales ont jusqu'à 50^m d'escarpement. Un canal, qui permet d'éviter ce dangereux passage, fait remonter jusqu'à l'Écluse la navigation du Rhône, qui, de ce point jusqu'à son embouchure dans la mer, présente un développement d'environ 500 kilom. C'est alors aussi qu'il devient fleuve français. Il contourne d'abord le dép. de l'Ain, qu'il sépare de la Savoie et ensuite du dép. de l'Isère. Avant d'arriver à Lyon, il reçoit, à l'extrémité occidentale du Jura, l'Ain, rivière presque aussi considérable que lui. Sous les murs de Lyon, ses eaux se mêlent à celles de la Saône (*voy.*), son principal affluent, et la jonction de ces deux grands cours d'eau, sujets l'un et l'autre à des crues considérables, occasionne souvent de désastreuses inondations. A partir de Lyon, le Rhône court au sud avec une grande rapidité. Laissant à sa droite les dép. du Rhône, de la Loire, de l'Ardèche et du Gard, à sa gauche ceux de l'Isère, de la Drôme, de Vaucluse (*voy.* ces noms), auxquels il sert de limite, il passe à Brienne, à Tournon, à Valence, à Montélimart, au Pont-Saint-Esprit, à Avignon, à Arles, recevant successivement l'Isère, la Drôme, l'Ardèche et la Durance. Il se divise alors comme le Nil, forme un grand delta (*voy.* CAMARGUE) et se jette dans la Méditerranée par plusieurs *bouches*, qui donnent encore leur nom à un département. Les vins du Rhône, et notamment ceux de l'Ermitage, qui se font dans les environs de Tournon, jouissent d'une réputation méritée. A. B.

RHÔNE (DÉPARTEMENT DU), baigné à l'est par la Saône et puis par le Rhône (*voy.* les art.) auquel se réunit cette rivière, borné du même côté par les dép. de l'Ain et de l'Isère, au sud et à l'ouest par le dép. de la Loire, et au nord par celui de Saône-et-Loire. Le sol en est montueux et favorable, à cause de ses coteaux et vallons, à la culture de la vigne, particulièrement le long de la Saône et du Rhône. Les montagnes du dép. renferment des mines de métaux importantes, surtout celles de Saint-Bel et de Chessy auprès du banc de l'Arbresle, à 7 lieues de Lyon, qui ont fourni dans quelques années jusqu'à 3,000 quintaux de cuivre; ce sont, pour ce métal, les mines les plus abondantes de France. On exploite aussi des mines de plomb argentifères, ainsi que des mines de houille, des carrières de marbre, ardoises et pierres de taille. A Charbonnières, coule une source d'eau ferrugineuse et légèrement sulfureuse.

Le dép., quoique un des plus importants de la France à cause de la ville de Lyon qu'il renferme, n'a qu'une surface de 279,081 hect. ou un peu plus de 141 lieues carrées, dont 143,120 hect. de terres labourables, 36,399 de prés, 30,552 de vignes et 34,466 de bois qui sont loin de suffire à la consommation; il en est de même de la récolte en céréales. La culture des arbres fruitiers et des melons enrichit le canton d'Ampuis, et celle des marronniers est florissante à Saint-Romain-en-Galles. On cultive beaucoup de mûriers et l'on obtient une riche récolte en soie (*voy.* CONDITION). Au Mont-d'Or où l'on entretient, outre les vaches, près de 20,000 chèvres, on fait une quantité considérable de fromages. Les vignobles sont une des grandes ressources du dép. Condrieux est renommé pour ses vins blancs, la Côte-rotie, la Chassagne, Millery, Romanèche, Sainte-

Foy, et autres localités produisent des vins rouges estimés. Sous le rapport de l'industrie manufacturière, le dép. du Rhône est un des premiers de la France : il suffit de citer les fabriques des belles soieries (*voy.*) et de chapellerie de Lyon, celles des mousselines, soit unies, soit brodées, et des gazes de Tarare*. A ces branches d'industrie importantes se joignent des verreries, papeteries, corroieries, les fabriques de toiles de fil et de coton de Thisy et d'Amplepuis, etc. Aussi les exportations favorisées par le cours du Rhône, par celui de la Saône et par un chemin de fer auquel s'en joindront d'autres dans la suite, sont-elles d'une valeur immense.

Ce dép. se compose de l'ancien Lyonnais et du Beaujolais (*voy.* ces noms). Il a une population de 500,831 habitants. En 1836, elle était de 482,024 hab. dont voici le mouvement : naissances, 16,228 (8,278 masc., 7,950 fém.), parmi lesquelles 2,282 étaient illégitimes; décès, 12,775 (6,418 masc., 6,357 fém.); mariages, 4,346. Le dép. se partage en deux arrondissements, de Lyon et de Villefranche, renfermant 25 cantons et 255 communes ; il nomme 5 députés dont 4 représentent l'arrondissement de Lyon, 1 celui de Villefranche. Le dép. paie 2,131,028 fr. d'impôt foncier. Lyon est le siége d'un archevêché, d'une cour royale, d'une académie universitaire, le quartier-général de la 7^e^ division militaire ; il y a aussi une église consistoriale pour le culte protestant.

Nous avons déjà fait connaître le chef-lieu *Lyon*. La ville de Tarare, sur la Turdine dans une vallée étroite et au pied d'une montagne escarpée sur laquelle passe la route de Paris à Lyon, est la seconde ville du dép., sous le rapport de ses manufactures : elle renferme 7,762 hab. Villefranche, ancienne capitale du Beaujolais et consistant pour ainsi dire en une seule rue très longue, a 7,553 hab. Givors, ville de 5,379 hab. sur le Rhône, a un canal qui l'unit à Rive-de-Gier, et sur lequel se transportent le fer et la houille de Saint-Étienne destinés pour Lyon. Condrieux, ville de 4,000 âmes sur le Rhône et au pied d'une colline, est, comme nous l'avons dit, renommée pour ses vins. Il faut citer encore Saint-Symphorien-le-Château (1,790 hab.), petite ville auprès de la Coise, avec un ancien hôpital et un couvent d'ursulines ; dans ses environs sont les châteaux de Pluvy et de Clérimbert ; Beaujeu (3,112 hab.), autre petite ville, est située sur l'Ardière, au pied d'une montagne qui portait jadis un château-fort. L'île Barbe, dans le Rhône, avait autrefois un monastère; c'est un but d'agréable excursion pour les habitants du chef-lieu. D-G.

(*) *Voir* la *Statistique générale de la France*, par M. Schnitzler, partie intitulée *De la création de la richesse ou des intérêts matériels en France*, t. Ier, p. 279 et suiv.

RHÔNE (DÉPARTEMENT DES BOUCHES DU), *voy.* BOUCHES.

RHUBARBE*. Les racines connues sous ce nom proviennent de plusieurs espèces du genre *rheum*, qui se classe dans la famille des polygonées, immédiatement auprès du genre *rumex*, auquel appartiennent l'oseille et la patience. Toutes les espèces de *rheum* ou rhubarbes croissent dans les contrées extra-tropicales de l'Asie, surtout sur les plateaux ou les montagnes des régions centrales de ce continent. Ce sont de très grandes herbes vivaces, à racine grosse, charnue et pivotante ; à tiges droites, striées, divisées en beaucoup de rameaux disposés en longue panicule pyramidale et garnis d'une quantité innombrable de petites fleurs blanchâtres ou rougeâtres ; à feuilles indivisées ou palmées, amples, plus ou moins profondément échancrées à leur base, en général minces et molles : les radicales portées sur de longs pétioles.

Tout le monde sait que la rhubarbe est un médicament précieux, à la fois toni-

(*) On dit en allemand *Rhabarber*. Les deux orthographes sont justes : la première paraît venir du mot *Rheum* (*Rheum caspium*). On trouva d'abord cette plante sur le Volga, ce que confirme Ammien Marcellin (XXII, 18) : « *Huic* (Caucaso) *Rha vicinus est amnis in cujus superciliis quædam vegetabilis* ejusdem nominis *gignitur radix, proficiens ad usus multiplices medelarum.* » Son nom était donc *Rha* ou *Rha barbarum* : de là le nom allemand. Les Bosporitains le recevaient des Aorses et le vendaient aux Romains. Mais plus tard on apprit à connaître le *Rheum palmatum* ou *Rheum Emodi*, beaucoup plus efficace, qu'on apportait de contrées plus éloignées à l'est, et l'on abandonna le *Rheum caspium* dont les vertus étaient moindres. S.

que et purgatif, mais d'une saveur fort désagréable. En raison de la consommation considérable qui se fait de ces racines, on les cultive tant en France que dans d'autres pays de l'Europe ; mais cette rhubarbe indigène doit être administrée à plus forte dose que la rhubarbe exotique. La sorte la plus estimée dans le commerce est celle qu'on appelle *rhubarbe de Chine*, et qui provient, à ce qu'il paraît, du *rheum palmatum*, L., qui croît dans la Boukharie, la Mongolie, et le nord de la Chine.

Les pétioles et les jeunes tiges des rhubarbes ont une saveur acide comme l'oseille, qu'ils peuvent remplacer à tout égard. Ed. Sp.

RHUM ou Tafia, *voy.* Canne a Sucre, Eau-de-Vie, etc.

RHUMATISME. Des maladies qui sous plusieurs rapports diffèrent entre elles, ont été confondues sous cette dénomination générique, qui d'après son étymologie grecque, ῥεῦμα, signifie cours, fluxion. Aujourd'hui même la nature intime de cette maladie est loin d'être connue ; toutefois une analyse plus sévère de ses éléments qui sont le plus facilement observables, a permis aux modernes de saisir quelques caractères précis de cette affection. C'est d'après ces données que les rhumatismes ont été distingués en articulaire aigu ou chronique, musculaire et viscéral.

Le *rhumatisme articulaire aigu* est une des maladies qu'on rencontre le plus fréquemment; il a son siége, comme son nom l'indique, dans les articulations, dont il intéresse presque exclusivement les tissus fibreux. En présence des lésions que cette maladie laisse dans les tissus, on ne saurait douter qu'il n'y ait dans le rhumatisme un élément inflammatoire ; mais lorsqu'on suit sans préoccupation la marche du mal, dans l'état de vie, il est difficile de se refuser à admettre en même temps que, derrière cet élément visible, il n'y ait un autre élément morbide, qui imprime à la phlegmasie dont il s'agit des caractères spéciaux, par lesquels elle se distingue si profondément des autres inflammations locales. Cette conception n'est pas purement théorique, car suivant qu'on l'accepte ou qu'on la rejette, on aboutit, dans la pratique, à des méthodes de traitement, sinon opposées, au moins fort différentes.

Les causes sous l'influence desquelles se développe le rhumatisme articulaire ne sont pas toujours faciles à saisir ; toutes supposent d'ailleurs dans les individus qu'elles frappent et chez lesquels elles font éclater la maladie, une prédisposition particulière, obscure, mais toute-puissante. Le froid humide, qui, parmi ces causes secondaires, est une des plus énergiques, ne doit pas être excepté de cette règle générale. Les symptômes auxquels donne lieu le rhumatisme articulaire doivent être distingués, suivant que l'affection a une marche aiguë ou une marche chronique. Dans le premier cas, ces symptômes sont les suivants : après quelques symptômes avant-coureurs variables, on observe ordinairement au début du mal un mouvement fébrile plus ou moins intense ; puis une seule articulation se prend, ou bien plusieurs sont successivement ou simultanément atteintes : la douleur, le gonflement, une forte rougeur sont les principaux phénomènes que l'on remarque dans les parties malades. La douleur est ordinairement très vive, et lorsque plusieurs articulations sont frappées à la fois, les malades sont comme perclus dans leur lit, le moindre mouvement auquel participent les articulations leur devient intolérable. La fièvre est en rapport avec les symptômes locaux, et très souvent la peau se couvre d'une sueur abondante. On observe du côté du tube digestif peu de symptômes saillants. Il n'en est pas de même du centre circulatoire : le cœur est enveloppé d'une membrane fibreuse, et ses parois internes tapissées d'une membrane sinon identique au moins analogue; souvent il arrive, dans le cours du rhumatisme articulaire aigu, que ces membranes sont atteintes à divers degrés par la phlegmasie qui a successivement envahi plusieurs articulations. C'est là une des complications les plus funestes, et que jusqu'à ces derniers temps on avait à peu près complétement méconnue. Lorsque ces fluxions inflammatoires ne se résolvent pas, elles laissent dans les tissus délicats que nous venons d'indi-

quer diverses lésions qui gênent la circulation du sang et deviennent la source d'affections organiques du cœur fort graves (*voy.* Coeur, Anévrisme, Hypertrophie). Ces complications fréquentes du rhumatisme articulaire aigu constituent sans doute le principal danger de cette maladie : heureusement, la percussion et l'auscultation (*voy.* ces mots), pratiquées avec soin, permettent toujours de les reconnaître et de les combattre avec une énergie proportionnée à leur gravité. Les émissions sanguines générales et locales, largement employées, forment la base du traitement le plus ordinairement usité dans cette maladie; mais c'est surtout dans les cas où le cœur devient le centre des fluxions graves que nous venons d'indiquer, qu'on doit recourir à cette méthode avec une certaine hardiesse. Le sulfate de quinine à doses élevées a obtenu aussi, entre les mains de quelques praticiens, des succès réels; mais cette médication, qui n'est point sans danger, demande à être employée avec circonspection. Il n'en est pas de même de celle qui consiste dans l'emploi du nitrate de potasse à doses également élevées : ce moyen, bien que non infaillible, est certainement très efficace. Est-il besoin d'ajouter que dans une maladie qui s'accompagne d'un mouvement fébrile aussi intense que le rhumatisme, et dans laquelle un organe aussi important que le centre circulatoire peut être atteint d'une manière si grave, une diète absolue doit être observée? il est bien clair que la méthode thérapeutique la plus rationnelle échouerait, si les malades n'étaient soumis à cette condition essentielle.

Le rhumatisme articulaire *chronique* affecte cette marche primitivement, ou succède au rhumatisme aigu : dans les deux cas, les symptômes qu'il détermine sont ceux que nous venons de décrire, à l'intensité près. Le tissu fibreux du cœur participe aussi beaucoup plus rarement que dans le rhumatisme aigu, à la maladie des articulations. Si les émissions sanguines sont indiquées, elles doivent être portées beaucoup moins loin : les révulsifs locaux, les bains de vapeur, les purgatifs, sont les moyens auxquels on a le plus ordinairement recours. Bien que le mal ait ici une physionomie moins alarmante, il n'en doit pas moins être combattu avec constance, car il peut entraîner dans les articulations qui en sont le siége, des désordres fort graves.

Le *rhumatisme musculaire*, qui ne se rapproche guère de la maladie dont nous venons de nous occuper que par la mobilité, par la facilité avec laquelle il passe d'un point à un autre, a son siége dans les masses musculaires : le *lumbago* (*voy.* Lombes), le *torticolis*, etc., en sont les formes principales.

Quant aux *rhumatismes viscéraux*, il est souvent fort difficile de les distinguer des névralgies du même siége; il y a d'ailleurs une grande analogie dans les méthodes de traitements par lesquelles on combat les uns et les autres. *Voy.* Névralgies. M. S-n.

RHUMB, *voy.* Rumb.

RHUME (de ῥεῦμα, écoulement), *voy.* Bronchite, Catarrhe, Coriza.

RHYTHME (ῥυθμός). C'est, dans sa définition la plus générale, la proportion qu'ont entre elles les parties d'un même tout. Par exemple, les justes proportions d'une statue ou d'un monument en constituent le rhythme; celui du mouvement se révèle, dans la danse, par des poses gracieuses, par des pas bien composés; le rhythme musical se reconnaît à de telles proportions que, soit qu'on frappe toujours la même corde, soit qu'on varie les sons du grave à l'aigu, l'on fasse toujours résulter de leur succession des effets agréables par la durée et la quantité. Dans ce sens, le rhythme se confond avec la mesure (*voy.*). En poésie, le rhythme diffère de la mesure en ce qu'il consiste seulement dans un certain espace de temps, tandis que la mesure, outre cet espace de temps, est assujettie à une quantité prosodique, fixe et déterminée, selon le mètre des vers. Peu importe pour le rhythme qu'un mot soit dactyle ou spondée, parce qu'il n'a égard qu'au temps et que le dactyle et l'anapeste ont les mêmes intervalles, la même mesure de temps; mais un poëte n'emploiera pas indifféremment un anapeste pour un dactyle, parce que le vers est astreint à une certaine mesure de pieds. Le rhythme en poésie est le complément et la perfection de la mesure.

Les vers grecs et latins sont d'autant mieux *rhythmés* qu'on y a mélangé avec plus d'art et de goût les spondées et les dactyles, qu'une plus savante variété dans leur succession flatte harmonieusement l'oreille. En français, qu'en respectant les lois de l'hémistiche et de la rime on les tempère par des césures variées, qu'on fasse alterner des mots longs et courts, des syllabes muettes ou sonores, des phrases tantôt terminées, tantôt suspendues, le rhythme complétera le charme des vers. Dans la prose, le discours se divise en plusieurs parties ; ces parties, on les subdivise ; on y insère d'autres pauses de plus ou moins de durée, selon la convenance. La prose alors a aussi son rhythme; elle a du mouvement et de la cadence, une mesure réglée ; c'est une espèce de musique qui *accompagne* la pensée, qui en double le charme ou la puissance. Le rhythme consistant dans un mouvement régulier, dans des proportions symétriques, Vitruve (*De archit.*, I, 1) a pu appeler le pouls *rhythmus venarum*. F. D.

RIBALTA (Francisco), peintre espagnol, né à Castellon de la Plana, en 1551, étudia son art à Valence. Étant devenu amoureux de la fille de son maître, celui-ci la lui refusa en mariage sous le prétexte qu'il n'était pas assez habile. Alors il partit pour l'Italie, et à son retour il obtint la main de celle qu'il aimait. Sa réputation se répandit bientôt dans Valence et dans le royaume, qui s'enrichit de ses productions. Il mourut à Madrid, le 12 janv. 1628.—Son fils, Juan de Ribalta, né à Valence en 1597, fut aussi un bon peintre. Il mourut à peine âgé de 30 ans. Z.

RIBAUDS (en basse latinité *ribaldi*). On donnait, du temps de Philippe-Auguste, le nom de *ribauds* à des espèces de soldats déterminés, que certains auteurs rangent néanmoins parmi les marchands et gens à la suite de l'armée. Au commencement, leur chef s'intitulait *roi des ribauds* : c'était un officier de police attaché à la maison du roi, à celle du duc de Bourgogne, etc. Il se tenait à la porte pendant le jour, faisait le soir sa ronde dans l'intérieur du palais, et exerçait une certaine juridiction sur les joueurs et sur les femmes de mauvaise vie; mais des rapports trop familiers avec ces classes dégradées avilirent peu à peu la royauté des ribauds. Aussi le nom de ribaud finit-il par se donner aux débauchés qui fréquentaient les plus mauvais lieux. Quelques villes avaient aussi leur roi des ribauds, qui était une sorte de lieutenant de police; cette charge existait encore en Belgique à la fin du XVII^e^ siècle. A.B.

Clercs ribauds ou Gouliards, *voy.* Clercs.

RIBERA (Joseph), dit l'Espagnolet. Ce peintre, que les Italiens revendiquent à tort pour leur compatriote, était né, selon Quilliet (*Dict. des peintres espagnols*, Paris, 1816, in-8°), à Xativa, aujourd'hui San-Filippo, dans le royaume de Valence, le 12 janv. 1588; mais cet auteur ne dit pas si *Ribera*, qui signifie bord de la mer, est le nom de famille de ce peintre ou seulement une allusion au lieu de sa naissance près de la mer. On sait du moins qu'il doit à ses manières hautaines et à sa manie de vanter la noblesse de ses aïeux le surnom de *l'Espagnoletto*, sous lequel il est plus généralement connu. A peine avait-il commencé ses études à l'université de Valence, qu'il abandonna les lettres pour la carrière des arts. Ribalta (*voy.*) fut son premier maître. Très jeune, il quitta son pays natal pour aller étudier en Italie. Là, pauvre, couvert de haillons, sans gîte, on le vit parcourir les rues de Rome, dessinant, copiant tout ce qui lui paraissait digne de fixer son attention. Un cardinal, charmé de ses dispositions et de son ardeur, eut pitié de sa détresse, le logea dans son palais et fournit à tous ses besoins. Mais Ribera voyant que l'aisance nuisait à ses progrès, quitta son bienfaiteur et se replongea volontairement dans la misère. Après avoir étudié les beaux modèles répandus dans la capitale des arts, il alla à Naples, y suivit les leçons de Michel-Ange, de Caravage, et puisa dans cette école ce goût pour les sujets horribles, pour la nature rendue dans toute son énergique trivialité, cette opposition subite du clair et de l'ombre, et ce dessin plus fier que correct qui caractérisent ses ouvrages. Vainement dans la suite revint-il à Raphaël et au Corrége qu'il avait d'abord affectionnés : il ne put qu'adoucir un peu

son style et donner plus de correction à son dessin. Un pinceau large et vigoureux, une exactitude d'imitation qui n'ôte rien à la hardiesse de la touche et à la fierté du coloris, sont le propre de son talent. Il inventait et dessinait mieux que le Caravage, et l'égala souvent dans la force et la vérité des grands effets de lumière. Quand le Caravage mourut, en 1609, Ribera n'avait encore que 20 ans. A Naples, les succès de l'Espagnolet furent prompts et complets, grâce aux soins empressés et constants d'un marchand de tableaux dont il avait épousé la fille. Un jour que Ribera venait de terminer un tableau représentant *le Martyre de S. Barthélemy*, son beau-père s'avisa d'exposer cette peinture au balcon de sa maison, située près du palais. La foule devint bientôt considérable; le vice-roi s'informa de ce qui l'attirait, et lorsqu'il eut vu le tableau qui faisait l'admiration de toute la ville, il en fut tellement satisfait qu'il nomma Ribera son peintre, l'installa dans son palais, lui prodigua ses largesses, et dans la suite rien de considérable ne fut plus exécuté par ordre de la cour sans son assentiment. On reproche à l'Espagnolet de s'être lié avec les infâmes persécuteurs du Dominiquin, et d'avoir abusé de son crédit pour nuire à ce célèbre peintre. Cette tache à la vie de Ribera est d'autant plus déplorable, qu'il paraît avoir eu des mœurs assez austères. On raconte du moins qu'il mourut en 1656, loin de Naples, de la douleur d'avoir vu sa fille chérie enlevée par don Juan, fils naturel de Philippe IV. Ses biographes ne sont pas d'accord sur ce dernier fait. Il eut pour élève le célèbre Luc Jordan ou Giordano, dit *il Fa Presto*.

Les tableaux de l'Espagnolet sont nombreux à Naples. On range au nombre de ses chefs-d'œuvre : à la Chartreuse, une *Descente de croix*, dans laquelle il répandit une suavité ravissante, heureuse réminiscence de ses études du Corrége, ainsi que l'est encore son autre tableau de *sainte Marie la Blanche*, faussement attribué par les Napolitains à ce dernier maître; dans la chapelle du Trésor de la Cathédrale, *S. Janvier sortant sain et sauf de la fournaise*, peinture dont le style et le coloris rappellent le Titien, aussi bien que son célèbre *S. Jérôme* de la Trinité. L'Espagne possède plus de 100 tableaux remarquables de Ribera, et la plupart des capitales de l'Europe en renferment aussi dans leurs musées. Au Louvre, on voit de lui une *Adoration des bergers*, qui est tout à la fois un modèle de naïveté, de grâce, de finesse d'expression, de fraîcheur et de vigueur de coloris. Ce chef-d'œuvre est signé Jusepe Ribera, español, academico romano, f. 1650. Ce maître a gravé environ 25 pièces à l'eau-forte, que les amateurs recherchent avec empressement.

L'Espagne a eu deux autres peintres du nom de Ribera : Jean-Vincent, qui fleurit au commencement du XVIII^e^ siècle, et Louis-Antoine, qui concourut à l'établissement de l'Académie de Séville et contribua aux frais de 1666 à 1670. De nos jours encore, l'Espagne possède une famille de peintres du même nom, dont le plus célèbre, Juan-Antonio de Ribera, né à Madrid le 27 mai 1779, fut nommé, en 1817, peintre du roi, et plus tard vice-directeur de l'Académie de Saint-Ferdinand. Il paraît vivre encore, ainsi que son fils don Carlos-Luis, peintre distingué comme lui. L. C. S.

RIBES, RIBÉSIÉES, *voy.* Groseiller et Grossulariées.

RIBOISIÈRE (La), *voy.* La Riboisière.

RICARDO (David) naquit à Londres, le 12 avril 1772. Son père, qui professait la religion israélite, exerça longtemps et avec succès l'état lucratif de courtier de change. David Ricardo, destiné à la même profession, reçut en Hollande une éducation appropriée à la carrière qu'il devait embrasser. D'habiles spéculations sur les fonds publics, surtout à l'époque de la guerre continentale, commencèrent sa fortune, qui s'élevait, lors de sa mort, à 12,500,000 fr. Il se livrait en même temps à une étude approfondie des finances et de l'économie politique. Élu en 1819 à la Chambre des communes par le bourg irlandais de Pontarlington, il jouit, durant sa courte carrière parlementaire, d'une influence incontestée dans ces matières spéciales, tandis que ses ouvrages assuraient au dehors sa réputation. Indépendamment de

plusieurs brochures sur des matières de finances, il a publié des *Principes d'économie politique et de l'impôt*, 1817, in-8°; 5e éd., 1821 ; trad. en franç. par M. F. S. Constancio, Paris, 1818, 2 vol. in-8° avec des notes de J.-B. Say. Au moment de sa mort, il mettait la dernière main à un *Essai sur la meilleure organisation d'une banque nationale*. Il a inséré dans le *Supplément de l'Encyclopédie Britannique* un art. *sur le système d'amortissement*. On trouvera à l'art. ÉCONOMIE POLITIQUE (T. IX, p. 117) une appréciation des principales doctrines de cet auteur. Ricardo, qui avait abjuré le judaïsme pour la religion anglicane, mourut à Catcomb-Park, le 11 septembre 1823. R-Y.

RICCI (DAVID) ou RICCIO, *v.* RIZZIO.

RICCI (LAURENT), né à Florence, le 2 août 1703, général des jésuites, depuis 1758 jusqu'à la suppression de l'ordre, en 1773, mourut prisonnier à Rome, le 22 nov. 1775. *Voy.* JÉSUITES.

RICCI (SCIPION), parent du fameux général des jésuites du même nom, naquit à Florence, le 9 janv. 1741. Nommé en 1780 aux évêchés réunis de Pistoie et de Prato, Ricci s'appliqua, avec le concours du grand-duc de Toscane, Léopold, à introduire de salutaires réformes dans les couvents, qui étaient alors des repaires de tous les vices. Le vagabondage, organisé sous le titre de processions, fut réprimé, de ridicules confréries furent abolies, et partout le culte replacé dans de sages limites. Mais la suppression de ces abus blessait trop d'intérêts pour ne pas faire à Ricci de nombreux ennemis : une émeute éclata, en 1787, dans la ville de Pistoie; l'hôtel épiscopal et les livres mêmes de l'évêque furent livrés aux flammes. En 1790, une partie du diocèse fut soulevée par les intrigues des mécontents; Ricci donna sa démission, mais les persécutions n'en continuèrent pas moins. La cour de Rome, qui avait toutes les réformes en horreur, condamna, par une bulle du 28 août 1794, les actes et les principes de Ricci. Ce bon prélat, emprisonné, affaibli par l'âge et le malheur, signa, le 9 mai 1805, une rétractation. Cependant, rendu à la liberté, il désavoua cet acte de faiblesse, en se montrant de nouveau fidèle à ses anciennes convictions. Ricci mourut le 27 janv. 1810. C'était un homme d'un esprit élevé et remarquable à plus d'un titre. M. de Potter (*voy.*) a publié sa *Vie* (Brux., 1825, 3 vol. in-8°); à l'édition mutilée par la censure qui en fut donnée à Paris en 1826, il faut ajouter le supplément imprimé en Belgique. A. B.

RICCIARELLI (DANIEL), *voy.* VOLTERRE.

RICCOBONI (MARIE-JEANNE LABORAS DE MÉZIÈRES, Mme) était née à Paris, en 1714. Elle reçut pour toute fortune une excellente éducation. Orpheline de bonne heure, et maîtresse de ses actions, quelques succès de salon lui firent croire qu'elle pourrait réussir au théâtre, et elle débuta à la comédie italienne, où elle n'obtint qu'un succès équivoque. Elle épousa Riccoboni, artiste assez médiocre de la même troupe, mais auteur en outre de plusieurs pièces et collaborateur de son père dans la rédaction de *l'Art du théâtre*, Paris, 1750 *. Fatiguée bientôt de cette existence de théâtre, Mme Riccoboni écrivit des romans pour se distraire, et quitta la scène, en 1761, afin de se livrer entièrement à la composition. Les charmes de son esprit et les qualités plus solides de son caractère lui firent, malgré une certaine inégalité d'humeur, de nombreux amis. Après 20 années de veuvage, elle mourut en 1792. Ses ouvrages, au mérite desquels tous les écrivains de son temps se sont empressés de rendre justice, occuperont toujours une place distinguée dans notre littérature légère. Les principaux sont les *Lettres de Fanny Butler*, qui, dit-on, contiennent l'histoire de l'auteur, les *Lettres de Julie Catesley*, les *Lettres de la comtesse de Sancerre*. Une belle édition des romans de Mme Riccoboni a été publiée à Paris, en 1818, en 6 vol. in-8°. A. B.

RICHARD I-III, rois d'Angleterre,

(*) ANTOINE-FRANÇOIS Riccoboni, né à Mantoue, en 1707, mort à Paris, le 15 mai 1772, était fils de LOUIS Riccoboni, directeur de la Comédie italienne à Paris, auteur de l'*Histoire du théâtre italien* (Paris, 1727, 2 vol. in-8°), et, avec son fils, de l'ouvrage déjà cité dans le texte. On peut regarder Riccobini le père comme un des réformateurs du théâtre italien (*voy.* T. XV, p. 176). Il était né à Modène, en 1677, et mourut à Paris, le 5 déc. 1753. S.

les deux premiers de la maison d'Anjou (*voy.* T. Ier, p. 746), le 3e de celle d'York (*voy. guerres des deux* Roses).

Richard Ier, surnommé *Cœur-de-Lion* pour son courage, était le second fils de Henri II (*voy.*) et d'Éléonore de Guienne et de Poitou, répudiée par Louis VII, roi de France. Il naquit en 1157 et monta sur le trône après la mort de son père (1189). Ayant, en peu de temps, épuisé le trésor, il vendit les revenus de la couronne et même les charges de l'état ; puis il écrasa ses sujets d'impôts. Dans l'intérêt de sa gloire plutôt que dans celui de son royaume, il fit, de concert avec Philippe-Auguste, roi de France, une croisade contre Saladin, sulthan d'Égypte. Pendant sa route, il délivra sa sœur Mathilde prisonnière de Tancrède de Sicile, s'empara de Chypre et fit charger de chaînes d'argent Isaac Comnène, roi de cette île. Il se distingua en Palestine par de nombreux exploits dignes de ces temps chevaleresques, et déploya un courage vraiment héroïque lors de la prise de la forteresse de Saint-Jean d'Acre en Syrie (*voy.* Croisades, T. VII, p. 280). Il se brouilla en Chypre avec Philippe-Auguste dont il avait promis d'épouser la sœur avant son mariage avec la princesse de Navarre, Bérengère. Abandonné par le roi de France (1191), il reprit à son tour, l'année suivante, le chemin de son royaume. En route, une tempête l'ayant jeté sur les côtes de la Dalmatie, il fut fait prisonnier par le duc Léopold d'Autriche qu'il avait grièvement offensé pendant le siége de Saint-Jean d'Acre. Après l'avoir gardé, pendant quelque temps, dans la forteresse de Dürenstein, près de Krems (Autriche sous Ens), le duc le livra à l'empereur Henri VI, également ennemi de Richard parce qu'il avait fomenté contre lui les troubles de la Sicile. Pendant une année, il le retint captif à Mayence, à Worms et dans le château de Trifels. Le 2 février 1194, Richard Cœur-de-Lion reçut sa liberté en échange d'une rançon de 150,000 marcs d'argent, et non, comme on le croit assez généralement, grâce à la persévérance du fidèle Blondel*. A son retour, il reconquit le trône dont son frère Jean s'était emparé pendant son absence*, et s'apprêta à combattre les Français qui avaient envahi la Normandie ; il les vainquit à Gisors. Quelque temps après, il fut atteint par une flèche pendant le siége de Chalus, dans le Limousin, et mourut (1199) des suites de cette blessure. Beaucoup de contes et de romances ont pour sujet les merveilleux exploits de Richard Cœur-de-Lion, ainsi que la triste captivité qui lui fut infligée en représailles de l'arrogance avec laquelle il avait traité les Allemands en Palestine. Selon ses dernières volontés, son cercueil fut inhumé à l'abbaye de Fontevrault au pied de celui de Henri II. Richard Cœur-de-Lion avait voulu, par cet hommage tardif rendu à la mémoire de son père, expier la conduite irrespectueuse qu'il avait tenue vis-à-vis de lui de son vivant. Cependant, également d'après ses ordres, ses entrailles furent déposées à Charonne et son cœur à Rouen dont les habitants, avait-il dit en mourant, se l'étaient acquis à jamais par leur fidélité, tandis que ceux de Charonne, qui l'avaient trahi, n'étaient pas même dignes de ce qu'il leur léguait.

Richard II, fils d'Édouard, surnommé le Prince noir, naquit en 1366. Lorsque son grand-père Édouard III mourut (1377), Richard II lui succéda, à peine âgé de 11 ans. Pendant sa minorité, le pouvoir fut partagé entre les trois oncles du jeune monarque : Jean de Gaunt, duc de Lancaster, Edmond, comte de Cambridge, puis duc d'York, et Thomas Woodstock qui devint duc de Glocester (*voy.* ces noms). Des guerres contre la France et l'Écosse troublèrent les premières années de cette régence. Bientôt des désordres intérieurs vinrent augmenter encore les embarras du gouvernement : le peuple refusa de payer un surcroît d'impôts. Richard, qui n'avait pas encore atteint sa 15e année, se distingua alors par une fermeté bien rare : l'éducation aurait dû la diriger vers le bien, mais elle manqua son but. A sa majorité, le roi, n'eut d'autres volontés que celles de ses indignes favoris qui le dominaient complétement. Les commencements de

(*) Il ne faut pas confondre Guillaume Blondel, le ménestrel de Richard, avec le trouvère Blondel de Nesle. S.

(*) On n'ignore pas que c'est le sujet d'*Ivanhoe*, un des plus beaux romans de W. Scott. S.

son règne furent sans cesse agités par des guerres contre la France et l'Écosse et par les entreprises ambitieuses du duc de Lancaster. En 1385, il fit une descente en Écosse, détruisant tout sous ses pas, et, à son retour, il rencontra partout les traces du passage des Écossais qui venaient de faire chez lui ce qu'il avait fait chez eux. A la même époque, une révolte ayant éclaté contre Richard II et ses insolents favoris, le parlement s'empara du pouvoir.

Le roi parvint cependant à chasser son plus puissant ennemi, le duc de Glocester, contre lequel il eut la satisfaction de voir se former plus tard un parti ayant à sa tête le duc de Lancaster. Dès qu'il eut repris les rênes du gouvernement, Richard II s'empressa d'accorder une amnistie générale et de supprimer tous les impôts prélevés par le parlement. Poussant avec moins d'activité la guerre contre les Français, il se rendit (1394), avec une armée de 60,000 hommes, en Irlande, où il se fit prêter serment de fidélité. Après la mort de sa première femme, Anne, fille de l'empereur Charles IV, il épousa Isabelle, fille du roi de France Charles VI, avec lequel il conclut une trève de 15 ans (1396). Cependant la vie du roi, indigne d'une si haute position, lui attira le mépris public, et les menées du duc de Glocester ne tardèrent pas à provoquer de nouvelles séditions. Richard II, conseillé par ses favoris, fit arrêter le duc, ainsi que ses deux complices les comtes d'Arundel et de Warwick. Arundel, accusé du crime de lèse-majesté, fut condamné à mort et exécuté (1397); le duc de Glocester fut emprisonné à Calais, où l'on croit qu'il mourut dans les tortures; Warwick et son frère, l'archevêque de Cantorbéry, furent condamnés à un bannissement perpétuel. Peu de temps après, une dispute s'éleva entre le duc d'Hereford, fils de Jean de Gaunt, et le duc de Norfolk. Quelques paroles de ce dernier contre la personne du roi avaient amené cette querelle, dont les suites privèrent Richard II de son trône. Les deux adversaires étaient sur le point de se rencontrer en champ-clos, lorsque le roi, qui avait autorisé le combat, se ravisa et les bannit tous deux. En 1399, le duc de Lancaster, Jean de Gaunt, mourut, et Richard II s'empara de tous ses biens. Quelque temps après, pendant que le roi guerroyait en Irlande, le duc d'Hereford quitta la France où il s'était retiré, et, secondé par les comtes de Northumberland, de Westmoreland et plusieurs autres, il réunit dans l'Yorkshire une armée de 60,000 hommes, à la tête de laquelle il réclama le duché de Lancaster. Le duc d'York, régent du royaume, embrassa sa cause, et le roi, qui revint en toute hâte, se trouva presque sans partisans. Ayant accepté une entrevue avec son ennemi, Richard II fut assailli, chemin faisant, par une troupe d'hommes armés qui le menèrent à Flint-Castle, d'où le duc d'Hereford le fit conduire à Londres. Il fut mis en jugement et 35 chefs d'accusation furent articulés contre lui. Quoique véritablement coupable de cruautés et de despotisme, le roi était loin d'avoir commis toutes les fautes qu'on lui imputait. L'évêque de Carlisle osa seul le défendre et fut emprisonné à cause de son généreux plaidoyer. En 1399, la déchéance de Richard II fut solennellement proclamée, et Henri, élu roi, déclara qu'il consentait à laisser vivre le malheureux prince auquel il succédait. Richard II, enfermé sous bonne garde dans le château de Pomfret en Écosse, y mourut l'année suivante. On n'a aucune certitude sur les circonstances de sa mort. Selon les uns, il fut poignardé par ses geôliers; selon d'autres, et cette version est la plus accréditée, il périt d'inanition. — Tout le monde connaît la pièce de *Richard II*, par Shakspeare. *C. L.*

Richard III, fils cadet de Richard, duc d'York (*voy.* Roses), naquit en 1452, et prit, en 1471, le titre de duc de Glocester, qu'avait porté jusqu'alors son frère aîné, qui devint roi sous le nom d'Édouard IV (*voy.*). A la mort d'Édouard, en 1483, Richard enleva la régence à Élisabeth Woodville, sa belle-sœur, mère d'Édouard V et du duc d'York, enfants en bas-âge; et il prit le titre de protecteur du royaume et du roi. Il fit conduire ses neveux à la Tour, séjour ordinaire, dans ces temps-là, des princes qui n'étaient pas encore couronnés; et enfin, démontrant à sa manière l'illégitimité du mariage de leur mère, il

se fit décerner la couronne, le 22 juin 1483, dans une réunion que présidait le duc de Buckingham, son confident le plus dévoué.

Durant un voyage que Richard fit à York, où il fut couronné une deuxième fois, la renommée publia que les jeunes princes avaient cessé de vivre. A peine le protecteur eut-il pris possession du trône que le même Buckingham, qui l'avait fait roi, le trahissant tout à coup, résolut de lui substituer Henri Tudor, comte de Richmond, de la race de Lancaster (*voy.* Henri VII), qui était réfugié en France; mais cette tentative échoua. Buckingham, vaincu dans la première bataille, tomba au pouvoir de Richard, qui, sur-le-champ, lui fit trancher la tête. Richmond, plus heureux, parvint à s'échapper et à retourner en France. Charles VIII lui donna un corps de 2,000 bandits, avec lesquels il alla débarquer à Milford, au pays de Galles, d'où il tirait son origine, et où il espérait trouver de nombreux partisans. Il s'avança jusqu'à Bosworth (comté de Leicester), où il rencontra Richard, le 22 août 1485. On allait en venir aux mains quand le roi s'aperçut qu'il était trahi par ses principaux chefs, les deux Stanley, parents de Henri Tudor. Il n'en donna pas moins le signal du combat. Afin d'en finir promptement avec son compétiteur, il s'enfonce dans la mêlée; il cherche Henri pour le frapper de sa propre main; il l'appelle à grands cris; mais le comte, moins brave que prudent, se fait un rempart de ses guerriers qu'il condamne ainsi à mourir pour lui sous les coups de Richard. Il échappe; tandis que le roi, combattant en brave, tombe accablé par le nombre.

Richard était mort; mais la Rose blanche avait des partisans. Il fallait donc se les assurer; et pour cela, on s'efforça de rendre odieux le dernier chef de leur faction. Poëtes, historiens, chroniqueurs, reçurent leurs instructions; et en peu de temps, ce fut une croyance généralement répandue que Richard, n'étant encore que duc de Glocester, avait déjà poignardé le prince de Galles, fils de Henri VI, et peu de jours après, Henri lui-même; qu'il avait excité Édouard IV à faire mourir le duc de Clarence, leur frère; et qu'ensuite, il avait empoisonné ce même Édouard, son roi; que lord Gray, frère utérin, et le comte de Rivers, oncle du jeune Édouard V, les chevaliers Hawts et Vanghan, avaient été massacrés par ses ordres; que Hastings avait été injustement mis à mort sous ses yeux; que, devenu roi, il avait fait étouffer ses neveux; que le duc de Buckingham et le chevalier Thomas Saint-Léger avaient été victimes de sa fureur; qu'il avait empoisonné lui-même la reine Anne de Nevil, sa femme, etc.

La place manque ici pour discuter un seul de ces nombreux chefs d'accusation; mais tous ont été curieusement examinés par l'auteur de cet article dans ses *Essais sur Richard III* (Paris, 1818). Quelques-uns de ces actes sont avérés; mais il en est, et surtout l'assassinat des enfants d'Édouard, adopté par Shakspeare, dont la fausseté nous parait démontrée.

Il ne suffisait point à Henri VII que son prédécesseur fût un monstre de cruauté, il fallait encore qu'il en fût un de laideur physique. On soutint que Richard, né avant terme, avait déjà, en venant au monde, des dents et d'épais cheveux noirs; qu'avec l'âge, il devint bossu, qu'il eut les jambes inégales et contournées, que ses yeux étaient hagards et louches, etc.; tandis que ceux des témoignages du temps, qui sont impartiaux, attribuent, au contraire, à Richard comme à Édouard V, à Clarence, à Rutland, ses frères, toute la beauté historique du sang de la race d'York. Mais veut-on savoir le grand et véritable tort de Richard III? le voici : il fut vaincu! *. R**.

RICHARDSON (Samuel), célèbre romancier, un des plus beaux génies de l'Angleterre, naquit, en 1689, dans le comté de Derby. Son père, menuisier, ayant essuyé de grandes pertes, ne put lui donner qu'une éducation fort incomplète, et Samuel ne connut d'autre langue que la sienne. De bonne heure, il devint pensif : ses camarades le nom-

(*) Nous ne savons pas à quel point cette opinion peut être adoptée : l'histoire, d'accord avec Shakspeare et avec l'auteur des *Enfants d'Édouard* (*voy.* C. Delavigne), a flétri Richard III du nom de tyran, et il faudra des preuves bien convaincantes pour le réhabiliter. S.

maient le *Sérieux* et *M. Gravité.* Tout le temps que dura son apprentissage dans une imprimerie de Londres, il consacra ses heures de loisir à cultiver son esprit. Enfin, il parvint à être correcteur, il put ensuite s'établir à son compte, et il imprima plusieurs journaux, notamment ceux de la Chambre des communes.

Une circonstance fortuite donna naissance à *Paméla*, son premier ouvrage. C'était le développement d'une histoire véritable, racontée 25 ans auparavant à Richardson par un ami. Cédant aux sollicitations de deux libraires qui lui demandaient un livre utile en forme de lettres sur les événements ordinaires de la vie, il se rappela cette histoire, et la mit en œuvre avec tant d'ardeur, que, commencée le 10 nov. 1739, elle était achevée le 10 janv. suivant. Dès que l'ouvrage parut, il eut un succès qui dépassa toutes les espérances de l'auteur: la lecture en fut recommandée jusque dans la chaire. Richardson allait atteindre sa 60e année, quand il publia *Clarisse Harlowe* (1748, 8 vol. in-8°). Ce roman produisit une sensation plus extraordinaire encore que *Paméla*. L'ordonnance du plan était plus étendue; les événements dramatiques touchaient des acteurs plus élevés. Le génie respire dans toutes les pages de cette immortelle production, et chaque pas que fait ici l'auteur est un pas de géant : ce qui a fait dire à Letourneur, son traducteur, que ce grand drame était le chef-d'œuvre des romans anglais, et à J.-J. Rousseau que « l'on n'a jamais fait encore, en quelque langue que ce soit, de roman égal à *Clarisse*, ni même approchant. »

Richardson s'étant aperçu que Lovelace (*voy.*) séduisait l'esprit de ses amis et même de certaines femmes, voulut corriger un défaut créé contre ses intentions. Il conçut le beau idéal d'un être vertueux, rempli des plus brillantes qualités, et donna pour titre à son ouvrage : *l'Homme bon*, qu'il changea bientôt en celui de *Sir Charles Grandison*, sous lequel ce roman vit le jour (1753, 6 vol.). D'éclatants et nombreux applaudissements saluèrent son apparition, et l'auteur fut rangé parmi les grands moralistes de tous les temps. Selon Walter Scott, « Le talent de Richardson, dans ses scènes les plus tragiques, n'a jamais été et probablement ne sera jamais surpassé. » Outre ces trois grands ouvrages, traduits en français par l'abbé Prévost (*voy.*), on a de Richardson : *Négociations de sir Thomas Roe ;* une édition des *Fables* d'Ésope avec un commentaire ; *Lettres familières*, etc. ; le 97e numéro du *Rôdeur*. Il a travaillé au *Magasin chrétien* de 1748, ainsi qu'aux additions de la 6e éd. du *Voyage de Foe dans la Grande-Bretagne*. Après sa mort, on a imprimé de lui six lettres originales sur le duel. L'*Ode à la sagesse* ne lui appartient point, elle est de mistress Carter ; et les citations latines pour orner l'*Épître à Elias Brand* lui ont été fournies par un ami.

Richardson connaissait l'excessive abondance de son imagination, il n'ignorait pas qu'il excédait quelquefois la patience du lecteur, ce qui le portait à réduire de moitié ses productions avant de les livrer à la presse. Il fut marié deux fois. Il perdit tous ses fils ; onze morts l'affligèrent en deux ans. Ces pertes multipliées affectèrent si fortement ses nerfs, qu'il s'abstint de vin, de viande, de poisson pendant sept années. Les malheurs imaginaires de Clarisse et de Clémentine, bien que de sa création, lui tiraient des larmes abondantes en composant leur histoire. Sujet depuis longtemps à des tremblements nerveux et à des vertiges, il mourut le 4 juillet 1761. On l'inhuma, d'après ses ordres, à côté de sa première femme. Sa conversation était élégante, son hospitalité sans bornes. Le calme de sa vie ne fut jamais troublé par les passions ; honnête homme, ami de la vérité, généreux, bienfaisant, plein de vertus, Richardson sera toujours, tant pour ses heureuses qualités que pour son rare génie, l'ornement de son siècle et de l'humanité. On sait qu'il trouva un admirateur passionné en Diderot. Sa biographie, par Letitia Barbauld, se trouve en tête de sa *Correspondance*, Londres, 1804, 6 vol. in-8°. J. S. Q.

RICHELIEU (Armand-Jean Du Plessis, duc et cardinal de) était d'une ancienne famille du Poitou et le plus jeune de trois frères qui moururent tous sans postérité, et avec lesquels s'éteignit

la première maison de Richelieu, celle des Du Plessis*. Il naquit, suivant les uns, dans le château paternel de Richelieu (arrond. de Chinon, Indre-et-Loire), selon d'autres, à Paris, le 5 sept. 1585. Il fit ses études au collége de Navarre. Son père, François Du Plessis, le destinait d'abord à la profession des armes; mais un de ses frères, Alphonse, évêque de Luçon, s'étant retiré par piété dans un monastère**, on fit envisager au jeune Armand que cet évêché étant depuis longtemps dans sa famille, il devait, pour l'y conserver, entrer dans la carrière ecclésiastique. Armand se rendit aux instances de ses parents, étudia avec ardeur la théologie, et fut en effet nommé évêque de Luçon dès 1609. Le clergé du Poitou l'envoya comme député aux États-Généraux de 1614 (*voy.* Louis XIII, T. XVI, p. 747). A la clôture des États, il fut chargé de haranguer le roi, et il se plaignit dans son discours de ce que les ecclésiastiques étaient trop rarement appelés aux conseils du souverain, comme si, disait-il, l'honneur de servir Dieu les rendait incapables de servir leur roi, sa plus vive image. Il terminait en félicitant adroitement le roi de laisser le pouvoir à sa mère, quoiqu'il eût atteint sa majorité. Aussi la reine régente le récompensa-t-elle en le nommant son aumônier. Le courtisan réussit encore à s'attacher le maréchal d'Ancre et sa femme (*voy.* Concini), alors tout-puissants. En 1616, le favori lui confia la charge de secrétaire d'état de la guerre et des affaires étrangères. Après la mort tragique du maréchal, Marie de Médicis (*voy.*) fut exilée à Blois, Richelieu voulut la suivre; mais le roi désirant l'éloigner d'elle, lui ordonna d'abord de se rendre dans son diocèse, et ensuite à Avignon.

En attendant des circonstances plus favorables, l'évêque de Luçon composa des instructions pour la conversion des protestants, et un livre intitulé *Perfection du chrétien*. Cependant, dans la nuit du 22 février 1619, la reine-mère s'échappa du château de Blois. Une guerre civile était imminente; mais une réconciliation, à laquelle Richelieu coopéra, eut lieu entre le roi et Marie de Médicis. Celle-ci resta néanmoins à Angers; les mécontents se groupèrent autour d'elle, et les armes durent trancher la question. D'Épernon ayant été battu au pont de Cé, Marie n'eut plus qu'à se soumettre aux volontés de son fils; mais Richelieu négocia pour elle si habilement qu'il lui fut accordé tout ce qu'elle avait demandé, jusqu'à l'entrée au conseil. Lui-même se contenta d'abord de l'emploi de surintendant de la maison de la reine-mère; mais Marie obtint on outre pour lui, en 1622, le chapeau de cardinal. La possession de cette dignité était sans doute de la part de Richelieu un objet d'ardente convoitise, puisqu'elle tira de sa nature froide des protestations énergiques de fidélité envers la reine-mère, que la suite démentit bien cruellement.

On a vu à l'art. Marie (de Médicis) que ce fut l'insistance de cette princesse qui le fit admettre au conseil : le marquis de la Vieuville, surintendant des finances, le proposa au roi, qui, malgré ses vives préventions contre lui, l'agréa, le 26 avril 1624*. Richelieu n'eut d'abord qu'une part au département des affaires étrangères; mais bientôt le ministère fut changé, et sans qu'il en voulût prendre encore ostensiblement la direction, de ce moment toutes les volontés furent absorbées par celle du cardinal.

Comme on l'a dit à l'art. Louis XIII, trois choses occupèrent surtout Richelieu : la destruction des huguenots (*voy.*), la concentration du pouvoir entre les mains du roi par la soumission des seigneurs, enfin l'abaissement de la maison de Habsbourg.

Cette dernière réunissait alors dans ses deux branches, celle d'Espagne et celle d'Autriche, la puissance la plus formidable, et venait d'occuper la Valteline, pour ouvrir entre elles une communication directe. Richelieu, décidé à ne rien ménager pour détruire cette puissance,

(*) *Voir* sa généalogie par André Duchesne, 1631. S.

(**) Son frère l'arracha malgré lui, dans la suite, à la solitude du cloître : il devint, en 1628, archevêque d'Aix, et passa presque aussitôt au siége de Lyon. En 1629, Urbain VIII le revêtit de la pourpre romaine. *Voir* la *Notice sur Alphonse-Louis du Plessis de Richelieu*, par Péricaud, Lyon, 1829. S.

(*) *Voir* Sismondi, *Histoire des Français*, t. XXII, p. 534 et suiv. S.

envoya des troupes dans la Valteline, et, sans rompre les traités conclus avec l'Espagne, contraria partout sa politique. L'Espagne, pour se venger, excita contre lui les calvinistes français, qui reprirent les armes sous Rohan (*voy.*) et Soubise; mais ils furent battus devant l'île de Ré par Montmorency.

Cependant des cabales de cour se forment à l'intérieur contre le cardinal; car il ne dissimulait pas l'aversion que lui inspiraient tous ces chefs qui depuis la mort de Henri IV tenaient la France dans un constant état d'anarchie (*voy.* T. XI, p. 541), et se montrait déterminé à briser toute résistance aux volontés du roi, de quelque côté qu'elle vint. Aussi était-il craint ou détesté de tous; le roi lui-même avait la plus grande répugnance pour sa personne, quoiqu'il approuvât sa politique. S'emparant de l'esprit du faible monarque, Richelieu s'appuya sur la rigueur pour triompher de tant d'ennemis. Quelques-uns des plus grands seigneurs du royaume, Henri de Talleyrand, comte de Chalais, François de Montmorency, duc de Bouteville, le comte de Chapelles, etc., portèrent leur tête sur l'échafaud; la reine elle-même, Anne d'Autriche (*voy.*), fut tenue en suspicion par son époux. Libre alors de ce côté, Richelieu va en personne combattre les réformés, non par préjugé et en qualité de prince de l'Église, car il soutenait en Allemagne ce même parti religieux, ennemi de l'Autriche, mais comme un élément de discorde en France et à cause des prétextes de soulèvements que la religion fournissait souvent à l'ambition des grands. Il attaque par terre et par mer La Rochelle (*voy.*), foyer de la rébellion calviniste. Buckingham (*voy.*), venu pour la secourir, échoue devant l'île de Ré défendue par Toiras. Pour réduire le boulevard du protestantisme, le cardinal se fait ingénieur, marin et soldat. Une digue gigantesque étreint le port et le prive des secours qui lui venaient de la mer. La Rochelle tombe enfin sous ce génie (1628), et la force de résistance de la noblesse diminua en proportion de l'ascendant que cette victoire donna à Richelieu.

Cependant Marie de Médicis, voyant le cardinal suivre ses propres inspirations et faire peu de cas de ses désirs, se repentait d'avoir travaillé à son élévation. Malgré elle et malgré la reine Anne, Louis XIII, qui aimait les expéditions guerrières, alla, sur l'avis de Richelieu, établir dans le duché de Mantoue Charles de Nevers, héritier du duc Vincent mort sans enfants (*voy.* T. XII, p. 622). Richelieu accompagna le roi. De retour à Paris, en novembre 1629, après le succès de l'expédition, le cardinal fut nommé par lettres-patentes principal ministre; il l'était de fait depuis son entrée au conseil, et ce titre ne fit que le rendre plus odieux à la reine-mère. Mais Richelieu était devenu nécessaire au roi; sa prudence, son habileté politique, sa fermeté, suppléaient à ce qui lui manquait et lui donnaient de la force, de la grandeur, de la puissance. Avec un tel ministre, Louis XIII pouvait se livrer tranquillement aux amusements puérils qu'il affectionnait. Des guerres heureuses, dont d'habiles négociations augmentaient encore les résultats, servaient dignement sa gloire. Tout ployait devant la majesté royale dont Richelieu n'était que le conseil et l'appui : aussi le roi finit-il par lui laisser tout le pouvoir, et lorsque le cardinal feignit de se retirer devant l'inimitié de la reine-mère, il le retint près de lui. L'empereur Ferdinand II ayant recommencé la guerre en Italie, et menacé le nouveau duc de Mantoue, Richelieu s'élança dans le Piémont avec 40,000 hommes qu'il commanda en attendant le roi. Louis XIII arrive, ses armées triomphent; mais rentré en France, il tombe dangereusement malade à Lyon. Les soins que lui prodiguent sa mère et sa femme donnent du poids à leurs plaintes contre le ministre. Tous croient Richelieu perdu; lui-même désespère, et veut fuir au Havre. Le cardinal de La Vallette le rassure et l'engage à aller trouver hardiment le roi revenu à Versailles, et qui y restait seul, tandis que les courtisans encombraient le palais du Luxembourg, résidence de Marie de Médicis. Au bout d'une heure de conférence, Richelieu est raffermi. L'imprudent maréchal de Marillac (*voy.*) qui a voulu seconder la haine de la reine-mère est emprisonné dans une citadelle, d'où il ne sortira que pour monter sur l'écha-

faud. Ce dénouement eut lieu le 11 nov. 1630, qu'on a appelé la *journée des Dupes*. Désormais Richelieu est le maître, et quiconque voudra lui résister sera brisé. La reine-mère excita encore contre lui Gaston, duc d'Orléans (*voy.*), son second fils; mais ce prince remuant et sans conduite ne réussit qu'à compromettre ses amis, et le roi, irrité des intrigues de sa mère, suivit le conseil de Richelieu de la laisser seule à Compiègne, surveillée par des soldats. Marie s'évada et se réfugia à Bruxelles, cédant ainsi la place à son ennemi. Pour le récompenser, le roi érigea la seigneurie de Richelieu en duché-pairie, et nomma le cardinal gouverneur de Bretagne.

Gaston s'était réfugié en Lorraine et avait de là lancé des libelles contre le roi et son ministre. Lorsqu'il rentra en France, il alla rejoindre, à Lunel, le maréchal duc de Montmorency (*voy.* l'art., T. XVIII, p. 115), gouverneur de Languedoc. Ils furent battus à Castelnaudary; Gaston en fut quitte pour des protestations de repentir, mais Montmorency fut condamné à mort. En vain les premières familles de France implorèrent la clémence du roi; en vain la femme du duc, princesse de la maison de Condé, se jeta aux genoux de Richelieu; en vain le peuple même fit entendre les cris de *grâce!* sous les fenêtres du palais, en même temps que des processions publiques étaient commandées comme pour faire descendre la miséricorde dans le cœur de Louis : le roi, enhardi par Richelieu, fut inexorable. Montmorency fut décapité, le 30 oct. 1632. Richelieu poussa ensuite Louis à la guerre contre le duc de Lorraine, qui avait marié sa fille à Gaston sans le consentement du roi. Le duché de Bar fut réuni à la couronne, et le mariage dissous par simple édit du conseil enregistré par le parlement. Gaston, furieux, le renouvela solennellement à Bruxelles, et attira par là des poursuites acharnées à ses amis. Afin de se maintenir, les rigueurs de la justice ne suffirent pas longtemps à Richelieu. Plusieurs fois des tribunaux exceptionnels furent établis pour juger ceux qui le gênaient; le fameux Laubardemont (*voy.*) était un des plus faciles complices de ses vengeances. On sait que le prêtre Urbain Grandier fut brûlé comme convaincu d'avoir ensorcelé les religieuses de Loudun, tandis que le vrai crime de ce prêtre était un libelle contre le cardinal-ministre, qu'on lui attribuait et qui avait pour titre *La cordonnière de Loudun*.

Malgré ce caractère implacable et peu digne d'un prêtre, Richelieu rendit de grands services à la France, où il rétablit la paix intérieure et qu'il dota de plusieurs institutions utiles. En première ligne se place la fondation de l'Académie-Française (*voy.* ce mot et INSTITUT). Dès l'année 1629, des littérateurs, des beaux-esprits se réunissaient une fois chaque semaine pour conférer entre eux sur les productions de l'esprit. Boisrobert parla de ces réunions au cardinal, qui eut la noble idée de la mettre sous le patronage du gouvernement, et lui fit accorder des lettres-patentes, en janvier 1635 (*voy.* CONRART). L'Académie reconnaissante lui décerna le titre de protecteur. L'imprimerie royale dut aussi beaucoup à Richelieu; il encouragea l'art dramatique, et Corneille était pensionné par lui lorsqu'il fit jouer le *Cid*. La Sorbonne reçut de notables accroissements. Aimant le faste et les arts, il bâtit le Palais-Cardinal qu'il meubla somptueusement pour l'offrir à son souverain (*voy.* T. XIX, p. 218). Il ne déploya pas moins de luxe dans sa maison de campagne de Ruel et dans son château de Richelieu.

Au milieu de ses préoccupations de l'intérieur, Richelieu ne perdait pas un instant de vue les affaires du dehors. Il avait rompu l'alliance de Gaston avec l'Espagne en réconciliant le roi avec son frère; il avait continué sa lutte contre la maison d'Autriche (*voy. guerre de* TRENTE-ANS), et, sans être touché des reproches que le monde catholique était en droit de lui adresser, comme lui devant protection et appui, il avait suscité le roi de Suède, Gustave-Adolphe (*voy.*), contre l'empereur d'Allemagne. De plus, il avait encouragé la révolte des Écossais contre Charles I^er^ d'Angleterre dont il était mécontent pour avoir accueilli Marie de Médicis; il s'était ligué avec la Hollande, et avait déclaré la guerre au roi d'Espagne. Les armes de la France ne furent pas heureuses d'abord;

mais la persévérance de Richelieu triompha de la fortune, et les Espagnols, qui avaient pénétré dans nos provinces, furent rejetés hors du territoire. Louis XIII les poursuivit, et eut la gloire de réunir le Roussillon à la couronne de France.

Cependant les intrigues continuaient contre Richelieu. Ses ennemis gagnèrent le P. Caussin, confesseur du roi, qui attaqua la conscience de son pénitent en le rendant responsable du sang des catholiques qu'il faisait verser en Allemagne par les armes des protestants, et qui employa même pour atteindre son but l'influence de M^lle^ de La Fayette (*voy.*) pour laquelle le roi avait une vive affection. Mais Richelieu ayant offert au roi de se démettre de tous ses emplois, le P. Caussin fut congédié et remplacé par le P. Sirmond, jésuite de 80 ans, qui ne s'occupait point de politique.

Les campagnes de 1637, 1638, 1639, mêlées de succès et de revers, firent pourtant honneur aux armes françaises. Le cardinal devait triompher de tous ses ennemis. Le comte de Soissons, prince de la maison de Condé, qui avait levé l'étendard de la guerre civile, périt frappé d'une balle à la tête au moment où il venait de remporter une victoire. D'un autre côté, le duc d'Orléans, frère du roi, aveuglé par sa haine contre le cardinal, traita avec l'étranger. L'Espagne devait mettre à sa disposition 12,000 hommes d'infanterie, 5,000 de cavalerie, 400,000 écus et en outre 12,000 écus par mois pour lui personnellement. Le marquis de Fontrailles était l'émissaire de Gaston. Cinq-Mars (*voy.*), grand-écuyer, entra dans la conspiration contre le ministre, auquel, pourtant, il devait sa haute fortune. De Thou (*voy.*) s'entremit entre les conjurés sans vouloir recevoir leurs confidences. Richelieu suivait le fil de cette trame. Il se procura une copie du traité et la fit remettre par Chavigny aux mains du roi. Malgré la noire ingratitude de son favori, Louis recula d'abord devant l'idée de le dévouer à la mort; mais une fois qu'il eut triomphé de ce mouvement de clémence, une froide indifférence s'empara de son cœur. Le 12 sept. 1642, les têtes de Cinq-Mars et de De Thou tombèrent à Lyon.

Mais dès cette même année, au mois de décembre suivant, Richelieu se mourait. Le roi, bien malade lui-même, vint faire visite à son premier ministre, qui, en laissant, disait-il, le royaume plus puissant qu'il n'avait jamais été, recommanda à son maître ses neveux et ses parents, et lui conseilla de garder près de lui les membres de son conseil, en désignant Mazarin (*voy.*) comme l'homme le plus propre à le remplacer dans le poste de premier ministre. Richelieu expira le 4 déc. 1642, après avoir rempli d'une manière édifiante tous les devoirs de la religion. Le roi se contenta de dire froidement : « Voilà un grand politique de mort! » De magnifiques honneurs funèbres furent rendus au cardinal-ministre. Son testament contenait des legs immenses. Il donna ses biens, avec son nom et ses armes, au petit-fils de sa sœur, Armand-Jean de Vignerot, qui devint ainsi l'auteur de la seconde maison de Richelieu. Le roi accepta pour sa part un million et demi en espèces, des meubles et le Palais-Cardinal. Le luxe de Richelieu n'avait pourtant pas entièrement pesé sur l'état; il s'était pourvu des meilleurs bénéfices ecclésiastiques; il réglait lui-même les dépenses de sa maison, qui s'élevait au moins à 4 millions par an.

« Aucun homme, dit Sismondi (*Histoire des Français*, t. XXIII, p. 1^re^ et suiv.), n'avait encore conduit en France les affaires avec une plus étonnante capacité, une connaissance plus approfondie de tout ce qu'il importait à un homme d'état de savoir. En lui se rencontrait une volonté puissante, indomptable, pour arriver à ses fins, une appréciation nette du but qu'il se proposait comme de tous les obstacles qu'il avait à vaincre, un empire constant sur lui-même toutes les fois qu'il était nécessaire de se contraindre ou de dissimuler, un génie supérieur enfin pour tout embrasser, tout diriger à la fois. Le cardinal de Richelieu était homme du monde; il était galant : on croit universellement qu'il fut l'amant de la reine-mère; il parla aussi d'amour à la reine régnante. Il avait dans ses manières de l'élégance et de la politesse; cependant, il n'y avait dans son cœur rien de ce qui gagne ou de ce qui conserve les affections; il n'aimait

que lui-même; il était sans pitié pour les souffrances des hommes en masse ou celles des individus... C'était sur ceux qu'il avait connus le plus qu'il appesantissait le plus volontiers sa main; et les deux reines qu'il avait aimées éprouvèrent toutes les douleurs qu'il est possible à un sujet de faire souffrir à des têtes couronnées... Le cœur lui manquait absolument : or, le cœur seul attache le cœur; et avec un tel caractère, il ne réussissait point à se faire aimer : ceux mêmes qu'il avait le plus obligés, ceux qui lui montraient le plus absolu dévouement, ne ressentaient pour lui que de la crainte; il n'était pas dans sa nature d'inspirer ou d'admettre de l'affection; le roi même, qu'il s'était efforcé de gagner, et qu'il avait si complétement subjugué, ne l'aimait point, et Richelieu le savait. Pour le dominer toujours, il s'attachait surtout à lui faire sentir combien il lui était nécessaire...

« Richelieu, ajoute le savant historien, trouvait sa sécurité et la garantie de la durée de sa domination dans l'importance et la complication des intérêts dont il accablait en quelque sorte le cabinet. Mais sa politique n'était point toute personnelle;... c'était la grandeur de la France qu'il se proposait. Il voulait la voir puissante et considérée; il voulait que son influence s'étendît sur toutes les parties de l'univers; il voulait l'élever assez haut pour qu'elle n'eût rien à craindre de la maison d'Autriche, sa rivale. Pour atteindre ce but, il mettait la raison d'état au-dessus de la morale et de la religion; il cherchait ses plus constants alliés parmi les membres d'une Église opposée à celle dont il était ministre; il attirait sans hésitation, sans remords, la guerre, la dévastation, la famine et la mortalité sur une moitié de l'Europe... Dans l'administration intérieure, Richelieu était dominé par une grande idée : il voulait ramener l'ordre et la soumission dans la société; il voulait supprimer cette habitude, née des guerres civiles, d'opposer au moindre mécontentement les complots, la résistance et la rébellion à l'autorité souveraine; il voulait que les Français s'accoutumassent de nouveau à voir un crime dans la violence substituée au règne de la loi;... mais en supprimant cette résistance universelle, c'était pourtant le despotisme que Richelieu établissait. Il voulait que la France apprit que la violence opposée aux volontés du roi entrainait à la mort, qu'il n'y avait si haute existence qu'il ne fût prêt à briser si elle lui faisait obstacle. Il poursuivit sans relâche ce principe avec son caractère dur et impitoyable... »

La figure du cardinal de Richelieu n'avait point été sans influence sur les affections de Marie de Médicis : ses yeux étaient grands et vifs, son nez aquilin, sa bouche bien faite et ornée de moustaches et d'une barbe élégante en pointe, ses sourcils étaient fortement marqués; ses cheveux noirs et pendants, son visage pâle et maigre, sa démarche noble, et l'ensemble de sa personne avait quelque chose de froidement imposant. Les libelles lui ont attribué des intrigues galantes avec sa nièce de Combalet et la duchesse de Chevreuse. A en croire Voltaire, il eût été amant public de Marion Delorme; mais il sut entourer sans doute de mystère de pareilles amours. Outre les ouvrages dont nous avons déjà parlé, on lui doit plusieurs écrits théologiques. On croit que les Mémoires sur les événements du règne de Louis XIII, que l'on trouva dans les papiers de Mézerai, et qui ont été imprimés sous les titres d'*Histoire de la mère et du fils*, ou d'*Histoire de la régence*, sont de lui, ainsi que le *Testament politique du cardinal de Richelieu* (1764), dont l'authenticité a été vivement attaquée par Voltaire. On trouve dans la collection de M. Petitot les *Mémoires du cardinal de Richelieu* (t. XXI-XXIX *), imprimés d'après un manuscrit corrigé de sa main, qui existait au dépôt des affaires étrangères, mais rédigé par Soulavie. Le *Journal de M. le cardinal de Richelieu*, etc. (1649, in-8°), se compose des notes à son usage particulier sur les moyens qu'il employa pour observer et déjouer les complots de ses ennemis, en 1630 et 1631. On a plusieurs vies du cardinal de Richelieu; mais son meilleur historien est le P. Griffet, dans l'histoire de

(*) *Voir* au sujet de leur place dans la collection, l'Avis de l'Éditeur, à la fin du t. LXXVIII.S.

Louis XIII. On peut voir, en outre, Capefigue, *Richelieu et Mazarin*, 1835-6, 8 vol. in-8°. Le mausolée du cardinal de Richelieu, chef-d'œuvre de Girardon (*voy.*) fait l'ornement de l'église de la Sorbonne. L. G-s et S.

RICHELIEU (Louis-François-Armand Du Plessis, duc de), maréchal de France, naquit le 13 mars 1696. Il était le fils de cet Armand-Jean de Vignerot qui hérita du nom et des biens du cardinal son grand-oncle, et s'appela d'abord marquis de *Fronsac**. Pendant que M^me^ de Maintenon le voyait d'un œil maternel, et perdait auprès de lui ses leçons de morale; la duchesse de Bourgogne l'appelait sa *jolie poupée*, et l'intérêt trop vif qu'elle lui portait faisait mettre Fronsac à la Bastille. Dès l'âge de 14 ans, on lui avait fait épouser M^lle^ de Noailles, qui le trompa; Fronsac, déjà corrompu, plaisantait sur son infortune. Sorti de la Bastille en 1712, il servit sous Villars, fut blessé au siége de Fribourg, et lorsque, envoyé à cet effet par son général, il rendit compte à Louis XIV des opérations militaires, le vieux roi fut frappé de la lucidité de son exposition. A la mort de son père (1715), il prit le nom de Richelieu. Il acquitta plus tard les dettes de sa succession. Sous la régence de Philippe d'Orléans, Richelieu ne se distingua que par ses aventures galantes : les trois filles du régent même affichèrent leur amour pour lui avec un éclat scandaleux. Il semblait se plaire à enlever au régent ses maîtresses ou du moins à partager leurs faveurs. Un duel le ramena à la Bastille, en 1716; et à peine en fut-il sorti que la conspiration de Cellamare (*voy.*), à laquelle il prit part, l'y fit enfermer de nouveau. Deux des filles du régent, M^lle^ de Valois et M^lle^ de Charolais, firent taire leur rivalité pour adoucir la captivité de Richelieu. Traité avec faveur par le gouverneur de la Bastille, il pouvait se promener sur la terrasse, à une certaine heure du jour, et voyait de là les voitures des femmes qui avaient été ses maîtresses, et qui, sans pudeur ni ménagement pour leur renommée, venaient lui témoigner leur intérêt. Pour obtenir sa grâce, M^lle^ de Valois consentit à épouser le duc de Modène. On s'étonne du pouvoir que Richelieu eut sur les femmes, car il est douteux que le cœur fût pour quelque chose dans ses liaisons éphémères; néanmoins, captivées par son esprit fin, par ses manières de grand seigneur, les femmes qu'il séduisit lui restèrent presque toutes dévouées. Élu, en 1720, membre de l'Académie à la place du marquis de Dangeau, Fontenelle, Campistron et Destouches lui composèrent chacun un discours de réception, dans lesquels Richelieu prit ce qui lui convenait, et, par ce travail, il montra du moins le discernement dont l'avait doué la nature.

La mort du régent lui ouvrit la carrière des emplois politiques. Il fut nommé, en 1746, ambassadeur à Dresde, puis à Vienne; et il fit son entrée dans cette ville avec une pompe inouïe et ridicule. Cependant il empêcha l'explosion d'une guerre entre la France et l'Espagne, et représenta son roi avec dignité.

Ses services militaires ne furent pas sans éclat; mais, dans les camps comme à la cour, il montra toujours la même fatuité. Il avait tué en duel, dans la tranchée devant Philippsbourg, le comte de Lixen, parent de M^lle^ de Guise, princesse de Lorraine qu'il venait d'épouser en secondes noces, parce qu'il avait osé dire que ce mariage l'avait *décrassé*. Nommé maréchal-de-camp en 1738, puis gouverneur de Languedoc, il avait cependant refusé de se prêter à des violences contre les protestants. A la journée de Fontenoi (1745), lieutenant général et un des aides-de-camp du roi, il avait décidé la victoire par une heureuse manœuvre. Il prit aussi une part glorieuse aux batailles de Raucoux et de Lawfeld. Puis il fut envoyé à Gênes pour remplacer le maréchal de Boufflers et défendre cette cité contre les Autrichiens; il fut vainqueur dans plusieurs combats, délivra la ville, et ce fut à la sollicitation des Génois qu'il fut nommé maréchal de France. Cependant le refus qu'il opposa au vœu de la marquise de Pompadour de marier son fils, le duc de Fronsac, à une fille que la favorite avait eue de Lenormand d'Étioles, son

(*) Ce marquisat avait été érigé en faveur du cardinal par lettres-patentes de juillet 1634. S.

mari, faillit lui faire ôter la conduite de l'expédition contre Minorque. Il prit Mahon, le 28 juin 1756, et ce brillant fait d'armes, joint à sa conduite pleine de mesure et de finesse, lui fit confier le commandement des troupes françaises en Allemagne (*voy. guerre de* Sept-Ans). Il prit le Hanovre (1757), qu'il rançonna sans pitié et laissa ravager par ses troupes. Bientôt après, le ressentiment de la marquise saisit un prétexte pour obtenir du roi son rappel. Alors il alla prendre possession de son gouvernement de Guienne (1758), où des abus de pouvoir sans nombre le firent détester. Son service de premier gentilhomme, charge dont il était revêtu depuis 1744, l'ayant ramené à Paris, il se dévoua à M^me^ du Barry qui, en retour, voulut, mais en vain, le faire entrer au conseil ; Louis XV s'y refusa.

Après la mort de ce roi, la fortune abandonna complétement le maréchal de Richelieu. Les mœurs pures de Louis XVI ne lui permirent pas d'appeler près de sa personne un débauché d'un caractère assez puéril pour tirer gloire de sa mauvaise réputation. On sait que, dans ses aventures galantes, Richelieu cherchait moins le plaisir que la renommée de roué. Il alla d'abord en Guienne ; mais un procès contre une dame de Saint-Vincent, à laquelle il avait souscrit pour 300,000 liv. de billets, lui attira la défense d'y résider. A l'âge de 78 ans, il épousa une 3^e^ femme, à laquelle, dit-on, il ne fut pas plus fidèle qu'aux autres. Un catarrhe le conduisit au tombeau, le 8 août 1788. On lui attribue différents ouvrages où le vrai se mêle incontestablement au faux. Ses *Mémoires*, publiés par Soulavie (*voy.*), Paris, 1790, 4 vol. in-8°, ont été publiquement désavoués par son fils; la famille en possède de très volumineux. La *Vie privée du maréchal de Richelieu, contenant ses amours et intrigues*, etc. (Paris, 1790-92, 3 vol. in-8°), est suivie de pièces originales importantes. L. G-s.

RICHELIEU (Armand-Emmanuel-Sophie-Septimanie Du Plessis, duc de), premier ministre sous la Restauration, était petit-fils du précédent, et fils du duc de Fronsac, mort en 1791. Il s'appela d'abord comte *de Chinon*. Né à Paris, le 25 sept. 1766, il fit ses études au collége Du Plessis, une des fondations du cardinal de son nom. A l'âge de 14 ans, il épousa M^lle^ de Rochechouart, qui ne lui donna point d'enfants et mourut le 9 déc. 1830, au château de Courcelles (Seine-et-Oise). Le 5 oct. 1789, lorsque le peuple de Paris se porta sur Versailles, le comte de Chinon, se faisant jour à travers la foule à pied, fut un des premiers à prévenir la famille royale des dangers qui la menaçaient. Bientôt après, Louis XVI lui permit de se rendre à Vienne, où il fut accueilli avec distinction. De là, il se rendit à Saint-Pétersbourg, et ne fut pas moins bien reçu par l'impératrice Catherine II. Il assista, dans l'armée de Souvorof, à la prise d'Izmaïl, et le courage qu'il y déploya lui valut le grade de général-major dans l'armée russe. Il servit ensuite dans l'armée des émigrés, assista au siége de Valenciennes, puis retourna en Russie, où Paul I^er^ lui fit d'abord éprouver quelques vexations, mais dès le commencement du règne d'Alexandre, il sut gagner la confiance de cet empereur. En 1801, il fut nommé lieutenant général. Profitant de la paix, il vint en France recueillir les débris de sa fortune, qu'il consacra à payer les dettes de son père et de son aïeul, de sorte qu'il lui restait à peine 10,000 fr. de rente. Bonaparte voulut se l'attacher; mais le duc, fidèle aux Bourbons, refusa les offres du premier consul et retourna près d'Alexandre, qui le nomma, en 1803, gouverneur général de la colonie d'Odessa (*voy.*), avec des pouvoirs absolus pour l'administrer. Le duc de Richelieu y fit des merveilles. Il attira dans ces régions le commerce et l'agriculture, et de 5,000 habitants que comptait la colonie, le nombre monta rapidement à près de 50,000. Le collége académique de la ville porte encore son nom, et un monument, qui y fut érigé depuis sa mort, consacre le souvenir des bienfaits de tout genre qu'il répandit sur une cité dont l'opulence actuelle, développée en si peu de temps, est incontestablement son ouvrage.

La Restauration des Bourbons fit rentrer dans sa patrie le duc de Richelieu, qui fut appelé à la Chambre des pairs dès 1814, et prit auprès du roi la charge de

gentilhomme de la chambre que son père avait remplie. Il suivit la cour à Gand, et après les Cent-Jours commença sa carrière politique en France. Le ministère Talleyrand, où siégeait Fouché, ne compta pas le duc de Richelieu parmi ses membres, quoiqu'on lui eût offert le ministère de la maison du roi ; mais quand ce cabinet fut dissous, le roi lui donna la présidence du conseil avec le portefeuille des affaires étrangères (26 sept. 1815). Ce fut lui qui signa, le 20 nov. 1815, le second traité de Paris. Il en coûta à son patriotisme : « Tout est consommé, écrivait-il le lendemain; j'ai apposé hier, plus mort que vif, mon nom à ce fatal traité. J'avais juré de ne pas le faire, et je l'avais dit au roi : ce malheureux prince m'a conjuré, en fondant en larmes, de ne pas l'abandonner, et dès ce moment je n'ai pas hésité. J'ai la confiance de croire que, sur ce point, personne n'aurait mieux fait que moi, etc. » En effet, il avait fait envisager à l'empereur de Russie qu'il n'avait pas d'intérêt à rabaisser la France, dont l'affaiblissement renforcerait dans une proportion égale ses rivaux immédiats; que la France, en recouvrant ses rois, devait conserver le territoire sur lequel ils avaient régné; que les efforts d'un grand peuple abattu, comme ceux d'un géant renversé, étaient encore à craindre, et, grâce à son influence sur ce prince éclairé, il avait obtenu que Condé, Givet, Charlemont, les forts de Joux et de l'Écluse, ne seraient point enlevés à la France, comme on en détachait Philippeville, Marienbourg, Sarre-Louis et Landau ; il fit réduire et régler l'indemnité pécuniaire payée par elle aux nations coalisées. Il obtint encore que l'occupation du territoire français le long des frontières par une armée de 150,000 hommes entretenus aux frais du pays, au lieu de durer sept années, comme on le voulait, n'en durerait que cinq, et pourrait même être réduite à trois. Richelieu se montra d'ailleurs franchement attaché à la Charte constitutionnelle. Le 12 janvier, il proposa un projet d'amnistie dans lequel la Chambre introuvable introduisit des rigueurs (art. 7) que le gouvernement ne demandait pas. Habile à rassurer les cabinets étrangers dans leurs inquiétudes au sujet de la France, il annonça aux Chambres, le 11 févr. 1817, que l'armée d'occupation allait être diminuée de 30,000 hommes et ses dépenses de 30 millions. Il n'y avait qu'un seul moyen de faire face tout d'un coup aux obligations pécuniaires imposées par les traités : c'était un système de crédit solidement établi. L'intégrité reconnue du duc de Richelieu servit beaucoup à faciliter ses mesures financières. Comme il ne se trouvait pas de maison française assez forte pour fournir les sommes qu'il avait besoin d'emprunter, il attira les capitaux de maisons étrangères. En sept. 1818, il se rendit au congrès d'Aix-la-Chapelle, qui, sur ses vives instances, décida l'évacuation du territoire français; il obtint aussi une diminution sur ce qui restait à payer de l'indemnité (265 millions).

Après avoir rendu ces services à son pays, le duc de Richelieu, plein d'excellentes intentions, mais trop faible au milieu de la lutte acharnée des partis, voulut quitter les affaires : les instances de Louis XVIII prévalurent pour l'y faire rester; mais bientôt les royalistes perdirent du terrain (*voy.* DECAZES), et les élections de 1818, ainsi que la nouvelle composition de la Chambre des députés, le forcèrent à se retirer (29 déc. 1818). Le roi alors le nomma grand-veneur, et l'on proposa dans la Chambre des pairs qu'une récompense nationale lui fût décernée : ce fut une pension viagère que le duc de Richelieu accepta par déférence et consacra tout entière à la fondation d'un hospice à Bordeaux. L'assassinat du duc de Berry ayant occasionné la retraite de M. Decazes, le duc de Richelieu reprit la direction des affaires (20 févr. 1820), en qualité de président du conseil sans département spécial. Il obtint des Chambres des lois d'exception, la censure et un changement dans la loi électorale. Par suite des élections de 1820, qui renforcèrent le côté droit, MM. de Villèle et Corbière entrèrent au conseil comme ministres secrétaires d'état sans portefeuille (21 déc.). Dans cette session, le duc de Richelieu fit prévaloir ses idées relativement à la canalisation de la France; mais il se montra peu favorable au développement des libertés publi-

ques. Quant à la politique extérieure, le ministre préconisait l'alliance russe de préférence à l'alliance anglaise, représentant la première comme beaucoup plus désintéressée que la seconde. En 1821, une insinuation dans le vote de l'adresse, sur l'abandon de la dignité de la France par le ministère, fit tomber le duc de Richelieu et ses collègues, qui cédèrent le pouvoir à MM. de Peyronnet, de Villèle, etc. (14 déc.). Richelieu, dans son patriotisme incontestable, ressentit vivement ce reproche; peu de temps après, il fut frappé d'une apoplexie nerveuse, et mourut à Paris,le 16 mai 1822, âgé seulement de 55 ans. Il était membre de l'Académie-Française depuis le 24 avril 1816.

Tout le monde a rendu justice à ses bonnes intentions, et l'on a dit avec raison qu'il a entouré le nom de Richelieu de la plus belle des illustrations, celle de la vertu, du désintéressement et de l'honneur sans tache. Mais à des qualités si estimables, il ne réunissait pas à un assez haut degré les talents nécessaires à l'homme d'état; il connaissait mieux les cours et les systèmes des cabinets que les vœux et les besoins des peuples, et avait en outre une connaissance trop imparfaite de la France actuelle et de l'état de choses qui avait été amené par la révolution.

Ne laissant point de postérité, le duc de Richelieu fut le dernier rejeton de la famille Vignerot du Plessis Richelieu. Une ordonnance royale du 27 déc. 1818 l'avait autorisé à transmettre sa pairie à l'un de ses neveux, par sa sœur, ARMAND-FRANÇOIS ODET DE CHAPELLE, comte DE JUMILHAC, fils du lieutenant général marquis de Jumilhac, et des lettres-patentes du 19 déc. 1822 appelèrent en effet le jeune comte, né le 19 nov. 1804, à relever les titres, le nom et les armes de la maison de Richelieu, en lui substituant son frère cadet à défaut de postérité. M. le duc de Richelieu, fondateur de la 3^{e} maison de ce nom, siége depuis plusieurs années dans la Chambre des pairs. En décembre 1843, il fut du nombre des Français qui allèrent à Londres présenter leurs hommages à M. le duc de Bordeaux, et l'on affecta de l'y regarder comme le représentant de la noble assemblée. De retour à Paris depuis l'ouverture de la session de 1844, le projet d'adresse l'a déterminé à rompre le silence au sujet de ce voyage, peu compatible, ce semble, avec le serment que tous les membres du parlement ont dû prêter au gouvernement actuellement établi; mais sur lequel cependant il a donné des explications dont la Chambre s'est montrée satisfaite. S.

RICHESSE (de l'allemand *reich*), opulence, abondance de biens. En économie politique, la *richesse publique* se compose des produits du sol, de l'industrie et du commerce. C'est encore ce qu'on nomme, à l'exemple d'Adam Smith (*voy.*), la *richesse des nations*. On a longtemps recherché quelle était la source de la richesse. Pour les uns, c'était uniquement l'argent, résultat d'une balance commerciale favorable (*voy.* BALANCE, et NUMÉRAIRE, ESPÈCES); d'autres l'ont placée dans les seuls produits de la nature ou l'agriculture; d'autres enfin dans le travail ou l'industrie : de là différents systèmes d'économie politique (*voy.*), science qui se réduit, au fond, à la recherche des moyens d'augmenter la richesse publique, comme l'économie (*voy.*) tend à augmenter la richesse particulière. Laissant de côté tout système exclusif, on s'accorde aujourd'hui à regarder les trois moyens comme propres à engendrer la richesse par leur mouvement simultané.

En deux mots, les agents de la richesse sont la production et la circulation (*voy.*). M. Schnitzler, dans son ouvrage *De la création de la richesse en France* (*voir* surtout t. I^{er}, p. 392-94), a calculé que la circulation totale de notre pays, en y comprenant la production annuelle tout entière, était d'une valeur totale de 7 milliards 700 millions de fr. D'après la Statistique officielle de la France (Agriculture, 1840), la valeur totale de la production annuelle du domaine agricole serait de 4 milliards et demi; mais ce chiffre ne comprenant ni la valeur du produit des animaux domestiques ni celle du produit des mines et carrières, on peut bien porter la production totale, sans risque d'exagération, à 5,200 millions de fr. En ajoutant à ces 5,200 mil-

lions 2,500 millions qui représentent la création de l'industrie jointe à celle du commerce, on a le total de 7,700 millions donné par M. Schnitzler. Dans une autre partie de son ouvrage (t. Ier, p. 336), il adopte pour produit de l'industrie et du commerce un chiffre plus élevé (2,911 millions au lieu de 2,500), mais la matière première fournie par l'agriculture y est comprise. Pour porter jusqu'au-delà de 10 milliards la production annuelle de notre pays, M. Dutens (*Du revenu de la France*) établit la proportion suivante par rapport à l'année 1835 :

Produit brut territorial.....	6,728,760,822
Produit industriel.....	3,938,135,965

Le commerce est compris dans le dernier chiffre, et celui avec les pays étrangers s'élevait à lui seul à plus de 1 $\frac{1}{2}$ milliard.

Les capitaux (*voy.*) sont les représentants les plus clairs et les plus irrécusables de la richesse, mais non pas les seuls. Des propriétés territoriales, des biens meubles ou immeubles (*voy.* Biens), la capacité intellectuelle, l'aptitude au travail, le crédit, etc., peuvent également être considérés comme des richesses. On appelle richesse *fictive* celle qui se compose de valeurs de convention, de crédit ou de confiance : tels sont les effets publics ou de commerce et les billets de banque (*voy.* Effets, Fonds publics, Lettres de change), à qui du reste on ne peut refuser le titre de capitaux réels, tant que les engagements sont remplis, mais dont le caractère fictif reparaît dès qu'il y a discrédit ou suspension de paiement. Au contraire, la richesse réelle est celle qui a un corps et une valeur intrinsèque, les maisons, les terres, les machines, de même que l'or, l'argent et les pierreries qu'on avait longtemps confondus avec les richesses fictives.

On distingue les richesses réelles en *positives* et en *conventionnelles* : les premières sont celles dont on peut aisément comparer la valeur avec d'autres objets : ainsi on estime facilement combien il faut de vin pour payer un bœuf, de blé pour une maison, etc.; mais il est quelquefois très difficile de déterminer la valeur d'un tableau ou d'une statue : aussi a-t-on classé les objets d'art ou de fantaisie parmi les richesses conventionnelles.

Il y a encore des richesses *productives* et *improductives* : les premières sont des capitaux fixes, qui donnent un revenu sans passer en d'autres mains, comme la terre; les richesses improductives sont des capitaux circulants qui ne rapportent que lorsqu'il y a eu consommation ou échange : tels sont, l'argent, les vivres et les approvisionnements. Il est à remarquer que toutes les richesses ne donnent pas un revenu, et qu'il y a des capitaux à qui l'on ne peut refuser ce nom, quoiqu'ils ne produisent réellement aucune rente (*voy.*) : on a classé dans cette catégorie les objets d'arts, parce qu'ils ne rapportent que le plaisir de la contemplation.

Le numéraire, c'est-à-dire, la monnaie métallique, n'est pas un simple représentant de la valeur, mais un véritable équivalent, et s'il ne constitue pas toujours à lui seul la richesse d'un pays, du moins est-il bien prouvé qu'un état peut être riche avec de l'argent seulement, lors même que son territoire serait stérile et borné : deux grandes villes de l'antiquité, Tyr et Carthage, sont des preuves de ce que nous avançons, et, dans des temps plus modernes, nous trouvons encore à citer Venise, la Hollande et l'Espagne. La Hollande n'exploite pas ses mines, mais par son commerce et le système d'économie qui lui est propre, elle fait affluer chez elle le numéraire de ses voisins : ainsi plus elle en accumule, moins il en reste aux autres, et la valeur de cette sorte de capitaux augmente entre ses mains, en raison de leur rareté sur les marchés étrangers. L'Espagne, au contraire, négligea ses richesses naturelles pour se livrer presque exclusivement à la récolte de l'or et de l'argent; mais comme ce produit ne se consomme pas, la masse en augmentant sans cesse, il perdait de sa valeur en proportion de son abondance : ainsi ce pays finit par ne plus pouvoir développer son élément de richesse sans l'avilir. C-B-S.

RICHTER (Jean-Paul-Frédéric), littérateur allemand plus connu sous le nom de *Jean-Paul*. Fils d'un pauvre pasteur chargé de famille, il naquit, le

21 mars 1763, à Wunsiedel, dans la Haute-Franconie (Bavière). Dans son enfance, il ne reçut qu'une éducation imparfaite, et il resta toute sa vie étranger à de solides études classiques; mais dévoré d'un irrésistible besoin de lire et de savoir, il amassa, tout jeune encore, les connaissances et les notions les plus variées. Ses études solitaires prirent une direction encyclopédique, et fournirent plus tard d'amples matériaux à ses bizarreries littéraires et à sa productivité déréglée. En même temps, le beau pays au sein duquel s'écoulèrent ses premières années réveilla en lui ce culte de la nature, qui se manifeste à toutes les pages de ses nombreux écrits. Wunsiedel est situé au cœur du Fichtelgebirg (*voy.*), dont les vertes vallées et les cimes couvertes de forêts séculaires ne sont point visitées par les touristes. Dans ce coin reculé de la Franconie, Jean-Paul, livré à lui-même, développa ses goûts champêtres et idylliques, une imagination à la fois rêveuse et outrecuidante, une sensibilité maladive et une excentricité de caractère que ses ouvrages reflètent fidèlement.

Vers 1780, il quitta la petite ville de Hof, où son père avait fini par s'établir, et se rendit à Leipzig, pour y étudier la théologie. La mort prématurée de son père le jeta dans le dénûment; il vécut d'expédients et de privations. Pauvre au point d'endurer la faim, il s'imagina que la carrière littéraire le mènerait rapidement à une existence honorable; il se fit écrivain avant de connaître les hommes, et par une manie que sa position explique, il se crut appelé à réformer, par la satire, ce monde qu'il entrevoyait à peine du haut de sa mansarde. Ses premiers ouvrages, *les Procès Grœnlandais* (Berlin, 1783-85, 2 vol. in-8°), et le *Choix fait dans les papiers du Diable* (Gera, 1788), sont des essais manqués, où l'on retrouve, à côté d'une imitation visible des satiriques anglais et allemands, un gaspillage d'esprit un peu prétentieux, un amas de métaphores hasardées, et dans l'enchaînement des périodes et des raisonnements, ces soubresauts hardis, extravagants, qui font de Jean-Paul un écrivain original, mais souvent si pénible à comprendre.

En 1785, il quitte Leipzig, et retourne à Hof, pour donner des soins à sa vieille mère. Forcé par le besoin, il se fait plus tard (1790) précepteur à Schwarzenbach, et jette, au milieu d'un cercle de nombreux enfants dont il était aimé, les premiers linéaments de sa *Levana*. Avec une tendance idéaliste, commune à beaucoup d'esprits distingués en Allemagne, il colore d'un reflet idyllique les plaisirs simples et naïfs de son existence bourgeoise, et continue à amasser des notes, des extraits, pris dans toutes les branches du savoir humain. Ces notes, ces extraits, systématiquement classés, et en partie absorbés par son heureuse mémoire, lui servent à former les combinaisons tantôt ingénieuses, tantôt burlesques, qui enrichissent ou qui déparent, qui colorent ou qui embarrassent tour à tour les productions de cet esprit éminemment germanique qui échappe à toute classification.

A l'année 1793, se place le premier succès littéraire de Jean-Paul. C'est alors qu'il fit paraître *la Loge invisible* (Berlin, 2 vol.), fragment d'un roman inachevé, dont le héros est destiné à représenter la lutte de la vie idéale avec la vie réelle. Cette lutte se trouve d'ailleurs reproduite presque sans exception dans tous les romans de Jean-Paul. La trame du récit disparaît sous les réflexions et les digressions de l'auteur, qui se plaît à hérisser son style de parenthèses, et à entraver son plan primitif par les apostrophes lyriques, les saillies épigrammatiques et les rêveries sans nom.

En 1794, il retourne à Hof, et fait paraître successivement *Hesperus*, *Quintus Fixlein*, *der Jubelsenior*, etc. Dans le roman d'*Hesperus*, c'est, comme dans *la Loge invisible*, la sentimentalité qui prédomine; le héros (Emmanuel) appartient encore à la classe maladive des rêveurs, en proie à quelques idées fixes, et aspirant à spiritualiser toutes leurs tendances, à rejeter loin d'eux la réalité. Jean-Paul se complaît dans la peinture des caractères qui étaient pour lui à la fois des conceptions idéales et l'expression de ses propres tendances. *Quintus Fixlein* forme, ainsi que *Siebenkees*, *l'avocat des pauvres*, ou *l'Aumônier Schmelzlé*, une espèce de tableau fla-

mand, rempli de ces détails d'intérieur, que la muse de Jean-Paul parvient à transformer en scènes idylliques ou patriarcales. Ici règne en souverain maître l'*humour* (*voy.*), « ce sublime renversé, » selon l'expression de Jean-Paul lui-même, cette indéfinissable qualité, ou ce *tic* de quelques écrivains exceptionnels. Jean-Paul, autant et plus que Sterne (*voy.*), est le représentant de l'humour dans la littérature moderne. Un critique ingénieux a comparé sous ce rapport Jean-Paul à l'alouette qui, tantôt plane et chante dans les régions des nuages, tantôt se cache et s'abrite sous la glèbe boueuse. Bouterweck prétend que l'humour de Jean-Paul produit une impression tragi-comique, un rire qui se transforme en pitié, et même un mépris du monde, parce que l'auteur nous montre toujours à côté de la sublime destinée de l'homme, notre pauvre nature humaine, petite et misérable, gâtée par la réalité. Dans les créations de Jean-Paul, il est vrai, le sublime touche et aboutit souvent au trivial; mais partout aussi la pensée vulgaire lui sert de point de départ ou d'échelon pour remonter au ciel.

En 1797, Jean-Paul, déjà célèbre en Allemagne, alla s'établir à Leipzig. Ce fut l'époque où parut son traité sur *l'Immortalité de l'âme* (*das Kampanerthal*). L'année suivante, nous le trouvons à Weimar, où il est fêté par la brillante société qui formait alors la cour ducale; tandis que Gœthe et Schiller, ces hautes intelligences, lucides et hostiles à toute afféterie, ne purent goûter le nouveau coryphée littéraire. Ce qui manque à Jean-Paul, c'est le naturel : il vise constamment à l'effet. La forme baroque de ses créations devait répugner à des esprits nourris d'études classiques, amateurs d'un style transparent et pur. Jean-Paul, par compensation, trouvait des admirations enthousiastes dans les salons aristocratiques et dans les humbles demeures bourgeoises. Les femmes, dont il idéalisait les secrètes douleurs et les aspirations vagues, éthérées; les jeunes filles auxquelles il prêtait des rêves dorés; les âmes chastes, qu'il montrait dans une auréole de blanche et angélique lumière, lui vouèrent un culte désintéressé, et lui firent un renom, en dépit de la critique. En 1801, il se maria, et alla s'établir successivement à Cobourg et à Baireuth. C'est dans cette dernière ville qu'il résida presque sans interruption depuis 1804. A partir de 1809, il fut pensionné par le prince primat (*voy.* DALBERG); et lorsqu'en 1815, ce puissant patronage vint à lui manquer, le roi de Bavière se chargea de maintenir à l'abri du besoin le noble écrivain qui s'était fait en Allemagne le peintre et le poëte de la vie humble, modeste et résignée, et qui avait employé son talent littéraire à lutter contre l'égoïsme en faveur des sacrifices obscurs. Les dernières années de Jean-Paul furent mêlées toutefois de gloire nationale et de malheur individuel; ses facultés intellectuelles, usées sans doute par les travaux de sa jeunesse et par des stimulants matériels, avaient baissé; et lorsque, le 14 nov. 1825, il s'endormit du dernier sommeil, ses yeux depuis plus d'un an étaient privés de la lumière du jour. Le créateur de *Titan* mourut aveugle.

Nous venons de nommer l'ouvrage auquel Jean-Paul assignait le premier rang parmi ses productions, et dont il a fait l'intime confident de ses rêves idéalistes, de ses aspirations vers un monde meilleur (*Titan*, Berlin, 1797-1803, 4 vol.; trad. fr., par M. Philarète Chasles, Paris, 1834-35, 4 vol. in-8°). Une série de caractères extravagants, mais dont quelques-uns parviennent à captiver par moment notre intérêt, se pressent dans les pages de ce récit un peu moins décousu que ne le sont d'ordinaire les romans de Jean-Paul, quoiqu'une profusion d'idées ingénieuses ou bizarres y entravent aussi à chaque instant la marche des événements. Le Titan est une minière de diamants, que le lecteur, lorsqu'il se résout à ce genre de travail, parvient à dégager de la terre qui les recouvre. Des passages descriptifs d'un coloris brillant, sont entremêlés de scènes ou d'aventures auxquelles le jugement du lecteur refuse toute croyance. Mais à force de poésie et de sensibilité profonde, l'auteur parvient à faire accepter ses personnages, créatures d'un cerveau qui, par impuissance et par système, n'a jamais observé le monde réel autre-

ment que des hauteurs de l'abstraction, et à travers la brume des rêveries. Par une anticipation instinctive, et avec le coup d'œil prophétique du génie, Jean-Paul a dépeint, dans l'un des héros du *Titan* (Roquairol), la jeunesse échevelée, sans croyance, sans principes et sans frein, qui est venue étaler, depuis une quinzaine d'années, dans les salons des capitales, ses ennuis, son orgueil, ses contradictions et ce bizarre assemblage de vertus et de vices, de qualités et de défauts, qui a séduit les romanciers contemporains au point de leur montrer dans un jour poétique ces êtres blasés dont la morale publique commence à faire justice.

« Je veux, avait dit Jean-Paul dans son langage baroque, je veux remplir mon *Titan* de cataractes du Rhin, d'orages espagnols, d'ouragans tragiques, de tropes, de trombes d'eau ; il faut que cet ouvrage, climatérique pour moi, devienne le mont Hecla et la glacière de ma température intellectuelle ; je veux, en le créant, me briser, et si c'était mon œuvre dernière, regarder avec dédain mes propres débris.» Il réussit en effet à jeter dans ce moule son dernier feu de jeune homme. A partir de cette époque, ses créations portent l'empreinte d'une inspiration plus calme.

Les années du gamin ou *de pétulance* (*die Flegeljahre*), qui ont paru à peu près à la même époque que le *Titan* (1804-5, 4 vol.), sont pleines encore de verve juvénile ; mais déjà les excroissances qui déparent presque tous les écrits de Jean-Paul sont élaguées jusqu'à un certain point. Les deux caractères saillants du roman Vult et Walt, personnifient de la manière la plus heureuse, l'un cette adorable naïveté propre à Jean-Paul, l'autre son inimitable *humour*. Ce sont des êtres auxquels on s'attache, de délicieuses figures qui témoignent d'une manière irrécusable de l'éternelle jeunesse de cœur et des illusions touchantes que le poëte a obstinément conservées au milieu d'une vie prosaïque dont les exigences ramènent les imaginations les plus vives au triste sentiment de la réalité.

Nous avons déjà nommé plus haut *Siebenkees, l'avocat des pauvres*. C'est le caractère dans lequel Jean-Paul a donné pour ainsi dire des fragments de sa propre personne. Lenette, la femme de Siebenkees, est, dit-on, le calque de la mère de l'auteur. Les rapports de Siebenkees et de Schoppe, de ces deux esprits aussi fous l'un que l'autre, sont la reproduction d'une des nombreuses et chaudes amitiés qui ont embelli l'existence du poëte. Cependant l'impression totale du roman ne laisse pas que d'être pénible, et de blesser à la fois le bon sens et le sens moral du lecteur. On ne comprend pas l'union disproportionnée entre l'avocat et Lenette, union que rien ne motivait, et dont le malaise est en partie le résultat de la folle conduite de Siebenkees, que l'auteur traite évidemment comme un enfant gâté de son cœur et de son imagination.

Deux ouvrages qui appartiennent au domaine scientifique autant qu'au domaine littéraire, *Levana* ou *théorie d'éducation* (Brunsw., 1807) et le *Prodrome de l'Esthétique* (*Vorschule der Æsthetik*, Hamb., 1804, 3 vol.), forment sans contredit la partie la plus solide des productions de Jean-Paul. On se tromperait fort, toutefois, en cherchant dans *Levana* un système complet de pédagogie, et dans le *Prodrome* une théorie philosophique du beau. Ce sont des collections de remarques ingénieuses et de discussions lyriques sur la nature de l'enfance que Jean-Paul avait observée avec un amour fraternel, et sur l'essence du beau, qu'il avait entrevu avec l'instinct du poëte plutôt qu'avec la sagacité du philosophe. Dans le Prodrome de l'Esthétique, il est permis de citer l'*apothéose de Herder*, comme l'un des plus beaux morceaux de la littérature allemande. C'est un monument indestructible, élevé à la mémoire de cet esprit encyclopédique, de cette âme pieuse et aimante, qui avait si bien deviné l'âme apparentée de Jean-Paul.

Nous n'avons fait qu'indiquer les ouvrages les plus marquants de Richter, nous n'osons pas dire ses chefs-d'œuvre. Indépendamment d'une série de fragments poétiques, philosophiques ou littéraires, de critiques, de pensées détachées, de fragments politiques, nous pourrions énumérer encore plusieurs romans satiriques ou sentimentaux, qui ont eu quelque retentissement, et que les admirateurs enthousiastes de Jean-Paul

mettent presque au niveau des productions citées dans cet article; mais nous devons nous borner, d'autant plus que l'auteur de *Titan* et de *Levana* n'exercera jamais sur des lecteurs français la même fascination que sur un public allemand. Jean-Paul, dans son ensemble, ne saurait être traduit en français; les essais tentés jusqu'ici, et par des hommes de mérite, le prouveraient de reste, si la connaissance même superficielle du génie des deux langues et des deux nations n'avait dû faire pressentir un pareil résultat. Nous aimons la clarté dans le discours, et des déductions sévères dans le raisonnement. Jean-Paul est souvent obscur, et les allures de son esprit ne ressemblent en rien à celles du commun des mortels. La lecture de Jean-Paul est fatigante, sans compter que le mauvais goût et la trivialité se mêlent parfois à ses plus belles inspirations. L'abus qu'il fait de la métaphore, la boursouflure, l'incohérence de ses images, rebutent les lecteurs formés à l'école des grands écrivains. Son âme tendre et naïve touche de trop près à la sensiblerie niaise pour ne pas provoquer en nous le sourire; les caractères de ses romans sont beaucoup trop subjectifs et entachés de paradoxe, pour qu'ils puissent captiver notre sympathie. On appréciera ses pensées nobles, généreuses, délicates, sublimes, semées avec une étourdissante profusion dans le corps de ses ouvrages; mais pas un esprit français, ami de l'ordre et de la méthode, même dans les ouvrages d'imagination, ne suivra dans leur course vagabonde ces héros enfantés par le cerveau d'un ermite savant, et crayonnés avec la bonne foi d'un enfant inexpérimenté. Ses femmes, chastes ombres, quintessence sublunaire de toutes les perfections angéliques, resteront sans charme à nos yeux, parce qu'elles n'ont point de contours précis. Mais Jean-Paul, quoiqu'il n'ait pas écrit un seul vers, sera toujours le *poëte* selon le cœur de ces excellents rêveurs semés dans les petites villes d'Allemagne, dont il a coloré la modeste existence avec une palette magique. « Lorsque, perdu dans l'ineffable bonheur de ses songes, s'écrie un auteur contemporain, il traverse les rues de la bourgade que le vent du soir embaume de tous les parfums enlevés aux jardins, alors les enfants, ivres de joie, folâtrent en dansant autour de lui; les jeunes fiancées tressent des guirlandes à leur poëte favori, et la souffrance cachée bénit la trace bienfaisante de ses pas. » — On peut voir, pour la biographie de Jean-Paul, *Wahrheit aus Jean-Paul's Leben*, Breslau, 1826-33, 8 vol.; *Commentaire biographique des ouvrages de Jean-Paul*, par O. Spazier (le neveu du poëte), Leipz., 1833, 8 vol. La collection des œuvres de Jean-Paul forme une soixantaine de vol.; on en a publié une édition compacte à Paris (1836 et suiv., 5 vol. gr. in-8°), mais que déparent malheureusement de nombreuses fautes d'impression. L. S.

RICIMER, chef suève, *voy.* OCCIDENT (*empire d'*).

RICIN. Ce nom désigne, dans le règne animal, un insecte parasite de la famille des mandibulés, qui ressemble beaucoup au pou, avec lequel il a été longtemps confondu. C'est principalement sur les oiseaux que se rencontre le ricin; il se fixe sous leurs ailes, à leur tête, et s'y attache au moyen de deux crochets qui terminent ses tarses. Le ricin pullule rapidement, fatigue, amaigrit les oiseaux, et finit par les tuer; mais son existence semble liée à la leur, et, l'oiseau mort, le parasite ne lui survit guère.

En botanique, le ricin (*ricinus communis*, L.), connu aussi sous le nom de *palma christi*, est un arbre qui, dans les forêts de l'Inde et de l'Amérique, atteint jusqu'à 10^m de hauteur. Ses feuilles sont larges, ses fleurs, en forme de panicules ou de longs bouquets d'épis, occupent la partie supérieure des tiges et des rameaux. Le fruit est formé de trois coques, renfermant une semence lisse et tachetée; parvenu à sa maturité, il s'ouvre avec explosion et laisse échapper les graines. Le ricin d'Amérique fournit une huile précieuse pour la médecine. Cette huile, qu'on obtient en broyant les graines dans un mortier et exprimant la pulpe à froid, est un purgatif très doux : la meilleure qualité est incolore et sans odeur, et doit se dissoudre en totalité dans l'alcool. Les Anglais donnent à l'*huile de ri-*

cin le nom d'huile de castor (*castor oil*). Le ricin qui orne nos jardins n'atteint pas les proportions majestueuses du ricin d'Amérique, et c'est dans nos serres seulement que son existence se prolonge au-delà d'une année : c'est l'espèce africaine qui a été transplantée en Europe. Ses propriétés purgatives sont bien inférieures à celles du ricin d'Amérique, et cependant la plus grande partie de l'huile de ricin qu'on emploie dans nos pharmacies vient du midi de la France, de l'Espagne et de l'Italie. A. B.

RICOS HOMBRES (littéralement hommes riches), *voy.* Aragon, Grandesse et Féodalité (T. X, p. 650).

RIDICULE (*ridiculus*, de *ridere*, rire ou se rire de). Ce mot exprime un contraste entre ce que sont les personnes, les objets, et ce qu'ils doivent être, selon les types de leur nature ou les lois reçues des convenances. L'amour-propre est la source la plus féconde des ridicules. Grâce aux efforts que l'amour-propre fait faire à l'homme pour se distinguer, les ridicules pullulent chez tous les peuples, à toutes les époques, sous les formes les plus variées, et renouvellent sans cesse les aspects des mêmes passions. C'est aussi l'amour-propre qui surprend les ridicules et qui les signale ; il semble à chacun qu'il s'élève à proportion de l'abaissement des autres. De là le sentiment de satisfaction intérieure qu'il éprouve quand la médisance déprécie les avantages des personnes qu'il jalouse, quand la satire épie les disgrâces du corps et de l'intelligence et les étale avec ironie, quand le génie lui-même est traduit à la barre d'un salon par un agresseur pétillant d'esprit et de malice. Là où l'amour-propre est le plus ardent à briguer les suffrages, l'amour-propre est le plus ardent à les contester et à les ravir. Ce sera donc chez les peuples les plus passionnés pour la gloire que les ridicules seront le plus fréquemment, le plus vivement attaqués. Les Athéniens et les Français devront exceller dans ces peintures satiriques, et tenir le sceptre de la comédie (*voy.* ce mot). La comédie, en effet, a pour fondement le ridicule, et l'art de le découvrir, de le rendre sensible à tous les yeux dans une fable ingénieusement inventée, savamment conduite, où il ressorte à chaque scène, et, s'il est possible, à chaque mot des personnages, constitue le grand poëte comique.

Quelques philosophes ont blâmé le ridicule. En avouant que l'usage n'en fut pas toujours légitime, il faut reconnaître son utilité en morale. Tous les travers qui troublent l'ordre, tous les vices qui rompent l'harmonie du corps social, ne sont pas du ressort de la justice : les arguments des philosophes, l'éloquence des prédicateurs manquent souvent leur but, qu'atteint la fine raillerie ou la vigoureuse peinture du ridicule. Quelle arme fortement trempée que celle du ridicule, puisqu'elle n'a rien perdu de sa puissance dans notre patrie et qu'aujourd'hui encore, elle

Venge l'humble vertu de la richesse altière,
Et l'honnête homme à pied du faquin en litière!

Les écrivains français excellent à manier cette arme, surtout Voltaire qui s'en est servi jusqu'à l'abus : éclatant exemple de la nécessité d'unir la plus sage philosophie à l'esprit le plus délicat et le plus fin pour autoriser l'emploi du ridicule. J. T-v-s.

RIEGO (don Rafael del) y Nunez, naquit, en 1785, à Tuña, village des Asturies. Après avoir reçu une excellente éducation, il entra dans les gardes-du-corps, et défendit, lors de l'insurrection d'Aranjuez, le favori Godoï (*voy.*) contre le peuple révolté. Plus tard, le grand-duc de Berg le fit jeter en prison comme ayant pris part au mouvement insurrectionnel de Madrid. Rendu à la liberté, il combattit les Français, fut fait prisonnier, et consacra à de sérieuses études les loisirs de sa captivité. A la paix de 1814, il parcourut l'Allemagne et l'Angleterre. De retour dans sa patrie, il fut promu au grade de lieutenant-colonel. Bientôt les fautes du gouvernement de Ferdinand VII (*voy.*) soulevèrent de nombreux mécontentements : un vaste complot s'organisa ; l'armée réunie à Cadix, dans le but de l'embarquer pour les colonies d'Amérique, s'y associa. Le 1er janvier 1820, Riego, à la tête d'un bataillon, proclama, au hameau de Las Cabezas de San-Juan, la constitution des cortès. Plusieurs régiments ayant répondu à cet appel, Riego

alla, le 6, se réunir dans l'ile de Léon au colonel Antonio Quiroga, qui avait pris la direction du mouvement. Ils ne tardèrent pas à s'y trouver bloqués par l'armée royale, beaucoup plus nombreuse. Dans cette position critique, Riego fit, le 27 janvier, une sortie audacieuse à la tête de 500 hommes. Il se dirigea d'abord vers Algésiras et Malaga, et parvint à gagner Cordoue avec une partie de sa petite troupe. De là il opéra sa retraite sur la Sierra-Morena, où l'on se sépara pour regagner, chacun de son côté, l'ile de Léon. Cependant la révolution s'était opérée : Riego, d'abord en butte à d'injustes préventions, fut exilé dans les Asturies, puis nommé capitaine général de l'Aragon, et de nouveau disgracié. Député aux cortès par la province des Asturies, et élevé plus tard à la présidence de cette assemblée, il s'y fit remarquer par la sagesse et la fermeté de sa conduite, et refusa une pension qui fut votée en sa faveur. Lors de l'approche des Français, en 1823 (*voy.* *duc d'*ANGOULÊME), il insista pour que le roi se retirât à Séville, et plus tard il acquiesça à la translation du gouvernement à Cadix. Nommé commandant en second de l'armée de Ballesteros (*voy.*), il organisa à Malaga un petit corps d'opérations ; mais il fut bientôt obligé d'évacuer cette ville devant les Français. A la suite du combat de Jodan, il se vit contraint de licencier les débris de ses troupes décimées par les fatigues et la désertion. Il forma alors le projet d'aller joindre Mina (*voy.*) en Catalogne; mais il fut reconnu dans la Sierra-Morena, et livré aux Français par quelques paysans. Remis aux autorités espagnoles sur un ordre du duc d'Angoulême, il fut envoyé à Madrid, et soumis, dans sa prison, à d'indignes traitements. Jugé sommairement et condamné à être pendu, il fut exécuté, le 7 nov. 1823, après avoir été traîné sur la claie et abreuvé d'outrages par la populace. Depuis, la mémoire de ce généreux patriote a été réhabilitée, et l'*hymne de Riego*, composé par lui dans la ville d'Algésiras, est redevenu un chant national en Espagne. *Voir* l'ouvrage de son frère, le chanoine don Michel Riego, *Memoirs of the life of Riego and his family*, etc., Lond. 1824. *C. L. m.*

RIENZI (NICOLAS GABRINI, dit), le fameux tribun de Rome au XIV^e^ siècle, était né dans cette ville, au sein d'une condition médiocre. Il se livra de bonne heure à l'étude de l'histoire et de l'antiquité, et ce fut elle qui excita en lui une vive haine contre l'oppression des nobles sous laquelle sa patrie gémissait. Revêtu des fonctions de notaire public, il sut acquérir, par la droiture de sa conduite et par son éloquence naturelle, une grande influence sur le peuple, et fut chargé de porter la parole au nom de la députation envoyée au pape Clément VI à Avignon, pour le supplier de revenir habiter Rome afin de mettre un terme à l'arrogance des seigneurs. Cette ambassade n'ayant amené aucun résultat positif, Rienzi jugea que le moment était venu d'exécuter le projet qu'il avait depuis longtemps formé de rendre à Rome dégénéréeson antique organisation républicaine. Après avoir enflammé la multitude par ses discours véhéments, il se fit nommer *tribun du peuple* (20 mai 1347), et chassa tous les nobles de la ville. Maître du gouvernement, il établit des lois et sut faire régner l'ordre. Cette conduite lui gagna la bienveillance de plusieurs princes étrangers et du pape lui-même, sous la suzeraineté duquel il prétendait gouverner : on admirait sa sagesse, et, de toutes parts, on soumettait à son arbitrage les questions les plus importantes. Cependant, ébloui par cette subite élévation, Rienzi mit de côté la prudence qui avait été un des instruments de sa fortune, et commit des fautes qui lui aliénèrent l'amitié des princes, l'appui du pape et l'affection même du peuple. Il avait pris le titre de *chevalier candidat du Saint-Esprit, sévère et clément libérateur de Rome, zélateur de l'Italie, amateur de l'univers et tribun auguste.* Après un règne de 7 mois, les grands parvinrent à opérer une contre-révolution, et Rienzi fut chassé, le 15 décembre. Il chercha à intéresser en sa faveur l'empereur Charles IV, qui ne voulut cependant prendre aucun engagement et le fit remettre au pape à Avignon. Mais Innocent VI, qui avait succédé à Clément VI, crut pouvoir se servir utilement de lui pour abaisser encore une fois

la noblesse romaine. Rienzi, soutenu par le pape, opéra donc une seconde révolution à Rome (1354), et fut décoré du titre de sénateur romain. Toutefois, n'ayant pas profité des leçons de l'expérience, il s'aliéna de nouveau les esprits par son orgueil et ses prétentions, et une nouvelle révolte, fomentée par les nobles, ne tarda pas à éclater. Poursuivi par une populace ameutée contre lui, il s'enfuit, déguisé en mendiant; mais il fut reconnu et arrêté. Il harangua alors la foule, et déjà il commençait, par le prestige de son éloquence, à ressaisir son ascendant, lorsqu'il fut poignardé par un serviteur de la famille des Colonne, le 8 oct. 1354. Son cadavre, mis en lambeaux par la populace, fut pendu à un gibet. —*Voir* la *Vita di Cola di Rienzi*, Forli, 1828, 2 vol. in-4°. *C. L. m.*

RIESENGEBIRGE, ou *Montagnes des Géants*, partie des Sudètes (*voy.* ce nom).

RIGA, ville située sur le golfe du même nom, ancienne capitale du duché de Livonie (*voy.*) et aujourd'hui chef-lieu du gouvernement russe de ce nom, doit sa fondation à l'évêque Albert, en l'an 1200. Elle appartint d'abord aux chevaliers Porte-Glaive (*voy.*) de Livonie, dont le dernier grand-maître la céda, en 1581, à la Pologne. Conquise, en 1621, par Gustave-Adolphe, elle passa sous la domination de la Russie, en 1710, à la suite des revers de Charles XII. Située sur la rive droite de la Duna, à environ trois lieues de son embouchure dans le golfe, un fort la protége du côté de la mer, et un pont flottant de 2,600 pieds de long met en communication les deux rives du fleuve. La ville est mal bâtie; mais les faubourgs, après avoir été brûlés, en 1812, par le général Essen à l'approche des Français qui assiégèrent Riga, ont été reconstruits sur de beaux plans, et présentent des rues spacieuses et de fort belles maisons en bois. La population de Riga est de près de 60,000 hab., dont plus de 30,000 sont luthériens et d'origine allemande. On y trouve un vaste hôtel-de-ville, l'ancien château des grands-maîtres de l'ordre Teutonique, un nouveau château où réside le gouverneur, un grand hôpital militaire, 2 arsenaux, un lycée, une bibliothèque publique, un musée d'histoire naturelle, etc. L'industrie est florissante à Riga. Cette ville, jadis anséatique, possède des manufactures d'amidon, de papier, de glaces, d'aiguilles, de fleurs artificielles, des savonneries, des raffineries de sucre, des distilleries d'eau-de-vie, etc. Elle fait un immense commerce de grains, de chanvre, de lin, de graines, d'huile, de potasse, de bois pour les constructions navales, etc. Le mouvement de son port a été, en 1839, de 1,665 bâtiments entrés et 1,669 sortis. L'exportation était d'une valeur de 62,348,570 roubles. Après 1814, les négociants de Riga ont fait élever une colonne de granit surmontée d'une statue de la Victoire en bronze et pesant 142,568 livres. *C. L. m.*

RIGHI (*Mons Regius* ou *Regina montium*), montagne de Suisse bien connue des touristes à cause du magnifique panorama dont on y jouit. Elle est située dans le canton de Schwytz, complétement isolée entre les lacs de Zug, de Lucerne et de Lowerny. Un grand nombre de hameaux s'étendent à ses pieds, et l'on trouve plus de 150 chalets sur les flancs de la montagne et autour de sa cime. C'est là que les pâtres préparent les meilleurs fromages de Suisse. Du côté du lac de Zug, les rampes sont escarpées et désertes, mais celles du sud sont plus accessibles et moins périlleuses. On y trouve des châtaigniers, des amandiers, des figuiers. Du point le plus élevé, qu'on nomme *Righi-Kulm* (*culmen*), et qui est à 5,676 pieds au-dessus du niveau de la mer, la vue embrasse toute la Suisse; elle s'étend jusqu'en Souabe et jusqu'à la chaîne du Jura; on ne compte pas moins de 14 lacs qui se montrent distinctement dans ce rayon. *C. L. m.*

RIGNY (Henri, comte de), amiral de France, naquit à Toul (Meurthe), le 2 févr. 1782. L'émigration de ses parents le laissa à l'âge de 10 ans, ainsi que ses frères, sans autre appui que celui d'une sœur de 16 ans qui se mit de suite à la hauteur de sa tâche. Elle se fit leur institutrice, et pour cela aborda elle-même des études qui n'étaient pas de son sexe. L'application du jeune Henri la récom-

pensa de ses soins. En 1798, il entra dans la marine en qualité de novice; mais grâce à quelques protections, il put continuer à terre ses études spéciales. Bientôt il fut en état de passer son examen, et fut reçu aspirant de 2e classe. Embarqué dès lors, il fit plusieurs campagnes contre les Anglais. En 1803, lors de la formation du camp de Boulogne, il commanda une corvette à titre d'enseigne. En 1806 et en 1807, les marins de la garde ayant été incorporés dans les cadres de l'armée de terre, il fit les campagnes de Prusse, de Pologne et de Poméranie, assista à la bataille d'Iéna et à celle de Pultusk, ainsi qu'aux siéges de Stralsund et de Graudentz. En 1808, son corps étant dirigé sur l'Espagne, le jeune Rigny devint aide-de-camp du maréchal Bessières, et prit part à la bataille de Rio-Seco et au combat de Sommo-Sierra, où il fut blessé. Nous le retrouvons encore à Wagram, en 1809. Dans cette année, il fut fait lieutenant de vaisseau, et en 1811, capitaine de frégate. Mais ce ne fut qu'en 1816 qu'il devint capitaine de vaisseau, par la protection du baron Louis (*voy.*), son oncle. Cinq ans plus tard, en 1822, il commanda les forces navales réunies dans les mers du Levant, et il remplit la difficile mission de faire respecter notre pavillon, déconsidéré dans ces parages par les doubles insultes des pirates grecs et des pirates turcs. Par ses soins, la police de la navigation est fixée dans tout l'Archipel, et les deux nations grecque et turque, alors en guerre, trouvent également à bord des bâtiments français abri et protection contre leurs mutuelles fureurs : aussi put-il écrire avec vérité à sa sœur : qu'il était « le juge de paix de ce canton, » en parlant de la Grèce. Le grade de contre-amiral fut, en 1825, le prix du courage et de l'humanité du capitaine de Rigny. Deux ans après, au mois de sept. 1827, la France, la Russie et l'Angleterre s'étant unies pour proclamer l'indépendance de la Grèce et pour fixer sa position vis-à-vis de la Sublime Porte, cette dernière puissance refusa d'accéder aux propositions qui lui furent adressées à cet égard. La bataille de Navarin (*voy.* l'art.) en fut la suite. Cette victoire éclatante valut au commandant de la flotte française le titre de vice-amiral et la croix des ordres du Bain et de Saint-Alexandre Newski. Après avoir présidé à l'évacuation de la Morée, l'amiral de Rigny revint en France, en 1829, et fut nommé comte et préfet maritime à Toulon. A l'avénement du ministère Polignac, le 8 août 1829, on lui offrit le portefeuille de la marine, qu'il n'accepta pas; il alla reprendre le commandement de la flotte du Levant, où il resta jusqu'en sept. 1830, époque où l'altération de sa santé le rappela à Toulon. Il reçut alors le titre de membre du conseil d'amirauté, puis la décoration de grand-officier de la Légion-d'Honneur, et enfin, le 13 mars 1831, il fut appelé par le roi Louis-Philippe au ministère de la marine. En même temps, il recevait, comme député, les doubles suffrages des dép. de la Meurthe et du Pas-de-Calais. Son passage aux affaires ne fut pas perdu pour les officiers de marine dont il régla l'avancement et les pensions, ni pour les colonies dont la législation lui dut de grandes améliorations. Porté, le 4 avril 1834, au ministère des affaires étrangères, il s'acquitta de ses nouvelles fonctions avec le même zèle dont il avait fait preuve à la Marine. Le 12 mars 1835, il résigna avec satisfaction son portefeuille entre les mains du duc de Broglie, et ne conserva que le titre de ministre d'état avec l'entrée au conseil. Sa santé lui faisait sans doute un devoir de songer au repos; cependant, au mois d'août, il crut devoir accepter encore une mission à Naples, et à peine de retour, à la fin d'octobre, il ressentit les cruelles atteintes du mal qui l'emporta si rapidement, dans la nuit du 6 au 7 nov. 1835. Le comte de Rigny était à peine âgé de 53 ans, et promettait encore à l'état une longue suite de services. *Fermeté douce*, telle était sa devise à laquelle il resta fidèle dans toutes les circonstances de sa vie politique. Il repose aujourd'hui au cimetière du Père-Lachaise. D. A. D.

RIME. Ce mot a probablement la même étymologie que *rhythme* (*voy.*), ῥυθμὸς, nombre, liaison, accord. Robert Estienne, parlant de la rime, écrit *rhythme françoise*. Le rhythme et la rime ne sont pas des mots synonymes : rhythme est un en-

semble de sons en proportion avec nos organes, la rime une conformité de sons dans les finales des mots. Il n'y a pas de système de versification sans rhythme, il y en a sans rime.

Le premier emploi de la rime se perd dans la nuit des temps. On sait seulement qu'il eut lieu d'abord chez les Orientaux, d'où il est passé, au moyen-âge, dans toutes les langues modernes. Quelques-unes de ces langues, celles où l'accentuation est le plus marquée, s'en affranchissent quelquefois : elles ont des *vers blancs*. En français, la rime est indispensable à la versification. Nos plus anciens poëtes ont rimé, et toutes les tentatives pour supprimer cet ornement, accusé de monotonie, n'ont servi qu'à en établir la nécessité. Sans doute la rime est en grande partie destinée au plaisir de l'oreille; mais il faut reconnaître aussi que dans une langue aussi faiblement accentuée que la nôtre, le retour des mêmes sons a l'avantage d'avertir qu'un rhythme trop peu sensible par l'incertitude de ses longues et de ses brèves est terminé, qu'un vers est fini; et puis, comme on l'a dit : « Par le retour du même son, la rime fait pour le vers ce que le vers fait pour le poëme par le retour du même rhythme; elle lui donne de l'unité en rendant plus sensibles les liens qui en rattachent ensemble les différentes parties. Cette alliance de deux sons semblables éveille le sentiment musical; elle dispose l'oreille à sentir le rapport des autres syllabes, et l'esprit à saisir l'alliance des idées. Loin d'être stérile, la rime s'adresse à l'imagination et au sentiment, et les remue tous deux à la fois. » Fénélon et beaucoup d'autres écrivains se sont élevés contre la rime; mais nous remarquerons avec d'Olivet que « tout le mal qu'on dit d'elle n'est vrai qu'entre les mains d'un homme sans génie ou qui plaint sa peine : elle a enfanté mille et mille beaux vers; souvent elle est au poëte comme un génie étranger qui vient au secours du sien. » On trouve un grand nombre d'opinions sur cet objet dans l'*Essai sur la rime*, par Algarotti, et dans l'*Essai sur la versification*, par le comte de Saint-Leu (*voy.* Louis-Napoléon).

L'espace ne nous permet pas de faire ici l'histoire de la rime et d'indiquer les changements qu'elle a subis dans l'usage depuis le temps où elle fut substituée aux assonances (*voy.*), et où de grands poëmes étaient écrits en stances monorimes, jusqu'aux règles présentement reçues et consacrées par tant de chefs-d'œuvre. Voici les principales de ces règles :

La rime s'adresse à l'oreille; les mêmes lettres qui ne produiraient pas les mêmes sons ne formeraient pas des rimes. Nous avons deux sortes de rimes : la *rime masculine*, c'est-à-dire entre des sons produits par des syllabes pleines, sans *e* muet, comme *raison*, *saison*, *beauté*, *santé*; la *rime féminine*, c'est-à-dire entre des sons pleins terminés par des syllabes muettes, comme *modèle*, *fidèle*; *victoire*, *histoire*. Les rimes sont *riches*, quand elles ont l'articulation pareille aussi bien que la consonnance, comme les exemples que nous venons de citer : elles sont *suffisantes*, quand elles ont la même consonnance, mais non la même articulation, comme *moi*, *loi*; *étage*, *usage*. On a longtemps rimé pour l'œil non moins que pour l'oreille. Il en est resté des exigences qui ne permettent pas de faire rimer le singulier avec le pluriel dans les noms, les adjectifs et les verbes, *arme* avec *larmes*, *sincère* avec *prospères*, *dédie* avec *humilient*. Un mot sans *s* final ne rime pas avec un mot terminé par *s*, *x* ou *z*, *accord* avec *corps*, etc. Les finales en *a* dans les verbes; celles en *e*, *ée*, *er*, en *i*, en *u*, en *ion*, en *ment*, doivent rimer de toute l'articulation : *bonté* ne rime pas avec *donné*, etc. Les syllabes en *ès*, *êts*, *ais*, *aits* donnent des rimes suffisantes. Les rimes sont riches, malgré la différence de l'orthographe, entre les syllabes *tère* et *taire*, *tent* et *tend*, *vaux* et *vots*, *pont* et *pond*. Les syllabes longues ne riment qu'abusivement avec les brèves, les *è* ouverts avec les *é* fermés, les voyelles simples avec les diphthongues. Le simple et le composé, ainsi que les mots dont l'orthographe est la même, ne riment qu'autant que leur signification est éloignée. L'observation de ces règles et de celles que nous supprimons ne suffit pas : il faut éviter l'emploi de rimes triviales, ou recherchées, ou rudes à l'oreille, ou banales; et, de plus, les vers où la césure

rimerait avec la fin, où deux premiers hémistiches se suivant rimeraient entre eux, où enfin des rimes masculines et féminines qui se suivraient auraient le même son.

Dans l'épopée, la tragédie et la haute comédie, les vers se suivent dans un ordre alternatif de deux rimes masculines et de deux rimes féminines, en commençant indifféremment par les unes ou par les autres. Les rimes ainsi rangées sont dites *rimes plates* ou *suivies*. On appelle *rimes croisées* ou *mêlées* celles qui s'entrelacent et présentent des rimes masculines et féminines se croisant, se mêlant avec ou sans régularité. Dans l'enfance de notre poésie, on s'est complu à lutter contre les embarras de la rime, et le premier de tous les mérites a été celui de la difficulté vaincue. De là ces tours de force, tels que la *rime couronnée*, qui se présentait deux fois à la fin de chaque vers ; la *rime annexée*, *concaténée*, *fratrisée*, qui commençait un vers par la dernière syllabe et quelquefois par le dernier mot du vers précédent; la *rime batelée*, dont chaque vers rimait avec le repos du vers suivant; la *rime empérière*, qui frappait l'oreille du même son jusqu'à trois fois à la fin de chaque vers; la *rime brisée*, qui consistait à construire les vers de façon qu'en les brisant, les repos rimassent entre eux et fissent d'autres vers; la *rime senée*, où tous les mots du vers commençaient par la même lettre; la *rime équivoque*, dans laquelle les dernières syllabes de chaque vers étaient reprises en un autre sens au commencement ou à la fin du vers suivant; la *rime rétrograde*, dont les vers avaient encore la mesure et la rime quand on les lisait à rebours. Le jeu des rimes a fait la fortune de plusieurs petits genres de poésie, comme le chant royal, le triolet, le rondeau, la ballade dont Boileau a dit avec justesse :

La ballade, asservie à ses vieilles maximes,
Souvent doit tout son lustre au caprice des *rimes*.

L'importance de la rime diminue à mesure que l'on se préoccupe davantage de la pensée et du sentiment. On ne doit cependant pas se relâcher trop sur ce point; car c'est un ornement indispensable. Gardons-nous de le préférer à la force du sens. Le sens doit commander; mais que la rime obéisse en esclave. Croyons-en le maître :

L'esprit à la trouver aisément s'habitue;

et n'oublions pas ce qu'a dit Voltaire : « Que les vers doivent être tellement faits, que le lecteur n'aperçoive pas qu'on a été occupé de la rime. »* J. T-v-s.

RINCON (ANTOINE), *voy.* ESPAGNOLE (*école*), T. X, p. 21.

RIO. Ce mot, dérivé du latin *rivus*, et qui en espagnol et en portugais signifie *fleuve, rivière*, entre dans la dénomination d'un très grand nombre de cours d'eau des pays qui, en Afrique et surtout en Amérique, ont subi la domination des peuples qui parlent ces deux langues. Nous nous bornerons à citer les principaux.

En Afrique, le *Rio Grande*, appelé aussi *Rivière des Nalous*, tributaire de l'océan Atlantique, est le plus méridional des trois grands fleuves de la Nigritie maritime, plus communément nommée Sénégambie (*voy.*). En Amérique (*voy.* ce mot, T. I^er^, p. 589), plusieurs fleuves portent le nom de *Rio Grande* au Brésil (*voy.*) : parmi eux, on distingue le *Rio Grande de San-Pedro*, le *Rio Grande do Norte* et *le Rio Grande de Belmonte*, qui courent tous les trois à l'Océan ; le *Rio San Francisco*, un des cinq grands fleuves du même empire, qui a sa source dans la province de Minas Geraës, coule vers le nord-est et se jette également dans l'océan Atlantique; le *Rio del Norte*, le plus grand fleuve du Mexique, traverse le nouveau Mexique et termine son cours dans la mer des Antilles; le *Rio Colorado*, autre fleuve du nord de cette contrée, a son embouchure dans le golfe de Californie. Pour le *Rio Negro*, *voy.*

(*) Pour faciliter l'exercice de la versification, on a imaginé de former des dictionnaires de rimes. On doit un de ces dictionnaires à Richelet, dont la meilleure édition est celle de Berthelin (Paris, 1760, in-8°). Mais on a publié depuis peu plusieurs de ces sortes d'ouvrages où les mots ne sont plus classés, comme anciennement, dans l'ordre alphabétique, mais d'après la richesse de la rime. « Ces sortes de Dictionnaires ont sans doute leur utilité, a dit D'Alembert; mais que de mauvais vers ils produisent! Si une rime trouvée peut quelquefois faire naître une idée heureuse à un bon poëte, en revanche un mauvais poëte ne se sert de la ressource du dictionnaire que pour mettre le bon sens, la raison, à la torture. » S.

GUYANE, AMAZONES (*fleuve des*); et pour une rivière du même nom, *voy.* plus loin.

Quant au majestueux *Rio de la Plata*, le plus puissant cours d'eau de l'Amérique méridionale, après l'Amazone, nous lui devons quelques lignes de plus.

Le nom espagnol de ce fleuve signifie en français *fleuve d'Argent*. Formé, comme nous l'avons vu à l'art. AMÉRIQUE (*loc. cit.*), par la réunion du Parana, déjà grossi par le Paraguay, avec l'Uruguay, il est si large qu'il ressemble à un bras de mer plutôt qu'à un fleuve, et baigne dans sa course précipitée vers l'océan Atlantique les villes de Buenos-Ayres, de Montevideo (*voy.* ces noms) et de Maldonado. Les trois branches ou rivières dont il se compose, tendent vers leur jonction dans la direction générale du nord au sud. La plus occidentale, le Paraguay, a sa source dans la province brésilienne de Matto Grosso, dont il arrose la partie méridionale jusqu'au point où il se répand dans le grand lac temporaire de Xarayès, à l'est du pays des Chiquitos. Déjà renforcé par le San-Lourenço, qui entraîne avec lui le Cuyaba, le Paraguay marque ensuite la limite entre l'état appelé de son nom (*voy.* l'art.) et la vaste solitude du Grand-Chaco, reçoit successivement le Pilco-Mayo et le Rio Grande ou Vermejo, qui viennent tous les deux de l'ouest, et finit par se réunir à Corrientès avec le Parana. Ce dernier, branche moyenne et principale du Rio de la Plata, tant pour l'étendue de son cours qu'à raison du volume et de l'impétuosité de ses eaux, a ses sources au Brésil où il sort des flancs de la Serra de Mantequeira, dans la province de Minas Geraës. En traversant d'abord la partie sud-ouest de cet empire, il y reçoit par la rive droite, le Parana Iba et le Rio Pardo, dans la province de Goyaz, et par la rive gauche le Tiété, dans la province de San-Paulo, et l'Iguazu ou Corityba; il longe ensuite l'état du Paraguay jusqu'à Corrientès. Là, après s'être confondu avec les eaux du Paraguay, il tourne définitivement vers le midi, s'enrichit encore à sa droite, sur le territoire de la confédération Argentine, de celles du Rio Salado, du Rio Quarto et du Rio Terceiro, et devient finalement, en changeant de nom, le Rio de la Plata, depuis le moment de sa jonction, sur la rive opposée, avec l'Uruguay, qui forme la branche orientale et la moins considérable de ce grand fleuve. Le Rio de la Plata roule en cet endroit une masse d'eau qu'Azara, juge équivalente aux flots réunis de tous les fleuves et de toutes les rivières de l'Europe. L'Uruguay a pour principal affluent, à l'est, le Rio Negro.

On évalue à 2,150 milles anglais la longueur totale du fleuve avec tous ses détours, depuis l'embouchure du Rio de la Plata jusqu'aux sources du Paraguay, et il est digne de remarque que la navigation pourrait y être pratiquée jusqu'à une assez faible distance de l'extrémité supérieure que nous indiquons, sans crainte d'aucun obstacle naturel capable de l'arrêter. Le Parana aussi est parfaitement navigable pour des goëlettes, mais seulement jusqu'à son confluent avec l'Iguazu à cause de la cataracte qu'il forme un peu au-dessus de ce dernier. Cette cataracte, connue sous le nom du *grand saut de Guayra*, mérite d'être citée, pour la violence de sa chute, comme une des plus gigantesques du monde. Ainsi que le Paraguay, le Parana est sujet, pendant l'hiver, à des crues périodiques suivies d'inondations, et qui, en s'accomplissant pour ce dernier avec autant de rapidité que de régularité, l'ont fait quelquefois comparer au Nil. Tout cet admirable système fluvial, dont les principales ramifications aboutissent en divers sens au cœur même de l'Amérique méridionale, semble destiné par la nature à devenir un jour l'artère vivifiante du centre de ce vaste continent. Tout l'avenir des provinces intérieures du Brésil est notamment subordonné à l'ouverture de ces voies navigables, sans lesquelles il ne saurait y avoir d'écoulement pour les produits de cette région; mais l'interdit rigoureux élevé par le dictateur Francia contre la navigation du Paraguay, et les mesures non moins tyranniques du chef actuel de la confédération Argentine, Rosas, qui opposent des entraves à celle du Parana, ont toujours empêché jusqu'à présent le commerce d'utiliser ces communications, dont pourront résulter un jour d'incalculables avantages pour la ci-

vilisation d'immenses contrées encore en majeure partie incultes et privées d'habitants. CH. V.

RIO DE JANEIRO, ou tout court RIO, capitale du Brésil (*voy.*) et résidence du gouvernement, est située par 22° 54′ 2″ de lat. S., et 45° 37′ 59″ de long. occ. (mér. de Paris), à l'embouchure du Rio Janeiro dans l'océan Atlantique, et dans la province du même nom; sa population est de 210,000 hab. *, dont 100,000 nègres ou étrangers (Portugais, Anglais, Anglo-Américains, Français, Allemands, etc.). La ville est bâtie sur une langue de terre plane, à $\frac{3}{4}$ de lieue environ de l'entrée du port, et au pied de hautes collines parsemées d'églises, de couvents, de fortifications et de maisons de campagne; les environs offrent de délicieuses promenades et des points de vue d'une rare beauté. Les maisons de Rio sont bâties en pierre de taille et en brique; les faubourgs neufs sont remplis de jardins et de riantes habitations; mais les rues de l'intérieur de la ville sont étroites et sales, quoique pavées et bordées de trottoirs. Les couvents, les églises et surtout la magnifique cathédrale neuve (Rio est le siége d'un évêché), sont des édifices très remarquables, ainsi que le palais bâti le long du rivage, avec sa chapelle et l'hôtel des monnaies qui en dépend. Les marchés sont ornés de belles fontaines qui reçoivent leurs eaux du sommet du Corcovado, c'est-à-dire d'une hauteur d'environ 650^{m}, par un aqueduc à double étage d'arcades qui lie deux collines ensemble. Le climat de Rio est malsain, surtout pour les étrangers; il y règne fréquemment des fièvres et des maladies de la peau. La chaleur est très forte pendant le jour; cependant, vers 11 heures du matin, il s'élève régulièrement un vent du large, nommé *viraçao*, qui rafraîchit la ville et souffle jusqu'au soir. Rio possède une université récemment fondée, des académies de marine, de sciences et d'arts, une école de chirurgie, un musée, une bibliothèque de 60,000 vol., un observatoire et un jardin botanique très bien entretenu. Il y paraît plusieurs journaux.

L'industrie principale de la ville consiste dans la taille des pierres fines; mais on y trouve aussi des fabriques de toiles à voiles, des filatures de coton, des raffineries de sucre, des moulins à riz, des établissements pour l'exploitation de la cochenille, pour l'épuration de l'huile de baleine, la préparation du cuir, de la soie, etc. Rio de Janeiro fait un commerce important avec les contrées où se trouvent les mines; la province lui fournit du bœuf sec, du suif, des peaux et des grains; les États-Unis lui envoient des salaisons, de la morue, du thé, de la farine, des ustensiles de ménage, de la poix et du goudron; l'Angleterre lui fournit des cotonnades, de la toile, du drap et de la quincaillerie; la France, des tissus de soie, de coton et de laine, des peaux ouvrées, du vin, du papier, de la librairie, des articles de luxe, etc.; le Portugal, du vin, de l'eau-de-vie et de l'huile; la Suède, du fer; enfin les côtes d'Afrique lui expédient de l'huile, de la cire, du soufre et même des esclaves; mais ce dernier article n'entre plus qu'en contrebande, depuis que le gouvernement brésilien s'est engagé envers l'Angleterre à ne plus recevoir d'esclaves nègres: il est positif toutefois que sur 58 navires entrés dans le port de Rio de Janeiro en 1835, 30 ont débarqué des nègres le long des côtes, avant d'entrer dans le port.

Les principaux objets d'exportation consistent en café, sucre, tabac, drogues, or, diamants, bijouterie, orfévrerie, coton, bois de construction, cornes, etc. L'exportation du café a pris surtout un accroissement remarquable.

Le port de Rio de Janeiro est un des plus grands et des plus beaux du monde. Son entrée fort étroite, mais sûre et facile, se signale de loin aux navigateurs par un rocher de 300^{m} de haut, connu sous le nom de *Pain-de-Sucre*. En face est le fort de Santa-Cruz, qui couronne un promontoire. Ce port est un point central, où le commerce d'Europe et d'Afrique se rencontre, de la manière la plus commode, avec celui de l'Amérique et des Indes-Orientales. Le mouvement de ce port, pour les quatre années de 1833 à 1836, donne en moyenne 629 navires entrés et 591 sor-

(*) D'après M. Balbi (*Éléments*, etc., 1843), seulement de 147,000 (en 1838), y compris la banlieue. S.

tis, pour la navigation étrangère, et 1,802 navires entrés, 1,812 sortis, pour la navigation avec les ports nationaux.

L'histoire de Rio de Janeiro se rattache naturellement à celle du Brésil. Sa fondation remonte au XVI^e^ siècle. Lorsque Cabral fit, en 1500, la découverte des côtes du Brésil, il en prit possession au nom du roi de Portugal, mais ce ne fut que vers 1555 que les Portugais, comprenant l'importance de cette découverte et les avantages de la position du pays, y fondèrent une ville sous le nom de *San-Sebastiano*. En 1705, Duguay-Trouin (*voy.*) arriva avec 15 navires armés aux frais d'une compagnie particulière, et s'empara de la ville au nom de Louis XIV; mais il la rendit aux Portugais, moyennant une rançon de 1,525,000 liv. Cette expédition, qui ressemblait plus à une spéculation qu'à une guerre, rapporta un bénéfice énorme à ceux qui avaient fourni les fonds. Après avoir servi d'asile aux souverains de la métropole (*voy.* JEAN VI, PORTUGAL, etc.), elle est devenue la capitale d'un nouvel empire émancipé, dont le premier souverain (*voy. don* PEDRO) fut obligé d'abdiquer en faveur de son fils, qui y règne aujourd'hui. C-R-S.

RIO DE LA PLATA (ÉTATS-UNIS DU). Cette confédération, que l'on connaît aussi sous le nom de *république Argentine*, est ainsi appelée du grand fleuve qui l'arrose. Elle comprend l'ancienne vice-royauté espagnole du Rio de la Plata ou de Buenos-Ayres, moins le Haut-Pérou ou la Bolivie, le Paraguay et la république orientale de l'Uruguay (*voy.* ces noms). Ses limites sont : au nord, le premier de ces états; à l'est, le Paraguay, l'Iguazu, affluent du Parana, et l'Uruguay, qui tous les deux la séparent du Brésil, et le Rio de la Plata; au sud, l'Océan et les plaines de la Patagonie; à l'ouest, le pays des Araucans et le Chili. Toute cette vaste région, dont on évalue la superficie à environ 50,000 milles carr. géogr. *, est presque entièrement formée de plaines, consistant pour la plupart en immenses steppes, dites *pampas*, où paissent d'innombrables troupeaux de chevaux et de bétail, principale ressource des habitants. Elle est néanmoins bordée de montagnes à l'ouest, vers le Chili, où la Cordillère des Andes s'élève à une hauteur moyenne de 12,000 pieds. Les rameaux que la même chaîne projette du Haut-Pérou sur la partie septentrionale de la confédération Argentine, ne sont pas en général très considérables, et les hauteurs qui, à l'est, se détachent des derniers degrés du système brésilien, ne méritent même, pour la plupart, que le nom de collines. La majeure partie des rivières confluent au Paraguay et au Parana, ainsi que nous l'avons déjà dit en parlant du Rio de la Plata (*voy.* RIO); d'autres, trop faiblement pourvues d'eau, se perdent dans les pampas, où elles forment des espèces de lacs saumâtres. Outre ces fleuves, le Rio Colorado et le Rio Negro, limitrophe de la Patagonie, dans la partie méridionale de l'état de Buenos-Ayres, ont, comme le Rio de la Plata, leur embouchure dans l'Océan.

Le ciel est en général pur et serein et le climat d'une grande salubrité, l'excès des chaleurs tropicales ne se faisant vivement sentir que dans le nord. Le sol produit des grains, toutes sortes de fruits délicieux, du tabac, des plantes médicinales et des bois précieux. On récolte aussi un peu de coton ainsi que de l'herbe maté, entre le Paraguay et l'Uruguay, et les coteaux de Mendoza fournissent des vins estimés. La distillation de l'eau-de-vie forme un objet d'industrie considérable. Les chevaux, importés dans le pays par les Espagnols, s'y sont multipliés d'une manière prodigieuse, de même que les mulets, les bœufs et les moutons, ils errent librement dans ces vastes plaines, où ils sont en partie revenus à l'état sauvage. Les peaux brutes, les cornes de bestiaux et le suif forment les principaux articles d'exportation, parmi lesquels figurent aussi quelques pelleteries et des plumes d'autruche. Toutes les espèces d'animaux féroces et nuisibles de l'Amérique méridionale se retrouvent également dans les forêts et dans les solitudes sans bornes de la confédération Argentine. Le règne minéral n'offre pas de richesses considérables; néanmoins il existe à Upsallata une abondante mine d'argent,

(*) D'après M. Balbi, 2,366,255 kilom. carr., ce qui serait plus de quatre fois l'étendue de la France. S.

La population, qui ne paraît guère s'élever pour toute la contrée à plus de 700,000 âmes, se compose de descendants des conquérants espagnols, d'Indiens convertis et sédentaires, qui prédominent surtout dans l'intérieur, et qui, aux environs du Parana et de l'Uruguay, se caractérisent nettement par leur idiome comme une branche de la grande nation des Guaranis, de nègres peu nombreux et de gens de couleur. Parmi les habitants de sang espagnol dont la race a subi quelque altération par suite de leur alliance avec des femmes indiennes, il faut distinguer comme une classe ou tribu à part, non moins originale dans sa physionomie que dans ses mœurs, les fiers *Gauchos* de l'état de Buenos-Ayres. Possesseurs d'immenses troupeaux, tels qu'on n'en voit dans aucune autre partie du globe, ces pâtres rudes et belliqueux sont pour ainsi dire inséparables de leurs coursiers. Tout à la fois rusés et superstitieux, féroces, vindicatifs et hospitaliers, ils ont joué un grand rôle dans toutes les révolutions du pays qu'ils dominent aujourd'hui par leur influence. Dans les différents éléments que nous venons d'indiquer, ne sont pas compris les Indiens libres et sauvages. On les trouve surtout dans le sud et dans le vaste désert du grand Chaco, à l'ouest du Paraguay. Parmi ces peuplades indépendantes, les *Puelches*, dont plusieurs tribus ont été désignées par les Espagnols sous le nom de *Pampas*, et qui se tiennent aussi constamment à cheval, se font remarquer comme les plus cruels et les plus intrépides à la guerre. Ils vivent surtout entre le Rio Negro et le Rio Colorado.

Les états confédérés du Rio de la Plata, au milieu de partis, toujours prêts à s'insurger, sont actuellement comprimés par l'influence victorieuse de l'état prépondérant de Buenos-Ayres et subissent le joug de son chef Rosas *, président de la confédération, qui s'y est emparé d'un pouvoir vraiment dictatorial. Ces états paraissent être aujourd'hui au nombre de 14. Ce sont les suivants : au sud, sur l'Océan, *Buenos-Ayres*, avec la capitale de ce nom (*voy.* l'art.), centre de la confédération ; à l'est et sur le Parana, *Santa-Fé*, *Corrientès* et *Entre-Rios ;* à l'intérieur et vers la frontière du Chili, *San-Luiz*, *Cordova*, *Mendoza*, *San-Juan de la Frontera*, *Rioja*, *Santiago*, et *Cotamarca ;* enfin à l'extrémité septentrionale, *Tucuman*, *Salta* et *Jujuy*. De l'Entre-Rios dépend la partie du territoire des anciennes missions de jésuites, comprise entre le Parana et le Haut-Uruguay, et totalement ravagée dans les guerres de partis qui ont désolé ces contrées.

Nous manquons de données positives sur l'état actuel de l'administration dans les États-Unis du Rio de la Plata. A peu près tout le commerce extérieur et maritime de cette région encore si peu exploitée est concentré à Buenos-Ayres. Cordova, Corrientès et Salta sont les principales places d'échanges à l'intérieur. Les vexations nombreuses auxquelles les négociants européens ont été sans cesse en butte de la part du gouvernement actuel, causent un grand tort au mouvement commercial. Les finances sont obérées ; néanmoins le dictateur entretient une force militaire assez considérable, qui est constamment en guerre, et une petite flotte. Buenos-Ayres et Cordova possèdent des universités, restées comme des souvenirs de temps plus calmes et plus heureux.

Histoire. Le navigateur espagnol don Juan Diaz de Solis découvrit le premier le Rio de la Plata, en 1515 ; Diego Garcia, Sébastien Chabot et Pierre de Mendoza continuèrent les explorations dans l'intérieur. L'hostilité des tribus indigènes fit obstacle pendant longtemps aux progrès de la colonisation dans cette vaste contrée. Après avoir été d'abord annexées, les unes

(*) Don Juan Manoel de Rosas, né au milieu des Gauchos, personnifie en quelque sorte cette race indomptable sur laquelle son adresse et son courage extraordinaires, de bonne heure éprouvés contre les Indiens, lui ont valu un ascendant et un pouvoir sans égal. Une impartialité rigide et une rudesse de mœurs éminemment propre à flatter l'amour de l'égalité des hommes de sa tribu ont de plus en plus cimenté ce pouvoir. Rosas est propriétaire d'une vaste étendue de terrains et d'immenses troupeaux qui passent pour réunir jusqu'à 300,000 têtes de bétail, et on vante l'économie qui préside à l'administration de ses biens. A un caractère vindicatif et cruel s'unissent chez lui beaucoup de traits bizarres. On rapporte que deux fous le suivent en tous lieux pour égayer son humeur naturellement sévère, quoique remarquable de fougue et de vivacité. Il travaille, pour assurer l'héritage du pouvoir qu'il exerce, à ses deux fils, Manoel et Joseph.

au gouvernement du Paraguay, d'autres à celui du Chili, d'autres encore à la vice-royauté du Pérou, les provinces qui aujourd'hui composent la confédération formèrent, en 1778, lors de l'érection de la vice-royauté de Buenos-Ayres, la partie la plus importante de cette grande division de l'Amérique espagnole. On a fait connaître aux mots COLONIES et COLONIAL (*système*) la nature du régime que l'Espagne introduisit dans ses immenses possessions du Nouveau-Monde, et l'on a de même indiqué au mot BUENOS-AYRES quelques-unes des vicissitudes particulières de la région qui nous occupe ici, antérieures à la grande révolution qui, en 1810, la détacha entièrement de la métropole. De Buenos-Ayres partit l'étincelle électrique qui propagea l'incendie jusqu'aux dernières limites des plages mexicaines.

Un parti, ami de l'indépendance, s'était formé dans cette ville depuis 1806; la nouvelle de l'occupation de l'Espagne par les Français fit éclater l'insurrection; et le 25 mai 1810, il avait déjà réussi, après une courte lutte, sous la conduite de Don Mariano Moreno, à déposer le vice-roi et à installer une commission de gouvernement sous l'influence de ce chef, qui consolida son triomphe par l'expulsion de tous les fonctionnaires espagnols. Malgré la désunion qui se manifesta, dès le commencement, au sein même de la junte, et détermina bientôt l'éloignement de Moreno et de ses partisans les plus dévoués aux véritables intérêts républicains, cette assemblée parvint, en moins d'une année, à révolutionner les différentes provinces de l'intérieur. En faisant cause commune avec elle, celles-ci prirent alors le nom d'États-Unis du Rio de la Plata. Le Paraguay seul (*voy.* ce nom), après s'être également affranchi de la domination espagnole, garda néanmoins son indépendance vis-à-vis de la nouvelle confédération; mais celle-ci eut plus de succès contre Montevideo (*voy.*), dans la Banda orientale, sur la rive gauche du Rio de la Plata, où s'étaient repliées les principales forces de l'Espagne: 200 Gauchos, commandés par Artigas (*voy.*), les défirent près de las Piedras, en juillet 1811. Au mois d'octobre de l'année suivante, un soulèvement de la garde nationale amena l'institution d'une commission exécutive. Convoqué par celle-ci, le premier congrès général, formé des représentants de toutes les provinces, s'ouvrit le 30 janvier 1813, à Buenos-Ayres. Ce n'est toutefois qu'après la complète expulsion de l'armée espagnole par le général Saint-Martin que cette assemblée constituante, réunie une seconde fois à Tucuman, y publia solennellement, le 9 juillet 1816, la déclaration du droit des provinces confédérées à leur indépendance absolue, tant vis-à-vis de l'Espagne qu'à l'égard de tout autre pouvoir étranger. Mais lorsque nul ennemi du dehors ne fut plus à craindre, les haines des partis éclatèrent dans toute leur violence, entretenues et stimulées par l'ambition tyrannique des principaux chefs militaires, et perpétuèrent dans toute la contrée leurs sanglantes agitations. Au milieu de ces combats, le congrès, transféré successivement à Buenos-Ayres, à Santa-Fé et à Cordova, finit par rétablir son siége dans la première de ces villes, qui, dans les destinées du pays, a presque toujours emporté la balance. Les bouleversements intérieurs se succédèrent avec une telle rapidité que, de 1819 à 1829, on ne compta pas moins de 14 changements de gouvernement. Le Brésil, qui avait fait occuper la Banda orientale, fut contraint, par les armes victorieuses des Argentins, à renoncer formellement à cette possession, en 1828; mais l'heureuse issue de cette lutte ne servit qu'à rallumer avec plus de fureur celle qui couvait toujours entre les deux grands partis aux prises dans la confédération, les *unitaires* et les *fédéralistes*. La retraite du président Ribadavia, dont l'administration n'avait pas été sans une heureuse influence sur l'organisation et sur la prospérité commerciale de son pays, amena le triomphe du fédéralisme, qui l'emporta définitivement dans la personne du général Rosas contre les tentatives réitérées du parti opposé pour ressaisir le gouvernement. A la tête des unitaires, parmi lesquels figuraient surtout les négociants et presque tous les habitants notables, s'était placé le général Lavalle, vainqueur dans la guerre contre le Brésil. Rosas, l'idole des Gauchos, de-

venu le chef du parti apostolique et fédéraliste, s'appuyait, de son côté, sur un clergé fanatique, sur la populace de Buenos-Ayres, et à l'intérieur sur la classe nombreuse des propriétaires de troupeaux, dont il était la sauvegarde contre les agressions des tribus indiennes. Malgré quelques échecs qu'essuyèrent d'abord ses troupes, il parvint à se faire nommer, par le congrès, que ses partisans avaient envahi, gouverneur général de Buenos-Ayres, avec les pouvoirs les plus étendus, le 9 déc. 1829. Élu président pour 5 ans, l'année suivante, et confirmé deux fois depuis dans son pouvoir dictatorial, en 1835 et en 1840, cet homme cruel, mais énergique, a imprimé le même caractère à son régime despotique. Il l'a constamment marqué par d'horribles vengeances contre ses ennemis, par une grande faveur accordée au clergé et par toutes sortes de vexations contre le commerce européen, auxquelles le poussaient tour à tour les embarras financiers de son gouvernement et les caprices de son naturel farouche. Par un décret du 26 août 1836, il rétablit l'ordre des jésuites dans ces contrées, dont ils se trouvaient bannis depuis 70 ans. Des guerres barbares soit avec le dictateur du Pérou Santa-Cruz, en 1837, soit et surtout avec Montevideo, qui, détachée de la confédération, était devenue le foyer des opérations de son adversaire Lavalle, n'ont également pas discontinué d'occuper l'activité de Rosas. Une mesure tyrannique, par laquelle il prétendait contraindre à servir dans la milice tous les étrangers résidant depuis trois années dans le pays, à l'exception des Anglais seuls, de nouvelles avanies et plusieurs atrocités commises à Buenos-Ayres, au mépris du droit des gens, sur quelques Français, provoquèrent, en 1838, de la part de notre gouvernement, la mise en état de blocus des ports de la république Argentine. Mais Rosas n'en parvint pas moins à comprimer l'insurrection que les *unitaires*, encouragés par cet appui du dehors, avaient fomentée contre lui dans les provinces méridionales, en automne 1839. Tous leurs efforts demeurèrent stériles, malgré quelques avantages remportés sur la fin de cette année par le général Riveira, président de Montevideo, sur les troupes du dictateur. Le blocus maritime, après une durée de deux ans, fut aussi levé par suite du traité que l'amiral de Mackau, successeur de l'amiral Dupotet dans le commandement de la flottille, conclut avec Rosas, le 29 oct. 1840. Des indemnités en faveur des Français victimes des iniquités du gouvernement de Buenos-Ayres furent stipulées dans cette convention; néanmoins, les hostilités ne cessèrent pas entre la confédération Argentine et Montevideo; le général Lavalle périt dans une action en 1841; et aujourd'hui, l'armée de Rosas, sous le commandement de son lieutenant Oribe, menace de nouveau la cité rivale. Nous verrons la suite de cette lutte à l'art. URUGUAY. Buenos-Ayres est toujours fidèlement attachée à Rosas; mais les états de l'intérieur ne montrent pas tous à son égard la même obéissance. CH. V.

RIOT-ACT, statut passé en Angleterre lors de l'établissement de la maison de Hanovre, et rendu permanent par la loi I George I^er^, chap. 5, pour la répression des actes violents et illicites qualifiés *riots*. Aux termes de cet acte, le rassemblement tumultueux de plus de 12 personnes ne se dispersant pas dans l'heure qui suit l'ordre donné par la proclamation d'un maire, d'un shériff ou juge de paix; les personnes qui empêchent de faire la proclamation, qui continuent à être assemblées une heure après qu'elle a été faite, ou qui, même auparavant, commencent à renverser quelque église, maison, moulin, etc., sont également coupables de félonie sans bénéfice du clergé, et les officiers de justice qui donneraient la mort à quelqu'un, en s'efforçant de disperser le rassemblement, absous d'avance. R-Y.

RIPON (FRÉDÉRIC-JOHN ROBINSON, comte DE), second fils de lord Grantham, et frère du comte de Grey, vice-roi d'Irlande, est né le 1^er^ nov. 1782. Il entra, en 1806, à la Chambre des communes, où il représenta pendant 20 ans le bourg de Ripon. En 1809, il fut nommé sous-secrétaire d'état par lord Castlereagh, qu'il accompagna, en 1813, dans sa mission sur le continent. Un esprit positif,

une entente parfaite des travaux parlementaires et surtout des questions financières et commerciales, telles étaient les qualités qui distinguaient sir Frédéric Robinson, et qui lui valurent de réunir en sa personne, au commencement de l'année 1818, les doubles fonctions de trésorier de la marine et de président du bureau du commerce, dont il était vice-président depuis 1812. De 1823 à 1827, il occupa le poste important de chancelier de l'échiquier. A cette dernière époque, il fut créé pair avec le titre de vicomte de Goderich, et devint secrétaire des colonies sous Canning. A sa mort, il se vit appelé à la position plus difficile encore de lord de la trésorerie et de chef d'un ministère de transition, qui dura depuis le mois de septembre 1827 jusqu'à celui de janvier 1828, et qui fut signalé par l'appui d'une partie des whigs et par la victoire de Navarin. Lors de l'avénement aux affaires de lord Grey, il reprit ses anciennes fonctions de secrétaire des colonies; mais il les résigna, en juin 1834, à la suite de la scission ministérielle occasionnée par le bill de l'Église d'Irlande. Il fit une opposition modérée au ministère whig de lord Melbourne (*voy.*); ce fut sur sa motion dans la Chambre des pairs que fut rendu le vote de non-confiance, à la suite duquel ce ministère donna sa démission. Jusqu'alors, dans sa longue carrière, le comte de Ripon (il portait ce nouveau titre depuis le 10 avril 1833), avait tour à tour prêté l'appui de son expérience aux deux partis qui s'étaient succédé au pouvoir. Son attachement aux opinions conservatrices ne l'avait pas empêché de s'associer aux plans de Huskisson (*voy.*) pour la liberté du commerce, aux grandes mesures de l'émancipation catholique et de la réforme parlementaire, ni même de donner son nom à un ministère semi-libéral. Ces précédents de torysme mitigé, de libéralisme circonspect, de capacité spéciale, désignaient naturellement lord Ripon au choix de l'habile chef du cabinet du 1er octobre 1841, où il a figuré jusqu'à ce jour, d'abord comme président du bureau de commerce, puis comme président de celui des affaires des Indes. Lord Ripon est aussi membre du conseil privé, président de la *Société royale de littérature*, etc. R-Y.

RIPUAIRES, tribu de la confédération des Francs (*voy.* ce mot, T. XI, p. 597), qui occupait la rive (*ripa*) occidentale du Rhin, d'où leur nom romain paraît être dérivé. Ils formaient, après les Francs Saliens, la tribu la plus puissante de la nation; et lorsque ceux-ci s'avancèrent dans la Gaule, les Ripuaires se répandirent dans l'ouest, occupant le pays situé entre le Rhin et la Meuse jusqu'aux Ardennes. Du temps de Clovis, leur roi Sigebert résidait à Cologne. Clovis fit périr Sigebert, et ajouta le royaume des Ripuaires, ou des Francs orientaux, à sa domination. A sa mort, en 511, son fils Théodoric devint roi des Ripuaires et fixa sa résidence à Metz. C'est à ce prince qu'on attribue la *loi des Ripuaires*, qui est parvenue jusqu'à nous; cependant, à en croire de graves historiens, elle n'aurait reçu sa forme actuelle qu'au siècle plus tard, sous Dagobert Ier (628-638). Ce monument curieux de la législation de nos ancêtres se compose de 89 ou 91 titres, formant 224 ou 277 articles, selon les différentes distributions, et embrasse le droit pénal, qui en forme la partie principale, le droit civil et la procédure. Il révèle, à peu de chose près, un même état de mœurs que la loi salique (*voy.*), mais présente du reste, outre un caractère général moins barbare et des intentions plus politiques, quelques différences notables avec cette dernière. Ainsi, la royauté y est mise bien plus en relief; mais on y reconnait à l'Église les mêmes priviléges quant à ses terres et à ses colons. Le combat judiciaire y est plus souvent mentionné; et certaines dispositions, entre autres celles concernant l'affranchissement des esclaves, ont été empruntées à la loi romaine. En un mot, de la loi salique à la loi ripuaire, il y a progrès évident. A. B.

RIQUET (Pierre-Paul de), seigneur de Bonrepos, *voy.* Caraman, Canal (T. IV, p. 606), et Midi (*canal du*). Suivant acte authentique, il est mort à Toulouse, le 1er oct. 1681, et fut enterré dans l'église de Saint-Étienne. Il avait épousé une demoiselle Louise de Broglio. *Voir* l'*Histoire du canal de Languedoc*, publiée,

en 1805, par les descendants de Riquet.

RIRE, du latin *ridere*, mot qui paraît être de la même famille que *rictus*, ouverture de la bouche. Le rire est la manifestation à l'extérieur, par suite de rapports tout-à-fait inexplicables entre nos deux natures, d'une certaine émotion de l'âme, tenant du contentement, de la gaîté, ou de l'action irrésistible que le comique (*voy.*) exerce sur certaines organisations. On distingue plusieurs espèces de rire. La première, qui consiste dans cette douce expression de l'ensemble du visage et dans ce mouvement particulier de la bouche, qu'on appelle *sourire*, est ordinairement l'indice d'un sentiment de bienveillance, de satisfaction, d'approbation. Les anciens, dans leur gracieuse mythologie, n'avaient pas manqué de faire les *Ris* enfants de Vénus, frères des Amours et des Grâces. L'habitude de sourire en abordant une personne que l'on connaît est un témoignage du plaisir qu'on éprouve à la revoir. Mais le sourire, comme signe de bienveillance, peut dégénérer en une sorte de formule banale, quelquefois même servir de masque à l'hypocrisie : le sourire perpétuel sur les lèvres est trop souvent l'*indice d'un esprit faux et d'un cœur froid*. Un léger changement dans l'expression du sourire lui donne un sens moqueur, ironique : les sots s'y laissent tromper. Le *rire* proprement dit, qui se produit avec beaucoup plus de vivacité, souvent même avec une énergie que nous avons peine à contenir, est la manifestation du plaisir que nous fait éprouver la perception de quelque contraste inattendu entre ce qui est et ce qui doit être. Ainsi les anomalies dans les formes humaines, les situations bizarres qui résultent des événements journaliers de la vie, les contradictions si nombreuses qu'on peut observer entre l'homme et la raison, et en général toute déviation à ces rapports de convenance qui constituent le beau et le vrai, sont autant de sources de rire. La comédie qui s'est emparée de tous les travers de notre pauvre humanité, les calembourgs et autres jeux de mots doivent exciter le rire pour atteindre leur but. Le rire est donc le résultat d'une opération de l'esprit, et c'est pour cela qu'aucun animal ne partage avec l'homme cette faculté. Il y a dans le rire plusieurs degrés. Une personne *rit du bout des lèvres*, lorsqu'elle se trouve forcée de paraître agréablement affectée d'une chose qui la blesse ou la laisse indifférente. On distingue le *gros rire*, signe assez ordinaire de la simplicité d'esprit et du manque d'usage, le *rire à gorge déployée*, le *fou rire*, le *rire homérique* ou *inextinguible*. Le rire *hystérique* est une convulsion nerveuse, à laquelle la gaîté n'a aucune part; le rire *sardonique* a reçu son nom de l'île de Sardaigne, ainsi qu'on l'a expliqué à l'art. CARTHAGE, T. V, p. 27. A. B.

RIT ou RITE, RITUEL, CONGRÉGATION DES RITES. Les rites sont les pratiques et les actes du sacerdoce, le cérémonial des religions, les formes et les usages de la liturgie (*voy.*). On connaît très mal les rites des mystères et des fêtes du paganisme (*voy.* MYSTÈRES). Les rites de la religion mosaïque sont au contraire bien connus, parce qu'ils sont renfermés dans le *Lévitique*, qui en est comme le *rituel*. On appelle ainsi, dans la religion catholique, les livres qui contiennent et indiquent les cérémonies, les prières, les instructions concernant l'administration des sacrements : c'est le guide des prêtres, l'indicateur surtout des fonctions curiales. Les rituels le plus répandus sont ceux de Paris et de Rome : on connaît les tentatives faites récemment par quelques membres du clergé pour substituer celui-ci à l'autre, même en France. Les rites ou cérémonies (*voy.*) du christianisme sont pour la plupart d'institution divine ou apostolique, comme le culte même dont Jésus-Christ et ses apôtres furent les premiers pontifes. Transmis par la tradition, ils se sont longtemps maintenus uniformes et constants. Les schismes, les hérésies, les ont peut-être moins altérés que le zèle exagéré de la dévotion et ses innovations téméraires. Pour en garantir l'unité, le pape Sixte-Quint (*voy.*), en établissant, par sa fameuse bulle *Immensa* de 1588, quinze congrégations de cardinaux pour l'expédition des affaires ecclésiastiques, en érigea une spéciale sous le titre de congrégation *des sacrés Rites;* composée de 5 cardinaux, cette congrégation fut chargée de veiller à la stricte observation des anciens rites dans toutes les églises de la ville

et du monde (*urbis et orbis*), au rétablissement des cérémonies tombées en désuétude, à la révision des rituels, etc. Depuis Sixte-Quint, le nombre des cardinaux de cette congrégation a été porté à 24 (*voy.* *Sacré*-Collége). Pour bien comprendre le sens des rites sacrés, il faut lire les *Institutions liturgiques* de dom Guéranger, Paris, 1840. F. D.

RITTER (Charles), créateur d'une science nouvelle, qu'on pourrait appeler la géographie de la nature envisagée sous le point de vue de ses rapports avec l'homme (*voy.* T. XII, p. 318), naquit à Quedlinbourg, le 7 août 1779. Il fut élevé à Schnepfenthal, et, après avoir suivi pendant quelque temps les leçons de Niemeyer sur la pédagogie, il entra, en 1798, comme précepteur, dans la maison Bethmann-Hollweg, à Francfort-sur-le-Mein. Dès cette époque, il conçut le plan de son grand ouvrage. L'éducation de ses élèves achevée, il les accompagna à l'université et dans leurs voyages en Suisse, en Savoie, en France et en Italie. En 1819, il fut nommé professeur d'histoire au gymnase de Francfort; l'année suivante, appelé à Berlin en qualité de professeur extraordinaire de géographie, il ne tarda pas à se créer une réputation. Il obtint successivement la chaire de statistique à l'école militaire, une place parmi les membres de la commission d'examen, la direction des études à l'école royale des cadets, et fut enfin choisi par le roi pour donner des leçons d'histoire et de géographie au prince Albert de Prusse et au prince royal de Bavière. Mais ce qui a fondé sa gloire sur une base impérissable, c'est son ouvrage intitulé : *La géographie dans ses rapports avec la nature et l'histoire de l'homme.* Dans la 1re édition (Berlin, 1817-18, 2 vol. in-8°), cet ouvrage était conçu dans des proportions ordinaires; mais il le refondit ensuite complétement, et dans la 2e éd., il est devenu une publication vraiment colossale, laissant le lecteur stupéfait à la vue de la science profonde et de la lecture immense dont il est le résultat: aussi n'aurait-il besoin pour être reconnu partout comme un admirable monument, que d'un peu plus d'ordre et de méthode, de divisions plus propres à faciliter les recherches, et d'allures en général plus libres, moins embarrassées par l'érudition. La 1re partie de cette édition nouvelle comprend l'Afrique (Berlin, 1821) : elle forme un tout complet qui a été réimprimé séparément, à Berlin, en 1834, et qu'on a remise sous presse récemment. Il en existe une trad. fr., par MM. Buret et Desor, Paris, 1835, 3 vol. in-8°*. La 2e partie comprend l'Asie (Berlin, 1832, t. I-VII, 9 gros vol. in-8°); elle a pour subdivisions : la Haute-Asie, en 3 vol.; le Monde Indien, en 2; l'Asie occidentale (comprenant l'Iran, etc.), en 4; et il ne reste plus à décrire que l'Arabie, les pays caucasiens et le Nord de la Russie d'Asie. Pour l'intelligence de cet excellent ouvrage, M. Ch. Ritter a publié, de concert avec le major O'Etzel, un *Atlas de l'Asie.* On lui doit en outre 6 belles cartes de l'Europe (1806), de précieuses dissertations sur la géographie et les sciences qui ont avec elle de l'affinité, insérées dans les *Mémoires* de l'Académie des Sciences, dont il est membre, et quelques autres ouvrages, parmi lesquels nous citerons l'*Europe, tableau géographique, historique et statistique* (Francf., 1807, 2 vol.), les *Propylées de l'histoire des peuples européens avant Hérodote* (Berlin, 1820). En 1843, l'Institut de France (Acad. des Inscr. et B.-L.) a reçu M. Ch. Ritter parmi ses membres correspondants. *C. L.* et S.

RITTER (Henri), professeur de philosophie à l'université de Gœttingue, naquit à Zerbst, en 1791, et fit ses études à Halle, à Gœttingue et à Berlin. Entraîné par un goût prononcé pour les études philosophiques, et encouragé par

(*) Ce travail devait être suivi de la traduction de l'Asie; mais entreprise sur le même pied, elle aurait formé au moins 15 vol. ordinaires et aurait rebuté par la minutie des détails et par la manière dont le sujet se trouve partout scindé et repris à de longues distances. Malgré notre profond respect pour l'auteur, nous sommes convaincu que son livre ne pourrait passer dans notre langue sans éprouver des modifications essentielles. Non-seulement il faudrait dégager un peu les résultats de la masse des matériaux qui ont servi à les obtenir, mais il y aurait lieu aussi de porter plus de clarté dans la distribution des matières. C'est divisée en une série de tableaux des divers pays de l'Asie que la traduction française de cet ouvrage, inestimable d'ailleurs, nous paraîtrait avoir le plus de chances de réussite. J. H. S.

un accessit que l'Académie des Sciences de cette dernière ville décerna à sa dissertation relative à l'influence exercée par la philosophie de Descartes sur le système de Spinoza, il prit le parti de renoncer à la carrière théologique qu'il avait d'abord embrassée, pour se livrer entièrement à sa science favorite. Convaincu que la philosophie moderne a sa racine dans la philosophie ancienne, il jugea nécessaire de commencer par approfondir les systèmes de l'antiquité, et il est resté fidèle jusqu'ici à cette direction historique. Les travaux importants qu'il publia sur quelques parties de la philosophie grecque lui valurent, en 1824, le titre de professeur extraordinaire, et en 1832, celui de membre de l'Académie des Sciences. Comme il n'était nullement partisan de la philosophie de Hegel, il sentit qu'il n'y avait point pour lui d'avancement à attendre à Berlin, et, dès l'année 1833, il accepta une chaire à l'université de Kiel. Quatre ans plus tard, il fut appelé à Gœttingue, où il jouit d'une réputation que lui ont méritée ses travaux approfondis sur l'histoire de la philosophie. En effet, outre quelques traités sur la philosophie d'Empédocle, sur la philosophie ionienne, pythagoricienne, mégarienne, insérés dans différents recueils périodiques, on a de M. Henri Ritter une *Histoire générale de la philosophie* (Hamb., 1829-34; 2^e^ édit., vol. I-VI, 1836 et ann. suiv.), ouvrage remarquable dont il paraît une trad. fr. (M. C.-J. Tissot en a traduit l'Histoire de la philosophie ancienne, Paris, 1835 et ann. suiv., 4 vol. in-8°, et l'on vient d'en commencer la suite sous ce titre : *Histoire de la philosophie chrétienne*, par le docteur Henri Ritter, trad. de l'allem. et préc. d'un mot sur la relation de la croyance avec la science, par J. Trullard, t. I^er^, Paris, 1843). Les recherches nécessitées pour ces ouvrages n'ont pas absorbé tellement son activité, qu'il n'ait pu saisir à plusieurs reprises l'occasion favorable d'exposer ses propres idées sur certaines parties de la philosophie. Dans son *Introduction à la logique* (Berlin, 1823) et dans son *Aperçu de logique philosophique* (Berlin, 1824; 2^e^ éd., 1829), il a établi les rapports qui existent, selon lui, entre la logique formelle, la métaphysique et la théorie de la connaissance. Son traité *Sur les sémi-Kantiens et le panthéisme* (Berlin, 1827) est d'une nature plutôt polémique. Il explique le but de la philosophie dans son écrit *Sur les rapports de la philosophie à la vie scientifique* (Berlin, 1835). Cet ouvrage fut suivi, à peu d'intervalle, de quelques autres traités, tels que : *Dieu manifesté dans le monde* (Hamb., 1836), *Sur le mal, sur la nature et l'origine du péché* (Kiel, 1839), *Opuscules philosophiques* (Kiel, 1839-40, 2 vol.), où il disserte sur les principes du droit, de la politique et de l'esthétique. M. H. Ritter n'appartient à aucune des écoles dominantes, et cependant on peut dire qu'il est aussi éloigné de l'éclectisme que du syncrétisme. Ses tendances rappellent, quoiqu'avec des nuances bien marquées, les écrits de Schleiermacher (*voy.*). Les siens ne sont pas destinés peut-être à exercer une influence directe sur le développement de la philosophie ; mais ils annoncent en l'auteur tant de bon sens et de jugement, ils ouvrent quelquefois des points de vue si nouveaux, qu'ils fourniront toujours un abondant sujet de méditations. *C. L. m.*

RITUEL, *voy.* RITE.

RIVAROL (ANTOINE, comte DE), descendant d'une famille noble d'Italie, naquit, en 1753, à Bagnols (Gard). Il était destiné à l'état ecclésiastique; mais cédant à l'impulsion de goûts tout différents, il vint à Paris : il avait alors 22 ans. Accueilli par d'Alembert, il fut présenté dans quelques-uns des principaux salons de la capitale, et s'y distingua bientôt par un brillant talent de conversation et par un esprit caustique qui lui fit beaucoup d'ennemis et lui valut plus d'une piquante épigramme. Rivarol débuta dans la littérature par une critique des *Jardins* de Delille, qui parut en 1782 sous le titre de *Lettre de M. le président de*** à M. le comte de****. Il attaqua encore ce même poëme dans un dialogue en vers intitulé *le Chou et le Navet*. En 1783, il publia la *Lettre à M. le président***, sur le globe aérostatique, sur les têtes parlantes, et sur l'état de l'opinion publique à Paris, pour servir de suite à la lettre sur le poëme des Jardins*. Le *Discours*

sur l'universalité de la langue française, couronné par l'Académie de Berlin, parut en 1784 ; ce morceau, qui fit alors sensation et qui est sa principale production, renferme des aperçus ingénieux et des pages spirituellement écrites. Rivarol donna, l'année suivante, une traduction de l'*Enfer*, du Dante. Ces divers ouvrages, en établissant sa réputation d'homme de lettres, accrurent encore ses succès dans le monde. Au commencement de 1788, il fit paraître le *Petit almanach de nos grands hommes*, satire littéraire qui eut du succès, et dans le courant de la même année deux *Lettres à M. Necker*, la première sur l'importance des idées religieuses, la deuxième sur la morale. Lorsque la révolution éclata, Rivarol se rangea parmi les adversaires des réformes politiques : il travailla aux *Actes des Apôtres* et au *Journal politique et national*. En 1790, il publia le *Petit dictionnaire des grands hommes de la révolution, par un citoyen actif, ci-devant rien*. Il émigra en 1792, écrivit à Bruxelles ses *Lettres au duc de Brunswic et à la noblesse française émigrée*, puis se rendit en Angleterre, où il fit imprimer le libelle intitulé *Vie politique de M. de Lafayette*. En 1796, il passa à Hambourg et y entreprit la composition d'un nouveau *Dictionnaire de la langue française*. Mais un pareil travail s'accordait mal avec ses habitudes paresseuses : le libraire avec lequel il avait traité, et qui lui payait 1,000 fr. par mois, se lassa d'attendre et eut, dit-on, recours à un singulier expédient pour le forcer à écrire ; il l'attira chez lui, l'y enferma, et l'y tint en quelque sorte au secret, jusqu'à ce qu'il eût produit la première partie de son discours préliminaire, qui parut en 1797 ; mais l'ouvrage n'alla pas plus loin. De Hambourg, Rivarol se rendit à Berlin, où il séjourna quatre ans ; après quelques tentatives infructueuses pour obtenir sa rentrée en France, il mourut le 11 avril 1801, laissant une réputation qui ne pouvait être durable, parce qu'elle n'était pas établie sur des travaux sérieux. —Le frère du comte de Rivarol, CLAUDE-FRANÇOIS, vicomte de Rivarol, né en 1762, devint capitaine avant la révolution, émigra et servit dans l'armée des princes. Chargé par Louis XVIII de certaines missions en France, il se fit arrêter sous la terreur, puis sous le consulat. A la Restauration, le roi le nomma maréchal-de-camp (1816) et grand-prévôt du Gard, emploi qu'il remplit avec une humanité rare à cette époque. Depuis ce moment, il est resté dans la retraite. A. B.

RIVIÈRE. Quels sont les cours d'eau auxquels on doit donner le nom de *rivières*, et quels sont les caractères qui distinguent une rivière d'un *fleuve?* Cette question, qui paraît d'autant plus oiseuse que la distinction de mots sur laquelle elle repose n'est pas commune à toutes les langues, a cependant été agitée. La plupart des auteurs veulent qu'un fleuve soit un cours d'eau qui se jette directement dans la mer, tandis qu'une *rivière* se jette dans un fleuve ; mais l'usage a fait, en plus d'un cas, exception à cette règle, et il semble que ce soit, en général, l'étendue et le volume des cours d'eau dont il s'agit, qui devraient déterminer s'ils ont droit à la qualification de fleuve ou seulement à celle de rivière, que l'on peut considérer comme secondaire. Peut-être, après tout, serait-il plus convenable d'abandonner les fleuves à la langue poétique, et d'appliquer, en géographie, comme le font les navigateurs dans les relations de voyages de découvertes, le nom de *rivière* à tous les cours d'eau trop considérables pour être classés parmi les *ruisseaux*.

Les eaux, vaporisées par la chaleur, s'élèvent dans l'air sous la forme de nuages, puis se résolvent en pluie ou en neige. Lorsqu'elles ne s'écoulent pas sur la surface de la terre, jusqu'à ce qu'elles soient reçues par d'autres eaux, elles s'infiltrent dans son sein, puis, arrêtées par des couches imperméables, elles reparaissent et coulent au dehors : ce sont les *sources*. Le faible courant produit par une ou plusieurs sources est un *ruisseau;* la réunion de plusieurs ruisseaux forme une *rivière*. Les rivières *flottables* sont celles sur lesquelles on peut faire flotter des bois disposés en trains ou radeaux ; elles deviennent *navigables*, lorsqu'elles portent des bateaux de toutes dimensions. On appelle *lit* d'une rivière la partie creuse du sol qu'elle couvre ; ce lit peut

être plus ou moins profondément *encaissé*. La *rive droite* est celle qui est à la droite d'une personne qui descend la rivière, et la *rive gauche* à l'opposé. Le *confluent* est le point où deux cours d'eau se réunissent; celui qui vient se mêler à l'autre se nomme son *affluent*. L'ensemble de toutes les pentes des eaux qui se réunissent dans une rivière forme un *bassin;* il y en a de très restreints, comme aussi de très vastes. En France, par exemple, il y a une énorme différence pour l'étendue entre le bassin de la Seine et celui de l'Adour, ou celui de la Dive. L'*embouchure* d'une rivière est l'endroit où ses eaux se confondent avec celles de la mer. Quelquefois une rivière, comme le Nil, le Rhône, l'Indus, etc., se partage vers son embouchure en plusieurs *bras*, *branches* ou *bouches*, et forme ce qu'on appelle un *delta* (*voy.*).

Une rivière se dirigeant toujours de haut en bas prend, dans sa partie la plus voisine de sa source, le nom de *haute* ou *supérieure*, et, dans sa partie la plus rapprochée de son embouchure, celui de *basse* ou *inférieure :* c'est dans ce sens qu'on dit la *Haute-Loire*, le *Rhin supérieur*, le *Bas-Rhin*, la *Loire-Inférieure*. La pente du terrain détermine les rivières à descendre vers la mer; mais une fois que l'impulsion est donnée à la masse, la pression seule de l'eau suffit, avec une pente presque insensible, pour la faire couler. Ainsi le fleuve des Amazones (*voy.*) ou l'Amazone tout court, le plus grand fleuve de la terre, le Rhin et plusieurs autres, ont très peu de pente.

Il arrive quelquefois qu'une rivière, en tombant dans une autre sous un angle très aigu et avec beaucoup de rapidité, arrête ses eaux, qui s'accumulent, et, lui faisant même rebrousser chemin, l'oblige à remonter vers sa source. C'est ce qui a lieu, surtout à l'époque de la fonte des neiges, au confluent de l'Arve avec le Rhône, près de Genève, et à celui de ce dernier fleuve avec la Saône, à Lyon. Les rivières qui se jettent dans la mer, présentent des phénomènes analogues, par suite des effets des marées qui, souvent, se font sentir jusqu'à une distance considérable de leur embouchure. Elles peuvent, lorsqu'elles sont assez profondes, comme le Gange, porter fort avant dans l'intérieur des terres des navires du plus fort tonnage; elles offrent en général au commerce d'immenses avantages et des moyens de communications beaucoup plus économiques que les voies de terre. Mais la navigation (*voy.*) des rivières est fréquemment gênée ou interrompue par des obstacles de diverse nature (*voy.*, par exemple, les art. Danube, Rhin, Dnieper). Il en est, telles que les chutes d'eau ou cataractes (*voy.*), qui sont peut-être insurmontables; cependant l'introduction de la navigation à la vapeur a déjà triomphé en grande partie d'une des principales difficultés, la rapidité des courants, et chaque jour nous voyons l'art des ingénieurs lutter avec succès contre une nature rebelle. Les débordements font aussi un obstacle à la navigation et quelquefois un fléau terrible. La plupart des rivières débordent après les grandes pluies ou après la fonte des neiges. Sous les tropiques, les pluies étant périodiques, les débordements des rivières le sont également. Le Nil (*voy.*) surtout a été célèbre par cette propriété, parce qu'il était à peu près le seul des fleuves tropicaux qui fût connu des anciens, et que les effets de ses inondations sont d'autant plus sensibles qu'il coule dans une vallée plus étroite. Certaines rivières se perdent sous terre, puis reparaissent au bout de quelque temps. Quelquefois les eaux se dispersent et s'infiltrent dans des terrains sablonneux, d'où elles ressortent plus abondantes : tels sont en Espagne, les *yeux de la Guadiana* (*ojos de Guadiana*). D'autres se perdent, soit en totalité, soit en partie, mais pour ne jamais reparaître : c'est ainsi que la branche principale du Rhin s'abîmait autrefois dans les sables de la Hollande. Il est encore des rivières qui s'enfouissent, et dont le lit, semblable à celui d'un torrent, ne se remplit que dans la saison des pluies; c'est ce que les Italiens appellent *rivières de pierre*.

Les principaux fleuves du globe sont :

En Amérique, l'Amazone, le plus grand de tous : il a plus de 1,200 lieues (5,440 kilom.) de long; le Mississipi, dont le cours est de plus de 1,000 lieues; le

Saint-Laurent; le Rio de la Plata et l'Orénoque.

En Asie, l'Iénicéi (près de 1,000 lieues), l'Yang-tse-Kiang, le Hoang-ho ou Rivière jaune, l'Ob ou Obi, l'Indus, le Brahmapoutra et le Gange.

En Afrique, le Nil (plus de 1,000 lieues), le Niger ou Djoliba, etc.

En Europe, le Volga (4,149 kilom.), le Danube (2,964), le Dnieper (1,520), le Don (1,407), le Rhin (1,111), l'Elbe (960), la Loire (960), le Tage, la Vistule, la Guadiana, la Garonne, le Rhône, l'Èbre, le Weser, le Pô, etc. (*voy.* tous ces noms).

On ne saurait déterminer, d'après la seule étendue de leurs cours, l'importance relative des rivières, ainsi que le volume des eaux qu'elles versent à la mer. On se ferait, par exemple, une très fausse idée de la rivière des Amazones, si, pour la comparer à la Seine, on se bornait au rapport de longueur qui existe entre les deux fleuves ou à celui entre leurs bassins. Il tombe, sur le territoire qu'arrose le fleuve américain, cinq à six fois autant de pluie que sur tout le sol de la France, et il est indispensable de prendre cette circonstance en considération, si l'on veut se rendre compte de l'énorme masse d'eau qu'il verse dans l'Océan. En effet, tous les fleuves de l'Europe réunis n'égaleraient pas cet immense courant, dont la sonde atteint à peine le fond à plusieurs centaines de lieues de son embouchure.

On appelle *rivière de Gênes*, la côte de l'ancien état de Gênes. *Voy.* T. XII, p. 266. A. B.

RIVIÈRE (Charles-François de Riffardeau, duc de), né en 1765, mort le 21 avril 1828, était issu d'une ancienne famille du Bourbonnais. Compromis dans l'affaire de Georges Cadoudal (*voy.*), il fut condamné à mort avec lui; mais il obtint sa grâce par l'intercession de la femme du premier consul. Après la restauration, Louis XVIII le nomma lieutenant général, pair de France, et son ambassadeur à Constantinople. Le 30 mai 1825, le marquis de Rivière fut créé duc, et le 10 avril 1826, il remplaça le duc Mathieu de Montmorency en qualité de gouverneur du jeune prince, dernier rejeton de la branche aînée des Bourbons (*voy. duc de* Bordeaux). Son fils et l'héritier de sa pairie, Charles duc de Rivière, né le 1er juillet 1812, n'a pas prêté le serment exigé par la constitution. X.

RIVOLI (bataille de). Elle eut lieu le 14 janvier 1797, près du bourg de ce nom, situé sur la rive droite de l'Adige, à 4 lieues de Vérone, dans le royaume Lombardo-Vénitien: Bonaparte, général en chef, secondé par Masséna et d'autres généraux de la république, détruisit dans cette journée l'armée autrichienne commandée par Alvinczy (*voy.*) qui espérait débloquer Mantoue. La prise de cette place fut la conséquence de sa victoire. X.

RIVOLI (duc de), *voy.* Masséna.

RIXDALER, *voy.* Écu.

RIZ, mot dérivé du latin *oryza*, qui n'est que la transcription littérale du grec ὄρυζα, dont l'étymologie se trouve soit dans la dénomination arabe *aruz*, soit dans *vrihi*, qui est l'un des noms sanscrits de la plante. Le riz est une céréale (*voy.*) indigène de l'Inde, dont la culture, sans doute aussi ancienne que l'origine de toute civilisation, s'étend non-seulement sur toute l'Asie équatoriale, mais aussi sur une immense partie de l'empire Chinois, ainsi que sur le Japon; et, chez les nations qui habitent ces contrées, c'est presque uniquement elle qui tient lieu de blé et des autres grains propres aux climats moins chauds ou tempérés. Le riz joue donc un rôle des plus importants dans l'alimentation du genre humain, même sans compter l'énorme consommation qui s'en fait en Perse, dans l'empire Othoman, en Europe, et aux États-Unis.

Le *riz cultivé* (*oryza sativa*, L.) est une graminée annuelle, à chaumes hauts de 2 à 4 pieds, à feuilles longues de $\frac{1}{2}$ pied à 1 $\frac{1}{2}$ pied, linéaires-lancéolées, pointues, très rudes aux bords, à gaîne profondément fendue, couronnée d'une petite languette membraneuse et partagée en deux lanières; les fleurs forment une panicule terminale, plus ou moins longue, plus ou moins étalée ou serrée, inclinée ou pendante après la floraison. Les épillets sont réduits à une seule fleur; la glume (enveloppe externe) est à deux paillettes très petites, pointues; la glu-

nelle est à deux paillettes inégales : l'une, extérieure, cannelée, plus grande, ordinairement terminée par une longue arête; les étamines sont au nombre de six; l'ovaire est surmonté de deux stigmates plumeux; le fruit (vulgairement *grain*) est comprimé, strié, recouvert par les paillettes de la glumelle, ordinairement oblong. Au témoignage de Roxburgh, on cultive dans l'Inde environ 50 variétés de riz; la plupart ont le grain blanchâtre, mais il s'en trouve aussi de couleur rougeâtre, ou brunâtre, ou noirâtre.

Le *riz sauvage*, que Roxburgh regarde comme le type de toutes les races de riz cultivé, croît assez communément dans l'Inde, aux bords des lacs et des étangs, et même dans la profondeur des pièces d'eau tranquille, où ses tiges atteignent quelquefois jusqu'à 10 pieds de long. On ne le cultive point à cause de la faiblesse de son produit; mais on a soin d'en récolter le grain, qui se vend très cher, parce qu'il est de qualité supérieure et préférable à toute autre espèce de riz; on le sert, comme friandise, sur la table des riches du pays.

Quoique le riz soit à proprement dire une plante aquatique, ce serait pourtant une erreur de croire qu'il ne prospère que dans les localités constamment submergées; car la plupart des *rizières* (c'est ainsi qu'on appelle les terres spécialement consacrées à la culture du riz) de l'Inde ne reçoivent jamais d'autres eaux que celles de ces pluies périodiques, si abondantes dans la plupart des régions intertropicales : aussi les famines qui de temps à autre désolent d'une manière si déplorable cette contrée, n'ont-elles d'autre cause que la rareté accidentelle des pluies. Toutefois, les rizières les plus productives de l'Inde se trouvent dans de vastes plaines découvertes, sujettes aux inondations passagères d'une rivière, et retenant l'eau très longtemps à la surface, même au plus fort de l'été; mais durant le temps compris entre la moisson et de nouvelles semailles, ces terrains, exposés à toute l'ardeur du soleil, se dessèchent de manière à durcir comme des briques; le sol de ces rizières, qui rendent de 80 à 100 pour 1, est un terreau pur et très profond. Dans toutes les contrées privées du secours de ces circonstances climatériques, il faut y suppléer par des irrigations copieuses et répétées fréquemment jusqu'aux approches de la maturité du grain.

En Europe, la latitude la plus septentrionale où se cultive le riz est celle du Piémont. Les rizières jadis établies dans le midi de la France ont été supprimées depuis, par ordre du gouvernement, à cause des miasmes délétères qu'elles exhalaient; inconvénient qu'offrent d'ailleurs aussi les rizières piémontaises, mais auquel on pourrait sans doute remédier en disposant les localités de manière à empêcher le croupissement des eaux d'irrigation.

Contrairement à ce qu'exige la culture de toutes les autres céréales, le riz se passe de tout engrais, quoiqu'on le ressème chaque année dans les mêmes terrains, sans aucune alternance d'autres produits.

La composition chimique du riz diffère d'une manière notable de celle des graines des autres céréales par le manque presque complet du principe azoté qu'on appelle *gluten*; c'est ce qui le rend impropre à faire du pain, aliment à peu près inconnu chez les nations de l'Asie orientale. Dans l'Inde et en Chine, on extrait du riz, par la distillation, la liqueur alcoolique connue sous le nom de *rak* ou *arak* (*voy.* ce mot). ÉD. SP.

RIZZIO (DAVID) ou RICCI, était né à Turin, en 1546, d'un ménétrier qui lui apprit son art. Il y excella au point que le comte de Moretto l'emmena avec lui dans son ambassade près de la cour d'Écosse, en 1562. Rizzio devint le favori de Marie Stuart (*voy.* son art., et aussi AIR, T. Ier, p. 310), et périt assassiné sous les yeux de cette princesse, 1566. Z.

ROB, suc dépuré des fruits cuits en consistance de miel ou de sirop très épais, dont on se servait surtout autrefois dans la pharmacie. On fait des robs de mûres, de noix, etc. Celui de raisin prend le nom de *sapa*, dans la pharmacopée; il est laxatif.—Au jeu de whist, on nomme *rob* ou *robre* (corruption de l'anglais *rubbers*), l'ensemble de deux parties gagnées de suite par le même joueur ou de deux sur trois en parties liées. X.

ROBERT-LE-FORT, duc de France et abbé de Saint-Martin de Tours, auteur de la race des Capétiens, au IXe

siècle. *Voy.* Capétiens, T. IV, p. 676.

ROBERT, roi de France, de 996 à 1031, *voy.* Capétiens, T. IV, p. 678. Dans le même art., p. 676, on dit un mot d'un roi Robert plus ancien (922).

ROBERT I-III, rois d'Écosse, entre les années 1306 et 1406, *voy.* Bruce et Écosse.

ROBERT, *voy.* Guiscard.

ROBERT-le-Diable, duc de Normandie, de 1027 à 1035. *Voy.* Guillaume-le-Conquérant, Normandie et Meyerbeer.

ROBERT (Léopold), peintre contemporain, naquit, le 13 mai 1794, à la Chaux-de-Fonds (canton de Neufchâtel). A l'âge de 16 ans, il vint à Paris pour étudier l'art de la gravure en taille-douce, et fréquenta en même temps l'atelier de David. En 1814, il remporta le second grand prix de gravure. Il espérait obtenir le premier prix l'année suivante; mais les événements politiques ayant rendu Neufchâtel à la Prusse, Robert n'appartenait plus à la France, et se vit privé d'une ressource qui faisait alors l'objet de toute son ambition. Il avait heureusement puisé dans les leçons de David un goût sévère et l'habitude du travail. Retiré à Neufchâtel, dans sa famille, il lui fallut vivre de son talent, et il se mit à faire des portraits. Un de ses ouvrages attira heureusement l'attention d'un amateur distingué, M. Roullet-Mézerac, qui, frappé des dispositions du jeune artiste, eut la généreuse pensée de lui procurer les moyens d'aller achever ses études en Italie, en lui faisant pendant 3 ans toutes les avances nécessaires. Après ces trois années, consacrées exclusivement à fortifier ses heureuses dispositions, il se voua pendant six autres années à des travaux sans fruit pour sa renommée, mais qui devaient subvenir à son entretien et lui permettre d'acquitter sa dette envers M. Roullet-Mézerac et sa propre famille. Cependant, grâce surtout à l'amitié de ses condisciples, MM. Schnetz et Havez, Léopold Robert se faisait peu à peu connaître, et, s'il ne pouvait encore travailler selon son goût et réaliser les rêves de son imagination, il avait du moins la satisfaction de voir ses ouvrages recherchés par les étrangers qui visitaient Rome. *L'Improvisateur napolitain*, qui parut à l'exposition de 1824, et la *Madone de l'Arc*, qui parut à celle de 1827, donnèrent de la célébrité à son nom, et lui ouvrirent les premiers salons de Rome et de Florence. Ce fut vers cette époque qu'il fut accueilli dans une noble famille, où la dame, d'origine française, cultivait la peinture : ce lien de rapprochement établit bientôt entre eux une intimité, aux charmes de laquelle le timide Robert se livra avec abandon, sans se rendre compte d'abord de la nature des sentiments qu'il éprouvait, et qu'il ne soupçonna même pas tant que vécut le mari de cette dame. La mort de ce dernier l'éclaira tout à coup sur un amour qu'il avait pris jusqu'alors pour de l'amitié. Au lieu d'examiner si la réalisation des espérances qu'il avait conçues était possible ou vraisemblable, L. Robert eut le malheur de continuer à se bercer en secret de dangereuses illusions. Lorsqu'il comprit enfin que sa passion n'était pas partagée, que les préjugés et la différence des positions sociales mettaient d'ailleurs entre celle qu'il aimait et lui un obstacle insurmontable, une noire mélancolie s'empara de son âme, et il se coupa la gorge à Venise, le 20 mars 1835, au moment où son talent était parvenu à toute sa maturité. Outre les tableaux que nous avons déjà cités, Léopold Robert fit paraître, au salon de 1831, ses *Moissonneurs*, chef-d'œuvre qui fixa sa réputation, et que son harmonieuse beauté plaça tout d'un coup au nombre des productions les plus remarquables de l'art moderne. *Les Pêcheurs de l'Adriatique*, dernier ouvrage du malheureux artiste, sont encore un tableau d'un grand mérite, quoiqu'il n'ait pas eu tout le succès des *Moissonneurs*. Toujours mécontent de son travail, Léopold Robert était sans cesse occupé à retoucher sa toile. De là le petit nombre d'ouvrages qu'il a laissés : il mit plus de 4 années à terminer *les Moissonneurs*, et *les Pêcheurs* ne lui demandèrent pas moins de temps. Son corps repose au cimetière de Lido, sur les bords de cette mer qui lui a inspiré son dernier chef-d'œuvre. La gravure a reproduit et popularisé ses belles compositions.* A. B.

(*) *Les Moissonneurs* et le *Retour de la fête de*

ROBERTSON (WILLIAM) naquit en 1721, à Borthwick, petite paroisse écossaise dont son père était ministre. Plus tard, ce dernier étant venu s'établir à Édimbourg, le jeune Robertson acheva, à l'université de cette ville, ses études commencées à Dalkeith, sous le professeur Leslie. Destiné par sa famille au ministère évangélique, il obtint, à 22 ans, par la protection du comte de Hopetoun, le bénéfice de Gladsmuir, dont le revenu n'était que de 100 liv. st. Ce fut avec ces faibles ressources qu'il éleva six sœurs et un frère restés comme lui orphelins. Zélé presbytérien, partisan du gouvernement établi, auquel il donna des gages lors de la rébellion de 1745, il professa néanmoins, en toute occasion, la tolérance civile et religieuse, justifia, devant l'assemblée synodale, son collègue Home, accusé d'avoir composé et fait représenter une tragédie, appuya l'émancipation des catholiques, fut l'ami de Hume et de Gibbon.

Ses talents pour la prédication, ses relations avec plusieurs littérateurs distingués, avaient déjà fait connaître Robertson parmi ses compatriotes, lorsqu'il fit paraître à Londres l'*Histoire d'Écosse pendant les règnes de Marie Stuart et de Jacques VI* (1759, 2 vol. in-4°), le premier et le plus populaire de ses ouvrages, qui eut plus de 14 éditions du vivant de l'auteur. Vint ensuite l'*Histoire de Charles-Quint*, précédée d'une *Introduction sur la marche de la société en Europe depuis la chute de l'empire romain jusqu'au commencement du* XVI^e^ *siècle* (1769, 3 vol. in-4°). Enfin, en 1777, il publia son *Histoire de l'Amérique* (2 vol. in-4°). Ces ouvrages, auxquels il faut ajouter les *Recherches historiques sur la connaissance que les anciens avaient de l'Inde*, publiées en 1791, obtinrent, lors de leur apparition, en Angleterre et dans toute l'Europe, un succès que la postérité a confirmé, sauf quelques restrictions. La froide impartialité de l'histoire convenait bien au caractère judicieux et sans passion de l'auteur. Lui-même a caractérisé sa manière, lorsqu'il a dit : « En écrivant, je me considère toujours comme donnant mon témoignage devant une cour de justice. » Cependant, on lui a reproché un peu de prévention contre Marie Stuart, dans le premier de ses ouvrages, et en faveur des Espagnols dans le troisième. Sans flétrir le moyen-âge et le christianisme comme l'école sceptique de Hume, de Gibbon et de Voltaire, on peut dire qu'il ne les a pas sentis vivement. Quelque chose de la sécheresse presbytérienne a passé dans ses écrits. Du reste, leur succès avait eu sur la fortune de l'auteur une influence favorable. Tour à tour nommé chapelain du château de Stirling, principal de l'université d'Édimbourg, chapelain ordinaire, puis historiographe du roi en Écosse, il avait vu croître en même temps ses richesses et sa renommée, et exerça, jusqu'au moment de sa retraite, sur les affaires de l'Église écossaise, une haute influence, que l'on désigne encore par ces mots : *l'administration du docteur Robertson*. Depuis 1780, il s'était retiré des affaires publiques. Il mourut le 11 juin 1793, laissant trois fils et deux filles.

Les ouvrages de Robertson ont été traduits plusieurs fois en français : l'*Histoire d'Écosse*, par Basset de la Chapelle, par Blavet et par Campenon. Cette dernière traduction (1821, 3 vol. in-8°) a été souvent réimprimée, ainsi que la suivante : *Histoire de Charles-Quint*, par Suard (1771, 2 vol. in-4° ou 6 vol. in-12; et 1817, 4 vol. in-8°); l'*Histoire de l'Amérique*, par Eidous, 1777, 4 vol. in-12; par Suard et Morellet (les huit premiers livres seulement), 1778, 2 vol. in-4°; et 1780, 2 vol. in-12; 1818, 3 vol. in-8°; les *Recherches historiques sur l'Inde*, Paris, 1792 et 1821, in-8°, avec cartes. Les *Essais historiques sur la vie et les ouvrages de Robertson*, par Dugald Stewart, ont été traduits par J.-G. Imbert, Paris, 1806, in-8°. R-Y.

ROBESPIERRE (FRANÇOIS-JOSEPH-MAXIMILIEN-ISIDORE), avocat au

la Madone de l'Arc, près de Naples, se trouvent maintenant au Musée du Louvre. On connaît les belles gravures de ces deux tableaux par M. Z. Prévost. La lithographie, par le crayon de M. Em. Lassalle, doit reproduire, dans une suite d'études, ces admirables types italiens que Robert a si bien su copier sur nature. On peut voir Delécluze, *Notice sur la vie et les ouvrages de Léopold Robert* (Paris, 1838).

conseil souverain d'Artois, membre de l'Assemblée constituante et de la Convention nationale, naquit à Arras, en 1759. Cet homme, affreusement célèbre, et qui, dans son existence politique, devait offrir la personnification complète du système révolutionnaire qui, pendant deux ans, pesa sur la France, était d'origine étrangère. On prétend que ses ancêtres paternels, Irlandais catholiques, vinrent s'établir en France après le renversement du trône des Stuarts. Cette famille jouissait de la noblesse ; elle avait des armoiries; et jusqu'au décret qui abolit les titres nobiliaires, Robespierre mit toujours en avant de son nom la particule *de*. Son aïeul et son père avaient exercé la profession d'avocat. Le dernier, ayant, malgré ses parents, épousé Joséphine Carreau, fille d'un brasseur, dérangea sa fortune, fut obligé de s'expatrier, et mourut, selon les uns, aux États-Unis, selon d'autres, à Munich, où il s'était retiré après avoir perdu sa femme. Ils laissèrent quatre enfants, dont Maximilien était l'aîné; une des deux filles mourut bientôt après ; les autres, orphelins sans fortune, furent recueillis par leur grand-père paternel. Sur la recommandation de l'évêque d'Arras, Maximilien obtint une bourse au collége de Louis-le-Grand, à Paris. La surveillance de son éducation fut confiée à un de ses oncles, chanoine à Notre-Dame. L'abbé Proyart, principal du collége, devint aussi son protecteur; et les rapides progrès qu'il fit dans ses études, les succès qu'il obtint aux concours universitaires, parurent justifier les soins bienveillants dont ses supérieurs entourèrent sa jeunesse. Ses idées d'indépendance ne tardèrent pas à se manifester au collége : l'abbé Hérivaux, l'un de ses professeurs, l'avait dès lors surnommé *le Romain*. A Louis-le-Grand, il eut pour condisciple Camille Desmoulins (*voy.*); et la conformité d'inclinations établit entre eux une étroite liaison qui devait se dénouer à l'échafaud. Chargé des palmes des concours à sa sortie du collége, Robespierre obtint pour son jeune frère la jouissance de la bourse dont la nomination appartenait au cardinal de Rohan, comme abbé titulaire de Saint-Vast d'Arras. Ainsi, ce fut aux bienfaits du clergé que les deux Robespierre durent leur éducation. Après avoir terminé ses études de droit, Maximilien revint dans sa ville natale, où il entra au barreau. En 1784, une cause plaidée avec succès contre les échevins de Saint-Omer, qui, par ignorance, s'étaient opposés à l'introduction des paratonnerres dans leur ville, commença la réputation du jeune avocat. Un triomphe d'un autre genre l'attendait la même année : l'Académie de Metz lui décerna le prix réservé au meilleur mémoire sur l'origine du préjugé qui faisait rejaillir sur toute une famille l'infamie attachée au crime commis par l'un de ses membres. Sur le rapport de Rœderer (*voy.*), le prix fut partagé entre Lacretelle aîné et de Robespierre. Il est à remarquer que, dans son mémoire, celui-ci avait fait l'éloge le plus sentimental des vertus philanthropiques de Louis XVI. Bientôt après, il remporta une autre couronne à Amiens pour l'éloge de Gresset ; et ce double succès littéraire lui valut la présidence de l'Académie d'Arras.

Vers la même époque, l'évêque de cette ville l'ayant nommé chef de sa haute justice, Robespierre se vit obligé de prononcer contre un individu la peine capitale ; mais quoiqu'il n'eût fait qu'appliquer la loi, le regret d'avoir envoyé un homme à la mort l'engagea, dit-on, à se démettre de sa charge. Ce fait, de la réalité duquel nous ne pouvons répondre, n'assimilerait-il pas déjà le futur dictateur au jeune Néron, qui, pressé de signer un arrêt de mort, eût voulu *ne savoir pas écrire*? Au même temps se rapportent aussi quelques essais de Maximilien dans le genre de la poésie légère, mais qui n'étaient dépourvus ni de grâce ni de sentiment. On en pourra juger par ce madrigal adressé à une jolie femme :

Crois-moi, jeune et belle Ophélie,
Quoi qu'en dise le monde, et malgré ton miroir,
Contente d'être belle et de n'en rien savoir,
Garde toujours ta modestie.
Sur le pouvoir de tes appas
Demeure toujours alarmée.
Tu n'en seras que mieux aimée
Si tu crains de ne l'être pas.

De ces frivoles jeux d'esprit, mêlés aux exercices sérieux du barreau, Robespierre passa bientôt aux émotions et aux

luttes qui l'attendaient sur la scène orageuse de la politique. Les États-Généraux (*voy.*) allaient être convoqués; et, sous le prétexte du bien public, toutes les jeunes ambitions se mettaient en campagne. Avide de se faire un nom, à quelque prix ce fût, à des talents de second ordre joignant une perspicacité peu commune et une vanité démesurée, Robespierre mit en jeu tous les ressorts de l'amour-propre et de l'intrigue pour se faire élire député. Il y parvint, malgré l'opposition de plusieurs chefs de l'ordre judiciaire de la province, que la hauteur de ses prétentions avait indisposés contre lui. D'abord inaperçu aux États-Généraux, il y porta le désir passionné de voir les institutions réformées en France, d'après les doctrines du *Contrat social*, de J.-J. Rousseau. Ce livre était son évangile politique, comme la *Profession de foi du vicaire Savoyard* était son code religieux; et il en avait pris l'auteur pour guide et pour modèle. Necker étant alors en France le représentant des idées du philosophe genevois, Robespierre chercha d'abord à s'approcher de ce ministre. Nous induisons l'existence de cette disposition du passage suivant, emprunté aux Mémoires du comte de Montlosier (t. I^er^, p. 187) : « Immédiatement après dîner, j'aperçus un homme maigre, à figure chafouine, qui s'approcha de M^me^ Necker, sollicitant une place d'économe dans un des hôpitaux qu'elle dirigeait. J'appris que le solliciteur était un membre du tiers, député d'Arras, appelé Robespierre. Cette figure me parut singulière; je la regardai beaucoup, etc. * »

(*) De ce portrait de Robespierre, par Montlosier (*voy.*), il nous paraît piquant de rapprocher celui que, dans la même circonstance, M^me^ de Staël a tracé du même homme : « J'ai causé une fois avec lui chez mon père, en 1789, lorsqu'on ne le connaissait que comme un avocat de l'Artois, très exagéré dans ses principes démocratiques. Ses traits étaient ignobles, son teint pâle; ses veines d'une couleur verte; il soutenait les thèses les plus absurdes avec un sang-froid qui avait l'air de la conviction. Je croirais assez que, dans les commencements de la révolution il avait adopté de bonne foi, sur l'égalité des fortunes, aussi bien que sur celle des rangs, de certaines idées attrapées dans ses lectures et dont son caractère envieux et méchant s'armait avec plaisir, etc. » (*Considérations sur la révolution française*, t. II, 3^e^ partie, chap. 19).

Robespierre ne réussit pas en cette occasion, où il est probable qu'il trouva en son chemin l'opposition de Necker. La rancune qu'il avait conservée de cet échec parut à découvert dans un discours prononcé par lui peu de jours avant sa chute. Il disait aux Jacobins, le 13 messidor an II : « Necker fut un véritable tyran dans sa famille; n'en soyez pas surpris: quiconque manque de vertus publiques ne saurait avoir les vertus privées. »

Ce fut d'abord dans les cafés et les foyers de théâtre que Robespierre manifesta, par les plus violentes déclamations, sa haine contre l'établissement monarchique. A l'assemblée des États, il sortit pour la première fois de la foule à la fameuse séance du 17 juin 1789, où le tiers, poussé à bout par la résistance des deux ordres privilégiés, se constitua en Assemblée nationale. Robespierre fut l'un des plus ardents à provoquer cette généreuse déclaration; mais bientôt la dépassant, il fut réduit à chercher ses succès en dehors des voies parlementaires et auprès des journaux, qui déjà professaient ouvertement les doctrines de la démocratie. De l'officine où se fabriquaient ces feuilles et du Palais-Royal, lieu de rendez-vous des publicistes de l'anarchie, sortit pour lui cette popularité qui devait s'élever si haut pour le malheur de la France, et dont une des premières faveurs à son égard fut le surnom d'*incorruptible* (*voy.* PÉTHION). Le cachet de probité et de désintéressement que, dès son entrée dans les affaires, il sut imprimer à sa conduite, le mit à part de la foule des novateurs qui, par la popularité, couraient à la curée des places et de la richesse; et ce fut sans doute là son plus grand moyen de succès.

Mirabeau avait dit de cet homme, non moins extraordinaire peut-être que lui-même : « Il ira loin; car il croit tout ce qu'il dit. » Malgré l'autorité du nom de Mirabeau (*voy.*), nous ne croyons guère plus à la bonne foi de Robespierre qu'à sa philanthropie. A son tour, celui-ci prétendit un jour expliquer sa conduite, en disant : *En révolution, on ne va jamais aussi loin que lorsqu'on ne sait pas où l'on va*. Nous croyons au contraire que, dès le début,

guidé par une ambition et une vanité sans bornes, Robespierre voulut aller aussi loin et s'élever aussi haut que ses forces lui permettraient d'atteindre. Lorsque les événements du 14 juillet (*voy.* Bastille) eurent fait du principe de l'insurrection le mobile du mouvement social qui emportait la France vers de nouvelles destinées, Robespierre jugea sur-le-champ que l'avenir devait être la conquête des hommes qui feraient route avec le plus de persévérance et d'audace sur ces terres inconnues; et, bien loin de partager l'erreur de ceux qui croyaient pouvoir opérer un mouvement rétrograde, ou la confiance de ceux qui se flattaient d'en arrêter le progrès au point marqué par leur amour du bien public ou par les calculs de leur intérêt, il mit tous ses soins à en accélérer l'essor, afin de le faire monter le plus vite possible à son apogée. Il sentit que, pour y réussir, les moyens les plus violents étaient les plus efficaces : aussi, son influence primitive fut-elle tout extra-parlementaire; et, tandis que les grands orateurs de l'Assemblée constituante (*voy.*), appelant le prestige de l'éloquence au secours de la logique, cherchaient à emporter de sages décrets, dans le but d'arriver bientôt à la stabilité constitutionnelle, Robespierre s'adressant sans cesse aux passions populaires, dans un langage digne d'elles, faisait avancer la révolution à coups d'émeutes et d'entreprises subversives de tout ordre.

Il s'en faut, cependant, que son action ait été nulle dans l'assemblée. S'il n'y acquit jamais de considération, s'il n'y exerça qu'une rare influence, plus d'une fois il parvint à jeter le trouble dans ses délibérations; il réussit surtout à s'y faire une place à part, moyen infaillible de se donner de l'importance; or c'était là ce qu'il cherchait avant tout. Dès le 14 juillet, on le vit mettre en avant les propositions les plus exagérées, et demander l'arrestation immédiate de tous les gens suspects. Le 27, il osa provoquer la violation du secret des lettres, en même temps qu'il réclamait la liberté illimitée de la presse. Bientôt après, il s'éleva avec force contre le projet qui attachait à l'exercice du droit électoral une condition pécuniaire, et il demanda le suffrage universel, exempt de toute restriction. Lorsque la nécessité de réprimer enfin les attentats qui bouleversaient tout en France eut décidé l'adoption de la loi martiale, Robespierre, s'y opposant avec force, demanda au contraire l'établissement d'un tribunal dont les membres, choisis au sein de l'assemblée, devraient poursuivre d'office et juger les auteurs de tous les complots dirigés contre la liberté. Ne découvre-t-on pas, sous le voile de cette proposition, l'idée-mère qui, trois ans plus tard, présida au jugement de Louis XVI, par la Convention? Au mois de mai 1790, le fougueux tribun se fit l'apologiste des brigands qui dans les provinces incendiaient les châteaux, et il ne rougit pas de soutenir que les ci-devant nobles, victimes de ces désordres, en étaient eux-mêmes les provocateurs. Le 28 juillet suivant, Robespierre étonna l'Assemblée et dut s'étonner de lui-même, en se joignant à Cazalès (*voy.*) pour repousser une proposition de Mirabeau tendant à faire déclarer le prince de Condé traître à la patrie. Dans une autre occasion, on le vit aussi prendre parti contre la gauche, en faveur du comte de Lautrec, député, dont le royalisme allait jusqu'à l'exaltation. Enfin, lors des débats de la constitution civile du clergé, il proposa une augmentation de traitement pour les vieux ecclésiastiques, et pendant toute la durée de l'Assemblée constituante, il montra un zèle soutenu pour les intérêts du bas clergé.

En revanche, à l'époque des troubles de Nancy, on vit Robespierre s'élever avec force contre la conduite du général Bouillé (*voy.*), et réclamer le châtiment du chef audacieux qui avait réprimé l'insubordination de ses soldats. Partisan zélé de la réforme du code criminel, il demanda que tous les citoyens fussent déclarés aptes à exercer les fonctions de juré, et que l'unanimité des voix fût la condition indispensable de toute condamnation. Il proposait en même temps d'abolir la peine de mort, et d'effacer du code des Français « des lois de sang qui tendaient à altérer le caractère national, à entretenir des préjugés féroces. » De nouvelles mesures répressives contre les ten-

tatives continuelles d'insurrection étant proposées, il les combattit en ces termes : « Tout individu, toute section du peuple étant membre du souverain, attaquer ces individus, ces sections, c'est attaquer le souverain lui-même. » Le 5 avril 1791, il parvint à emporter, contre Mirabeau, l'adoption d'un décret qui interdisait les fonctions de ministre à tout membre de l'assemblée. Le 29 du même mois, impatient de faire passer le pouvoir aux mains des prolétaires, il proposa avec véhémence d'admettre tout Français au service de la garde nationale, et de faire solder par l'état tous ceux qui ne pourraient s'armer et s'équiper à leurs frais. La violence qu'il apporta dans cette discussion fut telle, que l'Assemblée indignée obligea le président à lui retirer la parole. Alors, on l'entendit s'écrier : « Toute demande qui tend à étouffer ma voix est destructive de la liberté ! » Robespierre ayant aussi réclamé l'exercice illimité du droit de pétition et d'affiches, les murs de Paris se couvrirent soudain des placards les plus incendiaires, et chaque jour les autorités constituées se virent assaillies par des réclamations appuyées de rassemblements séditieux. Enfin, dans une des discussions auxquelles donna lieu le régime colonial, il soutint la demande de l'affranchissement immédiat des noirs, de ce cri de proscription en masse contre les blancs : *Périssent les colonies plutôt qu'un principe!*

Cependant, dans les occasions décisives, le courage faisait souvent défaut à la violence de Robespierre. Il ressentit de vives inquiétudes, après la fuite de Louis XVI, au 20 juin 1791, et l'issue incertaine de ce grand événement lui fit craindre de s'être trop avancé*. Mais le dénouement de Varennes lui rendit la tranquillité, et il demanda des couronnes civiques pour ceux qui avaient arrêté la famille royale. Le 23 juin, il soutint, à la tribune, que le roi et la reine devaient être soumis aux formes de la justice ordinaire, la reine n'étant qu'*une simple citoyenne*, et le roi qu'*un fonctionnaire public responsable envers la nation*. Il attaqua en même temps, avec emportement, le principe de l'inviolabilité royale, consacré par la constitution, s'écria que Louis XVI était *un traître* et *un tyran*, demanda le décret d'accusation contre *Monsieur* qui avait franchi la frontière, et s'efforça de faire établir en principe qu'un citoyen pouvait être mis en jugement sans preuves et sur de simples indices. Repoussées avec dégoût et indignation par l'Assemblée, ces propositions furibondes furent accueillies avec enthousiasme par la foule qui encombrait les tribunes et les abords de la salle.

On sait qu'après une captivité de plus de deux mois, Louis XVI (*voy.*), en acceptant la constitution de 1791, recouvra une liberté apparente et même une ombre d'autorité. Éclairés par la discussion, et plus encore par les effrayants progrès de l'esprit révolutionnaire, sur les nombreuses défectuosités de ce pacte inexécutable, ses auteurs les plus sages avaient essayé d'y introduire quelques modifications, dans le but de garantir l'indépendance du pouvoir exécutif. « On doit être content, s'écrie Robespierre, après cette imparfaite révision, de tous les changements qu'on a obtenus de nous; que du moins on nous assure la possession des débris de nos premiers décrets ! Si on peut encore attaquer notre constitution, après qu'elle a déjà été altérée deux fois, que nous reste-t-il à faire? reprendre nos fers ou nos armes ! » La désignation personnelle des auteurs de cette révision, Barnave, Le Chapelier, Adrien Duport, Thouret, Malouet, Tronchet, désignation accompagnée d'invectives et de menaces, fit voir que déjà Robespierre s'était investi du rôle de proscripteur. Le 13 septembre, Louis XVI vint, au sein de l'Assemblée, prêter serment de fidélité à la constitution. Tandis que les députés en masse saluaient le monarque des plus vives acclamations, et quittaient leurs places pour le reconduire dans son palais, les spectateurs des tribunes et la multitude qui attendait au dehors, faisaient irruption dans la salle des séances, s'empa-

(*) Lorsqu'après la fuite du roi, au mois de juin 1791, on commença à agiter dans les conciliabules jacobins la question de la république, dans une de ces réunions où Brissot et Péthion mettaient en avant ce parti, Robespierre leur demanda sur le ton de l'ironie : « *Qu'est-ce que c'est qu'une république ?* » (Mémoires du général La Fayette, t. IV).

raient de Robespierre et de Péthion, les couronnaient de feuilles de chêne et s'attelaient à leur voiture pour les traîner en triomphe, en s'écriant : « Voilà les amis du peuple! voilà les défenseurs de la liberté! »

Au terme des décrets de l'Assemblée constituante, aucun de ses membres ne pouvait faire partie de l'Assemblée législative (*voy.*), appelée à la remplacer. Robespierre avait été l'un des plus ardents provocateurs de cette mesure qui devait tout compromettre, et qui bientôt perdit tout. Notons que ce fut le résultat d'une coalition de la droite avec l'extrême gauche, et le premier exemple de ces accouplements monstrueux qui n'ont jamais produit que des effets déplorables. Déjà, depuis plusieurs mois, titulaire de la place d'accusateur public près le tribunal criminel de Paris, Robespierre entra en fonctions, après la clôture de l'Assemblée. Son passage dans cette carrière, stérile pour son ambition, n'a pour ainsi dire pas laissé de traces, et ce ne fut pour lui qu'une sorte d'interrègne. Aussi, dès le mois d'avril 1792, se démit-il de cette charge subalterne. La tribune parlementaire lui étant fermée, ce fut à celle des Jacobins (*voy.*) qu'il alla chercher de nouveaux succès et une influence renouvelée. Cette influence appartenait, dans l'Assemblée législative, au parti dont Brissot était le chef ostensible, et les grands orateurs Vergniaud et Guadet (*voy.*) les puissants organes. Robespierre sentit sur-le-champ que, pour ne pas voir sa popularité débordée par celle de ces éloquents révolutionnaires, le meilleur parti pour lui était de se poser comme leur adversaire politique. La question de la guerre avec l'empereur d'Allemagne fut le terrain sur lequel il appela d'abord le débat entre lui et les girondins (*voy.* ce nom). Ceux-ci voulant la guerre, il se déclara pour la paix. Nous avons dit au dernier art. cité de quels prétextes ou de quels intérêts il couvrit son opposition. Brissot et ses amis tendaient évidemment à l'abolition du système monarchique. Se faisant un bouclier de l'austérité de ses principes et de l'inviolabilité de ses serments, Robespierre publie une feuille ayant pour titre *le Défenseur de la constitution*, dont il parut 12 n^os^ du mois d'avril au mois d'août 1792. Au 20 juin, il observa la plus stricte neutralité entre la cour et la populace; au 10 août (*voy.*), il ne prit aucune part à l'action; mais à peine fut-elle décidée contre la royauté, que Robespierre courut à la Commune (*voy.*) et s'y empara de la haute direction des affaires. Orateur de cette autorité illégale et usurpatrice, il vint, au nom du peuple, sommer l'Assemblée législative de dissoudre l'administration du département de Paris, entachée de royalisme, et de livrer à un tribunal extraordinaire les complices de Louis XVI, et tous ceux qui, au 10 août, avaient combattu pour la tyrannie. Nommé président de ce tribunal, établi par décret du 17, il se récusa, comme en ayant lui-même provoqué la formation. Aucun indice ne décèle sa participation aux massacres qui souillèrent les premières journées de septembre : on ne peut croire pourtant qu'il s'y soit opposé, ni qu'il les ait hautement improuvés, puisque les élections à la Convention nationale (*voy.*) se firent à Paris sous ces sanglants auspices, et que le nom de Robespierre fut le premier qui sortit de l'urne électorale.

A l'ouverture de cette assemblée, qu'il devait opprimer jusqu'à la mort, Robespierre n'y jouit pas, à beaucoup près, d'un crédit égal à celui des députés girondins. Les honneurs de la présidence échurent d'abord à Péthion, son concurrent en popularité, et qui, à dater de ce jour, trouva en lui un adversaire implacable. Faut-il attribuer au dépit que Robespierre ressentit de cette préférence, sa morne impassibilité, au milieu du mouvement d'enthousiasme irréfléchi qui, dès la première séance conventionnelle, entraîna la proclamation de la république? A côté de cette déclaration, Marat (*voy.*) plaça bientôt, dans sa feuille incendiaire, la demande d'une dictature momentanée. Les amis de Robespierre tâtèrent l'opinion en le désignant, sous main, comme le seul homme que sa vertu éprouvée permît d'élever sans péril à cette dignité; quoique mystérieuse, cette révélation amena les premiers troubles qui, dès le 24 sept., éclatèrent au sein de la Convention, et d'où sortit, un mois plus tard,

la fameuse accusation formulée par Louvet (*voy.*) contre Robespierre. Les longs développements de cette véhémente catilinaire se trouvaient résumés en ces dernières paroles : « Robespierre, je t'accuse d'avoir, autant qu'il était en toi, méconnu, avili, persécuté les représentants de la nation, et fait méconnaître et avilir leur autorité. Je t'accuse de t'être continuellement produit comme un objet d'idolâtrie, d'avoir souffert que, devant toi, on te désignât comme le seul homme vertueux en France qui pût sauver le peuple, et de l'avoir fait entendre toi-même; je t'accuse enfin d'avoir évidemment marché au suprême pouvoir. » Nous avons montré autre part (T. XII, p. 491) par quelle savante tactique Robespierre sut faire tourner à son avantage cette attaque prématurée, et combien sa popularité et son crédit sur l'assemblée s'accrurent par cette épreuve, où il avait paru devoir succomber. Il trouva bientôt un moyen d'y ajouter encore.

Le 30 nov., des pétitionnaires entendus à la barre ayant réclamé avec force contre la rareté et la cherté des subsistances, Robespierre déclara que la détresse publique devait être attribuée aux machinations de l'aristocratie, dont la cause était au Temple; il demanda donc que *Louis Capet* fût jugé sur-le-champ, que *sa femme* fût traduite au tribunal criminel, et que leur fils restât enfermé jusqu'à la paix. Il s'écria qu'il ne s'agissait pas d'un acte juridique, mais d'une mesure de salut public, d'un acte *de providence nationale;* que Louis XVI n'était point *un accusé*, mais *un roi détrôné;* que les membres de la Convention n'étaient point des juges, mais des hommes d'état; et il termina enfin cette harangue, dont chaque mot était un coup de poignard, par ce cri régicide : « Il faut que Louis meure, parce qu'il faut que la patrie vive ! » Le procès fut aussitôt entamé; Robespierre en régla la marche, en détermina l'issue. Son vote sur la question capitale ne fut que le corollaire sententieux et implacable de sa première argumentation. Enfin, il affecta de reproduire en tout le rôle de Brutus sacrifiant César à la liberté de Rome.

Dans la séance même du fatal 21 janvier, on entendit Robespierre reproduire avec une fausse chaleur le vœu de l'abolition de la peine de mort. A cette époque eut lieu une tentative de fusion entre les divers partis qui divisaient l'assemblée; leurs chefs entrèrent ensemble au Comité *de défense générale*, précurseur du Comité de salut public, et l'on y vit figurer à la fois Robespierre et Brissot, Danton et Vergniaud; mais de ce contact passager sortit bientôt l'antagonisme le plus haineux. Une rupture définitive, préparée par l'échauffourée du 10 mars, éclata à la fin du même mois, et, le 28, Robespierre déclara à la tribune qu'il ne pouvait plus siéger dans une commission où régnait l'esprit le plus contre-révolutionnaire. La défaite, et ensuite la défection de Dumouriez servit de prétexte à cette déclaration, qui compromettait à la fois et les chefs de la Gironde, adversaires politiques de Robespierre, et Danton son rival. Dès lors, la Convention fut divisée en deux camps ennemis, la Montagne conspira ouvertement contre la droite, et des hostilités croissantes chaque jour furent, pendant deux mois, les préludes de la catastrophe du 31 mai (*voy.* T. XII, p. 495). Nous nous abstiendrons de tout détail sur la chute des autres factions qui tombèrent successivement sous les coups de Robespierre, et dont la défaite livra au Comité de salut public (*voy.*) un pouvoir dont cet homme fut le chef réel, jusqu'à ce qu'il voulût en être le chef titulaire (*voy.* DANTON, HÉBERTISTES, JACOBINS); nous nous bornerons à exposer rapidement, d'après les meilleurs documents historiques, la marche que suivit Robespierre dans le but d'arriver à des résultats si prodigieux. Pour une foule de gens, « Robespierre n'est pas encore jugé. » Sans prétendre expliquer sa conduite, nous croyons pouvoir essayer de faire comprendre son caractère.

Robespierre eut des opinions plutôt que des principes, et des penchants plutôt que des convictions. Le sentiment de personnalité vaniteuse et jalouse, qui fut le trait essentiel de son caractère, devint le mobile de toute sa conduite. La première ambition du despote naissant fut celle des succès de tribune; cette

ambition se changea en haine furieuse contre ceux qui l'écrasaient de la supériorité de leurs talents, et parce qu'il ne pouvait les égaler, il se laissa entraîner à les proscrire. « Il eût composé avec ceux qui n'auraient manqué que de patriotisme, jamais avec ceux qui auraient manqué de respect à son talent. Content d'avoir cru faire renaître chez les Français l'éloquence athénienne, d'être devenu le rival de Démosthène et d'Eschine, peut-être ne fût-il pas devenu celui de Marius et de Sylla. Il se fit tyran par impuissance d'être autre chose*. » Quand, après sa victoire au 31 mai, et l'opposition insurrectionnelle qui se développa dans presque toute la France contre les résultats de cette journée, la tyrannie devint pour Robespierre une sorte de nécessité et une condition impérieuse d'existence personnelle, son grand art fut de lier la conservation de cette existence et le succès de ses desseins ambitieux au triomphe de la cause révolutionnaire. On ne saurait méconnaître que, dans l'accomplissement de cette tâche, il ait fait preuve d'une habileté peu commune; sans doute ses moyens furent odieux, puisqu'il ne crut pas acheter trop cher le succès en le payant par le crime : Dieu nous garde de justifier la mémoire d'un pareil homme! selon nous, cependant, il ne serait pas moins injuste de prétendre que chez lui la soif du sang fût un penchant instinctif, comme chez ces tigres à face humaine appelés Carrier, Joseph Lebon, Maignet, Collot-d'Herbois et Billaud-Varennes (*voy.*). Son crime, à lui aussi, ce fut de ne voir dans les hommes que des chiffres, et de les sacrifier sans pitié aux calculs de sa politique. Or, si l'on recherche avec attention, à travers le fracas des troubles civils et parlementaires, les développements de cette politique, on demeurera convaincu qu'elle tendit constamment à la réorganisation de l'ordre social, par le rétablissement du principe de l'unité dans le pouvoir ; Robespierre aspirait, pour lui ou pour un autre, au gouvernement d'un seul. *Il faut une volonté une*, écrivait-il dans une note trouvée chez lui après sa mort*. Il marcha avec persévérance vers ce but, depuis la chute des girondins qui lui eussent toujours fait obstacle. Pour les perdre, il prétendit que leur présence dans l'assemblée y entretenait des divisions qui ne permettraient jamais l'achèvement de la constitution républicaine promise à la France. Cette constitution fut en effet *bâclée* en un instant après leur départ ; mais à peine eut-elle été décrétée par la Convention asservie, et acceptée par des simulacres d'assemblées primaires, que Robespierre fit couvrir d'un voile sacré et replacer dans l'arche ces tables d'une loi dérisoire à force d'absurdité, et que, par l'organisation du gouvernement révolutionnaire, il mit à l'ordre du jour *la force* en même temps que *la terreur*.

Ce fut dans les derniers jours de l'année 1793 que ce redoutable principe fut proclamé par lui à la tribune. A cette époque, toutes les révoltes de l'intérieur avaient été comprimées par la violence; mais deux factions embarrassaient encore à Paris la marche du pouvoir : au 31 mai, Robespierre s'était servi de la Commune pour décimer la Convention ; huit mois après, il chercha dans la société des Jacobins son point d'appui contre cette même Commune, qui prétendait rivaliser de puissance avec le Comité de salut public. Ses chefs avaient érigé l'athéisme en dogme, et associé, par une surprise, la Convention à cette consécration impie. Bien loin d'y prendre part, Robespierre l'accueillit d'abord avec dégoût, et il ne tarda pas à en manifester une profonde horreur (*voy.* T. XV, *p.* 211). A l'athéisme, à l'immoralité prêchés par Anacharsis Clootz, Hébert et Chaumette, Robespierre opposa, théoriquement du moins, la vertu, la justice et la probité ; il flétrit du nom d'*enragés* et d'*ultrà-révolutionnaires* les chefs de la Commune et du club des Cordeliers ; il poursuivit en même temps, sous le nom d'*indulgents* et de *corrompus*, Danton et ses amis ; et, pour venir à bout de ces deux partis rivaux, il eut l'art de faire attaquer l'un par l'autre. Ayant déblayé le terrain sur lequel il voulait asseoir son trône dicta-

(*) *Rapport de Courtois à la Convention nationale*, au nom de la commission chargée de l'examen des papiers trouvés chez Robespierre.

(*) Même rapport. — Pièces justificatives, n° 44.

torial, il alla attaquer au sein de la société des Jacobins le faible reste des influences municipales, et il parvint enfin à détruire, dans ce foyer permanent d'insurrections, jusqu'au principe insurrectionnel. Sous le titre de maire et d'agent national de la Commune de Paris, Fleuriot-Lescot et Payan ne furent en effet que des commis de salut public ; Robespierre, âme du comité omnipotent, était ainsi, de fait, le suprême directeur du gouvernement révolutionnaire, c'est-à-dire le maître de la France... Louvet avait donc eu raison.

Cependant, une si haute situation était essentiellement précaire, jusqu'à ce qu'elle fût légalement reconnue par le peuple français, consacrée par l'adhésion explicite de la Convention, et surtout des membres du comité qui partageaient nominalement le pouvoir avec le dictateur. Ce fut à ce dernier pas, le plus difficile à faire, que le pied lui manqua. Avant d'arriver à ce dénouement si imprévu et si miraculeux, arrêtons-nous un moment pour considérer la nature des moyens, agents de l'élévation de Robespierre, et causes de sa chute.

A l'époque de ses débuts, orateur du troisième ordre, tout au plus, sa parole resta toujours bien au-dessous de celle de Mirabeau, Barnave, Maury, Cazalès, Duport, Vergniaud, Guadet et même Danton : sa manière était à la fois lourde et prétentieuse. Embarrassé et vague dans ses exordes, il était faux et diffus dans ses développements ; il mettait les déclamations à la place des mouvements oratoires, et remplaçait l'enthousiasme par l'exagération ; enfin, il était prodigue de ces lieux communs à l'usage du mauvais goût et des instincts révolutionnaires ; mais ce dernier vice devenait pour lui un puissant moyen d'action auprès des masses populaires, des tribunes, des clubs et des députés qui partageaient ses opinions. Quant à ses adversaires politiques, s'il réussit à vaincre si souvent sur le terrain de la discussion ceux qui lui étaient le plus supérieurs par leurs moyens oratoires, c'est qu'il ne les attaquait jamais que vers la fin d'une séance, lorsqu'ils étaient épuisés par les efforts de leur éloquence, et que la fatigue de l'assemblée ne laissait presque plus de place à son attention. C'était à ce moment que, par quelques mots impérieux, Robespierre savait ramener à lui cette attention et faire prendre au débat une face toute nouvelle. S'attachant alors au seul point de la question où ses adversaires s'étaient montrés vulnérables, il les harcelait par les traits les plus incisifs, les accablait quelquefois sous une série d'arguments sans réplique, et ne les abandonnait que lorsque l'heure de la clôture et les dispositions finales de l'auditoire lui avaient assuré la conquête du dernier mot et le gain de la journée. Cette tactique ne lui valut jamais un succès plus éclatant et plus funeste que celui qu'il obtint à la fin de la séance néfaste du 31 mai. Interrompu, dans une verbeuse et monotone déclamation par Vergniaud, qui lui cria : *Concluez donc !* il écrasa le grand orateur sous ces foudroyantes paroles : « Oui, je vais conclure, et contre vous ! contre vous, qui après la révolution du 10 août, avez voulu conduire à l'échafaud ceux qui l'ont faite ! contre vous, qui n'avez cessé de provoquer la destruction de Paris ! contre vous, qui avez voulu sauver le tyran ! contre vous, qui avez conspiré avec Dumouriez ! contre vous, qui avez poursuivi avec acharnement les mêmes patriotes dont Dumouriez demandait la tête ! contre vous, dont les vengeances criminelles ont provoqué ces mêmes cris d'indignation dont vous voulez faire un crime à ceux qui sont vos victimes ! Eh bien ! ma conclusion, c'est le décret d'accusation contre les complices de Dumouriez et ceux qui sont désignés par les pétitionnaires ! » — En cette journée, Cicéron fut vaincu par Catilina ; Vergniaud se tut, et il ne reprit la parole que devant le tribunal révolutionnaire.

On ne saurait le méconnaître : le talent de Robespierre avait remarquablement grandi au milieu de ces luttes. Ses nombreux rapports, au nom du Comité, sur toutes les questions d'intérêt général, indépendamment de cette hauteur et de cet ensemble de vues qui n'appartiennent qu'à l'homme d'état, offrent souvent ces précieuses qualités de style qui caractérisent l'orateur. Parmi ces documents historiques, qui sont aussi des

monuments littéraires, nous citerons les rapports du 27 brumaire an II, *sur la situation politique de la République;* du 5 nivôse, *sur les principes du gouvernement révolutionnaire*; du 18 pluviôse, *sur les principes de morale politique qui doivent guider la Convention dans l'administration de la République;* et enfin du 18 floréal, *sur les rapports des idées religieuses et morales avec les principes républicains et sur les fêtes nationales*. OEuvre très étendue, et prolégomènes du fameux décret par lequel la Convention déclara, au nom du peuple français, qu'elle reconnaissait « l'existence de l'Être suprême et l'immortalité de l'âme, » ce dernier rapport surtout obtint un succès d'enthousiasme, où l'amour-propre de Robespierre ne trouva pas moins son compte, que son ambition révolutionnaire. L'adulation inventa de nouvelles formules pour louer dignement l'ouvrage et l'auteur. Des lettres nombreuses trouvées parmi les papiers de celui-ci, attestent ce concours d'hommages, tribut du fanatisme ou de la peur. Qu'on juge à quel point dut en être enivré l'orgueil de l'homme chez qui l'on disait qu'*il ne fallait plus qu'un seul homme d'esprit en France!*

Alors, plus qu'à aucune autre époque, Robespierre dut croire qu'il touchait enfin au but de tous ses vœux; alors aussi, la France put se flatter de voir un régime plus doux succéder au régime de fer qui l'accablait depuis deux ans; et ce changement de système, cette résurrection sociale, elle ne l'attendait que de Robespierre. Beaucoup de considérations semblaient justifier cette espérance, et l'on ne doute plus guère aujourd'hui qu'elle n'eût un fondement réel dans les dispositions de celui sur qui elle reposait. En effet, si, dans le grand ensemble du système révolutionnaire, Robespierre avait paru atteindre au dernier degré d'exagération; si, le 5 nivôse an II, on l'avait entendu s'écrier : « Le gouvernement révolutionnaire doit aux bons citoyens toute la protection nationale; il ne doit aux ennemis du peuple que la mort! » Loin d'étendre ce vœu de proscription à des catégories tout entières, souvent il avait soutenu un principe favorable aux exceptions. Ainsi dans la séance du 3 oct. 1793, il fit écarter le décret d'accusation proposé à l'égard de 73 députés signataires d'une protestation contre les événements du 31 mai; ainsi, le 26 frimaire, il défendit aux Jacobins les prêtres dont l'exclusion en masse de la société était demandée à grands cris; ainsi, plus tard, on le vit, à la Convention, soustraire aux dispositions de la loi dite *des suspects* les anoblis par charges de finance, et s'opposer à la proscription des 8,000 signataires de la pétition contre les auteurs des troubles du 20 juin 1792. Malgré les efforts de ses collègues du Comité, il faisait maintenir le principe de la liberté des cultes; enfin, s'élevant avec force contre la propagande révolutionnaire, à l'extérieur de la France, il dénonçait la perfidie *prussienne* de ces hommes qui voulaient *la république*, ou plutôt l'*incendie universel.* « Les deux extrêmes, disait-il, le 5 nivôse, à la Convention aboutissent au même point. Soit en-deçà, soit au-delà du but, le but est également manqué. »

Ces actes et ces paroles signalent assez la tendance de Robespierre vers un meilleur ordre de choses. Mais en même temps qu'il se ménageait des auxiliaires pour accomplir cette nouvelle mission, il se créait des ennemis qui devaient en contrarier le succès. Placé dans une fausse position par sa participation ancienne et toute prépondérante au système que maintenant il voulait détruire, et par les nouveaux intérêts qui le poussaient à cette destruction, ses projets pour l'avenir ne pouvaient se réaliser qu'en soulevant contre lui le poids énorme des récriminations du passé. Forcé d'en racheter les accablants souvenirs, en livrant, en expiation, le sang des plus fougueux promoteurs des excès révolutionnaires, il ne pouvait signaler en eux des coupables, sans trouver aussitôt en eux des accusateurs. La solidarité du crime l'unissait d'un lien exécrable aux féroces exécuteurs des mesures acerbes prescrites par le Comité de salut public, aux ordonnateurs de ces mêmes mesures dont l'esprit et l'ensemble avaient reçu le baptême ineffaçable de son nom. Quelque-

fois, il avait tenté de modérer, quant aux faits, l'application des principes posés par lui-même. Mais qu'arrivait-il alors? c'est que les agents du Comité, déroutés par ces démonstrations contradictoires, les signalaient comme des anomalies inexplicables et pernicieuses dans la marche gouvernementale. Avec ces anciens complices, qu'il fallait transformer en criminels, Robespierre avait encore en tête une autre classe d'hommes plus redoutables que les premiers, parce qu'ils étaient moins odieux : c'étaient les amis de Danton, débris de son parti restés seuls debout après sa chute, et d'autant plus dangereux pour Robespierre, qu'à un profond ressentiment de la mort de leurs chefs, quelques-uns unissaient un talent remarquable, et que, chez tous, l'attente de la proscription avait fait naître l'énergie de la peur. Parmi eux, on distinguait surtout Tallien, Legendre, Thuriot, Guffroy, Lecointre de Versailles, Merlin de Thionville, Barras, Fréron, Fouché, Rovère et les deux Bourdon (*voy.* la plupart de ces noms). Aux traces de chacun de ces hommes, appelés depuis *les thermidoriens*, Robespierre avait attaché des espions qui les suivaient partout et lui rendaient compte, jour par jour, de leurs moindres démarches *.

Tel était l'état des choses et la disposition des esprits, lorsqu'au mois de mai 1794, Robespierre prononça son fameux rapport *sur la reconnaissance* de l'Être suprême par le peuple français. Une fête solennelle, destinée à consacrer cette mémorable déclaration, fut ordonnée par décret, et la célébration en fut fixée au 20 prairial (8 juin 1794). Robespierre voulut que cette solennité fût un grand événement national; il en fit, en quelque sorte, le sacre de son autocratie républicaine. En ce jour, où, croyant marcher vers le trône, il fit en effet un premier pas vers l'échafaud, il n'oublia rien de ce qui pouvait lui faire une place à part et l'élever au-dessus de ses égaux. Nommé pour la seconde fois, et à l'unanimité, président de la Convention, cet étrange tribun n'avait jamais consenti à souiller son costume par l'adoption des insignes révolutionnaires; jamais le hideux bonnet rouge ne s'était posé sur sa tête poudrée à blanc. Sa mise, toujours soignée, était, le 20 prairial, d'une élégance recherchée et qui rappelait les traditions de l'ancien régime; un ciel sans nuages, toutes les pompes du printemps ajoutaient encore à l'éclat de cette journée. Placé au haut d'une estrade adossée au palais des Tuileries, Robespierre, qui tenait à la main un bouquet d'épis et de fleurs, prononça un discours où, au nom du peuple français, il rendit hommage au Créateur de l'univers, père de la race humaine. Puis, ayant mis le feu à un groupe élevé au milieu du grand bassin circulaire du jardin, et qui représentait les figures enchaînées de l'Athéisme, de l'Ambition, de l'Égoïsme et de la Discorde, sur la ruine desquelles on vit apparaître la statue de la Sagesse, le triomphateur débita une seconde harangue qui, comme la première, fut couverte d'acclamations. Marchant ensuite à la tête de la Convention, et fort en avant de ses collègues, il se rendit, aux sons d'une musique militaire, dans l'enceinte du Champ-de-Mars, où des jeux étaient préparés.

Cette journée, où il y eut relâche pour l'échafaud, aurait laissé l'espérance au fond des cœurs, si, après des paroles vraiment éloquentes et dignes de la grandeur du sujet, Robespierre n'eût ramené l'effroi dans les âmes, en terminant son second discours par ces mots trop significatifs dans une bouche comme la sienne : « Peuple, livrons-nous aujourd'hui, sous les auspices de la Divinité, aux justes transports d'une pure allégresse! *demain, nous combattrons encore les vices et les tyrans;* nous donnerons au monde l'exemple des vertus républicaines, et ce sera l'honorer encore. » Les dispositions menaçantes que révélaient ces paroles, s'accrurent soudain des démonstrations hostiles de plusieurs députés, qui, indignés de la contenance orgueilleuse du héros de la fête, lui prodiguèrent des sarcasmes dont l'expression arriva jusqu'à son oreille. Parmi eux, Bourdon de l'Oise et Lecointre de Versailles, qui marchaient immédiatement derrière lui, se montrèrent les plus animés. On prétend même

(*) *Voir*, dans le *Rapport de Courtois*, pièces justificatives nos 50 et 51, les comptes rendus de ces agents à Robespierre.

qu'en cette occasion, Fouché oublia sa prudence ordinaire.

Le 22 prairial, surlendemain de la fête de l'Être suprême, Couthon (*voy.*) parut à la tribune de la Convention nationale, et, au nom du Comité de salut public, il y donna lecture d'un projet de loi portant réorganisation du tribunal révolutionnaire. Dans ce projet ultrà-draconien, et le code le plus affreux qui soit jamais sorti de la pensée humaine, la peine de mort était écrite à chaque ligne, toute garantie était enlevée à l'innocence, et la loi tout entière se résumait dans cette disposition internale : « La loi donne pour défenseurs aux accusés patriotes des jurés patriotes; elle n'en accorde point aux conspirateurs. » La stupeur de l'assemblée accueillit cette lugubre déclaration. Ruamps, député montagnard, rompant le premier le silence, eut le courage de s'écrier : « Si une telle loi était adoptée sans discussion, il ne resterait plus qu'à se brûler la cervelle au pied de la tribune ! » Lecointre demanda l'ajournement; mais Robespierre, jouant la surprise et l'indignation, exigea que la loi fût discutée sans désemparer; et tel était encore son ascendant sur ce tremblant sénat qu'avant la fin de la séance, elle fut votée à une immense majorité. La nuit, cependant, porta conseil. Les dantonistes remarquèrent que la disposition en vertu de laquelle la Convention en masse, les deux comités, les représentants en mission, et même l'accusateur public, pouvaient traduire qui bon leur semblerait par-devant le tribunal révolutionnaire, ne faisait point d'exception en faveur des députés; ils ne doutèrent pas dès lors qu'une pareille latitude ne dût leur enlever le privilége d'inviolabilité dont jusque-là ils n'avaient pu être dépouillés que par décret; et, à l'ouverture de la séance du 23, Bourdon de l'Oise demanda que cette restriction fût consacrée d'une manière explicite. C'était récuser la loi dans son principe, en mettant à nu l'intention qui l'avait dictée. Mais comment, avec quelque chance de succès, avouer une intention si menaçante pour la vie de chacun de ceux qui étaient appelés à en juger? Il ne restait plus qu'à masquer par un faux-fuyant une manœuvre déconcertée, et, ce faux-fuyant, Merlin de Douai le fournit, en faisant adopter l'ordre du jour, motivé sur le droit exceptionnel attaché au caractère de représentant du peuple.

Mais Robespierre, qui perdait ainsi tout le profit d'une mesure dont il attendait la perte de ses ennemis, ne put maîtriser la fureur que fit naître en lui ce revirement d'opinion et ce premier essai de résistance à ses volontés despotiques. Le lendemain de cet échec, quelques députés ayant hasardé de timides observations sur les dispositions les plus alarmantes de la loi du 22, il éclata en menaces contre ceux qui prétendaient arrêter le cours de la justice nationale, et, se livrant aux récriminations les plus acerbes, il les traita de *calomniateurs* et d'*intrigants*, « qui voulaient diviser la Convention nationale pour se mettre à la tête d'un parti. » Bourdon ayant vivement réclamé contre cette accusation qui allait directement à son adresse, « *Je n'ai pas nommé Bourdon*, s'écria Robespierre : *malheur à qui se nomme !* » Incidemment adjoint à ce débat, Tallien est en butte aux mêmes invectives, et, contre lui, Billaud-Varennes apporte à Robespierre le secours de sa parole brutale et sanguinaire; il dit que Tallien « appuie le crime par le mensonge; » l'assemblée se tait, la loi du 22 prairial est ramenée à ses termes primitifs, et, du 24 de ce mois au 9 thermidor, en 45 jours, elle fait, à Paris, 1,285 victimes, tandis qu'il n'en avait péri que 577 depuis le mois de mars 1793, époque de l'établissement du tribunal révolutionnaire.

Pour rendre plus formidable et plus accélérée l'action de ce tribunal, le personnel en fut renouvelé en partie, et considérablement augmenté. Quatre vice-présidents furent adjoints à son chef, le farouche Dumas, et l'on donna 4 substituts à l'accusateur public Fouquier-Tinville (*voy.*); on porta à 12 le nombre des juges, et à 50 celui des jurés. Parmi eux, Robespierre plaça toutes ses créatures : Duplaix, menuisier, son hôte, dont le fils était son secrétaire, et, prétend-on, la fille sa maîtresse; Nicolas, son imprimeur; son perruquier, son cordonnier, son tailleur, etc. Plusieurs de

ces hommes l'accompagnaient ou le suivaient dans ses promenades; armés de gros bâtons, ils veillaient à sa sûreté, et on les appelait les *gardes du corps de Robespierre*. — Dans son mémorable rapport du 18 floréal, où il consacrait par d'éloquentes paroles le dogme de l'immortalité de l'âme, Robespierre avait dit : « Malheureux qui expirez sous les coups d'un assassin, votre dernier soupir est un appel à la justice éternelle ! *L'innocence sur l'échafaud fait pâlir le tyran sur son char de triomphe*. Aurait-elle cet ascendant, si la tombe égalait l'oppresseur et l'opprimé ? » — Et l'homme qui avait parlé ainsi était l'auteur de l'infâme loi du 22 prairial, l'apologiste, le patron de l'exécrable tribunal révolutionnaire ! Pour rendre le contraste encore plus frappant, l'un des membres de ce tribunal, le jeune Vilatte, ami, confident, agent intime de Robespierre, a écrit sur lui, plusieurs mois après sa chute, le passage suivant : « Robespierre lui-même, paraissant enfin ouvrir les yeux sur tant de calamités publiques, semblait de bonne foi résolu à arrêter le torrent dévastateur. L'histoire mettra en problème s'il n'en excitait pas sourdement l'action, à dessein d'avoir le suprême mérite, aux yeux de la nation, d'être le dieu libérateur qui, seul, fermerait l'abime de la destruction, et ramènerait les hommes aux espérances du bonheur. » (*Causes secrètes sur la révolution du 9 thermidor*). Cette explication, paradoxale en apparence, mais, selon nous, péremptoire, des motifs réels de la conduite de Robespierre, est encore confirmée par ces paroles d'un député thermidorien, de Courtois, rapporteur de la commission chargée d'inventorier les papiers trouvés chez Robespierre. « Tout étant détruit, et la confiance publique ayant préparé pour lui-même une révolution favorable, il voulait paraître tout à coup, comme le rayon vivifiant après l'orage, comme la divinité bienfaisante qui descend pour sauver le monde près de sa perte. » (*Rapport de Courtois*, etc. p. 31.)

« Le génie, avait un jour dit Robespierre, consiste moins à former des plans hardis, qu'à calculer les moyens qu'on a de les exécuter. » Le sien, en effet, n'était que celui de l'intrigue en grand ; mais ce génie, qui l'avait toujours si bien servi, lui manqua au moment critique. Telle était la bizarrerie de la situation définitive où les circonstances avaient placé Robespierre que, pour réaliser son plan, qui était bien de mettre un terme aux rigueurs du système révolutionnaire, il se voyait obligé d'en exagérer momentanément l'application. Cet antagonisme entre la fin et les moyens, pouvait le perdre, et le perdit en effet, lorsqu'il semblait toucher au succès.

Quelques explications sont nécessaires pour l'intelligence de cette catastrophe à laquelle arrive notre récit.

Réduit à *onze membres* par la mort de Hérault de Séchelles (*voy.*), qui n'y avait pas été remplacé, le Comité de salut public voyait à sa tête Robespierre, Couthon et Saint-Just, directeurs suprêmes des affaires, et que l'on nommait *les gens de la haute-main*. Avec moins d'influence et des prétentions égales, venaient ensuite Billaud, Collot et Barère (*voy.* tous ces noms), plus odieux encore à l'opinion ; Jean-Bon Saint-André et Prieur de la Marne étaient toujours en mission. Quant à Carnot, Prieur de la Côte-d'Or et Robert Lindet, appelés *les gens d'examen*, ils s'occupaient exclusivement, le premier, de la direction de la guerre, les deux autres, de l'administration intérieure, et tous trois rendaient les plus grands services ; mais comme ils étaient appelés à délibérer sur les questions d'intérêt général, c'était de leurs voix que dépendait la majorité entre les deux factions rivales. Une lutte insensée de Saint-Just contre Carnot, le despotisme avec lequel Robespierre prétendait imposer à ses collègues sa direction personnelle, firent enfin passer les gens d'examen du côté du triumvirat subalterne. L'inauguration d'une royauté théocratique essayée par Robespierre à la fête de l'Être suprême, la découverte des jongleries mystiques dont la maison de Catherine Théot (*voy.* dom Gerle) était le théâtre et dont le héros mystérieux était Robespierre, *Verbe divin de cette mère de Dieu, oint du Seigneur, vengeur céleste appelé à renverser les idoles de pierre et de bois et à lancer la foudre*

*vengeresse sur les Titans orgueilleux**; les injonctions itératives de Robespierre aux deux comités pour obtenir le sang des amis de Danton, injonctions plusieurs fois repoussées; enfin les querelles qui surgirent de toutes ces causes réunies amenèrent, non la démission, mais la retraite de Robespierre. A dater de la fin de prairial, il cessa de paraître au Comité de salut public, et pendant les six semaines qui s'écoulèrent de là jusqu'au 9 thermidor, il ne s'y montra qu'une seule fois. Cette entrevue, dont les motifs étaient en apparence conciliatoires, ne fit qu'ajouter à l'aigreur des deux partis. Le vieux Vadier, membre le plus influent du Comité de sûreté générale, avait, pour ainsi dire, jeté le gant à Robespierre dans son fameux rapport sur la conspiration dévote de Catherine Théot, prononcé le 27 prairial à la tribune de la Convention**. Amar, Voulland, Louis du Bas-Rhin, Jagot, qui menaient le Comité de sûreté générale, firent cause commune avec Billaud, Collot et Barère; la veille encore tous collègues et émules de Robespierre, au commencement de messidor, ils étaient ses implacables ennemis, et, entre eux, il ne s'agissait plus déjà de suprématie de pouvoir, mais d'incompatibilité d'existence.

Quatre mois plus tôt, Robespierre avait réussi à perdre l'une par l'autre, et simultanément, la faction d'Hébert et celle de Danton, les *enragés* et les *indulgents*. Aujourd'hui, la situation était bien changée. Loin de parvenir à mettre aux prises les forcenés des deux comités, il ne tarda pas à se convaincre qu'un danger commun avait réuni contre lui ces deux partis opposés. Ils ne constituaient pas cependant par leur nombre la majorité de la Convention : elle appartenait à ces hommes inactifs et domptés par la peur, qui siégeaient au centre de la salle et formaient ce qu'on appelait *la plaine*. Le meilleur moyen, pour Robespierre, de les gagner à sa cause était de prévenir auprès d'eux les accusations de ses ennemis, de les accuser eux-mêmes de vouloir le perdre en lui attribuant de chimériques projets de nouvelles proscriptions. Il ne porta pas cette question irritante à la tribune nationale; mais il ne cessa, pendant plus d'un mois, de l'agiter à celle des Jacobins, dont l'appui, comme homme d'exécution, lui devenait plus que jamais nécessaire. Là, chaque soir, il venait se poser en victime patriotique de la calomnie acharnée, selon lui, à lui imputer des vues ambitieuses, des projets liberticides qu'il avait cependant en horreur. Ces démonstrations de sa part avaient pour stimulant l'envoi quotidien de lettres anonymes, où on lui prodiguait les noms les plus odieux, où on lui annonçait une mort prochaine par l'assassinat ou sur l'échafaud. Ces menaces, ces injures produisaient chez lui tantôt l'exaltation, tantôt l'abattement; il les attribuait à l'étranger, aux conspirateurs du dedans, qui ne cherchaient à le perdre que pour perdre la patrie; ces déclarations, emportées ou empreintes de tristesse, excitaient toujours les plus vives sympathies, les plus bruyantes acclamations dans l'auditoire. Six semaines se passèrent ainsi à parler quand il aurait fallu agir. Pendant ce temps, le tribunal révolutionnaire fonctionnait avec une activité de jour en jour plus meurtrière, et la machine gouvernementale courait plus rapidement que jamais dans la voie où son chef ne la guidait plus. Enfin, le 5 thermidor, une lettre de Payan, agent national et l'un des principaux affidés de Robespierre, vint le tirer de son sommeil (*Rapp. de Courtois*, pièces justif., n° 56).

Décidé enfin à frapper un grand coup, Robespierre rappelle à Paris, pour le seconder, Saint-Just, qui était en mission à l'armée du Nord. Dans la soirée du 7 thermidor, Saint-Just arrive, et il est accueilli au Comité de salut public comme un ennemi. Le 8, à l'ouverture de la séance, Robespierre monte à la tribune; il y débite un long discours tissu avec art, dans lequel il dénonce un complot tendant à diviser la Convention, en alarmant sur leur sûreté personnelle un grand nom-

(*) Expressions textuelles d'une lettre trouvée dans la paillasse du lit de Catherine Théot et adressée à Robespierre. Comme il avait *ses gardes-du-corps*, le tartufe tyran avait *ses dévotes*; c'étaient pour la plupart des douairières titrées qui l'adulaient, afin de s'en faire protéger.

(**) En réalité, ce rapport était l'ouvrage de Barère, et Robespierre ne s'y méprit pas.

bre de députés. Il se plaint ensuite de ce qu'on ose mettre sur son compte de nouveaux projets de proscription, de ce qu'on ose couvrir de son nom un système de rigueurs inutiles; il désigne, comme fauteurs de ce système, plusieurs membres des Comités de salut public et de sûreté générale, et finit par demander que ces deux comités soient soumis à une épuration; que le second, subordonné en tout au premier, ne puisse s'écarter de la direction qu'il en recevra. Cette allocution, espèce de programme de retour à un régime de modération, paraissait devoir être favorablement accueillie par la masse de l'assemblée; mais Robespierre en paralysa lui-même l'effet par un éloge intempestif du tribunal révolutionnaire, dont il avait encore besoin, et cette maladresse, qui ressemblait à une menace, glaça ses auditeurs, indignés d'ailleurs de sa persistance à vouloir faire dépendre de son sort le salut de la république. Le silence qui avait accompagné son discours en accueillit la fin : pas un applaudissement ne se fit entendre. Lecointre de Versailles en demanda pourtant l'impression, à laquelle Bourdon de l'Oise ne craignit pas de s'opposer; Barère reprit la proposition de Lecointre, Couthon y ajouta celle d'envoyer le discours aux armées, et un décret sanctionna toutes ces demandes. Mais Vadier, Cambon, Panis, Fréron, que Robespierre avait *nommés* ou désignés, à ne pas s'y méprendre, dans sa philippique, prirent successivement la parole pour y répondre. Cambon, flétri à l'instant par le dictateur de l'épithète de *fripon*, osa dire à son tour : « Est-ce moi qu'il faut accuser de m'être rendu maître de quelque chose? L'*homme* qui paralyse votre volonté, l'homme qui s'est rendu maître de tout, c'est celui qui vient de parler, c'est Robespierre! » Billaud-Varennes l'accuse à son tour d'avoir présenté, sans l'assentiment des comités, l'affreuse loi du 22 prairial; il demande le rapport des décrets qui viennent d'être surpris à l'assemblée. Elle adopte cette proposition et ordonne que le discours ne pourra être imprimé qu'après avoir reçu l'approbation des deux comités. « Quoi! s'écrie Robespierre, quand j'ai le courage de déposer des avis utiles dans le sein de la Convention, on les renvoie à l'examen de ceux que j'accuse! » Charlier lui répond : « Quand on prétend avoir le courage de la vertu, il faut avoir celui de la vérité. » Aussi indigné que surpris d'une résistance inaccoutumée, Robespierre quitte la salle. Il se rend le soir aux Jacobins, où, reçu avec enthousiasme, il obtient une espèce d'ovation, après la lecture de son discours (*voy.* T. XV, p. 214). Au milieu de ces transports, il est résolu que le lendemain verra éclater, contre les ennemis de Robespierre, une insurrection renouvelée de celle du 31 mai, et plus terrible encore.

Le lendemain, c'était le 9 thermidor! Des deux côtés, la nuit fut employée à préparer avec ardeur les moyens d'attaque et de défense. Les comités et les dantonistes firent un coup de partie en ralliant à leur cause les gens de la *plaine*, dont plusieurs fois Robespierre avait pris la défense contre eux, et qui lui auraient donné la victoire s'ils se fussent déclarés pour lui. D'après le plan des triumvirs, Saint-Just devait ouvrir la séance par la lecture d'un rapport sur la situation de la république. Présenté au nom du Comité de salut public, ce rapport n'avait été communiqué qu'à Robespierre et Couthon. A 11 heures, les députés garnissent les bancs, Collot-d'Herbois, président, est au fauteuil. Saint-Just monte à la tribune : c'est le signal pour tous. Robespierre entre dans la salle, et s'assied en face de l'orateur. Son frère, Couthon, Lebas, l'accompagnent et prennent place autour de lui. Saint-Just s'écrie : « Je ne suis d'aucune faction, et je les combattrai toutes. » Puis, après quelques lieux-communs oratoires, il aborde enfin son sujet par cette phrase significative : « Des membres du gouvernement ont quitté la route de la sagesse. » A ces mots Tallien l'interrompt, en disant que, la veille, Robespierre a fait un discours en son nom, et qu'aujourd'hui, Saint-Just fait la même chose. « Il faut, ajoute-t-il, que le rideau soit entièrement déchiré! » — Oui! oui! s'écrie-t-on de toutes parts. Billaud s'élance à la tribune à côté de Saint-Just; il remplit d'indignation l'assemblée, en racontant ce qui s'est passé la veille aux Jacobins. « Si la

Convention est faible, dit-il en terminant, elle périra !»—Non ! non ! s'écrient les députés en se levant et en agitant leurs chapeaux. «Vive la Convention ! Vive le Comité de salut public ! » répondent les spectateurs des tribunes. Billaud poursuit : il dénonce, comme un complice d'Hébert, Henriot (*voy.*), général de l'armée parisienne et créature de Robespierre. Il accumule contre celui-ci les accusations, et montre ses complices dans Dumas et Coffinhal qui veulent décimer encore une fois la Convention. Jusque-là muet, Robespierre se lève enfin; livide de colère ; il gravit les degrés de la tribune... Un cri général part deux fois de tous les côtés de la salle : *A bas le tyran! à bas le tyran!* Tallien, à la tribune, agite un poignard au-dessus de sa tête, et dit qu'il s'en est armé pour percer le sein du nouveau Cromwell, si la Convention n'a pas le courage de le décréter d'accusation. Des applaudissements unanimes couvrent la voix de Tallien ; Dumas, Henriot, et deux sicaires ses aides-de-camp, sont décrétés d'arrestation.

Robespierre continue à s'épuiser en vains efforts pour obtenir la parole. Elle est donnée à Barère qui, au nom du Comité de salut public, propose de mander à la barre le maire et l'agent national de la Commune, pour les rendre responsables sur leur tête de la tranquillité de Paris. Porté à la Commune, par un huissier de la Convention, ce décret est déchiré et foulé aux pieds par le maire Fleuriot. L'huissier Courvol est renvoyé avec menaces. Aux Tuileries, la séance devient de plus en plus orageuse : assez mal à propos, Vadier parle longuement de l'affaire de Catherine Théot; pour la troisième fois, et avec une véhémence toujours croissante, l'impatient Tallien prend la parole, s'élève contre toute demi-mesure, et récapitule de nouveau les crimes de Robespierre. Alors, deux obscurs et féroces montagnards réclament l'un l'arrestation, l'autre la mise en accusation du dictateur. Ne trouvant plus un seul appui sur la Montagne, celui-ci, au comble de la détresse, se tourne vers la Plaine : « C'est à vous, dit-il, hommes purs, hommes vertueux, que je m'adresse et non aux brigands! » On le repousse, en détournant la tête avec horreur. Pour l'empêcher de se faire entendre, Thuriot, qui a remplacé Collot-d'Herbois au fauteuil, ne cesse d'agiter avec force la sonnette. « Pour la dernière fois, lui dit Robespierre, président des assassins, je te demande la parole !... » Mais ses efforts l'ont épuisé, sa bouche écume, sa voix est presque éteinte... Garnier de l'Aube lui jette ce dernier cri : « Malheureux, le sang de Danton t'étouffe ! »

Enfin, le décret d'arrestation contre Robespierre, Couthon et Saint-Just est rendu aux cris mille fois répétés de *vive la liberté! vive la république! Les tyrans ne sont plus!...* Robespierre jeune se lève en disant : « Je suis aussi coupable que mon frère; je partage ses vertus, je dois partager son sort ! » Lebas fait la même déclaration. Son nom et celui de Robespierre jeune sont ajoutés au décret. Les huissiers, cependant, n'osent encore le mettre à exécution, les proscrits n'ont pas quitté leurs siéges.—*A la barre! à la barre!* s'écrient une foule de députés... Ils y descendent enfin pour être conduits au Comité de sûreté générale. En sortant, Robespierre dit : « La république est perdue, les brigands triomphent ! »—Telle fut la séance du 9 thermidor. Elle avait duré plus de six heures. La Convention fatiguée la suspend à cinq heures, pour la reprendre à sept.

Mais, pendant que ceci se passait aux Tuileries, l'insurrection s'organisait à l'Hôtel-de-Ville dans les plus effrayantes proportions. Fleuriot, Lescot et Payan y avaient convoqué tout le corps municipal, dévoué comme eux à la cause des triumvirs. Une proclamation de la Commune aux habitants de Paris les appelle aux armes. A la tête de ses aides-de-camp et d'une escouade de gendarmerie, Henriot, à moitié ivre, parcourt les quartiers les plus populeux, et crie que les tyrans qui siégent à la Convention conspirent contre la liberté, en conspirant contre Robespierre. A sa voix, l'émeute grossit à chaque pas (*voy.* Merlin de Thionville) ; mais deux députés, Courtois et Robin, le rencontrent et apprennent à ceux qui l'entourent le décret d'arrestation rendu contre lui ; ils le font saisir et lier par ses propres

gendarmes, qui le transportent en cet état au Comité de sûreté générale. Il y arrive au moment où les cinq députés allaient en sortir pour être transférés dans diverses prisons : c'est au Luxembourg que, vers 6 heures, Robespierre est conduit. Il y trouve un municipal qui le délivre, fait arrêter ses guides, et le ramène en triomphe à la mairie. Délivrés par des moyens à peu près semblables, les autres députés proscrits viennent y grossir le noyau de l'insurrection. La place de l'Hôtel se couvre rapidement d'hommes en armes et de canons ; au contraire, les abords des Tuileries sont dégarnis de troupes, la salle des séances, celles où siégent les comités sont à peine gardées. C'est alors que, parti de la mairie à la tête de deux cents canonniers, Coffinhal force le lieu des séances du Comité de sûreté générale, délivre Henriot, et le replace à la tête de la force armée. Il est huit heures : la Convention rentre en séance et se voit de tous côtés entourée d'ennemis. « Citoyens, dit en se couvrant le président Collot-d'Herbois, voici le moment de mourir à notre poste. — Oui! oui ! nous y mourrons tous ! » s'écrient à la fois les députés et les citoyens des tribunes. On ne saurait le nier, ce fut là un mouvement sublime ! Élevant alors son courage à la hauteur du danger, la Convention met hors la loi Henriot qui venait de faire braquer contre elle toute son artillerie. Il ordonne à ses canonniers de mettre le feu à leurs pièces : ceux-ci hésitent. En ce moment, quelques citoyens dévoués sortent des Tuileries en criant aux canonniers, au peuple rassemblé sur le Carrousel, qu'Henriot n'est plus leur commandant, qu'il vient d'être mis hors la loi. Une partie de sa troupe l'abandonne sur-le-champ et vole au secours de la Convention ; suivi des autres, il s'enfuit à l'Hôtel-de-Ville, et son arrivée y porte le trouble. Endormie un instant, la Convention se réveille en sursaut, les mesures les plus énergiques sont, coup sur coup, proposées et adoptées. Un nouveau chef est mis à la tête de la force armée, c'est le conventionnel Barras (*voy.*) ; on lui donne pour adjoints douze autres députés, parmi lesquels Fréron, Rovère, Féraud, Auguis et les deux Bourdon. D'autres, au nombre de 48, sont envoyés dans les sections de la capitale, encore indécises sur le caractère des événements de la journée, sur le parti qu'elles doivent adopter. Presque partout ces commissaires éclairent les esprits et assurent à l'assemblée le concours des habitants de Paris. La Convention fait enfin le dernier pas en mettant hors la loi les cinq députés qui trônent à l'Hôtel-de-Ville et tous les conspirateurs réunis autour d'eux.

Cependant Coffinhal ouvre dans cette assemblée l'avis de marcher droit aux Tuileries, afin d'achever la défaite de la Convention. Le triomphe de Robespierre était dans cette proposition s'il eût eu le courage de l'accepter ; mais il la rejette, comme la veille, aux Jacobins, il avait rejeté celle de Payan ; et ainsi, deux fois en 24 heures, il laisse échapper la victoire. Au reste, tout fut providentiel dans cette journée du 9 thermidor, et les hommes n'y firent presque que des fautes. Tandis qu'au lieu de frapper un grand coup, les conjurés de la Commune perdent le temps à rédiger des proclamations, à dresser de longues listes de proscription, aux Tuileries, Barras et ses adjoints, après s'être partagé les forces disponibles, défilent devant la Convention en séance, et jurent en partant de revenir vainqueurs ou de mourir ! « Allez ! leur dit le président Tallien, et que le jour qui va se lever éclaire le supplice des conspirateurs ! » En même temps, un employé du Comité de salut public, Dulac, est chargé d'aller signifier aux conjurés de l'Hôtel-de-Ville le décret qui proscrit leurs têtes. A peine escorté de quelques hommes, il s'acquitte de cette terrible mission avec un sang-froid, un courage, une adresse au-dessus de tout éloge. Les députés et les municipaux affectent de mépriser le décret ; mais les citoyens qui remplissent les salles de la mairie, dupes ou complices des rebelles, s'enfuient avec terreur, et cette terreur, ils vont la répandre parmi les troupes stationnées sur la place de Grève, où, depuis plusieurs heures, elles attendent des ordres qui n'arrivent pas. Ce mot magique de *mise hors la loi* produit l'effet de l'étincelle électrique : les uns hésitent, les autres se sauvent ; les colon-

nes de citoyens armés parties de la Convention s'avancent vers la Commune; les canonniers qui les devancent crient à leurs camarades de se joindre à eux: quelques-uns de ceux-ci tournent déjà leurs pièces contre l'Hôtel-de-Ville. Henriot, tout-à-fait ivre, descend sur la place; il voit la défection des siens, remonte furieux, éperdu, et fait partager son épouvante à ceux qui délibèrent encore... Robespierre se tire, ou plutôt reçoit un coup de pistolet* qui lui brise la mâchoire inférieure; il tombe... Lebas se fait sauter la cervelle; le paralytique Couthon essaie en vain de se poignarder; Robespierre jeune se précipite d'un second étage sur le pavé, et, dans sa chute se casse une jambe; Coffinhal s'esquive**, mais, avant de fuir, il saisit Henriot et le jette dans un égoût. Guidé par le brave Méda, Léonard Bourdon, qui vient de débusquer sur la place à la tête de sa colonne, entre dans la grande salle de la Commune, un pistolet dans chaque main, son sabre entre les dents. Tous ceux qui se trouvent dans cette salle sont faits prisonniers. On place sur des brancards les morts, les blessés; leurs complices, sous bonne escorte, les suivent à pied, et tous sont dirigés sur les Tuileries. Pendant le trajet, l'air retentit autour d'eux des cris de *vive la liberté! à bas les tyrans!* A trois heures du matin, ils arrivent aux portes de la salle : « Représentants, dit le président, Robespierre et ses complices sont là : voulez-vous qu'on les amène devant vous? — Non! non! crie-t-on de toutes parts; au supplice les conspirateurs! »

Robespierre est transporté dans la salle des délibérations du Comité de salut public. Là, étendu sur la même table où il avait écrit tant d'arrêts de proscription, ayant pour oreiller une boîte de sapin, il passa plusieurs heures en proie aux plus vives souffrances, sans faire entendre aucun gémissement et conservant tous les dehors de la plus froide impassibilité. Un pansement très douloureux, qui avait pour but d'opérer le rapprochement des deux mâchoires divisées, ne lui arrache pas une plainte. Ses vainqueurs du jour, qui, la veille encore, étaient ses complices ou ses adulateurs, lui prodiguent l'outrage et l'invective : il y paraît insensible. On le voit cependant tressaillir quand un simple citoyen lui dit avec plus de raison : « Robespierre, il est un Être suprême! »—Dans la matinée du 10, transférés à la Conciergerie, les proscrits n'en sortent que pour paraître devant le tribunal révolutionnaire, qui les envoie à l'échafaud. Ils y montent à 6 heures du soir, au milieu des cris de joie d'une populace innombrable, qui voit dans leur supplice le gage de son salut. Les transports, les acclamations redoublent, lorsque le bourreau montre enfin la tête de Robespierre défigurée et hideuse à voir. Il fut exécuté le dernier; 21 têtes étaient tombées avant la sienne. Outre les députés, Dumas, Henriot, Fleuriot, Payan, Simon, geôlier-bourreau du Temple, périrent avec Robespierre.

Le 11 et le 12 thermidor, 83 membres de la Commune, mise en masse hors la loi, montent encore à l'échafaud. Après cette grande immolation, après cette hécatombe de coupables victimes, la hache se repose enfin. Les dantonistes, que désormais on appellera les *thermidoriens*, Tallien, Bourdon, Lecointre, etc., ont accompli leur tâche. En tuant Robespierre, ils ont tué le système de la terreur; l'impulsion une fois donnée, devient irrésistible. Les membres des comités, qui avaient voulu seulement se défaire de quelques ennemis, de quelques rivaux, cherchent en vain à arrêter le mouvement : débordés de toutes parts, ils sont entraînés vers une chute plus honteuse que sanglante. Ils s'aperçoivent trop tard que, pour eux, le 9 thermidor a été la *journée des dupes*. *Mentita iniquitas est sibi.* Les choses violentes ne peuvent durer qu'un temps :

(*) Selon la version la plus probable, et quoi qu'en aient pu dire quelques biographes, ce fut le gendarme Méda qui tira, à bout portant, un coup de pistolet à Robespierre (*voir* dans la *Collection des mémoires relatifs à la révolution française* de MM. Berville et Barrière, le *Précis historique des évènements qui se sont passés dans la soirée du 9 thermidor*, par C.-A. Méda, *ancien gendarme*, etc.). — Ce brave militaire, qui contribua peut-être plus qu'aucun autre au succès de cette journée, a été tué, en 1812, à la bataille de la Moskva. Il était alors général et baron de l'empire.

(**) Coffinhal parvint à se réfugier dans l'île des Cygnes, où il resta caché pendant deux jours; découvert ensuite, il fut conduit seul au supplice, le 23 thermidor.

le système révolutionnaire s'était perdu par ses propres excès.

Robespierre le savait bien, et c'est pour cela qu'il avait résolu d'y mettre un terme. S'il succomba, c'est que, réduit à employer pour l'abattre les mêmes moyens, les mêmes intruments dont il s'était servi afin de l'établir, eût-il même réussi le premier jour, il serait tombé le lendemain. Entre lui et un pouvoir pacifique, il y avait une mer de sang. Quels agents, en effet, d'un système de clémence que Couthon, Saint-Just, Henriot, Dumas, Payan, Coffinhal, que les Jacobins et le tribunal révolutionnaire ! Tels étaient, cependant, les soutiens de Robespierre au 9 thermidor. S'il eût vaincu avec eux, qu'en eût-il fait après la victoire ? Comment les eût-il conservés, et comment eût-il pu s'en défaire ? Parmi ceux qui contribuèrent à sa chute, plusieurs n'étaient pas moins odieux que lui, quelques-uns devaient l'être davantage. Mais le succès réel de cette journée ne doit être attribué à aucun : si elle réussit, c'est qu'elle ne fut l'ouvrage de personne, mais qu'elle fut celui de tout le monde.

Aucun homme n'a été l'objet de jugements opposés au même degré que Robespierre. Cet homme, tout-à-fait à part dans l'immense panorama de la révolution, a trouvé, de son vivant et après sa mort, des admirateurs fanatiques et des détracteurs passionnés. On en a fait un monstre, on en a fait un dieu ; les uns lui ont octroyé le génie, les autres lui ont dénié même le talent. Au premier rang de ceux-ci est La Fayette qui, dans ses *Mémoires*, parle toujours de Robespierre avec un suprême dédain, et le met bien au-dessous de Danton, de Péthion et même de Couthon et de Saint-Just. Mais outre qu'il serait déshonorant pour la France que pendant deux ans, elle se fût laissé asservir et décimer par un homme médiocre, il y aurait certainement autant d'injustice à refuser le talent à Robespierre, qu'il y aurait d'iniquité ou de folie à lui accorder la vertu. Selon nous, ce fut un grand coupable et un fourbe habile, qui réussit merveilleusement à faire le mal, tant qu'il y fut forcé par son intérêt, et qui, quand ce même intérêt lui conseilla de faire quelque bien, n'eut ni la même habileté ni le même bonheur.

Nous répugnons beaucoup à croire avec les conventionnels Courtois et Dulaure, et le pseudo-historien Montgaillard * que Robespierre ait jamais été l'agent soudoyé des puissances ennemies de la France et des chefs de l'émigration. Cette assertion, dénuée de preuves, nous paraît hors de toute vraisemblance. — Outre les ouvrages déjà mentionnés, on peut consulter avec autant de fruit que d'intérêt, sur la vie politique de Robespierre, les belles pages historiques de M^me^ de Staël, de MM. Lacretelle, Thiers, Mignet et Tissot. On trouvera aussi une foule de notions et de détails précieux dans les *Révolutions de Paris*, par Prudhomme, et dans la *Collection* déjà citée de MM. Berville et Barrière. Montjoie** et Montgaillard ne doivent être consultés qu'avec beaucoup de défiance, mais on trouvera Robespierre vivant dans les pages du *Moniteur*, impérissables archives de l'époque colossale à laquelle la révolution française a donné son nom. P. A. V.

ROBESPIERRE (AUGUSTIN-BON-JOSEPH), dit *le Jeune*, né à Arras en 1764, frère cadet du précédent, fit, comme lui, ses études à Paris, au collége Louis-le-Grand. Il n'y obtint pas, à beaucoup près, les mêmes succès que son aîné ; et lorsqu'à l'exemple de Maximilien, qu'il prenait en tout pour son modèle, il vint, au sortir des écoles, s'asseoir au barreau d'Arras, il ne s'y distingua pas plus comme avocat, qu'il ne s'était, à Paris, distingué comme étudiant. Lancé avec ardeur dans la voie de la révolution, sur les pas de son frère, celui-ci le fit élire, à peine âgé de 25 ans, procureur de la commune d'Arras, et, dans cette place, on le vit, jusqu'au 10 août 1792, faire une guerre à outrance aux partisans réels ou supposés de l'ancien régime. Son entrée sur la scène politique ne date cependant que de l'époque où eut lieu l'élection des députés à la Convention nationale. Rien ne prouve mieux quelle influence illi-

(*) *Rapport* de C., Pièces justificatives n° 61. —*Esquisses historiques des principaux événements de la révolution française*, par Dulaure, 1826, t. III, ch. 9. — *Histoire de France*, etc., par Montgaillard, t. IX, p. 199.

(**) *Conjuration de Maximilien Robespierre*, etc.

mitée exerça Robespierre aîné sur cette circonstance, que le choix qui fut fait de son frère, chétif avocat d'Arras, comme député de Paris.

Lors de l'attaque de Louvet, contre Maximilien, pour le défendre, Augustin prit la parole; mais il en usa si mal qu'on ne le laissa pas achever. Il est inutile de dire que lors du procès de Louis XVI il se montra un des plus acharnés à le faire périr. Il fit preuve du même emportement à l'égard des girondins, (*voy.*) et, le 31 mai, on le vit joindre ses efforts à ceux de Legendre pour arracher de la tribune l'héroïque Lanjuinais (*voy.* ce nom).

La nullité parlementaire de Robespierre cadet n'empêcha pas qu'il ne fût trouvé propre à remplir les fonctions du proconsulat. A voir les noms de la plupart de ceux à qui elles furent alors confiées, on serait tenté de croire que l'incapacité fut pour eux un titre essentiel. Cependant, au mois de décembre 1793, envoyé en mission dans le midi de la France, Robespierre jeune fit preuve de plus de courage qu'il n'avait montré de talent oratoire à la tribune. Il prit part d'une manière active aux opérations du siége de Toulon, sur le succès desquelles le génie naissant de Bonaparte eut une influence si décisive. Robespierre sut apprécier le rare mérite du jeune officier, devint son protecteur et le recommanda si vivement à son frère, que celui-ci songea sérieusement à appeler Bonaparte à Paris, pour lui donner, au remplacement d'Henriot, le commandement de la force armée. La réalité de ce projet est attestée par le prince Lucien, dans ses *Mémoires* publiés en 1840. Il est juste de dire ici que, dans les rigueurs exercées à Toulon après la prise de cette ville, Robespierre se montra moins impitoyable à l'égard des vaincus, que ses collègues Ricord, Barras et Fréron. De retour à Paris, il se prononça fortement, aux Jacobins, contre la faction des *enragés*. Une seconde mission lui ayant été donnée pour le département de la Haute-Saône, il y fit rendre la liberté à un grand nombre de détenus, et se conduisit avec une modération que n'imitait pas à beaucoup près son collègue Bernard de Saintes. Envoyé ensuite comme commissaire à l'armée d'Italie, il se distingua à la prise d'Oneille. Son frère le fit bientôt revenir à Paris, afin d'en tirer parti dans le changement de système qu'il préparait et dont tous deux tombèrent victimes au 9 thermidor, ainsi que nous l'avons dit dans l'art. précédent. On ne saurait, sans injustice, méconnaître ce qu'offrit de généreux le dévouement de Robespierre le jeune pour son frère; mais en révolution, les passions sont seules écoutées, et dans le dévouement on ne voit que de la complicité.

Dans son fameux *Rapport*, Courtois a fait une confusion fortuite ou volontaire. Parmi les pièces justificatives imprimées à la suite, on trouve au n° 42 une lettre adressée le 18 messidor, par Mlle Charlotte Robespierre à son frère. Il parait prouvé aujourd'hui que cette lettre n'était point pour Maximilien, comme le prétend Courtois, mais pour Augustin avec qui sa sœur avait eu des démêlés assez vifs. Celle-ci, qui a vécu jusqu'en 1833, a laissé la réputation la plus honorable. Quoique tendrement attachée à ses frères, leurs principes lui étaient en horreur. La lettre mentionnée, et qui est un chef-d'œuvre de style, prouve la bonté de son cœur, en même temps que la supériorité de son esprit. Mlle Robespierre ne subsistait que d'une pension de 2,000 fr. qui lui avait été accordée par Bonaparte consul. La Restauration la conserva parmi les pensionnaires de la liste civile, dépossédés en masse en 1831. Le t. IV des *Mémoires de tous* (1834) renferme des *Mémoires de Mlle Robespierre sur ses deux frères*.

P. A. V.

ROBINIER ou Faux-Acacia, que Robin apporta de la Virginie, *voy.* Acacia.

ROBINSON, *voy.* Ripon (*lord*).

ROBUSTI, *voy.* Tintoret.

ROC, Roche, Rocher. Le *roc* est une masse de pierre très dure qui tient à la terre. Elle prend le nom de *roche* lorsqu'elle entre moins avant dans la terre ou qu'elle est même isolée; et celui de *rocher* quand elle est très découverte et très élevée, très escarpée, terminée en pointe. En minéralogie, le mot *roches* se

dit des substances minérales considérées en masse, *voy.* MINÉRALOGIE (T. XVII, p. 706), *règne* MINÉRAL (*ibid.*, p. 696), ainsi que les mots PIERRE, GRANIT, DIORITE, PORPHYRE, QUARTZ, FELDSPATH, GNEISS, etc.

ROCHE TARPÉÏENNE, *voy.* CAPITOLE.

ROCHAMBEAU (JEAN - BAPTISTE DONATIEN DE VIMEUR, comte DE), maréchal de France, né à Vendôme, le 1^er^ juillet 1725, était destiné, en sa qualité de cadet de famille, à l'état ecclésiastique, lorsque la mort de son frère aîné le força d'embrasser la carrière des armes. Quand il eut achevé ses études à Paris, il entra, le 24 mai 1742, cornette dans le régiment de Saint-Simon, et débuta par la guerre d'Allemagne, où il se distingua, ainsi que dans les campagnes suivantes, sous les yeux de Louis XV. Après la prise de Namur, en mars 1747, il obtint le commandement du régiment de la Marche infanterie, et fut blessé grièvement à la bataille de Lawfeld. En 1748, il servit sous les ordres du maréchal de Lœwendahl, à l'armée d'outre-Meuse, et se signala au siége de Maëstricht. Le 1^er^ juin 1749, le roi lui accorda le gouvernement de Vendôme en survivance de son père; puis, après l'expédition de Minorque, à laquelle il prit part sous les ordres du duc de Richelieu, en 1756, il fut fait brigadier d'infanterie et chevalier de Saint-Louis. Il suivit le maréchal en Allemagne; en 1757, il assista à la prise de possession de Cassel, et devint major général de l'armée. Cependant, il reprit bientôt le commandement d'une brigade d'infanterie, et fut opposé au prince Ferdinand de Brunswic, qu'il battit en plusieurs rencontres. Une brillante retraite, qu'il exécuta ensuite, donna naissance aux compagnies de chasseurs dans l'infanterie française. Placé sous les ordres du maréchal de Contades, Rochambeau combattit à Crevelt, en 1758; et nommé colonel du régiment d'Auvergne infanterie, il assista, le 1^er^ août, à la bataille de Minden, et le 16 oct. 1760, au combat de Closter-Camp. Maréchal-de-camp au mois de fév. 1761, il battit de nouveau le prince de Brunswic; et à la paix, il fut fait major général de l'infanterie d'Alsace, puis inspecteur en 1769, avec le cordon Rouge. Après le camp de Verberie et de Compiègne, il reçut la grand'-croix de Saint-Louis. Plusieurs ministres, et entre autres le comte de Saint-Germain, se firent un devoir de le consulter; et ce dernier, en quittant le ministère, demanda qu'il fût nommé surintendant des bureaux de la guerre. Devenu lieutenant général des armées, le 1^er^ mars 1780, il reçut bientôt après le commandement d'un corps auxiliaire de 6,000 hommes, destiné à secourir les États-Unis d'Amérique; et débarqué à Rhode-Island, il arrêta son plan de campagne avec Washington. Opposé à lord Cornwallis, il attendit les renforts que lui amenait le comte de Grasse (*voy.* tous ces noms), et prit ses dispositions de manière à forcer le général anglais, assiégé dans York-Town (Virginie), à capituler le 19 oct. 1781*. Ce beau fait d'armes, qui jeta un profond découragement dans le parlement anglais, hâta la conclusion de la paix (*voy.* VERSAILLES). Le congrès donna, en récompense de ses services, au général Rochambeau, deux pièces de canon prises sur les Anglais. Louis XVI le reçut avec distinction à son retour, lui accorda les entrées de sa chambre, le commandement de la Picardie et le cordon de l'ordre du Saint-Esprit. Peu après, le gouvernement de l'Artois fut réuni, sous ses ordres, à celui de la Bretagne. En 1788, nommé membre de la seconde Assemblée des notables et attaché au bureau de Monsieur, il vota pour la double représentation du tiers-état. Il maintint avec peine la tranquillité dans son double gouvernement, et fut chargé du même soin en Alsace. Devenu l'un des derniers appuis de la royauté chancelante, il fut promu au commandement de l'armée du Nord, qu'il crut devoir accepter malgré l'altération de sa santé. Appelé à Paris pour recevoir, des mains de Montmorin, le portefeuille de la guerre, il le refusa, et se borna à prêter l'appui de ses talents et de ses lumières à la rédaction des nouvelles ordonnances. Après le départ du roi,

(*) On verra les détails de la guerre à l'art. WASHINGTON. Rappelons seulement ici que le siége de York-Town forme le sujet d'un grand tableau de M. Couder (*voy.*), au Musée historique de Versailles (galerie des Batailles).

en juin 1791, il reçut l'ordre de retourner à l'armée du Nord; et au mois de décembre, sur la présentation de l'Assemblée nationale, le malheureux monarque lui envoya, ainsi qu'à Luckner, le bâton de maréchal de France. Rochambeau partit pour Valenciennes, le 22 avril 1792; mais abreuvé de dégoûts par le ministre de la guerre, il se retira, le 15 juin, dans sa terre, près de Vendôme. En 1793, un ordre de la Convention lui enleva les deux canons qui lui avaient été donnés par le congrès américain, et le décréta d'arrestation. Condamné à mort, la chute de la Terreur vint le sauver comme par miracle. Rendu à la liberté et retiré dans ses terres, il fut, en 1803, présenté à Bonaparte, qui lui envoya, l'année suivante, la croix de grand-officier de la Légion-d'Honneur et le titre d'une pension d'ancien maréchal. Il s'occupait de rédiger ses *Mémoires*, qui ont paru en 1809, in-8°, lorsque la mort vint le surprendre dans sa retraite, le 10 mai 1807.

Son fils, le vicomte DONATIEN-MARIE-JOSEPH, né en 1750, avait suivi son père en Amérique, et avait acquis une espèce de célébrité sanglante à Saint-Domingue, dont l'abandon fut attribué en partie à sa sévérité excessive envers sa propre armée et envers les colons. Prisonnier des Anglais jusqu'en 1811, il ne revint sur le continent que pour aller trouver du moins une mort glorieuse à la bataille de Leipzig, le 18 oct. 1813. D. A. D.

ROCHECHOUART (FAMILLE DE). Rochechouart est une petite ville du dép. de la Haute-Vienne (*voy.* ce mot), chef-lieu d'une sous-préfecture. Bâtie sur le sommet d'une hauteur soutenue par d'immenses roches qui semblent prêtes à s'écrouler, à *cheoir*, de là *Roche à cheoir*, *Rochechouart* (*Rupes Caverdi*), sa position est très pittoresque; son château, du temps de la renaissance, est fort bien conservé et très curieux. Elle a donné son nom à l'une des plus anciennes et des plus illustres familles de France, laquelle est triplement alliée avec la maison de Bourbon, et, par suite, avec les principales maisons souveraines de l'Europe.

AIMERY, surnommé *Ostrofrancus*, premier vicomte de Rochechouart, était le 5e fils de Giraud, vicomte de Limoges; une charte de 1018 nous a conservé son nom. ANNE, vicomtesse de Rochechouart, dame de Tonnay-Charente, que le duc de Guienne, frère de Louis XI, fit épouser à Jean de Pontville, vicomte de Breuilhez, en 1470, était le dernier rejeton de la ligne directe. Les enfants provenant de cette alliance portèrent le nom et les armes de Rochechouart. La branche cadette *de Rochechouart-Pontville du Bâtiment* porta le nom et les armes de la première branche et lui succéda, FRANÇOIS de Rochechouart, baron du Bâtiment, ayant épousé, en 1715, MARIE de l'Espinay-Saint-Luc, vicomtesse de Rochechouart par les droits de sa grand'-mère, MARIE, vicomtesse de Rochechouart, qui était femme de Jean, marquis de Pompadour, et mère de Marie de Pompadour, épouse de François d'Espinay, marquis de Saint-Luc, son père. Quelques généalogistes font descendre de cette branche M. le comte de Rochechouart, ancien gouverneur de Paris sous la Restauration, et qui épousa une fille de Julien Ouvrard, fournisseur général des armées.

Au XIIIe siècle, AIMERY VIII devint la tige des *Rochechouart-Mortemart* par le chef de son 2e fils, GUILLAUME, qui porta le nom de Mortemart, petit village de la Haute-Vienne, dont il était seigneur. A cette branche appartenaient : GABRIEL de Rochechouart, duc de Mortemart, gouverneur de l'île de France sous Louis XIV; LOUIS-VICTOR de Rochechouart, duc de Mortemart, duc de Vivonne (*voy.* ce nom); la marquise de Thiange; Mme de Montespan (*voy.*), et la duchesse de Rochechouart, abbesse de Fontevrault : ces quatre derniers enfants du premier ont fait dire à un contemporain, que de quelque côté qu'on envisage la famille Mortemart, on n'y voit que *beauté*, *esprit* et *érudition*. On sait que Mme de Rochechouart avait si bien traduit le *Banquet de Platon*, que Racine ne voulut pas retoucher à sa version. M. le duc actuel de Mortemart (CASIMIR-LOUIS-VICTURNIEN de Rochechouart), prince de Tonnay-Charente, pair de France depuis 1814, lieutenant général et capitaine-colonel des Cent-Suisses sous

la Restauration, est aujourd'hui le chef de cette illustre maison. On connaît l'importante mission qui lui fut confiée pendant la révolution de 1830 (*voy.* T. XV, p. 521), et l'on sait que l'année suivante il fut ambassadeur du roi des Français à Saint-Pétersbourg. Un autre rameau de la même noble race a pour représentant M. le marquis de Mortemart (ANNE-VICTURNIEN-RENÉ-ROGER de Rochechouart, né en 1805, et pair de France de la nomination du 17 août 1815.

JEAN II, 13e descendant d'Aimery Ier, qui était au siége de Bourbourg en 1383, eut pour second enfant, JEAN, qui est auteur de la branche des seigneurs *du Bourdet*, éteinte au 3e degré, dans les enfants de JACQUES de Rochechouart, seigneur du Bourdet, mort en 1501. De cette branche est sortie celle des seigneurs *de Chaudenier*, de laquelle était FRANÇOIS de Rochechouart-Chaudenier, ambassadeur près de Maximilien Ier, roi des Romains, pour Louis XII, en 1506, et près de la république de Venise pour François Ier, en 1514, d'où il alla à Bruxelles voir jurer la paix faite avec le roi d'Espagne à Noyon, en 1516. Il est auteur de courts mais intéressants *Mémoires*. La branche de Chaudenier s'éteignit en la personne de CHARLES-FRANÇOIS de Rochechouart, marquis *de Bellenave*, dit le *comte de Limoges*, mort des blessures qu'il avait reçues au siége d'Ypres, en 1678, sans avoir été marié. ANTOINE, sous les ordres duquel avait servi Blaise de Montluc, maréchal de France, fils du même François, ambassadeur, épousa, en 1517, Catherine de Faudoas-Barbazan, à condition que les enfants mâles auraient les biens de Barbazan et de Faudoas, sauf la légitime due aux filles, et prendraient les noms et armes *de Faudoas*, ou les joindraient ensemble avec ceux de Rochechouart. Cette famille est éteinte dans les mâles: la branche ainée, depuis le 29 sept. 1696, par la mort de JEAN-PAUL *de Rochechouart-Barbazan-Astarac*, marquis *de Fontrailles*; la branche cadette, depuis 1791, par la mort du comte de Rochechouart-Faudoas, qui fut député par la noblesse de Paris aux États-Généraux de 1789.

Les seigneurs de Jars proviennent des Chaudenier par le chef de JEAN, 2e enfant de Jean, auteur de cette même branche de Chaudenier. On les divise en deux familles : la première est éteinte depuis 1629; la seconde depuis la Révolution. FRANÇOIS, mieux connu sous le nom de chevalier commandeur *de Jars*, de Lagny-le-Sec, abbé de Saint-Sathur, était de la dernière; il encourut la disgrâce du cardinal de Richelieu, et, après 18 mois de cachot à la Bastille, on le transféra à Troyes pour y être jugé. Malgré ses protestations d'innocence, il fut condamné à avoir la tête tranchée; sa grâce vint au moment où il était sur l'échafaud, le 10 nov. 1633. N'ayant pu tirer de lui aucun aveu, on l'envoya en Italie, d'où il ne revint qu'après le décès du cardinal-ministre. Les seigneurs de Montigny et de la Brosse, et ceux de Fontaine-Beudan et de la Saussaye, les uns et les autres issus de la race des Chaudenier, ont encore des rejetons. B. DE P-L.

ROCHEFORT, *voy.* CHARENTE-INFÉRIEURE et BAGNES.

ROCHEFOUCAULD, *voy.* LA ROCHEFOUCAULD.

ROCHEJAQUELEIN, *voy.* LA ROCHEJAQUELEIN.

ROCHELLE, *voy.* LA ROCHELLE.

ROCHESTER (JOHN WILMOT, comte DE), spirituel satirique anglais et l'un des plus grands libertins de la cour de Charles II (*voy.*), naquit en 1648, à Ditchley, dans le comté d'Oxford. Il montra dès sa jeunesse de rares dispositions, voyagea en France et en Italie, prit à son retour du service et ne porta pas les armes sans distinction. Mais il ruina sa santé par ses désordres, et mourut, à la fleur de l'âge, le 26 juillet 1680. Il laissa trois filles et un fils, nommé Charles, qui mourut sans postérité l'année suivante. Son titre fut alors conféré par le roi à un des fils cadets d'Édouard, comte de Clarendon. On cite les satires de Rochester comme ce qu'il a écrit de mieux; néanmoins on ne peut nullement les proposer pour modèles, et ses autres poésies sont trop licencieuses pour qu'il soit possible d'en supporter la lecture. On en a publié un recueil, Lond., 1681, et un autre plus complet, 1756. Superstitieux et repentant, Rochester fit venir à son lit de mort

l'évêque de Salisbury, Burnet, qui, dans un écrit (1681, in-12), rendit publique sa conversion. *C. L.*

ROCHETTE (Désiré-Raoul), un des membres les plus éminents de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et le secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, est né à Saint-Amand (Cher), le 9 mars 1790. A peine avait-il fini ses études qu'il épousa la fille du célèbre statuaire Houdon (*voy.*). Il était alors attaché comme professeur d'histoire au lycée Impérial (1810); et cinq ans après, il suppléait M. Guizot dans sa chaire d'histoire moderne à la Faculté des lettres. Cette suppléance, attribuée aux opinions du temps, fut honorablement justifiée par la publication de l'*Histoire critique de l'établissement des colonies grecques* (1815, 4 vol. in-8°), ouvrage d'une érudition singulière, et malgré beaucoup d'erreurs de détail, bien digne du prix que lui a décerné l'Académie des Inscriptions. Ce triomphe académique et les succès de son professorat lui ouvrirent les portes de l'Institut, en 1816. Presque en même temps, il fut admis comme rédacteur au *Journal des Savants*. En 1818, la mort de Millin (*voy.*) ayant laissé vacante la place de conservateur du cabinet des médailles et des antiques à la Bibliothèque royale, M. Raoul-Rochette l'obtint encore, grâce au talent réel dont il avait fait preuve comme numismate et antiquaire dans son ouvrage couronné, grâce aussi au parti sous l'influence duquel avait été prononcé, en 1817, à la Faculté des lettres, le discours *Sur les heureux effets de la puissance pontificale, en France, au moyen-âge*. Ces mêmes doctrines lui valurent également la place de censeur royal, en 1820. Tant de succès et de faveurs amenèrent une réaction. On regarda de plus près et avec prévention les ouvrages du jeune académicien, et l'on essaya de ruiner sa réputation. Lui-même offrit coup sur coup, à la critique, les occasions les plus belles de mettre en question ses connaissances d'historien et d'helléniste dans ses *Lettres sur la Suisse* (1819-1821), dans l'*Histoire de la révolution helvétique de* 1797 *à* 1803, surtout dans les *Antiquités grecques du Bosphore cimmérien* (1822). On sait avec quelle autorité victorieuse, l'académicien Kœhler, à Saint-Pétersbourg, en a relevé les erreurs d'histoire, de numismatique et d'archéologie. Comme éditeur du *Théâtre des Grecs*, du P. Brumoy (1820-1825), et principalement comme traducteur des *Fragments de Ménandre et de Philémon*, M. Raoul-Rochette s'est encore livré de lui-même aux malignes et spirituelles attaques des *Lettres critiques d'un professeur de l'université*. A la même époque (1824), il revoyait la traduction de l'ouvrage de Micali (*voy.*), *L'Italie avant la domination des Romains*, y ajoutait des notes et des éclaircissements historiques, et toujours sans se préoccuper des susceptibilités de la critique. Ce furent les savants de l'Italie qui, cette fois, se chargèrent de la leçon, et ils la donnèrent un peu rude dans le n° 1 de l'*Anthologie de Florence*. Arrêtons-nous ici pour dire, à la gloire de M. Raoul-Rochette, qu'il a su profiter de tous ces échecs. « J'ai tâché, dit-il quelque part, d'en tirer tout l'avantage qui pouvait m'en revenir, en me corrigeant moi-même sur tous les points où l'on avait raison contre moi, en apportant plus de soins dans mes recherches, plus de sévérité dans mes travaux. » Aussi est-ce à un autre homme, pour ainsi dire, que la critique aura désormais à faire; elle ne le ménagera pas davantage, mais il sortira plus d'une fois vainqueur des luttes qu'elle engagera avec lui. De nouvelles et fortes études de l'antiquité, plus de réserve, des voyages scientifiques, ont fini par faire de M. Raoul-Rochette ce qu'il est aujourd'hui, ce qu'il promettait d'être à l'époque glorieuse, pour lui, de son *Histoire des colonies grecques*, un numismate du premier ordre, un archéologue consommé. De 1826 à 1827, il parcourut l'Italie et la Sicile avec l'enthousiasme et la piété d'un artiste; il étudia ces terres classiques en archéologue, ranimant la poussière de leur passé, restaurant les cités et les temples, dans toutes leurs pompes sacerdotales et avec les propres idées de leurs décorateurs et de leurs artistes. A ces nouvelles études, à ces voyages, nous devons de splendides et consciencieux ouvrages, tels que les *Mo-*

numents inédits d'antiquité figurée grecque, étrusque et romaine, 1828, in-fol.; *Pompéi, choix d'édifices inédits*, 1re *partie, maison du poëte tragique*, 1828-1830, in-fol.; *Peintures antiques inédites, précédées de recherches sur l'emploi de la peinture dans la décoration des édifices sacrés et publics chez les Grecs et les Romains*, 1836, in-4°. Ce dernier ouvrage a soulevé dans le sein de l'Académie une vive et intéressante polémique, qui a donné à M. Letronne (*voy.*) l'occasion de publier ses excellentes *Lettres d'un artiste sur la peinture murale*, sans y ajouter l'honneur décisif d'une victoire. Tous ces ouvrages, ainsi que le *Mémoire sur les représentations figurées du personnage d'Atlas* (1835), ne sont que des fragments d'une *Histoire de l'art des anciens*, dont M. Raoul-Rochette s'occupe depuis 15 ans à recueillir les matériaux, et dont l'exécution remplira, a-t-il dit, tout ce qui lui reste d'années à donner à l'étude. C'est pour ce grand ouvrage que M. Raoul-Rochette s'est, depuis 1830, séquestré du monde et confiné dans sa belle bibliothèque, et que tout récemment (1842) il vient d'explorer la Grèce. Indépendamment des publications que nous venons de citer, on lui doit encore un très grand nombre de mémoires, notices et dissertations, insérés dans le *Journal des savants*, dans les *Annales de la littérature et des arts*, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, dans les *Nouvelles annales de l'institut archéologique*, dans la *Biographie universelle*, etc. Il a donné au *Classical journal* de Londres (1817) une curieuse et spirituelle dissertation sur l'improvisation chez les anciens. Improvisateur, ou pour mieux dire orateur disert et parfois éloquent, M. Raoul-Rochette a dû à cette précieuse et rare faculté de la parole, non moins qu'à ses relations avec tous les artistes de France, d'Allemagne et d'Italie, et à ses nombreux travaux sur les arts et leurs monuments, son élection à la place de secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts (1838). Il est, en outre, membre de la Société asiatique de Paris, correspondant des académies de Munich, de Gœttingue, de Berlin, de Saint-Pétersbourg, de Rome, de Naples, de Madrid. Que M. Raoul-Rochette achève de justifier tous ces titres en terminant avec patience, en publiant sans hâte la grande œuvre à laquelle il consacre sa vie, et l'on associera son nom à ceux des maîtres de la science archéologique, des Winckelman et des Visconti. F. D.

ROCHEUSES (MONTAGNES), *Rocky mountains*, prolongement des Andes dans la partie occidentale des États-Unis (*voy.* T. X, p. 137), où cette chaîne se divise en plusieurs rameaux parallèles, dont la sommité la plus élevée a environ 3,800^{m} au-dessus du niveau de la mer.

ROCKINGHAM (MINISTÈRE DE LORD), *voy.* FOX. Le marquis de Rockingham est mort en 1782, et sa pairie s'est éteinte; elle datait de 1645.

ROCOU ou ROUCOU, matière tinctoriale d'un rouge orange. On l'obtient de la pulpe qui enveloppe les graines du *rocouyer* (*bixa orellana*, L.), arbrisseau de la famille des tiliacées, qui croît spontanément aux Antilles et dans l'Amérique méridionale, et qu'on cultive assez fréquemment dans les établissements coloniaux de ces contrées. Lorsque les capsules du rocouyer commencent à s'ouvrir, on les cueille pour en retirer les graines; on met celles-ci dans un baquet rempli d'eau, où on les laisse fermenter pendant une huitaine de jours; au bout de ce temps, la pulpe (qui est d'un rouge de cinabre à l'état frais) se détache, et l'on passe le tout dans un crible pour en séparer les graines; on remet dans le même baquet l'eau tenant en dissolution la substance rouge; on la laisse de nouveau fermenter pendant une huitaine de jours, puis on la repasse dans un crible plus serré que celui dont on s'est servi pour la première opération, afin qu'il n'y reste aucun corps étranger; enfin l'on fait bouillir cette eau dans une grande chaudière, jusqu'à ce que la matière rouge monte à la surface sous forme d'écume qu'on enlève et qu'on met dans des bassines de cuivre; lorsqu'il ne paraît plus d'écume à la surface de l'eau bouillante, on verse celle-ci et l'on remet l'écume dans la même chaudière, où l'on continue de la faire bouillir pendant douze heures en l'agitant sans cesse avec une spatule de bois. Lorsque la matière

rouge se détache facilement de la spatule, on juge que la cuisson est arrivée au degré convenable : alors on la retire de la chaudière, et on la place dans des auges de bois bien propres; avant qu'elle soit refroidie complétement, on en forme de petites masses d'environ deux à trois livres, qu'on enveloppe de feuilles de balisier. Au commencement de la fermentation, le rocou exhale une odeur détestable; mais plus tard cette odeur devient assez suave et analogue à celle de la violette.

L'emploi du rocou ne se borne pas à l'usage qu'en font les peintres et les teinturiers : les Espagnols en mettent dans le chocolat et les ragoûts, parce qu'ils le considèrent comme stomachique; en Angleterre, il sert à colorer les fromages de Chester; c'est aussi un moyen très usité pour frelater la couleur du beurre. Les Caraïbes ont contume de se frotter le corps avec un mélange de rocou et d'huile de ricin, afin de se garantir de la piqûre des mousquites.

Le bois du rocouyer possède la propriété de s'enflammer assez vite par le frottement; les esclaves nègres ont habituellement recours à cet expédient pour se procurer du feu : à cet effet, l'on prend une cheville de bois de rocouyer (bois blanc et mou), et on la frotte fortement contre un morceau de bois quelconque, mais dur; ou bien, on enfonce la cheville de bois de rocou dans un trou pratiqué dans un morceau de bois dur en l'y retournant vivement et avec force. Ed. Sp.

ROCROY (BATAILLE DE), gagnée sur les Espagnols, sous le commandement de Mello, par le jeune duc d'Enghien, le 19 mai 1643, peu de jours après la mort de Louis XIII, *voy.* CONDÉ (*prince de*), T. VI, p. 527, et BATAILLE, T. III, p. 148. Rocroy est le chef-lieu d'un arrondissement du dép. des Ardennes (*voy.*).

RODOLPHE. Deux souverains de l'Allemagne ont porté ce nom qui, originairement, paraît avoir été le même que Raoul. Le premier fut le chef de la glorieuse dynastie (*voy.* HABSBOURG) qui donna de nombreux empereurs à l'Allemagne et des chefs puissants à la maison d'Autriche. La famille actuellement régnante en est issue par les femmes (*voy.* MARIE-THÉRÈSE et LORRAINE).

RODOLPHE I^er^ naquit le 1^er^ mai 1218; il était fils aîné d'Albert IV, comte de Habsbourg et landgrave nominal d'Alsace, où sa famille très peu puissante alors, mais d'une origine illustre, possédait des terres allodiales. On peut voir ce que nous en avons dit, T. XIII, p. 362. Élevé pour le métier des armes, l'éducation de Rodolphe fut médiocre. Tout jeune encore, il se distingua dans les armées de l'empereur Frédéric II, et fut armé chevalier par lui en Italie. Son père étant mort à la croisade, en 1243, il en partagea l'héritage avec son frère Albert, et, dans le but d'agrandir son patrimoine par des expéditions militaires, il prit à son service, comme c'était alors la coutume, des bandes d'aventuriers de tous les pays. Cette petite armée le mit en état de se défendre contre ses voisins, et accrut considérablement sa puissance. Son mariage avec Gertrude (plus tard dite Anne), fille de Burkhard, comte de Hohenberg et Hagenlock (en Suisse), augmenta, en 1245, ses domaines du Weiterthal, du château d'OEttingen et de différentes terres en Alsace. Du côté maternel, il hérita des comtés de Kybourg et de Longbourg. Il possédait en outre le comté de Habsbourg (canton d'Argovie), une partie du canton de Zurich et de la Haute-Alsace, le bourgraviat de Rheinsfelden, et des propriétés isolées en Souabe. Les villes de Strasbourg et de Zurich le choisirent pour leur capitaine et protecteur. Excommunié par le pape Innocent IV, en 1254, à cause de ses démêlés avec l'évêque de Bâle, ce fut peut-être pour se réconcilier avec ce prélat, que Rodolphe suivit le roi Ottokar, de Bohême, dans la guerre qu'il fit aux Prussiens idôlatres. Sa valeur, secondée par la force et par une taille athlétique, sa prudence, son amour de la justice, et la protection qu'il accordait à la bourgeoisie contre les violences et les dévastations de la noblesse, lui concilièrent l'estime générale. Il lui dut le premier sceptre du monde.

Pendant que le comte Rodolphe faisait une nouvelle guerre à l'évêque de Bâle et qu'il le tenait étroitement assiégé dans la ville, il reçut la nouvelle de son élection, comme roi d'Allemagne, par la diète

de Francfort (29 sept. 1273). Il ne montra ni joie ni étonnement en acceptant le diadème, et se rendit à Aix-la-Chapelle pour le couronnement. Voulant remédier à l'état de désordre qui régnait alors en Allemagne, il se hâta d'ordonner qu'à l'avenir aucune investiture de fiefs de l'Empire ne serait valable qu'autant qu'elle aurait été ratifiée par le consentement des princes électeurs. Rodolphe exigea du roi Ottokar, qui s'était opposé à son élection dans l'espoir d'obtenir pour lui-même la couronne, la restitution, comme fiefs immédiats de l'Empire, des pays autrichiens dont il s'était mis en possession (*voy.* T. II, p. 583). Le roi de Bohême, un des plus puissants de l'Europe à cette époque, repoussa cette demande avec hauteur. A la tête d'une armée, l'Empereur se porte alors rapidement dans la Basse-Bavière et contraint le duc Henri, attaché au roi Ottokar, à se joindre à lui; puis il paraît devant les murs de Vienne, où il surprend son ennemi en jetant un pont sur le Danube. Ne pouvant compter sur ses troupes, Ottokar demanda la paix. Elle lui fut accordée; mais il dut renoncer à l'Autriche, à la Styrie, à la Carinthie et à la Carniole, reconnaître Rodolphe comme empereur et lui prêter serment de fidélité. Ottokar, agenouillé devant l'Empereur, le 25 nov. 1276, fit publiquement amende honorable de sa conduite. Il renouvela sa renonciation aux fiefs de l'empire, et reçut l'investiture de la Bohême et de la Moravie. Mais ne pouvant se consoler de son humiliation, il recommença les hostilités, en 1277. Les princes de l'Empire, considérant cette guerre comme une querelle particulière entre Rodolphe et le roi de Bohême, se montrèrent peu disposés à y prendre part. Ottokar avait puisé de nouvelles forces dans son alliance avec de puissants amis. Le 26 août 1278, les deux armées se rencontrèrent au Marchfeld, non loin du Danube; le combat s'engagea et devint meurtrier. Rodolphe fut blessé, mais son rival resta sur le champ de bataille. Après cette victoire, l'Empereur eut à combattre le margrave Othon de Brandebourg, tuteur du jeune Venceslas II*, successeur d'Ottokar sur le trône de Bohême. Cette dernière guerre fut terminée par un traité par lequel furent cédées définitivement à Rodolphe l'Autriche, la Styrie, la Carinthie et la Carniole. Le 1^er^ juin de l'année 1283, il en conféra l'investiture à son fils Albert, qui devint ainsi le fondateur de la puissante maison d'Autriche (*voy.* T. II, p. 583). La Carinthie en fut momentanément détachée pour être donnée au comte de Tyrol.

Rodolphe resta en paix avec la papauté; il ne se mêla pas des affaires d'Italie, afin de pouvoir se consacrer tout entier au rétablissement de l'ordre en Allemagne. Il ne reçut point la couronne impériale, et les papes arrivèrent à leur but qui était d'assurer leur indépendance de ce côté, et que le supplice de Conradin (*voy.*) avait servi à leur faire atteindre. En mariant ses filles à des princes puissants d'Allemagne et d'autres contrées, Rodolphe parvint à asseoir sur de fortes bases l'élévation de sa race. Le rétablissement de la paix publique, constamment troublée par les luttes intérieures entre des seigneurs puissants et avides, était son principal soin. La diète de Worms devait l'aider à parvenir à atteindre ce résultat. Cependant tout ce qu'il obtint, ce fut qu'aucune guerre entre les nobles ne pourrait éclater qu'après avoir été déclarée trois jours à l'avance. Rodolphe fit de fréquents voyages dans l'Empire; il se chargeait d'ordinaire de terminer lui-même les querelles qui s'élevaient entre les divers ordres de l'état : aussi l'appelait-on la *loi vivante*. Il assura les droits des électeurs, et n'entreprit rien d'important sans leur assentiment préalable, ce qui lui concilia leur entière confiance. Il défendit la construction de châteaux-forts, refuge d'une noblesse pillarde : dans une seule année, il en fit raser plus de 70. En 1283, les comtes de Savoie s'étant emparés de plusieurs fiefs de l'Empire en Suisse, il marcha contre eux, leur fit restituer ces fiefs et les soumit. Sa lutte contre le puissant duc de Bourgogne, qui avait voulu se rendre indépendant de l'empire d'Allemagne, ne fut pas moins heureuse. Des troubles ayant éclaté en Bohême, dont le margrave Othon voulait usurper la sou-

(*) A l'art. Bohème, nous avons écrit Venceslaf, d'après la prononciation indigène. S.

veraîneté, en retenant prisonnier le roi Venceslas, Rodolphe s'y rendit en toute hâte, délivra le monarque, et lui fit épouser une de ses filles. Il se maria lui-même une seconde fois, à l'âge de 64 ans, avec une princesse de Bourgogne, âgée seulement de 14 ans. Son ardent désir de voir son fils Albert roi des Romains ne fut point réalisé. Il mourut à Germersheim, pendant un voyage qu'il faisait à Spire, le 15 juillet 1291.

Rodolphe I^er^, était, comme nous l'avons dit, d'une taille gigantesque, d'une bravoure extrême, infatigable, bon, magnanime et juste. Si, au commencement de sa carrière, il se montra peu scrupuleux dans le choix des moyens qui devaient le mener à son but, il faut reconnaître que dès qu'il eut ceint la couronne impériale, toute sa conduite fut vraiment irréprochable; ses efforts incessants pour ramener le rétablissement de la paix intérieure, le font considérer à bon droit comme le prince qui a rendu les plus importants services à la nation allemande en favorisant le développement de la civilisation et de l'industrie. *Voir* pour les résultats de son règne, Pfister, *Histoire d'Allemagne*, or. allem., t. III, p. 72-80.

Rodolphe II était fils de l'empereur Maximilien II et de Marie d'Autriche, fille de Charles-Quint. Né à Vienne, en 1552, il fut élevé en Espagne, pays de sa mère, catholique fervente, et son éducation fut presque entièrement dirigée par les jésuites. En 1572, son père lui donna l'investiture de la Hongrie, et en 1575, celle de la couronne de Bohême, avec le titre de roi des Romains. Il monta sur le trône impérial après la mort de Maximilien II, le 12 oct. 1576. On le regardait alors comme un prince plein de talents et de connaissances, doué d'un cœur bon et loyal; mais il ne tarda pas à montrer un caractère craintif et irrésolu; il se livra à des occupations peu dignes de sa haute dignité et manifesta une passion extrême pour les chevaux. Sa puissance lui permettait de faire de grandes choses. Les nombreuses possessions de la maison d'Autriche avaient toutes passé dans ses mains: ses frères n'avaient reçu que des apanages. Mais son fanatisme détruisit les heureux résultats qu'avait produits la conduite sage et modérée de son père. La religion protestante faisant de rapides progrès dans ses états héréditaires (*voy.* T. II, p. 586), il écouta les conseils des jésuites, et adopta, pour assurer la prépondérance du catholicisme, des mesures si sévères, qu'une révolte générale finit par éclater.

Les brigandages des déserteurs auxquels il avait permis de s'établir en Dalmatie, lui firent déclarer la guerre par le sulthan Amurat III (1592): la Hongrie en fut le théâtre. Cette guerre se prolongea avec des avantages divers jusqu'en 1606. Rodolphe II, qui résidait à Prague, prit peu de part aux événements de son règne; il vivait dans la retraite et se livrait exclusivement à ses goûts favoris. Ses sujets hongrois proposèrent le gouvernement à son frère Matthias, et l'élurent roi en 1607. Matthias passa avec une armée en Autriche, et contraignit son frère à lui céder ce duché aussi bien que le royaume de Hongrie. Les questions de la succession de Clèves et de Juliers (*voy.* les art.) ranimèrent la guerre entre les protestants et les catholiques. Des ligues se formèrent; on arma de tous côtés. Rodolphe fit vainement appel aux forces de l'Empire pour rétablir la tranquillité. Les protestants de Bohême, auxquels, par sa lettre de Majesté du 11 juillet 1609, il avait accordé le libre exercice de leur culte, un consistoire, l'établissement d'une université à Prague et le droit de fonder de nouvelles églises et écoles, mécontents de la violation de ses promesses, refusèrent l'obéissance, et lorsque l'archiduc Léopold s'avança avec une armée pour les y forcer, appelèrent l'archiduc Matthias à leur secours. Celui-ci contraignit l'Empereur à lui céder aussi la Bohême, en 1611. Rodolphe, à qui on assigna un revenu annuel de 300,000 florins, et la possession de 4 seigneuries, mourut le 20 janv. 1612, sans avoir été marié. Les prophéties de Tycho-Brahé, accueilli avec honneur à sa cour, ainsi que Keppler, l'avaient rendu dans ses derniers jours si soupçonneux, qu'il ne quittait jamais son palais. Il avait pourtant du goût pour les arts et pour les sciences. *C. L.*

RODOMONT, Rodomontade. L'étymologie de *Rodomont*, nom d'un per-

sonnage du Boyard (*voy.* Boïardo) et de l'Arioste (*rodere montem*, ronger montagne), justifie Ménage qui écrit *Rodemont*, et elle fait prendre le mot par Le Duchat dans le sens d'avaleur de charrettes ferrées. Rodomont, chez les deux poëtes italiens, est un roi brave, il est vrai, mais bravache et fanfaron, dont les tirades insolentes ont fait appeler *rodomontades* de semblables discours, et *Rodomonts*, par antonomase, ceux qui, pour intimider les personnes qui les approchent, font sonner haut leurs exploits, leurs affaires d'honneur, etc. Il y a des peuples où ce travers est commun, les Espagnols, par exemple : aussi trouverait-on chez eux plus qu'ailleurs les éléments d'une *suite* considérable à l'ouvrage de Brantôme, intitulé : *D'aucunes belles rodomontades espaignolles*. J. T-v-s.

* **RŒDERER** (Pierre-Louis, comte), né à Metz, le 15 févr. 1754, était fils du substitut du procureur général au parlement de cette ville. Destiné de bonne heure à la magistrature, il fut pourvu d'une charge de conseiller au même parlement, en 1779. Quelques brochures attirèrent alors sur lui l'attention, et entre autres son *Éloge de Pilastre des Rosiers*, et ses *Observations sur les Trois-Évêchés de Lorraine*. Un écrit qu'il publia ensuite sur *la Députation aux États-Généraux*, acheva de lui concilier la bienveillance de ses concitoyens : aussi fut-il élu, en octobre 1789, en qualité de député du tiers. Ses premières paroles à l'Assemblée décelèrent un ami sincère de la liberté, mais peu favorable au clergé. Désigné pour faire partie du comité des contributions, il eut une large part à l'organisation financière du pays. Toujours à la tribune lorsqu'il s'agissait de questions importantes, il se prononça en faveur du jury, même en matière civile; il plaida la cause des nègres et des hommes de couleur, et défendit la liberté absolue de la presse. Après la clôture des travaux de l'Assemblée, la célébrité du député de Metz était telle que le collége électoral de la Seine le choisit aussitôt pour son procureur général syndic. Les circonstances devenaient de plus en plus difficiles; mais jusqu'au 10 août (*voy.*), Rœderer réussit à se maintenir dans une juste réserve, entre les exigences de la cour et celles du parti national. Le matin de cette célèbre journée, il se présenta aux Tuileries pour protéger le roi, et quand il vit l'imminence du danger, il le décida à l'accompagner au sein de l'Assemblée législative. Cette fausse démarche, diversement interprétée, causa la perte du monarque, et dévoua le procureur-syndic à la vengeance de la Commune. En vain ce dernier essaya-t-il de justifier sa conduite auprès de la société toute-puissante des Jacobins : il fut décrété d'arrestation, mais il eut le bonheur d'échapper aux recherches jusqu'à la journée du 9 thermidor, après laquelle il reprit ses travaux littéraires, et se distingua par son active collaboration au *Journal de Paris* (*voy.* T. XV, p. 467), En 1795, il publia une brochure dont le titre, *Des Réfugiés et des Émigrés*, excita l'attention générale. Au mois de juin de l'année suivante, il fut admis à l'Institut national, dans la classe des Sciences morales et politiques, et nommé en même temps professeur d'économie politique aux écoles centrales. Placé, au 18 fructidor, sur une liste de proscription, il dut son salut à l'intercession de Talleyrand. Comme il était dévoué à Bonaparte et jaloux de s'attacher à sa fortune, il entreprit de le rapprocher de Sièyes et de Lebrun, et concourut à la formation du consulat. Puis, après le 18 brumaire (*voy.*), il se servit des colonnes de son journal pour rappeler au premier consul les promesses d'indulgence et de conciliation qu'il avait faites pour arriver au pouvoir. Cet appel généreux fut entendu. Lors de la formation du Conseil d'état, Bonaparte donna à Rœderer une preuve de sa haute estime en l'attachant à la section de l'intérieur, et en lui confiant le grand et difficile travail des préfectures. A peu près à la même époque, il reçut, avec Joseph Bonaparte et Fleurieu, la mission de réconcilier la France avec les États-Unis. Le 15 mai 1802, il fut chargé de présenter au Corps législatif le projet d'établissement de la Légion-d'Honneur (*voy.*), et fut nommé lui-même commandant de cet ordre nouveau. Bonaparte lui confia ensuite la direction de l'instruction publique. Mais là finit tout à coup sa faveur;

car on peut regarder comme une espèce de disgrâce son entrée au sénat, en 1803. Quoi qu'il en soit des motifs de ce refroidissement, qui n'ont jamais été bien connus, Rœderer fut encore chargé, au mois d'août suivant, de rédiger l'acte de médiation (*voy.*) des cantons suisses, et, le 15 octobre, il fut nommé titulaire de la sénatorerie de Caen. Son dévouement à la personne de Bonaparte n'en reçut d'ailleurs aucune atteinte : ce fut lui qui le premier souleva la grande question de l'hérédité à propos du consulat. Désavoué officiellement par son maître, il acquit peut-être en secret de nouveaux droits à sa reconnaissance. Toutefois l'empereur, investi bientôt après d'un couronne héréditaire, n'en laissa rien paraître. Il éloigna même Rœderer de sa personne, et l'envoya, le 1er avril 1806, à Naples, pour féliciter Joseph Bonaparte sur son avénement au trône des Deux-Siciles. Ce prince le retint auprès de lui, et lui confia ses finances, en le nommant grand-dignitaire de ses ordres. En même temps, l'empereur lui envoyait le cordon de grand-officier de la Légion-d'Honneur, et le titre de comte. Son influence sur le roi Joseph lui valut plus tard, et à deux reprises, la mission de faire cesser la mésintelligence survenue entre l'empereur et son frère, qui régnait alors sur l'Espagne; plus tard encore, ce fut le comte Rœderer qui fut choisi pour décider le frère de l'empereur à renoncer à sa couronne. Au mois de déc. 1810, après avoir opéré la réunion du Valais à la France, le comte Rœderer fut envoyé auprès du grand-duc de Berg, avec le titre de ministre et secrétaire d'état de ce prince. Trois ans après, en déc. 1813, il était commissaire extraordinaire à Strasbourg, lorsque les armées alliées le forcèrent à se retirer devant elles. Rentré dans la retraite pendant la première Restauration, il n'en jouit, aux Cent-Jours, que pour organiser une sorte de fédération en Bourgogne et en Bretagne. Admis le 2 juin à la Chambre des pairs, il fut du petit nombre de ceux qui élevèrent la voix, après le désastre de Waterloo, en faveur du fils de Napoléon. Cette circonstance sans doute lui valut une plus rigoureuse disgrâce au retour des Bourbons. Rayé à la fois de la liste des pairs et de celle de l'Institut, il disparut pendant 15 ans de la scène politique, occupant ses loisirs à rédiger, à la campagne, de petits drames politiques et des *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis XII et de François Ier* (Paris, 1825, 2 vol. in-8°). Après la révolution de 1830, le comte Rœderer se rappela de nouveau à l'attention publique par deux ouvrages sur l'*Esprit de la révolution de* 1789, et sur les *Événements du* 20 *juin et du* 10 *août*, où il avait joué un si grand rôle. Le roi Louis-Philippe lui rendit, en oct. 1832, sa place à la Chambre des pairs, et l'Institut l'appela de nouveau dans son sein. En 1835, il fit paraître une *Adresse d'un constitutionnel aux constitutionnels*, qui fit beaucoup de bruit, et dans laquelle on signala avec surprise une fausse interprétation du système représentatif. Vers les derniers instants de sa vie, il publia encore un livre sur l'*Influence de la société polie*, dans lequel il essayait la réhabilitation de l'hôtel Rambouillet (*voy.*); puis il rendit le dernier soupir, le 17 déc. 1835, à l'âge de 82 ans, laissant deux enfants, une fille et un fils, le baron Rœderer, ancien préfet, et aujourd'hui membre du conseil général des Ardennes. Il avait vu mourir un autre de ses fils, parvenu dans l'armée jusqu'au grade de colonel. M. Quérard assure, dans *la France littéraire*, que le comte Rœderer avait écrit des Mémoires sur sa vie, et que le gouvernement, à sa mort, en a acquis le manuscrit et l'a livré aux flammes. — On trouve son éloge dans les *Notices et Mémoires* de M. Mignet, qui, en sa qualité de secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences morales et politiques, a payé aussi sur sa tombe un éloquent tribut à la mémoire de son collègue. D. A. D.

ROESKILDE, ville de l'île de Seeland, ancienne résidence des rois de Danemark (*voy.*) jusqu'en 1443. On voit encore, dans la vénérable cathédrale, les mausolées de plusieurs de ces souverains.

ROGATIONS, *voy.* Ambarvales. L'Église catholique donne ce nom aux lundi, mardi et mercredi qui précèdent immédiatement le jour de l'Ascension (*voy.*), et durant lesquels on pratique le

jeûne, l'abstinence et la prière, se rendant processionnellement dans les campagnes, afin d'obtenir les bénédictions du ciel pour les biens de la terre. Cet usage remonte à S. Mamert, archevêque de Vienne, en Dauphiné (468). Le concile d'Orléans (511) l'étendit à toute la France; et de là, il se propagea dans l'Occident. *Voy.* PROCESSION.

ROGATOIRE (COMMISSION), *voy.* COMMISSION.

ROGER I et II, le père et le fils, de la famille d'Hauteville, comte et roi de Sicile, entre les années 1040 et 1154. *Voy.* GUISCARD (*Robert*), BOHÉMOND et SICILE.

ROHAN (MAISON DE). Cette illustre famille descend en ligne directe et masculine des anciens rois et ducs de Bretagne (*voy.*). Vers l'année 1021, le comté de Porrhoët et la vicomté de Rennes furent donnés en apanage à Guethenoc, cadet de la maison de Bretagne, et cette branche prit alors le nom de Rohan, d'une petite ville sur la rivière d'Ouste, à 12 lieues de Vannes (*voy.* MORBIHAN). Eudon I^er^, petit-fils de Guethenoc, suivit Guillaume-le-Conquérant en Angleterre. Eudon II, petit-fils d'Eudon I^er^, fut pendant quelque temps duc de Bretagne par son mariage avec Berthe, fille de Conan III, mort en 1148. Après bien des vicissitudes, Eudon II fut dépouillé du duché de Bretagne et réduit à son premier patrimoine. Un de ses frères, nommé Alain, s'établit en Angleterre, où il eut en partage divers fiefs donnés à ses ancêtres par Guillaume-le-Conquérant. Il y fut l'auteur d'une branche qui eut divers rameaux.

En France, on remarque, dans la branche des vicomtes de Rohan, ALAIN VII, tué au combat de Moron, le 14 août 1352. JEAN I^er^, son fils, fut beau-frère de Charles-le-Mauvais, roi de Navarre. ALAIN VIII, fils de JEAN I^er^, épousa la fille du connétable de Clisson. Son fils ALAIN IX, lieutenant général de Bretagne pendant la captivité du duc Jean et de ses frères, faits prisonniers par les Penthièvre (*voy.*), eut une fille, Marguerite, qui fut l'aïeule du roi de France François I^er^. Une autre de ses filles, Catherine, fut la trisaïeule de Henri IV. JEAN II, fils d'Alain IX, fut gendre du duc de Bretagne, François I^er^, et oncle de la duchesse Anne, femme de Charles VIII et de Louis XII. A raison de toutes ces parentés et de son origine souveraine, les Rohan jouissaient à la cour de France, avant la révolution, du rang et des honneurs de *princes étrangers*. On connaît leur orgueilleuse devise :

Roi je ne puis,
Prince ne daigne;
Rohan je suis.

Depuis 1527, la maison de Rohan se divisa en plusieurs lignes, dont les principales sont celles *de Guémenée*, *de Montbazon*, *de Gié*, *de Soubise*, etc. Il ne reste plus aujourd'hui de représentants que de la 1^re^ ligne, dont les *Rohan-Rochefort* sont une branche cadette. Quant aux *Rohan-Chabot*, c'est une branche de la maison de Chabot, entée sur cette famille illustre par la mariage de Henri Chabot *, fils puîné d'une branche cadette de sa maison, lequel épousa, avec dispense du pape, Marguerite de Rohan, sa cousine, fille unique de Henri 1^er^, duc de Rohan, l'une des plus grandes héritières de l'Europe, qui lui apportait les duchés-pairies de Rohan et de Frontenay, les principautés de Léon et de Soubise, et ses droits à la couronne de Navarre, à la condition de prendre le nom et les armes de Rohan pour lui et toute la postérité de son fils aîné. Comme il n'eut qu'un fils de ce mariage, toute sa descendance a pris, d'après cette clause, le nom de *Rohan-Chabot*. Le représentant actuel de cette maison est ANNE-LOUIS-FERNAND de Rohan-Chabot, duc de Rohan, prince de Léon, ancien pair

(*) La famille de Chabot est une des plus anciennes et des plus illustres de France. Des titres antérieurs à 1040, est-il dit dans l'*Almanach de Gotha*, font présumer qu'elle descend en ligne directe et masculine des anciens ducs d'Aquitaine, comtes de Poitou, d'Auvergne, etc. Elle a contracté des alliances médiates et immédiates avec un grand nombre de maisons royales et souveraines, dont plusieurs ont donné des empereurs à l'Allemagne, telles que les maisons de Souabe, de Luxembourg, de Lorraine, etc., dans les XII^e^, XV^e^ et XVI^e^ siècles. Tous les rois de France, tant de la branche de Valois, que de celle de Bourbon, descendent d'une fille de Chabot, femme de Geoffroy de Lusignan, comte de la Marche, de Jaffa et de Césarée, en Terre-Sainte, et frère des rois de Jérusalem et de Chypre. La maison de Chabot a occupé les plus hautes places de l'état.

de France et maréchal-de-camp, né le 14 oct. 1789. Il refusa la serment en 1830, et prit part, en 1843, à la démonstration de Belgrave-Square en faveur du duc de Bordeaux. Il a plusieurs enfants. — Le comte PHILIPPE de Rohan-Chabot, premier secrétaire d'ambassade et chargé d'affaires de France à Londres, auparavant commissaire du roi pour la translation des cendres de Napoléon à Paris, est son frère : il porte depuis 1843 le titre de comte de Jarnac. Nous citerons en outre le cardinal duc de Rohan-Chabot, mort archevêque de Besançon, le 8 févr. 1833.

La terre de Rohan, qui fut d'abord une vicomté (1100), puis un comté (1558), fut érigée en duché-pairie par Henri IV en faveur de Henri II, qui épousa Marguerite de Béthune, fille de Sully (1605). Éteint par sa mort, 1638, faute d'hoirs mâles, elle fut érigée de nouveau en duché-pairie en 1648, en faveur de sa fille, mariée à son cousin Henri de Chabot, et de leurs descendants.

Ligne de *Rohan-Guémenée*. Le titre de prince de Guémenée* fut créé en 1570. Dans cette ligne, la seule qui existe aujourd'hui et qui est partagée entre la France et la Bohème, on distingue LOUIS de Rohan, qui fut fait duc et pair sous le nom de Montbazon, en 1588, par le roi Henri III, en considération de ses services. Il fut le second des seigneurs qui signèrent, après les princes du sang, l'acte par lequel l'armée royale reconnaissait Henri IV pour chef après l'assassinat de Henri III. Son fils, HERCULE de Rohan, duc de Montbazon, grand-veneur de France, gouverneur de Paris et de l'Ile-de-France, fut constamment attaché aux rois contre la Ligue. Il se trouvait dans le carrosse où Henri IV fut assassiné. Il mourut le 16 oct. 1654, à l'âge de 86 ans. La fameuse duchesse de Chevreuse (*voy.*) était sa fille. Le chevalier LOUIS de Rohan, petit-fils d'Hercule, fut décapité à la Bastille, le 27 nov. 1674, pour avoir voulu livrer Quillebœuf aux Hollandais et faire révolter la Normandie. Jusqu'alors, il avait bien servi le roi à l'armée ; mais des aventures galantes, et surtout l'enlèvement d'Hortense Mancini (*voy.*), nièce de Mazarin, lui avaient fait perdre sa charge de grand-veneur.

Le chef actuel de cette branche est VICTOR-LOUIS-MERIADEC, prince de Guémenée, duc de Bouillon* et de Montbazon, feldmaréchal-lieutenant au service de l'Autriche, comme l'était aussi son frère et beau-père, le prince ALAIN-GABRIEL-CHARLES, mort en 1836. Le prince Victor est né le 20 juill. 1766, et n'a pas d'enfants ; son héritage passera à ses fils adoptifs de la maison de Rohan-Rochefort, son frère, JULES-ARMAND-LOUIS, major général, séparé de sa femme, duchesse de Sagan, fille du duc de Courlande, n'ayant pas eu non plus de progéniture. Ils sont les fils du chef de la branche cadette, CHARLES-LOUIS-GASPARD, prince de Rohan-Rochefort et Montauban, mort, le 7 mars 1843, dans son château de Bréville. Né le 1er nov. 1765, il avait eu 5 enfants, dont 2 fils, de son mariage avec la princesse MARIE-LOUISE-JOSÉPHINE de Rohan-Guémenée. Le premier-né, héritier des titres de sa famille, est CAMILLE-PHILIPPE-JOSEPH-IDESBALD, né le 19 déc. 1801.

La branche de *Rohan-Rochefort et Montauban*, qui se rattache à cette ligne, date de 1611, où elle fut mise en possession du titre de comte de Montauban, auquel vint se joindre, en 1718, celui de prince de Rochefort. Elle a pour représentant actuel le prince CAMILLE, devenu par adoption un Rohan-Guémenée, et dont il vient d'être parlé.

Disons aussi un mot des lignes éteintes.

Dans la ligne de *Rohan-Gié*, on remarque d'abord PIERRE de Rohan, fameux sous le titre de *maréchal de Gié*, gouverneur du jeune comte d'Angoulême, depuis François Ier. Louis XII étant tombé

(*) Guémenée, petite ville autonnale, est aussi dans le dép. du Morbihan.

(*) Le duché de Bouillon (*voy.*) a passé dans la famille de Rohan par l'extinction de la branche masculine princière de La Tour-d'Auvergne par le chef de la princesse de La Tour-d'Auvergne, grand'mère du prince, chef actuel de la famille. Son frère aîné avait été reconnu duc de Bouillon par décision arbitrale du congrès de Vienne (1814), contre son compétiteur l'amiral d'Auvergne. Plus tard, le duc de Bourbon, le prince de La Trémoille et la princesse de Poix ont attaqué le prince de Rohan-Guémenée au tribunal de Liége, lequel a mis les adversaires du prince en possession des domaines qui se trouvaient dans sa juridiction.

malade, Anne de Bretagne voulut se ménager une retraite en Bretagne; quelques bateaux, chargés de ses effets les plus précieux, furent expédiés vers Nantes; mais le maréchal osa les faire arrêter. Le roi commença par approuver cet acte de fidélité, puis il consentit au jugement de Pierre de Rohan. Le parlement de Toulouse le suspendit seulement de ses fonctions de maréchal pendant 5 ans et le bannit à dix lieues de la cour. PIERRE de Rohan, son fils, fut tué à la bataille de Pavie. RENÉ, fils de celui-ci, eut le même sort près de Metz, le 28 oct. 1552.

Son petit-fils, le duc de Rohan, HENRI II, dont nous nous occuperons tout à l'heure, et BENJAMIN, duc de Soubise, son frère, furent les chefs des protestants dans leur opposition à Richelieu. Bayle a consacré un article à ce dernier, ainsi qu'à d'autres membres de l'illustre maison de Rohan et à son grand-père, Jean de Parthenai, seigneur de Soubise.

Dans la branche de *Rohan-Soubise*, ainsi surnommée d'une petite ville de la Charente-Inférieure, à 1 lieue de Rochefort *, on cite FRANÇOIS de Rohan, prince de Soubise, qui se distingua dans la carrière des armes et mourut, le 24 août 1712, à l'âge de 82 ans. LOUIS de Rohan, son fils, dit *le prince de Rohan*, mourut à 23 ans, le 5 nov. 1689, d'une blessure reçue en Flandre. Un autre fils de François, MAXIMILIEN-GASTON-GUI-BENJAMIN de Rohan, fut tué à la bataille de Ramillies, le 23 mai 1706. Leur frère, HERCULE-MÉRIADEC de Rohan, se distingua en maints combats, et c'est pour lui que la terre de Frontenay, première baronnie du pays de Saintonge (Deux-Sèvres), fut érigée en duché-pairie, sous le nom de *Rohan-Rohan*, en oct. 1714. Le maréchal de Soubise était son petit-fils. S.

HENRI, duc de Rohan-Gié, prince de Léon, né en Bretagne au château de Blain, le 21 août 1571, fit ses premières armes au siége d'Amiens sous Henri IV, dont il était l'héritier présomptif pour la Navarre, qui eût été détachée de la France à la fin du règne de ce monarque, s'il fût mort sans enfant légitime. Ayant épousé la fille de Sully, Rohan fut naturellement un des chefs du parti calviniste, et ses éminentes qualités le mirent bientôt au premier rang. Quand le Béarn fut annexé à la France, en 1620, et que la religion catholique y fut rétablie, les réformés, voyant dans cette mesure une violation de l'édit de Nantes, coururent aux armes. Rohan blâma d'abord le soulèvement, mais il appuya ses coreligionnaires, et fit échouer Louis XIII devant Montauban. Ce qui semble prouver que le zèle religieux faisait seul agir Rohan, c'est qu'il ne vendit point sa soumission. « Ma conscience, disait-il, ne me permet pas d'accepter autre chose qu'une paix générale pour mon parti. » La Guienne et le Languedoc fournirent des aliments à sa résistance, et en 1622 il obtint, dans le traité de Montpellier, la confirmation de ce que l'édit de Nantes avait accordé aux réformés. Il reprit les armes en 1625, sur de nouveaux sujets de plainte, et les déposa encore, en 1626, quand on y fit droit; mais il sentait que ce n'était qu'une trêve pendant laquelle Richelieu (*voy.*) travaillait à se débarrasser de ses ennemis personnels. En effet, les hostilités recommencèrent : le Vivarais et les Cévennes en furent d'abord le théâtre; puis, vint le siége de La Rochelle (*voy.*), dans la défense de laquelle il déploya tant d'énergie. Quand cette ville eut cédé au génie non moins persévérant du cardinal, Rohan demanda à l'Angleterre, à l'Allemagne, à l'Espagne même, des secours contre son puissant ennemi. Enfin tout lui ayant manqué, il traita après la prise de Privas et d'Alais; et, refusant noblement de détacher, comme on le lui demandait, son intérêt personnel de celui de ses coreligionnaires, il leur obtint, en juillet 1629, le libre exercice de leur culte; 300,000 livres lui ayant été payées, il n'en retint qu'une faible portion et distribua le reste aux protestants ruinés. Retiré à Venise, il composa ses *Mémoires* *, où il peint avec une grande vérité de couleurs la triste condition d'un chef de parti, et la difficulté de faire concourir à l'unité d'action de turbulents amours-propres. On a encore de lui ses *Discours politiques, le Parfait*

(*) Soubise passa dans la maison de Rohan en 1575, par le mariage de Catherine de Parthenai avec René Ier de Rohan.

(*) T. XVII de la collection Petitot, 2e série. *Voir* aussi t. XVIII. S.

capitaine, un *Traité de la corruption de la milice ancienne*, un ouvrage *Sur les intérêts des princes*, dédié à Richelieu, enfin des *Lettres sur la guerre de la Valteline;* car, en 1635, une armée de 15,000 hommes lui fut confiée, avec laquelle il conquit cette contrée. A l'occasion de ses succès, la cour reprit ses défiances. Rohan alors se réfugia auprès du duc de Saxe-Weimar, qui devait épouser sa fille. Blessé à la journée de Rheinfelden, en Suisse, Rohan mourut, six semaines après la bataille, le 13 avril 1638, à l'âge de 66 ans. La longueur de sa résistance à Richelieu prouve la fécondité de ses ressources et son activité infatigable. Une des idées du duc de Rohan était la division de la France en plusieurs républiques fédératives, idée qui se reproduisit en 1791.

Henri de Rohan eut une fille qui, comme nous l'avons déjà dit, épousa Henri de Chabot. Elle soutint un procès célèbre contre un jeune homme appelé Tancrède, qui se disait fils de Rohan et de la duchesse sa femme. Quoique celle-ci appuyât les prétentions de Tancrède, le reconnaissant pour son fils légitime, le jeune homme perdit son procès devant ses juges, mais fut vengé par l'opinion. Il périt dans la guerre de la Fronde. L. G-s.

Charles de Rohan, prince *de Soubise* et *d'Épinay*, duc *de Rohan-Rohan* et *Ventadour*, pair et maréchal de France, naquit le 16 juillet 1715. Destiné de bonne heure au service militaire, il fut reçu en qualité de guidon dans les gendarmes de la garde, dont il devint capitaine, en 1734, après la retraite du prince de Rohan, son aïeul. Il épousa M^lle^ de Bouillon (*voy.*); mais elle mourut l'année suivante, en lui laissant une fille, qui, le 3 mai 1753, devint princesse de Condé. Soubise avait lui-même épousé en secondes noces (1745) la princesse Christine de Hesse-Rheinfels. Parvenu ainsi au faîte des grandeurs, favori de Louis XV, et, mieux encore, appuyé du crédit de la marquise de Pompadour, il osa prendre, dans l'acte de mariage de sa fille, le titre de *très haut et très excellent prince*, qui n'appartenait qu'aux princes du sang, et qui lui fut aussitôt contesté; mais grâce à la protection de la favorite, les prétentions de Soubise n'eurent aucun résultat fâcheux pour lui. Pendant les campagnes de 1744 à 1748, il accompagna le roi en qualité d'aide-de-camp, eut un bras cassé au siége de Fribourg, contribua, à la tête des gendarmes du roi, à la victoire de Fontenoi, et mérita, par la prise de Malines et plusieurs autres faits d'armes, le grade de maréchal-de-camp (1748) et le gouvernement de Flandre et du Hainaut (1751).

Au commencement de la guerre de Sept-Ans (*voy.*), la marquise de Pompadour lui fit confier une division de 24,000 hommes, avec laquelle il manœuvra dans le pays de Clèves et de Gueldre, et opéra sa jonction, dans les environs de Dresde, avec le prince de Saxe-Hildburghausen. Les affaires du roi de Prusse étaient gravement compromises; mais les fautes de ses ennemis le sauvèrent. Cet habile tacticien surprit Soubise dans la ville de Gotha, et le força de s'enfuir, en lui abandonnant un certain nombre de prisonniers. Soubise et Hildburghausen, ayant une armée beaucoup plus forte que celle de Frédéric II, reprirent bientôt une fatale sécurité. Le roi feignit de ne pas oser les attendre; et le bouillant Soubise se laissa entraîner hors de la position favorable qu'il occupait. Le 3 nov. 1757, il croyait encore les Prussiens en pleine retraite, lorsqu'ils marchèrent à lui, après avoir tranquillement pris leur repas, et lui livrèrent la désastreuse bataille de Rossbach, dans la Saxe aujourd'hui prussienne. Les soldats allemands et français s'enfuirent en désordre; et Soubise, malgré l'inutile valeur dont il fit preuve pour réparer tardivement ses fautes, eut à subir toute la honte d'une défaite sans excuse. Il essaya de la faire oublier par l'humilité de sa conduite, en se mettant aux ordres du duc de Richelieu (*voy.*), son égal; mais l'opinion publique ne voulut pas prendre le change et le punit cruellement de sa déroute de Rossbach et des faveurs que le roi n'en continua pas moins à faire pleuvoir sur lui, attribuant tous les torts au prince de Hildburghausen. Soubise eut le titre de secrétaire d'état, reçut une pension de 50,000 liv., traita de la charge de trésorier de l'ordre, ce qui entraînait la dé-

coration du cordon bleu, et enfin fut gratifié des gouvernements du bois de Boulogne et de ses dépendances, Madrid et la Muette.

La guerre continuant en Allemagne, où le comte de Clermont devait être remplacé par Contades (*voy.*), le roi confia bientôt au prince de Soubise un nouveau commandement. Il reçut l'ordre de s'emparer du landgraviat de Hesse, afin d'empêcher l'ennemi de pénétrer jusqu'au Rhin ; et il atteignit un instant ce but, à la suite des deux victoires de Sandershausen (13 juillet 1758) et de Lütternberg (10 oct.), dans la Basse-Hesse. Cette dernière affaire lui valut le bâton de maréchal de France. En 1761, Soubise commanda encore sur le Rhin une armée de 110,000 hommes; mais ses démêlés avec le maréchal de Broglie (*voy.*), avec lequel il venait de faire sa jonction à Paderborn, amenèrent, en juillet, la défaite de Fillingshausen, où Soubise commandait l'aile gauche et avait en face de lui le prince de Brunswic en personne (*voy.* T. IV, p. 291). Les mutuelles récriminations des deux maréchaux français firent exiler le duc de Broglie dans ses terres; et malgré les sarcasmes de toute la France et la désaffection de son armée, Soubise fut chargé, l'année suivante, collectivement avec le maréchal d'Estrées (*voy.*), de se maintenir dans les positions que les Français occupaient encore en Allemagne. Tous deux gagnèrent (1^er^ sept.) la bataille de Johannisberg.

A compter de ce moment, Soubise renonça à la carrière militaire pour se consacrer tout-à-fait à celle de courtisan, dans laquelle du moins il n'essuya jamais de défaite. Ami d'abord de la marquise de Pompadour, il ne le fut pas moins de M^me^ Du Barry, et poussa même l'oubli de toute dignité jusqu'à souffrir le mariage de sa parente, M^lle^ de Tournon, avec le vicomte Du Barry, neveu de la favorite. Pour prix de ses complaisances, Soubise espérait obtenir la présidence du conseil, lorsque arriva la mort du roi. C'en était fait de sa faveur ; mais touché de la noble conduite du maréchal, qui, presque seul de tant de courtisans ingrats, avait accompagné à son dernier asile la dépouille mortelle de son ancien maître, Louis XVI lui conserva son entrée au conseil, où il donna souvent de bons avis, quoique ennemi des réformes dont on était alors engoué. Dans sa vie privée, le prince de Soubise, obligeant et facile, gâta jusqu'à la fin ses excellentes qualités par une honteuse débauche. Par bonheur pour lui sans doute, il ne vit pas les excès révolutionnaires, dont il eût été inévitablement victime : il mourut le 4 juillet 1787. D. A. D.

Enfin l'illustre maison qui nous occupe a produit plusieurs prélats célèbres. Nous nous bornerons à citer FRANÇOIS de Rohan, archevêque de Lyon, mort en 1536, et les quatre cardinaux évêques de Strasbourg, dont trois ont été membres de l'Académie-Française. Parmi eux, on distingue surtout LOUIS-RENÉ-ÉDOUARD, prince de Rohan-Guémenée, et cousin-germain du maréchal par sa mère, célèbre par son rôle dans le procès du collier (*voy.* LAMOTTE, MARIE-ANTOINETTE, etc.). Il était né le 23 sept. 1734. Nommé ambassadeur à Vienne, il scandalisa par son luxe l'impératrice Marie-Thérèse. Au commencement du règne de Louis XVI, quoique grand-aumônier de France, muni de l'abbaye de Saint-Waast, qui lui rapportait 300,000 liv. de rentes, et possédant encore d'autres charges, il était criblé de dettes. Nous avons vu ailleurs comment il s'abaissa jusqu'à devenir la dupe d'une intrigante audacieuse. Après qu'il lui eut été permis de rentrer dans son diocèse, il fut nommé député du clergé du bailliage de Haguenau aux États-Généraux, et, en 1789, dans l'Assemblée constituante, il ne se décida qu'avec peine au serment civique. Plus tard, il déclara qu'il ne pouvait se prêter à établir la constitution civile du clergé dans son évêché. En 1791, il fut accusé de menées contre-révolutionnaires sur la rive droite du Rhin ; mais il échappa à l'effet de cette accusation comme prince de l'Empire, et fut désormais considéré comme étranger. Réduit à la portion allemande de son ancien diocèse, il se consacra sur la fin de sa vie à ses devoirs d'évêque, jusqu'au concordat de 1801, époque à laquelle il se démit de l'évêché de Strasbourg. Il mourut à Ettenheim, le 17 févr. 1802. — Son frère cadet, qui fut archevêque de Cambrai et

grand-aumônier de l'impératrice Joséphine, mourut en 1815. L. G-s.

ROHILLAS, *voy.* INDOSTAN, T. XIV, p. 638.

ROI, ROYAUTÉ (du latin *rex*). Ce titre et la dignité qu'il énonce, exprimés différemment selon la diversité des pays et des langues (dans les langues sémitiques, *malekh*, *mélik* ; dans les langues germaniques, *konung*, *kœnig*, *king*, etc. ; dans les langues slavonnes, *kral*, *korol*, etc. *), remonte à la constitution primitive des sociétés. D'abord employé pour désigner la souveraineté en général, et attribué indistinctement à toute personne revêtue du pouvoir suprême dans un état quelconque, le titre de roi servit, dans une haute antiquité, à qualifier à la fois les chefs des plus vastes empires et ceux des moindres peuplades. Les rois, dans ces temps reculés, se présentent à nous, tantôt avec le caractère de patriarches de famille ou de tribu (pasteurs des peuples), tantôt comme les pontifes et les juges souverains des états, tantôt comme de puissants chefs militaires ; mais le plus souvent ils réunissaient en eux les attributions des deux derniers genres. Aujourd'hui la dignité royale, en Europe du moins, n'est reconnue qu'aux princes souverains d'états d'une certaine importance et parfaitement indépendants qu'on nomme *royaumes*.

Les effets salutaires de la concentration du pouvoir entre les mains d'un seul firent accepter la royauté dans l'intérêt public et comme une institution fondée dans les vues de la Providence. Aussi voyons-nous toujours des monarques qui, persistant à rattacher à ce principe le titre de leur souveraineté, s'intitulent rois par la grâce de Dieu ; mais dans d'autres états, et notamment en France, on a fini par opposer au principe mystique du droit divin, souvent démenti par l'histoire, le principe plus rationnel et plus positif de la souveraineté nationale.

La royauté, dans ses différents modes d'investiture, peut être *élective*, comme elle l'était jadis en Pologne **, ou *héréditaire*, telle que nous la trouvons dans toutes les monarchies actuellement existantes. Aux temps plus reculés du moyen-âge, le titre de roi échut souvent au chef d'un peuple indépendant en vertu de la proclamation spontanée de ses sujets, comme par exemple en Portugal. Plus tard, le pape et l'empereur d'Allemagne, comme continuateur de la dignité des empereurs d'Occident, prétendirent avoir seuls le droit d'élever les princes à celle de rois (*voy.* T. IX, p. 447) : les ducs de Bohême et de Pologne l'obtinrent de cette manière. Mais en 1701, Frédéric, électeur de Brandebourg, se fit couronner roi de Prusse de sa propre autorité, et fut reconnu comme tel par toutes les puissances. Depuis, on a vu Napoléon, devenu l'arbitre de l'Europe, faire et défaire les royautés selon son bon plaisir ; et enfin, pour citer des exemples encore plus récents, le roi de Grèce et celui des Belges tiennent leur titre et le pouvoir qui en dérive, le premier, du vœu des grandes puissances européennes, le second, du libre suffrage du peuple. Dans l'acception générale, le titre de roi ne se conçoit qu'uni au fait d'une souveraineté réelle. Il y avait pourtant une exception à cette règle dans l'ancien empire d'Allemagne, où le prince, élu du vivant de l'empereur pour lui succéder à sa mort, portait en attendant, comme une distinction purement honorifique, le titre de *roi des Romains*. Cette tradition a été recueillie par l'Autriche, où l'héritier présomptif a porté quelquefois le titre de *rex junior* de Bohème, etc. ; Napoléon la fit aussi revivre un moment en France, lorsqu'il nomma roi de Rome l'enfant auquel devait appartenir l'héritage de sa puissance. A côté des royautés fondées sur la possession territoriale, plusieurs souverains de l'Europe se font encore honneur, dans l'énumération de leurs titres *in extenso*, de royautés fictives, qui ne sont ordinairement que l'évocation de quelque souvenir historique. C'est ainsi que l'empereur d'Autriche, le roi des Deux-Siciles

(*) *Voy.* en outre PHARAON, KHAN, CHAH, TSAR, etc.

(**) On peut même dire en Allemagne où, pendant longtemps, le souverain prenait seulement le titre de roi, tant qu'il n'avait pas reçu des mains du pape la couronne impériale d'Italie. Sur ce point, il règne beaucoup d'obscurité. Remarquons toutefois qu'il ne faut pas confondre le titre de roi d'Allemagne avec celui de roi des Romains. *Voy.* plus loin, dans le texte. S.

et le roi de Sardaigne prennent tous les trois le titre de roi de Jérusalem, auquel le dernier ajoute en outre celui de roi de Chypre ; de même, les deux monarques de Danemark et de Suède revendiquent l'un et l'autre celui de roi des Vénèdes et des Goths.

Autrefois, l'avénement à la royauté devait être sanctionné par le sacre et par le couronnement solennel du nouveau souverain ; mais cette consécration, alors regardée comme un acte indispensable, n'a plus aujourd'hui d'autre intérêt que celui d'une cérémonie pompeuse. Les rois seuls, avec les empereurs, reçoivent la qualification de Majesté, jadis exclusivement réservé au chef temporel de la chrétienté, l'Empereur*; comme eux, ils sont traités de Sire dans les discours qu'on leur adresse. A la dignité royale s'attachent encore d'autres priviléges extérieurs, pour la plupart relatifs au cérémonial, et que, dans le langage diplomatique, on appelle généralement honneurs royaux. Néanmoins, ces mêmes honneurs étaient rendus aux chefs de certains états qui, sans être des royaumes, n'en avaient pas moins une grande importance : tels étaient le doge de la république de Venise et le stadhouder des sept Provinces-Unies des Pays-Bas. Les mêmes égards s'observent encore aujourd'hui envers les présidents des grandes républiques, et en partie même envers tous les princes souverains, quelque titre qu'ils portent. Tous ont, depuis le congrès de Vienne, le droit de surmonter leur blason d'une couronne royale. La principale distinction historique à établir entre le titre de roi et ceux de ducs, de comtes, etc., dont on qualifie les princes d'un rang inférieur, c'est l'origine féodale de ces derniers qui rappellent tous des rapports d'allégeance primitive de vassal à suzerain. **

Les droits de la royauté sont ceux de la souveraineté en général (*voy.* ce mot et Monarchie). Quelques-uns, comme ceux de battre monnaie, d'accorder des titres de noblesse, de lever des contributions, d'accréditer des ambassadeurs et autres agents près de souverains étrangers, sont tout particulièrement désignés sous le nom de *régales* ou *droits régaliens*. Pour d'autres, *voy.* Inviolabilité, Initiative, Sanction, Grace, etc.; et pour les droits reconnus à la royauté dans divers pays, les art. relatifs à ces pays, et France, T. XI, p. 508. Ch. V.

ROI D'ARMES, *voy.* Hérault.

ROITELET, *regulus* (*figuier* de quelques auteurs), petit passereau de la famille des *becs-fins*, et voisin de la fauvette, dont on le distingue non-seulement à sa taille plus petite, mais aussi à son bec très aigu et parfaitement conique. Le *roitelet commun* (*sylvia regulus*), le plus petit des oiseaux d'Europe, est olivâtre en dessus, jaunâtre en dessous. Le mâle porte sur le sommet de la tête une huppe jaune, bordée de noir. Il est très répandu dans tout notre continent, et préfère surtout les forêts de sapins, sur les rameaux desquels il place son nid, construit avec de la mousse et des toiles d'araignée, et offrant la forme d'une boule percée d'une ouverture sur le côté. La femelle y pond 6 ou 7 œufs de la grosseur d'un pois. Ces petits passereaux sont très familiers ; ils se rapprochent, en hiver, de nos habitations. On les voit poursuivre au vol, avec une agilité extrême, les insectes dont ils font leur nourriture. Leur ramage est doux et agréable. On donne le nom de *pouillot* à une espèce de roitelet un peu plus grande que la précédente, et qui s'en distingue principalement par l'absence de huppe. On nomme aussi *roitelet*, mais à tort, un genre voisin qui ne renferme qu'une espèce, le *troglodyte d'Europe*, petit oiseau chanteur qui a le bec plus aigu et la queue plus courte. C. S-te.

ROLAND, célèbre paladin qui passe pour le neveu de Charlemagne ; il suivit ce prince en Espagne, et fut tué à la bataille de Roncevaux (*voy.*), dans les Pyrénées, vers 778.

L'émir de Saragosse, qui tenait pour le khalife de Bagdad, étant menacé dans son gouvernement par Abd-er-Rahman (*voy.*), khalife omméyade de Cordoue, avait imploré le secours du roi des Francs. Ce monarque, poussé par un motif, soit

(*) Les rois étaient alors traités d'Altesse Sérénissime.

(**) *Voir* comte A. de Saint-Priest, pair de France, *Histoire de la royauté considérée dans ses origines jusqu'à la formation des principales monarchies de l'Europe* (Paris, 1842, 2 gros vol. in-8°).

d'ambition, soit de religion, fait pénétrer deux armées en Espagne, par les deux points extrêmes de la chaine des Pyrénées, s'empare de Pampelune, Huesca, et va camper devant Saragosse. L'émir, de bonne foi quant à lui, ne put persuader aux autres chefs musulmans, quoique révoltés des cruautés d'Abd-er-Rahman, de se soumettre à un prince chrétien. Charlemagne, à qui un messager venait d'apprendre que Witikind avait reparu menaçant parmi les Saxons, résolut aussitôt de rentrer dans ses états en suivant les vallées d'Égui, d'Erro et de Roncevaux. La tête de l'armée était arrivée sur les bords de la Nive, quand les Vascons, ennemis de la nouvelle dynastie franque, fondirent à l'improviste sur l'arrière-garde, sous la conduite du duc Loup, leur chef (*voy.* Gascogne, T. XII, p. 159). Cette trahison eut un plein succès. Un grand nombre de Francs périrent dans le défilé, et parmi eux Eygibard, grand-maître d'hôtel du roi, Anselme, comte du palais, et Rutland, Rotland ou Roland, préfet de la frontière britannique.

Si nous passons maintenant du domaine de l'histoire dans celui de la fiction, nous trouvons dans *li romans de Roncivals*, dans *Philomena*, autre roman, dans le poëme *La Spagna*, un grand développement donné à ce renseignement historique si simple et si court. Selon les traditions poétiques, Charlemagne, après avoir soumis le Nord, veut chasser d'Espagne les Sarrazins, et donner ce royaume à son neveu, qu'il a marié avec Alde-la-Belle. Il convoque ses barons pour leur exposer ses projets. Roland, d'un caractère emporté, se fâche contre son oncle, lui tourne le dos, et va conquérir, en un tour de main, *la terre de Lamech*, c'est-à-dire la Syrie et la Palestine; puis, tout-à-fait calmé par ces expéditions, il vient se ranger de nouveau sous les ordres du roi. Une vision poussait Charlemagne vers l'Espagne. S. Jacques, fils de Zébédée, lui était apparu et s'était plaint que son corps restât ainsi ignoré et sans honneur dans la Galice, près de ces Sarrazins mécréants, qu'il serait du devoir des chrétiens d'expulser d'Espagne. Charlemagne franchit donc les Pyrénées avec Roland, prit Pampelune et autres villes fortes, bâtit l'Église de Compostelle, qu'il fit consacrer à S. Jacques, et en rentrant en France, planta sa lance dans la mer. Le Sarrazin Aygoland reconquit le territoire envahi par les Francs, puis le perdit encore, Charles ayant envoyé contre lui Milon et son fils Roland. Ce dernier étant rentré en France, Aygoland reparait et pousse jusqu'à Saintes, dont il s'empare. Mais Charlemagne se lève, le poursuit jusqu'en Espagne, et l'*épée joyeuse* délivra les chrétiens du redoutable Sarrazin. Puis, l'empereur et son neveu combattent, toujours avec succès, les rois de Séville et de Cordoue. Pour décider les gouverneurs musulmans de Saragosse à renoncer à l'alliance du soudan de Babylone (sulthan de Bagdad) et à se faire baptiser, Charlemagne leur envoie le chevalier Ganelon. Ce Ganelon est un traître qui, voulant faire périr Roland, demande pour lui le commandement de l'arrière-garde de l'armée, contre laquelle des embûches sont dressées dans la vallée de Roncevaux. Le paladin y est attaqué; il se fait autour de lui un grand carnage. Alors il sonne du cor ou olifant : Charlemagne, qui l'entend, veut rebrousser chemin; mais Ganelon l'en détourne. Roland, abandonné à lui-même et blessé, parcourt le champ de bataille, « dolent de la mort de tant de nobles hommes qu'il voyoit, puis s'en alla droict à la voye tirant après Charlemaigne parmi le bois. Tant alla qu'il vint jusqu'au pied de la montaigne de Césarée, au dessoubs de la vallée de Roncevault, où il trouva un beau préau d'herbe verte, auquel avoit un bel arbre et un grand perron de marbre. » Là il descend de cheval, ne pouvant plus se soutenir, et s'assied, le visage tourné vers l'Espagne. Le récit des *Grandes Chroniques* est ici d'une grande beauté. Le héros sentant la mort s'approcher, tire son épée Durandal; il la regarde avec la tendresse d'un amant qui contemple sa maitresse. Craignant qu'elle ne tombe au pouvoir d'un Infidèle, il essaya de la briser; mais il ne put en venir à bout. Alors tentant un dernier effort, il fit retentir les bois du son de son cor; « et tant s'esforça de souffler, qu'il se rompit les nerfs et veines du col. » Son frère Beaudoin l'entendit et accourut. Roland, déjà mourant,

demanda à boire. Beaudoin « en grant peine se mist d'en chercher; mais trouver n'en peust, et quant il retourna à luy, il le trouva prenant mort. Il bénist l'âme de luy; son cor, son cheval et son espée print, et s'en alla droict à l'ost de Charlemaigne... Ce jour mesme avant la bataille s'estoit le bon Roland confessé et receu le corps de Jésus-Christ, ainsi que de coutume estoit lors aux vaillants batailleurs. »

Outre le roman de *Roncivals*, les *Grandes Chroniques* et *La Spagna*, d'autres poëmes, celui de *Beuve d'Antone* et de *la Reine Ancroya*, *Il Morgante Maggiore* de Pulci, *Mambriano* del Cieco di Ferrara, antérieurs à l'*Orlando furioso* de l'Arioste, parlent aussi des aventures du paladin Roland. La *chanson de Roland* a été longtemps célèbre dans les armées françaises. Il y a dans le dép. des Hautes-Pyrénées un passage nommé la *Brèche de Roland*, que quelques-uns assurent être le perron de marbre qu'il fendit en voulant briser son épée. Dans le Roussillon, près du village d'Itsaxoit, se trouve le *Pas de Roland*, où l'on prétend faire voir les empreintes des pas de son cheval. Enfin des ballades, conservées jusqu'à nos jours, font encore retentir les montagnes des frontières d'Espagne du nom de Roland. L. G-s.

ROLAND DE LA PLATIÈRE (JEAN-MARIE), né en 1732*, à Villefranche, en Beaujolais (Rhône), était le dernier des cinq enfants d'un magistrat honorable, mais sans fortune. Destiné par sa famille à l'état ecclésiastique, pour lequel il n'avait aucune vocation, à l'âge de 19 ans, le jeune Roland traversa seul et à pied une grande partie de la France. Arrivé à Nantes, il se fit admettre dans la maison d'un armateur, qui s'engagea à le faire passer aux Grandes-Indes; mais une grave affection de poitrine empêcha Roland de poursuivre cette carrière; et il se rendit à Rouen, auprès d'un de ses parents, inspecteur des manufactures. Celui-ci lui ayant fait donner de l'emploi dans cette partie, Roland y acquit bientôt de grandes connaissances. Divers ouvrages sur les arts mécaniques et l'économie rurale lui ouvrirent les portes de plusieurs académies et sociétés savantes; et il passa de Rouen à Amiens, avec le grade d'inspecteur général du commerce. Obligé, par état, à visiter les pays étrangers, de 1776 à 1778, il voyagea en Suisse, en Italie et à Malte. Pendant cette longue absence, il entretint un commerce de lettres suivi avec M^lle^ Phlipon, dont il avait fait connaissance à Paris, l'année même de son départ. Ces lettres, remplies de détails intéressants et de vues utiles sur le système commercial et manufacturier du midi de l'Europe, sont cependant d'une lecture difficile, à cause des trop nombreuses citations qui coupent le sens et morcellent le style*. De retour en France, Roland épousa, en 1780, M^lle^ Phlipon. En 1784, tous deux passèrent en Angleterre pour y faire de nouvelles études relatives à l'état de Roland; mais il est à croire qu'ils n'attachèrent pas moins d'intérêt à étudier les institutions politiques et le jeu des ressorts du gouvernement anglais. On a écrit, nous ne savons d'après quelle autorité, qu'à la suite de ce voyage, Roland avait envoyé sa femme à Paris pour solliciter des lettres de noblesse, et que ces lettres furent refusées. M^me^ Roland obtint au moins pour son mari un changement de résidence fort avantageux, en le faisant appeler à Lyon, auprès de sa ville natale. Tout en ajoutant à ses connaissances par de nouvelles études, il s'occupa sans relâche de la composition de son *Dictionnaire des manufactures et des arts qui en dépendent*. Cet ouvrage, inséré tout entier dans l'*Encyclopédie méthodique***, et le plus considérable qu'ait publié Roland, est son meilleur titre à la renommée comme écrivain et comme administrateur.

En 1789, Roland embrassa avec ardeur les principes de la révolution. Nommé officier municipal à Lyon, il ne tarda pas à reconnaître et à signaler les nom-

(*) Et non en 1743, à Paris, suivant une version, ou en 1752, suivant d'autres. Ce qui rend cette erreur bien plus étrange, c'est que les biographes qui l'ont commise n'en insistent pas moins sur la disproportion d'âge qui existait entre Roland et sa femme née en 1754.

(*) Elles ont été imprimées, Amsterdam et Paris, 1782, 6 vol. in-12.

(**) Paris, Panckoucke, 1785, 4 vol. in-4° et 1 vol. de planches au nombre de 438.

breux abus qui s'étaient introduits dans l'administration de cette ville, alors endettée de plus de 40 millions. Au mois de févr. 1791, envoyé par sa commune auprès de l'Assemblée nationale pour lui faire connaître cette situation et solliciter les moyens d'y remédier, Roland s'acquitta avec le plus grand zèle et un entier succès de cette mission; mais le séjour de sept mois qu'il fit à cette occasion dans la capitale eut des résultats d'une toute autre nature. Brissot, avec qui il était antérieurement en correspondance, l'introduisit à la société des Jacobins, l'aboucha avec les chefs du parti démocratique, Buzot, Péthion, Robespierre, etc., et l'attacha, de cœur et d'âme, ainsi que sa femme, aux vues et aux intérêts de ce parti. Aussi, après la fuite du roi, Roland fut l'un des plus ardents provocateurs de la déchéance, et prit même une part active aux mouvements dont le Champ-de-Mars fut alors le sinistre théâtre. De retour à Lyon, au mois d'août, il y fonda un club affilié à celui des Jacobins; mais sa place ayant été supprimée par les derniers décrets de l'Assemblée constituante, au mois de déc. 1791, il vint se fixer à Paris.

Les Girondins commençaient alors à miner le trône constitutionnel de Louis XVI; et Roland était tout préparé pour les seconder dans cette œuvre : aussi, l'influence, alors dominante, de Brissot, le fit-elle entrer au ministère, le 24 mars 1792, avec Clavière et Servan (*voy.* GIRONDINS). Roland, dans cette promotion, eut le portefeuille de l'intérieur. La première fois qu'il parut au conseil, abjurant l'étiquette jusque-là rigoureusement observée, il se présenta ayant aux pieds des souliers sans boucles et à cordons. Dumouriez, qui, dans ses *Mémoires*, raconte ce fait sur le ton de la plaisanterie, n'a pourtant pas dû se méprendre sur la portée réelle de cette impolitesse; des effets plus significatifs ne tardèrent pas à la suivre : ainsi, on vit Roland soudoyer, sur les fonds de son ministère, une feuille qui, chaque jour, placardée dans Paris, provoquait le peuple au renversement de la royauté. Cette feuille, c'était *La Sentinelle*, rédigée par Louvet (*voy.* ce nom).

Nous avons dit ailleurs quelles circonstances accompagnèrent, au mois de juin, le renvoi des ministres Servan, Clavière et Roland, rappelés au pouvoir, dans la journée même du 10 août. Danton entra, en même temps, au ministère de la justice. Bientôt, il organisa les massacres de septembre, que Roland vit avec horreur et signala à l'indignation de la France par une circulaire énergique. De là dissidence, et bientôt rupture ouverte entre lui et son fougueux collègue. Élu par le dép. de la Somme député à la Convention nationale, Roland céda aux instances de sa femme et de ses amis, qui l'engageaient à rester au ministère, pour y combattre les progrès, chaque jour croissants, de l'anarchie. Après la découverte de l'armoire de fer aux Tuileries, Roland s'empara des papiers secrets de Louis XVI qui se trouvaient dans cette cachette, et, sans avoir appelé de témoins, sans avoir dressé d'inventaire, il porta en masse ces papiers à la Convention. Cette omission de formes fournit bientôt à ses ennemis de la Montagne une arme terrible contre lui : ils l'accusèrent d'avoir soustrait des pièces qui constataient les relations intéressées de plusieurs de ses amis politiques avec la cour. On lui reprochait encore de disposer des fonds de son ministère pour inonder la France de libelles tendant à propager l'œuvre du fédéralisme, et à soulever les départements contre Paris. Plusieurs fois mandé à la barre de la Convention, les vociférations de ses accusateurs ne lui permirent jamais de s'y défendre. Sorti enfin du ministère, par démission, le 23 janvier 1793, il présenta un compte détaillé de sa gestion; mais ce fut en vain que, pendant plusieurs mois, il en sollicita l'approbation après examen. Voué dès lors à la proscription par les Jacobins et par la Commune, Roland fut enfin compris dans le décret d'arrestation, rendu le 2 juin contre les 22 députés girondins. Réfugié à Rouen, il y resta pendant 5 mois caché chez deux demoiselles qui sacrifiaient leur sûreté à la sienne. A la nouvelle de la mort de sa femme, décidé à ne pas lui survivre, Roland, le 15 nov. 1793, sortit de son asile à l'entrée de la nuit. Il fit quatre lieues à pied, sur la route de Paris, puis ap-

puyé contre un arbre, il s'enfonça courageusement dans la poitrine tout le fer d'une canne à dard. Transporté à Rouen, son cadavre y reçut les insultes de Legendre, montagnard en *mission*.

Roland était probe, instruit, austère dans ses mœurs, ferme dans ses opinions, mais dur et cassant dans la discussion. Il eut la capacité d'un bon administrateur, et manqua des qualités nécessaires à un bon ministre. Son plus grand malheur, peut-être, fut de servir de prête-nom aux utopies sociales et aux essais politiques dont sa femme fut l'auteur ou plutôt la muse.

Manon-Jeanne Phlipon, femme Roland, naquit le 17 mars 1754 à Paris, d'un père, graveur médiocre, et qui n'a point laissé de nom dans les arts. Elle reçut une première éducation plus conforme à la médiocrité de son état que propre à développer les rares facultés de son esprit. Son père usait envers elle d'une sévérité qui allait jusqu'à la rudesse. Ce fut de lui sans doute qu'elle apprit les principes du dessin, art dans lequel elle parait avoir fait, plus tard, de grands progrès. Elle se livra avec non moins d'amour et de succès à l'étude de la musique, puisqu'elle apprit le piano, la guitare et même le violon; mais les livres furent par-dessus tout la passion de son jeune âge. N'ayant point de bibliothèque à sa disposition, la lecture d'un petit nombre de volumes, dont elle dut la rencontre au hasard, suffit pour développer en elle le germe des conceptions les plus fécondes et les plus relevées. S. Augustin et Plutarque furent ses premiers maîtres; elle dut au premier cette foi, aussi vive que tendre, compagne et guide de ses premières années, ainsi que cette rectitude de principes, cette régularité de mœurs qui ne se démentirent jamais. D'un autre côté, elle puisa dans la lecture de Plutarque l'admiration la mieux sentie pour les nobles exemples, pour les grands caractères de l'antiquité; mais passé, pour ainsi dire, chez elle à l'état de religion, cet enthousiasme, qui ne lui laissait pas apercevoir la différence des temps et de toutes les conditions sociales, devint par la suite, pour elle, une source trop féconde d'erreurs pernicieuses.

Ce fut à 11 ans que la jeune Manon, sur sa demande expresse, fut mise au couvent pour y faire sa première communion. La maison où elle entra était celle des Dames de la congrégation, auprès du Jardin des Plantes. Elle y passa les plus heureuses années de sa vie, dans les exercices modérés de la religion la plus sincère, et dans les pures jouissances d'une de ces amitiés d'enfance, qui font souvent encore le charme de l'âge mûr. Telle fut l'affection que conçut Mlle Phlipon pour une jeune pensionnaire venue d'Amiens, Sophie Cannet, plus âgée qu'elle de trois ans, et avec qui, lorsqu'elles eurent toutes deux quitté le couvent, elle entretint, pendant plus de huit ans, une correspondance suivie. La lecture de ces lettres, mises au jour en 1841, fait voir, mieux encore que celle des *Mémoires de Mme Roland*, tout ce qu'il y avait de bon, de pur, de tendre, dans le cœur de cette jeune fille; tout ce qu'il y avait d'ingénieux, de fin, de brillant dans son imagination; de solide, de ferme, d'élevé dans son caractère. Cette charmante liaison devint le principe du mariage de Manette Phlipon. Pendant son séjour à Amiens, reçu chez les parents de Sophie Cannet, Roland de la Platière fut chargé par elle, en allant à Paris, d'une lettre pour son amie. Les grâces et plus encore l'esprit de la jeune Phlipon, agirent vivement sur le cœur du philosophe, alors âgé de 45 ans. Frappée de la droite raison de Roland, appréciant tout ce qu'un esprit aussi solidement cultivé promettait de jouissances au sien, et de progrès à son instruction, rebutée d'ailleurs par le non-succès de plusieurs propositions faites par des jeunes gens, Mlle Phlipon, malgré la disproportion d'âge, accepta la main de Roland. Mariés en 1780, l'année suivante vit la naissance d'une fille, seul fruit de leur union, et qui, à ce que nous croyons, existe encore aujourd'hui*; la concorde régna toujours dans ce ménage, que jamais la médisance n'osa attaquer et devant les exemples duquel s'arrêtèrent même les injustices de l'esprit de parti. Mais, chez Mme Roland, un froid déisme avait remplacé la ferveur des croyances chrétiennes; J.-J. Rousseau avait vaincu S. Augustin. Les

(*) Mme Léon Champagneux, qui donne l'exemple de toutes les vertus chrétiennes.

théories sociales du philosophe genevois constituaient aussi la foi politique de Roland et de sa femme; leurs liaisons avec les encyclopédistes de l'ancien régime et les démocrates de la révolution, déterminèrent le rôle qu'ils y devaient jouer l'un et l'autre. Les distinctions extérieures, les priviléges sociaux, fondés sur le hasard de la naissance, avaient révolté la fierté d'âme de M^me^ Roland encore jeune fille; devenue femme, l'abolition de ces abus lui parut le gage certain de la félicité publique. Douée d'une supériorité de vues à laquelle n'atteignait point son mari, d'un talent littéraire fort au-dessus du sien, et peut-être aussi plus ambitieuse, lorsqu'il fut parvenu au ministère elle devint son conseil, son guide et trop souvent son interprète. Ainsi, ce fut elle qui rédigea cette fameuse lettre du 10 août 1792, signée *Roland*, et adressée à Louis XVI, défi formel jeté par un ministre à la royauté, avant-coureur du 20 juin et présage du 10 août. La lecture des Mémoires de M^me^ Roland ne permet pas de douter que, dès lors, elle ne préparât avec Brissot, Péthion, Buzot et Barbaroux (*voy.* ces noms), l'avénement de la république. Athénienne autant que française, elle voulait faire revivre Athènes tout entière à Paris; mais elle oubliait qu'avec des couronnes pour ses grands hommes, Athènes avait eu pour eux l'ostracisme et la ciguë : le 31 mai vint cruellement le lui rappeler.

Ce fut à cette époque de persécution que se développa dans toute sa grandeur morale le caractère de M^me^ Roland. On l'avait vue déjà, à la barre de la Convention, confondre, par la ferme simplicité de sa parole, les efforts et la violence d'une cabale haineuse*. A la veille de la proscription, on la vit, impassible, refuser d'assurer son salut par la fuite. Jetée, dès le 2 juin, dans une prison, d'où elle ne devait sortir que pour aller à l'échafaud, ses inquiétudes ne se portèrent que sur le sort de son mari et de sa fille, son Eudora, menacée de se trouver orpheline à l'âge de 12 ans. Deux amis dévoués veillaient sur cette enfant : Bosc (*voy.*) en faisait sa fille d'adoption, et Champagneux, qui, au ministère de l'intérieur, avait été le collaborateur le plus utile de Roland, partageait ses soins entre la mère dans les fers et la jeune personne à qui il devait un jour unir son fils. Quelle consolation une telle assurance n'eût-elle pas apportée au cœur de M^me^ Roland, si elle eût pu la recevoir! Ce fut pourtant au milieu de ses craintes pour deux êtres les plus chers, et avec la certitude d'en être bientôt séparée par une mort violente, que, sous les barreaux de Sainte-Pélagie, elle écrivit, sous le titre d'*Appel à la postérité*, ces Mémoires qui feront vivre à jamais son nom. Une méprise lui ayant fait croire que le manuscrit confié par elle à un ami avait été détruit, elle eut la constance d'en recommencer un autre. C'est encore au dévouement de Bosc qu'on doit la conservation de celui-ci.

Ce fut le jour même où les girondins furent conduits au supplice, le 31 octobre 1793, que, de Sainte-Pélagie, M^me^ Roland fut transférée à la Conciergerie. Trop certaine du sort qui l'attendait, elle avait d'abord résolu d'échapper à l'échafaud par le suicide. A cet effet, elle s'était procuré de l'opium ; mais l'ami à qui elle devait cette triste faveur parvint à lui démontrer qu'elle finirait plus dignement en laissant à ses ennemis toute l'iniquité de sa mort; elle jeta donc le poison. La veille du jour où elle devait paraître devant le tribunal, elle remercia Chauveau-Lagarde (*voy.*) qui était venu lui offrir le secours de son éloquence, et ne voulut avoir d'autre défenseur qu'elle-même. Le lendemain, 10 novembre, certaine que ce jour était pour elle le dernier, elle apporta une sorte de soin à sa toilette. Elle parut au tribunal vêtue de blanc, et l'assurance modeste de son maintien, la sérénité de son front, le calme plein de dignité de ses réponses étonnèrent ses juges sans les désarmer. Condamnée à mort pour ses relations avec les girondins, elle dit : « Vous me jugez digne de partager le sort des grands hommes que vous avez assassinés; je tâcherai de porter à l'échafaud le calme qu'ils ont montré. » Elle le montra en effet jusqu'au dernier moment; on sait que dans le trajet fatal elle ne fut occupée qu'à inspirer un peu de ce même courage à un

(*) *Voir* le *Moniteur universel*, n° 344, 10 décembre 1792.

malheureux qui allait périr avec elle.

A sa mort, M^me^ Roland n'était âgée que de 39 ans. Peu de femmes ont été aussi bien partagées par la nature, et, dans son sexe, la renommée littéraire de M^me^ de Staël s'élève seule au-dessus de la sienne. En reconnaissant tout ce qu'il y eut de grand dans son caractère et de noble dans sa conduite, on aura toujours à regretter que pour son bonheur, sinon pour sa gloire, elle n'ait pas fait un usage plus simple des dons précieux qui lui avaient été départis. On devra surtout se garder de l'offrir pour modèle aux femmes jalouses de ne pas sortir du rôle assigné à leur sexe par la Providence. P. A. V.

RÔLE. Ce mot vient de *rotulus*, rouleau, d'où *inrotulatio*. C'est en ce sens qu'on dit encore un *rôle de tabac*. Il désigne le plus souvent une feuille de papier ou de parchemin, susceptible d'être roulée comme elle l'était autrefois, et sur laquelle sont inscrits, soit une liste de noms, d'où *enrôlement*, soit un état de sommes à recouvrer, *rôle des contributions*, ou de causes qui doivent être appelées et plaidées en leur ordre, *à tour de rôle*, *mise au rôle*. Un *rôle*, en terme d'écritures, signifie un feuillet ou deux pages. Les avoués, notaires, etc., font payer leurs écritures à tant le rôle. Nous avons consacré un art. spécial aux *rôles d'*Oleron.

Les Anglais désignent par le mot *rolls* ou *rotuli* les anciens actes du parlement, les lettres royales, closes ou patentes, les titres ou chartes, les documents judiciaires, etc. Le *maître des rôles* est un magistrat de la cour de la chancellerie, qui remplace quelquefois le chancelier dans la partie judiciaire de ses fonctions, et qui prend place, dans la hiérarchie administrative, immédiatement après le grand juge du *Kingsbench* (*voy.* l'art.). R-y.

Au théâtre, on appelle *rôle* la partie d'une pièce que chaque acteur doit apprendre et réciter, ou plutôt jouer, car il ne suffit pas de savoir un rôle et de le débiter, il faut que l'acteur s'identifie avec le personnage qu'il doit représenter, et que non-seulement il ait étudié toutes les parties de son rôle, qu'il en comprenne bien la situation et les sentiments, mais qu'il connaisse bien la pièce dans laquelle il joue un rôle, et le rapport qu'a ce rôle avec ceux des autres personnages de la pièce. Les rôles qui composent ordinairement une troupe de comédie, sont : les premiers rôles tragiques et comiques, les jeunes premiers ou amoureux, les seconds amoureux, les troisièmes rôles ou raisonneurs, les pères nobles, les rôles *à manteaux* ou de financiers, les premiers et seconds comiques, et les utilités. Pour les femmes, le premier emploi est celui des reines ou grands rôles tragiques; viennent ensuite les jeunes princesses ou amoureuses, et les confidentes. Dans la comédie, les premiers rôles, les coquettes, les amoureuses, les soubrettes, les mères nobles, les duègnes (*voy.* ce mot, Agnès, etc.). Tous les rôles se distribuent dans ces différents emplois, non sans difficulté souvent, à cause des amours-propres qui font que certains acteurs privilégiés empiètent sur l'emploi des autres. Il est vrai que l'on a vu des acteurs d'un talent tellement flexible, qu'ils jouaient également bien le sérieux et le comique : tel était Préville (*voy.*), qui faisait verser des larmes et excitait le fou rire. Quelques acteurs d'un grand talent ont donné leur nom aux rôles de leur emploi : on a dit longtemps Jouer les Molé, les Fleury, les Talma; et dans l'opéra-comique, surtout, on joue encore les Dugazon, les Saint-Aubin, les Elleviou, les Chenard, les Martin. Aujourd'hui, qu'un genre moins imposant, mais très répandu, rivalise avec celui qui a fait la gloire de la scène, un acteur de province s'engage pour jouer les Bouffé, les Arnal, comme il s'engageait, il y a vingt-cinq ans, pour jouer les Brunet et les Potier. Il est bien convenu que l'engagement ne porte pas qu'ils auront leur talent.

C'est par allusion aux rôles des comédiens, qu'on dit Jouer dans le monde un beau rôle, un grand rôle, un vilain rôle. On dit aussi d'un homme embarrassé dans une affaire ou dans un discours, et ne sachant comment s'en tirer : Il est au bout de son rôle, et plus anciennement on disait au bout de son *rolet*. D. M.

ROLLIN (Charles), né à Paris, le 30 janvier 1661, était le second fils d'un coutelier sans fortune, originaire de

Montbéliard, d'où il avait été expulsé à cause de son attachement à la religion catholique. Un bénédictin dont il servait la messe, ayant obtenu pour lui une bourse au collége des *Dix-huit*, le sort de Rollin fut décidé. Il devint professeur de seconde au collége Duplessis, en 1683, puis de rhétorique; fut professeur royal au Collége de France de 1688 à 1736, recteur de l'Université en 1694 et 1695, coadjuteur du collége de Beauvais en 1699, procureur de la nation de France en 1719, et de nouveau recteur en 1720. Cet homme vénérable comprit toute l'importance d'une bonne direction de l'éducation, et consacra toute sa vie aux soins de former la jeunesse. Il avait tout ce qu'il fallait pour réussir, une connaissance parfaite des auteurs anciens et un goût exquis pour sentir et expliquer leurs beautés, une entente merveilleuse du caractère des élèves, une onction paternelle qui pénétrait leurs cœurs. Rollin rendit de grands services à l'enseignement, en insistant sur l'étude des lettres françaises trop négligée avant lui, et en ranimant celle de la langue grecque, qui languissait. En même temps, il maintenait la discipline avec fermeté; ou plutôt, en donnant la religion pour base à l'éducation, il rendait facile la tâche des maîtres. Le collége de Beauvais, qu'il avait pris presque désert, manqua bientôt de places. Rollin ne fut pas moins heureux à former, par ses conseils et surtout ses exemples, des professeurs que des élèves : Guérin, Coffin, Crévier furent dignes de continuer ses travaux. Cependant la persécution contre le jansénisme enleva Rollin à sa tâche, et vint encore, non le troubler, mais le tracasser dans sa modeste retraite. On fit chez lui une descente de justice qui n'aboutit qu'à faire reconnaître son innocence. Il avait déjà prouvé, en soutenant les droits de l'Université lorsqu'il en était le recteur, que la vertu chrétienne, douce et humble selon l'Évangile, s'accorde parfaitement avec la fermeté. Lui qui, personnellement, n'eût disputé le pas à personne, sut vigoureusement maintenir la préséance du chef du corps enseignant. Rollin, après avoir employé les années de sa retraite à la composition des livres qu'il nous a laissés, mourut de la mort du juste, le 14 sept. 1741.

Ses ouvrages sont si répandus, qu'il nous suffira de les rappeler en peu de mots. Son *Traité des études* (1726-31, 4 vol. in-12, souv. réimpr.), où il expose les pratiques d'enseignement les plus usitées chez les anciens et chez les modernes, a été appelé par M. Villemain : « Un monument de raison et de goût, et l'un des livres les mieux écrits de notre langue après les livres de génie. » Dans son *Histoire ancienne* des Égyptiens, des Carthaginois, des Assyriens, des Babyloniens, des Mèdes et des Perses, des Macédoniens, des Grecs (1730 et années suiv., 12 vol. in-12), on peut lui reprocher de manquer parfois de critique et d'avoir négligé de précieux détails, dont la mise en œuvre a, depuis lui, renouvelé pour ainsi dire la face de l'histoire; mais elle prouve néanmoins une grande étude de l'antiquité, elle offre une exactitude remarquable dans le récit des faits et il s'en exhale d'ailleurs un parfum d'honnêteté et de foi chrétienne qui donne une suavité bien rare aux fréquentes réflexions dont l'auteur entremêle sa narration. « C'est encore la meilleure compilation qu'on ait faite en aucune langue, a dit Voltaire (*Siècle de Louis XIV*), parce que les compilateurs sont rarement éloquents et que Rollin l'était. » Son *Histoire romaine*, depuis la fondation de Rome jusqu'à la bataille d'Actium (1738, 9 vol. in-12), se ressent un peu de l'affaiblissement causé par l'âge; ce fut Crevier (*voy.*), son disciple et son ami, qui la compléta d'après son plan, en achevant le 9e volume.

Il a paru un grand nombre d'abrégés de ces ouvrages, car, jusqu'à nos jours, Rollin était l'oracle de l'Université en fait d'histoire. On possède plusieurs éditions de ses *OEuvres* complètes : Paris, 1807-10, 60 vol. in-8° (avec Crevier); 1815 et années suiv., 60 vol. in-18 ; 1817-19, 18 vol. in-8° et atlas; par M. Guizot, 1821-29, 30 vol. in-8° et atlas; par M. Letronne, 1821 et années suiv., 30 vol. in-8° et atlas, etc., etc. L. G-s.

ROLLON ou RAOUL, *voy.* NORMANDS et NORMANDIE.

ROMAGNE (LA), en latin *Roman-*

diola, en italien *Romagna*, ancien comté que l'empereur Frédéric II donna, en 1221, à Godefroy et à Conrad de Hohenlohe (*voy.*); mais qui depuis devint une province de l'État de l'Église, laquelle répond à peu près à la légation de Ravenne d'aujourd'hui. Ravenne (*voy.*) en était jadis le chef-lieu ; mais la Romagne renfermait en outre Rimini, Sarsina, Césène, Forli, Faenza, Imola, etc.

Il ne faut pas confondre la *Romagna* avec la *Romania* ou Rome Nouvelle, dénomination que prit la Thrace après la translation du siége de l'empire à Byzance, et dont les Turcs ont fait *Roum-ili* ou Romélie (*voy. empire* Othoman).

Le nom de *Romagnols* appartenait plus spécialement aux Moréotes de Napoli di Romania, ville ainsi nommée parce que cette partie de la Morée avait reçu au moyen-âge la dénomination de *Romania minor*. S.

ROMAIN I-IV, empereurs d'Orient, dans l'intervalle de l'an 919 à 1071, *voy.* Byzantin (*empire*), T. IV, p. 388, et Constantin X.

ROMAIN, pape en 897, *voy.* T. XIX, p. 177.

ROMAIN (Jules), *voy.* Jules.

* **ROMAIN** (Droit), *voy.* Droit, T. VIII, p. 586 et suiv.

ROMAIN (État) ou État de l'Église. Cet état au sein duquel les glorieux et augustes souvenirs du temps passé forment un singulier contraste avec le présent, est l'apanage permanent du Saint-Siége, ou le domaine temporel des papes, qui le possèdent en toute souveraineté. Il occupe, dans sa circonscription actuelle, la majeure partie de la Moyenne-Italie, sur une étendue de 815 milles carr. géogr.* Baigné par la mer Adriatique d'une part, et par la mer Tyrrhénienne de l'autre, il a en outre pour limites le royaume Lombardo-Vénitien au nord, le duché de Modène et la Toscane à l'ouest, et le royaume de Naples au sud. La chaîne de l'Apennin le traverse du nord-ouest au sud-est et atteint dans ses points culminants une hauteur de 7 à 8,000 pieds. Deux fleuves considérables arrosent le pays : l'un est le Pô (*voy.*), qui après avoir parcouru toute la Haute-Italie de l'ouest à l'est, se partage vers son embouchure en différentes branches, dont la principale borde le royaume Lombardo-Vénitien, tandis que les autres se ramifient dans le Ferrarais et y forment les marais de Comachio, avant de se perdre aussi dans l'Adriatique; l'autre est le Tibre, qui sort de la Toscane, devient navigable à Pérouse, baigne ensuite la capitale du monde chrétien et se jette à Ostie dans la Méditerranée. Différents cours d'eau qui, descendant des flancs de l'Apennin, vont rejoindre ces fleuves ou se jettent dans les deux mers, n'ont qu'une très faible importance. Au sud-est de l'embouchure du Tibre, quelques-uns de ces torrents, arrêtés dans les plaines basses de la Campagne de Rome, donnent lieu aux fameux marais Pontins (*voy.*) qui s'étendent le long du littoral jusqu'à la frontière napolitaine. Sur le revers occidental de l'Apennin, on distingue encore plusieurs lacs dont les plus remarquables, par leur situation pittoresque ou par les souvenirs historiques qu'ils réveillent, sont ceux d'Albano, de Bolséna et de Pérouse, l'ancien Trasimène.

Dans tout le pays, en exceptant les districts marécageux, l'air est pur et salubre, sous ce ciel renommé pour sa beauté. Le sol, en majeure partie très fertile, offre du blé, d'excellents vins, et en général tous les fruits et toutes les productions de l'Italie ; les montagnes magnifiquement boisées, présentent les plus beaux marbres et montrent aussi dans beaucoup d'endroits des traces de métaux. Mais l'indolence des habitants et les vices profonds de l'état social s'opposent au développement des richesses naturelles du pays. On ne songe guère à l'exploitation des mines, et l'agriculture elle-même, extrêmement négligée, n'est prospère que dans quelques rares districts. L'éducation du gros bétail et celle des bêtes à laine reçoivent néanmoins plus de soins. Rome, Bologne, Ancône et Ravenne sont les seules villes où l'on trouve quelques manufactures. Le commerce extérieur se fait principalement par les ports de Civita-Vecchia, sur la mer Tyrrhénienne, d'Ancône et de Sini-

(*) D'après M. Balbi, 41,152 kilom. carr., ce qui est un peu plus que la Suisse. S.

gaglia, ville renommée par ses foires, sur l'Adriatique.

Toute la population, aujourd'hui de 2,734,000 âmes, répartie dans 3,473 villes, bourgs et villages, est catholique, à l'exception d'environ 16,000 Juifs, auxquels on accorde une tolérance subordonnée toutefois à une foule de restrictions oppressives.

Le pape (*voy.*), chef spirituel de l'Église catholique, apostolique et romaine, est, au même titre, souverain électif de l'État Romain. Son gouvernement est une théocratie absolue. Néanmoins tous les cardinaux, et conséquemment aussi le pontife, choisi dans leur sein, prêtent serment d'observer certaines coutumes et de maintenir certaines dispositions régulatrices des rapports de ces dignitaires entre eux, et qu'on peut regarder comme les lois fondamentales de l'état. Dans l'administration du temporel, ainsi que dans celle du spirituel, le souverain pontife est assisté par le Sacré-Collége (*voy.*) des cardinaux, dont le nombre peut être porté jusqu'à 70, bien qu'il ne soit pas ordinairement tenu au complet. Ces grands dignitaires de l'Église exercent en même temps presque toutes les hautes fonctions politiques et administratives du pays.

L'administration, dans l'acception la plus étendue du mot, se partage, selon ses différents objets, entre 23 congrégations, 12 tribunaux, une trésorerie générale, subdivisée en plusieurs départements, et 4 secrétariats (*voy.* plus loin *chambre* Romaine). Ainsi que la législation du pays, l'administration est pleine de confusion et d'arbitraire, rongée d'une foule d'abus et hérissée d'une multitude de vieilles formes et de traditions barbares qui attestent encore en partie toute l'inhumanité du moyen-âge. Le désordre et la pénurie règnent dans les finances. Le revenu annuel de l'état, évalué à 8,300,000 scudi*, ne couvre point la dépense, et la dette, qui s'accroît tous les jours, doit être arrivée à plus de 180 millions de fr. L'armée, en partie composée de troupes suisses, peut s'élever à 15,000 hommes, et la flottille, stationnée à Civita-Vecchia, compte 2 frégates et plusieurs petits bâtiments. L'empereur d'Autriche a le droit de tenir garnison dans la citadelle de Ferrare et dans la petite ville forte de Comachio. On distingue à la cour de Rome 3 ordres de chevalerie : l'ordre de l'Éperon d'Or, fondé en 1559, celui de Saint-Jean de Latran, qui date de 1560, et celui de Grégoire-le-Grand, institué en 1832.

L'État Romain, formé de territoires multiples, réunis en différents temps et à des conditions diverses sous la domination pontificale, se compose, sur la Méditerranée et sur tout le revers occidental de l'Apennin, de la Campagne de Rome (*voy.*), qui correspond en général au Latium (*voy.*) des anciens, du district connu sous le nom de Patrimoine de Saint-Pierre (chef-lieu Viterbe), de la Sabine, de l'Orviétan, du Pérousin et du duché de Spolète; de l'autre côté des montagnes et le long de la mer Adriatique, il comprend en outre la Marche d'Ancône, le duché d'Urbin, la Romagne (chef-lieu Ravenne), le Bolonais et le Ferrarais; enfin la principauté de Ponte-Corvo et le duché de Bénévent, l'un et l'autre enclavés dans le royaume de Naples, dépendent également du Saint-Siége. Aujourd'hui tous ces pays sont divisés, sous le rapport administratif, en 21 provinces d'une étendue très inégale. Parmi ces arrondissements, celui de Rome est traité de *comarca* *, celui de Lorette de *commissariato*; ceux de Bologne, de Ferrare, de Ravenne, de Forli, d'Urbin-et-Pesaro ont le titre de légations, et tous les autres, celui de délégations (*voy.* ces noms). On compte dans l'État Romain 8 siéges d'archevêques et 58 d'évêques. On peut consulter, sur l'organisation de l'État Romain, Daunou, *Sur la puissance temporelle des Papes*, 4e éd., Paris, 1828.

Histoire. Ainsi qu'on l'a dit à l'art. Papauté, la puissance temporelle des papes est née de la donation que Pepin-le-Bref fit, en 756, à Étienne II, de quelques territoires arrachés à l'exarchat (*voy.*) par les Lombards, contre lesquels ce pontife avait imploré le secours du roi des Francs. Une partie de la Romagne

(*) L'écu (*scudo*) romain vaut 5 fr. 36 c.

(*) Cette dénomination se retrouve dans le Portugal et dans l'empire du Brésil. S.

et la Pentapole (*voy.*), dans la Marche d'Ancône, formèrent ainsi le noyau primitif de la domination temporelle du souverain pontife. Charlemagne, qui y confirma pleinement ce dernier en 774, vit en échange se poser sur sa tête, l'an 800, la couronne des empereurs d'Occident. Quelques diplômes de Louis-le-Débonnaire, d'Othon-le-Grand et de Henri II, dont l'authenticité n'est pas à l'abri du doute, sont toutefois, il faut l'ajouter, les seules preuves qui témoignent encore de la réalité de cette donation. Plus tard, la politique habile et conséquente des pontifes romains, en favorisant l'établissement et les progrès des Normands (*voy.* ce nom et GUISCARD) dans la Basse-Italie, se ménagea dans ces brillants aventuriers, qui se reconnurent vassaux du Saint-Siége, des champions vigoureux et utiles. En 1073, l'édifice artistement construit de la puissance pontificale fut élevé à son faîte par l'avénement de Grégoire VII (*voy.*). Ce grand pontife et ses plus proches successeurs, en développant sur une plus large base l'influence spirituelle de la chaire de Rome, ne perdirent pas de vue les intérêts de leur souveraineté territoriale. Les croisades, dans leur commencement, à partir de 1096, secondèrent merveilleusement l'ambition de la cour de Rome, contre laquelle elles préparèrent néanmoins, par leurs suites, une réaction fâcheuse. Mais déjà, en 1079, la donation faite au Saint-Siége par la comtesse Mathilde de Toscane (*voy.*), avait procuré à ce dernier une partie notable du riche héritage de cette princesse, sur laquelle les empereurs d'Allemagne s'efforcèrent en vain de faire valoir leurs prétentions. Pour extirper complétement en Italie l'influence hostile de la maison de Hohenstaufen, Clément IV appela, en 1265, la maison d'Anjou au trône de Naples dont son prédécesseur (*voy.* INNOCENT IV) avait déjà librement disposé comme d'un fief du siége pontifical.

L'esprit tyrannique des papes, joint à la dissolution de mœurs de beaucoup d'entre eux, finit néanmoins par indisposer fortement les Romains eux-mêmes. La vive opposition que ces pontifes rencontrèrent au sein de l'ancienne métropole, fut même une des principales causes de la translation de leur résidence à Avignon (*voy.*), que Clément VI acheta, en 1348, de Jeanne I^re^, reine de Naples et comtesse de Provence. Ils demeurèrent dans cette ville de 1309 à 1376. Mais comme cette dislocation du foyer de l'autorité, en livrant le pontificat à la tutelle permanente des rois de France, avait fait presque entièrement dépendre de l'influence de ceux-ci les élections des papes, que les Romains et les Allemands se refusèrent le plus souvent à reconnaître, il en résulta de fréquentes nominations d'antipapes; et de cette division du principat naquirent des luttes et des schismes, qui ne furent pas plus profitables à l'état qu'à l'Église. Cependant, après le retour des papes à Rome, les événements se montrèrent de nouveau favorables à leurs vues d'agrandissements territoriaux. Au milieu du conflit tumultueux d'ambitions diverses dont l'Italie devint, à partir de la fin du XV^e^ siècle, le sujet et le théâtre, leur politique rusée se ménagea souvent des occasions de fortune. En 1513, Bologne se soumit volontairement à Jules II, et, en 1532, Clément VII réunit Ancône à ses états. Ravenne, qui avait appartenu jusque-là aux Vénitiens, et le Ferrarais, distrait, en 1598, de la succession d'Alphonse II, duc de Modène et dernier rejeton direct de la maison d'Este, passèrent de même sous l'autorité du Saint-Siége, auquel François-Marie, dernier duc d'Urbin, de la maison de la Rovère, légua pareillement son duché, en 1626.

La réforme porta une rude atteinte au pouvoir pontifical. Par son administration sage et vigoureuse, Sixte V, vers la fin du XVI^e^ siècle, parvint à réprimer le désordre qui régnait dans l'État Romain; mais la prodigalité et le népotisme des papes qui lui succédèrent rouvrirent la source des maux, qui finirent par devenir incurables. Comment un état aussi fragile et aussi mal organisé aurait-il pu soutenir le choc de la tempête excitée par la révolution française? Les glorieux succès de nos armes en Italie contraignirent Pie VI (*voy.*) à conclure, le 13 févr. 1797, le traité de Tolentino, qui l'obligea formellement à renoncer au comtat d'Avignon et au Venaissin, et à céder en même

temps à la nouvelle république cisalpine la Romagne, Bologne et Ferrare. Un mouvement qui, le 28 déc. suivant, éclata contre les Français parmi la populace de Rome (*voy.* Duphot), ne resta pas longtemps impuni. Le 10 févr. 1798, la ville tomba au pouvoir de l'armée de la république, et l'État de l'Église fut lui-même converti en république *Romaine*. En 1800, néanmoins, Pie VII (*voy.*), élu pape à Venise, put reprendre le chemin de sa capitale, grâce à l'appui des armes autrichiennes, pour un moment victorieuses. Mais le concordat (*voy.*) qu'il arrêta l'année suivante avec Napoléon, premier consul, redevenu, après Marengo, l'arbitre des destinées de l'Italie, ne lui rendit la souveraineté qu'au prix du sacrifice d'une partie des anciennes possessions du Saint-Siége. Le bon accord dura peu. En 1807, la résistance morale opposée par le pape aux volontés tyranniques du maître de l'Europe, irrita de nouveau ce dernier contre lui. La Marche d'Ancône et le duché d'Urbin, tout ce qui restait encore au Saint-Siége à l'est de l'Apennin, lui fut d'abord enlevé et réuni au royaume d'Italie, puis, le 2 février 1808, Rome aussi fut occupée par un corps français sous le général Miollis; et l'année suivante, cette capitale, avec ce qui en dépendait encore, fut incorporée à l'empire Français, qui s'accrut ainsi de deux nouveaux départements, ceux de Rome et de Trasimène. Le décret impérial du 17 mai 1809, en dépouillant formellement le pape de toute souveraineté temporelle, ne lui accorda qu'une rente annuelle de 2 millions. On lui laissa le pouvoir spirituel ; mais enlevé de son palais du Quirinal et retenu de force en France, il ne put l'exercer que d'une manière illusoire. Il en fut ainsi jusqu'à ce que le cours des événements, en 1814, lui permit de regagner ses états. Réintégré dans les limites de son territoire actuel par le traité de Vienne, le gouvernement pontifical a eu constamment à lutter, depuis cette époque, contre le mécontentement du peuple, auquel son aveugle obstination à maintenir un régime oppressif suranné ne fournit malheureusement que trop de légitimes sujets de plaintes et d'irritation. Les sociétés secrètes étendirent de plus en plus leur influence sur les populations, notamment dans les provinces situées à l'est de l'Apennin. Les désirs d'indépendance et d'unité nationale y enflammèrent, comme dans d'autres parties de la péninsule, les esprits des plus ardents parmi les patriotes. On trouvera à l'art. Italie (T. XV, p. 157 et suiv.) le récit détaillé des deux graves insurrections qui éclatèrent, en 1831 et en 1832, dans les légations, où le gouvernement pontifical ne parvint à rétablir son autorité qu'au moyen de l'intervention armée de l'Autriche ; on y a pareillement rendu compte de l'occupation d'Ancône par nos troupes (23 février 1832), coup de main dicté par la nécessité de contrebalancer l'influence de l'Autriche, en prenant pied en même temps qu'elle dans les états Romains. La garnison française n'évacua cette place qu'au mois de décembre 1838, pendant que de leur côté les troupes autrichiennes se retiraient des légations. Malgré les dangers de sa situation, la cour de Rome ne s'est guère empressée de répondre aux représentations que lui avaient adressées les puissances, afin de la déterminer à l'adoption des réformes jugées absolument nécessaires pour assurer la tranquillité dans le pays. Aussi de nouvelles agitations viennent-elles de s'y manifester dans plusieurs provinces.

Pour le détail des règnes du pape actuel et de ses deux prédécesseurs, nous renvoyons aux art. Léon XII, Pie VIII et Grégoire XVI. Ch. V.

ROMAINE (architecture), *voy.* Architecture, T. II, p. 190 et suiv. Il nous reste seulement à ajouter un mot ici sur l'origine des deux ordres dont l'invention est attribuée à l'Italie. Selon Vitruve, plusieurs colonies grecques ayant apporté dans l'Étrurie (Toscane) la connaissance de l'ordre dorique, cet ordre y fut longtemps exécuté de la même manière qu'en Grèce. Mais on y fit ensuite divers changements, d'où sortit l'ordre *toscan*. Beaucoup plus tard, d'après le même auteur, les Romains, qui avaient adopté les trois ordres grecs, imaginèrent de placer les volutes ioniennes dans le chapiteau corinthien, mélange qui fit naître l'ordre *composite* (*voy.* Ordre, Module, Cha-

PITEAU, etc.). Ce n'est pas néanmoins un point d'histoire bien déterminé que de savoir si les Étrusques ont reçu des Grecs la première idée de l'ordre d'architecture qu'ils adoptèrent. Du reste, qu'ils aient trouvé d'eux-mêmes l'ordre toscan, ce que permet de croire leur haute civilisation, ou qu'ils l'aient imité du dorique grec, il n'en est pas moins vrai que la simplicité sévère de son style se trouva seule pendant longtemps en harmonie avec les mœurs austères de la république pauvre, laborieuse et militaire. Cependant, chose singulière, tandis que le plus simple des ordres grecs avait encore paru trop riche à la Rome des premiers temps, le plus magnifique de ces ordres ne fut plus assez somptueux pour la Rome sensuelle et pervertie des empereurs : les Romains imaginèrent l'ordre composite. Bientôt après, les Barbares renversèrent les monuments de l'ancienne métropole du monde. Mais de nouvelles basiliques s'élevèrent, et enfin, sous l'empire de la religion nouvelle et sous l'égide de la papauté, quelques génies reprirent l'étude de l'antique, et du sol classique de Rome partit le signal de la Renaissance (*voy.* ce mot), d'où est sortie l'architecture moderne. Z.

ROMAINE (ÉCOLE) de peinture. On en distingue deux. L'ancienne, qui commence au Pérugin, en 1470, et finit à Carlo Maratti, vers 1700, eut pour principaux maîtres, outre le Pérugin lui-même, Raphaël Sanzio, Guido Reni, le Baroche, Salvator Rosa, Carlo Dolce, Solimena, etc. Dans la nouvelle, commencée vers 1750, on cite, indépendamment de son fondateur Raphaël Mengs, d'abord Pompée Battoni, et, de nos jours, Camuccini (*voy.* tous ces noms). X.

ROMAINES (CHAMBRE ET CHANCELLERIE). On comprend ordinairement sous ces dénominations l'ensemble des colléges d'administration centrale et de judicature, qui composent le gouvernement du pape et dirigent ou décident, en son nom, toutes les affaires générales intéressant l'Église ou l'état. Lorsque le pape commença à s'ériger en chef spirituel de la chrétienté en Occident, il dut s'entourer d'aides et de dignitaires dont l'autorité s'accrut avec la sienne. L'organisation de cette hiérarchie (*voy.*) suprême, dans laquelle on se régla primitivement sur le modèle de l'empire Byzantin, a été depuis améliorée par plusieurs pontifes, notamment par Léon X (m. en 1521) et par Pie IV (m. en 1565). Aujourd'hui, les affaires de gouvernement ou d'administration proprement dite, et les affaires judiciaires sont rapportées par la cour de Rome à deux cercles d'attributions entièrement distincts. Les premières se traitent exclusivement dans la *curie de grâce* (*curia gratiæ*), tandis que les secondes sont du ressort spécial de la *curie de justice* (*curia justitiæ*). A la curie de grâce appartiennent les divisions suivantes : 1° la *chancellerie romaine* (*cancellaria romana*), principalement chargée de l'expédition des affaires parvenues à leur décision dans le consistoire des cardinaux. Elle fonctionne sous la présidence d'un cardinal vice-chancelier, assisté d'un directeur de la chancellerie (*regens cancellariæ*) et d'un nombreux personnel de commis; 2° la *daterie* (*dataria romana*), dans le ressort de laquelle rentrent la plupart des grâces, la collation des bénéfices et les dispenses, dans les cas qui ne réclament pas le secret; elle se compose du cardinal *dataire* ou *prodataire*, du *soudataire* et de plusieurs autres officiers (*voy.* DATE et DATERIE); 3° la *pénitencerie* (*pœnitentiaria romana*), sous la direction d'un cardinal, qui prend le titre de *pœnitentiarius major*, délivre les absolutions et les dispenses réservées au pape, dans les cas tenus secrets (*voy.* PÉNITENCERIE); 4° la *chambre romaine* proprement dite (*camera romana*), formée du cardinal camerlingue (*voy.*), d'un auditeur (*uditore santissimo*), d'un trésorier et de 12 clercs de chambre, est le siége de la haute administration des finances et de la justice pontificale; 5° le *cabinet du pape*, ou ministère pontifical proprement dit, sur lequel repose toute la gestion des affaires de l'État Romain, ainsi que la correspondance avec les puissances étrangères, a pour membres le cardinal secrétaire d'état, le cardinal secrétaire des brefs, et le cardinal secrétaire d'état de l'intérieur, département de création plus récente.

Dans la curie de justice, on distingue

les colléges suivants : 1° la *rota romana* ou cour suprême, dont l'origine ne saurait être fixée avec certitude dans les temps obscurs du moyen-âge. Une ordonnance rendue sous le pontificat de Jean XXII (m. en 1326) doit être citée comme un des plus anciens documents relatifs à ce tribunal, qui fut plus tard réorganisé par Sixte IV (m. en 1484). Il est très probable qu'il doit son nom à la disposition circulaire, en forme de roue (*rota*), affectée dans l'ordre des siéges de ses membres, indiqués autrefois, dans la salle du conseil, par des dalles en marbre. On avait imaginé cet arrangement pour empêcher qu'il n'y eût jamais de préséance, même accidentelle, pour les représentants quelconques d'aucune des nations (Italie, France, Espagne et Allemagne) parmi lesquelles étaient choisis les juges de la *rota*. Aujourd'hui, il y a un président et 12 auditeurs, répartis en 3 chambres ou sénats, dans chacune desquelles siégent un rapporteur et 3 conseillers (*correspondentes*). La *rota romana*, devant laquelle étaient portées des affaires de tous les pays, jouissait autrefois d'une immense considération, et ses décisions ont été recueillies dans de vastes collections. Actuellement, son autorité est à peu près limitée aux états pontificaux. 2° Le *collége de la signature de justice*, ainsi nommé parce que tous ses rescrits doivent être revêtus du seing du pape, se compose d'un cardinal-préfet, de 12 prélats-conseillers et de plusieurs référendaires, et statue sur les pourvois en appel, ainsi que sur les questions de compétence et de règlement de juges. 3° Le *collége de la signature de grâce*, pour les matières de juridiction gracieuse introduites par voie de recours à la décision immédiate du pape, est présidé par le saint-père en personne.

Tout ce qui, d'un autre côté, regarde le gouvernement et les intérêts généraux de l'Église, tout ce qui touche au dogme ou au culte, les canonisations, les institutions d'ordres, etc., est traité dans les assemblées ou *consistoires* (*voy.*) des cardinaux, également sous la présidence du pape. Les consistoires ordinaires se tiennent deux fois par mois, et leurs délibérations sont secrètes, tandis que les séances des consistoires extraordinaires sont presque toujours publiques. Lorsque le Saint-Siége vient à vaquer, le gouvernement provisoire de l'état passe, non pas au collége des cardinaux, mais au cardinal camerlingue, qui y pourvoit conjointement avec les cardinaux chefs des différentes administrations. Pour les divers ordres de fonctions, il existe des *congrégations* nombreuses, formées de cardinaux, les unes en colléges permanents, les autres en commissions temporaires. La plupart de ces congrégations ont été mentionnées à l'art. Collége (*Sacré-*); et les principales ont d'ailleurs des art. spéciaux (*voy.* surtout les mots Propagande, Rite, Index, Inquisition, etc.). Ch. V.

ROMAINS. Un article spécial sera consacré plus loin à la description de la *ville éternelle;* ici, c'est un court aperçu de l'histoire de ce glorieux empire dont elle fut le point de départ et le siége, que nous voulons présenter à nos lecteurs.

Quoique ce point de départ fût des plus humbles, Rome réunit successivement sous sa domination tout le monde civilisé des anciens, et elle l'enveloppa dans sa ruine lorsqu'elle tomba sous les coups des Barbares. Son histoire, qui embrasse plus de douze siècles même sans compter l'existence du Bas-Empire, présente 3 périodes distinctes, caractérisées par autant de révolutions capitales dans son gouvernement. La première comprend l'origine et l'enfance de Rome, alors régie par des rois, petite, ignorée des peuples marquants de l'époque, et couverte dans son berceau d'un voile brodé de fables : cette période s'étend depuis l'année de la fondation de Rome par Romulus (*voy.*), l'an 754, jusqu'à celle de l'expulsion des rois, l'an 509 av. J.-C. Pendant la seconde période, qui s'ouvre à l'établissement de la république et finit à son abolition par suite de la bataille d'Actium, l'an 31 av. J.-C., Rome, en travail d'organisation, s'arrondit d'abord lentement; puis, soutenue par la force de ses principes et de ses admirables institutions politiques et militaires, dans sa lutte opiniâtre avec Carthage, elle s'élance à pas de géant vers la conquête du monde; mais bientôt elle se corrompt par l'abus de sa puissance et par l'usage

immodéré des jouissances qui en découlent, elle laisse expirer ses vertus, dont les exemples se perdent sous les débris sanglants de sa liberté. La troisième période enfin nous fait voir l'empire Romain, à l'apogée de sa puissance, soumis au pouvoir despotique d'un seul, et se consumant intérieurement au milieu des plus affreux désordres. Bientôt la décadence s'y montre de toutes parts; des flots de Barbares attaquent et débordent ses frontières; son unité se rompt sous le choc, et le partage de l'empire des Césars en deux corps de domination, qui s'accomplit définitivement à la mort de Théodose-le-Grand, en 395 après J.-C., pousse l'empire d'Occident à sa ruine complète. Toutefois, il recule encore de mille ans, pour celui d'Orient, le terme d'une existence incertaine, énervée et sans gloire.

I. *Rome sous les rois* (de 754 à 509 av. J.-C.; 1-244 de la fondation de Rome). On a déjà fait connaître, aux mots ITALIE, ÉNÉE et LATIUM, l'origine du peuple Latin, au sein duquel naquit Rome, et les différents récits mythologiques qui se rattachent à son histoire primitive. Quant à la tradition qui nous explique les commencements de cette ville célèbre, elle fera l'objet de l'art. ROMULUS. Qu'il soit un personnage historique réel, ou qu'on doive le considérer seulement comme un être mythique ou tout au plus semi-historique, ce prince est généralement désigné comme le fondateur et le premier roi de la future métropole du monde. Il paraît avoir été redevable au principe de l'élection de l'autorité qu'il exerça sur la colonie dont il fut le créateur. Son pouvoir, ainsi que celui de ses successeurs, était d'ailleurs si restreint que, déjà à cette époque, Rome, sous les dehors d'un gouvernement monarchique, était en réalité un état républicain. Il s'y était formé une espèce de constitution municipale, sans doute modelée sur celle de la cité-mère, Albe-la-Longue (*voy.*), alors la principale ville du Latium. On reconnaît déjà dans l'ébauche de cette organisation primitive tous les germes et tous les éléments principaux qui, en se développant, devinrent les grandes institutions de Rome : le sénat; une noblesse héréditaire (*voy.* PATRICIENS); la division du peuple selon différents modes (*voy.* CURIE), imprimant à ses assemblées un caractère et des tendances variables; des liens étroits entre la religion et la politique de l'état; enfin diverses particularités saillantes dans les rapports formant l'objet du droit privé, tels que les relations entre patrons et clients (*voy.*), ou celles qui dérivaient du lien civil du mariage et de la puissance paternelle. Après avoir jeté les fondements de la nouvelle ville, Romulus, afin de la peupler plus vite, en fit, selon les antiques traditions recueillies par Tite-Live (*voy.*), un asile ouvert à tous les hommes turbulents et à tous les fugitifs des cités et des campagnes voisines, et s'appliqua dès l'origine à l'unir étroitement avec la tribu la plus rapprochée du peuple des Sabins (*voy.*). Il mourut en 717. Ainsi que lui, tous ses successeurs se présentent à nous comme des prodiges d'activité; mais est-il permis de voir en tous de véritables personnages historiques *? Numa Pompilius (*voy.*), auquel serait échu ensuite le pouvoir après un interrègne de 2 ans, nous apparaît comme l'organisateur du culte, et même, jusqu'à un certain point, comme l'auteur de la religion de l'état. Tullus Hostilius, qui régna de 672 à 640, vainquit et détruisit Albe (*voy.* HORACES ET CURIACES), et prépara par ce triomphe la domination de Rome dans le Latium. Ancus Martius (640-616) fit construire le port d'Ostie. Tarquin-l'Ancien (616-578), fils d'un Grec et lucumon étrusque**, agrandit et embellit la ville, et tourna le premier ses armes contre celles d'où il était venu et qui étendaient alors leur domination jusqu'à Rome (*voy.* ÉTRUSQUES, T. X, p. 212). Servius Tullius (578-534), peut-être le plus remarquable de tous ces princes, et qui pour cette raison

(*) On sait que Niebuhr, maniant la critique avec plus d'assurance et de hardiesse que Beaufort (*voy.* ces noms), leur dénia ce caractère, et que d'autres historiens récents, sans vouloir suivre le savant Allemand au milieu des ruines qu'il sema autour de lui, reconnaissent toutefois que le récit de Tite-Live présente bien des difficultés et qu'il est plus propre à faire admirer le talent de l'historien qu'à inspirer de la confiance dans sa véracité. Les origines de Rome ont dû avoir moins de grandeur, plus de simplicité et de rudesse. S.

(**) *Voir* Niebuhr, *Histoire rom.*, or. allem., t. Ier, p. 368. S.

méritera aussi un art. séparé, marqua la place de Rome à la tête de la confédération des peuples latins, introduisit le cens ou le dénombrement des citoyens, et régla la division du peuple en six classes d'après la fortune, base de l'organisation des comices par centuries (*voy.* tous ces mots). Enfin le 7^e^ et dernier roi de Rome, Tarquin-le-Superbe (*voy.*), ayant voulu rendre son pouvoir absolu et ayant révolté les patriciens par sa tyrannie, se vit chasser en 509, et fit d'inutiles efforts pour ressaisir la royauté qui tomba avec lui.

Un esprit mâle, aventureux et guerrier, une activité pleine d'énergie et un grand amour de la liberté, telles furent, dès cette première période, les qualités distinctives des Romains. Simples de mœurs et sobres de jouissances, ils commençaient déjà à se former, en partageant leur temps entre les rudes travaux de l'agriculture et les combats, au rôle éclatant que leur réservait l'avenir.

II. *République romaine* (509-31 av. J.-C.; 244-723 de Rome). Cette période se subdivise naturellement en 4 grandes époques.

1^re^ *époque*, depuis l'établissement du gouvernement républicain jusqu'au sac de Rome par les Gaulois (509-389 av. J.-C.; an de R. 244-365) : temps obscur de la lutte entre les patriciens et les plébéiens; guerres avec les peuplades voisines. — La révolution qui changea le gouvernement de Rome, par l'expulsion des Tarquins (*voy.* Brutus l'Ancien), s'opéra surtout au profit de l'aristocratie. A l'autorité que les rois avaient exercée jusque-là, on substitua celle de deux consuls électifs et annuels (*voy.* Consulat), dont le pouvoir ne fut pas d'abord, à ce qu'il parait, plus exactement défini que ne l'avait été celui des princes déchus. Ce grand fait s'était à peine accompli que déjà Rome eut à soutenir une lutte opiniâtre pour la défense de sa liberté contre les Latins et les Étrusques, qui avaient pris la cause des Tarquins (*voy.* Porsenna, Mucius Scævola, Horatius Coclès, Valérius Publicola). Bientôt aussi l'oppression des patriciens, qui s'étaient arrogé le droit de gouverner seuls, avec la possession exclusive de toutes les magistratures, poussa le peuple à la révolte. Les alarmes causées, en 493, par la retraite de ce dernier sur le Mont-Sacré, firent adopter l'institution des tribuns (*voy.*) du peuple, dont les fonctions eurent pour objet spécial la défense des droits et des libertés des plébéiens (*voy.*) contre la noblesse. Tel fut le premier résultat de cette longue lutte qui se continua ensuite avec un acharnement toujours croissant entre les tribuns, représentants du peuple, et les patriciens. Nous nous bornerons à en indiquer ici les principaux débats, à travers lesquels la *plebs romana* marcha résolument à la conquête des droits politiques qu'on lui disputait, mais dont elle finit par obtenir le partage égal avec ses antagonistes. Dans le fameux procès de Coriolan (*voy.*), les tribuns s'attribuèrent le droit de traduire, dans certains cas, les patriciens devant le tribunal du peuple. Cette prétention eut pour résultat les comices par tribus, dont les décisions, toujours conformes aux vœux de la multitude, portèrent tant de préjudice aux intérêts de l'aristocratie. Puis vint la demande que les territoires enlevés aux peuples voisins fussent partagés entre les plébéiens, la partie pauvre de la nation, et elle donna lieu à celle des lois dites agraires (*voy.*), sujet des plus vives contestations; enfin, en 461, le tribun C. Terentillus Arsa chercha à poser des limites à l'autorité consulaire, en réclamant la publication d'une loi écrite. La proposition fut à la fin adoptée (*voy. Loi des douze* Tables); mais bien que la nouvelle législation n'admît qu'un seul niveau pour régler la condition civile de tous, l'exercice du pouvoir n'en resta pas moins de fait entre les mains de l'aristocratie (*voy.* Décemvirs et Appius Claudius). La défense des mariages entre patriciens et plébéiens maintenait d'ailleurs la barrière entre les deux classes; ce point devint, après l'abolition du décemvirat, en 450, un sujet de nouvelles luttes, et la défense fut finalement abrogée. Néanmoins, plus de 80 ans s'écoulèrent encore avant que les plébéiens obtinssent pour leur ordre la participation à la dignité consulaire. La censure (*voy.*) fut créée (442) au milieu de toutes ces agitations, pendant lesquelles Rome se trouva continuellement engagée dans une foule

de petites guerres avec les peuplades voisines. Pour combler les vides que tant de sang répandu laissait dans la cité romaine, on admit les affranchis, quelquefois même les vaincus, au nombre des citoyens. L'état prit un caractère tout-à-fait guerrier, et, pendant le siége de Véies, qui dura 10 années jusqu'en 396, on introduisit la solde dans la milice romaine. L'augmentation des impôts s'ensuivit. Quelques années plus tard, une incursion désastreuse des Gaulois Senonnais (*voy.* T. XII, p. 203, et BRENNUS) mit Rome à deux doigts de sa perte: la ville fut prise et incendiée par ces barbares (389 av. J.-C.); mais son libérateur, le dictateur Camille (*voy.* ce nom et MANLIUS), détermina sa reconstruction sur le même emplacement. Enfin, en 366 (disons-le par anticipation), fut élu le premier consul plébéien, et peu de temps après le peuple prit part à toutes les magistratures. La dictature lui fut ouverte en 357, la censure en 352, la préture en 337, le collége des pontifes et celui des augures en 300; enfin, en 254, un plébéien devint même grand-pontife. Une parfaite égalité politique s'établit ainsi entre les patriciens et les plébéiens. A mesure que les troubles intérieurs s'apaisaient, les forces de l'état augmentèrent vis-à-vis de l'étranger. Le moment de se lancer dans la carrière des envahissements et des conquêtes était venu.

Pendant tout ce temps, les mœurs des Romains n'avaient absolument rien perdu de leur simplicité et de leur rudesse originelles. Complétement étrangers au culte des sciences et des beaux-arts, ils se livraient cependant à l'industrie et ne devaient pas tarder à connaître aussi la navigation et le commerce; mais l'agriculture était toujours chez eux de toutes les professions la plus honorée en même temps que leur principale source de richesse, la sauvegarde des bonnes mœurs, et l'école des âmes fortes et incorruptibles (*voy.* CINCINNATUS).

2^e^ *époque*, depuis le sac de Rome par les Gaulois Senonnais jusqu'à la première guerre punique (389-264 av. J.-C.; an de R. 365-490), cessation de la lutte entre les patriciens et les plébéiens; conquête de l'Italie proprement dite. — Les ravages de la peste, qui se joignirent au fléau de la guerre, marquèrent de deuil les premières années de cette époque de l'histoire romaine, que troublèrent aussi les derniers actes de la lutte entre les patriciens et les plébéiens. Plusieurs victoires remportées sur les Gaulois, et dans lesquelles brilla la valeur de Manlius Torquatus (*voy.*), vengèrent les Romains des défaites que ce peuple belliqueux leur avait fait essuyer. Deux lois qui fixèrent l'intérêt à un taux équitable, furent rendues pour le soulagement des débiteurs. Un traité d'alliance, conclu quelques années plus tôt avec les Samnites (*voy.*), n'empêcha pas ceux-ci de prêter secours aux Campaniens contre les Romains; de là, l'an 343, une guerre sanglante avec ce peuple, qui ne fut entièrement subjugué qu'en 290. Cette lutte, qui se déploya sur une bien plus grande échelle que toutes les guerres antérieures, fraya aux Romains le chemin de la domination de l'Italie et devint comme la base de leur puissance future. Elle fut pour eux une école de stratégie et de tactique en grand; elle fixa définitivement les rapports de Rome avec ses plus proches voisins, les Latins et les Étrusques, qui, les uns et les autres, furent réduits à se soumettre; et cet accroissement de puissance amena des relations tantôt amicales, tantôt hostiles entre la cité conquérante et les peuplades plus éloignées de la Lucanie, de l'Apulie et de l'Ombrie. De cette époque date surtout le développement du système politique adopté par Rome à l'égard des peuples subjugués par ses armes, système que le sénat mit en pratique avec un si rare esprit de suite. Lorsqu'après l'abaissement définitif des Samnites, les Romains dirigèrent leurs vues de domination sur la Basse-Italie, les Tarentins, effrayés de cette ambition qui menaçait de tout envahir, appelèrent à leur secours, en 281, l'aventureux Pyrrhus (*voy.*), roi d'Épire. Mais ce prince, malgré sa grande habileté stratégique, formée à l'école d'Alexandre-le-Grand et qui d'abord lui valut plusieurs succès, fut obligé de reculer à la fin devant la constance et la vertu romaines (*voy.* FABRICIUS), et dut évacuer la péninsule, en 275. La chute de la ville de Tarente

(272) entraina l'asservissement de toute la Grande-Grèce (*voy.*). Les Romains se trouvèrent alors maîtres de l'Italie proprement dite; déjà la gloire de leur nom, franchissant les mers, retentit jusque dans l'Égypte, dont le roi rechercha en 271, par une ambassade, l'amitié de la république. Les conquêtes que celle-ci avait opérées par les armes, elle les maintint par l'établissement de ses colonies de citoyens, occupation militaire permanente dont elle étendit le réseau sur tous les pays réduits à l'obéissance. Chaque colonie reçut une constitution particulière, ordinairement calquée sur le modèle du régime de la cité-mère. Pour faciliter les communications et le mouvement des armées, de grandes routes militaires furent construites. Parmi les villes italiennes, quelques-unes, les *municipes*, obtinrent la jouissance pleine et entière des droits de cité, d'autres celle du droit particulier des colonies (*jus coloniarum*), d'autres encore le rang d'alliés (*socii*); les moins bien traitées furent réduites à la condition de sujets (*dedititii*), et gouvernées par des préfets envoyés de Rome. Déjà l'on songeait à créer une flotte, et des duumvirs, spécialement chargés de la direction des affaires maritimes, furent nommés dans ce but. L'institution des préteurs (*voy.*) n'avait pas été moins avantageuse à l'administration de la justice que ne le fut celle des édiles (*voy.*) curules pour la police de la cité. Les premiers germes d'une culture intellectuelle plus haute commencent également à se développer à Rome. La médecine s'y répand avec le culte d'Esculape. Les travaux du censeur Appius (*voy.*) et le temple de la Concorde de Camille indiquent des progrès dans l'architecture. C'était d'ailleurs le siècle héroïque de Rome; le siècle où Décius se dévoua à la mort pour sauver ses concitoyens ; où Curius Dentatus aimait mieux commander à ceux qui avaient des richesses que d'en posséder lui-même; où Fabricius s'applaudissait également de sa pauvreté qui ne le laissait manquer de rien de ce qu'il fallait pour une vie honorable (*voy.* tous ces noms, ainsi que PAPIRIUS, FABIUS, etc.). Mais à côté d'une grande austérité de mœurs, de la tempérance, de la probité et d'un patriotisme aussi rigide qu'ardent, on rencontre néanmoins déjà quelques exemples isolés de luxure, de mollesse et de dégradation.

3^e^ *époque*. Guerres puniques (264-146 av. J.-C.; an de R. 490-608); Rome étend ses conquêtes hors de l'Italie. — Pendant cette 3^e^ époque, la république dévoile hardiment sa tendance à la domination universelle. Une rivale puissante, Carthage (*voy.*), faisait obstacle à son ambition. Les Romains, menacés par elle jusque dans leurs foyers, s'épuisent en efforts pour la vaincre; mais ce n'est qu'après trois guerres terribles qu'ils parviennent enfin à l'anéantir. Dans la première guerre punique (*voy.* ce mot), qui dura 23 ans, de 264 à 241, on se battit pour la possession de la Sicile et pour l'empire de la Méditerranée (*voy.* DUILIUS et RÉGULUS). Elle se termina par la cession de la Sicile aux Romains; puis Rome, dont l'orgueil s'était enflé par la victoire, arrache encore, en 237, aux Carthaginois la Sardaigne et la Corse, au milieu de la paix. Pendant que, d'un autre côté, elle réduit, en 222, la Gaule cisalpine, après une guerre meurtrière de 6 ans, les Carthaginois cherchent à se dédommager de leurs pertes par des conquêtes en Espagne, où ils s'engagent pourtant à ne pas franchir la limite de l'Èbre; mais l'audace de leur illustre chef, Annibal (*voy.*), ne tarde pas à enfreindre cette condition par la prise de Sagonte. Alors éclate la seconde guerre punique, qui dura de 218 à 201. D'abord, le génie d'Annibal transporte le théâtre de la lutte d'Espagne au cœur de l'Italie même. Après maintes victoires de ce grand capitaine, qui, en 216, jettent dans Rome une consternation profonde (*voy.* CANNES), les forces des Carthaginois s'épuisent néanmoins (*voy.* FABIUS et MARCELLUS), tandis que Rome, dont l'héroïsme croît avec les dangers, attaque à son tour ses ennemis chez eux, en Afrique (*voy.* SCIPION L'AFRICAIN I^er^). Après la bataille de Zama, elle se retrouve même beaucoup plus puissante qu'auparavant et s'assure définitivement la prépondérance dans la Méditerranée. Sans rien changer aux formes de la constitution, le sénat (*voy.*), au fort de ces violentes crises, avait acquis une autorité presque sans limites. L'esprit in-

flexible, astucieux et dominateur de son gouvernement, lança la république à pleine carrière dans les vastes entreprises qui devaient la conduire à l'empire du monde. Carthage, vaincue, se vit réduite à la dépendance la plus humiliante par les vainqueurs, qui grossirent leur domination des conquêtes qu'elle avait faites en Espagne.

L'ambition de Rome prit alors son cours vers l'orient de l'Europe. Là, les états issus du démembrement de l'empire d'Alexandre formaient, avec les républiques de la Grèce, un système politique très étendu, mais dont les rapports extrêmement compliqués, les divisions et la décadence morale, offraient beau jeu à l'intrigue accompagnée de la force. Les démêlés de Rome avec les Illyriens, et l'hostilité de Philippe II, roi de Macédoine, qui avait percé dans l'alliance de ce prince avec Annibal, avaient mis, pour la première fois, la république en contact avec ce royaume et avec les Grecs, qui en subissaient le joug. Des trois puissances dominantes de l'Orient, deux, la Macédoine et la Syrie, s'étaient liguées contre la troisième, l'Égypte, qui alors entretenait des relations amicales avec les Romains. Les états secondaires, tels que le royaume de Pergame, Rhodes, la ligue Étolienne, Athènes et plusieurs autres villes grecques de moindre importance, avaient également recherché l'alliance de Rome depuis 211, tandis que la ligue Achéenne (*voy.* ces noms) soutenait de son côté l'intérêt macédonien. La paix venait à peine d'être conclue avec Carthage, quand éclata la guerre contre Philippe, en 200. Mais les Romains n'y obtinrent de véritables succès qu'après l'arrivée du consul Flaminius (*voy.*) en Épire et en Grèce. Vaincu par eux dans la bataille décisive de Cynocéphales (*voy.* ce mot et T. XVII, p. 133), en 197, Philippe se vit enlever sa marine et perdit toute son influence sur la Grèce, que le rusé vainqueur, tout en proclamant hautement la liberté hellénique, sut enchaîner tout-à-fait sous le contrôle des légats envoyés de Rome. Le poids de cette tyrannie, joint à celui de l'occupation étrangère, devint en peu de temps insupportable à la plupart des cités grecques, et notamment aux fiers Étoliens. La paix avec Philippe renfermait d'ailleurs le germe d'une scission non moins grave avec Antiochus, roi de Syrie. Rome exigeait de ce dernier l'évacuation des villes grecques d'Asie, qui avaient appartenu à Philippe et dans lesquelles Antiochus-le-Grand (*voy.*) avait jeté des troupes. Ce prince était même allé jusqu'à s'emparer de la Chersonèse de Thrace, en 196, ce qui rendit la guerre inévitable. Mais après s'être, en 192, engagé dans la lutte, Antiochus n'eut pas le courage de suivre les conseils hardis d'Annibal, fugitif à sa cour, et ne prit que des demi-mesures. Battu sur terre et sur mer, il se vit obligé, par suite de la victoire de Scipion (*voy.*) l'Asiatique à Magnésie, en 190, de souscrire à une paix honteuse, qui le dépouilla de toutes ses possessions dans l'Asie-Mineure, et le mit en quelque sorte à la merci de Rome. Des guerres sanglantes se poursuivaient en même temps sans relâche en Espagne et dans la Haute-Italie. Celle avec la Macédoine, trop cruellement humiliée pour se résigner à son abaissement, avait déjà failli se rallumer sous le règne de Philippe, sur le prétexte de quelques petites conquêtes que ce prince s'était permis de faire; l'explosion en fut retardée jusqu'à l'avénement de son fils Persée, en 172; mais le dénouement fatal ne se fit pas longtemps attendre, et la victoire remportée, en 168, par Paul-Émile (*voy.* ce nom, et T. XVII, p. 134) à Pydna, acheva la destruction du royaume d'Alexandre. Tel était déjà l'ascendant que le sénat avait pris sur tous les rois, qu'il suffit d'une simple défense de l'ambassadeur romain, Popilius, pour arrêter Antiochus Épiphane sur le chemin de la conquête de l'Égypte. La Macédoine subjuguée, Rome pouvait jeter le masque et marcher par la force à l'accomplissement de ses desseins. Ses intrigues provoquèrent un partage de la royauté en Égypte, et, en s'emparant de la tutelle de la Syrie, elle désarma complétement cet empire, tombé en dissolution. Mais Carthage restait encore debout; et malgré toutes les rigueurs exercées par les Romains contre cette malheureuse cité, leur implacable vengeance ne se trouvait pas satisfaite (*voy.* CATON L'ANCIEN). Pour l'anéantir, ils la pous-

sèrent au désespoir. La catastrophe s'accomplit, de 150 à 146, dans la troisième guerre punique, terminée par la prise de Carthage, qui fut ruinée de fond en comble (*voy.* Scipion l'Africain II). La Macédoine, qui s'était de nouveau révoltée contre les Romains, sous la conduite d'Andriscus, venait d'être vaincue pour la troisième fois par le consul Métellus (*voy.*), en 148. Le temps était venu d'en finir également avec la ligue Achéenne dont l'existence politique avait cessé d'être utile à la politique de Rome, et dont les yeux s'étaient enfin dessillés, mais trop tard. La guerre fut donc aussi déclarée aux Achéens, et Corinthe, assiégée par Mummius, tomba la même année que Carthage. La Macédoine et la Grèce furent réduites en provinces romaines.

Ainsi, dans un espace de 118 ans, Rome avait fait de tels progrès, qu'elle touchait à la domination universelle. Sa tactique était déjà perfectionnée au point que la phalange, si longtemps invincible, ne put résister au choc de ses légions (*voy.* ces deux mots). Cependant, il lui restait encore des pas à faire dans la science de la guerre navale, pendant que Scipion l'Africain II ou Émilien portait l'art des siéges à une hauteur qui lui avait manqué jusqu'alors. Hors de l'Italie proprement dite, Rome possédait, à titre de provinces, la Gaule cisalpine, la Ligurie, l'Espagne citérieure et ultérieure, dont la domination lui était néanmoins encore disputée par les indigènes, la Sicile, la Sardaigne et la Corse, la Macédoine et l'Achaïe. Les revenus de l'état, ainsi que la fortune des particuliers, prirent un accroissement prodigieux. Cependant l'esprit d'ordre le plus sévère régnait encore dans les finances de la république; mais à la suite des richesses, le luxe et la corruption des mœurs gagnèrent aussi les Quirites. On vit alors apparaître chez eux les premiers poëtes et les premiers jeux réguliers de la scène. Après les guerres de Grèce et d'Asie, les sciences aussi commencèrent à prendre leur essor; mais, relativement aux beaux-arts, les Romains restèrent encore pendant quelque temps des barbares. La pureté et la simplicité des mœurs des anciens temps se perdirent de plus en plus. Les cérémonies funèbres furent solennisées par les affreux combats de gladiateurs; des sommes énormes furent dépensées en jeux publics, et ces écarts ne tardèrent pas à en engendrer de nouveaux. On fut obligé de refréner le luxe par des lois somptuaires et, en 186, on dut opposer une défense formelle à la célébration licencieuse des bacchanales.

4^e^ *époque*, depuis la prise de Carthage jusqu'à la bataille navale d'Actium (146-31 av. J.-C., an de R. 608-723). Rome achève la conquête du monde; commencement de sa décadence; guerres civiles jusqu'à l'établissement du pouvoir d'un seul. — Au commencement de cette époque, la guerre s'alluma avec fureur en Espagne contre les Celtibériens et les Lusitaniens. Rome y rencontra, dans le pâtre Viriathe (*voy.*), un adversaire redoutable qui lui fit éprouver plus d'un échec. Après l'assassinat, en 140, de cet homme courageux et digne d'un meilleur sort, la Lusitanie fut subjuguée; mais en revanche les Numantins obtinrent des avantages sur l'armée romaine. Scipion l'Africain II réussit, en 133, à mettre fin à cette guerre, par la destruction de Numance (*voy.*), après un siége mémorable; mais l'Espagne septentrionale n'en conserva pas moins son indépendance. La même année, les Romains acquirent, par le testament d'Attale (*voy.*), l'héritage du royaume de Pergame, dont ils se mirent définitivement en possession en 130, après la défaite du prétendant Aristonic. Au dehors, les armées de la république trouvèrent alors un moment de relâche; mais déjà commençaient à se manifester dans Rome même de violentes dissensions, triste prélude de la guerre civile. Le pouvoir presque sans bornes dont s'était emparé le sénat fonda une oligarchie tyrannique, que les tribuns du peuple combattirent avec véhémence, et dont la lutte avec le parti démocratique devint plus funeste à l'état que ne l'avait autrefois été celle entre les patriciens et les plébéiens. Elle éclata d'abord sous le tribunat de Tibérius Gracchus (*voy.* Gracques) qui, pour procurer du soulagement aux basses classes, insista sur une répartition plus équitable des terres de la république, et proposa en consé-

quence le renouvellement de la loi Licinia (133). Il succomba dans une émeute; mais la loi resta et les troubles continuèrent. Le retour d'Espagne du vainqueur de Numance, Scipion Émilien, semblait devoir ramener le triomphe de l'oligarchie, mais le grand soulèvement d'esclaves (*voy.*), dont la Sicile fut le théâtre depuis 134, contribua à neutraliser les efforts de ce parti et l'empêcha d'opprimer les démocrates. Il fallut transiger. Les tribuns du peuple eurent siége et voix dans le sénat, et, en éloignant, sous un prétexte plausible, les chefs du parti populaire, on réussit à parer pour quelque temps aux troubles. Vers le même temps (de 128 à 122), la domination romaine s'établit aussi dans la partie de la Gaule transalpine, comprise entre les Alpes, la Méditerranée et les Cévennes, partie à laquelle est resté depuis le nom de Provence (*provincia romana*). Dans l'intervalle, Caïus Gracchus marchant à Rome, comme tribun, sur les traces de son frère Tibérius, avait, en 123, renouvelé la loi agraire sous une forme encore plus rigoureuse, et provoqué par là les dissensions les plus terribles. Il avait conçu le projet d'opposer l'ordre équestre, comme un contre-poids, à la puissance du sénat, et il proposa, pour grossir son parti, d'étendre le bénéfice du droit de cité aux peuples d'Italie. Mais le sénat, qui avait juré la perte du tribun, sut détourner de lui la faveur populaire. Il périt, comme son frère, dans un tumulte, en 121; et les aristocrates profitèrent de leur victoire pour se débarrasser de la loi agraire. Ces fureurs de l'esprit de parti exercèrent sur les mœurs une influence pernicieuse, que ni la sévérité officielle de la censure, ni les lois somptuaires, ni celles qu'il parut déjà nécessaire de rendre contre le célibat, ne purent plus réprimer. La cupidité s'était emparée des grands, et la licence avait envahi la multitude. L'affluence d'immenses trésors dans les coffres de l'état produisit une magnificence publique extraordinaire, avec laquelle les particuliers ne tardèrent pas à entrer en rivalité par leur faste. Les exactions et les rapines, qu'ils pouvaient impunément commettre dans les provinces, et les présents des princes étrangers, concoururent à les gorger de richesses*. La corruptibilité, née de la soif de l'opulence, se montra sous un jour infâme dans la guerre contre le Numide Jugurtha (*voy.*), qui de l'an 111 se prolongea à l'an 106 av. J.-C. L'énergie déployée dans cette guerre par C. Marius (*voy.*) fraya le chemin aux suprêmes dignités de la république à ce rude plébéien, dont l'élévation fut un des coups les plus sensibles portés à l'aristocratie. Grand capitaine, il mérita d'être appelé le sauveur de l'Italie, en détruisant (102-101) les Teutons et les Cimbres, dont la terrible invasion avait coïncidé avec une nouvelle révolte des esclaves en Sicile; mais, devenu l'homme indispensable de l'état, il s'en prévalut pour violer la constitution. Il administra le consulat pendant 4 années consécutives, puis il l'emporta encore une 5e et une 6e fois, jusqu'à ce que, l'an 100, le rappel de Métellus (*voy.*), qu'il avait indignement outragé, l'obligea de se retirer à son tour en Asie. Mais la puissance croissante de l'ordre équestre (*voy.* ce mot) devint une nouvelle source de désastres et d'abus, qui se manifestèrent surtout hors de Rome. En possession de tous les emplois de judicature, cet ordre avait en même temps accaparé les fermes de tous les revenus de l'état dans les provinces et opposait les intérêts de sa cupidité à l'accomplissement des réformes qui y étaient hautement sollicitées. Le conflit qui s'engagea, au sujet des tribunaux, entre les chevaliers et le sénat qu'ils aspiraient à dominer par leur influence, fut extrêmement funeste à la république. Le tribun Livius Drusus parvint à faire enlever aux chevaliers la moitié des charges qui étaient en leur possession; puis, à l'exemple des Gracques, il proposa, d'accorder aux Italiens la participation au droit de cité; mais lui aussi dut payer de sa vie la hardiesse de cette proposition. Ces violences donnèrent le signal de la désastreuse guerre sociale ou des Alliés (*voy.*). Tous les peuples d'Italie se levèrent en armes, en 91, pour se délivrer de la tyrannie de Rome, qu'ils mirent fortement en danger. Les faisceaux consulaires furent confiés à L.-J. César et à

(*) *Voir* là-dessus l'introduction au livre de *Catilina*, de Salluste.

Rutilius Lupus, sous lesquels on vit tour à tour paraître sur la scène des combats les plus célèbres généraux de l'époque, et parmi eux le vieux Marius et le jeune Corn. Sylla (*voy.*). Ils rencontrèrent, dans le camp des adversaires, des chefs dignes de se mesurer avec eux et aussi remarquables par leur courage que par leurs talents. Sylla parvint, en 89, à terminer cette lutte intérieure qui avait été conduite de part et d'autre avec des succès divers et avec un acharnement sans exemple. Mais Rome fut obligée de faire droit aux réclamations des alliés, et cessa dès lors de renfermer en elle seule tout le pouvoir de l'état. Les préparatifs du célèbre Mithridate (*voy.*) en Asie, et la rivalité entre Marius et Sylla, qui s'étaient mis tous les deux sur les rangs pour le commandement de l'armée prête à marcher contre le roi de Pont, en 88, obligèrent surtout Rome à des concessions envers l'Italie. Sylla ayant obtenu du sénat le poste qu'il briguait, Marius fit aussitôt alliance avec le tribun Sulpicius pour l'en dépouiller. Mais Sylla, revenant sur ses pas avec ses troupes, chassa lui-même son rival de Rome, rétablit l'autorité du sénat, puis se remit en chemin pour son expédition, après avoir élevé au consulat, pour flatter le peuple, son parent Cinna (*voy.*), qui se montra bientôt son ennemi. Celui-ci rappela Marius exilé; les deux chefs firent cause commune et remplirent Rome de leurs vengeances, pendant que Sylla, victorieux en Grèce, prenait Athènes, et battait à Chéronée et à Orchomène les généraux de Mithridate (86). A Rome, la mort de Marius ne fit qu'accroître l'anarchie populaire. Mais sitôt que Sylla proscrit eut mis fin à la guerre contre Mithridate, il tourna toutes ses forces contre ses ennemis de l'intérieur, revint, en 83, à Rome, qu'il frappa de terreur par un horrible système de proscriptions (*voy.*), et se fit revêtir, en 81, de la dictature perpétuelle, qu'il abdiqua volontairemeet trois ans après. Cet homme impérieux et cruel s'était principalement appliqué à écraser le parti démocratique. En effet, il succomba bientôt à Rome; mais en Espagne, où il fut longtemps soutenu par les victoires du brave Sertorius (*voy.*), ce parti fit une résistance beaucoup plus sérieuse, qui ne cessa qu'après l'assassinat de ce chef, en 72. L'année suivante éclata en Italie, à la voix du gladiateur Spartacus, la terrible guerre des esclaves (*voy.*), exaspérés par la cruauté de leurs maîtres, pendant qu'en Asie, Mithridate se préparait à une seconde lutte contre Rome. A ces dangers se joignirent les courses désastreuses des pirates (*voy.*), qui infestaient les mers avec de grandes flottes et faisaient obstacle à l'approvisionnement de Rome. Mais Pompée devint le sauveur de la république, en réduisant, de concert avec Crassus (*voy.* ces noms), les esclaves insurgés, en détruisant les repaires des pirates dans la Cilicie, l'an 67, et en terminant l'année suivante la guerre contre Mithridate, qui, à la faveur de la mésintelligence survenue dans l'armée romaine, s'était relevé des défaites que lui avait fait essuyer Lucullus (*voy.*), en 68. Presque toute l'Asie-Mineure, la Syrie et l'île de Crète furent déclarées provinces romaines; l'Arménie, la Cappadoce, le Bosphore et la Judée tombèrent dans la dépendance absolue de Rome, et les peuples de la Thrace furent également obligés de se soumettre. Il n'y avait plus hors de Rome d'ennemi capable de lui inspirer des craintes; mais à l'intérieur, les commotions se succédèrent dès lors avec rapidité.

La constitution aristocratique, établie par Sylla, et qui avait déjà reçu plusieurs atteintes assez graves, fut presque anéantie, l'an 70, sous le consulat de Pompée et Crassus, qui relevèrent la puissance tribunitienne. Cette victoire du parti démocratique fraya la route à quelques hommes, puissants par leur crédit, qui se rendirent seuls maîtres des rênes de l'état. La conjuration de Catilina (*voy.*), déjouée, en 63, par la vigilance et la fermeté de Cicéron (*voy.*), fut ourdie par un parti d'hommes corrompus qui voulaient renverser le gouvernement pour s'élever eux-mêmes au pouvoir, avec l'appui de la lie du peuple. La cité romaine avait changé de caractère par suite de l'invasion d'une populace turbulente que l'abaissement des barrières politiques, après la guerre sociale, y avait fait accourir de tous les points de l'Italie. Le luxe, engendré par l'affluence des ri-

chesses de l'Asie, l'égoïsme et l'ambition étaient devenus les passions dominantes des grands. Pompée, à son retour triomphal de l'Asie, avait trouvé dans l'austère Caton (*voy.*) un adversaire dont la vertu l'effrayait. Cet obstacle l'avait décidé à se ranger du côté du parti populaire, dont il comptait se faire un marche-pied pour ses projets de domination. Mais l'ambition naissante de Jules-César (*voy.*) poussa les événements dans une autre direction. Dans l'impossibilité de triompher tout d'abord de l'influence reunie de Pompée et de Crassus, cet homme remarquable prit le parti de s'unir avec eux, et ils formèrent, l'an 60, le premier *triumvirat*. Cette combinaison valut à César la dignité consulaire, en 59, et lui fraya le chemin de la dictature. Pour se faire un grand nom militaire et se former une armée docile et aguerrie, il se fit donner pour 5 ans le gouvernement de la province des Gaules, dont il acheva la soumission. Peu de temps avant son départ, le tribun Clodius (*voy.*), fougueux démagogue, avait provoqué l'éloignement des chefs du sénat, Caton et Cicéron. Les triumvirs firent rappeler ce dernier par le tribun Milon, mais sans réussir par cette mesure à briser le pouvoir de Clodius, qui commençait à leur porter ombrage. Un meurtre les débarrassa fort à propos de cet homme dangereux. La conquête des Gaules fut glorieusement poursuivie par César, de 58 à 50 av. J.-C. Des dissentiments ne tardèrent pas à s'élever, pendant son absence, entre lui et ses deux collègues; mais un nouveau rapprochement, qui s'opéra entre les triumvirs, suspendit encore la lutte. Par la transaction de Lucques, arrêtée entre eux, en 56, malgré la vive opposition de Caton, César obtint la prolongation pour 5 ans de son commandement dans les Gaules, tandis que Pompée et Crassus devaient être investis du consulat à la première vacance et recevoir ensuite, le premier le gouvernement de l'Espagne et de l'Afrique, le second celui de la Syrie. Mais Crassus ayant péri en 53, dans la guerre contre les Parthes (*voy.*), Pompée, au lieu de se rendre dans son gouvernement, s'y fit représenter par des légats, se plaça comme consul unique, avec un pouvoir presque dictatorial, à la tête de la république, et rendit, par cette violation de ses promesses, la guerre civile inévitable. Le refus opposé à la demande de César de pouvoir briguer le consulat même en son absence, et l'injonction qui lui fut faite de licencier avant tout ses légions, la firent bientôt éclater. On ne pouvait raisonnablement attendre de César qu'il consentît à rentrer dans la vie privée, son rival restant à la tête des affaires et seul maître de la république. Bravant donc la défense du sénat, il passa, en 49, le Rubicon, qui formait la limite de sa province, avec ses légions dévouées. On connaît la suite des événements. Pompée s'enfuit de Rome; César, après avoir soumis l'Italie et vaincu les légats de Pompée en Espagne, fut proclamé dictateur, autorité qu'il échangea contre celle du consulat, et suivit bientôt, de l'autre côté de l'Adriatique, son rival, autour duquel se pressait tout le parti sénatorial. La bataille de Pharsale (*voy.*), en Thessalie, décida, l'an 48, du sort de la lutte en faveur de Jules-César, qui, usurpant tous les pouvoirs, se fit nommer dictateur à vie en 45. Il songeait, après les victoires de Thapsus, en Numidie, et de Munda, en Espagne, à réduire les derniers restes du parti de Pompée et à rendre le repos à l'Italie souffrante et agitée, lorsqu'il fut assassiné en plein sénat, l'an 44, par quelques jeunes républicains, dont Brutus et Cassius (*voy.*) avaient dirigé le complot; mais ses meurtriers échouèrent dans leur projet de sauver la république.

Le sort de Rome était tombé à la merci des armées et de leurs chefs. En 43, un nouveau triumvirat se forma : le jeune Octave, petit-neveu de Jules-César par Julie, sa sœur, et son héritier, entra en association avec les lieutenants du dictateur, Antoine et Lépide (*voy.* ces noms). Cette ligue, formée dans le but d'écraser le parti républicain, fut lâchement cimentée par des proscriptions et par des crimes : Cicéron en fut la plus illustre victime. Brutus et Cassius, vaincus à Philippes (*voy.*), en Macédoine, en 42, se donnèrent la mort après leur défaite. La division, qui ne tarda pas à se mettre entre les triumvirs, fit de nouveau

couler le sang des citoyens, et se poursuivit entre Antoine et Octave, jusqu'à ce que la bataille d'Actium (*voy.*), en 31, eut rendu ce dernier maître absolu de l'empire. Ainsi tomba la république pour ne plus jamais se relever.

Nous avons déjà indiqué les principaux changements que subit la constitution romaine durant cette phase historique. Les assemblées du peuple étaient gagnées par la corruption; la cupidité et l'ambition faisaient assaut pour s'arracher les plus hautes charges de l'état. Marius et César avancèrent considérablement l'art militaire, en revanche, la discipline déchut ou plutôt l'esprit des troupes subit une révolution : celles-ci finirent par ne plus combattre pour l'état, mais pour leur général ou pour celui qui les payait. Quant aux sciences et surtout aux lettres, elles prirent un essor remarquable. A la fin de cette période s'ouvre l'âge d'or de la littérature latine (*voy.* ce mot). Après avoir pris les Grecs pour maîtres et pour modèles, les Romains les imitèrent avec bonheur. L'élite de la jeunesse de Rome allait s'instruire en Grèce; et, de leur côté, une foule de savants grecs venaient enseigner à Rome les sciences et les doctrines de leur patrie. La langue latine atteignit à sa plus grande perfection. Parmi les sectes philosophiques de la Grèce, deux surtout gagnèrent en Italie de nombreux partisans : celle d'Épicure et celle de Zénon (*voy.* ces noms, HÉDONISME et STOÏCISME). Les beaux-arts aussi furent mis en honneur par des artistes grecs. Rome s'embellit d'édifices magnifiques, que la sculpture s'empressa d'enrichir de ses ornements (*voy.* ROME). Mais la décadence des mœurs augmenta d'une manière effrayante; la licence et la corruption ne connurent bientôt plus de frein. Une grande partie de la population, et surtout les riches, se livrèrent à tous les vices et à tous les excès de la volupté. Le respect des lois s'était évanoui; l'agriculture et les métiers furent tout-à-fait abandonnés aux esclaves, que nulle garantie légale ne protégeait contre les caprices et la dureté de leurs maîtres. Le bas peuple, quoique pauvre, vivait dans une licencieuse oisiveté, et par conséquent se tenait toujours prêt à embrasser le parti de ceux qui lui promettaient le plus de fêtes et de présents. On connaît son cri : *Panem et circenses!* L'argent était devenu le mobile de toutes choses.

III. *Empire Romain* (31 av. J.-C.—395 ap. J.-C., an de R. 723-1087). On peut encore subdiviser cette période en 4 époques principales.

1. Établissement du despotisme à Rome; règne de la famille d'Auguste. La décadence morale à l'intérieur n'empêche pas les progrès des armes romaines au dehors (31 av. J.-C., 69 ap. J.-C.). —Heureux vainqueur de son rival Marc-Antoine, Octave fut le premier monarque de l'empire, sans qu'il en portât jamais le titre. Content de celui d'Auguste, qui lui fut décerné l'an 27, il régna 13 ans avec douceur, en conservant les formes extérieures de la république. Il exerçait un pouvoir absolu, en concentrant dans sa personne toutes les plus hautes charges de l'état, c'est-à-dire le consulat, le tribunat, le commandement général des armées en qualité d'*imperator* (*voy.*), la charge de maître des mœurs, la dignité de souverain pontife et le pouvoir proconsulaire dans toutes les provinces. Pour écarter toute apparence d'usurpation, il eut soin de se faire confirmer de temps en temps dans ses différents pouvoirs. Le sénat fut maintenu comme conseil d'état; les anciennes magistratures républicaines furent également conservées, mais l'autorité qui les accompagnait autrefois s'évanouit. Par contre, les fonctions de préfet (*voy.*) de la ville et de préfet des subsistances, les plus importantes pour le maintien de la tranquillité à Rome, devinrent aussi les plus considérables de l'état en dignité. Des cohortes urbaines et des cohortes prétoriennes (*voy.* PRÉTORIENS) furent organisées pour veiller particulièrement à la sûreté de la capitale et de la personne de l'empereur. Les gouverneurs des provinces reçurent des traitements, et leur pouvoir fut restreint. Des améliorations s'opérèrent dans la gestion des finances. Une distinction entre le trésor de l'état et le trésor privé de l'empereur y fut établie d'abord; mais plus tard elle disparut et les deux intérêts se confondirent. Les frontières de l'empire furent élargies par la soumission

de l'Égypte, de la Pannonie, de la Mœsie, du Noricum, de la Rhétie et de la Vindélicie (*voy.* tous ces noms), et par l'achèvement de la conquête du nord de l'Espagne et de la Gaule occidentale. Mais, d'un autre côté, les Romains, sous Varus, furent malheureux contre les Germains, l'an 9 de J.-C. (*voy.* HERMANN). Profondément affecté de ce revers, Auguste eut encore la douleur de survivre à la plupart des grands hommes qui jetèrent longtemps un si vif éclat sur son règne. Vieux, ennuyé, pris d'une compassion tardive pour sa famille, il finit par une mort suspecte et laissa le trône à son beau-fils (*voy.* LIVIE) et son gendre (*voy.* JULIE), Tibère (*voy.*), prince non moins cruel que cauteleux et timide.

Sous ce nouveau règne, qui dura de l'an 14 à l'an 37, Rome put se familiariser avec le despotisme qu'elle n'avait plus le pouvoir d'arrêter. Longtemps Tibère employa les plus savants artifices pour fonder son autorité, longtemps on le vit mesurer avec réserve le degré d'asservissement que supporteraient les Romains. Mais éclairé sur leur penchant à la servitude et ne trouvant plus dans le sénat lâche et rampant qu'un instrument docile, prompt à se courber au moindre signe du maître, il étonne le monde par le débordement de ses vices si patiemment contenus, et que les rochers de Caprée ne cachent plus aux regards. Pendant que l'empereur y vivait plongé dans les débauches, l'infâme Séjan (*voy.*), son favori, gouvernait l'empire, et, de 22 à 30, poursuivait impunément de ses sanglantes fureurs tout ce que Rome possédait encore de gens de bien.

A la domination hypocrite de Tibère succéda la tyrannie bruyante de Caligula (*voy.*), de 37 à 41. Fils indigne de l'illustre Germanicus (*voy.*) et petit-fils d'Auguste, non-seulement par l'adoption de son père, mais encore par sa mère Agrippine (*voy.*), ce prince extravagant et sanguinaire semblait avoir pris à tâche d'effacer même par ses crimes ceux de son prédécesseur. Après ce caractère impétueux et décidé, nous apparaît, de 41 à 54, la singulière figure de Claude (*voy.*). Sous cet empereur spirituel, lettré, mais rempli d'hésitation et prêtant à la moquerie de ceux qui l'entourent aussi bien que du peuple, sanguinaire sans le savoir, et dominé par ses femmes et par ses affranchis, ses familiers se font un jeu de lui surprendre les condamnations les plus graves, jusqu'à celle de son épouse Messaline (*voy.*). Les armes romaines néanmoins se montrèrent encore victorieuses au dehors, sous ce règne si faible. En l'an 43, commença la conquête de la Bretagne, qui fut peu à peu réduite en province romaine. La Mauritanie (42), la Lycie (43), la Judée (44) et la Thrace (47) eurent le même sort. *Voy.* leurs art.

Le successeur de Claude, Néron (*voy.*), qui régna de 54 à 68, était arrière-petit-fils d'Auguste par la seconde Agrippine (*voy.*), femme de Domitius Ahenobarbus, puis de l'empereur Claude. Ce monstre, plein de dissimulation et aussi débauché que féroce, fut le dernier empereur de la famille adoptive d'Auguste. Claude laissait tout faire; Néron au contraire se montra jaloux du pouvoir. Complice de l'empoisonnement de son père, il tue son frère par adoption (*voy.* BRITANNICUS), ses précepteurs, ses épouses, sa mère Agrippine, qui lui avait pourtant procuré le trône des Césars. Non content d'avoir fait égorger l'élite de la nation, il veut encore repaître ses yeux du lugubre spectacle de l'incendie de Rome.

Quand Néron eut subi la mort que méritaient tant de forfaits, la possession de l'empire devint l'objet de luttes si violentes, qu'en moins de deux ans trois chefs militaires s'emparèrent successivement du trône, pour en être presque aussitôt précipités par les armes. Galba, Othon, Vitellius (*voy.* tous ces noms) furent ces princes, inégaux en vertus et en vices, dont, heureusement pour Rome, le sanglant passage aboutit, en 69, à un règne plus humain et plus glorieux.

L'âge d'or de la littérature et de la poésie latines ne conserva pas jusqu'à la fin de cette époque l'éclat immortel dont il avait brillé sous Auguste. Exclus de la politique par le despotisme impérial, les grands avaient cherché à s'en dédommager par le culte des sciences, des lettres et des arts. L'architecture, la sculpture et l'art de graver sur pierres fines s'élevèrent surtout à un rare degré de perfection.

Auguste et ses favoris Mécène, Agrippa et Asinius Pollion (*voy.* ces noms), rivalisèrent dans le patronage éclairé qu'ils accordaient aux savants, et surtout aux poëtes et aux artistes; ils dotèrent Rome de bibliothèques publiques. Mais avec la mort du premier empereur commence aussi déjà le déclin de la poésie et des arts; quant à la prose, elle se maintint plus longtemps florissante. La dépravation des mœurs, dégradées par de hideux excès de table et par les plus infâmes débauches, prit un caractère révoltant. Les arrêts sanglants des despotes de l'empire finirent par extirper toute l'ancienne aristocratie romaine. Des étrangers et des affranchis devinrent les plus intimes confidents des empereurs. Les soldats formèrent une caste à part, qui ne servait plus l'état, mais le despote. Cependant le maître, de son côté, se trouvait déjà réduit à les craindre, et, dans l'absence de tout ordre de succession régulier, le moment approchait où le despotisme de Néron, qui avait son appui dans la lie du peuple, allait tout-à-fait céder la place au despotisme militaire.

2. Règnes des Flaviens et des Antonins. Les efforts des bons princes retardent la décadence intérieure, mais ne parviennent pas à l'arrêter. La puissance de l'empire se soutient à l'extérieur, mais ne s'agrandit plus (69-180 de J.-C.).— Après la chute de Vitellius, en 69, on vit enfin paraître un monarque digne du respect des hommes. Flavius Vespasien (*voy.*), proclamé empereur par les légions qu'il commandait en Palestine, fut un souverain sage et prudent. Il mit de l'ordre dans les finances, donna ses soins à l'instruction publique, remit en vigueur les lois et la justice, et réforma la discipline militaire. La guerre avec le Batave Civilis (*voy.*), les beaux succès d'Agricola (*voy.*) en Bretagne, et la prise de Jérusalem (*voy.*) par Titus, en 70, furent les principaux faits d'armes du règne de Vespasien, qui mourut en 79. Son fils, le vertueux Titus (*voy.*), surnommé *les délices du genre humain*, ne vécut malheureusement que deux ans pour faire goûter aux Romains la douceur d'un règne paternel, éprouvé pourtant par diverses calamités. Il fut remplacé, en 81, par son frère Domitien (*voy.*), exécrable tyran, dont les Romains endurèrent la cruauté jusqu'en 96. A la même époque, l'empire eut vivement à souffrir de la guerre avec les Daces, et de celles avec les Marcomans (*voy.*), les Quades et les Jazygues, qui exercèrent leurs ravages de 86 à 90. Ces guerres se terminèrent d'une manière peu glorieuse pour les armes romaines. A Domitien, qui périt assassiné, succédèrent de nouveau plusieurs princes doués de vertus et de qualités éminentes. Nerva*, le premier d'entre eux, vieillard animé des meilleures intentions, mais faible, n'occupa le trône que jusqu'en 98. Il devint néanmoins le bienfaiteur de Rome en adoptant, pour lui succéder, Trajan (*voy.*), qui, dans la paix comme dans la guerre, se montra digne d'être proposé comme modèle à tous les Césars. Ce prince accompli s'efforça de réédifier la constitution sur les bases les plus libérales qu'il fût possible de lui donner, et agrandit l'empire par ses guerres heureuses contre les Daces, les Arméniens et les Parthes. Son cousin et son fils adoptif, Adrien (*voy.*), empereur de 117 à 138, quoique brave et actif, fut plus jaloux de conserver que d'acquérir. Il consacra principalement ses soins à l'administration intérieure et déploya beaucoup de zèle pour le rétablissement de la discipline parmi les troupes. Les Juifs de la Palestine s'étant révoltés en 135, furent défaits par lui et dispersés. Cependant son régime, quelquefois un peu dur, n'est pas encore comparable aux jours de félicité que devait trouver Rome sous les règnes cléments d'Antonin-le-Pieux (138 à 161), et de son successeur Marc-Aurèle (*voy.* ces noms) ou Antonin-le-Philosophe (161-180). Sous ce dernier, des guerres sanglantes avec les Parthes, les Marcomans et plusieurs autres peuples germains, causèrent bien une certaine agitation; mais la sagesse du prince sut guérir les blessures de l'empire, après que sa valeur l'eut fait triompher de ses ennemis.

(*) *Marcus Coccejus Nerva*, que les meurtriers de Domitien élevèrent au trône, avait été revêtu des fonctions du consulat. C'était un homme d'un esprit cultivé et qui avait même le talent de poëte; mais son élévation n'eut lieu qu'à l'âge de près de 70 ans. S.

Avec Marc-Aurèle finit la prospérité de l'empire Romain. Par suite de l'administration bienfaisante qui y avait prévalu depuis le règne de Trajan, le gouvernement s'était constitué sous la forme d'une monarchie tempérée, fondée sur le respect le plus parfait de la liberté civile. Les anciennes charges et dignités n'ayant conservé pour la plupart qu'une existence titulaire, on y substitua une foule d'offices de cour, dont l'importance augmenta de plus en plus. L'édit perpétuel fixa avantageusement la jurisprudence, qui devint plus tard la branche de doctrine la plus honorée de l'état. L'organisation militaire aussi subit de grandes modifications. En littérature, la poésie et l'éloquence avaient fortement baissé; mais l'histoire prit encore une fois une expression noble et sublime sous la plume immortelle de Tacite (*voy.*). On doit également rendre cette justice à la plupart des empereurs de cette époque, qu'ils s'efforcèrent de relever la culture de l'esprit par leur auguste exemple, par l'établissement de nouvelles bibliothèques et par la faveur toute spéciale qu'ils accordaient à l'enseignement. Mais la société romaine était trop profondément corrompue pour qu'il ne dépendît que du bon vouloir de ses princes de la régénérer.

3. Despotisme militaire et anarchie. L'affaiblissement moral et matériel devient de plus en plus sensible. L'empire est serré de près et entamé par les peuples barbares (180-323). — Commode (*voy.*), fils de Marc-Aurèle (180-192), fut un véritable monstre qui ne s'appliqua qu'à détruire le bien qu'avaient fait ses illustres prédécesseurs. Aussi lâche que cruel, il acheta la paix des Marcomans; mais en Dacie et en Bretagne ses généraux combattirent avec succès. Sa mort ouvrit carrière aux plus affreux désordres, et laissa l'empire à la merci d'une vile soldatesque. Pertinax (*voy.*), vénérable vieillard élevé sur le trône à la place du tyran, fut lui-même massacré au bout de deux mois par les prétoriens mécontents de son austérité. Didius Julianus, auquel ils vendirent le trône à l'enchère, éprouva bientôt le même sort (193). L'armée d'Illyrie avait, dans l'intervalle, élu Septime-Sévère (*voy.*), pendant qu'Albinus (*voy.*) était proclamé par les légions de Bretagne, et Pescennius Niger par celles d'Orient. Le premier, après avoir triomphé de ses compétiteurs, ne combattit pas sans succès les Parthes et les Bretons. Il régna jusqu'en 211. Son fils, le fratricide Caracalla (*voy.* ce nom et Géta), périt lui-même assassiné en 217. Son meurtrier, Macrin, ne put se maintenir au pouvoir : il fut tué et remplacé par un petit-neveu de Septime-Sévère, Bassien Héliogabale (*voy.*), jeune éhonté qui se plongea dans le plus affreux libertinage (218-222). Il eut pour successeur un prince modèle, Alexandre Sévère (*voy.*), son cousin (222-235); mais les vertus du nouvel empereur ne purent triompher des vices de son siècle, et devinrent même la cause de sa perte. L'élévation de son meurtrier, le Thrace Maximin, porta au comble le despotisme militaire, et ne tarda pas à donner lieu à une épouvantable confusion. Pendant que Maximin ravageait la Germanie, le sénat élut empereur le vieux Gordien (*voy.*), proconsul d'Afrique, avec son fils Gordien-le-Jeune. Ce dernier périt bientôt, et son père se donna la mort; après quoi, Maxime Puppien et Cl. Balbin, élevés aussi par le sénat, furent tous les deux égorgés par les prétoriens en 238. Gordien III, prince de mérite, proclamé empereur à leur place et à celle de Maximin, qui venait également d'être massacré par ses troupes, fut renversé à son tour par l'Arabe Philippe, en 244. Puis, on vit se succéder, à d'aussi courts intervalles, par le caprice de l'élection militaire, Dèce (*voy.*), de 249 à 251, qui périt dans une expédition contre les Goths, Gallus avec Hostilien, Émilien, Valérien (253) et l'efféminé Gallien (*voy.*), son fils, qui conserva la pourpre, de nom plus que de fait, jusqu'en 268. Sous ce dernier, le désordre en vint au point que presque tous les gouverneurs de provinces se firent proclamer empereurs, pendant que les Romains étaient battus par les Germains et par les Perses, dont la domination venait de se relever en Orient, sous la bannière des Sassanides (*voy.* Perse, T. XIX, p. 442). L'empereur Claude II (268-270) défit les Alémans et les Goths,

mais ne parvint pas à mettre un terme à l'anarchie. Son successeur, l'énergique Aurélien (*voy.*), plus heureux, recouvra par les armes les provinces perdues et rétablit l'unité dans l'empire, en 273, après la défaite de Zénobie (*voy.*), reine de Palmyre, qui avait considérablement agrandi par ses conquêtes en Orient la souveraineté que son époux Odénat s'était constituée à la faveur de l'agitation, en 262. Le vaillant empereur reconnut pourtant la nécessité de se replier devant le flot des Barbares, et leur abandonna la Dacie. Sous leurs attaques réitérées, la défense des frontières devint de plus en plus périlleuse et difficile. A Aurélien, assassiné en 275, succédèrent ensuite quelques bons princes, mais qui tous ne régnèrent que peu de temps : Tacite, auparavant le plus digne des sénateurs, Probus (276), empereur humain et belliqueux, Carus (282), Carin et Numérien (283), prince doux et instruit, jusqu'à Dioclétien (*voy.*), qui conserva le trône de 284 à 305. Pour mieux parer aux dangers dont les peuples du Nord menaçaient l'empire, ce dernier s'associa Maximien Hercule; après quoi, les deux Augustes s'adjoignirent encore comme lieunants et héritiers, avec le titre de césars, le premier Galerius (*voy.*), le second Constance Chlore. Les quatre chefs se partagèrent ensuite les différentes provinces de l'empire, sans en rompre l'unité; et non-seulement ils résistèrent au mouvement d'invasion des Barbares, mais ils étendirent encore, à l'est, la domination romaine jusqu'au Tigre. Après l'abdication des deux empereurs, en 305, Galerius garda l'Orient et adopta pour césars Sévère et Daïa Maximin; Constance Chlore, qui, de son côté, administrait l'Occident, mourut en 306, laissant pour héritier son fils Constantin. Celui-ci, au milieu des nouveaux conflits qui s'élevèrent au sujet de la possession de l'empire ainsi divisé, sut allier habilement la force et la ruse, s'empara de Rome sur Maxence, fils de Maximien, et fit si bien qu'en 323, après la défaite de Licinius (*voy.*), nommé auguste en Orient, à la place de Sévère, il demeura seul empereur dans toute l'étendue de la domination romaine.

Dans cette période, aucun changement essentiel n'eut lieu dans la constitution de l'état. Dioclétien néanmoins affecta d'imprimer aux formes extérieures du gouvernement un cachet oriental qui se conserva plus tard dans l'empire Byzantin; mais, d'un autre côté, l'influence de l'armée devint prépondérante dans toutes les révolutions. C'étaient le plus souvent les soldats qui faisaient et défaisaient les empereurs. Comme la plupart de ces princes étaient, par leur origine, entièrement étrangers à l'Italie, et que les armées elles-mêmes se composaient d'un ramas de tous les peuples dans lequel les Barbares commençaient à figurer en très grand nombre, Rome avait de fait aussi cessé d'être le centre vital de ce grand corps, de tous les côtés battu par la tempête. Même les traditions nominales de la république avaient disparu; et en droit comme en politique, les empereurs décidaient tout par leurs constitutions. Les progrès effrayants de la dissolution des mœurs, les vices de l'administration, le fardeau des impôts, la misère du peuple, la tyrannie des gouvernants, l'impuissance de l'empire à se défendre contre l'affluence toujours croissante des Barbares, tout concourait à la ruine de la société monstrueuse qui s'était formée sous le despotisme romain. La littérature avait dépéri avec la langue; le style s'était perdu avec le goût; et l'art dégénéré n'était plus digne de ce nom.

4. Triomphe du christianisme et décrépitude de la civilisation romaine. L'empire, partout assailli par les Barbares, tend vers une dissolution qui finit par s'opérer dans son partage définitif (323-396).— A cette époque, le christianisme (*voy.*), longtemps en butte aux plus cruelles persécutions, commençait à compter de nombreux partisans dans toutes les provinces de l'empire et dans toutes les classes de la société. Constantin (*voy.*) l'embrassa par politique et en fit la religion dominante, en 324, pour établir au moins quelque lien moral dans l'empire, voisin de sa dissolution. Rome n'étant plus qu'un vain nom, cet empereur, que l'histoire a surnommé le Grand, transféra, en 330, le siége de sa domination à Byzance (*voy.*), qui devint alors Constantinople, et or-

donna une nouvelle division de l'empire. Afin de mettre désormais le despotisme à couvert des révoltes de l'armée, il fit en sorte que le pouvoir civil fût entièrement séparé du pouvoir militaire. A la mort de Constantin, en 337, ses 3 fils, Constantin II, Constant et Constance, se partagèrent l'empire, que le dernier, après de longues luttes, parvint, en 351, à dominer seul, par suite de la mort de ses frères. Continuellement en guerre avec les Perses, il adopta successivement pour césars ses deux cousins, Gallus et Julien, et mourut en 361. Son successeur Julien (*voy.*), surnommé *l'Apostat* parce que, infidèle au christianisme, il fit rouvrir les temples païens, fut un prince rempli de talents. Il périt, en 363, en combattant les Perses, dont le roi Sapor II força le nouvel empereur, Jovien (*voy.*), à un traité honteux. Valentinien Ier (*voy.*), proclamé empereur par l'armée, en 364, céda l'Orient à son frère Valens. Ce dernier périt misérablement, en 378, dans la guerre avec les Goths, qui, poussés par les Huns (*voy.* ces noms), s'étaient rabattus sur la Thrace. Ce fut le commencement de la grande migration des peuples (*voy.* l'art.), qui ne tarda pas à rompre toutes les digues de l'empire. Dans l'intervalle, Gratien (*voy.*) et Valentinien II s'étaient, en 375, partagé le trône paternel en Occident. Le premier, aussi distingué par ses talents que par ses vertus, périt, en 383, dans les Gaules, où il était allé combattre le rebelle Maxime. Il avait rendu un grand service à l'empire en s'associant, en 379, le vaillant Théodose (*voy.*), qui bientôt après chassa les Goths de la Thrace. Valentinien II, ayant également péri sous les coups du Franc Arbogaste, en 390, Théodose, après la défaite de l'assassin, en 394, réunit de nouveau et pour la dernière fois tout l'empire. Ce prince, doué de grandes qualités et de talents militaires incontestables, se fit en outre remarquer par son zèle orthodoxe pour la foi chrétienne et mérita le surnom de Grand. Grâce à sa fermeté et à son courage, l'empire put encore, tant que dura sa vie, résister à l'invasion des flots tumultueux de Barbares déchaînés contre ses frontières. A sa mort, le partage définitif de l'empire, consommé en 396, selon ses dernières volontés, entre ses deux fils Arcadius et Honorius (*voy.*), ouvrit le pays à ces peuples dévastateurs. La plus affaiblie des deux dominations, pour jamais séparées, l'empire d'Occident, dont on a sous ce mot retracé l'agonie, se brisa dans la tempête, avant qu'un siècle ne fût écoulé; l'autre, l'empire d'Orient, dont on a également traité sous le titre d'*empire* BYZANTIN, traîna une existence peu glorieuse jusqu'à la fin du moyen-âge. La civilisation, la langue et la littérature latines, tout ce qui restait encore de l'ancienne Rome, avait, à la fin de la période où finit notre tâche, profondément subi l'atteinte de la barbarie. Mais déjà le remède était prêt : la race germanique, destinée à retremper l'Europe, était maîtresse dans la Gaule, et devait bientôt se mettre en rapport avec l'Église, dépositaire de la civilisation ancienne, et destinée à lui en transmettre les traditions (*voy.* PAPAUTÉ). De l'alliance entre les barbares et le christianisme sortit le monde moderne. *C. L.* et CH. V.

Il existe une foule d'ouvrages sur les différentes époques de l'histoire romaine : nous en avons cité un grand nombre dans les art. de détail; mais les plus importants se rapportent aux noms suivants : TITE-LIVE, DENYS D'HALICARNASSE, POLYBE, SALLUSTE, CÉSAR, CORNELIUS NEPOS, SUÉTONE, APPIEN, DION CASSIUS, VELLEIUS PATERCULUS, TACITE, AMMIEN MARCELLIN, etc., etc. Pour étudier la société romaine, surtout au temps des triumvirats, il n'est pas de lecture plus importante que celle du principal orateur romain, non-seulement dans ses harangues, mais encore tout particulièrement dans ses lettres. Nous avons parlé à l'art. CICÉRON de ces épîtres, et à l'art. GOLBÉRY de leur traduction française, annotée, dans la Bibliothèque Panckoucke; mais c'est surtout le commentaire de Wieland (*voy.*) qu'il faut y joindre (Stuttg. et Zurich, 1814-21, 7 vol. in-8°), commentaire où toutes les situations sont éclaircies avec une rare sagacité. Pour les ouvrages généraux sur l'histoire romaine, nous pouvons renvoyer aux art. ROLLIN, BEAUFORT, VERTOT, CREVIER, LEBEAU, LÉVESQUE, MICHELET, MEINERS, NIEBUHR, GOLDSMITH, A. FERGUSON, MIDDLETON,

GIBBON, en ajoutant seulement un petit nombre d'autres publications, telles que les suivantes : Wachsmuth, *Die ældere Geschichte des rœmischen Staats*, Halle, 1819; C. Blum, *Einleitung in Rom's alte Geschichte*, Berlin et Stettin, 1828; Toulotte, *Histoire philosophique des empereurs, depuis César jusqu'à Constantin*, Paris, 1822, 3 vol. in-8°; Sismondi, *Histoire de la chute de l'empire Romain et du déclin de la civilisation*, Paris, 1835, 2 vol. in-8°; Victor Duruy, *Histoire des Romains et des peuples soumis à leur domination* (t. I^er, Paris, 1843, in-8°); le comte Franz de Champagny, *Les Césars* (t. I et II), *Tableau du monde romain sous les premiers empereurs* (t. III et IV, Paris, 1843). Pour le calendrier romain, *voy.* T. IV, p. 498; *voy.* aussi le commencement de l'art. JOURNAUX. Nieupoort a donné, en latin, un excellent manuel des usages chez les Romains (Strasb., 1743, in-12), et l'ouvrage plus récent d'Alex. Adam mérite encore davantage l'attention (Édimb., 1791, et souvent depuis; trad. fr., sous ce titre : *Antiquités romaines, ou Tableau des mœurs, usages et institutions des Romains*, Paris, 1818, 2 vol. in-8°, et 1826, in-12). On consultera aussi avec fruit : d'Arnay, *De la vie privée des Romains*, Lausanne, 1760, in-12; Bœttiger, *Sabine, ou la toilette d'une Romaine*, 1803; 2^e éd., Leipzig, 1806, 2 vol. in-8°; trad. fr. par Clapier, Paris, 1813, in-8°; Mazois, *Le palais de Scaurus, ou description d'une maison romaine*, Paris, 1819. Le droit romain a été l'objet d'un art. spécial (T. VIII, p. 586 et suiv.); il en est également question aux mots DIGESTE, PANDECTES, GAÏUS, JUSTINIEN, etc. Relativement à la politique de Rome, surtout pendant les premiers siècles, il n'est rien qui puisse se comparer aux *Discorsi sopra la prima deca di Tito Livio* par Machiavel, ni aux *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*, par Montesquieu (*voy.* ces noms). J. H. S.

ROMAINS (LANGUE ET LITTÉRATURE DES), *voy.* LATINES.

ROMAN. Il n'existe guère de forme de composition poétique aussi souvent employée que celle du roman. L'enfant à peine sorti du berceau, et les peuples dans l'enfance aiment les contes; les esprits les plus distingués, lorsqu'ils se trouvent dans des moments d'apathie intellectuelle, se laissent aller au charme d'un récit fictif. Or le roman n'est autre chose qu'une narration inventée, d'une contexture plus large que la *nouvelle*, d'un contenu moins surnaturel que celui du *conte* (*voy.* ces deux mots). Le roman est le récit d'événements imaginaires, revêtu de toutes les apparences de la vérité, de la réalité. Ainsi que l'indique son nom, il a pris naissance dans les veillées des châteaux de Provence, où s'est formée la langue romane (*voy.*); mais que de chemin n'a-t-il pas fait depuis! que de terrain n'a-t-il pas envahi! que de formes n'a-t-il pas adoptées! à combien de sujets divers ne s'est-il pas appliqué!

Le romancier raconte : le produit de son imagination rentre donc dans le genre épique. En effet, le roman n'est au fond autre chose qu'un poëme épique abâtardi. Au vers, le romancier substitue la prose; au merveilleux, le hasard; aux faits héroïques, aux événements nationaux, les faits et gestes, les plaisirs ou les douleurs de quelques individus pris, au choix du poëte, dans toutes les classes de la société. A la place du rouage imposant qui fait mouvoir l'épopée, soit l'Olympe païen ou le ciel chrétien, le romancier met quelquefois la destinée, remplacée la plupart du temps par un enchaînement arbitraire de causes et d'effets, une succession plus ou moins plausible d'aventures, se développant lentement, au lieu de marcher à pas rapides vers un but final. La puissante synthèse de l'épopée antique est absorbée par l'analyse des sentiments et des sensations; l'individualisme détrône le type; et très souvent l'impiété ou l'incrédulité usurpent la place de la foi, sans laquelle le poëte épique ne saurait rien créer de vital.

Cette infériorité du roman admise, comment se fait-il qu'il se répande plus facilement dans les masses que l'épopée la mieux construite? C'est que dans la vie des peuples il existe deux époques bien tranchées, l'une toute de développement, de jeunesse, de croyances pieuses et expansives; la seconde toute de jouissances,

lorsque la lutte pour la nationalité est depuis longtemps arrivée à sa fin, lorsqu'une nation s'est fait sa position dans l'histoire du monde. Le premier âge est celui de l'épopée; le second celui du roman. Dans cette seconde période, l'intelligence et la raison ont pris le dessus; la réalité règne, et la poésie ne se fait accepter qu'autant qu'elle reflète cette réalité. Les peuples jeunes vénèrent le poëte épique comme un prophète; ils chantent ses romances, ses strophes : ses poëmes; les peuples vieux ou vieillissants lisent les romans.

Le premier but du roman moderne, c'est d'amuser le lecteur; son but secondaire est d'instruire. Lorsque l'instruction prédomine dans un roman, et qu'elle engendre l'ennui, le roman manque son but. Plus les peuples vieillissent, et plus ils sont difficiles à distraire : aussi voyons-nous souvent maintenant le romancier, pour produire plus sûrement cet effet, flatter les mauvaises passions, la sensualité de ses lecteurs; de là tant de livres condamnés par une morale même indulgente.

Mais comment, par quels moyens éviter, d'une part l'ennui, d'autre part une influence coupable et démoralisante? Remarquons d'abord que ce genre, en apparence si facile, ce genre où le poëte semble n'avoir qu'à suivre l'impulsion de son caprice, et qu'à saisir au passage, dans la vie réelle, les caractères et les événements pour en faire des portraits, des tableaux et des récits, ne peut aspirer à prendre rang à la suite de l'épopée, son aînée, qu'il ne trouve grâce aux yeux de la critique, qu'autant qu'il jette sur les événements de la vie journalière un vernis poétique. Le vrai romancier idéalise les hommes et les choses ni plus ni moins que le vrai poëte; il dispose les événements d'après un plan artistique; il étudie, il dessine les caractères, comme l'auteur tragique ou comique; il s'indigne, il pleure, il chante, il s'extasie, comme le poëte lyrique; la poésie descriptive enfin fournit les plus riches couleurs à sa palette. Le romancier, en un mot, pour racheter le tort d'une forme élastique et dépourvue de rhythme, doit réunir les dons les plus variés, et opérer dans ses œuvres la fusion des genres, sévèrement interdite aux créations rhythmiques. Il combine l'action avec la réflexion, le récit avec l'inspiration lyrique. S'il se borne à retracer la réalité, à nous intéresser au sort d'un individu, au moins faut-il qu'il explique cette réalité, qu'il dessine nettement cet individu; il faut que la main de l'artiste soit visible dans ce dessin, que la voix du poëte se marie à celle du moraliste et du philosophe.

Voici en outre quels devoirs sont imposés au romancier. Avant de prétendre nous donner la peinture de ces rapports multiples qui se croisent dans un état civilisé, il faut qu'il étudie bien tous ces rapports, qu'il plonge pour ainsi dire dans toutes les conditions de la vie; il faut que les métiers, les arts, les sciences, la pauvreté avec ses douleurs, la richesse avec ses jouissances lui soient également connus. Il aura des sympathies pour toutes les existences, pour la vie des champs et pour la vie des cités. Il aimera à scruter tous les replis du cœur humain, si énigmatique, si capricieux et souvent si sublime; il saura deviner toutes les passions qui agitent, exaltent ou affaissent cette pauvre âme humaine.

Enfin vient la question de savoir dans quels moules divers le romancier peut jeter ses fictions? Ici deux grandes divisions se présentent. De deux choses l'une, ou le romancier prend ses personnages dans la vie publique, dans les annales de l'histoire, ou il se contente d'étudier la vie privée, surtout la vie contemporaine. Le roman *d'histoire* et le roman *de mœurs*, voilà les deux genres sous lesquels peuvent se ranger, à peu d'exceptions près, toutes les variétés du roman.

Le roman *historique* a été compris d'une bizarre façon lors de sa première apparition dans le monde littéraire : c'est qu'alors il dérivait en droite ligne du roman *de chevalerie*. Celui-ci, ainsi que l'indique son nom, s'appliquait à retracer en vers les faits et gestes des paladins et des preux, leurs luttes avec les païens et les infidèles, leurs amours avec les princesses de tous pays, de toute religion, leurs aventures dans tous les recoins du monde connu ou deviné au moyen-

âge. La Provence vit naître ce genre, apparenté au poëme épique dont il étendait les récits ; l'Espagne, le Portugal, le nord de la France, l'Angleterre et l'Allemagne adoptèrent peu à peu le roman de chevalerie provençal, et le transformèrent au gré des exigences et des mœurs locales. Ce furent d'abord de véritables richesses littéraires ; mais peu à peu il subit de tristes mutations et aboutit à un genre hybride, au roman de chevalerie en prose, qui prit son entier développement lors de la découverte de l'imprimerie. La recrudescence des mœurs chevaleresques, au commencement du XVI^e^ siècle, vint aussi en aide à cette mode littéraire, qui se maintint seule et en souveraine à travers beaucoup de fluctuations et de métamorphoses (pendant les XIV^e^, XV^e^ et XVI^e^ siècles). Vers la fin du XVI^e^ siècle, le roman de chevalerie baissa, grâce au persiflage de Cervantes (*voy.*). Pendant le XVIII^e^ siècle, il s'était complétement effacé devant le roman de mœurs, et ce n'est qu'au commencement du XIX^e^ qu'en Allemagne quelques écrivains lui conquirent de nouveau une faveur passagère.

Le roman historique, dans ses premiers tâtonnements, fut donc, comme nous l'avons dit, la contrefaçon du roman de chevalerie. On prêtait à des personnages historiques du monde ancien, de la Grèce et de Rome, les sentiments et les tendances des chevaliers tels que les romans des siècles précédents les avaient dépeints; et ces héros, ainsi travestis, eurent pendant de longues années le privilége d'exciter l'enthousiasme des hommes et d'arracher des larmes aux dames de la cour et de la noblesse. A cette époque (XVII^e^ siècle), le roman n'était pas encore descendu dans la demeure du bourgeois, encore moins dans l'atelier ou dans la chaumière. Les romanciers du XVIII^e^ siècle, qui adoptèrent pour leurs fictions la forme du roman historique, s'ils ne suivirent pas les errements de leurs devanciers, ne surent ou ne voulurent cependant pas donner à leurs ouvrages cette couleur locale, dont le grand romancier écossais a fait sentir le charme aux lecteurs de notre époque. Si, au nom de l'histoire et de l'art, il faut répudier les romans historiques tels qu'on les comprenait autrefois, il n'en est plus de même du genre nouveau, qui était réservé aux plaisirs intellectuels du temps actuel. Certes, le roman basé sur un fond historique, le roman qui, sans altérer le fait, le transforme au gré d'un but artistique, est fort admissible : il ne travestit point l'histoire, il en donne un pittoresque commentaire ; il fait circuler la vie dans les pages dont la lettre est morte pour le vulgaire; à côté et autour des personnages historiques, qui, le plus souvent, n'apparaissent qu'au fond du tableau, il groupe des êtres qui n'ont point eu d'existence, mais que le poëte se plaît à mettre en relief, et qui reçoivent de sa main leur brevet d'immortalité, des êtres destinés à personnifier les vertus, les vices, les jouissances, les douleurs du passé, à révéler la vie intérieure des cabanes, ou de modestes habitations devant lesquelles l'annaliste des peuples passe sans se détourner de sa route, sans les juger dignes d'un regard. En ce sens, lorsque le poëte est nourri d'une érudition solide et doué de ce coup d'œil instinctif qui plonge à la fois au fond des cœurs et au fond d'une époque entière, le roman historique ne fait point mentir l'épithète qu'il porte, il devient en effet le complément et l'interprète de l'histoire.

Une variété du roman de chevalerie, variété que nous ne saurions passer sous silence, puisqu'elle a régné pendant quelque temps en Europe, c'est le roman *pastoral* (*voy.* ce dernier mot), c'est-à-dire l'idylle délayée, genre bâtard s'il en fût, mais excessivement goûté au XVII^e^ siècle, en raison même des mœurs guindées qui régnaient alors dans la haute société. A toutes les époques, le public a cherché en littérature, à côté de l'expression de la société contemporaine, le contre-pied de ce qu'il avait sous les yeux. C'est une tendance instinctive qui tient à ce besoin d'idéal qui tourmente le cœur de l'homme. Si le roman idyllique a produit en Espagne et en Portugal quelques chefs-d'œuvre (*Diane* de Monte-Mayor, *Galatée* de Cervantes), il n'a donné à la France et à l'Allemagne que des fruits sans saveur comme sans durée.

Hâtons-nous d'aborder le roman *de*

mœurs, qui fournit même aux talents secondaires des sujets d'observation et d'étude plus faciles à mettre en œuvre que les documents de l'histoire.

En effet, ici s'offre au romancier l'état social tout entier, tel qu'il se développe sous nos yeux, avec ses accidents infinis, avec les caractères variés des individus, avec ses complications imprévues. Ce genre n'aurait point été possible dans l'antiquité où les rapports sociaux étaient infiniment simples et les caractères fortement frappés, mais aussi moins individualisés que dans le monde moderne; il a dû naître dans notre société, où la vie du cœur et la vie d'intrigue jouent un si grand rôle. A Rome, à Athènes, l'intérieur de toutes les familles se ressemblait à peu de chose près; l'amour, avec ses désirs, ses espérances, ses tortures, n'était point compris par les Grecs et les Romains comme il l'est chez nous; la femme n'avait ni liberté, ni personnalité pour ainsi dire : de là, dans le rapport des sexes une monotonie qui rendait le roman impossible. Ce qui donne aussi un grand charme aux œuvres des romanciers modernes, l'analyse psychologique, tombait alors dans le domaine exclusif de la philosophie ou de la rhétorique; on ne songeait point à mettre en action pour des lecteurs oisifs les passions, sur lesquelles Sénèque écrivait des traités abstraits. Depuis deux siècles, au contraire, pas de repli du cœur qui n'ait été sondé par les romanciers; pas de mouvement intime qui n'ait été observé, ou mis en saillie dans un cadre romanesque; pas de coin sur la surface de la terre qui n'ait été fouillé, pour étudier les aspects divers que prend la passion chez des peuples d'origine diverse. Les romanciers se promènent des bords de la Néva aux bords de la Seine et du Tibre, dans l'espoir de découvrir dans cette vie mystérieuse de l'âme un filon qui aurait échappé à leurs devanciers. De ces observations microscopiques, il est sorti plus d'un chef-d'œuvre, mais aussi plus d'une contrefaçon et plus d'un tableau menteur. En dépit des essais manqués, des imitations médiocres et des caricatures, ce genre fleurira longtemps encore : il vivra comme la poésie lyrique; car les peuples modernes, au milieu de leurs préoccupations politiques ou matérielles, ne renonceront point à l'héritage que leur a légué la chevalerie, au culte de la femme; et le besoin d'aimer fournira toujours aux individus, ainsi qu'au romancier décidé à les peindre, de nouveaux ressorts et des combinaisons inattendues.

Jusqu'ici nous n'avons montré le roman que sous sa face sérieuse. Mais comme la comédie se développe à côté de la tragédie, de même le récit fictif se prête à montrer le côté burlesque et comique de l'existence. De là le roman *satirique*, introduit par Rabelais, nous aurions dit par Cervantes, si dans l'inimitable chef-d'œuvre du romancier espagnol la vie entière, sous tous ses aspects, n'avait trouvé place. Le roman de *Don Quichotte*, comme la *Divine Comédie*, plane au-dessus de tous les genres. Une variété du roman satirique, c'est le roman *humoristique*, invention moderne de l'Angleterre et de l'Allemagne (*voy.* Humour). Ici le rire se mêle aux larmes, l'invention grotesque se place à côté de la combinaison sérieuse. Ce genre étonne par sa bizarrerie, plus qu'il n'attache par un intérêt réel. Le lecteur peut se laisser aller un moment à des impressions contraires; il peut un instant prêter l'oreille aux dissonances que l'auteur lui impose; mais à la longue il se fatigue d'un jeu d'esprit incessant, qui étouffe le sentiment profond lorsqu'il veut naître, ou qui glace le rire sur les lèvres. Pour être dupe, même volontaire, il est indispensable de croire à l'unité d'inspiration du poëte. Le roman humoristique, quoiqu'il ait produit de belles et touchantes pages (*voy.* Sterne, Richter, etc.), est un genre éminemment faux et capricieux, qui ne saurait trouver grâce devant une critique sévère. Il n'y a rien d'épique, rien de dramatique dans ces conceptions où les événements extérieurs règlent au hasard le sort du héros. Le roman humoristique semble écrit pour humilier l'orgueil humain.

Nous ne nous arrêterons point au roman exclusivement *didactique*, dont nous avons condamné la tendance. Ce genre, selon qu'il choisit son thème, peut devenir *philosophique*, *religieux*, *pédago-*

gique, *artistique*. Ici les subdivisions seraient sans bornes et pour chacune des exemples se présenteraient.

Le roman *épistolaire* n'est qu'une forme de composition qui s'applique, avec un égal bonheur, au roman *de mœurs* et au roman *historique*.

On pourrait à la rigueur classer sous la rubrique du roman les *autobiographies* (*voy.*), qui sont une espèce de roman de mœurs, et très souvent un roman *picaresque*, genre qui prit naissance en Espagne, et que Lesage introduisit en France.

Jean-Paul Richter, dans son *Prodrome de l'Esthétique*, a établi pour le roman des rubriques fort ingénieuses, mais arbitraires. Il considère les fictions romanesques sous trois faces, en ayant égard au genre d'inspiration, que subit ou qu'adopte le poëte : celui-ci est tantôt idéaliste, tantôt réaliste; tantôt il flotte entre ces deux tendances. Jean-Paul décore du titre capricieux de roman *italien* les fictions issues de la première tendance; les réalistes, selon lui, font des romans *néerlandais ;* et les poëtes indécis créent des romans *allemands*, destinés à peindre la vie de la classe bourgeoise et moyenne. On sent de prime abord ce que cette classification ironique présente de vague et d'incomplet ; mais, dans les commentaires spirituels dont Jean-Paul accompagne sa thèse, il explique sa pensée et classe avec plus ou moins de bonheur, sous les rubriques indiquées, une série de romans qui se rapprochent en effet par leurs caractères des cases qu'il leur assigne.

Une autre subdivision, établie par lui, se comprend et se justifie plus aisément. Lorqu'il parle de roman *dramatique* et de roman *épique*, le lecteur saisit de suite la justesse de cet aperçu, et il rangera instinctivement le roman du moyen-âge dans la première classe, le roman moderne dans la seconde.

Mais cette classification est aussi sujette à bien des restrictions. Les romans de Walter Scott, par exemple, participent des deux procédés : ils sont épiques, dans les expositions; dramatiques, lorsque les personnages entrent en scène et parlent ou agissent en face du lecteur. Dans *Werther* et dans beaucoup de romans destinés à peindre les passions, c'est le lyrisme qui domine. Le roman, comme tous les genres de poésie, échappe à une classification sévère. L'esthétique peut donner des aperçus, poser des jalons; elle ne réussira point à enfermer dans des limites fixes le champ exploité par l'homme de génie.

Il nous reste à récapituler la marche historique du roman, et à citer les noms de quelques romanciers qui ont consacré leurs loisirs à charmer ceux de leurs contemporains et de la postérité.

Lorsque le conte milésien prit faveur en Grèce, le peuple n'avait plus d'existence nationale. Longus et Héliodore (*voy.* ces noms) appartiennent à une époque de décadence ; quant à la *Cyropédie* (*voy.* XÉNOPHON), ce serait abuser des termes que de lui accorder le titre de roman. La littérature latine ne connaît que le roman satirique (*voy.* APULÉE) ; les dames romaines lisaient les contes milésiens, fabriqués par les Grecs.

Dans le roman en vers du moyen-âge, on aperçoit déjà le caractère distinctif qui sépare de l'épopée ce nouveau genre. La vie individuelle y prédomine ; le fait, l'événement est saisi et traité sous le point de vue individuel. Quant aux sujets de ces œuvres, l'histoire et la légende d'Alexandre-le-Grand, de Charlemagne, d'Arthur, d'Amadis, prêtent aux poëtes provençaux, normands, espagnols, leurs thèmes favoris.

Nous avons déjà dit qu'au XIV^e^ siècle le roman en prose remplaça le roman en vers. Ce fut de l'Espagne que partit au XVI^e^ siècle la réaction contre ce genre, devenu à la longue faux et prétentieux. Après Cervantes, le roman *picaresque**, qui se plaisait dans la peinture des aventuriers, des bandits et des mauvais sujets, prit naissance ; c'était encore un genre greffé en quelque sorte sur les romans de chevalerie ; seulement l'escopette remplaçait le glaive et la cuirasse. Mendoza, Quevedo, excellèrent dans cette nouvelle littérature, qui donna naissance, de ce côté-ci des Pyrénées, au *Gilblas* de Lesage et au *Roman comique* de Scarron (*voy.* ces noms et tous les suivants).

Antérieurement à ces auteurs, qui con-

(*) De l'espagnol *picara*, gueuserie. S.

serveront une éternelle jeunesse, Rabelais avait fait concurrence au roman de chevalerie; et lorsque ce dernier revint à flot, en endossant l'habit de cour (*voy.* La Calprenède, Scudéry, etc.), ce ne fut que pour mourir bientôt d'une mort irrévocable. Mlle de La Fayette (*voy.*) peignit ensuite des situations et des sentiments plus vrais, dans la *Princesse de Clèves;* et bientôt, grâce à Lesage, le roman de mœurs envahit victorieusement la société moderne.

Ce dernier genre prit un développement inattendu, au commencement du XVIIIe siècle, en Angleterre, où le roman de chevalerie avait aussi régné en souverain maître. Richardson, Fielding, Goldsmith, se partagèrent la faveur de leurs compatriotes, et leur renom mérité passa bientôt le détroit. La *Nouvelle Héloïse* est sortie de l'école de Richardson : la forme est identique ; ce sont des romans épistolaires ; mais dans l'œuvre de Jean-Jacques prédomine le développement de la passion ; dans *Clarisse Harlowe*, c'est la peinture détaillée des caractères. Voltaire répandit un attrait piquant sur le roman *philosophique*, en y semant à profusion ses aperçus fins, spirituels et méchants. Si la malice infernale avait droit au même rang que l'enthousiasme, ou que l'observation impartiale des hommes, l'auteur de *Candide* serait le premier des romanciers.

L'école sensualiste du XVIIIe siècle se servit aussi du roman pour lui confier ses oracles et ses doctrines. Diderot, Laclos et Crébillon fils, ont acquis à ce titre une triste célébrité. La muse chaste et idyllique de Bernardin de Saint-Pierre, les conceptions poétiques et passionnées de Mme de Staël, les souffrances de *René* (*voy.* Chateaubriand), réagirent heureusement contre ce goût dépravé. Sous la Restauration, l'influence de Walter Scott fut toute-puissante et universelle : en Amérique, elle a suscité M. Fenn. Cooper, dont les romans sont le reflet lointain de ceux du poëte d'Abbotsford ; en Europe, elle donna naissance aux *Promessi Sposi* de Manzoni, et la jeune école des romanciers français se précipita u r ses traces. Parmi les œuvres qui sore nt le plus de l'ornière de l'imitation, nous citerons celle de M. Alfred de Vigny (*Cinq-Mars*). Depuis la révolution de Juillet, le roman passionné a repris le dessus. Pendant que M. Paul de Kock se fit le romancier des antichambres et M. de Balzac celui des boudoirs, un autre, bien supérieur, se fit rechercher des penseurs et des amateurs d'un langage pur et sévère. Nos lecteurs ont déjà nommé l'écrivain de génie (George Sand, *voy.* Dudevant) qui fit de ses œuvres le panégyrique de la parfaite égalité des sexes. Malheureusement, incertain dans ses tendances morales et encore loin d'un résultat satisfaisant dans sa recherche sincère de la vérité, il prêcha la révolte de la femme contre des lois sociales qui, en ne lui accordant qu'une position secondaire, lui assurent du moins des respects auxquels sa faiblesse même n'est pas étrangère. Le scandale aussi a été largement exploité : les *Mémoires du diable* n'ont point manqué à leur nom ; le genre picaresque est remis en honneur, et domine dans le feuilleton* qui imprime peu à peu au roman contemporain une forme nouvelle en morcelant l'intérêt et en sacrifiant les développements aux incidents et aux catastrophes multipliées.

En Allemagne, le goût des romans de chevalerie commença aussi à se perdre au XVIIe siècle : il fut remplacé par des romans politiques et galants. Vers la même époque, les contes populaires, tels que *le docteur Faust*, *Eulenspiegel* (*voy.* ces mots), *la belle Mélusine*, jouirent d'une extrême faveur. La guerre de Trente-Ans produisit le *Simplicissimus*, de Samuel Greifensohn de Hirschfeld, le Gilblas allemand. Au commencement du XVIIIe siècle, on prit le goût des *Robinsonades*, imitées du roman de D. de Foë (*voy.*) ; puis vint le tour des romans *de famille*, dans lesquels encore on ne saurait méconnaître l'influence anglaise, notamment celle du *Vicaire de Wackefield*

(*) Nous avons déjà dit (T. XIX, p. 511) notre pensée sur *les Mystères de Paris*, celui de tous les romans du jour qui a eu le plus de retentissement; et nous y reviendrons à l'art. Sue. On lui a fait de graves reproches ; mais nous croyons qu'ils se rapportent plus au genre qu'à l'espèce, plus au mode de publication, lui-même justifiable pourtant à certains égards, qu'à l'esprit et au fond de la publication. S.

(*voy.* CRAMER, LA FONTAINE, etc.). Vers la fin du siècle, le roman sentimental domina. *Werther* (*voy.* GOETHE) est l'expression artistique du genre; le *Siegwart* de Miller en est la caricature. Wieland (*voy.* ce nom et les suiv.) se fit à la même époque l'apôtre d'un sensualisme raffiné : on ne l'a pas nommé à tort le Voltaire allemand; mais l'auteur d'*Agathon* a plus de bonhomie, grâce à son naturel germanique. Jean-Paul Richter, disciple de Sterne, dans ses romans humoristiques, se fait le panégyriste de l'enthousiasme et des tendances idéales. La poésie de la vie artistique, bourgeoise et aristocratique se résume dans *Wilhelm Meister*. Novalis (*Henri d'Ofterdingen*) et M. Tieck (*Sternbald*), se font les panégyristes du poëte et de l'artiste *. Hoffmann (*voy.*), enfin, par ses *Contes fantastiques*, donna naissance, il y a une vingtaine d'années, à un genre original, fruit d'une imagination surexcitée, maladive, qui captiva des organisations nerveuses, et qui eut du retentissement en France dans les dernières années de la Restauration. La révolution de Juillet, à son tour, a réagi sur les romanciers allemands : la *Wally*, de M. Ch. Gutzkow, l'un des représentants de la jeune Allemagne, est le fruit du désordre moral qui s'est emparé de quelques têtes ardentes **.

Dans nos sociétés blasées, à une époque de satiété et pour ainsi dire de pléthore intellectuelle, une grande tâche semblerait réservée au roman, s'il voulait se charger de rappeler l'attention distraite des lecteurs sur ces éternelles questions du vrai, du beau, du bien, que le bruit du monde ne permet pas toujours d'entendre quand elles sont agitées, et qui néanmoins sont les seules dignes de captiver sérieusement notre attention. L. S.

ROMANCE, ROMANCERO. On a donné, surtout en Espagne, le nom de romance à d'anciens chants populaires composés en langue romane ou romance, et où sont célébrés de grands événements nationaux ou les exploits de guerriers illustres. Les romances les plus renommées sont celles qui chantent la gloire de Bernard del Carpio, de Fernando Gonzalez, mais surtout du Cid (*voy.*). La romance espagnole se compose ordinairement de couplets de quatre vers ayant chacun huit syllabes, et s'appelle *redondilla* (*voy.* T. X, p. 28). Les Espagnols ont mis en *redondillas* plusieurs romans provençaux, qui n'ont plus sous cette forme l'allure vive et légère des originaux. On ne compte plus guère de nouvelles compositions de ce genre à partir de la prise de Grenade par Ferdinand-le-Catholique.

On nommait *romancero* ou *romancista* au moyen-âge, un poëte qui chantait ou composait des romances. On applique encore le nom de *romanceros* aux recueils de ces chants populaires. Dans cette seconde acception, le plus célèbre romancero qu'on possède est celui de Pedro de Florès, qui a paru à Madrid en 1604 et 1614. Notre collaborateur M. Depping en a publié, en 1817, un recueil intitulé *Sammlung der besten alten spanischen Romanzen*. *Voy.* aussi T. X, p. 36.

Actuellement, par extension, on donne le nom de romance, en France, à une chanson tendre et le plus souvent mélancolique et plaintive, ou formant une espèce de ballade en un certain nombre de couplets. Rousseau (*Dict. de musique*) définit la romance un « air sur lequel on chante un petit poëme du même nom, divisé par couplets, dont le sujet est pour l'ordinaire quelque histoire amoureuse et souvent tragique. » Les romances, de nos jours, sortent souvent de cette définition,

(*) Ce dernier auteur vient de donner, dans *Vittoria Accorombona*, un chef-d'œuvre où l'intérêt historique se mêle à celui de la passion.

(**) Beaucoup d'autres romanciers français ou étrangers figurent dans notre galerie biographique : nous ne parlerons pas des anciens, parmi lesquels l'auteur de *Télémaque* brillerait au premier rang et où nous nommerions, à d'autres égards, Crébillon, Marmontel, Baculard d'Arnaud (*voy.*); mais, nous bornant aux romanciers plus modernes nous renvoyons aux art. suivants : GENLIS, COTTIN, PIGAULT-LEBRUN, PICARD, DE MAISTRE, SOUZA, KÉRATRY, B. CONSTANT, D'ARLINCOURT, S. GAY (avec laquelle nous devons mentionner Mme de Bawr), DROUINEAU, NODIER, V. HUGO, Al. DUMAS; Anne RADCLIFFE, GODWIN, miss EDGEWORTH, lady MORGAN, miss INCHBALD, BULWER, MARRYAT, GRATTAN, MORIER (nous passons à regret Ch. Dyckens), IRVING (*voy.* de plus T. Ier, p. 732); FOSCOLO; LA MOTTE FOUQUÉ, ZSCHOKKE, PESTALOZZI, PICHLER, HUBER, KRUDENER, SCHOPPENHAUER, SCHOPPE, DOERING, CHAMISSO, VAN DER VELDE, OEHLENSCHLÆGER, BOULGARINE, etc., etc. S.

La musique de la romance, a pour caractères principaux la simplicité et le sentiment. Les modulations qu'on se permet doivent être fugitives et peu nombreuses. Un refrain ou *ritournelle* marque le plus souvent la fin des couplets. La place des romances est naturellement dans les salons, leur effet n'exigeant pas de grands moyens musicaux. Quelques compositeurs en intercalent également dans leurs compositions dramatiques. L. G-s.

ROMANES (LANGUES). On comprend sous cette dénomination une famille de langues appartenant au midi et à l'occident de l'Europe, et qui dérivent de la langue romaine ou plutôt d'un latin corrompu et sans doute déjà mêlé de beaucoup d'éléments celtiques ou autres indigènes. Les principales de ces langues sont l'italien, l'espagnol, le portugais et le français (*voy.* les art. qui leur sont consacrés, surtout T. XI, p. 440 et suiv., où nous avons parlé de la langue *romane* ou *romance* du midi de la France, ainsi que T. X, p. 26, où il est question du *romanzo* espagnol). Leur origine remonte aux conquêtes des Romains qui effacèrent presque entièrement en Espagne la langue ibérique ou cantabre, et en France la langue celtique ou gauloise. Le mélange du latin et des idiomes précités explique les irrégularités, souvent assez importantes, de chacune des langues romanes, dans lesquelles on reconnaît cependant un caractère commun. Ainsi, quelque modification que chaque dialecte leur ait fait subir, tant dans la prononciation que dans l'écriture, presque tous les mots sont latins, et les terminaisons des verbes laissent aussi apercevoir cette origine. Une des principales différences entre les langues romanes et leur langue-mère consiste dans la substitution de l'article à la déclinaison complète. L'emploi de l'article ainsi que celui des auxiliaires *avoir* et *être* et des pronoms personnels dans la conjugaison des verbes est évidemment un emprunt fait aux langues germaniques, emprunt qui s'explique fort bien par les invasions des Goths, des Francs, etc. De même que toutes les langues qui résultent d'un mélange d'éléments différents, les langues romanes perdirent la souplesse de construction qui caractérise celle dont elles sont issues.

On donne plus spécialement le nom de langues romanes à certaines branches moins perfectionnées et moins connues que les dialectes principaux dont nous venons de parler. Tels sont : 1° le *rhétien* ou langue grisonne, qu'on appelle encore en allemand *curwælsch*, c'est-à-dire wallon de Coire, et dans cette langue même, *antiquissm lungaig de l'aalta Rhœtia*. Il est parlé en deux dialectes différents : le dialecte *rumonique*, près des sources du Rhin, et le *ladinique*, dans l'Engadin (*voir* Jos. Planta, *Histoire des langues romanes*, Coire, 1776). 2° Le *valaque* (vlaco-macédonien), langue remplie de mots slavons, ce qui n'empêche pas les Valaques qui la parlent de s'intituler *Rumanie* (Romains). Un article qui termine le substantif, sous forme de suffixe, et des prépositions servent à former leurs déclinaisons. Les pronoms personnels se déclinent d'une manière plus complète, comme cela a lieu dans presque toutes les langues romanes. Les adverbes *mai* (plus) et *prea* (très) placés avant l'adjectif indiquent le comparatif et le superlatif. Les verbes auxiliaires entrent dans la composition de plusieurs temps des verbes dont les terminaisons ou flexions offrent, du reste, plus d'analogie avec le slavon qu'avec le latin (*voir* Thunmann, *Histoire des peuples de l'est de l'Europe*, p. 169 et suiv.; Sulzer, *La Dacie transalpine*, t. II, p. 151 et suiv.; Klein et Schinkai, *Elementa linguæ dacoromanæ*, Vienne, 1780; Molnar, *Principes de la langue valaque*, Vienne, 1788). 3° Le *provençal*, auquel nous avons consacré un art. particulier.—Sur l'ancienne langue romane, on peut consulter Raynouard (*voy.*), *Grammaire de la langue romane*. En 1835, ce même savant a publié un Lexique de la langue rustique romane, les mots groupés par familles, dans le *Nouveau choix des poésies originales des Troubadours*, 6 vol. in-8°. On doit à Roquefort un *Glossaire de la langue romane*, contenant l'étymologie et la signification des mots usités dans les XI^e^, XII^e^ XIII^e^ XIV^e^, XV^e^ et XVI^e^ siècles, etc., ouvrage utile à ceux qui voudront consulter ou connaître les écrits

des premiers auteurs français (Paris, 1808, 2 vol. gr. in-8°, av. grav.). X.

ROMANIE, *voy.* ROMAGNE.

ROMANO (MAISON DA), *voy.* GUELFES, PADOUE et ITALIE (T. XV, p. 146).

ROMANOF (MAISON DE), famille régnante en Russie, depuis 1613 dans la ligne masculine, et depuis 1730 dans la ligne féminine.

On ne connaît pas au juste l'origine de cette famille de boïars; mais Karamzine (t. VII, ch. 7) assure qu'elle était venue de la Prusse. Elle avait sa terre patrimoniale à Klinn ou Klini, dans le gouvernement actuel de Vladimir, district de Iourief Polskoï; et au temps de Boris Godounof (*voy.*), Margeret nomme déjà les Romanevits (Romanovitch) comme les « plus grands qui restoient pour lors. » Leur grandeur provenait du mariage en premières noces (1547) d'Ioann IV le Terrible avec Anastasie Romanovna. Cette vertueuse princesse, morte en 1560, était fille de ROMAN IOURIÉVITCH ZAKHARINE (mort en 1543) et sœur de NIKITA ROMANOVITCH IOURIEF, l'un des trois membres du conseil de régence que le tsar, avant de mourir, avait nommé pour présider au gouvernement pendant la minorité de son fils Fœdor Ioannovitch. Au mépris de cette volonté, le beau-frère du jeune tsar, Boris Godounof, s'empara seul des rênes de l'état. Nikita (Nicétas) mourut bientôt après (23 avril 1586); et Fletcher dit qu'on soupçonna que c'était par le poison. Sa femme, Eudoxie Alexandrovna, était, suivant quelques témoignages, née princesse de Souzdal, et descendait du grand-duc André Iaroslavitch, frère d'Alexandre Nevski. De ce mariage naquirent FOEDOR NIKITITCH et ses quatre frères, Alexandre, Michel, Ivân et Vassilii. Ils étaient cousins-germains du tsar Fœdor, qui, sur son lit de mort, en 1598, désigna pour lui succéder la tsarine Irène, et recommanda l'empire à la sollicitude de l'aîné des Romanof, conjointement avec Boris. Ce dernier, comme on sait, usurpa la couronne; les Romanof, quoique d'une loyauté reconnue, lui furent suspects; et, sous divers prétextes qu'il imagina et qu'on peut voir dans Karamzine (t. X, ch. 2), il se livra contre eux à des persécutions qui atteignirent tous les membres de leur famille et n'épargnèrent pas même celles des princes Sitzkoï et Tcherkasskoï, leurs parents par alliance. La plupart furent égorgés. En juin 1601, le boïar et voïvode Fœdor Nikititch, quoique marié, fut enfermé dans un couvent des environs d'Arkhangel; sa femme, Xénie Ivanovna Chestova, eut le même sort, et leur jeune fils, Michel Fœdorovitch, âgé seulement de 5 ans, fut comme eux déporté dans la Russie septentrionale, à Bélo-Ozéro. Cependant l'innocence de ces victimes fut reconnue même avant la mort de Boris : on rendit (1602) le fils à sa mère; et Fœdor Nikititch fut élevé au rang d'archimandrite, sous le nom de *Philarète*, qu'il avait pris en revêtant le froc. Le Faux-Démétrius (*voy.*), qui se donnait pour un fils d'Ioann-le-Terrible, rendit tous leurs honneurs aux Romanof comme à ses parents; et dès 1605, Philarète fut nommé métropolitain de Rostof. On sait dans quelle anarchie tomba la Russie après la mort de l'usurpateur et l'expulsion de Chouïski (*voy.*) : la Pologne et la Suède se disputèrent pendant trois ans le pays; et d'autres imposteurs mirent le comble à la confusion, en s'armant pour conquérir ce trône veuf de la maison de Rurik. Enfin, on se résigna (1610) à accepter pour souverain Vladislas Wasa, fils de Sigismond III; et ce fut le métropolitain Philarète qu'on choisit pour aller en Pologne terminer la négociation avec le roi. Mais à peine y fut-il arrivé que le sentiment national se réveilla en Russie et amena un soulèvement général contre les Polonais. Le prince Pojarski (*voy.*) vint assiéger Moscou, délivra la ville et en chassa ces étrangers, qui, jusqu'alors rivaux heureux des Russes, devaient voir désormais leur fortune s'écrouler petit à petit jusqu'à leur propre anéantissement. Aussitôt Philarète fut arrêté; et pendant 9 ans, il resta dans une dure captivité, en appelant en vain au droit des gens, qui devait le couvrir de sa protection. Il ne fut élargi qu'en 1619, après la conclusion de l'armistice entre les Moscovites et la république polonaise.

Dans l'intervalle, un grand changement, favorable à sa famille, s'était fait

en Russie. Libre du joug étranger, le pays avait envoyé à Moscou l'élite de ses nobles et des membres de son clergé, afin de procéder à l'élection d'un souverain national et orthodoxe. Le 21 févr. 1613, après de longues hésitations et des refus multipliés, le choix était tombé sur le fils de Philarète, comme principal rejeton d'une famille alliée à celle des descendants de Monomaque et que le tsar Fœdor, à l'article de la mort, avait jadis désignée à la confiance de sa femme et du pays *.

Michel (Mikhaïl Foedorovitch) Romanof, né le 12 juillet 1596 **, n'avait encore que 16 ans; mais dès sa première enfance, il avait pris part à toutes les vicissitudes de la patrie. Exilé d'abord à Bélo-Ozéro, il avait suivi sa mère à leur terre de Klinn, puis, en 1606, dans le couvent d'Hypatius, à Kostroma, où la triste épouse de Philarète, cachée sous le voile, resta jusqu'à sa mort, en 1631. Là, il avait été enlevé par le grand-hetman Zolkiewski, qui, craignant le prestige de son nom, l'avait remis à Gonsiewsky, autre général polonais, pour le tenir sous bonne garde. Conduit à Moscou, Michel y était resté pendant le siége, en avait partagé les horreurs, et avait doublement joui de la délivrance de son pays, puisqu'elle lui rendait aussi personnellement sa liberté. Il était ensuite retourné auprès de sa mère, à Kostroma; et la perspective du trône n'avait sans doute jamais apparu à sa pensée, lorsque les députés du conseil national vinrent lui présenter l'acte d'élection et lui rendre hommage comme à leur souverain. Ils eurent de la peine à surmonter ses scrupules et les appréhensions de sa mère. Mais les députés insistèrent vivement, en rendant le jeune Romanof responsable devant Dieu de tous les maux que son refus attirerait sur le pays; et une grande affluence de peuple vint joindre ses instances aux leurs. Ne pouvant plus y résister à la fin : « Si telle est la volonté de Dieu, s'écria-t-il, qu'il en soit ainsi ! » et le 3 mars 1617, il déclara son acceptation; puis, il se rendit à Moscou, et reçut le serment de tous les États de l'empire.

Il ne tarda pas à se montrer digne du trône, en s'appliquant à fermer les plaies dont la guerre civile avait frappé sa patrie. Il acheta, par de grands sacrifices, la paix avec la Suède et la Pologne (*voy.* Russie), et eut enfin la joie d'embrasser son vénérable père, revenu de sa longue captivité. De l'avis des boïars et du clergé, Michel s'empressa de l'élever au patriarcat; et ce nouveau chef de l'Église russe fut sacré, le 24 juin 1619, par Théophane, patriarche de Jérusalem, alors présent à Moscou. Michel poussa la piété filiale jusqu'à associer son père au pouvoir suprême. Les oukases portaient alors en tête la formule suivante : « Le seigneur, tsar et grand-prince de toutes les Russies, Mikhaïl Fœdorovitch, et son père, le grand seigneur et très saint patriarche de Moscou et de toutes les Russies, Philarète, ordonnent, etc. »

Philarète fut un patriarche actif, zélé pour le maintien de la pureté de la foi, mais imbu peut-être de préjugés que sa vie explique. On lui doit d'avoir fait remettre en activité à Moscou l'imprimerie, qui était tombée en désordre pendant l'occupation polonaise. Il mourut dans cette ville, le 1er oct. 1633.

Son fils, le tsar Michel, lui survécut de douze ans. Il comprima les révoltes à l'intérieur, organisa l'armée et pourvut à la sûreté publique. Lorsqu'il mourut, le 12 juillet 1645, il laissa l'empire affermi et respecté à son fils Alexis, qu'il avait eu de sa seconde femme Eudoxie Loukianovna Streschnef, le 10 mars 1629.

Alexis Mikhaïlovitch, qui régna de 1645 à 1676, a été l'objet d'un petit art. spécial. Il combattit avec des succès variés la Pologne et la Suède, mais s'acquit surtout de la gloire comme législa-

(*) Et non pas sans doute, ainsi que le prétend le *comte d'Almagro* (*Notice*, etc., p. 31), parce qu'on espérait *faire germer* dans son esprit *le goût des formes constitutionnelles*. Cela s'accorderait bien avec la *chambre des communes* faisant pendant à celle *des boïars* dont il est parlé un peu plus haut, dans la même Notice, mais n'entrait pas dans les idées du temps ni dans les nécessités de la situation. M. Oustrialof affirme que la couronne fut remise à Michel Romanof sans conditions: c'est-là une question intéressante qui jetterait beaucoup de jour sur les mœurs et les usages de la Russie à cette époque; mais l'espace ne nous permet pas de l'examiner ici.

(**) Toutes ces dates sont conformes au vieux style.

teur. Il mourut le 30 janvier 1676, laissant de sa première femme, fille du boïar Miloslafskii, deux fils et plusieurs filles. L'aîné, Fœdor III Alexéïevitch, doué d'une grande vigueur morale, porta un rude coup à l'aristocratie moscovite, en faisant brûler les livres généalogiques dits *Rozriad*; mais faible et débile de corps, il mourut sans héritier direct, le 27 avril 1682. Il avait nommé pour son successeur, du consentement de son frère Ioann Alexéïevitch, plus infirme encore que lui et faible d'esprit, son autre frère Pierre, qu'Alexis avait eu de sa seconde femme Natalie Kirilovna Naryschkine (*voy.*). Mais la sœur d'Ioann, la tsarevne Sophie, femme pleine de talents et d'ambition, souleva les strélitz, en 1682, triompha des Naryschkine et plaça sur le trône ses deux frères, Ioann V et Pierre I^er^, encore mineur, en se nommant elle-même régente. Elle était sur le point d'usurper la couronne, lorsque ses projets furent déjoués. Ioann V abdiqua volontairement, et Pierre I^er^ devint en 1689 seul maître de l'empire.

Ce fut ainsi que les membres de la dynastie de Romanof se succédèrent sur le trône de Russie, presque tous au sortir de l'adolescence. Le père avait 17 ans, le fils 15, les petits-fils Fœdor III 19, Ioann 16, et Pierre-le-Grand 17 lorsqu'ils s'y assirent. L'empire n'eut point à le regretter : Alexis surpassa son père, et Pierre Alexéïevitch devint le réformateur et le second créateur de la Russie. Nous lui avons consacré un art. spécial, ainsi qu'à tous ses successeurs.

Ce chef de la ligne cadette des Romanof laissa le trône, en 1725, à sa femme. Catherine I^re^, de son côté, le transmit, en 1727, à Pierre II, petit-fils de Pierre-le-Grand et dernier rejeton mâle de la dynastie qui, après lui, se continua dans la ligne féminine. Celle-ci eut deux branches, l'aînée, issue d'Ioann, et la cadette, issue de Pierre-le-Grand. La première de ces branches fut rétablie sur le trône en 1730, dans la personne d'Anne Ioannovna (*voy.*), laquelle eut pour successeur son neveu Ioann VI Antonovitch, fils de sa sœur aînée. Mais alors la branche cadette y remonta. Une révolution remit le pouvoir, en 1741, à Élisabeth Pétrovna, fille de Pierre-le-Grand et de Catherine I^re^, et celle-ci, à sa mort, laissa la couronne à Pierre III, fils de sa sœur aînée Anne Pétrovna, décédée en 1728. Tel fut l'avénement de l'illustre maison de Holstein-Gottorp entée sur celle de Romanof; nous lui avons consacré un art. séparé, et nous pouvons renvoyer en outre aux mots suivants : Pierre III, Catherine II, Paul I^er^, Alexandre I^er^ et Nicolas I^er^. J. H. S.

ROMANTIQUE (genre). Il n'est guère d'expression plus élastique et dont il ait été fait plus d'abus que celle de *romantique* appliquée à la littérature et aux arts. Essayons de la ramener à son acception primitive par la voie de l'étymologie.

L'époque du *romanzo* ou de la langue romane (*voy.*) est aussi l'époque où la poésie romantique prend naissance dans l'Europe civilisée. Nous voilà donc en plein moyen-âge ; au moment où l'Église et la féodalité constituent le corps social ; au moment où la chevalerie confondait dans un seul et même culte Dieu, la Vierge, le roi et les dames : le ciel, l'honneur et le chaste amour. En d'autres termes, la poésie romantique, c'est, dans l'origine, la poésie chevaleresque, où prédomine l'élément chrétien, mystérieux, symbolique, invisible ; tandis que dans la poésie antique et païenne (*voy.* Classique), c'est le monde visible, le monde aux formes sensuelles et palpables qui fournit de préférence aux poëtes des sujets de travail et d'inspiration.

Voilà donc l'opposition entre la poésie classique et la poésie romantique indiquée dès le principe. Dans l'une, c'est le beau matériel, nettement circonscrit, c'est la forme, ce sont les contours précis qui dominent; c'est le procédé de l'art du statuaire, poussé à sa dernière perfection, qui se retrouve aussi dans les conceptions du poëte, dans sa manière d'exécuter et de faire. Dans la poésie romantique, au contraire, le monde invisible absorbe ou domine du moins le domaine des sens; les vagues et délicieuses aspirations de l'amour platonique s'élèvent comme un pur encens vers la beauté divinisée; les émotions de l'âme inspirent le poëte; la foi donne des ailes à sa pen-

sée; et en face du grand spectacle de la nature, il saisit de préférence les analogies mystérieuses, les rapports intimes entre les êtres inanimés ou organiques et le cœur de l'homme. Si l'élément plastique prédomine dans le genre classique, ce sera, dans le genre romantique, l'élément pittoresque et musical.

Un autre rapprochement rendra la différence entre les deux genres de poésie plus sensible encore. Certaines contrées sont appelées *romantiques*. Eh bien! donne-t-on cette épithète à un jardin planté dans le goût de Le Nôtre ou à des parterres hollandais? certes non; cette qualification est plutôt réservée pour le jardin anglais où les bois groupés avec une apparente irrégularité, les eaux qui serpentent dans les prairies ou qui tombent en cascades, les cottages disséminés dans les massifs de verdure, les inégalités d'un terrain pittoresquement accidenté, reproduisent en petit l'infinie variété d'un paysage agreste ou champêtre. La variété, l'infini, telles sont les qualités prédominantes du genre et de la poésie romantique. De même que le parc anglais, pour répondre aux exigences de l'art, semble se perdre dans la campagne qui l'entoure, et gagne même un charme de plus à cette limite indéterminée, de même la poésie romantique cherche ses effets les plus puissants dans cette absence de toute borne : elle semble flotter entre le ciel et la terre; elle cherche à réaliser le *beau infini**.

Ce n'est pas à dire pourtant que la poésie dite classique ne rencontre point ou ne cherche point d'effets analogues. Lorsque, dans l'*Iliade*, Jupiter, du haut de l'Olympe, aperçoit d'un même coup d'œil les champs des Troyens tourmentés, labourés par la guerre, et, sur les confins de l'horizon, les vallées de l'Arcadie, où se presse une population paisible et heureuse, certes, il y a dans ce contraste un effet très romantique; mais dans la poésie grecque ou latine de semblables échappées sont rares, tandis qu'elles font la règle dans la poésie où domine l'élément chrétien et moderne.

(*) Il serait facile de poursuivre ce parallèle en prenant les points de comparaison dans l'architecture antique et dans celle du moyen-âge.

Lorsque la poésie chevaleresque prit naissance, elle adopta de préférence, pour réaliser ses créations, la forme du *roman* en vers ou en prose et de la *romance*. Ce n'est point un jeu de mots si nous ramenons en partie l'étymologie du terme de *romantique* à ce premier moule, où furent jetées les traditions carlovingiennes des paladins, les traditions bretonnes du roi Arthur, les souvenirs de l'Orient que les croisades venaient de rouvrir au monde chrétien, les légendes d'amour que dictait le cœur ou qu'inventait l'imagination oisive des chevaliers et des châtelaines : en Languedoc et en Provence, les troubadours, en Normandie, les trouvères sont les poëtes romantiques; au midi des Alpes, Dante est le créateur de l'épopée romantique, Pétrarque le représentant de l'amour romantique dans son expression la plus idéale; au midi des Pyrénées, le *romancero* du Cid, inspiré par un héros d'un grand renom et par la lutte du christianisme et du mahométisme, nous montre la ballade romantique; en Angleterre, les minstrels et Chaucer répètent les troubadours et les trouvères; sur les rives du Rhin, dans les champs de la Souabe et sur les bords du Danube, les Minnesinger, plus chastes dans leurs expressions que leurs confrères de la Provence, chantent le sourire des dames et du joyeux mois de mai; et la mystérieuse tradition des *Nibelungen* (*voy.* ces mots), descendue des hauteurs inconnues du Nord, rattache le romantique chrétien à l'élément poétique des Scandinaves.

On aurait tort en effet de renfermer la poésie ou le genre romantique exclusivement dans la chevalerie chrétienne. Le nord de l'Europe, avant que le christianisme y fût introduit, puisait son inspiration poétique dans des sources analogues à celles du midi. Les Germains et les Scandinaves respectaient dans les femmes une nature plus épurée, plus délicate, et la science de l'avenir; les nuits boréales, les hivers prolongés, une nature sévère et morne prédisposaient les esprits aux accents d'une poésie mystérieuse, quelquefois sublime, toujours empreinte de tristesse et de terreur. L'*Edda* en Islande, les *Sagas* scandinaves, les chants gaëli-

ques d'Ossian sur les monts et les bruyères d'Écosse, rentrent sans contredit dans le genre romantique. Il en est de même de la poésie sanscrite de l'Indostan, avec ses rêves panthéistiques, son culte pour la sève toute-puissante répandue dans une nature pleine de luxe et de grandeur. En thèse générale, la poésie de tous les peuples de l'Orient, quoique la femme soit réduite dans ces régions à un rôle subalterne, présente bien plus de points de contact avec la poésie romantique qu'avec la poésie classique de la Grèce et de Rome. Ce qui prédomine dans la poésie orientale, c'est l'amour de l'infini, du sublime, de l'inspiration lyrique ; c'est le libre jeu de l'imagination ; c'est le sentiment du néant de l'homme et des choses humaines. Dans la Bible elle-même, combien de passages que la poésie romantique pourrait revendiquer comme lui appartenant, s'il était permis d'appliquer les distinctions et les classifications de l'esthétique moderne à un livre qui porte à la fois l'empreinte de l'inspiration prophétique et d'une antiquité imposante!

En tout genre, la perfection est rare; à plus forte raison le sera-t-elle dans le genre romantique, où l'absence d'une règle fixe, le manque d'une rhétorique généralement acceptée, prive la médiocrité de tout soutien, et la livre aux aberrations du caprice individuel et du mauvais goût. Le genre classique est un et indivisible; le genre romantique vague et mobile. Pour rendre notre distinction plus sensible, nous dirions que le genre classique ressemble au soleil éclatant du midi, qui brille avec une admirable uniformité, tandis que l'astre des nuits sera le symbole du romantisme, qui aime les teintes incertaines et vaporeuses du rêve.

Si le parallèle que nous avons établi entre les deux genres est exact, on comprendra facilement la lutte qui s'est engagée, il y a 20 ans, chez nous et, au commencement du siècle, en Allemagne, entre deux écoles littéraires, dont l'une représentait plus exclusivement les traditions de l'antiquité, tandis que l'autre cherchait à retremper dans les souvenirs du moyen-âge les couleurs de la poésie. En France, les poëtes et les orateurs du siècle de Louis XIV avaient de préférence cherché leurs modèles dans les beaux siècles de la Grèce et de Rome, modèles qu'ils accommodèrent aux exigences du plus magnifique des rois et de sa cour pompeuse et élégante. Les littérateurs du XVIII^e^ siècle, quoique possédés du démon de l'analyse, étaient en majorité demeurés fidèles à cette tendance; du moins dans la forme de leurs écrits, ils avaient conservé intactes les traditions littéraires du XVII^e^ siècle. On sait jusqu'à quel degré de froide élégance et de servile imitation était tombée la littérature de l'empire, et combien la pensée vigoureuse, spontanée, combien l'imagination créatrice, combien la couleur faisait défaut à cette école décrépite et timide. M. de Chateaubriand, Lemercier, M^me^ de Staël, avaient commencé la réaction, qui trouva, dès les premières années de la restauration, un éclatant organe dans M. de Lamartine. Vers 1825, l'école de M. Victor Hugo (*voy.* tous ces noms), de ce hardi novateur, fit une invasion violente dans la littérature contemporaine; stigmatisée du surnom de *romantique* par les partisans de l'école de Delille et de Fontanes, elle s'en fit un titre de gloire. La lutte fut véhémente, souvent brutale; mais aujourd'hui elle paraît apaisée, soit que les préoccupations politiques aient détourné l'attention publique de ces querelles de coterie, soit que le temps ait usé des passions souvent factices et des prétentions exagérées. Des deux côtés, on s'est fait des concessions: les défenseurs les plus acharnés du classique ont fini par reconnaître quelque talent aux jeunes poëtes qui avaient trouvé des ressources nouvelles dans notre vieux langage, dans notre vieille foi, dans notre histoire nationale, et de fortes émotions dans les souvenirs presque contemporains; de leur côté, les vrais poëtes et les critiques sérieux de l'école révolutionnaire dans le principe autant que romantique, firent une halte au moment de se voir dépassés par de nouveaux venus, ennemis de toute règle poétique et de tout frein moral. Ce temps d'arrêt leur a suffi pour mesurer la distance franchie, et pour calculer les dangers d'une rupture complète avec les traditions d'élégance et de bon goût du XVII^e^ siècle; il leur a appris à ne plus confondre, dans

une seule et même condamnation, aussi absurde qu'injuste, les imitateurs de troisième main et les grands poëtes contemporains du grand roi. Cela est si vrai, qu'aujourd'hui déjà l'éphitète de classique ou de romantique, appliquée dans un sens hostile à une œuvre d'imagination, ne serait plus comprise, et tout le monde répète qu'il n'y a plus qu'un genre impossible, le genre ennuyeux; que ne pouvons-nous ajouter le genre immoral et crapuleux ! L. S.

ROMANZOW, *voy.* ROUMANTSOF.

ROMARIN (*rosmarinus officinalis*, L.), arbuste de la famille des labiées. Il croît en abondance dans la plupart des contrées voisines de la Méditerranée; et en raison de ses propriétés éminemment aromatiques, on le cultive fréquemment dans les jardins des climats plus septentrionaux. Le romarin participe aux vertus excitantes et toniques communes à tant d'autres labiées: c'est à ce titre qu'on l'emploie en thérapeutique, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. La préparation connue sous le nom d'*eau de la reine de Hongrie* s'obtient par la distillation des fleurs de romarin dans de l'alcool. Dans l'Europe méridionale, on se sert de cette plante pour assaisonner les viandes et autres mets. ÉD. SP.

ROME, capitale de l'État de l'Église (*voy.* plus haut, p. 573), située dans l'Italie moyenne, au centre d'une contrée que nous avons décrite à l'art. CAMPAGNE DE ROME.

Parmi les villes privilégiées qui ont fourni une longue carrière et qui ne cessent d'exercer sur le monde civilisé une action puissante, Rome, autrefois la maîtresse des nations, aujourd'hui la capitale du monde catholique, Rome, la ville des grands souvenirs, la ville qu'on a pu surnommer *éternelle*, occupera toujours une des premières places. Aux yeux de l'historien, de l'archéologue, de l'artiste et du croyant, elle est encore la reine des cités. Des milliers de voyageurs affluent dans son enceinte pour y étudier les ruines du passé, et pour admirer la magnificence des temples et des palais qui depuis trois siècles et demi se sont élevés sur ses formidables débris. Des voix éloquentes ont célébré ce double caractère de Rome, qui est sortie comme le phénix de ses cendres, et qui présente par ses deux faces un inépuisable sujet aux études des érudits, aux méditations des penseurs et des poëtes.

Dans le résumé topographique que nous devons donner de la ville de Rome, nous aimerions à évoquer la cité antique, à essayer de reconstruire l'ancienne Rome aux yeux du lecteur; mais quelle époque choisir pour retracer l'aspect de cette ville monumentale? sera-ce Rome républicaine ou la ville des Césars? sera-ce Rome avant ou après l'incendie allumé par Néron? sous quel règne impérial faut-il s'arrêter? Peut-être vaudrait-il mieux entraîner le lecteur au haut du Capitole, et lui montrer le vaste panorama de la ville telle qu'aujourd'hui elle se présente, assise sur les deux bords du Tibre, sur les flancs et au sommet de dix monticules, bornée par l'antique mur d'Aurélien, couverte dans sa portion méridionale de vignes, d'églises solitaires, et de monceaux de ruines; puis offrant, par un contraste sans exemple, dans sa partie septentrionale, une masse d'élégantes toitures, dominées à l'une des extrémités par la façade majestueuse du Vatican et la gigantesque coupole de Saint-Pierre; sur d'autres points, par des obélisques, des dômes, des clochers, des colonnes, des palais; interrompue, sur d'autres points encore, par des massifs de verdure, au milieu desquels le pin étend son pittoresque parasol, et où le cyprès élève son mélancolique feuillage. Ou bien, dans l'impossibilité où nous sommes ici de donner même la substance des dissertations érudites que la localité de Rome antique a enfantées, ne serait-ce point chose préférable d'indiquer seulement les ruines encore debout à côté des édifices modernes, et de laisser ensevelis sous les décombres de 15 et de 20 siècles les constructions étrusques, les citadelles latines et sabines, les temples et les demeures rustiques de l'époque républicaine, les temples et les palais de marbre de Rome impériale? Certes le procédé serait plus facile et plus expéditif; mais il ne laisserait dans la mémoire de nos lecteurs qu'une vague impression de la grandeur de Rome. Quelque limité que soit notre travail sur la topographie de cette ville,

encore vaut-il mieux suivre une marche méthodique, ne présenter que quelques contours précis, retracer les agrandissements successifs de la cité antique, la présenter dans son ensemble à l'époque de sa plus grande splendeur, au commencement du II^e^ siècle de notre ère, passer en quelques mots sur son déclin et sur les incessantes fluctuations auxquelles, pendant mille ans, la cité du moyen-âge se trouve livrée, et terminer par une rapide récapitulation des richesses architectoniques, artistiques et littéraires que présente la ville moderne, telle que l'ont faite et la Renaissance et les règnes glorieux de plusieurs pontifes des XVI^e^, XVII^e^, XVIII^e^ et XIX^e^ siècles.

I. *Rome ancienne*. Rome commence sur le mont Palatin, dans le Latium (*voy.*), où résidait, tout près du Tibre, une petite colonie latine. Des Sabins occupaient le Quirinal plus au nord-est; puis, les deux peuplades s'étant fondues en une seule, le mont Capitolin ou Tarpéïen (au nord-ouest du premier) devint leur acropole commune. Un faubourg s'éleva sur les escarpements de l'Aventin (plus au sud et en descendant le Tibre vers la mer). Tel fut le point de départ de Rome.

Servius Tullius ceignit d'un seul mur les sept collines : aux quatre que nous venons de nommer, il faut joindre le Cœlius (à l'est de l'Aventin), le Viminal et le mont Esquilin, plus au nord-est :

Septemque una sibi muro circumdedit arces (Virg.).

Quoique enfermés dans une même enceinte, les sept monts continuaient à former chacun une citadelle à part. Les marécages, dans les bas-fonds, furent comblés et desséchés à l'aide de cloaques. L'enceinte de Servius se remplissait de maisons, lorsque les Gaulois réduisirent la ville en cendres. Longtemps Rome se ressentit de cette calamité; encore au V^e^ siècle de son ère, les demeures étaient toutes couvertes en bardeaux; et avant la seconde guerre punique, l'enceinte de Servius suffit largement aux habitants; mais du temps de Sylla elle se trouvait enveloppée de maisons; au-delà du Tibre, ainsi qu'au midi de la ville, un faubourg commençait à se former. La division régionnaire faite sous Auguste (14 régions ou quartiers; les *rioni* modernes) donne une idée assez nette de l'étendue de la ville au VIII^e^ siècle de Rome; l'ancienne enceinte avait disparu; le Champ-de-Mars commençait à faire partie du corps de la cité.

Après l'incendie du temps de Néron, les rues, jusque-là étroites, furent élargies; la *maison d'or* de l'empereur parricide refoula vers les extrémités de la ville une population de plus en plus nombreuse (2 millions sous Auguste, d'après l'évaluation de M. de Bunsen); sous Galien, une peste sans exemple arrêta cet essor, et, lorsque peu d'années plus tard, le mur d'Aurélien* fut élevé dans l'intérêt de la défense, le temps de la splendeur romaine était passé à jamais.

Ici arrêtons-nous un instant pour jeter un coup d'œil sur la Rome impériale, telle qu'elle a dû se présenter aux yeux éblouis du voyageur pendant les II^e^ et III^e^ siècles de notre ère.

De la république, il ne restait debout que les substructions des archives (*tabularium*) au Capitole, celles de la prison Tullienne ou Mamertine, le solide cloaque dont on admire encore la voûte, quelques restes des murs de Servius, et les ponts sur le Tibre. Mais de plus, que de temples élevés en l'honneur des dieux, au moment même où le paganisme déclinait! que de palais et de demeures somptueuses destinées à être pillées par les barbares du Nord! que de théâtres, de cirques, de naumachies, de thermes, lieux de plaisirs bâtis et décorés pour amuser une foule oisive et cruelle! que d'aqueducs et de fontaines, pour abreuver avec l'eau pure des montagnes cette cohue de citadins énervés! que de basiliques et de forum pour traiter les affaires d'intérêt et maintenir debout les traditions de la justice au milieu d'un peuple dépravé! que de statues, de colonnes, d'arcs de triomphe, élevés au souvenir des grands hommes! que de tombes monumentales pour recueillir les ossements et les cendres de ces générations qui avaient accompli la conquête du monde!

(*) Le Mont-Vatican et le Janicule (de l'autre côté du Tibre), le mont Pincius et le Champ-de-Mars (sur sa rive gauche, mais tout au nord) furent enclavés par ce mur.

Où commencer, où finir dans l'énumération de ces merveilles des arts?

Il existait deux points pourtant, qui, sans aucun doute, attiraient de préférence la foule : c'étaient le forum Romain et le Colysée (*voy.* ces noms). A l'un se rattachaient tous les souvenirs de l'histoire et tous les intérêts du jour; la rage des spectacles inhumains entraînait vers l'autre citoyens et étrangers. Autour du forum, et dans son voisinage immédiat se groupaient les temples les plus élégants (ceux de Castor et de Pollux, d'Antonin et de Faustine, de Jupiter-Tonnant, de Jupiter-Stator, de Vénus et de Rome, de Vesta, de la Paix, etc.); les plus beaux arcs de triomphe (de Titus, de Septime-Sévère), les colossales constructions du mont Palatin, ou la demeure impériale avec ses temples, ses bibliothèques, ses musées, remplaçait les remparts de terre de la citadelle primitive. C'est vers le forum que se dirigeait la *voie sacrée*, cette route des processions religieuses et des triomphateurs; c'est à l'extrémité septentrionale de ce même forum, que s'élevait le sanctuaire de Rome, le temple de Jupiter-Capitolin. Dans la direction méridionale, le Colysée, grand comme une montagne de marbre et de briques, fermait l'horizon; et les formidables débris de cet amphithéâtre, qui constituent un monde à part dans ce labyrinthe de ruines, font croire à la vérité de la légende populaire qui rattache à la chute du Colysée la ruine finale de Rome et du monde.

Sur un autre point de la ville, le Panthéon (*voy.*), élevé par Agrippa, plaisait par sa coupole dorée et son noble portique; le temple de Mars attiraitvers la *voie Appienne*, grande route bordée de sépulcres où le monument funèbre de l'épouse de Crassus s'élève encore, solitaire dans la morne campagne; sur les pentes du Quirinal, le temple du Soleil montrait au loin les proportions égyptiennes de son entablement; dans l'île du Tibre, le temple d'Esculape baignait ses substructions dans les flots, et au haut de l'Aventin, le sanctuaire de Diane, dont les premières fondations remontaient au temps de la république, rappelait l'alliance des villes latines, première base de la puissance romaine.

Les constructions pyramidales du mausolée d'Auguste (dans le Champ-de-Mars), et de celui d'Adrien (château Saint-Ange), formaient aussi des points d'arrêt au milieu de ces monuments sans nombre; dans les plantations qui entouraient les demeures dernières des deux puissants monarques, le peuple romain venait chercher la fraîcheur. Les jardins de Lucullus, de Salluste, d'Asinius Pollion, de Mécène, plus tard ceux d'Héliogabale; les Thermes de Titus, de Caracalla, de Dioclétien; les portiques de Neptune, d'Europe (tous deux dans le Champ-de-Mars), de Livie, de Metellus, d'Octavie; le théâtre de Pompée (qui pouvait contenir 40,000 spectateurs), celui de Cornelius Balbus, de Marcellus (construit pour 22,000 spectateurs); le grand cirque (*voy.* ce mot et aussi NAUMACHIE) entre le Palatin et l'Aventin; le cirque de Caracalla, d'Aurélien, le cirque Agonal, le cirque Flaminien, le cirque de Flore, de Salluste, de Néron, offraient aux citoyens romains, enfants gâtés des empereurs, autant de spectacles, de promenades, de distractions que pouvait en désirer leur curiosité ou leur mollesse.

Quoique le forum romain fût toujours le centre de la vie publique et le point vers lequel convergeaient les mouvements politiques, d'autres places, moins vastes, mais encadrées aussi de belles colonnades et de basiliques, s'ouvraient pour les commerçants, les plaideurs, les hommes studieux, les hommes d'affaires et les désœuvrés. Le forum de Néron et celui de Trajan offrent encore de beaux débris, l'un de son mur d'enceinte, l'autre de ses colonnes; au milieu de ces dernières, s'élève celle qui porte le nom de cet empereur même, et qui a servi de modèle à beaucoup d'imitations modernes.

II. *Rome au moyen-âge.* C'est dans le siècle de Trajan qu'il aurait fallu naître pour voir Rome dans toute sa splendeur. La décadence, qui commença sous Théodose, s'annonçait déjà sous Constantin-le-Grand; l'arc de triomphe de cet empereur en fournit la preuve irréfragable. La profonde misère de Rome pendant le v^e^ siècle de notre ère est bien connue; la population, décimée par la

famine et la peste, appauvrie par les attaques de hordes barbares, se repliait déjà de la circonférence vers le centre; des régions entières de l'enceinte étaient dès lors inhabitées. Pendant les VI^e^ et VII^e^ siècles, la décadence continua sans interruption; on élevait des couvents et des basiliques chrétiennes, avec les matériaux enlevés aux plus beaux édifices antiques. Rome a moins été ruinée par les peuples barbares que par les papes et les chrétiens fervents, qui croyaient faire une œuvre méritoire en dépouillant les temples païens. Vers le milieu du VIII^e^ siècle, il y eut des traces d'une amélioration sensible, mais toujours au détriment des restes de l'antiquité. Autour de la basilique de Saint-Pierre se groupa une population nouvelle, et ce bourg fut entouré d'un mur par le pape Léon IV. Mais à la fin du IX^e^ siècle, la décadence reprit son cours, et avec elle le saccage systématique des monuments romains. Au X^e^ siècle appartient l'édifice appelé *casa di Pilato*, plus tard habité par Rienzi, et construit tout entier de pièces de rapport. Au XII^e^ et au XIII^e^ siècle, les familles nobles s'étaient emparées de tous les édifices antiques propres à offrir un point d'appui; elles avaient transformé en forteresses les arcs de triomphe et le Colysée. Le sénateur Brancaleone détruisit 150 édifices publics, presque tous élevés avec les débris de Rome ancienne.

Pendant le séjour du pape à Avignon, la population de Rome était tombée à 35,000, d'autres disent même à 17,000 âmes. Au XV^e^ siècle recommence le mouvement ascendant : Sixte IV fait élargir les rues, restaurer des ponts antiques; les églises s'élèvent comme par enchantement; le palais de Venise est construit. Sous Jules II et Léon X (*voy.* ces noms), la ville est métamorphosée, et les merveilles de Rome moderne égalent, si elles ne dépassent, la magnificence d'autrefois.

III. *Rome moderne.* Rome, la capitale de l'État de l'Église, est enfermée dans l'enceinte des murs d'Aurélien *, qui ont été restaurés à diverses époques, et présentent à eux seuls un curieux sujet d'études. Mais l'emplacement de la ville moderne est loin de couvrir ce vaste espace; la population de Rome ne s'élève qu'à 154,000 hab. * (sous l'empire français, elle était tombée à 120,000); dans ce chiffre, on compte près de 25,000 mendiants, subsistant aux dépens des nombreuses institutions charitables. On compte à Rome 364 églises. Dans ces temples, mais dans Saint-Pierre surtout, les grandes fêtes se célèbrent avec une pompe sans pareille; des milliers d'étrangers et de pèlerins affluent au moment de ces solennités, que rehausse la présence du saint-père et du Sacré-Collége. On remarque surtout les fêtes de Pâques et des apôtres S. Pierre et S. Paul, à la fin desquelles l'illumination de l'église de Saint-Pierre et la girandole du haut du château Saint-Ange présentent un coup d'œil magique. La Fête-Dieu (*corpus Domini*) montre la cour pontificale dans tout son éclat; et pendant les touchantes solennités de la nuit de Noël, la mystérieuse obscurité des églises est transformée en jour éclatant par des milliers de lampes.

Le carnaval de Rome appelle dans le *Corso*, belle et longue rue qui aboutit, au nord, à la place du Peuple, une multitude ivre de plaisirs : c'est aussi la fête favorite de quelques centaines d'artistes qui ont établi à Rome leur résidence habituelle. Pendant cette courte période de folie, les théâtres d'Apollon, Aliberti, Argentine, Valle, Capranica, Pace et Pallacorda, ouvrent leurs portes; tandis qu'à peu d'exceptions près, dans le cours ordinaire de l'année, les *burattini* (marionnettes) ont seuls le privilége de désennuyer le public.

Pour les jouissances intellectuelles, Rome n'est point au niveau des capitales du centre de l'Europe. Les cabinets littérai-

(*) Ils ont à peu près 20 kilom. de circonférence.

(*) D'après M. Balbi. Le recensement de 1834 avait donné seulement un total de 150,016 individus, dont 78,456 hommes, et 71,560 femmes. On y comptait 39 évêques, 1,424 prêtres, 1,857 religieux, 1,359 religieuses, 598 séminaristes ou étudiants des colléges, 210 protestants ou *infidèles*, sans compter les Juifs, formant 35,522 familles. Cette population était répartie sur 54 paroisses. Il y avait en tout 108,553 individus aptes à la communion, 41,463 qui ne l'étaient pas. Le mouvement de cette population donnait 1,379 mariages, 4,454 baptêmes, 3,480 décès. La population avait augmenté de 96 personnes sur l'année 1833; elle n'était, en 1825, que de 138,730 âmes, et, en 1829, de 144,541. S.

res sont à peu près inconnus à Rome; une censure ombrageuse arrête la circulation des journaux et des ouvrages modernes; et dans les bibliothèques publiques, dont celle du Vatican (*voy.*) est la principale*, de nombreux jours fériés et des restrictions inconnues en France et en Allemagne empêchent les études suivies. L'université (*la Sapienza*), établie dans un magnifique édifice, est formée par un corps de 32 professeurs (8 de théologie, 8 de médecine, 6 de droit, 5 de philosophie, 4 de philologie, 1 d'éloquence); mais la théologie et les langues orientales sont encore enseignées dans d'autres colléges, parmi lesquels nous désignerons le collége Romain, le collége Clémentin, le collége Nazaréen et celui de la Propagande (*de propagandâ fide*), qui renferme une célèbre imprimerie (avec les types d'une trentaine de langues) et une belle bibliothèque. Parmi les sociétés savantes et littéraires, il faut mentionner l'Académie des sciences naturelles, l'Académie pontificale d'archéologie, l'Institut archéologique, fondé par des savants allemands, l'Académie Tibérine, l'Académie des Arcades, etc. Mais ce qui donne au séjour de Rome un charme inexprimable, c'est l'infinie variété des collections d'art, mines inépuisables de jouissance et d'étude, temples du goût, qui réunissent dans leur enceinte les chefs-d'œuvre de l'antiquité et les plus belles créations de l'art moderne. Deux musées pontificaux se trouvent en tête de ces nombreuses collections, celui du Vatican et celui du Capitole. Dans le premier, le *belvédère* abrite l'inimitable statue d'Apollon; et l'on y admire, en outre, le Laocoon (*voy.*), cet autre chef-d'œuvre échappé au ravage des temps; le musée Pio-Clémentin réunit, dans un labyrinthe de salles, toutes les divinités grecques et romaines : c'est l'Olympe païen descendu sur terre. Les Loges et les Stanies du Vatican montrent à l'œil étonné du peintre les plus belles fresques de Raphaël (*voy.*) et de son école; le *Jugement dernier* et les *Prophètes*, de Michel-Ange, couvrent les murs et le plafond de la chapelle Sixtine; et, dans l'appartement Borgia, à côté de la *Vierge de Foligno*, de Raphaël, on voit les chefs-d'œuvre de toutes les écoles d'Italie. Au Capitole (*Campidoglio*), le *Gladiateur mourant*, célébré dans les vers immortels de Byron, attire les regards au milieu d'un peuple de héros et d'empereurs; sur la place qui donne accès à ce riche musée, la statue équestre de Marc-Aurèle semble garder ce sanctuaire des arts, où tous les empereurs de Rome ont pris leur rang (collection des bustes). Les églises, les palais, les villas de Rome, sont d'ailleurs autant de musées qui réclament des journées d'étude.

Dans la basilique de Saint-Pierre (au pied du mont Vatican, sur la rive droite du Tibre, et au nord), chaque pas amène une découverte nouvelle, un point de vue inattendu. Bramante, Sangallo, Peruzzi, Michel-Ange, apportèrent au plan et à l'exécution de ce gigantesque temple le tribut de leurs inspirations; le cavalier Bernin (*voy.* ces noms) y mit la dernière main; sa colonnade, qui, en s'éloignant des deux extrémités de la façade, forme deux hémicycles, est une digne avenue pour cette majestueuse basilique, dont la construction absorba 45 millions d'écus romains, et nécessita plus d'un siècle de travaux (de 1504 à 1614). Dans l'intérieur de l'église, dont les parties concordent d'une manière si harmonieuse que l'extrême grandeur prend le caractère de la beauté, de l'ordre et de la simplicité, les tableaux en mosaïque, les tombeaux ornés des plus belles sculptures, les fresques, les marbres, les bronzes, les dorures, font de chaque chapelle un temple éblouissant, et de l'ensemble un monument digne de l'apôtre dont le tombeau est sous le maître-autel. Ici, sur ce point central vers lequel se tournent tous les regards et où s'agenouillent tous les fidèles, s'élève un baldaquin, supporté par quatre colonnes de bronze, de 122 pieds de hauteur; au-dessus de ce dais, la coupole majestueuse de Michel-Ange étend sa courbe profonde comme le ciel; et la croix, qui couronne en plein air le

(*) *Voy.* ce que nous en avons dit T. III, p. 481. D'après M. Balbi, elle renferme 75,000 volumes et 35,000 manuscrits. On sait que la bibliothèque du comte Cicognara y a été jointe. Beaucoup de couvents ont des bibliothèques, mais la plupart ne sont point accessibles au public. S.

majestueuse édifice, s'élève à 487 pieds au-dessus du sol (en d'autres termes, elle dépasse de 39 pieds la plus élevée des pyramides). Aux pieds des marches qui conduisent à ce temple sans égal, et au centre de la forêt de colonnes, plantée par Bernini, se dresse un obélisque flanqué de deux fontaines, et rattache la plus haute antiquité païenne au plus beau temple chrétien, qui est destiné peut-être, comme le Colysée, à résister à tous les outrages du temps.

Après la basilique de Saint-Pierre, c'est la paroisse papale, c'est Saint-Jean-de-Latran (sur la place de ce nom, du côté du Colysée), avec ses précieuses colonnes, sa chapelle Corsini, et le sarcophage en porphyre, dépouille du temple d'Agrippa, qui fixe particulièrement l'intérêt*; puis (du côté du mont Viminal, au sud-est) Sainte-Marie-Majeure avec ses 40 colonnes ioniennes enlevées au temple de Junon Lucine, avec sa voûte à caissons dorés, avec ses chapelles de Borghèse, de Sforza, de Sixte-Quint; puis, la basilique de Saint-Paul (hors des murs), encore grande après l'incendie de 1823, et en ce moment en voie de reconstruction; puis, Saint-Laurent (hors des murs) avec ses colonnes aux chapiteaux énigmatiques; Saint-Sébastien (hors des murs) avec les catacombes (*voy.*); Sainte-Agnès (hors des murs) avec ses colonnes de porphyre; Saint-Clément avec ses ambons; basiliques, qui toutes rappellent par leurs dispositions les constructions primitives de l'art chrétien. Et dans les églises construites vers l'époque de la renaissance, ou même dans les siècles plus récents, que de trésors d'art! que de richesses! Voici Saint-Pierre-ès-Liens, avec le Moïse de Michel-Ange; l'église des Jésuites avec ses colonnes de lapis-lazuli; Sainte-Agnès, sur la place Navone, avec la statue très mondaine de la sainte, chef-d'œuvre d'Algardi; Saint-Augustin avec le prophète Isaïe, de Raphaël, et l'ascension du Lanfranc. N'oublions pas enfin le Panthéon (*voy.*) transformé en Sainte-Marie-de-la-Rotonde, et les thermes de Dioclétien, remplacées par un beau cloître et une imposante église.

Les palais (on en compte une centaine de remarquables), avec leurs galeries et leur architecture presque toujours noble et belle, occupent un rang important dans les devoirs du touriste et dans les jouissances de l'amant des arts. Après le Vatican*, séjour d'hiver du pape, on visitera aussi la résidence d'été, le palais de Monte-Cavallo (au haut du Quirinal), et la belle place occupée au centre par les statues de Castor et Pollux; puis le palais de Saint-Jean de Latran, reconstruit sous Sixte V, par l'architecte Fontana (*voy.*), et transformé depuis 1693 en maison de charité. Le palais de la Chancellerie apostolique mérite aussi un coup d'œil. Parmi les demeures des nobles Romains, le choix est embarrassant. Déjà nous avons nommé le palais Vénitien, construit avec les dépouilles du Colysée : c'est aujourd'hui la demeure de l'ambassadeur d'Autriche. L'église de Saint-Marc est enclavée dans ce colossal édifice. Le palais Barberini, construit par Bernini, renferme une bibliothèque de 60,000 volumes et de 9,000 manuscrits, sans compter sa magnifique galerie de tableaux. Le palais Farnèse, d'une construction solide et imposante, est dû au génie de Sangallo et de Michel-Ange; il se pare des fresques des Carrache, et conserve dans sa cour intérieure l'urne funéraire de Cecilia Metella. Le palais Corsini, où mourut la reine Christine de Suède, possède une bibliothèque et une galerie. Les tableaux du palais Borghèse et du palais Doria-Pamfili rivalisent avec les galeries déjà citées. Le palais Ruspigliosi conserve avec soin *l'Aurore* du Guide (fresque); au palais Colonna, habitation de l'ambassadeur de France, une galerie, grande comme celle de Versailles, est veuve de ses tableaux; ceux du palais Giustiniani ont passé en Prusse (*voy.* la

(*) « Cette église est la cathédrale de Rome, dit M. de Sivry, comme Saint-Pierre est la cathédrale du monde.... Quand un pape est élu, c'est à Saint-Jean-de-Latran qu'il se rend pour prendre possession de son siége comme évêque de la ville. C'est là ce qui justifie le glorieux titre de *Sacrosancta Lateranensis ecclesia, omnium Urbis et Orbis ecclesiarum mater et caput* » (*Rome et l'Italie méridionale*, p. 114). Un cloître est attenant à l'église. Sous les galeries, on trouve encore la chaire où s'est assis le pape S. Sylvestre, au concile œcuménique de Latran (*voy.* CONCILES). La place est ornée de l'obélisque égyptien, et la *scala santa* conduit à une petite chapelle renfermant une image vénérée de Jésus-Christ. S.

(*) Nous lui consacrerons un art. spécial. S.

plupart de ces noms). Dans le palais Spada, la statue de Pompée conserve le souvenir matériel de la mort de César. Nous donnons à peine quelques indications, plutôt pour faire deviner les richesses variées que renferment les palais romains, que pour établir un rang d'ordre et exclure, comme peu remarquables, ceux que l'espace ne nous permet point de nommer.

Parmi les *villas*, dont quelques-unes sont entourées de magnifiques jardins, nous citerons la villa Farnèse*, ruine moderne, qui occupe un coin du palais impérial. Sur le mont Pincio, la villa Medicis abrite nos artistes lauréats de l'École des Beaux-Arts (*voy.*), sous le nom d'*Académie de France*. Sur les mêmes hauteurs, la villa Ludovisi, longtemps fermée par son propriétaire jaloux, cachait aux yeux profanes sa belle Junon et le groupe d'Arria et de Pætus. La villa Mattei, sur le mont Cælius, montre au loin son obélisque; près de la porte du Peuple, la villa Borghese, et au-delà du Janicule, la villa Pamfili, attirent les promeneurs sous les sapins majestueux de leurs parcs. Près de la Porta Pia (à l'est), la villa Albani, avec ses riches galeries et ses portiques peuplés de statues, domine une portion de la campagne. Au haut du Janicule, la villa Lante et la villa Corsini; sur la cime du Monte Maria, la villa Mellini, montrent au loin les cyprès et les ombrages de leurs jardins.

Circulons un instant encore dans les rues de cette capitale, où la solitude de la campagne touche de si près au mouvement d'une grande cité. Vous connaissez déjà le cours ou *corso*, ce rendez-vous journalier du beau monde; passez dans les belles avenues désignées sous le nom de *strada Pia* et *strada Felice*: dans la première, vous trouverez, à des époques marquées, les équipages des riches, et presque tous les soirs les carrosses des dignitaires ecclésiastiques; dans l'autre résident les artistes allemands. Sur la place Navone, vous vous arrêterez devant l'obélisque, flanqué des statues colossales de quatre Fleuves, d'où jaillissent des eaux abondantes. Près des thermes de Dioclétien, vous verrez la fontaine *del Termine*; au haut du Janicule, près de *San-Pietro in Montorio*, la fontaine de Paul V; au cœur de la ville, la fontaine de Trevi, alimentée par l'*acqua Vergine*, qui arrivait déjà, par le même aqueduc, dans la Rome impériale. Autour de quelques-unes de ces fontaines, la gloire et les délices de Rome, vous rencontrerez à toute heure du jour et presque de la nuit une population de limonadiers, de fruitiers, de vendeurs et d'acheteurs, tableau mouvant de la classe moyenne de Rome. Passez le *ponte Sisto*, ou celui *dei Quattro Capi*, et le pont de *Saint-Barthélemy*, construits, ainsi que le pont Saint-Ange (*pons Ælius*), sur l'emplacement et en partie sur les piliers des ponts antiques, vous êtes à l'entrée du *Trastevere*, de ce faubourg où réside la population qui se dit primitive, et qui conserve en effet le profil antique et des passions véhémentes. Évitez le *Ghetto*: une population ignoble de juifs y est agglomérée sous l'empire d'une loi injuste. Dirigez vos pas du côté de la porte du Peuple ou de celle de Saint-Jean: vous y verrez les équipages qui amènent du nord et du midi les étrangers, providence des aubergistes et du commerce très restreint de Rome. Près de la porte d'Ostie stationnent et arrivent les rares bateaux qui remontent le Tibre; sur les autres points de l'enceinte Aurélienne, près de ces portes antiques, les unes enclavées dans des constructions du moyen-âge, les autres servant de support à des aqueducs, vous ne verrez que des chariots rustiques, traînés par des buffles et amenant les denrées de la campagne ou de la Sabine. Que de scènes pittoresques! que de contrastes! que de sujets de méditation! Mais hâtez-vous de fuir les Sept-Collines lorsqu'approche la canicule: le mauvais air (*aria cattiva*) amène avec lui la fièvre qu'Horace déjà cherchait à éviter, et retirez-vous, comme lui, à Tivoli, le délicieux *Tibur* des anciens, ou dans l'intérieur des monts de la Sabine, qui encadrent l'horizon de la campagne romaine et forment avec leurs rochers majestueux une ceinture digne de la ville éternelle.

On peut consulter sur Rome ancien-

(*) Il ne faut point la confondre avec la *Farnesine*, petit palais dans le *Trastevere* (quartier au-delà du Tibre), avec des fresques de Raphaël. *Voy.* ce nom.

ne : *Beschreibung der Stadt Rom*, de MM. Bunsen, Platner, Gerhard et Rœstel (Stuttg., 1829-37, 5 vol. in-8 et 2 atlas in-fol.), ouvrage qui renferme à la fois le résumé le plus complet des recherches antérieures, et les théories les plus ingénieuses sur la topographie de Rome antique; Piranesi, *Le antichità romane* (4 vol. in-fol. avec grav.); Giuseppe Valadier, *Raccolta delle piu insegni fabbriche di Roma antica e sue adjacenze*, avec notes de Visconti et gravures de Feoli (Rome, 1827 et ann. suiv.). Sur Rome ancienne et moderne : Fea, *Descrizione di Roma* (Rome, 1825, 2 vol. in-8); Marino Vasi, *Itinerario di Roma e dei sui contorni* (nouv. éd. par Nibby, Rome, 1824, 2 vol. in-8°); Stendhal, *Promenades dans Romc*, Paris, 1830, 2 vol. in-8°); le *Guide du voyageur*, de M. Valery, etc. L. S.

ROMÉLIE, *voy.* ROUMÉLIE.

ROMILLY (sir SAMUEL), orateur distingué et défenseur zélé des droits et de la liberté du peuple, naquit à Londres, en 1757, d'une ancienne famille française réfugiée en Angleterre. Il embrassa la carrière de la jurisprudence, qu'il parcourut avec distinction depuis 1783. Dans la vie privée, il était intimement lié avec le marquis de Lansdowne (*voy.*), qui lui fit obtenir, après la mort de Pitt, sous le ministère Fox-Grenville, une place dans les conseils de la couronne. Romilly se distingua dans la Chambre des communes par ses talents, ses connaissances et ses principes; et lors de la célèbre enquête contre lord Melville, il fut un des commissaires de la Chambre basse et le rapporteur du comité. Cependant, ce fut surtout dans les discussions relatives à la traite des noirs qu'il se fit remarquer. Ayant perdu sa place à la mort de Fox, il s'assit sur les bancs de l'opposition, dont il devint le plus illustre chef. Il ne possédait pas, il est vrai, ce genre d'éloquence qui, parlant au cœur et à l'imagination, subjugue les auditeurs; mais ses discours se distinguaient par la disposition lumineuse des arguments, par l'exposition claire et nette des principes, et par l'habileté avec laquelle il savait faire ressortir la force de ses raisons et la faiblesse de celles de ses adversaires. Son style est regardé comme classique. Le plus grand mérite de sir S. Romilly est d'avoir travaillé à réformer le droit pénal de l'Angleterre. Ses *Observations sur la loi criminelle d'Angleterre* (Londres, 1810) sont importantes pour la connaissance de la procédure anglaise, ainsi que pour la philosophie du droit. Il fraya la route aux réformes commencées par sir R. Peel. Le chagrin qu'il ressentit de la mort de sa femme le jeta dans une mélancolie profonde; il se donna la mort le 2 nov. 1818. Péters a publié un recueil de ses discours avec sa biographie (Londres, 1820); et Benjamin Constant son *Éloge* (Paris, 1819). *C. L.*

ROMUALD (SAINT), né à Ravenne, en 956, mort à Val-de-Castro (Marche d'Ancône), en 1027, fut le fondateur des Camaldules (*voy.* ce mot).

ROMULUS. Ce nom appartient plus encore aux traditions qu'à l'histoire. Quoique nous n'ayons pas l'intention de contester l'existence de ce fondateur de Rome*, il faut bien reconnaître que l'invention a une grande part dans les récits ou plutôt dans les chants populaires qui ont pris la place des faits. Niebuhr (*voy.*) ne voit dans les premiers temps de Rome qu'une série de poëmes épiques. « Voici, dit-il, comme parlait la vieille fiction romaine, » et il raconte l'usurpation d'Amulius sur Numitor roi d'Albe (*voy.*), dont la fille, Rea Sylvia**, fut consacrée au culte de Vesta et cependant mit au monde deux fils, Romulus et Rémus, parce que Mars lui avait fait violence dans le bois sacré où elle était allée puiser de l'eau. On sait comment ces enfants, abandonnés dans les eaux du Tibre, furent allaités par une louve et recueillis par le berger Faustulus; comment, élevés avec les bergers, ils tuèrent un jour Amulius le tyran et replacèrent le peuple d'Albe sous la domination de Numitor. L'histoire de la fondation de la ville nouvelle est tout aussi connue. Cette ville s'appellerait-elle *Roma* ou *Remoria?* Les auspices devaient en décider : ils se déclarèrent d'abord pour Rémus; mais Ro-

(*) *Voy.* ce qui en a été dit plus haut, p. 579. S.

(**) On écrit *Rea* et *Rhea*; mais la première orthographe, que Niebuhr dérive de *reus*, coupable, est préférée par lui; la seconde appartient à la déesse de ce nom. S.

mulus, ayant vu un nombre double de vautours, s'en prévalut. Il traça le *pomœrium* en attelant sa charrue d'un bœuf et d'une vache, et construisit dans le *comitium* une voûte dans laquelle on réunit les prémisses de tous les dons de la nature; chacun des étrangers y déposa de la terre de sa patrie. Irrité de l'injustice qu'il avait soufferte, Rémus franchit le fossé avec ironie et fut aussitôt tué, soit par Cæler, soit par Romulus lui-même. L'enlèvement des Sabines (*voy.*) occasionna la première guerre, qui fut terminée par l'intervention des femmes : le pouvoir fut alors partagé entre Romulus et Tatius. De là les honneurs accordés aux matrones et le nom des Sabines donné aux curies. La division du pouvoir ne dura pas longtemps. Tatius fut tué par des Laurentins auxquels il avait refusé satisfaction : ils le surprirent pendant le sacrifice national de Lavinium. A partir de ce moment jusqu'à la mort de Romulus, nous paraissons reprendre pied sur le terrain des faits positifs; toutefois, il y a peu de suite dans les guerres d'Étrurie qui remplissent ce règne. Avec Tatius encore, Romulus avait battu les Camériens; il assiégea Fidènes et fit de cette ville une colonie romaine; puis il défit les Véïens qui avaient pris parti dans cette guerre. Quant à ses lois, à sa constitution et à la répartition du peuple romain en centuries de chevaliers, en tribus, en curies, il en a été traité séparément, et il sera toujours nécessaire de les étudier dans les historiens et de comparer leurs diverses interprétations des textes anciens. Nous renvoyons principalement à Niebuhr. La tradition revient encore avec toute sa poésie quand Romulus est enlevé à la terre au milieu du sénat, et au bruit du tonnerre. Ce qui apparaît à travers tant de fables, c'est un règne organisateur, belliqueux et glorieux; mais rechercher pour un fait déterminé la certitude historique serait peine perdue. Ce qui était arrêté comme tradition populaire c'est que Rome avait été fondée par deux jumeaux; mais la version des Grecs ne les faisait pas fils de Réa; Denys d'Halicarnasse en cite une qui donne Romulus et Rémus pour les petits-fils d'Énée par leur mère. Quelques auteurs faisaient bâtir Rome par Énée lui-même; d'autres faisaient de Romulus son fils, en lui donnant une mère italique. L'espace nous manque pour indiquer toutes les traditions. P. G-Y.

ROMULUS AUGUSTULE, ainsi surnommé par dérision, et qu'on appelait aussi *Momyllus*, fils du patricien Oreste et dernier empereur romain d'Occident, l'an 475. *Voy.* Occident (*empire*) et Odoacre.

RONCAGLIA, village de la principauté de Plaisance (*voy.* Parme), célèbre dans l'histoire par les diètes qu'y tinrent plusieurs empereurs d'Allemagne.

RONCE (*rubus*), genre de la famille des rosacées, composé d'espèces à tiges ligneuses ou herbacées. Ce qui le rend surtout intéressant en jardinage, c'est qu'il comprend le framboisier (*voy.*). La *ronce commune* ou *des haies* (*rubus fruticosus*), ainsi que son nom l'indique, contribue, dans les campagnes, à consolider les clôtures; ses feuilles sont recherchées de la plupart des animaux herbivores; son bois flexible est çà et là employé par les vanniers; ses fruits plaisent aux enfants et donnent un sirop assez agréable. On en extrait, dit-on, un suc fermentescible propre à servir de boisson.

Plusieurs espèces ou variétés de ronce sont cultivées dans les jardins, soit pour la largeur et la bonne odeur de leurs pétales, comme la *ronce odorante* (*r. odoratus*), soit pour la duplicature de leurs fleurs comme la *ronce double* (*r. fruticosus flore pleno*), soit enfin par suite de la privation des aiguillons qui caractérisent l'espèce ordinaire, comme la *ronce sans épines*. Féconde en prodiges, la culture a su tirer de son état sauvage une des plantes qui semblaient le moins dignes de recevoir ses soins. Elle lui a enlevé l'armure redoutable dans laquelle elle semblait comme retranchée, et la grossière fille des champs est devenue la coquette habitante de nos jardins. O.L.T.

RONCEVAUX, en espagnol *Roncevalles*, grande et belle vallée des Pyrénées (Navarre), située en Espagne, entre Pampelune et Saint-Jean-Pied-de-Port. On sait que dans la guerre avec les Sarrazins, l'arrière-garde de Charlemagne (*voy.*) y fut taillée en pièces, l'an 778. Le paladin

Roland (*voy.*) y perdit la vie. Ce combat a souvent été chanté par les poëtes, qui, presque tous, ont puisé leurs documents dans l'histoire fabuleuse de Charlemagne par Turpin. C'est encore dans cette vallée que les Anglais remportèrent une victoire sur les Français (28-29 juillet 1813). Un défilé, qui se trouve à une hauteur de 3,000^{m}, et dont la largeur n'est que de 100^{m}, conduit de la vallée de Roncevaux en France. *Voy.* Navarre. X.

RONDACHE, *voy.* Bouclier.

RONDEAU. Ce petit poëme, fort ancien, a varié dans ses formes. Son nom vient de *ronde* ou retour d'un même mot ou d'une même pensée. Le rondeau *simple* n'avait que deux quatrains sur deux rimes et séparés par un distique, avec refrain du commencement du premier quatrain à la fin du distique et du second quatrain. Le rondeau *double* avait, sur deux rimes, treize vers divisés en deux stances de cinq vers, séparées par un tercet, avec refrain du commencement de la première stance à la fin du tercet et de la seconde stance. Le rondeau *redoublé* se composait de six quatrains sur deux rimes : on ramenait successivement les quatre vers du premier à la fin des stances 2, 3, 4 et 5. La 6^{e} avait en refrain, comme dans le rondeau double, le premier ou les premiers mots de la pièce. La simplicité, la facilité, le naturel, joints à la difficulté des rimes heureusement vaincue, donnaient du charme aux rondeaux. La naïveté surtout était le caractère de ces poëmes; et Boileau l'a bien saisi :

Le rondeau né Gaulois a la naïveté (*Art poét.*).

Le rondeau double a été le plus usité. On trouve des exemples de tous les genres de rondeaux dans les traités de versification. J. T-v-s.

En musique, le *rondeau* ou *rondo*, comme on écrit en Italie, où il a pris naissance et d'où il a passé en Allemagne, puis en France, est une sorte d'air à deux ou plusieurs reprises, et dont la forme est telle qu'après avoir fini la seconde reprise, on reprend la première, et ainsi de suite, revenant toujours et finissant par cette première même reprise par laquelle on a commencé. Le rondeau vocal se place principalement dans les compositions dramatiques. On cite surtout ceux de Gluck, qui l'introduisit à notre Opéra, et ceux de Piccini, Sacchini, Païsiello, Cimarosa, Mozart, Rossini, etc. Les maîtres qui se sont distingués dans le rondeau instrumental sont Haydn, Mozart, Onslow et Beethoven. *Voy.* Air, T. I^{er}, p. 315. L. G-s.

RONDE-BOSSE, *voy.* Bosse (beaux-arts).

RONDELLE, *voy.* Bouclier.

RONGEURS, ordre nombreux de mammifères, comprenant toutes ces petites espèces dont les formes, les mœurs, l'organisation, se rapprochent plus ou moins de celles de nos rats (*voy.*), et que caractérise plus spécialement la présence, à chaque mâchoire, de deux longues incisives taillées en biseau, et parfaitement propres à ronger les substances dures. Les canines manquent, et un intervalle vide sépare les dents antérieures des molaires. Presque tous les rongeurs sont de petite taille; leur corps, étroit en avant, est ordinairement renflé en arrière, et leurs membres postérieurs étant, en général, beaucoup plus longs que ceux de devant, ces quadrupèdes sautent plutôt qu'ils ne marchent. Quoique leur intelligence soit fort bornée, on trouve dans plusieurs espèces des instincts très remarquables. Ils sont herbivores ou omnivores. Armés la plupart d'ongles acérés, ils se creusent des terriers inaccessibles aux carnassiers qui leur font la guerre, ou bien ils grimpent avec la plus grande agilité sur les arbres. Leurs habitudes sont généralement sédentaires; il en est peu qui voyagent; plusieurs passent l'hiver en léthargie. Leur fécondité est extrême. On les trouve dans toutes les parties du globe. Les espèces qui vivent dans le nord sont recherchées pour leur fourrure.

On a divisé cet ordre en 2 sections : 1° celle des *claviculés*, qui ont des clavicules, et par suite des mouvements plus variés et plus étendus : l'*écureuil*, la *marmotte*, le *loir*, le *chinchilla*, les *rats*, le *castor*, la *gerboise*, etc.; 2° celle des rongeurs *acléidiens*, ou dépourvus de clavicules; ce sont : les *porcs-épics*, les *lièvres* et les *cabiais* (*voy.* tous ces noms). C. S-te.

RONSARD (Pierre de), né le 10 ou

le 11 sept. 1524, au château de la Poissonnière, dans le Vendômois, d'une famille de gentilshommes originaires des confins de la Hongrie, fut mis, à 9 ans, au collége de Navarre. Six mois après, il entrait comme page chez le duc d'Orléans, d'où il passa au service de Jacques d'Écosse. Au bout de trois années, il revint d'Angleterre, et fut employé de nouveau par le duc d'Orléans. Passant pour la seconde fois en Écosse, il fit naufrage et fut sauvé. Compagnon de Lazare de Baïf à la diète de Spire, et du capitaine de Langy, en Piémont, il rentra dans sa patrie, atteint d'une surdité qui changea soudain tous ses goûts. C'était en 1541. Pressentant ses destins futurs, il suivit longtemps, avec une ardeur incroyable, les leçons de Jean Daurat et d'Adrien Turnèbe, se distinguant parmi ses condisciples, Remy Belleau, Antoine de Baïf, Muret et quelques autres. Ces jeunes savants cherchaient tous à se frayer un chemin vers la gloire. Sous le charme des chefs-d'œuvre de l'antiquité, on les éditait alors, on les commentait, on les traduisait, on ne voyait de salut pour notre littérature que dans l'imitation ou plutôt dans la reproduction servile de ces admirables modèles. Notre langue, sous la plume à la fois ingénieuse et naïve de Marot (*voy.*), avait paru impuissante à rendre les pensées nobles et les sentiments sublimes : il se forma une école de novateurs qui, plus habiles à saisir le génie des anciens idiomes que celui de l'idiome national, crurent qu'elle devait se refondre et se modeler sur le grec et sur le latin. Les écrivains se partagèrent en deux camps : l'un avait pour chef le doux et timide Mellin de Saint-Gelais; l'autre, le hardi, l'exalté Ronsard.

L'érudition de ce dernier fournit à sa verve d'étranges couleurs, dont l'éclat fit sa fortune dans un siècle où l'admiration pour les anciens était plus superstitieuse qu'éclairée. Sa brillante imagination, son audace à reproduire les pensées antiques, les formes antiques, la mythologie antique, le bonheur d'un grand nombre de ses expressions, l'absence de goût dans le public, composé de pédants et de gens de cour occupés d'intrigues et de querelles religieuses, l'enrôlement sous sa bannière de tous les jeunes talents, son impétuosité dans la lutte, l'enthousiasme de son école, tout contribua au succès de Ronsard. Dès ses débuts, il fut mis à côté des plus grands maîtres, regardé comme l'égal d'Homère et de Virgile, proclamé, aux Jeux floraux, le prince des poëtes, et bientôt, ainsi qu'on l'a dit de lui, de Marot et de bien d'autres, le poëte des princes. L'un de ses rois, Charles IX, se met en vers au rang de ses flatteurs. Marie Stuart, soulagée dans sa captivité par la lecture de ses poésies, lui envoie un Parnasse d'argent avec une inscription de louanges hyperboliques. Le Tasse, qui vient à Paris, visite avec respect le Pindare français, et s'avoue sincèrement bien inférieur en génie. Les pensions civiles et les bénéfices ecclésiastiques s'accumulent sur une tête que couronnent autant de lauriers qu'elle a cultivé de genres poétiques. A Ronsard, le prix des sonnets pour les centaines de ces petites pièces qui composent ses *Amours;* le prix des odes pour l'importation de l'ode antique sur notre Parnasse; le prix du poëme épique pour ses 4 premiers chants de la *Franciade*, qui devait en avoir 24; le prix des épitres élogieuses pour son *Bocage royal;* le prix de la poésie bucolique pour ses *Églogues;* le prix de la poésie de circonstance pour ses *Mascarades*, *Combats* et *Cartels;* le prix de la poésie tendre pour ses *Élégies;* le prix du lyrique religieux pour ses *Hymnes;* le prix des sujets d'histoire et de mythologie, héroïdes, etc., pour ses *Poëmes;* le prix des poésies érotiques et bachiques pour ses *Gayetez;* le prix de la satire politique pour ses *Discours des misères du temps*, et autres; le prix des fugitives pour ses *Poésies diverses*, *Chansons*, *Épitaphes*, etc.

Le concert fut unanime pendant plus de 50 ans. Cet engouement, dont il serait difficile de trouver un second exemple, finit avec le siècle. Ronsard était mort dans son prieuré de Saint-Côme, près de Tours, le 27 déc. 1585. On connaît la réaction de Malherbe. Sur la foi de Boileau, le créateur de l'ode en France fut négligé comme plus barbare qu'il n'est en réalité; on cessa de le lire, et l'on parut ignorer que peu d'hommes ont

été aussi richement doues par la nature des dons si rares qui font le poëte. Son génie a manqué d'un idiome fait; et il s'est complétement mépris, moins par ignorance que par système, sur les qualités de cette langue ébauchée, à la perfection de laquelle ses beautés et surtout ses défauts n'ont pas été inutiles. Il eut le sentiment du grand, du noble, qu'il n'atteignit qu'en le faisant grimacer par un bizarre mélange; il fraya, plus que Marot, la route à Corneille. C'est lui qui a restauré le vers alexandrin, presque oublié dès sa naissance; c'est lui qui a tenté le premier de donner à notre langue une majesté et un éclat qui lui manquaient et vers lesquels ont tendu nos efforts un siècle durant. *Voy.* FRANÇAISES (*lang. et litt.*), T. XI, p. 449 et 469.

Après des publications partielles, Ronsard donna ses œuvres en 4 vol. in-4°, 1567. Les principales éditions qui en ont paru depuis sont celles de Claude Binet, Paris, 1587, 10 vol. in-12; de Galland, 1604, 10 vol. in-12, plus un volume des œuvres retranchées, 1617, in-12; de Richelet, avec des commentaires, Paris, 1623, 2 vol. in-fol.; enfin, celle de 1629-1630, 10 vol. in-12. Le meilleur choix de tant de vers qu'on ne lit plus a été publié par M. Sainte-Beuve: il forme le t. II de son *Tableau historique et critique de la poésie française au* XIV^e^ *siècle*, in-8°. J. T-v-s.

RONSIN (CHARLES-PHILIPPE), né à Soissons, en 1752, *voy.* HÉBERTISTES.

ROQUEFORT, *voy.* AVEYRON et FROMAGE.

ROSA (MONT) ou ROSE, la plus haute sommité des Alpes suisses, d'une élévation de 13,428 pieds. C'est le *mons Sylvius* des anciens. On lui a donné le nom de la fleur à laquelle on l'a comparé. Il sépare le Valais de l'Italie, et figure la pointe de l'angle droit où l'extrémité des Alpes Pennines touche à la chaine des Alpes Lépontiennes. La partie sud du mont Rosa offre une large crète qui se réunit au glacier du Lys, où le ruisseau de ce nom prend sa source; la crète de l'ouest est le petit Moncervin; au nord, on voit la Pyramide de Vincent, qui a été gravie pour la première fois, en 1819, par le voyageur dont elle porte le nom; ensuite la Pointe de Parrot, visitée en 1817 par le naturaliste qui l'a nommée; et enfin la Pointe de Zum-Stein, dont le nom est celui de l'ardent explorateur qui, de 1819 à 1822, entreprit cinq voyages aux cimes glacées du mont Rosa. La pointe la plus haute est un rocher inaccessible divisé en deux petites cornes. Dans sa moitié supérieure, la montagne paraît consister en une ardoise micacée alternant çà et là avec le gneiss; mais ce n'est qu'au pied que l'on rencontre le granit en grosses masses. Les hautes futaies ne s'arrêtent qu'à 7,000 pieds, et la limite des neiges perpétuelles commence à 9,500 pieds; le *pyrethrum alpinum* et le *phyteuma pauciflorum* se trouvent à 11,340 pieds sur les rochers non couverts de glace: il est bon de faire remarquer que toutes ces hauteurs sont prises du côté sud, car il y a presque une différence de 1,000 pieds entre les limites de la végétation d'une exposition à l'autre. Le sud, l'est et même le nord sont habités par de Hauts-Valaisans d'origine allemande, mais l'ouest est tout-à-fait inhabité. *C. L.*

ROSA (SALVATOR), célèbre peintre italien, naquit, le 20 juin 1615, à l'Arenella, village près de Naples. Sa mère appartenait à une famille de mauvais peintres qui gagnaient difficilement de quoi vivre. Son père, occupé dans les constructions, avait aussi beaucoup de peine à pourvoir à la subsistance de ses enfants. Il résolut néanmoins de faire un procureur de son fils; mais le jeune Salvator ne rêvait que dessin, et il négligeait ses études et les livres pour crayonner sur les murs avec un morceau de charbon; puis il allait prendre secrètement des leçons de son oncle Greco. S'apercevant bientôt de l'incapacité de ce maître, il se mit à interroger la nature. Son génie commençait à peine à se développer lorsqu'il perdit son père qui lui laissait une nombreuse famille à soutenir. Salvator Rosa venait d'atteindre sa 17^e^ année. Il ne recula pas devant sa tâche; redoublant d'ardeur, il sut bientôt s'approprier les procédés de la peinture à l'huile, et travailla avec Ribera, avec Fracanzano, qui épousa une de ses sœurs, et avec

Falcone, traitant tous les genres, se faisant une manière expéditive qui était d'accord avec la fougue de son imagination et l'impatience de son caractère. Mais ses travaux étaient loin de suffire à son entretien. Livré à toutes les horreurs de l'indigence, son âme devint sombre et mélancolique, et c'est sans doute à cette disposition d'esprit que toutes ses productions doivent une sorte de teinte sauvage qui s'y trouve répandue.

Un heureux hasard le fit enfin sortir de l'obscurité. L'*Agar dans le désert* frappa les regards de Lanfranc, peintre de l'école bolonaise, qui, par de chauds éloges, fit tout à coup grandir le jeune peintre napolitain dans l'opinion de ses concitoyens. Il facilita même à Salvator le voyage de Rome. Mais celui-ci tomba dangereusement malade dans cette capitale des arts, après avoir eu à peine le temps d'admirer les chefs-d'œuvre qu'elle renferme. Rongé à la fois par la fièvre et par le malheur, il dut reprendre le chemin de Naples. Plus tard, attaché à la maison du cardinal Brancaccio, il visita Rome, Viterbe, Bologne ; puis, ayant repris son indépendance, il retourna à Rome, où il ne parvint à établir sa réputation de peintre qu'en composant et débitant des satires qui le firent connaître et rechercher. Présent à Naples lors de l'insurrection de Masaniello, il prit les armes contre l'oppression du vice-roi de Philippe IV ; mais Rome l'attira de nouveau. Dans cette ville, ses tableaux de l'*Umana fragilità* et de la *Fortuna* le firent menacer de l'emprisonnement. Il établit pendant quelque temps sa demeure à Florence et y vécut entouré de grands seigneurs et de littérateurs. En 1663, il expose à Rome trois grands tableaux, met au Panthéon son *Catilina*, compose un tableau d'autel pour la basilique de Saint-Pierre, et un tableau de bataille qui fut donné par le pape à Louis XIV, et qui figure depuis parmi les richesses du Musée du Louvre. Vers la fin de sa vie, comme le travail le fatiguait, il s'occupait de graver à l'eau forte. Salvator Rosa mourut à Rome des suites d'une hydropisie, le 15 mars 1673. On considère comme le plus beau de ses tableaux d'histoire l'*Ombre de Samuel*, au Louvre.

Salvator Rosa excellait dans un genre qui n'appartient qu'à lui : ce n'est point une nature douce et riante qu'il aime à rendre ; il la prend dans ces moments de désordre qui la font paraître plus imposante et plus animée. Aucun artiste n'est parvenu mieux que lui à troubler l'air, à agiter les eaux ; il se plaît à peindre de vieux troncs brisés par la foudre, luttant contre les tempêtes, d'arides déserts, de tristes rochers. Cependant il dédaignait le paysage et attachait plus de prix à ses tableaux d'histoire. Il y a plus de grandeur que de correction dans son dessin ; mais sa touche est mâle et spirituelle. « Ses ouvrages paraissent créés en un instant, a dit un biographe ; rien n'y sent la contrainte : une verve bouillante en vivifie toutes les parties. » La collection de ses estampes, gravées à l'eau-forte par lui-même, se compose de 84 pièces, outre un livre d'habillements militaires, etc. En 1780, il a paru à Rome une collection intitulée : *Serie di 85 disegni di Salvator Rosa pubblicati ed incisi da Carlo Antonini*, in-fol. Ses satires n'ont paru que longtemps après sa mort ; la meilleure édition est celle de l'abbé Salvini, Florence, 1770, enrichie de notes et d'une vie de l'auteur. Burney a publié quelques morceaux de musique de Salvator Rosa dans son *Histoire de la musique*. Baldinucci et Passeri, ses contemporains, ont écrit la vie de Rosa, ainsi que Pascoli, De Dominicis et autres. Quant au livre de lady Morgan, intitulé : *Vie et siècle de Salvator Rosa* (1824, 2 vol. in-8°), il ne peut être regardé que comme un roman. L. G-s.

ROSACE est, en architecture, le nom qu'on donne aux grandes roses sculptées ou peintes qui occupent les caissons des voûtes. Elles reprennent le nom de *roses* (dont nous verrons, à ce mot, encore une autre acception) lorsque, exécutées dans de plus petites dimensions, elles ornent les frises, les corniches, les bandeaux, les chambranles ou autres membres d'architecture. Les rosaces sont généralement de forme ronde et composées d'une ou de plusieurs rangées de feuilles. Quoiqu'elles aient emprunté leur nom de celui de la rose, on trouve cependant celle-ci rarement reproduite dans le nombre infini

de ce genre d'ornement créé par les anciens et par les modernes. Ce sont ordinairement des imitations libres de fleurs, de plantes et même de fruits conventionnellement traduits et employés, selon le goût et le talent de l'artiste, à augmenter et à compléter, par leur belle forme, leur caractère approprié et la convenance de leurs proportions, l'effet général d'un édifice. J. H.

ROSACÉES, grande famille de dicotylédones polypétales, à étamines périgynes ; elle comprend le genre des rosiers (*voy.*), qui en a été considéré comme le type. Autour de ce genre élégant sont groupés une foule d'autres végétaux remarquables, au nombre desquels se trouvent la plupart de nos arbres fruitiers, savoir : les pommiers, les poiriers, les coignassiers, le néflier, le cormier, les cerisiers, les pruniers, l'abricotier, l'amandier et le pêcher ; le fraisier et le framboisier (*voy.* tous ces mots) en font également partie. Éd. Sp.

ROSAGE, *voy.* Rhododendron.

ROSAIRE, nom donné, dans l'Église catholique, à un chapelet (*voy.*) comprenant 15 dizaines d'*Ave Maria*, dont chacune est précédée d'un *Pater*. Ces prières devant être dites en l'honneur de la Vierge, le chapelet semble lui composer une couronne ou chapeau de roses, d'où lui est venu le nom de *rosaire*. L'usage du rosaire a été mis en honneur au XIII^e^ siècle, par S. Dominique, qui institua une confrérie du rosaire. Dès le VI^e^ siècle, dit-on, les bénédictins employaient un chapelet pareil, mais disposé différemment. En mémoire de la victoire de Lépante, Grégoire XIII établit, en 1573, une fête du rosaire, qui se célébrait le premier dimanche d'octobre, et que Clément XI rendit générale après la victoire de Petervaradin, le 5 août 1716. *C. L.*

ROSAMONDE, *voy.* Alboin.

ROSAS, président de la confédération Argentine, *voy.* Rio de la Plata, ci-dessus, p. 517.

ROSCELIN, *voy.* Philosophie, Réalistes et Nominaux, et Abélard.

ROSCIUS (Quintus), un des plus célèbres acteurs (*voy.*) de l'ancienne Rome, né vraisemblablement dans le territoire de Lanuvium, d'une famille plébéïenne, était contemporain de Cicéron, qui lui accorda son amitié et ne parle de lui qu'avec admiration. Il nous reste encore du célèbre orateur un discours, où il soutient la cause du grand artiste contre C. Fannius Cherea. Pison et Sylla ne lui marquaient ni moins d'amitié ni moins d'estime ; et ces sentiments, Roscius les méritait par la pureté de ses mœurs, par son humanité, sa candeur, sa libéralité. Le sénat lui accorda une forte pension sur le trésor public. Dans son enthousiasme, Rome ne pouvait se lasser d'admirer cet excellent acteur, aussi grand tragédien que grand comique. Il excellait surtout dans l'art de la pantomime. Il mourut vers l'an 60 av. J.-C. *C. L.*

ROSCOE (Guillaume), écrivain anglais, né à Liverpool en 1752, ne doit sa réputation qu'à son érudition profonde. Ce ne fut pas sans peine que l'on put obtenir de lui, dans sa jeunesse, quelque application à l'étude. Il n'avait du goût que pour la lecture des poëtes de sa patrie. Placé plus tard chez un avocat de Liverpool, en qualité de secrétaire, il se mit à étudier le latin, le français et l'italien, et ses progrès furent rapides. A 16 ans, il publia la première production de son génie poétique, un poëme descriptif qu'il intitula *Mount pleasant*. En 1773, il fonda à Liverpool une société pour l'encouragement du dessin et de la peinture ; et quelques années après, il organisa dans la même ville une association de négociants et de manufacturiers, ayant pour but le développement des études intellectuelles. Nous ne parlerons pas d'autres institutions également remarquables que lui doit Liverpool ; mais nous ne pouvons nous dispenser de signaler la part qu'il prit à l'abolition de la traite des noirs, en attaquant avec véhémence cet horrible trafic dans un beau poëme : *The Wrongs in Africa* (*Injustices en Afrique*, 1788, 2 vol.). La révolution française trouva en lui un ardent admirateur ; il publia plusieurs chants populaires propres à rallumer dans les cœurs l'enthousiasme de la liberté. En 1797, Roscoë quitta le barreau et se fit banquier. Nommé par Liverpool son représentant au parlement, en 1806, il vota pendant le

peu de temps qu'il y siégea avec le parti de Fox. Ses opinions sur la réforme font le sujet d'une lettre qu'il adressa, en 1811, à lord Brougham. Des entreprises malheureuses entraînèrent, cinq ans plus tard, la ruine de sa maison de banque, et le forcèrent à vendre sa bibliothèque, riche surtout en ouvrages historiques. Outre les poëmes cités plus haut, et quelques traités sur la jurisprudence pénale des États-Unis et de l'Angleterre, il a publié la *Vie de Laurent de Médicis, surnommé le Magnifique* (Liverpool, 1795, 2 vol. in-4°; 2e éd., 1796; trad. en franç. par Thurot, Paris, an IV [1796], 2 vol. in-8°), qu'il accompagna d'éclaircissements historiques et critiques; et *Vie et Pontificat de Léon X** (Liverp., 1805, 4 vol. in-4°; trad. en franç. par Henry, 2e éd., Paris, 1813, 4 vol. in-8°). Ces deux ouvrages lui ont assigné une place distinguée parmi les meilleurs historiens. Roscoë mourut à Liverpool, le 30 juin 1831, dans un âge très avancé. *C. L. m.*

ROSE (bot.), *voy.* Rosier et Rosacées.

ROSE (archit.). Sous ce nom, qu'il ne faut pas confondre avec celui de rosace (*voy.*), on désigne, dans les églises ogivales, les vitraux circulaires en pierre, qui présentent des compartiments aussi nombreux que variés, et dont le vide est rempli par des verres de couleurs. C'est particulièrement au-dessus de l'entrée principale de la nef et aux extrémités du transept ou croix des églises, que se voient ces cercles rayonnants. Personne n'ignore les magiques effets de ces roses qui changent avec chaque variation de la lumière et ont offert, dans les combinaisons de leur forme, comme dans celles des sujets de peinture dont elles sont remplies, un si vaste et si poétique champ à l'imagination des artistes. L'emploi de ces croisées rondes, quoiqu'antérieur à celui qu'on en voit dans les monuments dits gothiques, n'a toutefois été développé avec une puissance d'effets aussi remarquable que dans ceux-ci. C'est surtout lorsque leur exposition se trouve combinée avec le lever et le coucher du soleil, que rien ne saurait égaler le prestige des impressions religieuses que produisent les mille brillantes et mystiques images que ces roses enchâssent. Le torrent de rayons colorés qui se projette alors sur les parois des basiliques, semble les envelopper d'autant de murailles construites en pierres précieuses.

Du reste, on aurait tort de croire que l'effet de ces roses, comme offrant une très heureuse combinaison de formes architecturales avec l'emploi des verres de couleurs, ne puisse être également obtenu, d'une manière analogue, dans l'art moderne, sans l'introduction de compartiments caractéristiques de l'architecture ogivale. Nous sommes certain du contraire, et des exemples déjà existants ou qui doivent surgir de notre époque le prouveront. Ils condamneront, comme la raison le fait depuis longtemps, la reproduction absolue d'un art qui fut et qui est digne d'admiration, parce qu'il appartient à son époque, mais qui, aujourd'hui, réduit à ne produire que des copies d'un temps éloigné de 5 à 6 siècles, ne peut plus être qu'un mensonge regrettable. J. H.

ROSE DES ALPES, *voy.* Rhododendron.

ROSEAU (*arundo phragmites*, L.), graminée commune dans les étangs, les marécages et autres localités aquatiques; on la distingue facilement de la plupart des autres graminées indigènes, à ses tiges élancées et à la largeur de ses feuilles. Cette plante est assez importante sous plusieurs rapports. Ses longues racines traçantes consolident la vase et les rivages; on les emploie d'ailleurs à titre de remède diurétique et sudorifique. Ses tiges sont recherchées pour confectionner des nattes et divers ouvrages de vannerie, ainsi que pour la couverture des chaumières. Les jeunes feuilles fournissent un fort bon fourrage, et celles de la plante adulte s'emploient comme litière. Enfin l'on fait de petits balais d'appartement avec les panicules de fleurs.

L'espèce qu'on appelle vulgairement *roseau à quenouille*, ou *canne de Provence* (*arundo donax*, L.), ne croît pas spontanément dans le nord de la France, mais elle abonde, aux bords des eaux, dans les départements du midi. C'est de toutes les graminées d'Europe celle qui

(*) *Voy.* à la fin de l'art. de ce pape, T. XVI, p. 416.

atteint les dimensions les plus considérables; ses tiges, fortes et droites, s'élèvent jusqu'à 15 pieds et sont garnies de feuilles longues de 1 à 2 pieds, sur 2 à 3 pouces de large; l'inflorescence, qui couronne la tige, forme une large panicule étalée, allant souvent jusqu'à 2 pieds de long. Vers la fin de l'année, les tiges du roseau *donax*, bien que creuses et légères, ont une dureté considérable; dans cet état de lignification, elles servent à faire des quenouilles, des cannes, de longs manches pour pêcher à la ligne (usage auquel leur légèreté les rend très propres), des treillages, de la vannerie et toutes sortes d'autres ustensiles; elles résistent longtemps à l'action de l'air et de l'humidité. Les racines et les feuilles s'emploient aux mêmes usages que celles du roseau commun. ÉD. SP.

ROSEBECQUE (BATAILLE DE) ou ROSSBECK, 29 nov. 1382, *voy.* GAND, FLANDRE (T. XI, p. 102), ARTEVELD, et aussi BOUCHES A FEU (T. III, p. 763).

ROSÉE. On désigne par ce mot cette multitude de gouttelettes que l'on trouve souvent le matin sur les feuilles des végétaux. Ce phénomène, qu'on observe surtout en automne et au printemps, alors que les températures du jour et de la nuit offrent de si grandes différences, se manifeste sitôt que le soleil est couché: on lui donne alors le nom de *serein*. Le serein ne diffère en rien de la rosée; celle-ci se forme pendant toute la durée de la nuit, mais surtout le matin.

Aristote avait des idées peu étendues, mais justes, sur ce météore: il avait observé que la rosée ne se manifeste que pendant les nuits calmes et sereines, qu'elle est moins abondante sur les montagnes que dans les plaines, et que la *gelée blanche* n'est qu'une rosée congelée par le froid. Après Aristote, on ne trouve presque plus que des erreurs; selon les uns, c'est une pluie qui se forme dans les couches inférieures de l'atmosphère; selon les autres, c'est le produit de la perspiration des plantes. Plus tard, Le Roy de Montpellier se rapprocha davantage de la vérité en reconnaissant que les plantes se refroidissent beaucoup pendant la nuit. Mais Pictet, qui signala (en 1777), après lord Bacon et les deux Wilson toutefois, l'action exercée sur le thermomètre par la présence des nuages, consigne ce résultat dans un ouvrage de Prévost de Genève, publié en 1792, et où l'on peut lire que le rayonnement du nuage est la cause de l'ascension du thermomètre. Mais c'est au docteur Wells que l'on est redevable d'une bonne théorie de la formation de la rosée. Nous allons l'exposer en peu de mots, en relatant les principaux résultats qu'il a obtenus de ses nombreuses expériences.

La rosée ne se dépose en grandes quantités que pendant les nuits calmes et sereines: dans celles où le temps a été couvert, mais où il n'a pas fait de vent, on aperçoit encore quelques légères traces de rosée. Si, après un temps calme et serein, qui a favorisé pendant une partie de la nuit la formation de la rosée, le temps se couvre et qu'il vente, la rosée cesse de se déposer, et l'observation même apprend que celle qui avait déjà mouillé les plantes disparaît en totalité, ou du moins diminue considérablement. Quoique le vent empêche la rosée, cependant un léger mouvement de l'air favorise plutôt qu'il ne contrarie sa formation. La rosée ne se précipite point en quantités égales, quoique des nuits également calmes se suivent. On conçoit en effet que la rosée doive être en rapport avec le degré de saturation de l'air: aussi est-elle plus abondante immédiatement après la pluie qu'après plusieurs jours de sécheresse, après le règne de vents humides que lorsque des vents secs ont soufflé.

La rosée ne tombe point indistinctement sur tous les corps: sous ce rapport, l'expérience fait connaître de nombreuses variations. Ainsi, tandis qu'elle se dépose abondamment sur le verre, elle mouille à peine les métaux, surtout quand ils sont bien polis. Tous les métaux ne se comportent pas non plus de même à son égard: pendant que des miroirs de platine, de fer, d'acier, de zinc, se couvrent indistinctement d'une couche légère de rosée, des miroirs d'or, d'argent, de cuivre, d'étain, placés dans les mêmes circonstances, restent parfaitement secs. La forme même des corps fait varier les quantités de rosée dont ils se couvrent: ainsi des copeaux de bois très menus s'humectent beaucoup

plus dans un temps donné qu'un morceau de bois épais. La hauteur à laquelle les corps se trouvent dans l'atmosphère modifie encore les quantités de rosée qu'ils absorbent, de telle façon qu'ils en prennent d'autant moins qu'ils sont situés à une plus grande élévation.

Les quantités de rosée qui se précipitent sur les corps varient aussi d'après leur situation par rapport aux objets circonvoisins. Le docteur Wells a établi à ce sujet le principe suivant : « Tout ce qui tend à diminuer l'étendue de la portion du ciel qui peut être aperçue de la place que le corps occupe, diminue la quantité de rosée dont celui-ci se recouvre. » Cette proposition, dont le docteur Wells a su démontrer la force par d'ingénieuses et nombreuses expériences, peut être considérée comme exprimant une des circonstances principales de la formation de la rosée.

La manifestation de ce météore s'accompagne toujours de l'abaissement du thermomètre placé à la surface du sol, observation capitale et constante. Ainsi, pendant les nuits calmes et sereines, pendant le jour même (mais alors dans les lieux abrités des rayons du soleil et d'où l'on découvre une grande étendue du ciel), aussitôt que la température de l'atmosphère commence à baisser, celle des corps placés à la surface du sol baisse encore davantage, et des thermomètres, placés sur l'herbe courte, marquent alors de 4 à 8° de moins qu'un thermomètre élevé dans l'air de 1^{m} environ. Ce phénomène n'a plus lieu, ou du moins n'est plus aussi manifeste, si le ciel se couvre de nuages ou s'il vente. Les quantités de rosée produites sont toujours en rapport direct avec cet abaissement de la température.

La découverte du docteur Wells consiste donc dans l'observation que ce savant a faite, et qui avait échappé à ses prédécesseurs, que les corps, par un temps calme et serein, sont déjà plus froids que l'air qui les baigne, avant que la rosée ait encore mouillé leur surface. Il résulte de là que ce refroidissement est la cause et non la conséquence de la formation de la rosée; de sorte qu'on peut l'assimiler à la précipitation d'humidité qui se fait sur les parois d'un vase dans lequel on vient de verser un liquide plus froid que l'air ambiant.

C'est par les lois du rayonnement (*voy.*) que le docteur Wells explique ce refroidissement, dans une nuit calme et sereine, des corps placés à la surface du sol. « Prenons, dit-il, un petit corps qui rayonne librement le calorique et qui soit, aussi bien que l'atmosphère, à une température supérieure à 0°. Plaçons-le, par un temps calme et serein, sur un corps mauvais conducteur et qui repose lui-même sur le sol dans une plaine vaste et découverte; imaginons qu'un firmament de glace existe à une hauteur quelconque au-dessus de l'atmosphère; dans cette situation, le petit corps descendra en peu d'instants au-dessous de la température de l'air environnant. En effet, ce corps rayonne du calorique de bas en haut, sans que la sphère de glace (qui est à une température inférieure) lui restitue tout ce qu'il perd. Il n'en reçoit aussi que très peu de la terre, puisque dans notre hypothèse un mauvais conducteur l'en sépare; latéralement, il n'existe aucun corps solide ou fluide qui puisse lui rien communiquer par rayonnement ou par conductibilité. L'air seul pourrait produire quelque effet; mais, dans l'état de calme, la chaleur qui sera communiquée d'une partie de l'air à l'autre est trop petite pour qu'il soit possible d'admettre que cette cause répare entièrement les pertes du petit corps; il devra donc se refroidir et condenser la vapeur contenue dans l'air environnant. Des circonstances analogues aux précédentes ont lieu quand, par une nuit calme et sereine, la rosée se dépose sur une prairie de niveau et découverte. *Les parties supérieures de l'herbe rayonnent leur calorique vers les régions vides de l'espace et n'en reçoivent rien en échange; les parties inférieures, très peu conductrices, ne peuvent leur transmettre qu'une très petite partie de la chaleur terrestre; comme d'ailleurs elles ne reçoivent rien latéralement et très peu de chose de l'atmosphère, elles doivent se maintenir plus froides que l'air et condenser la vapeur qui y est mêlée, si toutefois celle-ci est assez abondante, eu égard à la perte de chaleur que l'herbe a éprouvée.* » M. Wells a encore

démontré par l'expérience, ce qui importait pour bien élucider toutes les conditions du phénomène, que le sol, par suite de son peu de conductibilité, fournit très peu de calorique aux corps qu'il supporte.

Nous devons maintenant facilement comprendre pourquoi l'interposition d'un corps solide entre les corps posés sur le sol et le ciel prévient le refroidissement de ces derniers. Le corps interposé, l'écran, comme on dit, dont la température doit peu différer de celle de l'air qui l'entoure, rayonne vers le sol par sa surface inférieure et compense les pertes de calorique que les corps protégés auraient éprouvées, s'il eût rayonné ces mêmes quantités de calorique vers l'espace. Les nuages tiennent lieu du corps solide interposé : ce sont d'immenses et véritables écrans, qui rayonnent en général beaucoup de calorique; c'est de cette manière qu'ils empêchent le rayonnement nocturne, ou que, du moins, ils le diminuent considérablement. Quant aux vents, ils amènent sans cesse de nouvelles couches d'air chaud qui leur restitue la totalité ou du moins une grande partie du calorique perdu par le rayonnement. A. L-D.

ROSELET, *voy.* HERMINE.

ROSEMONDE (LA BELLE), fille de lord Walter Clifford et maîtresse de Henri II Plantagenet, *voy.* HENRI II.

ROSENMULLER (ERNEST-FRÉDÉRIC-CHARLES), un des plus savants orientalistes des temps modernes, naquit à Hessberg, près de Hildburghausen, le 10 déc. 1768, et suivit à Leipzig, en 1785, son père, qui y fut appelé en qualité de pasteur. Ce père, Jean-Georges Rosenmüller, auteur des *Scholia in N.-T.* qui eurent six éditions successives (la dernière due aux soins du fils, Leipz. 1815-31, 6 vol. in-8°), était lui-même un théologien d'une haute distinction. Nommé professeur extraordinaire de langue arabe en 1795, Rosenmüller fils obtint, en 1813, la chaire de littérature orientale, et fut honoré, en 1817, par l'université de Halle du diplôme de docteur en théologie. A dater de 1820, il prit une part active à la rédaction de la *Gazette littéraire de Leipzig*. Il mourut le 17 sept. 1835. Le plus célèbre de ses nombreux ouvrages sont les *Scholia in V.-T.* (Leipz., 1788-1835, 11 parties formant 25 vol. in-8°), que l'on regarde, à juste titre, comme le répertoire le plus complet d'exégèse de l'Ancien-Testament. Il a publié lui-même un extrait de ce précieux travail sous le titre de *Scholia in V.-T. in compendium reducta* (Leipz., 1828-35, 5 vol. in-8°). Parmi ses autres écrits, on doit citer le *Manuel de la littérature de la critique biblique et de l'exégèse* (Gœtt., 1797-1800, 4 vol.), où il ne se contente pas de juger les principaux ouvrages publiés sur ces deux branches de la science théologique, mais où il en donne quelquefois d'assez longs extraits; le *Manuel d'archéologie biblique* (Leipz., 1823, 4 vol. in-8°), pour lequel il a mis à profit les descriptions les plus récentes de la Palestine et des pays circonvoisins; les *Analectes arabes* (Leipz., 1825-26, 2 vol. in-4°); une *Grammaire arabe* (1818, in-4°), rédigée d'après celle de Silvestre de Sacy. On lui doit, en outre, des éditions du *Hierozoicon* de Bochart (1793-96, 3 vol. in-4°), des *Opuscules* de Dath (1796), du traité de Lowth sur la poésie des Hébreux (1815), ainsi que quelques traductions du français et de l'anglais. *C. L.*

ROSÉOLE, *voy.* ROUGEOLE.

ROSES (GUERRE DES DEUX). On donne ce nom à la lutte sanglante des deux maisons de Lancaster et d'York (*voy.* ces noms) qui, pendant 80 ans, se disputèrent le trône d'Angleterre; et il s'explique par cette circonstance que la maison de Lancaster portait dans ses armes une rose rouge, et celle d'York une rose blanche. Après de longs troubles et de nombreux combats, la tranquillité et la puissance de l'Angleterre avaient été consolidées par les trois Édouards (*voy.*) qui se suivirent immédiatement sur le trône. Les droits des citoyens et le pouvoir royal avaient été fixés; le commerce était dans un état florissant, et la domination de l'Angleterre s'étendait sur les plus belles provinces de la France. Mais la guerre des deux Roses, qui éclata après la mort d'Édouard III, ravit à l'Angleterre tous ces avantages. Richard II d'York, successeur d'Édouard III, fut privé du trône et de la vie par Henri IV

(*voy.* ces noms et les suivants) de Lancaster, dont les descendants régnèrent jusqu'en 1461. Ce fut le signal de la guerre. Henri VI, de la maison de Lancaster, fut chassé et mis à mort en 1471 par son ambitieux cousin Édouard IV d'York. A la mort de ce dernier, en 1483, son fils âgé de 12 ans, Édouard V, lui succéda, mais il fut dépouillé par son oncle, Richard de Glocester, qui le fit enfermer dans la Tour avec son frère, et se fit couronner sous le nom de Richard III. Cette guerre atroce, qui coûta la vie à 60 personnes de la famille royale et à plus de la moitié de la noblesse, eut enfin un terme lorsque Henri de Richmond, de la maison de Lancaster-Tudor, eut défait, en 1485, le cruel Richard III à la bataille de Bosworth, et, par son mariage avec Élisabeth d'York en 1486, eut réuni les deux familles ennemies. Cependant l'agitation continua jusqu'au règne de Henri VIII, où surgirent d'autres causes de troubles. Cette guerre priva l'Angleterre de toutes ses possessions en France, Calais excepté, et plongea la nation dans un état voisin de la barbarie. Les paysans seuls y gagnèrent par l'abolition du servage. *C. L.*

ROSETTE, corruption de *Raschid* ou *Reschid*, ville de la Basse-Égypte, dont on connaît la fameuse inscription. Nous en avons parlé aux art. HIÉROGLYPHES, T. XIV, p. 23, et BILINGUE; ajoutons seulement que le monde savant vient de recevoir d'Égypte la nouvelle inattendue qu'un second exemplaire de cette inscription, tout-à-fait intacte, aurait été trouvé à Méroé.

ROSIER, genre considéré par A.-L. de Jussieu comme type de la famille des rosacées (*voy.*). Les rosiers sont des arbrisseaux ordinairement armés d'aiguillons ou de soies roides; à feuilles alternes pennées (composées de 3, 5 ou 7 folioles dentelées, les paires opposées), accompagnées de stipules en général adhérentes au pétiole; à fleurs grandes, régulières, terminales, tantôt solitaires, tantôt disposées en corymbe. Le caractère principal du genre consiste en ce que les pistils libres et inadhérents sont insérés sur toute la paroi interne du tube du calice, qui les recouvre en entier et qui est resserré à son orifice. Les pétales, au nombre de cinq dans l'état normal de la fleur, sont, comme l'on sait, très multipliés dans la plupart des variétés de culture appelée vulgairement *à fleurs doubles*.

La vogue justement acquise dont jouissent ces élégants arbustes à titre de plantes d'agrément, n'est rien moins que moderne, car de tout temps la qualification incontestée de *reine des fleurs* a été accordée à certaines roses; et sans contredit il n'est aucune fleur qui ait été célébrée autant par les poëtes, ou qui compte un plus grand nombre d'amateurs. Toutefois, les roses n'appartiennent pas exclusivement au domaine des poëtes et des fleuristes: l'art en extrait diverses préparations cosmétiques ou pharmaceutiques; les pétales de roses sont astringents et purgatifs; les fruits de quelques espèces servent à faire des confitures. L'*eau de roses*, pour la première fois mentionnée par Avicenne au XI^e^ siècle, fut probablement connue de temps immémorial dans l'Inde. La découverte de l'*essence de roses* est due à une singulière circonstance, si l'on en croit le P. Catron, auteur de l'histoire du Mogol. Un canal, rapporte-t-il, avait été rempli d'eau de roses, pour servir à une promenade en bateau de la princesse Nourmahal; la chaleur du soleil ayant dégagé de l'eau de roses l'huile essentielle qu'elle contient, on vit cette dernière substance flotter à la surface du canal.

On multiplie les rosiers de graines, de boutures, de couchage, de drageons, d'éclats, et principalement de greffes sur l'*églantier* commun (*rosa canina*, L.) et l'églantier odorant (*rosa rubiginosa*, L.): aussi ces deux espèces (*voy.* l'art.) sont-elles devenues l'objet d'une culture particulière, les individus sauvages ne pouvant suffire à la consommation des fleuristes. Les greffes se font en fente ou en écusson, à œil dormant de même qu'à œil poussant. Certaines espèces et variétés ne prospèrent pourtant que franches de pied. Les graines doivent être confiées au sol dès leur maturité, ou bien, lorsqu'on ne les sème qu'au printemps suivant, il faut les faire tremper pendant 24 heures dans de l'eau tiède. La plupart des rosiers s'accommodent de toute sorte de sol;

mais leurs fleurs se développent en plus grande abondance dans une terre franche, légère, amendée de temps à autre avec du terreau végétal. On se procure des rosiers en fleurs au milieu de l'hiver, en les plaçant en pots dans une serre, ou sur une couche sans châssis : le *rosier de Damas* et le *pompon* sont les espèces qui se prêtent le mieux à ce traitement.

Les variétés presque innombrables qu'on cultive aujourd'hui dans les jardins se rapportent pourtant la plupart à un nombre assez limité d'espèces dont nous allons signaler les plus notables.

L'un des rosiers le plus généralement répandus dans les jardins est celui qu'on appelle vulgairement *cent-feuilles* (*rosa centifolia*, L.). Les catalogues des fleuristes en énumèrent plus de 150 variétés, au nombre desquelles se trouvent : les *roses mousseuses*, remarquables en ce que leurs calices et pédoncules sont garnis d'un duvet rameux et verdâtre, qui ressemble en quelque sorte à une mousse; les *rosiers pompons*, qui ne s'élèvent guère à plus de 1 pied, et dont la fleur est tout-à-fait mignonne; la *rose anémone*, la *rose œillet*, la *rose de Hollande*, la *rose de Belgique*, etc. Le rosier cent-feuilles croît spontanément dans les forêts du Caucase. C'est cette espèce qui se cultive souvent en grand, notamment aux environs de Paris, pour la consommation des pharmaciens, des liquoristes et des parfumeurs. On présume que la fameuse *rose de Pæstum* appartenait aussi à cette espèce.

Le *rosier de Damas* (*rosa Damascena*, Mill.) ne diffère guère du rosier cent-feuilles, si ce n'est qu'il fleurit une seconde fois vers la fin de l'été, ce qui lui a valu les noms de *rosier bifère*, *rosier des quatre saisons* et *rosier de tous les mois*.

Le *rosier de Provins* (*rosa Gallica*, L.), dont les variétés sont encore plus nombreuses que celles du rosier cent-feuilles, n'est pas moins recherché que ce dernier par les horticulteurs. Ses fleurs, connues en pharmaceutique sous le nom de *roses rouges*, font la base de plusieurs préparations astringentes fort usitées en thérapeutique, telles que la *conserve de roses*, le *miel rosat*, le *sucre rosat* et le *vinaigre de roses*; le parfum qu'exhalent ces roses à l'état frais, devient plus fort et plus agréable par la dessiccation.

La *rose blanche* (*rosa alba*, L.), fournit aussi plusieurs variétés très estimées des amateurs.

Le *rosier du Bengale* (nom impropre, car l'espèce *rosa semperflorens*, Ronv., est originaire de Chine), facilement reconnaissable à son feuillage lisse et coriace, se recommande surtout par la longue durée de sa floraison.

La *rose capucine* ou *rose ponceau* (*rosa punicea*, Mill.), et la *rose jaune* (*rosa lutea*, Mill.) se font remarquer par leurs couleurs; mais loin d'exhaler le parfum qui rend leurs congénères si agréables, elles ont une odeur de punaise.

Le *rosier cannelle* (nom dû à la couleur de son écorce), ou *rosier du Saint-Sacrement*, ou *rosier de mai* (*rosa majalis*, L.) est recherché pour ses fleurs précoces, et fréquemment planté dans les bosquets ou en haies. ÉD. SP.

ROSIÈRE. C'est le nom qu'on donne à la jeune fille qui, en certains endroits, obtient le prix de vertu et de sagesse, consistant en une couronne de roses. Selon la tradition, cette fête annuelle fut instituée par S. Médard, en 535, dans le village de Salency, près de Noyon, et la première rosière fut la sœur même du prélat. Au milieu du siècle dernier, à l'époque où la cour donnait le scandaleux spectacle du libertinage et de la corruption, ces utiles institutions se multiplièrent : Surêne, Neuilly en Bourgogne, Canon, près de Caen, et d'autres villages de la Normandie surtout, eurent une fête de la rosière. Ces établissements, qui avaient trouvé des imitateurs jusque dans les pays étrangers, périrent pendant la révolution, mais on les a rétablis depuis dans quelques communes. X.

ROSNY, village de l'arrond. de Mantes (Seine-et-Oise), *voy.* SULLY.

ROSS (JOHN), capitaine de la marine royale britannique, que deux expéditions dans les mers polaires arctiques, en 1818 et en 1829, ont rendu célèbre, et qui a contribué, par ses découvertes, à reculer les bornes des connaissances géographiques dans ces régions. Chargé, par son

gouvernement, de chercher le passage, toujours vainement tenté par les navigateurs, entre l'océan Atlantique et l'océan Pacifique, par le nord-ouest de l'Amérique, à travers le détroit de Davis, la mer de Baffin, la mer polaire Arctique, et le détroit de Bering (*voy.* ces noms), le capitaine Ross mit à la voile pour son premier voyage, en été 1818, avec deux bâtiments, *l'Isabelle* et *l'Alexandre*. Il arriva, au mois d'août, à la hauteur du Grœnland, en explora d'abord le littoral occidental, entre 74° 30′ et 77° 40′ de lat. N., puis le littoral septentrional, dans l'angle nord-est de la mer de Baffin, dont il atteignit ainsi l'extrême limite septentrionale. Il donna le nom de *Hautes-Terres arctiques* à cette nouvelle côte. Empêché, par les glaces, de pousser plus avant, il ne put, au retour, explorer qu'imparfaitement le Lancastersund (74° 30′), le détroit de Cumberland (63°) et la baie Répulse, au nord de la mer d'Hudson; car il n'atteignit ces parages qu'au commencement d'octobre, et dut s'estimer heureux d'y échapper aux glaces. La relation de cette première expédition du capitaine Ross fut, peu de temps après, publiée sous le titre de *Voyage of discovery for the purpose of exploring Baffins bai*, etc. (Londres, 1819; trad. en franç. par Defauconpret, dans l'ouvrage intitulé : *Voyage vers le pôle arctique*, Paris, 1819, in-8°). Pour compléter les découvertes que le courageux marin n'avait pu poursuivre, le gouvernement donna, en 1819, au lieutenant Parry (*voy.*), qui avait accompagné Ross, la mission de tenter une seconde exploration de la baie de Baffin.

Le capitaine Ross résolut encore d'entreprendre, en 1829, à ses propres frais, et avec la participation de ses amis, d'après un plan qu'il avait conçu et s'était tracé lui-même, son second voyage vers le pôle arctique. Il quitta l'Angleterre le 22 mai, avec le bateau à vapeur *la Victoire*, pourvu de vivres pour 3 ans. Conformément à son but d'explorer la côte septentrionale de l'Amérique dans la direction de l'ouest, il s'avança dans le Lancastersund et pénétra ensuite, malgré des périls inouïs, vers le sud-ouest de ce canal, dans la passe du Prince-Régent, où la découverte du golfe de Bouthia, autre mer intérieure à plusieurs issues, sur laquelle s'ouvre cette passe, couronna son audace. Cette mer est comprise entre l'extrémité nord-ouest de l'archipel de Baffin-Parry, l'île Coekburn et la presqu'île Melville d'un côté, et le groupe de Bouthia du côté opposé. Sur l'île principale de cet archipel, il trouva le pôle magnétique boréal. Après avoir déjà séjourné trois hivers dans ces régions d'éternels frimas, il perdit son navire en mai 1832; il continua son voyage sur des chaloupes, luttant, avec une énergie et une constance admirables, contre mille souffrances et mille dangers. Il eut encore à passer un quatrième hiver dans cette terrible situation, jusqu'à ce qu'un navire de Hull vint enfin délivrer les voyageurs, qui abordèrent en Angleterre le 2 oct. 1833. Inquiète du sort du capitaine Ross, la Société britannique de géographie avait, dès le 7 févr. précédent, envoyé à sa recherche le capitaine Back, qui, de Montréal, dans le Canada, pénétra, par terre, vers le nord, jusqu'au lac des Esclaves, et ajouta également quelques nouvelles découvertes à celles qui venaient d'être faites. Le second voyage de Ross a été publié sous ce titre : *Narrative of a second voyage in search of a north-west passage*, etc.; la trad. franç. est aussi intitulée *Relation du second voyage fait à la recherche d'un passage au nord-ouest, par sir John Ross..., et de sa résidence dans les régions arctiques, pendant les années 1829 à 1833; contenant le rapport du capitaine de la marine royale, sir James-Clark Ross, et les observations relatives à la découverte du pôle Nord :* ouvrage traduit, sous les yeux de l'auteur, par A.-J.-B. Defauconpret (Paris, 1835, 2 vol. in-8°).

CH. V.

ROSSBACH (BATAILLE DE), gagnée, le 5 nov. 1757, par Frédéric II, roi de Prusse, sur l'armée impériale réunie à un corps français commandé par le prince de Soubise (*voy.* ROHAN et *guerre de* SEPT-ANS). Rossbach est un village situé entre Weissenfels et Mersebourg, dans la province prussienne de Saxe.

ROSSIGNOL (*motacilla luscinia*). Ce petit passereau dont le brillant et

mélodieux ramage charme nos oreilles pendant les belles nuits d'été, est rangé par les ornithologistes dans le genre fauvette (*voy.*). Son plumage ne répond pas à l'éclat de sa voix : c'est une modeste robe d'un brun roussâtre en dessus, gris pâle en dessous. Chaque année, il nous arrive avec le printemps, et s'enfonce dans les taillis épais pour y construire son nid. Le mâle chante pendant que la femelle couve ses œufs ; mais dès que les petits sont éclos, il se tait, sa voix se perd même, et il ne lui reste plus qu'un cri rauque et désagréable. La femelle fait jusqu'à trois pontes par année. Le père et la mère également occupés de l'éducation de leurs petits, leur dégorgent la nourriture. Vers la fin de septembre, ils se dirigent vers les climats méridionaux. Les Grecs, pour lesquels le chant de cet oiseau était déjà l'objet d'une admiration particulière, l'appelèrent *philomelos* (au féminin ; *voy.* PHILOMÈLE) ; les Latins lui substituèrent le nom de *luscinia*, d'où l'on paraît avoir tiré ceux de *lusciniol* et de *rossignol*. Il y aurait quelque témérité à vouloir décrire, après Pline, après notre Buffon surtout, les inflexions si variées, les modulations si brillantes de ce chantre mélodieux ; quelle description d'ailleurs peut donner une idée du charme qu'on éprouve à l'entendre par une belle nuit d'été, dans ce calme universel de la nature, et lorsque tout semble faire silence pour l'entendre ! Le rossignol chante même en cage où de barbares amateurs l'emprisonnent quelquefois, poussant la cruauté jusqu'à priver de la vue le petit chanteur, afin qu'il s'abandonne sans distraction aucune à ses inspirations musicales. C. S-TE.

ROSSINI (JOACHIM), le plus célèbre des compositeurs dramatiques du XIX^e^ siècle, est né à Pesaro, petite ville des états Romains, le 29 février 1792. Son père, Joseph Rossini, jouait du cor et de la trompette ; sa mère remplissait les seconds rôles, et les deux époux parcouraient ensemble les petites villes d'Italie où l'on monte des opéras à l'occasion des foires. Ils s'établirent enfin à Bologne où leur fils commença ses études musicales sous un certain Prinetti ; mais ses leçons dégoûtèrent l'élève âgé seulement de 10 ans, et sa dissipation était telle alors que son père, voyant qu'à la prodigieuse vivacité de son esprit ne s'unissait aucun goût pour l'étude de la musique, le mit en apprentissage chez un forgeron ; il conduisait ses amis voir Joachim rougir le fer et battre l'enclume : cette humiliation produisit l'effet le plus salutaire, l'enfant promit de s'appliquer désormais à l'étude, et son éducation fut confiée à Angelo Tesei qui lui enseigna le chant et le piano ; il étudia l'accompagnement, c'est-à-dire la lecture de la basse chiffrée sous Louis Palmerini, et enfin le contrepoint sous le P. Mattei. Sa facilité naturelle était si grande qu'il apprit sans maître plusieurs instruments dont il jouait assez bien pour exécuter toute musique ordinaire. La nécessité d'aider sa famille fit que le jeune Rossini tira de bonne heure parti de son talent. D'abord, comme il possédait une belle voix de soprano, il chanta quelque temps dans les églises et dans les concerts de Bologne ; puis, à l'âge de 14 à 15 ans, il parcourut diverses villes de la Romagne, tenant le piano à l'orchestre des divers théâtres où jouait la troupe à laquelle il était attaché ainsi que son père. De retour à Bologne, Rossini joignit aux leçons du P. Mattei un exercice qui, pratiqué par un artiste aussi intelligent, ne pouvait manquer de produire les plus heureux fruits : il mit en partition grand nombre de quatuors et de symphonies de Haydn et de Mozart, et la seule idée de ce travail, exécuté sur des compositions alors encore peu appréciées en Italie, prouve l'excellence de son jugement et explique en partie la révolution introduite par lui dans le système dramatico-musical. Il lut aussi beaucoup de compositions de divers âges et, quand il faisait de la musique avec ses compagnons, il notait soigneusement les passages dont le ton ou la modulation le frappaient.

Son premier ouvrage marquant fut une cantate intitulée *Pianto d'armonia per la morte d'Orfeo*, qui lui valut un prix au lycée de Bologne ; il avait alors environ 16 ans. Il composait en même temps une symphonie, des quatuors, et dans les tournées qu'il faisait en province, toujours en qualité de *maître au clavecin*, il écrivait des airs que l'on

intercalait dans les opéras représentés. Cependant son plus ardent désir était de composer en entier un ouvrage dramatique, et il obtint, par l'entremise de quelques personnages distingués qui lui portaient intérêt, un libretto intitulé *La Cambiale di matrimonio*, qui fut joué à Venise, au théâtre *San-Mosè*, pendant l'automne de 1810, avec ce que l'on appelle un succès d'encouragement. De retour à Bologne, Rossini donna *l'Equivoco stravagante* qui ne fut pas reçu favorablement. *Demetrio e Polibio*, représenté à Rome, était un pastiche formé des airs de la première jeunesse de Rossini ; cependant cet ouvrage fut bien accueilli : un admirable quatuor semblait au reste révéler la destinée future de l'artiste. L'année 1812, dans laquelle Rossini atteignit sa 20^{e} année, offre cinq opéras nouveaux représentés à Venise, Ferrare et Milan : *l'Inganno felice* et *la Pietra del paragone* ont conservé quelque réputation ; *la Scala di seta* et *l'Occasione fà il ladro* sont oubliés, mais plusieurs airs de *Ciro in Babilonia* ont été reproduits dans d'autres opéras de l'auteur. Cette grande fécondité contribua sans doute à faire obtenir au compositeur l'exemption de la conscription à une époque où pareille faveur était rare. Ces ouvrages furent suivis de quelques *farse* ou pièces en un acte. Enfin parurent à Venise *Tancredi* et *l'Italiana in Algieri* (1813), où la première *manière* de Rossini se trouva fixée, et l'on put dès lors prévoir la révolution prochaine du théâtre lyrique italien (*voy.* MUSIQUE, T. XVIII, p. 309). De ce moment, Rossini n'eut plus de rivaux sur les scènes de la péninsule et ne tarda pas à y rencontrer des imitateurs.

Dans *Tancredi*, premier opéra-seria qu'il ait écrit, le compositeur avait montré une grande noblesse de style unie à toutes les grâces de l'imagination et à une richesse d'instrumentation dont les compositions des auteurs les plus réputés de l'époque semblaient n'offrir que les simples éléments ; une autre chose non moins nouvelle, c'était la continuité de l'intérêt qui ne se ralentissait pas un instant à mesure que les scènes se succédaient, qualité bien rare alors même dans les ouvrages les plus applaudis où apparaissaient toujours quelques morceaux faibles. Même mérite dans *l'Italiana*, ouvrage d'un genre absolument opposé et dans lequel la verve de gaîté bouffonne est poussée au plus haut degré. L'année suivante (1814), Rossini donna *il Turco in Italia*, délicieux pendant du précédent ouvrage : ces deux pièces du genre *bouffe* proprement dit, aujourd'hui à peu près abandonné, lui assurèrent la première place. La même année parut *Aureliano in Palmira*, travail assez faible comparativement à ce qui le précède et le suit. L'auteur n'avait point encore écrit pour les théâtres de Naples ; et l'opinion du public de cette ville, d'où étaient sortis tant d'illustres compositeurs, se préparait à être d'autant plus sévère à l'égard du musicien novateur, qu'un compositeur des plus attachés aux anciens principes, Nicolas Zingarelli, tenait encore le sceptre de l'art en même temps que la direction du collége de musique. On avait reproché à Rossini d'être incorrect et de n'offrir qu'une harmonie éblouissante, mais superficielle : il répondit à cette critique par *l'Elisabetta*.

Les deux années qui suivirent (1816 et 1817) furent les plus fécondes de la brillante carrière de l'artiste : il donna durant ce temps sept opéras, parmi lesquels on compte *il Barbiere di Siviglia*, *Otello*, *la Cenerentola* et *la Gazza ladra*, immortels chefs-d'œuvre qui portèrent dans toute l'Europe le nom et la gloire de leur auteur. On voudrait pouvoir analyser ces beaux ouvrages et indiquer quelques-unes des innombrables beautés, des trésors inépuisables d'imagination que l'auteur y prodigue, des créations les plus neuves, les plus profondes, les plus spirituelles, toujours soutenues par le goût le plus pur et les habitudes pratiques les mieux entendues. *Le Barbier de Séville*, représenté pour la 1re fois à Rome, fut d'abord mal reçu ; mais à la 2^{e} représentation le succès ne fut plus contesté, et ceux qui croyaient que l'on devait s'en tenir à la musique déjà composée par Païsiello sur les mêmes paroles, durent réprimer leurs murmures. A Paris, où cette admirable composition, si pleine de vivacité et de chaleur, avait réussi dès l'origine, de vieux amateurs exigèrent la remise de

l'ouvrage de Païsiello, afin que l'on pût établir la comparaison : le triomphe du nouveau maître ne fut pas un instant douteux. Outre l'expression la plus sublime et la plus dramatique des sentiments d'amour, de jalousie, de fureur, qui se remarque à chaque moment dans *Otello*, ouvrage écrit d'enthousiasme d'un bout à l'autre, cet opéra offrait, en Italie, une nouveauté, savoir : l'abandon complet du récitatif simple pour le récitatif accompagné, à la manière de Gluck, où l'orchestre vient continuellement appuyer, expliquer, développer l'expression du chant. Dans *la Gazza ladra* (1817), l'auteur semble avoir posé les dernières bornes du système d'innovation qu'il avait adopté et qui constitue sa première manière. Parmi les ouvrages qui vinrent plus tard, et que nous ne pouvons tous citer, l'on remarque *Mosè* (1818), où l'auteur s'adresse à la science pour obtenir des inspirations dignes des simples et grandioses idées de la Bible; *la Donna del Lago*, où la couleur locale se montre avec tant de bonheur; enfin *Semiramide*, écrite pour Venise en 1823: dans cette dernière pièce, Rossini adopte un style plein de largeur et d'élévation, il tire d'immenses ressources de combinaisons tout-à-fait nouvelles, qu'il imagine dans la disposition des parties d'orchestre. En rapprochant son travail de ce qu'il a fait précédemment, on y reconnaît véritablement un nouveau style et une nouvelle transformation, que caractérise par-dessus tout la maturité et l'expérience acquise. *Semiramide* fut le dernier ouvrage que Rossini écrivit en Italie.

Avant de parler de ceux qu'il composa pour la France et des circonstances qui l'amenèrent en ce pays, disons un mot de sa vie jusqu'à l'époque à laquelle nous sommes arrivés. Pendant toute sa jeunesse, son existence fut fort joyeuse et fort dissipée; mais il ne cessa jamais d'être exact à envoyer à ses parents une partie de l'argent qu'il gagnait. En 1815, il contracta un engagement avec Barbaja, directeur des théâtres lyriques de Naples et qui fournissait en outre des troupes à plusieurs villes d'Italie : Rossini devait, moyennant 12,000 fr. environ, écrire chaque année deux ouvrages; il fixa sa résidence dans la capitale des Deux-Siciles. Il avait déjà fait quelques économies et il trouva une excellente occasion d'augmenter le bien-être de sa position en épousant Isabelle Colbran. Cette cantatrice avait beaucoup fait parler d'elle et de plus d'une manière; mais elle apportait à son époux, de dix ans plus jeune qu'elle, une belle fortune que la réputation dont elle jouissait et l'union contractée avec le premier compositeur de l'époque ne pouvaient qu'accroître. Ayant terminé son engagement avec Barbaja, Rossini se rendit à Vienne (1822) avec sa femme pour y mettre en scène sa *Zelmira* qui obtint un brillant succès. Rentré en Italie, il écrivit comme on l'a vu la *Semiramide* et contracta un engagement avec le directeur du théâtre Italien de Londres, où il se rendit au printemps de 1823. A son passage par Paris, il fut convenu qu'à son retour d'Angleterre il prendrait la direction du Théâtre-Italien.

Son séjour à Londres où il passa 5 mois lui rapporta environ 250,000 fr., malgré la faillite du théâtre, qui fut compensée pour lui par une somme de 50,000 fr. offerte par une réunion de membres du parlement. Il avait commencé un opéra dont le premier acte seul fut écrit et qui est demeuré, dit-on, dans les archives du théâtre. Il ne fit donc autre chose que de diriger des concerts, accompagner au piano et même donner quelques leçons dont il est permis de douter que ses riches élèves aient beaucoup profité.

La place de directeur du Théâtre-Italien de Paris convenait peu à Rossini. Le grand compositeur n'avait aucune des qualités nécessaires pour diriger un théâtre où il n'était pas intéressé; pendant sa direction, il ne composa que la petite pièce de circonstance *Il Viaggio à Reims*, dont plusieurs morceaux ont été reproduits dans le *Comte Ory*, et ne se donna pas même la peine de recruter des chanteurs : aussi ce théâtre qui avait prospéré avant lui fut-il bientôt voisin de sa ruine. Il cessa donc ses fonctions et fut nommé intendant général de la musique de chant du roi et inspecteur général du chant en France, véritables sinécures qui lui procuraient sans aucune obligation, un traitement annuel de 20,000 fr. Ces prodi-

galités enrichirent le plus grand artiste de l'époque et ont produit *Guillaume Tell*, le plus étonnant, sans contredit, de ses ouvrages. Rossini avait préludé à cette création magnifique en arrangeant pour la scène française les opéras de *Mosè* et *Maometo*, dans lesquels il avait ajouté plusieurs morceaux aussi neufs que vigoureusement conçus ; dans *Guillaume Tell*, il devint tout-à-fait compositeur français, mais en unissant à l'expression dramatique, si prisée en France, toute la richesse mélodique des Italiens, en même temps que son harmonie offrait la science la plus profonde sous les formes les plus gracieuses et les plus abondantes. Ce qui surprend le plus à l'examen de cette belle partition, c'est que tout y est absolument neuf; l'auteur s'y montre sans cesse différent de lui-même comme de tous les autres compositeurs ; chaque morceau est marqué au coin du génie le plus inventif, de l'expérience la plus consommée, du goût le plus pur. *Guillaume Tell* eut en outre le mérite d'achever la réforme du chant au théâtre de l'Opéra. Rossini avait terminé à l'âge de 37 ans cet ouvrage qui est le dernier sorti de sa plume féconde, à l'exception de plusieurs morceaux d'un *Stabat* publié en 1841, et qui a donné lieu à de nombreux procès.

Le compositeur lui-même avait dû en soutenir un contre la liquidation de la liste civile; lorsque la révolution de juillet eut renversé l'ancien gouvernement, la plupart des emplois dépendant de la maison du roi ayant été supprimés, il réclama la pension à laquelle les précautions qu'il avait su prendre lui donnaient des droits. Les contestations se prolongèrent longtemps, et Rossini continua d'habiter Paris, associé dans l'entreprise du Théâtre-Italien, et intéressé dans quantité de bonnes affaires par MM. Aguado et Rothschild. Il fit un voyage en Espagne, et se rendit ensuite à Milan ; puis, sa santé commençant à s'altérer, il retourna se fixer à Bologne d'où il ne s'est plus éloigné que pour aller passer à Naples quelques mois lors de la mort de son père en 1839, et l'année dernière (1843) pour venir à Paris se faire traiter d'une maladie cruelle, mais moins dangereuse qu'il n'avait cru ; il est retourné dans le pays de ses études musicales, sinon entièrement guéri, au moins grandement soulagé.

Rossini paraît s'être malheureusement promis de ne plus écrire. Le motif qu'il donne de son silence est qu'après *Guillaume Tell*, un succès de plus n'ajouterait rien à sa renommée, et qu'une chute pourrait y porter atteinte. Peut-être cependant eût-il encore trouvé, dans la pratique d'un art qui a fait sa gloire, une douce ressource contre l'ennui qui, au milieu des honneurs et de la plus brillante fortune qu'ait jamais faite un artiste, est quelquefois venu l'assaillir, surtout depuis que l'état de sa santé a dû l'éloigner des habitudes de plaisirs qu'il avait contractées. Comment s'imaginer d'ailleurs que le novateur hardi, l'homme qui a su à plusieurs reprises transformer son talent, n'ait point été guidé par les vues les plus élevées? Quoi qu'il en soit, il a lancé la mélodie dans des routes nouvelles et changé tout le système lyrico-dramatique des Italiens en appelant l'orchestre à concourir à l'intérêt qui, précédemment, se portait uniquement sur la partie vocale. En renforçant la partie des instruments, il leur a d'abord donné uniquement des fragments mélodiques à exécuter; puis, à mesure que son talent a pris de l'aplomb et qu'il a travaillé plus à loisir, l'harmonie proprement dite a augmenté d'importance, les mélodies sont devenues plus larges, l'imagination a été moins vagabonde, et l'auteur s'est montré de plus en plus difficile sur le choix des idées, en même temps qu'il recherchait davantage la nouveauté des effets. Mais un mérite bien remarquable, selon nous, c'est qu'en trouvant des formes mélodiques inconnues avant lui, le compositeur ne s'est jamais écarté des nobles habitudes de son pays; jamais il n'a imposé aux voix ces cris, ces éclats insensés que l'on appelle de l'expression et qui sont aussi contraires au bon goût et au bon sens qu'aux voix elles-mêmes : sous ce rapport, personne n'a surpassé Rossini, et il est permis de craindre qu'il ne soit le dernier qui ait conservé la tradition des doctrines de l'ancienne école d'Italie.

L'œuvre de Rossini se compose : 1° de 40 opéras, dont un quart environ sont des

ouvrages de premier ordre; il n'en est guère parmi les autres qui n'offrent des parties plus ou moins remarquables et souvent en grand nombre; la gravure a plusieurs fois reproduit ses chefs-d'œuvre sous toutes les formes, et ils ont donné lieu à une foule de compositions secondaires; 2° de 8 grandes cantates, la plupart dans le style de théâtre : on peut y joindre deux hymnes patriotiques, composés l'un à Bologne en 1815, l'autre à Naples en 1820; 3° d'une symphonie pour orchestre et de quatuors, ouvrages de la jeunesse de l'auteur, qui ont été publiés contre son gré; 4° de 12 mélodies intitulées *Soirées musicales*, gravées à Milan et à Paris, 5° de deux messes inédites, composées l'une à Naples vers 1820, l'autre en France à la campagne du banquier Aguado; 6° enfin, d'un *Stabat Mater* qui n'a jamais été exécuté à l'église, mais à Paris au Théâtre-Italien, et en Italie dans divers concerts.

Rossini a reçu des décorations de plusieurs souverains, il n'a jamais porté que le ruban de la Légion-d'Honneur; membre de quantité d'Académies et Sociétés philharmoniques, son titre d'associé étranger de l'Institut de France est le seul dont il parle quelquefois. Nous n'indiquerons pas ici les biographies de Rossini : nous savons de lui-même que le public doit en tenir peu de compte, ainsi que d'une foule d'anecdotes écartées à dessein de cette courte notice. J. A. DE L.

ROSSO (LE), ou *maître* ROUX, un des fondateurs de l'école de peinture française, mort en 1541, *voy.* FRANÇAISE (*école*), T. XI, p. 432, PRIMATICE et FONTAINEBLEAU.

ROSTAMIDES (DYNASTIE DES), *voy.* KHALIFAT et FATIMIDES.

ROSTOCK, *voy.* MECKLENBOURG-SCHWERIN.

ROSTOF, ville de district très ancienne du gouvernement russe de Iaroslavl, siége d'un archevêché, et autrefois le chef-lieu d'une principauté qui fut réunie, dans le XV^e^ siècle, à la grande-principauté de Moscou. D'après une publication officielle de 1842, la ville de Rostof n'a plus aujourd'hui que 7,858 habitants. Ses foires sont célèbres.

Les princes de Rostof étaient issus de la maison de Rurik; il en existe encore plusieurs branches, les *Chtchépine-Rostofskii*, les *Kassatkine-Rostofskii* et les *Labanof-Rostofskii*, tous investis du titre de prince (*voy.* KNIAZ).

Parmi elles, celle des princes Labanof (on écrit en russe Lobanof) mérite une mention particulière : plusieurs de ses membres se sont fait un nom soit dans la politique soit dans les lettres. Tel fut le prince DMITRI IVANOVITCH, qui, après s'être élevé dans l'armée russe jusqu'au grade de général en chef de l'infanterie, fut ministre de la justice, de 1817 à 1827, et se distingua par son intégrité et son amour de la vérité. Il mourut à Saint-Pétersbourg, le 7 juillet 1838. Comme homme de lettres, nous citerons le prince ALEXANDRE IAKOVLÉVITCH, né en 1788, général-major russe, mais qui habite le plus souvent Paris. Outre sa belle collection de cartes, qui fait aujourd'hui partie de l'état-major-général de Saint-Pétersbourg et qu'il a lui-même décrite dans un gros vol. imprimé chez F. Didot (*Catalogue des cartes géographiques, topographiques et marines de la bibliothèque du P. Alexandre Labanoff de Rostoff*, Paris, 1823, in-8°), il s'est fait connaître par ses recherches intéressantes sur divers points de l'histoire de Russie et par ses efforts soutenus pour retrouver, autant que possible, la correspondance de la reine Marie Stuart. Après avoir publié d'abord des *Lettres inédites* de cette princesse, accompagnées de diverses dépêches et instructions (Paris, 1839, in-8°), il en fait imprimer dans ce moment une collection beaucoup plus complète, en 4 vol. in-8°, laquelle ne peut manquer d'offrir à l'histoire des matériaux nouveaux et authentiques, en même temps qu'elle satisfera la curiosité qui s'attache naturellement à une femme si aimable et à une si éclatante infortune. S.

ROSTOPTCHINE (FOEDOR VASSILIÉVITCH, comte), gouverneur général de Moscou en 1812, était né, le 12 mars 1765, d'une ancienne famille russe qui, avant lui, n'avait pas joué un rôle bien important. Il entra comme lieutenant dans la garde impériale, et partit quelque temps après pour voyager à l'étranger. La protection de Roumantsof lui fit parcourir rapidement l'échelle des grades

militaires jusqu'aux plus élevés. Favori de Paul Ier et de son ministre des affaires étrangères, il fut comblé d'honneurs par lui, et obtint, en 1799, le titre de comte. Mais il tomba ensuite en disgrâce, et ne fut plus employé. L'empereur Alexandre le nomma gouverneur général de Moscou, et dans ce poste il acquit une haute célébrité lors de l'expédition française, en 1812. On lui a attribué l'incendie de cette seconde capitale de l'empire (*voy.* l'art.), les uns en le blâmant sévèrement, les autres en l'élevant aux nues et en le comparant aux plus fameux héros de tous les siècles. Il s'en est défendu, un peu tardivement, dans une brochure publiée à Paris, en 1823, sous ce titre *La vérité sur l'incendie de Moscou* (3 feuilles in-8°); mais ses dénégations n'ont trouvé aucune créance, et, en Russie même, l'opinion publique le désigne comme le véritable auteur de cette catastrophe. S'il ne l'a pas ordonnée, ce n'est pas à dire qu'il y fut étranger : il connaissait sans doute les dispositions de la populace, et n'ignorait pas quel parti on pouvait tirer de ses passions même ignobles. En 1814, le général comte Rostoptchine accompagna Alexandre au congrès de Vienne; en 1817, il vint s'établir à Paris, où il passa plusieurs années, et où il maria sa fille avec un petit-fils du comte de Ségur, ambassadeur de France à la cour de Saint-Pétersbourg. Il mourut dans cette dernière ville, le 30 janv. 1826, peu de temps après son retour dans sa patrie. Homme d'esprit et de finesse, on lui attribue des *Mémoires écrits en dix minutes*, et renfermés dans moins de dix pages, mais fort spirituels: un bibliophile russe les a fait imprimer (à 300 exempl. numérotés), Paris, 1839. *Voir* sur lui Domergue, *Histoire de la Russie pendant l'invasion française*, Paris, 1831, 2 vol. in-8°. *C. L. m.*

ROSTRES, ou tribune aux harangues, ainsi nommée des éperons de navires (*rostrum*, bec), dont elle offrait l'image. *Voy.* Forum.

Les mots colonne, couronne *rostrale*, ont la même étymologie. Les colonnes rostrales sont hérissées de part et d'autres de rostres ou d'éperons de navires; la première connue fut élevée en l'honneur de Duilius (*voy.*); il en existe de nos jours dans plusieurs villes, par exemple à Saint-Pétersbourg, en avant du bel édifice de la Bourse. Pour les couronnes rostrales, *voy.* Couronne.

ROTANG, *voy.* Palmier.

ROTATION, mouvement circulaire en forme de roue (*rota*). Pour la signification de ce mot en agriculture, *voy.* Assolement et Jachère.

ROTE (*rota romana*), *voy.* Romaines (*chambre et chancellerie*).

ROTHENBOURG, jadis une branche de la maison de Hesse, éteinte dans les mâles depuis 1834. Elle a pris son nom d'une ville de la Basse-Hesse (électorale), sur la Fulde, où l'on voit encore le château de résidence.

ROTHSCHILD (maison de). Le fondateur de cette célèbre maison de banque, Mayer-Anselme Rothschild, naquit, en 1743, à Francfort-sur-le-Mein, de parents juifs sans fortune. Il n'avait que 11 ans lorsque la mort les lui enleva. Destiné à l'état de rabbin, le jeune Rothschild fut placé à l'académie spéciale de Fürth; mais il ne tarda pas à suivre une autre direction, et, après une absence de trois ans, il retourna dans sa ville natale, où, tout en cultivant la numismatique pour laquelle il avait un goût prononcé, il se familiarisa avec la comptabilité et les autres branches de la science commerciale. Un banquier de Hanovre lui offrit une place qu'il accepta; mais après quelques années de séjour en cette ville, il revint à Francfort, s'y maria, et avec un petit capital, fruit de ses économies, commença quelques affaires de peu d'importance. Bientôt sa ponctualité, son infatigable activité, jointes à une loyauté parfaite, inspirèrent la confiance. Il fut chargé d'affaires importantes, et son crédit grandit avec sa fortune. Ce fut au point que déjà, dans les années 1802 et 1803, il put entreprendre de négocier pour le Danemark deux emprunts montant ensemble à 20 millions de fr. Mais ce qui, plus que tout le reste, lui permit de donner à ses opérations financières l'extension prodigieuse qu'elles ont prises, et qui rendit le nom de Rothschild européen, ce fut la bienveillance qu'eut pour lui l'électeur de Hesse. Dès 1801, ce prince (alors land-

grave), qui avait eu l'occasion de reconnaître en lui un commerçant consciencieux et habile, l'avait nommé agent de sa cour, et, en 1806, lorsque l'invasion des armées françaises l'obligea de fuir loin de ses états, il lui laissa le soin de sauver sa fortune particulière, qui s'élevait à plusieurs millions de florins. Rothschild s'acquitta de cette honorable mission au péril de sa vie et au prix de nombreux sacrifices; la noble conduite qu'il tint en cette circonstance, la haute probité dont il fit preuve, non moins que l'empressement qu'il mit à secourir ses concitoyens dans ces temps malheureux, lui valurent l'estime générale. Aussi, en 1810, le prince-primat ayant accordé aux israélites, avec la liberté du culte, la jouissance des droits civils et politiques, Rothschild fut nommé membre du collége électoral de Francfort. Il mourut dans cette ville, en 1812, laissant 10 enfants dont 5 fils, qui continuèrent les affaires de banque de leur père.

L'aîné, Anselme, né le 12 juin 1772, resta le chef de la maison de Francfort-sur-le-Mein; Salomon, né le 9 sept. 1774, s'établit à Vienne; Nathan-Mayer, né le 16 sept. 1777, fonda, en 1798, à Manchester un comptoir, qu'il transféra cinq ans après à Londres : son coup d'œil prompt et sûr, sa rare aptitude, lui gagnèrent en peu de temps l'estime et l'amitié des hommes politiques les plus remarquables de l'Angleterre; il acquit bientôt une grande influence à l'échiquier et à la banque. Le gouvernement anglais n'a pas encore oublié l'immense service qu'il lui rendit dans la crise de 1813, en lui continuant un concours que les banquiers anglais eux-mêmes lui refusaient, et en s'associant complétement à sa fortune. Sans doute, à la signature de la paix, Nathan Rothschild aurait pu prétendre aux plus magnifiques récompenses, mais sa modestie lui faisait fuir les honneurs avec autant de soin que d'autres en mettent à les rechercher. Tout au plus consentit-il à accepter, en 1820, le titre de consul d'Autriche, et, en 1822, celui de consul général. Il mourut à Francfort, le 28 juill. 1836, avec la réputation méritée de premier banquier de l'Europe. Son fils aîné, Lionel, l'a remplacé à la tête de la maison de Londres. Le 4e des frères Rothschild, Charles, né le 24 avril 1788, réside, depuis 1821, tantôt à Francfort et tantôt à Naples, où il a établi une maison. Enfin le 5e, James, né le 15 mai 1792, a fixé, depuis 1812, son séjour à Paris. Il a épousé la fille de son frère Salomon, femme aimable et très estimée dans la société parisienne. L'union la plus intime n'a pas cessé de régner entre les cinq frères. Ils se sont fait un devoir sacré d'obéir aux dernières volontés de leur père, qui, en mourant, leur avait recommandé par-dessus tout de vivre dans la plus parfaite concorde, et l'on ne saurait douter que cet accord n'ait puissamment contribué à élever la maison Rothschild au rang qu'elle occupe dans le monde commercial.

Ce qui n'y a pas moins contribué, c'est la loyauté et la prudente hardiesse de ses opérations financières. Lorsque l'électeur de Hesse rentra dans ses états, en 1813, les frères Rothschild offrirent non-seulement de lui restituer les sommes qu'il avait confiées à leur père, mais encore de lui en payer les intérêts. L'électeur, étonné de tant de bonne foi et de désintéressement*, leur abandonna pendant plusieurs années encore le maniement de ses fonds, et leur facilita ainsi l'entreprise de spéculations sur une large échelle. A dater de cette époque, les Rothschild se sont trouvés en relation avec la plupart des gouvernements européens, qui ont souvent négocié avec eux des emprunts dont le chiffre total s'élève à près de 6 milliards**. Presque tous les souverains aussi leur ont donné des témoignages d'estime, de confiance ou de gratitude. En 1813, le roi de Prusse leur conféra le titre de conseillers privés de commerce. L'empereur d'Autriche les anoblit en 1815, et leur décerna la baronnie en 1822. Le grand-duc de Hesse les nomma, en 1820, membres de son conseil privé des finances. Ils sont ou étaient tous les cinq che-

(*) Il savait que la fortune de Mayer-Anselme Rothschild avait été engloutie dans l'invasion française, et, convaincu que les fonds qu'il avait recommandés à ses soins, avaient eu le même sort, il ne paraît même pas qu'il se soit donné la peine de prendre à ce sujet des informations.

(**) Dès 1832, les intérêts annuels qui leur revenaient personnellement de ces emprunts représentaient un capital de 545 millions.

valiers de plusieurs ordres étrangers. Le baron James, consul général de l'Autriche à Paris (depuis 1822) et l'un des personnages les plus considérables de la France, où il est mêlé à toutes les grandes affaires financières, a obtenu dernièrement la croix de grand-officier de la Légion-d'Honneur. Nous avons déjà dit qu'à sa mort, Nathan était également consul général d'Autriche à Londres, dignité dans laquelle son fils Lionel lui a succédé. Depuis 1820, Anselme, l'aîné des cinq frères, est consul et banquier de la cour de Bavière, et un autre Anselme, fils de Salomon de Rothschild, né en 1806, a obtenu à Francfort, en 1836, le titre de consul général de l'Autriche. Tous ses succès, la maison Rothschild les doit en grande partie à l'union, à la solidarité étroite qui a toujours existé entre ses membres, jointe à une intelligence admirable des combinaisons de banque; c'est ainsi qu'elle s'est élevée à un degré de puissance qui a influé plus d'une fois, on ne saurait le nier, sur la marche des événements politiques. Depuis la mort du chef de la famille, toute proposition, de quelque côté qu'elle soit venue, a été l'objet de délibérations communes. Toute opération importante a été exécutée d'après un plan mûrement délibéré, et les profits répartis également entre les cinq maisons qui ont couru des chances égales. Malgré l'éloignement, leurs affaires marchent avec une régularité parfaite. Cet éloignement même leur est fort utile, chacun d'eux se trouvant ainsi instruit de tout ce qui peut survenir d'important sur les principales places de l'Europe et influer sur l'opération qu'ils ont en vue. Il faut d'ailleurs reconnaître que la confiance sans bornes qu'on leur accorde a été méritée de leur part par la fidélité avec laquelle ils remplissent leurs engagements, par les conditions modérées des emprunts dont ils se chargent, par le soin qu'ils mettent à rendre, autant que possible, leurs opérations indépendantes des jeux du hasard, enfin par la sévère probité qui préside à toutes leurs opérations.

A l'exemple de la veuve de son chef, qui vit encore à Francfort dans une simplicité de mœurs plus assortie à son humble fortune primitive qu'à son opulence actuelle, cette famille est restée fidèle au culte de ses pères : aussi exerce-t-elle la plus haute influence dans la communauté israélite des villes respectives habitées par ses membres. *C. L. m.*

ROTIFÈRES, ordre de zoophytes (*voy.*) de la classe des microzoaires ou infusoires (*voy.*), et dans le corps gélatineux desquels on distingue une bouche et un tube intestinal. La bouche est armée de *cirrhes*, appendices très mobiles qu'ils rentrent à volonté, et dont ils se servent pour attirer les animalcules microscopiques dont ils se nourrissent. Leur corps, de forme allongée, se termine par une queue, à l'aide de laquelle ils se fixent aux corps sur lesquels ils veulent reposer. Ces infusoires nagent avec une rapidité extrême. Ils pondent des œufs ovalaires. Leur nom vient de ce que leurs cirrhes produisent par leurs vibrations l'image de deux petites roues tournant avec rapidité sur leur axe. D'autres animalcules du même ordre méritent d'être cités, à raison de l'espèce de carapace dont leur corps est recouvert, comme chez les crustacés ; on les nomme *brachions*. C. S-te.

ROTROU (Jean), né à Dreux, en 1609, n'est guère connu que par son théâtre et par sa mort héroïque. On sait que sa famille était distinguée, et quelques mémoires du temps font croire que sa jeunesse se passa dans les plaisirs et dans la production, facile pour son génie, de tragi-comédies, de comédies et de tragédies. Il paraît que sa passion pour le jeu lui imposa plus d'une servitude qu'eût déclinée la noblesse de son caractère. Associé aux auteurs qui travaillaient aux pièces de Richelieu, Rotrou, plus jeune que P. Corneille, mais connu par des succès prématurés, se lia intimement avec le futur auteur du *Cid*. Ses idées de réformes dramatiques furent tellement goûtées de Corneille, que celui-ci proclama toute sa vie ce qu'il lui devait, en l'appelant son *père*. Cependant, en réalité, Corneille a plus fait pour Rotrou que Rotrou pour Corneille. L'un, en voulant purger le théâtre d'une grossière licence, tomba souvent dans les défauts de ses contemporains : son principal mérite fut de pressentir de meilleures voies pour l'art et de juger féconde l'imitation des anciens.

L'autre exécuta ce qu'il conçut, et c'est après *Horace*, *Cinna*, *Rodogune*, que fut composée la tragédie de *Venceslas*. Cette pièce (1647), dont le style doit offenser les lecteurs délicats accoutumés aux vers de Racine, est le chef-d'œuvre de Rotrou. Il est peu de rôles plus beaux et plus dramatiques que celui de Ladislas, dont Voltaire s'est évidemment inspiré pour son Vendôme. *Cosroès* (1649) a des beautés du premier ordre, entre autres l'exposition; mais on peut douter que l'auteur ait donné toute sa mesure. Pensionné de Louis XIII, travaillant, comme Corneille, en province, Rotrou était lieutenant particulier au bailliage de Dreux, assesseur criminel et commissaire examinateur au même comté. Une maladie épidémique vient fondre tout à coup sur la petite ville du poëte; ses concitoyens meurent ou fuient; ses amis et son frère le pressent de s'éloigner; il leur écrit pour la dernière fois : « Le salut de mes concitoyens m'est confié; j'en réponds à ma patrie : je ne trahirai ni l'honneur ni ma conscience. Ce n'est pas que le péril où je me trouve ne soit grand, puisque, au moment où je vous écris, on sonne pour la 22e personne qui est morte aujourd'hui. Ce sera pour moi quand il plaira à Dieu... » Et trois jours après, le 28 juin 1650, il mourut victime de son dévouement : il avait 40 ans et quelques mois.

On ne peut ranger Rotrou parmi les grands maîtres : sa langue est trop informe, et il se laisse aller trop à sa facilité d'imitation; mais il appartient à l'histoire du théâtre français par ses nobles efforts à le tirer du chaos et par une œuvre qui ne saurait périr. Souvent il emprunta ses sujets aux nations modernes, surtout aux Espagnols; parfois aussi, traducteur des anciens, il fit goûter leurs beautés à des spectateurs qu'il préparait à recevoir les imitations plus heureuses et surtout plus originales des Racine et des Molière. Les pièces isolées de Rotrou sont fort difficiles à réunir; mais une édition en 5 vol. in-8°, publiée par M. Viollet Le Duc en 1820, comble une lacune de nos bibliothèques. Cette édition, à peu près complète, renferme 17 tragi-comédies : *l'Hypocondriaque*, *Cléagenor et Doristée*, *Les occasions perdues*, *L'heureuse Constance*, *L'heureux naufrage*, *la Céliane*, *la Pèlerine amoureuse*, *Agésilan de Colchos*, *L'innocente infidélité*, *Amélie*, *Les deux pucelles*, *Laure persécutée*, *Iphigénie en Aulide*, *Bélisaire*, *Célie*, *don Bernard de Cabrère*, *don Lope de Cardone*; 7 tragédies : *Hercule mourant*, *Antigone*, *Crisante*, *Saint-Genest*, *Venceslas*, *Cosroès*, *L'illustre amazone*; 12 comédies : *la Bague de l'oubli*, *la Diane*, *les Ménechmes*, *la Célimène*, *la belle Alphrède*, *le Filandre*, *Clorinde*, *les Sosies*, *les Captifs*, *Clarice*, *la Sœur*, *Florimonde*. Chacune de ces pièces est en 5 actes et en vers. En contestant à Rotrou *L'illustre amazone*, on lui attribue une demi-douzaine d'autres ouvrages dramatiques, sans que sa réputation gagne ou perde à l'opinion qui l'en fait auteur. *La mort de Rotrou* fut proposée pour sujet du prix de poésie, qui fut décerné en 1811 à Millevoye par la seconde classe de l'Institut.

J. T-v-s.

ROTTECK (Charles-Venceslas de), homme parlementaire célèbre, et longtemps professeur de droit à l'université de Fribourg (Bade), naquit dans cette ville le 18 juillet 1775. Il était fils d'une Française et de Ch.-A. Rodecker, directeur de la faculté de médecine de cette même université, et médecin primaire (*protomedicus*) des provinces rhénanes de l'Autriche, qui fut anobli et changea son nom. Après avoir fait dans sa ville natale de bonnes études en jurisprudence, le jeune Charles de Rotteck y reçut, en 1797, le bonnet de docteur, et, l'année suivante, il fut nommé à la chaire d'histoire. Des voyages en Autriche, en France, en Suisse et en Italie étendirent ses connaissances et imprimèrent en même temps à son génie ce cachet de profondeur et d'indépendance qui se manifeste dans ses ouvrages. Nommé conseiller de cour, en 1816, par le grand-duc de Bade, il obtint, en 1817, le diplôme de membre de l'Académie des sciences de Munich, et, en 1818, il descendit de sa chaire de professeur d'histoire pour monter dans celle du droit naturel et des sciences politiques. La chaleur avec laquelle il défendit l'existence de l'université de Fribourg, et la part qu'il eut ainsi à sa conservation, le firent

choisir par elle pour son représentant dans la première chambre des États du Grand-Duché, lorsque la constitution y fut proclamée en 1819. Rotteck fut, à la Chambre des députés, l'un des partisans les plus zélés et les plus ardents d'un régime constitutionnel sincère, et du développement progressif de toutes les libertés. Il ne fut point réélu en 1825; mais, de 1830 à 1840, il siégea parmi les représentants du peuple dans la seconde chambre, et ne cessa de réclamer des réformes politiques, luttant contre l'influence de la diète fédérale et contre toute tendance rétrograde, prenant chaudement parti pour tout acte d'indépendance et de liberté. En 1831, il fut choisi, avec M. Duttlinger (*voy.*), pour vice-président de la Chambre, ce qui atteste l'estime dont il y jouissait. Il défendit, entre autres, ainsi que M. Ch.-Th. Welcker, la liberté de la presse dans la session de 1831. Mais, plus il devenait cher aux libéraux, plus il se faisait d'ennemis parmi les aristocrates. La part qu'il prit à la fondation du journal *Der Freisinnige* (le Libéral), paraissant à Fribourg, et les accusations de tendances démagogiques que ses ennemis lui prodiguèrent, eurent pour résultats, en 1832, époque de réaction en Allemagne, la réorganisation de l'université de cette ville, et la mise à la retraite des professeurs Rotteck et Welcker. Le journal fut supprimé; Rotteck, déclaré incapable de diriger aucune publication périodique pendant cinq ans, dut même renoncer à la direction des *Annales politiques générales*, recueil publié par la librairie Cotta, et dont il s'était chargé en 1830. L'intérêt qu'on lui témoigna de tous côtés le dédommagea de ces persécutions. La ville de Fribourg le choisit pour bourguemestre; mais le gouvernement refusa de sanctionner cette élection, et la ville l'ayant élu une seconde fois, Rotteck refusa lui-même d'accepter l'honneur qu'elle lui faisait. Cependant le gouvernement badois finit par se réconcilier avec un homme si honorable à tous égards, quoique peut-être manquant parfois de prudence et de mesure. Rotteck venait d'être réintégré dans sa chaire, lorsqu'il mourut, le 26 nov. 1840, regretté de ses concitoyens et de toute l'Allemagne libérale. Il était, depuis peu, membre correspondant de l'Institut de France (Acad. des sciences morales et politiques).

L'idée directrice de Ch. de Rotteck, dans toute son activité, était celle du triomphe du droit rationnel sur le droit historique; en d'autres termes, l'idée de l'émancipation politique des peuples et de leur droit à l'autonomie et à la liberté. De même que l'était sa vie entière, ses ouvrages sont empreints de ces principes. Le principal de tous est l'*Histoire universelle*, remarquable par une grande clarté et par un esprit pratique assez rares en Allemagne : aussi eut-elle un très grand nombre d'éditions (Frib., 1813-27, 9 vol.; 11^e^ éd., 1835, 3 vol.). Il en a été publié un abrégé à Stuttgart, en 4 vol., 1830-34. Cet abrégé populaire a également obtenu un immense succès; il a été trad. en franç. par S. Gunzer (Carlsruhe et Paris, 1833-36, 4 vol. in-8°). Rotteck a publié, en outre, toujours en langue allemande, un *Musée historique pour tous les états* (Stuttg., 1828, 3 vol.); un *Manuel du droit naturel et des sciences politiques* (1829-30, 2 vol.); un *Recueil d'opuscules historiques et politiques* (1829-30, 3 vol.); et un *Manuel d'économie politique* (1835). En 1836, il avait commencé, avec son collègue M. Welcker, la publication d'une encyclopédie spéciale pour le droit public et constitutionnel, sous le titre de *Staats-Lexikon*, ouvrage savant et utile, mais où l'on pourrait désirer plus d'ensemble, d'ordre et de clarté. Il prit une part active à cette publication jusqu'au t. IX, où elle resta abandonnée à la direction unique de M. Welcker. Ce savant y a inséré une notice fort étendue sur son ami et collègue, un peu sous la forme apologétique. On possède plusieurs autres notices biographiques sur Ch. de Rotteck : la principale est celle que son fils, M. Hermann de Rotteck, a placée à la suite des *OEuvres posthumes* de son père, 5 vol. in-8°. S.

ROTTEN-BOROUGHS, *voy.* Bourgs-Pourris.

ROTTERDAM, ville de 80,000 âmes, sur la droite de la Meuse, la seconde du royaume des Pays-Bas, l'une des plus commerçantes de l'Europe et centre d'une grande navigation à la vapeur. *Voy.* Hollande.

ROTULE, *voy.* Genou.

ROTURE. Sous l'ancien régime, on désignait par ce nom l'état ou la condition d'une personne qui n'est pas noble, d'un bien appartenant à des *roturiers*. On fait venir ce mot de *ruptura*, qui s'employait dans la basse latinité pour la culture de la terre; on l'appliqua aux personnes non nobles, parce qu'elles étaient surtout employées à ce travail. Toute terre tenue en roture payait un cens: c'était la marque caractéristique de cette sorte de tenure. Dans la plupart des coutumes, l'aîné n'avait point de préciput sur ces sortes de biens. Aujourd'hui, il n'y a plus de distinction en France entre les personnes autrefois dites nobles (*voy.* Noblesse) et celles qui n'ont ni particule nobiliaire ni titre: tous les citoyens sont légalement égaux, et le mot injurieux de roture n'a plus de sens. Z.

ROUBLE, monnaie russe dont le nom est dérivé du verbe *roubith*, couper, parce que, dit-on, c'était un coupon levé sur le lingot. Quelques auteurs expliquent le mot *roubli*, qui est un pluriel, et qui peut signifier bords crénelés, par les entailles qu'on y faisait ou par les morceaux de bois au moyen desquels on comptait plus anciennement. On se servit longtemps en Russie de monnaies étrangères, notamment de thalers ou demi-thalers d'Empire, qu'on frappait aux armes russes. L'unité monétaire nationale était alors la *grivna*. Les premiers roubles furent de forme ovale. D'après les chroniqueurs, on en monnaya déjà sous le règne de Vassili Dimitriévitch, en 1409. Mais ils ne devinrent monnaie courante (encore fût-ce pour peu de temps seulement) que sous Alexis Mikhaïlovitch, qui en fit frapper à Moscou, en 1654. Le rouble ne prit définitivement place dans la circulation qu'à partir de 1704.

Il y avait autrefois des roubles d'or et des roubles d'argent; mais les premiers furent remplacés, sous le règne de Catherine II, par les *impériales*, pièces valant 10 roubles en argent, et par les *demi-impériales*, pièces de 5 roubles. Depuis, il y eut aussi des roubles *en papier* ou en assignations de banque. On en émit, en 1768, pour une somme de 40 millions. Ce papier était alors au numéraire comme 105 est à 100. Mais des émissions multipliées le dépréciè-rent au point qu'il tomba jusqu'à la valeur de 26 kopeks en argent. Vers 1810, il y en avait en circulation pour près de 600 millions. Néanmoins, le rouble en papier était alors regardé comme la principale unité monétaire; et ce fut seulement en 1839 qu'on introduisit, à cet égard, un nouvel ordre de choses. En vertu du manifeste du $\frac{1}{13}$ juillet de cette année, le rouble en argent devint la principale monnaie courante de l'empire, et les assignations de banque ne durent plus être considérées que comme signe représentatif auxiliaire. Il fut décidé, en même temps, que ce papier aurait un cours *constant et invariable* au taux de 3 roubles 50 kopeks en argent.

Le rouble en argent vaut 4 fr. 01 c. Son poids légal est de 24.011 gr.; son titre de 0.750. Il est frappé aux armes russes, sans effigie. Il se divise en 100 kopeks (*voy.*) argent, valant chacun près de 4 kopeks en cuivre; outre cette monnaie, d'une valeur bien supérieure à son cours, il y a pour subdivisions des pièces d'argent de 20, de 10 et de 5 kopeks argent.

En 1828, on a aussi frappé en platine des pièces de 3 roubles en argent; et depuis, des pièces de 3, de 6 et de 12 roubles argent. Cependant cette monnaie est toujours restée facultative; et comme elle n'a pas trouvé faveur, on n'a pas donné suite au désir que l'on aurait eu de la multiplier davantage. S.

ROUCOUYER, *voy.* Rocou.

ROUE, machine simple d'un grand usage dans la mécanique, et composée d'un corps rond, ordinairement plat, de bois, de métal ou autre matière, et mobile sur un axe ou *essieu* (*voy.*). On distingue deux sortes de roues: les unes tournant sans se déplacer autour d'un axe, comme les poulies (*voy.*) simples, ou avec leur axe fixe au centre, dont les pivots (*voy.*) se meuvent librement dans des trous servant d'appui, telles que les roues d'horloge, de moulin, et d'une foule de machines composées dans lesquelles elles reçoivent et transmettent le mouvement au moyen de certaines parties saillantes qu'on réserve ou qu'on

ajoute à leur circonférence, et qui reçoivent les noms de *dents* (*voy.* ENGRENAGE, PIGNON), *chevilles*, *vannes*, etc.; les autres, roulant sur leur circonférence, emportent leur centre ou essieu, sur lequel elles tournent, dans une direction parallèle au plan qu'elles parcourent : telles sont les roues des voitures, des manéges, etc.

On nomme *roues hydrauliques* des roues de la première espèce mues par une eau courante et destinées à transmettre le mouvement à une machine quelconque. Pour recevoir la percussion de l'eau, leur circonférence est garnie ou de palettes, qu'on nomme *aubes*, ou de cavités, qu'on nomme *auges*. Ces aubes ou ces auges, frappées par le liquide qui les entraîne, font tourner la roue ainsi que son axe, lequel communique le mouvement au moyen d'engrenages. La forme de ces aubes ou auges varie suivant que le liquide percuteur tombe sur le haut de la roue, ou la frappe à sa partie inférieure ou à sa partie moyenne, de côté, ou bien encore que le mouvement lui est seulement imprimé par le courant. Les *turbines* sont formées d'une roue hydraulique horizontale tournant sur un axe vertical. L. L.

ROUE (SUPPLICE DE LA). On n'est pas d'accord sur l'origine de ce supplice. Cujas, entre autres, prétend qu'il était inconnu aux anciens, et Furgault, au contraire, dans son *Dictionnaire d'antiquités*, dit qu'il remonte à un âge très reculé. D'autres en attribuent l'invention à l'empereur Commode. Quelques-uns croient qu'il fut infligé pour la première fois aux assassins du comte de Flandre, sous le règne de Louis VI, dit le Gros; ou bien enfin, la roue aurait été le dernier supplice subi par Rodolphe de Wœrth, condamné à mort pour attentat contre l'empereur Albert I^er^, pendant la guerre qu'il faisait aux Suisses. Cet infâme supplice, qui n'est pas encore aboli dans la législation de plusieurs peuples étrangers, même d'une haute civilisation, ne fut légalement institué en France que sous François I^er^. Par un édit du 4 févr. 1534, ce prince ordonna de l'appliquer aux voleurs de grands chemins et de maisons habitées : « Les bras, disait cet édit, leur seront brisés et rompus en deux endroits, tant haut que bas, avec les reins, jambes et cuisses, et mis sur une roue haute plantée et élevée, le visage contre le ciel, où ils demeureront vivants pour y faire pénitence, tant et si longuement qu'il plaira à notre Seigneur les y laisser. » Le supplicié était en effet couché sur quatre soliveaux assemblés en X, les pieds et les bras assujettis par des cordes; le bourreau le *rompait*, c'est-à-dire qu'il lui brisait les os à coup de barre, et le corps, ainsi disloqué, était porté sur la roue et plié en rond. Dans d'autres pays, c'est avec la roue même qu'on lui rompait les os. Henri II étendit l'application de cette peine aux assassins. La raison publique se souleva contre ce supplice horrible, que les magistrats mitigeaient quelquefois en ordonnant l'étranglement du patient après qu'on l'aurait rompu; et la révolution fit cesser en France tous ces actes de barbarie inutile sanctionnés par les lois. L. L.

ROUÉ. Ce nom, emprunté à l'homme puni du supplice de la roue, devint, sous la Régence, une dénomination des séducteurs, des petits-maîtres, des *lions* de cette époque licencieuse. Ce fut d'abord celle des compagnons de débauche de Philippe d'Orléans (*voy.* ce nom, T. XVIII, p. 783), puis de tous les libertins du grand monde. On dit que, traversant la place de Grève, en 1719, un jeune seigneur dans l'ivresse fut insulté par un criminel que l'on suppliciait sur la roue. « Ami, lui dit le jeune homme, être roué ne dispense pas d'être honnête. » Ce mot fit fortune à la cour, et l'on s'empressa d'être poli, tout en étant roué par la débauche ou digne de la roue par des actions infâmes. Le titre d'*aimable roué* appartient au jargon du grand monde. Les Broglie, les Brancas, les Canillac, les Biron, les Richelieu, se distinguèrent parmi les plus cyniques. Le Luxembourg, qu'habitait la duchesse de Berry, fille du régent, était l'un des théâtres les plus ordinaires de leurs orgies. « Vers l'heure du souper, dit Duclos, il (Philippe d'Orléans) se renfermait avec ses maîtresses, quelquefois des filles d'opéra ou autres de pareille étoffe, et dix ou douze hommes de son intimité, qu'il appelait tout uniment ses *roués*... Là ré-

gnait la licence la plus effrénée; les ordures, les impiétés, étaient le fond et l'assaisonnement de tous les propos, jusqu'à ce que l'ivresse complète mît les convives hors d'état de parler et de s'entendre. Ceux qui pouvaient encore marcher se retiraient; l'on emportait les autres : et tous les jours se ressemblaient. » Quoique passé de mode, *roué* est encore d'usage, ainsi que *rouerie* pour l'action d'un roué. L'emploi de ces mots s'est même étendu, et l'on a des roués et des roueries en matière d'industrie et de commerce, de politique et de religion. Le mot pourra tomber, il n'en sera sans doute pas sitôt de même de la chose; une fusion s'est opérée, Robert Macaire est né : Tartufe et Rodomont ne font qu'un (*voy.* tous ces noms). J. T-v-s.

ROUEN, ancienne capitale de la Normandie, chef-lieu du département de la Seine-Inférieure (*voy.* ce mot), est situé sur la Seine, à 30 lieues au-dessus de son embouchure. On fait dériver son nom latin *Rotomagus* des deux mots celtiques *ro*, rivière, et *tomagh*, tribut, apparemment à cause du péage que les bateaux y acquittaient pour remonter le fleuve. La ville est entourée d'une ceinture de collines d'où la perspective est pleine de charme. A la vue d'une foule de maisons en bois ou en pierre avec pignon, souvent très curieusement sculpté, on reconnaît une ville du moyen-âge non encore entièrement transformée. Cependant un beau quai et plusieurs rues neuves, plus larges et mieux pavées que les anciennes, attestent les progrès de la civilisation. La ville est riche en monuments d'architecture gothique, au premier rang desquels il faut placer l'église de Saint-Ouen. Cet édifice a 416 pieds de long sur 78 de large et 100 sous clef de voûte. Du milieu s'élève une tour octogone flanquée de quatre petites tourelles qui s'y rattachent par de légers arcs-boutants. La tour se termine en une couronne ducale du plus léger travail. De l'intérieur, on voit au-dessus du portail et aux deux extrémités de la croisée ou transept des roses en vitraux d'un effet magnifique. Saint-Ouen fut commencé en 1318 et achevé seulement dans le XVI^e^ siècle. La cathédrale, quoique plus lourde, a aussi ses beautés, telles qu'un portail très noble, deux tours dont l'une s'appelait la tour *de Beurre*, parce qu'elle fut construite avec des sommes provenant de permissions de manger du beurre en carême; là se trouvait le fameux George-d'Amboise, cloche (*voy.*) énorme pesant 36,000 livres, laquelle servit à faire des canons pendant la révolution; enfin une flèche qui, brûlée en 1822 par le feu du ciel, a été reconstruite en fonte, mais n'en rappelle plus la gracieuse légèreté. On remarque encore, comme édifices dignes de l'attention des étrangers, l'église de Saint-Maclou, avec un bel escalier et des portes sculptées par J. Goujon; Saint-Gervais, Saint-Vincent, Saint-Patrice; le Palais de Justice dont la salle des Pas-Perdus, de 170 pieds sur 50, a une voûte qui représente un vaisseau renversé; les halles, surtout celle aux rouenneries, vaste local voûté, à plein cintre, ayant 272 pieds de long sur 50 de large; les *Consuls*, où se tiennent en temps pluvieux les négociants pour traiter des affaires de bourse; l'Hôtel-Dieu, le Collége royal, l'Hôtel des monnaies, l'Hôpital général, l'Hôtel du Bourgtheroude, maison très ancienne où l'on voit, sculptée sur pierre, l'entrevue de François I^er^ avec Henri VIII au Camp du Drap-d'Or; les fontaines de Lisieux, de la Grosse-Horloge, de la Crosse, de la Croix-de-Pierre, enfin celle de la Pucelle, surmontée d'une mauvaise statue de Jeanne d'Arc, mais élevée sur le lieu où l'infortunée jeune fille subit son supplice.

Rouen, qui comptait, en 1836, 92,083 hab., et en 1841 seulement 90,580, est le siége d'un archevêché ayant pour suffragants les évêques de Bayeux, Coutances, Évreux et Séez, d'une église consistoriale pour les réformés, d'une cour royale à laquelle ressortissent les tribunaux de 1^re^ instance et de commerce des dép. de l'Eure et de la Seine-Inférieure. Son hôtel des monnaies a la lettre B pour marque. Rouen a une banque particulière, une chambre de commerce, une bourse, un conseil de prud'hommes; c'est le quartier-général de la 14^e^ division militaire, le chef-lieu du 2^e^ arrondissement de la conservation forestière. Indépendamment d'une académie universitaire, avec faculté de théologie, d'une école prépa-

ratoire de médecine et de pharmacie, on y trouve des bibliothèques publiques, une galerie de tableaux, des théâtres, un jardin botanique, une société d'agriculture, un entrepôt de tabacs, de poudres, des casernes, des hospices, etc., etc.

L'industrie manufacturière est très développée à Rouen *; la spécialité de cette ville est, d'après son nom même, la *rouennerie*, c'est-à-dire les tissus de coton de toute nature; mais elle fabrique aussi la laine, et en général toutes sortes d'étoffes, dont plusieurs y sont ensuite imprimées. Ses teintureries nombreuses changent la couleur de l'eau de la petite rivière appelée Robec, qui la traverse. Rouen possède en outre des raffineries de sucre, des fonderies, des tanneries, des blanchisseries, etc. Ses confitures et sucres de pommes sont renommés. Son commerce maritime est aussi fort important, et le mouvement de son port est d'environ 4,000 navires par an, tant entrant que sortant; mais les bancs de sable, à l'embouchure de la Seine, ne laissent guère passer les navires de plus de 200 tonneaux **. Un service de bateaux à vapeur entretient une communication suivie avec le Havre d'un côté, et avec Paris ou plutôt Saint-Germain de l'autre. Un chemin de fer relie en outre Rouen à la capitale : le trajet se fait en 4 heures.

Les deux rives de la Seine communiquent par un beau pont de pierre, commencé sous le règne de Napoléon, et formé de deux parties dont le point de jonction est situé sur l'extrémité d'une île, et par un beau pont suspendu en fonte. C'est sur le milieu du pont de pierre qu'est placée la statue de Corneille, né à Rouen; un monument a aussi été élevé à un autre des enfants de cette ville, le compositeur Boïeldieu. Les faubourgs de Rouen sont Saint-Sever sur la rive gauche, et, sur la rive droite, Cauchoise, Bouvreuil, Beauvoisine, Saint-Hilaire, Martainville et Eauplet.

Chef-lieu du pays des *Caletes*, Rouen n'est point cité dans les auteurs anciens; sans doute la ville avait alors peu d'importance. S. Mellon, vers 260, en fut le premier évêque, après l'avoir convertie au christianisme. En 576, Mérovée, fils de Chilpéric, y épousa sa tante Brunehaut, et périt bientôt après par ordre de Frédégonde, qui ne put habiter Rouen à cause de l'horreur que ses crimes y excitaient. Cette ville, détruite en 841 par les Normands, devint, en 910, la résidence de Rollon, leur duc. Depuis lors, cette ville a suivi les vicissitudes de la Normandie. En 1203, Arthur de Bretagne fut assassiné dans une des tours du palais par Jean-sans-Terre, qui perdit la Normandie à la suite de son crime. Henri V d'Angleterre s'empara de Rouen, en 1417, par la trahison du gouverneur, Guy-le-Bouteillier, qui rendit ainsi inutile la valeur déployée par Alain Blanchard, capitaine des bourgeois. Le supplice de ce héros souilla les vainqueurs, qui préludaient ainsi à celui, plus honteux encore, de Jeanne d'Arc, en 1430. Charles VII, en 1449, en chassa les Anglais. Occupée par les calvinistes, la ville fut reprise peu après, en 1562, par le duc de Guise qui la laissa piller par ses soldats. Henri IV l'assiégea en 1591 : l'arrivée du duc de Parme le força à s'éloigner; mais, en 1593, la ville reconnut son autorité. Pendant les troubles de la Fronde, elle servit de retraite à Louis XIV et à la cour. En 1810, la visite de Napoléon y donna l'impulsion à plusieurs des grands travaux qui en ont déjà changé l'aspect. L. G-s.

ROUERGUE, subdivision de l'ancienne Guienne (*voy.*) se rapportant aux départements actuels de l'Aveyron et du Tarn (*voy.*). Elle se composait du comté de Rouergue (chef-lieu Rhodez), de la Haute-Marche (chef-lieu Milhaud) et de la Basse-Marche (chef-lieu Villefranche d'Albigeois).

ROUGE, *voy.* FARD.

ROUGE (MER); golfe très allongé de la mer des Indes, qui s'étend entre l'Asie et l'Afrique, depuis le détroit de Bab-el-Mandeb jusqu'à l'isthme de Suez, sur une longueur d'environ 50 lieues et une largeur qui varie de 10 à 16 lieues. On le nomme aussi *golfe Arabique*; les Hébreux l'appelaient *Bahr-Souph* ou mer des algues, plantes qui, avec des coraux

(*) *Voir* la partie de la *Statistique générale de la France*, par M. Schnitzler, intitulée *De la Création de la richesse, ou des intérêts matériels en France*, t. I^er^, p. 239 et *passim*.

(*) Voir *ibid.*, t. II, p. 342.

et des madrépores, en remplissent le fond, au point que dans quelques endroits il semble que l'on voie des prairies sous-marines. Les madrépores ont produit une quantité de récifs, et sur les côtes se prolongent des bancs considérables de ces pétrifications: aussi la navigation est-elle dangereuse dans la mer Rouge, surtout pour les grands navires européens; et il n'y a que les barques des Arabes, habitués à naviguer dans ces parages, qui puissent esquiver le danger de heurter les récifs qui ceignent souvent, comme d'un boulevard inexpugnable, le grand nombre d'îles qui y sont semées et dont la position est généralement mal indiquée sur les cartes européennes. Quant au détroit par lequel on pénètre dans cette mer, son nom arabe de *Bab-el-Mandeb* signifiant Porte de malheur ou détroit des naufrages, dit assez ce que les vaisseaux ont à redouter dans ce passage. On ne peut même pénétrer dans cette mer depuis la mi-avril jusqu'à la mi-octobre à cause de la mousson, et ce n'est que pendant l'autre mousson qui règne pendant le reste de l'année, que l'on y arrive moyennant quelques précautions. Aussi ce golfe, par lequel on pourrait communiquer rapidement de la Méditerranée avec la mer des Indes, ne peut-il guère servir à cet usage, à moins d'y naviguer à la manière des Arabes ou bien à la vapeur. On ne désespère pourtant pas de voir réussir le projet si souvent discuté du percement de l'isthme de Suez (*voy.*), ou celui du rétablissement du canal creusé par ordre du roi Ptolémée pour unir la mer Rouge au Nil, ou enfin celui d'un canal entre la mer Rouge et le lac Mengaleh. Déjà la compagnie des Indes a organisé un service de bateaux à vapeur entre Bombay et Suez, trajet qui exige 20 à 22 jours de navigation. Vers l'isthme se prolonge un petit bras du golfe désigné sous le nom de golfe de *Suez* ou *Soueys*, tandis qu'un autre petit bras, celui d'*Agabah*, se dirige vers l'est; en sorte que la presqu'île de Sinaï sépare les deux bras à l'extrémité du golfe, en formant la pointe de Ras-Mohammed devant lequel s'étend un banc de corail. La force des marées dans cette mer dépend des moussons : il est des temps où, selon l'assertion de Niebuhr, on peut traverser à pied le bras de Suez. Outre les poissons, on pêche dans cette mer du corail rouge et blanc, et des perles qui passent pour supérieures à celles du golfe Persique à cause de leur teinte rose. Aussi les tribus arabes et éthiopiennes qui vivent sur les côtes ou qui y viennent de temps en temps, subsistent-elles principalement de la pêche. Un grand nombre d'îles sont disséminées dans le golfe : tel est le petit groupe des îles Farsan, dont la principale, ayant deux ports, est habitée par des Arabes qui exportent des perles et des écailles de tortue. On remarque encore les îles de Dalae, Hassani, et l'île volcanique de Ketumbul sur la côte de l'Arabie-Déserte.

Les eaux de la mer Rouge baignent d'un côté les côtes de l'Arabie, où l'on trouve le port de Djedda et celui d'Hodeida fréquentés par les navires persans et indiens, et de l'autre, les côtes de l'Abyssinie, de la Nubie et de l'Égypte, n'ayant sur une immense étendue que les ports de Massoua et Souakin. Ce n'est que sur les côtes arabes que le commerce maritime a de l'activité; encore les Anglais s'efforcent-ils d'attirer ce commerce à Aden (*voy.*), en dehors du golfe, qu'ils occupent depuis 1838. « Le climat de la mer Rouge, dit le docteur Aubert-Roche, ancien médecin en chef au service de l'Égypte (*Revue de l'Orient*, cah. 2, Paris, 1843), est regardé comme mortel pour la race blanche. Cette mer est la seule de tout le globe où l'on ne rencontre pas un établissement, pas une maison de commerce européenne. Cependant c'est sur cette mer qu'il faut s'établir et demeurer si l'on veut profiter de la révolution commerciale qui va s'opérer. Ce ne sera pas la première fois que la race blanche tentera de s'implanter sur les côtes de la mer Rouge : les Grecs, les Romains, puis les Turcs, les Vénitiens, les Hollandais, les Français et les Anglais y ont fondé soit des établissements indépendants, soit des factoreries; les uns et les autres ont toujours fini par languir et sont retombés dans les mains des gens acclimatés et des indigènes. Au commencement de ce siècle, les Anglais ont voulu s'emparer de l'île de Socotora; la mortalité les en a

bien vite délogés. Demandez ce que déjà leur coûte la possession d'Aden depuis 5 ans : encore n'est-ce qu'à l'embouchure de la mer Rouge, car ils n'oseraient y pénétrer. Méhémet-Ali connaît tellement l'influence de ce climat sur la race blanche, qu'il a envoyé périr sur le littoral de l'Arabie toute la soldatesque indomptable des Arnautes dont il voulait se débarrasser. En 10 ans, de 18,000 il en restait 400. Il est vrai de dire que Méhémet-Ali avait eu soin de choisir les endroits les plus malsains et de les y mettre en garnison. » Cependant ce médecin croit que moyennant un régime convenable et en choisissant les points salubres des côtes, la race blanche parviendrait à y vivre aussi bien que la race éthiopienne et que la race arabe. On peut consulter sur ce golfe la *Géographie de la mer Rouge* par Rozière, la carte de D'Anville, celle de Niebuhr (*voy.*) faisant partie de son *Voyage en Arabie*, et la petite carte très soignée donnée par M. Jomard dans ses *Études géographiques et historiques sur l'Arabie* (Paris, 1839, in-8°). D-G.

ROUGE-GORGE (*sylvia rubecula*). C'est l'espèce la plus répandue et la mieux connue du genre *rubiette*. Ce joli petit passereau est gris-brun en dessus, blanc en dessous, avec la gorge et la poitrine rousses. C'est un des oiseaux les plus familiers et les plus faciles à apprivoiser. Il niche dans les bois, près de terre. Le mâle fait entendre, pendant l'incubation, un chant doux et agréablement modulé. Quelquefois cet oiseau reste dans nos contrées pendant l'hiver; il n'est pas rare alors de le voir se réfugier dans nos habitations, et nous charmer par sa gentillesse, sans être aucunement effarouché par la présence de l'homme, qui pourtant sacrifie fréquemment à sa sensualité ce petit animal, dont la chair est en effet très délicate en automne. C. S-TE.

ROUGEOLE, exanthème contagieux qui se caractérise par de petites taches rouges, légèrement élevées au-dessus du niveau de la peau, et qui, distinctes d'abord, se confondent ensuite, affectent une forme irrégulièrement semi-lunaire, et laissent entre elles de petits intervalles, où la peau conserve sa blancheur. Cet exanthème a une marche parfaitement régulière : au début, symptômes généraux variables; puis développement de phénomènes exclusivement propres à la maladie, tels que fièvre, éternuements, coryza, larmoiement, toux, etc., et qui tous annoncent une atteinte portée à l'ensemble des membranes muqueuses de l'organisme. Quand ces symptômes ont duré pendant quatre ou cinq jours, l'éruption apparaît avec les caractères que nous avons indiqués, et se montre successivement au front, au menton, au nez, à la poitrine, au tronc et aux membres. Le septième jour, l'éruption commence à pâlir; elle est complétement éteinte deux jours plus tard.

Le traitement de cette maladie est fort simple, c'est celui des exanthèmes aigus sans complication (*voy.* EXANTHÈMES, *maladies de la* PEAU). Lorsque des complications surviennent, elles doivent être combattues directement, c'est le meilleur moyen de faire reparaître l'éruption.

Un exanthème qui doit être rapproché de la rougeole, c'est la *roséole*. L'éruption qui la constitue offre une coloration plus intense que celle de la rougeole; mais elle a une durée plus courte, n'est point contagieuse et réagit d'une manière beaucoup moins marquée que la première sur les diverses muqueuses. Un régime léger, des boissons délayantes, une température modérée, constituent tout le traitement à opposer à la roséole. M.S-N.

ROUGET DE L'ISLE (JOSEPH), né à Lons-le-Saulnier, le 10 mai 1760, mort à Choisy-le-Roi, près de Paris, le 27 juin 1836. *Voy.* MARSEILLAISE.

ROUILLE, *voy.* FER, T. X, p. 654.

ROUILLE et PUCCINIE. En botanique, on nomme *rouille* (*uredo rubigo*) une sorte de cryptogame parasite dont on ne connaît pas mieux le mode de propagation que celui de la *carie* et du *charbon* (*voy.* ces mots). Il se développe sur les feuilles d'un certain nombre de plantes, notamment sur celles des céréales, se nourrit de leur sève, les rend languissantes, altère la couleur verte qui leur permettait, dans l'état normal, de réagir, en présence de la lumière, sur les agents atmosphériques, affaiblit ainsi les touffes entières et les fait parfois périr avant la maturité des grains.

La rouille a été confondue avec d'autres plantes parasites également ennemies des blés. Le professeur Henslow, dans un mémoire lu à la Société royale d'agriculture de Londres, a notamment cherché à établir que ce petit champignon, d'abord sphérique ou à peu près tel, s'allongeait en vieillissant, prenait une tige, se contractait au milieu et se transformait ainsi en *puccinie* (*puccinia graminum*) ; mais cette opinion qui fit d'abord des prosélytes, a été combattue en France par M. L. Vilmorin. Conformément aux recherches de ce jeune et excellent observateur, l'*uredo rubigo* se développe sous l'épiderme des feuilles, des balles et des grains du froment, plus rarement sur ses tiges ; elle apparaît sous forme de petites pustules orange clair, ordinairement en chapelet, disposées en lignes parallèles, contenant des globules sphériques libres ou sans pédicelles apparents et renfermant un nucleus, également sphérique, formé de granules colorés. Cette rouille commence ordinairement à se montrer vers le mois de juin ; elle dure jusqu'à la fin de juillet. Une autre espèce du même genre, à globules de teinte chocolat, arrondis dans leur jeunesse, mais elliptiques lorsqu'ils ont pris tout leur développement, se montre vers le commencement de juillet seulement.

L'accroissement de la puccinie, ajoute M. Vilmorin, est tout-à-fait différent de celui des *uredo*. Au lieu de se former comme eux sous l'épiderme, elle prend naissance dans l'épaisseur du tissu au milieu des lacunes qui séparent les faisceaux de fibres. On aperçoit d'abord une petite masse informe reconnaissable à sa couleur verte foncée qui s'étend, se couronne plus tard à sa partie externe de mamelons dorés, lesquels se font jour jusqu'à l'épiderme, soulèvent, déchirent celle-ci et se montrent enfin au dehors sous forme de capsules. Souvent un certain nombre de capsules de la puccinie n'ont pas la force de percer l'épiderme : voilà pourquoi cette plante apparaît plus abondante partout où la rouille lui a déjà frayé en quelque sorte le passage, et pourquoi l'*uredo* à globules allongés qui, par le fait de la croissance tardive, se trouve communément mêlée à la puccinie, a pu être considérée comme une transition de la rouille commune à cette dernière.

Les désastres qu'occasionne la rouille sur les blés sont considérables. L'une des causes de son apparition est l'humidité trop abondante du sol ou plutôt encore celle de l'atmosphère. Comment l'homme pourrait-il remédier à de telles dispositions ? Les anciens croyaient pouvoir les combattre par l'emploi des engrais énergiques, notamment de la colombine : *Ubi vel uligo, vel alia pestis segetum enecat, ibi columbinum stercus convenit*, dit Columelle. Malheureusement un tel remède n'est guère plus certain qu'aucun de ceux qu'on a indiqués depuis comme palliatifs : aussi le cultivateur voit-il le fléau s'étendre sans même chercher à l'empêcher. Dans ces années calamiteuses, le grain sera infiniment moins abondant, le pain moins bon, la paille moins nourrissante pour les animaux, et la litière même de moindre qualité pour le fumier. O. L. T.

ROUISSAGE, opération qui consiste à déposer, pendant un certain temps, dans l'eau, des matières textiles, telles que le lin, le chanvre, etc., afin de séparer ensuite plus parfaitement l'écorce filamenteuse de la tige ligneuse qu'elle recouvre.

ROULADE, agrément de chant formé de plusieurs inflexions de voix sur une même syllabe. Ces traits rapides se placent ordinairement dans les points d'orgue pour faire briller le talent, la souplesse d'organe du chanteur.

ROULAGE, *voy.* TRANSPORTS.

ROUM, nom oriental d'un empire qui se forma, au XI^e^ siècle, dans l'Asie-Mineure, sur les ruines de l'empire Romain, auquel il emprunta son nom, et dont il est souvent question dans l'histoire des Croisades. *Voy.* SELDJOUKIDES.

ROUMANTSOF (PIERRE ALEXANDROVITCH, comte), surnommé *Zadounaïski* (le Transdanubien), était fils d'Alexandre Ivanovitch Roumantsof, officier distingué que Pierre-le-Grand avait remarqué parmi les soldats du régiment de Préobrajensk, et qu'il avait avancé jusqu'au grade de général-major, sans cesser jamais de l'honorer de sa con-

fiance et de son estime. Après la mort du tsar, Alexandre Ivanovitch remplit de nombreuses fonctions et devint général en chef; il mourut, d'après Bergmann, le 4 mars 1749. L'impératrice Anne Ioannovna lui avait conféré le titre de comte et l'avait décoré de l'ordre de Saint-André, en récompense de ses services.

Pierre Alexandrovitch Roumantsof, né en 1730, entra fort jeune au service et parvint rapidement au grade de général. Il prit une part brillante à la bataille de Kunersdorf, en 1759, où les Russes, commandés par Soltykof, secondèrent le général autrichien Loudon; et, en 1761, il s'empara de Kolberg. Son admiration pour la supériorité militaire du roi de Prusse lui concilia l'amitié de l'empereur Pierre III, qui lui donna le commandement de l'expédition projetée contre le Holstein. Roumantsof allait se mettre en route lorsque l'infortuné monarque perdit la vie. Craignant alors que sa faveur passée ne fût pour lui une cause de disgrâce sous le règne nouveau, il donna sa démission. Mais Catherine II s'empressa de le rassurer elle-même par une lettre pleine de bonté, et le chargea du gouvernement de la Petite-Russie, organisé en 1764*. En 1769, il fut chargé du commandement du 2^{e} corps de l'armée russe dans la guerre contre les Turcs; corps qui avait pour mission de s'emparer de la forteresse de Bender et d'envahir la Bessarabie. Ayant succédé bientôt après (sept. 1769) au prince Galitsyne, comme général en chef de l'armée principale, il vainquit, le 18 juillet de l'année suivante, les Tatars de Crimée, sur la rive gauche du Prouth, dans la plaine de Kathal, et remporta, quelques jours après, sur les Turcs eux-mêmes la bataille du Kagoul, qui lui valut l'ordre militaire de Saint-Georges de 1re classe. Ces deux victoires firent tomber les villes de Kilia, Akerman, Bender, Braïla, et toute la rive gauche du Danube, en la possession des Russes. En 1771, Roumantsof s'empara de la forteresse de Giourgevo; l'année suivante, il conclut une trève qui fut suivie des conférences de Fokchany, puis, en 1773, de celles de Boukharest. Les hostilités ayant cependant recommencé, il traversa le Danube et remporta plusieurs nouveaux avantages sur les Turcs, sans pouvoir toutefois s'emparer de Silistrie. Après quelques revers, il repassa le fleuve; mais revenant bientôt sur ses pas, il alla assiéger dans son camp de Choumla le grand-visir, auquel il imposa, le 21 juillet 1774, le fameux traité de Koutchouk-Kaïnardji (*voy.*). L'impératrice reconnaissante, qui lui avait déjà conféré le grade de feld-maréchal, l'honora du titre de *Zadounaïsky*. Roumantsof accompagna ensuite le grand-duc Paul lorsqu'il se rendit en Prusse pour épouser la princesse Marie de Wurtemberg. La guerre contre la Turquie ayant recommencé en 1787, il obtint le commandement d'une armée que la Russie entretenait en Ukraine pour soutenir les Autrichiens; mais ses opérations ne répondirent pas entièrement à l'attente du gouvernement. Enfin, irrité de l'orgueil du prince Potemkine et de l'envie dont il le poursuivait, Roumantsof donna sa démission (1789) et se retira dans ses terres, où il mourut le 6 (17) déc. 1796, peu de jours après l'impératrice Catherine, qui avait payé d'ingratitude ses longs et signalés services. Paul I^{er}, dit Masson, porta pour lui le deuil trois jours, et le fit porter à toute l'armée.

Nicolas Pétrovitch, comte Roumantsof, fils aîné du précédent, chancelier de l'empire, homme aussi distingué par ses talents politiques que par les services qu'il a rendus aux sciences, naquit en 1753, et fut élevé dans la maison de son père, qui toutefois, comme on sait, était meilleur général que tendre père. A l'âge de 18 ans, il fut nommé gentilhomme de la chambre, et, quelque temps après, envoyé pour faire partie de l'ambassade de Vienne. Ce fut son début dans la carrière diplomatique. Il avait à peine 30 ans, lorsqu'il fut nommé, vers 1784, ministre et envoyé plénipotentiaire à Francfort-sur-le-Mein, accrédité près de tous les princes du cercle électoral du Rhin, poste où il resta 15 ans, et où il eut des rapports fréquents avec les émigrés de Coblentz. Catherine II lui accorda toute sorte de distinctions, et l'éleva jusqu'au rang de conseiller privé. Rappelé sous Paul I^{er},

(*) Il existe une correspondance particulière de l'impératrice avec lui, qui se rapporte à cette époque.

il devint conseiller privé actuel (1797), reçut le cordon de Saint-André, mais ne fut point remis en activité, et vécut à Moscou jusqu'à la mort de cet empereur. Nommé ministre du commerce par Alexandre, en 1802, et chargé en outre de la direction des voies de communications, il adopta d'excellentes mesures pour développer le commerce intérieur et extérieur de la Russie. Il passait pour un partisan de Napoléon : aussi, en 1807, après l'entrevue du Niémen, fut-il appelé au ministère des affaires étrangères, poste qui lui valut bientôt, après la réunion de la Finlande à l'empire, la haute dignité de chancelier ou président du collége de l'empire. En 1808, il accompagna Alexandre à Erfurt. En 1810, la présidence du conseil de l'empire lui fut confiée. Pendant la campagne de 1813 à 1814, il resta à Saint-Pétersbourg à la tête de son département; mais toutes les affaires importantes se décidaient dans le camp de l'empereur. A son retour (1814), Alexandre donna le portefeuille des affaires étrangères au comte Nesselrode (*voy.*), et depuis cette époque, Roumantsof, presque privé de l'ouïe, vécut éloigné des affaires, consacrant ses grandes richesses à des entreprises patriotiques et scientifiques. Il eut, pour citer seulement quelques exemples, une grande part dans l'introduction de la méthode lancastérienne en Russie; ce fut à ses frais que M. Othon de Kotzebue (*voy.*) fit son voyage autour du monde, et ce fut lui encore qui en fit publier la relation. En 1817, il commanda à Canova une statue colossale de *la Paix*, tenant d'une main une branche d'olivier et s'appuyant de l'autre sur une colonne où se lisait cette inscription : *Paix d'Abo*, 1743; *paix de Koutchouk-Kaïnardji*, 1774; *paix de Frederiksham*, 1809, destinée à rappeler que, par un singulier hasard, les trois traités de paix les plus importants pour la Russie avaient été conclus par le grand-père, le père et le fils. Lorsqu'il donna, en 1814, sa démission de chef de la chancellerie, il envoya comme don patriotique à l'Hôtel des Invalides tous les cadeaux qu'il avait reçus des cours étrangères pendant son ministère. De plus, il fit imprimer à ses frais le *Codex diplomaticus* russe (Moscou, 1813); il fournit aux dépenses de l'édition de Léon le Diacre, entreprise par M. Hase (*voy.*), et mit 25,000 roubles (en papier) à la disposition de l'Académie des sciences pour la publication de chartes et de chroniques russes. En 1817, il fit lui-même un voyage dans l'intérieur de la Russie pour recueillir tous les documents relatifs à l'histoire nationale, tâche que continua ensuite M. Stroïef. Ce fut aussi à ses frais que Frédéric Adelung (*voy.*) publia la description des célèbres portes de Korsoun. On lui doit en outre la 1re édition tatare de l'histoire d'Aboulghasi*. L'école industrielle qu'il fonda en 1820, dans sa terre de Homel, gouv. de Moghilef, servit de modèle à plusieurs établissements semblables dans les environs. Il mourut à Saint-Pétersbourg, le 15 janvier 1826, sans laisser d'enfant. L'année suivante, on ouvrit au public le musée Roumantsof, composé de la bibliothèque du chancelier, de ses collections, etc., conformément à ses dernières volontés.

Ses deux frères, MICHEL et SERGE PÉTROVITCH, n'eurent pas non plus d'héritiers directs, de manière que cette illustre famille s'éteignit en 1838. Le comte Serge qui avait représenté son pays à la cour de Prusse, à l'époque de la mort de Frédéric II, puis à celle de Suède, et avait atteint le rang de conseiller privé, a accordé en 1830 la liberté à ses paysans de Taroutino, en récompense de ce qu'ils avaient fait élever à leurs frais dans ce village un monument en mémoire de la victoire qui y fut remportée en 1812, par Koutousof. S.

ROUMÉLIE (*Roum-ili*), division de la Turquie d'Europe, embrassant la Boulgarie, des parties de la Thrace, l'Épire et la Macédoine des anciens, et que traversent les monts Hémus (*voy.* BALKAN) et Rhodope. Elle est divisée en plusieurs sandjaks. Ses habitants, soit Turcs, soit Grecs, sont appelés *Rouméliotes*. *Voy.* OTHOMAN (*empire*).

ROUPIE, monnaie indienne dont la valeur varie suivant les pays. La roupie

(*) *Abulghasi Bahadür Chani Historia Mongolorum et Tatarorum, nunc primùm tatarice*, etc., Kasan, 1825, in-fol.

d'or de Perse vaut 36 fr. 75 c., et celle d'argent 2 fr. 45 c. La roupie d'or du Mogol, aux signes du zodiaque, vaut 37 fr. 51 c.; celle de Chah-Alem 41 fr. 65 c.; la roupie d'argent du Mogol vaut 2 fr. 42 c. A Bombay, la *mohur* ou roupie d'or vaut 15 roupies d'argent; d'après des essais faits à Londres, la première équivaut à 36 fr. 40 c., les secondes à 2 fr. 40 c. A Calcutta, il faut 16 roupies d'argent pour faire une *mohur :* celle-ci vaut 41 fr. 85 c. La roupie *sicca* (fictive) est estimée 2 fr. 57 c. Les roupies dites de Ferruk-Abad (ville ayant hôtel des monnaies) valent 2 fr. 47 c. A Madras, les nouvelles roupies d'or valent 39 fr. 76 c.; celles d'argent 2 fr. 45 c., ou seulement 2 fr. 40 c. suivant l'*Annuaire du Bur. des Long.* La roupie d'argent de Pondichéry, évaluée à 2 fr. 42 c. par le même ouvrage, est estimée par d'autres à 2 fr. 77 c. : il en faut 3 pour faire une *pagode* d'or. L. L.

ROUSSEAU (Jean-Jacques), l'écrivain le plus éloquent du XVIII^e^ siècle, naquit à Genève, le 28 juin 1712. Son père, simple horloger, descendait d'une famille française que les guerres de religion avaient déterminée à s'expatrier. Jean-Jacques perdit sa mère en naissant; une tante maternelle prit soin de ses premières années. La fuite d'un frère aîné le laissa bientôt fils unique. Dès l'enfance, la lecture de Plutarque, celle des romans de chevalerie, donnèrent un tour poétique à son imagination naturellement ardente. Pourtant, bien des années s'écoulèrent avant que cette exaltation devint du talent. La première moitié de sa vie s'écoula dans une profonde obscurité. Son éducation commençait à peine, lorsque les suites d'un duel contraignirent son père à quitter Genève. Laissé aux soins d'un oncle, il fut mis en apprentissage chez un graveur, qui le maltraita. Il s'enfuit, erra quelque temps autour de Genève, et fut recueilli par la baronne de Warens, jeune et gracieuse femme nouvellement convertie au catholicisme. Envoyé par elle à Turin, à l'hospice des catéchumènes, il y abjura le protestantisme, servit comme domestique dans quelques grandes maisons, puis revint à M^me^ de Warens, qui lui permit de rester près d'elle, et s'efforça de lui procurer un état. Il en essaya plusieurs sans succès. Enfin, retiré avec sa bienfaitrice aux *Charmettes*, campagne voisine de Chambéry, il se mit à cultiver sérieusement son intelligence. A quelque temps de là, le prévôt de Lyon, Mably, le donna pour précepteur à ses fils. Son peu de vocation pour cet emploi le lui fit bientôt abandonner. En 1741, il vint chercher fortune à Paris, où il connut quelques gens de lettres. Il y soumit à l'Académie des Sciences un nouveau système de notation musicale, qui lui valut des éloges, et rien que des éloges. Alors, il dut accepter l'emploi de secrétaire près de l'ambassadeur de Venise, comte de Montaigu. Rousseau se fit honneur dans ce poste, que les procédés de l'ambassadeur l'obligèrent pourtant d'abandonner. De retour à Paris, il y composa le poëme et la musique d'un opéra qu'il ne put faire jouer, *Les muses galantes*. Il exécuta, sans profit, quelques travaux littéraires, notamment pour l'Encyclopédie, dont il rédigea la partie musicale. Pressé par le besoin, il venait d'entrer, comme secrétaire, chez M^me^ Dupin, lorsque l'Académie de Dijon mit au concours cette question : *Le rétablissement des sciences et des arts a-t-il contribué à corrompre ou à épurer les mœurs?* Question bizarre et bizarrement posée. Rousseau prit parti contre les arts et les sciences, et remporta le prix. C'était en 1750; l'auteur avait alors 38 ans.

Ce prix fut le signal de sa renommée; et pourtant, on peut le dire sans irrévérence envers un écrivain qui compte tant et de si beaux titres de gloire, le discours sur les sciences est bien au-dessous du succès qu'il valut à son auteur. Le style en est chaud et coloré, mais flasque et déclamatoire; la question n'y est vue que d'un côté, et l'exagération y fausse jusqu'aux idées qui seraient vraies dans une certaine mesure. Il fit pourtant une vive sensation dans le public. Les réfutations abondèrent; un roi même, Stanislas, ne dédaigna pas de répondre au secrétaire de M^me^ Dupin. Rousseau fit face à tous, au roi lui-même, qui ne s'en offensa point. Ses répliques, fort supérieures au discours même, affermirent à la fois sa réputation

et son talent. Plus tard, un concours nouveau le rappela dans la lice. La même Académie avait posé cette magnifique question : *De l'origine et des fondements de l'inégalité parmi les hommes*. Toutefois, le discours de Rousseau, quoique bien supérieur au premier, et par la profondeur des vues et par la fermeté du style, n'obtint pas cette fois le prix, qui fut donné à l'abbé Talbert. Dans l'intervalle de ces deux concours, la gracieuse pastorale du *Devin du village*, qu'il avait composée en se jouant, fut vivement applaudie au théâtre de la cour (1752); *Narcisse*, œuvre de sa jeunesse, eut un sort moins heureux au Théâtre-Français (*id.*). L'auteur la fit imprimer avec une préface, remarquable comme la première expression des idées philosophiques qu'il devait développer dans la suite.

C'est ici que l'existence de Rousseau prend ce caractère de singularité qu'elle a conservé jusqu'à la fin de sa carrière. Après le succès de son premier discours, sûr désormais d'être écouté des hommes, il se crut appelé à devenir auprès d'eux l'organe incorruptible de la vérité; de là cette devise qu'il adopta dès lors, *Vitam impendere vero*. Dans sa ferveur, il voulut rompre avec tout ce qui pouvait faire obstacle à la haute mission qu'il s'était donnée, s'affranchir à la fois du joug de l'opinion et des séductions de la fortune : il vendit sa montre, réforma sa toilette, refusa un poste lucratif, et se mit à copier de la musique à six sous le rôle pour gagner sa vie. Quand son *Devin du village* fut applaudi à la cour, on voulut le présenter au roi; une pension l'attendait : il s'y déroba. Le séjour de Paris l'importunait; il ne s'y trouvait pas assez libre; il résolut de le quitter. Dans ce dessein, il commença par faire un voyage dans sa patrie. L'accueil qu'il y reçut l'invita d'abord à s'y fixer. Il reprit le culte de son enfance, rentra dans son titre et dans ses droits de citoyen. Mais de retour en France, l'amitié de M^me^ d'Épinay l'y retint. Il accepta d'elle (1756) un asile modeste, à l'*Ermitage*, près de Montmorency, s'y établit avec son petit ménage, et se crut heureux. Il le fut quelque temps en effet. Mais des tracasseries troublèrent ses rapports avec M^me^ d'Épinay : une rupture s'ensuivit. Jean-Jacques quitta l'Ermitage et vint habiter Mont-Louis, non loin de Montmorency. Ce fut là qu'il publia ses plus importants et ses plus beaux ouvrages : la lettre *sur les spectacles*, la *Nouvelle Héloïse*, l'*Émile* et le *Contrat social*.

Quel que fût, en effet, l'éclat de ses débuts littéraires, nous ne pouvons voir dans ses premiers écrits que de brillants essais dans lesquels l'auteur, préludant à des travaux plus sérieux, s'exerçait à l'art de penser en même temps qu'à l'art d'écrire. Ce n'est ni dans le discours sur les sciences, ni même dans le discours sur l'inégalité qu'il faut chercher la philosophie de Rousseau. Là, rien de pratique, rien même de démontré, toujours des hypothèses, et des hypothèses poussées à l'extrême dans leurs conséquences. Pour nous, l'œuvre philosophique de Rousseau date seulement du jour où, refroidi sur ses premières idées, devenu riche de calme et de loisir, il a modéré ses théories pour les rendre applicables, et travaillé pour la société au lieu de déclamer contre elle. De ce moment, l'influence de sa parole s'exerce chaque jour plus puissante; elle balance l'influence de Voltaire, la complète sur quelques points, la corrige sur quelques autres. Sous Voltaire, et pendant la première moitié du XVIII^e^ siècle, la réforme politique avait éveillé peu d'attention et fait peu de progrès; la réforme religieuse, au contraire, avait marché si rapidement qu'elle avait franchi le but; Voltaire s'était vu dépassé par ses disciples. Rousseau se constitua le promoteur de l'une et le modérateur de l'autre. Il attaqua le despotisme; il réprima une philosophie trop audacieuse : plus libéral et plus religieux que son siècle, il proclama la souveraineté du peuple et l'existence de Dieu.

Le premier ouvrage où se révèlent ces tendances, où Rousseau semble se séparer de l'école encyclopédique, est la *Lettre à d'Alembert*, publiée en 1758. Il y combat, avec raison, le singulier conseil donné par ce philosophe aux Genevois, d'ouvrir un théâtre dans leur ville. S'il a trop généralisé sa thèse; si, dans sa critique des chefs-d'œuvre de notre scène, il a parfois montré plus de subtilité que

de justesse, on ne peut nier qu'il n'ait pleinement raison sur le fond même de la question. Là aussi son style brille par des qualités nouvelles. Un peu tendu dans ses précédents ouvrages, il se ramollit et s'empreint des couleurs les plus aimables. Le tableau des mœurs genevoises est surtout un morceau rempli de charme.

Ces caractères apparaissent bien mieux encore dans la *Nouvelle Héloïse*, qui parut en 1759. La *Nouvelle Héloïse* n'est pas le meilleur des ouvrages de Rousseau; il en est le plus éloquent. L'auteur l'a composé avec amour, et l'on voit dans les *Confessions* au milieu de quelles extases délicieuses il en a tracé les pages. Comme roman, la *Julie* a soulevé beaucoup et de fort justes critiques; mais la *Julie* est-elle un roman? n'est-ce pas plutôt une causerie où l'écrivain, se saisissant du lecteur au moyen d'une fiction dramatique et touchante, épanche à flots ses sentiments, ses impressions, ses pensées? Nous voyons, en quelque sorte, dans l'*Héloïse*, un supplément aux *Confessions*. Que Rousseau s'appelle Saint-Preux, Julie, milord Édouard, c'est toujours Rousseau qui nous parle, qui nous révèle toute son âme, qui nous entretient de mille sujets riants, gracieux, graves ou touchants, et toujours avec une onction pénétrante et dans un langage enchanteur. L'ouvrage eut un succès immense, près des femmes surtout. Beaucoup d'entre elles se plaisaient à supposer que l'auteur était lui-même le héros de son livre, et cette illusion ne nuisait pas au livre. Aujourd'hui qu'elle est dissipée, la *Julie* reste encore l'œuvre la plus populaire de Rousseau.

On a peine à comprendre que la même plume ait écrit l'*Héloïse* et le *Contrat social*, tant ces deux créations offrent peu de rapport entre elles, soit pour le fond, soit pour la forme. Ici, les vives effusions du sentiment et de l'imagination, là, d'austères méditations sur l'origine et la nature des institutions politiques; ici, la facile expansion d'un langage abondant et passionné, là, toute la sévérité d'un style grave, nerveux, sévère, admirable de concision et de propriété. Même à côté du chef-d'œuvre de Montesquieu, le *Contrat social* reste le plus parfait modèle de la manière d'écrire sur la philosophie des lois. Quant à la doctrine exposée dans l'ouvrage, ses fortunes ont été diverses. A l'apparition du livre, les gouvernements l'ont trouvé séditieux et ont sévi contre l'auteur; au temps de la révolution française, il est devenu le manuel des réformateurs; il a défrayé de formules nos premières assemblées législatives : la Restauration, et l'empire avant elle, l'ont frappé de réprobation; aujourd'hui l'on semble s'accorder à n'y voir qu'une utopie généreuse, mais sans application possible. Peut-être y a-t-il dans ce jugement un excès de sévérité. Sans tout adopter, à beaucoup près, dans le *Contrat social*, nous sommes porté à croire qu'on s'exagère les objections, et que souvent il suffirait de changer ou de définir quelques mots pour mettre d'accord sur les choses et l'auteur et ses critiques. Quoi qu'on en puisse penser, on ne pourra lui refuser cette gloire, d'avoir été le premier cri de liberté et le plus énergique qui se soit fait entendre dans les années qui ont précédé notre régénération sociale. C'est à ce titre qu'il partage avec l'*Émile* le douloureux honneur d'avoir attiré sur son auteur la colère du pouvoir absolu.

Émile, ou de l'Éducation, parut la même année (1762) et presque en même temps que le *Contrat social*. Nommer l'*Émile*, c'est nommer le chef-d'œuvre de Rousseau, qui l'appelle *son meilleur et son plus digne ouvrage*; non que l'*Émile* doive être pris à la lettre, et renferme une méthode d'éducation directement applicable. Rousseau lui-même ne l'a pas entendu ainsi; l'ouvrage entier n'est qu'un développement dramatique de cette pensée, que l'éducation doit tendre à former l'homme, et non le personnage de tel ou tel rôle, non l'homme de telle ou telle condition. A côté de cette pensée vient s'en placer une autre, dont il ne faut point outrer l'application, mais qu'on doit reconnaître vraie dans une certaine mesure : c'est que les meilleurs enseignements sont ceux qui découlent des choses et non ceux que nous recevons des hommes. De belles et nombreuses vérités de détail viennent, mêlées de quelques exagérations et même de quelques erreurs, se grouper autour de ces vérités générales. Elles ont amené dans

l'éducation plus d'une réforme salutaire : les mères ont appris de Rousseau à nourrir elles-mêmes leurs enfants ; l'usage meurtrier du maillot a disparu ; plus de liberté, plus d'activité corporelle ont été accordées au jeune âge. L'*Émile* est peut-être le livre le mieux écrit de la langue française ; à part les premières pages où se montre encore un peu de tension et d'effort, c'est une perfection continuelle. L'intérêt de style se soutient toujours, relevé par un choix exquis des plus belles formes du langage. C'est surtout dans la *Profession de foi du vicaire Savoyard* que ces mérites divers se réunissent au plus haut degré, pour éclairer les consolantes vérités de la religion naturelle, et pour apprendre la tolérance aux croyances trop exclusives.

Le *Contrat social*, œuvre d'un républicain, contenait des objections contre la monarchie : l'*Émile*, œuvre d'un protestant, contenait des objections contre le catholiscime. Ces libertés n'étaient pas sans danger sous un pouvoir absolu, et Rousseau ne comptait publier ses livres qu'à l'étranger. Des amis influents, le duc et la duchesse de Luxembourg, Lamoignon de Malesherbes, alors directeur de la librairie, se flattèrent d'en faire tolérer l'introduction en France. Rousseau céda ; mais le parlement, qui venait de condamner les jésuites, voulut, pour être impartial, condamner un philosophe : Rousseau fut décrété. Il pouvait se justifier aux dépens de ses amis, il préféra s'exiler.

On comprend la susceptibilité des tribunaux français ; il est moins aisé de s'expliquer celle des gouvernements républicains et protestants auxquels Rousseau allait demander un asile. Arrivant aux portes de Genève, il trouve ses livres condamnés. Il est expulsé du canton de Berne. Enfin, il obtient, à grand'peine, l'hospitalité sur le territoire de Neufchâtel, que lord Keith, ancien maréchal d'Écosse, administrait au nom du gouvernement prussien. Protégé par lui, consolé par son amitié, Rousseau vécut tranquille assez longtemps (1762-65) au village de Motiers-Travers. C'est là qu'il reçut le mandement que l'archevêque de Paris venait de publier contre l'*Émile*.

C'était un fait grave alors que cette censure prononcée contre un particulier par une autorité révérée et puissante, et peut-être, dans sa haute position, eût-il été mieux à Christophe de Beaumont de s'abstenir d'une attaque superflue contre un illustre proscrit. Rousseau, qui n'avait point répondu à la censure de la Sorbonne, répondit à l'archevêque. Sa lettre est d'une haute éloquence ; elle eut un long retentissement dans l'Europe. Cependant, nulle voix dans Genève n'avait encore réclamé contre le décret qui condamnait l'*Émile*. Rousseau, blessé de cet abandon, abdiqua son titre de citoyen. C'était une noble manière de témoigner son ressentiment. Alors, ses partisans se réveillèrent, rédigèrent des *représentations*, que le procureur général Tronchin combattit dans ses *lettres écrites de la campagne*. Rousseau lui répondit par les lettres *écrites de la Montagne*, ouvrage remarquable encore par la vigueur de la discussion, mais bien inférieur aux précédents par l'intérêt et par le coloris. Cette défense, où sa plume reprit souvent l'offensive, provoqua une vive irritation. On ameuta le peuple contre lui ; on l'assaillit à coups de pierres dans sa demeure. Il dut quitter Motiers, où Keith n'était plus pour le protéger. Il passa dans l'île Saint-Pierre (lac de Bienne), qu'il fut bientôt contraint de quitter. Il allait rejoindre Keith à Berlin, lorsque l'historien Hume lui fit accepter un asile en Angleterre. Jean-Jacques s'y rendit, en passant par Paris, où le prince de Conti lui donna l'hospitalité. Hume l'accueillit, lui fit obtenir une pension du gouvernement, et lui procura une retraite solitaire à Wootton, dans le pays de Galles. Qui se serait attendu qu'une liaison commencée sous de si heureux auspices dût aboutir au plus triste dénouement ? Au bout de quelques mois, Hume écrivait à ses amis de France : *Rousseau est un scélérat*....

Hélas ! Rousseau n'était point un scélérat : c'était un aliéné, ou, pour parler plus exactement, un monomane. Toute sa vie, et même au temps de sa jeunesse, l'infortuné avait toujours montré une fatale disposition à s'alarmer, à se créer des fantômes. Cette maladie s'accrut par

l'âge, la vie solitaire, les tracasseries, les persécutions. Au temps dont nous parlons, elle prit le caractère d'une véritable affection mentale, qui d'abord ne se manifesta que par intervalles, et qui finit par s'emparer de lui presque entièrement dans les deux dernières années de sa vie.

Rousseau s'imagina que Hume l'avait attiré en Angleterre pour l'y diffamer; qu'il était l'agent d'un vaste complot ourdi contre son honneur par Grimm, Voltaire, Tronchin, D'Alembert et le duc de Choiseul. Plein de cette folle idée, il rompt avec outrage, refuse la pension du roi d'Angleterre, et bientôt, saisi d'un nouvel accès, revient en France, erre d'asile en asile sans pouvoir se fixer nulle part, s'arrête quelque temps à Bourgoin, dans le Dauphiné, et finit par rentrer dans Paris (1770), malgré l'arrêt du Parlement qui menaçait sa liberté. Il y apportait ses *Confessions*; c'est par cet écrit, où il a retracé, avec une sincérité que nul n'a méconnue, le tableau de sa vie et de ses impressions, qu'il voulait se justifier des *crimes* dont il se croyait accusé; car tel était le rêve de son délire. L'autorité ne l'inquiéta point. Il se répandit d'abord dans le monde, y fit des frais d'amabilité, donna plusieurs lectures de ses confessions; jusqu'à ce que, sur la demande de M^me^ d'Épinay, la police lui défendit de les continuer. Rousseau respecta cette défense, et les *Confessions* n'ont paru qu'après sa mort.

N'eût-il produit que cet ouvrage, Jean-Jacques serait encore un des premiers écrivains de la langue française. Peu de livres offrent autant de charme. Grâces du langage, intérêt du récit, fraîcheur exquise dans les descriptions, tendresse dans les sentiments, mélancolie des souvenirs, tout se réunit pour en faire une lecture éminemment attachante. Les premiers livres surtout offrent ces qualités; écrits dans la douce solitude de Wootton, ils nous paraissent bien préférables aux derniers, composés plus tard, et qu'attristent, qu'aigrissent même parfois de sombres hallucinations. Le titre de l'ouvrage n'est pas menteur : Jean-Jacques s'y *confesse* avec une sévère franchise. Des fautes dont il s'accuse, une seule est grave, mais elle est bien grave! Il fut père, et ne remplit pas les devoirs que ce titre impose. Cet acte est triste à rappeler; non que l'abandon paternel ait dû beaucoup empirer le sort des enfants : Jean-Jacques, pauvre et incapable de tout ce qui fait sortir de la pauvreté, n'avait à leur laisser ni éducation, ni fortune; la famille de leur mère n'avait à leur apporter que de fâcheux enseignements et de plus fâcheux exemples; le préjugé, universel alors, contre les bâtards, les repoussait de toute carrière. Ce qu'ici nous avons à déplorer, ce n'est point le mal causé, c'est l'oubli du sentiment le plus saint et du devoir le plus impérieux. On peut croire que Rousseau fut puni cruellement par ses remords. C'est à lui-même qu'il a fait allusion dans son *Émile*, lorsqu'il a dit : « Celui qui ne peut remplir les devoirs de père n'a pas le droit de le devenir. Il n'y a ni pauvreté, ni travaux, ni respect humain qui le dispensent de nourrir ses enfants et de les élever lui-même. Lecteurs, vous pouvez m'en croire. Je prédis à quiconque a des entrailles et néglige de si saints devoirs, qu'il versera longtemps sur sa faute des larmes amères et n'en sera jamais consolé. »

Déçu dans l'espoir qu'il avait fondé sur les *Confessions*, Rousseau reprit sa vie solitaire. En 1772 il écrivit, à la prière du comte de Wielhorski, ses *Considérations sur le gouvernement de Pologne*, morceau très remarquable encore. En 1775, il permit à la Comédie-Française de représenter son mélodrame de *Pygmalion*, dont le succès égala presque celui du *Devin*. Peu après, sa mélancolie augmenta; ses accès devinrent plus fréquents et à la fin presque continuels. Dans son illusion, il voyait le genre humain tout entier conjuré pour déshonorer sa personne et sa mémoire. C'est dans ce triste état d'esprit qu'il écrivit ces étranges dialogues, *Rousseau juge de Jean-Jacques*, et plus tard, les *Rêveries du promeneur solitaire*. Peu avant sa mort, il accepta l'asile que lui offrit Girardin dans sa terre d'Ermenonville (*voy.* ces noms). Durant quelques semaines, il y parut heureux de l'accueil de ses hôtes et du séjour des champs; lorsque, le 3 juillet 1778, il fut subitement enlevé par une attaque d'apoplexie séreuse à l'âge de 66 ans, trente-

quatre jours après la mort de Voltaire. Plusieurs, entre autres M^me^ de Staël et Musset-Pathay, ont cru à un suicide; cette supposition nous paraît dénuée de toute espèce de fondement et même d'apparence.

Rousseau fut enterré à Ermenonville, dans l'*île des Peupliers*. Depuis, ses cendres ont été transportées au Panthéon. En 1815, lors de l'invasion de la France, les généraux alliés, en mémoire du grand écrivain, exemptèrent de réquisitions le village d'Ermenonville.

La compagne qu'il s'était donnée à son retour de Venise, et qu'il nomma son épouse en 1768, durant son séjour en Dauphiné, Thérèse Levasseur, paraît avoir été peu digne de lui. Devenue veuve, elle prit pour second mari un palefrenier, et mourut en 1801, âgée de 80 ans.

En 1790, l'Assemblée constituante, sur la proposition de Mirabeau, avait voté une statue à Rousseau et une pension à sa veuve.

Outre les écrits que nous avons cités, nous devons encore mentionner, parmi les œuvres de Rousseau : 1° la *Lettre sur la musique française* (1753), qui brouilla son auteur avec l'administration de l'Opéra, et faillit le faire assassiner; 2° l'extrait de la *Paix perpétuelle* et de la *Polysynodie* de l'abbé de Saint-Pierre, rédigé à Mont-Louis, sur la prière du neveu de cet écrivain; 3° des examens de ces deux écrits, publiés seulement après la mort de Rousseau; 4° l'essai *sur l'origine des langues*, excellent morceau, dont la date est inconnue; 5° le *Lévite d'Éphraïm*, composé pendant sa fuite hors de France; 6° des lettres *sur la législation des Corses* (1764); 7° le *Dictionnaire de musique* (1767). Plusieurs lettres de J.-J. Rousseau peuvent aussi passer pour de véritables ouvrages, particulièrement la lettre à Voltaire, à l'occasion du poëme sur *le désastre de Lisbonne*.

Resserrés dans un cadre nécessairement très limité, nous avons dû nous borner aux principaux faits de la vie de Rousseau, nous attachant surtout à ceux qui concernent le philosophe et l'écrivain. Pourtant cette vie est elle-même un intéressant objet d'étude. Ceux qui chercheraient sur ce point des notions plus complètes les trouveront et dans les *Confessions* et dans la consciencieuse histoire écrite par Musset-Pathay. Dusaulx, Corancez, le comte d'Escherny ont aussi publié le récit de leurs rapports avec Rousseau. Quant à ses œuvres, il faut les lire, puis les relire, et puis les relire encore*. S. A. B.

ROUSSEAU (Jean-Baptiste), écrivain français, connu surtout par ses poésies lyriques, était né à Paris d'un père cordonnier, le 6 avril 1670, et mourut à la Genette, hameau près de Bruxelles, le 17 mars 1741, après avoir passé trente années en exil. Il s'exerça d'abord dans le genre dramatique; mais ses premiers essais ne furent pas heureux. *Le Café* (com. en 1 acte et en prose, Paris, 1694, in-12), *Jason, ou la Toison d'or* (trag. lyr. en 5 act. avec prologue, 1696, in-4°), *Vénus et Adonis* (trag. lyr. en 5 act. avec prol., 1697, in-4°), *le Flatteur* (com. en 5 act., d'abord en prose, puis en vers, 1697, in-12), *le Capricieux ou les Apparences trompeuses* (com. en 5 act., 1701, in-12), qui furent représentés successivement, lui attirèrent une suite d'échecs qui lui firent enfin comprendre qu'il s'était mépris sur sa véritable vocation. Outre ces pièces justement oubliées, on lui doit encore *la Ceinture magique*, petite comédie jouée devant Louis XIV, en 1701, *l'Hypocondre, ou la Femme qui ne parle point* (com. en 5 act. et en vers), *la Dupe de soi-même, ou le Defiant* (com. en 1 acte et en vers), *la Mandragore* (com. en 1 acte et en prose, tirée de Machiavel), *les Aïeux chimériques* (com. en 5 act. et en vers), et le prologue d'un opéra-comique, intitulé *les Amours de Pan*, qui parurent dans les différentes éditions de ses œuvres.

Cependant Rousseau, dont l'amour-propre était excessif, accusait de ses échecs au théâtre les manœuvres de ses ennemis. La chute de sa comédie *le*

(*) La 1re édition assez complète des OEuvres de J.-J. Rousseau est celle de nos savants collaborateurs MM. Villenave et Depping, Paris, 1817, 8 vol. in-8° avec 14 planches de musique et *fac-simile*. Depuis, ont paru celles de Musset-Pathay (Paris, 1818-20, 22 vol. in-12; réimpr. et augm., 1823-26, 23 vol. in-8°). Cette dernière est jusqu'ici la plus estimée, ainsi que la belle édition de M. Petitain (Paris, 1819-20, 22 vol. in-8°).

Capricieux, dans le temps même où l'opéra d'*Hésione*, de Danchet (*voy.*), obtenait un succès éclatant, mit le comble à son déplaisir : il ne douta plus d'une cabale ourdie par Lamotte, Crébillon, Saurin et leur coterie. Donnant alors carrière à son esprit satirique, il parodia quelques couplets de l'opéra de Danchet, qu'il dirigea contre ces littérateurs. Il n'y en eut d'abord que cinq; mais ils furent bientôt suivis d'un grand nombre d'autres, et la voix publique ne manqua pas de les attribuer tous au même auteur. Les choses en restèrent d'abord là; l'orage éclata dix ans plus tard. Les hostilités recommencèrent, à ce qu'il paraît, à l'occasion de la succession de Th. Corneille à l'Académie-Française, et de la pension, non moins convoitée, que la fin présumée prochaine de Boileau devait laisser à la disposition de la cour. Lamotte et Rousseau étaient les deux compétiteurs. De *Nouveaux couplets*, plus infâmes encore que les premiers, furent alors colportés par tout Paris. Qui en était l'auteur? le nom de Rousseau fut dans toutes les bouches. Cependant cette imputation n'a jamais été confirmée, et Rousseau, qui ne cessa de la repousser comme une lâche calomnie de ses ennemis, se crut même fondé, sur quelques indices, à signaler Saurin comme leur auteur véritable. Mais le parlement, saisi de l'affaire, déclara, par arrêt du 7 avril 1712, « J.-B. Rousseau, dûment atteint et convaincu d'avoir composé et distribué des vers impurs, satiriques et diffamatoires, et fait de mauvaises pratiques pour faire réussir l'accusation calomnieuse qu'il a intentée contre Joseph Saurin, de l'Académie des Sciences, etc.; pour réparation de quoi, ledit Rousseau est banni à perpétuité du royaume; enjoint à lui de garder son ban, sous les peines portées par la déclaration du roi. » Le 4 mai suivant, ce jugement, tout au moins sévère, fut affiché en place de Grève par l'exécuteur des sentences criminelles.

Rousseau, qui s'était exilé volontairement dès l'année précédente, se retira d'abord en Suisse, où il reçut de l'ambassadeur français, le comte du Luc, un accueil plein de cordialité; puis il suivit cet ambassadeur à Vienne, en 1715. L'année suivante, des lettres de rappel lui furent expédiées. Mais Rousseau, qui voulait une réparation et non une faveur, refusa en disant que, quoiqu'il aimât bien la France, il aimait encore mieux son honneur et la vérité. Son exil dura donc jusqu'à sa mort : ce ne fut qu'à la fin de 1738 que, ne pouvant résister au désir de revoir encore une fois sa patrie, il fit le voyage de Paris, incognito, pour retourner bientôt après mourir à Bruxelles. Tout le monde sait par cœur la belle ode que Le Franc de Pompignan, son pâle imitateur, a consacrée à la mémoire de notre grand lyrique.

Dès son arrivée en Suisse, Rousseau songea à opposer une édition authentique de ses œuvres (*OEuvres diverses du S. R.*, Soleure, 1712, in-12) aux recueils que de honteuses spéculations faisaient répandre sous son nom. Cette édition ne contient encore que la plus faible partie de ses poésies lyriques. Ses *OEuvres complètes* ou *choisies* ont été souvent réimprimées avant et depuis sa mort. Outre les *Odes* et les *Cantates*, on y trouve 12 *Épîtres*, II livres d'*Allégories*, quelques poésies diverses, et II ou IV livres d'*Épigrammes*. Des IV livres d'odes, le premier, contenant 19 odes dont 1 cantique et 1 épode, est consacré aux odes sacrées. Les sujets en sont tous tirés des psaumes. On y distingue surtout l'ode *Sur l'aveuglement des hommes du siècle*, qui est certainement un des plus beaux morceaux lyriques de notre langue :

Qu'aux accents de ma voix la terre se réveille, etc.

Malheureusement notre poëte n'a pas toujours été aussi bien inspiré par son modèle. De même que Malherbe, Rousseau écrit péniblement, et, comme lui, il manque complétement de cette éloquence du cœur qui seule fait le grand poëte. Cependant les sentiments tendres et délicats rencontrent quelquefois en lui un heureux interprète : telle est son ode à *Philomèle* (liv. II) :

Pourquoi, plaintive Philomèle,
Songer encore à vos malheurs ?

Les odes des trois autres livres, au nombre de 35, sont consacrées à des sujets profanes; les deux derniers comprennent les odes écrites depuis son exil. Celle qui

commence le III^e^ livre et qui est adressée au comte du Luc,

Tel que le vieux pasteur des troupeaux de Neptune,

est regardée avec raison, par le poëte Lebrun, comme une des meilleures de Rousseau.

Un autre genre d'odes, dont Rousseau fut en quelque sorte le créateur, ce sont ses *Cantates allégoriques* (au nombre de 20), que nous mettons bien au-dessus de ses odes profanes et même de la plupart de ses poésies sacrées. Là, la pensée du poëte, qui n'a plus à se renfermer dans des strophes d'une mesure et d'un rhythme déterminés, se développe plus naturellement et trouve des tours plus heureux, des images plus simples, plus vraies. On y sent moins le travail, si voisin de la sécheresse, qui dépare tant d'autres pièces. La même facilité se remarque dans les épîtres, quoique ici elle touche peut-être à la négligence. Pour ce qui est des épigrammes, on en rencontre plusieurs d'un tour très spirituel; mais une pensée ordurière en fait souvent tout le mérite. Nous terminerons cette notice par le jugement de Voltaire sur J.-B. Rousseau « .... Vers la fin du règne de Louis XIV, dit-il, deux hommes percèrent la foule des génies médiocres et eurent beaucoup de réputation. L'un était La Motte-Houdard (*voy.*)..., l'autre était Rousseau, qui, avec moins d'esprit, moins de finesse et de facilité que La Motte, eut beaucoup plus de talent pour l'art des vers. Il ne fit des odes qu'après La Motte, mais il les fit plus belles, plus variées, plus remplies d'images. Il égala dans ses psaumes l'onction et l'harmonie qu'on remarque dans les cantiques de Racine. Ses épigrammes sont mieux travaillées que celles de Marot. Il réussit bien moins dans les opéras qui demandent de la sensibilité, dans les comédies qui veulent de la gaîté, et dans les épitres morales qui veulent de la vérité : tout cela lui manquait. Ainsi il échoua dans ces genres qui lui étaient étrangers. » — *Voir* les *Œuvres complètes de J.-B. Rousseau* avec un *Commentaire historique et littéraire*, précédé d'un *Nouvel essai sur la vie et les écrits de l'auteur*, par M. Amar-Durivier, Paris, 1820, 5 vol. in-8°. On y trouve une partie de la Correspondance de Rousseau avec d'Olivet. Em. H-g.

ROUSSEROLE, *voy.* Fauvette.

ROUSSETTE, *voy.* Chéiroptères.

ROUSSEUR (taches de), *voy.* Éphélides.

ROUSSILLON, ancienne province de France, qui tire son nom de *Ruscino*, aujourd'hui Perpignan, capitale de la Narbonnaise première. Ravagé tour à tour par les Alains, les Vandales et les Suèves, subjugué, en 462, par les Visigoths, qui en furent chassés, en 720, par les Maures, le Roussillon passa, en 760, sous la domination de Pepin-le-Bref, qui le réunit au royaume d'Aquitaine. Charlemagne et son fils Louis, roi d'Aquitaine, y établirent des comtes en qualité de gouverneurs. Dans l'origine, ces gouverneurs étaient amovibles, mais ils surent rendre l'autorité héréditaire dans leurs familles. Le dernier d'entre eux, Guinard II, laissa en 1172, par testament, son comté à Alphonse, roi d'Aragon. En 1462, Louis XI le réunit à la couronne de France; mais, 30 ans après, Charles VIII le restitua à Ferdinand d'Aragon. Louis XIII s'en empara de nouveau en 1642; toutefois il ne fut définitivement incorporé à la France que par le traité des Pyrénées (*voy.*), en 1659. Aujourd'hui, le Roussillon forme le dép. des Pyrénées-Orientales (*voy.*). On sait que ce département est renommé pour ses vins dits *de Roussillon*: les plus estimés sont le Bagnols, vin fin et moelleux; les vins de liqueurs connus sous le nom de Grenaches (*voy.*), le muscat de Rivesaltes, le Maccabeo qui rappelle le tokai. On exporte les vins du Roussillon en Suisse, en Allemagne et dans l'Amérique méridionale. Une bonne partie s'expédie à Paris pour les mélanges. Certains vins blancs de ce pays forment la base du faux Madère. Z.

ROUSSIN (Albin-Reine, baron), né à Dijon, le 21 avril 1781, entra dans la marine à 12 ans, et fit, comme simple mousse, la périlleuse expédition d'Irlande (*voy.* Grouchy). Aspirant de 1^re^ classe à 20 ans, il acquit en peu de temps, dans les mers de l'Inde, des droits à un avancement rapide. En 1807, il fut fait lieutenant de vaisseau, et embarqué en qualité de second à bord d'une corvette

destinée à croiser dans les golfes Persique et du Bengale. Fait prisonnier, le 28 oct. 1808, à la suite d'un furieux combat contre une frégate anglaise, il ne tarda pas être échangé, et, reprenant aussitôt du service, il prit part à plusieurs autres actions dans les parages de l'île de France. Après 8 ans d'absence, le jeune officier revit enfin son pays; mais ce fut la Restauration qui se chargea d'acquitter envers lui la dette de l'empire. Nommé capitaine de vaisseau et chevalier de Saint-Louis, en 1814, il faillit être rayé des cadres lors du second retour des Bourbons. Une courte entrevue avec le ministre lui rendit sa faveur, et, au mois de déc. 1816, à la suite du naufrage de *la Méduse*, il fut choisi pour accomplir une exploration hydrographique des côtes occidentales d'Afrique, sur lesquelles se trouve le banc d'Arguin, et concourut, avec zèle et habileté, à la fixation des cartes de cette partie du globe, qui, jusque-là, étaient si imparfaites. En 1819, il fut chargé de l'hydrographie du Brésil, et détermina, en moins de 18 mois, la position de 900 lieues de côtes dans l'Amérique orientale. En 1821, il reçut le commandement des forces réunies dans la partie opposée de l'Amérique. A la suite de cette expédition, il fut fait contre-amiral, et entra, le 4 août 1822, dans la première composition du conseil d'amirauté, nouvellement créé. Entre autres services qu'il rendit à la marine dans ce haut emploi, on cite la création du vaisseau-école de Brest, qui fut adopté, d'après ses conclusions, en 1826, pour favoriser l'éducation des jeunes gens qui se destinent à la marine (*voy. écoles* NAVALES.) En 1828, le contre-amiral Roussin fut chargé d'aller, à la tête d'une escadre, demander au gouvernement brésilien réparation des dommages causés à notre marine par le blocus de Buénos-Ayres. A force de fermeté et de prudence, il obtint de l'empereur don Pedro I^er^ toutes les indemnités qu'il avait ordre d'exiger. Au commencement de l'année 1830, il fut appelé à l'Académie des Sciences dans la section de géographie et de navigation.

La révolution de juillet fit confier la préfecture maritime de Brest au contre-amiral Roussin. Le 26 avril 1831, il fut nommé grand-officier de la Légion-d'Honneur. Chargé d'obtenir des réparations de don Miguel, qui régnait alors en Portugal, il partit à la tête d'une escadre, et, le 14 juillet, après des sommations inutiles, il força l'entrée du Tage, réputée infranchissable; amarré sur les quais de Lisbonne, il obtint ce qu'il avait ordre d'exiger pour la satisfaction du commerce français. Cette action hardie lui valut, le 26 juillet, le grade de vice-amiral, et il rentra fièrement, le 4 septembre, avec ses trophées à Brest, où il reprit son commandement. Le Bureau des Longitudes l'accueillit dans son sein comme ancien navigateur. Le 11 oct. 1832, il fut nommé pair de France, et le 14 du même mois, il reçut le titre d'ambassadeur de France à Constantinople. Un an s'était à peine écoulé que le roi lui offrit (4 avril 1834) le portefeuille de la marine; mais le vice-amiral Roussin préféra demeurer à son poste. Pendant quelques années, la question d'Orient, assez stationnaire, lui permit de s'occuper spécialement des intérêts de notre commerce, et il jeta, avec le divan, les bases d'un nouveau tarif des douanes. Nommé, le 19 janv. 1836, grand'croix de la Légion-d'Honneur, il eut assez de loisir, à la fin de cette année, pour faire en France un voyage de plusieurs mois. Mais la rivalité de Méhémet-Ali et du sulthan ne tarda pas à le rappeler à Constantinople, où il arriva au mois de juillet 1837. Nous avons raconté ailleurs (*voy.* MAHMOUD II, MOHAMMED-ALI, etc.) les phases diverses de cette lutte dans laquelle le sulthan faillit perdre sa couronne, et où l'intervention des cinq grandes puissances de l'Europe devint nécessaire pour arrêter la marche d'Ibrahim-Pacha jusqu'au Bosphore. En dépit d'une certaine tendance de l'opinion nationale, qui voulait faire pencher la balance en faveur de l'Égypte, le représentant de la France ne cessa de prêter son concours aux autres puissances européennes, et il fut le premier à reconnaître le nouveau sulthan Abdul-Medjid, et à lui promettre son appui. Le 18 sept. 1839, M. Roussin fut rappelé en France, et céda son poste à M. de Pontois (aujour-

d'hui ambassadeur en Suisse). A l'ouverture de la session, il fut nommé secrétaire de la Chambre des pairs, et, le 1er mars 1840, il accepta le portefeuille de la marine dans le ministère Thiers (*voy.*), devenu si célèbre par les complications de la question d'Orient. Au milieu des difficultés soulevées par l'imminence d'une guerre avec l'Angleterre, et spécialement par la double question de l'esclavage dans les colonies et des sucres, M. Roussin rendit d'utiles services à la marine en créant des paquebots à vapeur pour les communications transatlantiques, à l'exemple des États-Unis et de l'Angleterre. Le 29 oct., il quitta le ministère avec M. Thiers, et reçut, en échange de son portefeuille qu'il céda au comte Duperré, le titre d'amiral. Il avait repris une part active aux travaux de la Chambre des pairs, lorsque, le 7 févr. 1843, il accepta le même portefeuille dans le ministère du 20 oct. 1840; mais sa santé le força bientôt à se retirer pour aller respirer, dans le Midi, un air plus doux. D. A. D.

ROUT, mot anglais qui a passé depuis peu dans notre langue, et qui sert à désigner ces assemblées nombreuses de la classe élevée, où l'on se réunit pour le plaisir. Le *rout* moderne est notre ancien cercle agrandi. Ce qu'on appelle la société, le grand monde, a de nos jours des éléments multiples : beaucoup d'industries se sont anoblies par leur seule extension; la fortune a suffi pour conférer des priviléges autrefois réservés à la naissance et aux talents; la politique ne permet pas toujours des exclusions fondées sur l'absence de l'éducation. Il faut donc aujourd'hui des salons immenses, et les grandes soirées sont devenues des *routs* où la cohue des invités trouve satisfaction à ses goûts divers. On lui donne à la fois ou successivement danse, musique, jeux de cartes, loteries, parfois même des représentations théâtrales. Il y a foule dans les *routs;* les désœuvrés y trouvent des distractions, peu de personnes y rencontrent de véritables plaisirs. J. T-v-s.

ROUTCHOUK ou Roustschouk (on écrit dans le pays *Ruscsuk*), autrefois l'une des forteresses danubiennes, située sur la rive droite du fleuve en Boulgarie (*voy.*), à peu près en face de Giourgevo, dans le sandjak de Nicopolis. C'est une ville archiépiscopale, un chef-lieu de pachalik, avec 30,000 âmes, population qui consiste en Turcs, Grecs, Arméniens, Bohémiens et Juifs. D'après les stipulations de la paix d'Andrinople (*voy.*), en 1829, Routchouk a cessé d'être une forteresse.

ROUTES. Dans l'administration, on désigne particulièrement sous le nom de *routes* les grandes voies de communication destinées à relier entre eux les différents centres de production, en traversant les diverses parties de l'intérieur d'un état.

Si nous en croyons les auteurs de l'antiquité, ce seraient les Carthaginois, qui, les premiers, auraient eu des routes pavées, afin de faciliter les échanges et les communications entre le littoral et l'intérieur de l'Afrique. Après eux, les Romains, peuple guerrier avant tout, sillonnèrent leur empire de ces admirables voies militaires dont il reste encore de nombreux vestiges. Aujourd'hui, les routes tendent à redevenir ce qu'elles étaient sous les Carthaginois, c'est-à-dire des voies commerciales.

Peu de pays présentent plus que la France des obstacles sérieux à un bon système de viabilité. Son sol, tourmenté, entouré et traversé dans tous les sens par des montagnes, offre à chaque pas des inégalités formidables. D'un autre côté, on doit se souvenir que le morcellement primitif du royaume, les guerres intérieures qui l'ont si longtemps ravagé avant qu'il fût réuni sous les lois d'un pouvoir unique et central, ont déterminé la fondation de villes importantes dans des lieux élevés, et partant d'un accès difficile. Ce sont ces pentes si pénibles à gravir, si dangereuses à descendre, que le gouvernement s'occupe depuis quelques années d'adoucir ou de tourner.

Les voies publiques sont divisées chez nous en quatre classes distinctes : 1° routes royales; 2° routes départementales; 3° chemins de grande communication ou de grande vicinalité; 4° chemins vicinaux ou communaux. Les routes royales et départementales, qui elles-mêmes se subdivisent en plusieurs classes, sont entretenues, les premières avec les fonds de l'état, les secondes avec ceux

des départements ; les chemins de grande communication le sont avec les ressources combinées des départements et des communes, et enfin les chemins vicinaux avec les deniers des communes.

Nous n'avons à nous occuper ici que des routes royales et départementales, les autres ayant déjà été l'objet d'un article particulier dans notre ouvrage (*voy.* T. V, p. 630).

Les routes royales aujourd'hui classées, à quelque système qu'elles appartiennent, formaient, en 1836, un développement total de 8,628 lieues. Depuis, de nouveaux classements ont eu lieu, soit par suite de la création de routes nouvelles, soit par la transformation de routes départementales en routes royales. En 1824, le nombre de lieues à l'état d'entretien était seulement de 3,572 ; en 1828 il était déjà de 4,905, et en 1836 il s'élevait à 6,179. Il y avait en outre une longueur de 1,463 lieues à réparer et 986 lieues de lacunes à construire. La loi du 14 mai 1837 a mis à la disposition du gouvernement un crédit spécial de 84 millions de fr., dont 60 pour l'achèvement des lacunes, et 24 pour concourir avec les fonds ordinaires du budget à la réparation des parties de routes dégradées. En 1842, les ateliers ouverts pour l'achèvement des lacunes se sont étendus à 72 routes, et ont embrassé un développement de 1,335 kilom. ; 108 routes ont pris part aux fonds destinés aux réparations extraordinaires ; en 1842 on a livré à la circulation environ 500 kilom. de route neuve, et substitué plus de 100 kilom. de nouvelles portions de route d'un parcours facile à d'anciennes voies dont l'inclinaison opposait de graves obstacles au roulage.

Sur les 6,179 lieues de routes, qui, en 1836, étaient à l'état d'entretien, 783 étaient en pavé, 5,396 en empierrement. Les premières sont surtout celles qui avoisinent la capitale, et trouvent dans des carrières à grès à proximité un approvisionnement facile. Cependant on cherche actuellement à remplacer peu à peu les routes pavées par des routes empierrées d'après le système de Mac-Adam (*voy.*). On a reconnu que les routes pavées étaient plus commodes pour les voitures allant au pas, mais que les routes empierrées étaient d'un moindre tirage pour les voitures allant au trot. Le système auquel Mac-Adam a donné son nom consiste à établir au milieu de la voie un encaissement de $0^{m}.25$ de profondeur en moyenne, formé de petites pierres. Les plus grosses doivent être mises en dessous, les plus petites et le gros gravier former le lit supérieur. En général, tout caillou destiné à la construction d'une route doit pouvoir passer dans un anneau de $0^{m}.06$ de diamètre qui est remis à chaque cantonnier. Le grand mérite de Mac-Adam est d'avoir compris le premier les avantages d'une vigilance continuelle, infatigable, appliquée avec intelligence à la réparation instantanée des moindres dégâts. Les effets de ce système ont été de changer entièrement le mode d'entretien qui était autrefois suivi. Au lieu de dépenser, comme nous le faisons encore sur beaucoup de points, 75 p. 100 en matériaux et 25 p. 100 en entretien, les expériences de Mac-Adam ont prouvé qu'il fallait faire exactement le contraire, c'est-à-dire employer 25 p. 100 seulement en matériaux et 75 p. 100 en entretien. Depuis Mac-Adam, tout en respectant et sa méthode de construction et son système, d'autres ingénieurs ont introduit d'utiles perfectionnements. Le premier est l'usage, chaque jour plus général, du rouleau compresseur, notamment de celui dû à M. Schattenmann ; le second est le balayage des routes. Ce dernier système, appliqué surtout au département de la Sarthe par M. Dumas, son ingénieur, y a produit des résultats vraiment merveilleux. Il n'était pas difficile, en effet, de concevoir que la poussière est le principe de la boue, et qu'en l'enlevant continuellement au moyen du balai, la chaussée conserve toujours ainsi sa forme dure et adhérente. D'un autre côté, en balayant l'eau au fur et à mesure qu'elle tombe dans les frayés et les flaches, et en les remplissant de petites pierres concassées, on évite toutes les causes de détérioration. Depuis que ce système a été appliqué, aucun département ne jouit des meilleures routes que celui de la Sarthe. Ce mode d'entretien a été depuis adopté par d'autres départements, et partout il a produit des effets non moins

avantageux. Aussi a-t-il été prescrit d'une manière uniforme à tous les ingénieurs par une circulaire du directeur général des ponts et chaussées et des mines, 25 avril 1839.

Les routes en France sont généralement beaucoup trop larges*, ce qui en rend les frais de premier établissement dispendieux et l'entretien difficile. On songe aujourd'hui à les rétrécir, afin de rendre les expropriations moins coûteuses et de laisser à l'agriculture une plus grande étendue de terrain. Une autre question a encore divisé les meilleurs esprits et l'administration des ponts et chaussées elle-même : il s'agit de la plantation des routes. Celles de France, comme celles d'outre-Rhin, sont presque toutes plantées ; dans quelques autres pays, notamment en Angleterre, on a renoncé à les border d'arbres. Tandis qu'un grand nombre d'ingénieurs tiennent encore aux anciens errements, d'autres soutiennent que la présence des arbres, interceptant l'air, nuit au prompt desséchement de la chaussée, qu'en outre les feuilles qui tombent des arbres et s'y déposent imprégnées d'eau, sont une cause d'humidité qui amollit et pénètre le sol. Pour se convaincre de cette vérité, il suffit de comparer les routes qui se trouvent en rase campagne avec celles qui sont bordées d'arbres ou traversent des bois. Au milieu de ce conflit on a adopté un moyen terme, et, dans certains départements, des règlements spéciaux ont ordonné, aux frais des propriétaires riverains, la plantation d'arbres fruitiers sur le bord des routes.

Pour l'entretien des routes royales, la dépense est par lieue d'environ, 3,280 fr. en ce qui concerne les routes pavées, et de 2,040 fr. quant aux routes empierrées. Les premières, bien que coûtant ordinairement moins cher, reviennent cependant à un prix plus élevé à cause de leur proximité de la capitale et du roulage plus considérable qu'elles ont à supporter. En somme, les frais d'entretien sont aujourd'hui en moyenne de 2,200 fr. par lieue.

Les routes départementales ont fait des progrès encore plus remarquables et sont généralement mieux entretenues que les routes royales, et à moindres frais, puisqu'on évalue en moyenne à 1,240 fr. leur dépense annuelle d'entretien, et celle de premier établissement à 38,000 fr. Cet état de choses tient sans doute à ce qu'elles sont ouvertes sur une moins grande largeur et subissent une moindre fréquentation. Les routes départementales classées formaient, en 1836, un développement de 9,232 lieues ; depuis le commencement de cette même année, on a classé une longueur de 474 lieues, ce qui porte le développement total à 9,707 lieues. Sur les 9,232 lieues de routes classées en 1836, 5,513 étaient à l'état d'entretien, 1,219 à réparer et 2,500 en lacunes. Les routes de la Corse sont l'objet d'un travail spécial. Enfin, les routes dites *stratégiques* qu'on range dans une catégorie particulière, présentent un développement de 359 lieues. L. N.

ROUTINE, capacité, faculté acquise plutôt par une longue habitude, par une longue expérience, que par le secours de l'étude et des règles. Telle est la définition de l'Académie, et elle convient à la routine considérée dans les individus, qui peuvent savoir par routine, agir par routine; mais la routine, prise par abstraction et personnifiée dans le langage, est plutôt l'habitude d'aller toujours dans la même *route*, de faire toujours les mêmes choses de la même façon, sans principes, sans règles; d'où naît cette capacité machinale qui s'acquiert à la longue, et qui explique la tenacité à ne point changer de méthode. De tous temps la routine a été le grand obstacle aux améliorations les plus raisonnables. L'essor de l'agriculture, de l'industrie, du commerce, etc., n'est dû qu'à l'adoption de procédés nouveaux, mis par une pratique éclairée à la place des vieilles routines. J. T-v-s.

ROUVRE, *voy.* Chêne.

ROVIGO (duc de), *voy.* Savary.

ROVILLE, ferme-modèle et institut agronomique, située dans le dép. de la Meurthe (*voy.*). Nous avons consacré une petite notice à son fondateur M. Mathieu de Dombasle (*voy.*), agronome célèbre que la France vient de perdre (27 déc. 1843).

(*) Une largeur de 10 mètres entre les fossés serait plus que suffisante.

ROWE (Nicolas), auteur du drame anglais de *Jeanne Shore* et de quelques autres pièces de théâtre, et poëte lauréat du roi George Ier, après avoir été sous-secrétaire d'état sous le duc de Queensberry, naquit en 1673, mourut en 1718, et fut enterré à Westminster.

ROXANE, fille d'Oxyarte ou Oxatrès, gouverneur de la Bactriane, au temps de Darius Codoman, *voy.* Alexandre.

ROY (Antoine, comte), pair de France, plusieurs fois chargé du ministère des finances sous la Restauration, est né le 15 mars 1765, à Savigny (Haute-Marne). Son père lui fit faire ses études à Langres, et de là l'envoya suivre un cours de droit à Paris. En 1785, le jeune Roy, reçu avocat, débuta au Palais; mais chargé, pendant la révolution, de la défense de plusieurs accusés qu'il ne put soustraire au glaive de la loi, ce mauvaissuccès l'éloigna du barreau. Ayant obtenu, vers l'année 1794, la ferme générale des biens de la succession de Bouillon, il réalisa d'énormes bénéfices dans l'exploitation de la forêt d'Évreux. Il se livra ensuite à de vastes opérations sur les biens nationaux, et devint en peu de temps l'un des plus riches particuliers de la France. Plus tard, Napoléon, qui ne l'aimait pas, voulut faire réviser sa gestion d'Évreux; et le rapport de Defermont le fit condamner à verser au trésor une somme de 1,800,000 fr. L'empereur refusa, en outre, d'autoriser le mariage de la fille de M. Roy avec le fils du duc de Massa (*voy.* Regnier). Pendant les Cent-Jours, M. Roy, devenu membre de la Chambre des députés, prit sa revanche en s'opposant avec force à la prestation du serment de fidélité à Napoléon. A son retour, Louis XVIII lui tint compte de son opposition. Le 25 juillet 1814, il fut nommé président du collége électoral de Sceaux, et le 25 août suivant député du dép. de la Seine. Ses votes furent d'abord acquis au ministère; puis tout à coup il passa dans le camp doctrinaire (*voy.*). Ses rapports sur les budgets de 1817 et de 1818 firent sensation; et après la mort de Corvetto (*voy.*), on jeta les yeux sur lui pour lui confier le portefeuille des finances, le 7 déc. 1818. Ce premier ministère fut court; au bout de 22 jours, M. Roy fut remplacé par le baron Louis (*voy.*), et reçut en dédommagement le titre de ministre d'état et de membre du conseil privé. Élevé de nouveau au ministère le 19 nov. 1819, il y resta jusqu'au 14 déc. 1821, époque où il dut céder la place à M. de Villèle. Cette fois, il reçut, outre le titre de ministre d'état, celui de comte, avec un siége à la Chambre des pairs. Malgré ces récompenses, il fit une critique amère de toutes les mesures de son successeur, empêcha la réussite du projet de la conversion de la rente, et s'acquit un grand renom de libéralisme. La confiance publique le désignait naturellement pour succéder à M. de Villèle: aussi fut-il compris dans le ministère de transition nommé en janvier 1828, et qui devait préparer les voies au prince de Polignac. Depuis ce temps, M. le comte Roy n'a plus fait partie du gouvernement; outre la gestion de ses grands biens, son activité s'est concentrée tout entière dans la Chambre des pairs où ses avis sont toujours écoutés avec déférence. Sincèrement attaché à la nouvelle dynastie, il semble se borner dans toutes les discussions aux questions de finances. Il est souvent rapporteur du budget, préside d'une manière, pour ainsi dire inamovible le conseil général de la Marne, et a été nommé, en 1841, président de la commission de surveillance de la caisse d'amortissement et de celle des dépôts et consignations. D. A. D.

ROYAUTÉ, *voy.* Roi.

ROYER-COLLARD (Pierre-Paul), un des orateurs les plus éminents et un des caractères politiques les plus purs de notre temps; et n'eût-il pas conquis cette haute renommée comme homme politique, il mériterait encore une place dans l'histoire de la philosophie, comme le premier promoteur du renouvellement des études philosophiques en France. Comme écrivain, s'il est aujourd'hui un homme dont le style par sa gravité, nous dirions presque son austérité, par sa vigueur nerveuse, par sa plénitude, par sa logique inflexible, rappelle la manière de Pascal, c'est M. Royer-Collard. Pourtant, nous n'avons de lui, soit en politique, soit en philosophie, qu'un petit nombre de discours, dont le recueil formerait

à peine un volume. Mais d'une part, les quelques pages qu'il a écrites sur la philosophie renferment le précis le plus substantiel des doctrines de l'école écossaise, résumées avec un enchainement et élevées à une puissance que cette école n'a jamais connue; et de l'autre, ses discours politiques, en discutant et en établissant avec profondeur les principes fondamentaux de notre droit public, ont préparé sous la restauration notre apprentissage de la vie constitutionnelle.

Né en juin 1763, à Sompuis, petit bourg voisin de Vitry-le-Français, M. Royer-Collard, après avoir achevé ses études au collége de Chaumont, entra d'abord dans la congrégation enseignante de la doctrine chrétienne. Après quelques années passées dans l'enseignement public, il vint à Paris, où il se fit recevoir avocat au parlement. La révolution étant survenue sur ces entrefaites, il en approuva les réformes dans ce qu'elles avaient de nécessaire. En 1792, il fut nommé membre du conseil de la Commune par le district de l'île Saint-Louis, et il en était secrétaire au 10 août. Mais dès lors la violence commençait à prévaloir, et le jeune avocat se retira d'une mêlée où la victoire devait rester aux passions armées de la force brutale.

Quelques années après, en 1797, il fut élu député au conseil des Cinq-Cents par le dép. de la Marne. Son début à la tribune eut lieu à l'occasion de la loi présentée par le Directoire sur la police des cultes; il s'éleva contre le serment demandé aux prêtres, et parla en faveur du rappel des déportés. Il s'efforça de démontrer que l'intérêt du nouveau gouvernement exigeait que la liberté religieuse reçût toute l'extension compatible avec le maintien des principes constitutionnels; et il invita ses collègues à s'attacher à la justice, qu'il appelait le plus profond des artifices et la plus savante des combinaisons. Il ne siégea que trois mois au conseil des Cinq-Cents, sa nomination ayant été annulée après la réaction du 18 fructidor. Rentré dans la vie privée, c'est alors qu'il commença à se livrer à son penchant pour les études philosophiques. Dans un petit village sur les bords de la Marne, où déjà il avait trouvé une retraite pendant les jours de la terreur, non loin d'une humble église jadis soupçonnée de jansénisme, et fermée alors par l'intolérance dont on faisait l'alliée de la liberté, il occupa ses studieux loisirs à méditer quelques ouvrages de Descartes, de Pascal, d'Arnauld, de Nicole, de Bossuet. C'est dans ces études solitaires, où, comme il le dit plus tard, les goûts de son esprit et l'amour de la vérité l'avaient engagé, qu'il passa plusieurs années, complétement en dehors du monde politique.

Le consulat, qui renversa le Directoire, et qui se transforma bientôt en s'entourant des splendeurs de l'empire, ne changea rien à la situation de M. Royer-Collard sous ce rapport. Seulement, lorsque pour compléter l'organisation de l'Université impériale, on s'occupa, en 1811, de créer l'enseignement supérieur à Paris, M. Royer-Collard fut nommé professeur d'histoire de la philosophie moderne à la faculté des lettres de l'Académie de Paris, et doyen de cette faculté.

Ce qui reste de son enseignement se réduit à deux discours imprimés et à quelques fragments qui ont été joints à la traduction des œuvres de Reid. Mais ce peu a suffi pour marquer sa place comme philosophe, et pour imprimer un mouvement intellectuel dont nous voyons aujourd'hui les résultats. Le discours d'ouverture de son cours, prononcé le 4 déc. 1811, traite surtout de la méthode, et s'applique à transporter dans la philosophie de l'esprit humain les règles et les procédés d'observation qui ont amené les progrès de la philosophie naturelle. Déjà le professeur y dirige une critique fondamentale contre la doctrine de Condillac, occupée de l'ambitieux dessein de ramener tout l'homme à un fait unique; déjà il y vante la circonspection de l'école écossaise, qui non-seulement reconnaît plusieurs faits primitifs, mais n'ose en déterminer le nombre. Enfin on y trouve un éclatant éloge de l'esprit de Descartes, *qui a soumis à jamais l'autorité à la raison*.

Il ne faut pas perdre de vue qu'à cette époque la philosophie de Condillac (*voy.*) exerçait en France une domination exclusive, qu'elle passait pour être en possession de la vérité tout entière, et pour

avoir touché les dernières limites que pût atteindre la science de l'entendement humain. Il fallait donc une rare indépendance d'esprit et de caractère pour attaquer de front cette puissance incontestée. Pendant que M. Laromiguière (*voy.*), interprète élégant de Condillac, réunissait autour de sa chaire un immense auditoire, séduit par le charme de sa parole, M. Royer-Collard poursuivait avec constance sa tâche critique devant un petit nombre de disciples assidus, parmi lesquels venaient s'asseoir quelques hommes graves, tels que Maine de Biran (*voy.*), M. de Sade, aujourd'hui député, et un groupe de jeunes gens, la plupart élèves de l'école Normale, non encore convaincus, mais ébranlés par la conviction du maître, et toujours frappés de la vigueur de ce noble langage sous lequel se produisait un enseignement si élevé. Parmi ces jeunes auditeurs, dont quelques-uns sont devenus célèbres, on distinguait MM. Cousin, Viguier, Ch. Loyson, Patin, Ch. Renouard, La Rauza, etc. Fidèle au plan qu'il s'était tracé, le professeur subordonnait l'examen des divers systèmes philosophiques à la division des facultés de l'entendement; l'exposition de chaque système était éclairée par une théorie rapide de la faculté à laquelle il se rapportait : de sorte que son cours d'histoire de la philosophie moderne était, comme il le disait lui-même, un cours de philosophie, où les analyses historiques tenaient une grande place. Pendant les deux ans et demi que durèrent ses leçons, elles roulèrent presque exclusivement sur une question unique, mais fondamentale, celle de la perception externe; et le discours d'ouverture de la 3e année, qui fut imprimé alors, contient l'analyse la plus complète de ce vaste et difficile problème et des faits intellectuels qui s'y rattachent. En le creusant à cette profondeur, le professeur ébranlait dans ses bases la philosophie régnante, et préparait la révolution philosophique qui fut continuée et accomplie par ses disciples, en tête desquels se place M. Cousin (*voy.*), qui lui succéda dans la chaire de la faculté des lettres.

Le cours de M. Royer-Collard avait duré depuis le mois de déc. 1811 jusque vers la fin de mars 1814. Attaché à la famille royale par d'anciennes affections et par ses opinions politiques, M. Royer-Collard fut nommé par Louis XVIII conseiller d'état et directeur de la librairie. Pendant les Cent-Jours, il resta seulement professeur et doyen de la faculté des lettres.

Au second retour du roi, la place de grand-maître de l'Université ayant été supprimée, M. Royer-Collard fut nommé président d'une commission de l'instruction publique, composée de cinq membres. Il conserva ces fonctions jusqu'en 1819, époque à laquelle il donna sa démission (*voy.* DECAZES). Pendant les quatre années de son administration, il eut à lutter sans cesse pour défendre l'Université contre les attaques d'un clergé envahisseur, soutenu par la faction qui, dès 1815, avait presque subjugué le gouvernement. Soit à la tribune, soit dans le sein même du gouvernement, il justifia le corps enseignant calomnié dès lors comme aujourd'hui. Jamais les titres et les services de ces fonctionnaires modestes ne furent respectés avec plus de scrupule, jamais les jeunes talents ne furent encouragés avec plus de bienveillance. Pour ce qui est de la direction générale des études, nous devons rappeler que ce fut M. Royer-Collard qui créa dans les colléges de Paris l'enseignement spécial de l'histoire, innovation féconde qui a porté de si heureux fruits, qu'on s'efforça d'abolir dans les mauvaises années de la Restauration, et qui, depuis 1830, a été étendue à tous les établissements publics. De lui encore vinrent les premiers encouragements donnés à l'instruction primaire et les médailles décernées publiquement aux plus habiles instituteurs.

Depuis 1815, il faisait partie de la Chambre des députés : sa parole grave et sa noble indépendance y avaient conquis une autorité, un ascendant qui n'ont fait que croître d'année en année. Il résista à la réaction violente de la chambre introuvable (*voy.*), et vota constamment avec la minorité dont il fut une des lumières et un des plus puissants orateurs. Il défendit l'inamovibilité des juges contre M. de Bonald, organe des passions furieuses de la majorité : il la défendit et au nom

de la Charte, et comme principe fondamental de l'ordre social. Dans la discussion de la loi d'amnistie, il combattit avec énergie les amendements de la commission qui aggravaient par de nouvelles rigueurs et de nouvelles proscriptions le projet du gouvernement. A l'occasion du budget de 1816, il s'opposa aux prétentions d'une partie de la Chambre qui, en s'attribuant le droit de revenir sur les lois de finance antérieures, tendaient à détruire la fidélité des engagements. Membre de cette courageuse minorité, il lutta contre tous les excès du parti royaliste, de concert avec son ami Camille Jordan, Laîné, M. Pasquier, de Serres.

M. Royer-Collard fut un de ceux qui conseillèrent la dissolution de la Chambre introuvable, accomplie par l'ordonnance du 5 sept. 1816. Nommé président du collége électoral de la Marne, il fut réélu à une grande majorité, et il n'a plus cessé de faire partie de la Chambre, jusqu'au jour où il lui a plu de rentrer tout-à-fait dans la vie privée. Pendant les quinze années de la Restauration, il a pris part à toutes les grandes discussions où s'agitaient les questions fondamentales du régime représentatif. Par la nature même de son esprit, autant que par l'habitude des investigations philosophiques, il avait le besoin de remonter en toutes choses jusqu'aux principes : aussi, dès qu'il avait abordé une question, laissait-il après lui une trace profonde. C'est par là que, sans jamais sortir de son attitude calme et digne, avec un ou deux discours par an, il a été peut-être l'homme de France qui a le plus fait pour notre éducation constitutionnelle. *Voy.* DOCTRINAIRES.

Deux lois principales qui sont comme les deux grands ressorts du gouvernement représentatif, la loi électorale et la loi de la presse, ont été perpétuellement étudiées, débattues, remaniées pendant tout le cours de la Restauration. A chaque phase de ces grands débats, nous retrouvons M. Royer-Collard dégageant et mettant en lumière les vrais principes, ceux qui ont le plus complétement réuni l'assentiment de la raison publique, ceux qui, contredits ou éclipsés momentanément, sont destinés à survivre. Sans doute lui-même ne se refuserait pas à reconnaître l'apprentissage qu'il faisait pour son propre compte en initiant la nation aux secrets de la vie politique, et le progrès de ses idées à mesure qu'il approfondissait les problèmes. Ainsi, dans la première session de 1816, il monte deux fois à la tribune, le 2 et le 24 février, pour démontrer l'insuffisance et les imperfections du premier projet de loi électorale. Il tâtonne encore, ainsi que la Chambre; il critique bien plus qu'il n'établit. A la démarche timide des orateurs, on peut reconnaître l'enfance du système constitutionnel. Mais dans la seconde session, le 26 décembre, son allure est plus ferme et plus assurée. Ici, il arrive directement à établir comme principe de l'élection l'intervention de la nation elle-même qui exerce sur son gouvernement une influence régulière; il déclare que c'est la chambre élective qui constitue les gouvernements représentatifs. Il y a progrès marqué d'une session à l'autre. C'est que l'orateur n'est plus en présence d'une chambre violente qui, sous prétexte d'un royalisme exalté, veut entraîner la monarchie dans des voies périlleuses et en faire l'instrument de ses passions. M. Royer-Collard a posé les bases de la législation sur cette matière, en défendant le projet qui devint la loi du 5 février 1817. Il établit victorieusement le principe de l'élection directe, au lieu de l'élection à deux degrés qu'on voulait introduire; il la fixe au chef-lieu du département pour la dégager de l'esprit de localité, de cet esprit étroit et mesquin qui fausse trop souvent la représentation nationale. « Car, dit-il, nous sommes ici dans l'ordre politique, et l'électeur est pris dans l'intérêt général de la société, et non dans l'intérêt local du point qu'il habite. » Et on ne l'a pas vu plus tard renier son œuvre. Lorsqu'en 1819 la proposition Barthélemy (*voy.*), tendant à modifier la loi électorale, fut reportée de la Chambre des pairs à la Chambre des députés, il soutint avec force les deux conditions essentielles de la loi primitive, c'est-à-dire l'élection directe et l'élection au chef-lieu. C'est à cette occasion qu'il émit ses idées sur l'influence de la classe moyenne, et le rôle qu'elle est appelée à jouer dans notre nouvel ordre social. Lorsqu'à son tour le

gouvernement, effrayé par les conquêtes que faisait l'opinion libérale au renouvellement de chaque cinquième de la Chambre, s'abandonna à la réaction qui le pressait depuis la mort du duc de Berri, et vint proposer le changement de cette loi, M. Royer-Collard combattit avec force le privilége du double vote, et montra dans la loi de 1817 les véritables libertés du pays et les principes vitaux du gouvernement représentatif, c'est-à-dire l'élection directe et l'égalité des suffrages. C'est à la suite de cette discussion que son nom et celui de Camille Jordan furent rayés de la liste du Conseil d'état. Enfin, en 1824, il fut aussi un des adversaires du projet de loi de la septennalité qui emportait les derniers débris de notre système électoral.

En matière de liberté de la presse, dès l'année 1817, il prouvait, d'une manière victorieuse, que la libre publication des opinions individuelles est la condition et le principe nécessaire de la liberté politique, et que, la provocation indirecte étant indéfinissable, la seule juridiction légitime pour les délits de la presse est celle du jury. Il n'y a de nations politiquement libres que celles qui participent, sans relâche, et au pouvoir législatif et au pouvoir judiciaire. Dans la discussion de la loi de 1819, la plus libérale qui eût encore été présentée aux Chambres, il motiva la condition du cautionnement pour les journaux sur la nécessité d'une garantie pour l'influence politique, garantie qui ne se rencontre, selon notre droit public, que dans une certaine situation sociale, dont le signe est la propriété ou ses équivalents. Mais bientôt, en 1820, le ministère ayant demandé l'arbitraire pur, la censure (*voy.*) fut rétablie. M. Royer-Collard appuya un amendement qui eût limité la durée de la censure à la durée de la session. Il attaqua aussi les lois d'exception : « Elles sont, dit-il, des emprunts usuraires qui ruinent le pouvoir, alors même qu'ilssemblent l'enrichir. Amenées par une réaction, elles traînent à leur suite une réaction qui déjà se fait sentir. Les partis s'en emparent : plus ils sont redoutables et menaçants, plus il y a d'imprudence à leur donner pour manifeste l'apologie de la charte et la défense des libertés publiques. » La présentation d'un nouveau projet sur la répression des délits de la presse, en 1822, fut l'occasion d'un admirable discours où M. Royer-Collard, dénombrant les conquêtes de la démocratie et le rôle qu'elle est appelée à jouer dans la société, mettait en regard l'humble part qui lui était faite dans le gouvernement. C'est là aussi que sa prudence prophétique accusait la politique du ministère de montrer aux peuples la monarchie incompatible avec les libertés politiques qu'elle avait promises. Enfin, en 1827, le projet de M. de Peyronnet sur la police de la presse, plus connu sous le nom de *loi d'amour*, fut foudroyé par une puissante ironie, plus profonde peut-être que celle de Socrate, et moins amère que celle de Pascal. « Dans la pensée intime de la loi, disait l'orateur, il y a eu de l'imprévoyance, au grand jour de la création, à laisser l'homme s'échapper libre et intelligent au milieu de l'univers : de là sont sortis le mal et l'erreur. Une plus haute sagesse vient réparer la faute de la Providence, restreindre sa libéralité imprudente, et rendre à l'humanité, sagement mutilée, le service de l'élever enfin à l'heureuse innocence des brutes. » Et plus loin : « Une loi de suspects, largement conçue, qui mettrait la France en prison sous la garde du ministère, cette loi ne serait qu'une conséquence exacte et une application judicieuse du principe; et, comparée à la loi de la presse, elle aurait l'avantage de trancher d'un seul coup, dans la liberté de se mouvoir et d'aller et de venir, toutes les libertés. Le ministère, en la présentant, pourrait dire avec bien plus d'autorité : Le mal produit cent fois plus de mal que le bien ne produit de bien. L'auteur des choses a cru autrefois le contraire : il s'est trompé. »

Il nous faut résister à la tentation de rappeler bien d'autres discours, et surtout de citer des exemples de ce style énergique et précis, qui grave la pensée avec tant de profondeur. Entre tant de qualités éminentes qui distinguent le philosophe orateur, le caractère le plus frappant de son éloquence est peut-être cette rigueur de raisonnement, cette logique inexorable, qui arrache à un principe tout ce qu'il contient, et met à nu toutes

ses conséquences. C'est par là que son mémorable discours sur la loi du sacrilége frappa d'impuissance les projets d'oppression religieuse. Ce morceau était d'ailleurs un véritable traité des rapports de la religion avec l'état.

Cette haute raison, qui alliait au respect le plus inviolable pour la vérité un grand fonds de modération naturelle, cette éloquence si grave, mûrie par de longues méditations et par l'expérience de quarante années de révolution, gagnèrent peu à peu l'assentiment de la France, et finirent par s'en emparer si bien, qu'après la dissolution de la Chambre, aux élections de 1827, M. Royer-Collard fut réélu à la fois par sept colléges, ceux de Vitry-le-Français, Châlons, Lyon (midi), Melun, Paris (7e collége), Béziers et Neufchâteau.

Ce fut un beau moment pour la France elle-même, et pour le grand citoyen adopté par elle, que celui où les seuls efforts de l'intelligence et du patriotisme, décidant la victoire de l'opinion publique et la chute du ministère déplorable, nous ouvraient la perspective d'un meilleur avenir. Les diverses fractions du parti libéral se rallièrent alors autour de celui qui avait épuré le libéralisme, et l'avait fondé sur des doctrines, en le dégageant des déclamations surannées et de l'alliage bonapartiste. L'opinion nationale s'était alors personnifiée en lui; c'était à qui le saluerait des noms d'illustre maître, illustre ami, etc. L'Académie-Française s'empressa de l'admettre à l'unanimité dans son sein, à la mort de Laplace. Sa réception fut une des plus brillantes solennités de ce temps-là, un véritable triomphe.

A l'ouverture de la session, la Chambre des députés le présenta le premier des candidats pour la présidence, et le choix royal ratifia aussitôt cette désignation. On sait avec quelle dignité il occupa le fauteuil, avec quelle haute impartialité il dirigea les délibérations, maintenant dans un juste tempérament et les droits de la Chambre et la déférence due à la couronne.

Charles X, qui, malgré la profonde ignorance où il était resté de l'état réel de la France, ne manquait pas d'esprit, goûtait volontiers la conversation de M. Royer-Collard, et il le témoignait un jour à ses familiers, en ajoutant cette étrange restriction : « C'est dommage qu'il n'ait pas l'esprit sain ! » Nous avons rappelé cette anecdote, qui n'est pas inventée à plaisir, pour montrer combien était fatal l'aveuglement qui poussait cette malheureuse dynastie à sa perte. L'avénement du ministère Polignac, cet effet sans cause, ainsi que le définit alors M. Royer-Collard, vint tout remettre en question, et briser brusquement cette alliance de la nation et de la royauté, à laquelle s'était dévoué le fidèle serviteur de la monarchie. La révolution des trois jours (*voy.* JUILLET) fit justice de la dynastie parjure. Le lendemain de cette crise, que ses conseils auraient pu prévenir, on l'a entendu dire : « La Restauration nous a enseigné le prix de la liberté; la Révolution nouvelle va nous apprendre le prix de l'ordre. » Il prêta serment au nouvel ordre de choses, et vint s'asseoir silencieux sur les bancs du centre. Aux élections de 1831, il pensait à se retirer tout-à-fait; mais les instances de Casimir Périer, alors ministre, le décidèrent à accepter un nouveau mandat. En remerciant les électeurs de Vitry-le-Français, qui venaient de le réélire, il déclara que la révolution de juillet n'avait été ni dans ses prévisions, ni dans ses vœux, qu'il l'avait acceptée comme un fait, et pour éviter un mal pire encore; mais qu'il était convaincu qu'on avait dépassé la limite au-delà de laquelle l'ordre est en péril. Depuis lors, il a reparu deux fois à la tribune : la première, pour soutenir l'hérédité de la pairie. Il proclama que le droit divin et la souveraineté du peuple étaient deux fantômes aussi vains l'un que l'autre, et que la souveraineté de la raison était la seule possible, et qui plus est, la seule réelle. La seconde fois, dans la discussion des lois de septembre, lorsqu'on débattit le projet de loi qui retirait au jury la connaissance des délits de la presse, il reprit la parole pour défendre le principe qu'il avait si victorieusement établi sous la Restauration. Forcé de combattre les hommes qui avaient autrefois partagé ses convictions, il déplora ce qu'il appelait l'erreur d'un homme de bien irrité (M. le duc de Broglie). Enfin,

aux élections de 1842, il a définitivement renoncé à la députation. Aujourd'hui, âgé de plus de 80 ans, il jouit, dans sa verte vieillesse, de la gloire incontestée que la postérité lui décernera, comme à une des plus belles intelligences et un des plus nobles caractères qui aient honoré notre époque. A-D.

RUBEN, fils aîné de Jacob et de Léa, fut privé de son droit d'aînesse pour être monté dans la couche de Bilha, concubine de son père. Il ne partagea pas la haine jalouse de ses frères contre Joseph; car lorsqu'ils voulurent le tuer, il lui sauva la vie en proposant de le descendre dans une fosse vide, avec l'intention de rendre à Jacob son fils chéri. *Voy.* TRIBUS (*les douze*).

RUBENS (PIERRE-PAUL), un des plus grands coloristes qui aient existé, naquit le 28 juin 1577, à Cologne où son père, d'une famille noble d'Anvers, s'était retiré à cause des troubles du Brabant. Les crayons furent les jouets de Rubens. Après la mort de son père, il revint à Anvers avec sa mère; et il entra comme page chez une comtesse de Lalaing; mais la dissolution des mœurs de cette femme le dégoûta bientôt. L'ayant quittée, il obtint de pouvoir se livrer tout entier à la peinture, sous la direction d'Adam Van Oort et de Van Veen. Ce dernier, qui le prit en grande affection autant à cause de ses talents qu'à cause de son irréprochable conduite, lui conseilla d'aller se perfectionner en Italie. Le duc de Mantoue, à qui il fut recommandé par l'archiduc Albert, le reçut à son service en qualité de page, et le logea dans son palais. Rubens y passa sept ans. De Mantoue, il se rendit à Rome, puis à Venise où l'appelaient les ouvrages du Titien et de Paul Véronèse, et enfin à Gênes. Dans toutes les villes qu'il visita, il laissa des preuves de son éminent talent. Envoyé en Espagne avec de magnifiques présents par le duc de Mantoue, il y peignit le roi Philippe IV et plusieurs grands de sa cour, tout en étudiant avec ardeur les grands maîtres de l'école espagnole. Il retourna à Mantoue comblé d'honneurs et de présents; mais il fut bientôt rappelé dans son pays par la nouvelle qu'il reçut que sa mère était dangereusement malade; il ne la trouva plus en vie, et le chagrin qu'il en conçut le fit s'enfermer pendant quatre mois dans l'abbaye de Saint-Michel, où, pour calmer sa douleur, il s'occupa avec zèle de l'étude des sciences et des arts. Les brillantes promesses de l'archiduc, et l'amour qu'il éprouvait pour Isabelle Brant, le retinrent en Flandre. Il se bâtit à Anvers une maison magnifique qu'il orna extérieurement de fresques et où il se plut à rassembler une précieuse collection de vases, de bustes, de tableaux et de médailles. Quoique fort riche, il consentit, dans la suite, à vendre cette belle collection au duc de Buckingham pour une somme de 10,000 liv. st. Il peignit pour la cathédrale d'Anvers l'admirable *Descente de croix* qui en est un des plus beaux ornements; pour les Jacobins, les quatre Évangélistes; pour l'église de Saint-Pierre, à Cologne, où il avait été baptisé, *le Crucifiement de S. Pierre;* sans parler d'une foule d'autres ouvrages qui lui ont mérité l'immortalité. Cependant beaucoup de tableaux signés de son nom ne sont pas entièrement de lui; il en fit peindre plusieurs par ses élèves, se contentant d'y mettre la dernière main. C'est ce qui eut lieu, entre autres, pour les scènes de la *Vie de Marie de Médicis*, série de 21 tableaux qui lui furent commandés à Paris, en 1620, par cette reine, pour une des galeries de son palais du Luxembourg, et qu'il acheva en deux ans à Anvers; deux seulement de ces tableaux, qui font aujourd'hui partie du Musée du Louvre, lui appartiennent en propre.

Rubens fut un peintre du premier ordre. Son génie créateur était d'une richesse inépuisable. Il a réussi également dans le paysage, le portrait, les batailles, les tableaux de chasse, d'animaux, d'histoire. C'est lui qui a orné de figures les paysages de Wildens, de Van Reden, de Breughel et d'autres peintres célèbres de son temps. Intimement lié avec les plus grands historiens et les poëtes les plus illustres de presque toutes les nations, profondément versé dans la littérature, il unissait le jugement le plus sain à l'observation la plus minutieuse de la nature et des règles de l'art. Jamais peintre peut-être ne l'a égalé dans l'expression des passions. Il

excellait à conserver, dans la composition de ses figures, les nuances de l'âge, du sexe, de l'état, et savait donner à chacun des personnages son caractère propre. Ses peintures ont moins de douceur, moins de grâce que celles de Raphaël, mais l'enthousiasme s'y montre sous des traits si hardis, si énergiques, si pleins de vie; ses formes sont d'un si grand style, que l'on a pu, avec assez de justesse, l'appeler le Raphaël flamand. Cependant ce feu qui anime ses compositions, joint à la rapidité avec laquelle il les exécutait, l'a entraîné quelquefois à rechercher l'éclat plutôt que la beauté des formes, et à sacrifier l'exactitude du dessin à la magie du coloris. Néanmoins, Rubens a été surnommé, à juste titre, le prince de l'école néerlandaise, où il semble former la transition de l'ancien genre au nouveau.

Versé dans toutes les branches des connaissances humaines, doué d'un extérieur remarquable, d'une éloquence entraînante, d'un génie universel, des talents les plus aimables, d'un regard pénétrant; comblé, en un mot, de tous les dons de la nature et de l'éducation, Rubens fut appelé à jouer un rôle sur la scène politique. Sur son lit de mort, l'archiduc Albert recommanda à sa femme Isabelle de consulter le peintre dans les circonstances importantes. Les talents de Rubens ne tardèrent pas à être employés. En 1627, il fut chargé de négocier les préliminaires de la paix entre l'Espagne et l'Angleterre avec l'envoyé de Charles Ier, Nicolas Gerbier, peintre comme lui, et, en 1630, il signa le traité de paix avec le chancelier Cottington. Déjà le roi d'Angleterre, qui l'estimait beaucoup comme homme, comme artiste et comme négociateur, l'avait créé chevalier. Au milieu de ces occupations nombreuses et diverses, Rubens menait une vie simple et régulière. Le temps dont il pouvait disposer, il le passait au milieu d'un cercle d'amis, ou en visite chez des peintres malheureux qu'il s'empressait de secourir. Ses tableaux sont très estimés et se vendent à un haut prix; le Musée du Louvre possède de lui d'admirables portraits, et l'on trouve aussi de ses plus remarquables tableaux en Espagne, à Saint-Pétersbourg, en Angleterre, etc. Il a rendu enfin d'inappréciables services à la gravure en apprenant aux graveurs à exprimer les couleurs dans leurs teintes noires et blanches. Sous sa direction, Vorsterman, Bolswert, Pontius, Witdunck, Merinus et d'autres ont porté l'art de la gravure à un point de perfection qui n'a plus été atteint (*voy.* T. XII, p. 795). Il grava lui-même à l'eau-forte quelques planches, et il apprit à son élève, Chr. Jegher, à graver sur bois. Sa première femme étant morte en 1626, il épousa en secondes noces Hélène Forman, qui posa souvent pour les têtes de femme. La goutte et un tremblement de la main l'empêchant de peindre, il ne s'occupa plus de grandes compositions dans les dernières années de sa vie : il se borna à des tableaux de chevalet. Il expira, le 30 mai 1640, à Anvers, où on lui fit des funérailles magnifiques dans l'église de Saint-Jacques. Au second anniversaire séculaire de sa mort, Anvers lui éleva une statue en bronze sur le port. Les élèves les plus illustres de Rubens sont Van-Dyck, Téniers, Van Tulden, Schut, Van Hoek, Diepenbeek, etc. — *Voir* Michel, *Hist. de la vie de Rubens* (Brux., 1771); Smit, *Histor. Levensbeschrijving van Rubens* (Amst., 1774); Smith, *Catalogue raisonné* (Lond., 1830), etc. *C. L.*

RUBIACÉES, famille de dicotylédones à corolle monopétale épigyne. C'est l'un des groupes les plus riches en espèces; on en connaît environ 2,000. La plupart de ces végétaux habitent les régions intertropicales.

Les rubiacées abondent en végétaux précieux par leur utilité. Le caféier (*voy.* ce nom) en est un exemple des plus notables. Mais c'est surtout par leurs propriétés médicales que beaucoup d'espèces sont dignes de tout notre intérêt : les unes, parmi lesquelles il suffit de citer les quinquina (*cinchona*), sont éminemment toniques et fébrifuges; d'autres, telles que les *ipécacuanha* (*voy.* ces noms), ne sont pas moins célèbres à titre d'émétiques; plusieurs jouissent de vertus puissamment diurétiques; quelques-unes ont été signalées comme drastiques et vénéneuses. Certaines rubiacées exotiques donnent des fruits charnus et comestibles. Une foule d'espèces se parent de fleurs superbes et souvent très odo-

rantes. Parmi les rubiacées indigènes, dont la plupart d'ailleurs ne forment que des herbes de peu d'apparence, la garance (*voy.*) est importante comme plante tinctoriale ; le principe colorant qui existe dans les racines de cette plante se retrouve, avec plus ou moins d'intensité chez beaucoup d'autres rubiacées, soit indigènes, soit exotiques. ÉD. SP.

RUBICON, rivière qui, du temps des Romains, marquait la frontière entre la Gaule Cisalpine et l'Italie. Selon les tables de Peutinger, c'est le Pisciatello actuel ; mais selon un décret du pape, rendu en 1756, ce serait le Luso. En le traversant avec son armée, César (*voy.*) franchit les limites de la Gaule proconsulaire dont il était gouverneur, et déclara par ce fait seul la guerre au sénat et à la république. Ce fut le signal de la guerre civile. *Voy.* POMPÉE, et ci-dessus p. 587. *C. L.*

RUBIS (du latin *rubeus*, rouge). On donne ce nom à différentes pierres précieuses transparentes d'un rouge plus ou moins vif. Le *rubis oriental* ou *d'Orient* est un corindon (*voy.*) vitreux d'un rouge cochenille et d'une grande dureté ; il est inaltérable au feu et pèse 4.28 fois plus que l'eau ; le *rubis spinelle* est moins dur, et sa couleur a un reflet légèrement orangé ; le *rubis balais* est d'un rouge clair ; le *rubis du Brésil* ou *topaze du Brésil* est d'un rouge tirant sur le jaune, soit que cette couleur lui appartienne naturellement, soit qu'on la lui ait communiquée en le chauffant. Plusieurs autres pierres portent à tort le nom de rubis : ainsi l'arsenic sulfuré rouge ou réalgar s'est appelé *rubis d'arsenic ;* des grenats de couleur rouge ou violacée et pâle ont été nommés autrefois *rubis de roche ;* une variété de grenat rouge violacé qu'on tire des Karpathes a pris le nom de *rubis de Hongrie ;* le *rubis de Bohème* est un grenat d'un beau rouge de feu qu'on trouve dans ce pays ; le même nom a été donné au quartz hyalin rose laiteux de couleur foncée ; les quartz hyalins roses ou rouges sont dits des *rubis occidentaux* ou *d'Occident* (*pseudo-rubis*) ; enfin les belles tourmalines rouges de Sibérie, appelées *rubis de Sibérie*, passeraient pour des spinelles, si leur mode de cristallisation ne les faisait reconnaître. Les lapidaires nomment *rubis-topaze* le corindon vitreux qui est à la fois jaune et rouge, et *rubis-saphir* celui qui est rouge et bleu. Z.

RUCELLAÏ (GIOVANNI), poëte italien des temps de la renaissance, né à Florence le 20 oct. 1475, mort en 1526. *Voy.* ITALIENNE (*langue et litt.*), T. XV, p. 171.

RUCHE, l'habitation des abeilles (*voy.*) dans l'état de domesticité. C'est une espèce de panier renversé, où elles déposent le miel et la cire, et où elles se multiplient en de nouveaux essaims. On distingue deux sortes de ruches, les *simples* et les *composées :* les premières sont les plus usitées ; elles consistent en paniers de paille ou d'osier, sans divisions intérieures et recouverts d'un *surtout* ou entonnoir de paille, servant à l'écoulement des eaux de pluie et propre à maintenir la température au dedans. Les *ruches composées* forment une réunion de plusieurs ruches qui peuvent se séparer au besoin ; elles consistent en un cylindre de paille, couvert d'une planche percée de trous, et surmonté d'un couvercle en dôme, telle est la *ruche villageoise de Lombard.*

On fait aussi des ruches en bois, qui se composent d'un certain nombre de cadres ou tiroirs qu'on place entre les deux fonds de la ruche, soit en hauteur, soit en profondeur : cette division facilite la récolte et permet de diriger la formation des rayons.

La capacité de la ruche doit être proportionnée à l'importance de l'essaim, c'est-à-dire d'environ 40 décimètres cubes pour 20,000 abeilles, de 60 pour 30,000, et ainsi de suite. C-B-S.

RUCKERT (FRÉDÉRIC), un des poëtes allemands contemporains les plus estimés, connu aussi dans le monde littéraire sous le pseudonyme de *Freimund Raimar*, naquit en 1789 à Schweinfurt, ville bavaroise, située sur le Mein. Après avoir suivi les cours de l'université d'Iéna, surtout ceux de philologie et de belles-lettres, il se rendit à Stuttgart où il fut attaché de 1815 à 1818 à la rédaction du *Morgenblatt*. Il partit ensuite pour l'Italie, et passa la plus grande partie de l'année 1818 à Rome et à Aricie tout occupé

de l'étude de la langue et de la littérature italienne. De retour dans sa patrie, il se fixa à Kobourg où il se mit à cultiver avec ardeur les langues de l'Orient, principalement l'arabe et le persan; et en 1826, il accepta la chaire de professeur des langues orientales à l'université d'Erlangen. A cette époque, il s'était déjà créé une brillante réputation par ses poésies, dont le premier recueil avait paru à Heidelberg, en 1814, sous le titre de *Poésies allemandes*. Ce premier volume fut suivi, trois ans après, d'un second, intitulé *La couronne du siècle* (Stuttg., 1817), qu'il publia sous son véritable nom. L'année précédente, il avait fait imprimer dans la même ville une comédie politique en trois actes sous le titre de *Napoléon*. Ces publications ont été réimprimées plusieurs fois avec les *Roses orientales* (Leipz., 1822) et les nombreuses pièces de vers que M. Rückert a insérées dans l'*Almanach des Dames* ou dans d'autres écrits périodiques. La dernière édition est celle d'Erlangen, 1839. Entraîné par son goût pour la littérature orientale, il entreprit bientôt une imitation des *Makamat* de Hariri (*voy.*), et le succès que son travail, publié sous le titre de *Métamorphoses d'Abou-Seïd* (Stuttg., 1826; 2e éd., 1837, 2 vol.), obtint, l'engageant à persister dans cette voie, il donna successivement des traductions plus ou moins célèbres de *Nal et Damajanti* (Francf., 1828; 2e éd., 1838), de *légendes et d'histoires orientales* (Stuttg., 1837, 2 vol.), de *Rostem et Souhrab* (Erlang., 1837), de poésies gnomiques indiennes sous le nom de *Sagesse des Brahmanes* (Leipz., 1836-39, 6 vol.), etc., ainsi qu'une *Vie de Jésus* en vers, tirée des quatre Évangélistes (Stuttg., 1839). La muse de M. Rückert est si inconstante, si capricieuse, elle s'est exercée sur tant de sujets divers, qu'il serait impossible de la caractériser. On peut dire cependant en général que l'esprit et l'imagination dominent également dans ses poésies; mais qu'il en est bien peu qui parlent au cœur. Personne peut-être n'a manié la langue allemande avec plus d'art, n'a su comme lui la plier à toutes les formes; et c'est sans doute à cette facilité même, jointe à la richesse de son imagination, qu'il faut attribuer le défaut qu'on lui reproche d'épuiser un sujet, de le tourner et retourner en tous sens jusqu'à fatiguer le lecteur. Sa versification n'est pas non plus irréprochable; cependant, sous ce rapport, ses dernières productions laissent beaucoup moins à désirer. *C. L.*

RUDESHEIM, *voy.* Rhin (*vins du*).

RUDIMENT (*rudimentum*, de *rudis*, qui ne sait pas), ouvrage didactique élémentaire, tel qu'une grammaire à l'usage de la jeunesse, renfermant les premiers principes d'un art, d'une science quelconque. La difficulté de s'abaisser au niveau des moindres intelligences donne un grand prix aux bons rudiments. L'imprimerie multiplia de bonne heure ces livres utiles. Dès 1473, parut la 1re édition de Nicolas Perotto : *Rudimenta grammatices*. Comestor intitula son histoire universelle : La chaîne des temps, ou le Rudiment des novices, *Rudimentum novitiorum*, 1475, 2 vol. in-fol. On a des rudiments du christianisme, rudiments de l'histoire, etc. Quand le mot rudiment se prend pour la connaissance des premiers principes d'une science ou d'un art, il ne s'emploie qu'au pluriel. J. T-v-s.

RUDOLPHINES (tables), *voy.* Tycho Brahé et Kepler.

RUDOLSTADT, *voy.* Schwarzbourg.

RUFFO (don Fabricio), *voy.* Castelcicala. A une autre branche de cette maison appartenait le cardinal Fabricio Ruffo, l'un des conseillers du roi des Deux-Siciles, Ferdinand Ier (*voy.*), célèbre par son entrée à Naples, en 1799, à la suite de Nelson (*voy.*). Né dans cette ville, le 16 sept. 1744, cadet d'une famille dont l'aîné portait le titre de duc de Baranello, il y mourut le 13 déc. 1827. — Il ne faut pas le confondre avec son parent éloigné, le cardinal Lodovico Ruffo-Scilla, archevêque de Naples, qui, en 1820, se déclara d'une manière tout-à-fait inattendue pour la constitution, et mourut en 1832. — D'autres membres de la maison Ruffo, tels que le prince Alvaro et le marquis Girolamo, ont siégé ou siégent encore dans les conseils du roi des Deux-Siciles. X.

RUFIN, ministre de Théodose-le-Grand et d'Arcadius, naquit à Éluse,

dans la Novempopulanie, vers le milieu du IVe siècle. Parvenu, grâce à ses artifices, au poste de grand-maître du palais, il conseilla à Théodose, en 390, l'horrible massacre de Thessalonique, où 7,000 personnes de tout âge et de tout sexe périrent en punition d'une révolte. On sait quel beau rôle l'évêque de Milan, S. Ambroise (*voy.*), joua dans cette circonstance. Loin d'être ébranlé, le crédit de Rufin ne cessa de s'accroître, et en même temps ses vices et son arrogance. Il fit massacrer, en 391, le général Promote; et, en 392, il envoya à la mort le préfet du prétoire Tatien, dont il se fit donner la charge. La mort de Théodose, arrivée en 395, l'affranchit bientôt d'un reste de pudeur. Tout-puissant, sous Arcadius, il allait se faire associer à l'empire par ce faible prince, lorsqu'une mort violente mit fin à ses projets ambitieux. Indignés d'avoir été rappelés au moment où, unis aux troupes d'Occident sous les ordres de Stilicon (*voy.*), ils allaient combattre et vraisemblablement vaincre Alaric, que Rufin lui-même avait appelé dans l'empire, les soldats se jetèrent sur lui et le massacrèrent, sans égard pour la présence d'Arcadius, le 27 novembre 395. E. H-G.

RUGEN, île de la mer Baltique située à l'embouchure de l'Oder, et appartenant à la Prusse. On croit qu'elle faisait autrefois partie du continent, dont elle n'est séparée en quelques endroits que par un détroit d'une lieue. Elle a 17 milles carr. géogr. de surface, et près de 30,000 hab. Cette île comprend 2 villes, dont la principale est *Bergen*, 2 bourgs et 67 villages. La mer y a creusé comme des dentelures, c'est-à-dire des presqu'îles et des golfes : les premières sont Jasmund, Witlow et Monkguth, et les golfes Tromperwik au nord, Prorerwik à l'est, et Rugenbodden au sud. Les rochers calcaires du Stubbenkammer, qui s'élèvent à pic jusqu'à 543 pieds au-dessus du niveau de la mer et auxquels une belle forêt de hêtres sert de manteau, fixent surtout l'attention des étrangers. Un phare a été construit sur l'emplacement de l'ancienne Arcone, où l'on voit les débris d'une forteresse détruite par Waldemar. Là était aussi, dit-on, le sanctuaire de la déesse Hertha (*voy.*). Sur la colline appelée Rugard, près de Bergen, s'élevait le château des princes du pays dont on voit encore quelques ruines. L'île de Rugen est très fertile en blé; la pêche et l'éducation des bestiaux sont deux autres sources de richesse. On y va prendre des bains de mer. Les paysans y sont laborieux et pleins de vigueur; les habitants des côtes fort bons marins. La noblesse y est nombreuse; parmi plusieurs châteaux remarquables est celui des princes de Putbus.

Prise par le roi de Danemark Waldemar Ier, en 1168, l'île de Rugen devint l'apanage des ducs de Poméranie, entre les mains desquels elle resta jusqu'en 1648, époque où elle tomba au pouvoir de la Suède. Les Français s'en emparèrent en 1807; enfin elle fut donnée à la Prusse en 1815. *C. L. m.*

RUHNKEN (DAVID), dit *Ruhnkenius*, un des plus célèbres humanistes de son siècle, naquit, en 1723, à Stolpe dans la Poméranie ultérieure. Ses parents, qui possédaient une certaine fortune, ne voulurent point contrarier ses inclinations, et l'envoyèrent au collége de Kœnigsberg, qu'il quitta à l'âge de 18 ans pour aller étudier la théologie à Gœttingue. Mais s'étant arrêté en route à Wittenberg, le jeune Ruhnken fut tellement captivé par les leçons de Bergen et de Ritter qu'il y resta deux ans. La réputation de Tibère Hemsterhuys l'attira ensuite à Leyde; mais avant de partir, il publia, en 1743, pour obtenir le grade de maître-ès-arts, sa thèse *De Gallâ Placidiâ;* en la soutenant, il eut l'occasion de se convaincre que le don de la parole lui avait été refusé. Hemsterhuys ne tarda pas à reconnaître le mérite de son élève; il devint son ami, et sous sa direction, Ruhnken recommença ses études d'une manière mieux ordonnée et plus méthodique. En 1749, il publia une *Epistola critica* sur les hymnes homériques, Hésiode et l'anthologie grecque, et deux ans après, il en fit paraître une seconde sur Callimaque, Apollonius et Orphée. Il désirait vivement obtenir une chaire de philosophie dans une université de Hollande; mais ne voyant pas le moyen d'y arriver, il se remit à l'étude du droit qu'il avait commencée à Wittenberg, et qu'il quitta de

nouveau pour s'occuper d'une édition de Platon. Il parvint à se procurer une copie du seul manuscrit qui existe du *Lexikon vocum Platonicarum*, manuscrit conservé à la Bibliothèque royale de Paris, et la publia, avec un commentaire, à Leyde, en 1754 (2e éd., 1789). Ce travail seul aurait suffi pour lui assurer une place parmi les premiers philologues de son siècle, car il serait difficile de trouver en un si petit volume autant d'érudition et de critique. La vie indépendante que menait Ruhnken lui plaisait si fort qu'il refusa plusieurs places, et il profita de ses loisirs pour visiter les principales bibliothèques de l'Europe. Cependant Hemsterhuys, accablé par l'âge et les maladies, réussit à se faire adjoindre, en qualité de lecteur, Ruhnken, qui, à la mort d'Oudendorp, fut enfin nommé professeur d'histoire et d'éloquence. Parmi les ouvrages de ce philologue, on doit citer encore son édition de Rutilius Lupus (Leyde, 1768; 2e éd., Leipz., 1831), celle de Velléius Paterculus (Leyde, 1779, 2 vol.), et celle de Muretus (1789, 4 vol.). On lui doit aussi la publication de l'hymne homérique à Cérès (1780), découverte à Moscou par Matthæi, ainsi que l'admirable *Éloge de Hemsterhuys* (1768; 2e éd., 1789). Quant à son édition de Platon, il n'avait terminé que les scholies, lorsque la mort l'enleva le 14 mai 1798. Ses *Opuscula oratoria, philologica, critica*, ont été publiés à Leyde, en 1797, et réimprimés dans la même ville, en 1823, 2 vol. Différents recueils de ses *Lettres* ont paru successivement à Leipzig (1812), et à Flessingue (1832 et 1834). Tous les jeunes philologues doivent lire la *Vie de Ruhnkenius*, écrite par son disciple Wyttenbach (*voy.*), Leipz., 1822, in-8°. *C. L.*

RUINES. Nous renvoyons, pour les ruines célèbres de l'antiquité, aux art. Égypte, Babylone, Persépolis, Palmyre, Rome, Pæstum, Pompéï, Arles, Nîmes; pour celles d'autres contrées, à Palenque, et pour les ruines du moyen-âge, à Chateau, Pierrefonds, Heidelberg, Marienbourg, Hoh-Koenigsbourg, etc.

RUISDAEL, *voy.* Ruysdael.

RULHIÈRE (Claude-Carloman de), naquit au village de Bondy, près Paris, en 1735, d'un inspecteur de la gendarmerie de l'Ile-de-France. Son goût naturel l'entraînait vers la poésie; et il avait déjà fait quelques vers dignes d'être remarqués, lorsqu'il se décida à entrer dans le corps des gendarmes de la garde. Il servit pendant dix ans, prit part à la campagne de Hanovre, et suivit le maréchal de Richelieu dans son gouvernement de Guienne. C'est à cette époque qu'il fit paraître son *Épître sur les disputes*, que Voltaire a insérée tout entière dans son Dictionnaire philosophique, et qu'il se plaît à regarder comme un petit chef-d'œuvre. Ce succès réveilla les premiers goûts de Rulhière. En 1760, il suivit, en qualité de secrétaire d'ambassade, le baron de Breteuil, nommé au poste de Saint-Pétersbourg. Il assista ainsi à la révolution qui mit Catherine II à la place de Pierre III (*voy.* ces noms); et l'aspect de si grands événements développa en lui le germe des études historiques. A peine revenu en France, il renonça définitivement à la carrière militaire (9 juin 1765), malgré la commission de capitaine de cavalerie, qui lui fut offerte; puis, sur les instances de la comtesse d'Egmont, qui l'engageait à écrire les événements dont il avait été témoin à la cour de Russie, il s'enferma dans la retraite, et acheva, en peu de temps, le manuscrit de ses *Anecdotes sur la révolution de Russie, en l'année* 1762. Il refusa de le livrer à l'impression, et se contenta d'en faire des lectures dans différentes sociétés, où il acquit bientôt une grande réputation. La cour de Versailles voulut connaître ce récit; de son côté, l'impératrice Catherine, instruite de ce qui se passait, conçut quelques inquiétudes sur la nature des révélations de Rulhière, et chargea Grimm, son correspondant à Paris, de faire disparaître son manuscrit, à quelque prix que ce fût. Mais Rulhière mit en lieu de sûreté trois exemplaires, déposés entre les mains de trois personnes différentes, et tint tête aux menaces aussi bien qu'aux séductions. La protection de Monsieur, qui fut depuis Louis XVIII, lui fut alors d'un grand secours; nommé secrétaire des commandements de ce prince, il repoussa plus

énergiquement que jamais les offres des agents de l'impératrice, qui allèrent jusqu'à lui proposer 30,000 liv. pour faire disparaître seulement de ses Anecdotes quelques traits qui pouvaient blesser leur souveraine. Rulhière se contenta de promettre que son manuscrit ne serait imprimé qu'après la mort de Catherine ; et en effet, il ne fut publié qu'en 1797, lorsque Rulhière lui-même avait déjà, depuis six ans, disparu de la scène du monde. Au moment de cette petite persécution, la cour donna une nouvelle preuve de son estime à l'historien de la révolution de Russie, en le chargeant, en 1768, d'écrire, pour le dauphin, les derniers troubles de la Pologne. Rulhière se mit avec ardeur à l'œuvre ; mais il s'interrompit bientôt pour tracer, à la prière de son ancien patron, le baron de Breteuil, alors ministre, un *Rapport sur l'état des protestants, depuis la révocation de l'édit de Nantes*. Le cabinet, et notamment Malesherbes, furent enchantés de ce travail, qui fut présenté au roi, mais qui attira en même temps quelques critiques à Rulhière. C'est pour leur répondre qu'il fit alors paraître ses preuves à l'appui, sous le titre d'*Éclaircissements historiques sur les causes de la révocation de l'édit de Nantes, et sur l'état des protestants en France, depuis le commencement du règne de Louis XIV jusqu'à nos jours, tirés des différentes archives du royaume*. En 1771, il fut nommé écrivain politique attaché aux affaires étrangères, avec 6,000 liv. de pension ; et en 1775, il reçut la croix de Saint-Louis. C'est alors qu'il se remit avec une nouvelle ardeur à la rédaction de son histoire des troubles de la Pologne, et que, muni de certaines instructions du gouvernement, qui n'approuvait pas les projets de la Russie dans l'affaire du partage, il partit, en 1776, pour le pays dont il allait parler, et visita en moins d'un an Dresde, Varsovie, Vienne et Berlin. A son retour, il reprit son œuvre ; mais elle était loin de toucher à son terme ; et il n'avait encore presque rien publié, lorsqu'en 1787 sa réputation seule le fit admettre à l'Académie-Française, en remplacement de l'abbé de Boismont.

Reçu dans la société la plus choisie, Rulhière obtint, par l'entremise de son protecteur, de Breteuil, la survivance du gouvernement de la Samaritaine, qui valait de 5 à 6,000 liv. Lorsque survinrent les premiers troubles, précurseurs de la révolution, il voulut écrire les événements du jour ; et à cet effet, il vint se loger à Versailles, auprès du manége. Il avait même rassemblé une assez grande quantité de notes, lorsque sa famille, inquiétée à la suite de la journée du 10 août, crut devoir les faire disparaître. Rulhière avait été subitement emporté dans la nuit du 30 janvier 1791. La Commune de Paris, que l'on accusa, sans doute injustement, de sa mort, fit saisir ses papiers, et priva ainsi le théâtre de deux comédies qui s'y trouvaient, dit-on, *le Fâcheux* et *le Méfiant*. Ce n'est qu'en 1807 que fut publiée pour la première fois son *Histoire de l'anarchie de Pologne et du démembrement de cette république*, à laquelle il avait travaillé pendant 22 ans, et qu'il laissa inachevée, les livres XII et XIII, dont on a retrouvé des fragments, ne conduisant le récit des événements que jusqu'à la fin de 1770*. Outre cet ouvrage remarquable à tant de titres, on attribue encore à Rulhière plusieurs opuscules, et entre autres un *Portrait du comte de Vergennes*, l'ennemi de Breteuil ; les *Anecdotes sur* (le maréchal de) *Richelieu*, et une brochure, intitulée : *De l'action de l'opinion sur les gouvernements*. Dans sa retraite, et au milieu de ses travaux historiques, il n'abandonna pas la versification ; il composa un petit poëme, des *Jeux de mains*, qui fut publié en 1808, mais qui produisit peu d'effet, parce qu'on avait alors perdu la clef des allusions dont cet écrit fourmille. Il fit aussi beaucoup de vers pour la société de la comtesse d'Egmont, et s'essaya dans tous les genres, contes, lettres, épîtres et épigrammes. Mais l'ouvrage qui a fondé sa réputation d'une manière durable, c'est son *Anarchie de Pologne*, mis au jour par le savant Daunou (Paris, 1807, 4 vol. in-8°), qui en

(*) On sait que le comte Ferrand (*voy.*) entreprit de le continuer. *Voir* sur cet ouvrage posthume et le sort qui lui était réservé, Quérard, *La France littéraire*, art. *Rulhière*. *Voy.* aussi notre art. DAUNOU. S.

fait le plus magnifique éloge, et réimprimé en 1819, par les soins de M. P.-R. Auguis, à qui l'on doit aussi les *OEuvres* complètes de Rulhière, où ce même ouvrage est compris, Paris, 1819, 6 vol. in-8°. D. A. D.

RUMB, mot synonyme d'*aire de vent*, c'est-à-dire de l'une des 32 divisions du compas de mer et des divisions correspondantes de l'horizon. Il paraît être une corruption du mot rhombe ou losange; en effet, il est d'usage d'indiquer, dans les cartes géographiques, la direction des quatre points cardinaux (*voy.*) au moyen de deux losanges en croix, fort allongés, dont les quatre angles aigus marquent ces quatre points : cette forme de losange allongé a été adoptée comme étant celle de l'aiguille aimantée dans les boussoles marines. C'est par un procédé analogue qu'on a construit la *rose des vents*, qui présente ainsi 32 angles de rhombes, indiquant 32 directions, séparées l'une de l'autre par un intervalle de 11° 15′. On les appelle aussi *pointes de compas* ou simplement *pointes*. Les marins désignent encore les rumbs sous le nom de *quarts;* et c'est dans ce sens qu'on dit qu'un vaisseau a plus ou moins de *quarts dans sa voile*. X.

RUMFORD (Benjamin Thompson, comte de), physicien et philanthrope célèbre, membre de la Société royale de Londres, associé étranger de l'Institut de France, était né vers 1753, à Rumford, village nommé aujourd'hui *Concord*, dans le New-Hampshire. Sa famille, originaire d'Angleterre, était peu aisée; il eut le malheur de perdre son père étant encore dans l'enfance; sa mère se remaria et il se trouva tout-à-fait abandonné. Néanmoins, son goût pour les sciences se développa avec énergie, et, à l'âge de 19 ans, un mariage avantageux le mit tout à coup dans une position indépendante; mais à la suite de la révolution d'Amérique, la famille de sa femme qui tenait pour la métropole, fut ruinée et compromise. Thompson, contraint de s'enfuir à Boston, laissant sa femme enceinte, eut le malheur de la perdre, et ne revit la fille à qui elle avait donné le jour que 20 ans après. Fidèle à ses engagements, il fit la guerre pour la mère-patrie, et lorsque les Anglais durent évacuer Boston (1776), il en apporta la nouvelle au ministère de la Grande-Bretagne. Lord G. Sackville l'attacha à son département; Thompson se démit de sa place au bout de quelques années, et retourna en Amérique (1782), où il reprit du service et se distingua à la tête d'un corps de cavalerie qu'il avait organisé lui-même. La paix mit enfin un terme aux hostilités. Thompson, devenu colonel, obtint, par la recommandation du prince de Deux-Ponts, depuis roi de Bavière, d'entrer au service de l'électeur, chef de sa famille. Il fit prévaloir tant d'idées et de réformes utiles dans ses états* que, par reconnaissance, ce prince lui conféra le titre de *comte de Rumford*, avec le grade de lieutenant général et la décoration de plusieurs ordres.

En 1799, le comte de Rumford retourna en Angleterre et s'y livra de nouveau à l'étude, jusqu'en 1802, époque à laquelle il vint se fixer définitivement à Paris. Il y épousa, en secondes noces, la veuve du célèbre Lavoisier; mais cette union fut malheureuse, et ne tarda pas à être suivie d'une séparation, après laquelle le comte de Rumford se retira dans une propriété qu'il avait à Auteuil; là, trouvant que le climat de la France convenait mieux que tout autre à sa santé, il demanda au roi de Bavière, la permission de s'y fixer, ce que ce prince lui accorda, en ajoutant à cette faveur la continuation de sa pension. Le comte de Rumford mourut le 21 août 1814.

Outre un grand nombre d'articles qu'il avait fait insérer dans plusieurs recueils scientifiques, tels que la collection des *Mémoires de l'Institut* et les *Transactions philosophiques*, il a publié des *Mémoires sur la chaleur* (Paris, 1804, in-8°), des *Recherches sur la chaleur*, etc. (1804-13, in-8°), enfin, des *Essais politiques, économiques et philosophiques* (trad. en franç. par le marquis de Courtivron et par Seignette, Genève, 1799-1806, 4 vol. in-8°). C-b-s.

RUMINANTS, nom que l'on donne à un ordre de mammifères (*voy.*), en rai-

(*) On lui dut la suppression de la mendicité à Munich, des ateliers et des chauffoirs pour les pauvres, les soupes économiques connues sous son nom, etc., etc.

son de la faculté qu'ils ont de ramener dans la bouche, pour les mâcher une seconde fois, les aliments qu'ils ont déjà avalés. Telle est, sous tous les autres rapports, la conformité de leur organisation, qu'ils semblent ne former qu'une seule famille. Tous sont *bisulques* ou à *pieds fourchus*, c'est-à-dire que leurs pieds n'ont que deux doigts enveloppés dans deux sabots qui, se regardant par une face aplatie, semblent former un sabot unique, divisé accidentellement. Les incisives qui manquent à la mâchoire supérieure, sont inférieurement séparées des molaires par un espace vide qui est dû à l'absence des canines, chez les espèces du moins dont la tête est armée. Tous ces mammifères sont herbivores. L'acte de la rumination tient à la structure de l'estomac (*voy.*), qui est quadruple. L'œsophage, en effet, n'aboutit pas comme chez les autres animaux à une cavité unique, mais il communique directement avec plusieurs poches disposées de telle sorte que lorsque les aliments avalés sont grossiers, ils remontent, par une sorte de régurgitation, d'un premier estomac (la *panse*) dans la bouche, d'où ils redescendent dans le *bonnet*, qui est plus petit, pour passer ensuite dans le *feuillet*, puis enfin dans la *caillette*, seul estomac complétement développé quand l'animal tette, celui où s'accomplit la véritable digestion. L'étude approfondie de la structure anatomique de ces parties, prouve que cette série d'actes est en quelque sorte la résultante obligée de leurs rapports entre elles.

L'ordre des ruminants a été partagé en 2 sections : celle des *ruminants sans cornes* (chameaux, chevrotains), et celle des *ruminants à cornes*, parmi lesquels on reconnait plusieurs groupes secondaires, selon que les appendices sont *caduques* (cerfs), *persistants* et recouverts par la peau (girafe), ou *creux* (antilopes, chèvres, bœufs). Des articles particuliers ayant été consacrés à chacune de ces importantes espèces, nous ne dirons rien ici des immenses services de tous genres que rendent à l'homme et à la civilisation ces intéressants quadrupèdes. C. S-TE.

RUNDJET-SINGH, maharadjah du Pendjab, mort le 27 juin 1839. Son nom signifie *lion victorieux*. Né en 1782, il était fils de Maha-Singh, qui ne lui laissa, en 1794, qu'un faible héritage. Mais Rundjet-Singh l'agrandit et finit par devenir seul maître du Pendjab, de Peschawer et du Caschmyr. *Voy.* PENDJAB, LAHOR et SIKHS. X.

RUNIQUES (INSCRIPTIONS). Quelques savants font remonter beaucoup au-delà de l'ère vulgaire, tandis que d'autres placent après la naissance de J.-C., l'invention des caractères de l'alphabet en usage chez les peuples du Nord, Germains et Scandinaves. La ressemblance que quelques-uns de ces caractères ont avec les lettres correspondantes de l'alphabet latin, ne prouvent nullement qu'ils aient été empruntés à ce dernier, puisque cette ressemblance ne se rencontre que dans un petit nombre, tandis que les autres diffèrent complétement des lettres latines. En outre, l'alphabet runique n'avait dans l'origine que 16 lettres, ce qu'on pourrait difficilement expliquer dans l'hypothèse que les Scandinaves *ont copié* l'alphabet des Romains. Comme, d'un autre côté, on ne peut guère admettre que les peuples du Nord aient inventé eux-mêmes l'art de l'écriture, il serait permis de croire, avec Fr. Schlegel, que cet art aurait été porté dans la plus haute antiquité sur les bords de la Baltique par les Phéniciens, et conservé par la caste sacerdotale qui l'aurait appliqué à la magie. M. G. Grimm a cherché à prouver, dans son écrit sur les *Runes allemandes* (Gœtt., 1821), que les Germains, dans les temps anté-historiques, avaient une écriture qui présentait des ressemblances plus qu'accidentelles avec l'alphabet grec et d'autres alphabets, et que les runes allemandes proprement dites, celles des Saxons établis au Nord de l'Elbe et d'autres peuplades germaniques, tenaient le milieu entre les runes anciennes ou scandinaves et les runes anglo-saxonnes, en sorte que, provenant des premières, elles paraissent avoir donné naissance à celles-ci. Comme M. Mone, il dérive le mot de runes, de *runen*, faire une entaille ; d'autres le font venir de *raunen*, intimer, souffler à quelqu'un. D'un autre côté, MM. Dahlmann et Kopp soutiennent que l'écriture runique n'est pas aussi ancienne qu'on le suppose. Il est certain que les manuscrits en

caractères runiques sont d'un âge postérieur à l'âge des manuscrits ordinaires. Langebeck a trouvé aussi, en 1753, qu'aucune des nombreuses inscriptions runiques qu'on voit en Suède ne remonte au-delà de 1200 ; les plus modernes sont de 1449. Selon Sjœberg, il y a dans ce pays 1300 pierres runiques dont 700 se trouvent dans l'Upland seul. On n'en a découvert aucune ni dans la Laponie ni dans la Finlande. M. Nyerup a publié, en 1824, une liste des pierres runiques du Danemark. — *Voir* Brynjulf, *Periculum runologicum* (Copenh., 1823); *Les runes et leurs monuments*, dans les *Mines du Nord* de Legis (Leipz., 1829); et Liljegren, *Run-Lœra* (Stockh., 1832, avec grav.). *C. L.*

RURIK, sans doute le même nom que *Roderic*, *voy.* Varéghes, Russie (histoire) et Novgorod.

RUSSEL (famille). Les Russel, si l'on en croit le biographe anglais de cette maison *, tiennent leur nom des seigneurs du Rosel qui possédèrent la baronnie de Briquebec en Basse-Normandie, et dont l'un, nommé Hugues, suivit Guillaume-le-Conquérant en Angleterre; mais leur fortune ne date que de John Russel, originaire du comté de Dorset, qui fut gentilhomme de la chambre sous Henri VII, baron Russel, grand-amiral, lord du sceau privé sous Henri VIII, membre du conseil d'administration sous la minorité d'Édouard VI, et enfin comte de Bedford en 1550. William Russel, connu comme chef de l'opposition et comme martyr politique sous Charles II, était fils du 5e comte de Bedford, et naquit le 29 sept. 1639. Après avoir voyagé sur le continent, et notamment en France d'où sont datées plusieurs de ses lettres, il entra à 22 ans à la Chambre des communes. Là, il combattit tour à tour le ministère nommé de la *Cabale* (*voy.*), le gouvernement arbitraire et vénal de Charles II, et surtout les tendances papistes du duc d'York. Il osa proclamer en plein parlement le droit de résistance à l'autorité, et se laissa entraîner par le parti des mécontents (*voy.* Monmouth) dans quelques-uns des conciliabules d'où sortit le complot de *Rye-House*. Mais il n'avait pris aucune part aux machinations contre la vie du roi, dont on l'accusa. Condamné malgré l'évidence, et au mépris de toutes les formes judiciaires, il monta, le 21 juillet 1683, avec l'énergie d'un héros et le calme d'un saint, sur l'échafaud, où Algernon Sidney (*voy.*) ne tarda pas à le suivre, et ces deux noms, a dit Fox, resteront éternellement gravés dans le cœur de tout Anglais parmi ceux des martyrs de la liberté politique et religieuse. Un des premiers actes du gouvernement nouveau, après la révolution de 1688, fut de casser la condamnation de lord Russel, et de nommer duc son père, le vieux comte de Bedford, qui devint ainsi le chef de la maison ducale de ce nom (*voy.* l'art.). Lady Russel (Rachel Wriothesley), veuve du précédent, est célèbre par son courage, son dévouement conjugal, et par un *Recueil de lettres* souvent réimprimé. Lord Édouard Russel, cousin-germain de lord William, né en 1651, fut amiral, battit Tourville au combat de la Hogue (*voy.*), fut créé comte d'Orford en 1697, et mourut en 1727.

Lord John Russel, célèbre parmi les hommes d'état contemporains de la Grande-Bretagne, comme chef de l'opposition whig à la Chambre des communes, et comme l'un des membres les plus influents du ministère auquel lord Melbourne (*voy.*) a donné son nom, est le deuxième fils du 6e duc de Bedford, mort le 20 oct. 1839, et peut passer pour la personnification la plus frappante de ces cadets de l'aristocratie anglaise qui, réduits par leurs aînés à un vain titre (on sait qu'ils ne portent le titre de lords que par courtoisie), savent trouver dans leurs talents personnels, et, le plus souvent, dans la défense des libertés publiques, l'illustration que les droits de la primogéniture semblent leur interdire. Né le 19 août 1792, élevé à Édimbourg, où il eut pour maîtres Dugald-Stewart et sir Thomas Brown, il entra, en 1814, à la Chambre des communes, et, en allant s'asseoir sur les bancs du parti libéral, il prit dès lors ce rôle qui, chez les Russel, semblait une tradition de famille. Mais, tandis que les autres chefs de l'opposi-

(*) *Mémoires historiques de la maison de Russel, depuis la conquête jusqu'à nos jours*, par J.-H. Wiffen, Londres, 1833, 2 vol. in-8°.

tion combattaient le ministère dans les diverses questions accidentelles de politique intérieure et extérieure, lord John, tout en les appuyant de son vote, se vouait plus spécialement au triomphe des deux grands principes de liberté civile et religieuse dont il s'était fait le champion : la réforme parlementaire et la suppression des entraves imposées aux cultes dissidents (*voy.* ces mots). Ainsi, le 14 déc. 1819, il se déclare pour la suppression des bourgs pourris; dans la même session, il appuie une proposition tendant à l'abolition du *test* (*voy.* T.XV, p. 82); en mai 1820, il demande qu'on ôte la franchise au bourg de Grampound, accusé de corruption électorale, motion qui passa dans la session suivante. En avril 1821 il réclame, avec sir Lambton (*voy.* DURHAM), l'augmentation du nombre des électeurs; enfin, le 27 avril 1822, par un long et remarquable discours, il appelle l'attention du parlement sur l'état de la représentation nationale. Combattue par l'opposition silencieuse de M. Peel et par l'éloquence de Canning, la prise en considération est écartée; mais à lord Russel revenait l'honneur d'avoir provoqué, sur cette grande question, le premier débat sérieux qu'elle eût soulevé depuis 25 ans. Lors de l'invasion de l'Espagne par l'armée française, il se déclara, avec l'opposition, contre la neutralité, et demanda la révocation du bill qui défendait aux sujets anglais de prendre du service à l'étranger. L'année suivante, en 1823, il revint à sa motion favorite pour la réforme parlementaire, la reprit en 1824, et, en 1826, la soutint encore sous une autre forme, en présentant un bill tendant à prévenir la corruption dans les élections. Au commencement de 1830, une proposition émanée encore de l'infatigable lord Russel, à l'effet d'accorder le droit de représentation aux villes commerçantes de Leeds, Manchester et Birmingham, obtenait 140 voix contre 188, résultat qui pouvait passer pour un commencement de succès. Il n'avait pas montré moins de persévérance pour la cause de la liberté religieuse, et là un succès encore plus marqué avait couronné ses efforts. La grande mesure de l'émancipation (*voy.*) avait été précédée d'un bill provoqué par lui, bill qui relevait de toute incapacité politique les protestants dissidents, et l'Irlande reconnaissante avait réparé l'échec que son zèle pour sa cause lui avait attiré de la part des électeurs du comté d'Huntingdon.

En 1830, les tories, renversés du poste qu'ils occupaient depuis si longtemps, faisaient place au ministère whig de lord Grey (*voy.*) dont lord Russel fit partie avec le titre de payeur général de l'armée, et la réforme parlementaire, ce vœu repoussé de si loin lorsqu'il le hasardait presque seul onze ans auparavant, reproduit par lui tant de fois sans succès depuis ce temps, devenait le mot d'ordre du jour et le cri d'un peuple entier. Dans cette grande question, qu'il avait su, pour ainsi dire, se rendre personnelle, il justifia tout ce qu'on pouvait attendre de lui. Lors de la lecture du 1^er^ bill, qui était en grande partie son ouvrage, il le défendit article par article, réfutant toutes les objections, et opposant aux fureurs de ses adversaires, tantôt une raison haute et calme, tantôt une froide et pénétrante ironie; puis il résuma la discussion et la termina par un rapide coup d'œil jeté sur la situation politique du monde : « L'art de gouverner, dit-il, n'est que celui de consulter l'opinion publique, et de tâter, s'il est permis de parler ainsi, le pouls de la société. Ne cédez pas au caprice populaire, non sans doute ; mais sachez ce qu'exigent les circonstances où se trouve un peuple : suivez le progrès de la civilisation, ne le brusquez pas, et ne l'entravez jamais ! » On sait quelles épreuves le bill eut à traverser avant de devenir loi de l'état : rejet à la Chambre des communes, puis à celle des lords, dissolution du parlement, élections générales, prorogation, présentation d'un nouveau bill par lord Russel, démission des ministres, menace d'une fournée de pairs (mars 1831—juin 1832; *voy.* GRANDE-BRETAGNE et GREY). Pendant cette lutte mémorable, l'intrépide champion de la réforme fut toujours sur la brèche, et l'énergie de sa conviction éleva parfois jusqu'à l'éloquence son langage d'ordinaire froid et positif.

Mais si lord Russel fut un membre utile

et influent du premier ministère whig, s'il fut le promoteur de plusieurs mesures importantes, telles que la suppression de 10 évêchés et des sinécures ecclésiastiques en Irlande, la première tentative pour commuer les dimes en une rente foncière, etc., le retour passager des tories aux affaires, dans l'automne de 1834, montra son talent sous un nouveau jour. Il dirigea alors contre sir Robert Peel (*voy.*) la coalition des whigs et des radicaux, dans une des campagnes parlementaires les plus brillantes dont les fastes de la Grande-Bretagne fassent mention, et parvint à faire adopter cette clause célèbre *d'appropriation* qui, après avoir renversé le ministère d'essai de Peel en 1835, devait plus tard, par un singulier retour de fortune, contribuer à la chute des whigs. Le 19 avril 1835, lord John Russel rentra au pouvoir avec ses amis politiques en qualité de secrétaire d'état au département de l'intérieur, et fut l'âme du ministère auquel présidait lord Melbourne. « C'est à lui, dit un de ses biographes, c'est à ses efforts persévérants que revient l'honneur de la réforme des corporations municipales, de la conversion définitive des dîmes, de la refonte de l'ancienne loi des pauvres; c'est encore lord Russel qui a présidé aux innovations accomplies dans l'état civil et l'instruction publique, à l'adoucissement des lois criminelles, à la répartition plus égale des revenus ecclésiastiques et au complet affranchissement des esclaves. Si, sur les deux questions importantes des taxes et de la nature des propriétés de l'Église, il n'a pu faire triompher les idées modernes, il a du moins préparé l'opinion publique à une solution qui s'effectuera tôt ou tard dans ce sens. C'est enfin lord Russel qui, après une lutte glorieuse, tombant du pouvoir, vaincu sous le nombre, a lancé comme un Parthe à ses ennemis victorieux la formidable question de la liberté commerciale et de la taxe du pain. » Cédant enfin à l'opposition contre la loi sur les céréales (*voy.* ce mot et Peel), il avait proposé *in extremis* de les modifier en établissant un droit fixe de 8 schellings par *quarter;* mais il était trop tard, et les embarras intérieurs, joints aux complications du dehors (*voy.* Palmerston), firent passer aux tories modérés, avec le pouvoir, la solution de cette question et de beaucoup d'autres (sept. 1841). Comme chef du département de l'intérieur, lord John Russel avait eu à réprimer les mouvements chartistes et à combattre les tentatives des radicaux pour établir un nouveau système électoral, le suffrage des *house-holders*, les parlements triennaux, le scrutin secret dont il ne s'était pas montré éloigné à une autre époque. Appelé, en août 1839, au Bureau des colonies, il simplifia les rouages de l'administration coloniale, encouragea l'émigration, prit une part importante aux affaires du Canada et de la Jamaïque. Sa conduite, en reprenant place encore une fois sur les bancs de l'opposition, fut conforme au programme tracé d'avance par lui-même, dans une lettre du 19 juillet précédent aux électeurs de la Cité, qui lui avaient offert spontanément leurs suffrages. « Dans ce changement de position, avait-il dit, il serait contraire aux notions que j'ai acquises sur les devoirs publics, de harasser le gouvernement du jour par une opposition taquine, et encore plus de dénier à la couronne les moyens de soutenir l'honneur du pays au dehors et sa tranquillité intérieure. Mais quand les grands principes de la liberté religieuse, civile et commerciale sont mis en question, ces principes doivent être maintenus avec fermeté et sans crainte. » C'est ainsi qu'on l'a vu se rallier au ministère dans les questions du tarif, de l'éducation des classes ouvrières, et que, dans les débats récents soulevés par l'agitation de l'Irlande, tout en déclarant que « le rappel de l'Union était une question ouverte aux débats, et sujette à révision, comme tous les actes de la législature, » il a voté pour le *bill des armes*, conduite qui lui fait encore plus d'honneur peut-être que l'habileté déployée par lui dans l'opposition à d'autres époques. Néanmoins, il a ramené depuis (motion du 2 févr. 1844) l'attention du parlement sur cette question brûlante, attaquant vivement la politique suivie à l'égard de l'Irlande par le ministère tory et faisant ressortir tout l'avantage de celle du cabinet dont il a fait partie.

Homme d'état de premier ordre, lord

John Russel est de plus un écrivain distingué. Il est auteur d'un *Essai sur l'histoire de la constitution et du gouvernement anglais*, 1821, trad. en franç. en 1831, par A. Roy; d'une tragédie de *Don Carlos*, 1822, in-8°; de *Mémoires sur les affaires de l'Europe, depuis la paix d'Utrecht*, 1828 et 1829, 2 vol. in-8° et in-4°; et enfin de diverses publications sur les familles de Russel et de Bedford : *Vie de lord William Russel*, 1819, in-4°, et 1820, 2 vol. in-8°; *Vie de lady Russel*, avec ses *Lettres*, 1819, 3 vol. in-8° et 2 vol. in-4°; *Correspondance de John*, 4e *duc de Bedford*, avec *Introduction*, 1842-1844, 4 vol. in-8°. R-Y.

RUSSES (LANGUE ET LITTÉRATURE), *voy.* à la suite de l'art. RUSSIE.

RUSSIE (*Rossiia*), une des cinq plus grandes puissances de l'Europe chrétienne, celle qui a le moins rallenti de nos jours son développement territorial, et celle à qui l'avenir réserve encore les progrès les plus rapides en tous genres; puissance colossale, mais fortement constituée; d'ailleurs placée sur les confins de l'Europe et de l'Asie, appartenant à l'une aussi bien qu'à l'autre, et différente en tout de ses rivales en Occident plus anciennes qu'elle en civilisation et d'une force généralement plus concentrée. Cette différence s'explique par l'histoire : seule peut-être de tous les états rangés sous la bannière du Christ, la Russie est restée en dehors du monde latin. Toujours inabordable aux légions romaines, elle n'a pas fléchi non plus sous l'autorité des papes, et elle s'est ainsi privée du commun patrimoine de la civilisation chrétienne, non moins que de celui du droit romain favorable à l'émancipation des peuples; la féodalité n'a point fait peser sur elle ses chaînes salutaires; elle n'a point répondu au cri d'enthousiasme religieux qui donna lieu aux croisades, et par elles à la chevalerie; enfin, sequestrée par le schisme et retranchée pour ainsi dire de la grande famille catholique, elle n'a pu invoquer son secours lorsqu'elle succomba sous les attaques des enfants du désert de la Haute-Asie. Elle s'est glorieusement relevée de sa chute profonde; mais la Pologne, placée entre elle et l'Occident, avait profité de ses malheurs pour la refouler vers l'est, et avait trouvé des auxiliaires à l'extrême septentrion. L'Europe ignorait en quelque sorte la Moscovie, lointaine et schismatique, lorsque, triomphant coup sur coup des Suédois et des Polonais, son peuple, à peine libre du joug des Mongols, fit retentir de son nom toute la chrétienté, qui bientôt rechercha son alliance contre l'ennemi commun, les Turcs othomans. Ce sont les Slaves qui anéantirent la formidable puissance de ces derniers, les Polonais à leurs propres dépens, les Russes pour leur agrandissement illimité; et leurs victoires sur les musulmans facilitèrent celles qui, par la destruction de la Pologne, leur rivale depuis des siècles, devaient les introduire à jamais, et sur la plus large base, dans le système européen, où la force et l'habileté, jointes à la modération, leur ont souvent assuré la prépondérance, sous les deux souverains remarquables successivement placés de nos jours sur ce trône resplendissant.

1° *Géographie et statistique.* Considérée dans son ensemble, la monarchie russe, assise dans trois parties du monde, s'étend en longitude sur 212 degrés (de 16° de Paris à 228° *), et en latitude sur 40 (de 38° 30′ à 78° 30′). Ses limites, du côté de l'Europe, sont, au nord, l'océan Arctique avec la mer Blanche, puis la Norvège; à l'ouest, la Suède, la mer Baltique et ses golfes, la Prusse, l'empire d'Autriche et la principauté de Moldavie; enfin au sud, la Turquie d'Europe, la mer Noire et la Caspienne. Cette même frontière se continue, du côté de l'Asie, le long de la Turquie d'Asie et de la Perse; elle touche ensuite à la steppe des Kirghiz-Kaïssaks (*voy.* tous ces noms), que l'on compte volontiers comme rangée déjà sous sa domination, et qui la sépare du Turkestan; plus loin, à ce même Turkestan ou Tatarie indépendante, pour suivre de là jusqu'à la mer la lisière septentrionale de l'empire de Chine, dont l'immense étendue ne le cède qu'à la sienne. A son extrémité orientale, elle est baignée par le Grand-Océan ou mer Pacifique avec ses golfes, la mer d'Okhotsk, celle de Kamtchatka et celle que M. Balbi

(*) 36 à 248° de l'île de Fer.

appelle Asiatico-Orientale*; au nord, par l'océan Arctique. Enfin, l'Amérique russe, séparée de la masse principale par le détroit de Béring, sous le 190e degré de long. or. (lat. N. 67), est bornée par l'océan Arctique au nord, les possessions anglaises à l'est, le Grand-Océan au sud et à l'ouest.

En dehors de ces limites, sont encore placées les îles d'OEsel, de Dago et le groupe de celles d'Aland; puis les îles de Kalgouïef, de Vaïgatch, et, dans leur voisinage, la Nouvelle-Terre (*Novaïa Zemlia*), vaste région boréale encore inexplorée, mais dépendante du gouvernement d'Arkhangel; les îles dites Nouvelle-Sibérie et autres, en face des côtes de la vraie Sibérie, entre l'embouchure de la Léna et celle de la Kolyma; les îles Aléoutiennes qui, de la presqu'île d'Alaska, en Amérique, partent vers le sud et se rapprochent de celle de Kamtchatka; enfin l'archipel des Kouriles, entre celle-ci et d'autres îles dépendantes du Japon.

Mais, indépendamment de leur situation boréale et malgré leur étendue, ce sont là des terres imperceptibles auprès des deux grandes masses continentales de la monarchie russe : d'une part, la région d'Amérique, dont nous ne parlons guère que pour mémoire, comme d'une station pour les navigateurs, pour la pêche, pour la chasse et le commerce des fourrures, offrant d'ailleurs à la Russie un prétexte quand elle veut étendre sa politique au Nouveau-Monde, comme elle l'applique à l'Asie, en même temps qu'à l'Europe, son principal objet; d'autre part, la masse de l'Ancien-Monde, compacte au point qu'il n'y a pas de démarcation administrative entre ses deux portions, celle d'Asie et celle d'Europe, quoique la géographie ait adopté maintenant comme limite continentale les monts Oural et le fleuve du même nom (Oural ou Iaïk) qui, les dépassant vers le sud, a son embouchure dans la mer Caspienne. Cette limite, puisqu'il en faut une, est la seule rationelle; elle est complétée, en ce qui concerne la Russie, par la mer Caspienne, la mer Noire et la chaîne du Caucase qui s'étend de l'une à l'autre, mais que l'empire franchit pour se rattacher à l'Asie antérieure, comme elle touche à toutes ses autres grandes divisions.

(*) Les Russes l'appellent mer des Castors (*moré Bobrovoié*).

L'étendue totale de ces masses continentales n'est pas moindre de 18,650,000 verstes carrées, lesquelles répondent à 21 millions de kilom. carr., à 400,000 milles carr. géogr., ce qui est plus du double de l'Europe, un sixième des terres du monde entier*.

La superficie de l'Amérique russe étant de 850,000 verstes carrées, il en reste pour la masse, en-deçà du Grand-Océan, 17,800,000. Mais faut-il compter tout cela dans l'empire russe proprement dit? Non, car sans rappeller que certaines peuplades, habitant de vastes régions arctiques, ne sont que tributaires et non soumises; sans parler des montagnards de la Caucasie qui soutiennent leur indépendance les armes à la main, nous regardons la Russie d'Asie presque tout entière, où, en moyenne, on ne compte pas un homme par lieue carrée, comme une annexe de l'empire, comme un territoire colonial, bien que partiellement organisé à l'instar de la métropole. Il serait injuste de tenir compte de ces déserts en appréciant la force vitale et les ressources de l'empire**: aussi nos données statistiques se rapporteront-elles presque exclusivement à la Russie d'Europe, qui est le centre de la puissance moscovite, et qui seule peut offrir des points de comparaison, encore tout au plus approximatifs, avec nos pays de la vieille Europe, la France, le royaume uni de la Grande-Bretagne

(*) Voici quelques points de comparaison en partie empruntés aux *Éléments de Géographie* (1843) de M. Balbi :

	kilom. carr.
Total des terres dans le monde entier	129,000,000
Empire Britannique avec toutes ses dépendances	19,300,000
Empire chinois	14,000,000
Étendue de l'Europe	9,580,000
Territoire des États-Unis d'Amérique	5,384,000
Monarchie française avec ses dépendances	892,686
Royaume des Français (métrop.)	527,686

La verste est au kilomètre comme 1 est à 1.067; la verste carr. au kilom. carr. comme 1 est à 1.14.

(**) Si l'on faisait entrer la Guyane dans le tableau de la France, toutes les proportions numériques ne seraient-elles pas dénaturées?

et de l'Irlande, l'Autriche, l'Espagne, la Prusse, etc.

L'étendue de la Russie d'Asie, égale au tiers de cette partie du monde, est de 13 millions de verst. carr., ou de 14,800,000 kilom. carr., 285,000 milles carr. géogr. Sur ce nombre 180,000 verstes carrées reviennent à la Transcaucasie, indépendamment de la Caucasie non encore soumise, et tout l'excédant à la Sibérie avec ses dépendances, dont les points les plus éloignés, par exemple le port de Pétro-Pavlofsk du Kamtchatka, sont à plus de 13,000 verstes ou 3,250 lieues de Saint-Pétersbourg qui n'est pas, comme on sait, le point le plus occidental de l'empire.

Reste enfin la Russie d'Europe, ou la véritable Russie, en deçà de l'Oural et du Caucase, avec ses annexes d'Occident. Occupant un espace de 4,800,000 verstes carrées ou 5,465,000 kilom. carr., ou 98,000 milles carr. géogr., elle forme encore plus de la moitié de l'Europe, où elle s'étend du 16^{e} au 62^{e} degré de long. or., et du 42^{e} au 70^{e} degré de lat. N. Notre France, puissance de premier ordre pourtant, n'a pas tout-à-fait la dixième partie de cette étendue, et aucune autre puissance européenne, en ne comptant pas les colonies, n'approche encore de $\frac{1}{5}$.

Cette partie de la monarchie russe se subdivise de la manière suivante:

	verst. carr.
Empire proprement dit...	4,352,160
Royaume de Pologne.....	111,070
Grande-princ. de Finlande.	336,770

Des articles spéciaux ayant été consacrés aux deux dernières divisions, nous aurons tout au plus à nous en occuper ici pour les comprendre dans les résultats généraux.

Mais quel que soit notre devoir de simplifier la tâche immense abordée par nous, afin de mieux la proportionner à nos forces, la tâche d'esquisser à grands traits le tableau d'un empire formant un sixième des terres habitées de notre globe, il faut bien, avant tout, le considérer dans son ensemble pour en saisir la physionomie générale et les principaux caractères.

L'Europe occidentale, amincie, déchirée, échancrée par les mers et les golfes, peut être considérée, pour ainsi dire, comme une appendice ou queue de ce grand corps appelé la terre, dont la charpente solide s'y prolonge et montre partout ses pittoresques ramifications. Bien différent de cette nature, le pays qui nous occupe, et qui dépend du corps même, de la masse compacte de l'Ancien-Monde, serait loin de présenter le même aspect riant et varié, fût-il placé sous l'influence d'un soleil également vivifiant. C'est une plaine à perte de vue, monotone et sans charme, où l'horizon n'a de borne que son immensité, et où certains mouvements de terrains ne se font guère apercevoir qu'à la direction des eaux dont ils déterminent le partage. Cependant il ne faut pas croire pour cela que la nature alpestre, avec ses contrastes, son grandiose, son intarissable intérêt, soit refusée à la Russie : on a vu que c'est un géant aux longs bras qui sait atteindre à tout, et les ornements qui manquent à son corps, il a réussi au moins à en parer ses extrémités. En effet, c'est à l'Orient, non loin de la frontière de l'Asie, que ces vastes plaines aboutissent à de hautes montagnes, où se rencontrent toutes les beautés de la nature, en même temps que ses richesses les plus rares, et où les voyageurs iront un jour se repaître de cet admirable spectacle qu'ils sont habitués depuis des siècles à demander de préférence aux Pyrénées, aux Alpes, et à l'Apennin. Tout au sud de la Russie d'Europe, dans la presqu'île de Tauride, une magnifique terrasse en calcaire s'élève au-dessus de la mer Noire; et, en-decà, le Tchadyr-Dag ou montagne de la Tente, flanqué de plusieurs autres sommités remarquables, dépasse la hauteur de 5,000 pieds. Puis, au-delà des langues de terre qui, peu s'en faut, ferment la mer d'Azof, commence la formidable chaine du Caucase, dont toute la largeur de l'isthme entre la mer Noire et la Caspienne est hérissée. Le rameau principal court du nord-ouest au sud-est; mais bientôt il s'en détache des rameaux secondaires dont l'un se dirige au sud et se rencontre aux confins de la Russie et de ses deux voisines, la Turquie et la Perse, avec les derniers contreforts du mont Taurus. Là, au point même où les deux empires se touchent, s'élève majestueusement le Grand-

Ararat, nom sacré pour l'Arménien, et qui doit être vénérable pour tous, car l'auteur de la *Genèse* l'écrivait déjà, sans variante, il y a plus de 30 siècles. Sa hauteur est de 5,400 mètres: aussi son front, meurtri par le tremblement de terre de 1840, qui en a détaché des masses de rochers assez grandes pour engloutir des villages entiers, est-il couvert de neiges éternelles; le Petit-Ararat, son voisin immédiat, ne lui est inférieur que de 1,330^{m}. Entre ces hautes montagnes de l'Arménie et celles de l'isthme s'étend une région alpestre qui n'a rien à envier à la Suisse, sinon les témoins de sa beauté : elle a été décrite dans un art. spécial (*voy.* Caucase). Là est l'ancienne Porte Caucasienne, gorge étroite par où les Scythes et d'autres Barbares de l'Europe venaient fondre sur l'Asie, qui n'a pas été en reste avec sa sœur, et lui a envoyé à son tour des nuées de nomades. Vers son entrée, pour qui vient du sud, s'élève le Kazbek ou M'kinvari, dont le sommet dépasse de beaucoup la limite des neiges éternelles. Mais le point culminant du rameau septentrional, où le schiste et le calcaire reposent sur le granit, est l'Elbrouz, qu'on trouve plus au nord-ouest, en se rapprochant de la mer Noire. Ce géant est entouré comme d'une ceinture de montagnes coniques de porphyre, toutes dépassant la limite des neiges. Lui-même, divisé en deux cîmes, est d'une hauteur de 5,600^{m} au-dessus du niveau de la mer. La première ascension y a été faite le 22 juillet 1829. Des montagnes presque aussi hautes bordent la Sibérie à ses confins avec l'empire chinois, et se ramifient dans son intérieur au nord et au nord-est du lac Baïkal. Le sol fortement déprimé de cette région en partie déserte aboutit d'abord au système formidable de l'Altaï (*voy.*), qui s'étend d'occident en orient, depuis le Haut-Irtysch, dans la partie méridionale du gouvernement de Tomsk*, jusqu'au sud du grand lac, intervalle qui est de 21 degrés de longitude, entre 50° et 52° 30′ de lat. N. Ce système se compose, en ce qui concerne la Russie, d'abord de l'Altaï proprement dit ou Altaï-Kolyvân, jusqu'ici connu sous le nom étrange de Petit-Altaï, quoique occupant, nous en avons pour garants MM. Ch. Ritter, A. de Humboldt, etc., le plus d'étendue et offrant les montagnes neigeuses les plus élevées. Le pays qu'il couvre a « quatre fois la grandeur de la Suisse; et ses points culminants, dit l'un de ces éminents géographes, sont placés dans la seconde rangée méridionale, un peu à l'est des sources de l'Ouimon, où, entre les hautes Alpes neigeuses de Katounia et de Tchouïa, s'élève le pic majestueux de Biéloukha, à 13,300 pieds (4,433^{m}) de hauteur.» C'est dans ces montagnes trachitiques, où se montrent fréquemment le porphyre et le granit, que gisent les métaux précieux dont la Russie est richement dotée: aussi étaient-elles appelées Monts d'Or par les anciens. Le système Altaïque, près du lac Téletzkoï, envoie au nord-ouest, sous le nom de monts Kouznetsk, une chaîne pour ainsi dire méridienne (sous le 86° de long.) assez haute et dont fait partie le plateau de la Poklonnaïa Gora; puis il se continue à l'est par la chaîne Sayane où l'Iénicei a sa source, chaîne qui prend ensuite le nom de monts Ergik, et avance jusqu'au 53° 45′ de lat.; plus loin, dans la proximité du lac Baïkal, elle devient le Gourbi ou Toukinsk. Autour de cette nappe immense, le pays se hérisse de montagnes, et bientôt au système Altaïque succèdent d'autres systèmes. A l'extrême frontière de la Chine, au-delà de Kiakhta, s'élève le Tchokondo, haut, suivant M. Pansner, de 1,290 toises (2,580^{m}): c'est le point de départ du Iablonnoi-Khrébet*, qui court dans la direction du nord-est, s'abaisse de plus en plus et n'offre souvent qu'un plateau, point de partage des eaux entre les affluents de l'Amour et ceux de la Lena. A mesure qu'elle s'approche de la mer d'Okhotsk, cette chaîne devient le Stanovoï-Khrébet, qui, sous différents noms, parcourt le pays de Iakoutsk et d'Okhotsk, forme la crête dont est coupée dans toute sa longueur la presqu'île

(*) Tel qu'il est constitué depuis l'oukase du 18 avril 1838.

(*) Montagne des Pommes. C'est la transformation, mais non la traduction, du nom mongol *Iabléni Daba*. Le mot russe *Khrébet*, qui revient plus loin, dans Stanovoï-Khrébet (Montagnes de Stature), signifie *échine, dos, chaîne de montagnes*.

de Kamtchatka, souvent ébranlée par ses volcans, et se joint à la chaîne de l'Aldân dont quelques hauteurs ont jusqu'à 1,400 mètres au-dessus de l'océan Pacifique, mais restent cependant, dit M. de Humboldt, dépourvues de neige en été.

Si, de cette extrémité du monde, nous revenons vers l'Europe, sur sa limite même, nous aurons à franchir les monts Ouraliens, chaîne méridienne qui court du sud au nord, entre le 53e et le 58e degré de longitude, sur une ligne de plus de 2,000 verstes ou 500 lieues. Sans nous en apercevoir, nous nous trouverons, à Bilimbaïefsk, au-delà de Catherinebourg, à la hauteur de plus de 500m au-dessus du niveau de la mer. Mais le point culminant, le Kontchakofskoï-Kamen, qui reste à notre droite, vers le nord, est bien plus élevé : on lui donne jusqu'à 2,600m. En général cependant, cette chaîne, dont la base en granit supporte toutes les autres stratifications, n'a rien d'imposant et n'offre guère de sites pittoresques; du côté opposé, plus encore que de celui de l'Asie, on y arrive presque sans l'avoir vue. Elle commence dans le coude que le fleuve Oural fait du côté de l'ouest en s'avançant vers Orenbourg, et s'appelle d'abord monts Gouberlinsk, du nom d'une petite ville située sur le fleuve. Un faible rameau, l'Obchtchii-Syrt (Syrte commune), s'en détache aussitôt dans la direction de l'ouest; mais la masse, divisée en plusieurs chaînons parallèles, va au nord, prend différents noms dans différentes localités de plus en plus désertes, notamment celui de Iougorskii-Khrébet*, et se termine à l'île de Vaïgatch dans la mer Glaciale. L'art. Oural nous dispense d'entrer dans plus de détails.

Sur la rive opposée de la même mer, en Laponie, le pays est coupé par les dernières ramifications des montagnes scandinaves dont les masses granitiques sont semées à travers la Finlande, comme par la main des Titans. Dans une contrée moins arctique, d'autres ondulations soulèvent par-ci par-là le sol de la Livonie et de la Courlande. Enfin, plus encore vers le sud, l'extrémité de la chaîne des monts Karpaths couvre la Volynie et la Podolie de charmants coteaux. Hors de là, tout paraît plaine, sauf les bords élevés des fleuves, du Volga par exemple, accompagné d'agréables collines, de même que la Moskva aux environs de la vieille capitale. Cependant il y a bien encore quelques hauteurs à enregistrer. Nous ne comptons pas les Rynpeski, buttes de sable du gouv. d'Astrakhan; mais les hauteurs de Valdaï, à l'est du lac Ilmen, dans le gouv. de Novgorod, quoique insignifiants pour l'œil, ont cependant environ 320m d'élévation au-dessus du niveau de la mer, et projettent des ondulations dans les gouv. d'Olonetz et de Vologda d'une part, et de l'autre dans celui de Smolensk, laissant au centre un plateau fort étendu qui détermine le partage des eaux de plusieurs grands fleuves. Au-delà de ce plateau central, le pays va en s'abaissant, au nord vers la mer Glaciale, au sud vers la Caspienne et la mer Noire. Ici, il se transforme en steppe, partout déboisée et semblable à d'immenses champs de blé. Toute la Russie méridionale se présente ainsi : un peu au sud de Tambof, on aborde cette vaste steppe qui s'étend du Prouth au Don, mais dont la partie limitée par la Vorskla et le Donetz prend encore un caractère plus tranché. Les steppes, en partie salines, du Volga, de l'Oural, avoisinent la mer Caspienne, autrefois réunie probablement en un seul bassin avec la mer Noire; au-delà, sont les steppes de la Sibérie, sans parler de celles que parcourent avec leurs troupeaux les nomades Kirghiz-Kaïssaks.

Le mal, dans ces régions, c'est le défaut d'abri qui ne permet pas d'entreprendre des plantations. Quelquefois aussi c'est le manque d'eau; mais, en général, il n'est pas de territoire mieux arrosé que la Russie, ni où les grandes communications fluviales soient plus fréquentes.

Le pays des sources, en Europe, est le district d'Ostaschkof avec ses alentours, ou ce coin occidental du gouv. de Tver qu'environnent ceux de Novgorod, de Pskof et de Smolensk, et que couvre l'immense forêt Volkhouskienne; solitude coupée de lacs, les uns petits comme le Dvinetz d'où découle la Dvina occidentale ou Duna; d'autres fort considérables, com-

(*) Pour l'explication de ce nom, *voy.* notre art. Ouraliens.

me le lac Séligher parsemé d'îles, ou le lac Péno qui est le berceau du Volga. Le Dniéper a le sien non loin de là, vers le sud, dans le gouv. de Smolensk. Tous ces fleuves, ainsi que le Don, le Dniester, la Dvina septentrionale, le Kouban, le Térek, le Kour, l'Araxe, et les plus grands de la Sibérie (*voy.* Obi, Iénicei, Léna), ont leurs art. particuliers : nous n'en dirons donc que quelques mots.

La Russie est depuis longtemps maîtresse exclusive du cours de ses grands fleuves, à l'exception seulement de la Vistule et du Niémen ; elle n'a plus rien à désirer de ce côté-là. Par eux, toutes ses parties ont un débouché facile dans les mers qui la bordent, au nord la mer Glaciale avec son golfe la mer Blanche, et la mer Baltique avec les golfes de Bothnie, de Finlande et de Riga ; au sud, la mer Noire et la Caspienne ; à l'est, l'océan Pacifique avec la mer d'Okhotsk. En Sibérie, presque tous les fleuves versent leurs eaux dans la mer Glaciale, dont en Europe aussi plusieurs bassins sont tributaires ; les autres aboutissent ou à la Caspienne et à la mer Noire ou à la Baltique. Ces bassins sont en petit nombre ; mais il est difficile d'en déterminer les limites exactes, les investigations des géographes russes ne venant pas suffisamment à notre aide*.

Le plus grand des fleuves, non-seulement russes, mais de l'Europe entière, c'est le Volga, autrefois regardé comme terminant cette partie du monde. Long de plus de 1,000 lieues (4,149 kilom.), il arrose, avec ses affluents, la Tvertza, la Chexna, la Mologa, l'Ounja, l'Oka, la Kama, etc., etc., toute la portion orientale du territoire moscovite jusqu'à la Caspienne, dont, par son moyen, on a opéré la jonction avec la mer Baltique. Il est d'une grande ressource pour l'approvisionnement des deux capitales, moins encore par la pêche abondante qu'il permet à une population soumise à de longs carêmes, qu'en se prêtant aux transports faciles et peu dispendieux. Le fleuve Oural ou Iaïk, qui fait aujourd'hui la démarcation du côté de l'Asie, appartient également à la mer Caspienne, ainsi que le Térek et le Kour uni à l'Araxe, venant du côté opposé.

La mer d'Azof, golfe de la mer Noire, reçoit le Don, autre artère principale de ce vaste corps, mais qui cependant ne peut se comparer au Volga et ne vient pas de si loin. Dans le pays des Cosaks, il se rapproche de ce fleuve au point qu'il semble devoir se confondre avec lui ; mais un léger mouvement de terrain le repousse, en lui imprimant la direction vers le sud-ouest.

A la mer Noire aboutissent le fabuleux Rion ou Phase des anciens, et le Kouban, sorti des steppes caucasiennes ; puis, du côté opposé, le Dniéper, fleuve au long cours dont nous avons vu plus haut la source, mais dont le lit est embarrassé par ces cascatelles auxquelles les Cosaks de l'Ukraine ont dû le nom de Zaporoghes. Il se termine en un *liman* où le Boug vient se joindre à lui. Le Dniester porte ses eaux dans la même mer, ainsi que, plus au sud, le Danube, fleuve limitrophe au moyen duquel le Prouth y trouve également son débouché.

Suivent la Baltique et ses golfes. Par la large, mais courte Néva, qui est pour Saint-Pétersbourg à la fois un ornement magnifique et une menace sérieuse de tous les ans, le lac Ladoga s'y décharge. Disons, en passant, qu'à son tour il reçoit la Voxa, écoulement des lacs de la Finlande, qui arrive encore couverte des écumes de la cascade d'Imatra. A défaut de grandes rivières, la Finlande offre cette infinité de nappes d'eau dont le pays est si pittoresquement accidenté. La Narova, dont on cite aussi la cascade, est l'émissaire du lac Péipous. Le cours de la Duna ou Dvina occidentale, qui a son embouchure dans le golfe de Riga, est infiniment plus long. On a vu naître, près d'Ostaschkof, ce beau fleuve, véhicule d'un commerce considérable. Nous citerions encore le Niémen, que les Prussiens appellent Memel, s'il aboutissait à la mer, sur le territoire russe, autrement que par la Vindan et le canal du même nom.

La mer Glaciale, vers laquelle tout le nord de la Russie est incliné, reçoit d'elle la plus grande masse d'eau. C'est d'abord la Dvina septentrionale, qui, formée de la réunion de l'Ioug avec la Soukhonia,

(*) La carte géognostique de M. de Helmersen ne nous est pas encore parvenue.

rivières du gouv. de Vologda, est ensuite grossie de la Vouitchegda, de la Vaga et de la Pinéga, et débouche dans la mer Blanche au-dessous d'Arkhangel. Puis, encore en-deçà de l'Oural, le Mézenn et la Petchora ; au-delà, l'Obi, renforcé de l'Irtysch ; l'Iénicei, fleuve qui vient des frontières chinoises, reçoit la Tungouska, et a 1,000 lieues de cours; l'Anabara, qui n'arrose que des déserts; la Léna, principal cours d'eau du gouv. d'Irkoutsk, et qui de là parcourt l'immense solitude du pays des Iakoutes, où elle reçoit l'Aldân; enfin la Iana, l'Indiguirka et la Kolyma, qui suivent toujours la même direction, nous mènent jusqu'à l'extrémité orientale de la Sibérie.

Au-delà, dans le pays des Tchouktchis, nous n'avons plus à citer que l'Anadyr, le seul grand fleuve russe qui se décharge dans l'océan Pacifique; la Kamtchatka est beaucoup moins considérable.

A ces principales artères viennent se joindre, non pas pour animer le morne aspect du pays, mais pour y supprimer en quelque sorte ces énormes distances qui en sont *une des plaies*, pour multiplier les voies navigables et fournir à l'alimentation des canaux, une quantité innombrable de lacs, grands et petits, la plupart poissonneux comme les fleuves, mais dont la superficie, dans certaines contrées, par exemple dans la Finlande méridionale, l'emporte presque sur la terre ferme. Le plus grand de ces lacs est le Baïkal, au fond de la Sibérie, gouv. d'Irkoutsk : on lui donne plus de 34,000 verstes carrées. En Europe, le plus grand est le Ladoga, non loin de Saint-Pétersbourg (13,700 verst. carr.); puis viennent le lac Onéga (7,700), un peu plus au nord-est; ceux des Tchoudes ou Peïpous et de Pskof réunis (ensemble 4,000), du côté de la Livonie; le lac Ilmen et le Biélo-Ozéro ou lac Blanc, dans le gouv. de Novgorod; celui d'Imandra et autres, dans le gouv. d'Arkhangel ; l'Enara et le Saïma, aux deux extrémités de la Finlande; celui d'Altaï ou Téletzkoï, au pied de la grande chaîne sibérienne, etc. Les plus étendus de ces lacs, comme les grands fleuves, ont un art. spécial dans cet ouvrage.

Pour terminer l'hydrographie de la Russie, il ne reste plus qu'à rappeler le vaste système de canalisation dont il a déjà été parlé T. IV, p. 600, et dont le principal objet est d'établir une communication entre Saint-Pétersbourg et les points les plus éloignés de l'empire, au moyen du Volga, mis en rapport avec la Néva par le lac Ladoga ou plutôt par le canal qui permet d'en éviter le passage. Trois systèmes différents concourent à remplir cet objet : 1° le système de Vouichnii-Volotchok, où ce sont la Tvertza, le Msta, le lac Ilmen et le Volkhof qui servent d'intermédiaires; il y entre 76 lacs et 106 cours d'eau grands et petits ; 2° le système de Tikhvine, dans lequel on se sert du Siass et de la Mologa réunis par un canal; et enfin le plus important de tous, 3° le système de Marie ou de Rybinsk, qui fait remonter aux bateaux venant du grand fleuve, d'abord la Chexna sortie du Biélo-Ozéro, puis la Kovja, que le canal Marie unit à la Vouitégra, laquelle débouche dans le lac Onéga, qui lui-même est en rapport avec le Ladoga par le Svir *. Ces trois systèmes sont complétés ou alimentés par d'autres secondaires; et parmi ceux qui se rapportent à divers fleuves, nous avons déjà nommé le canal de la Vindau, destiné à prolonger le Niémen jusqu'à la ville courlandaise de ce nom, et nous ajouterons celui du duc Alexandre de Wurtemberg, qui doit unir la mer Blanche à la Baltique. Plusieurs autres encore mériteraient une mention.

L'affreux désastre de la retraite de Moscou a donné au climat de la Russie une fâcheuse célébrité, qui peut facilement induire en erreur. En somme, il est rigoureux, non-seulement à raison de la latitude, mais aussi parce que les terres deviennent plus compactes à mesure qu'on avance vers l'est, et qu'au lieu des vents de mer, généralement tempérés, règnent des vents de terre refroidis dans ces immenses espaces et contre lesquels il n'y a pas d'abri. Cependant le soleil est ardent en été, et l'on sait que pendant 66 jours, sous la latitude de Saint-Pétersbourg, il disparaît à peine de l'horizon.

(*) *Voir* les détails dans *La Russie, la Pologne et la Finlande*, p. 148, 177 et 178.

Dans la ville d'Astrakhan, où toutefois le plus long jour n'a que 15 heures 36 minutes, il n'est pas rare que la chaleur s'élève en été jusqu'à 28 degrés. Les contrées les plus méridionales sont sous la parallèle de Naples, il est vrai sans jouir de la même douceur de climat. En Sibérie, sous une latitude médiocre, le froid est affreux; on assure qu'à la fin de septembre la Léna a été trouvée glacée à 2 pieds d'épaisseur, et, d'après un voyageur véridique, M. Hansteen, le thermomètre se maintient pendant 4 ou 5 mois de l'année à une température de 25 à 43 degrés au-dessous de la glace. Dans le fait, on ne peut rien dire de général sur le climat d'un empire qui s'étend sur 40 degrés de latitude : tout le monde comprend qu'il doit y régner une grande diversité de température. A Moscou (lat. N. 55° 45′; long. or., 35° 18′; hauteur au-dessus du niveau de la mer, 95^{m}), qui tient peut-être le milieu sous ce rapport, on a calculé que la température moyenne était en degrés centigrades : pour l'année, + 3.6; pour l'hiver, — 10.3; pour le printemps, + 6.3; pour l'été, + 16.8; enfin pour l'automne, + 1.6. Le climat de Saint-Pétersbourg est à peu près le même; mais Kasan n'a plus pour l'année que la moyenne + 1.3, et Tobolsk, celle de 0.63. Au reste, ce sont là quelques positions isolées, et pour en faire la base d'un raisonnement quelconque, il faudrait leur en opposer beaucoup d'autres. Un explorateur habile a établi, sous ce point de vue, la division suivante : la région de la glace descend jusqu'au 70° de lat. N.; celle des marécages et des mousses (*tundry*) jusqu'au 65^{e}; mais du 60 au 65^{e} s'étend la première région des bois et des fourrages, propre déjà à l'élève des bestiaux; celle d'une agriculture élémentaire et de la culture de l'orge commence au 55^{e}; celle du seigle et du lin, au 50^{e}; celle du froment et des fruits, au 45^{e}; celle du maïs et de la vigne au 40^{e}, et le reste, jusqu'au 38° 30′, constitue la région de l'olivier, du cotonnier, de la soie et de la canne à sucre, produits qu'on cultive déjà dans la Transcaucasie, mais qu'on attend de l'avenir en plus grandes quantités.

Nous devons nous en tenir à ceux du présent qui sont nombreux, variés, et à quelques égards même merveilleux.

Témoin le règne minéral qui, sans parler des pierres précieuses, fournit l'or, jadis gardé par les griffons des Arimaspes (*voy.* HYPERBORÉENS), mais librement exploité aujourd'hui dans les mines de l'Oural (gouv. de Perm), dans celles de l'Altaï et du district de Nertchinsk, en Sibérie. De 1823 à la fin de 1842, c'est-à-dire en 20 ans, elles ont fourni plus de 7,900 pouds *, d'une valeur de 396 millions de fr., ce qui fait par an 396 pouds, ou une valeur de 19,800,000 fr. Mais le produit des dernières années va beaucoup au-delà de cette moyenne. En 1842, il était d'environ 970 pouds, dont 479 extraits en Sibérie. Le métal précieux, disséminé dans le sable aurifère, se présente quelquefois en blocs assez considérables : la pepite trouvée, en 1826, à Miask (district de l'usine de Zlatooust), pesait déjà 10.118 kil.; mais le 26 oct. 1842, on en a découvert une près du ruisseau de Taschkou-Targanka, dans le même district, du poids de 36.020 kil., pepite monstre qui n'a jamais eu d'égale ni dans l'ancien ni dans le nouveau monde. Le plus grand morceau de platine trouvé jusqu'ici en Russie (à Nijni-Taghilsk) ne pèse que 8 à 9 kilogr.; dans 19 ans, de 1823 à 1841, on a recueilli, dans l'Oural, en tout 1,553 pouds de ce métal, ce qui fait 82 par an; mais dans la dernière année, le chiffre s'est élevé jusqu'à 108. Les mines d'argent se trouvent exclusivement en Asie, où l'Altaï (Zmeïogorsk ou Schlangenberg) renferme les plus riches dépôts. Les principales usines d'exploitation sont à Kolyvân, Barnaoul et Nertchinsk. Le produit annuel n'excède pas 1,200 pouds, qui ne valent pas tout-à-fait 4 millions de fr. Mais outre ces métaux dits précieux, on exploite annuellement en Russie 210,000 pouds de cuivre, 12 millions de pouds de fer, et 40,000 de plomb; il y a une mine d'étain dans le gouv. d'Irkoutsk; on recueille aussi de l'aimant, du zinc, du mercure, de l'antimoine et du cobalt. Parmi les autres minéraux, nous ne citerons que le sel dont on exploite plus de 30 millions de pouds, surtout vers les sources et lacs

(*) Le poud équivaut à 16.280 kilogr.

salés : le lac Ielton (gouv. de Saratof) et les salines du district de Solikamsk (gouv. de Perm) méritent à cet égard une mention particulière. La houille, ce grand promoteur de la civilisation, manquait jusqu'ici presque totalement, et même on niait l'existence du terrain houiller (*voy.* T. XIII, p. 286). Toutefois, dans ces derniers temps, on a découvert, dit-on, des bancs considérables de cette formation, non-seulement au midi (pays des Cosaks du Don, gouv. d'Iékatérinoslaf, etc.), mais encore au centre (gouv. de Toula et de Kalouga) et même vers le nord *.

A toutes ces richesses minérales s'ajoutent celles du règne végétal, consistant particulièrement en grains, lin et chanvre, bois de construction et autres, légumes et fruits communs, produits qui abondent surtout dans la bande centrale d'une étendue de 80 millions d'hectares, entre les Karpaths et l'Oural, qui est d'une grande fertilité et le véritable grenier de la Russie. Plus loin, au sud, on cultive le houblon, le tabac, la garance, les melons et arbouses; et, dans quelques provinces méridionales seulement, le vin dont la préparation toutefois appelle encore des perfectionnements, quoique la vigne paraisse originaire de la Transcaucasie; enfin les végétaux déjà nommés qui exigent un climat chaud. Le seigle, au contraire, réussit partout, à l'exception de la région hyperboréenne et des steppes saturées de sel. On cultive aussi beaucoup d'autres céréales, dont un excellent statisticien, M. de Kœppen, estime la consommation (hommes et animaux domestiques) à 170 millions de tchetvertes**, chiffre dans lequel sont compris 5 millions servant à la distillation de l'eau-de-vie, mais non pas les 50 millions absorbés par les semailles. Ce dernier chiffre est à peu près constant, et le blé d'été y figure pour $\frac{3}{5}$, le blé d'hiver pour $\frac{2}{5}$; ensemble, ils donnent à peu près 4 grains pour 1, ce qui porte la moisson à plus de 200 millions de tchetvertes; elle était de 223 millions en 1836, année moyenne, et seulement de 164 millions en 1834, année de disette; en 1840, selon M. de Reden, de 183 millions. Cependant les 50 millions de tchetvertes exigés par les semailles, ajoutés à 170 millions requis par la consommation, donnent déjà 220 millions, et la Russie exporte tous les ans plusieurs millions de tchetvertes de blé. Quant au bois, on se plaint d'une grande diminution due à un énorme gaspillage : cependant, d'après M. Schubert, 156 millions de déciatines*, sur 402 millions qu'il donne à toute la Russie d'Europe, seraient encore couverts de forêts**; nous lisons même dans un rapport officiel sur la production de bois dans les gouv. du haut Volga (Tver, Iaroslavl, Kostroma, Vladimir, Nijegorod, Moscou), auxquels les plaintes ci-dessus se rapportent, que les forêts y sont encore à la superficie totale comme 41 est à 100; et pourtant ce n'est pas encore cette région-là qui est la plus boisée. La forêt Volkhonskienne, dans le gouv. de Novgorod, est une des plus vastes que l'on connaisse; les gouv. de Vologda et d'Olonetz en renferment d'impénétrables, et dans celui de Grodno, la forêt de Bialovietz (*voy.*), qui a 1400 verstes carrées de superficie, mérite aussi une mention; enfin les gouv. de Perm, de Kasan, de Tobolsk, d'Irkoutsk, etc., sont couverts de bois.

Dans le règne animal, la Russie joint à nos espèces ordinaires le chameau dans les régions du sud, et le renne au milieu des neiges de la Laponie; le chien de Sibérie devient pour elle une utile bête de trait. Elle a, de plus, le bison, le buffle, le djiggetaï ou cheval sauvage; un gibier nombreux et de toutes sortes; une quantité de bêtes à fourrures (renards de toutes couleurs, martres, castors, loutres, zibeline, hermine, chat sauvage, etc.), et l'eider au précieux duvet; le chasseur y rencontre des loups, des lynx, des élans, des ours, et même des ours blancs, des phoques, des morses et autres monstres

(*) *Voir* les notes de M. de Helmersen dans le *Bulletin scientifique* de l'Acad. de Saint-Pétersb., p. ex., t. X, p. 193; et Blasius, *Reise im Europæischen Russland*, t. Ier, p. 76. Ce naturaliste a accompagné M. le baron Alexandre de Meyendorff dans son intéressant voyage d'exploration.

(**) Le tchetverte est de 206.80 litres. En le comptant seulement comme un double hectolitre, cela fait 340 hectol. La production de la France, pour 34 millions d'hab., est de 185 millions d'hectol.

(*) C'est l'arpent russe; il répond à 1.093 hectare.

(**) La proportion, en France, est de près de un sixième.

marins; il n'est pas jusqu'au tigre qui ne se montre quelquefois dans la Sibérie méridionale et dans le Caucase. On évalue le nombre des chevaux à 9 millions et demi; celui des bêtes à cornes à 19 millions; celui des moutons à 40. Quoique petit de taille et sans apparence, le cheval russe est agile et endurant; on en perfectionne la race dans de nombreux haras, dont il existe, dit-on, jusqu'à 80 dans le seul gouv. de Voronège; celle des chevaux kirghiz est la plus estimée. Les bœufs de l'Ukraine sont renommés pour leur belle taille; l'éducation des bêtes à cornes est avancée même dans le gouv. hyperboréen d'Arkhangel. Cette branche d'économie rurale fournit une grande masse de suif, de peaux en partie transformées en cuir de Russie. La race des bêtes à laine a été perfectionnée avec soin; en 1841, on a compté près de 2 millions de brebis mérinos dans 1,100 bergeries : aussi peut-on exporter tous les ans de plus grandes quantités de laines.

Mais arrivons à l'homme, usufruitier de toutes ces ressources importantes et qui, en les fécondant par son travail, en y appliquant les conceptions de son esprit, les convertit en éléments de puissance et en fait la base d'intérêts dignes de lui.

On sait qu'il se fait périodiquement en Russie des dénombrements appelés *révisions*, à l'effet de constater le chiffre des individus soumis à la capitation ou aux autres impôts. En comparant les résultats obtenus par deux de ces opérations, on peut juger de l'accroissement prodigieux que prend la population dans ce vaste empire. Nous choisirons la 4^e^, relative à l'année 1782, et la dernière ou 8^e^, qui a eu lieu en 1832, à 50 ans d'intervalle. Tandis que celle-là ne donnait encore que 28 millions d'hab. des deux sexes, celle-ci a porté ce chiffre jusqu'à 52,500,000. Toutefois, l'une et l'autre évaluation étaient tout au plus approximatives, le dénombrement officiel ne tenant compte que des individus mâles (*douchi*, âmes); elles étaient en outre incomplètes, excluant toutes les classes et toutes les portions de l'empire non soumises à l'impôt général. Pour arriver à des données plus positives, M. de Kœppen a compulsé tous les matériaux réunis au ministère des finances et à celui des domaines de l'empire, et ce travail difficile, consigné dans les Mémoires de l'Académie imp. des sciences de Saint-Pétersbourg et adopté par le gouvernement, fera désormais autorité. Il se rapporte à l'année 1838; nous ne pouvons mieux faire que de le prendre pour guide.

L'addition des calculs auxquels M. de Kœppen s'est livré pour chaque gouvernement ou portion de territoire séparément, a donné le chiffre de 53,977,200 individus des deux sexes; en ajoutant $1\frac{1}{3}$ million pour l'armée de terre et de mer, y compris les cantonnistes, les invalides, les ouvriers militaires, etc., avec leurs femmes; $4\frac{1}{3}$ millions pour le royaume de Pologne; $1\frac{1}{3}$ million pour la grande-principauté de Finlande, on a un total de 61 millions d'âmes *.

On se rend compte de cet accroissement quand on jette les yeux sur les listes, parfaitement tenues, du mouvement de la population au sein de l'Église gréco-russe. Nous les avons sous les yeux pour près d'un demi-siècle : ils constatent une augmentation de plus de 660,000 âmes par an, proportion d'après laquelle cent ans suffiraient pour doubler la population actuelle**. Voici les chiffres relatifs à l'année 1840 : naissances, 2,000,482, dont 1,020,363 pour le sexe masculin et 980,119 pour le sexe féminin; décès, 1,691,732, dont 855,471 pour le premier et 836,261 pour le second. La moyenne des mariages est de près de 400,000 par an.

Malgré ces chiffres imposants, en divisant par son étendue la population de la monarchie en Europe, qu'on peut fixer en nombre rond à 56 millions, y compris les forces de terre et de mer, on n'a

(*) Le total trouvé par notre savant ami, M. de Kœppen, est de 62 millions et demi; mais il y comprend pour 1 $\frac{1}{2}$ million les montagnards du Caucase, que nous mettons provisoirement à l'écart.

(**) En France, l'excédant des naissances sur les décès, pendant les 10 dernières années, n'a été que de 1,281,154 individus : à ce compte, il faudrait plus de 250 ans pour doubler la population. Voici quel en a été le mouvement en 1840 : naissances, 952,318, dont 489,374 mâles et 462,944 du sexe féminin; décès, 816,486, dont 410,853 masculins et 405,633 féminins; mariages, 281,998.

pas encore 12 habitants par verste carrée, nombre qui n'est guère que doublé, même en appliquant ce calcul aux 14 gouvernements les plus rapprochés du centre. C'est, comme on voit, une population encore rare* et qui peut s'étendre à l'infini, sans crainte d'encombrement. Dans les cinq gouv. de la Petite-Russie**, la proportion s'élève jusqu'à 31, et elle est de 40 dans le royaume de Pologne. Le maximum de la densité se rencontre dans le gouv. de Kalouga: elle ne va pas au-delà de 45 hab. par verste carrée. Dans les 8 gouv. de la Russie orientale, la proportion tombe à 8; dans la grande-principauté de Finlande, à 4; dans les 5 gouv. septentrionaux, à 2; et dans la Sibérie orientale ou occidentale, ce n'est plus qu'une fraction de l'unité.

D'après une publication officielle relative à l'année 1840, moins de $\frac{1}{10}$ de la population est concentré dans les villes au nombre de 809 (693 dans l'empire; 85 dans le royaume de Pologne, et 31 en Finlande); tout le reste habite les bourgs, villages et hameaux; seulement il faut ajouter que certains villages, par exemple celui d'Ivanovo (gouv. de Vladimir), ont plus d'importance que beaucoup de villes. On donne 470,202 hab. à Saint-Pétersbourg; 349,068 à Moscou; 140,471 à Varsovie. Parmi les autres villes, il n'y en a plus que 4 ayant plus de 50,000 âmes; ce sont: Odessa (60,055); Riga (59,960); Vilna (54,499) et Toula (51,735); d'après ces mêmes publications officielles, Kief en a 47,424; Astrakhan, 45,938; Saratof, 42,237; Kalouga, 35,290; Orel, 32,600; Nijni-Novgorod, 31,921.

Sur les 54 ou 55 millions d'habitants des deux sexes afférents à l'empire proprement dit, près de 45 millions appartiennent à la classe des paysans, serfs de la couronne, du domaine de l'état ou des particuliers; près de 5 millions à la classe bourgeoise (employés, commerçants, professionnistes, etc.); 538,000 au clergé, et près de 1 million à la noblesse (les étrangers compris). Viennent ensuite les Transcaucasiens, les hommes de différentes milices, et plus d'un demi million de nomades.

Cette population, clair-semée sans doute, mais dont le chiffre total paraît si formidable, est-elle homogène? Nullement; les 80 langues qu'on lui prête sont passées en proverbe, et pour se faire une idée de la diversité réelle, il suffit de jeter un coup d'œil sur la Table ethnographique annexée au mémoire, si plein d'instruction, de M. de Kœppen. Mais d'abord rappelons ce fait que la Russie, c'est $\frac{1}{6}$ de la terre habitée; puis, ne craignons pas de dire qu'on a beaucoup exagéré l'importance des peuples autres que Russes. En effet, il faut savoir que les quatre cinquièmes au moins de la population totale sont Slaves, et parmi eux on peut compter environ 40 millions de Russes; nom, il est vrai, qui englobe aujourd'hui beaucoup d'anciens Finnois, Lithuaniens et autres peuples qui se sont fondus avec la population principale et en ont adopté la langue et la croyance, mais qui néanmoins désigne une seule et même nationalité unanimement sentie et voulue. Ce peuple russe proprement dit, il ne faut pas en juger par ses sommités, les nobles, qui, ayant joui de tous les bienfaits de l'éducation européenne, ressemblent à ceux des autres pays, à cela près que l'usage de tous nos principaux idiomes remplace chez eux ce qu'ils peuvent avoir en moins quant au fond des connaissances réelles, à la profondeur des notions morales ou esthétiques. C'est dans la classe si nombreuse des *moujiks* ou paysans (*tchornii narod*), de ces hommes à la chevelure arrondie, à la forte barbe, au costume semi-oriental, gais, hardis, fins et rusés, naturellement bons, mais sans principes ni lumières, âpres au gain, mais secourables et hospitaliers..., c'est là qu'il faut chercher l'originalité et le cachet national.

Nous nous sommes appliqué, dans un ouvrage spécial, à étudier séparément chacune des diverses familles de peuples dont se compose la nation, à en retracer l'origine et les développements successifs. Ici, le manque d'espace nous oblige de

(*) Nous avons dit que la verste carrée diffère peu du kilom. carré: or, en France, il y a 63 $\frac{1}{2}$ hab. par kilom. carré, en prenant la moyenne de tout le territoire du royaume.

(**) En y ajoutant Voronège. On trouvera plus loin les données, à nous propres, sur lesquelles reposent ces rapprochements.

nous restreindre à une simple énumération, que divers articles de cette Encyclopédie auxquels nous renvoyons, et d'autres plus généraux, comme Races, Linguistique, etc., pourront servir à compléter.

A la race slavonne appartiennent: 1° les Russes, dont les différentes variétés sont celles de la Grande-Russie, de la Petite-Russie, de la Russie-Blanche et Noire ou des Rousniaks; celles des Cosaques ou Kosaks (*voy.*) d'Ukraine, du Don, de l'Oural, etc.; 2° les Polonais, qui n'habitent pas seulement le royaume proprement dit, mais aussi ses anciens démembrements, surtout la Volynie et la Podolie.

La race lettonne, que nous distinguons des Slaves, n'en est qu'une branche, selon quelques auteurs; et M. Schafarik, dans son livre remarquable des *Antiquités slavonnes*, incline aussi à cet avis, sans toutefois l'adopter encore pour sien. Quoi qu'il en soit, les Lettons (*voy.*) de l'empire se divisent en Lithuaniens et en Latiches; ces derniers occupent la Courlande et la moitié de la Livonie (*voy.* ces noms, ainsi que Lithuanie).

A la race finnoise (*voy.*), jadis plus répandue, n'appartiennent pas seulement les Finlandais de la grande-principauté, les Esthiens de l'Esthonie et de la Livonie septentrionale, et les Caréliens de quelques gouv. voisins de Saint-Pétersbourg, mais encore les Lapons, les Zyriaines, les Permiens, les Tchouvaches, les Tchérémisses, les Votiaks, les Mordouans, les Ostiaks et les Vogouls, endeçà ou au-delà de l'Oural.

Ce qu'on appelle la race tatare (*voy.*) ce sont des Turcs autrefois soumis aux Mongols et depuis constitués en différents royaumes ou khanats. On les divise en Tatars de Kasan, d'Astrakhan, de Crimée, de Sibérie, en Nogaïs, etc., et l'on y ajoute, de plus, les Baschkirs, les Kirghiz, les Meschtchériaks, les Teptaires (tribus mélangées), les Iakoutes, etc. *Voy.* la plupart de ces noms et les suiv.

La race mongole en est tout-à-fait distincte. Outre quelques Mongols proprement dits, celle-ci se compose de Kalmouks et de Bouriates.

La race mandchoue, plus exclusivement asiatique, réclame les Tungouses avec les Lamoutes, voisins de la mer d'Okhotsk.

Dans la race caucasienne, qui se rattache en partie à la souche persane, mais très variée du reste, figurent les Géorgiens, les Iméréthiens, les Mingréliens et les Lazes, que les Russes confondent sous la dénomination unique de Grousiens; puis, l'antique peuple des Arméniens, et une infinité de tribus montagnardes, en partie indépendantes, comme les Lesghis, les Ossètes, les Tcherkesses, les Avkhases, etc., etc.

A la race germanique, composée d'Allemands et de quelques Suédois, appartient une grande partie de la bourgeoisie des villes de Saint-Pétersbourg, Revel, Riga, Mitau et autres des trois provinces Baltiques, ainsi que la noblesse et le clergé de ces provinces; puis, de quelque cent-mille colons du midi et des environs de la capitale.

La race des Hébreux est nombreuse, surtout en Pologne; mais elle n'est tolérée que dans le royaume de ce nom et dans certains gouvernements de l'empire expressément désignés, où elle est dans ce moment l'objet de rigueurs affligeantes.

Enfin, à tous ces peuples de langues, de religions, de mœurs différentes, il faut encore ajouter les Persans, ainsi que les Tadjiks, issus du mélange de leurs congénères avec les Arabes; les Moldaves, les Valaques et les Grecs; de plus, les Samoïédes ou Khasovas, les Ioukaghires, les Téleutes; les Tchouktchis, les Koriaks, les Aléoutes, les Kouriles, de l'extrémité orientale de l'empire; enfin, les Bohémiens ou Tsiganes, qui parcourent les provinces méridionales.

Relativement à la religion, on sait que tous les Russes appartiennent à l'Église orientale (*voy.*), tandis que les habitants du royaume de Pologne sont catholiques, et ceux de la grande-principauté de Finlande, luthériens. Dans l'empire même, outre les gréco-russes, on compte près de 1,200,000 arméniens grecs ou grégoriens, sans parler du petit nombre des arméniens unis; environ 2,600,000 catholiques, dont les Grecs unis, au nombre de 1 ½ million, ont abandonné la communion en 1839; 1 ½ million de

protestants, surtout luthériens; plus de 1 million de juifs; environ 2 millions de mahométans; enfin 3 ou 400,000 lamaïtes, dont 65,000 en Europe; et 6 ou 700,000 chamanites. N'oublions pas, malgré leur faible chiffre, les ghèbres, qui regardent l'Atesch-gah de Bakou comme un de leurs principaux sanctuaires.

C'est à l'agriculture que cette population doit ses moyens de subsistance les plus puissants; et à cet égard, elle ne peut mieux faire que de suivre les bons exemples qui lui sont donnés par les colons allemands. Le travail des mines, la pêche, surtout celle de l'esturgeon et du sterlet dans le Volga et l'Oural, la chasse en Sibérie, d'où viennent les belles fourrures, et dans l'Amérique du nord, d'où l'on ramène les loutres, les phoques et les cétacés, l'éducation des abeilles, etc., ajoutent de nouvelles ressources à celle du premier des arts. Quant à l'industrie, longtemps grossière chez un peuple adroit pourtant et ingénieux, ses branches perfectionnées sont des importations du dehors, et peut-être faut-il considérer encore comme tant soit peu artificiels les progrès prodigieux qu'elle a faits de nos jours, grâce à un administrateur habile (*voy.* CANCRIN), digne d'être surnommé le Colbert de la Russie. Suivant un tableau dressé par un statisticien allemand, on ne comptait dans la Russie proprement dite, en 1717, que 35 fabriques; en 1767, ce nombre s'était élevé à 502; puis, en 1802, à 2,270; en 1820, vers la fin du règne de l'empereur Alexandre, il y en avait 3,817, occupant 128,264 ouvriers. En 1839, à moins de 20 ans d'intervalle, voici de quels chiffres on était en droit de se glorifier : pour les fabriques et usines, 6,855; pour les ouvriers, 412,931; c'est, on peut le dire, une augmentation du double. De ces établissements, le plus grand nombre est affecté à la préparation des peaux; viennent ensuite les fabriques de cotonnades, les fonderies de suif, les draperies, les fabriques de chandelles, les savonneries, les manufactures de soieries, celles de toiles, celles pour la préparation du fer et de l'acier, celles des verres et des cristaux, les corderies, les papeteries, etc. Afin de donner une idée plus nette du mouvement ascensionnel, au moins dans l'une des principales directions, nous mettrons en regard les deux années extrêmes d'un tableau relatif à l'importation du coton, et que nous trouvons dans les *Documents* publiés par notre ministère du commerce.

		1824.	1841.
Coton brut.....	pouds	55,372	314,301*
Fil de coton blanc.	—	307,913	560,799
— teint.	—	27,880	2,480

Voici d'ailleurs les valeurs qu'on indique comme ayant représenté, en 1841, les principaux articles de la production manufacturière : draps et autres tissus de laine, 82 millions de fr.; indiennes, 12; soieries, 21; autres articles, tels que fils de coton, ouvrages en cuirs et en métaux, papier, porcelaines, produits chimiques, etc., 23.

Les gouv. où l'industrie est la plus florissante sont, dans l'ordre décroissant du nombre des fabriques, et sans compter la Pologne, ceux de Moscou, de Vladimir, de Nijni-Novgorod, de Saratof, de Saint-Pétersbourg, de Koursk, de Kasan, d'Orel, d'Astrakhan et de Perm. Ceux de Iaroslavl, de Livonie, de Kalouga, de Toula, de Tver, figurent aussi au premier rang. Mais le centre de toute l'activité industrielle, c'est la vieille capitale, Moscou. Il y existait, en 1842, 560 fabriques et manufactures, avec 20,424 métiers, non compris 4,275 à la Jacquard, et occupant 40,168 ouvriers. Dans tout le gouv., il y avait 1,057 établissements, avec 52,381 métiers, 63 machines à vapeur, et 96,062 ouvriers. Il faut citer ensuite le grand village d'Ivanovo (gouv. de Vladimir), appartenant au comte Chérémétief : il y existe 170 établissements dont les principaux ont jusqu'à 150 métiers.

Bien que le commerce soit de toutes les occupations celle qui répond le plus aux goûts du peuple russe, il n'a été longtemps entre ses mains qu'un trafic vulgaire : c'est encore aux étrangers qu'il doit, pour une bonne part au moins, d'avoir pris des directions plus élevées. Nous le répétons, les Russes sont essentiellement marchands, et ils ont pour auxiliaires, dans toute l'ancienne Pologne, les

(*) Cela fait environ 5,117,000 kilogr. L'importation en France, pour la même année, a été de 56 millions.

Juifs, et en Orient les Arméniens, c'est-à-dire deux peuples commerçants de l'expérience la plus longue et la plus éprouvée. Une importance extrême s'attache naturellement au commerce intérieur dans un empire deux fois grand comme l'Europe entière, quand les moyens de transport sont proportionnés à l'énormité des distances, ainsi qu'il arrive ici, grâce aux rivières et canaux en été, grâce au trainage en hiver. L'activité de ce commerce y est attestée par les milliers de barques auxquelles s'ouvrent les écluses des diverses voies navigables d'une part, et de l'autre par l'augmentation toujours croissante des affaires qui se font aux grandes foires annuelles. A celle de Nijni-Novgorod (*voy.*), la première de toutes, non-seulement eu égard à la Russie, mais peut-être à l'Europe entière, il se vend pour environ 120 millions de fr. de marchandises, dont plus des deux tiers de provenance intérieure, les autres venues du dehors. C'est à Nijni que la Russie donne rendez-vous à l'Orient, aux Chinois, aux Boukhares et à d'autres peuples du Turkestan, aux Kirghiz, aux Persans, aux Arméniens, etc. Après cette foire colossale, les plus importantes sont celles de Kharkof, de Rostof (*voy.* ces noms), d'Irbith (gouv. de Perm), de Soumy (gouv. de Kharkof), la foire dite Korennaïa (gouv. de Koursk), celles de Romny (gouv. de Poltava), de Berditchef (Volynie), etc. Le commerce extérieur, quelque favorable qu'il soit à l'augmentation du numéraire circulant dans l'empire, ne peut prétendre qu'au second rang : aussi est-il en partie sacrifié au premier; des restrictions sévères et des prohibitions multipliées y mettent des entraves. Le tarif de 1825, protecteur de l'industrie nationale, devint encore plus rigoureux par les dispositions toutes fiscales des oukases de nov. 1831; mais, à la fin de 1836, un autre oukase fut rendu, qui relève certains articles de la prohibition absolue. Des considérations de divers genres, que nous développerons ailleurs, ont concouru à l'adoption de ce système, dont la Prusse et l'Angleterre ont eu le plus à souffrir, mais qui n'a pas arrêté la marche ascendante du commerce russe. Voici des chiffres qui le prouveront. Ils représentent des millions de fr. et sont les moyennes de 3 périodes, les deux premières de 10 ans, la troisième de 9.

	Exp.	Imp.
1814-23.....	218	164
1824-33.....	230	195
1834-42.....	300	268

Dans la première de ces périodes, le revenu des douanes de l'empire était en moyenne seulement de 39 millions; dans la seconde, il était de 67; depuis 1840, il a constamment dépassé 100 millions. Remarquons toutefois que les chiffres des exportations et des importations ne se réfèrent pas exclusivement au commerce extérieur : on y comprend celui avec la Pologne et la Finlande, annexes de l'empire qui ont une administration séparée; mais il ne résulte de cette circonstance qu'une diminution assez minime, comme on peut le voir par les chiffres suivants, qui présentent le mouvement du commerce pour 1842, sous la forme officielle, en roubles d'argent de la valeur de 4 fr.*

Exp. à l'étranger...	82,575,868
— en Finlande...	971,951
— en Pologne....	1,810,387

Le total est de 85,358,206 roubles en argent.

Imp. de l'étranger..	82,975,566
— de la Finlande.	980,100
— de la Pologne..	637,725

Le total est de 84,593,391 roubles d'argent. Par des raisons que le rapport officiel explique, la balance a été, dans cette année, moins favorable à la Russie que de coutume. C'est sa richesse agricole qui fournit tous les principaux articles d'exportation : dans une moyenne de 250 millions, quatre articles, à savoir les grains, le suif, le lin et le chanvre, figuraient seuls pour la somme de 146 millions. Il faut y ajouter les graines de lin, les toiles, le bois, le fer, le cuivre, les laines, en quantités toujours croissantes, les cuirs bruts et ouvrés, la pelleterie, la corderie, les soies de porcs et les crins. Parmi ces articles, le chanvre est fortement en baisse à cause de l'usage du fer qui prévaut dans le gréement des navires anglais; les grains sont sujets à des fluctuations considérables. L'importation consiste pour moitié en matières néces-

(*) Sur l'unité monétaire adoptée en Russie, le lecteur consultera notre art. Rouble.

saires à l'industrie, pour $\frac{1}{4}$ en objets manufacturés, et pour le dernier quart en objets de consommation : le coton brut et filé, les cotonnades, les soieries, les denrées coloniales, surtout le sucre, le thé, les vins, les matières tinctoriales, en composent la majeure partie. En ce qui concerne l'exportation, il y a une distinction essentielle à faire entre le commerce avec l'Europe et celui avec l'Orient : le premier se rapporte à la Russie agricole, c'est-à-dire au fond même de la richesse du pays; le second, à la Russie industrielle. Celui-là est de beaucoup le plus considérable : sur une moyenne de 260 millions, il en a absorbé 210; en revanche, celui-ci est gros d'avenir, non-seulement par le lien dont il enlace l'Asie, mais aussi par l'influence qu'il exerce sur l'émancipation de la bourgeoisie. Cette branche du commerce se fait par la mer Noire, par la Caspienne, ou par caravanes. L'empire Othoman et la Chine, avec laquelle les échanges se font à Kiakhta (*voy.*), y sont le plus intéressés; puis viennent le Turkestan, les peuples du désert, la Perse, etc. On vend à ces nations asiatiques des draps, des tissus de coton, des grains, des denrées coloniales, des pelleteries, du fer, du suif, des cordages, du sel, du caviar ; on leur achète du thé, des cuirs préparés, du coton, de la soie et des soieries, des fruits du sud, de l'huile d'olives, de l'indigo, de la garance, du tabac, etc. Quoique susceptible des plus grands développements, comme nous l'avons dit, ce commerce, pour le moment, est encore faible, comparé avec celui qui se fait en Europe. De ce côté, les $\frac{3}{5}$ de l'exportation ont lieu par la Baltique; $\frac{1}{8}$ par la mer Noire, $\frac{1}{40}$ par la mer Blanche, et $\frac{1}{10}$ par la frontière continentale. C'est l'Angleterre, cet immense atelier, ce marché ouvert au monde entier, qui offre à la Russie le meilleur débouché : elle y place pour plus de 100 millions de produits agricoles, et ne lui achète pas de ses produits manufacturés pour un tiers de cette somme (en moyenne 40 millions). Après l'Angleterre viennent les villes Anséatiques, la France, la Prusse, la Chine, la Turquie, l'Autriche, les Pays-Bas, etc. Bien que la France occupe ici l'un des premiers rangs, la Russie n'en exporte pourtant pas des marchandises (au moins directement) pour plus de 18 à 20 millions; elle y en importe pour 33 à 35 millions : notons même qu'une petite partie de ces chiffres reviennent au commerce de transit.

La marine commerciale russe peut s'élever à 8 ou 900 navires prenant part au commerce extérieur. Les affaires sont concentrées dans trois ports : Saint-Pétersbourg ou plutôt Kronstadt et Riga, pour la Baltique; Odessa, le 3^{e} en importance, pour la mer Noire; on peut y ajouter Arkhangel pour la mer Blanche, et Taganrog pour celle d'Azof (*voy.* ces noms, ainsi que quelques-uns des suivants). A une longue distance viennent ensuite les autres ports marchands : au nord, Libau, Pernau, Revel, Vindau, Narva, sans parler de ceux de la Finlande; au sud, Izmaïl, Kertch, Bakou, Fœodosie, Astrakhan, etc. Le mouvement de ces ports suit la marche ascensionnelle qu'on remarque dans le commerce en général. En comptant tous les navires arrivés ou partis, que ce soit avec cargaisons ou sur leur lest, on peut établir la comparaison suivante, relative à deux périodes de dix ans, dont nous donnons les moyennes et à l'année 1842.

	Arrivés.	Partis.
1814-23.....	4,032	3,962
1824-33.....	4,524	4,557
1842.....	4,927	4,784 *

Dans les arrivages de 1842, il y avait 2,361 navires sur lest et 2,566 chargés, jaugeant 450,038 tonneaux; dans les départs, 209 navires sur lest, et 4,575 chargés, jaugeant 827,120 tonneaux. Le pavillon russe était au pavillon étranger dans la proportion de 22 à 78; celui de l'Angleterre dominait, puis venaient ceux des États-Unis, de la Prusse, de la Suède, de la France. Le cabotage n'offre pas de chiffres considérables. En 1841, le nombre de navires expédiés de port à port a été, dans les mers du Nord, de 2,007, et dans la mer Noire de 5,275.

Les faits que nous avons exposés jusqu'ici, à l'aide des derniers documents of-

(*) Voici quel a été le mouvement des ports français pendant la même année, quant au commerce extérieur : entrée, 18,646 navires, dont 2,562 sur lest, et 16,084 chargés, jaugeant 1,963,526 tonneaux; sortie, 18,601 navires, dont 7,061 sur lest et 11,540 chargés, jaugeant 1,175,815 tonneaux.

ficiels, se rapportent aux intérêts matériels, et sont les éléments du bien-être et de la richesse des particuliers. Il nous reste à jeter un coup d'œil sur les intérêts sociaux et moraux, ceux qui constituent l'ordre dans l'état, sa sécurité, sa force et sa dignité.

La monarchie russe, aujourd'hui si colossale (nous avons dit qu'on lui donne 400,000 milles carr. géogr.), n'a pas toujours eu ces énormes proportions : en 1462, elle était restreinte à une étendue de 18,500 milles carr. géogr., et la majeure partie des Russies n'y appartenait pas*. En 1584, après la découverte de la Sibérie, elle en comptait déjà plus de 125,000, et en 1689, à l'avénement de Pierre-le-Grand, 264,000. Depuis, elle s'est constamment agrandie aux dépens de tous ses voisins, surtout en Europe. Elle se compose de trois éléments de force inégale, on devrait même dire de trois états distincts, l'empire proprement dit, le royaume de Pologne et la grande-principauté de Finlande; mais, séparées administrativement et par des lignes de douanes, ces divisions se confondent presque en ce qui concerne la politique, puisqu'elles n'ont ensemble qu'une seule et même armée, et que le siége de leur gouvernement est à Saint-Pétersbourg, ce qui ne semble pas conforme aux stipulations des traités.

Le souverain, après s'être longtemps contenté du titre de *grand-prince*, c'est-à-dire de chef et père des divers princes apanagés, prit, en 1547, celui de *tsar* (*voy.*), emprunté aux Tatars, conjointement avec celui de dominateur (*povélitel*), et, en 1721, dans la personne de Pierre-le-Grand, celui d'*empereur* que les différentes cours, après de longues contestations, finirent par lui reconnaître*.

On a fait grand bruit, dans ces derniers temps, de ce qu'on appelle le despotisme impérial; en effet, il n'y a de force en Russie que la volonté du monarque, comme l'indique cet autre titre de *samoderjetz* ou autocrate; il est la personnification de l'empire, et n'est censé tenir son autorité que de Dieu. Mais, nous l'avons déjà dit à l'art. Absolutisme, cet état de choses peut présenter plus ou moins d'inconvénients, suivant les circonstances; et peut-être constitue-t-il le seul gouvernement possible là où tout est encore à créer, où la plus haute civilisation se trouve quelquefois en présence de l'extrême barbarie. Quoi qu'il en soit, absolue dans tout l'empire, l'autorité du souverain est faiblement limitée en Pologne par le statut organique du 26 février 1832, auquel il a été plus d'une fois dérogé, et en Finlande par d'anciennes constitutions traditionnelles**. L'hérédité par ordre de primogéniture, d'abord dans les mâles jusqu'à extinction et alors seulement parmi les femmes, a été établie par Paul I^er^ (oukase du $\frac{5}{16}$ avril 1797) et confirmé depuis par ses successeurs. L'héritier du trône prend le titre de *césarévitch;* il naît d'ailleurs grand-prince (traduction plus fidèle que *grand-duc*), ainsi que tous ses frères et sœurs et tous les princes de la famille.

Il y a trois grands corps de l'état char-

(*) A cette époque, on la connaissait sous le nom de *Moscovie*, bien que ses princes fussent descendants de Rurik et par conséquent Varèghes ou Russes, et bien que Novgorod, une des métropoles des Russes, fût, au moins jusqu'à un certain point, dans leur dépendance. Kief, le berceau de l'empire et la première Russie des Slaves, était au pouvoir des Lithuaniens; et ce que les Polonais appelèrent *Terres russiennes* se rapportait tantôt à toute la Petite-Russie avec la Russie-Rouge et la Russie-Blanche, tantôt seulement à la Russie-Rouge ou à Halitch, dont le prince, de l'aveu du pape, avait pris le titre de roi de Russie. Pour l'Europe, la Moscovie était donc alors en dehors de la Russie; mais à ses propres yeux, et avec raison, elle en constituait une partie essentielle. Aussi Siméon Ioannovitch, mort en 1352, porta-t-il le titre de grand-prince *de toutes les Russies*. Outre la *Grande-Russie* ou Moscovie, avec Novgorod, Alexis Mikhaïlovitch spécifia ensuite dans son titre la *Russie-Blanche*, à partir de 1653, et la *Petite-Russie* l'année suivante. Le titre du métropolitain et du patriarche s'étendit constamment à *toutes les Russies;* Pierre-le-Grand adopta le même usage pour le sien, et tous ses successeurs l'imitèrent. Les Polonais leur en ont toujours contesté le droit, et ils ont fait ensuite une distinction entre les *Russiens* ou Russes, et les *Ross* ou Moscovites (*voy.* T. XX, p. 5, la note). Cette discussion n'a plus qu'un intérêt historique, puisque toutes les Russies, à l'exception seulement de Halitch (*voy.* Galicie), sont réunies sous le même sceptre; mais si l'on est curieux d'en voir les détails, on les trouvera dans l'ouvrage *La Russie, la Pologne et la Finlande*, p. 22 et suiv.

(*) On peut voir les détails dans notre *Statistique générale de la Russie*, p. 439 et suiv.

(**) *Voir ibid.*, p. 406.

gés de préparer les lois, d'en surveiller l'exécution, de diriger les ministres et leur servir de conseil, de donner leur avis sur toutes les affaires du gouvernement, d'administration et de comptabilité publique, de dresser le budget, de tenir la main à ce que bonne justice soit rendue, et en ce qui concerne l'un d'eux, de former lui-même une cour de justice en dernière instance : le tout sous le bon plaisir de l'empereur qu'aucune de leurs décisions n'engage et dont émane nécessairement l'initiative de toutes. De ces trois corps, le premier est surtout politique et législatif : c'est le conseil de l'empire, divisé en 5 départements. Les ministres en font partie de droit ; mais le conseil, dont le président occupe, dans l'échelle hiérarchique, le degré le plus élevé, a pour intermédiaire direct, entre lui et le monarque, son secrétaire général, appelé secrétaire de l'empire. Le second corps, autrefois le premier, est le sénat ; ses attributions sont surtout judiciaires : c'est un tribunal suprême à la fois politique et civil, faisant en même temps fonction de Cour des comptes et surveillant l'exécution des lois par les fonctionnaires de toute espèce. A l'instar de l'empereur, il rend des oukases ; mais ils n'ont force de loi qu'à condition d'être revêtus de la signature du procureur-général, représentant spécial du monarque, qui peut d'ailleurs les abroger comme il lui plaît. Des onze départements du sénat, 6 siégent à Saint-Pétersbourg, 3 à Moscou et 2 à Varsovie. Enfin, le 3e corps, le saint-synode, spécialement chargé des affaires ecclésiastiques, assiste, en sa qualité de chef de l'Église nationale ; le monarque, qui s'y fait représenter aussi par un procureur choisi quelquefois dans l'armée. Un métropolitain préside le synode, où les dignitaires de l'Église sont appelés à tour de rôle. Le pouvoir exécutif est exercé, en vertu d'une délégation de l'empereur et sous son contrôle, par les ministres placés à la tête des différentes administrations. Il existe 9 départements ministériels, sans compter trois directions, celle des voies de communications et des travaux publics, celle du contrôle et celle des postes. Les chefs de ces directions siégent avec les ministres et leurs collègues (*tovaritchtch*), s'il en existe, au comité des ministres, qui, ayant pour président celui du conseil de l'empire, se réunit une fois par semaine pour traiter des affaires relatives à la fois à plusieurs départements.

L'administration locale est confiée, sous l'autorité d'un certain nombre de gouverneurs généraux ou militaires, à des gouverneurs civils, dont les circonscriptions sont appelées *gouvernements* quand elles sont régulièrement organisées d'après le statut de Catherine II, et *provinces* (*oblasth*) quand elles n'ont pu recevoir encore cette organisation. Voici les noms de toutes ces divisions : ceux que n'accompagne aucune qualification sont des gouvernements réguliers. Nous les classons en un petit nombre de groupes dont nous indiquons, d'après des calculs à nous propres, l'étendue et la population.*

Ancienne Moscovie et dépendances (Grande-Russie et ses premiers développements, avec les anciens khanats de Kasan et d'Astrakhan). — 1° *Partie centrale et méridionale*, 623,000 verst. carr. ; 16,171,000 hab. ; 14 gouv. : Moscou, Vladimir, Nijegorod, Kostroma, Iaroslavl ou Iaroslaf, Tver, Pskof, Smolensk, Kalouga, Toula, Orel, Koursk, Tambof et Riaisan. — 2° *Partie septentrionale*, 1,340,000 verst. carr.** ; 2,895,000 hab. ; 5 gouv. : Saint-Pétersbourg, Novgorod, Vologda, Olonetz, Arkhangel ou Arkhanghelsk. — 3° *Partie orientale*, 1,210,000 verst. carr. ; 9,870,000 hab. ; 8 gouv. : Perm, Viatka, Orenbourg, Kasan, Simbirsk, Penza, Saratof, Astrakhan.

Petite-Russie (dénomination qui n'est plus officielle et qui reçoit ici peut-être un peu trop d'extension), 230,000 verst. carr. ; 7,260,000 hab. ; 5 gouv. : Kief, Tchernigof, Poltava, Kharkof et Voronège.

Russie occidentale (provinces Baltiques, Lithuanie, Russie-Blanche, por-

(*) Les éléments de ces calculs se trouvent dans notre Statistique spéciale (*La Russie, la Pologne et la Finlande*) ; mais nous les avons revus et combinés avec les données de M. de Kœppen sur la population. Nous espérons les justifier dans la nouvelle édition que nous préparons de notre *Statistique générale*.

(**) L'île de Novaïa Zemlia et le lac Ladoga ne sont pas compris dans ces chiffres.

tions de l'ancienne Pologne), 430,000 verst. carr.; 9,030,000 hab. ; 11 gouv. : Esthonie, Livonie, Courlande, Kovno*, Vilna, Grodno, Minsk, Vitebsk, Moghilef (Mohilew), Volynie, Podolie.

Russie méridionale (Nouvelle Russie avec l'ancien khanat de Crimée, la Caucasie et une partie de la Moldavie), 520,000 verst. carr. ; 3,924,000 hab.; 10 gouv. ou autres divisions : Kherson, régence urbaine d'Odessa, province de Bessarabie, Tauride, Iékatérinoslaf, régence urbaine de Taganrog, *id.* de Kertch et Iénikalé, pays des Cosaks du Don, pays des Cosaks de la mer Noire, prov. de Caucasie.

Transcaucasie (Géorgie, Iméréthi, Mingrélie, Gouria, Chirvan, Daghestan, etc.; *voy.* ces noms), 180,000 verst. carr. ; 1,300,000 hab. : gouv. Grousino-Iméréthien, prov. Caspienne.

Sibérie occidentale, 5,272,400 verst. carr.; 1,478,000 hab.: Tobolsk, Tomsk.**

Sibérie orientale, 8,330,000 verst. carr. ; 949,900 hab. : Irkoutsk, Iéniceisk, prov. de Iakoutsk, régence côtière d'Okhotsk, *id.* de Kamtchatka, pays des Tchouktchis.

Russie d'Amérique, 850,000 verst. carr. ; 61,000 hab.

Chacune de ces divisions est subdivisée en *districts*, en nombre variable de 4 à 12 et au delà. Toutes ont leurs armes particulières. Celles de l'ancienne grande-principauté de Moscou sont devenues les armes de tout l'empire : personne n'ignore que c'est l'aigle romaine à double tête, couronnée, et portant sur la poitrine un écusson rouge qui représente S. Georges terrassant le dragon. Les écussons d'armes des autres anciens états souverains entourent celui de Moscou dans le grand écusson des armes de l'empire.

Sous le rapport ecclésiastique, la Russie est divisée en 49 diocèses ou *éparchies*, y compris ceux des anciens grecs-unis et ceux des arméniens grégoriens, qui ont un *catholikos* ou patriarche à Etchmiadzine (*voy.*) et un *exarque* en Géorgie. Le patriarcat de l'Église gréco-russe n'ayant eu qu'une courte durée (1588-1700), c'est la dignité de métropolitain, presque toujours attachée aux siéges de Saint-Pétersbourg, de Kief, de Moscou, mais que l'empereur confère à volonté, qui est la plus élevée; cependant les prélats qui en sont investis n'ont de juridiction sur les autres évêques ou *arkhiérei* qu'en qualité de membres du saint-synode. Les popes, qui sont ou *protohiérei*, ou *hiérei* ou diacres, forment le bas clergé qui compte plus de 52,000 membres, desservant les églises au nombre de plus de 28,000, dont 451 cathédrales. Quant au clergé *noir* ou régulier, il se compose des moines de S. Basile dont les chefs s'appellent *igoumens* (prieurs) ou *archimandrites* (abbés) : c'est parmi ces derniers que se recrute l'épiscopat. Il y a 350 couvents d'hommes et plus de 5,000 moines ou anachorètes; de plus, 98 couvents de femmes peuplés par 4,000 religieuses. Trois monastères de premier ordre, ayant le titre de *laures* (*voy.*), le monastère Petcherskii à Kief, celui de Saint-Serge à Troïtza, et celui de Saint-Alexandre Nevski à Pétersbourg (*voy.* ces noms), sont les sanctuaires les plus révérés. Au mot Raskolniks, nous avons dit un mot des sectes dissidentes : parmi elles, les *doukhorbortses* (*voy.*), qui représentent le mysticisme en Russie, paraissent avoir fait récemment des progrès. Les diocèses catholiques, comprenant 955 églises paroissiales, sans parler des succursales et des chapelles, sont au nombre de six, indépendamment de ceux du royaume de Pologne. Le clergé se compose de 1,990 prêtres, de 1,900 moines et de 600 religieuses. Les protestants, dont les églises et oratoires luthériens ou réformés, sont au nombre de 902, ont 484 pasteurs et des consistoires à Mitau, Riga, Revel, Saint-Pétersbourg, Sarepta. En Finlande, ils ont des évêques. Les Juifs, y compris les karaïtes (*voy.*) de la Tauride, ont 954 rabbins, 604 synagogues et 2,340 oratoires. Enfin les mahométans ont 5,483 mosquées et 620 *médressés* ou écoles; environ 15,000 personnes sont employées à leur culte dont le moufti d'Oufa (gouv. d'Orenbourg) et celui de Tauride sont les chefs,

(*) Gouvernement récemment institué, par oukase du 30 déc. 1842. — En même temps, le territoire de Bialystok ou Bélostok fut incorporé au gouv. de Grodno.

(**) La prov. d'Omsk a été supprimée par oukase du 18 avril 1838.

La sollicitude éclairée et persévérante de l'empereur actuel a porté la lumière dans le chaos des lois russes, appartenant à tous les âges. Il a été suffisamment parlé, au mot CODIFICATION, du *Svod zakonn* ou Concordance des lois dont ce monarque a doté ses états; heureux s'ils possédaient partout des juges instruits et intègres, capables de rendre la justice suivant ses intentions, en résistant à l'appât du gain et à l'ascendant des hautes positions sociales. *Ah! si le roi le savait!* soupirait le malheureux dans l'ancienne France; *Le tsar est loin et le ciel haut* (*tsar daloko, bog vouisoko!*) s'écriait naguère le Russe affligé d'un déni de justice; mais aujourd'hui les yeux du tsar sont partout, et sa présence inopinée a souvent foudroyé le magistrat infidèle à son mandat.

Nous ne suivrons pas, en ce moment, l'auteur d'une *Lettre à M. Mauguin*, dans ses commentaires sur les finances russes. Bornons-nous à répéter ici que l'administration de M. le comte Cancrine, en développant toutes les branches de l'économie nationale, en cherchant à élever la condition de la masse du peuple, en mettant des bornes à la corruption des employés, en vivifiant toutes les sources de revenus, a fait faire, sous ce rapport, de grands pas à son pays; de son côté, la création d'un ministère des domaines de l'état exerce une influence salutaire dans le même sens. Nous avons essayé autrefois de dresser, en quelque sorte, le budget de l'empire, et nos calculs ont eu l'approbation de juges compétents, entre autres de notre ami, M. A. Balbi; mais aujourd'hui les chiffres qui le composaient sont au-dessous de la réalité. Ses recettes, dont nous avons donné l'énumération et dont les droits de douanes et la capitation sont les principales, ne doivent pas rester maintenant beaucoup en-deçà de 450 millions de fr. (la Pologne non comprise); et de grands efforts sont nécessaires pour renfermer dans cette même limite les dépenses, si l'on songe que les intérêts de la dette publique et son amortissement n'absorbent annuellement pas moins de 70 millions de fr., sans parler de l'armée. Cette dette, indépendamment d'environ 600 millions de roubles en assignations de banque restés dans la circulation, s'élevait, au 1er janvier 1843, à la somme de 290,434,155 roubles en argent (environ 1,161 millions de fr.).

L'armée se recrute parmi les paysans et les bourgeois; le plus souvent à raison de 4 à 5 par 1,000 *âmes*, terme qui ne s'applique qu'au sexe masculin. La durée du service actif, soit dans les régiments mobiles, soit dans la réserve, est de 15 à 20 ans (*voy.* ci-dessus, p. 379). Les dispositions générales ne se rapportent pas aux Cosaks et autres milices, ni aux provinces du Caucase. Des règlements spéciaux régissent aussi les colonies militaires (*voy.*). En 1835, les forces de terre étaient ainsi spécifiées : 500,000 hommes d'infanterie, 86,800 de cavalerie, 40,000 Cosaks, 80,000 hommes formant le corps détaché de la Caucasie. On comptait 1,000 pièces d'artillerie. Outre les *kreml* ou citadelles de beaucoup de villes de l'intérieur, auxquelles on peut ajouter Pétersbourg et Varsovie, et outre les forts en bois qui défendent la frontière du côté de l'Asie, les principales forteresses sont Riga, Dunabourg, Smolensk, Narva, Kronstadt, Kherson, Kaménietz, Khotine, Svéaborg en Finlande, place du premier ordre, Modlin ou Novo-Ghéorghiefsk en Pologne, etc, etc.

La marine a pris de grands développements sous l'empereur Nicolas. Divisée en deux escadres, celle de la Baltique et celle de la mer Noire, auxquelles il faut ajouter la flottille entretenue sur la mer Caspienne, elle se compose, dit-on, de 367 navires grands et petits, armés de plus de 7,500 bouches à feu, nommément de 48 vaisseaux de ligne (de 110 à 74 canons); d'environ 30 frégates (de 60 à 44 canons), de 15 vaisseaux de guerre à vapeur; puis de bricks, corvettes, chaloupes canonnières, etc. Les meilleurs marins de la monarchie sont les Finlandais. Il existe deux amirautés, celle de Saint-Pétersbourg et celle de Nikolaïef. Les principaux ports militaires sont ceux de Kronstadt, Sévastopol, Revel, Baltischport, tous fortifiés.

Aux ordres russes, Saint-André, Saint-Georges, Saint-Vladimir, Saint-Alexandre Nevski, Sainte-Anne, dont nous par-

lons sous ces divers noms, ainsi que de l'ordre de Sainte-Catherine, destiné aux dames, se sont ajoutés dernièrement ceux de Pologne, l'Aigle-Blanc et Saint-Stanislas.

Nous ne dirons rien de la noblesse (comprenant environ 285,000 individus mâles), de ses priviléges, consacrés par le remarquable manifeste de 1785, ni de ses titres (*voy.* KNIAZ, etc.); mais nous rappellerons qu'en Russie le service de l'état anoblit, et qu'en dehors de l'aristocratie proprement dite, le *tchinn* (ordre des rangs) y a fondé une hiérarchie civile aussi bien que militaire (*voy.* p. 350). Il se compose de 14 *classes*, depuis l'enseigne et le régistrateur de collége jusqu'au feldmaréchal et au conseiller privé actuel de 1re classe. Il n'y a jamais qu'un très petit nombre d'hommes placés à ce premier degré de la hiérarchie; à partir de la 10e classe, la noblesse est acquise; à partir de la 8e, elle devient héréditaire. On comptait, en 1836, près de 79,000 personnes jouissant de ces distinctions. C'était une grande et belle idée de Pierre-le-Grand de donner au mérite ou aux services rendus le pas sur la noblesse territoriale et titrée; mais aujourd'hui cette institution n'a-t-elle pas de graves inconvénients? ne décime-t-elle pas, pour ainsi dire, la bourgeoisie, en lui enlevant tout ce qui ferait sa gloire et sa force? ne multiplie-t-elle pas outre mesure la classe arrogante des *tchinovniks*, dont l'éducation n'est pas au niveau de leurs prétentions, et qui deviennent souvent un fléau pour le peuple?*

La bourgeoisie, sans laquelle un état manque de vie et de consistance, n'offre encore qu'un noyau dans celui qui nous occupe. C'est à Catherine II qu'on en doit pour ainsi dire l'institution; mais ses progrès sont une des gloires du règne actuel. Nous avons sous les yeux un travail remarquable dû à un fonctionnaire éminent, et qui complète le *Règlement des villes*, promulgué, en 1785, par la grande impératrice, en même temps que le statut pour la noblesse; malheureusement les détails où il nous permettrait d'entrer exigeraient plus de place que nous n'en avons ici à notre disposition. Disons seulement qu'en 1840, on a constaté 4,906,310 hab. des deux sexes dans les villes, en tête desquelles, à ce point de vue, il faut placer, avec les deux capitales, les vieilles cités des provinces Baltiques; et que c'est à peu près là, sauf quelques cent mille nobles et ecclésiastiques, ce qu'on peut appeler la bourgeoisie russe, laquelle, outre les *meschtchanines* ou petits bourgeois, et les *tsékhovii* ou professionnistes, se compose des notables, des marchands inscrits dans l'une des trois guildes, exempts de la capitation, et dont les plus marquants sont souvent honorés du titre de conseiller de commerce ou des manufactures; enfin, des hôtes étrangers.

Reste la classe des paysans, libres en Finlande, dans les provinces Baltiques, au milieu des Cosaks, mais qui, dans la majeure partie de l'empire, ainsi qu'en Pologne, sont encore attachés à la glèbe. Plus de 43 millions d'hommes y appartiennent. Certes, leur position n'est pas malheureuse; mais est-elle digne, est-elle d'accord avec les hautes lumières du christianisme? C'est un des titres d'immortalité de Casimir-le-Grand, roi de Pologne, d'avoir mérité le surnom de *roi des paysans* : le jour viendra où quelque souverain de la Russie, jaloux du même titre, se fera bénir de la multitude, en lui consacrant des efforts pareils à ceux qui se font depuis vingt ans en faveur de la classe immédiatement supérieure. Mais il est juste de dire que déjà on a cherché de diverses manières à adoucir la servitude, qui d'ailleurs ne pèse pas du même poids sur toute cette classe. Si elle peut sembler dure aux paysans des particuliers, eux-mêmes néanmoins peu désireux de leur affranchissement, elle laisse infiniment plus de latitude aux paysans de la couronne et du domaine de l'état, qui forment près de la moitié de la classe entière. La position de ceux-ci est moins précaire, leur bien-être plus grand, leur développement plus rapide; leur émancipation même, qui ne trouverait guère d'obstacle dans l'esprit libéral de l'empereur, serait facile, si les nobles se mon-

(*) En Pologne, la noblesse héréditaire ou *szlachta*, débris informe de l'ancienne démocratie nobiliaire, présentait à peu près les mêmes inconvénients; mais elle n'est pas reconnue sans restriction par le gouvernement russe qui, en revanche, a étendu le tchinn à ce royaume (loi du 7 juillet 1836).

traient disposés à en accepter et suivre l'exemple.

Au reste, parmi les paysans, comme dans les autres classes de la population, la civilisation fait tous les jours des progrès; l'Europe doit le remarquer avec joie, car la force qui se possède et se gouverne est moins à craindre que celle qui reste livrée à la violence de ses instincts. Nous fournirons la preuve de ce fait, en terminant cette rapide esquisse, par un coup d'œil jeté sur l'état de la culture intellectuelle en Russie dans ces dernières années.

Nous l'avons dit ailleurs (T. XIX, p. 633), Pierre-le-Grand entendait la civilisation à sa manière : il y voyait une force, plutôt qu'une condition de dignité morale. Aussi n'est-ce qu'à partir de Catherine II, et surtout pendant les règnes d'Alexandre et de Nicolas, que de grands efforts ont été faits pour propager les lumières et les connaissances essentielles. Il faut en convenir, l'activité du ministère de l'instruction publique, sorti en 1802 de la commission spéciale nommée vingt ans auparavant, a été prodigieuse. En 1804, il avait dans son ressort 499 écoles avec 33,481 élèves; dès 1824, c'étaient 1,411 écoles avec 69,629 élèves, et, en 1835, 1,681 écoles avec 85,707 élèves dont 25,000 étaient boursiers du gouvernement. En 1842, c'est-à-dire au bout de 40 ans à peine, les premiers de ces chiffres se trouvent plus que triplés. Voici l'état officiel des choses à cette époque, peut-être un peu embelli, mais constatant au moins d'une manière approchante la situation véritable. Sous le rapport de l'instruction publique, à la direction de laquelle une somme de 2,765,380 roubles d'argent a été allouée pour l'année 1843 *, tout l'empire est divisé en 10 circonscriptions, qui sont celles de Saint-Pétersbourg, de Moscou, de Kharkof, de Kasan, de Dorpat, de Kief, de la Russie-Blanche, d'Odessa, de la Transcaucasie, de la Sibérie. Les principales ont pour centre les universités établies dans les deux capitales, à Dorpat, Kasan, Kharkof, Kief, et dont nous parlons dans des art. spéciaux, ainsi que de l'université de Varsovie, aujourd'hui placée sous la même direction, et de l'université finlandaise d'Helsingfors. Outre les universités*, il existe dans l'empire proprement dit, 1 Institut pédagogique supérieur à Saint-Pétersbourg; 3 lycées (à Moscou, Odessa et Kief); 76 gymnases et 46 pensions nobles attachées aux gymnases; 445 écoles de districts; 1,067 écoles de paroisses; enfin 521 pensions et écoles tenues par des particuliers. Le nombre des élèves dans les universités, académies et lycées est de 3,488; dans les gymnases et écoles inférieures, de 99,755; total 103,243. Ce chiffre serait faible s'il comprenait tout l'ensemble des établissements d'instruction; mais la plupart des ministères ont leurs écoles spéciales, et beaucoup d'autres, surtout de filles et d'orphelins, sont sous la direction immédiate de l'impératrice; celles du clergé sont fréquentées par un nombre d'élèves moins fort seulement du quart, et la jeunesse réunie dans les écoles militaires va même beaucoup au delà du même chiffre. Il en résulte que le bienfait de l'instruction est dispensé à environ 480,000 jeunes gens et enfants**, ce qui ferait, peu s'en faut, 1 élève pour 100 habitants. Malheureusement le bas peuple n'y prend encore qu'une faible part : que sont, en effet, 1,067 écoles paroissiales, même en y ajoutant les 350 à 400 tenues par le clergé, pour une masse de 43 millions de paysans? On comprend qu'il y ait à peine en moyenne dans cette classe,

(*) C'est plus de 11 millions de fr. En France, la somme correspondante allouée pour la même année ne s'élève pas au delà de 16,500,000 fr.

(*) A leur suite, il faudrait nommer les Académies médico-chirurgicales de Saint-Pétersbourg, de Moscou et de Vilna; l'Institut oriental, celui des ingénieurs des voies de communications; l'École de droit et l'Académie militaire de la première de ces villes; le Lycée de Tsarskoïé-Célo; enfin une foule d'établissements supérieurs spéciaux que nous sommes obligé de passer ici sous silence.

(**) En France, les seules écoles primaires, au nombre de 55,342, étaient suivies pendant l'année 1841, en hiver, par 1,641,407 garçons, et par 1,240,272 filles; et les écoles primaires supérieures par 15,285 élèves. Dans les établissements secondaires de l'Université, il y en avait, en 1843, 45,000; et dans les établissements ecclésiastiques 83,000. Cela fait 1 élève pour 11 habitants. — Dans le royaume de Pologne, il existait, en 1839, 1,159 établissements d'instruction, avec 70,000 élèves.

comme l'assure M. A. de Krusenstern*, 1 homme sur 300 qui sache lire.

La science a de glorieux représentants en Russie : elle brille à l'Académie de Saint-Pétersbourg, une des compagnies savantes les plus illustres de l'Europe (*voy.* T. I^er^, p. 100) dont l'ancienne *Académie Russe* (*ib.*, p. 100) ne forme plus qu'une classe**; elle brille dans plusieurs universités, notamment à Dorpat, et ses reflets colorent tout l'enseignement supérieur; mais elle n'arrive pas jusqu'aux derniers rangs de la population, et peut-être serait-ce au clergé à venir au secours de l'état, surtout en ce qui concerne ces régions inférieures, où la morale importe encore plus que la science, et où les bons exemples donnés par des prêtres respectables ne sauraient manquer d'être efficaces. Aussi croyons-nous que ce qu'il y a maintenant de plus pressé pour l'état, c'est d'agir sur les séminaires. Nous expliquerons ailleurs notre pensée sur cette question, selon nous, vitale; et, tout en applaudissant au système dit *national* récemment introduit dans l'enseignement (*voy.* Ouvarof), système parfaitement approprié à un état placé encore dans des conditions exceptionnelles, nous faisons des vœux pour qu'il s'attache au fond encore plus qu'à la forme, et qu'il reste toujours accessible à la salutaire influence qu'un pays voisin, l'un des plus avancés en matière d'instruction populaire, solide, morale, religieuse, exercerait dans l'avenir comme il a fait par le passé. Alors ce système, agrandi, pénétrant toutes les classes de la société, et partout environné d'estime, deviendra pour l'empire un élément de force véritable et de puissance pacifique.

Beaucoup d'ouvrages ont été publiés depuis un demi-siècle sur la géographie et la statistique de l'empire de Russie, sans que les situations soient encore suffisamment éclaircies. Les auteurs qui méritent le plus d'être cités sont les suivants : en russe, MM. Ziablofski, Androssof, Boulgarine, P. de Kœppen, Pavlof et Arsénief. Outre sa Statistique déjà ancienne, on doit à ce dernier, un des hommes qui ont le plus fait pour la connaissance de la Russie sous ce rapport, une Géographie générale qui en est à la 15^e^ éd. (1840), et les *Matérialy dla Statistiki*, Saint-Pétersb., 1839-42, 2 vol. gr. in-8°. Les principaux ouvrages écrits en allemand ont pour auteurs, Herrmann, Storch, Wichmann, Hassel, MM. Schubert, Possart, de Reden; ceux en anglais, Tooke; et ceux en français, MM. Weydemeyer et A. Balbi, sans compter Vsévolojski, dont le *Dictionnaire géographique historique*, rectifié et continué jusqu'à ce jour, ne serait cependant pas à la hauteur de la science. Nous-même, depuis 15 ans, nous consacrons nos loisirs à cette étude non moins étendue qu'intéressante; heureux si nous avions au moins réussi à déblayer le terrain et à dégrossir les matériaux pour nos publications futures. Des deux ouvrages entrepris dans ce but et aujourd'hui épuisés, le premier est l'*Essai d'une statistique générale de l'empire de Russie, accompagné d'aperçus historiques* (Paris, 1829, in-12), dont nous préparons une édition entièrement refondue et augmentée (en 3 vol. in-8°); le second, la statistique *spéciale* par gouvernements, sous ce titre : *La Russie, la Pologne et la Finlande, Tableau stat., géogr. et hist.* (Paris, 1835, in-8°), laquelle recevra son complément d'un Tableau de la Russie asiatique non encore terminé. Parmi les publications du gouvernement russe offrant d'utiles matériaux à la statistique, le *Bulletin scientifique* de l'Académie de Saint-Pétersbourg, la *Gazette du commerce*, le *Journal de l'intérieur*, ceux *des Domaines de l'empire* et *de l'Instruction publique*, ont droit à une mention spéciale. J. H. S.

II. *Histoire*. Nous la prendrons à l'époque de l'arrivée des Varèghes ou Normands, connus sous le nom de Russes, sans examiner par quels peuples était occupé auparavant le vaste territoire auquel ces Scandinaves attachèrent leur nom. Pour ce temps, en quelque sorte antéhistorique, le lecteur peut consulter les art. Scythes, Sarmates, Slaves, Khazars, etc. L'histoire de Russie, depuis cette époque jusqu'à nos jours, se partage en 4 grandes périodes. La 1^re^ commence à l'établissement de Rurik à Novgorod,

(*) *L'instruction publique en Russie*, p. 419.
(**) L'Académie des Beaux-Arts en est restée séparée.

en 864, et se termine à la conquête du pays par les Mongols, en 1238; la 2e embrasse toute la durée de la domination de ce peuple en Russie jusqu'à l'avénement d'Ioann III Vassiliévitch, en 1462; la 3e s'étend depuis le règne de ce prince, qui secoua tout-à-fait le joug tatar, jusqu'à Pierre-le-Grand, reconnu seul empereur en 1689; la 4e enfin comprend l'histoire moderne de la Russie.

1. L'empire russe doit son origine à une colonie de Normands, qui y furent connus sous le nom de *Ross* ou *Rouss*, soit qu'il leur appartînt en effet, soit qu'il fût celui sous lequel les peuples finnois les désignaient, soit enfin plutôt que cette dénomination, usitée à Constantinople, leur fût restée et qu'ils l'eussent adoptée eux-mêmes vis-à-vis de leurs nouveaux subordonnés *. Fatigués de leurs dissensions continuelles, les Slaves de Novgorod (*voy.*), pour mettre un terme à l'anarchie, crurent devoir appeler à leur tête, vers le milieu du IXe siècle, des guerriers dont ils avaient appris à honorer la justice et le courage. Le Varèghe Rurik et ses deux frères, Sinaus ou Sinaf et Truvor, s'empressèrent de répondre à leur invitation. Tous les trois s'établirent, en 862, non loin de Novgorod, avec la petite troupe d'aventuriers qui les avait suivis. En 864, Rurik fixa sa résidence à Novgorod même, qui devint ainsi la plus ancienne métropole de la Russie. La mort de ses frères le rendit seul maître des pays situés entre la Néva et l'Oka, pendant que d'autres Varèghes, conduits par Askold et Dir, renonçant au projet qu'ils avaient d'abord formé de pousser jusqu'à Constantinople, prenaient pied, au midi, sur le Dniéper et y fondaient le petit état de Kief.

Après la mort de Rurik, en 879, la domination de Novgorod, pendant la minorité de son fils Igor, fut exercée par son tuteur Oleg. Ce chef, aussi entreprenant que brave, porta ses armes contre Kief, fit périr Askold et Dir, et érigea la ville conquise à son tour en métropole. En 906, arrivant avec une nuée de barques jusque sous les murs de Constantinople, il rançonna l'empereur Léon-le-Philosophe. Igor, après avoir pris possession du trône, en 912, tenta encore une fois l'aventure; mais cette entreprise se termina pour lui par une défaite complète. Cependant les relations avec Byzance ne tardèrent pas à prendre un caractère moins hostile. Déjà la grande-princesse Olga, veuve d'Igor, qui se chargea de la régence, en 945, pendant la minorité de son fils Sviatoslaf, embrassa le christianisme à Constantinople (957), et prépara ainsi l'introduction du culte chrétien de l'Église orientale chez ses compatriotes encore idolâtres. Elle mérita d'être canonisée par l'Église. Mais Sviatoslaf, prince guerrier et hostile à la foi nouvelle, en retarda la propagation. Après avoir un moment alarmé les Grecs de Constantinople par une invasion en Boulgarie, il périt (972) dans un combat contre le peuple des Petchénèghes (*voy.*), non loin des cascatelles du Dniéper. Il avait partagé son empire entre ses 3 fils; mais le plus jeune, Volodimir ou Vladimir Ier, dit le Grand ou le Saint, le réunit de nouveau tout entier en 980. Ce prince se signala par d'importantes conquêtes, se fit respecter à Constantinople, et reçut, en 988, le baptême avec la main d'une princesse byzantine, Anne, belle-sœur de l'empereur d'Allemagne Othon II. Plein de zèle pour le nouveau culte, dont il avait fait choix, comme nous le dirons ailleurs, Vladimir, que les Russes appellent *l'égal des apôtres*, s'occupa d'associer son peuple à sa conversion, afin de le rendre accessible en même temps aux germes d'une civilisation plus avancée, telle que la renfermait l'empire Byzantin (*voy.*) au milieu de sa démoralisation toujours croissante. Il mourut en 1014, après avoir, selon la coutume des peuples du Nord, divisé l'empire, comme un patrimoine, entre ses 12 fils, dont 8 lui survécurent. Parmi les diverses principautés entretenues par ce système de morcellement, qui tendait à multiplier les apanages à l'infini, celle de Kief devait, il est vrai, toujours former le lot le plus considérable et appartenir au chef de la dynastie ou grand-prince, dont les simples princes devaient en tout temps reconnaître la suprématie. Mais, comme l'ordre de succession ne repo-

(*) *Voir* à ce sujet *La Russie, la Pologne et la Finlande*, p. 15 et suiv., et, pour quelques détails nouveaux, des notes de MM. Frœhn et Krug, dans le *Bulletin scient. de l'Acad. de Pétersb.*, t. IV, nos 9 et 10.

sait pas sur une règle fixe, la jalousie des prétendants à la dignité de grand-prince donna lieu à d'interminables divisions.

Cependant le christianisme, en établissant des rapports suivis entre le métropolitain de Kief et Constantinople, servit à maintenir la bonne intelligence entre les descendants de Rurik et l'empire Byzantin, et, peu de temps après la mort de Vladimir, les Russes se concertèrent même avec les Grecs, pour la destruction du royaume des Khazars (*voy.*), entre le Dniéper et le Don, qui s'accomplit en 1016. A l'issue d'une lutte sanglante avec ses frères, Iaroslaf I^er^ Vladimirovitch, dit le Grand (*voy.* l'art., T. XV, p. 280), prince de Novgorod, s'empara, en 1019, de la grande-principauté de Kief, où il régna ensuite jusqu'en 1054, après avoir de nouveau réuni toute la Russie en 1036. Iaroslaf fonda la prospérité de Novgorod, en conférant à cette ville d'importantes franchises municipales; il se montra aussi très favorable à la propagation du christianisme, et maria ses filles aux rois de Norvége, de Hongrie et, dit-on, de France (*voy.* ANNE, T. I^er^, p. 776). Enfin il fut le premier législateur de la Russie. Son vaste empire avait alors pour limites extrêmes le lac Ladoga au nord, l'embouchure de l'Oka dans le Volga à l'est, les cascades du Dniéper au sud, les sources de la Vistule, celles du Niémen et le golfe de Finlande à l'ouest. A sa mort, les démembrements par suite d'apanages, recommencèrent et continuèrent encore pendant trois siècles.

D'après le testament d'Iaroslaf, qui laissa cinq fils, l'aîné, comme le chef de la famille, devait avoir la prééminence; mais elle n'en resta pas moins l'objet de contestations sans cesse renouvelées. Cependant Kief était toujours la principale métropole, et le besoin de revenir à l'unité de domination y était senti plus qu'ailleurs sous l'impression des maux divers causés par les partages. Ce fut le même ordre d'idées qui décida dans cette ville, en 1113, de l'élection de Vladimir II Vsévolodovitch, dit Monomaque (car il était, du chef de sa mère, petit-fils de l'empereur Constantin Monomaque), élevé à la dignité de grand-prince au détriment d'autres descendants de la race de Rurik. Ce prince repoussa les attaques des peuples voisins hostiles à la Russie, dont il se trouva à la fin presque seul maître jusqu'à sa mort, arrivée en 1125. Son fils aîné, Mstislaf-le-Grand, suivit la même politique de concentration ; mais il ne régna que jusqu'en 1132, et, sous ses successeurs, la tendance à la souveraineté indépendante devint générale dans toutes les branches de la maison de Rurik. Plusieurs princes, autres que ceux de Kief et à l'instar de ceux-ci, aspirèrent également au titre de grand-prince.

Dans cette foule de souverainetés, entre lesquelles la Russie était divisée à cette époque, nous nous bornerons à distinguer les plus puissantes. C'étaient, après Kief, qui déchut rapidement, celles de Tchernigof et de Sévérie dans la Petite-Russie ; celles de Terebovl ou Halitch * (Galicie, Russie-Rouge) de Pérémyschl et de Vladimir (Lodomérie) en Volynie; puis dans la Russie-Blanche, celles de Polotzk, de Vitepsk, de Smolensk, etc.; enfin dans la Russie proprement dite ou Grande-Russie, celles de Novgorod-la-Grande, de Riaisan et de Souzdal. Cette dernière, fondée par Iourii Dolgorouki (c'est-à-dire George Longuemain), 8^e^ fils de Monomaque, s'érigea en grande-principauté à l'égal de Kief, et acquit une prépondérance qu'elle maintint jusqu'en 1175. Iourii Dolgorouki bâtit Moscou en 1147. Son fils André, qui hérita de sa puissance, fit, en 1157, de la ville de Vladimir qu'avait fondée son aïeul, la capitale du territoire de Souzdal. Mais à sa mort cet état se fractionna de nouveau en plusieurs dominations, dont les trois principales furent celle de Vladimir, à laquelle passa le titre de grande-principauté, celle de Tver et celle de Rostof. Tous les princes russes exerçaient dans leurs états un pouvoir despotique. Il n'y avait d'exception que pour la municipalité de Novgorod qui, prétendant au droit d'élire elle-même ses souve-

(*) Sous Iaroslaf Vladimirovitch et sous Român Mstislavitch, cette grande-principauté atteignit un haut degré de splendeur, et, comme nous l'avons dit plus haut (p. 692, note), le grand-prince Daniel Romanovitch reçut du pape le titre de *roi de Russie* (*totius Russiæ rex*). Mais bientôt les Hongrois et les Polonais se disputèrent son héritage. S.

rains, ne leur accordait qu'une autorité limitée. Florissante par son commerce, cette cité privilégiée s'était de bonne heure élevée en prospérité bien au-dessus de toutes les autres villes russes. Cependant les mutations de règne n'y furent pas toujours exemptes de secousses violentes. Malgré cet état d'agitation et de division perpétuelles, il s'était encore conservé quelques liens qui continuaient de retenir les diverses principautés russes dans un même faisceau politique, mal uni, mais parfaitement distinct des dominations environnantes et presque entièrement ignoré de l'Europe centrale et occidentale. Elles tenaient entre elles par la conformité de la langue, des mœurs, du culte, et en général de toutes les institutions civiles et religieuses, par l'origine commune de toutes leurs dynasties, et par l'ambition même de plusieurs de ces dernières tournée vers le rétablissement de cette unité du pouvoir qui ne devint pourtant réalisable que beaucoup plus tard.

Parmi les maux qu'entraînèrent les luttes intestines auxquelles la Russie se trouvait alors en proie, un des plus funestes fut l'agression de tous les peuples voisins, Hongrois, Polonais, Lithuaniens, Boulgares, Poloftses. Si leurs expéditions ne furent pas toujours heureuses, elles n'en contribuèrent pas moins à l'affaiblissement graduel de l'empire. Aussi son épuisement ne tarda pas à se manifester lorsque du fond de l'Asie les Mongols (*voy.*), poussés par Tchinghiz-Khan, vinrent tout à coup se ruer sur l'Europe avec une violence irrésistible. Vainqueurs des Poloftses, les Tatars (*voy.*) les chassèrent devant eux vers le Dniéper. Le prince de Halitch, Mstislaf-le-Hardi, voulut courageusement, mais trop tard, porter secours aux fugitifs : les deux peuples alliés furent complétement défaits par les Mongols près de la Kalka (sur le territoire actuel de Taganrog), en 1224. Cependant les farouches vainqueurs, suivant d'abord une autre direction, ne revinrent que 13 ans plus tard attaquer aussi les autres principautés. Elles ne purent résister au choc, et la Russie tout entière fut subjuguée, de 1237 à 1240, par les hordes tatares, qui mirent toute la contrée à feu et à sang. Le grand-prince de Vladimir, Iourii II, qui avait tenté d'arrêter leur chef, Batu-Khan, périt lui-même à la bataille de la Sita (gouv. de Tver), le 4 mars 1238. Seule de toutes les cités russes, Novgorod réussit à sauver son indépendance, en traitant avec les vainqueurs.

2. L'invasion mongole, sans enlever aux princes de la maison de Rurik l'administration de leurs états, les réduisit néanmoins à la dépendance la plus humiliante. En 1243, la plupart des princes russes parurent devant Batu-Khan, à Saraï, dans le Kiptchak (*voy.*), où il avait établi sa résidence, pour implorer sa clémence et se déclarer ses vassaux. Le vainqueur reçut leurs hommages et confirma le souverain de Vladimir dans la dignité de grand-prince. Selon la coutume de sa nation à l'égard des vaincus, il ne toucha point à leur culte ni à leur gouvernement intérieur; mais, à leur avénement, tous les grands-princes durent solliciter leur investiture du khan; contraints de s'abstenir de toute entreprise qui eût pu donner de l'ombrage à ce maître irritable, ils devaient se tenir prêts à le servir en toute occasion, et envoyer tous les ans un lourd tribut à la Horde-d'Or (*voy.*). Le khan avait le pouvoir de les nommer et de les destituer, selon son bon plaisir, et s'était érigé en arbitre de tous les différends qui s'élevaient entre les princes des diverses branches. Ceux-ci n'avaient d'ailleurs aucun moyen de se pourvoir contre l'arbitraire des contributions sans fin que leurs insatiables dominateurs tiraient de la Russie par leurs agents directs, ni contre les autres actes de brigandage, de cruauté et d'oppression auxquels les Tatars, dans leurs courses nomades à travers les pays subjugués, pouvaient impunément se livrer envers les populations. Les peuples voisins de l'ouest ne manquèrent pas non plus de profiter de cet état d'humiliation de la Russie pour s'agrandir à ses dépens : aussi se vit-elle tout d'abord en butte aux attaques des Lithuaniens, des chevaliers porte-glaive, maîtres de la Livonie, et des Suédois; mais les tentatives des agresseurs eurent rarement le succès que semblaient leur promettre les circonstan-

ces. Le bras d'un héros les contint. Alexandre Iaroslavitch, grand-prince de Vladimir, n'étant encore que prince apanagé de Novgorod, défit complétement les Suédois sur la Néva, en 1240, et mérita par cet exploit le surnom de Nevski (*voy.* T. I^er, p. 388). Devenu grand-prince (1252-63), après la mort violente de son père dans la Horde-d'Or, ce guerrier dissimula par politique; occupé de ses ennemis de l'ouest, il montra toujours une profonde soumission à l'égard des Mongols, dont la force supérieure ne laissait entrevoir aucune chance de succès dans une révolte à main armée. Malheureusement les fils et descendants d'Alexandre ne prirent pas exemple de sa sagesse, et ne firent que se disputer le pouvoir. Leurs discordes occasionnèrent une intervention presque continuelle des Tatars, dont le joug devint ainsi plus pesant et s'étendit d'une manière plus désastreuse que jamais sur toute la Russie. Le plus jeune des fils d'Alexandre Nevski, Daniel, étant arrivé, en 1294, à la dignité de grand-prince, choisit pour sa résidence Moscou, dont il admirait le site. Il attacha le nom de cette ville à son titre (1296), y resta jusqu'à sa mort (1304), et y fut enterré. Depuis ce temps, Moscou fut le centre de l'état prépondérant. Son fils, Iourii III, fit avec succès la guerre aux Suédois. Ioann Danilovitch Kalita ou la Bourse, son frère, confirmé peu après lui, par le khan Ouzbek, dans la dignité de grand-prince, en 1328, fit plus qu'aucun de ses prédécesseurs pour la concentration de la souveraineté dans la personne d'un seul chef de dynastie. Au commencement de son règne, il n'était encore véritablement souverain que dans sa principauté héréditaire de Moscou, n'administrant celles de Vladimir et de Novgorod qu'en qualité de gouverneur, au nom des khans du Kiptchak, et n'ayant à se prévaloir auprès des autres princes de sa race que d'une autorité le plus souvent chimérique. Pour rehausser l'importance de sa capitale, Moscou, il y fixa le siége du métropolitain de toutes les Russies, que l'invasion mongole avait déjà forcé de se réfugier, en 1299, de Kief à Vladimir *; s'appliquant en même temps, par des flatteries habiles, à fortifier son crédit dans la Horde, il en usa pour convertir en une suprématie de fait celle qu'il n'avait que de nom sur les autres principautés russes. Ses successeurs sur le trône de Moscou, Siméon, dit Gordii ou le Superbe (1340), et Ioann II (1353), poursuivirent la route qu'il leur avait tracée; le premier, afin d'avoir un titre qui justifiât cette prétention, se fit appeler dès lors grand-prince de toutes les Russies.

Mais pendant que la grande-principauté arrivait ainsi à une prépondérance durable au cœur du pays, les principautés occidentales étaient devenues la proie d'un peuple conquérant. A partir du commencement du XIV^e siècle, les Lithuaniens, sous la conduite de leur grand-prince Ghédimine (*voy.*) et de ses successeurs, s'étaient rendus maîtres de tous les pays à l'ouest du Dniéper, et avaient poussé leurs ravages même au delà de ce fleuve et jusque vers Moscou. Kief elle-même, l'ancienne métropole, prise par les Mongols en 1240, puis replacée sous l'autorité des princes de Halitch, était tombée, en 1320, au pouvoir de ce peuple encore païen et plus barbare peut-être que les enfants du désert *. Plus au nord, les chevaliers de l'ordre Teutonique avaient entamé le territoire de Pskof, menaçant, comme les Lithuaniens, celui de Novgorod.

Le danger était partout, cependant rien n'égalait l'humiliation du joug tatar. Poussé à bout, Dimitri Donskoï (*voy.*), qui régnait depuis 1362 sur le trône de Moscou, prit la résolution hardie de le secouer ou de conquérir la couronne du martyre. Après avoir obligé les princes de

(*) Il n'y avait alors qu'un seul métropolitain en Russie. Le premier en titre, il prenait rang immédiatement après le patriarche de Jérusalem, et les documents que celui de Constantinople, son supérieur, lui adressait, étaient, par une distinction particulière, scellés non avec de la cire, mais avec du plomb. S.

(*) Depuis ce moment, l'histoire nationale russe ne se rattache plus aux principautés méridionales, mais à la Moscovie, fidèle à la descendance de Rurik, et qui devint le centre d'attraction vers lequel tous les fragments détachés de la patrie russe devaient incessamment graviter. C'est là une loi de nature contre laquelle les hommes ne peuvent rien et les échafaudages artificiels ne tiennent pas, eussent-ils pour support la chaire la plus retentissante. S.

Tver et de Riaisan à reconnaître sa suprématie, le vaillant grand-prince, profitant des scissions qui s'étaient déclarées dans la Horde, ne craignit pas de marcher contre les oppresseurs de sa patrie. Peu s'en fallut que son héroïque audace ne fût couronnée du succès le plus complet. Le 8 sept. 1380, il remporta dans les champs de Koulikof, près des bords du Don, sur l'armée du khan Mamaï, une victoire chèrement achetée, qui lui valut à juste titre le surnom de *Donskoï*. Malheureusement son triomphe fut de courte durée, car il trouva dans le nouveau khan Toktamysch un adversaire plus redoutable, qui, poussant contre la Russie de nouveaux flots de Tatars, prit et incendia Moscou, en 1382. Pour la seconde fois, les vainqueurs étendirent sur toute la contrée le réseau de fer de leur domination.

Plus que d'autres peuples de l'Europe, les Russes étaient restés en arrière de la civilisation, par les raisons qui ont été indiquées au commencement de cet article. Les relations avec Byzance seules avaient, dans la précédente période, déposé chez eux quelques lumières et les germes des principales institutions civiles et religieuses; mais la situation géographique de la Russie, peu favorable à l'expansion et à l'entretien de rapports actifs avec les nations plus policées de l'Occident, la diversité des éléments de population répandus sur une aussi vaste étendue continentale, les fractionnements continuels de l'empire, et le despotisme qui y était sans cesse aux prises avec l'anarchie, toutes ces causes réunies entravèrent le développement de cette semence d'ailleurs peu abondante, et que l'invasion mongole faillit étouffer tout-à-fait. Car il est certain que le joug asiatique, en interrompant presque totalement les rapports avec l'empire Grec par suite de l'établissement des Tatars sur la mer Noire, en énervant le peuple russe, en détruisant toutes les institutions populaires où s'était réfugié au moins un simulacre de liberté*, en préparant ainsi l'asservissement général des paysans, consommé plus tard sous Boris Godounof*, et en communiquant aux mœurs un cachet de ruse et d'humilité sournoise, exerça une influence déplorable sur la Russie**. Le commerce avec l'étranger, concentré sur un très petit nombre de points, était, au nord, dans les provinces voisines de la Baltique, tout entier entre les mains des Allemands; il se faisait principalement par l'intermédiaire des Grecs dans les provinces méridionales voisines de la mer Noire. Novgorod, où un comptoir anséatique s'établit, en 1267, et Kief, tant que cette ville resta unie au corps de la nation, en étaient à peu près les seuls entrepôts. La culture des sciences et des lettres était à peine connue. Seulement, les faits historiques de chaque époque étaient consignés dans un langage inculte et sans art par des moines peu lettrés, auteurs de sèches chroniques, dont celle de Nestor (*voy.*), moine de Kief qui mourut vers 1117, mérite seule d'être placée hors de ligne.

Jusqu'à Dimitri Donskoï, il arrivait le plus souvent, parmi les descendants de Vladimir Monomaque, qu'après la mort d'un grand-prince, le plus âgé de la famille, héritier direct ou collatéral, était appelé à la succession, et l'héritage territorial du prince décédé se partageait entre ses fils. Dimitri fit un grand pas vers le rétablissement de l'unité en réglant que le titre et l'autorité de grand-prince ne pourraient plus dorénavant se transporter de sa postérité directe à aucune des branches collatérales existantes; seulement il ne stipula rien en faveur de la primogéniture***. Par suite de cet oubli, la possession de la dignité de grand-prince devint le sujet de nouvelles luttes, après la mort de son fils et successeur Vassili (Basile) II, qui régna de 1389 à 1425, à l'avénement de son petit-fils Vassili III Vassiliévitch, surnommé l'Aveugle (*Temnoi*), parce qu'il

(*) La cloche de la *vetcha* ou assemblée municipale, resta dès lors muette, si ce n'est à Novgorod; et l'on ne parla plus de *tysiatskoï*, ou milleniers élus par le peuple. S.

(*) Nous croyons au reste que la fusion de l'élément finnois avec l'élément slavon, eut une grande part à l'établissement de la servitude de la glèbe. S.

(**) Cette influence, on la trouve dépeinte avec une noble franchise dans Karamzine, t. V, chap. 4. S.

(***) *Voir* Karamzine, t. V, chap. 1er. S.

eut les yeux crevés en défendant ses droits contre les prétentions de son oncle et de ses cousins. Ces sanglants débats retardèrent pour la Russie l'heure de la délivrance du joug tatar jusqu'au règne énergique d'Ioann III Vassiliévitch *, qui devint grand-prince de Moscou en 1462, et ouvrit une ère nouvelle de restauration et de progrès.

3. Ioann III, surnommé *Gordii* ou le Superbe et aussi le Grand, occupa le trône de 1462 à 1505. Lors de son avénement, la division et le démembrement avaient déjà considérablement affaibli la Horde d'Or, encore plus violemment ébranlée par l'invasion de Tamerlan (*voy.*), khan du Djaggataï, en 1398. Le Kiptchak s'était démembré en plusieurs khanats, dont les principaux étaient ceux de Kasan, d'Astrakhan et de Crimée. Mais les progrès formidables des Lithuaniens et des Polonais dans la Russie occidentale, où ils poussèrent leurs conquêtes jusqu'à Smolensk, en 1413, avaient empêché les grands-princes de Moscou de profiter de ces germes de dissolution, pour s'affranchir du tribut exigé par les Tatars. Ioann III lui-même ne le refusa pas d'abord, parce qu'il lui importait avant tout de raffermir son autorité par la soumission des princes apanagés de sa maison. Le succès couronna pleinement sa politique aussi ferme qu'habile; en 1476, il proclama l'indivisibilité de l'empire, et, plus tard, il confirma cette loi fondamentale dans son testament. Novgorod-la-Grande, qui jusqu'alors n'avait reconnu sur elle aux grands-princes qu'une autorité purement nominale, fut réduite à l'obéissance par Ioann, en 1471, et dépouillée par lui de tous ses priviléges, qui en faisaient une véritable république (avec un prince et une aristocratie), après la révolte qu'elle tenta contre son pouvoir en 1478. Maître absolu dans ses états, le grand-prince jugea que le moment était venu de briser aussi les derniers liens du joug tatar. Fort de l'alliance de Mengli Ghiraï, khan de la Crimée, il refusa le tribut et marcha contre la Horde, qui fut alors (1480) anéantie, jusque dans Saraï; puis, ayant aussi tourné ses armes contre les Lithuaniens, alliés à la république de Pologne depuis l'élévation de Jagellon sur le trône des Piasts, il parvint à mettre un frein aux envahissements de l'ennemi de ce côté en s'appuyant des sympathies religieuses de la noblesse et des populations russes de ce pays. Par suite de son mariage avec Sophie, nièce de Constantin Paléologue, dernier empereur de Constantinople, Ioann III fit entrer dans les armes de Russie l'aigle à deux têtes de Byzance. Victorieux de tous ses ennemis, il crut devoir user de tous les moyens que lui donnait un pouvoir despotique pour tirer son peuple de la barbarie grossière où l'avait plongé le joug mongol. Il s'entoura de pompe et d'un cérémonial rigoureux, cherchant à agir fortement, dit Karamzine*, sur les imaginations. Le premier, il s'occupa sérieusement de multiplier les relations avec l'Occident; il fit venir d'Italie des architectes et des professionnistes, forma le noyau d'une armée permanente avec des mercenaires allemands et lithuaniens, et introduisit chez les Russes l'usage de l'artillerie. Ce prince remarquable, celui des prédécesseurs de Pierre-le-Grand à qui la Russie doit le plus de reconnaissance, laissa le trône à son fils Vassili IV (1505-33), qui sut, comme son père, humilier l'orgueil des autres princes russes. Vassili, le premier, prit le titre de *tsar* (*voy.*) de toutes les Russies; mais, bien qu'il réussît à ressaisir Smolensk, il eut à supporter plusieurs défaites de la part des Polonais, pendant que les Tatars de la Crimée, alliés de la Pologne, ravageaient ses états. La terreur que les Othomans inspiraient à toute l'Europe à cette époque dirigea sur la Russie les regards de l'Occident. Afin de décider Vassili à une alliance avec lui contre les infidèles, l'empereur Maximilien envoya le baron de Herberstein (*voy.*) en ambassade à Moscou; et le pape Clément VII, dans l'espoir d'amener le tsar avec son peuple dans le giron de l'Église

(*) *Voir* l'art. étendu que nous lui avons consacré au mot Ivan. Nous y disons aussi que la forme officielle et respectueuse de ce nom, le même que *Jean*, est Ioann, d'après le grec. S.

(*) T. VI, chap. 7. Il y a là un passage extrêmement remarquable, qui, joint à ce que Karamzine dit plus haut des libertés de Novgorod, prouve suffisamment combien est mal fondé le reproche de servilité qu'on n'a pas épargné à cet excellent historien. S.

catholique, lui fit proposer le titre de roi; mais l'hostilité permanente de la Pologne déjoua toutes ces combinaisons. Néanmoins la paix se conclut enfin entre elle et la Russie, par la médiation de Charles-Quint, en 1522. A la mort de Vassili, la Russie eut, dans la personne de son fils, Ioann IV Vassiliévitch, dit le Terrible (1533-84), un souverain féroce et odieux, il est vrai (*voy.* son art.), mais qui surpassa tous ses prédécesseurs par l'énergie de son despotisme appliqué à la concentration de l'empire, à son agrandissement et à l'introduction des éléments extérieurs de civilisation les plus propres à relever sa puissance. Il créa, en 1545, la milice des strélitz (*streltsy*, tireurs ou fusiliers), le premier corps de troupes nationales permanent qu'eut la Russie. Guerrier infatigable non moins que cruel, il abattit et réunit à son empire, de 1552 à 1554, les deux khanats tatars de Kasan et d'Astrakhan; puis il essaya, de 1558 à 1561, de reprendre aussi la Livonie aux chevaliers de l'ordre Teutonique; mais la résistance qu'il trouva dans la réunion des intérêts de la Pologne, de la Suède et du Danemark, lui fit totalement manquer son but. En 1570, il se fit le bourreau de la malheureuse cité de Novgorod. Ces atrocités et d'autres semblables dont il se souilla à Tver et à Moscou, frappèrent ses sujets d'une terreur profonde, dont ils ne furent délivrés qu'à sa mort, en 1584. Trois années auparavant, le Cosak Iermak avait découvert la Sibérie, dont la conquête ne s'acheva pourtant qu'en 1587, sous Fœdor, successeur d'Ioann, pendant l'administration de Boris Godounof, beau-frère et principal conseiller de ce prince. La mort de Fœdor, dernier rejeton de la dynastie de Vladimir Monomaque, en 1598, précipita la Russie pour 15 ans dans un épouvantable chaos de guerre et d'anarchie. Les résultats obtenus pour la civilisation du pays pendant les derniers règnes se perdirent de nouveau. Démétrius ou Dimitri, frère de Fœdor, avait, en 1591, péri par un assassinat, dont on soupçonna Boris Godounof (*voy.*) d'avoir été l'instigateur. A la mort de son maître, Boris, que ses talents éminents recommandaient au suffrage de la nation, prit lui-même le titre de tsar, et ne régna pas sans gloire; mais bientôt une série d'imposteurs, connus sous le nom de Faux-Démétrius (*voy.*), bouleversèrent l'empire, en se faisant passer pour l'infortuné jeune frère du dernier souverain. Poussé par les Polonais et peut-être aussi par les jésuites, qui attendaient de lui la conversion du peuple russe au catholicisme, un moine, appelé Otrépief, qui avait une ressemblance frappante avec Dimitri, s'éleva, en 1605, contre Godounof; et quoique vaincu, il parvint à s'emparer du trône par suite de la mort subite de son adversaire et de la défection de ses troupes; mais Otrépief ayant été lui-même égorgé dans un soulèvement, en 1606, le prince Vassili Chouiski (*voy.*) fut élu à sa place. Aussitôt on vit de nouveau paraître sur la scène un second et un troisième Faux-Démétrius portés en avant par les intrigues de la Pologne. Chouiski fut enfermé dans un cloître en 1610. Jetant alors le masque, les Polonais, qui avaient envahi la Russie, firent proclamer tsar Ladislas ou Vladislaf, fils de leur roi Sigismond III; mais la domination du nouveau souverain ne put s'affermir à cause de l'oppression que ses compatriotes firent subir aux populations russes, traitées par eux en ennemis vaincus. En 1611, ils poussèrent leurs fureurs jusqu'à l'incendie et à la destruction de Moscou. Sigismond, maître de Smolensk, ne tendait d'ailleurs à rien moins qu'à subjuguer la Moscovie au profit de la couronne de Pologne. D'un autre côté, Novgorod, ayant élu pour souverain le prince Philippe de Suède, avait ouvert ses portes au général Jacques de La Gardie (*voy.* T. XVI, p. 69). Le démembrement de la Russie paraissait inévitable, lorsque l'énergie d'un patriote la sauva d'une manière presque miraculeuse. Un simple bourgeois de Nijni-Novgorod, le courageux Minine, ranima les esprits abattus de ses concitoyens; à sa voix, une insurrection nationale s'organisa contre les oppresseurs de la patrie; le prince Pojarski (*voy.*) se chargea du commandement; d'autres patriotes se joignirent à lui; et en 1612, les Russes parvinrent à chasser les Polonais de Moscou, réduite en cendres et remplie de carnage. Pressés par le besoin de mettre un terme

à la confusion et de garantir le maintien de leur indépendance après l'expulsion des étrangers, les vainqueurs résolurent alors de se donner un maître capable de rétablir l'ordre et le repos dans leur patrie horriblement dévastée. Nous avons raconté, à l'art. Romanof, comment le jeune Michel Fœdorovitch, membre de cette famille, qui tenait par les liens du sang à la maison de Rurik, fut placé sur le trône par élection et d'un commun accord. On sait qu'il était fils de Philarète, métropolitain de Rostof, que les Polonais avaient retenu en captivité. Au retour de son père, le jeune tsar l'éleva à la dignité de patriarche, existant en Russie depuis le règne de Boris Godounof, et partagea le gouvernement avec lui. Dès son avénement, Michel eut à combattre différents partis à l'intérieur, et de plus les Suédois, maîtres de Novgorod ; mais il triompha de toutes les difficultés, en faisant des concessions là où il était impossible de rien obtenir par la force, et parvint à la fin à régner assez tranquillement jusqu'en 1645. La cession de l'Ingrie fut le prix de la paix de Stolbova, qu'il conclut avec la Suède en 1617; et celle de Déoulino avec la Pologne (1618), confirmée, en 1634, par le traité de Viazma, obligea Michel à renoncer, en faveur de Vladislaf IV, à ses droits sur Smolensk, Tchernigof et la Sévérie. Sous son fils, Alexis (*voy.*) Mikhaïlovitch, fut décapité, en 1653, le dernier des Faux-Dimitri. En 1654, ce tsar soumit l'Ukraine; en 1667, il obtint par le traité d'Androussof (*voy.*), la restitution d'une partie de la Russie-Blanche, suivie bientôt de celle de Kief. Cet agrandissement continuel donna lieu, en 1671, aux premières hostilités entre la Russie et les Turcs, et la guerre ne se termina qu'en 1681, par la renonciation de la Porte à toutes ses prétentions de suprématie sur les pays habités par les Cosaks. Dès 1649, Alexis avait fait réunir les lois russes en un code dit *Oulojénié Zakonn.* Il s'appliqua, en même temps, à doter son pays de quelque industrie par la création de plusieurs manufactures et par l'encouragement qu'il donna à l'exploitation des mines de fer et de cuivre. La Russie lui doit, en outre, l'établissement des premières postes et les faibles commencements de sa marine. Le règne de son fils, Fœdor Alexéïevitch, fut marqué, dans sa courte durée (1676-82), par un coup décisif, qui anéantit les titres sur lesquels la noblesse fondait ses prétentions et ses éternelles disputes au sujet de la préséance, et la réduisit à la plus stricte dépendance du souverain. A sa mort, il laissa deux frères en bas-âge, Ioann et Pierre Alexéïevitch. La succession revenait au premier; mais il était infirme de corps et faible d'esprit, ce qui décida un parti considérable à porter au trône le second frère, issu d'une autre mère. Cependant la sœur des jeunes princes, l'ambitieuse Sophie, aidée par les strélitz, les fit proclamer tsars tous les deux, en s'emparant elle-même de la régence; mais en 1689, Pierre, ayant atteint sa majorité, s'affranchit de la tutelle de la tsarevne, qu'il relégua dans un couvent, ainsi que nous l'avons raconté à l'art. Pierre-le-Grand. Ioann V se contenta du titre de tsar, qu'il conserva jusqu'à sa mort, en 1696, et laissa son frère seul maître de l'empire, que son génie ne tarda pas à faire entrer dans une voie toute nouvelle. Alors la Russie secoua la barbarie et devint une puissance européenne.

4. Avec Pierre-le-Grand commence en effet le rôle actif et brillant que la Russie eut depuis à remplir dans la grande famille des peuples chrétiens. Poussée par lui, elle déchire tout d'un coup le voile épais qui l'avait jusque-là dérobée à l'influence de la civilisation, et, surgissant à l'horizon politique avec un éclat et une rapidité qui tiennent du prodige, elle prend un développement qui triomphe de tous les obstacles et va toujours croissant sous les successeurs de Pierre. Les événements principaux et le caractère particulier de chacun de ces règnes, glorieux pour la plupart, ont été retracés dans des articles spéciaux en partie très étendus. Notre tâche ici se borne à résumer brièvement les faits, à suivre les progrès successifs de la puissance russe et à en marquer à grands traits les diverses phases.

A l'avénement de Pierre, l'empire

Russe, qui touchait déjà par une extrémité à Arkhangel, et par l'autre à la mer d'Azof, golfe de la mer Noire, était encore séparé de la Baltique. Pénétré de cette idée qu'il lui fallait la mer pour se mettre en contact avec la civilisation, il fut d'autant plus prompt à porter ses vues sur le littoral du nord-ouest que l'embouchure de la Néva avait jadis fait partie de l'empire des successeurs de Monomaque. Après une longue lutte avec Charles XII (*voy.*), qui s'ouvrit par une défaite des Russes à Narva, en 1700, et finit par celle de leur ennemi, à Poltava, en 1709, il abattit la prépondérance de la Suède, fondée par Gustave-Adolphe, et assura celle de l'empire des tsars dans le Nord. Épuisé par une guerre de vingt années, soutenue avec des forces et des ressources trop inégales, ce royaume fut obligé, en 1721, de se soumettre aux dures conditions de la paix de Nystadt (*voy.*), qui donna aux Russes la Livonie, l'Esthonie, la Carélie et l'Ingrie. Dans sa nouvelle capitale, Saint-Pétersbourg (*voy.*), bâtie, en 1703, pendant que duraient encore les hostilités sur le territoire qu'il convoitait, la Russie se posait fièrement en face de l'Europe, avec l'appareil formidable de son armée et de sa flotte, qui, née de la veille, se montrait déjà victorieuse sur cette côte, qu'il lui était enfin permis d'appeler sienne. Ailleurs, les entreprises de Pierre contre la Porte, sur la mer Noire, l'influence qu'il exerça sur les affaires intérieures de la Pologne, déjà violemment agitée par les débats continuels engagés entre le souverain et la nation, enfin, son intervention dans les troubles de la Perse, déterminée par des motifs d'intérêt commercial, en 1722, marquèrent l'entrée dans autant de carrières nouvelles, signalées par le tsar à l'ambition de ses successeurs. La forteresse d'Azof seulement, cette clef des mers du sud, reprise en 1696, mais perdue de nouveau en 1711, par suite du traité du Prouth, lui échappa.

A l'intérieur, Pierre, en abolissant le patriarcat et se déclarant lui-même chef de l'Église russe, avait concentré dans ses mains toute la puissance temporelle et spirituelle de l'empire: aussi se fit-il reconnaître le titre d'empereur dans ses rapports avec les cabinets étrangers. Il avait poursuivi la lutte contre les vieux préjugés moscovites avec tant de résolution et d'énergie qu'il n'épargna pas même son propre fils (*voy.* ALEXIS), aimant mieux le voir mourir que de laisser compromettre un jour, à l'avénement de ce prince, les résultats de son œuvre de civilisation. Il avait organisé l'état, l'armée et la flotte, indiqué les principales ressources et frayé les premières voies à l'industrie et au commerce, réglé les finances et accru jusqu'à 10 millions de roubles le chiffre annuel des revenus de l'empire. Après avoir statué, par son manifeste du $\frac{5}{16}$ février 1722, qu'il devait dépendre désormais de la volonté du tsar de choisir son successeur, il mourut sans avoir usé lui-même de ce droit immense. On suppose toutefois qu'il avait désigné son épouse, qui en effet lui succéda. Catherine I^re^ gouverna l'empire, de 1725 à 1727, avec l'assistance du prince Mentchikof (*voy.*), favori de Pierre, en restant fidèle aux principes du monarque réformateur; mais elle détourna ses soins de la politique extérieure, pour les reporter exclusivement sur l'intérieur. Son règne fut court, ainsi que celui de son successeur Pierre II, petit-fils du grand homme (1727-30). Sous ce jeune prince, le pouvoir fut livré aux princes Dolgorouki (*voy.*) qui avaient renversé Mentchikof; ceux-ci, trop occupés à maintenir leur crédit contre leurs nombreux adversaires, ne purent donner une sérieuse attention aux intérêts de la politique extérieure, qui ne redevint l'objet de la sollicitude la plus active du gouvernement impérial qu'après qu'Anne Ioannovna, fille du frère aîné de Pierre-le-Grand, fut montée sur le trône. Cette princesse, à peine arrivée de son duché de Courlande, sut déjouer les projets des grands qui, en coopérant à son élévation, avaient tenté de faire subir des restrictions au pouvoir impérial. Elle confia la direction du cabinet et le commandement de l'armée à deux hommes éminents, Ostermann et Munnich, tous les deux étrangers, mais formés à l'école du grand tsar; et le favori tout-puissant de l'impératrice, Biren (*voy.* tous ces noms), n'épargna rien pour seconder des vues

qui flattaient sa propre ambition. Anne, il est vrai, rendit volontairement à la Perse les places que les Russes occupaient dans le Caucase depuis Pierre-le-Grand; mais ce ne fut que pour agir avec plus de liberté dans sa participation intéressée aux démêlés de la Courlande et de la Pologne, et dans la reprise des hostilités contre les Turcs. En Pologne, la Russie détermina par la force et par l'intrigue le triomphe d'Auguste III de Saxe sur son compétiteur Stanislas Leczinski, en 1734; en Courlande, après l'extinction de la dynastie de Kettler, elle força les États à reconnaître Biren pour leur souverain, en 1737. Dans la guerre contre les Turcs, conduite par Munnich et Lascy, en 1736, les Russes débutèrent en emportant d'assaut les places d'Azof et d'Otchakof; et en 1739 la victoire de Stavoutchany fit tomber en leur pouvoir Khotine ou Choczim et la Moldavie; mais ils reperdirent presque aussitôt le fruit de ces avantages par suite des opérations malheureuses de l'Autriche, qui amenèrent, la même année, la paix de Belgrade (*voy.*).

Élisabeth, la plus jeune des filles de Pierre-le-Grand, avait été portée sur le trône par la conspiration qui en précipita, en 1741, le jeune Ioann Antonovitch, petit-neveu d'Anne, à laquelle cet enfant avait succédé l'année précédente sous la régence de sa mère, mariée à un duc de Brunswic (*voy.* T. XV, p. 187). Par cette révolution, la branche aînée de la dynastie de Romanof fut définitivement écartée du trône, lequel resta depuis dans la descendance de Pierre-le-Grand. On ne vit pas sans surprise la fille de ce monarque marquer son avénement par une réaction contre l'influence accordée jusque-là aux étrangers dans le gouvernement de l'empire. Le feldmaréchal Munnich, le grand-chancelier Ostermann et plusieurs autres personnages dont le crédit avait excité la jalousie de la noblesse, subirent le bannissement en Sibérie. Sous ce règne, eut lieu la guerre de la Succession d'Autriche (*voy.*). Le cabinet de Versailles, afin de priver Marie-Thérèse de l'appui de la Russie, seule alliée de la fille de l'empereur Charles VI, poussa la Suède à reprendre les hostilités contre le colosse du Nord; mais les succès des Russes amenèrent promptement, en 1743, la conclusion de la paix d'Abo, qui agrandit encore leur empire du côté de la Finlande. Sous la direction du ministre Bestoujef-Rumine (*voy.*), qui gouvernait seul la diplomatie pendant que les deux frères Chouvalof (*voy.*) se partageaient les soins de l'administration intérieure, le cabinet de Saint-Pétersbourg embrassa ouvertement les intérêts de l'Autriche; et l'envoi d'un corps d'armée russe en Allemagne contre la France, en 1748, décida en quelque sorte la conclusion de la paix d'Aix-la-Chapelle. En 1754, les deux impératrices s'unirent encore plus étroitement contre la Prusse, et dans la guerre de Sept-Ans (*voy.*), à laquelle la Russie fut ainsi amenée à prendre une part active, l'Europe du centre et de l'ouest eut pour la première fois l'occasion d'apprécier la vigueur de la nouvelle organisation militaire de cet empire à peine sorti de la barbarie. Les batailles de Jægerndorf (1757), de Zorndorf (1758) et de Kunersdorf (1759), prouvèrent que les armées moscovites étaient en mesure de tenir tête même à la tactique consommée du héros prussien. Mais, en 1762, l'avénement de Pierre III, admirateur passionné de Frédéric II, en même temps qu'ennemi acharné du Danemark, provoqua un revirement de système qui, toutefois, ne tarda pas à être arrêté dans ses effets; car, Catherine, qu'une révolution plaça six mois plus tard sur le trône de son époux, se borna d'abord à confirmer la paix, sans ratifier l'alliance avec la Prusse.

Pendant le long règne de cette femme célèbre (1762-96), le Nord prend un nouvel aspect, l'Orient aussi change de face, et la Russie acquiert une influence décisive sur les destinées politiques de l'Europe. Nous avons donné à l'art. Catherine II le tableau des progrès immenses que son génie et le soin qu'elle prit de réunir à sa cour les plus hautes intelligences contemporaines, firent faire tant à l'organisation civile et législative qu'au développement matériel de la Russie. Ne bornant pas d'ailleurs son activité à ces

travaux pacifiques, elle fit retentir l'Europe du bruit de ses armes et étendit considérablement les limites de sa domination. Après avoir commencé par affranchir son empire du fardeau d'une guerre impolitique et sans but, elle montra la plus vive sollicitude pour l'instruction et pour la prospérité de ses sujets, et introduisit l'ordre dans toutes les branches de l'administration, au moyen de règlements qui, conçus par elle-même, témoignent de sa haute sagesse. Les revenus de l'empire s'accrurent par ses soins jusqu'à 60 millions de roubles; l'armée de terre fut portée à 450,000 hommes, et la marine qu'on avait négligée depuis Pierre-le-Grand, compta bientôt 45 vaisseaux de ligne. Au dehors, l'ambition de Catherine, peu scrupuleuse dans le choix des moyens qui pouvaient conduire à l'agrandissement de sa domination, s'attacha d'abord à la Pologne, dont les tristes déchirements intérieurs offraient une occasion et un prétexte facile pour s'élever à ses dépens. Depuis l'élection de Stanislas Poniatowski, déterminée en 1764, avec l'appui des baïonnettes russes, l'influence moscovite, soutenue par une occupation militaire permanente, s'appesantit de jour en jour sur la malheureuse république, que Catherine convoitait comme sa proie et où elle prenait grand soin d'entretenir l'anarchie si favorable à ses desseins. On a fait connaître aux articles Pologne (p. 11), Repnine, Dissidents et Bar (*confédération de*), la suite des intrigues et des violences par lesquelles se consomma l'inique démembrement de ce vieux royaume slavon dans les trois partages de 1772, 1793 et 1795 arrêtés par Catherine, de complicité avec les deux cabinets de Vienne et de Berlin. L'impératrice y regagna successivement toutes les provinces que les Lithuaniens avaient jadis enlevées par la conquête à la Russie, c'est-à-dire tout ce que la Pologne possédait encore de la Russie-Blanche, la Volynie, la Podolie; de plus la Lithuanie avec Vilna, et une partie de la Pologne proprement dite, à l'est de la Vistule. La Courlande, fief du royaume, fut également réunie à l'empire des tsars. La présence des troupes russes en Pologne avait provoqué une déclaration de guerre de la Porte, qui s'unit, en 1768, avec les confédérés de Bar; mais les succès de Roumantsof (*voy.*) sur le Danube et les victoires navales de Chios et de Tchesmé (*voy.* Orlof), en 1770, auraient fait expier chèrement aux Turcs l'imprudence de leur agression, si, vers le même temps, les ravages de la peste qui s'étendirent jusqu'à Moscou, les désordres intérieurs causés par la révolte du Cosak Pougatchef (*voy.*), qui cherchait à se faire passer pour Pierre III, l'attitude hostile que prit la Suède après la révolution accomplie par Gustave III dans la constitution de ce royaume, en 1772, et finalement l'occupation que donnait à Catherine la résistance désespérée des patriotes polonais, n'avaient obligé l'impératrice à diviser ses forces. Mais sitôt qu'elle eut terrassé la malheureuse Pologne, elle reporta tous ses efforts contre les Turcs. La fortune des armes russes ne se démentit point dans cette nouvelle campagne. Roumantsof franchit le Danube et enferma l'armée du grand-visir à Choumla et dans les défilés de la Boulgarie. Néanmoins l'impératrice, usant d'une certaine modération, consentit à se désister de ses prétentions sur la Moldavie et la Valachie, envahies par ses troupes. Ainsi fut conclue, en 1774, la paix de Koutchouk-Kaïnardji (*voy.*), par laquelle le sulthan dut renoncer à toute suprématie sur les Tatars de la Crimée et les Cosaks de la mer Noire, en abandonnant aux vainqueurs Azof, Kertch, Iénikalé, la grande et la petite Kabardah (*voy.*).

Pendant la guerre de l'indépendance américaine, qui procura beaucoup d'avantages au commerce de la Russie, Catherine II, par les conseils du comte Panine (*voy.*), prit l'initiative de la formation d'un pacte de neutralité armée avec la Suède et le Danemark, pacte auquel accédèrent la Prusse, la Hollande, la France, l'Espagne et le Portugal. Mais bientôt l'empire que le favori Potemkine (*voy.*) exerça sur le cœur et sur l'esprit de sa souveraine, relança celle-ci dans la carrière des entreprises ambitieuses. C'est avec cet homme, encore plus orgueilleux que hardi, qu'elle conçut l'idée d'une restauration de l'empire grec sur les dé-

bris de l'édifice croulant de la puissance othomane. Mais trop d'empêchements politiques s'opposaient à l'exécution de son projet, et, en le reprenant 10 années plus tard, il lui fallut borner ses desseins à l'abaissement durable de la Porte. Elle n'avait stipulé l'indépendance des Tatars de la Crimée qu'afin de se faciliter à elle-même les moyens de les asservir; et, en 1783, elle décréta l'incorporation de la Tauride à son empire. Cet acte de violence livra aux Russes la côte septentrionale de la mer Noire, où Catherine assura définitivement sa prédominance. La Prusse avait été gagnée par la part qui lui était échue de la dépouille de la Pologne; et quant à l'Autriche, indépendamment de sa complicité dans le même acte de spoliation, le cabinet russe se l'était attachée en adhérant au projet d'échange de ses possessions des Pays-Bas contre la Bavière, et en lui proposant même une alliance contre la Porte. Catherine put donc s'abandonner sans réserve aux vues ambitieuses qu'elle nourrissait contre cette dernière. Les Turcs, irrités par les armements dont ils se voyaient menacés, ainsi que par les exigences diplomatiques qu'on affichait à leur égard, encouragés d'ailleurs par l'Angleterre et secrètement aussi par la Prusse, prirent eux-mêmes l'initiative de la guerre; mais tous leurs efforts pour reconquérir la Crimée par mer, en 1787, demeurèrent impuissants; et l'année suivante, le sanglant assaut d'Otchakof se joignit à la défaite de leur flotte, près du liman du Dnieper. Après les victoires remportées par Souvorof (*voy.*), en 1789, à Fokchany et sur le Rymnik, Galacz, Akerman, Bender, Kilia-Nova et Izmaïl, furent enlevés d'assaut par les Russes qui se rendirent ainsi maîtres de la Bessarabie et de toute la Moldavie. Mais les Autrichiens, leurs alliés, furent moins heureux, malgré la prise de Choczim par le prince de Cobourg, et la reddition de Belgrade au général Loudon. Aussi l'Empereur rappela-t-il ses troupes du théâtre de la guerre; il signa, en 1790, la convention de Reichenbach (*voy.*), laquelle se convertit l'année suivante en une paix définitive par le traité de Szistova. L'invasion du roi de Suède, Gustave III, dans la Finlande russe, était de nature à disposer aussi Catherine à la cessation des hostilités contre la Porte. Mais la guerre avec la Suède, signalée d'ailleurs par plusieurs combats très honorables pour la marine russe, s'étant terminée bientôt après par la paix de Werelae, en 1790, les Turcs, qui n'avaient pas su profiter de cette diversion, se virent encore une fois menacés par toutes les forces de leur ennemie. Cependant l'attention de celle-ci était de nouveau dirigée vers la Pologne : elle consentit donc à ouvrir des négociations qui aboutirent, le 9 janvier 1792, à la paix de Jassy. La Russie se contenta de la cession d'Otchakof avec son territoire et de la limite du Dniester.

La dynastie qui régnait en Géorgie (*voy.*) reconnaissait depuis 1783 la suprématie russe, lorsqu'en 1795 les Persans firent une invasion dans cette province; mais dès l'année suivante, les Russes reprirent le dessus. Le comte Valérien Zoubof s'empara de Derbend et de Bakou, et il s'apprêtait à pénétrer plus avant, lorsque l'avénement de Paul I^er^ à l'empire suspendit sa marche victorieuse. La mort avait surpris, vers la fin de 1796, la puissante impératrice au milieu de ses succès et de projets plus vastes encore. Sa prudence ou des intérêts plus directs l'avaient empêchée de prendre une part active à la croisade des souverains contre la révolution française, dont elle s'était pourtant déclarée l'ennemie. Elle s'était bornée à conclure avec l'Angleterre une alliance défensive, qui ne tarda pas à devenir une triple alliance par l'accession de l'Autriche. Paul I^er^, son fils et son successeur, prit bientôt vis-à-vis de la France une attitude plus activement hostile. Lors du départ de Bonaparte pour l'Égypte, il saisit le moment favorable pour s'unir encore avec Naples et même avec la Porte, cette ennemie naturelle de la Russie; et bientôt Souvorof parut (1799) sur le théâtre de la guerre, afin de prendre le commandement suprême de l'armée austro-russe. Les trois victoires qu'il remporta successivement à Cassano, près de la Trébie et à Novi, obligèrent nos généraux à évacuer la péninsule; mais les germes de division qui existaient entre les alliés rendirent ses exploits inutiles.

Ayant tenté (sept. 1799) de se jeter sur la France par la Suisse, les Russes essuyèrent à Zurich une sanglante défaite (*voy.* Masséna), et, peu de temps après, un ordre du souverain les rappela. Le désaccord avec l'Angleterre suivit de près le refroidissement avec l'Autriche. Le mauvais succès du débarquement d'un corps russe dans la Hollande septentrionale, où le général Herrmann, mal secondé par les Anglais, fut fait prisonnier avec la majeure partie de ses troupes, détermina la rupture préparée par le refus de l'Angleterre de restituer Malte à l'ordre dont Paul avait accepté la grande-maîtrise. Mais le tsar n'en continua pas moins la guerre maritime contre la France dans la Méditerranée. Corfou tomba devant les flottes réunies de la Russie et de la Porte, et, en 1800, fut fondée, sous la garantie de ces deux puissances, la république des sept îles Ioniennes. S'unissant toutefois plus étroitement avec les états scandinaves, Paul renouvela avec eux le plan d'une neutralité armée. Cette démonstration devint funeste au Danemark, sur lequel tomba tout le poids de la colère britannique; et elle aurait probablement amené une collision directe entre la Russie et l'Angleterre, en 1801, si la mort subite de Paul n'eût produit un changement soudain dans la politique du cabinet de Saint-Pétersbourg.

Cet empereur avait, en 1797, réglé, par l'introduction formelle du droit de primogéniture, l'ordre de succession qui désormais devait être suivi en Russie. Alexandre I^er^, son fils aîné, à peine monté sur le trône, renoua avec l'Angleterre; mais sincèrement animé du désir de travailler à la pacification de l'Europe, il chercha en même temps à se rapprocher de la France. Alexandre avait le sage désir de concentrer toute son activité sur le développement intérieur de son empire. L'ambition de Napoléon en décida autrement. En 1805, la Russie s'allia avec l'Autriche, et, en 1807, avec la Prusse contre la France; mais ses armes n'eurent pas plus de succès dans l'une de ces campagnes que dans l'autre, et Napoléon resta le maître des conditions de la paix qui se conclut à Tilsitt. La Russie y reçut le cercle de Bialystock détaché de la Pologne alors prussienne; mais Alexandre dut retirer ses troupes de Cattaro et de Corfou, cesser toutes relations avec l'Angleterre, et déclarer la guerre à la Suède, qui seule tenait encore activement le parti de cette puissance. La paix de Frédérikshamm, qui mit fin à cette lutte en 1809, procura à la Russie toute la Finlande, avec les îles d'Aland. Allié de Napoléon, Alexandre ne prit pourtant qu'une faible part à la guerre qui se ralluma la même année entre la France et l'Autriche; mais il n'en déploya que plus de vigueur contre la Porte, redevenue hostile aux Russes depuis 1806, et contre la Perse dans les provinces caucasiennes. A la paix de Vienne, amenée par la victoire décisive de Napoléon à Wagram (1809), la Russie obtint une portion de la Galicie (district de Tarnopol), qu'elle restitua plus tard à l'Autriche, lors du congrès de Vienne.

Le bon accord entre les cabinets de Paris et de Saint-Pétersbourg ne se maintint pas longtemps. La spoliation du duc d'Oldenbourg, parent de l'empereur Alexandre, le refus de celui-ci d'obtempérer aux exigences, préjudiciables à l'intérêt de ses états, du système continental, auquel l'avait d'abord entraîné l'ascendant de l'empereur des Français, occasionnèrent une rupture, et amenèrent, en 1812, la fameuse campagne de Russie qui finit par un embrasement général de l'Europe. Une armée de 500,000 hommes, composée de troupes françaises et auxiliaires, appuyée sur des corps de réserve que l'Autriche et la Prusse, dans leur abaissement, furent obligées de disposer sur leurs frontières, et commandée par Napoléon en personne, franchit le Niémen, le 24 juin, et s'empara de Smolensk le 18 août suivant. Pressé par l'imminence du danger, Alexandre, en rappelant des confins de la Turquie l'armée de Koutousof, nomma celui-ci généralissime de toutes les forces opposées à Napoléon. Après avoir opéré la jonction de ses troupes avec les corps de Barclay de Tolly et de Bagrathion (*voy.* tous ces noms), le général en chef livra à Napoléon la bataille acharnée de la Moskva (*voy.*) ou de Borodino (7 sept.), qui fit tomber Moscou au pouvoir de notre Grande-Armée. Le 15, Napoléon fit son entrée au Kremlin. Mais aussitôt se

prépara la catastrophe contre laquelle devaient se briser sa fortune et son génie. Nous avons parlé à l'article Moscou du terrible incendie que des mains inconnues, poussées par un patriotisme fanatique, allumèrent dans cette grande cité (*voy.* Rostoptchine). Le 18 oct., Napoléon fut obligé d'en évacuer les ruines fumantes. Le froid et la faim, plus encore que l'ennemi, allaient amener la destruction de sa vaillante armée, pendant cette retraite, différée trop longtemps, et que les désastres du passage de la Bérézina (*voy.*) changèrent (25 nov.) en une déroute complète. Ce fut le signal du réveil de l'Allemagne et de la coalition générale des souverains et des peuples de l'Europe contre le joug de Napoléon. Pour prix des efforts que la Russie déploya dans cette lutte gigantesque de trois ans, dont les événements sont racontés ailleurs, le grand-duché de Varsovie fut converti en un royaume constitutionnel en faveur de l'empereur Alexandre, qui, de plus, conserva toutes ses précédentes conquêtes et acquit une prépondérance politique très marquée en Europe. Depuis ce moment, la consolidation de la paix générale devint l'objet de toutes les pensées d'Alexandre, et lui inspira notamment l'idée du pacte de la Sainte-Alliance (*voy.*) dont il demeura l'âme jusqu'à sa mort. Après le congrès de Vienne, on sait quelle part il prit à ceux d'Aix-la-Chapelle, de Troppau, de Laibach et de Vérone (*voy.*), où l'influence de la Russie s'exerça constamment dans un sens contraire aux désirs de liberté qui travaillaient alors les populations. Un grand rigorisme de légitimité, devenu la règle exclusive de la politique d'Alexandre, alla même jusqu'à le détourner en mainte occasion de la ligne de conduite que lui indiquaient les intérêts de son empire.

Intimidée par les succès de Koutousof, la Porte avait cédé à la Russie, en 1812, par le traité de Boukarest (*voy.*), toute la Bessarabie et une partie de la Moldavie, avec le Prouth et le côté septentrional du delta de l'embouchure du Danube pour limites; la démarcation fut ensuite arrêtée d'une manière plus précise en 1817. Mais, plus tard, le divan éleva des difficultés sur l'exécution des engagements qu'il avait pris relativement aux deux principautés de Valachie et de Moldavie, dont le tsar s'était attribué le protectorat. Les Grecs, insurgés contre l'oppression musulmane depuis 1821, et les révoltés de la Moldavie dirigeaient alors leurs principales espérances sur le cabinet de Saint-Pétersbourg et sollicitaient instamment son appui dans leur détresse. Néanmoins les scrupules d'Alexandre à prêter la main à des rebelles l'empêchèrent de rompre tout-à-fait avec la Porte, malgré les griefs qu'il avait à faire valoir contre le divan, et le détournèrent de toute intervention active en faveur des Hellènes, ses coreligionnaires (*voy.* T. XIII, p. 36). La mort subite du monarque à Taganrog, vers la fin de 1825, fit passer la couronne impériale, par suite de l'abdication du grand-duc Constantin, à son troisième frère, l'empereur actuel, Nicolas I^er^. On a raconté sous ce nom comment la fermeté du nouveau souverain triompha d'une conspiration ourdie vers la fin du règne d'Alexandre, et qui menaçait l'empire d'un bouleversement. Dès son avénement, Nicolas imprima à la politique de la Russie une direction toute nationale. Comme aux temps de la grande Catherine, l'Orient en devint le point de mire. La Perse, que la paix de Gulistan avait, en 1813, dépouillée, au profit de la Russie, du Daghestan et du Chirvan, crut trouver dans les troubles qu'elle s'attendait à voir éclater au delà du Caucase, à l'occasion du changement de règne, une occasion favorable pour reconquérir ce qu'elle avait perdu, et envahit subitement, au mois d'août 1826, le territoire russe; mais ses prévisions ne se réalisèrent point. Le général Paskévitch (*voy.*) défit les Persans à Élisabethpol, le 25 septembre, et, transportant l'année suivante le théâtre de la guerre sur le territoire ennemi, il s'empara successivement du couvent fortifié d'Etchmiadzine (27 avril 1827), d'Érivan (13 octobre) et de l'importante cité de Tauris ou Tébriz, résidence du prince Abbas-Mirza (*voy.*), qui avait été le principal instigateur de la guerre. La paix de

Tourkmantchaï, conclue le 22 février 1828, mit un terme aux hostilités. La Russie y gagna les provinces d'Érivan et de Naktchivan, la concession de grands avantages commerciaux et une influence durable sur les affaires intérieures de la Perse.

Un langage plus énergique avait également remplacé les hésitations d'Alexandre vis-à-vis de la Porte. Cette attitude ferme et décidée détermina, le 6 octobre 1826, la conclusion de la convention d'Akerman, qui devait régler, conformément aux intentions de la Russie, le sort des principautés danubiennes. Mais la cause de l'indépendance hellénique, à laquelle Nicolas se montra plus favorable que son prédécesseur, ne tarda pas à raviver les dissentiments. Le 6 juillet 1827, la Russie, la France et l'Angleterre convinrent à Londres de la conclusion d'un traité dont le but était la pacification de la Grèce. Les ravages commis par Ibrahim-Pacha en Morée, provoquèrent la bataille navale de Navarin (*voy.*), dans laquelle les escadres réunies des trois puissances anéantirent, le 20 oct. suivant, la flotte turco-égyptienne. Ce désastre aigrit violemment la Porte, qui refusa de remplir les engagements contractés par elle à Akerman. Une armée russe franchit alors le Prouth, et, le 4 juin 1828, suivit la déclaration de guerre. Les Russes purent occuper sans résistance la Moldavie et la Valachie; néanmoins, la campagne de cette année n'aboutit à aucun succès décisif. Ils réussirent à s'emparer de Braïla et de Varna; mais obligés de lever les siéges de Silistrie, de Giourgévo et de Choumla, ils durent finalement repasser le Danube.

En 1829, au contraire, le feldmaréchal Diebitsch (*voy.*) battit le grand-visir à Madara, franchit victorieusement le Balkan, et s'avança jusqu'à Andrinople, pendant qu'en Asie, Paskévitch s'emparait d'Erzeroum. Menacé jusque dans le siége de son empire, le sulthan se vit réduit à demander la paix, pour laquelle la diplomatie européenne s'empressa de lui offrir sa médiation : elle fut signée à Andrinople (*voy.*), le 14 sept. 1829, sans que la Russie stipulât à son profit d'autre agrandissement territorial que la cession de la ville et d'une partie du pachalik d'Akhaltsiké, en Asie, et des bouches méridionales du Danube, en Europe, avec une extension de ses droits sur les principautés cis-danubiennes : c'est pourtant de ce traité que date surtout l'affermissement de son influence prépondérante sur les destinées de la Porte. A peine quelques années s'étaient-elles écoulées que celle-ci, pour mettre son existence à couvert de l'audace d'un puissant vassal (*voy.* Mohammed-Ali) et des mécontentements de ses sujets, fut obligée de faire un appel au secours de la puissance qui l'avait le plus humiliée. En 1833, lorsque le sulthan eut à craindre qu'Ibrahim-Pacha victorieux (*voy.* Konieh) ne marchât sur Constantinople, il accepta les offres de l'empereur Nicolas, qui se montra prompt à dépêcher sur le Bosphore une escadre, avec un corps de débarquement, et à faire avancer vers le Danube une armée plus considérable. On débarqua 16,000 hommes près de Scutari, sur le littoral asiatique, et ils y restèrent, avec la flotte, jusqu'à ce que l'armée égyptienne eût repassé le Taurus. Enfin, le 8 juillet 1833, fut conclu le fameux traité d'alliance défensive d'Unkiar-Iskelessi, qui a si longtemps tenu en éveil les défiances des autres cabinets de l'Europe (*voy.* T. XIX, p. 53). Ce traité n'a pas été maintenu, mais l'influence prépondérante de la Russie n'en reste pas moins solidement établie. Elle a sa source dans la communauté de religion, et en partie de race, qui rapproche des Russes les populations chrétiennes de l'empire othoman. Dans les provinces habitées par des Grecs, elle est neutralisée jusqu'à un certain point par l'influence des autres états, notamment par celle de la France et de la Grande-Bretagne. En revanche, l'organisation des deux hospodarats du Danube s'est opérée tout entière selon les directions du cabinet de Saint-Pétersbourg, qui, tout récemment encore, a participé de même au règlement des affaires intérieures de la Servie (*voy.*), à la suite des bouleversements dynastiques survenus dans cette principauté slavonne. Dans l'état d'affaissement où se trouve l'empire turc, la Russie met sa politique à présenter sans cesse au divan

son alliance comme tout-à-fait indispensable à la conservation de la Porte. Elle consentit à adoucir le traité d'Andrinople par les conventions arrêtées, le 29 janvier 1834, à Saint-Pétersbourg : l'indemnité de 10 millions de ducats y fut réduite de moitié en faveur de la Porte, qui, de son côté, céda quelques nouveaux districts dans la province d'Akhaltsiké et donna son consentement à l'occupation prolongée de Silistrie par les Russes, jusqu'à ce que le divan eût lui-même rempli tous ses engagements. Principale instigatrice du traité de Londres, du 15 juillet 1840, qui fit adopter, sans le concours de la France, des mesures de rigueur contre Mohammed-Ali pour le ramener sous l'obéissance du sulthan, la Russie ne fut pourtant pas servie au gré de son ambition par le cours des événements; car le cas d'intervention ne se présenta pas pour elle, et le nouveau traité de Londres du 13 juillet 1841, marqué par la rentrée de la France dans le concert européen, consacra formellement, en ce qui concerne le passage des détroits, le principe d'égalité contraire aux clauses du traité d'Unkiar-Iskelessi, qui venait d'expirer.

On sait à quel point avaient été amicales, avant 1830, les relations de la Russie avec la France. La révolution de juillet changea cet état des choses. Cependant, à l'exemple de la Prusse, Nicolas avait déjà reconnu la nouvelle dynastie élevée sur le trône des Français, lorsqu'une révolution éclata en Pologne (29 novembre 1830), et eut pour effet un soulèvement général de cette malheureuse nation (*voy.* p. 15). Son intrépide résistance ne put être vaincue qu'au prix des plus grands efforts; mais enfin Varsovie fut prise, le 7 sept. 1831, et la Pologne fut alors traitée en pays conquis: l'empereur annula la constitution qu'elle tenait de son prédécesseur Alexandre, et y substitua le statut organique du 26 févr. 1832. Il soumit d'ailleurs le royaume aux liens d'une organisation semblable à celle qui règle les rapports de la Finlande avec l'empire, et y commença l'œuvre d'une dénationalisation contre laquelle l'Europe entière a protesté sans y mettre obstacle. La fusion de l'Église grecque unie (*voy.* Union) à l'église russe orthodoxe, consommée en 1839, a été jusqu'ici le résultat le plus important de cette politique d'assimilation que le gouvernement ne poursuit pas seulement dans les provinces polonaises, mais aussi, dit-on, dans les provinces allemandes de la Baltique.

A l'extérieur, pendant que la Russie maintient, dans toutes les questions générales de l'Europe, le strict accord de son système avec les principes de la légitimité monarchique, elle ne néglige aucunement le soin de ses intérêts particuliers du côté de l'Asie. Le Caucase, que la domination et la colonisation russes débordent depuis 1802, avait été presque entièrement soumis, de 1817 à 1827, par le général Iermolof (*voy.*). Mais les gorges et les monts inexpugnables de l'intérieur continuèrent de servir de retraite aux tribus belliqueuses des Circassiens et des Lesghiens (*voy.* Caucasiens et Tcherkesses), qui y maintiennent encore aujourd'hui leur indépendance. Malgré des armements considérables et toutes les ressources de la tactique européenne déployées par les Russes dans une guerre opiniâtre de 15 années, ces peuplades non-seulement n'ont pu encore être domptées, mais ont souvent porté de rudes coups à leurs adversaires qu'ils tiennent constamment en haleine. Nous avons déjà parlé T. XIX, p. 447, du croisement d'intrigues par lequel l'antagonisme de la Russie et de l'Angleterre, excité par les vues d'agrandissement en Asie, s'est manifesté en 1837, sur un terrain voisin, la Perse, lors de l'expédition infructueuse du chah contre Hérat. Des motifs semblables paraissent avoir poussé les Russes en 1839, à leur entreprise contre Khiva (*voy.* Kharesm); mais le froid et les obstacles insurmontables de la route, à travers le désert, les empêchèrent d'atteindre leur but. L'ambition de la Russie, son habileté et la hardiesse de ses projets, se manifestent à la fois dans l'Asie centrale, où son action tend à s'étendre jusqu'aux confins de l'Indostan; dans la Turquie, qu'elle regarde déjà comme une proie qui ne peut manquer de lui échoir un jour (*voy.* T. XVIII, p. 494), et jusqu'au sein de l'Al-

lemagne*, auprès des petites cours. Formidable par sa masse, continuellement en guerre sur quelque point de son immense territoire, et toujours armée, elle serait un danger permanent pour l'Europe, si le travail lent et difficile de son développement intérieur n'absorbait une grande partie de ses forces, et si la garde pénible de la Pologne opprimée ne s'opposait à une plus libre expansion de ses moyens au dehors.

Nous avons parlé, en son lieu, de la collection byzantine (*voy.*), source importante pour les commencements de l'histoire de la Russie. Son principal annaliste est Nestor; son principal historien, Karamzine : l'un et l'autre sont traduits en français et l'objet de notices spéciales dans cette Encyclopédie, où l'on peut consulter en outre l'art. Schloezer, pour les recherches les plus savantes sur le même sujet dues aux Allemands. Parmi eux, citons encore Ewers, et Strahl, quoique l'ouvrage de ce dernier érudit intitulé *Geschichte des Russischen Staats* (Hamb., 1832, t. I et II) ne soit pas terminé, non plus que son *Histoire ecclésiastique de la Russie* (t. I^er^, Halle, 1830). En français, Le Clerc a composé la première *Histoire de la Russie ancienne* et *moderne* un peu étendue (Paris, 1783-94, 6 vol. in-8°); mais plus forte de déclamation que de science, elle est bien au-dessous de celle de Lévesque (*voy.*), qu'on ne cite plus guère elle-même depuis la publication de l'Histoire de Karamzine. Parmi les autres ouvrages français qu'on pourrait citer, celui de M. Lesur, *Des progrès de la puissance russe depuis son origine* (Paris, 1812), est plus digne d'éloges qu'on ne devait l'attendre d'un ouvrage de circonstance. Dans la langue nationale, M. Polevoï a publié, depuis 1829, une Histoire du peuple russe (Pétersb., 1829 et suiv., t. I-VII), et M. Oustrialof, un abrégé très recommandable (*ib.*, 1836 et suiv., 4 vol. in-8°). Beaucoup d'autres ouvrages sont cités dans la *Statistique générale* de M. Schnitzler, p. 400. Nous n'en mentionnerons plus que trois : Müller, *Sammlung russischer Geschichte* (Pétersb., 1732-64, 9 vol. in-8°); *Rerum Moscovìticarum auctores varii*, Francf.-sur-le-Mein, 1600, in-fol., collection reproduite et augmentée par M. A. Starczewski, sous ce titre : *Historiæ Ruthenicæ scriptores exteri*, Berlin, 1841 et suiv., t. I et II, gr. in-8°; enfin la collection analogue de M. Tourguénief, *Historica Russiæ Monumenta, ex antiquis exterarum gentium archivis deprompta*, t. I et II, Pétersb., 1841-42, in-4°. *C. L.* et Ch. V.

(*) C'est pour elle que la *Pentarchie* a été imaginée. S.

III. *Langue russe.* La langue russe, fille du slavon (*voy.* Slaves), dont elle est aujourd'hui la branche la plus répandue, n'a pris rang parmi les langues écrites que depuis Pierre-le-Grand. Jusqu'à la fin du XVIII^e^ siècle, le vieux slavon des chroniques et de la sainte liturgie avait été en Russie la langue des livres et des affaires aussi bien que du culte. L'idiome usuel du peuple, inculte, insuffisant et qui manquait de fixité dans ses formes, parce que la science ne l'avait encore soumis à aucune règle, servait dans les relations ordinaires de la vie; mais il était dédaigné des membres du clergé, à peu près les seuls hommes lettrés de ces temps-là. Cette longue prééminence du vieux slavon explique pourquoi le russe a retenu un plus grand nombre d'éléments de cette langue-mère que la plupart des autres idiomes de la même famille. D'un autre côté, le russe a reçu de bonne heure un alliage étranger, par la fusion des Varèghes, peuplade germanique, avec les Slaves; puis, la conversion des Russes au christianisme par l'église de Byzance et l'introduction de la liturgie grecque, ont dû nécessairement donner droit de cité dans le vieux slavon à un grand nombre de termes grecs, usités surtout dans la théologie. De plus, pendant la longue occupation des Mongols, qui favorisa les progrès des Polonais dans les provinces occidentales, le russe ne put se défendre d'une forte empreinte des langues de ces deux peuples; et depuis, par les efforts que fit Pierre-le-Grand pour implanter dans sa patrie une civilisation empruntée de l'étranger, une foule de mots allemands, hollandais et français s'y sont également naturalisés. Ces importations exotiques ont principalement

servi à composer la terminologie technique et scientifique; mais il faut ajouter qu'elles ont réellement accru la richesse déjà très grande de la langue russe, qui a su parfaitement se les assimiler. La simplicité et le naturel sont un mérite caractéristique de cette langue. La diversité des tours et des constructions, jointe à la liberté des inversions, la rapproche des langues allemande, grecque et latine, et facilite singulièrement les traductions, sans que la clarté et la précision aient à en souffrir. Notons quelques particularités qui la distinguent. En russe, il n'existe point d'article, mais le genre est facile à reconnaître par la terminaison des noms et leurs flexions très diverses et très caractéristiques. Les conjonctions y sont en petit nombre, et l'emploi des pronoms personnels avec les verbes n'est de rigueur que dans les temps passés de ces derniers, le genre étant clairement exprimé dans les autres, à toutes les personnes, par la terminaison. La faculté de faire des composés est si grande en russe, qu'il est telles racines dont on dériverait souvent un millier de mots. Les diminutifs et les augmentatifs, applicables aux verbes non moins qu'aux noms, y abondent. L'euphonie de la langue, produite par 11 voyelles pour 24 consonnes, la rend éminemment propre à la poésie, qui possède dans la vieille traduction slavonne de la Bible un trésor inépuisable d'expressions énergiques et parfois sublimes où elle a largement puisé, et qui donne encore un caractère tout particulier aux allocutions et courtes homélies que prononcent quelquefois certains membres du clergé. Le russe le plus pur et le plus correct se parle au centre de l'empire, dans le gouvernement de Moscou et les provinces environnantes. Parmi les dialectes, qui varient nécessairement beaucoup dans une aussi vaste étendue de pays, sans toutefois se différencier d'une manière essentielle, les plus marquants sont celui de Souzdal, qui règne dans le gouvernement de Vladimir, et celui d'Olonetz entremêlé de beaucoup de mots finnois. Le dialecte de la Russie-Blanche ou *roussiniaque*, et le petit-russien qui est l'idiome de l'Ukraine, présentent une différence plus fortement caractérisée.

Il existe un grand nombre de grammaires russes; nous en avons donné autrefois une liste à peu près complète*. La plus ancienne, sans parler de celle de Laurent Zizania et autres en langues slavonnes, est due à Ludolf (Oxford, 1696, in-4°); parmi les modernes, il faut recommander celle de l'Académie (Pétersb., 1802, souvent réimpr. depuis), mais surtout celles de MM. Gretsch et Vostokof, l'une et l'autre de deux degrés différents. La Grammaire du second degré ou raisonnée, de M. Gretsch, a eu, depuis 1827, 9 éditions, et la 10^e^ s'imprime dans ce moment. On en doit une bonne traduction française à M. Reiff (Pétersb., 1828). La Grammaire de M. Vostokof est adoptée dans les instituts du ressort du ministère de l'instruction. Les *Recherches grammaticales* du Rév. G. Pawski (Pétersb., 1843) sont aussi très estimées. Heym (Riga, 1804), Vater (Leipz., 1814), MM. Tappe (Pétersb., 1820) et Reiff (Pétersb., 1821) ont composé de bonnes grammaires russes à l'usage des Allemands. Les meilleurs dictionnaires sont celui de l'Académie-Russe (Pétersb., 1789-94, 6 vol. in-4°; nouv. éd., 1806-22); le Dictionnaire russe-allemand et allemand-russe de Heym (3^e^ éd., Leipz., 1803-5); ceux de Schmidt (Leipz., 1815, in-12); d'Oldekop (Pétersb., 1825, 4 vol. in-12), et surtout l'excellent *Dictionnaire étymologique de la langue russe* (russe-français) de M. Reiff (Pétersb., 1835, in-8°), dont nous avons déjà parlé T. VIII, p. 156, et auquel, bien que placé moins haut, on peut ajouter le *Dictionnaire de poche des langues française, russe, allemande et anglaise*, du même auteur (Carlsruhe, 1843, in-12).

IV. *Littérature russe.* L'origine du russe, comme idiome populaire, remonte sans doute aux plus anciens temps, peut-être au delà de l'introduction du christianisme en Russie par saint Vladimir. L'influence byzantine, fondée sur la conversion des Russes, a laissé dans leur langue des traces beaucoup plus sensibles que l'influence des Varèghes, qui, de bonne heure, se fondirent dans les anciennes populations, à ce point que les petits-fils de

(*) *Statistique générale de la Russie*, p. 435 et suiv. *Voir* aussi p. 179.

Rurik portent déjà des noms slavons. Ce fut de Constantinople que vinrent aux Russes les premiers germes de la civilisation. Par les soins de Cyrille (*voy.*) et de Méthode, les apôtres des Slaves, ils eurent la Bible et les livres d'église traduits en vieux slavon. Cet idiome devint exclusivement la langue écrite du pays, tandis que le slavon vulgaire, dont se forma beaucoup plus tard le russe proprement dit, ne se conserva que dans la vie commune. Depuis ces temps reculés jusqu'à l'apparition de Pierre-le-Grand, quelques chants nationaux qui ont traversé les siècles de la domination tatare attestent seuls les dispositions du peuple russe pour la poésie. Quelques chroniques enfouies dans les monastères, les oukases des souverains, des collections de lois, le tout écrit dans un dialecte grossier, sont les seuls monuments littéraires de cette longue période d'ignorance qui n'embrasse pas moins de 800 ans. Le premier code des lois civiles que nous connaissions, *Pravda Rousskaia*, est dû à Iaroslaf * (1018-1054), qui fonda aussi un établissement d'instruction à Novgorod. A la même époque appartient Nestor (*voy.*), le père de l'histoire russe. Dans le silence des couvents, que respectèrent en général les conquérants mongols, furent composées les chroniques de Simon-le-Saint, premier évêque de Souzdal et de Vladimir (m. en 1226), le *Livre des degrés* du métropolitain Cyprien (m. en 1406), et la *Chronique de Sainte-Sophie*, qui s'étend de 862 à 1534, et a été publiée par M. Stroïef, (Moscou, 1820-22). Quant aux chants populaires venus jusqu'à nous, indépendamment de ces écrits plus volumineux, ils sont pleins de traditions de l'ancienne mythologie slavonne, ce qui les rend dignes d'intérêt et leur donne une couleur fantastique d'un charme tout particulier. Les exploits du grand-prince Vladimir et de ses preux forment le pivot d'un cycle héroïque national qui n'est pas sans quelque ressemblance avec les traditions héroïques relatives à Charlemagne et à ses paladins ou au roi Arthur. On peut se former une idée de ces récits par une collection de vieilles chansons russes imprimées par les soins du comte Roumantsof, et imitées depuis en allemand sous le titre de *Vladimir et sa Table-Ronde* (Leipzig, 1819). Un recueil non moins intéressant d'autres poésies de ce genre a été publié par le prince Tsertélef (Pétersbourg, 1822, 2 vol.). Le plus célèbre des vieux chants nationaux est l'*Expédition d'Igor contre les Poloftses*. Non moins remarquable par le fond que par la forme, il fut composé vers 1200 et découvert en 1795, à Kief, par le comte Moussine-Pouschkine auquel on en doit la première publication. Ce morceau curieux a été traduit en allemand par Muller (Prag., 1811), puis en français par notre ami M. Eichhoff (*Histoire de la langue et de la littér. des Slaves*, p. 297 et suiv.).

Lorsque les Russes eurent secoué la domination tatare, les progrès de la littérature demeurèrent encore longtemps insignifiants parmi eux. Ioann IV Vassiliévitch, dit le Terrible, ouvrit pourtant quelques écoles pour toutes les classes, et par son ordre la première imprimerie s'établit dans l'empire (1553). Mais ces faibles germes de civilisation, jetés au hasard sur un sol presque totalement inculte, ne purent se développer qu'après le rétablissement de l'ordre dans l'empire, en 1613, sous des princes (*voy.* ROMANOF), qui, en s'appliquant à faire fleurir le commerce dans le pays, n'épargnèrent rien pour y attirer en même temps des étrangers instruits. Ce fut en 1649 que parut à Moscou le code de lois (*Oulojénié zakonn*) rédigé par ordre du tsar Alexis Mikhaïlovitch, et peu de temps après fut fondée, dans cette même capitale, une académie où furent enseignés la grammaire, la rhétorique, l'art poétique, la dialectique, la philosophie et la théologie. Ce fut aussi l'époque où l'influence des Polonais, alors dominante dans la Russie occidentale, se fit le plus vivement sentir dans la littérature russe, qui ne s'en affranchit peu à peu que vers le commencement du XVIII^e^ siècle. Parmi le petit nombre d'hommes qui se distinguèrent dans cette période par leur amour du savoir et des lettres, il faut mentionner le métropolitain Macaire

(*) Son article se trouve par mégarde dans la lettre J, JAROSLAF.

(m. en 1564), auteur du grand Ménologe ou légendaire russe, mais comprenant la vie de tous les saints de l'Église orientale, et, suivant Tatischtchef, continuateur des *Livres des Degrés*; Zizania, auteur de la grammaire slavonne mentionnée dans la section précédente (Vilna, 1596); le prince Constantin d'Ostrog, qui fit le premier imprimer dans cette ville, en 1581, le texte complet de la Bible en vieux slavon, et Matvéïef (m. en 1682), digne ministre du tsar Alexis Mikhaïlovitch, qui ne mérita pas moins bien de la civilisation que de la littérature, et composa plusieurs ouvrages historiques et héraldiques.

Enfin parut Pierre-le-Grand. Ce tsar voulut être le créateur de la langue russe, comme il fut celui de la puissance de l'empire à l'extérieur. Adopté comme langue générale des affaires, l'idiome vulgaire devint alors une langue écrite. Ardent à suppléer par les ressources de son génie à tout ce qui manquait à la civilisation de son peuple, Pierre s'occupa lui-même de la réforme de l'alphabet cyrillique, vers 1704. Il en remplaça les caractères lourds et disgracieux par d'autres plus convenables et plus rapprochés des caractères latins, dont il traça le modèle de sa propre main et qu'il fit fondre à Amsterdam : c'est l'alphabet vulgaire (*grajedanskié litéry*) dont on se sert encore. En 1711, fut créé à Saint-Pétersbourg l'Imprimerie des Oukases, où l'on fit usage des nouveaux types, déjà employés en 1710 pour l'impression du premier calendrier russe. Enfin vers la même époque furent imprimés en Hollande et en Russie, sur l'ordre du tsar, les premiers livres (à partir du *Livre de Mars* qui ouvre la série) et les premiers journaux en langue russe (la Gazette de Saint-Pétersbourg, 1714)*. Mais ces résultats, fruits de la volonté puissante d'un homme, ne déterminaient encore au fond qu'une impulsion purement matérielle*, et ne pouvaient avoir pour effet d'improviser des productions pour lesquelles l'instrument indispensable, la langue, n'avait pas encore atteint la perfection, ni l'esprit national le degré de maturité nécessaires. C'étaient donc des produits encore factices que les premiers essais faits dans la littérature nationale; et ses progrès, même dans la suite, dépendirent toujours beaucoup de la direction qui lui était imprimée d'en haut ou par les circonstances. A défaut d'ouvrages originaux, on imprima sous Pierre-le-Grand des traductions d'auteurs allemands, français et hollandais. Ce monarque avait en vue, avant tout, les intérêts de sa puissance et les besoins immédiats du peuple sur lequel il agissait : aussi se préoccupa-t-il beaucoup plus de la matière que de la forme ou du style des écrits. Il en résulta que la nouvelle langue écrite, surchargée sans discernement d'une foule de locutions et de mots étrangers, ne tarda pas à présenter un amas confus des éléments les plus disparates.

Parmi les auteurs contemporains du grand tsar, l'archevêque Théophane Procopovitch mérite une place, quoiqu'il se soit distingué plutôt comme protecteur des lettres que comme écrivain. Le spirituel Kantémir (*voy.*) fut le seul, on peut le dire, qui sut imprimer un cachet à son style. Ses satires ont de l'originalité. Sous sa plume ingénieuse, la langue russe commence à se dépouiller de la lourde enveloppe des terminaisons slavonnes. Du reste, les vies des saints et quelques livres de théologie et d'histoire forment à peu près les seules productions de ce temps-là. Cependant on en peut citer déjà une fort remarquable due à un laïc : c'est l'Histoire de Russie (Pétersb., 1769-84, 4 vol.) du conseiller privé Tatischtchef, qui vécut de 1686 à 1750. Cette compilation conserve encore aujourd'hui de la valeur.

Depuis Pierre-le-Grand, et surtout depuis la fondation de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, en 1725,

(*) Depuis 1636, on recevait en Russie des journaux étrangers. Riga, avant d'appartenir à cette monarchie, avait son propre journal (dès 1693). Il paraît que le premier journal publié en langue russe est du 2 janvier 1703. Dans la nouvelle édition de notre *Statistique générale de l'empire de Russie*, nous traiterons avec plus de détails que nous n'avons pu le faire d'abord, des premières écoles, impressions, bibliothèques et des plus anciens journaux, notre intention étant d'y rattacher une histoire de la civilisation en Russie.

(*) En 1769 seulement, Hartung fut le premier particulier qui établit une imprimerie russe, depuis Pierre-le-Grand.

la Russie eut un noyau de savants qui propagèrent la science de l'Occident, fort différente de celle qui s'était conservée dans les couvents. Elle ne put manquer de favoriser les progrès de la littérature russe, qui néanmoins ne commença réellement à prendre un corps que sous les règnes d'Élisabeth et de Catherine II. Ces deux impératrices se signalèrent, notamment la dernière, par leur amour des sciences et des arts, et par un zèle non moins ardent pour la propagation de l'instruction. Élisabeth, qui favorisait les lumières à cause de l'éclat dont elles environnaient son trône, fonda, en 1755, l'université de Moscou, et, en 1758, l'Académie des beaux-arts. Catherine, comprenant l'importance et la portée sociales de l'instruction, fit ouvrir un grand nombre d'écoles, surtout secondaires, et posa même les premiers jalons d'une organisation de l'instruction populaire. L'Académie-Russe fut aussi fondée en 1783. L'exemple de l'impératrice, noblement vouée au culte des choses intellectuelles*, les mit en honneur et donna une impulsion féconde en résultats. Ce fut Michel Lomonossof (*voy.*) qui façonna la langue et fut (1711-65) le véritable créateur de la littérature russe. Cet homme étonnant, fils d'un pauvre pêcheur, s'était formé loin des influences de la cour et dut tout à son propre génie. Versé dans presque toutes les branches du savoir, il établit le premier une démarcation précise entre le vieux slavon et le russe, et posa, dans sa grammaire, les règles fondamentales de la construction. En même temps, il assujettit la langue russe aux formes prosodiques allemandes. Les vers iambiques, choraïques, etc., prirent alors la place des vers à rhythme tonique, dont la seule harmonie consistait en ce qu'on appuyait sur tel ou tel mot du vers, à peu près comme on phrase la musique. Les chansons populaires ont conservé jusqu'à présent ce rhythme, que quelques poëtes modernes reproduisent avec grâce dans des chants nationaux. Les œuvres de Lomonossof, tant en vers qu'en prose, ne se distinguent pas en général par la richesse des idées; on y trouve beaucoup plus de rhétorique que d'invention; l'intérêt y manque souvent; mais les services immenses qu'elles ont rendus à la langue, assurent à leur auteur l'admiration reconnaissante de ses compatriotes.

La route était frayée: aussi Lomonossof eut-il beaucoup de successeurs, et, dans le nombre, des hommes d'un véritable talent. Soumarokof (1718-77), qui marcha un des premiers sur ses traces, cultiva plusieurs genres de poésie, mais ne déploya un mérite réel que dans le drame. Avant lui, aucune tragédie régulière n'avait encore paru en russe, quoique déjà sous le règne d'Alexis Mikhaïlovitch on eût représenté des mystères et autres petites pièces. Soumarokof rencontra en Fœdor Volkhof (1729-64), le vrai fondateur du théâtre russe, un interprète qui l'encouragea à persister dans ses efforts. Son *Sinaf et Truvor*, sa *Zémire*, son *Faux-Démétrius*, ont été composés d'après les grands modèles qu'offrait notre littérature. Il trouva dans Kniajenine (*voy.*) un émule (1742-91) qui lui fut supérieur pour la pureté et pour la noblesse du style, mais auquel on peut souvent reprocher la froideur, l'exagération, et surtout des emprunts trop peu déguisés faits aux chefs-d'œuvre de la scène française. Bientôt on vit paraître plusieurs comédies, où les ridicules du temps sont attaqués avec malice et gaîté. Von Vizine (1745-92), auteur de quelques-unes d'entre elles, écrivit surtout en prose, et fut un des premiers qui s'appliquèrent à former le style. Ablécimof (*voy.*) fit jouer, en 1779, le premier vaudeville national*. Khéraskof (1733-1807) a laissé, indépendamment de plusieurs tragédies, odes et épîtres, deux grands poëmes épiques, dont le principal, *la Rossiade*, publié à Moscou, en 1779, célèbre la conquête de Kasan par les Russes, sous Ioann IV. Sa diction est régulière et facile, mais l'absence de poésie se fait trop sentir. Surnommé, de son temps, l'Homère de la Russie, il est aujourd'hui presque oublié. Ivan Khemnitzer (1744-84), qui, dans ses fables, a devancé son siècle, ne mérite pas le même sort, non plus que le géné-

(*) *Voy.* PALLAS, la note.

(*) A son art., l'année de sa mort est, par une faute d'impression, indiquée comme étant l'année de sa naissance.

ral Vladislaf Ozerof (1770-1816), qui écrivit en vers alexandrins diverses tragédies, parmi lesquelles il faut mentionner *OEdipe*, *Fingal*, et *Dimitri Donskoï*, et qui surpassa tous ses prédécesseurs, surtout par le style. Citons encore le prince Ivan Mikhaïlovitch Dolgorouki (*voy.* T. VIII, p. 390), le comte Khvostof (1757-1835), Siméon Bobrof (mort en 1810), Vassili Pétrof (1736-99), et surtout Hippolyte Bogdanovitch (1743-1803), qui cultivèrent avec plus ou moins de talent et de succès différentes branches du genre lyrique, ainsi que la poésie didactique et descriptive. Quoique le dernier de ces poëtes (*voy.* BOGDANOVITCH) fût surnommé l'Anacréon de la Russie, ce n'est à aucun d'eux, mais à Derjavine (*voy.*) qu'est due, sans contredit, la palme de l'ode, vers la fin de cette première période littéraire. Ainsi que Lomonossof l'avait fait du temps d'Élisabeth, il célébra la gloire des armes russes sous le règne de la grande Catherine. Doué de plus de verve et de chaleur qu'aucun de ses devanciers, il fit résonner sa lyre avec tout l'enthousiasme d'un barde inspiré. Ses vers, brûlants de patriotisme, respirent le plus beau sentiment poétique. Aussi fut-il remarqué hors de Russie: son *Ode à Dieu* a été traduite en diverses langues, et en vers français encore tout récemment par M. Eichhoff. Cependant toutes ses poésies ne sont pas de la même valeur et on ne saurait le proposer pour modèle à tous égards.

Il fallut encore bien du temps à la prose pour atteindre à la douceur, à la souplesse et à l'harmonie qui distinguaient déjà les vers de plusieurs de ces poëtes, ce que l'on comprendra en songeant à la prédilection des hautes classes pour les langues étrangères, notamment pour le français. La chaire chrétienne, alors moins silencieuse qu'aujourd'hui, vint à son secours; et nous devons mentionner avec honneur les sermons du métropolitain de Moscou Platon Levchine (1737-1812), qui écrivit aussi l'Histoire de l'Église russe (Moscou, 1805); ceux d'Anastase Bratanofski, archevêque d'Astrakhan, et de Jean Levanda, archiprêtre à Kief. Les historiens, même les plus recommandables, tels que le prince Michel Chtcherbatof (1733-90), dont l'Histoire de Russie parut de 1770 à 92, en 15 vol. in-4°, et le général Ivan Boltine (1735-92), qui se distingua par une critique solide et judicieuse, étaient encore loin de pouvoir prétendre au titre de véritables écrivains. Cependant Michel Mouraviof (1757-1807), qui fut gouverneur du jeune Alexandre et de son frère le grand-prince Constantin, et dont le nom rappelle celui d'un savant contemporain, homme spirituel et brillant humaniste, mais père infortuné; Mouraviof, disons-nous, écrivit alors des ouvrages d'histoire, de morale et d'esthétique, remarquables par le style. Ajoutons enfin que le Vocabulaire comparatif de la langue russe et autres (*voy.* PALLAS) dont l'impératrice Catherine II avait elle-même conçu le plan, n'a pas été sans influence sur le perfectionnement de la langue; et qu'à la même époque, l'Académie-Russe publia son Dictionnaire étymologique (1787-1794).

L'avénement d'Alexandre ouvre une période nouvelle du développement des sciences et des lettres en Russie. On connaît l'enthousiasme de ce monarque pour la propagation de l'instruction et des lumières, zèle qui ne se ralentit un peu que vers la fin de ses jours. Grâce à son impulsion, le nombre des publications imprimées s'accrut tellement que Sopikof, dans son *Essai de bibliographie russe* (Pétersb., 1813-23, 6 vol. in-8°), put classer par ordre alphabétique 13,249 livres rédigés soit en vieux slavon soit en russe, depuis la première introduction de la typographie dans l'empire des tsars.

L'homme le plus éminent de la littérature russe au commencement de cette période, le créateur d'une prose correcte et facile comme celle des bons auteurs français et anglais dont il s'était nourri, fut Karamzine (*voy.*), auquel appartient en même temps la gloire d'avoir fondé un monument impérissable à l'histoire de sa patrie. Dans son *Journal de Moscou*, il fournit le premier à ses compatriotes des modèles d'une bonne critique; et, dans le *Courrier de l'Europe*, il traita avec non moins de supériorité la politique du jour. Son *Histoire de Russie*, indépendamment de son immense mérite

comme œuvre d'érudition, peut être considérée comme le premier ouvrage vraiment national; empreint d'un patriotisme éclairé et sans affectation, il est d'ailleurs remarquable de style et propre à faire connaître toutes les ressources d'une langue désormais fixée et devenue un instrument facile à manier. D'abord novateur hardi, Karamzine négligea un peu trop les sources étymologiques du russe; mais une maturité plus grande l'y ramena. Cependant il eut des imitateurs maladroits qui, croyant marcher sur ses traces, firent un étrange abus des formes françaises et anglaises dont lui-même avait su mettre l'étude à profit, sans se méprendre sur le génie particulier et sur les vrais besoins de sa propre langue. Celle-ci courait grand risque d'être isolée de la souche dont elle n'est qu'un rameau, quand l'amiral Chischkof (*voy.*), dans son *Traité sur l'ancien et le nouveau style russe*, s'éleva résolument contre l'invasion des formes étrangères, dont son exemple contribua beaucoup à purger l'idiome national.

L'appui et l'encouragement de la presse périodique, dont les publications se sont beaucoup multipliées pendant les deux derniers règnes, n'ont point fait défaut à la littérature russe; et parmi les hommes qui, par leurs talents, ont tracé la route au journalisme en Russie, on ne peut se dispenser de nommer MM. Gretsch et Boulgarine (*voy.* ces noms), ainsi que M. Polevoï, écrivain fécond à qui l'on doit, entre autres, l'*Histoire du peuple russe*, dont il a été fait mention p. 715, et M. Senkovski, à la fois grand érudit et spirituel écrivain.

Si la prose, depuis Karamzine, n'a pas tout-à-fait retrouvé l'éclat que ce grand écrivain lui avait imprimé, la poésie devint d'autant plus brillante, et mérita bientôt d'attirer sur elle l'attention de l'Europe, jusqu'alors peu intéressée aux progrès de cette littérature nouvelle qui n'avait rien ajouté encore aux trésors d'imagination amassés depuis des siècles, et dans lesquels chacun des membres de la grande famille européenne pouvait revendiquer sa part. Déjà Ivân Ivanovitch Dmitrief (né en 1760), auteur d'un grand nombre de fables, de contes et de morceaux lyriques devenus populaires, avait exercé sur elle une heureuse influence par la correction de son style et par une simplicité pleine de charme. Cette influence est acquise à un plus haut degré à M. Krylof (*voy.*), en qui le Parnasse russe possède encore dans ce moment un fabuliste du premier ordre. Gnéditch, le traducteur de l'*Iliade*, et le poëte aveugle Kozlof, auteur du *Moine* et imitateur de lord Byron, sont l'objet d'art. spéciaux dans cet ouvrage. Peut-être eût-il été juste d'en faire autant pour Constantin Nikolaïevitch Batouschkof (né en 1787), l'émule de M. Joukofskii, comme lui plein de verve et à qui l'on doit, outre des œuvres en prose, des odes, des élégies, des épigrammes, des épîtres et des contes en vers. Mais les deux princes de la nouvelle poésie russe, qui ont su puiser leurs inspirations dans les régions les plus élevées de l'art, non sans faire, il est vrai, de fréquents emprunts aux littératures de l'Occident, sont Joukofskii et Pouschkine (*voy.* ces noms). Le premier, qui vit encore, et dont le talent est fortement nourri des chefs-d'œuvre des grands poëtes allemands qu'il a partiellement reproduits dans des traductions dignes de figurer par leur mérite à côté de ses belles et nombreuses poésies originales, détermina le triomphe du romantisme sur les principes du genre classique emprunté à la France, et qui, depuis Catherine II, avait dominé dans la littérature russe. Le second, sans contredit le génie poétique le plus extraordinaire qu'ait jusqu'ici produit la Russie, naturalisa la nouvelle école dans son pays, et acheva la réforme romantique par l'admiration dont il ne tarda pas à devenir l'objet. On peut dire de lui que toutes ses créations et toutes ses tendances étaient russes: sa muse se plaisait à évoquer et à parer des plus riches couleurs toutes les vieilles traditions nationales. Dans Pouschkine, la Russie a perdu, en 1837, le plus grand de ses poëtes, et nous dirons le moins imitateur, quoiqu'on ne puisse nier l'influence que le génie de lord Byron a exercée sur lui. Le genre lyrique a surtout fait sa gloire; mais ni le drame, ni la satire, ni l'histoire, ne sont restés étrangers à ses succès.

A côté de M. Joukofskii, un jeune

poëte, M. Nicolas Iasykof, qui frappe surtout par la pompe et la richesse de l'expression, tient la palme du genre lyrique; et parmi ces jeunes émules, nous nommerons MM. Podolinski qui, dans ses poésies et dans ses contes en vers, s'insinue par la grâce dans le cœur du lecteur; Bénédictof, Lermontof, et Baratinski, l'ami de Pouschkine, dont les vers sont empreints d'une teinte mélancolique pleine de charme; enfin le prince Pierre Andréïevitch Viazemski (né en 1792), qui est en même temps un critique de beaucoup de savoir et de goût, et qui, dans sa Vie de Von Vizine, a très bien caractérisé la période littéraire de Catherine II. A cette liste, qui est loin d'être complète, ajoutons encore un poëte sorti d'une humble condition, Kolzof, fils d'un marchand de bestiaux de Voronège, dont les poésies (Moscou, 1835) sont des épanchements naïfs de la vie populaire.

La poésie dramatique est en général restée au-dessous des autres genres, sinon pour la quantité, du moins pour la valeur de ses productions. Dans les deux capitales, le théâtre étranger, notamment le théâtre français, est toujours en possession des préférences de la haute société, et d'ailleurs la scène russe n'est pas la seule en Europe qui se trouve aujourd'hui réduite à vivre en grande partie sur des traductions de pièces françaises. En général, elle est pauvre jusqu'ici en compositions dramatiques offrant des sujets tirés de la vie propre ou de l'histoire du peuple russe. Vassili Kapnist (*voy.*) et le prince Alexandre Chakhofskoï (né en 1777) furent des premiers à marcher sur les traces de Soumarokof. Indépendamment de poésies lyriques, on doit au premier une tragédie et une bonne comédie; l'autre fit jouer des tragédies, des comédies, des opéras, des vaudevilles, au nombre de plus de 50, fécondité qui l'a fait comparer à Kotzebue. M. Mathieu Krioukofski (né en 1781) s'est fait un nom honorable par sa tragédie de *Pojarski*. La muse comique de Griboïédof (*voy.*) autorisait les plus belles espérances; mais enlevé avant l'âge, il n'a malheureusement laissé qu'une seule comédie: *Les inconvénients de l'esprit*. M. Gogol, en traduisant sur la scène les ridicules de la vie des petites villes (*le Réviseur*), a laissé apercevoir à travers une foule de bizarreries, un véritable talent descriptif. Enfin les deux poëtes dramatiques, actuellement écrivant, les plus féconds de la Russie sont MM. Nicolas Polevoï, déjà cité comme journaliste, et Nestor Koukolnik. Le premier a le plus souvent tiré de l'histoire nationale les sujets de ses tragédies, comédies et vaudevilles fort nombreux; il est seulement à regretter que cet auteur s'attache trop à des moyens de succès tels que les coups de théâtre et les déclamations patriotiques. Les drames de M. Koukolnik, dominés par le même esprit national, se recommandent en outre par plus de valeur littéraire. Sa meilleure pièce est probablement celle qui a été son début dans la carrière, *Torquato Tasso :* on y trouve de l'enthousiasme lyrique uni à la chaleur et au mouvement dramatique.

Parmi les conteurs, une des premières mentions appartient à l'infortuné Alexandre Bestoujef (*voy.*), connu ensuite sous le nom de Marlinski et mort depuis peu. Mais à MM. Sagojekine et Boulgarine (*voy.*) revient l'honneur d'avoir frayé la voie au roman proprement dit. Les romans du premier, imitateur de W. Scott, sont surtout historiques; et parmi eux *Iourii Miloslafski, ou les Russes en* 1612, a eu un succès bien mérité, qui a ensuite fait défaut à l'auteur jusqu'à la publication de *Mirochef*, son dernier roman. Le second a, en outre, introduit dans ses romans des portraits formant type et empruntés au cours général de la vie humaine. Vassili Narejni, mort avant l'âge (1825), a laissé des romans de mœurs. M. Pawlof, dans ses nouvelles, en dessinant habilement certains caractères, a fait preuve d'une parfaite connaissance des hommes. Il a su donner des esquisses fidèles de la vie des classes supérieures, et l'éclat de son style en fait maintenant un auteur à la mode. On doit aussi des romans et des contes fort amusants et spirituels à un jeune poëte déjà nommé, M. Gogol; mais ses productions pèchent trop souvent contre les règles du goût et de la langue. N'oublions pas ensuite les nouvelles du prince Odoïefski,

écrivain riche d'idées et plein de sentiment. Dans un autre écrivain déjà nommé, Lermontof, mort en 1841, la Russie a perdu prématurément un conteur distingué. Son roman : *Le héros de notre temps*, avait fait concevoir de lui les plus belles espérances.

Dans la critique littéraire, où Karamzine brilla un des premiers, M. Alexis Merzliakof (né en 1778), professeur à l'université de Moscou et traducteur de beaucoup de poëtes anciens ou étrangers, s'est depuis fait un grand nom; et sans rappeler les quatre journalistes distingués dont nous avons déjà fait mention, après lui, nous nommerons, parmi les hommes vivants, M. Chéviref, qui occupe la chaire de littérature russe à la même université. — Comme orateur sacré, c'est l'évêque Innocent de Kharkof qui jouit aujourd'hui de la plus haute réputation.

Mais revenons à l'histoire, de toutes les branches de la littérature d'un peuple, celle qu'il lui importe le plus de cultiver, parce qu'aucune ne contribue au même degré à développer l'esprit public et le sentiment de l'honneur national. L'éclatant encouragement que l'empereur Nicolas lui a accordé dès les premiers jours de son règne, n'a pas été perdu pour elle. L'Histoire de Russie par M. Oustrialof, citée par nous dans plusieurs articles, est un excellent guide pour l'enseignement dans les colléges. On en doit une autre à M. Boulgarine, et nous avons déjà parlé de l'*Histoire du peuple russe* par M. Polevoï. Une mention toute particulière est ensuite due à un professeur de l'université de Moscou qu'il a aussi enrichie d'un bon recueil littéraire (*le Courrier de Moscou*), M. Pogodine, à la fois connu par des compositions historiques et par d'estimables travaux de critique sur Nestor et sur l'histoire de son pays. M. Stroïef a fait des recherches savantes sur les matériaux de cette histoire. Enfin la Russie compte aussi, parmi ses officiers, quelques bons écrivains militaires. La première place appartient au général Danilefski, qui a décrit les guerres avec les Turcs (1807-1812), avec les Suédois (1808-1809) et avec les Français (1812-1814).

Beaucoup d'autres hommes distingués mériteraient encore d'être nommés; mais l'espace nous manque, et nous craindrions de nous égarer en poussant trop loin cette excursion dans un domaine qui, malgré l'intérêt qu'il nous inspire, est cependant placé en dehors de celui dont nous avons tracé plus haut les contours et où plus que jamais nous songeons à élire domicile. En résumé, la littérature russe, éclectique dans ses tendances et très variée, n'a encore enfanté dans aucune branche des modèles : elle en est à la période de l'adolescence, active, affairée, curieuse, légère, et obéissant facilement aux impressions les plus diverses. Après avoir successivement exploité les richesses des littératures française, allemande, anglaise, elle puise maintenant à la fois dans toutes ces sources; elle ne reste même pas étrangère à la philosophie et au mysticisme germaniques, dont l'empreinte se fait remarquer, dans les productions de l'école de Moscou, par un caractère grave et réfléchi qui contraste avec l'ancienne frivolité, et par des inspirations religieuses favorables à la poésie. La littérature russe n'a encore ni chef-d'œuvre dramatique, ni poëme épique national; l'excellente histoire dont elle s'enorgueillit avec raison franchit à peine la limite du moyen-âge. Elle n'est originale et vraiment brillante que dans le genre lyrique; en outre, elle excelle dans le conte. Puisse-t-elle user de ce dernier talent en faveur de la masse du peuple, dont le goût pour la nourriture intellectuelle aurait besoin d'être excité par une lecture à la fois amusante et instructive, qui, en agissant sur l'imagination, développât aussi le sens moral! L'Allemagne offre dans ce genre les plus nombreuses ressources (*voy.* T. XIX, p. 483) : nous oserions les recommander au patriotisme des écrivains russes qui puiseraient d'ailleurs dans leur propre fonds, si riche et de formes si variées, les mille fictions propres à encadrer dignement cet enseignement populaire. Nul autre champ ne nous semble promettre des moissons plus abondantes; mais tous recèlent des trésors dont l'avenir ne peut manquer de doter la littérature russe, si elle continue à suivre le mouvement sérieux des esprits et à s'at-

tacher à la recherche du beau et du vrai comme étant les intérêts les plus puissants qu'il soit possible à l'homme de se proposer.

De nombreux ouvrages peuvent servir à faire connaître cette littérature : en français, nous n'avons guère à citer que l'*Anthologie russe* de M. Dupré de Saint-Maure (Paris, 1823), et les *Veillées russes* de M. Héguin de Guerle (*ib.*, 1827), outre quelques articles instructifs donnés dans la *Revue des Deux-Mondes*. En allemand, les secours sont plus abondants. M. Von der Borg a publié un riche choix de poésies russes dans ses *Poetische Erzeugnisse der Russen* (Dorpat, 1820, 2 vol. in-8°), et nous y ajouterons le livre de M. de Gœtze, *Stimmen des russischen Volkes in Liedern* (Pétersb., 1827, in-8°). Un petit volume, où l'imagination nous semble avoir pris son vol un peu trop librement, a fait dernièrement sensation en Allemagne et en Russie : nous voulons parler des *Literarische Bilder aus Russland* de M. Henri Kœnig (et Melgounof), Stuttg. et Tüb., 1837, in-12. Nous citerons ensuite Wolfsohn, *Die schœnwissenschaftliche Literatur der Russen*, t. I^er^, Leipz., 1843, in-8°, et nous y ajouterions Otto, *Lehrbuch der russischen Literatur*, Leipz. et Riga, 1837, in-8°, si ce livre était autre chose qu'une transformation de celui de M. Gretsch, en russe, dont nous avons parlé à l'art. de ce savant critique et grammairien. Enfin, nous réservant de parler à l'art. SLAVES d'un ouvrage français de M. Eichhoff, pour lequel celui de M. Schafarik, un des plus grands slavinistes vivants, a servi de guide, nous terminerons en indiquant la savante compilation de Strahl, *Das gelehrte Russland*, comme particulièrement propre à faire connaître les travaux littéraires du clergé russe. J. H. S.

RUSSIE (CAMPAGNE DE), 1812, *voy.* ci-dessus, p. 711 et suiv., ainsi que les art. NAPOLÉON, BARCLAY DE TOLLY, BAGRATHION, ROSTOPTCHINE, SCHWARTZENBERG, YORK, MOSCOU, MOSKOWA, KRASSNOÏ, BÉRÉZINA, etc.

RUT, *voy.* ACCOUPLEMENT, COPULATION.

RUTH, femme Moabite, mère d'Obed, qui fut l'un des ancêtres du Sauveur. Du temps qu'Israël était encore gouverné par des juges, une famine ayant désolé la terre de Chanaan, Élimélech, habitant de Bethléem, sa femme Noémi et leurs deux fils allèrent chercher leur subsistance sur les terres des Moabites. Élimélech étant mort, ses fils Chélion et Mahalon épousèrent deux filles du pays de Moab, qui étaient sœurs. Orpha devint la femme de Chélion, et Ruth celle de Mahalon. Au bout de dix ans, ces deux frères moururent ; Noémi ne voulut pas rester sur la terre étrangère où elle avait perdu son époux et ses fils, et où l'on adorait les faux dieux. Au moment de repartir pour Bethléem, elle engagea ses belles-filles à retourner auprès de leurs parents ; toutes deux, la baignant de leurs larmes, s'obstinaient à ne point s'éloigner. Cependant Orpha, cédant à ses instances, s'en sépara après les plus tendres adieux ; mais Ruth s'attacha aux pas de Noémi, et jurant de ne la jamais quitter, elle dit : « Votre peuple sera mon peuple, et votre dieu sera mon dieu ! » Toutes deux vinrent donc à Bethléem comme on y faisait la moisson des orges. Noémi étant vieille et pauvre, Ruth lui offrit de pourvoir à leur subsistance commune, en allant glaner dans les champs de quelque homme riche et charitable. Tel était Booz, proche parent d'Élimélech, et ce fut précisément dans son champ que Ruth se mit à la suite des moissonneurs pour ramasser les épis qui tombaient de leurs gerbes. Booz aperçut l'étrangère, et ayant appris de ses serviteurs que c'était la veuve d'un des fils de son parent Élimélech, il ordonna que, bien loin de l'inquiéter, on eût soin de laisser à sa portée de nombreux épis. S'adressant ensuite à Ruth elle-même, et la louant de sa piété envers sa belle-mère, il lui dit de se joindre à ses filles et de prendre part à leurs travaux et à leurs repas, tant que durerait la moisson. Ruth se prosterna à ses pieds en louant sa bienfaisance, et, dès le premier jour, elle recueillit trois boisseaux d'orge qu'elle apporta le soir à Noémi. Celle-ci, ayant appris ce qui s'était passé, envoya chaque jour Ruth dans le champ de Booz jusqu'à ce que la moisson fût terminée. Lorsque vint le temps où Booz devait faire vanner ses grains

dans son aire, Noémi dit à Ruth de s'y rendre en secret à l'entrée de la nuit, et de s'y tenir cachée jusqu'au moment du départ des serviteurs et du sommeil de Booz. Elle lui prescrivit ensuite de se glisser auprès de lui, en soulevant sa couverture du côté des pieds, et d'attendre ainsi qu'il s'éveillât. Booz s'étonnant à son réveil, vers minuit, de trouver une femme à ses côtés, lui demanda qui êtes-vous? Elle lui répondit : « Je suis Ruth, votre servante; étendez sur moi votre couverture, parce que vous êtes mon proche parent. » Admirant tant de confiance et d'humilité, Booz répondit à Ruth qu'un autre était plus proche que lui; mais que si celui à qui appartenait ce titre ne la retenait pas par droit de parenté, lui, Booz, la prendrait pour femme. Il la laissa ensuite dormir à ses pieds jusqu'au jour; puis la renvoya à Noémi, chargée de provisions. Dans la même journée, Booz obtint du plus proche parent sa renonciation au bénéfice de la loi, et, rachetant le champ de Noémi, il prit Ruth pour épouse. Tout le peuple applaudit à cette union, de laquelle naquit un fils nommé Obed, qui fut l'aïeul de David.

Dans l'ordre des livres saints (*voy.* Bible), celui de *Ruth* se trouve entre *les Juges* et *les Rois*. Rien n'est plus touchant que cette idylle sacrée, miroir des mœurs patriarcales dans leur sublime pureté. Cette admirable pastorale a fourni à M. Hersent (*voy.*) le sujet d'un de ses plus gracieux tableaux. P. A. V.

RUTILIUS NUMATIANUS (Claudius), vieux poëte romain, *voy.* Latine (*litt.*), T. XVI, p. 252.

RUYSDAEL (Jacques), grand paysagiste de l'école hollandaise, naquit à Harlem vers 1640. Après des études chirurgicales dans lesquelles on dit qu'il réussit, il revint à la peinture qu'il avait aimée dès son enfance. Sa touche est pleine de vigueur. Il sait, dans ses paysages, s'emparer fortement de l'âme du spectateur par les effets qu'il produit. La dégradation des teintes est si bien ménagée qu'on croit à un lointain merveilleux. Notre musée possède 6 paysages de lui, parmi lesquels celui qui représente un coup de vent est surtout estimé pour sa vérité saisissante; on en trouve d'autres dans toutes les grandes collections. Ruysdael mourut à Amsterdam, en 1681, sans s'être marié, afin de donner tous ses soins à son vieux père. Les marines et les gravures qu'il a laissées, et où l'on retrouve son style fort et vrai, sont très recherchées. — Son frère aîné, Salomon Ruysdael, n'eut pas, à beaucoup près, le mérite de Jacques. La conformité de nom fait quelquefois acheter de ses tableaux pour ceux de celui-ci; mais les connaisseurs ne s'y trompent pas. L. G-s.

RUYTER (Michel-Adrien), célèbre marin hollandais, naquit, en 1607, à Flessingue. Son père le destinait à la profession de cordier; mais cet état ne pouvait convenir aux goûts du jeune Ruyter. Il s'enfuit donc de la maison paternelle, à l'âge de 11 ans, et s'embarqua comme mousse sur un vaisseau qui faisait voile pour l'Amérique. Les talents et la bravoure qu'il déploya en diverses circonstances lui firent rapidement parcourir tous les grades inférieurs. Nommé capitaine de vaisseau en 1635, il fit, en 10 ans, huit campagnes dans les Indes-Occidentales, et les services qu'il rendit lui valurent la dignité de contre-amiral et le commandement de la flotte envoyée par la Hollande au secours du Portugal, alors menacé par les Espagnols. Deux ans après, en 1647, il battit les Algériens devant Salé, et leur coula bas cinq corsaires. Lorsque, en 1652, la guerre éclata entre la Hollande et l'Angleterre, la république lui confia le commandement de l'escadre armée par les États de Zélande, et il seconda vaillamment l'amiral Tromp (*voy.*). Les Barbaresques ayant donné de nouveaux sujets de mécontentement à la Hollande, Ruyter fut chargé, une seconde fois, de les châtier, en 1655; il s'acquitta de cette mission avec succès. Il enleva plusieurs corsaires d'Alger et de Tunis, s'empara du célèbre renégat Armand de Diaz, et le fit pendre à son grand mât. De retour en Hollande, en 1659, il fut envoyé au secours du roi de Danemark, qui avait une guerre à soutenir contre la Suède, et qui avait imploré l'assistance des États-Généraux. En récompense de ses services, le monarque danois l'anoblit, lui et toute sa famille, et le gratifia d'une pension considérable. Les États-Généraux, à leur

tour, l'élevèrent au grade de contre-amiral. En 1664, il fut envoyé de nouveau dans la Méditerranée pour coopérer, avec l'amiral anglais Lawson, à la répression des pirateries des Barbaresques. La guerre s'étant rallumée, vers cette époque, entre l'Angleterre et la Hollande, les États-Généraux de Hollande donnèrent à Ruyter le commandement en chef de leur armée navale. Ruyter se montra digne de cette marque de confiance, en battant les Anglais dans presque toutes les rencontres, malgré l'infériorité de ses forces; en brûlant un grand nombre de leurs vaisseaux; en portant la terreur jusque dans Londres, et en forçant l'Angleterre à une paix aussi glorieuse pour lui que pour sa patrie (1667-68). Il ne jouit pas longtemps du repos : en 1671, la guerre éclata entre la France et l'Angleterre d'un côté, et la Hollande de l'autre; les États-Généraux lui confièrent le commandement de la flotte qu'ils armèrent, en l'élevant en même temps au grade de lieutenant-amiral général. Jamais la valeur et le génie de Ruyter ne brillèrent d'un plus vif éclat que dans cette campagne; il remporta d'éclatants avantages qu'il couronna, en 1673, par une victoire décisive sur la flotte combinée de l'Angleterre et de la France. Deux ans plus tard, la république l'envoya, avec une escadre, au secours des Espagnols en Sicile. Il y trouva un adversaire digne de lui en Duquesne (*voy.*), qui commandait les vaisseaux français chargés de soutenir la révolte de Messine. La rencontre des deux flottes eut lieu dans le golfe de Catane, à 3 lieues d'Agousta; le combat fut terrible, et Ruyter, blessé dès le commencement de l'action par un boulet qui lui fracassa le pied (1676), expira au bout de huit jours, le 29 avril, à Syracuse, d'où son corps fut transporté à Amsterdam. Cette perte causa un deuil général en Hollande, où la mémoire de Ruyter est encore aujourd'hui en vénération. Les États-Généraux lui firent élever un mausolée magnifique, et Louis XIV eut assez de grandeur d'âme pour donner des regrets à la mort de ce héros. *Voir* Brandt, *Vie de Ruyter* (trad. en franç. par Aubin, Amst., 1698, in-fol.). E. H-G.

RYSWIK, château et bourg de la province de Hollande méridionale; à une demi-lieue de distance des deux villes de La Haye et de Delft, célèbre par le traité qui y fut signé le 20 sept. et le 30 oct. 1697.

En 1688, Louis XIV avait attaqué l'Allemagne (*voy.* T. XVI, p. 754) pour rompre la ligue conclue à Augsbourg, le 21 juin 1686, entre la Hollande, l'Empire et la Suède, dans le but de mettre des bornes à l'ambition de la France. Dès le 24 septembre, il avait publié un manifeste dans lequel il déclarait qu'il ne prenait les armes que pour défendre les droits de sa belle-sœur, la duchesse d'Orléans, sur la succession du dernier électeur palatin de la branche de Simmern, et pour maintenir les droits du chapitre de Cologne qui avait placé le cardinal de Furstemberg sur le siége archi-épiscopal de cette ville. L'armée française obtint d'abord des succès éclatants; mais l'avénement de Guillaume d'Orange au trône d'Angleterre changea la face des choses en mettant au service des alliés toutes les ressources de cette puissance. Enhardis par l'accession de l'Angleterre à la ligue d'Augsbourg, à laquelle adhérèrent aussi l'Espagne et la Savoie, l'Empereur et les États d'Allemagne déclarèrent la guerre à la France, le 14 février 1689. Les troupes impériales forcèrent l'armée française à repasser le Rhin, après avoir incendié le Palatinat; sur d'autres points, les alliés furent moins heureux. Le maréchal de Luxembourg conquit les Pays-Bas espagnols, et Catinat (*voy.* ces noms) parcourut en vainqueur le Piémont. Mais ces avantages obtenus sur terre furent chèrement payés par la destruction presque complète de la flotte française, commandée par Tourville, à la funeste bataille de la Hogue (le 28 mai 1692). La guerre continua ainsi avec des succès variés jusqu'en 1696, où le duc de Savoie conclut la paix avec la France, donnant le signal de la défection aux alliés. La pacification de l'Italie y rendait inutile la présence des troupes françaises: Louis XIV les dirigea en partie sur la frontière des Pyrénées pour renforcer le corps du duc de Vendôme, qui conquit la Catalogne et força (7 août 1697) Barcelone à capituler.

A cette époque déjà, tout tendait à la

conclusion d'une paix dont les deux parties belligérantes avaient également besoin. Dès le 25 mai, les bases en avaient été arrêtées avec la Hollande, sous la médiation de la Suède. L'Angleterre et l'Espagne suivirent bientôt l'exemple des États-Généraux, et, le 20 sept. 1697, elles se séparèrent à leur tour de l'Empereur en signant, à Ryswik, la paix avec la France. Louis XIV restitua toutes les conquêtes que ses généraux avaient faites dans les Provinces-Unies, en Espagne et dans les Pays-Bas espagnols, à l'exception de quelques places fortes, et reconnut Guillaume III pour roi d'Angleterre. Abandonné par ses alliés, l'Empereur ne tarda pas à accepter les conditions qui lui étaient offertes : il donna ordre à ses plénipotentiaires de signer le traité de paix de Ryswik, ce qui fut fait le 30 octobre. L'Allemagne rentra en possession de tout ce qu'elle avait perdu, à l'exception de Strasbourg et de l'Alsace. Mais en restituant les provinces conquises sur l'Empire, Louis XIV exigea que le culte protestant, qu'il y avait supprimé, demeurât interdit, condition à laquelle l'Empereur souscrivit, malgré les réclamations des princes protestants. Quant aux prétentions de la duchesse d'Orléans sur la succession du Palatinat, elles furent renvoyées à l'arbitrage du pape, qui fit donner à la princesse une somme de 300,000 écus (1702). *C. L. m.*

S.

S, la dix-neuvième lettre et la quinzième consonne de notre alphabet, est une articulation linguale fortement sifflante qui appartient à la plupart des langues, et ne présente guère de difficulté à la prononciation. Elle se fait entendre lorsqu'un souffle est poussé par le bout de la langue contre les dents des mâchoires inférieure et supérieure, entre lesquelles il s'échappe. On l'appelle, en français, *esse* et *se*; *samech*, *sigma*, *slovo*, etc., dans d'autres idiomes; mais dans quelques-uns il prend plusieurs noms appartenant à des lettres distinctes, *samech* et *sin* en hébreu, *slovo* et *zemlia* en russe, etc., suivant que l'aspiration est forte ou faible, rude ou douce. Peut-être serait-il à désirer qu'il en fût de même en français, en allemand et dans toutes les langues où la même lettre *s* sert pour deux articulations fort différentes. En effet, peut-on dire que l'*s* dans *serf* (prononcez comme *cerf*), et celui dans *maison* (pron. *maizon*) soient la même lettre? Non-seulement la première est rude et la seconde douce; mais ici l'*s* est en outre retenue ou même ramenée en-deçà des dents, au lieu qu'elle est lâchée ou fortement émise dans l'autre cas. Au fond, l'*s* douce ne diffère pas du *z* français avec lequel elle est fréquemment confondue (on écrit *hazard* et *hasard*). En allemand, au contraire, le ʒ est une lettre dure qui, prononcée *ts* (*Zoll*, pron. *Tsoll*), s'éloigne considérablement de l'*s* dure, et à plus forte raison de l'*s* douce. Cependant ces deux dernières articulations sont aussi entre elles, au moins pour l'allemand du Nord, comme sont en français *s* et *z*, par exemple dans *Sylbe* et *Sage* : aussi quelques auteurs ont-ils essayé de substituer une double *s* (*ss*) à l'*s* simple dans le dernier cas; même en tête des mots, usage qui n'a pas prévalu, et qu'on ne suit généralement en allemand que pour préciser la prononciation des noms russes, où *s* et *z* sont toujours des lettres fort différentes.

Quoi qu'il en soit; dans la langue française l'*s* est dure en tête des mots et, dans le corps des mots, lorsqu'elle est double ou accompagnée d'une autre voyelle : il n'y a à cette règle qu'un petit nombre d'exceptions, comme *balsamine*, *transiger*, *transitoire*, *Alsace*, etc. Au contraire, l'*s* a toujours le son du *z*, lorsqu'elle se trouve placée entre deux voyelles ou entre une voyelle et une *h* muette, et en outre lorsqu'elle termine un mot suivi d'un autre commençant par une voyelle ou une *h* muette : si *parasol*, *monosyllabe*, *préséance*, *présupposer*, font exception, c'est qu'on écrivait jadis en deux mots *para-sol*, *pré-séance*, etc. L'usage, à l'égard de la prononciation, est généralement capricieux; la lettre *s* en fournirait encore la preuve (on dit par exemple *les-ouï-dire*, mais non pas *sur les-onze heures*) : aussi renvoyons-nous les détails de la prononciation de cette lettre aux traités de grammaire, où l'on trouvera, entre autres, l'explication de l'*s* euphonique ajouté à l'impératif dans *manges-en*, *vas-y*, etc. Disons seulement qu'à la fin des mots, le plus souvent, on ne fait pas sonner l'*s*; mais ici encore l'usage règne en tyran (dans *les cinq sens* l'*s* finale se fait entendre, mais non dans *sens commun*, etc.).

On vient de voir quelle affinité existe entre *s* et *z*; à l'art. de la lettre *R*, nous avons parlé de celle entre *r* et *s* (*honos* et *honor*); celle entre *s* et *h* où l'aspiration est connue par le grec et le latin (ἅλς, *sal*; ἕξ, *sex*, etc.); il en est de même de *s* et *t* (τάσσω et τάττω, λίσσομαι et λίττομαι); enfin la prononciation fautive des enfants et même de certains adultes qui disent *sat* pour *chat*, *ser* pour *cher*, fait voir qu'il en existe une aussi entre *s* et *ch*.

Ce dernier son qui, en hébreu (*chin*) et dans toutes les langues sémitiques, ainsi qu'en russe (*chá*), a une lettre particulière, se compose en français de *ç* et *h*; en anglais *sh*, en italien *sc*, en polo-

nais *sz* ont la même valeur ; mais en allemand il faut trois lettres (*sch*) pour l'exprimer. Ce n'est pourtant qu'une articulation simple que les Orientaux et les Russes ont eu raison de rendre par une lettre unique, à laquelle équivaut le *ch* français : aussi écrivons-nous dans cette Encyclopédie, *Chouvalof*, *Chischkof*, *Chah*, *Chirvan* (*voy.*), les noms qu'on avait coutume d'écrire à l'allemande *Schouwalow*, *Schah* ou *Shah*, *Schischkow*, etc.

Notons encore une seule particularité du français concernant la lettre *s*, c'est que, suivie de *p* ou de *t*, elle a paru trop dure à prononcer en tête d'un mot où on la fait précéder alors d'un *e* : ainsi, de *spatium* on a fait *espace* (et cependant *spacieux*), de *spiritus*, *esprit* (et cependant *spirituel*). De plus, après avoir fait cette prothèse inutile, on a souvent rejeté l'*s* elle-même, comme on peut le voir par les exemples suivants : *status*, estat, état ; *studium*, estude, étude, etc.

S double se prononce absolument comme *s* simple dans la plupart des mots français (*assez*, *dessus*, *ressemblance*, etc.). Dans plusieurs langues étrangères, on la fait sonner ou plus fortement, ou deux fois. A la fin des mots, en allemand, on y substitue ſz, qui n'est qu'une *s* dure et brève.

Comme abréviation, S., chez les anciens, signifiait *Sextus*, quelquefois *Servius* et *Spurius*, puis aussi *sanctus* ; SS., *sanctissimus* ou *sacro-sanctus* ; S. C., *senatus consultum* ; S. D., *salutem dat* ou *dicit* ; S. D. P., *salutem dat plurimam* ; S. P. Q. R., *senatus populusque Romanus*, etc. ; et sur les monnaies, *semissis*. En France, cette lettre ainsi employée était la marque des monnaies frappées à Reims. Dans la musique, S. peut signifier *solo*.

Comme signe numérique latin, S indiquait la valeur 90, et $\bar{S}$ (avec la barre), 90,000. J. H. S.

SAA DE MIRANDA (FRANÇOIS), poëte portugais distingué (*voy.* T. XX, p. 85), naquit à Coïmbre en 1495. Il étudia d'abord le droit, qu'il abandonna bientôt pour s'occuper exclusivement de la culture des lettres. Après avoir visité l'Espagne et l'Italie, il fut favorablement accueilli par le roi Jean II, qui lui donna une place honorable à sa cour et le créa chevalier de l'ordre du Christ. Il mourut le 15 mars 1558. On a de lui des sonnets, des pastorales, des épîtres, des chansons et deux comédies imitées des anciens. La dernière édition de ses œuvres a paru à Lisbonne, en 1677. X.

SAAB, *voy.* HOTTENTOTS.

SAAD-EDDYN-MOHAMMED, dit KHODJAH-EFFENDI, un des principaux historiens turcs, mort en 1600, est auteur du *Tadj-al-Tawarikh* (Couronne des histoires) qui comprend le règne des douze premiers sulthans othomans, jusqu'à Amurat III, dont il avait été précepteur. Son ouvrage, ou plutôt l'abrégé qu'en a fait Saadi-Effendi, un siècle plus tard, a été traduit en italien par Vincent Brattuti (2e éd., Madrid, 1552). X.

SAADI, aussi nommé *Cheikh Moslih-Eddyn*, un des grands poëtes de la Perse (*voy.* T. XIX, p. 433), naquit à Chiraz, vers la fin du XIIe siècle. Après avoir étudié à Bagdad, il embrassa la vie mystique, fit quatorze fois, à pied, le voyage de la Mecque, alla combattre dans l'Inde les sectateurs de Brahma, puis les chrétiens dans l'Asie-Mineure. Fait prisonnier par ces derniers, et racheté par un marchand d'Alep, qui lui donna sa fille en mariage, Saadi ne trouva pas le bonheur dans cette union. Il parcourut, pendant 30 ans, des contrées lointaines, et, de retour dans sa patrie, se bâtit près de Chiraz un ermitage où il passa 30 autres années dans la retraite et la méditation, recevant la visite des personnes les plus éminentes et distribuant de nombreuses aumônes. C'est là qu'il mourut en 1292, ayant vécu, dit-on, 102 années lunaires. Son tombeau y est encore un objet de vénération. Le *Gulistan* (Jardin de roses), recueil de préceptes, d'anecdotes et de sentences, d'un style simple, d'une morale douce, est le plus célèbre des écrits de Saadi. Il a été traduit en diverses langues, notamment en français, en 1634, par Du Ryer ; en 1737, par d'Alègre (in-12) ; en 1789, par l'abbé Gaudin (in-8° ; réimpr. en 1791 et 1838) ; en 1837, par M. Semelet. Le texte original a été plusieurs fois reproduit par

l'imprimerie, à Amsterdam (1651, in-fol.), à Calcutta et à Londres (1806-27), à Tébriz (vers 1820), et à Paris (1827, in-4°, lith.). Le *Bostan* (Jardin de fruits), autre ouvrage de Saadi, en vers de même mesure que le précédent, en 10 chants, et à peu près sur le même plan, mais moins intéressant et empreint d'idées mystiques, a été publié à Calcutta, par fragments en 1809; et complétement en 1826 et 1828. Il en existe des traductions en différentes langues; le savant Sylvestre de Sacy en a traduit des fragments, dans les notes de sa version du *Pend Nameh* ou Livre des conseils (1819), petit poëme moral de Saadi, imprimé à Calcutta en 1788, et à Londres, en 1801. L'édition la plus complète des œuvres de Saadi, texte original, a été publiée à Calcutta sous le titre de *Salière des poëtes*, 1791, 2 vol. in-fol. A. B.

SAALFELD, *voy.* MEININGEN (*Saxe-*) et KOBOURG.

SAARBRUCK, *voy.* NASSAU (*maison de*).

SAARDAM, *voy.* ZAANDAM.

SABA, contrée de l'Yémen ou Arabie Heureuse, ainsi nommée de Saba ou Cheba, 10^e^ fils de Joktan. Le nom du chef-lieu était aussi Saba, que d'autres appellent *Mareb*. On sait qu'une reine de Saba, frappée de la renommée de sagesse du roi Salomon (*voy.*), voulut le voir, et alla lui porter des présents (3 *Rois*, X, 1 et suiv.; *Paralip.*, IX, 1). Les Arabes de Saba étaient désignés sous le nom de Sabéens. X.

SABACON, *voy.* ÉGYPTE.

SABBATH, mot hébreu qui signifie *cessation*, *repos*, et qui, chez les anciens Israélites comme chez les Juifs modernes, désigne le samedi, jour consacré au repos par la loi de Moïse, de même que les chrétiens sanctifient le dimanche. Le sabbath commence le vendredi soir au coucher du soleil et finit le lendemain à pareille heure. Pendant sa durée, tout travail servile est interdit au Juif. On allume d'avance une lumière qui doit durer une grande partie de la nuit; une table est dressée avec des pains entre deux linges blancs; mais on s'abstient de préparer aucun aliment; le soir se passe en prières à la synagogue, puis chaque chef de famille bénit du pain et du vin qu'il distribue aux assistants en mémoire de l'institution du sabbath. Le matin, on s'assemble encore à la synagogue pour prier et chanter. Le soir, quand le sabbath finit, on jette par terre une tasse de vin épicé. Institué en souvenir du repos du Seigneur, après la création, et inscrit dans les commandements du *Décalogue* (*Exode*, XX, 10; *Deut.*, V, 14), celui qui n'observait point le sabbath devait être puni de mort (*Exode*, XXXI, 14). Il est interdit au Juif, pendant le sabbath, de s'éloigner de plus d'une demi-lieue environ de l'endroit où il réside: de là sans doute est venu le terme de *chemin du sabbath*. Une secte d'anabaptistes (*voy.*), qui porte le nom de *sabbathiens*, a également choisi le samedi pour le jour du repos.

Par suite d'une croyance populaire extrêmement répandue, et dont l'absurdité a, dans certains pays, résisté aux progrès des lumières, le nom de *sabbath* a été attribué à une réunion de sorciers et de sorcières qui a lieu, à minuit, sur les montagnes ou dans les bois, sous la présidence du diable. Chaque initié est supposé s'y rendre en chevauchant, monté sur un bouc, sur un âne, même sur un manche à balai. Satan reçoit l'hommage de tous ses suppôts, et les invite à un grand banquet, où l'on se délecte de la chair des suppliciés et de celle des enfants morts sans avoir reçu le baptême; puis, le tout se termine par des chants et des danses obscènes qui durent jusqu'au moment où le chant du coq disperse l'ignoble et grotesque réunion. Le lieu et le jour du sabbath varient selon les différents pays. En Allemagne, où cette croyance superstitieuse est le plus enracinée, c'est dans la nuit du 30 avril que se tient l'assemblée satanique, sur une des plus hautes montagnes du Hartz (*voy.* BLOCKSBERG). D. A. D.

SABÉISME, culte des astres, particulièrement du soleil et de la lune. Cette espèce de naturalisme (*voy.*) a régné dans la plus antique Égypte, en Arabie, dans toute la partie occidentale de l'Asie, etc. Son nom est dérivé, par les uns, de Saba (*voy.*), la ville des Arabes Sabéens, et par les autres de *tsaba*, armée (sous-

entendu céleste). Le sabéisme se liait quelquefois au culte du Feu, *voy.* ce mot et GHÈBRES.

SABELLIUS, né à Pentapolis, en Afrique, vers l'an 240, est célèbre dans l'histoire ecclésiastique comme fondateur de la secte des *sabelliens*, qui ne voulait voir dans les trois personnes de la Trinité que trois manifestations du même Dieu dans son triple rapport avec le monde, et non pas trois hypostases ou personnes différentes. Sabellius comparait le Logos à un rayon du soleil qui répand la chaleur et la lumière ; mais il croyait que ce rayon de la force divine n'avait eu d'action que dans et par l'homme Jésus. Les partisans de sa doctrine, condamnée, déjà en 261, par un synode d'Alexandrie, furent cruellement opprimés, dans le IV^e^ siècle, par les orthodoxes. Dans le XI^e^, Roscelin la ressuscita, et s'attira ainsi toute sorte de persécutions. De nos jours, beaucoup de théologiens partagent les opinions de Sabellius. *C. L. m.*

SABIENS ou ZABIENS, *voy.* CHRÉTIENS DE SAINT-JEAN.

SABINE, *voy.* GENÉVRIER.

SABINS, peuple ancien de l'Italie, qui descendait vraisemblablement des Ausoniens aborigènes, et habitait dans les Apennins, où il menait la vie de pasteurs. Leur pays, la *Sabine*, était borné, à l'occident, par le Tibre qui le séparait de l'Étrurie ; au sud, l'Anio (Teverone) formait sa limite du côté du Latium, et au nord le Nar, du côté de l'Ombrie, tandis qu'à l'orient les colonies sabines des Vestiniens et des Marruciens le séparaient de la mer. Il comprenait donc, en majeure partie, les contrées montagneuses de l'Apennin. Le sol était fertile et riche en excellents pâturages. Il produisait de l'huile, des fruits et du vin, ainsi qu'une grande quantité de bons glands. Horace vante la politesse, la douceur et la simplicité des mœurs des habitants. Leurs principales villes étaient *Fidenæ*, *Crustumerium*, *Eretum*, *Nomentum*, *Cures*, *Reate*, etc. Les Sabins fondèrent plusieurs colonies ; ils fournirent, si l'on peut en croire la tradition, des femmes aux premiers habitants de Rome, qui les enlevèrent pendant la célébration d'une fête*. Lorsque leurs maris et leurs frères vinrent, les armes à la main, pour délivrer les Sabines, celles-ci se jetèrent entre eux et leurs nouveaux époux et réconcilièrent les deux peuples. Ils eurent des rois communs : Tatius partagea le trône de Romulus, et ce fut un Sabin, Numa, qui devint le premier successeur du fondateur de Rome. *C. L.*

SABINUS (JULIUS), *voy.* ÉPONINE et CIVILIS.

SABLE, matière pierreuse provenant du détritus des roches, et que l'on trouve en grande quantité sur la surface de la terre, et dans l'intérieur où elle forme des couches épaisses dans des terrains d'alluvion. Le sable est toujours divisé en grains très petits, de forme anguleuse, presque égaux et d'une couleur uniforme. Ces grains sont en général d'origine quartzeuse ; cependant, ceux que l'on rencontre dans les terrains d'ancienne formation sont siliceux, et il existe quelques contrées où ils affectent la nature calcaire. Les grains de sable, en se réunissant dans les entrailles de la terre, ont donné lieu à la formation des grès (*voy.*). Les mers et les fleuves charrient une telle quantité de sables que les rades et les ports en sont quelquefois obstrués, et qu'il se forme près des côtes de dangereux écueils, connus sous le nom de *bancs*. Il arrive aussi qu'en se retirant les flots déposent sur le rivage des sables qui couvrent alors une immense étendue de terrain, désormais frappée de stérilité : telles sont les landes de Gascogne (*voy.* ce mot et DUNES). Une grande partie des déserts (*voy.*) de l'Afrique est envahie par un océan de sable, qui a aussi ses tourmentes et ses tempêtes. En Asie, les chaînes du Taurus et de l'Altaï sont séparées par une presqu'île de sable. Ce fléau de la végétation a beaucoup plus respecté les fertiles contrées du Nouveau-Monde. En Europe, les Allemands ont trouvé moyen de combattre l'envahissement du sable sur les côtes de la mer Baltique, et chez nous, on ne désespère pas de la culture des sables de la Sologne.

Le sable est employé avec succès dans

(*) L'*Enlèvement des Sabines*, par David (*voy.*), est, comme on sait, un des chefs-d'œuvre de l'école française.

plusieurs arts, et notamment dans celui du *verrier*. *Voy.* aussi MOULAGE, MORTIER, etc.

Dans l'art héraldique, on a donné le nom de *sable* à la couleur noire. D. A. D.

SABLIER, instrument formé de deux petits entonnoirs unis par le goulot, et contenant une certaine quantité de sable très fin qui, en tombant d'une partie dans l'autre, sert à mesurer le temps. C'est, comme on le voit, une sorte de *clepsidre* (*voy.*), où l'eau est remplacée par du sable. Cet instrument était d'un usage universel avant l'invention des horloges; et les anciens, obligés de s'en tenir à ce moyen élémentaire de mesurer les heures, ont représenté le Temps portant une faux d'une main et un sablier de l'autre. Sur mer, on emploie encore aujourd'hui le sablier pour mesurer seulement l'espace d'une demi-minute, pendant lequel on compte les nœuds filés par le vaisseau, en raison de sa plus ou moins grande vitesse et au moyen du *loch* (*voy.*).

On donne aussi le nom de *sablier* à un petit vase, quelquefois recouvert d'une plaque tamisée, qui sert à contenir le sable que l'on répand sur l'écriture, afin de la sécher. Il existe en Amérique un petit arbre dont le fruit, extrêmement dur, que l'on emploie à cet usage, en a également retenu le nom. D. A. D.

SABOT, *voy.* ONGLE, DOIGT, etc.

SABRE, arme blanche, offensive et d'escrime, *voy.* ARMES.

SAC, SACCAGE, *voy.* PILLAGE et SIÉGE.

SACCAS (AMMONIUS), *voy.* AMMONIUS et ALEXANDRIE (*école d'*).

SACCHINI (ANTOINE-MARIE-GASPAR), né à Naples, le 11 mai 1735, commença par étudier le violon sous la direction du célèbre Durante, au conservatoire de Santa-Maria-di-Loretto, et y acquit de bonne heure une force prodigieuse. Après quelques débuts heureux dans la composition au théâtre de Naples, il fut appelé à Venise pour y diriger un conservatoire de musique sacrée, où il fonda sa réputation dans ce genre. Il parcourut ensuite l'Italie, l'Allemagne, la Hollande et l'Angleterre. Dans ce dernier pays, il demeura onze ans, pendant lesquels il dota l'opéra de Londres d'une foule d'excellentes compositions, telles que *Il Cid*, *Tamerlano*, *Lucio Vero*, *Perseo*, *Montezuma*, *Erifile*, *Rinaldo*, *Mitridate*, *l'Amore soldato*, *l'Avare deluso*, *la Contadina in corte*, etc. Pendant le séjour de Sacchini à Londres, un auteur français, Framery, et le chevalier de Rutledge essayèrent de transporter ses opéras dans notre langue; et le succès de *la Colonie*, parodie de l'*Isola d'Amore*, donnée à la Comédie-Italienne, qui était alors réunie à l'Opéra-Comique, couronnèrent bientôt leurs efforts. Le grand Opéra voulut avoir aussi un ouvrage de Sacchini. *L'Olympiade* fut celui que choisit Framery pour y réunir les plus beaux morceaux composés par le maëstro en Italie et à Londres; mais tout à coup, mécontent des hésitations de l'Académie royale, il porta son pastiche à la Comédie-Italienne, où il fut accueilli avec la même faveur que l'avait été *la Colonie*. Alors, l'Opéra, usant de son privilége, fit cesser les représentations de *l'Olympiade*, dont les fragments défrayèrent pendant quelque temps le concert spirituel et d'autres réunions musicales de la ville et de la cour. Cependant, Sacchini, atteint depuis longtemps de la goutte, et obligé de quitter l'Angleterre pour un climat plus doux, vint en France (1783), où sa renommée l'avait précédé, et où l'on se hâta de lui confier trois poëmes, pour lesquels 30,000 liv. lui furent assurées. Ces opéras, *Renaud*, *Chimène* et *Dardanus* eurent tour à tour un éclatant succès. Marie-Antoinette avait pris le compositeur sous sa protection; trois nouveaux opéras lui furent commandés pour être exécutés à la cour, *OEdipe à Colonne*, *Arvire* et *Evelina*. Le premier de ces opéras, *OEdipe à Colonne*, qui restera l'un des chefs-d'œuvre du genre et qui a récemment obtenu les honneurs d'une reprise, fut accueilli avec un grand enthousiasme; mais des obstacles de mille espèces s'opposèrent pendant plus de deux ans à son apparition sur la scène parisienne; la faveur royale elle-même ne put triompher de la cabale, et Sacchini, étouffé par les progrès de sa goutte, succomba le 7 oct. 1786. Quatre mois plus tard, *OEdipe* fut représenté à l'Opéra, le 1er févr. 1787; et pendant longtemps,

le public ne se lassa pas de l'applaudir et de venger les mânes du grand compositeur par ce tardif hommage. La musique de Sacchini, simple et gracieuse, est rehaussée par une mélodie et une harmonie toujours correcte : aussi, a-t-elle défié les outrages du temps, malgré les révolutions opérées depuis un demi-siècle dans l'art musical. D. A. D.

SACERDOCE, dignité et fonctions du *sacerdos* ou prêtre (de *sacer*, sacré), ministère des autels, obtenu à la suite d'une consécration spéciale. *Voy.* PRÊTRE.

SACHS (HANS ou JEAN), le savetier-poëte de Nuremberg, où il mourut, le 25 janv. 1576, après avoir obtenu tous les honneurs de la poésie, ou de ce qu'on appelait ainsi à cette époque. Il avait embrassé les doctrines de la réforme de Luther. *Voy.* MEISTERSÆNGER et ALLEMANDE (*litt.*), T. 1^er^, p. 470. X.

SACRE, cérémonie religieuse qui, depuis bien des siècles, préside au couronnement des princes. Le prophète Samuel, que le sceptique Volney a surnommé l'*inventeur du sacre des rois*, est le premier en effet qui ait accompli, que nous sachions, cette mystérieuse mission, en versant une fiole d'huile sur la tête du roi Saül, et en lui disant : « Dieu t'a élu pour régner sur son héritage et pour délivrer son peuple des mains de ses ennemis. » Cette coutume, se succédant d'âge en âge, est venue jusqu'à nous, et chaque peuple l'a adoptée en rivalisant de splendeur et d'éclat. En France, on ne sait rien sur le sacre des rois de la première race. Pepin-le-Bref, fondateur de la seconde, fut sacré authentiquement d'abord à Soissons, par l'archevêque de Mayence, puis dans l'abbaye de Saint-Denis, par Étienne III. Rien n'égalait la magnificence déployée à l'occasion du sacre de nos rois, en exécution du formulaire mis pour la première fois en usage à celui de Philippe-Auguste. Cette solennelle cérémonie avait toujours lieu dans la cathédrale de Reims, où le roi, assisté des princes du sang, des pairs du royaume et du haut clergé, recevait la sainte consécration des mains de l'archevêque. Elle consistait dans sept onctions que le prélat lui faisait avec la sainte-ampoule (*voy.*), au sommet de la tête, à la poitrine, entre les deux épaules, sur les deux épaules et sur les jointures des bras. Le roi revêtait ensuite la couronne royale*, l'épée, les éperons d'or, le sceptre surmonté de la figure de Charlemagne, la main de justice, les bottines de soie semées de fleurs de lys d'or, la tunique et la dalmatique bleu azuré, et enfin le manteau royal. Puis il recevait la communion, et après avoir donné le baiser de paix aux princes, aux prélats et aux grands du royaume, il se rendait au palais archiépiscopal, où il se dépouillait de sa tunique, qui était immédiatement brûlée, à cause de son contact avec la sainte onction.

Napoléon se fit sacrer à Paris, et emprunta à l'ancienne monarchie une grande partie de ses coutumes, qui reparurent pour la dernière fois dans leur intégrité au sacre de Charles X. Le roi régnant a renoncé à cette institution.

Le sacre a lieu avec une grande solennité, non-seulement dans la plupart des pays catholiques, mais aussi en Angleterre, en Russie (à Moscou), etc. La consécration religieuse du padichah turc, qui ceint le sabre d'Osman dans la mosquée d'Eski-Eyoub, se nomme *Taklidi-seif*.

On appelle aussi *sacre* la cérémonie par laquelle un évêque est consacré. D. A. D.

SACRÉ-COLLÉGE, *voy.* COLLÉGE.

SACRÉES (GUERRES), *voy.* GUERRE SACRÉE.

SACREMENTS. D'après la définition donnée par les théologiens, un sacrement est un signe sensible institué par le Sauveur pour appliquer aux hommes le mérite de la rédemption. L'homme, disent-ils, étant un être mixte composé de deux substances, l'une matérielle, l'autre immatérielle, Dieu, pour faire découler sur lui les grâces spirituelles dans le sacrement, a voulu que la matière intervînt et que les sens fussent frappés. Les paroles prononcées dans l'administration d'un sacrement en sont *la forme;* les choses qui frappent les sens autres que celui de l'ouïe en sont *la matière*. Suivant l'Église catholique, il y a sept sacrements ou actes religieux institués par Jésus-Christ et ses apôtres. On trouve positivement dans le Nouveau-Testament

(*) Aussi faut-il distinguer le sacre du couronnement.

l'institution du baptême et de l'eucharistie, que, par ce motif, les protestants regardent aussi comme des sacrements; les cinq autres n'y étant pas mentionnés expressément, ont été rejetés par ces derniers. Cependant le concile de Trente les a maintenus, et l'Église catholique pose en fait que leur institution a été ordonnée aux apôtres par Jésus-Christ lui-même, dans les jours qu'il passa avec eux entre sa résurrection et son ascension, « leur enseignant les choses du royaume de Dieu. » Quoi qu'il en soit, tous les sacrements étaient probablement déjà en usage dans les premiers temps de l'Église. L'Église grecque, dont le schisme prit naissance au IX^e^ siècle, les a conservés comme l'Église romaine et les administre en leur attribuant les mêmes effets; les noms seulement sont un peu différents. Le baptême et la pénitence (*voy.* ces mots et les suivants) font renaître à la vie spirituelle l'âme qui était comme morte par l'effet du péché, et pour cette raison, ils ont le nom de *sacrements des morts*. Les cinq autres, savoir : l'eucharistie, la confirmation, l'ordre, le mariage et l'extrême-onction, supposent la vie spirituelle et l'augmentent: on les nomme *sacrements des vivants*, et pour les recevoir dignement, il faut être en état de grâce, c'est-à-dire avoir la conscience purifiée de tout péché mortel. Trois sacrements, imprimant un caractère indélébile, ne peuvent être renouvelés : ce sont le baptême, la confirmation et l'ordre. Le prêtre peut n'être pas en état de grâce sans que pour cela le sacrement qu'il administre cesse d'être valide à l'égard du fidèle qui le reçoit dignement. Le règlement de ce qui concerne l'administration des sacrements doit appartenir aux pasteurs de l'Église; mais si, d'un côté, il y aurait souvent mauvaise grâce à vouloir forcer le prêtre à administrer les sacrements, quand le respect humain y fait seul avoir recours, d'une autre part, la charité et l'intérêt bien entendu de la religion exigent du ministre une grande circonspection, quand il s'agit d'une chose aussi grave que d'un refus public des sacrements. L. G-s.

SACRIFICES. A l'exemple des Romains, nous entendons sous ce mot toute espèce d'offrande faite par un mortel à la divinité, pour rendre hommage à sa puissance. La pensée de *sacrifier* à Dieu, c'est-à-dire de lui abandonner ce que nous avons de plus cher, au moins symboliquement, semble innée en nous : aussi la retrouve-t-on au fond du cœur des premiers habitants de la terre. On connaît les sacrifices d'Abel et de Caïn; le premier, si agréable à Dieu, lui offrait les prémices de ses troupeaux, et le second des fruits de la terre. Noé, au sortir de l'arche, sacrifia plusieurs des animaux qui y avaient été enfermés avec lui. D'autres exemples prouvent que les sacrifices se composaient aussi quelquefois de pain et de vin. Selon la loi de Moïse, il y avait deux sortes de sacrifices : les uns, qui n'étaient pas sanglants, consistaient, comme nous l'avons vu, en fruits, en pains, en gâteaux cuits au four, etc.; et les autres, qui se divisaient en trois espèces, l'holocauste, le sacrifice expiatoire et le sacrifice eucharistique, entraînaient toujours le trépas de quelque victime choisie parmi des taureaux ou des génisses, des brebis ou des béliers, des chèvres ou des boucs, des pigeons ou des tourterelles. C'était alors le prêtre qui procédait dans le temple à ces sacrifices, dont il recueillait la meilleure part, laquelle devait être mangée dans le lieu saint. Dans certains cas, comme dans le sacrifice du *bouc émissaire* (*voy.*), ou dans celui du *passereau* pour la purification d'un lépreux, la victime n'était pas mise à mort. Dans les sacrifices perpétuels, au contraire, on immolait à Dieu une victime le matin et une autre au coucher du soleil.

Les Grecs avaient adopté à peu près les mêmes coutumes que les Hébreux, à l'exception que l'*immolation* des victimes était ordinairement accompagnée de pratiques plus barbares et plus cruelles. Chez les Romains, on offrit d'abord aux dieux les produits de la terre; mais bientôt chaque dieu eut ses victimes sanglantes, et la religion des vainqueurs de la terre entremêla ces sacrifices de libations, de prières, d'ablutions, réservant certaines parties internes de la victime aux examens et aux oracles des aruspices. Il faut voir dans les traités d'antiquités les nombreuses pratiques dont les sacrifices étaient

accompagnés. La république faisait ordinairement les frais des sacrifices; cependant chaque famille pouvait s'imposer cette dépense.

Les sacrifices des anciens ne se bornaient pas à ces sortes de cérémonies, où le sang d'un animal semblait suffire pour rendre la divinité favorable. Il est hors de doute que plusieurs peuples lui offrirent et lui offrent encore, dans certaines contrées, des victimes humaines. Le sacrifice d'Abraham, qui d'ailleurs ne fut pas accompli, est le premier de ce genre dont l'histoire nous ait conservé le souvenir. Cette horrible coutume s'introduisit tour à tour chez les Phéniciens, chez les Égyptiens, chez les Perses, chez les Carthaginois, chez les Grecs, surtout ceux de l'Asie-Mineure, mais aussi chez ceux d'Europe (*voy.* LYCURGUE, T. XVII, p. 99), chez les anciens Bretons, les Gaulois, les Espagnols, les Germains, etc. Les peuples du Nouveau-Monde tenaient tellement à ce cruel usage, que les Européens eurent bien de la peine à le déraciner entièrement, et qu'aujourd'hui encore, chaque découverte de nos navigateurs nous apprend que cette atroce superstition est naturelle à presque toutes les peuplades sauvages des îles et du continent indiens. D. A. D.

SACRILÉGE, terme sous lequel on désigne toute espèce de profanation des choses sacrées. Ce mot vient du latin, et notre ancienne législation emprunta aussi à la loi romaine la répression de ce crime, dans la définition duquel furent compris non-seulement les vols commis dans une église ou les outrages faits à un prêtre, mais même l'emploi d'une chose sacrée à un usage profane. Dans plusieurs cas, la peine était celle de la mort, avec mutilation du poing. Il y allait le plus souvent des galères ou du bannissement perpétuel. Sous l'empire des lois de la révolution, le sacrilége fut rayé de nos codes. Un ministre de la Restauration, M. de Peyronnet (*voy.*), apporta en 1824 un projet, qui, adopté par la Chambre des pairs, reçut un mauvais accueil à celle des députés, et fut alors retiré par le gouvernement. Mais l'année suivante, le même ministre représenta de nouveau son projet, qui, sans avoir subi aucune des modifications exigées par l'opinion publique, reproduisait les plus sévères dispositions de notre législation d'autrefois. Il en résulta des débats animés, dans lesquels la parole puissante de MM. de Chateaubriand, Royer-Collard, Molé, de Broglie, de Bonald, essaya d'éclairer le ministère en le ramenant à des sentiments plus modérés et plus en harmonie avec l'époque; mais il disposait de la majorité, et la loi fut votée, en dépit de l'opposition, qui en fit dès lors une des armes les plus terribles contre la Restauration. Peu de temps après la révolution de 1830, la loi du 20 avril 1825 fut abrogée par la nouvelle législature, le 11 octobre, et M. Dubouchage ne put même pas faire adopter par la Chambre des pairs un amendement qui assimilait le vol commis dans les églises au vol commis dans les maisons habitées. D. A. D.

SACROVIR (JULIUS), jeune Éduen d'une naissance illustre, dont les ancêtres avaient obtenu le titre de citoyens romains. De concert avec Julius Florus, l'an 21 de notre ère, il résolut d'affranchir sa patrie de la domination des Romains, odieuse à sa nation; mais, défait dans les environs d'Autun par C. Silius, il se donna la mort pour ne pas tomber vivant entre les mains de l'ennemi. X.

SACRUM, *voy.* BASSIN.

SACY (ISAAC-LOUIS LEMAISTRE, dit DE), né à Paris, le 29 mars 1613, embrassa l'état ecclésiastique et adopta les doctrines du grand Arnauld (*voy.*), son oncle, et de l'abbé de Saint-Cyran, son guide spirituel. Choisi pour directeur des religieuses de l'abbaye de Port-Royal (*voy.*), à laquelle il donna tout son bien, il fut un des premiers atteint par les persécutions dont les jansénistes furent victimes en 1661, et obligé de se cacher dans le faubourg Saint-Antoine. Mais sa retraite finit par être découverte: il fut arrêté en 1666, et enfermé à la Bastille, où il ne resta pas moins de trois ans. Rendu à la liberté en 1669, il fit plusieurs voyages avec son compagnon de captivité, Nicolas Fontaine, jusqu'en 1675, qu'il rentra à Port-Royal. Il en fut chassé de nouveau en 1679, et mourut le 4 janvier 1684. Il est auteur ou traducteur de plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons une

traduction en vers et une autre en prose du poëme de saint Prosper *Contre les ingrats* (Paris, 1646 et 1650); des traductions des *Fables de Phèdre* (1647, in-12) et de trois *comédies de Térence* (1647, in-12), de l'*Office de l'Église* (1650, in-12); de l'*Imitation de Jésus-Christ* (1662, in-8° et in-12). Cette dernière traduction a eu jusqu'à 150 éditions; cependant, malgré ce succès étonnant, elle est moins célèbre que celle du Nouveau-Testament. Cette version, qui parut sous la rubrique de Mons, bien qu'imprimée à Amsterdam par les Elzevirs (1667, 2 vol. in-8°), fut condamnée, le 20 avril 1668, par le pape Clément IX. Elle n'était pas l'œuvre de Sacy seul; Arnauld, Nicole, le duc de Luynes et Antoine Le Maistre y avaient pris part. Elle offre d'ailleurs les qualités et les défauts de la version de la Bible, l'ouvrage le plus connu et aujourd'hui le plus répandu de Sacy; c'est-à-dire qu'écrite d'un style pur et élégant, elle n'est pas toujours assez fidèle et est incomplète en plusieurs endroits. Elle a été imprimée pour la première fois, de 1672 à 1700, en 32 vol. in-8° et souvent réimprimée. X.

SACY (Antoine-Isaac, baron Silvestre de), né à Paris, le 21 sept. 1758, était fils d'un notaire de la capitale, appelé Silvestre. Sa mère suppléa avec zèle et intelligence aux soins paternels qui lui firent défaut de bonne heure, et le jeune homme fit de rapides progrès dans la connaissance des littératures grecque et latine. Ayant eu occasion de voir, à l'âge de 12 ans, le savant dom Bertheréau, de la congrégation de Saint-Maur, il prit, dans sa société, le goût des langues orientales; et dès ce moment, sa vocation fut décidée. Il s'appliqua avec ardeur à l'étude de l'hébreu; puis, il passa au syriaque, au chaldéen, au samaritain, à l'arabe et à l'éthiopien. A la connaissance de ces six langues, il joignit bientôt celle de l'italien, de l'espagnol, de l'anglais et de l'allemand; et plus tard, celle du persan et du turc. Pourvu, en 1781, d'une charge de conseiller en la Cour des monnaies, il n'en consacra pas moins tous ses loisirs à la littérature. En 1783, il adressa aux savants de l'Allemagne plusieurs traductions de l'hébreu, accompagnées de plusieurs recherches, et fixa ainsi sur lui l'attention. Nommé, en 1785, associé libre de l'Académie des Inscriptions, il composa deux mémoires sur l'*Histoire ancienne des Arabes* et *sur l'origine de leur littérature*, qui ne parurent que plus de 20 ans après, et auxquels il ajouta, en 1830, un mémoire supplémentaire. Il apporta son contingent de travail à la commission nommée (1785) par l'Académie pour faire connaître, dans une analyse assez étendue, les ouvrages inédits les plus importants de la Bibliothèque royale : ce furent les livres arabes et persans dont il se chargea. Quelque temps après, il donna ses *Mémoires sur diverses antiquités de la Perse*, et un autre *Mémoire sur la version arabe des livres de Moïse, à l'usage des Samaritains*, et *sur les manuscrits connus de cette traduction*. Nommé, en 1791, commissaire général des monnaies, il fut, l'année suivante, admis à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, en qualité de membre titulaire. Mais, en 1792, ayant perdu à la fois sa charge aux monnaies et son titre d'académicien, il se condamna à la retraite la plus absolue, et traversa l'époque des orages révolutionnaires, oubliant le monde et oublié de lui au milieu de ses livres. C'est alors qu'il s'occupa de son grand travail sur *le système religieux des Druzes*.

Enfin, le 2 avril 1795, le gouvernement fonda, auprès de la Bibliothèque nationale, une école publique des langues orientales, dans laquelle Silvestre de Sacy fut chargé de l'enseignement de l'arabe. En 1799, il publia pour la première fois ses *Principes de grammaire générale*. Les Académies avaient été reconstituées par la loi du 25 oct. 1795, et dès le principe, Silvestre avait été appelé dans la classe de la littérature et des beaux-arts; mais il avait toujours refusé le serment que le gouvernement exigeait de lui, et ce ne fut qu'en 1803, lorsque l'Académie des Inscriptions fut rétablie sous le nom de classe d'histoire et de littérature anciennes, qu'il reprit son ancienne place. Deux ans après, le gouvernement lui confia une mission scientifique à Gênes; mais ce fut la première et la dernière fois qu'il quitta ses foyers. Le

4 avril 1806, on lui donna la chaire de persan, qui était venue à vaquer; et cette même année, comme professeur d'arabe, il publia un choix d'auteurs de cette langue, tant en prose qu'en vers, sous le titre de *Chrestomathie arabe* (3 vol. in-8°). En 1808, il fut élu, par le dép. de la Seine, membre du Corps législatif; mais ne ralentit pas pour cela ses travaux littéraires. La 1re éd. de son excellente *Grammaire arabe* (2 vol. in-8°) parut en 1810, ainsi que la trad. de la *Relation d'Égypte* d'Abd-Allatif (*voy.*). Toutes ces occupations ne l'empêchaient pas de prendre une grande part aux publications de l'Académie et à la collaboration du *Magasin encyclopédique*, des *Mines de l'Orient*, des *Annales des voyages*, etc.

Silvestre de Sacy salua, en 1814, avec enthousiasme le retour des Bourbons, quoique l'année précédente, il eût reçu du gouvernement impérial le titre de baron. Mais c'était chez lui affaire de conviction : aussi, prit-il, dès ce moment, une part plus active aux travaux législatifs. En févr. 1815, le roi le désigna pour recteur de l'Université de Paris; mais le 20 mars survint, et le baron de Sacy attendit le second retour de Louis XVIII dans la retraite. Nommé, au mois d'août, membre de la commission de l'instruction publique, il fut chargé de la comptabilité du ministère de ce nom. A cette époque, il fit des recherches profondes sur le système prosodique et métrique des langues persane et arabe, et son enseignement, arrivé à l'apogée des connaissances en ce genre, acquit une réputation européenne. Sa collaboration importante au *Journal des Savants* date de 1816, année où il fit paraître le texte arabe des *Fables* de Bidpaï (*voy.* Pilpaï), sous le titre de *Cabila et Dimna*. Il publia, en 1819, la traduction du *Pend-Nameh* (*voy.* Saadi), ou Livre des conseils, avec le texte persan. Vers 1822, il conçut, avec Abel-Rémusat (*voy.*), la pensée de réunir en corps tous les amateurs de la littérature orientale, et créa, à cet effet, la *Société Asiatique* (*voy.* T. II, p. 276), dont il fut nommé président. Sur ces entrefaites, il publia son éd. arabe des *Séances de Hariri* (*voy.*), dont on lui contesta l'utilité, et qui l'engagea dans une longue polémique. De 1826 à 1831, il donna une 2e éd. de sa *Chrestomathie* et de sa *Grammaire arabes*, livres fondamentaux adoptés par toute l'Europe savante.

Au milieu de tous ces travaux littéraires, le baron de Sacy, qui, en 1823, avait donné sa démission de membre du Conseil de l'instruction publique, recevait en dédommagement la place d'administrateur du Collége de France et de l'École spéciale des langues orientales, qu'il conserva jusqu'à sa mort, et il trouvait moyen de jeter à travers les événements politiques une brochure intitulée : *Où allons-nous, et que voulons-nous, ou la vérité à tous les partis* (nov. 1827). Cependant, en 1830, il se rallia franchement au nouveau gouvernement, et fut compris, le 11 oct. 1832, dans une nouvelle promotion de pairs. Peu de temps après, il fut nommé, coup sur coup, inspecteur des types orientaux de l'Imprimerie royale, conservateur des manuscrits orientaux de la Bibliothèque royale et secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions. Privé, en 1835, de la compagne de sa vie (depuis 1785), il fut d'abord accablé de ce coup; mais il ne tarda pas à reprendre ses travaux, et en 1838, il donna au public les deux premiers volumes du *Tableau des doctrines religieuses des Druzes*. Il ne lui était pas réservé de compléter cette publication. Agé de 80 ans, il succomba, le 21 févr. 1838, à une attaque d'apoplexie. Le 25 juin suivant, son Éloge fut prononcé à la séance générale de la Société Asiatique par notre savant collaborateur, M. Reinaud, son successeur dans sa chaire d'arabe, auquel nous avons emprunté les principaux détails de cette notice. D. A. D.

SADDUCÉENS. Cette secte juive, qui commença dans le IIe siècle av. J.-C., et reçut vraisemblablement son nom de son fondateur, Zadoc, comptait un grand nombre de partisans parmi les personnages les plus distingués de la nation. Les Sadducéens rejetaient, avec la doctrine d'accommodation et les traditions des Pharisiens (*voy.*), plusieurs idées religieuses empruntées aux Perses et aux

Grecs, et niaient la résurrection. Leurs opinions, repoussées par le peuple, furent abandonnées peu à peu. *C. L.*

SADE (Donatien-Alphonse-François, marquis de), qui a laissé une si déplorable célébrité, descendait d'une noble et illustre maison provençale, dont un des membres, Fouques de Sade, avait épousé, au XIV^e^ siècle, la belle Laure de Noves, la Laure de Pétrarque (*voy.*). Depuis cette époque jusqu'au milieu du XVIII^e^ siècle, cette famille, qui avait fourni à la France son contingent d'hommes distingués dans tous les genres, évêques, magistrats et guerriers, n'avait eu qu'à s'enorgueillir d'une longue suite de vertus. Mais, le 2 juin 1740, dans l'hôtel même du grand Condé, le marquis de Sade vint au monde pour la honte et le désespoir de son père, tour à tour ambassadeur en Russie et à Londres, et de sa mère, dame d'honneur de la princesse de Condé. Cependant l'enfance du jeune de Sade s'écoula paisible et heureuse, sous les yeux de sa famille, tantôt à l'ombre des orangers de la Provence, tantôt auprès du foyer de son oncle, abbé d'Ébreuil, en Auvergne, qui mit tous ses soins à orner son esprit et son cœur. Mais cette nature ingrate cachait sous les apparences les plus honnêtes les penchants les plus dépravés. Placé au collége de Louis-le-Grand, il y puisa à la fois une certaine instruction et les inspirations dégradantes du vice. Il en sortit à 14 ans pour entrer dans les chevau-légers; puis, il passa comme sous-lieutenant dans un régiment, et ensuite comme lieutenant dans les carabiniers. Il était capitaine de cavalerie, lorsque survint la guerre de Sept-Ans, à laquelle il prit part. A son retour, en 1766, sa famille songea à son établissement, et lui fit épouser une jeune personne dont le père était président à la Cour des aides. Le marquis de Sade dédaigna les joies du ménage pour mettre en pratique l'horrible théorie de la débauche qu'il s'était faite. Certaine aventure, arrivée l'année même de son mariage, le fit arrêter, puis exiler. Après cette punition, il revint à Paris, où il se lia avec une actrice, qu'il mena dans son château de La Coste, en Provence, où il la fit passer pour sa femme. Il alla ensuite prendre possession de la charge de lieutenant général de Bresse, Bugey et Valromey, vacante par la mort de son père. Enfin, il revint à Paris : le 3 avril 1768, une femme veuve, qu'il avait emmenée dans sa maison d'Arcueil, près de Paris, se jette nue et ensanglantée par une fenêtre, ameute le peuple et déclare sa honte et les tourments que le marquis lui a fait souffrir pour satisfaire ses féroces délires. De Sade fut arrêté, et son procès s'instruisit en toute hâte. Cette fois encore, par égard pour la famille du coupable, la procédure fut suspendue, et le marquis enfermé pour la forme dans le château de Saumur, puis dans celui de Pierre-Encise, à Lyon. Six semaines après, sa famille obtint pour lui des lettres d'abolition portant que le délit dont *il s'était rendu coupable était d'un genre non prévu par les lois, et que l'ensemble présentait un tableau si obscène et si honteux qu'il fallait en éteindre jusqu'au souvenir*. La victime de cette scène reçut 100 louis pour se désister, et se remaria l'année suivante. Loin de profiter de cette grâce pour s'amender, on vit bientôt le marquis de Sade recommencer ses affreuses orgies. En 1772, le parlement d'Aix informa sur un événement dont le marquis de Sade et son domestique, complice de ses infamies, avaient été les acteurs dans une maison de prostitution, à Marseille, et le 11 sept., il condamna à mort de Sade et son domestique comme *coupables de sodomie et d'empoisonnement*. Le marquis se sauva à Gênes, puis à Chambéry, où le roi de Sardaigne le fit arrêter et enfermer au château de Miollans. Il n'y resta que six mois, sa femme étant parvenue à le faire échapper. Errant alors en France et en Italie, il n'osa pas se présenter pour purger sa contumace; enfin, il fut arrêté à Paris, en 1777, et conduit à Vincennes. Le jugement fut cassé le 30 juin 1778; mais, par un second arrêt, de Sade fut condamné à être admonesté par le premier président. On laissa subsister la lettre de cachet, et il était en route pour Vincennes lorsque sa femme lui donna les moyens de s'évader. Repris et ramené au donjon, il y subit une dure captivité, que sa femme, retirée au couvent de Sainte-Aure, essaya d'adoucir,

en lui faisant passer des livres et du papier. Fatale condescendance qui nous valut la mise en lumière des épouvantables théories de ce fanatique.

Ce fut en effet dans le silence et dans l'isolement du cachot que le marquis de Sade composa ses horribles histoires, développement d'un double paradoxe basé sur les malheurs de la vertu et sur les prospérités du vice. En 1784, il fut transféré à la Bastille. Il parvint à se faire entendre de la foule, prétendit qu'on voulait l'égorger, et le gouverneur, après avoir demandé des ordres à Versailles, le fit transporter à Charenton, d'où il sortit en 1790. Pendant le règne de la terreur, le citoyen Sade, devenu secrétaire de la société populaire de la section *des Piques*, ne fut pas molesté, et par un contraste bien extraordinaire, cet homme, souillé de tous les crimes, parvint à sauver les jours de son beau-père et de sa belle-mère. Accusé de modérantisme, il fut incarcéré aux Madelonnettes ; mais le 9 thermidor le sauva et le rejeta dans une existence misérable, qu'il ne soutint qu'avec peine, en faisant de mauvaises comédies. *Aline et Valcourt, ou le Roman philosophique écrit à la Bastille un an avant la révolution de France*, parut en 1795, en 8 part. in-18; *Justine* ou *les malheurs de la vertu* fut d'abord imprimée en 1791, 2 vol. in-8° et in-18, puis réimpr. et augmentée en 1797, 4 vol. in-18, avec des gravures obscènes. L'époque du Directoire était favorable à de pareilles publications : *Juliette*, pour faire suite à *Justine*, parut l'année suivante, 6 vol. in-18, avec des gravures du même genre. Une édition de ces deux ouvrages réunis fut saisie par la police, et l'auteur arrêté lui-même, le 5 mars 1801, par ordre de Bonaparte, et conduit à Charenton comme un fou incurable et dangereux. Il y traîna une trop longue existence : vieillard robuste, à l'âge de 75 ans, il tenait encore la plume pour transmettre à la postérité quelque nouvelle combinaison de son cerveau infernal, lorsque la mort vint le surprendre le 2 déc. 1814*.

(*) C'est à tort que M. J. Janin, dans sa notice sur le marquis de Sade, le dit mort à Bicêtre.

Le fils aîné du marquis de Sade, Louis-Marie, né à Paris, en 1767, lieutenant au régiment de Soubise en 1783, émigra à la révolution et servit dans le corps de Condé ; rentré en France à la fin de 1794, il exerça d'abord l'état de graveur, et reprit du service en 1806. Il allait rejoindre son corps à Corfou, lorsqu'il fut assassiné par des brigands, le 9 juin 1809. Il avait commencé une *Histoire de la nation française, première race* (Paris, 1805, in-8°), dont on regrette l'inachèvement. Il avait un frère dont on a dit dans une note de la *Biographie universelle* : « Personne n'était plus digne que le fils du marquis de Sade de recevoir sans souillure cet illustre nom, et personne n'est plus capable aujourd'hui de le réhabiliter par ses vertus et ses nobles sentiments. »

A une autre branche de la même famille appartient M. François-Xavier-Joseph-David, comte de Sade. Né à Aix, en 1777, nous l'avons vu à l'art. Royer-Collard, parmi les auditeurs du philosophe. M. de Sade est un des membres les plus estimés de l'Opposition dynastique dans la Chambre des députés, où il siége, depuis 1828, pour l'arrondissement de Château-Thierry (Aisne). Il est aussi membre du conseil général du département. D. A. D.

SADOLET (Jacques), l'un des écrivains les plus distingués du XVI^e^ siècle, naquit à Modène, en 1477. Léon X le choisit pour secrétaire et le nomma, en 1517, à l'évêché de Carpentras. Paul III le créa cardinal, en 1536, et s'en fit accompagner en partant pour Nice, où devait avoir lieu l'entrevue de Charles-Quint et de François I^er^. Envoyé en ambassade à Paris, en 1542, pour décider le roi de France à faire la paix avec l'Empereur, Sadolet retourna à Rome en 1543, et y mourut en 1547, laissant la réputation d'un homme plein de douceur, de grandeur d'âme et de désintéressement, et également regretté par les protestants et par les catholiques. On a de lui seize ouvrages estimés, dont l'édition la plus complète a paru à Venise, 1737 et suiv., 4 vol. in-4°. X.

SADUCÉENS, *voy.* Sadducéens.

SAFRAN ou Crocus, genre de la fa-

mille des iridées, composé de plantes bulbeuses, basses, à feuilles radicales, étroites, linéaires, et à fleurs grandes, élégantes, portées sur de courtes hampes. Plusieurs espèces (notamment le *crocus luteus*, Lam., remarquable par ses fleurs d'un jaune vif, qu'on voit éclore dès les premiers jours du printemps, et le *crocus vernus*, L., à fleurs violettes, également très précoces) sont communes dans les jardins comme plantes d'ornement; mais la plus intéressante est sans contredit celle qui fournit la substance aromatique qu'on désigne de même par le nom de safran, et qui n'est autre chose que les stigmates du *crocus sativus* ou *safran cultivé* (espèce indigène d'Orient, mais qu'on cultive en grand dans le midi de la France), séchés au soleil ou à un feu doux; cette substance s'emploie souvent comme épice, et la thérapeutique en tire parti à titre de remède stimulant et antispasmodique. ÉD. SP.

SAGAS, espèces de légendes, de contes ou de récits poétiques, propres aux anciennes langues scandinaves. Le mot *saga*, de même origine que *Sage* et *sagen* en allemand, signifiait *ce qui se dit*, ce qui se transmet, la tradition populaire. Ce sont les sagas de l'Islande, qui sont les plus célèbres : aussi pouvons-nous renvoyer à l'art. ISLANDAISES (*langue et litt.*), T. XV, p. 112.

SAGE-FEMME, *voy.* ACCOUCHEUR, ACCOUCHEMENTS.

SAGÈNE. C'est la toise russe, égale à $2^{m}.1336$, et qui se subdivise en 3 *archines*, chacune de 16 *verchoks*, qui répondent à $0^{m}.04445$.

SAGES (LES SEPT), dont la Grèce a consacré les noms et recueilli les sentences avec le même respect que des oracles, furent Thalès de Milet, Bias de Priène, Pittacus de Mitylène, Cléobule de Lindes, Solon d'Athènes, Chilon de Sparte, Périandre de Corinthe. On y joint quelquefois le Scythe Anacharsis et Pythagore (Diog. Laërce, *in Thaletem*, 14). A la place de Périandre, Platon dans le *Protagoras* (§ 28), nomme Myson de Khène, et il ajoute que ces sages s'étant un jour rassemblés, consacrèrent les prémices de leur sagesse à Apollon, dans son temple de Delphes, en y gravant ces maximes : *Connais-toi toi-même* et *Rien de trop!* Chacun d'eux avait adopté une maxime qui était comme sa devise et sa règle; et tous, pour mieux frapper les imaginations encore peu cultivées, exposaient les vérités de la morale et de la politique dans des sentences parfaitement claires, très courtes et pleines de sens. C'est ainsi qu'ils ont mérité d'être les continuateurs de l'œuvre de civilisation commencée par les poëtes Orphée, Homère, Hésiode, et d'avoir préparé la Grèce aux grandes idées sociales et politiques qui ont fait sa gloire. — *Voir* le *Ludus septem sapientum* d'Ausone, le *Banquet des sept sages* de Plutarque, et Budée, *Dicta illustriora* VII *Græciæ sapientum explicata* (Halle, 1699, in-4°). F. D.

SAGESSE. Les anciens regardèrent longtemps les mots de sagesse et de science comme synonymes; pour eux, tout homme qui spéculait sur les choses divines et humaines était *un sage* (σοφὸς, *sapiens*; *voy.* l'art. précéd., et T. XIX, p. 533). Pythagore, le premier, donnant à la sagesse une valeur plus haute, et trouvant le titre de sage trop ambitieux pour un être faible et borné comme l'homme, prit le nom plus modeste de philosophe (*voy.*) ou simple ami de la sagesse. Dieu seul est sage, dit-on dès lors; il est la sagesse idéale dont nous devons nous efforcer d'approcher.

Pour s'élever à cette sagesse idéale, l'homme, selon les stoïcieus, doit être exempt de toute passion, se montrer insensible aux biens comme aux maux, n'avoir ni désirs, ni besoins, ni étonnement pour rien (*Nil admirari sapientis*); mais cette

> ... égalité d'âme
> Que rien ne peut troubler, qu'aucun désir n'enflamme,

si elle rend libre, riche, heureux, comme l'affirmaient les disciples de Zénon et les Pères d'Alexandrie, ne rendra certainement pas vertueux; or, il n'y a pas de sagesse réelle sans la vertu.

Suivant nos idées modernes, la sagesse n'est point une insensibilité égoïste, elle n'est pas même la science purement théorique. Pour mériter le nom de sage, il ne suffit pas de connaître parfaitement ses droits et ses devoirs, il faut encore

agir conformément à cette connaissance, ou, en d'autres termes, il faut pratiquer la science, si l'on peut s'exprimer ainsi. Le sage, dit Charron, s'efforce de se connaître soi-même et d'avoir une conduite vertueuse. Vauvenargues (*voy.* ces noms) définit la sagesse, la connaissance, l'amour et la pratique du bien. En ce sens, la sagesse et la vertu ne sont qu'une seule et même chose; seulement la vertu est peut-être moins raisonnée, plus instinctive que la sagesse : aussi échoue-t-elle moins souvent que celle-ci contre l'écueil des considérations temporelles. Quand la sagesse ne raisonne que sur des principes de cette nature, elle dégénère en cette sagesse mondaine, qui n'est que la raison éclairée par les lumières de l'esprit et par l'expérience, sagesse qui mérite plutôt le nom de *prudence*, de *circonspection*, et qui n'est, selon l'Écriture, que folie devant Dieu. Le sage véritable est celui dont la vie entière est dominée et régie par le sentiment moral et religieux, vérité admirablement exprimée par ces paroles de S. Jacques : « La sagesse vient d'en haut. »

Les païens avaient fait de la sagesse une divinité sous le nom de Minerve (*voy.*). Les gnostiques l'avaient placée dans leurs systèmes cosmogoniques comme un des premiers éons. E. H-G.

SAGITTAIRE, archer, du latin *sagitta*, flèche, *voy.* Zodiaque.

SAGONTE, ancienne ville d'Espagne dans la Tarragonaise, située sur une hauteur non loin de l'embouchure de la Turia, fut fondée par des Grecs de Zacynthe et des Rutules d'Ardée. Alliée de Rome, cette ville fut attaquée par Annibal, l'an 219 av. J.-C., et emportée après un siége de sept mois. Les Carthaginois n'y trouvèrent guère que des ruines; on raconte que les habitants se brûlèrent dans leurs maisons, afin de ne point tomber vivants entre leurs mains. La prise de cette ville fut le signal de la 2^e^ guerre punique (*voy.*). Sur l'emplacement de Sagonte s'élève aujourd'hui Murviedro (*muri veteres*), sous les murs de laquelle le général Blake (*voy.*) fut défait, pendant la guerre de l'indépendance, par le maréchal Suchet qui, après cette victoire, s'empara du fort de Sagonte. *C. L.*

SAGOU, *voy.* Palmier (T. XIX, p. 143) et Fécule.

SAGUM, mot latin dont on a fait en français *saie*, vêtement militaire des Romains qu'ils paraissent avoir emprunté aux Gaulois. Le *sagum* était l'emblème de la guerre, comme la toge l'était de la paix.

SAHARA. Telle est l'orthographe la plus vulgaire d'un mot que l'on trouve écrit aussi *Saara*, *Sarra*, *Zahara*, *Zaara*, ou *Zara*, mais qu'il faudrait transcrire *Ssahhrâ* ou *Ṣahhrâ*, si l'on voulait, conformément à l'orthographe régulière des Arabes, de qui nous vient ce mot, tenir compte du sifflement emphatique et de l'aspiration forte réunis dans la première syllabe, ainsi que de l'*â* long qui termine la seconde. C'est un nom appellatif signifiant en général désert, plaines incultes, landes, et qui se spécialise par l'addition d'une dénomination locale ou d'une épithète caractéristique, mais qui désigne surtout, par antonomase, le grand désert de l'Afrique septentrionale.

C'est là le plus grand désert du globe; car il s'étend du nord au sud, entre l'Atlas et la Nigritie, sur un espace de plus de 15 degrés de lat., ou 300 lieues géogr. (de 20 au degré); et de l'ouest à l'est, entre l'océan Atlantique et les bords de la mer Rouge, sur un espace de plus de 50 degrés en long., ou environ 1000 lieues géogr. En défalquant les échancrures de la périphérie et les grandes oases (*voy.*) de l'intérieur, on en peut estimer la surface aride à plus de 200,000 lieues carrées, c'est-à-dire à près de trois fois celle de la Méditerranée. Il n'a point de limites précises et bien déterminées, parce que nulle part il n'y a de transition brusque et tranchée des terrains fertiles aux landes sablonneuses; ses contours offrent une sorte de dentelure irrégulière qui s'avance quelquefois profondément dans les territoires environnants, ainsi qu'on le voit en certaines parties de l'Algérie, notamment dans la province d'Oran; au sud il dépasse le Sénégal et le Niger; dans l'est il traverse le Nil; au nord-est, depuis la petite Syrte jusqu'en Égypte, il confine presque partout à la Méditerranée.

Traversé en son milieu par le tropi-

que du Cancer, il s'étend à la fois dans la zone tempérée et dans la zone torride, avec une altitude moyenne de 500 mètres, ayant vers l'occident ses marges les plus basses. C'est un immense océan de sables, effrayant de silence, d'étendue, de nudité, ondulant quelquefois en sèches collines, coupé rarement de quelques rangées de rochers, offrant presque partout des plaines rases, sans eau, sans verdure, où sous un soleil ardent le regard se perd vers un horizon sans limites. Comme l'Océan il est sujet aux tempêtes, et les caravanes comme de grandes flottes y sont englouties dans les vagues desséchées que l'autan soulève et tourmente avec furie, amasse en tourbillons, promène comme des trombes, et jette sur de vastes espaces en masses énormes sous lesquelles tout demeure enseveli. Ainsi que dans l'Océan, des îles tantôt clair-semées, tantôt rapprochées en archipels plus ou moins considérables, offrent aux caravanes voyageuses comme autant de ports de relâche et de ravitaillement, où se renouvellent les provisions d'eau, cette précieuse ressource que l'ardeur du soleil vient quelquefois tarir jusque dans les outres où elle est soigneusement renfermée.

On s'est demandé si les sables du Sahara sont un transport alluvionnaire ou le résultat d'une décomposition spontanée de roches préexistantes; c'est une question sur laquelle les notions acquises ne permettent point encore de prononcer, bien que la nature friable des grès observés dans le Fezzan paraisse favoriser la seconde hypothèse. Mais d'un autre côté le quartz gris-blanc qui a formé ces sables si ténus se retrouve de même au désert en graviers, en galets, en cailloux roulés, qui semblent témoigner de l'ancienne action d'un océan que les traditions historiques n'ont peut-être pas non plus complétement oublié, et la coexistence, dans les deux mers qui baignent sous ces latitudes les extrémités orientales et occidentales de l'Afrique, de certaines espèces animales qui ne peuvent avoir voyagé de l'une à l'autre en contournant au sud le cap de Bonne-Espérance, vient apporter un argument de plus à l'hypothèse qu'une route maritime directe exista jadis pour elles, là même où ces sables, ces graviers, ces galets en indiquent la trace.

Des couches brillantes de sel gemme, des amas de roches basaltiques et de lignites noirâtres; quelques rares buissons de gommiers, l'agoul ou herbe du pèlerin, quelques poacées et panicées, entre autres le kaschyâ, incommode aux voyageurs par les piquants de son calice, une capparidée appelée *souag*, et un petit nombre d'autres plantes chétives et glauques; un faucheur appelé *nagat-allah* ou chamelle à Bon-Dieu, un petit scarabée, dont on suit quelquefois la trace sur le sable l'espace de plusieurs milles, l'autruche rapide, l'outarde, la timide gazelle, le lion, la terrible panthère; tels sont à peu près, dans les trois règnes, les objets que peut rencontrer le voyageur; je me trompe : le pied de sa monture brisera quelquefois les os blanchis de quelques-uns de ceux qui ont tenté avant lui la périlleuse traversée; des carcasses de chameaux et de chevaux jalonneront de loin en loin sa marche incertaine; heureux si son rapide dromadaire le conduit assez tôt, à travers l'abattement physique et les anxiétés de l'horrible soif, à l'une de ces oases tant désirées, terme momentané de ses angoisses; car la soif anéantit dans ces solitudes et les armées conquérantes et les paisibles caravanes de marchands.

Cependant des expéditions commerciales régulières affrontent périodiquement le péril des voyages à travers le grand Désert, et leur marche a tracé d'invariables routes sur cette mer de sables où leur sillage ne laisse aucune empreinte; quelques-uns de leurs itinéraires ont été recueillis et publiés. Nous avons de plus les relations personnelles de plusieurs voyageurs qui ont parcouru ces plaines inhospitalières, tels que l'Arabe Ebn-Batoutah au milieu du XIII^e^ siècle, et parmi les Européens de notre temps, Browne, Hornemann, dans l'est; Lyon, Denham et Clapperton (*voy.*), vers le milieu; et dans l'ouest les naufragés Brisson, Follie, Saugnier, Robert Adams, Alexandre Scott, Riley, Cochelet, et après eux l'intrépide Caillé (*voy.* ce nom). Chacun d'eux nous a transmis ses impressions,

la description de ce qu'il a vu; mais aucun ne nous a donné un tableau d'ensemble, et nous sommes obligés de remonter jusqu'à Léon Africain, dans la première moitié du XVI^e^ siècle, pour une esquisse générale du Sahara au point de vue de ses divisions géographiques. Ce désert, dit-il, est partagé en cinq régions, dont chacune est désignée par le nom des populations qui y sont cantonnées, savoir, Senhêgah, Wanzigah, Tergah, Lemthah et Berdewah, qui se succèdent d'occident en orient suivant l'ordre où nous venons de les nommer; puis il ajoute encore, à l'est de ce dernier peuple, celui de Lewâtah, touchant à l'Égypte. Mais ces noms n'ont plus pour nous, depuis longtemps, une signification territoriale, et ils ont disparu presque entièrement des cartes modernes. On ne retrouve aucune trace des Wanzigah ni des Berdewah; les Senhêgah qui dominaient jadis sur la région occidentale, y sont devenus tributaires; les noms de Lemthah et de Lewâtah ne subsistent guère plus que dans l'histoire; les Tergah seuls se sont maintenus à leur place, où nous les connaissons mieux sous la forme plurielle de Touârek.

Dans l'usage le plus généralement adopté, qui semble n'avoir d'autre origine que la fantaisie des cartographes, le nom de Sahara est concentré dans le désert à l'ouest du Fezzan; entre le Fezzan et la ligne d'oases qui court du nord au sud depuis Sywah jusqu'au Dâr-Four, on inscrit la dénomination de désert de Libye; et à l'est de la ligne d'oases jusqu'à la mer Rouge, celle de désert de Nubie. Au point de vue ethnologique on peut faire une division générale du Sahara en trois grandes régions, dont la plus occidentale est occupée, sous le nom vulgaire de Maures, par des tribus arabes dominantes, et des tribus soumises appartenant à la race de Senhêgah, émigrée primitivement du Yémen, mais naturalisée de longue date parmi les populations berbères (*voy.*) : une ligne tirée de Tewât à Arawân les sépare des Touârek, qui s'étendent à leur tour jusqu'au méridien de Mourzouk, où commencent les Tibbous. Ceux-ci ont au nord, à l'est et au sud, diverses tribus arabes, dans lesquelles il faut se garder de comprendre la population berbère des oases qui confinent avec le pays de Barca... *A....

SAID ou HAUTE-ÉGYPTE, *voy.* ÉGYPTE, T. IX, p. 261.

SAIGNÉE, extraction d'une certaine quantité de sang (*voy.*) contenu dans les artères, les veines ou les vaisseaux capillaires. L'origine de la saignée se perd dans les époques fabuleuses : le soulagement produit dans les maladies par les hémorragies spontanées, par les blessures accidentelles des vaisseaux ou par la succion des annélides (*voy.* SANGSUES) a très certainement donné l'origine de cette opération, qui, de tout temps, a joué un grand rôle dans la pratique médicale, et dont on a rarement usé dans une juste mesure. L'ouverture des artères, conseillée et pratiquée par les anciens, est tout-à-fait tombée en désuétude, parce qu'elle n'est pas plus efficace que la *phlébotomie* (saignée veineuse), et que, plus difficile à pratiquer, elle a l'inconvénient d'oblitérer le vaisseau sur lequel on opère (*voy.* ARTÈRE). La saignée veineuse a donc prévalu : elle se pratiquait jadis sur toutes les veines qui se montraient à découvert; mais une connaissance plus exacte des lois de la circulation ayant montré qu'il importait assez peu de tirer le sang de tel ou tel vaisseau, on ne saigne plus guère qu'au bras et au pied.

On a jugé quelquefois plus convenable d'extraire le sang des vaisseaux capillaires de la peau et des membranes muqueuses, pensant exercer ainsi une action plus immédiate. Pour cela, on a employé les sangsues et les ventouses (*voy.*) scarifiées qui les remplacent avec un avantage marqué.

Bien que la saignée veineuse soit une opération peu importante et abandonnée aux débutants, elle est cependant fort délicate, et elle est entourée de dangers auxquels on ne songe pas assez. Une lancette (*voy.*), une bande pour suspendre le cours du sang et faire gonfler les vaisseaux, voilà tout le matériel pour la saignée du bras. Choisir une veine qui ne soit superposée ni à l'artère brachiale, ni à un gros nerf, ni à un tendon, le fixer et y accumuler le sang dans un espace limité, y plonger la lancette de manière à ce que l'ouverture de la peau, suffi-

samment large, devienne parallèle à celle du vaisseau, tel est l'ensemble du manuel opératoire. Il est le même pour la saignée du pied, si ce n'est qu'on met le membre dans l'eau chaude pour faire gonfler les vaisseaux. Quand on a obtenu la quantité voulue de sang, quantité qui va de 4 onces à 2 et même 4 livres, on ferme la plaie avec une petite compresse carrée maintenue par une bande médiocrement serrée.

La saignée *générale* a pour effets immédiats l'abaissement de la température du corps, le ralentissement de la circulation, et enfin la syncope, qui peut même devenir mortelle, comme l'expérience le démontre chaque jour chez les animaux sacrifiés à notre nourriture. Lorsqu'elle est fréquemment renouvelée, elle active l'absorption interstitielle et en même temps la prédominance du système lymphatique d'où résulte une sorte d'engraissement avec bouffissure qui n'est point de bon aloi. Le système nerveux manifeste aussi son action d'une manière plus évidente au milieu de l'affaiblissement universel. Les résultats de la saignée capillaire sont à peu près les mêmes, seulement ils sont moins prompts et moins prononcés.

D'après cela, on conçoit que la saignée ait été d'un grand emploi dans le traitement des maladies; on en a fait même à diverses époques toute la médecine; on a prétendu qu'elle jugulait les maladies ou qu'elle en enlevait la cause avec le sang, suivant les doctrines régnantes. D'autres doctrines non moins plausibles dans la bouche et dans les écrits de leurs auteurs, ont proscrit toute émission de sang au profit des purgatifs ou de telle autre médication. Quoi qu'il en soit, la saignée produit un soulagement manifeste et rapide dans les maladies inflammatoires et fébriles qui sont bien fréquentes, ainsi que dans celles du système circulatoire. Elle y constitue le moyen principal de traitement et elle forme un accessoire important et indispensable dans une foule de maladies où la pléthore sanguine forme un élément notable.

Les contre-indications sont trop nombreuses pour pouvoir être énumérées ici; mais au moins il est faux que la saignée même inopportune puisse avoir immédiatement des conséquences très graves, et la frayeur qu'en manifestent certaines personnes n'est pas même motivée par les rares accidents qui peuvent succéder à l'opération elle-même. Ces accidents sont: la lésion de l'artère brachiale, du nerf médian, du tendon, l'inflammation de la veine; il faut mentionner aussi l'introduction de l'air dans le cœur qui peut avoir lieu quand on pratique la saignée de la jugulaire; enfin l'ecchymose, l'inflammation de la peau, etc., bien qu'ils soient d'une minime importance en comparaison des précédents.

La quantité de sang extraite des vaisseaux, la manière prompte ou lente dont on procède, l'espace de temps qui sépare les émissions sanguines; le lieu et les conditions où elle se pratique, font de la saignée un agent multiple en quelque sorte entre les mains de ceux qui savent en tirer parti. De là viennent les dénominations de saignée *spoliative*, *révulsive*, *dérivative* par lesquelles le médecin indique le but qu'il s'est proposé. La saignée générale est plus particulièrement spoliative, et la saignée *locale* est généralement préférée lorsqu'il s'agit d'opérer une dérivation ou une révulsion. Cependant, avec l'une comme avec l'autre, on peut remplir cette double indication. F. R.

SAIGNEMENT DE NEZ, *voy.* Hémorragie nasale (épistaxis).

SAINDOUX, *voy.* Axonge et Graisse.

SAINFOIN (*hedysarum*, L.), genre de plantes appartenant à la famille des légumineuses (*voy.*), dont les quatre espèces principales sont le *sainfoin oscillant* (*hedysarum gyrans*, L. fils), lequel présente à l'observateur un intéressant phénomène de physiologie végétale (*voy.* Feuille, T. X, p. 745-746); le *sainfoin alhagi* (*h. alhagi*, L.), belle plante d'Orient qui fournit la *manne de Perse*; le *sainfoin d'Espagne* (*h. coronarium*, L.), ou *sainfoin à bouquet*, originaire d'Italie et d'Espagne, qui sert d'ornement dans nos jardins par ses belles fleurs rouges, et qu'on cultive en grand comme fourrage à Malte et dans la Calabre, sous le nom de *sulla* ou *scilla*; enfin, le *sainfoin des prés* ou *esparcette* (*h. onobrychis*, L.), plante vivace, à racine pivo-

tante, qui sert à former des prairies artificielles. Les autres espèces de sainfoin sont de peu d'importance. Z.

SAING RÉAL, *voy.* GRÉAL.

SAINT, du latin *sanctus*, primitivement le participe de *sancire*, consacrer. La *sainteté* est cet état de l'âme qui, aimant le bien de toutes ses forces, reste étrangère au mal et en repousse même l'idée. Dans ce sens, on parle en théologie de la sainteté de Dieu, désigné aussi comme trois fois saint, comme le Très-Saint; elle n'appartient même qu'à lui seul. C'est la sainteté de Dieu que Jésus avait en vue en disant au jeune riche de l'Évangile (S. Marc, X, 18) : « Pourquoi m'appelles-tu bon? Il n'y a qu'un seul bon, c'est Dieu. » S.

Les premiers chrétiens appelaient *saints* non-seulement leurs évêques et les autres ministres du Seigneur, mais toute personne qui tendait à la perfection. Plus tard, ce titre d'honneur fut appliqué à ceux qui, au milieu des persécutions, avaient confessé le Christ au prix de leur fortune, de leur liberté, de leur vie; et les martyrs, considérés comme les saints par excellence, devinrent en quelque sorte les héros, les demi-dieux du christianisme (*voy.* MARTYROLOGE). Les églises rivalisèrent entre elles dans les honneurs qu'elles leur rendirent: on les représenta comme les serviteurs chéris, les confidents de la Divinité, comme de puissants protecteurs auprès de Dieu; on alla même jusqu'à les placer au-dessus des anges. Les homélies des Pères du IV^e^ et du V^e^ siècle sont remplies de leurs louanges et de magnifiques descriptions des miracles opérés par leurs reliques (*voy.*). Les saints, dès cette époque, étaient honorés comme des divinités protectrices dans les lieux qui possédaient ou croyaient posséder leurs tombeaux. Bientôt chaque province, chaque ville, chaque hameau ambitionna l'avantage d'avoir son saint patron et intercesseur dans le ciel; mais comme les persécutions avaient cessé et qu'il n'était plus guère possible de mériter la couronne du martyre, il fallut se contenter de choisir la plupart des saints parmi les moines les plus célèbres par leurs austérités et leurs mortifications. Ces choix appartenant aux évêques, on conçoit qu'il dut y en avoir beaucoup d'indignes: aussi le synode de Francfort, en 794, défendit de faire de nouveaux saints, défense renouvelée en 805 par Charlemagne, mais sans succès. Le pape jugea enfin à propos de se charger lui-même de régulariser cette affaire importante. Jean XV donna le premier exemple, en 993, d'une *canonisation* (*voy.*) papale valable dans toute la chrétienté; et Alexandre III, en 1170, réserva au Saint-Siége le droit exclusif d'inscrire un nom nouveau dans le catalogue des saints. La canonisation n'avait lieu souvent que bien des années après la *béatification* (*voy.*), espèce d'arrhes de la canonisation accordées aux personnes pieuses que recommandaient la pureté de leur vie et leurs miracles; quelquefois même le *bienheureux* n'était jamais élevé au rang de saint. Il était rare qu'un laïc obtînt cet honneur; il fallait qu'il se fût distingué par une piété extraordinaire et par une soumission complète à l'Église, comme Casimir de Pologne et Wenceslas de Bohême; qu'il lui eût rendu d'éminents services, comme Charlemagne ou Henri II; qu'il eût trouvé la mort en combattant pour elle, comme Édouard I^er^ d'Angleterre (le Confesseur) et Louis IX; ou bien qu'il eût favorisé puissamment la propagation du christianisme, comme Vladimir-le-Grand de Russie, Knut de Danemark, Olaf de Norvége, Étienne de Hongrie. Les femmes y arrivaient plus facilement. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que dans la longue liste des successeurs de S. Pierre, à l'exception de ceux qui ont péri martyrs dans les premiers siècles, il n'y en a qu'un très petit nombre qui aient été canonisés, comme Léon, Grégoire, et mille ans plus tard, Pie V. Il fut impossible à Benoît XIII de faire reconnaître la canonisation de Grégoire VII par la France, Naples et l'Autriche.

Depuis le schisme, l'Église grecque n'admet plus les saints canonisés par l'Église latine; mais elle a un grand nombre de saints nationaux, par exemple S. Alexandre Nevski et S. Serge de Russie. Le catalogue de ces saints s'appelle le *ménologe*. Les deux communions rivalisent d'ailleurs dans leur respect pour les saints.

Honorer la mémoire des confesseurs de la foi et des hommes dont les exemples de piété ont édifié le monde, est sans doute une chose bonne en soi, un devoir sacré; mais, comme le faisaient remarquer les apologistes de la religion chrétienne dans leurs attaques contre le paganisme, le vulgaire est incapable de se modérer dans l'expression de ses sentiments d'amour et de respect envers des protecteurs qu'on lui peint comme tout-puissants, et on ne peut nier que le culte des saints n'ait dégénéré en une véritable idolâtrie. Ce qui y a contribué beaucoup, ce sont les images et les statues des saints multipliées surtout dans l'Église latine. Placées d'abord à l'entrée des églises, pour rappeler aux fidèles le souvenir de leurs vertus et de leur mort glorieuse, elles pénétrèrent dans le sanctuaire dès le v^e^ siècle. En vain des princes et des évêques, frappés des inconvénients qui en résultaient, voulurent-ils les faire enlever (*voy.* ICONOCLASTES); le peuple et les moines les prirent sous leur protection et les replacèrent triomphantes dans les églises. Les protestants rejettent le culte des saints comme n'ayant aucun fondement dans l'Écriture sainte, sans toutefois refuser leur admiration et leur respect aux véritables héros du christianisme. La sainteté de la vie a tous leurs respects; mais ils n'en font pas le prétexte d'une espèce de hiérarchie céleste entourant le trône de la gloire en rangs si serrés que trop souvent elle a obscurci l'idée du Dieu unique et affaibli le culte qui n'est dû qu'à lui. *C. L.*

Pour les *Actes des saints*, *voy.* BOLLANDISTES.

C'est sous leurs noms respectifs que le lecteur trouvera les art. des principaux saints; quant aux noms de localités précédés du mot *Saint* ou *Sainte*, nous en donnons ci-après un assez grand nombre. L'ordre alphabétique a été suivi comme d'habitude, à cela près toutefois qu'on a réuni tous les noms composés avec *Saint*, et on a placé à leur suite ceux qui commencent par *Sainte*, classement qui nous a semblé faciliter les recherches. S.

SAINT-ALDEGONDE, *voy.* ALDEGONDE.

SAINT-ANGE (CHATEAU), *moles Hadriani*, *voy.* ROME.

SAINT-BARTHÉLEMY (JOURNÉE DE LA). C'est le nom qui est resté dans l'histoire au 24 août 1572, jour où la fête de l'apôtre (*voy.*) fut célébrée à Paris par le commencement du massacre des protestants, qui s'étendit bientôt à toute la France.

Depuis la paix de 1570, dite *boiteuse et malassise*, peut-être même depuis l'entrevue de Catherine de Médicis et du duc d'Albe à Bayonne, en 1565, l'idée de frapper d'un seul coup et par surprise des ennemis devenus trop puissants pour être abattus par les moyens ordinaires, s'était présentée plus d'une fois à des imaginations violentes et imbues des maximes du machiavélisme italien. La guerre n'avait pu donner raison de ces Huguenots (*voy.*) dont l'organisation redoutable, attestée par des rôles trouvés chez Coligny après sa mort, entretenue par un fonds levé sur le parti, dirigée par des chefs dans chaque province et par un capitaine général auquel on payait une pension mensuelle, menaçait à la fois l'autel et le trône. « Il valait mieux, dit Saulx-Tavannes, gagner une bataille dans Paris où tous les chefs se trouveraient. » Le mariage du roi de Navarre avec la sœur de Charles IX fut, comme celui-ci s'en vantait en termes grossiers, et comme il l'avouait au légat Alessandrini, l'appât dont on se servit pour les attirer du fond de leurs provinces. Coligny (*voy.*) auquel le roi ne pardonnait pas d'avoir voulu s'emparer de sa personne à Meaux, et qui cherchait à lui imposer une guerre antipathique à ses sentiments, fut la première dupe de ses feintes caresses. Cependant des bruits sinistres commençaient à circuler; des avertissements arrivaient de toutes parts aux protestants réunis à Paris. Un moment, il fut question de se retirer en masse, l'amiral à leur tête; mais celui-ci s'y refusa: « Il était soul de telles alarmes; la durée de ses vieux ans n'avait été que trop rompue de semblables frayeurs. » Tout conspirait donc au succès d'une trame abominable, jusqu'à l'aveuglement des victimes. C'est alors que, d'un projet vague d'abord, on passa au plan et aux moyens d'exécu-

tion. Dans des conseils secrets tenus au Louvre, l'on détermina le nombre des proscrits, le choix des assassins, et le jour du massacre, qui fut fixé au dimanche 24 août, fête de S. Barthélemy. Catherine de Médicis et le duc d'Anjou furent l'âme de ces conseils auxquels assistaient le duc de Guise, Tavannes, de Retz, Gondi, Birague, Nevers, etc.; mais il paraît impossible d'admettre, avec quelques historiens, que le roi n'ait connu leurs projets qu'au dernier moment. Quoi qu'il en soit, on avait exploité la haine populaire contre les huguenots; on s'était assuré du concours de l'Hôtel-de-Ville, en répandant le bruit d'un complot formé par eux pour enlever le roi et la famille royale. 1,200 arquebusiers avaient été introduits dans la ville, dont les portes furent soigneusement gardées, et, la veille au soir, on vit transporter dans le Louvre des amas d'armes et de munitions.

Enfin, le 24, avant le jour, le tocsin de Saint-Germain-l'Auxerrois, auquel répond bientôt celui du Palais, donne le signal du massacre. Coligny, blessé traîtreusement deux jours auparavant, est la première victime. Son gendre, ses domestiques, ses principaux adhérents, logés dans sa maison ou dans le voisinage, tombent à leur tour sous les coups des assassins. L'hospitalité du Louvre ne protége pas les gardes et les gentilshommes du roi de Navarre et du prince de Condé (*voy.* ce nom et HENRI IV) : poursuivis dans les cours, dans les salles, et jusque dans le lit d'une princesse royale où l'un d'eux s'était réfugié, ils sont égorgés sous les yeux du roi et de la reine-mère. Cependant, au grand jour, les meurtriers, que distinguent une écharpe et une croix blanche, se sont répandus dans tous les quartiers de la ville; bientôt la populace se joint à eux; les vengeances particulières et la soif du butin se mettent de la partie, et, ce qui pouvait ressembler d'abord à une exécution devient un massacre général où sont enveloppés vieillards, femmes, enfants et même un certain nombre de catholiques. Vers le soir du dimanche, il parut une proclamation du roi portant défense « qu'autres que ceux de sa garde et les officiers de la ville prissent les armes ou fissent des prisonniers, sur la vie. » Le 26, autre proclamation « qu'aucun ne fût si hardi de tuer âme vivante, de piller ou toucher aucun, fors ceux qui seront ordonnés pour ce faire. » « Alors, dit Mezeray, les meurtres et les saccagements se firent avec plus d'ordre, mais non avec moins de cruauté.» Une tradition suspecte veut que le roi ait tiré lui-même, d'une des fenêtres du Louvre, des coups d'arquebuse sur les protestants. C'est bien assez de la responsabilité morale à laquelle il ne saurait se soustraire. Dans ses lettres aux provinces, il avait essayé d'abord de la rejeter sur les Guises. « La querelle particulière qui existait dès longtemps entre leur maison et celle de Coligny avait amené une sédition où son cousin l'amiral et *quelques autres* de son parti avaient été tués. » Mais bientôt il changea de langage. Le troisième jour, après avoir ouï solennellement la messe, « pour remercier Dieu de la grande victoire obtenue sur l'hérésie, » il se rendit au parlement où il avoua hautement tout ce qui s'était passé, et ordonna d'instruire le procès de l'amiral et de ses complices. De nouvelles lettres furent écrites aux provinces dans le même sens : il y exhortait les gouverneurs à la modération et protestait de son intention de maintenir les édits de paix; mais des émissaires secrets avaient été envoyés, porteurs d'ordres contraires aux paroles officielles. Aussi, dans les deux mois qui suivirent, les massacres de Paris furent imités à Meaux, à Rouen, à Troyes, à Orléans, à Bourges, à Lyon, à Bordeaux, à Toulouse, etc. Mais plusieurs gouverneurs se refusèrent à exécuter des ordres inhumains. Outre le comte d'Orthès (*voy.* BAYONNE), dont tout le monde connaît la belle réponse, on cite de Tende et de Carces en Provence, Charni en Bourgogne, Gordes en Dauphiné, Saint-Hérem en Auvergne, Tannegui-le-Veneur et Matignon en Normandie, La Guiche à Mâcon, Villars, consul de Nîmes, les évêques de Lisieux et d'Angers. A ces noms ajoutons celui moins connu de Claude Saltier, bourreau de Lyon, qui, sommé de prêter son ministère aux massacres, répondit « qu'il ne travaillait que judiciairement. » Les historiens va-

rient beaucoup sur le nombre total des victimes, depuis Péréfixe, qui le porte à 100,000, jusqu'à Lingard qui le réduit à 1,600. Le chiffre de 20 à 30,000, adopté par De Thou, dont 3 ou 4,000 pour Paris, paraît se rapprocher le plus de la vérité. La noblesse, la magistrature, la science, toutes les classes de la société fournissent leur contingent à cette liste funèbre, où l'on distingue La Rochefoucault, Soubise, Guerchi, Lavardin, Clermont, de Loménie, Pierre de la Place, l'helléniste Denis Lambin, le grammairien Ramus, le sculpteur Jean Goujon (*voy.* plusieurs de ces noms). Sully, Caumont-Laforce, Ambroise Paré n'échappèrent que par miracle. Les manifestations de joie qui accueillirent, à Rome et à Madrid, la nouvelle de la Saint-Barthélemy peuvent être mises sur le compte de l'esprit de parti, autant que sur celui du fanatisme religieux.

Des historiens et des publicistes, Pibrac, dans une lettre latine, Naudé, dans ses *Coups d'état*, l'abbé de Caveirac, dans une dissertation spéciale, ont essayé l'apologie de la Saint-Barthélemy, et l'on a osé prononcer à cette occasion le mot de *rigueurs salutaires.* A ces déplorables aberrations de l'esprit humain, opposons le vœu de L'Hospital et de De Thou : *Excidat illa dies!* et ces paroles non suspectes d'un pieux archevêque : « action exécrable qui n'avait jamais eu, et qui n'aura, s'il plaît à Dieu, jamais de semblable! » — *Voir* De Thou, *Mémoires de l'estat de France sous Charles IX;* Sismondi, *Hist. des Français*, t. XIX; *Archives curieuses de l'histoire de France*, 1re série, t. VII; *Du massacre de la Saint-Barthélemy*, par Brizard, 1790, in-8°; *Histoire de la Saint-Barthélemy*, par M. Audin, 1826, in-8°. R-Y.

SAINT-BERNARD (Grand), dans le Bas-Valais, à l'extrémité de la vallée piémontaise d'Aoste, dont le pic le plus élevé, le Velan, a 10,580 pieds au-dessus du niveau de la mer. Il y avait autrefois, au point culminant du col, un temple de Jupiter détruit, dit-on, par Constantin-le-Jeune, en 339, et remplacé par une pierre milliaire qui se voit encore dans le village de Saint-Pierre. Selon d'autres, ce fut S. Bernard qui renversa ce temple, d'où le nom de mont Saint-Bernard fut substitué à celui de *Mons Jovis*. Cependant le fait suivant semble expliquer suffisamment l'origine de ce nom. On attribue généralement à Bernard de Menthon, chanoine d'Aoste vers 962, la fondation du couvent d'augustins qui existe de nos jours encore sur le Saint-Bernard, et dont il fut l'abbé jusqu'à sa mort, arrivée en 1008. Ce couvent acquit de vastes possessions en divers pays, mais surtout en Suisse et en Sardaigne; il en jouit paisiblement jusqu'en 1587, où les prétentions du pape le firent dépouiller, par Charles-Emmanuel III de Sardaigne, de tout ce qu'il possédait dans les états de ce prince. Situé à la hauteur de 7,576 pieds, sur les bords d'un petit lac, ce couvent est le point habité le plus élevé de l'Europe. Il ne compte pas plus de 20 à 30 moines, dont 10 à 12 seulement habitent dans ses murs. Leurs devoirs consistent à accueillir les voyageurs qui traversent la montagne, sans distinction d'état ou de croyance; à leur prodiguer tous les secours possibles; à parcourir, accompagnés de chiens dressés à cet effet, les flancs de la montagne pendant les 7 ou 8 mois de l'année où ils sont couverts de neige, à la recherche des voyageurs égarés; à les sauver s'ils sont en péril, à les soigner jusqu'à leur guérison complète, et tout cela sans jamais exiger de salaire. Ces dignes moines se montrent observateurs si scrupuleux de leur règle, qu'ils ne réclament pas le prix des aliments ou rafraîchissements même offerts à de riches voyageurs qui les visitent. En hiver, le froid s'élève jusqu'à 20 ou 22° R.; en été même, il gèle le matin, et il est rare qu'on jouisse de quelques beaux jours. Pas un arbre, pas un buisson ne peut venir à cette hauteur : aussi est-on obligé d'aller chercher à 6 lieues de distance le bois nécessaire. Quoique le passage du Grand Saint-Bernard soit moins fréquenté qu'anciennement, il est encore traversé annuellement par 7 à 8,000 personnes, qui toutes reçoivent l'hospitalité dans le couvent. Les malheureux qu'on trouve ensevelis dans les neiges sont portés dans une chapelle, et la vivacité de l'air empêchant la dé-

composition, tous ces cadavres conservent leurs traits pendant deux ou trois ans et finissent par devenir des momies. Des dons recueillis dans toute l'Europe ont mis les moines en état de restaurer leur couvent, de l'agrandir et d'y établir un meilleur système de chauffage. Depuis Auguste, le Grand Saint-Bernard a été traversé plusieurs fois par des armées; mais le passage le plus remarquable est celui qu'effectua Bonaparte à la tête de 30,000 hommes, du 15 au 21 mai 1800. Il fallut surmonter d'incroyables obstacles, et transporter les canons à bras d'hommes. Une table de marbre noir, placée dans la chapelle du couvent ainsi que le monument de Desaix, rappelle cet événement mémorable.

Le *Petit Saint-Bernard*, dans le Piémont, entre les vallées d'Aoste et de Tarentaise, est le passage le plus commode des Alpes. Annibal, à ce qu'il paraît, le traversa pour entrer en Italie. A 6,750 pieds de hauteur, on trouve un hospice où deux ecclésiastiques de Tarentaise accueillent les voyageurs avec autant de bienveillance que de désintéressement. *C. L.*

SAINT-CLAIR (LAC), *voy.* ÉTATS-UNIS.

SAINT-CLOUD, petite ville du dép. de Seine-et-Oise (*voy.*), à 2 lieues de Paris, sur la route de Versailles, placée dans une belle situation, sur la pente rapide d'une colline au bord de la Seine (rive gauche), que l'on y passe sur un beau pont de pierres auquel on attachait jadis ces fameux *filets* qui arrêtaient les objets perdus et les cadavres que le courant apportait de Paris. La population de Saint-Cloud s'élève à 2,316 hab. Ce qui rend surtout cet endroit digne d'attention, c'est son château royal, dont dépend un parc magnifique. Ce palais est bâti sur la pente de la colline, et se compose d'un grand corps de bâtiment et de deux ailes en retour, avec chacune un pavillon. Les jardins, les terrasses, les parterres, les boulingrins, les pièces d'eau, les cascades et les bosquets qui entourent cet édifice, soit dans la partie réservée à l'usage de la famille royale, soit dans celle qui est abandonnée au public, sont dignes d'admiration et en font un séjour délicieux. On remarque particulièrement la grande cascade, qui a 108 pieds de face sur autant de pente. Le parc, planté par Le Nôtre, a environ 4 lieues d'étendue. Cet homme, si habile dans son art, a su tirer parti de l'inégalité du terrain pour produire les effets les plus pittoresques. Bâti sous Mazarin, le château de Saint-Cloud fut successivement embelli par les ducs d'Orléans, qui en furent possesseurs jusqu'en 1782, époque à laquelle la reine Marie-Antoinette en fit l'acquisition. Cette reine se plaisait dans ce palais, qu'elle augmenta de plusieurs bâtiments; en 1790, elle y séjourna pour la dernière fois. Le château et le parc devinrent propriétés nationales en 1793. C'est là, dans l'orangerie qui est derrière le château, qu'eut lieu la fameuse révolution du 18 brumaire (*voy.*). Napoléon, devenu empereur, fit de Saind-Cloud son séjour de prédilection; Blücher, à la seconde invasion, y commit des dégâts qui déshonorent un général dans le siècle où nous vivons. Sous la Restauration, les Bourbons y séjournèrent assez souvent. En 1830, Charles X y signa les fatales ordonnances de juillet, et c'est aussi là qu'il apprit la chute de son trône (*voy. révolution de* JUILLET). Après l'élection du 7 août, le château de Saint-Cloud ayant continué d'appartenir à la dotation de la liste civile, la nouvelle famille royale y passe encore souvent une partie de l'été.

Saint-Cloud portait autrefois le nom de Nogent, qui fut changé en l'honneur de Clodoalde, 3^{e} fils de Clodomir, roi d'Orléans (*voy.* CLOUD). Ce prince donna ce fief à l'église de Paris, et il fut érigé en duché-pairie, en 1674, sous François de Harlay-Chauvalon, archevêque de Paris, pour lui et ses successeurs. Dans les guerres du moyen-âge, il est souvent question du bourg de Saint-Cloud, fortifié en tout ou en partie, pris et repris par les différentes armées ou par les différentes factions. On sait que Henri III (*voy.*) y fut assassiné en 1589. Z.

SAINT-CYR, endroit célèbre, à 5 lieues O. de Paris, où Mansard construisit une maison destinée à la communauté pour l'éducation de filles nobles (*voy.* MAINTENON et RACINE), mais qui de nos jours est occupée par l'École militaire

destinée à former des officiers d'infanterie. *Voy.* SEINE-ET-OISE.

SAINT-CYR (LOUIS GOUVION, marquis DE), né à Toul, le 16 avril 1764, prit ce nom de sa mère, ainsi que nous l'avons dit à l'article GOUVION. Il commença par chercher un moyen d'existence dans l'art de la peinture, et entreprit même un voyage à Rome pour s'y perfectionner; mais au début de la révolution, il abandonna ses pinceaux et s'engagea comme volontaire. Passant rapidement par tous les grades inférieurs, il fut attaché, en 1793, à l'armée de la Moselle, en qualité d'adjudant général; puis promu au grade de général de brigade après le combat de Kayserslautern. Il fut ensuite employé à l'armée des Alpes, et reçut, le 16 juin 1794, pour récompense de ses services, le grade de général de division. L'année suivante, il se signala au siége de Mayence; et, après avoir servi sous Masséna, il fut un instant réformé en 1799. Mais rendu bientôt à la vie militaire, il fut envoyé en Italie, où par d'habiles manœuvres, il conjura les funestes effets de la bataille de Novi. Le 24 oct. suivant, Gouvion Saint-Cyr battit les Autrichiens à Pasturana et à Bosco, et le 6 nov. il les repoussa encore à Coni. Une admirable retraite par laquelle il couvrit Gênes, dont il empêcha l'investissement lui valut du premier consul un sabre d'honneur et le titre de premier lieutenant de l'armée. En 1800, il s'empara de Fribourg en Brisgau, battit les Autrichiens à Stublingen, et les poursuivit dans leur retraite. Après une courte absence, consacrée au rétablissement de sa santé, il reparut à Hohenlinden, pour y recueillir sa part de gloire. Nommé à la même époque conseiller d'état, attaché à la section de la guerre, il fut bientôt après chargé du commandement de l'expédition de Portugal. Après le traité de Badajoz, il fut envoyé en Espagne en qualité d'ambassadeur extraordinaire. En 1804, il fut fait colonel général des cuirassiers, et en 1805, grand-aigle de la Légion-d'Honneur. La même année, l'empereur lui confia le commandement de l'armée chargée de couvrir Naples et les côtes de l'Adriatique. Les Autrichiens le bravèrent sous la conduite du prince de Rohan; mais ils furent battus complétement à Castel-Franco, et laissèrent entre les mains des Français une multitude de prisonniers. En 1806, il occupa, sous les ordres de Masséna, les trois provinces de la Pouille, où il sut maintenir la plus grande tranquillité.

Envoyé, en 1807, à l'armée d'Allemagne, Gouvion Saint-Cyr prit part aux campagnes de Prusse et de Pologne, et fut nommé gouverneur de Varsovie. De retour en Espagne, après la paix de Tilsitt, il s'empara de Barcelone, et dirigea avec bonheur et habileté les opérations en Catalogne. Chargé en 1812, à la Grande-Armée, du commandement du 7^{e} corps, puis de celui du 10^{e}, il remporta à leur tête (17 août; *voy.* OUDINOT), sur le général russe Wittgenstein, à Polotsk, une victoire importante qui lui valut le bâton de maréchal d'empire (27 août). Pendant la retraite de Moscou, attaqué à son tour, sur le même lieu, par le même général Wittgenstein, jaloux de prendre sa revanche (14 à 20 oct.), il le battit encore, mais y reçut une blessure qui le força de quitter l'armée. Cependant en 1813, il était en état de faire la campagne de Saxe, d'assister à la bataille de Dresde, et de détruire le corps du général Tolstoï. Mais enfermé dans la place de Dresde, après la bataille de Leipzig, il se vit forcé, le 11 nov., d'accepter une honorable capitulation, qui fut violée. Le maréchal retenu prisonnier avec un corps de 16,000 hommes, ne rentra en France qu'après la Restauration.

Le 1er juin 1814, le roi Louis XVIII, lui témoigna son estime, en le nommant commandant de l'ordre de Saint-Louis. Pendant les Cent-Jours, après avoir essayé de lutter pour la cause royale contre les armes de Napoléon, il demeura dans une profonde retraite, jusqu'au second retour de Louis XVIII. Appelé alors au ministère de la guerre (9 juillet 1815), il y resta jusqu'au mois de novembre, où il remit sa démission au roi, avec tous ses collègues, pour ne pas signer le traité de nov. 1815. Nommé successivement membre du conseil privé, gouverneur de la 5^{e} division militaire, grand-croix de l'ordre de Saint-Louis,

comte, puis marquis, il entra, le 23 juin 1817, au ministère de la marine, et le 12 septembre il fut rappelé à celui de la guerre, où il signala son passage par la loi du recrutement (*voy.*) qui fut adoptée sur sa présentation, et par la création du corps royal d'état-major. Le 19 novembre 1819, le marquis de Latour-Maubourg prit la place du maréchal Gouvion Saint-Cyr; l'illustre maréchal rentré dans la retraite, tout en prêtant l'appui de ses conseils à la Chambre des pairs, dont il faisait partie depuis le 4 juin 1814, fit sa principale occupation de retracer ses opérations militaires en Catalogne, dans un livre qui reçut le sous-titre bien légitime de *Matériaux pour servir à l'histoire de la guerre d'Espagne*. Depuis l'apparition de cet ouvrage en 1821 jusqu'à sa mort, le maréchal Gouvion Saint-Cyr s'effaça tout-à-fait de la scène politique. Il fut emporté par une attaque d'apoplexie, le 17 mars 1830, pendant un voyage aux îles d'Hyères. Son corps fut rapporté à Paris. Gouvion Saint-Cyr repose au cimetière de l'Est, près de plusieurs de ses anciens compagnons d'armes, et une belle statue marque son tombeau. D. A. D.

SAINT-CYRAN (JEAN DUVERGIER DE HAURANNE, abbé DE), né à Bayonne, en 1581, mort en 1642, *voy.* PORT-ROYAL.

SAINT-DENIS, chef-lieu de sous-préfecture du dép. de la Seine (*voy.* ce mot). Cette ancienne et jolie ville est située à 2 lieues N. de Paris, au milieu d'une belle plaine, arrosée par la Crould et le Rouillon, près la rive droite de la Seine, sur un canal qui joint cette rivière au canal de l'Ourcq. Elle renferme une population de 6,332 hab., employée en grande partie dans ses fabriques.

Selon quelques légendes, le premier nom de Saint-Denis aurait été *Catolacum*. On ne connaît pas avec plus de certitude la véritable époque de sa fondation: une chapelle bâtie en l'honneur de saint Denys (*voy.* T. VII, p. 788 et 789), autour de laquelle se groupèrent quelques familles de paysans, paraît avoir été la première origine de cette petite ville. L'église et l'abbaye que Dagobert y fonda en 636 accrurent tellement sa population que, du temps de Suger, on l'appelait déjà une ville. Cette riche et importante abbaye appartenait à l'ordre de S. Benoît. Plusieurs hommes célèbres lui ont appartenu : l'abbé Fulrad, Turpin, chancelier de Charlemagne; Hilduin, ambassadeur de Louis-le-Débonnaire; l'auteur anonyme des *Gestes de Dagobert*, l'illustre Suger (*voy.*), Odon de Deuil, auteur d'une *Histoire de la Croisade entreprise sous Louis VII* et dont il avait fait partie, et Regord, connu par son *Histoire de Philippe-Auguste*. Quoique moins importants, il faut encore citer le chroniqueur Guillaume de Nangis, Gilles de Pontoise, Gui de Châtres, Philippe de Villette, l'auteur anonyme de la *Vie de Charles VII;* le chroniqueur Jean Chartier (*voy.*), frère d'Alain Chartier, Jean de Villiers, Jean Olivier, Crépin de Brichanteau ; enfin l'historien de cette même abbaye, dom Jacques Doublet.

Dagobert s'étant fait enterrer dans les caveaux de l'église, presque tous ses successeurs imitèrent son exemple. L'amant de Bertrade, Philippe I^er^, honteux de sa vie passée, n'osa pas s'y faire inhumer, se croyant indigne de reposer auprès de ses aïeux, si grands et si pieux (Suger). Sous la république, tous les couvents furent abolis; sur la proposition de Barrère, la Convention ordonna, par un décret du 6 août 1793, la violation des tombeaux des ci-devant rois. L'église, comme le caveau, eut beaucoup à souffrir. Napoléon, ayant consacré l'église de Saint-Denis à la sépulture des empereurs, en 1806, fit commencer les réparations qui ont été continuées sous les règnes suivants. On y admire surtout les superbes mausolées de Louis XII, François I^er^ et Henri II, dans les chapelles latérales. Dans les caveaux, les tombeaux des rois, des reines, des princes et des princesses de la famille royale qu'A. Lenoir avait su sauver des fureurs révolutionnaires sont replacés dans l'ordre primitif. En 1810, on s'aperçut que le vaisseau de la basilique, délabré de toutes parts, menaçait ruine : le gouvernement impérial, nomma M. Debret, successeur de Sellerier comme architecte de l'abbaye de Saint-Denis; on commença des travaux destinés à lui rendre sa solidité et à lui conserver en même temps le type pur du style gothi-

que. Cet admirable monument, aujourd'hui restauré avec le plus grand soin, est un des points dominants de la vallée de la Seine autour de Paris. La pyramide qui s'élève au-dessus de l'une des tours a 300 pieds de hauteur, 100 pieds de plus que Notre-Dame de Paris. La nef de l'église a 400 pieds de longueur.

L'ancienne abbaye est aujourd'hui remplacée par un chapitre composé de 10 évêques et de 24 chanoines prêtres. Les bâtiments, jadis clostraux, sont affectés, depuis le 29 mars 1810, à l'établissement d'une maison d'éducation pour 500 demoiselles, dont 400 sont élevées gratuitement aux frais de l'état, à la condition toutefois qu'elles seront parentes des membres de la Légion-d'Honneur.

Autrefois fortifié, Saint-Denis a subi plusieurs siéges. Le 10 nov. 1567, les catholiques et les protestants se livrèrent sous ses murs une bataille sanglante où le connétable Anne de Montmorency (*voy.*) fut mortellement blessé. On vient d'y établir, à 5,200^{m} du mur d'octroi de Paris, le fort détaché dit de l'Est, l'un des plus importants dans le système de défense de la capitale. B. DE P-L.

CHRONIQUES DE SAINT-DENIS. On sait que, dans la plupart des couvents, il y avait des religieux spécialement chargés de tenir note de tous les événements de quelque importance. Telle fut, entre autres, l'origine des *Chroniques de Saint-Denis*, dont on a déjà parlé à l'art. FRANCE, T. XI, p. 547. Elles remontent aux premiers siècles de la monarchie. A côté de beaucoup de fables, elles renferment un grand nombre de faits curieux, surtout pour l'histoire de la 3^{e} race de nos rois. Le bénédictin Jean Chartier (*voy.*) les débrouilla et les mit en ordre dans la première moitié du XV^{e} siècle. Elles ont paru pour la première fois, en 1476 (Paris, 3 vol. in-fol.), sous le titre de *Grandes Chroniques de France*. Une 2^{e} éd., mieux exécutée que la première, fut publiée dans la même ville en 1493, 3 vol. in-fol. Il en parut une 3^{e}, avec continuation jusqu'à l'année 1513, en 1514, 3 vol. in-fol. Dom Bouquet les inséra plus tard dans sa *Collection des historiens de France*, et notre collaborateur M. Paulin Paris en a donné une nouvelle édition, de 1836-39, 6 vol. in-8°. E. H-G.

SAINT-DOMINGUE, *voy.* HAÏTI.

SAINT-ESPRIT, *voy.* ESPRIT (*Saint*).

ORDRE DU SAINT-ESPRIT, créé par Henri III, le 31 déc. 1578, en mémoire de trois événements qui le concernaient arrivés le jour de la Pentecôte : sa naissance, son élection au trône de Pologne et son avénement à celui de France. L'ordre se composait de 100 chevaliers, y compris les princes du sang et de la famille royale, les prélats et les grands-officiers commandeurs, tous nommés par le roi, le chapitre assemblé. Pour y être admis, il fallait faire preuve de trois races. Comme grand-maître de l'ordre, le roi, le jour de son sacre, prêtait serment de le maintenir et de ne souffrir aucune altération dans ses principaux statuts. Les prélats de l'ordre étaient au nombre de neuf, 4 cardinaux, 4 archevêques ou évêques, et le grand-aumônier de France ; avant la révolution, des abbés pouvaient y être admis. Ces prélats étaient commandeurs et ne recevaient que l'ordre du Saint-Esprit. Les autres chevaliers, avant d'être décorés de cet ordre, devaient avoir reçu celui de Saint-Michel (*voy.*), d'où venait aussi que leurs armes étaient entourées des deux colliers. Les autres grands-officiers commandeurs étaient le chancelier de l'ordre, le grand-prévôt, maître des cérémonies, le grand-trésorier et le secrétaire. Le collier de l'ordre du Saint-Esprit était formé de fleurs de lis et de trophées d'armes en or, d'où naissaient des flammes et des bouillons de feu, et de la lettre H couronnée. La décoration consistait en une croix d'or à huit pointes pommetées d'or, émaillée de blanc sur les huit pointes, ayant une fleur de lis aux quatre angles et au milieu, d'un côté, une colombe aux ailes déployées, en émail, et anciennement en argent, et de l'autre, l'image de Saint-Michel, or et émail. Les chevaliers avaient d'abord porté la croix au cou suspendue à un ruban de couleur bleu-céleste, ensuite ils la placèrent au bout d'un large ruban moiré de même couleur, passé en baudrier. Les ecclésiastiques la portaient en collier. Les officiers non commandeurs, c'est-à-dire le héraut,

l'huissier, le garde des archives et le secrétaire de la chancellerie, la portaient en sautoir. Les chevaliers mettaient encore cette croix brodée en argent sur le côté gauche de leur habit, avec une colombe au milieu, et les angles garnis de fleurs de lis. La devise de l'ordre était *Duce et auspice*.

Henri III avait projeté d'attribuer aux chevaliers du nouvel ordre des commanderies; mais son dessein n'ayant pas pu recevoir d'exécution, il assigna à chacun d'eux une pension de 1,000 écus d'or, réduite ensuite à 3,000 livres.

La révolution de 1789 abolit l'ordre du Saint-Esprit, qui fut rétabli sous la restauration pour disparaître de nouveau à la révolution de juillet. X.

SAINT-ÉTIENNE, sous-préfecture du dép. de la Loire, ville remarquable par son industrie, nommément par la fabrication des rubans. *Voy.* Loire.

SAINT-ÉVREMOND (Charles Margotelle de Saint-Denis, comte d'Éthalan, seigneur de), né à Saint-Denis-Duguast, près de Coutances, le 1er avril 1613, étudia d'abord chez les jésuites à Paris; puis devenu lieutenant aux gardes du duc d'Enghien, il assista avec distinction aux journées de Rocroy, de Fribourg et de Nœrdlingen. Son esprit était naturellement porté à la raillerie : il n'épargna pas même le prince de Condé qui le força de se démettre de sa lieutenance. Mazarin, au service duquel il mit son épée et sa plume pendant la Fronde, récompensa son dévouement par une pension et par le grade de maréchal-de-camp, et néanmoins Saint-Évremond le sacrifia encore à son besoin de critique. Alors les portes de la Bastille se refermèrent sur lui; cependant, Mazarin l'en fit sortir trois mois après, lui rendit sa faveur et l'emmena avec lui, lors de la conclusion du traité des Pyrénées. Cette pacification inattendue devint pour l'incorrigible courtisan un nouveau sujet d'épigrammes qui cette fois furent ignorées du ministre. Mais après la mort de Mazarin, en 1661, le hasard fit tomber entre les mains de Colbert la minute de la lettre que Saint-Évremond avait en cette occasion adressée au maréchal de Créqui, et il n'en fallut pas davantage pour le perdre. Saint-Évremond échappa à la prison; mais il lui fallut quitter la France. Il se retira d'abord en Hollande, puis en Angleterre, où il avait des amis puissants, et où le roi Charles II lui fit une pension considérable. Il avait alors 47 ans, et jusqu'à sa mort, arrivée 43 ans après, il ne quitta plus la terre d'exil, vivant dans une parfaite indépendance, et s'accommodant à merveille de tous les gouvernements. Il n'accepta aucun emploi public, et se contenta du sceptre de bel-esprit qui lui fut décerné dans la société de la belle duchesse de Mazarin, réfugiée à Londres pour échapper à la tyrannique jalousie de son mari. C'est pour cette société choisie qu'il composa la plupart de ses écrits, et notamment une *Défense de quelques pièces du théâtre de M. Corneille*, un éloge du théâtre anglais et une critique de l'opéra. Non content de vouloir régenter la scène, il essaya, en 1662, avec deux grands seigneurs, d'Aubigny et Buckingham, de prêcher d'exemple, et ils firent en commun la plate comédie de *Sir Politic would be*, dirigée principalement contre l'opposition parlementaire. Quoi qu'il en soit, la prose et les vers de Saint-Évremond étaient alors en haute estime, et soit qu'il traitât un sujet d'histoire, de philosophie ou de littérature, il pouvait toujours compter sur l'encouragement du public. Cependant, de toute sa poésie on n'a retenu que le quatrain qu'il avait adressé à la célèbre Ninon de l'Enclos (*voy.* ce nom, T. XVIII, p. 512).

En revanche, sa prose fourmille de pensées neuves et piquantes, et est colorée par un style vif et pittoresque. Aussi la postérité a-t-elle confirmé le jugement que ses contemporains ont porté sur sa fameuse *Conversation du P. Canaye*, ses *Observations sur Salluste et sur Tacite*, la *Retraite de M. de Longueville en Normandie*, et sur ses *Réflexions sur les divers génies du peuple romain*, ouvrage rempli d'aperçus justes et ingénieux. Saint-Évremond est mort à Londres, le 20 sept. 1703. Sa vie a été écrite par Desmaizeaux, éditeur de ses œuvres, (4e éd., Amst., 1726, 5 vol. in-12); une autre Notice sur sa vie, son caractère et ses ouvrages, due à N. Lemoyne Déses-

sarts, se trouve en tête d'une éd. des œuvres choisies de Saint-Évremond (1804, in-12). D. A. D.

SAINT-GALL, 14e canton de la confédération Suisse, borné au nord-est par le lac de Constance, à l'est par l'Autriche, d'une superficie totale de 35 ¼ milles carr. géogr. avec une population de 157,700 hab. d'origine allemande, dont 99,300 catholiques et 58,400 réformés. La constitution aristocratique de ce petit état a été révisée en 1831. L'autorité souveraine est exercée par un grand conseil de 149 membres nommés par les électeurs des 44 cercles du canton. C'est le grand conseil qui choisit le petit conseil, nomme aux emplois, propose les lois et les impôts, etc. Le contingent fédéral est de 2,630 hommes; les revenus publics s'élèvent à 39,450 florins; l'état n'a point de dette. Le chef-lieu du canton, *Saint-Gall*, ville commerçante, compte près de 10,000 hab. S. Gall, gentilhomme écossais ou irlandais, qui prêcha l'Évangile en Suisse, au VIIe siècle, y fonda le célèbre couvent de bénédictins du même nom. Omer en fut nommé le premier abbé par Pepin; et en 1226, l'abbé Conrad prit le titre de prince de l'Empire. Ses successeurs eurent souvent à lutter contre les habitants qui finirent par entrer dans la ligue helvétique au XVe siècle. La ville de Saint-Gall n'est chef-lieu de canton que depuis 1798. Elle possède trois bibliothèques dont la principale est celle de l'abbaye, où se conservent de précieux manuscrits, un gymnase académique, une société littéraire et d'autres sociétés savantes ou industrielles; les fabriques de toile et de coton y sont nombreuses. A quelque distance de la ville, deux beaux ponts, l'un de 580 pieds de long, construit en 1820, et l'autre de 90, traversent la Sitter et la Goldach : ce dernier réunit deux hauts rochers. Les endroits les plus industrieux et les plus commerçants du canton, après le chef-lieu, sont Rorschach, sur le lac de Constance, avec une population de 2,000 âmes; Lichtensteig, Wattweil, dans le Toggenbourg, Rheineck et Altstetten, dans la vallée du Rhin. Le village de Pfeffers est renommé pour ses bains, et la ville d'Utznach pour son pont de 1,850 pieds de long, jeté sur un coin du lac de Zurich. — *Voir* Ildefonse d'Arx, *Hist. du canton de Saint-Gall* (Saint-Gall, 1810-13, 3 vol.); Tschudy, *Discours sur la ville de Saint-Gall* (*ibid.*, 1813), et Ehrenzeller, *Annales de la ville de Saint-Gall* (*ibid.*, 1827 et suiv., 2 vol.). C. L.

SAINT-GEORGES (VINS DE), *voy.* MUSCAT et HÉRAULT (*dép. de l'*).

SAINT-GEORGES (CHEVALIER DE), *voy.* JACQUES II et STUART.

SAINT-GERMAIN EN LAYE, chef-lieu de canton du dép. de Seine-et-Oise (*voy.*), arrondissement de Versailles, et ancienne résidence royale, à 5 lieues de Paris, est située à l'entrée d'une belle forêt, sur une hauteur qui domine le cours de la Seine. La ville a près de 12,000 hab. Le château est aujourd'hui transformé en pénitencier militaire; mais la terrasse du parc, d'où l'œil plane sur le pays renfermé dans les courbes du fleuve jusqu'au-delà de Saint-Denis, est toujours en possession d'attirer de nombreux visiteurs. Un chemin de fer, long de 19 kilom., le premier qui ait été établi aux environs de Paris (ouvert en 1837), les conduit jusqu'au Pecq, et, au-delà de la Seine, un escalier en pierre aboutit au haut de la terrasse.

Pour la paix de Saint-Germain, dite *boiteuse et mal assise*, 1570, *voy.* p. 417.

SAINT-GERMAIN (CLAUDE-LOUIS, comte DE), ministre de la guerre sous Louis XVI, de 1775 à 1777, après s'être distingué dans la guerre de Sept-Ans, où il répara plus d'une fois les fautes des autres généraux, et avoir servi quelque temps le roi de Danemark avec le titre de feldmaréchal-général, était né près de Lons-le-Saulnier (Jura), au château de Vertamboz, le 15 avril 1707, et mourut à Paris, le 15 janv. 1778. Ses *Mémoires*, publiés à Amsterdam (1779, in-8°), ont eu pour rédacteur l'abbé de La Montagne; ils ont donné lieu à un *Commentaire* par le baron de Wimpfen. On peut lire une notice sur sa vie en tête de la *Correspondance particulière du comte de Saint-Germain avec M. Pâris Duverney*, Londres, 1789, 2 vol. in-8°.

SAINT-GERMAIN (COMTE DE), célèbre aventurier dont on ignore le véri-

table nom et l'origine, peut-être portugaise, a brillé d'un certain éclat dans le courant du siècle dernier. Quelques biographes lui ont donné pour père un Juif de Bordeaux, et pour mère une princesse étrangère. Quant à l'époque de sa naissance, qui est demeurée aussi douteuse que le reste, on a conjecturé, de certains aveux échappés à lui-même, qu'elle devait remonter jusqu'à 1710. Quoi qu'il en soit, le comte de Saint-Germain parut pour la première fois sur la scène du monde vers 1745. Le maréchal de Belle-Isle (*voy.*), dit-on, l'amena avec lui en France, et fut son introducteur à la cour; mais bientôt, le comte, doué de grands avantages extérieurs et d'une immense érudition, jointe à une grande mémoire, put se passer de cette protection. Par le canal du duc de Choiseul, il fut présenté à la marquise de Pompadour, puis au roi, qui le prit en amitié et lui donna un appartement à Chambord. Il faisait preuve dans toutes ses relations, même avec les personnes les plus haut placées, d'une extrême aisance et d'un usage du monde qu'il savait allier à un profond mépris des richesses, quoiqu'il se plût à faire parade d'une prodigieuse quantité de pierreries et de diamants. Il excellait sur le violon, se disait versé dans toutes les connaissances humaines, et l'un de ses principaux moyens d'éblouir et d'étonner était de laisser supposer aux esprits crédules qu'il vivait depuis 350 ans. On alla jusqu'à faire courir le bruit qu'il était possesseur d'un élixir qui rendait immortel. Le fait est que le comte de Saint-Germain, homme robuste et de taille moyenne, avait un tel système d'hygiène que les années semblaient n'avoir pas de prise sur sa personne. Le roi de Prusse voulut qu'on l'instruisît de quelques détails relatifs à ce personnage mystérieux; Voltaire lui répondit : « C'est un homme qui ne meurt point et qui sait tout. » Il mourut cependant en 1784, d'autres disent en 1795, dans l'intimité du prince de Hesse-Cassel, et lorsqu'il était déjà oublié en France. D. A. D.

SAINT-GOTHARD, montagne de la Suisse, entre les cantons d'Uri et du Tessin, appartenant aux Alpes Lépontiennes (*voy.* T. I^er^, p. 501), est remarquable comme le principal nœud de ce groupe. Ce mont est traversé par une route qui conduit en Italie. Sa superficie est de 5 milles carrés. Ses points culminants sont le Mutthorn ou Pischiora (9,800 pieds), la Fibia (9,730 pieds), le Fieudo (8,586 pieds), et le passage du Saint-Gothard proprement dit (6,650 pieds). Il est couvert de lacs et de glaciers. Le Rhin, le Rhône et d'autres fleuves y prennent leur source. *C. L.*

SAINT-JAMES (PALAIS DE), à Londres, au nord du parc du même nom (*voy.* T. XVI, p. 693), célèbre résidence des rois de la Grande-Bretagne depuis l'année 1695 : aussi gouvernement britannique et *cabinet de Saint-James* sont deux expressions synonymes. L'extérieur du palais ne répond pas à la splendeur de la cour qu'il renferme dans les grandes occasions; mais il contient dans sa vaste étendue une longue suite de somptueux appartements, ainsi que des richesses de tout genre. X.

SAINT-JEAN-D'ACRE, *voy.* ACRE.

SAINT-JOSEPH (BARON DE), *voy.* ANTHOINE.

SAINT-JUST (ANTOINE-LOUIS-LÉON DE), fameux conventionnel, était né, en 1768, à Decize (arrond. de Nevers); mais son père, chevalier de Saint-Louis, habitait Blérancourt, près Noyon. Le jeune Saint-Just avait fait à Soissons des études brillantes, et l'admiration qu'il avait puisée dans les auteurs grecs et latins pour les formes républicaines lui fit adopter avec enthousiasme les idées nouvelles au moment où la révolution éclata. Le corps électoral du dép. de l'Aisne l'envoya comme député à la Convention nationale, quoiqu'il lui manquât encore un an pour être éligible, et ce vice légal fut l'objet d'une protestation de la part de Jean de Bry, qui présidait à l'élection. Saint-Just prononça son premier discours à la tribune de l'assemblée le 13 nov. 1792, il invoqua, au sujet du traitement à faire subir au roi, les exemples de Rome et de l'Angleterre, disant que la république ne devait point avoir de faiblesse, et qu'il fallait que la haine des rois passât dans le sang du peuple. Aussi vota-t-il pour la mort et contre le sursis. Dans sa carrière de membre de la Convention, il déploya

beaucoup d'activité et parut à la tribune avec avantage; il s'efforça d'arrêter l'émission excessive des assignats; opina pour que le pouvoir fût concentré dans l'assemblée; appuya l'organisation de l'armée; proposa à ses collègues de diriger eux-mêmes les opérations militaires et déploya à l'armée, après y avoir été envoyé comme représentant du peuple, une énergie toute romaine. Collègue de Robespierre et de Couthon (*voy.*) dans le Comité de salut public (*voy.* l'art.), il organisa avec eux la terreur et seconda le premier dans sa lutte contre Danton. Mais enveloppé à la fin dans la disgrâce du dictateur, ainsi qu'on l'a vu plus haut, il périt avec fermeté sur l'échafaud le 10 thermidor, âgé seulement de 26 ans. Saint-Just fut mêlé à tout ce qui se fit de grand sous la république, mais aussi à tous les crimes qui s'y commirent. Il a publié *Organt*, poëme en 20 chants (Paris, 1789, 2 vol. in-8°); *Esprit de la révolution et de la constitution de France* (1791, in-8°); *Mes passe-temps, ou le nouvel Organt de* 1792, poëme lubrique aussi en 20 chants (1791, 2 part. in-8°); *Rapports faits à la Convention nationale, au nom de ses comités de sûreté générale et de salut public*, à différentes époques; et enfin des *Fragments sur les institutions républicaines* (1800, in-12). On lui doit encore un *Essai de constitution*, imprimé dans ses œuvres politiques (1833-34, in-8°). L. G-s.

SAINT - LAMBERT (Charles-François, marquis de), écrivain français, né en 1717, à Vézelise, en Lorraine, et mort à Paris, le 9 févr. 1803. Après avoir servi quelque temps dans les gardes lorraines, Saint-Lambert s'attacha au roi Stanislas, et ne quitta sa charge d'exempt des gardes-du-corps de ce prince que pour l'échanger contre une commission de colonel au service de France. Quelques poésies légères dont Voltaire avait la courtoisie de se dire *jaloux*, et sa liaison intime avec la marquise du Châtelet (*voy.*) lui valurent une réputation de galanterie et de bel-esprit qui lui ouvrit tous les salons de la capitale, et qui lui gagna en même temps les bonnes grâces des encyclopédistes dont il devint bientôt un des zélés collaborateurs. On sait que pendant qu'il faisait les campagnes de Hanovre (1756-57), J.-J. Rousseau conçut pour la femme qu'il aimait, M^me^ d'Houdetot, « le premier et l'unique amour de sa vie »; amour que ses suites, dit-il, ont rendu mémorable et terrible à son souvenir, et dont on retrouve des traces dans les pages les plus brûlantes de la *Nouvelle-Héloïse*, qu'il écrivait sous le charme de cette passion. Saint-Lambert, à son retour de l'armée, « se conduisit, dit Rousseau, en honnête homme et judicieux : comme j'étais le seul coupable, je fus aussi le seul puni et même avec indulgence. Il me traita durement, mais amicalement, et je vis que j'avais perdu quelque chose dans son estime, mais rien dans son amitié. » Sa liaison avec M^me^ d'Houdetot dura jusqu'à sa mort. Ayant renoncé au service, il se consacra dès lors exclusivement au culte des muses et aux plaisirs du grand monde. En 1769, il fit paraître son poëme des *Saisons*, en IV chants (2^e^ éd., avec changements et additions, 1771), précédé d'un discours préliminaire, et suivi de notes. L'exagération des éloges appelle naturellement l'exagération des critiques, et c'est ce qui eut lieu pour ce poëme d'ailleurs remarquable. « Le plat ouvrage! écrivait Walpole, point de suite; point d'imagination; une philosophie froide et déplacée... En un mot, c'est l'Arcadie encyclopédique. » Et, d'un autre côté, Voltaire provoquait, par son admiration sans mesure, ce trait satirique de Gilbert :

Saint-Lambert, noble auteur, dont la Muse pédante
Fait des vers trop vantés par Voltaire qu'il vante.

Tout juge impartial reconnaîtra cependant avec Chénier que les défauts propres au genre descriptif sont rachetés dans cet « élégant poëme » par des beautés nombreuses. A la suite de cet ouvrage Saint-Lambert publia ses contes de *l'Abenaki*, de *Sara Th...*, et de *Ziméo;* ses *Poésies fugitives*, et des *Fables orientales*, imitées en partie de Saadi. Cette publication lui ouvrit les portes de l'Académie, où il fut reçu le 23 juin 1770, et où il ne tarda pas à exercer une grande influence. Après la dissolution de ce corps savant, il se retira dans la charmante villa qu'il avait fait construire à Eaubon-

ne, dans la vallée de Montmorency, et il s'occupa de la publication de son grand ouvrage philosophique, intitulé : *Principes des mœurs chez toutes les nations, ou Catéchisme universel*, qui commença à paraître dès 1797 (Paris, 3 vol. in-8°). Il est divisé en 6 parties, et rédigé par demandes et réponses. En 1806, cet ouvrage obtint le grand prix de morale ; mais cette décision du jury institué pour adjuger les prix décennaux, souleva bien des réclamations de la part de ceux qui nient la morale sans la religion.

Parmi les autres publications de Saint-Lambert, nous ne citerons que son *Essai sur la vie et les ouvrages d'Helvétius*, qui parut en tête du poëme du *Bonheur*, ouvrage posthume de l'auteur *de l'Esprit*, et ses *Mémoires sur la vie de Bolingbroke* (1796).

Pour ce qui est du caractère de Saint-Lambert, outre ce que nous en avons déjà dit, M^me^ Suard dans ses *Essais de Mémoires* le peint assez bien en quelques mots : « Il ne plaisait dans la société, dit-elle, qu'à ceux qui lui plaisaient à lui-même. Il avait pour tout ce qui lui était indifférent une froideur qu'on pouvait quelquefois confondre avec le dédain. » EM. H-G.

SAINT-LAURENT. Ce fleuve de l'Amérique, un des plus grands du monde, est le canal par où les eaux des lacs Supérieur, Huron, Michigan, Érié et Ontario, s'écoulent dans l'Océan, en traversant le golfe de Saint-Laurent. Le fleuve a reçu des noms divers à différents endroits de son cours. Il s'appelle *Saint-Laurent* de la mer au lac Ontario ; mais quelquefois *Catéraqui* ou *Iroquois*, entre Montréal et le lac Ontario. De l'Ontario à l'Érié, c'est le *Niagara* (*voy.*) ; de l'Érié au lac Saint-Clair, la rivière *Détroit ;* du Saint-Clair au lac Huron, la rivière *Saint-Clair ;* du lac Huron au lac Supérieur, la rivière *Sainte-Marie* ou *Narrows*, ce qui forme un cours non interrompu de 2,000 anglais. Les vaisseaux de ligne peuvent s'avancer vers Quebec jusqu'à 400 milles de la mer, et ceux de 600 tonneaux, de 580 milles, dépassant Quebec vers Montréal. Le fleuve a 200 milles de cours entre ces deux villes. La marée remonte jusqu'au lieu appelé *les Trois-Rivières*. La largeur du Saint-Laurent, entre Montréal et Quebec, varie d'un demi-mille à 4 milles ; la moyenne est d'environ 2 milles. Au-dessous de Quebec, le fleuve s'élargit par degré jusqu'à son embouchure dans le golfe, où, du cap Rosier à l'établissement de Mingan, sur la côte du Labrador, il a 105 milles de large. Le pays qu'il traverse, du lac au golfe, est en général fertile, presque entièrement en culture et présentant une prospérité croissante. Sur les deux rives, la scène est délicieuse : de nombreux villages offrant des maisons groupées autour d'une église en pierre, des fermes semées dans la campagne, attirent l'attention du voyageur. A plusieurs endroits, le fleuve forme de larges lacs, comme ceux de Saint-François, de Saint-Louis, des Deux-Montagnes, des îles et des brisants. Depuis le commencement de décembre jusqu'au milieu d'avril, la navigation est entièrement interrompue par les glaces, dont la débâcle, dans le printemps, présente un magnifique tableau.

Le *golfe de Saint-Laurent*, qui reçoit les eaux du fleuve de ce nom, est formé par la côte occidentale de Terre-Neuve, la partie est du Labrador, la côte orientale du Nouveau-Brunswic, une partie de la Nouvelle-Écosse et l'île du cap Breton. Il communique à l'Atlantique par trois passes, savoir : au nord, le détroit de Bellile, entre Labrador et Terre-Neuve ; au sud-est, le canal entre le cap Ray et Terre-Neuve ; enfin, celui de Canso, qui sépare le cap Breton de la Nouvelle-Écosse. La distance du cap Rosier au cap Ray est de 79 lieues ; celle de la Nouvelle-Écosse au Labrador, de 106. *Enc. amer.*

SAINT-LEU (COMTE DE), *voy.* LOUIS-NAPOLÉON et BONAPARTE (*famille*).

SAINT-MARIN. Cette république, le plus petit état de l'Europe, mais un des plus anciens, puisqu'il date du IV^e^ siècle, est enclavée dans l'État de l'Église, entre Cesena, Rimini et Urbin, et placée sous la protection du pape. Elle ne consiste que dans la ville de *San-Marino* (700 hab.), à 4 lieues du golfe Adriatique, bâtie sur la montagne de ce nom, et dans les quatre villages qui l'entourent. Sa population totale est de 7,000 âmes.

Elle est gouvernée par un sénat de 12 membres, présidé par un gonfalonier qui ne reste en fonctions que trois mois. On évalue le revenu public à 70,000 fr. La culture de la vigne est la principale industrie des habitants. X.

SAINT-MARTIN (île), *voy.* Antilles et Guadeloupe.

SAINT-MARTIN (Louis-Claude de), dit le *Philosophe inconnu*, titre qu'il prenait lui-même dans ses ouvrages, naquit à Amboise, le 18 janv. 1743, d'une famille noble. Ses parents le destinaient à la magistrature; mais, préférant à cette carrière celle des armes, il entra comme lieutenant dans le régiment de Foix en 1765. Il se fit initier aux mystères d'une secte de théosophes, appelés *martinistes* de Martinez Pasqualis, vraisemblablement Portugais de naissance, qu'elle reconnaissait pour chef. A la *science des esprits*, comme il appelait les doctrines de Martinez, il ajouta bientôt la *science des âmes* de Swedenborg, et, pour pouvoir se livrer tout entier à ses rêveries, il quitta le service militaire. Après un séjour de quelques années à Paris, où il se lia avec le duc d'Orléans et d'autres personnages distingués, Saint-Martin se mit à parcourir la France, l'Allemagne, l'Angleterre et l'Italie, dans le but d'étudier l'homme et la nature, et de faire des adeptes à sa doctrine. Ce fut à Strasbourg qu'il eut pour la première fois connaissance des ouvrages de Jacob Bœhme, qu'il proclama *la plus grande lumière humaine*, et, quoique dans un âge déjà avancé, il apprit l'allemand pour traduire les visions de cet illuminé. Après 1794, il fut désigné comme élève à l'École normale par le district d'Amboise. Il mourut, le 13 oct. 1803, d'une attaque d'apoplexie, au village d'Aunay, près de Paris. Sa philosophie était un mysticisme tout spiritualiste. Ses principaux écrits sont : *Des erreurs et de la vérité*, Édimb. (Lyon), 1775, in-8°; *Rapports entre Dieu, l'homme et l'univers*, *ibid.*, 1782, in-8°; *L'homme de désir*, Lyon, 1790, in-8°; *Le ministère de l'homme-esprit*, Paris, an XI (1802) in-8°. X.

SAINT-MARTIN (Jean-Antoine), savant orientaliste, né à Paris, le 17 janv. 1791, fut longtemps commis chez son père, qui était marchand tailleur en cette ville. En 1814, lorsque l'Académie celtique se réorganisa sous le nom de Société royale des antiquaires, il en fut nommé secrétaire. Quelques mémoires sur l'histoire et la géographie arméniennes, qu'il publia en 1818 et 1819, lui ouvrirent, en 1820, les portes de l'Académie des Inscriptions. En 1822, il fut chargé de la rédaction du Journal mensuel de la Société Asiatique. En 1824, il obtint du ministère qu'il défendait avec ardeur, la place de conservateur-administrateur à la bibliothèque de l'Arsenal, et d'autres faveurs encore plus lucratives. En 1827, il se chargea de la direction du journal *l'Universel*, qui cessa de paraître le 27 juillet 1830, ainsi que nous l'avons dit à l'art. Rémusat; la révolution enleva en même temps à Saint-Martin presque toutes ses places et pensions. Il mourut du choléra le 20 juillet 1832. Le principal ouvrage de cet érudit d'un mérite incontestable, que les passions politiques ne doivent point faire méconnaître, sont les *Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie* (Paris, 1818, 2 vol. in-8°), qui toutefois ne sont qu'une faible partie de ses travaux littéraires. Il a publié en outre un très grand nombre de notices et de mémoires, imprimés séparément ou dans divers recueils scientifiques, ainsi que des traductions de plusieurs ouvrages arméniens, et une édition de l'*Histoire du Bas-Empire* de Lebeau (*voy.*), corrigée d'après les sources orientales, augmentée de beaucoup de notes; édition qui fut continuée après la mort de Saint-Martin, par M. Brosset, son élève. X.

SAINT-MAUR, *voy.* Bénédictins et Seine (*dép. de la*).

SAINT-MICHEL (Mont), *voy.* Manche (*dép. de la*).

SAINT-OFFICE, *voy.* Inquisition.

SAINT-OUEN (déclaration de), du 2 mai 1814, *voy.* Charte, Louis XVIII, et Seine (*dép. de la*).

SAINT-PAUL (comte de), *voy.* Longueville.

SAINT-PÉTERSBOURG, la seconde capitale de l'empire de Russie (*voy.*), la première résidence impériale et le siége du gouvernement, est située à l'embou-

chure de la Néva dans le golfe de Finlande, par 59° 56′ 31″ de lat. N., et 27° 59′ de long. or. du méridien de Paris, à 726 verstes (774 kilom.) de Moscou et 2,390 (2,547 kilom.) de Paris. Cette ville est bâtie sur un terrain bas, entrecoupé d'eaux, exposé aux inondations, et où l'art a dû triompher de tous les obstacles naturels. Sa circonférence est de 24 verstes (25 kilom. 58), et sa superficie totale de 74 verstes carrées. Sa population est aujourd'hui de 470,000 âmes, dont 337,612 mâles et 132,590 du sexe féminin, disproportion qui provient du grand nombre de domestiques que les grands-seigneurs russes amènent de leurs terres, ainsi que de celui des cochers, hommes de peine, étalagistes et colporteurs de toute espèce, qui vont tenter la fortune à Saint-Pétersbourg, en laissant leurs femmes dans les villages d'où ils viennent. D'après l'ouvrage de M. Schnitzler (*voy.* Russie), que nous prenons pour guide, on comptait, en 1833, à Saint-Pétersbourg, 8,025 maisons*, 149 grandes rues, 11 marchés et 9 vastes places. En 1837, il y avait plus de 130 ponts, dont 26 en pierre et 14 en fonte. La Néva (*voy.*), se ramifiant, avant de se jeter dans la baie de Kronstadt, en plusieurs branches, qui portent les noms de Grande et Petite Nevka, Grande et Petite Néva, divise Saint-Pétersbourg en quatre parties principales, reliées ensemble par 12 grands ponts, dont le plus important est le pont de bateaux *d'Isaac*, qui s'ouvre pour donner passage aux navires. La ville est divisée administrativement en 12 quartiers, dont neuf, groupés sur la gauche du fleuve, s'épanouissent en éventail autour de l'*Amirauté*, où viennent aboutir, comme à un centre, les trois belles rues dites la *perspective de Nevski*, la *Garokhovaïa* et la *Voznécenskaïa*. A l'ouest et au nord, les quartiers de *Vassili-Ostrof* et du *Vieux-Pétersbourg*, en avant duquel s'élève la forteresse, occupent les différentes îles formées par les bras de la Néva; et le quartier *de Vybourg*, situé au-delà du fleuve, termine de ce côté la capitale. Dans la plus grande partie de ces deux derniers quartiers, les maisons sont en bois; mais dans les quartiers intérieurs, elles sont en pierres ou plutôt en briques, et souvent chargées de moulures simulant tous les ornements d'architecture. Pétersbourg est la plus jeune des capitales de l'Europe: aussi n'en est-il aucune qui soit à la fois plus somptueuse et plus régulière, et qui porte mieux le cachet de la grandeur. Chaque jour voit s'élever de nouveaux édifices: des rues larges, bien alignées, dont la plus remarquable est la magnifique perspective de Nevski, bordée d'églises, de riches hôtels, du vaste bazar appelé *Gastinnoï-Dvor* (cour des étrangers ou marchands), et se développant sur une lieue de longueur; de vastes places, entre autres celles de l'Amirauté et du Palais d'Hiver, le Champ-de-Mars; un beau fleuve animé par le commerce, et garni de quais de granit d'une imposante solidité, offrent à chaque pas, au voyageur étonné, les points de vue les plus majestueux et les plus pittoresques. L'éclairage au gaz et le pavage en bois, ces deux grandes innovations modernes, sont introduites à Saint-Pétersbourg.

On y compte plus de 160 églises, dont 140 environ appartiennent au culte dominant. La plus ancienne est la cathédrale de *Saint-Pierre et Saint-Paul*, au centre de la forteresse, avec son clocher pointu à la hollandaise, en bronze doré au feu, et surmonté d'un ange colossal: à l'exception de Pierre II, mort à Moscou, tous les souverains de la Russie depuis Pierre-le-Grand y sont inhumés. Parmi les autres, il faut citer la belle cathédrale *de la Trinité*, dans l'enceinte du couvent de Saint-Alexandre Nevski, situé à l'extrémité sud-est de la ville, près de la Néva, et auquel aboutit la célèbre perspective de ce nom dont nous avons parlé: elle renferme les tombeaux d'une foule de personnages célèbres; la cathédrale, encore inachevée, de *Saint-Isaac*, sur la place du même nom, qui, soutenue par d'énormes monolithes, colonnes en granit rouge poli de 5 à 6 pieds de diamètre, promet un des plus beaux monuments du monde; la cathédrale de *Notre-Dame de Kasan*, bâtie sur pilotis, d'après les plans de Voronikhine, et dont l'aspect rappelle à la

(*) En 1840, 8,661 maisons, dont 5,396 en bois. S.

fois notre Panthéon et la colonnade de Saint-Pierre de Rome. On visite aussi avec intérêt les églises de *Saint-Nicolas-des-Matelots* et de *Notre-Dame de Vladimir*, construites dans l'ancien style russe, et appartenant toutes deux au rite grec; le temple des *Raskolniks* ou vieux croyants, dans le faubourg dit *Iamskoï*, surmonté d'une belle coupole; l'église *catholique*, où se voit le tombeau du général Moreau, etc.

Après les édifices religieux, les principaux monuments de Saint-Pétersbourg sont : le *palais d'Hiver*, résidence de la famille impériale, entre le quai et la belle place de la Néva : brûlé en 1837, sa restauration fut achevée dès 1839; l'*Ermitage* et le *Théâtre de la Cour*, qui sont en quelque sorte la continuation du palais d'Hiver : l'Ermitage (*voy.*) renferme une bibliothèque célèbre et de riches collections de tableaux et objets d'art; le *palais de Marbre*, à l'autre extrémité de la rue de *la Millionne*, édifice tout de granit, de marbre, de fer et de bronze; le *palais de Tauride*, construit par Catherine II pour Potemkine; le *vieux palais Mikhaïlof*, où l'empereur Paul termina ses jours, et qui est occupé aujourd'hui par l'école des ingénieurs; le *nouveau palais Mikhaïlof*, terminé en 1822, et habité par le grand-prince Michel; le *palais Anitchkof*, sur le canal de la *Fontanka*, résidence particulière de l'empereur Nicolas; la *Maisonnette de Pierre-le-Grand*, relique soigneusement conservée au vieux Pétersbourg; le *monument de Pierre-le-Grand*, sur la place du même nom, composé d'une statue équestre et colossale en bronze, par Falconet (*voy.*), élevée sur un bloc énorme de granit; la *Colonne alexandrine* (*voy.* T. VI, p. 339), dédiée à l'empereur Alexandre, et dont le fût est formé d'un monolithe de granit rouge, de 84 pieds de hauteur; l'*obélisque de Roumantsof*, et le *monument de Souvorof*. Citons encore l'*Amirauté*, immense édifice en briques, surmontée d'une flèche dorée, qui renferme des chantiers pour la construction des vaisseaux de guerre; l'*État-major général*, occupé par plusieurs ministères, par les chancelleries et le grand dépôt des cartes; la *fonderie*, le *vieil et le nouvel Arsenal*, où se voit aussi un musée d'artillerie; le *palais du Sénat*, les *casernes* de la garde, la *seconde amirauté*, les *écuries impériales* et le *manége*.

Saint-Pétersbourg possède un grand nombre d'écoles militaires, entre lesquelles il faut mentionner l'*académie militaire*, l'*école des ingénieurs*, l'*école d'artillerie*, l'*école des ponts et chaussées*, le *corps des mines*, à Vassili-Ostrof, avec son riche musée, l'*hospice des Orphelins militaires*, et surtout les trois *corps des cadets*. Les principaux établissements de bienfaisance sont : le grand *hospice des Enfants-trouvés*, auquel est attaché l'*hospice de la Maternité*, l'*hospice des Orphelines militaires*, l'*hôpital des Pauvres malades*, l'*hôpital d'Oboukhof*, l'*Institut des aveugles*. Parmi les établissements consacrés aux sciences et aux arts, on remarque l'*Académie des sciences*, fondée par Pierre-le-Grand (*voy.* T. I^er^, p. 100), et qui possède des collections fort curieuses, entre autres une bibliothèque, des musées asiatique, égyptien, ethnographique, zoologique, numismatique, etc.; la *Bibliothèque impériale*, qui renferme 430,000 volumes imprimés et des manuscrits précieux (*voy.* T. III, p. 499); l'*Académie des beaux-arts*, qui occupe un magnifique palais à Vassili-Ostrof; l'*Académie médico-chirurgicale*, avec ses vastes dépendances; l'*université*, dont les cours, en 1838, étaient suivis par 389 étudiants; l'*institut pédagogique supérieur*, l'*institut des jeunes demoiselles* de Smolna, celui de l'*ordre de Sainte-Catherine*, l'*école de commerce*, les *sourds-muets*, l'*institut oriental*, l'*institut technologique*, l'*institut forestier*, etc. Le commerce s'enorgueillit aussi de plusieurs beaux établissements spéciaux, entre autres la *Bourse*, admirablement située à la pointe formée par l'embranchement de la Grande et de la Petite Néva; le *grand Bazar russe*, dont il a déjà été question, la *Banque*, des manufactures de glaces, de tapis, de cristaux, des fonderies, des raffineries, etc. Parmi les lieux ouverts pour l'amusement du public, on distingue le *Grand-Théâtre*, qui peut contenir 3,000 spectateurs; les théâtres *Alexandra*, *Mikhaïlof*, et plusieurs autres. Le *Jardin d'été* est la prin-

cipale promenade à l'intérieur de la ville ; mais *Catharinenhof*, et les îles *Kamenny*, *Krestofski*, *Ielaghine** offrent un but d'excursions agréables dans ses environs immédiats. En s'éloignant davantage, on trouve les beaux palais de *Péterhof* (*voy.*), d'*Oranienbaum* et de *Tsarskoïé-Célo* (*voy.*), avec leurs immenses parcs ou jardins.

Les navires d'un fort tonnage peuvent arriver jusqu'au centre même de la ville ; cependant c'est, à proprement parler, Kronstadt (*voy.*) qui est le port de Saint-Pétersbourg.

La capitale actuelle de l'empire russe eut pour origine un fort que les Suédois construisirent en 1300, à l'endroit où la rivière d'Ochta se jette dans la Néva et auquel ils donnèrent le nom de *Nyenschanz*, ou bastion de la Néva. Pierre-le-Grand, ainsi qu'il a été dit à l'art. qu'on lui a consacré, s'en rendit maître en 1703, et, reconnaissant les avantages qu'offraient, comme position militaire, les îles formées par l'embouchure de la Néva, il résolut d'y fonder un grand établissement. Des ouvriers furent rassemblés de tous les points de l'empire, et le 16 mai 1703 fut posée la première pierre de la ville nouvelle appelée d'après le nom de son patron. Tous les obstacles furent surmontés à force de travail, de sacrifices et de persévérance ; il fut enjoint à tous les nobles et principaux négociants d'avoir à faire bâtir des maisons à Saint-Pétersbourg. Devenue le siége du gouvernement, cette cité occupait, déjà du vivant de son fondateur, une surface très étendue, mais n'offrait encore qu'un aspect misérable. C'est aux successeurs de Pierre I^er^, et surtout à Catherine II, qu'elle doit tous les embellisssements qui en ont fait une des premières villes de l'univers. Malheureusement sa situation basse, dans un terrain marécageux et à l'embouchure de la Néva exposée aux ouragans de l'équinoxe, la rend sujette aux inondations, dont plusieurs ont manqué lui devenir fatales. Cependant, depuis celle du 19 novembre 1824, une des plus terribles de toutes, ce fleuve a épargné la ville de Pierre-le-Grand qui la destinait à devenir pour les Russes le berceau d'une civilisation, ancienne dès lors en Europe, mais à laquelle les Russes étaient restés étrangers jusque-là. Aucune des prévisions du monarque réformateur n'a été démentie par l'événement. Outre l'ouvrage mentionné plus haut, on peut consulter le petit *Guide du Voyageur à Saint-Pétersbourg*, accompagné de vues et d'un plan, publié dans cette ville en 1840, in-8°. A. B.

(*) A la suite de chacun de ces noms mettez *Ostrof*, mot qui signifie *île*.

SAINT-PIERRE, la célèbre basilique, cathédrale du monde chrétien catholique, *voy.* ROME, p. 611. Sa construction, commencée en 1506, sous Jules II, prédécesseur de Léon X (*voy.* ces noms), et terminée seulement en 1614, coûta, dit-on, 45 millions d'écus romains. Tout y est admirable, surtout la coupole qui est la conception la plus hardie de l'architecture moderne ; puis le portique et la colonnade ; enfin le maître-autel avec son baldaquin. Nous avons parlé des grands artistes auxquels est dû ce chef-d'œuvre, célèbre dans le monde entier et qui ne cesse d'attirer une grande affluence de voyageurs, aux art. BRAMANTE, MICHEL-ANGE et BERNIN ; de la mosaïque dite *Navicella*, à l'art. GIOTTO ; des mausolées de plusieurs papes, à l'art. CANOVA. Mais tous ces détails ne suffisent pas à donner une idée du magnifique ensemble que présente ce monument unique dans son genre, dont les proportions colossales disparaissent pour ainsi dire sous le charme qui s'y attache, et dont toutes les parties concourent merveilleusement à produire l'effet le plus harmonieux. S.

SAINT-PIERRE (EUSTACHE DE), célèbre maire de Calais au XIV^e^ siècle, *voy.* CALAIS et ÉDOUARD III.

SAINT-PIERRE (CHARLES-IRÉNÉE CASTEL, abbé DE), philanthrope respectable, né le 18 février 1658, au château de Saint-Pierre-Église, près de Barfleur, en Normandie, était fils d'un gouverneur de Valogne, bailli du Cotentin, et cousin-germain du maréchal de Villars. Après avoir fait ses études au collége de Caen, il embrassa l'état ecclésiastique. Maître d'une petite fortune, il vint à Paris avec son ami Varignon ; et, pendant que celui-ci s'adonnait

aux mathématiques, l'abbé de Saint-Pierre se voua tout entier aux sciences morales et politiques. L'étude approfondie qu'il avait faite de la langue française lui ouvrit les portes de l'Académie, en 1695. Mais toutes ses pensées étaient tournées vers les réformes politiques. Pour pouvoir les mettre à exécution, il vint se loger à Versailles, en 1697, et se fit admettre à la cour, en achetant la charge de premier aumônier de la duchesse d'Orléans. Pourvu de l'abbaye de Tiron, il suivit l'abbé de Polignac (*voy.*) au congrès d'Utrecht, et c'est là qu'il conçut la première idée de sa *Paix perpétuelle*. Depuis ce moment, il poursuivit, avec ardeur son utopie, et, sous la régence, il osa même écrire avec assez de sévérité contre le gouvernement de Louis XIV, pour justifier ses vues. Il ne réussit qu'à se faire exclure de l'Académie (3 mai 1718). Cette disgrâce n'ébranla pas son courage, et il continua d'écrire avec une grande liberté sur une foule de sujets d'utilité publique. Par malheur, ses ouvrages étaient reçus avec indifférence, et il consuma sa vie en efforts inutiles, se dédommageant de son peu de succès dans la moralisation publique, par sa louable persévérance dans ses œuvres de charité particulière. Le bon abbé était digne d'avoir introduit dans notre langue le mot de *bienfaisance*, à peine usité avant lui. Aussi grâce à la régularité de sa vie, non moins qu'à la pureté de son âme, il parvint à un âge avancé, il expira presque sans souffrance, le 13 février 1738. Sa place était restée vacante à l'Académie, et fut remplie par Maupertuis; mais ce ne fut que 32 ans après sa mort qu'il fut permis à D'Alembert de prononcer son éloge.

L'abbé de Saint-Pierre a beaucoup écrit, et sur toutes sortes de matières; il n'a cessé d'appeler l'attention du gouvernement sur les moyens de diminuer le nombre des procès, d'éteindre la mendicité, d'améliorer le sort des soldats, de protéger la science médicale, pour laquelle il demandait une académie particulière; il voulait aussi qu'on dispensât les prêtres du célibat, qu'on anéantit les pirates barbaresques et la religion mahométane; il sollicitait de grands perfectionnements dans le système moderne d'éducation. Plus d'une de ses vues prévalut, notamment celles sur la répartition de l'impôt, celles sur l'entretien des chemins et la police du royaume. Mais de tous ses ouvrages, c'est son *Projet de paix perpétuelle* (Utrecht, 1713, 3 vol. in-12), qui, ainsi que nous l'avons dit, attira le plus l'attention sur lui, et lui valut ce mot du cardinal Dubois, dans lequel se résument presque tous les travaux de l'abbé de Saint-Pierre : *Ce sont les rêves d'un homme de bien.*

D. A. D.

SAINT-PIERRE (Jacques-Henri Bernardin de) a laissé un nom justement célèbre par des écrits pleins de grâce, de sentiment et de fraîcheur. Il naquit au Havre, le 19 janvier 1737. Sa famille croyait descendre d'Eustache de Saint-Pierre, le héros de Calais; origine douteuse, mais dont heureusement sa gloire n'a pas besoin. Il eut deux frères, Dutailly et Dominique, et une sœur, Catherine, qui fut religieuse. Bernardin de Saint-Pierre n'entra que fort tard dans la carrière des lettres : il avait 47 ans lorsque parurent ses *Études de la Nature*. Jusque-là sa vie fut inquiète, agitée, pleine d'illusions et de désappointements, quelquefois mêlée d'erreurs: destinée trop commune des hommes que domine l'imagination, cette *folle du logis*. Il avait à peine 12 ans lorsque, exalté par la lecture de *Robinson*, il voulut accompagner son oncle, le capitaine Godebout, dans un voyage à la Martinique. Parti avec transport, à peine fut-il en mer qu'il se sentit complétement désenchanté. Pourtant, dès son retour, il entre élève chez les jésuites, lit les *Lettres édifiantes*, et, saisi d'un nouvel enthousiasme, veut se faire à son tour jésuite et missionnaire : son père combat cette vocation un peu suspecte. Il achève à 20 ans ses études, sort du collége de Rouen avec un prix de mathématiques, passe de l'École des ponts et chaussées dans le génie militaire, se bat en brave à Warbourg (Westphalie), et cependant se fait renvoyer à Paris à cause de son caractère indocile. Il obtient d'être dirigé sur Malte comme ingénieur, oublie en partant de se munir de sa commission, éprouve des

désagréments, et revient aussi peu avancé qu'à son départ. Pauvre, mais toujours plein de brillantes espérances, Bernardin voulut alors tenter fortune à l'étranger. Il rêvait une république dont il serait le législateur, et dans cette pensée, il avait formé le *projet d'une compagnie pour la découverte d'un passage aux Indes par la Russie*. Il part donc pour aller présenter son plan à l'impératrice Catherine II. Il s'arrête en passant à Amsterdam, écrit quelque temps dans un journal, puis continue son voyage. Catherine l'accueille, mais sans donner suite à son projet, et l'envoie, comme ingénieur militaire, reconnaître la Finlande, à la suite du général Dubosquet. Déçu encore de ce côté, il entend parler de la prise d'armes des Polonais contre les Russes (*voy.* Repnine) : aussitôt il accourt à Varsovie (1766), est pris, mis en liberté, reçu avec honneur ; mais la Pologne n'était pas non plus telle que son enthousiasme l'avait rêvée, et ses exploits durent se borner à la conquête d'une belle Polonaise. La famille de sa maîtresse rompit cette liaison devenue trop publique. Alors Bernardin vint à Vienne, demanda vainement du service à la Saxe, puis à la Prusse. A Berlin, on lui offrit la main d'une jeune et belle personne ; mais le souvenir encore présent de ses amours de Varsovie, le désir de revoir la France, l'empêchèrent d'accepter. Rentré dans sa patrie, il trouva son père mort, sa sœur au couvent, son patrimoine nul. Il voulut faire ressource de son voyage dans le Nord, dont il rédigea le manuscrit : ce manuscrit, qu'il prêta, fut égaré. On lui parle alors d'un voyage à Madagascar, avec une mission de civilisation et de philanthropie : il s'embarque, et dans sa route il apprend que l'objet du voyage est de faire la traite. Révolté, il gagne l'île de France, y sert quelque temps comme ingénieur, et repasse en Europe, après avoir visité l'île Bourbon et le cap de Bonne-Espérance.

C'était en 1771 ; Bernardin avait alors 34 ans, point d'état, aucune fortune : il dut chercher des appuis. D'Alembert le conduisit dans la société de Mlle de L'Espinasse et des encyclopédistes, où ses sentiments religieux trouvèrent peu de faveur. Il essaya de celle du parti dévot, qui goûta moins encore ses opinions philosophiques. Il vendit 1,000 fr. son voyage à l'île de France, et n'en fut point payé. Ainsi tour à tour déçu dans toutes ses espérances, le chagrin qu'il en conçut altéra sa santé et menaça d'altérer sa raison. Il prit en horreur le commerce et la vue des hommes. Des symptômes étranges, de cruelles anxiétés, d'alarmantes hallucinations, le tourmentèrent quelque temps. Heureusement, ce pénible état ne persista point : l'isolement, la résignation le calmèrent peu à peu. Sur ces entrefaites, il reçut des secours du gouvernement, et sa position devint moins fâcheuse. C'est alors qu'il connut J.-J. Rousseau, et qu'une liaison intime s'établit entre ces deux hommes, qu'unissaient tant de rapports d'esprit et de caractère. Cette liaison dura quelques années ; mais Rousseau partit pour Ermenonville ; au même temps, un changement de ministres fit supprimer le secours du gouvernement. Réduit, pour tout recours, à son talent, qu'aucun succès ne constatait encore, Bernardin s'enferme dans un quartier solitaire, et après six ans de travaux, il en sort avec les *Études de la nature* (Paris, 1784 et ann. suiv., 3 vol. in-12).

Pour un auteur inconnu, faire un bon livre n'est rien, s'il ne trouve un éditeur. Bernardin faillit se briser encore contre ce nouvel obstacle. Nul libraire ne voulait se charger des *Études*. Didot fut plus confiant ou plus éclairé, et le succès justifia son jugement : le public adopta l'ouvrage. Dès lors, le sort de l'auteur fut assuré, et la fortune, longtemps si contraire, commença de lui sourire.

Ce qui fit le succès des *Études*, ce n'est point la physique trop erronée de l'auteur, ni sa théorie des marées qu'aucun savant n'a voulu ni adopter, ni discuter ; ce n'est pas même sa philosophie, ingénieuse et riante, mais trop vague et trop arbitraire. Le livre des *Études* est un développement de l'hypothèse des causes finales : tous les faits y sont rapportés à deux lois universelles, *convenance* et *contraste*. On comprend qu'avec ces deux mots, il est trop aisé de tout expliquer à sa fantaisie : ce qui n'est point convenance est contraste, et ce qui n'est point

contraste est convenance ; telle est la constante manière de procéder de l'écrivain ; elle est loin, on le voit, d'être rigoureuse, philosophiquement parlant. Ce qu'on aime dans les *Études de la nature*, c'est un langage dont la douceur rappelle souvent celle de Fénélon ; c'est un coloris suave, une mélancolie touchante, une morale affectueuse ; ce sont des descriptions neuves et variées ; c'est le tableau, souvent tracé et toujours intéressant, des charmes de la nature et des desseins d'une providence bienveillante. Par le charme des sentiments, par l'attrait du style, les *Études* annonçaient déjà l'auteur de *Paul et Virginie*.

Cette touchante histoire que l'auteur fit paraître en 1788, n'est pas seulement le chef-d'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre, elle est un des chefs-d'œuvre de la langue française et de toutes les langues. *Paul et Virginie* est très supérieur au *Daphnis et Chloé* de Longus : il en a toute la naïveté et toute la grâce, avec infiniment plus de pureté, de sentiment et d'intérêt. Peut-être un goût sévère voudrait-il retrancher, vers le milieu du livre, ce long dialogue de Paul et du vieillard, qui n'est pas du même ton que le reste de l'ouvrage et en trouble un instant l'harmonie. A part cette légère disconvenance, l'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre est un vrai diamant. C'est l'heureuse expression de tous les sentiments aimables du cœur humain ; c'est l'amour dans sa candeur primitive, dans sa grâce adolescente. Le livre est une suite de tableaux pleins de fraîcheur et de suavité, et la catastrophe qui le termine est une des plus attendrissantes qu'un pinceau de poëte ait jamais tracées. On dit qu'avant de publier *Paul et Virginie*, l'auteur le lut dans le salon de M^me^ Necker, fut écouté très froidement et se retira découragé. On ajoute que le peintre Vernet voulut l'entendre à son tour, et qu'après la lecture, il s'écria : « Vous avez fait un chef-d'œuvre ! » Le public ratifia ce jugement du grand artiste : non-seulement les éditions de l'ouvrage se succédèrent avec rapidité, mais il s'en débita plus de cinquante contrefaçons dans le cours de la première année. Aujourd'hui encore, *Paul et Virginie* reste le premier des romans français.

Quelques mois plus tard, Bernardin de Saint-Pierre publia son fragment de *l'Arcadie*. Ce morceau, pour lequel, peu d'années auparavant, il n'avait pu trouver d'éditeur, obtint alors un succès mérité. C'est une élégante réminiscence de l'antique qui rappelle, à beaucoup d'égards, le *Télémaque* et les *Aventures d'Aristonoüs*. Par les grâces du style, par la pureté du coloris, *l'Arcadie* n'est pas indigne de *Paul et Virginie*. Une excellente étude sur l'épisode d'Évandre, dans Virgile, un attachant récit des rapports de l'auteur avec J.-J. Rousseau ajoutèrent à l'intérêt de cette publication.

Du produit de ces premiers ouvrages, Bernardin de Saint-Pierre acquit un petit ermitage dans la rue *de la Reine-Blanche*, l'une des plus retirées de Paris. Il y vivait tranquille lorsque la Révolution éclata. C'est alors, en 1789, qu'il écrivit les *Vœux d'un Solitaire :* ce sont, les vœux d'un homme de bien, exprimés avec onction, quelquefois avec éloquence.

Deux ans après (1791) parut la *Chaumière indienne*, jolie nouvelle qu'il faut se garder de comparer à *Paul et Virginie*, mais qui, comparaison à part, se fait lire avec un vif intérêt. De touchantes leçons de tolérance s'y trouvent mêlées sans disparate à de malicieuses railleries contre la morgue académique ou monacale. Les dernières scènes de la *Chaumière indienne* paraissent avoir inspiré à Casimir Delavigne la pensée d'un de ses plus brillants ouvrages, *le Paria*.

Bernardin de Saint-Pierre avait près de 57 ans ; à cet âge, il inspira de l'amour à une jeune personne qui n'en comptait pas 20, M^lle^ Didot. Leur mariage eut lieu en 1792. Ce fut la même année que l'intendance du Jardin des Plantes ayant vaqué par l'émigration du titulaire (de la Billardière), Saint-Pierre fut appelé à ce poste, que Buffon avait occupé. « J'ai lu « vos ouvrages, lui dit le roi ; ils sont « d'un honnête homme, et j'ai cru nom- « mer en vous un digne successeur de « Buffon. » Saint-Pierre se rendit utile dans ce poste, qu'il ne remplit guère qu'une année. Il y fit construire une serre qui porte encore son nom, et une ménagerie dans laquelle il fit transférer celle de Versailles. Il y voulait aussi fonder une

bibliothèque et un journal; mais l'intendance fut supprimée : il se retira avec sa femme à Essonne, où il avait fait élever une petite maison dans une riante vallée. Il y passa les deux hivers de 1793 et de 1794, travaillant à ses *Harmonies de la nature*. Vers la fin de 1794, il fut nommé professeur de morale à l'École normale, qu'on venait de créer. En 1795, l'Institut fut fondé; Bernardin de Saint-Pierre y fut également admis dans la classe de morale. Malgré ces fonctions, qui l'appelaient journellement à Paris, il n'avait pas abandonné sa solitude d'Essonne. La mort de sa femme, après six années de mariage, le ramena dans Paris. Agé de 63 ans, il sentit le besoin de donner, par un second mariage, un appui à sa vieillesse et une mère à ses deux enfants, Paul et Virginie; il trouva l'un et l'autre dans M^lle^ de Pelleport. Dans ses dernières années, il voulut encore vivre à la campagne et vint habiter Eragny, aux bords de l'Oise; il y vécut jusqu'à sa mort dans une douce aisance, due en partie à Joseph Bonaparte, dont les bienfaits réparèrent des revers de fortune qui l'avaient de nouveau frappé. Là, il s'occupait à rédiger *l'Amazone* et la *Théorie de l'univers*, lorsque la mort l'atteignit, le 21 janv. 1814, à l'âge de 77 ans. M. Aimé Martin, second mari de son épouse, est devenu l'éditeur de ses œuvres complètes. Parmi les ouvrages qu'a laissés en mourant Bernardin de Saint-Pierre, il faut mentionner particulièrement les *Harmonies de la nature*, où l'on retrouve en partie les qualités qui distinguent les *Études*, auxquelles toutefois on ne saurait les égaler.

Bernardin de Saint-Pierre était d'une belle et noble figure; de longs cheveux blancs, tombant en boucles sur ses épaules, donnaient à son visage, dans sa vieillesse, quelque chose de patriarcal. On a prétendu que son caractère était moins aimable que ses ouvrages; on l'a peint comme intéressé, méfiant, dur pour sa jeune femme, que ses procédés auraient, dit-on, rendue malheureuse. Après sa mort, de fâcheux débats judiciaires ont divulgué la mésintelligence survenue entre lui et la famille à laquelle il s'était allié. Nous n'admettons pas facilement ces contrastes prétendus entre le caractère de l'homme et le caractère de ses écrits : il est un style qui ne saurait mentir, et c'est précisément celui de Bernardin de Saint-Pierre. Il faut ici s'entendre. Que l'homme trop sensible, dont la vie n'a longtemps été qu'une suite de mécomptes, ait contracté dans ces longues épreuves un peu de cette sauvagerie défiante qui s'empara de J.-J. Rousseau âgé et malheureux; que l'homme qui lutta cinquante ans avec la pauvreté se soit montré plus tard jaloux du fruit de ses travaux; que l'époux sexagénaire d'une très jeune femme l'ait tourmentée par les exigences d'une jalousie injuste et pourtant naturelle, tout cela peut être; mais ne confondons pas ces torts de circonstance et de position avec les vices d'une âme basse ou malveillante. Il y a trop de tendresse dans le langage de Bernardin pour qu'il n'y en eût pas beaucoup dans son cœur, trop de délicatesse dans sa façon d'exprimer pour qu'il n'y en eût pas beaucoup dans sa façon de sentir. Comme écrivain, Bernardin de Saint-Pierre approche du premier rang; il y atteindrait si tout, dans son œuvre, était égal à son petit volume de *Paul et Virginie*. Quelques-uns ont vu en lui le précurseur de M. de Chateaubriand; ce rapport nous a peu frappés. L'un et l'autre ont du goût et du talent pour décrire; l'un et l'autre sont moins logiciens que poëtes dans leurs conceptions; mais là, ce nous semble, se bornent leurs ressemblances. Les impressions que leur parole excite en nous sont loin d'être les mêmes. L'un a la force, l'éclat, la magnificence; l'autre la grâce, la douceur, le sentiment vrai, le charme attendrissant et pur. Une analogie plus frappante serait celle que nous avons indiquée entre Bernardin de Saint-Pierre et Fénélon, dont le goût est pourtant plus sûr et plus sévère, et la couleur plus antique. Un autre rapprochement, qui ne serait pas sans vérité, serait celui qui nous montrerait dans Saint-Pierre le continuateur de J.-J. Rousseau, dont il n'a pas le style nerveux ni l'énergie passionnée, mais qu'il surpasse peut-être en grâce, en mollesse aimable, et dont il rappelle souvent la mélancolie tendre et le brillant coloris. Nous n'avons parlé ici

que des écrits les plus remarquables de Bernardin de Saint-Pierre ; on peut voir le reste dans ses éditions complètes (éd. de M. Aimé Martin, Paris, 1818-20, 12 vol. in-8°). Tout n'a pas la même importance ; mais de ce qu'a laissé une plume telle que la sienne, rien n'est à dédaigner. S. A. B.

SAINT-POL (COMTES DE), famille historique française dont le comté, après avoir appartenu aux comtes de Boulogne et de Ponthieu, passa, en 1360, dans la maison de Luxembourg (*voy.*). On sait que Louis de Saint-Pol, de cette maison, reçut en 1465 l'épée de connétable de Louis XI. La famille de Saint-Pol eut beaucoup d'autres membres illustres, et lorsqu'elle s'éteignit en 1724, elle laissa son héritage à la maison de Rohan (*voy.*).

SAINT-QUENTIN, chef-lieu d'arrondissement du dép. de l'Aisne, sur la Somme et à la tête du canal du même nom, est remarquable par son industrie, ses filatures, ses tissus de lin et de coton, etc., et par la bataille gagnée sous ses murs, le 10 août 1557, par le duc de Savoie Emmanuel-Philibert, à la tête de l'armée espagnole, sur le connétable de Montmorency (*voy.* ce nom, T. XVIII, p. 114), qui y fut fait prisonnier. *Voy.* PHILIPPE II et HENRI II.

SAINT-RÉAL (l'abbé CÉSAR VISCHARD DE), écrivain connu par de nombreux ouvrages dont plusieurs ne sont point oubliés, était fils d'un conseiller au sénat de Chambéry, et naquit dans cette ville, en 1639. Il passa une grande partie de sa vie à Paris, et mourut dans sa ville natale en 1692. L'abbé Pérau recueillit ses ouvrages en 1745 (Paris, 3 vol. in-4°, et 6 vol. in-12). Le plus remarquable est son *Histoire de la conjuration que les Espagnols formèrent en* 1618 *contre la république de Venise* (Paris, 1674, in-12), dont on a comparé le style à celui de Salluste, que l'auteur paraît avoir pris pour modèle ; mais qui, dans quelques parties, est plutôt un ouvrage d'imagination qu'une véritable histoire. Nous citerons encore ses *Discours sur l'usage de l'histoire* (1671, in-12), au nombre de sept ; sa nouvelle historique intitulée *Don Carlos* ; son *Traité de la critique* (1691, in-12) ; et son *Discours sur la valeur*, adressé à l'électeur de Bavière en 1688, et qu'on regarde comme une de ses meilleures pièces. « Saint-Réal, dit un critique, avait une imagination vive, une mémoire ornée, un esprit profond ; mais son goût n'était pas toujours sûr. » EM. H-G.

SAINT-SACREMENT, *voy.* EUCHARISTIE, OSTENSOIR et FÊTE-DIEU.

SAINT-SÉPULCRE, *voy.* JÉRUSALEM, T. XV, p. 347.

SAINT-SIMON (LOUIS DE ROUVROY, duc DE), né le 16 janvier 1675, fut élevé avec soin par sa mère, qui lui inspira un vif désir de se distinguer ; mais il confesse dans ses *Mémoires* sa froideur pour les belles-lettres. Une seule étude était pour lui pleine de charmes, celle de l'histoire et surtout des mémoires particuliers sur l'histoire de la France depuis François I^er^. Entré dans les mousquetaires en 1691, il servit sous Luxembourg, se fit remarquer à Fleurus, à Nerwinde, et commença, en juillet 1694, ce curieux recueil qu'il écrivit avec une entière indépendance, et qui le place au premier rang des sources historiques pour une période de 30 ans. Il épousa en 1695 la fille aînée du maréchal de Lorge, servit quelques temps encore, parvint au grade de mestre-de-camp, et se retira par suite des susceptibilités de son amour-propre. Louis XIV, entouré dans sa vieillesse de vieux serviteurs, négligea Saint-Simon, qui n'en fut que mieux placé pour voir en observateur le déclin du monarque. A la mort de ce dernier, il entra dans le conseil de régence, et refusa la place de gouverneur de Louis XV : il craignait les soupçons que ferait naître la calomnie s'il arrivait quelque chose à l'enfant-roi. Dans les querelles de la pairie avec le parlement et les princes légitimes, Saint-Simon prit souvent la plume, et fut irrité d'une réponse imprimée, où sa noblesse était attaquée et sa généalogie tournée en ridicule. Sa vanité nobiliaire se pavana dans sa réplique ; mais, quel que fût son ressentiment, il s'opposa à la destruction des parlements résolue par Dubois. Envoyé en Espagne afin de demander la main d'une infante pour le roi et de conclure le mariage de M^lle^ d'Orléans avec

le prince des Asturies, il déploya de grandes ressources diplomatiques à la cour de Madrid, et fut nommé grand d'Espagne, titre qui est resté dans sa famille.

Rien ne serait plus facile que de multiplier les anecdotes dans une vie de Saint-Simon ; mais il faut les lire dans ses *Mémoires*, rédigés en partie au fur et à mesure que les événements se passaient, et en partie dans sa terre de La Ferté, retraite où il vécut, sans revenir que rarement à la cour, après la mort du régent. Lorsqu'il mourut, le 2 mars 1755, il avait rédigé depuis 12 ans sa curieuse préface où il examine « s'il est permis d'écrire et de lire l'histoire, singulièrement celle de son temps. » Homme d'honneur et d'une religion éclairée, après avoir dit ce qu'il savait sur les hommes et sur les choses, il cherche, on le voit, à étouffer un scrupule qui lui est venu souvent sur la légitimité de tant de secrets découverts, d'intrigues révélées, tranchons le mot, sur tant de médisances. Aussi commence-t-il par exalter l'histoire, qui ne lui semble pas attaquable dans son essence, puisque l'Esprit-Saint est au rang des historiens. Il réfute l'opinion que la charité s'oppose à ce que l'on démasque tant de personnes dont la postérité aurait ignoré les vices et les défauts. Pour lui, « écrire l'histoire de son pays et de son temps, c'est repasser dans son esprit avec beaucoup de réflexion tout ce qu'on a veu, manié ou sceu d'original sans reproche, qui s'est passé sur le théâtre du monde, et les diverses machines, souvent les riens apparents qui ont meu les ressorts des événements, qui ont eu le plus de suitte et qui en ont enfanté d'autres; c'est ce montrer à soy-mesme pied à pied le néant du monde, de ses craintes, de ses désirs, de ses espérances, de ses disgrâces, de ses fortunes, de ses travaux; c'est se convaincre du rien de tout par la courte et rapide durée de touttes ces choses, et de la vie des hommes. » Voilà ses principes ; et il ajoute, à la fin du morceau, que « celuy qui écrit l'histoire de son temps, qui ne s'attache qu'au vray, qui ne ménage personne, se garde bien de la montrer... Son ouvrage doit meurir sous la clef et les plus sceures serrures, passer ainsy à ses héritiers, qui feront sagement de laisser couler plus d'une génération ou deux, et de ne laisser paroistre l'ouvrage que lorsque le temps l'aura mis à l'abri des ressentiments. » Ainsi en a-t-il été des manuscrits de Saint-Simon. Consultés longtemps par les historiens, puis livrés par lambeaux au public, de 1784 à 1818, ils n'ont vraiment vu le jour qu'en 1829-30 dans l'édition donnée sous ce titre : *Mémoires complets et authentiques du duc de Saint-Simon sur le siècle de Louis XIV et la régence, publiés pour la 1re fois sur le manuscrit original entièrement écrit de la main de l'auteur*, par M. le marquis de Saint-Simon, pair de France, etc. (Paris, 21 vol. in-8°, dont 1 de tables). Cette édition a été reproduite en 40 vol. in-18, dans la *Bibliothèque choisie*, publié par Delloye. L'orthographe et la ponctuation de l'auteur ont été corrigées, quelques suppressions de mots ont eu lieu ; il y a peu de variantes, mais il y en a. Une édition véritablement conforme au manuscrit autographe, laquelle devait avoir 15 vol. in-8°, fut commencée il y a 8 ans, mais il n'en a paru qu'un volume, auquel nous avons emprunté les deux citations précédentes. Ce spécimen donne une idée du sans-gêne de Saint-Simon, duc et pair plein de vanité, orthographiant comme ses aïeux, et prenant à tout moment dans leur langue vieillie l'expression de sa pensée. Il eût craint de déroger en s'occupant de son style. De là des incorrections fréquentes, de là aussi cette allure particulière qui rompt avec toutes les écoles d'éloquence et qui surprend, ici par la franchise et la rondeur, là par la vigueur du trait, par la nouveauté et l'énergie du mot, souvent par la naïveté et le piquant de l'image, à chaque page par une riche abondance. Ce style, très reprochable, est plein de charme cependant, parce qu'il est plein de facilité, de sève et d'originalité. Quant au fond, l'auteur mérite en général une grande confiance ; s'il a des préjugés et des passions, il a également une philosophie élevée, une sagacité rare, un amour vrai de la justice, en un mot il est honnête homme.

Saint-Simon laissa des enfants, dont

l'aîné lui succéda dans la pairie. Cette ancienne famille a eu, jusqu'à nos jours, des représentants distingués. L'un d'eux, évêque d'Agde, monta sur l'échafaud la veille même du 9 thermidor : c'était un érudit auquel le *Magasin encyclopédique* à consacré une notice en 1808. Un autre Saint-Simon, mort en 1799, porta les armes d'abord, et écrivit dans la retraite des ouvrages d'horticulture, d'art militaire, de littérature et de philosophie. Dans ce moment même, la Chambre des pairs compte dans ses rangs un marquis de Saint-Simon. Mais un membre plus célèbre, créateur d'une nouvelle doctrine sociale qui a pris son nom, mérite un article particulier. J. T-v-s.

SAINT-SIMON (Claude - Henri, comte de), fondateur de l'école, non pas religieuse, mais socialiste, des *Saint-Simoniens*, naquit à Paris, le 17 oct. 1760. Il entra au service militaire en 1777; deux ans plus tard, il passa en Amérique; et après cinq campagnes qu'il fit sous les ordres de Bouillé et de Washington, il fut décoré de la croix de l'ordre de Cincinnati, et revint en France, où il fut nommé colonel, quoique à peine âgé de 23 ans. Bientôt, mécontent de son inactivité, il visita successivement la Hollande (1785) et l'Espagne (1786). De concert avec le comte de Cabarrus (*voy.*), alors directeur de la banque de Saint-Charles, il présenta au gouvernement espagnol un projet qui devait rendre praticable une entreprise abandonnée faute d'hommes et d'argent, et dont le résultat aurait été une communication entre Madrid et la mer par un canal. La révolution française empêcha l'exécution de ce projet. Saint-Simon assista à toutes ses phases sans y prendre aucune part; il observa la crise, en rechercha les causes et le remède; puis, convaincu qu'une autre organisation pouvait seule réparer cet effrayant désordre, il conçut l'idée d'un nouveau système de classification sociale. Sans fortune, il s'occupa d'abord de se procurer les ressources nécessaires à l'accomplissement de son œuvre; et après sept années (1790-1797) de spéculations sur la vente des biens nationaux, il se trouva possesseur de 150,000 fr. de rente en immeubles. Saint-Simon se lia avec divers professeurs de l'École polytechnique et de l'École de médecine. Après avoir étudié avec les premiers la physique des corps inertes, et avec les seconds la physique des corps organisés, il parcourut l'Angleterre, l'Allemagne et la Suisse, afin d'apprécier par lui-même jusqu'à quel point les savants étrangers s'occupaient de la réorganisation du système scientifique. A son retour, il épousa Mlle de Changran (aujourd'hui Mme de Bawr). Le désir de procurer une existence honorable à la fille d'un de ses anciens compagnons d'armes l'ayant seul engagé à contracter cette union, il divorça quelques années plus tard, lorsque la déloyauté de son associé et de coûteuses expériences scientifiques l'eurent dépouillé de toute sa fortune.

En 1802, Henri de Saint-Simon, alors âgé de 42 ans, fit paraître à Genève son premier ouvrage intitulé : *Lettres d'un habitant de Genève à ses contemporains*. Dans ce travail, qui passa alors presque inaperçu, il se contentait d'ébaucher les idées philosophiques et rénovatrices qu'il développa plus tard. En 1808, il publia son *Introduction aux travaux scientifiques du* XIXe *siècle* (Paris, 2 vol. in-4°); cette production, qui traite sous le point de vue social, des connaissances humaines en général, n'était qu'un essai préparatoire d'un travail considérable dans lequel il se proposait de considérer le système scientifique comme basé sur trois conceptions : conception du système du monde, conception encyclopédique, et conception sur la méthode. L'accueil peu favorable fait à son *Introduction*, dont la rude franchise avait éveillé des susceptibilités, l'empêcha d'aller plus loin. En 1810, il fit paraître le prospectus d'une nouvelle encyclopédie, mais le dénûment où il se trouvait ne lui permit pas de la publier. Sa misère, pendant les deux années qui suivirent, fut telle que, privé des premières nécessités de la vie, il ne put faire imprimer son *Mémoire sur la gravitation* et celui *sur la science de l'homme;* il fut même obligé de vendre ses habits pour faire tirer quelques copies de ces derniers travaux. En 1812, il publia contre son ancien associé le *Mémoire introductif sur la contestation avec M. de Redern*,

Quelques secours qu'il obtint (1813) de plusieurs industriels lui permirent de continuer sérieusement son œuvre; il composa avec M. Aug. Thierry (*voy.*), son secrétaire et son disciple, son premier ouvrage politique qui parut l'année suivante sous ce titre : *De la réorganisation de la société européenne, ou de la nécessité et des moyens de rassembler les peuples de l'Europe en un seul corps politique, en conservant à chacun son indépendance nationale*. En 1815, il publia successivement le prospectus d'un ouvrage intitulé : *Le défenseur des propriétaires des domaines nationaux*, livre qui n'a jamais paru; puis la *Profession de foi des auteurs de l'ouvrage annoncé sous le titre de Défenseur des propriétaires des domaines nationaux, de la Charte et des idées libérales au sujet de l'invasion du territoire français par Napoléon Bonaparte ;* et enfin, *Opinion sur les mesures à prendre contre la coalition de* 1815. L'année suivante, il fit paraître une brochure intitulée : *Quelques idées soumises par M. de Saint-Simon à l'assemblée générale de la société d'instruction primaire*. En 1817, parut par cahiers l'*Industrie*, 2 vol. in-8°, dont le 1^er^ contient un travail sur l'industrie littéraire et scientifique liguée avec l'industrie commerciale et manufacturière, par M. Aug. Thierry, *fils adoptif* de H. Saint-Simon, qui se sépara quelque temps après de son maître, afin de se livrer exclusivement aux travaux historiques pour lesquels il se sentait une vocation spéciale. M. Aug. Comte le remplaça auprès de Saint-Simon qui créa, en 1819, un journal intitulé *le Politique*, et en 1820 *l'Organisateur*, dont la première livraison fut réimprimée plus tard sous le titre de *Parabole politique*. Dans cet écrit, Saint-Simon résume avec une admirable clarté la critique, on pourrait dire la satire, de l'ordre social et le besoin d'une rénovation dans l'organisme politique. Traduit devant la cour d'assises pour la hardiesse avec laquelle il avait exprimé ses idées, il fut acquitté par le jury. En 1821, il commença la publication du *Système industriel*, qu'il ne termina qu'en 1822; il fit paraître la même année deux brochures sur *les Bourbons* et *les Stuarts*. L'année suivante, se voyant incompris et privé de toutes ressources, il conçut des doutes sur sa mission et, le 9 mars 1823, il tenta de se donner la mort; mais l'arme ayant dévié, il ne se fit qu'une légère blessure. Saint-Simon vit un effet providentiel dans cet événement, renonça à ses projets de suicide et recommença ses travaux; peu de mois après, il publia le premier cahier du *Catéchisme des industriels*, dont la suite parut en 1824. Quelques différences d'opinion ayant séparé M. A. Comte de son maître, il fut remplacé par M. Olinde Rodrigues et plusieurs autres qui concoururent à la publication du volume des *Opinions littéraires, philosophiques et industrielles* (1825). Entouré de l'affection respectueuse de ces nouveaux disciples qui pourvurent à tous ses besoins et s'efforcèrent de vulgariser ses idées, Saint-Simon composa le *Nouveau christianisme* (1825), ouvrage qui résume tous ceux qu'il avait publiés jusqu'alors et qui ne parut pas de son vivant. Après une courte maladie, Saint-Simon termina, le 19 mai 1825, une vie pendant laquelle il s'était constamment oublié pour travailler au bonheur des hommes dont il eut tant à se plaindre. Il mourut environné de ses disciples et s'efforça jusqu'à son dernier moment d'encourager leur zèle par l'assurance du succès. Son corps repose au cimetière du Père La Chaise.

Dès que Saint-Simon eut cessé de vivre, ses élèves constituèrent une école nouvelle (*voy.* ASSOCIATION, T. II, p. 426 et suiv.), et s'occupèrent de la création d'un journal qui parut le 1^er^ octobre 1825 sous le titre du *Producteur*. Les principaux rédacteurs furent MM. Enfantin, O. Rodrigues, Cerclet, A. Blanqui, Halevy, Armand Carrel, Bazard, A. Comte, J. Allier, Rouen, Peisse, Laurent, Decaen, Senty et J.-J. Dubochet. Ce journal, dans lequel parurent d'abord, outre l'exposition de la doctrine, beaucoup d'articles scientifiques et littéraires, fut exclusivement consacré, à partir du 1^er^ mai 1826, à la philosophie de Saint-Simon. M. Cerclet, rédacteur en chef, quitta alors la rédaction du *Producteur*, et son exemple fut suivi par quelques-uns

de ses collaborateurs qui n'avaient fourni que des articles purement littéraires. Cependant plusieurs hommes de mérite, pénétrés des principes de la doctrine nouvelle, comblèrent immédiatement cette lacune. Parmi eux figure en première ligne M. Buchez qui publia plusieurs articles remarquables sur la physiologie. Malgré le désintéressement des rédacteurs, *le Producteur* cessa de paraître, faute de fonds, après 14 mois d'existence; et, pendant deux ans, le silence des saint-simoniens semblait indiquer un découragement complet. Contre toute attente, ils ouvrirent en 1828 des cours qui attirèrent bientôt une affluence considérable. Ces enseignements ont été publiés en 1 vol. sous le titre de *Doctrine de Saint-Simon; exposition, première année*. Après avoir exposé le point de vue scientifique et le point de vue littéraire de la doctrine, les saint-simoniens transformèrent leur *École* en *Église*, pensant qu'un caractère religieux ne pouvait qu'augmenter l'autorité du système dont ils se constituèrent les apôtres. MM. Bazard et Enfantin (*voy.*) furent reconnus chefs de la *religion saint-simonienne*. Un collége fut établi ainsi qu'un *second* et un *troisième degré;* le degré préparatoire, destiné aux novices, ne fut institué que plus tard. Un nouveau journal parut, en 1829, sous le titre de *l'Organisateur, journal du progrès de la science générale*, et quelque temps après sous celui de *Journal de la doctrine saint-simonienne*. Cette feuille fut fondée par M. Laurent dont le zèle combla le vide occasionné par la défection de M. Buchez et de quelques autres qui n'approuvaient pas l'organisation de la *famille* saint-simonienne. La réforme qu'ils méditaient devant être le résultat de la persuasion et non d'une crise politique, les saint-simoniens ne prirent aucune part à la révolution de juillet. Quelque temps après, ils ouvrirent, rue Taitbout, un cours de prédications faites par MM. Barrault, Charton, Laurent, Abel Transon, Jean Reynaud, Duveyrier et Baud, qui, par leur talent, surent convertir une foule d'auditeurs que la curiosité seule avait d'abord attirés. MM. Laurent, Pierre Leroux, Michel Chevalier et Lerminier, devenus rédacteurs du *Globe* (*voy.* ci-dessus, p. 400), imprimèrent à cette feuille une tendance saint-simonienne très prononcée. Grâce au dévouement des fidèles, les saint-simoniens disposaient alors de quatre journaux : *l'Organisateur*, *l'Organisateur belge*, *le Globe* et la *Revue encyclopédique*, achetée par M. H. Carnot; ils installaient une *église* dans les principales villes du Midi; ils organisaient plusieurs centres de prolétaires, afin de procéder à l'amélioration du sort de la classe indigente; ils envoyaient des missionnaires dans les départements et à l'étranger. En un mot, la *religion* nouvelle se propageait rapidement, lorsqu'une foule de singularités telles que l'*appel aux femmes*, l'*apostolat*, la *chevalerie de la mère*, l'*intronisation du culte*, la *prise d'habit*, etc., et surtout la mésintelligence qui s'établit entre les chefs de l'Église, détachèrent d'elle beaucoup d'esprits sérieux. M. Bazard, n'ayant pu s'entendre avec M. Enfantin sur les limites d'une nouvelle morale et sur les relations entre les deux sexes, s'était séparé de lui pour se déclarer chef d'une hiérarchie nouvelle, et mourut un an après. M. O. Rodrigues, *chef du culte*, avait suivi cet exemple et pris le titre de chef unique de la religion saint-simonienne. Enfin le gouvernement intenta aux disciples de Saint-Simon un procès fameux qui tua le saint-simonisme, sinon comme doctrine, du moins comme corporation. Les nouveaux apôtres qui vivaient en communauté dans une maison de Ménilmontant, forcés de se disperser, se répandirent sur toute la surface du globe. Depuis, ils ont abandonné la défense de cette nouvelle religion qu'ils avaient embrassée, et sont rentrés dans le sein de la société qu'ils voulaient réformer. Outre nos art. Association et Enfantin, on peut consulter sur les doctrines du saint-simonisme l'ouvrage de M. Louis Reybaud, *Études sur les réformateurs ou socialistes modernes*, Paris, 1840, 2 vol. in-8°.

O. G-P.

SAINT-VANNES (CONGRÉGATION DE), *voy.* BÉNÉDICTINS.

SAINT-VINCENT (CAP). Ce cap, sur l'océan Atlantique, dans le royaume

des Algarves, forme la pointe sud-ouest du Portugal et de l'Europe. Le 11 févr. 1797, les Anglais, sous le commandement de Jervis, depuis comte de Saint-Vincent (*voy.* plus loin), y battirent les Espagnols. C'est aussi là que l'amiral Napier (*voy.*), au service de dona Maria, défit l'escadre de don Miguel, le 5 juill. 1833, et lui prit cinq vaisseaux (*voy.* ci-dessus, p. 94). * Z.

SAINT-VINCENT (ILE), *voy.* ANTILLES (anglaises).

SAINT-VINCENT (JOHN JERVIS, comte DE), amiral anglais, né le 9 janv. 1734, à Meaford, entra au service à l'âge de 10 ans, et se distingua dans l'expédition du Canada et pendant la guerre de l'indépendance américaine. Nommé contre-amiral en 1787, il fut chargé, en 1790, de s'emparer des établissements français dans les Indes-Occidentales. Cinq ans plus tard, il succéda à l'amiral Hotham dans le commandement de l'escadre de la Méditerranée, et remporta, le 14 févr. 1797, sur les Espagnols, une grande victoire devant le cap Saint-Vincent (*voy.*). Le parlement lui vota des remercîments et le ministère le créa comte de Saint-Vincent. En 1800, il fut appelé au commandement de l'escadre de la Manche, et l'année suivante, au poste de premier lord de l'amirauté, qu'il conserva jusqu'en 1804. En 1806, il fut mis une seconde fois à la tête de la flotte de la Manche. En 1814, il fut nommé général des soldats de marine, et en 1821, amiral de la flotte. Il mourut deux ans après, le 13 mars 1823, à l'âge de 89 ans, laissant son titre à l'aîné de ses neveux, Édouard Jervis. X.

SAINTE-ALLIANCE. C'est le nom qu'Alexandre I^er^ donna à la ligue nouvelle dont il avait eu la première idée, et qui, différente par son caractère de toutes celles qui l'avaient précédée, devait se fonder sur la religion, la charité chrétienne, la justice et la fraternité des peuples et des rois. Cette alliance, conclue à Paris, le 26 septembre 1815, entre l'empereur de Russie, l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse, et à laquelle presque toutes les puissances continentales de l'Europe adhérèrent successivement, ne fut point, suivant l'usage, négociée et signée par des agents diplomatiques munis de pleins pouvoirs : les trois souverains en convinrent personnellement entre eux, la signèrent seuls, et c'est Alexandre lui-même qui certifia conformes à l'original les copies qui furent faites de son texte. Frappé des malheurs que des guerres interminables, en partie suscitées par l'ambition des princes, avaient causés jusqu'alors, animé de sentiments voisins de l'exaltation par suite du triomphe qui deux fois l'avait conduit, avec ses alliés, dans la capitale de la France, et entraîné à des idées mystiques par la pente naturelle de son âme, autant peut-être que par les prédications de M^me^ de Krudener (*voy.* ce nom et ALEXANDRE, T. I^er^, p. 397), à laquelle il soumit, dit-on, l'ébauche de ce traité, le monarque russe imagina un ordre de choses nouveau, réparateur de tout le mal que la Révolution avait fait ou dont elle pouvait encore menacer la société. Elle avait rompu le lien de famille qui (suivant une manière de voir fondée plutôt sur les théories des princes que sur leurs procédés) unissait les nations à leur souverain, et elle avait affaibli l'empire des idées religieuses qui pouvait seul donner une consistance réelle à ce lien. Dans son rêve généreux, Alexandre crut avoir le pouvoir de reconstituer la famille, de rétablir la confiance, de ramener les rois aux sentiments paternels des patriarches, et les peuples à une docilité basée sur un attachement filial sanctionné par la religion. Le premier peut-être de tous les hommes politiques, il songea à réaliser une idée sans doute noble en elle-même, mais qu'il n'envisageait que de son côté favorable à l'autorité suprême. Fondée sur la base du christianisme, l'alliance qu'il proposa aux souverains ses amis, mérita bien, sous ce point de vue, le nom de *sainte;* cependant les peuples le lui refusèrent dans la suite, quand ils en eurent pénétré non pas l'arrière-pensée (car alors les sentiments vraiment généreux étaient à l'ordre jour), mais les conséquences menaçantes. En proclamant le droit divin ou la *légitimité* (*voy.*) comme le principe suprême de toutes les relations entre les gouvernants et les gouvernés (principe d'invention nouvelle, et non

moins inconnu jadis aux peuples qu'aux souverains eux-mêmes, ou à l'Église qui fit souvent prévaloir des idées différentes), elle consacrait l'abus du pouvoir, la résistance aux justes désirs du siècle, l'immobilité qui est la mort des sociétés; et, en confiant la garde et le maintien de ce principe à trois puissances placées à la tête de populations qui n'étaient pas encore, dans leur ensemble, à la hauteur de notre civilisation actuelle, elle opposait l'esprit stationnaire ou rétrograde aux lumières déjà répandues et à leur propagation ultérieure ; elle entravait le développement progressif des nations les plus avancées, et les soumettait à des lois qu'elles ne pouvaient pas subir sans reculer. En effet, la Sainte-Alliance se montra hostile aux progrès qu'un ministère national fit bientôt prendre à la France; on la vit combattre en Italie et en Espagne le besoin généralement senti par la population de s'affranchir des vieux abus devenus intolérables; et vainement on attendit, par forme de compensation, son intervention quand un peuple chrétien, longtemps humilié et esclave, secoua ses chaînes, s'arma contre ses oppresseurs et s'épuisa dans une lutte inégale. D'un autre côté, on vit certains membres de la Sainte-Alliance, méconnaissant la sainteté des serments, refuser les institutions promises, persécuter quelques-uns des hommes auxquels ils étaient redevables de leur salut, mais qui rappelaient à quelle condition ils avaient prêté leur concours; enfin, raviver comme favorables au pouvoir, d'antiques traditions, usées, oubliées, appropriées à l'enfance des sociétés. La Sainte-Alliance, saluée d'abord des plus vifs témoignages de sympathie et d'approbation, perdit ainsi bien vite toute popularité et devint odieuse aux nations qui lui attribuèrent leurs malheurs. Alors on reporta l'attention sur ce document bizarre que l'exaltation religieuse d'Alexandre semblait avoir empruntée aux écoles allemandes de théologie, et qui ressemble plus à la thèse d'un docteur qu'aux froides transactions entre hommes d'état. On y lisait les lignes suivantes qui nous paraissent pouvoir se passer de tout commentaire : « Confessant ainsi que la nation chrétienne, dont eux (les trois souverains) et leurs peuples font partie, n'a réellement d'autre souverain que celui à qui seul appartient en propriété la puissance, parce qu'en lui seul se trouvent tous les trésors de l'amour, de la science et de la sagesse infinie, c'est-à-dire Dieu, notre divin Sauveur Jésus-Christ, le Verbe du Très-Haut, la Parole de vie, etc. »

Au reste, voici, en peu de mots, quel est le contenu du préambule et des trois articles qui composent cette pièce curieuse. Les trois souverains, convaincus de la nécessité de régler leur conduite relativement à l'administration de leurs états et à leurs relations politiques avec les autres gouvernements *sur les vérités sublimes que nous enseigne l'éternelle religion du Dieu sauveur*, déclarent solennellement, et à la face de l'univers, vouloir se conformer à l'avenir aux *préceptes de cette religion sainte, préceptes de justice, de charité et de paix* qui seuls peuvent consolider les institutions humaines et suppléer à leur imperfection. Ils resteront donc unis *par les liens d'une fraternité véritable et indissoluble*, et toujours empressés à prêter l'un à l'autre assistance, aide et secours. A l'égard de leurs peuples, ils se regarderont comme des *pères de famille*, en vertu de la même *fraternité* qui les anime, et afin de protéger la religion, la paix et la justice. En conséquence, ils se considéreront tous comme membres d'une même nation chrétienne, dont le chef est Dieu lui-même duquel les souverains ne sont que les délégués, et ils contractent l'engagement de se soutenir réciproquement et de se témoigner une affection mutuelle, recommandant en même temps à leurs peuples, *avec la plus tendre sollicitude, de se fortifier dans les principes et l'exercice des devoirs que le divin Sauveur a enseignés aux hommes*. Les autres puissances qui voudront avouer les *principes sacrés* sur lesquels cet acte repose, seront reçues *dans cette sainte alliance* avec autant d'empressement que d'affection.

Les trois premiers signataires du traité appartenant à autant de confessions différentes, c'était de leur part un grand exemple de tolérance, auquel on peut

regretter que le chef de l'Église catholique ne se soit pas associé. Quoi qu'il en soit, le roi de France et le prince-régent d'Angleterre ne tardèrent pas à faire connaître leur accession, mais pour leur personne seulement, Louis XVIII ne voulant pas en faire une question d'état, et les précédents du parlement britannique ne lui permettant pas de s'engager ainsi par des déclarations de principes qui pouvaient lui lier les mains dans des circonstances importantes. Car c'est à des déclarations, à une confession de foi politique, que se réduisait ce traité : il n'engageait, au fond, à rien de positif, et ne pouvait avoir d'application directe qu'en vertu de stipulations ultérieures. A son tour, le roi des Pays-Bas y accéda, le 21 juin 1816, et son exemple fut suivi par tous les autres états, de tout rang, monarchies ou républiques, sans excepter les villes anséatiques, dont la dernière adhéra le 12 août 1817. Avec le pape, les États-Unis d'Amérique demeurèrent seuls en dehors de cette alliance, qui resta en vigueur tant qu'Alexandre vécut. La mort de ce souverain lui porta un premier coup, et les événements postérieurs, la guerre des Russes contre les Turcs, vue de mauvais œil par l'Autriche, la révolution française de juillet 1830, suivie d'une alliance avec l'Angleterre; enfin les dispositions individuelles de l'empereur Nicolas en achevèrent la dissolution.

Le texte de la Sainte-Alliance ne fut pas d'abord promulgué ; cependant il parut dans le *Journal de Francfort* du 2 févr. 1816, et le 14 mars 1817 il fut aussi publié dans le *Conservateur impartial* de Saint-Pétersbourg, accompagné d'un commentaire qu'on doit regarder comme officiel, émanant de la même source que la pièce même. On trouve enfin cette dernière dans le t. VI des suppléments au *Recueil des Traités* de Martens, p. 656. La déclaration des grandes puissances, rendue au congrès d'Aix-la-Chapelle, le 15 nov. 1818, était un complément curieux aux principes de la Sainte-Alliance. S.

SAINTE-BARBE, *voy.* BARBE.

SAINTE-BAUME (GROTTE DE). Cette grotte, profonde et spacieuse, creusée dans le flanc à pic d'une montagne isolée, aux environs d'Aix, est un lieu célèbre et vénéré dans toute la Provence. Des traditions, qui remontent au berceau du christianisme, y ont attiré de tous temps les pèlerins. On raconte qu'après la résurrection du Christ, sainte Magdeleine (*voy.*), exposée à périr dans une tempête, avec sa sœur Marthe et son frère Lazare (?), échappa miraculeusement à la fureur des flots par la protection du Sauveur, qui la fit aborder à Marseille. Après avoir annoncé la foi dans cette ville, Magdeleine se serait retirée à la Sainte-Baume, où elle aurait vécu 33 ans au milieu de ce désert, se livrant aux pratiques de la plus austère pénitence, ne vivant que des racines de la forêt et de l'eau du rocher, n'ayant d'autre couche que la pierre, d'autre vêtement que ses habits usés et sa longue chevelure. A ses derniers moments, continue la légende, les anges vinrent la visiter : la grotte et la montagne retentirent pendant plusieurs jours de leurs célestes concerts. Magdeleine mourut à la Sainte-Baume, et y fut enterrée. Quoi qu'il en soit de cette opinion populaire, on retrouva au XIII^e^ siècle les prétendues reliques de la sainte, conservées dans une châsse. La grotte fut érigée dès les premiers temps en chapelle. Un monastère fut construit à quelque distance, en 1280, et Charles II, prince de Salerne et comte de Provence, y établit des frères prêcheurs qui en restèrent possesseurs jusqu'à l'abolition des ordres religieux. Le vieux monument, après avoir échappé aux excès de la Révolution, fut saccagé et détruit en 1815. Mais Louis XVIII fit solennellement restaurer ce lieu saint, en 1821 ; puis un couvent de trappistes y fut fondé, en 1824, par le supérieur abbé Augustin de Lestrange. X.

SAINTE-CROIX (GUILLAUME-EMMANUEL-JOSEPH GUILHEM DE CLERMONT-LODÈVE, baron DE), érudit célèbre, né à Mormoiron, dans le comtat Venaissin, le 5 janv. 1746, commença par servir dans la cavalerie, et accompagna, en qualité de capitaine, son oncle, le chevalier de Sainte-Croix, nommé commandant général aux îles du Vent. Après la mort de son parent (1762), il repassa en Europe, et entra dans le corps des grena-

diers de France. Mais le goût de l'étude, qui ne l'avait jamais abandonné dans le cours de sa carrière militaire, le décida, au bout de quelques années, à se retirer du service. Il quitta l'épée pour la plume, et, dès l'année 1772, à peine âgé de 26 ans, il remporta le prix décerné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, comme auteur du meilleur ouvrage sur l'*Examen critique des historiens d'Alexandre* (Paris, 1775, in-4°). Ce travail remarquable, refondu en grande partie dans une 2e éd. publiée en 1804, est un chef-d'œuvre de discussion littéraire et un vrai modèle de critique, sans aridité et sans pesanteur. En 1773 et en 1777, il fut encore couronné à deux concours, dont le premier était la *Recherche des noms et des attributs de Minerve*, et le second la *Recherche des noms et des attributs divers de Cérès et de Proserpine, chez les différents peuples de la Grèce et de l'Italie*. En 1784, parut son important ouvrage intitulé *Mémoires pour servir à l'histoire de la religion secrète des anciens peuples*, etc., in-8°. D'Ansse de Villoison, qui s'était chargé de la révision de ce livre, y ajouta, sans le consentement de l'auteur, divers morceaux qui le contrarièrent vivement. Il se promit dès lors d'en publier une nouvelle édition, qui ne parut qu'après sa mort, par les soins de Silvestre de Sacy, sous le titre de *Recherches historiques et critiques sur les mystères du paganisme* (Paris, 1817, 2 vol. in-8°). On y trouve une notice sur Sainte-Croix par l'illustre éditeur.

Dès l'année 1777, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres avait admis le baron de Sainte-Croix dans son sein, comme associé libre étranger. Lorsqu'en 1802, l'Institut reçut une nouvelle organisation, il fit partie de la classe d'histoire et de littérature ancienne. Peu de temps avant la révolution, Sainte-Croix, s'étant attiré la disgrâce du souverain pontife, à qui appartenait le comtat Venaissin, dut passer sur le territoire français, et ses biens confisqués ne lui furent rendus qu'après de longues négociations. Là ne s'arrêtèrent pas ses revers et ses dangers. Forcé de fuir en avril 1791, et, l'année suivante, jeté dans les prisons d'Avignon, il n'échappa au supplice que par un hasard inespéré *, et il se rendit à Paris, où il fut rejoint par sa femme. Ses biens avaient été saccagés, ses deux fils étaient morts loin de lui, et sa dernière consolation était une fille qui lui fut aussi enlevée prématurément. Tant de chagrins ébranlèrent sa santé, qui resta chancelante jusqu'au moment de sa mort, arrivée le 11 mars 1809.

Les nombreux travaux du baron de Sainte-Croix sont tous empreints d'une rectitude de jugement et d'une noblesse de sentiments qui commandent l'estime. Outre les ouvrages que nous avons déjà cités, il a laissé : l'*Ezour-Vedam, ou l'ancien commentaire du Vedam* (Avignon, 1778, 2 vol. in-12); *De l'état et du sort des colonies des anciens peuples* (Paris, 1779, in-8°), ouvrage historique toujours important à consulter; *Observations sur le traité de paix conclu à Paris, le 10 février 1763, entre la France, l'Espagne et l'Angleterre* (Yverdun, 1780, in-12); l'*Histoire des progrès de la puissance navale d'Angleterre* (*Ibid.*, 1783, in-12, 2e éd., 1786); *Des anciens gouvernements fédératifs, et de la législation de Crète* (Paris, 1797, in-8°), contenant, dit Heeren, les recherches les plus estimables tant sur les amphyctions que sur d'autres points analogues de l'antiquité grecque; *Réfutation d'un paradoxe littéraire de M. F.-A. Wolf sur les poésies d'Homère* (1798, in-8°, extr. du *Mag. encycl.*). Sainte-Croix a été en outre l'éditeur des *OEuvres diverses* de J.-J. Barthélemy (1798, 2 vol. in-8°) et de divers autres ouvrages. Il a enrichi les Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres d'un grand nombre de recherches précieuses; et enfin le *Journal des Savants*, les *Archives littéraires* et le *Magasin encyclopédique* lui doivent des éloges, des dissertations, des critiques, etc. Son propre éloge, fait par Dacier, se trouve dans le tome IV des Mémoires de

(*) Il a dit lui-même : « La divine Providence m'ayant fait échapper au fer des assassins et aux autres périls de la Révolution, par le courage et le dévouement de la personne, chère à mon cœur, sur laquelle repose le bonheur de ma vie et qui en adoucit toutes les amertumes, etc. » S.

l'Institut, classe d'histoire et de littérature ancienne. D. A. D.

SAINTE-HÉLÈNE (île). Cette petite île, située par 8° 9′ de long. occ. et 15° 55′ de lat. S., presque perdue au milieu de l'Océan, est remarquable non-seulement par les avantages inappréciables qu'offriraient en temps de guerre aux flottes anglaises sa position géographique, son excellente baie et ses formidables fortifications, qui l'ont fait surnommer le Gibraltar de l'Atlantique austral, mais encore pour avoir servi de nos jours de prison et de tombeau à l'homme le plus étonnant de l'histoire moderne. Ce n'est, à proprement parler, qu'un amas de roches basaltiques, hérissé de pics aigus que couronnent quelques plateaux, comme celui de Longwood, où pendant près de 20 ans reposèrent les restes de Napoléon, et coupé çà et là seulement de quelques profondes et fertiles vallées. Le climat en est beau, le ciel presque toujours serein, et la température, ardente dans les vallons, est rafraîchie sur les hauteurs par la brise de mer. On évalue sa population à environ 5,000 âmes. Le chef-lieu, *James-Town*, est bâti sur une baie où se jette le seul ruisseau de l'île. Sainte-Hélène fait partie du gouvernement de même nom, qui comprend toutes les îles possédées par les Anglais dans l'Atlantique : l'Ascension, Fernando-Po et le groupe de Tristan d'Acunha. Découverte le 21 mai 1502, ou 1508 selon d'autres, par le Portugais don Joao da Nova Galego, conquise par les Hollandais en 1600 et en 1616, cédée par eux à la Compagnie anglaise des Indes-Orientales en 1650, Sainte-Hélène appartient définitivement à l'Angleterre depuis 1673. E. H-G.

SAINTE-LIGUE, *voy.* Ligue.

SAINTE-LUCIE (île de), une des petites Antilles (*voy.*), sous 13° 50′ de lat. N. et 63° de long. occ., à 7 lieues au sud de la Martinique. Cette île, ayant une superficie de plus de 300 lieues carrées, est bordée de rochers escarpés et traversée du sud au nord par une chaîne de montagnes volcaniques, au-dessus desquelles s'élèvent deux pitons qu'on aperçoit de loin sur la mer, ainsi que le volcan d'Oualiboa, dont les éruptions entraînent du soufre. Au port du Carénage touche le chef-lieu de l'île : ce port passe pour excellent; les baies de Sainte-Lucie offrent en général de bons mouillages. Ainsi que toutes les terres volcanisées, le sol de Sainte-Lucie est très fertile : il produit de beaux bois de construction et donne de bonnes récoltes de sucre, café et coton. L'exportation annuelle de ces productions est évaluée de 7 à 8 millions de fr. Plus de la moitié de la population, forte de 26,000 âmes, consiste en noirs. La possession de cette île, quoique peu importante, a été vivement disputée par les Anglais et les Français. Ce furent les premiers qui s'y établirent d'abord, en 1637; mais ils ne purent s'y maintenir. Environ 12 ans après, un Français, nommé Rousselan, mari d'une femme caraïbe de l'île, y attira ses compatriotes; mais après sa mort, tous les Français furent chassés ou massacrés, et pendant un siècle l'île resta à peu près indépendante. En 1763, les Français y revinrent; 16 ans après ils furent dépossédés par les Anglais jusqu'à la paix de 1783. Dans les guerres de la révolution et du temps de l'empire, elle fut encore prise trois fois par les Anglais, qui se la sont fait céder enfin par le traité de Paris en 1814.

Une autre île de Sainte-Lucie fait partie de l'archipel du cap Vert; elle est montagneuse et n'a pas d'habitants. D-G.

SAINTE-MARIE-AUX-ERMITES (*Maria Einsiedeln*), célèbre abbaye de bénédictins du canton de Schwytz (*voy.*), dans une contrée admirable renfermée entre de hautes montagnes, sur la Sihl. Une image, réputée miraculeuse, de la Vierge y attire depuis des siècles d'innombrables pèlerins. En sept. 1817, on en a compté jusqu'à 30,000.

SAINTE-MAURE, *voy.* Leucade et Ioniennes (*îles*).

SAINTE-PALAYE (Jean-Baptiste de la Curne de), né à Auxerre en 1697, devint membre de l'Académie des Inscriptions en 1724, et de l'Académie-Française en 1758. Quoique d'une santé faible, il se livra à l'étude avec une ardeur infatigable. On a de lui des *Mémoires* pleins d'intérêt *sur l'ancienne chevalerie considérée comme un établissement politique et militaire* (Paris,

1759-81, 3 vol. in-12 ; nouv. éd., 1826, 2 vol. in-8°); plusieurs autres mémoires, sur les historiens de la troisième race, insérés dans le recueil de l'Académie des Inscriptions, et au moins 100 volumes manuscrits, contenant des copies de pièces anciennes, de notices et d'extraits, la plupart fort précieux. Il mourut le 1er mars 1781. X.

SAINTE-SOPHIE, célèbre basilique chrétienne bâtie par Constantin-le-Grand, relevée de ses ruines après le tremblement de terre de 557, par Justinien (*voy.* T. VI, p. 639), et, après la prise de Constantinople, en 1453, transformée en mosquée, sous le nom de *Aïa-Sofia* (ἁγια Σοφια), par le conquérant Mahomet II. Elle est peu éloignée du sérail, ainsi qu'on l'a vu à l'art. CONSTANTINOPLE (T. VI, p. 645). Le lecteur peut consulter en outre les art. ÉGLISE (T. IX, p. 245), COUPOLE (T. VII, p. 127), JUSTINIEN Ier, ANTHÉMIUS, etc.

Ici nous laisserons parler un grand peintre, en empruntant au *Voyage en Orient* de M. de Lamartine le petit tableau suivant.

« La grande basilique de Sainte-Sophie... est un des plus vastes édifices que le génie de la religion chrétienne ait fait sortir de la terre ; mais on sent, à la barbarie de l'art qui a présidé à cette masse de pierre, qu'elle fut l'œuvre d'un temps de corruption et de décadence. C'est le souvenir confus et grossier d'un goût qui n'est plus ; c'est l'ébauche informe d'un art qui s'essaie. Le temple est précédé d'un large et long péristyle couvert et fermé comme celui de Saint-Pierre de Rome. Des colonnes de granit d'une prodigieuse élévation, mais encaissées dans les murailles et faisant massif avec elles, séparent ce vestibule du parvis. Une grande porte s'ouvre sur l'intérieur ; l'enceinte de l'église est décorée, sur ses flancs, de superbes colonnes de porphyre, de granit égyptien et de marbres précieux ; mais ces colonnes, de grosseur, de proportion et d'ordres divers, sont évidemment des débris empruntés à d'autres temples et placés là sans symétrie et sans goût, comme des barbares font supporter une masure par les fragments mutilés d'un palais. Des piliers gigantesques en maçonnerie vulgaire portent un dôme aérien comme celui de Saint-Pierre, et dont l'effet est au moins aussi majestueux. Ce dôme, revêtu autrefois de mosaïques qui formaient des tableaux sur la voûte, a été badigeonné quand Mahomet II s'empara de Sainte-Sophie pour en faire une mosquée. Quelques parties de l'enduit sont tombées et laissent réapparaître l'ancienne décoration chrétienne. Des galeries circulaires, adossées à de vastes tribunes, règnent autour de la basilique à la hauteur de la naissance de la voûte. L'aspect de l'édifice est beau de là ; vaste, sombre, sans ornement, avec ses voûtes déchirées et ses colonnes bronzées, il ressemble à l'intérieur d'un tombeau colossal dont les reliques ont été dispersées. Il inspire l'effroi, le silence, la méditation sur l'instabilité des œuvres de l'homme, qui bâtit pour des idées qu'il croit éternelles, et dont les idées successives, un livre ou un sabre à la main, viennent tour à tour habiter ou ruiner les monuments. Dans son état présent, Sainte-Sophie ressemble à un grand karavansérail de Dieu. » S.

SAINTES, *voy.* SAINTONGE ; et ANTILLES, GUADELOUPE.

SAINTETÉ, *voy.* SAINT.

SAINTONGE, pays des *Santones*, qui formait avec l'Angoumois un des 12 gouvernements de l'ancienne France, et qui est aujourd'hui divisé entre les dép. de la Charente-Inférieure, de la Charente et des Deux-Sèvres. La ville ancienne de Saintes (*civitas Santonum*), chef-lieu d'arrondissement dans la Charente-Inférieure, en était la capitale. — *Voir* l'*Histoire politique, civile et religieuse de la Saintonge et de l'Aunis depuis les premiers temps historiques jusqu'à nos jours*, par D. Massiou, La Rochelle, 1840, in-8°. X.

SAISIE (de la basse latinité *sacire*). Ce terme de procédure désigne en général l'acte par lequel un créancier, pour avoir le paiement de ce qui lui est dû, arrête, dans la forme légale, des biens meubles ou immeubles de son débiteur. Il signifie aussi, en matière de douanes, de contributions indirectes et de police, l'action de s'emparer provisoirement des choses qui sont l'objet d'une contraven-

tion ou qui peuvent fournir la preuve d'un crime ou d'un délit.

La *saisie-arrêt* ou *opposition* est l'acte par lequel un créancier arrête entre les mains d'un tiers les sommes ou les effets mobiliers appartenant à son débiteur, pour faire ordonner que les deniers ou le prix des effets lui seront remis en déduction de sa créance. Elle empêche le tiers-saisi de rendre la chose qu'il doit, au préjudice du saisissant. Tout créancier porteur d'un titre authentique ou privé peut former une saisie-arrêt. Si le créancier n'a pas de titre, le juge a la faculté de permettre la saisie-arrêt en indiquant la somme pour laquelle elle sera formée. Lorsque les deniers arrêtés ou le prix de la vente ne suffisent pas pour payer les créanciers, il est procédé entre eux à une distribution par contribution (*voy.*). La saisie des rentes constituées sur particuliers est soumise à des formalités spéciales. Quant aux rentes dues par l'état, la loi du 22 floréal an VII les déclare insaisissables. On nomme *saisie-exécution* la saisie que forme un créancier, porteur d'un titre exécutoire, des meubles corporels de son débiteur pour les faire vendre, et être payé, sur le prix, de ce qui lui est dû. Elle doit être précédée d'un commandement de payer fait au débiteur un jour au moins avant la saisie. On ne doit d'ailleurs vendre que jusqu'à concurrence de la somme nécessaire pour le paiement des créances et des frais. La *saisie-immobilière* est pour les immeubles ce que la saisie-exécution est pour les meubles. Elle a de même pour but de placer les biens du débiteur sous la main de la justice pour les faire vendre et payer ensuite les créanciers sur le prix. De nombreuses formalités doivent être remplies pour l'expropriation (*voy.*) forcée des immeubles et la fixation de l'ordre dans lequel les créanciers sont payés. La vente a lieu devant le tribunal de première instance, aux enchères, qui ne peuvent être portées que par le ministère d'avoués et à l'audience. On appelle *saisie-brandon* la saisie des fruits pendants par racine. Cette dénomination lui vient de l'usage où l'on était, dans certaines parties de la France, de placer sur le champ des faisceaux de paille appelés *brandons*, que l'on suspendait à des pieux fichés en terre. On entend par *saisie-gagerie* la saisie qui est faite par un propriétaire ou principal locataire de maisons ou biens ruraux, sur les effets et fruits étant dans ces maisons et sur les terres, pour se faire payer des loyers et fermages échus. Elle est ainsi nommée parce que les choses saisies, ne pouvant plus être déplacées ni enlevées, deviennent le *gage* de la créance du saisissant. La *saisie-revendication* est la réclamation d'un effet mobilier sur lequel on prétend avoir le droit de propriété, ou le privilége que confère la qualité de certaines créances. E. R.

SAISINE, *voy.* HÉRÉDITÉ et HÉRITIER.

SAISONS (de *satio*, qui signifie l'époque des semailles subordonnées aux diverses températures qui règnent sur notre globe). Les saisons varient selon les climats; le nôtre en compte quatre : le *printemps*, l'*été*, l'*automne*, l'*hiver*.

L'axe du globe étant, comme on sait, incliné sur le plan de l'écliptique (*voy.*) d'environ $23^{o}\frac{1}{2}$, il en résulte que la terre en accomplissant son mouvement annuel, au lieu de présenter invariablement au soleil sa ligne équinoxiale, lui offre, au moyen de son inclinaison constante, tantôt son pôle nord, et tantôt son pôle sud. Le soleil, en passant sur la ligne équinoxiale, qui est le milieu de nos deux hémisphères, divise par conséquent les jours et les nuits en deux parties égales (*voy.* ÉQUINOXE); et cela se présente deux fois par an, le 20 mars et le 22 septembre. Puis le soleil s'écarte d'environ 23° de chaque côté de cette ligne, et alternativement jusqu'à chaque tropique. Les peuples qui vivent sous la ligne équinoxiale ont donc, en apparence, deux étés; mais la chaleur extrême qu'excite le passage du soleil sur leur tête, développant une immense évaporation d'eau, ne fait que produire des orages et des pluies épouvantables. Lorsque le soleil, au contraire, s'avance vers l'un ou l'autre tropique, ses rayons n'étant plus perpendiculaires, soulèvent moins de vapeurs, et les deux saisons que cette double révolution amène sont sèches et sans orages : c'est ce qu'on nomme le solstice de juin et ce-

lui de décembre. Il est au reste à remarquer que l'orbe elliptique que décrit la terre autour du soleil ne coupe pas toujours la ligne équinoxiale au même point. Ce phénomène de la rétrogradation des nœuds, connu sous le nom de *précession des équinoxes*, et qui a été remarqué des anciens, cause une certaine inégalité dans la durée des saisons. En ce moment, le soleil demeure sept jours de plus sur l'hémisphère boréal que sur l'hémisphère austral, et il s'ensuit que, dans nos contrées, le printemps et l'été sont plus longs ensemble que l'automne et l'hiver; mais il est facile de calculer que dans un temps donné, environ 5,440 ans, les mêmes saisons y seront à leur tour plus courtes que les deux autres, parce que l'hémisphère austral sera plus longtemps éclairé de sept jours que le nôtre. Un autre résultat de la révolution écliptique que nous venons de signaler, c'est que chacun des tropiques n'a que deux saisons, et que lorsque l'un est sous l'influence de l'été, l'autre est sous celle de l'hiver, et réciproquement; seulement comme le soleil ne descend jamais au-dessous de $23^{o}\frac{1}{2}$ de l'équateur, la différence des deux saisons est peu sensible sous les tropiques. Mais si l'on remonte vers les régions intermédiaires, on trouve l'été et l'hiver séparés par des saisons tempérées, de telle sorte que dans ces régions, le froid et le chaud règnent avec plus ou moins d'intensité, selon que le soleil est plus ou moins rapproché de chacun des pôles, en faisant toutefois la part des accidents de terrains qui tendent à augmenter ou à diminuer l'influence de la température. Enfin, le dernier résultat du passage du soleil d'un hémisphère à l'autre est la longueur de l'hiver qui règne dans le voisinage des pôles, plongés dans une profonde obscurité pendant neuf mois de l'année, et réchauffés seulement pendant trois mois par les rayons solaires. Telles sont les causes qui amènent les révolutions des saisons, et qui établissent une heureuse harmonie sur notre globe; car, malgré les inconvénients de l'éloignement prolongé du soleil relativement aux pôles, il en résulte que presque toute la terre est devenue habitable, tandis que son obliquité n'existant pas, l'équateur serait continuellement brûlé par le soleil, et les pôles incessamment gelés. D. A. D.

SALADIN, proprement Salaheddin Yousouf Ebn-Ayoub, sulthan d'Égypte et de Syrie, naquit en 1137, dans le fort de Tekrit, sur le Tigre, dont son père était gouverneur. Il fit ses premières armes sous son père et son oncle. Ce dernier, Chir-Kouh, ayant été envoyé par le sulthan Nour-ed-Dyn (*voy.* ce nom et Atabek) en Égypte (*voy.* T. IX, p. 283), pour soutenir le khalife fatimide Adhed contre le visir Chawer, et, étant mort dans cette campagne, en 1169, Saladin fut chargé du commandement de l'armée. Adonné jusque-là au vin et au jeu, il devint dès lors un des plus zélés observateurs des préceptes du Koran. Conformément aux ordres de son sulthan, il opprima la secte d'Ali, et renversa, en 1171, la famille des Fatimides (*voy.*). Adhed étant mort sur ces entrefaites, il se mit en possession de ses trésors, et il s'appliqua à gagner l'amour des Égyptiens par un gouvernement sage et modéré, dans le but de fonder, pour son propre compte, une souveraineté indépendante; mais Nour-ed-Dyn, quelque soumission qu'il continuât à lui montrer, conçut des soupçons et fit marcher contre lui une nombreuse armée. Un traité prévint les hostilités, et Nour-ed-Dyn étant mort en 1174, Saladin prit toutes ses mesures pour dépouiller de ses états son indigne successeur, Al-Malek. Se présentant aux peuples comme un libérateur, il soumit Damas, une grande partie de la Syrie, et assiégea le sulthan dans Alep, mais sans succès. Il voulut en même temps expulser les Francs de la Palestine (*voy.* Croisades, T. VII, p. 279), où il avait déjà signalé sa valeur du vivant de Chir-Kouh; cependant il fut d'abord défait à Ascalon (1177) par Baudouin IV, qui ne sut pas profiter de sa victoire.

Al-Malek mourut en 1181, et, deux ans après, Alep se soumit à Saladin, qui réunit ainsi sous son autorité l'Égypte et la Syrie, et prit le titre de sulthan, que lui confirma le khalife Nasser. Dès lors toute sa politique tendit à chasser les chrétiens de la Palestine et à reconquérir Jérusalem. Les croisés avaient excité sa colère en attaquant les pèlerins de la

Mecque, malgré les traités. Cette violation de la foi jurée leur coûta cher. Ils perdirent, en 1187, dans la plaine de Hittim, près du lac de Tibériade, une grande bataille où Guy de Lusignan, roi de Jérusalem, Châtillon, le grand-maître des Templiers, celui des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, et une foule de chevaliers furent faits prisonniers. Presque tous ces captifs furent mis à mort. Châtillon qui ne voulut point acheter la vie au prix d'une apostasie, tomba sous le fer même de Saladin. Le roi seul fut traité avec honneur. La prise d'Acre, de Seïd, de Beyrouth et d'autres villes, suivit cette victoire; et, la même année, Jérusalem se rendit sous la condition que les habitants qui pourraient payer rançon se retireraient libres, mais que les autres resteraient en esclavage. Saladin remplit consciencieusement toutes les clauses de la capitulation, et alla ensuite assiéger Tyr, qu'il ne put prendre, sa flotte ayant été battue par les Francs. A la nouvelle de la perte de Jérusalem, Frédéric Barberousse, Philippe-Auguste, Richard Cœur-de-Lion (*voy.* ces noms), et beaucoup d'autres princes se croisèrent*. Le bruit de ces préparatifs enflamma d'ardeur les chrétiens enfermés dans Tyr, qui, en 1189, reprirent même Saint-Jean-d'Acre aux Musulmans. Saladin accourut, et, pendant deux ans, les champs d'Acre furent le théâtre des combats les plus acharnés. Cette place importante se rendit enfin, en 1191, à Richard Cœur-de-Lion et à Philippe-Auguste (*voy.* T. VII, p. 281). Ce dernier retourna aussitôt en France; mais Richard, resté en Palestine, où une rivalité de gloire et de courtoisie chevaleresque s'établit entre lui et Saladin, défit le sulthan dans deux combats, s'empara de Césarée et de Jaffa, et menaçait Jérusalem, lorsqu'un traité vint suspendre les hostilités. Le littoral, depuis Jaffa jusqu'à Tyr, fut laissé aux chrétiens; Ascalon fut rasé, et Saladin conserva le reste de la Palestine. Mais sa fin approchait : il mourut à Damas, le 4 mars 1193, peu de temps après le départ de Richard. C'était un prince aussi habile que brave; il aimait la justice et ne viola jamais sa parole. Il laissa 17 fils et une fille, et fut le fondateur de la dynastie dite des Ayoubites (*voy.*), ou plutôt Ayoubides, d'après son nom patronymique. *C. L.*

(*) Nous avons parlé de la *dîme de Saladin*, T. VII, p. 280. S.

SALAIRE (*salarium*), mot de même origine que l'allemand *Zahl*, nombre, *bezahlen*, payer. On appelle ainsi le prix convenu d'un travail fait ou d'un service rendu. Dans nos sociétés modernes, le régime du salaire a succédé au servage, comme le servage avait remplacé l'esclavage. Sous ce régime, l'homme vend les fruits de son travail pour une ration journalière, souvent insuffisante, toujours précaire : aussi l'a-t-on présenté comme un contrat léonin, puisqu'il exclut l'ouvrier de toute participation aux profits d'une entreprise industrielle, en l'associant cependant à ses chances de ruine.

La terre et les autres instruments de travail étant des propriétés exclusives, ceux qui s'en trouvent dépourvus sont forcément à la disposition de ceux qui les possèdent. En outre, le travail isolé étant désormais sans valeur, et toute entreprise collective, toute division de travail, toute œuvre ayant un lendemain, exigeant comme condition préalable une réserve destinée à subvenir aux frais de subsistance, celui qui possède cette réserve sera toujours maître de la situation; et cette nécessité est tellement admise, que c'est bien plus le taux que le fait du salaire en lui-même, qui a soulevé de nos jours d'amères récriminations et donné lieu parfois à de coupables excès. Pour les expliquer est-il nécessaire de peindre cette effroyable misère, constatée par les documents officiels, et que l'imagination cependant se refuse à comprendre? ne suffit-il pas de rappeler que dans le pays où l'industrie est portée à son plus haut point, la taxe des pauvres a quadruplé dans les dernières années, pendant que le nombre des personnes qui y contribuent a diminué de moitié; que le plus faible salaire est disputé avec acharnement, et que dans les moments mêmes de la plus grande prospérité, lorsque le travail est abondant et bien rétribué, le sort de l'ouvrier est livré à la merci d'événements qu'il ne peut ni détourner, ni prévoir?

Pour se mettre à l'abri d'une misère aussi cruelle, pour obtenir la sécurité, sans laquelle il n'y a ni moralité ni bonheur, le travailleur demande qu'un pouvoir, désintéressé dans la lutte entre le maître et lui, établisse un tarif qui garantisse les droits de tous.

Ici il y aurait à distinguer entre le salaire réel qui consiste en objets de consommation, et le salaire *nominal* en argent ; mais en supposant qu'on pût écarter cette difficulté, en choisissant un étalon moins variable que le numéraire, il faudrait du moins connaître les lois qui régissent ce salaire, les principes qui lui servent de base. Se règle-t-il sur la valeur intrinsèque du travail, sur ce qu'il a coûté au producteur? en aucune façon; car des quantités identiques se paient à des prix différents. Sur la grandeur des bénéfices? pas plus ; car celui qui en réalise d'énormes et celui qui produit à perte paient l'ouvrier au même taux, et c'est précisément lorsque les profits s'élèvent, que le salaire baisse. Sur les besoins raisonnables de l'ouvrier? moins encore; car ces besoins augmentent avec les progrès de la civilisation, et le salaire diminue; une nourriture saine, une habitation décente, l'éducation des enfants et quelques loisirs, sont au nombre de ces besoins, et 16 heures de travail manuel ne lui laissent que le temps de repos nécessaire à la brute ; ses enfants s'élèvent au hasard ; il croupit dans des bouges infects ; et chaque jour son alimentation baisse d'un degré. Dépend-il du prix de la subsistance? on le prétend ; mais, en Angleterre du moins, le salaire n'est pas aussi élevé qu'à une époque où le blé coûtait moitié moins. Est-il fixé par le maître, comme le croit l'ouvrier ? par l'ouvrier, comme le dit le maître? est-il le résultat d'une transaction librement débattue entre les deux, comme le veut la loi, comme l'économie politique l'a rêvé? rien de tout cela : le travail est une denrée commerciale, dont la valeur intrinsèque est toujours la même, dont la valeur vénale (le salaire) se règle sur le rapport entre l'offre et la demande. Le bien-être, la vie de l'ouvrier sont ainsi, dans l'hypothèse la plus favorable, soumis à une espèce de bascule dont il ne peut ni comprendre le jeu, ni diriger les ressorts. Un nouveau débouché offert au commerce, des besoins nouveaux, l'affluence de capitaux étrangers, un accroissement de territoire ou d'éléments productifs augmentent la demande; la guerre, la famine, l'épidémie, l'émigration diminuent l'offre; mais toutes ces causes, éphémères de leur nature, amènent une réaction plus ou moins prochaine; elles peuvent retarder mais non arrêter le courant, dont la pente rapide conduit à l'abîme.

L'augmentation progressive de la population doit naturellement amener une diminution du salaire, par l'accroissement du nombre des travailleurs; cependant l'augmentation de la demande, une haute sagesse de la part des ouvriers, la diminution des prix de certains objets de consommation, pourraient amortir les fâcheux effets d'une baisse continuelle; mais comment résister à la concurrence des machines, de ces travailleurs qui ne demandent ni salaire ni repos, qui, surgissant tout à coup, prennent à l'atelier la place de l'ouvrier, ne lui laissant pour asile que le dépôt de mendicité?

Pour recouvrer sa liberté, pour échapper à la peine infligée à l'indigence, il offre son travail au rabais, renonce successivement à toutes les exigences d'une vie honnête et décente, et, perdant tout respect pour lui-même, tout égard pour la faiblesse de sa femme et de ses enfants, se vend corps et âme, lui et les siens, pour la pitance rigoureusement nécessaire à l'entretien de la vie. Son offre, celle de ses compagnons d'infortune, l'offre la plus basse, en un mot, devient la règle. Et comment en serait-il autrement? la loi fatale de la concurrence ne pèse-t-elle pas aussi sur le maître? Forcé de vendre quand même, le fabricant qui paierait la main-d'œuvre plus cher que son rival, pourrait-il échapper à la banqueroute? et les capitaux ainsi engloutis ne diminueraient-ils pas d'autant la demande du travail? Ceux qui possèdent quelques épargnes, qui ont quelque aptitude spéciale pour un travail délicat, résistent à la baisse; mais bientôt ces épargnes s'épuisent, ce talent devient commun, ou se trouve remplacé par une

combinaison mécanique ; et les hommes prévoyants ou doués d'une habileté exceptionnelle subissent la loi universelle. Dès lors la démoralisation est complète ; car du moment où le strict nécessaire fait la base du salaire, l'épargne devient une impossibilité. Dans plusieurs endroits, cet état de choses est dépassé, le travail ne s'y obtenant pas, même à ces conditions ; dans d'autres, il n'est encore qu'en perspective ; mais ce n'est là qu'une question de temps, car le salariat combiné avec la libre concurrence et avec un accroissement de population, y conduit avec certitude. Un système qui aboutit fatalement à de pareils résultats doit donc être remplacé : comment, et par quoi ? c'est ce que nous examinerons à l'art. *organisation du* TRAVAIL. M. M–EU.

SALAISON, action de saler les substances animales pour les conserver dans toutes les saisons. Cet art est d'une grande ressource pour la marine ; grâce aux perfectionnements qu'il a reçus, il a pris une place importante dans l'économie publique et dans l'économie domestique. Parmi les viandes pour lesquelles on a recours à la salaison, nous mettrons en première ligne le bœuf et le porc, qui sont presque exclusivement employés pour les voyages maritimes. Les Anglais composent les approvisionnements de leurs vaisseaux de viande de bœuf, au lieu qu'en France la chair de porc est préférée. Voici quelle est leur méthode de salaison. Le bœuf ayant été abattu et vidé convenablement, on le suspend et on l'écorche au moyen de crochets ; puis on extrait la graisse des flancs, et l'on sépare l'animal en deux moitiés dans toute sa longueur. Enfin, les os longs des membres étant enlevés, on procède à la salaison des chairs. Pour cela, des hommes qui ont les mains garnies de gants de grosse flanelle prennent du sel commun à pleines mains et en frottent sur toutes leurs faces les pièces de bœuf, qui sont déposées ensuite dans des caisses carrées, où elles restent en repos pendant sept jours arrosées de temps en temps de leur propre saumure. Au bout des sept jours, on retourne les pièces, et le même espace de temps s'écoule avant qu'on les place dans les barils, où elles sont disposées sur des couches de *bay-salt* mêlé de salpêtre et de nitrate. La salaison, chez nous, diffère de celle des Anglais surtout en ce que nous ne séparons pas les os des chairs. La viande de porc se prépare de la même façon que celle de bœuf. Il y a en France quelques départements où l'on sale des volailles, telles que l'oie, le canard, le dindon. La graisse de ces animaux, figée et conservée avec leurs cuisses et leurs ailes, sert ensuite à la préparation d'autres aliments. Les poissons que l'on conserve par le procédé de la salaison sont la morue, le hareng, la sardine, l'anchois, le saumon, le thon, etc. Nous renvoyons à chacun des articles consacrés à ces mots. Le beurre (*voy.*) se conserve aussi par ce moyen : c'est une des grandes ressources commerciales de la Bretagne et de la Normandie. D. A. D.

SALAMANDRE (*salamandra*, mot d'origine grecque). Ce reptile auquel l'antiquité attribue une foule de propriétés merveilleuses que la science moderne lui refuse, constitue, dans la famille des batraciens (*voy.*) urodèles, qu'il compose à lui seul, un genre parfaitement distinct de celui des *lézards*, avec lesquels on le confondait naguère, par le défaut d'écailles. Il a cependant comme eux le corps allongé, supporté par quatre membres, et terminé par une queue ; mais la lourdeur des formes, l'aplatissement de la tête, les pustules dont les flancs sont recouverts, et qui laissent suinter, lorsque l'animal est inquiété, une humeur lactescente très fétide, donneraient plutôt à la salamandre quelque ressemblance avec le crapaud. Aussi est-elle comme lui l'objet d'une répulsion générale, bien qu'on la regarde à tort comme venimeuse. Dépourvu de tout moyen de nuire, cet innocent reptile, aux habitudes tristes et solitaires, passe sa vie dans des trous ou dans la vase, y cherchant les vers ou les insectes dont il fait sa nourriture. Il se reproduit comme les autres batraciens ; mais son têtard opère ses métamorphoses avec plus de rapidité que ses congénères. Les poëtes, lui attribuant avec le vulgaire une prétendue incombustibilité, en ont fait, comme on le sait, l'emblème de l'immortalité. François I^er^

avait pour corps de devise une salamandre dans les flammes.

On divise ces reptiles en deux sous-genres : 1° les *salamandres terrestres*, qui vivent dans des lieux humides, et que caractérise leur queue arrondie. On en connaît une vingtaine d'espèces au moins dont trois se trouvent en France; la plus connue est la *salamandre commune*, de la taille d'un lézard, d'un brun noir, avec des taches jaunes; 2° les *salamandres aquatiques* ou *britons*, qui ont la queue comprimée en nageoire et vivent dans les eaux dormantes. Ce sont de tous les reptiles ceux qui reproduisent le plus facilement les parties qu'ils ont perdues. Leur vie est très dure. Nous en avons plusieurs espèces. C. S-TE.

SALAMANQUE, chef-lieu de la province de même nom, dans la partie méridionale du royaume de Léon, bâtie sur trois collines et arrosée par le Tormes que traverse un pont romain de 27 arches, est une ville antique, à rues étroites et sales; cependant on y admire la *Plaza Mayor*, une des plus belles de l'Espagne. Sa population ne va pas au delà de 14,000 habitants. Parmi ses nombreuses églises, on cite comme les plus remarquables la cathédrale, construite de 1513 à 1734 dans le style gothique; l'église du couvent des Jésuites, un des plus magnifiques que cet ordre possédât en Espagne, et la chapelle de l'université, fondée dans le XIII^e^ siècle, par le roi de Léon Alphonse IX, richement dotée par Alphonse X, son plus zélé protecteur, et longtemps célèbre dans toute l'Europe. A la fin du XVI^e^ siècle, ce bel établissement comptait encore 7,000 étudiants, non compris les moines et les ecclésiastiques. Mais dès le siècle suivant, l'université de Salamanque déchut rapidement, et avec elle la prospérité de la ville. En vain, depuis 1771, le gouvernement essaya-t-il à plusieurs reprises de lui rendre quelque éclat : tous ses efforts échouèrent contre l'ignorance grossière de la plupart des professeurs, et aujourd'hui le nombre des étudiants s'y élève à peine à 400. A l'université se rattache le *Colegio trilingue* où l'on enseigne l'hébreu, le grec, le latin, la rhétorique, etc., sans parler de quatre *Colegios majores* où les jeunes gens des familles considérables de la ville reçoivent leur éducation.

Le 22 juillet 1812, les environs de Salamanque furent le théâtre d'une bataille sanglante entre les Français et les Anglais unis aux Portugais. A la première attaque, les Français abandonnèrent la ville; mais le maréchal Marmont (*voy.*), ayant reçu des renforts, revint à la charge. Malheureusement il commit une faute en donnant trop d'extension à son aile gauche. Le duc de Wellington (*voy.*) sut en profiter, et l'armée française laissa sur le champ de bataille plus de 7,000 hommes et 20 canons. Elle aurait couru les plus grands dangers sans les sages mesures du général Clauzel (*voy.*), à qui le commandement était échu par suite d'une blessure grave du duc de Raguse. Les alliés perdirent de leur côté 840 morts et eurent 4,723 blessés. Cette défaite força les Français à se replier précipitamment sur Burgos et coupa les communications du corps de Marmont avec la division commandée par Joseph Bonaparte. *C. L.*

SALAMINE ou SALAMIS, île située sur la côte occidentale de l'Attique, vis-à-vis d'Éleusis, et célèbre par la bataille navale que les Grecs y livrèrent, l'an 480 av. J.-C., à la flotte innombrable des Perses. *Voy.* MÉDIQUES (*guerres*), THÉMISTOCLE, ARISTIDE et XERXÈS.

Il ne faut pas confondre l'île de Salamine avec la ville du même nom dans l'île de Chypre (*voy.*), appelée aujourd'hui *Porto Costanza*.

SALANGANE, *voy.* HIRONDELLE.

SALEP, *voy.* ORCHIS.

SALES, maison noble de Savoie, à laquelle appartenait S. François de Sales, célèbre évêque de Genevois, à qui nous avons déjà consacré un article (T. XI, p. 578).

SALICETTI (CHRISTOPHE), né à Bastia, en 1757, était avocat au conseil supérieur de la Corse, lorsque le tiers-état le choisit pour son député aux États-Généraux et à l'Assemblée constituante, où il fit décréter la réunion de la Corse à la France, comme département séparé. Nommé, en 1792, député à la Convention, il vota la mort du roi sans appel et

sans sursis. En qualité de commissaire auprès de l'armée du Midi, il concourut à toutes les mesures prises par ses collègues, Barras, Robespierre jeune, Fréron, Gasparin et Ricord. Rappelé d'Italie, où il remplissait les mêmes fonctions, il fut arrêté après la chute de Robespierre; mais amnistié, et renvoyé, en 1795, par le Directoire à l'armée d'Italie. Jacobin par caractère et par principe, il fut proscrit par Bonaparte, après le 18 brumaire; cependant il rentra bientôt en grâce, et fut chargé de plusieurs missions diplomatiques. Il devint, sous Joseph, ministre de la police à Naples; puis ministre de la guerre, poste qu'il continua d'occuper pendant quelque temps sous Murat; mais il tomba bientôt en disgrâce, et, malgré l'appui de Napoléon, il ne put reconquérir la haute influence dont il avait joui. Il mourut à Naples, au mois de décembre 1809. E. H-G.

SALIENS (de *salire*, danser). C'étaient, à Rome, 24 prêtres de Mars, qui gardaient, dans le temple de Vesta, les boucliers sacrés, *ancilia;* qui les portaient en grande pompe aux fêtes, et qui chantaient, en dansant, des hymnes en l'honneur du dieu de la guerre. Cet ordre de prêtres fut institué par Numa qui, pendant une épidémie meurtrière, avait fait répandre le bruit qu'un bouclier était tombé du ciel entreses mains, et que le dieu Mars le lui avait envoyé pour le salut et la conservation de Rome. L'épidémie s'étant en effet arrêtée, Numa voulut qu'en signe de reconnaissance, de jeunes patriciens portassent solennellement l'ancile céleste par les rues de Rome, et qu'on l'honorât tous les ans par des processions et des fêtes; mais, craignant qu'on n'enlevât furtivement cette espèce de palladium, il fit faire 12 boucliers tout-à-fait semblables, pour qu'il fût impossible de reconnaître celui auquel étaient attachées les destinées de Rome. C'est pour garder ces boucliers, pour les porter dans les cérémonies, qu'il institua ce collége de 12 prêtres, dont Tullus Hostilius doubla le nombre par suite d'un vœu et d'une victoire (Denys d'Halic., *Antiq. rom.*, II, 18; et Plutarque, *Vie de Numa*, 13). La fête des anciles se célébrait au mois de mars et durait 4 jours, autant qu'il y avait dans Rome de quartiers. Les Saliens en parcouraient un par jour, et les habitants les y traitaient avec une magnificence telle que ces festins passèrent en proverbe (*saliares epulæ*). Au IV^e^ siècle, les Saliens célébraient encore, d'après les mêmes rits, leurs bizarres cérémonies de danses et de chants. En vain, Lactance (I, 21) et les chrétiens prétendaient que les boucliers étaient pourris : Rome vénérait toujours ces signes antiques de ses croyances.—*Voir* Egger, *Lat. sermonis reliquiæ*, 1843, p. 72; et Gutberleth, *De saliis Martis sacerdotibus*, dans le *Trésor des antiq.* de Grævius, t. V, p. 690. F. D.

SALIENS, SALIQUES. Nous avons vu aux mots FRANCS et FRANCONIE, que les Saliens, qui avaient pris leur nom de l'Issel (*Isala*, *Sala*), dont ils habitaient alors les rives, passaient pour les premiers des Francs, *Franci benè salici*. Leurs familles les plus illustres s'appelaient *saliques :* le surnom de Conrad *le Salique* avait la même origine. La *loi salique* était donc le code des Francs Saliens, et la *terre salique*, dont un article fameux interdisait la propriété aux femmes, l'héritage en biens fonds, le domaine paternel chez le même peuple. Suivant une autre étymologie, ces derniers mots auraient désigné la terre de la maison (*sal.*)

Rédigée au V^e^ siècle par les Francs barbares et païens, mais remaniée par Clovis et ses successeurs, et enfin par Charlemagne, la loi salique a dû sa principale célébrité, non aux dispositions de droit civil, depuis longtemps abolies, qu'elle contenait, mais à une maxime de droit public qu'elle ne renfermait pas. L'exclusion des femmes de la succession civile et féodale, qui s'était établie en vertu d'un article de cette loi, fut étendue, dans le XIV^e^ siècle, à la succession royale; et bientôt l'on en vint, par analogie, à appeler *loi salique* l'usage qui excluait les femmes du trône de France. Consacré sous ce nom par un arrêt du parlement de Paris, du 28 juin 1593, le même principe fut consigné dans un décret de l'Assemblée constituante, du 3 sept. 1791, et maintenu depuis dans les constitutions de l'empire et dans les chartes de 1814

et de 1830, sans toutefois que les mots de *loi salique* s'y trouvent exprimés. Chez nous, Du Tillet, Pithou, Bignon, Baluze; à l'étranger, Herold, Eccard, Schilter, ont publié divers travaux sur la loi salique. *Voir*, en outre, *Histoire et explication de la loi salique*, par Wiarda, Brême, 1808; *La loi salique et ses différentes récensions*, par Feuerbach, Erlangen, 1831; *Lex salica*, par Laspeyres, Halle, 1833, in-4°. Enfin, M. Pardessus a donné, en 1842, la *Loi salique, ou Recueil contenant les anciennes rédactions de cette loi*, Paris, Impr. roy., in-4°*. R-Y.

SALIERI (ANTOINE), compositeur de musique, né à Legnano, en 1750, fut élève de Gassmann, à qui il succéda comme maître de la chapelle impériale de Vienne, et de Gluck, qui le chargea de la composition de l'opéra des *Danaïdes* (*voy.* T. XII, p. 539). Il donna encore plusieurs opéras au théâtre de Paris, entre autres *les Horaces et les Curiaces*, et *Tarare*, dont Beaumarchais lui avait confié le poëme. Il mourut à Vienne, en 1825. X.

SALINES, lieux où l'on exploite le sel (*voy.* ce mot). Le sel se trouve soit à l'état de dissolution dans l'eau de la mer ou des sources salées, soit à l'état solide sous forme de roches et dépôts, et, dans ce dernier cas, il prend le nom de *sel gemme* ou *fossile*.

Le sel s'extrait ordinairement des eaux de la mer par le procédé le plus économique, l'évaporation spontanée. Cette évaporation a lieu dans des *marais salants*, disposés de manière à favoriser l'action de l'air, en donnant à l'eau salée qu'on y introduit la plus grande surface possible. A cet effet, on creuse sur une plage unie un vaste *jas* ou réservoir, que l'on met à l'abri des marées et que l'on revêt d'argile, ainsi que tout le marais; on y fait arriver l'eau de la mer par un canal, au moyen d'une vanne ou *varaigne*. Le *jas* doit recevoir de 2 à 6 pieds d'eau. Cette eau, après s'être dépouillée des corps qu'elle tenait en suspension, est distribuée par une pente douce dans une série d'autres bassins larges et peu profonds, qui portent les noms de *couches*, *tables*, *muants*, *aires*. Ces bassins communiquent entre eux par différents canaux, entre autres par le *maure* ou *mort*, étroite rigole qui fait tout le tour du marais, en sorte que l'eau est quelquefois obligée de parcourir une étendue de 3 à 4,000^{m} avant d'arriver sur les aires, où, ayant acquis un degré de concentration suffisant, le sel se dépose. On dit alors que l'eau *saline*. Elle prend une teinte rougeâtre, et il se forme à sa surface une croûte de sel que l'on brise, jusqu'à ce qu'elle soit assez épaisse. On l'enlève alors, et le sel est mis en tas sur le chemin qui sépare les aires et qu'on appelle *vie*. Là, il s'égoutte pendant plusieurs mois, se dépouille des eaux-mères et des sels déliquescents qu'il contenait, puis il est expédié dans le commerce sous le nom de *sel brut*, *sel marin*, *gros sel*, *sel de cuisine*; sa couleur varie du gris-blanc au rose, selon la nature du sol sur lequel est établi le marais. Au mois de mai, on vide et on nettoie les marais; mais le travail n'a lieu habituellement que du commencement de juin au commencement d'octobre. Plus la saison est sèche et chaude, plus la récolte est abondante. On compte en France 87 marais salants, qui couvrent une surface totale de 16,061 hectares. Ils sont situés, pour l'Océan, dans les dép. de la Vendée, du Morbihan, d'Ile-et-Vilaine, de la Loire-Inférieure, de la Charente-Inférieure et de la Gironde; pour la Méditerranée, dans ceux des Pyrénées-Orientales, de l'Aude, de l'Hérault, du Gard, des Bouches-du-Rhône et de la Corse.

Les sources salées proviennent de la solution des bancs de sel gemme par les eaux de source; elles s'exploitent par l'évaporation à l'air libre et à l'aide du feu. L'eau de ces sources est amenée, par des tuyaux de conduite, à la partie supérieure de bâtiments de *graduation* (*voy.*), vastes hangars ouverts à tout vent, où se trouvent des appareils destinés à la diviser et à l'aérer autant que possible. Tantôt versée sur des monceaux de fagots d'épines disposés par couches hori-

(*) Il est juste de ne pas oublier, parmi ces citations, les *Recherches sur l'histoire du droit de succession des femmes*, par M. Rathery, auteur de cet article (Paris, 1843). S.

zontales, et coulant d'une branche à l'autre, elle est mise en contact avec l'air qui circule au travers des fagots ; tantôt elle est dirigée sur des cordes tendues verticalement du haut en bas du hangar et autour desquelles elle ruisselle ; tantôt, enfin, elle se répand sur des tables légèrement inclinées, et l'air, sans cesse renouvelé qui passe entre ces tables, active son évaporation. Lorsque l'eau salée a été amenée par ces moyens à une densité de 1.04, nécessaire pour qu'on puisse pratiquer avec avantage l'évaporation directe, elle est conduite dans de grands bassins en maçonnerie, dits *baissoirs ;* puis placée dans des chaudières en tôle et soumise à l'action du feu. L'ébullition donne lieu à un dépôt abondant, qu'on appelle *schlot*, et qui se compose de sulfate de chaux et de sulfate de soude. On enlève ce dépôt pendant dix heures environ, et on continue d'ajouter de l'eau salée jusqu'à ce que le liquide contenu dans la chaudière ait atteint 1.23 de densité. On le transvase alors dans une autre chaudière, dite de *salinage* ou de *soccage*, que l'on chauffe modérément. Le sel cristallise à sa surface ; on le ramasse avec une écumoire, et on le dépose, pour l'égoutter, dans des trémies d'où il passe au séchoir. Il existe des sources salées sur une surface considérable de l'est de la France : celles de Vic, de Marsal, de Dieuze, de Château-Salins, ont été l'objet d'exploitations considérables. On en connaît aussi dans les Basses-Pyrénées, dans l'Ariége, dans la Haute-Garonne et dans les Landes.

Les sources salées avaient fait soupçonner depuis longtemps l'existence de mines de sel gemme en France ; mais c'est en 1819 seulement qu'on a découvert la première à Vic (Meurthe) ; et c'est encore dans ce département qu'elles sont principalement exploitées (*voy.* FRANCE, T. XI, p. 498). Nos mines de sel gemme ne sauraient, du reste, être comparées à celles de l'Espagne et surtout de la Pologne : les fameuses mines de Wieliczka (*voy.*) et de Bochnia, qui font aujourd'hui partie de la Galicie appartenant à l'Autriche, sont exploitées dans une couche salifère d'une étendue de plus de 3,000^{m} de long, de l'ouest à l'est, sur 1,200 de largeur, et de 400^{m} de profondeur. On en connaît également en Transylvanie, en Russie (*voy.* ci-dessus, p. 684), en Allemagne (*voy.* HALLE, SALZBOURG, etc.), en Suisse, en Italie, en Angleterre, en Colombie. Les sels gemmes se rencontrent ordinairement au milieu de vastes dépôts d'argile grise : ils sont quelquefois d'une pureté remarquable, d'autres fois diversement colorés. Lorsque ce sel existe en masses d'une assez grande puissance, il s'exploite, comme les autres minerais, au moyen de puits et de galeries, et se détache à l'aide de la mine et du pic. Il n'exige quelquefois d'autre préparation que le *cassage* pour être séparé de la *gangue* qui l'accompagne ; mais le plus souvent la masse de sel est pénétrée par la gangue et mêlée de matières terreuses en si grande proportion qu'il devient indispensable de le traiter par l'eau. La dissolution s'opère alors dans l'intérieur même de la mine, ou bien le sel est extrait à jour pour être lessivé et raffiné avant d'être livré à la plupart des usages économiques. A. B.

On appelle *halurgie*, quelquefois *halotechnie*, l'art de l'extraction et de la fabrication du sel : un petit art. spécial a été consacré au premier de ces mots, mais nous renvoyons itérativement, pour les détails, à l'art. SEL. S.

SALIQUE (LOI), *voy.* SALIENS.

SALIQUE (MAISON), *voy.* FRANCONIE (*maison de*), la note.

SALIS, nom d'une très ancienne famille de la Suisse, dont l'origine remonte, dit-on, jusqu'aux anciens Étrusques, et qui conserva longtemps des droits féodaux importants dans le pays des Grisons*.

RODOLPHE Salis, podestat de Prégall, en 1260, et GUIBERT, qui vivait vers 1308, furent la souche de cette maison, fort connue en France soit par les régiments suisses et par leurs colonels dont ils portaient le nom, soit par d'autres hommes de guerre notables. Nous citerons seulement quelques-uns des membres les plus distingués.

ULYSSE, baron de Salis, fils d'Hercule

(*) La généalogie de cette famille a été publiée sous ce titre : *Stemmatographia Rhætica familiæ Salicæorum vulgò à Salis, ex authenticis documentis deducta* (Coire, 1782, in-fol.).

de Salis, né en 1594 et mort le 31 févr. 1674, servit la France dans la guerre de la Valteline (1631), sous le duc de Rohan. Ses *Mémoires* (en italien, manuscrits) lui ont valu, de la part de Haller, le surnom du *Polybe des Grisons*.

Charles-Ulysse de Salis-Marschlins, fils du président Jean-Rodolphe-Hubert, naquit à Marschlins le 25 août 1728. Il remplit successivement plusieurs emplois importants : en 1757, il fut nommé podestat de Tirano (Valteline), et en 1768, chargé d'affaires de France auprès de la république des Grisons. Mais les factions qui déchirèrent son pays en 1790, et la révolution suisse survenue bientôt après jetèrent le trouble dans son existence. En 1792, on lui imputa l'arrestation de l'ambassadeur de France Sémonville, et son extradition à l'Autriche. En 1794, quand la France fut maîtresse de la Suisse, il n'osa pas y rester ; on confisqua tous ses biens, et on le condamna à mort par contumace. Ce n'est qu'à grand'peine qu'il parvint à se réfugier dans le Tyrol avec sa famille et son père, âgé de 97 ans. Retiré depuis à Vienne, il y mourut le 6 oct. 1800. Il a fondé à Marschlins une institution d'éducation qui eut peu de durée, et on lui doit aussi les ouvrages suivants : *Fragments de l'histoire politique de la Valteline*, Zurich, 1792, 4 vol. in-8° ; *Voyage en diverses provinces du royaume de Naples*, 1793 ; *Galerie des malades affligés de nostalgie*, 1798-1803, 3 vol. in-8°; 2e éd., 1804.

Jean-Gaudenz, baron de Salis-Seewis, poëte allemand, de la même famille, né le 26 déc. 1762 à Seewis, canton des Grisons, s'est fait un nom comme émule de Matthisson, dont les poésies, dans plusieurs éditions, sont suivies des siennes. Entré en 1785 au service de la France, il remplit les fonctions de capitaine de la garde suisse, jusqu'au moment où la révolution française vint à éclater. Il servit depuis sous le général Montesquiou en Savoie. Rentré dans la vie privée, il vécut à Coire ; nommé en 1798 inspecteur général des milices suisses, il changea plusieurs fois de résidence avant de se fixer à Malans, dans le pays des Grisons, où il mourut le 29 janvier 1834. Tant à la cour brillante de Versailles, qu'au milieu du tumulte des combats, le baron de Salis conserva la pureté et la simplicité d'un autre âge. Presque toutes ses poésies et surtout ses élégies, dont nous ne citerons que *la Soirée d'automne*, *la Nuit d'automne*, *le Cimetière*, *le Dernier souhait*, respirent une douce mélancolie, une grâce touchante, le sentiment de la vérité et l'amour de la nature. Aussi Matthisson, qui recueillit et publia les œuvres de ce poëte pour la 1re fois en 1793, à Zurich, et qui depuis en donna la 3e édition en 1821, peint bien son ami en disant de lui : « Du palais doré de Versailles, la muse champêtre guida ses pas sous les ombres sacrées des forêts solitaires. Elle l'accompagna en tous lieux, et lui resta fidèle dans les marais et les sables de la Flandre, sur les bords riants de la Seine, dans les vallées paisibles des Alpes rhétiennes comme dans la vie bruyante des camps. » W. S.

SALIVE, Salivation. La salive est un liquide visqueux, incolore, à peu près inodore dans l'état normal, et qui est sécrété par des organes spéciaux situés sur divers points de l'appareil buccal. L'analyse chimique, appliquée à ce liquide animal, a montré qu'il est composé d'eau, de mucilage, d'albumine, de divers sels de soude, de chaux et d'ammoniaque. La salive joue un rôle important dans la digestion. Lorsque les aliments sont placés dans la cavité buccale, la stimulation qu'ils exercent sur les parties avec lesquelles ils sont en contact se transmet par voie de contiguité aux glandes (*voy.*) chargées de la sécrétion salivaire; ces organes entrent en turgescence, et la salive est formée avec abondance; puis, favorisée dans son excrétion par les mouvements que rend nécessaire l'acte de la mastication, la salive est versée dans la bouche, se mêle au bol alimentaire, l'humecte et lui fait subir ainsi une modification à la fois physique et chimique, qui prépare son assimilation. *Voy.* Digestion.

On nomme *salivation* la formation et évacuation très abondante de salive par la bouche. Les causes sous l'influence desquelles ce flux anormal se produit sont assez nombreuses : la plus simple de ces causes et qui est purement physiologi-

que est l'appétence de certains aliments, lorsque l'estomac est dans l'état de vacuité; un proverbe connu de tout le monde exprime parfaitement le fait dont il s'agit ici. Mais, hors de ces conditions, la sécrétion (*voy.*) surabondante de la salive est un phénomène qui appartient à l'ordre pathologique, à moins qu'il ne se lie à un état de grossesse commençante.

Les principales affections de l'organisme dans lesquelles on voit apparaître ce phénomène, sont quelques maladies nerveuses, l'hydrophobie, diverses maladies de la bouche, des organes sécréteurs de la salive, et surtout la lésion spéciale qui se développe dans ces parties sous l'influence de l'action du mercure, soit que celui-ci ait pénétré dans l'économie par la voie de l'estomac, soit qu'il ait été absorbé par la peau. En raison de la cause spécifique qui, dans ces cas, l'a déterminée, la salivation est dite *mercurielle :* on la désigne encore sous le nom de *ptyalisme* (de πτύω, je crache). M. S-N.

SALLE D'ARMES, *voy.* Escrime.

SALLE D'ASILE, *voy.* Asiles.

SALLUSTE (Caius Crispus Sallustius), le premier des écrivains latins qui ait mérité le nom d'historien, l'un des trois maîtres de la grande école historique de Rome. Il naquit dans le municipe d'Amiternum, au pays des Sabins, en l'année 668 (86 av. J.-C.), celle où mourut Marius, aux approches de Sylla. Son enfance s'éleva au bruit des guerres intestines du sénat et des chevaliers, de la noblesse et du peuple après la dictature; et le spectacle des dernières agonies de la république, en proie aux ambitieux, émut sa jeunesse. Fils d'une famille plébéienne, sans illustration (car c'est en lui que commence la célébrité de son nom), mais dans une situation de fortune assez heureuse pour que la culture la plus exquise ne manquât point à son naturel, il venait dans ce temps favorable pour le talent, où la philosophie et les arts de la Grèce avaient achevé la conquête intellectuelle de Rome, et ajoutaient leur politesse et leur éclat à cette vigueur puissante; où la prose latine atteignait la perfection dans les discours de Cicéron et d'Hortensius; où la poésie était près d'enfanter ses chefs-d'œuvre; où la langue, douée d'une grâce et d'une souplesse nouvelle par la conversation d'une société voluptueuse et dissolue, mais très spirituelle et très élégante, avait acquis toute sa richesse et toute sa beauté, sans avoir rien perdu de sa pureté native. Car, il ne faut pas s'y tromper, si les hommes de génie font eux-mêmes leur style, dont chacun imprime le cachet original et la couleur à ses œuvres, c'est la société qui leur fait et leur donne leur langage; nul, quelque grand qu'il soit, ne se dérobe à la nécessité, à l'empire de cette éducation. Tout concourait donc à préparer, à former l'écrivain supérieur, et la véhémence des passions politiques, et l'urbanité de son temps, et même les leçons plus directes, mais moins efficaces des professeurs grecs et latins. Sa vocation littéraire s'était fait sentir de très bonne heure, mais elle fut bientôt contrainte de se taire, et de céder aux entraînements du Forum (*A quo incepto studio me ambitio mala detinuerat*). Tout jeune encore (*adolescentulus initio*), Salluste prit part aux affaires publiques, sans doute par une intervention privée et par des influences personnelles d'abord; ensuite il obtint la questure. Ce ne pouvait être avant l'âge de 27 ans, auquel il était parvenu en 695, sous le consulat si étrange de César tout-puissant et de Bibulus réduit à se cacher. Quels principes de gouvernement, quelle cause embrassa-t-il? Ses écrits, à défaut d'autres témoignages, suffiraient pour ne laisser aucun doute sur son ardeur à servir le parti populaire. Nous aimons à penser que le mouvement général des idées, ses sympathies de naissance, ses convictions intimes l'y portèrent naturellement, et qu'il n'attendit pas pour se déclarer si hautement l'ennemi des nobles, qu'il eût des disgrâces à venger. Les comices le nommèrent tribun l'an 701, dans le temps que Pompée laissait la république se tourmenter dans l'anarchie pour la réduire à se réfugier dans la dictature. Quelque graves et attachantes que fussent ses occupations d'homme d'état, elles ne le détournaient pas entièrement des plaisirs et de la galanterie : témoin le rendez-vous où

il fut surpris avec Fausta par Milon, le mari offensé, et d'où il ne sortit que rudement fustigé et mis à rançon. Cette aventure avait probablement précédé son tribunat; à moins que Milon ne se fût permis, en pareille conjoncture, de n'avoir point égard à l'inviolabilité du tribun. Déjà adversaire politique de Milon, il devint son ennemi implacable, et s'acharna contre tous ses partisans, à la tête desquels était Cicéron. La communauté de haine resserra plus étroitement les liens qui l'attachaient à Clodius (*voy.*), et lorsque celui-ci eut péri dans une rencontre avec Milon, Salluste poussa la vengeance jusqu'à la fureur; il se signala parmi les harangueurs funèbres qui excitèrent la multitude à briser les bancs d'une salle d'assemblée du sénat pour dresser un bûcher au mort, et qui furent cause de l'incendie de la basilique Porcia. Ils firent condamner Milon, mais leur triomphe ne fut pas de longue durée. Pompée rétablit l'ordre contre eux après avoir sacrifié à son ambition, autant qu'à leur animosité, Milon, qu'il ne voulait pas avoir pour collègue dans le consulat. Deux ans après (704), les censeurs Appius Pulcher et Pison chassèrent Salluste du sénat pour cause de mauvaises mœurs. On croit que c'est pendant ce repos forcé qu'il composa le récit de la *Conjuration de Catilina*. Une révolution le tira promptement de ses studieux loisirs, où il n'avait trouvé ni la patience ni le calme. César passe tout à coup le Rubicon (705), met en fuite Pompée, et se rend maître de Rome et de l'Italie. Salluste court aussitôt se ranger sous les aigles du vainqueur; il devient questeur pour la seconde fois (706), puis préteur l'année suivante; et il s'unit à Terentia, répudiée par Cicéron, et dont le choix fut peut-être déterminé par un caprice vindicatif autant que par l'amour. Il sembla en effet à cette femme altière qu'elle ne pouvait mieux faire que d'épouser celui qui avait prononcé, qui avait écrit de sanglantes invectives contre l'époux qui la réprouvait. Salluste fut bientôt obligé de la quitter pour aller servir César dans la guerre d'Afrique. Il s'y distingua par son habileté, par son courage; et quand la Numidie eut été réduite en province romaine, César lui en donna le commandement; il en fut le premier gouverneur. Si ce n'est pas là qu'il conçut l'idée de son histoire de *Jugurtha*, au moins sut-il profiter de son séjour et de son pouvoir pour recueillir de précieux matériaux; heureux s'il n'eût rapporté à Rome que les livres du roi Hiempsal. Qu'on n'accorde point de crédit aux diatribes hyperboliques de Lenéus, affranchi de Pompée, qui lui reprochait de n'avoir laissé aux Numides que ce qu'il lui était impossible d'emporter; on sait cependant qu'il était ruiné avant sa magistrature, et sa splendide villa de Tibur, les délicieux jardins qui gardèrent son nom (*horti Sallustiani*) et qui suffirent dans la suite à la magnificence d'une résidence impériale, demeurèrent comme témoignage de ses rapines. Accusé par la province, il fut absous par César, mais non par la conscience publique. C'était quelques semaines avant les ides de Mars. Dès lors, privé de son puissant ami, délié de tout engagement par cette mort, possesseur d'une immense fortune, avec l'état et la considération qu'elle donnait chez les Romains, éclairé par sa propre expérience sur les hasards et les dangers des discordes civiles, cédant peut-être aussi aux conseils de Terentia, il résolut, à 42 ans, de se retirer dans la vie privée, et de n'user de la faveur qui devait l'accueillir si facilement chez le fils de César, que pour se conserver, non pour s'agrandir; il obtint ce qu'il souhaitait désormais uniquement, et ce qui semblait impossible, de vivre riche et tranquille sous le triumvirat. Les lettres occupèrent noblement l'activité de son esprit, sans que le travail allât jamais jusqu'à la fatigue; il avait auprès de lui des auxiliaires lettrés qui lui débrouillaient les premières recherches, et il ne voulait composer que des morceaux d'histoire (CARPTIM *res gestas perscribere*), non des œuvres de longue haleine. Ainsi ses huit dernières années (il mourut en 718) s'employèrent à couvrir, à effacer l'ignominie du libertin, les extravagances du démagogue, les malversations du concussionnaire, par la renommée de l'historien; et la postérité, oubliant ce qui

a passé avec lui, ne voit plus que ce qu'il a laissé d'immortel.

Il fut le premier (et c'est là sa gloire éminente) qui comprit la science et l'art de l'histoire. Avant lui, elle ne présentait que des notices sommaires d'événements et de dates sans autre méthode que la succession chronologique, ou un confus mélange de fiction et de vérité dans des annales versifiées. Il vit que pour exercer toute sa puissance, elle devait offrir le tableau animé, mais grave aussi, des choses humaines; qu'elle pouvait emprunter à l'épopée la vivacité des expositions dramatiques, le dessin des grandes figures, l'éclat des descriptions, et même quelques artifices de composition et d'ordonnance pour l'effet du spectacle, à la condition toutefois de répudier toute machine fabuleuse; que la connaissance des lieux devait aider à la connaissance des faits, la géographie éclairer et soutenir la narration; qu'il ne fallait mettre en œuvre aucune matière, qu'elle n'eût été épurée par une critique diligente et sérieuse; il pensa enfin que raconter les actions des hommes et les destinées des peuples, sans découvrir les ressorts cachés, sans montrer la liaison nécessaire des effets avec les causes, des fautes avec les passions, des vices avec les infortunes et l'abaissement, des prospérités ou de la gloire avec les vertus, c'était priver le récit de son intelligence, de sa moralité, de son âme. Telles sont les voies nouvelles où il conduisit l'histoire chez les Romains, en la revêtant de ce style dont la rapidité incisive et profonde, la précision nerveuse (*velocitas*, *brevitas sallustiana*), sont regardées, par les arbitres du goût, comme le type de la perfection en ce genre.

Velléius Paterculus et Quintilien, malgré leur idolâtrie pour le génie grec, n'hésitent point à mettre Salluste en parallèle avec Thucydide; et Quintilien l'égale à Tite-Live, « deux esprits différents, mais de même ordre. » S'il avait nommé Tacite, quel rang aurait-il donné à Salluste dans la comparaison? Malgré le respect pour les anciens et la prévention toujours un peu défavorable aux vivants, nous croirons difficilement qu'il les eût placés de niveau dans son estime. Autant Salluste est supérieur à Tacite pour la pureté du langage, qu'il tenait de son temps, autant il le lui cède pour cette énergie communicative du style, qui résulte de la conscience des jugements et de la sincérité des émotions. Une tristesse véhémente est le caractère dominant des deux auteurs. Chez Tacite, elle est inspirée par une sensibilité qu'irrite l'indignation contre le vice et le crime, mais qui n'exclut point les sympathies pour le malheur et l'enthousiame pour la vertu. C'est une colère grondeuse, une ardeur haineuse d'invective, qui règne uniformément chez Salluste, sans aucun trait d'affection douce et généreuse. Quintilien lui a reproché l'inconvenance de ses débuts du *Catilina* et du *Jugurtha* (*nihil ad historiam pertinentibus principiis*), quoique le défaut soit plutôt dans la forme que dans le fond; car l'auteur pouvait avoir raison d'indiquer, en commençant, la cause générale des troubles et des maux qu'il allait retracer, savoir : la corruption des mœurs publiques et privées; mais ici l'intérêt et la passion de l'homme ont entraîné, ont fourvoyé l'art de l'historien. Dans cette fastueuse et intempérante déclamation de philosophie, on sent trop l'effort pour couvrir d'une sagesse empruntée une flétrissure véritable; et de même sa prétendue manie d'archaïsme, dont les grammairiens le blâmaient, ne fut bien plutôt qu'une hypocrisie de paroles, un faux-semblant d'habitudes antiques. Dans ses amères satires des vices du siècle, qui se résument toujours en diatribes contre la noblesse, le factieux se trahit par son emportement, comme ses réticences accusent plus haut encore ses inimitiés contre Cicéron. Vainement il se flatte d'être impartial (*neque me diversa pars dimovit a vero*) : perpétuelle contradiction entre les discours et la pratique! N'est-ce pas lui encore qui, sous le personnage de Marius, son héros, ridiculise l'élégance des nobles étudiant les lettres grecques, lui, disciple, imitateur, souvent traducteur de Démosthène et de Thucydide; singulier amalgame de rudesse sabine et de savant atticisme. Et cependant il faut reconnaître que ses deux seuls livres qu'on ait conservés entiers sont des chefs-d'œuvre de composition historique, accomplis en toutes leurs formes, narration,

portraits, harangues, distribution et agencement des parties. Les fragments de son histoire générale, qui embrassait la seconde moitié du VII^e^ siècle, montrent combien on doit en regretter la perte. Quant aux épîtres à César, sur l'organisation du gouvernement de Rome, nous y trouvons tant de réminiscences des phrases et des locutions qui se rencontrent ailleurs dans ses écrits, tant de contention pour être plus sallustien que Salluste lui-même, que nous ne pouvons nous empêcher de concevoir quelque doute sur leur légitimité. D'ailleurs Salluste n'est point un de ces hommes dont la gloire se mesure au nombre des volumes; et nous n'aurions pas tant insisté tout à l'heure sur quelques-unes de ses imperfections, si elles n'offraient un de ces exemples éclatants qui prouvent qu'il n'y a de génie complet qu'avec les inspirations de la conscience et du cœur.

Les premières éditions de cet auteur, objets de curiosité et de vénération pour les amateurs d'incunables, ont paru presque dès la naissance de l'imprimerie, l'une en 1470, à Venise, l'autre probablement à Paris, sans date. Ceux qui veulent lire le texte préfèreront les éditions d'Havercamp (Amst., 1742), de Valpy (Londres, 1820), de M. Burnouf (Paris, 1821). Si l'on a besoin de s'aider de traductions, on peut choisir entre celles de MM. Dureau-Delamalle et Mollevaut et de M. Durozoir, qui est venu après eux. Mais de tous les interprètes et les exégètes de Salluste, le plus illustre, le meilleur, le plus indispensable, est le président De Brosses (*voy.* T. IV, p. 240). N-T.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE DU TOME VINGTIÈME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE TOME VINGTIÈME.

Pag.

Pologne (géogr., stat. et hist.). 1
Polonaise (danse). 18
Polonaises (lang. et litt.). 18
Poltava (bat. de). 23
Polus (card.). 23
Polybe. 23
Polycarpe (S.). 25
Polychromie. 25
Polyclète. 26
Polycrate. 27
Polydore Vergile, *voy.* Virgile.
Polyèdre. 27
Polyen. 27
Polygamie. 28
Polyglotte. 29
Polygnote. 30
Polygone (géom.). 30
Polygone (art mil.). 31
Polygraphie, Polyhistorie, Polymathie. 31
Polymérie, *voy.* Isomérie.
Polymnie, *voy.* Muses.
Polynésie, *voy.* Océanie.
Polynice, *voy.* Étéocle.
Polynôme. 32
Polypes, Polypiers (h. n.), *voy.* Zoophytes.
Polypes (méd.). 32
Polyphème. 32
Polysperchon, *voy.* Macédoine.
Polytechnie. 33
Polytechnique (École). 33
Polythéisme. 34
Polyxène. 34
Pombal. 35
Poméranie. 35
Pomérellie. 36
Pomme d'Adam, *v.* Larynx.
Pomme de terre. 36
Pommier. 37
Pomologie. 38
Pomone. 38
Pomotou, *voy.* Dangereux (archipel).
Pompadour (la marq. de). 38

Pag.

Pompe. 39
Pompée. 40
Pompéi, Herculanum et Stabies. 42
Pompes funèbres, *voy.* Funérailles, Inhumation et Fabrique d'Église.
Pompiers (Sapeurs-). 44
Pompignan (Lefranc de). 45
Pomponace. 45
Pomponius Mela, *v.* Mela.
Ponce (pierre), *v.* Lave.
Ponce de Léon, *voy.* Espagnoles (lang. et litt.).
Ponction ou Paracentèse. 45
Ponctuation. 46
Pondichéry, *voy.* Inde (poss. franç. dans l').
Poniatowski (princes). 47
Pons (L.). 49
Pont (archit.), et Ponts militaires. 49
Pont (mar.), *v.* Vaisseau.
Pont (géogr.). 54
Pont du Diable, *voy.* Diable.
Ponte, *voy.* OEufs.
Ponte-Corvo (princip. de). 55
Pont-Euxin, *voy.* Noire (mer).
Ponthieu. 55
Pontife, Pontificat. 55
Pontins (marais), *voy.* Marais, Campagne de Rome, Aria cattiva.
Pont-Neuf. 55
Ponton, Pontonnier. 55
Ponts et Chaussées (adm. des). 56
Pontuseaux, *voy.* Incunables.
Pope, Protopope, *voy.* Papa et Orientale (église).
Pope (Alex.). 57
Poppée. 58
Populaire, *voy.* Peuple, Démocratie, Chants populaires, Écoles, Sociétés, etc.

Pag.

Population. 58
Porc, *voy.* Cochon.
Porcelaine (techn.). 60
Porcelaine (h. n.). 62
Porc-épic. 62
Porche, *voy.* Portique et Péristyle.
Porcia. 62
Porcius Latro, *voy.* Latine (lang.).
Pordenone (le). 63
Pore, Porosité. 63
Pornocratie, *voy.* Marozia, Italie, Papauté.
Porphyre (minér.). 63
Porphyre (philos.). 64
Porpora (Nic.). 64
Porsenna, *voy.* Étrusques, Romains, Mucius Scævola et Horatius Coclès.
Porson (Richard). 64
Port. 64
Porta (J.-B.). 67
Porta (della), *voy.* Fra Bartolomeo.
Porta (Ch.). 67
Portail. 67
Portalis (père et fils). 68
Port-au-Prince, *v.* Haïti.
Porte (archit., géogr.), et Porte-Othomane. 70
Portée. 72
Porte-glaive (chevaliers). 72
Porter, *voy.* Bière.
Portes et fenêtres, *voy.* Impôt.
Porte-voix. 73
Portici, *voy.* Pompéi.
Portique. 73
Port-Jackson, *voy.* Hollande (Nouvelle-), Botany-Bay et Colonies pénales.
Portland (duc de). 74
Porto, et Vins de Porto. 74
Porto-Rico. 75

Pag.

Portrait. 76
Port-Royal. 76
Portsmouth. 82
Portugaises (lang. et litt.). 83
Portugal (géogr. et stat.; hist.). 87
Portulan. 96
Portumnus. 97
Porus. 97
Posen (grand-duché de). 97
Position. 98
Pospolite. 98
Posselt. 99
Possession (droit). 99
Possession du démon. 99
Poste. 99
Posteriori (*a*), *voy.* *A priori.*
Postulat. 102
Potager. 103
Potasse. 103
Potassium. 104
Potemkine (prince). 105
Potence. 107
Poterie. 107
Pothier. 107
Potin, *voy.* Billon.
Potion. 108
Potiron. 108
Potocki. 109
Potosi. 111
Pot-pourri. 111
Potsdam. 111
Potter (Paul). 112
Potter (L. de). 112
Pou. 113
Pouce, *voy.* Doigt, Pied, Fontaine.
Pouding, *voy.* Pudding.
Poudingue. 113
Poudre. 113
Poudres (conjur. des), *v.* Jacques Ier.
Poudrette. 115
Pougatchef. 115
Pouille, *voy.* Apulie, Naples, etc.
Poule. 116
Poulias, *voy.* Inde et Castes.
Poulie. 116
Poulo-Penang, *voy.* Galles (île du Prince de).
Pouls, Pulsation. 117
Poumons. 118
Poupe, *voy.* Vaisseau.
Pourpre (h. n., techn.). 118
Pourpre (méd.), *voy.* Exanthèmes.
Pourriture, *v.* Putréfaction, Fermentation.

Pag.

Pourvoi, *voy.* Cassation.
Pouschkine. 118
Poussin (Nic.). 121
Pouvoir. 124
Pouzzolane. 125
Poznan, Poznanie, *voy.* Posen.
Pozzo (A.). 125
Pozzo di Borgo (comte). 125
Pracrit, *voy.* Indiennes (langues) et Sanscrit.
Pradon. 128
Pradt (abbé de). 129
Praga, *voy.* Varsovie.
Pragmatique sanction. 130
Prague. 131
Praguerie. 133
Prairial (journée du 1er), *voy.* Boissy-d'Anglas.
Prairie. 133
Pratique. 135
Praxitèle. 135
Précédent. 135
Prêcheurs (frères), *voy.* Dominicains.
Précipité. 135
Préciput. 136
Prédestination. 136
Prédication, *voy.* Éloquence de la chaire et Homilétique.
Prédiction, *voy.* Divination, Oracle et Prophétie.
Préfet. 136
Préjugé, *voy.* Erreur.
Prélat. 137
Préméditation. 137
Prémisses. 137
Prémontré (ordre de). 138
Prénoms. 138
Préposition. 138
Prérogative, *voy.* Privilége, Roi, Royauté.
Présage, *voy.* Divination, Augure.
Presbourg. 138
Presbytériens et Puritains. 139
Prescience. 141
Prescription. 141
Présence réelle. 142
Président. 143
Présides. 143
Présides (état des), *voy.* Toscane et Italie.
Présidial. 144
Presse (méc.). 144
Presse (mor.). 144
Presse (des matelots). 147
Pression, *voy.* Presse, Compression, Machines, Vapeur, etc.

Pag.

Pressirostres, *v.* Oiseaux.
Prestant, *voy.* Orgue.
Prestation. 147
Presto (mus.), *voy.* Mouvement.
Prêt. 147
Prétendant. 148
Prétermission, *voy.* Paralypse.
Préteur. 148
Preti. 149
Prétoriens. 149
Prêtre. 150
Prétus. 151
Preuve. 151
Prévarication. 152
Prévention. 152
Préville. 152
Prévost d'Exiles. 153
Prévôt. 154
Prévôtales (cours). 155
Prévoyances (sociétés de). 155
Priam et Hécube. 157
Priape. 157
Priedeaux. 158
Prière. 158
Priestley. 158
Prieur, *v.* Couvent, Monastiques (ordres), etc.
Primaire, *v.* Assemblée, École, etc.
Primat. 160
Primatice. 160
Prime. 161
Primevère. 161
Prince. 161
Prince de Galles (île du), *voy.* Galles.
Princes, *voy.* Légion, Infanterie, Batailles, etc.
Principe. 162
Prior. 162
Priori (*a*), *voy.* *A priori.*
Priscillien. 163
Prise. 163
Prisme (géom.). 163
Prisme (phys.), *voy.* Lumière.
Prison. 164
Privilége. 171
Probabilisme. 172
Probité. 172
Problème. 173
Proboscidiens, *v.* Pachydermes et Éléphant.
Procédure. 173
Procédure civile (Code de). 173
Procès. 174

Pag.

Procession. 174
Procès-verbal. 174
Proclès, Proclides, *voy.* Héraclides et Sparte.
Proclitique et Enclitique, *voy.* Monosyllabe et Accent.
Proclus. 175
Proconèse, *v.* Marmara.
Proconsul. 176
Procope (hist. byz.). 177
Procope (André). 178
Procuration. 178
Procureur. 178
Procuste. 178
Prodige, *voy.* Merveille, Miracle, Monstruosité, Phénomène.
Prodrome. 178
Production. 179
Prœtus, *voy.* Prétus.
Profane, Profanation. 179
Profès. 180
Professeur. 180
Professo (*ex*), *voy.* *Ex professo*.
Progné, *voy.* Philomèle.
Prognostic ou Pronostic. 180
Programme. 180
Progrès, *voy.* Perfectibilité, Innovation, Inventions, Découvertes, Civilisation.
Progression. 180
Prohibition. 181
Proie (oiseaux de), *voy.* Oiseaux.
Projectile, *voy.* Boulet, Bombe, Obus, Grenade, Balle, Ballistique, Artillerie, Engin, etc.
Projection. 182
Prolégomènes. 182
Prolétaire. 182
Prologue. 183
Prométhée. 183
Promulgation. 184
Pronom. 185
Prononciation. 185
Pronostic, *v.* Prognostic.
Propagande. 185
Propédeutique. 186
Properce. 186
Prophète. 187
Prophylaxie. 188
Propontide, *voy.* Marmara.
Proportion. 188
Proposition. 192
Propriété. 193
Propriété littéraire, *v.* Contrefaçon et Domaine public.
Propylées, *voy.* Athènes.
Proscription. 196
Prose. 197
Prosélyte. 199
Proserpine. 200
Prosodie. 201
Prosopopée. 201
Prospectus, *voy.* Programme.
Prostitution. 201
Prostration. 202
Protagoras. 202
Protecteur. 203
Protection (système de), *voy.* Douanes, Importations et Prohibition.
Protée. 203
Protestantisme. 203
Protestants en France. 205
Protêt, *voy.* Lettre de change.
Protocole. 207
Protogène. 207
Prouth. 207
Provence, Vins de Provence, et Langue provençale. 208
Proverbes. 210
Providence. 211
Province. 213
Provinces-Unies, *voy.* Pays-Bas.
Provincial, *voy.* Monastiques (ordres). 213
Provisoire (gouvernement). 213
Prudence (poëte). 214
Prud'hommes. 215
Prudhon. 215
Prunelle, *voy.* OEil.
Prunier. 215
Prusa, *voy.* Bithynie et Natolie.
Prusse (géogr. et stat.; hist.). 216
Prussiates, *v.* Cyanogène.
Prytanée. 232
Psalmodie. 232
Psamménite, *v.* Égypte.
Psammétique, *v.* Égypte et Dodécarchie.
Psara. 232
Psaumes. 232
Psellisme, *voy.* Bégaiement.
Pseudonyme. 233
Psilites, *voy.* Phalange et Infanterie.
Psoriques (maladies), *v.* Peau, Dartres, Gale.
Psyché. 234
Psychiatrie, *voy.* Folie.
Psychologie. 238
Psylles. 237
Ptéropodes. 238
Ptolémée (rois d'Égypte). 238
Ptolémée (Claude). 238
Puberté. 243
Public. 244
Publicains. 245
Publiciste. 245
Publicité. 245
Puce. 246
Pucelle d'Orléans. 246
Puckler (comtes de). 251
Pudding. 252
Puddlage, *voy.* Forges.
Pudeur. 252
Puelches, *v.* Patagonie.
Pufendorf (baron de). 253
Pugatschef, *voy.* Pougatchef.
Puget. 254
Pugilat. 255
Puisard. 255
Puisaye (le), *voy.* Gâtinais.
Puissance. 255
Puits, Puits artésiens. 255
Pulawski. 257
Pulchérie (impér.). 257
Pulci (les frères). 257
Pulmonie, *voy.* Phthisie.
Pulsation, *voy.* Pouls.
Pultava, *voy.* Poltava.
Pulteney, comte de Bath. 257
Pumite, *voy.* Lave.
Punaise. 257
Punique (foi). 258
Puniques (guerres). 258
Punition, *v.* Peine, Pénalité, Châtiment.
Pupille (anat.), *v.* OEil.
Pupille (droit), *voy.* Tutelle.
Pureté. 260
Purgatifs, Purgation. 260
Purgatoire. 262
Purification. 262
Purisme, *voy.* Pureté.
Puritains, *voy.* Presbytériens.
Pus. 263
Pustule. 263
Putois. 263
Putréfaction. 264
Putrides (maladies). 264
Puy-de-Dôme (le). 264
Puy-de-Dôme (dép. du). 265
Puységur (fam. de) 266

Pag.

Pygmalion (roi de Tyr). 267
Pygmalion (sculpt.). 267
Pygmées. 267
Pylade, *voy.* Oreste.
Pylore, *voy.* Estomac.
Pylos, *voy.* Élide, Navarin, Nestor.
Pyrame et Thisbé. 267
Pyramide (géom.). 268
Pyramides (arch.). 268
Pyramides (bat. des). 272
Pyrénées (les). 273
Pyrénées (paix des). 274
Pyrénées (dép. des Basses-). 275
Pyrénées (dép. des Hautes-). 276
Pyrénées - Orientales (dép. des). 278
Pyrite. 279
Pyrmont, *voy.* Waldeck.
Pyromancie, *voy.* Divination.
Pyromètre. 280
Pyroscaphe, *voy.* Vapeur (navigation à la).
Pyrotechnie. 280
Pyrrha, *voy.* Deucalion.
Pyrrhique. 281
Pyrrhon. 281
Pyrrhus (myth.). 283
Pyrrhus (roi d'Épire). 283
Pythagore, Pythagoriciens. 284
Pythéas. 286
Pythie, Pythonisse, *voy.* Delphes et Oracles; Serpent Python, *voy.* Apollon.
Pythiques (jeux), *voy.* Jeux, Apollon et Delphes.
Python, *v.* Macédoine.

Q.

Q. 288
Quadrature. 289
Quadrige, *voy.* Attelage et Char.
Quadrilatère, *v.* Figure, Polygone et Carré.
Quadrumanes. 289
Quadrupèdes. 289
Quadruple-alliance, *voy.* Orléans (duc d') et Dubois; puis, Marie-Christine, Louis-Philippe, Grey, Portugal, Espagne, etc.
Quakers. 289
Quantité. 291
Quarantaine. 292
Quarnero (golfe de), *voy.* Adriatique, Istrie et Illyrie.
Quarré, *voy.* Carré.
Quart (mar.). 292
Quart de cercle. 293
Quartz. 293
Quasi-contrat, Quasi-délit, Quasi-légitimité. 294
Quatrain. 294
Quatre - Bras (combat des), *voy.* Ligny.
Quebec, *voy.* Canada.
Quercitron, *v.* Chêne.
Quercy (le). 294
Quesnay. 294
Quesnel (le P.). 295
Questeur. 295
Queue. 296
Quiberon (descente de), *voy.* Chouannerie, Hoche et Morbihan.
Quiché (royaume de), *voy.* Guatémala.
Quiétisme. 297
Quinault. 298
Quincaillerie. 299
Quindécimvirs. 299
Quinine. 299
Quinquet, *voy.* Lampes et Argand.
Quinquina. 300
Quint et Requint, *voy.* Droit féodal.
Quintaine. 302
Quintal, *voy.* Livre et Gramme.
Quinte-Curce. 302
Quintessence. 303
Quintilien. 303
Quintus de Smyrne. 306
Quinze - Vingts, *voy.* Aveugles, Invalides, Louis IX, etc.
Quiproquo. 306
Quirinus, Quirinal, Quirites. 306
Quito. 306
Quittance, *voy.* Acquit.
Quolibet. 306
Quorum, *voy.* Parlement anglais.
Quotidienne (la), *voy.* Michaud et Journaux.
Quotient, *voy.* Division.

R.

R. 308
Raban-Maur. 309
Rabaut (les frères). 309
Rabbin, Rabbinisme. 309
Rabelais. 310
Rabener. 312
Rabutin, *voy.* Bussy.
Racan. 313
Raccourci. 313
Races humaines. 313
Rachel, *voy.* Laban et Jacob.
Rachel Félix (M^lle). 319
Rachinbourgs, *v.* Échevins.
Rachitis, Rachitisme. 319
Racine (h. n.). 321
Racine (math.). 322
Racine (Jean). 323
Racine (Louis). 332
Rack, *voy.* Arak.
Racoczy (fam.). 334
Radagaise. 334
Radbod, *voy.* Frisons.
Radcliffe (Anne). 334
Rade, *voy.* Port.
Radeau. 335
Radegast. 335
Radicalisme. 335
Radis. 336
Radjah. 336
Radjepoutes. 336
Radoub. 337
Radziwill (princes). 338
Rafaël, *voy.* Raphaël.
Raffinerie. 339
Rafle, *voy.* Filet.
Rage. 340
Raguse. 342
Raïa, *voy.* Rayah.
Raibolini (Francia). 343
Rails. 343
Raimondi (M.-A.). 343
Raiponce, *voy.* Campanulacées.
Raisin, *voy.* Vigne.
Raison, Raisonnement. 343
Raison d'état, *voy.* Politique.
Raison sociale, *v.* Société.
Raitzes, *voy.* Rasciens.
Rajas, *voy.* Radjahs et Rayahs.
Rajepoutes, *voy.* Radjepoutes.
Rak, *voy.* Arak.
Rakoczy, *voy.* Racoczy.
Râle. 345
Ralegh ou Raleigh (sir W.). 345
Rama. 343
Ramadan ou Ramazan. 346
Rambouillet (marquise de). 346
Rame. 347
Rameau. 347
Ramée (La), *voy.* Ramus.

Pag.

Ramel. 348
Ramessès ou Ramsès, *voy.* Égypte.
Ramier, *voy.* Pigeon.
Ramillies (bat. de). 348
Ramistes et Anti-ramistes, *voy.* Ramus.
Ramler. 348
Ramus. 348
Rancé (Le Boutilier de). 349
Rancidité, *voy.* Graisse.
Rang. 350
Ranke. 350
Rantzau (fam. de). 351
Ranz des vaches, *v.* Air.
Raoul, roi de France. 352
Raoulou Rollon, *v.* Normands et Normandie.
Raoul-Rochette, *voy.* Rochette.
Raphaël, *voy.* Archanges, Tobie.
Raphaël, *voy.* Sanzio.
Rapides, *voy.* Cascades.
Rapp (comte). 353
Rappel, *voy.* Irlande et O'Connell.
Rapport ou Raison, *voy.* Proportion, Progression.
Rapporteur (géom.). 353
Rapt. 353
Raréfaction. 354
Raschid-Eddin. 354
Rascie, *voy.* Bosnie, Servie et Rasciens.
Rasciens ou Raïtzes. 354
Ras de marée. 354
Rasine (Étienne), *voy.* Kosaques.
Rask. 355
Raskolnik. 356
Rastadt. 356
Rat. 356
Ratafia, *voy.* Abricot.
Rate. 357
Ratelage, *voy.* Glanage.
Ratification. 358
Rationalisme et Supranaturalisme. 358
Rationnel. 362
Ratisbonne. 362
Raton. 363
Rauch. 363
Raucourt (M^lle). 364
Raugrave, *v.* Rhingrave.
Rauracs. 366
Ravaillac. 366
Rave. 366
Ravelin, *v.* Demi-lune.
Ravenet (les), *v.* Gravure.

Pag.

Ravenne. 366
Ravenne (Géographede). 367
Ravitailler. 367
Rayahs. 367
Ray-grass, *voy.* Gazon, Ivraie et Graminées.
Raymond, *voy.* Antioche, Provence, Toulouse, Bérenger; *voy.* aussi Lulle.
Raynal. 367
Raynouard. 368
Rayon, *voy.* Cercle, Lumière, etc.
Rayonnement. 369
Rayonnés (animaux), *v.* Zoophytes et Animal.
Razzia, *voy.* Pillage.
Ré et Oleron (îles de), *voy.* Charente-Inférieure, La Rochelle et Oleron.
Réactif. 369
Réal. 369
Réalgar, *voy.* Arsenic et Minéralogie.
Réalisme, Réalité. 370
Réalistes et Nominaux. 370
Réa Sylvia, *voy.* Rhéa.
Réaumur. 371
Rebecca, *v.* Abimélech.
Rebecque (marquis de), *voy.* Constant (Benj.).
Rébellion, Révolte. 372
Rébus. 373
Récarède. 373
Recel, Recélé. 373
Recensement, *voy.* Population, Dénombrement.
Recensement (conseil de). 373
Recette. 374
Recez. 374
Récidive. 374
Récif. 374
Récitatif. 374
Réclame, *v.* Incunables.
Réclusion. 376
Récollets, *voy.* Franciscains.
Récompense, *voy.* Rémunération, Prix, Pension, Honneurs, Décorations, Distinctions sociales, Titres, Couronne, Triomphe, Ovation, Armes d'honneur, Légion-d'Honneur, etc.
Reconduction (tacite), *voy.* Louage.

Pag.

Reconnaissance, *v.* Gratitude.
Reconvention, *voy.* Juridiction.
Recorder. 376
Recors. 376
Recours. 376
Recouvrement, *v.* Impôt.
Recrutement, Conscription. 376
Rectangle. 380
Recteur, Rectorat. 380
Rectiligne, *voy.* Figure et Ligne.
Rectum, *voy.* Intestins.
Récusation. 380
Rédempteur, Rédemption. 380
Rédemptoristes, *v.* Liguori.
Redondance, Battologie, Redite. 381
Redondillas, *v.* Espagnole et Portugaise (litt.).
Redoute. 381
Réduction. 381
Refente, *voy.* Fente.
Référé. 383
Référendaire. 383
Réflexion, *voy.* Lumière, Catoptrique, Miroirs, Optique, etc.
Réflexion, *voy.* Pensée, Conscience, etc.
Réformation. 383

—

Réforme. 389
Réformée (église). 390
Réfractaire (corps), *voy.* Fusion.
Réfractaire (clergé), *voy.* Prêtre.
Réfractaires (soldats). 390
Réfraction, *v.* Lumière, Dioptrique, Lentilles, Optique, etc.
Réfrigérant, *v.* Alambic.
Refuge (droit de), *voy.* Asile, Franchise et Immunités.
Réfutation. 391
Regain, *voy.* Foin.
Régale, *v.* Innocent XI.
Régale (eau), *voy.* Acide hydrochlorique.
Régaliens (droits), *voy.* Roi, Royauté.
Regatta. 391
Régence. 391

Pag.

Régences barbaresques, *voy.* Barbarie.
Régénération. 392
Reggio (duché, villes de). 392
Reggio (duc de), *voy.* Oudinot.
Régie. 393
Régille (lac). 393
Régime (en gén.). 393
Régime (méd.). 393
Régime (gramm.). 394
Régiment. 394
Regiomontanus. 395
Registre. 396
Règles, Exceptions. 396
Réglisse. 397
Regnard. 397
Règne. 398
Regnier (Math.). 399
Regnier Desmarais. 399
Régnier, duc de Massa. 400
Régulateur. 401
Régule, *voy.* Antimoine et Métallurgie.
Régulus. 401
Réhabilitation. 401
Reicha. 402
Reichenbach (ville). 402
Reichenbach (casc. de), *voy.* Hasli (vallée de).
Reichstadt (duc de). 403
Reid. 403
Reimarus. 405
Reims. 405
Reinhard. 406
Reins. 406
Reis. 407
Reis-Effendi, *v.* Othoman (emp.) et Effendi.
Reiske. 407
Reitres. 408
Réjouissances publiques, *v.* Fêtes, Jeux, Joutes, Cirque, Gladiateurs, Feu d'artifice, Spectacle, Divertissement.
Relaps. 408
Relatif. 408
Relief, *voy.* Bas-relief.
Relieur, Reliure. 409
Religieux. 410
Religion. 410
Religion (guerres de). 417
Religion (paix de), *v.* Paix.
Reliques. 417
Remboursement. 417
Rembrandt. 417
Remède. 418
Réméré. 419
Remi (S.). 419

Pag.

Réminiscence, *voy.* Mémoire.
Rémois, *v.* Champagne.
Remontrances (droit de), *voy.* Parlement, Lit de justice, etc.
Remontrants, *voy.* Arminiens, Gomar.
Remords, *voy.* Conscience, Repentir et Châtiment.
Remorque, Remorqueur. 420
Remous. 420
Rempart. 420
Rémunération. 421
Rémus, *voy.* Romulus.
Rémusat (Abel). 421
Rémusat (Mme de), et son fils. 423
Renaissance. 423
Renard. 425
Renards (îles des), *voy.* Aléoutes.
Renaudot (les). 425
René d'Anjou. 425
Renégat. 426
Rênes, *voy.* Harnais.
Reni, *voy.* Guide (le).
Renne. 426
Rennell. 426
Rennes, *voy.* Bretagne et Ille-et-Vilaine (dép. d').
Renommée. 427
Renonciation, *voy.* Abdication, Succession, Désistement.
Renonculacées. 427
Renoncule. 428
Rente. 428
Rentoilage, *voy.* Restauration des tableaux.
Réparation, *v.* Composition et Fredum; Partie civile et Dommages-Intérêts; Honneur, Duel, etc.
Repas, *v.* Dîner, Souper, Culinaire (art), etc.
Repentir. 429
Répertoire. 430
Répétition (droit). 430
Répétition (théâtre). 430
Repnine (princes). 431
Représailles. 432
Représentatif (système). 433
Représentation. 434
Reproduction, *v.* Animal, Génération, Végétal, Semence, Greffe, Bouture, Marcotte, etc.

Pag.

Reptiles. 434
République. 436
République française. 436
Répudiation, *v.* Divorce.
Réputation. 437
Requête, Requête civile. 438
Requiem. 438
Requin, *voy.* Squale.
Réquisition, Réquisitoire, *voy.* Ministère public et Conclusions.
Réséda. 438
Réserve. 438
Réservoir. 439
Résident (ministre), *voy.* Agent diplomatique.
Résiliation, Résolution. 439
Résines. 439
Résistance. 440
Respiration. 441
Responsabilité. 442
Ressentiment, *v.* Haine.
Ressort (méc.). 445
Ressort (droit). 445
Restauration (pol.); et Restauration des tableaux. 445
Restif de la Bretonne. 447
Restitution (Édit de), *voy.* Ferdinand II.
Restriction mentale, *v.* Casuiste et Serment.
Résurrection, *voy.* Jésus-Christ, Pâques, Jugement dernier et Miracles.
Retable. 447
Rétif, *voy.* Restif.
Rétine, *voy.* OEil.
Rétinolés, *voy.* Onguent.
Rétorsion. 447
Rétractation. 448
Retraite (art mil.). 448
Retraite, *voy.* Pensions.
Retranchement. 448
Rétroactivité. 449
Retz (mar. Laval de). 449
Retz (card. Gondi de). 450
Reuchlin (Jean). 451
Reuss (princip. de). 453
Reuss (maison de). 453
Rêve, *voy.* Songe.
Réveil, *voy.* Sommeil.
Révélation. 454
Revellière-Lépeaux (La), *voy.* La Revellière.
Revenants. 456
Review, *voy.* Revue.
Révision, *voy.* Conseils de révision, Garde nationale, etc.

Pag.

Révocation, *voy.* Nantes (édit de).
Révolte, *voy.* Rébellion.
Révolution, et Révolution française. 456
Revue (litt.). 459
Révulsion, Révulsifs, *v.* Médecine.
Rewbell. 465
Reynolds. 466
Rhabdomancie, *voy.* Baguette et Divination.
Rhadamante, *voy.* Juges de l'Enfer.
Rhapsodes. 466
Rhapsodie. 467
Rhapsodomancie, *voy.* Divination.
Rhéa, *voy.* Saturne, Cybèle, Jupiter, Égypte, etc.
Rhéa Silvia. 467
Rheims, *voy.* Reims.
Rhételais, *voy.* Ardennes et Champagne.
Rhéteur. 468
Rhétie. 468
Rhétorique. 469
Rhigas. 470
Rhin (fleuve). 470
Rhin (Conféd. du). 473
Rhin (dép. du Bas-). 475
Rhin (dép. du Haut-). 477
Rhin (grand-duché du Bas-). 479
Rhin (vins du). 479
Rhingau. 479
Rhingrave. 479
Rhinocéros. 479
Rhinoplastie. 480
Rhiphéens (monts), *voy.* Hyperboréens et Oural.
Rhipiptères. 480
Rhizome, *voy.* Racine.
Rhizotomie, *voy.* Pharmacie.
Rhode-Island, *v.* États-Unis.
Rhodes. 481
Rhodes intérieures et extérieures, *voy.* Appenzell.
Rhodium. 481
Rhododendron. 482
Rhodope, *voy.* Hémus et Balkan.
Rhœcus, *voy.* Géant.
Rhombe, *voy.* Losange, Parallélogramme et Figure.

Pag.

Rhône (fleuve). 482
Rhône (dép. du). 483
Rhône (dép. des Bouches-du-), *voy.* Bouches.
Rhubarbe. 484
Rhum, *voy.* Canne à sucre, Eau-de-Vie, etc.
Rhumatisme. 485
Rhumb, *voy.* Rumb.
Rhume, *voy.* Bronchite, Catarrhe, Coriza.
Rhythme. 486
Ribalta. 487
Ribauds. 487
Ribera, l'Espagnolet. 487
Ribes, Ribésiées, *v.* Groseillier et Grossulariées.
Riboisière (La), *voy.* La Riboisière.
Ricardo. 488
Ricci ou Riccio, *voy.* Rizzio.
Ricci (Laur.). 489
Ricci (Scip.). 489
Ricciarelli, *voy.* Volterre.
Riccoboni ((Mme). 489
Richard I - III (rois d'Angl.). 489
Richardson. 492
Richelieu (card. de). 493
Richelieu (mar. de). 499
Richelieu (duc de), min. 500
Richesse. 502
Richter (Jean-Paul). 503
Ricimer, *voy.* Occident (empire d').
Ricin. 507
Ricos hombres, *voy.* Aragon, Grandesse et Féodalité.
Ridicule. 508
Riego (don). 508
Rienzi. 509
Riesengebirge, *voy.* Sudètes.
Riga. 510
Righi (mont). 510
Rigny (amiral de). 510
Rime. 511
Rincon, *voy.* Espagnole (école).
Rio (fleuves). 513
Rio de Janeiro. 515
Rio de La Plata (États-Unis du). 516
Riot-act. 519
Ripon (lord). 519
Ripuaires. 520
Riquet. 520

Pag.

Rire. 521
Rit, Rituel. 521
Ritter (Ch.). 522
Ritter (H.). 522
Rituel, *voy.* Rite.
Rivarol (comte de). 523
Rivière (géogr.). 524
Rivière (duc de). 526
Rivoli (bat. de). 526
Rivoli (duc de), *v.* Masséna.
Rixdaler, *voy.* Écu.
Riz. 526
Rizzio. 527
Rob. 527
Robert-le-Fort. 527
Robert, roi de France, *voy.* Capétiens.
Robert I-III, rois d'Écosse, *voy.* Bruce et Écosse.
Robert, *voy.* Guiscard.
Robert-le-Diable, *voy.* Guillaume-le-Conquérant, Normandie; et Meyerbeer.
Robert (Léopold). 528
Robertson. 529
Robespierre (Max.). 529
Robespierre le Jeune. 547
Robinier, *voy.* Acacia.
Robinson, *voy.* Ripon.
Robusti, *voy.* Tintoret.
Roc, Roche, Rocher. 548
Rochambeau (comte de). 549
Rochechouart (fam. de). 550
Rochefort, *v.* Charente-Inférieure (dép. de la) et Bagnes.
Rochefoucauld, *voy.* La Rochefoucauld.
Rochejaquelein, *voy.* La Rochejaquelein.
Rochelle, *voy.* La Rochelle.
Rochester (comte de). 551
Rochette (Raoul). 552
Rocheuses (montagnes). 553
Rockingham (ministère de lord), *voy.* Fox.
Rocou. 553
Rocroy (bat. de). 554
Rodolphe I-II, emp. d'Allem. 554
Rodomont, Rodomontades. 556
Rœderer (comte). 557
Roeskilde. 558
Rogations. 558
Rogatoire (commission), *voy.* Commission.

Pag.

Roger I-II, *voy.* Guiscard (Robert), Bohémond et Sicile.
Rohan (maison de). 559
Rohillas, *voy.* Indostan.
Roi, Royauté. 564
Roi d'armes, *v.* Hérault.
Roitelet. 565
Roland (chev.). 565
Roland (M. et Mme). 567
Rôle. 571
Rollin. 571
Rollon, *voy.* Normands et Normandie.
Romagne. 572
Romain I-IV, emp. d'Orient, *voy.* Byzantin (emp.) et Constantin X.
Romain, pape, *voy.* Papauté.
Romain, *voy.* Jules Romain.
Romain (droit), *v.* Droit.
Romain (État). 573
Romaine (architecture). 576
Romaine (école). 577
Romaines (Chambre et Chancellerie). 577
Romains (hist. des). 578
Romains (lang. et litt. des), *voy.* Latines.
Roman. 594
Romance, Romancero. 600
Romanes (langues). 601
Romanie, *voy.* Romagne.
Romano (maison da), *v.* Guelfes, Padoue et Italie.
Romanof (maison de). 602
Romantique (genre). 604
Romanzow, *voy.* Roumantsof.
Romarin. 607
Rome. 607
Romélie, *voy.* Roumélie.
Romilly (sir S.). 614
Romuald (S.). 614
Romulus. 614
Romulus Augustule. 615
Roncaglia. 615
Ronce. 615
Roncevaux. 615
Rondache, *voy.* Bouclier.
Rondeau (litt., mus.). 616
Ronde-bosse, *voy.* Bosse.
Rondelle, *voy.* Bouclier.
Rougeurs. 616
Ronsard. 616
Ronsin, *voy.* Hébertistes.
Roquefort, *voy.* Aveyron et Fromage.
Rosa (mont). 618

Pag.

Rosa (Salvator). 618
Rosace. 619
Rosacées. 620
Rosage, *voy.* Rhododendron.
Rosaire. 620
Rosamonde, *voy.* Alboin.
Rosas, *voy.* Rio de la Plata.
Roscelin, *voy.* Philosophie, Réalistes et Nominaux, et Abélard.
Roscius. 620
Roscoë. 620
Rose (bot.), *voy.* Rosier et Rosacées.
Rose (archit.). 621
Rose des Alpes, *voy.* Rhododendron.
Roseau. 621
Rosebecque (bat. de), *v.* Gand, Flandre, Arteveld, et aussi Bouches à feu.
Rosée. 622
Roselet, *voy.* Hermine.
Rosemonde, *voy.* Henri II (d'Angl.).
Rosenmuller. 624
Roséole, *voy.* Rougeole.
Roses (guerres des deux). 624
Rosette. 625
Rosier. 625
Rosière. 626
Rosny, *voy.* Sully.
Ross (cap.). 626
Rossbach (bat. de). 627
Rossignol. 627
Rossini. 628
Rosso (le), *voy.* Française (école), Primatice et Fontainebleau.
Rostamides (dynast. des), *voy.* Khalifat et Fatimides.
Rostock, *voy.* Mecklenbourg-Schwerin.
Rostof. 632
Rostoptchine (comte). 632
Rostres. 633
Rotang, *voy.* Palmier.
Rotation. 633
Rote, *voy.* Romaines (chambre et chanc.).
Rothenbourg. 633
Rothschild (maison). 633
Rotifères. 635
Rotrou. 635
Rotteck. 636
Rotten-boroughs, *voy.* Bourgs-pourris.

Pag.

Rotterdam. 637
Rotule, *voy.* Genou.
Roture. 638
Rouble. 638
Roucouyer, *voy.* Rocou.
Roue (méc.). 638
Roue (supplice de la). 639
Roué. 639
Rouen. 640
Rouergue. 641
Rouge, *voy.* Fard.
Rouge (mer). 641
Rouge-gorge. 643
Rougeole. 643
Rouget de l'Isle, *v.* Marseillaise.
Rouille, *voy.* Fer.
Rouille et Puccinie (bot.). 643
Rouissage. 644
Roulade. 644
Roulage, *voy.* Transports.
Roum. 644
Roumantsof (comtes). 644
Roumélie. 646
Roupie. 646
Rousseau (J.-J.). 647
Rousseau (J.-B.). 652
Rousserolle, *v.* Fauvette.
Roussette, *voy.* Chéiroptères.
Rousseur (taches de), *voy.* Éphélides.
Roussillon. 654
Roussin (baron). 654
Rout. 656
Routchouk. 656
Routes. 656
Routine. 658
Rouvre, *voy.* Chêne.
Rovigo (duc de), *voy.* Savary.
Roville. 658
Rowe. 659
Roxane, *voy.* Alexandre-le-Grand.
Roy (comte). 659
Royauté, *voy.* Roi.
Royer-Collard. 659
Ruben. 665
Rubens. 665
Rubiacées. 666
Rubicon. 667
Rubis. 667
Rucellaï, *voy.* Italienne (litt.).
Ruche. 667
Ruckert. 667
Rudesheim, *voy.* Rhin (vins du).
Rudiment. 668
Rudolphines (tables), *voy.*

Pag.

Tycho-Brahé et Kepler.
Rudolstadt, *v.* Schwarzbourg.
Ruffo. 668
Rufin. 668
Rugen (île de). 669
Ruhnken. 669
Ruines, *voy.* Égypte, Babylone, Persépolis, Palmyre, Rome, Pæstum, Pompéï, Arles, Nimes, Palenque, Château, Pierrefonds, Heidelberg, Marienbourg, Hoh-Kœnigsbourg, etc.
Ruisdael, *voy.* Ruysdael.
Rulhière. 670
Rumb. 672
Rumford. 672
Ruminants. 672
Rundjet-Singh. 673
Runiques (inscriptions). 673
Rurik, *voy.* Varèghes, Russie, Novgorod.
Russel (fam.). 674
Russes (lang. et litt.), *voy.* Russie.
Russie (géogr. et stat.; histoire; langue et litt.). 677
Russie (campagne de), *v.* Russie, Napoléon, Barclay de Tolly, Bagrathion, Rostoptchine, Schwartzenberg, York, Moscou, Moskowa, Krasnoï, Bérézina, etc.
Rut, *voy.* Accouplement, Copulation.
Ruth. 724
Rutilius Numatianus, *v.* Latine (litt.).
Ruysdael. 725
Ruyter. 725
Ryswik (paix de). 726

S.

S. 728
Saa de Miranda. 729
Saab, *voy.* Hottentots.
Saad-Eddyn-Mohammed. 729
Saadi. 729
Saalfeld, *voy.* Meiningen (Saxe-) et Kobourg.
Saarbruck, *voy.* Nassau (maison de).
Saardam, *voy.* Zaandam.
Saba. 730
Sabacon, *voy.* Égypte.

Pag.

Sabbath. 730
Sabéisme. 730
Sabellius, Sabelliens. 731
Sabiens, *voy.* Chrétiens de Saint-Jean.
Sabine, *voy.* Genèvrier.
Sabins. 731
Sabinus, *voy.* Éponine et Civilis.
Sable. 731
Sablier. 732
Sabot, *v.* Ongle, Doigt, etc.
Sabre, *voy.* Armes.
Sac, Saccage, *voy.* Pillage et Siége.
Saccas, *v.* Ammonius et Alexandrie (école d').
Sacchini. 732
Sacerdoce, *voy.* Prêtre.
Sachs (Hans). 733
Sacre. 733
Sacré-Collége, *v.* Collége.
Sacrées (guerres), *voy.* Guerre sacrée.
Sacrements. 733
Sacrifices. 734
Sacrilége. 735
Sacrovir. 735
Sacrum, *voy.* Bassin.
Sacy (Lemaistre de). 735
Sacy (baron Silvestre de). 736
Sadducéens. 737
Sade (marquis de). 738
Sadolet. 739
Saducéens, *voy.* Sadducéens.
Safran. 739
Sagas. 740
Sage-femme, *voy.* Accoucheur, Accouchements.
Sagène. 740
Sages (les sept). 740
Sagesse. 740
Sagittaire, *voy.* Zodiaque.
Sagonte. 741
Sagou, *voy.* Palmier et Fécule.
Sagum. 741
Sahara. 741
Saïd, *voy.* Égypte.
Saignée. 743
Saignement de nez, *v.* Hémorragie nasale.
Saindoux, *voy.* Axonge et Graisse.
Sainfoin. 744
Saing réal, *voy.* Gréal.
Saint. 745
Saint-Aldegonde, *voy.* Aldegonde.

Pag.

Saint-Ange (château), *v.* Rome.
Saint-Barthélemy (journée de la). 746
Saint-Bernard (Grand). 748
Saint-Clair (lac), *voy.* États-Unis.
Saint-Cloud. 749
Saint-Cyr (géogr.). 749
Saint-Cyr (Gouvion). 750
Saint-Cyran (abbé de), *voy.* Port-Royal.
Saint-Denis, et Chroniques de Saint-Denis. 751
Saint-Domingue, *voy.* Haïti.
Saint-Esprit, *voy.* Esprit (Saint); et Ordre du Saint-Esprit. 752
Saint-Étienne, *v.* Loire (dép. de la).
Saint-Évremond. 753
Saint-Gall. 754
Saint-Georges (vins de), *voy.* Muscat et Hérault (dép. de l').
Saint-Georges (chev.) *v.* Jacques II et Stuart.
Saint-Germain-en-Laye. 754
Saint-Germain (comte de), min. 754
Saint-Germain (comte de), avent. 754
Saint-Gothard (mont). 755
Saint-James (palais de). 755
Saint-Jean d'Acre, *v.* Acre.
Saint-Joseph (baron de), *voy.* Anthoine.
Saint-Just. 755
Saint-Lambert. 756
Saint-Laurent (fleuve). 757
Saint-Leu (comte de), *v.* Louis Napoléon et Boparte (fam.).
Saint-Marin (rép. de). 757
Saint-Martin (île), *voy.* Antilles et Guadeloupe.
Saint-Martin (Cl. de), illum. 758
Saint-Martin (orient.). 758
Saint-Maur, *voy.* Bénédictins et Seine (dép. de la).
Saint-Michel (mont), *v.* Manche (dép. de la)
Saint-Office, *voy.* Inquisition.
Saint-Ouen (déclaration de), *v.* Charte, Louis XVIII, et Seine (dép. de la).

	Pag.
Saint-Paul, *voy.* Longueville.	
Saint-Pétersbourg.	758
Saint-Pierre (de Rome).	761
Saint-Pierre (Eust. de), *v.* Calais et Édouard III.	
Saint-Pierre (abbé de).	761
Saint-Pierre (Bernardin de).	762
Saint-Pol (comtes de).	766
Saint-Quentin.	766
Saint-Réal.	766
Saint-Sacrement, *voy.* Eucharistie, Ostensoir et Fête-Dieu.	
Saint-Sépulcre, *voy.* Jérusalem.	
Saint-Simon (duc de).	766
Saint-Simon (comte de).	768
Saint-Vannes (congrég. de), *voy.* Bénédictins.	
Saint-Vincent (cap).	770
Saint-Vincent (île), *voy.* Antilles.	
Saint-Vincent (comte de).	771
Sainte-Alliance.	771
Sainte-barbe, *voy.* Barbe.	
Sainte-Baume (grotte de).	773
Sainte-Croix (baron de).	773
Sainte-Hélène (île).	775
Sainte-Ligue, *voy.* Ligue.	
Sainte-Lucie (île de).	775
Sainte-Marie-aux-Ermites.	775
Sainte-Maure, *voy.* Leucade et Ioniennes (îles).	
Sainte-Palaye.	775
Sainte-Sophie.	776
Saintes, *v.* Saintonge; et Antilles, Guadeloupe.	
Sainteté, *voy.* Saint.	
Saintonge.	776
Saisie.	776
Saisine, *voy.* Hérédité et Héritier.	
Saisons.	777
Saladin.	778
Salaire.	779
Salaison.	781
Salamandre.	781
Salamanque.	782
Salamine.	782
Salangane, *voy.* Hirondelle.	
Salep, *voy.* Orchis.	
Sales, *voy.* François de Sales.	
Salicetti.	782
Saliens (prêtres).	783
Saliens (Francs), Saliques.	783
Salieri.	784
Salines.	784
Salique (loi), *v.* Saliens.	
Salique (maison), *voy.* Franconie (mais. de).	
Salis (fam. de).	785
Salive, Salivation.	786
Salle d'armes, *voy.* Escrime.	
Salle d'asile, *v.* Asiles.	
Salluste.	787

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME VINGTIÈME.